
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580091 6





MAGASIN THÉATRAL.

Paris. — Imprimerie de Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

Alexandre Lacauchie
1836.

Lith. de Lemercier à Paris

M. ARNAL.

Rôle de Moquet, dans le Mari de la Dame de chœur

Acte 1er Scène 3

de Moquet, dans le Mari de la Dame de chœur

Acte 1er Scène 3

MAGASIN

THÉATRAL,

CHOIX DE PIÈCES NOUVELLES

JOUÉES SUR TOUS LES THÉATRES DE PARIS.

TOME QUINZIÈME.



PARIS.

MARCHANT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12.

—

1837

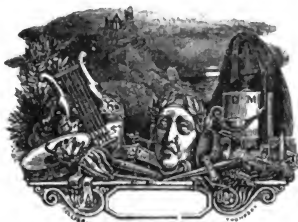
Rôle de M. Moquet, dans le Mari de la Dame de chœur

Acte 1er   Scène 3

MAGASIN
THÉATRAL,
CHOIX DE PIÈCES NOUVELLES

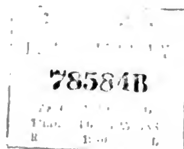
JOUÉES SUR TOUS LES THÉATRES DE PARIS.

TOME QUINZIÈME.



PARIS.
MARCHANT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12.

1837



THÉODORE,

OU

HEUREUX QUAND MÊME,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Bayard et Deslandes,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 17 OCTOBRE 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
THÉODORE	M. ACHARD.	FANNY	Mlle JENNY WEIS.
BERTHAUX	M. LEVASSOR.	Mme DE BRADEL	Mme THÉODORE.
ADRIEN	M. BOUTON.		

La scène se passe chez Mme Théodore de Lucy.

Le théâtre représente un appartement très-simple. Portes latérales. Porte au fond. Table, chaises, fauteuil, etc.

SCENE PREMIERE.

FANNY, ADRIEN.

(Adrien est assis, un plumeau à la main. Il s'endort. Fanny entre.)

FANNY. Adrien! Adrien!

ADRIEN, *se levant vivement*. Hein?.... plaît-il?... quoi?... qu'est-ce qu'il y a?... Ah! mademoiselle!...

FANNY. Que faites-vous ici?.. pourquoi n'êtes-vous pas près de M. Théodore, près de votre maître?

ADRIEN. Mon maître!... mon maître!.- il doit être loin, s'il dort toujours... et quand je ferais bien un peu comme lui, il m'a fait coucher assez tard!

FANNY. Adrien! c'est mal ce que vous dites là... c'est d'un mauvais cœur!

ADRIEN. Ah! pardon, mamzelle... c'est que... je ne suis pas un ange comme vous! je ne sais pas me résigner...

FANNY. Est-ce que la position de M. Théodore, son caractère, sa gaîté même, ne vous inspirent pas un intérêt...

ADRIEN. Si fait!... si fait!... c'est vrai, qu'il ne ressemble pas à ses confrères, les aveugles... il est plus gai, plus heureux que bien des gens qui voient clair... Il faut dire aussi qu'il voit plus clair que bien d'autres qui ont leurs deux yeux.... excepté, sur sa fortune, pourtant! Faut-il être aveugle! pour se croire riche, quand on n'a rien.

FANNY. Ah! taisez-vous!.... Adrien, voulez-vous me faire de la peine?

ADRIEN.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Comptez sur moi, mademoiselle,
Comme vous, je veux le servir;
Pour le tromper j'aurai du zèle,
Puisqu'il le faut, je sais mentir.
Des valets qui trompent leurs maîtres,
Tous les jours ça se voit déjà;
Mais ce qui se voit moins, peut-être,
C'est qu'on les ait payés pour ça.

FANNY. Surtout, de la discrétion!....

ADRIEN. Soyez tranquille! quand il me parle de sa grande fortune, de ses meubles de prix, de ses tapis qu'on tarde à poser, de son argenterie, qu'on ne sert pas... ou bien, quand nous sommes ensemble, dans un fiacre qui nous secoue ferme!... et qu'il me dit, en grondant contre les coussins : « Adrien, ma voiture est bien dure... faites refaire les coussins. » Je crois bien, les coussins moelleux d'un sapin!... j'en ris tout bas... mais je ne dis rien!

FANNY. Ah! c'est qu'il fut habitué à ce luxe, à ce train de maison...

ADRIEN. Oui; ce maudit procès qu'il a

perdu!... faut-il qu'il y ait des gens qui aient du crédit!.. faire déclarer qu'un enfant n'est pas le fils de son père!.... Mon Dieu! que c'est drôle, la justice!

FANNY, *regardant autour d'elle.* Chut!.. et, dites-moi, Adrien, quand il est rentré, était-il content?

ADRIEN. Pas trop! il paraît qu'à ce concert public, où il se croyait à une soirée de grands seigneurs, comme à l'ordinaire, on n'est pas venu le remercier... il en était furieux!... Dam! il avait chanté...

FANNY. Oh! avec un charme, une expression!... mais, moi, j'ai été effrayée un instant... Une dame s'est approchée, et a paru le reconnaître.... sans doute quelque ancienne amie de sa famille,

ADRIEN. Oui, de sa famille, qui n'est plus sa famille.

FANNY. Je tremble toujours qu'on ne lui parle, qu'il ne découvre notre stratagème... et voici une lettre de M. Dercy, l'ancien notaire de son père... il dit qu'il a à lui parler.... je vais lui répondre.... qu'il écrive plutôt!... Vous allez porter ma lettre, Adrien.

ADRIEN. Oui, mamzelle, tout d'suite.

FANNY. Et si l'on venait...

ADRIEN. Je n'annonce que des grands seigneurs de votre fabrique... c'est convenu... Et, tenez, en voilà un que j'entends... M. le duc de Méris!...

FANNY. Le duc?...

ADRIEN. C'est-à-dire, notre commis de nouveautés.

FANNY. Ah!... bien!.... je l'avais fait prier de venir ce matin... Attendez... j'ai cette lettre à vous donner...

(Elle s'assied et écrit.)

SCENE II.

FANNY, ADRIEN, BERTHAUX, *un paquet sous le bras.*

BERTHAUX.

AIR : *Fragment de l'Éclair.*

J'arrive, j'arrive, ici l'amour m'amène !
Libre à l'instant
Et profitant
Du dimanche... et vraiment
C'est bien assez six jours de la semaine
De déplier, de replier,
Auner, couper. . maudit métier !
Mais oublions cela,
Puisqu'enfin me voilà !
Moi, Bertaux, l'élégant, le charmant,
L'engageant, l'enivrant ..
Me voilà !

ADRIEN. Bonjour, monsieur le duc.

BERTHAUX, *étonné.* Ah! il y a un duc ici, et moi qui gardais mon chapeau sur la tête, je vais... (*Il se retourne.*) Ah! c'est de moi que.... mauvais plaisant!... Que vois-je?... Mlle Fanny!...

FANNY, *sans se déranger.* Bonjour, monsieur Berthaux, bonjour, je suis à vous.

BERTHAUX. Ne vous dérangez pas!... C'est drôle; il faut croire que vous m'absorbez, car en entrant, je n'ai vu personne.

FANNY, *écrivant toujours.* Je commençais à craindre que vous ne vinssiez pas.

ADRIEN. Ah! bien oui!... M. Berthaux est exact!... je sais bien pourquoi.

BERTHAUX, *avec hauteur.* Hein! plaît-il? (*Changeant de ton.*) Voilà ce que c'est.... mademoiselle... le patron me dit : « Berthaux... » il pourrait bien dire, M. Berthaux, mais, le patron, c'est un homme enrichi, ça n'a pas d'usage... « Berthaux, allez porter ces échantillons chez Mme la baronne de... » Ma foi, j'ai oublié le nom... c'est égal; j'étais content d'aller chez une baronne... Ce n'est pas que... oh! non!... quand j'aime... toutes les baronnes des quatre parties du monde...

ADRIEN, *à part.* Comme il regarde mamzelle!...

FANNY. Continuez donc!

BERTHAUX Je me papillote, je mets le fer au feu, c'est-à-dire les pincettes, et je vais, tout frisé, chez ma baronne... j'y vois la grosse la plus désagréable!... elle ne m'a seulement pas dit de m'asseoir.... Heureusement, elle n'a pas acheté, vu que rien ne lui convenait.. Faites donc des frais!... avec ça, moi, qui grillais de vous voir... vous m'aviez fait dire de venir!...

FANNY, *se levant.* Vous voici enfin... Tenez, Adrien, ma lettre.... allez chez M. Dercy... et quand vous reviendrez, vous ne parlerez qu'à moi... à moi!

ADRIEN. Oui, mamzelle, j'y vais.... adieu, monsieur le duc.

BERTHAUX, *le suivant.* Ah, ça! dis donc, toi, monsieur le duc toi-même, entends-tu?...

(Il le poursuit pour lui donner un coup de pied. Adrien sort.)

SCENE III.

BERTHAUX, FANNY.

FANNY, *le retenant.* Monsieur Berthaux!

BERTHAUX. Ah! c'est que, voyez-vous, mademoiselle Fanny, je n'aime pas qu'on ait l'air de se moquer de moi!... je suis

un duc pour vous... c'est-à-dire, pour M. Théodore, à la bonne heure... mais, avec les autres, je reprends mon véritable titre!... je suis commis-marchand de nouveautés et j'entends qu'on me respecte! ah!

FANNY. Eh! oui, sans doute, vous avez raison! ne vous fâchez pas!... vous êtes si aimable!

BERTHAUX. Aimable! . vous trouvez?.. (*A part.*) Voilà mon pouls qui bat deux cents pulsations par seconde.

FANNY. Je sais que je puis toujours compter sur vous, sur votre dévouement.

BERTHAUX. Si vous pouvez y compter!. il me semble, mademoiselle, que vous m'avez toujours trouvé prêt à vous obéir; c'est vrai que ça me fait plaisir et je n'attends pas toujours que vous m'appeliez.

FANNY, *l'interrompant.* C'est bien... je vous en remercie pour notre pauvre artiste!

BERTHAUX, *à part.* Elle ne veut pas me comprendre!

FANNY. Écoutez-moi... vous allez voir M. Théodore... convenons de tout.

BERTHAUX. Oui, convenons.

FANNY. Hier soir, vous avez manqué d'égards envers lui.

BERTHAUX. J'ai manqué d'égards.... hier soir!... permettez; j'ai été enfoncé dans le jaconas toute la soirée... est-ce qu'il a une antipathie pour le jaconas?

FANNY. Ce n'est pas vous... c'est le duc de Méris que je veux dire.

BERTHAUX. Ah! oui... que je suis bête!

AIR :

Duc, commis, je confonds sans cesse ;
Ici, c'est comme au magasin.
J'oublie en ces lieux ma noblesse,
Et là-bas, une aune à la main,
Je prendrais, oubliant ma place,
Les airs d'un seigneur, c'est certain,
Si je n'avais pas là ma glace,
Qui me dit : Tu n'es qu'un vilain !

FANNY. Bien! mais ici, vous êtes toujours, comme c'est convenu, ce duc jeune, riche, ami des arts, chez qui Théodore va chanter avec des gens du monde comme lui.

BERTHAUX. Pauvre garçon! sans se douter que c'est un concert public, où il va faire sa partie... moyennant finance.

FANNY. Oh! qu'il ne le sache jamais!

BERTHAUX. Non, non... quoique j'aie quelquefois peur de me blouser... il m'embarrasse... c'est vrai! je ne trouve rien de bête comme la musique... il me parle toujours de mesure à six huit.... Chez nous, au magasin, on dit tout naïvement trois quarts... et qu'est-ce que c'est que des soupirs?... Eh bien! si... (*regardant tendrement Fanny*) je sais ce que c'est que des soupirs.... je sais...

FANNY, *sans l'écouter.* Écoutez-moi donc!... hier encore, vous avez donné une soirée; mais dans la foule qui encombrait votre salon, il vous a été impossible d'aller jusqu'à lui, pour le remercier, et vous venez lui faire des excuses...

BERTHAUX, *s'échauffant.* Des excuses!... jamais!... jamais!

FANNY. Comment... vous refusez?.

BERTHAUX. Eh bien! si fait, si fait.... je lui en ferai.

FANNY. Et vous l'inviterez à une autre soirée musicale, que vous donnez demain.

BERTHAUX. Ah ça! je ne puis pourtant pas donner des soirées musicales tous les deux jours... c'est ruineux!

FANNY. Ah! monsieur Berthaux, ne riez pas! c'est plus sérieux que vous ne pensez.

BERTHAUX. Ah! bien; si on ne peut pas plaisanter... c'est une facétie!

FANNY. Vous, qui avez déjà été tant de fois si complaisant!..

BERTHAUX. Je le serai encore... je le serai toujours!... (*A part.*) Oh! quand elle prend son petit ton doucereux, adieu tête, adieu cervelle, adieu tout!

FANNY. Vous dites?

BERTHAUX. Je dis, mademoiselle... que si je vous accorde tout ce que vous voulez... il serait bien à vous de m'accorder...

FANNY. Tout ce que vous voudrez... monsieur Berthaux.

BERTHAUX. Je n'en demande pas tant... et si vous vouliez seulement répondre à... (*Fanny le regarde, il se trouble*) au sentiment... que...

FANNY. Que voulez-vous dire?

BERTHAUX, *troublé.* Pardon!.. c'est que... vous n'avez jamais rien accepté de moi... et pourtant, j'ai là sur le cœur, un foulard d'un goût parfait... et je me disais : comme il ira bien à Mlle Fanny!

FANNY, *avec dignité.* Monsieur Berthaux!.. vous vous trompez!

BERTHAUX. Mademoiselle!.. (*A part.*) J'ai eu tort... j'aurais dû le mettre là!..

(Il le met sur la table.)

THÉODORE, *chantant dans la coulisse.*
Aussitôt que la lumière.

FANNY. Ah! c'est lui!.. c'est Théodore!..

(Elle va au fond.)

BERTHAUX. Ce cher Théodore!.. (*A part.*) C'est singulier... quand elle me regarde... avec son grand air... bonsoir, je n'y suis plus!.. j'ai l'intelligence d'un mérinos!

SCENE IV.

THÉODORE, FANNY, BERTHAUX.

THÉODORE, *entrant gaîment.*

Vient éclairer nos côteaux.

Eh bien! est-ce qu'on ne déjeune pas?... j'ai un appétit d'enfer !..

Aussitôt que la lumière
Vient...

(*Saisissant la main de Fanny qui est dans le fond.*) Ah! c'est toi, Fanny!.. tu es ma lumière, toi... tu me guides... et je n'en veux point d'autre.

(Il veut l'embrasser.)

FANNY. Théodore!

THEODORE. Eh bien! qu'as-tu donc?.. tu recules, tu trembles... et mon baiser du matin... oh! vois-tu!.. c'est une dette, une dette sacrée... et je suis un créancier très-exigeant.

(Il l'embrasse.)

BERTHAUX, *à part.* Il l'embrasse... le diable m'emporte!..

FANNY. Vous avez bien dormi, Théodore?

THÉODORE.

AIR *de Masaniello.*

Oui, grâce à toi, ma sœur, mon guide,
Je me trouve l'esprit plus gai.
Hier, un concert insipide
M'avait ennuyé, fatigué,
Au chagrin, sans toi, point de trève,
Et je m'endormis en grondant :
Mais je t'ai vue... oui, vue, en rêve,
Et je chante en me réveillant.

THÉODORE, *en s'appuyant sur elle lui touche le front.* Ah! ah! tu t'es coiffée à l'anglaise... ça te va à merveille!

BERTHAUX. Vous y voyez donc!.. elle est gentille comme un petit cœur!

THÉODORE. Ah! quelqu'un...

FANNY. Oui, M. le duc de Méris qui vous attendait.

THÉODORE. Je l'ai bien reconnu.

BERTHAUX, *se redressant, à part.* Ah! c'est juste... le duc!..

THÉODORE. Monsieur le duc de Méris... que me voulez-vous?

BERTHAUX. Mais, mon cher monsieur Théodore... je viens vous faire des excuses.. (*A part.*) Des excuses... un duc!.. ah!..

THÉODORE. C'est un peu tard.

FANNY. N'importe... c'est bien!

THÉODORE, *serrant la main à Fanny.* Bonne Fanny!..

BERTHAUX, *avec un air important.* Que voulez-vous, mon cher... nous recevons tant de monde... on ne peut pas y suffire... je voulais aller jusqu'à vous... mais il s'est trouvé là une dame... qui m'a fait déployer...

FANNY, *toussant.* Hum!

BERTHAUX, *à part.* Diable!

THÉODORE. Vous dites... qui vous a fait déployer...

BERTHAUX. Toute mon éloquence... pour lui prouver que ce qu'elle venait d'entendre était la voix d'un homme... car elle croyait que c'était celle d'un chérubin. (*A part à Fanny.*) J'espère que c'est s'en tirer.

FANNY, *bas.* Chut!

THÉODORE. Monsieur le duc, vous êtes un flatteur!

BERTHAUX. Non, parole d'honneur... si je mens, qu'il ne me passe jamais un morceau de madapolam dans les mains.

(Fanny lui fait signe, il rit à part.)

THÉODORE. Un morceau de... de quel auteur, dites-vous?

BERTHAUX. Oh! du premier compositeur venu... de toutes sortes de compositeurs... enfin, je vous réitère mes excuses.

THÉODORE. Assez... assez..

BERTHAUX. Et je viens vous prier, en ami, de revenir demain.

THÉODORE, *l'interrompant.* Oh! non, non merci!.. je ne veux pas chanter de quelque temps.

FANNY, *à part.* O ciel!

BERTHAUX. Comment?

THÉODORE. Non... je ne m'y sens plus disposé... je ne comprends pas les gens qui sont toujours prêts, qui chantent toujours... et tenez, je sens que si j'étais obligé d'en faire un état, je n'aurais plus de voix... je ne chanterais plus.

FANNY. Oh! quelle idée!

BERTHAUX, *à part.* Ça se trouve bien!

THÉODORE. Je chante par complaisance, par amitié... à la bonne heure... c'est pour cela que je tiens à des égards...

FANNY. Dam!.. quand on a autant de talent que vous!

THÉODORE. Oh!.. toi aussi, tu vas me flatter!.. le fait est qu'hier j'étais en voix...

BERTHAUX. Parbleu!.. il y a ce fameux morceau... oui... qui commence... Parbleu! ..

THÉODORE. Ah! oui... en ut majeur.

BERTHAUX. Juste, celui-là... ah! il est délicieux!

THÉODORE. Il me gêne pourtant, il est trop haut pour moi.

BERTHAUX, *avec aplomb.* Trop haut, il faut le mettre en ut mineur.

FANNY, *bas.* Ah! s'il parle musique...

THÉODORE, *riant.* Oh! oh!.. savez-vous

que vous n'êtes pas fort... vous n'êtes pas musicien !

BERTHAUX. Eh ! eh !.. je n'ai jamais joué que du mirl...

FANNY, *toussant.* Hum ! hum !.. ce que vous avez surtout bien chanté, Théodore, c'est Grétry.

THÉODORE. Oui, oui, n'est-ce pas !..

Du moment qu'on aime,
On devient si doux.

Ah ! qui ne se sentirait ému à cet air qui va à l'ame ! pas de bruit, pas de tapage... c'est simple, c'est vrai... ah ! monsieur le duc, c'est une si grande jouissance que la musique... la bonne et touchante musique surtout !... je ne l'entends, je ne la chante jamais que des pleurs ne coulent de mes yeux... mon cœur se dilate, s'épanouit, plus de chagrins, plus de regrets, je suis heureux... c'est mon soleil à moi... ah ! c'est que je sens cela, voyez-vous...

(*Chantant.*)
Du moment qu'on aime...

(*S'interrompant.*) Fanny, où es-tu donc ?.. je ne te sens pas près de moi... ma fille !..

FANNY. Me voilà.

BERTHAUX. Bah !

THÉODORE, *riant.* Pardon, monsieur le duc... c'est ma fille... nous sommes à peu près du même âge, mais c'est égal... elle a tant de soins pour moi... et tenez, vous-même, elle vous défendait hier, quand je me plaignais de vous... elle me soutenait que vous me faisiez des gestes pour me remercier.

BERTHAUX. Ca, c'est vrai !..

THÉODORE, *riant.* Des gestes !.. pauvre Fanny !.. pour vous autres, à la bonne heure... mais moi, vous m'en feriez jusqu'à demain que je ne m'en apercevrais... (*En parlant, il cherche la main de Fanny qui avait le doigt sur la bouche pour faire taire Berthaux.*) A qui fais-tu donc signe de se taire ?

FANNY. Moi !.. mais non... je vous assure.

BERTHAUX, *à part.* Il voit !

FANNY. Je faisais signe à monsieur le duc de rester.

THÉODORE. Ah ! vous nous quittez... vous êtes bien pressé ?

BERTHAUX. Mais oui... (*A part.*) Tiens ! j'oubliais... (*Haut.*) Très-pressé... voilà l'heure du déjeuner... on n'aurait qu'à commencer sans moi...

THÉODORE. On n'oserait pas.

BERTHAUX. Oui... ils se gêneraient... (*A part.*) Avec ça, des commis... c'est goulu ! (*Haut et s'oubliant.*) Quelquefois, ils vous laissent une pomme en tout et pour tout.

THÉODORE. Plaît-il ?

(Fanny fait signe.)

BERTHAUX, *se reprenant.* Je dis que j'arrive entre la pomme et le... (*A part.*) Nous n'avons que ça, des pommes et du fromage.

THÉODORE. Mon Dieu ! monsieur le duc, si j'osais vous prier de vouloir bien déjeuner avec moi...

(Fanny fait signe à Bertaux de refuser.

BERTHAUX, *sans paraître la voir.* Au fait.. c'est une idée...

THÉODORE. Vous acceptez ?

BERTHAUX. Parbleu ! je...

FANNY, *l'interrompant.* C'est que ça tombe très-mal ; ne nous attendant pas à cet honneur, il n'y a de prêt que le chocolat de monsieur.

THÉODORE. Eh bien ! nous irons déjeuner chez le restaurateur qui est tout près d'ici... j'aime ça, moi... ça me change.... et puis, une partie de garçons... hem ?

BERTHAUX. Puisque vous le voulez absolument... (*Bas à Fanny.*) Pauvre jeune homme ! ça lui fera plaisir. (*Haut.*) Mais sans façon, sans cérémonie, du champagne...

THÉODORE, *riant.* A la bonne heure.... vous êtes un bon vivant... et moi aussi.... et très-gai... vous verrez ça.

BERTHAUX. Nous boirons à... (*regardant Fanny*) à la beauté !

THÉODORE. Et je vous chanterai quelque chose de guilleret. (*Bas.*) Fanny ne sera plus là.

BERTHAUX. Eh ! eh ! gaillard !

THÉODORE. Oui, n'est-ce pas... eh ! eh !.. (*Il se met en garde et lui donne un coup dans les côtes.*) Touché !..

BERTHAUX. Ah !

THÉODORE. Pardon !

BERTHAUX. Ce n'est rien !.. (*à part.*) Ce diable d'aveugle !.. il tape comme un sourd.

THÉODORE. Eh ! vite ! ma toilette... ma bourse, ma voiture...

BERTHAUX. Bien !... moi, je cours au magasin..

THÉODORE. Vous dites ?..

(Fanny fait un geste.)

BERTHAUX. Oui... au magasin en face... où j'ai fait des emplètes... j'ai un gros mémoire à solder... ça va me ruiner... mais c'est vous qui payez le déjeuner... ça me rassure.., adieu !

THÉODORE. A revoir...

BERTHAUX, *bas à Fanny.* Je vais reporter les étoffes que cette grosse baronne n'a pas trouvées de son goût.

FANNY. *de même.* Mais le concert de demain... songez-y !

THÉODORE. Hein ?.. qu'est-ce que vous dites-là ?

BERTHAUX. Oh ! je dis... je dis qu'il faudra bien que je vous décide à venir chanter.

THÉODORE. Pas du tout !

BERTHAUX.

AIR : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

A mon concert, surtout laissez-moi croire
Que vous viendrez chanter... Mais pour l'instant,
Je vais, mon cher, acquitter mon mémoire,
Et je serai chez vous dans un moment.
Mais pas d'excès ; déjeuner raisonnable,
Huîtres, perdrix, truffes, vin excellent...
Car quoique duc, j'ai, quand je suis à table,
L'appétit d'un commis-marchand.

ENSEMBLE.

THÉODORE.

A ce concert, surtout n'allez pas croire
Que je pourrai chanter... mais pour l'instant,
Allez bien vite acquitter ce mémoire,
Mais revenez ici dans un moment.

FANNY.

A son concert, allons, laissez-le croire,
Que vous irez chanter... mais pour l'instant,
Allez, monsieur, acquitter ce mémoire,
Mais revenez ici dans un moment.

BERTAUX.

A mon concert surtout, etc.

(*Il sort.*)

SCENE V.

THÉODORE, FANNY, ADRIEN.

THÉODORE, *appelant.* Adrien! Adrien!.. (*Grondant.*) S'imaginer que j'irai encore chanter chez lui.

FANNY. Pourquoi pas?

THÉODORE. Oh ! ma foi non... c'est assez comme ça !... (*Appelant.*) Adrien!.. où diable est-il?

FANNY. Adrien... je l'ai envoyé quelque part.

THÉODORE. Là! qui est-ce qui va me donner ce qu'il me faut?

FANNY. Mon Dieu! mais ne suis-je pas là?...

THÉODORE, *contrarié.* Allons donc! est-ce que je n'ai pas des domestiques!... il est vrai que tu en as déjà renvoyé un...

FANNY. Mais il me semble ..

THÉODORE, *s'impatientant.* Eh non! que diable!... je suis riche, je puis me faire servir, et je me fâcherai, si...

FANNY, Ah! ce n'est pas bien ce que vous dites là.

THÉODORE, *changeant de ton.* Oh! ça te chagrine ce que je te dis là!.. (*S'approchant d'elle et lui prenant la main.*) Bonne Fanny!... c'est que je ne veux pas que tu prennes tant de peine.

FANNY. Ça me fait plaisir à moi!... est-ce que vous n'aimez pas mieux m'avoir près de vous qu'un autre?...

THÉODORE. Oh! si fait!...

AIR *nouveau de M. Clapisson.*

Quand je suis là, près de mon bon génie,
Quand doucement ma main presse ta main,
Je suis heureux ! mon ame réjouie
S'endort tranquille et brave le chagrin.
Si je suis seul, tout s'attriste, tout change,
Qu'un oiseau vole, alors de t'appeler...
Reviens, reviens, je crois que c'est mon ange,
Qui m'abandonne et vient de s'envoler.

Allons, allons à ma toilette.

FANNY. Tout de suite.

ADRIEN, *qui est entré, bien bas à Fanny qui apporte un habit bleu.* Mamzelle...

THÉODORE. Ah ! c'est Adrien !.., tu vas m'aider...

FANNY. Pas du tout, monsieur... cela me regarde.

THÉODORE. C'est juste... en ce cas, il va faire mettre mes chevaux... je veux ma voiture.

FANNY. Mais...

THÉODORE. Ah ! je la veux, je veux aller en voiture, moi... tiens ! quand on en a une.

FANNY. C'est bien !... Adrien, vous avez entendu votre maître... allez... (*Bas.*) La citadine ordinaire.

ADRIEN, *bas.* Le notaire était parti pour la campagne chez M. de Lucy.

FANNY, *de même.* Chez M. de Lucy.

ADRIEN, *de même.* Il est très-malade!...

THÉODORE. Hein?... qu'est-ce vouedites donc là?

FANNY. Je lui disais que vous trouvez votre voiture trop dure.

THÉODORE. Mais oui, pas mal comme ça?...

ADRIEN, *à part.* Je crois bien, le n° 677.

FANNY. Allons, monsieur!

THÉODORE. Ce n'est pas l'éternel habit bleu?

FANNY. Non... c'est le noir.

THÉODORE, *tâtant.* C'est drôle, c'est extraordinaire?... ça doit bien habiller le noir, ça doit être gentil? c'est que vois-tu, je suis coquet, pas pour moi, ça m'est bien égal... mais pour les autres... pour toi!...

FANNY, *avec intention.* Il va très-bien; il faudra le mettre demain pour aller chez M. de Méris.

THÉODORE. Je n'irai pas!

FANNY. Mais, pourquoi?

THÉODORE. Parce que je n'irai pas!

FANNY. Ça lui ferait tant de plaisir!...

THÉODORE. Et puis, toujours chanter... j'aimerais mieux un bal. . j'adore la danse moi... surtout, quand c'est toi qui me guides, qui me conduis... ça m'amuse, ça me repose... et je ne danse pas mal, hein?.. (*Il fait quelques pas et saute.*) Il y a des gens qui trouvent ça singulier... le jour que je te faisais valser à Sceaux, j'entendais dire autour de moi... « Tiens! un » aveugle! il danse!... » Imbécilles!...

FANNY. On dansera peut-être chez M. le duc...

THÉODORE. Oh! ton duc toujours!... tiens!... je le trouve bête...

FANNY. Oh! un duc!... il n'a pas besoin..

THÉODORE. Et puis, il n'a pas très-bon ton.

FANNY. Vous trouvez!

THÉODORE. Non... et, chez lui, tiens, il y a des gens si singuliers... croirais-tu qu'hier... un de ces messieurs s'est approché de moi et m'a dit : « Combien pren» driez-vous pour chanter sur un théâ» tre?... »

FANNY. Ah!... on vous a dit...

THÉODORE. Hein? quel ton! il me semble que chez mon père c'était mieux... je me rappelle une foule de gens distingués qui m'ont oublié!

FANNY, *à part.* Heureusement!

THÉODORE. J'aurais cependant du plaisir à entendre encore certains noms...

ADRIEN, *annonçant.* Mme la baronne de Bradel.

THÉODORE, *avec joie.* Ah! mon Dieu!.. la baronne!... ce nom-là... je me souviens... une amie de ma famille.

FANNY, *vivement.* Dites que M. Théodore n'y est pas.

THÉODORE. Si fait!... si fait!... qu'elle entre.

SCENE VI.

THÉODORE, Mme DE BRADEL, FANNY.

Mme DE BRADEL. Certainement, j'entrerai... où est-il donc ce cher Théodore de Lucy!...

THÉODORE. Ah! c'est sa voix!... je la reconnais!

Mme DE BRADEL. C'est lui!...

THÉODORE. Madame la baronne de Bradel!.. ah! qu'il y a long-temps... par quel heureux hasard?.. Adrien, des siéges...

Mme DE BRADEL. Je ne me trompe pas.

THÉODORE. Je croyais que vous m'aviez oublié.

(Ils sont assis.)

Mme DE BRADEL. Mon Dieu! mon cher Théodore, le moyen de vous trouver dans Paris.

THÉODORE. Eh mais! ce n'est pas difficile, je pense; mon hôtel est connu.

Mme DE BRADEL. Permettez; votre hôtel?

FANNY, *vivement.* Sans doute.

(Elle fait des signes, Mme de Bradel la regarde avec surprise.)

THÉODORE. Dites donc plutôt que vous vous êtes tous rangés du côté de mon cousin!... et que vous avez voulu me punir d'avoir gagné mon procès contre lui.

Mme DE BRADEL, *stupéfaite.* Ah!... vous avez gagné votre procès?

FANNY, *de même.* Mais oui... tout-à-fait!

THÉODORE. Eh! ne le savez-vous pas?... ce vieux cousin!... il a voulu me disputer mon titre, ma fortune... c'était un procès à l'honneur de ma mère!... je me suis défendu, j'ai gagné!.. Mais je lui ai fait offrir une pension, il a refusé... il m'en veut... il ne vient pas me voir!

Mme DE BRADEL. Il est fort malade en ce moment.

THÉODORE. Lui! mon cousin... il est malade!... et je n'en savais rien!... j'irai aujourd'hui... eh! mon Dieu! il a de la rancune... moi, je n'en ai pas... je n'en ai jamais! mais il m'aimait autrefois... et tenez, je suis sûr que nous serions très-bien ensemble, si quelques amis s'en fussent mêlés... vous, par exemple, madame la baronne, vous pourriez...

Mme DE BRADEL, *regardant avec anxiété Fanny.* Oui... vous réconcilier... oui, maintenant que je vous ai retrouvé, par hasard... car si je n'eusse cru vous reconnaître, hier au soir, à ce concert où j'étais avec ma fille.

THÉODORE. Votre fille! attendez donc... mademoiselle Laure... une petite folle, un enfant qui jouait avec moi... elle doit être grande à présent.

Mme DE BRADEL. Oui, et bien belle.

THÉODORE. Elle est mariée?

Mme DE BRADEL. Non, pas encore, nous vous écoutions chanter devant ce public...

FANNY, *vivement.* Ah! oui... à la soirée de M. le duc de Méris.

Mme DE BRADEL. De M. le duc...

THÉODORE. Bah! vous y étiez!. . vous le connaissez donc?

FANNY, *vivement.* Puisque madame va chez lui... je me rappelle maintenant... j'ai vu M. de Méris parler à madame.

Mme DE BRADEL, *à part.* La petite aussi!.. nous jouons aux charades, à ce qu'il paraît.

THÉODORE. Eh bien! vous allez le voir.

Mme DE BRADEL. Le duc?

THÉODORE, *se levant*. Eh! oui... le duc! il va venir me prendre pour déjeuner avec moi... Eh mais! qu'a-t-elle donc, cette chère baronne? on dirait qu'elle est tout étonnée que je connaisse le duc de Méris... puisque je chantais chez lui hier.

FANNY. Certainement!... M. Théodore va à toutes ses soirées... il y va encore demain.

THÉODORE. Je n'ai pas dit cela.

Mme DE BRADEL. Ah! oui... un concert... j'ai reçu des billets.

THÉODORE. Des billets?...

FANNY. Comme vous... une lettre d'invitation... je l'ai ici...

ADRIEN, *annonçant*. M. le duc de Méris.

SCENE VII.

Les Mêmes, BERTHAUX, ADRIEN, *plus tard*.

BERTHAUX, *sans voir la baronne*. Merci; mon cher, merci... ce bon Théodore!... je l'ai fait attendre... ce n'est pas ma faute.... car je meurs de faim!

FANNY, *bas*. Silence!

BERTHAUX. Non, vrai!... j'ai une faim de loup. (*Bas*.) Ils ne m'avaient rien laissé, rien!... qu'une pomme et trois noix.

Mme DE BRADEL. Que vois-je?

THÉODORE. Eh bien! monsieur le duc...

Mme DE BRADEL, *à part*. Eh! c'est mon petit commis de nouveautés de ce matin!

THÉODORE. Vous ne reconnaissez donc pas la baronne?

FANNY, *bas*. Dites que si...

BERTHAUX, *passant à la baronne*. Assurément, madame la baronne de... (*A part*.) Ah! bah! ma grosse désagréable!..

THÉODORE. Eh bien?

BERTHAUX. Madame la baronne, certainement, je suis trop heureux de vous revoir... chez ce cher Théodore.

Mme DE BRADEL, *partant d'un éclat de rire*. Ah! ah! ah!

BERTHAUX. Plaît-il?

THÉODORE. Qu'est-ce donc...? cet accès de gaîté...

FANNY, *bas*. Madame!

Mme DE BRADEL. Ce n'est rien. M. le duc est habitué à ces familiarités-là... et à bien d'autres encore. Il sait que je ne puis jamais le regarder sans penser à une ressemblance singulière.

THÉODORE. Une ressemblance!..

BERTHAUX. Ah! oui.. avec mon cousin.. le colonel de cavalerie... (*à part*) il est sergent de voltigeurs.

Mme DE BRADEL. Mais non; vous savez, avec un commis de nouveautés.

THÉODORE. Ah! bah!

FANNY, *à part*. Ciel!

Mme DE BRADEL. Qui m'apporte souvent des marchandises, et que, ce matin encore, j'ai presque mis à la porte.

BERTHAUX. Permettez...

Mme DE BRADEL, *riant*. C'est ça... c'est ça... Ah! ah! ah!

THÉODORE, *riant aussi*. Vrai! ah! ah! c'est plaisant!

BERTHAUX. Vous trouvez? (*Se laissant aller à rire comme eux*.) Ah! ah! ah!... c'est juste! (*Fanny, très-inquiète, fait un signe à Adrien qui paraît dans le fond*.) Elle a un rire satanique.

ADRIEN. La voiture de monsieur est prête.

Mme DE BRADEL, *étonnée*. Hein?.. la voiture de qui, dites-vous?

FANNY. La voiture de M. Théodore.

THÉODORE. Pardon, madame la baronne... je ne m'attendais pas à votre aimable visite .. et j'allais, ici près, déjeuner avec M. le duc.

Mme DE BRADEL. Avec monsieur?

FANNY, *bas, la retenant*. Par pitié, madame.. je vous dirai tout.

(Mme de Bradel la regarde sans comprendre.)

THÉODORE. Fanny, ma bourse

FANNY. Voilà... tout de suite.

THÉODORE. Mon chapeau... (*Adrien lui apporte son chapeau*.) Ah! j'oubliais...

(Il a la main sur le foulard que Bertaux a glissé sur la table et va le mettre dans sa poche.)

BERTHAUX. Eh! mais qu'est-ce que vous prenez là?

THÉODORE. Eh bien! mon foulard?

BERTHAUX. Mais... (*Bas à Fanny qui lui fait signe de se taire*.) Eh! non, c'est celui de ce matin, que j'ai apporté pour vous.

FANNY, *bas*. Je l'ai refusé, monsieur Berthaux.

BERTHAUX, *de même*. Vous refusez tout... jusqu'à un entretien que je vous demande pour aujourd'hui.

FANNY, *de même*. Eh! oui! si vous partez à l'instant.

Mme DE BRADEL, *à part*. Ils causent.... le commis s'entend avec la petite.

BERTHAUX. Eh! vite, mon cher Théodore... vos chevaux s'impatientent.

THÉODORE. Vous permettez, madame la baronne?

Mme DE BRADEL. Je vous en prie même, je reste ici... vous m'y retrouverez peut-être... j'ai à parler à mademoiselle.

THÉODORE. Fanny!

BERTHAUX. Madame la baronne de Bradel!

Mme DE BRADEL. Monsieur le duc de l'aune.

BERTHAUX, *à part.* Je suis toujours pour ce que j'ai dit : c'est une grosse désagréable.

THÉODORE.

Air *de sortie.*

C'est bien, je vous la recommande
Pour tout le bien que je lui dois,
Et pour elle aussi je demande
L'amitié que l'on a pour moi.
Compagne empressée et fidèle,
Je lui dois mon repos et mieux...
Cette gaîté toujours nouvelle
Que l'on a lorsqu'on est heureux.

BERTHAUX. Eh bien! mon cher Théodore, je vous attends; venez donc.

ENSEMBLE,

THÉODORE.

Nous sommes en retard, je pense,
Venez avec moi sans façon,
Je me sens tout joyeux d'avance,
De ce déjeuner de garçon.

BERTHAUX.

Nous sommes en retard, je pense,
Allons ensemble sans façon,
Je me sens tout joyeux d'avance
De ce déjeuner de garçon.

LA BARONNE.

Nous sommes seuls, et je pense,
De tout je saurai la raison;
Elle se trouble en ma présence,
Il faut éclaircir ce soupçon.

(*Ils sortent.*)

SCENE VIII.

FANNY, Mme DE BRADEL.

FANNY. Ah! je suis toute tremblante!

Mme DE BRADEL. Eh bien! mademoiselle, j'ai fait ce que vous avez voulu... j'ai gardé le silence... mais me direz-vous enfin ce que cela signifie?

FANNY. Ne le devinez-vous pas, madame?

Mme DE BRADEL. Je ne devine rien, pas même votre position près d'un jeune homme que vous tenez tant à tromper.

FANNY. Ah! madame... sans doute, je le trompe... il le faut bien.

Mme DE BRADEL. Comment?

FANNY. Il était resté seul, orphelin, lorsque, vous le savez, M. de Lucy, son cousin, lui fit un procès affreux, et finit par le faire déclarer...

Mme DE BRADEL. Enfant illégitime... c'était mal peut-être, mais de Lucy était pauvre, et ce jugement fit tomber en ses mains une belle fortune.

FANNY. Oui, madame, la fortune de M. Théodore, qui resta sans ressource, nous le flattions encore du gain de son procès, toujours heureux, toujours chantant, il vivait dans une sécurité profonde.. et long-temps, on n'eut pour soutenir le train de vie auquel il était habitué, que les économies du vieux serviteur de sa famille.

Mme DE BRADEL. Que me dites-vous là?

FANNY. Il fallut quitter l'hôtel de son père... abandonner ses meubles, sa voiture, ses gens, et l'amener dans ce modeste appartement, sans qu'il se doutât de son changement de fortune. Mais le moyen de conserver cette espèce de luxe qui l'entourait... sans une idée qui vint à un ami de mon oncle, et qui nous sauva.

Mme DE BRADEL. Ce pauvre jeune homme! Continuez donc, mon enfant, cela devient intéressant.

FANNY. M. Théodore, vous le savez, madame, est un musicien très-distingué.

Mme DE BRADEL. Oui, oui, une belle voix.

FANNY. Cet ami nous conseilla de le faire chanter dans un concert public... mais jugez de sa douleur, s'il eût appris qu'il avait tout perdu!.. tout, jusqu'au nom de son père! Il était douteux même qu'il consentît à chanter pour de l'argent, lui, si fier! Alors, mon oncle imagina de le conduire au concert, comme à une soirée, où il venait faire sa partie avec des gens du monde. Son talent devint, à son insu, un état et une fortune qui nous permirent de lui épargner des chagrins dont il serait mort, madame.

Air *d'Aristippe.*

Ainsi, le malheur et la gêne
N'ont pu lui ravir sa gaîté,
Car de son cœur nous écoutions la peine.

Mme DE BRADEL.

Ah! pauvre enfant, que de bonté!

FANNY.

Sans soupçonner la pitié qu'il inspire,
Il n'a plus que moi pour appui...

Mme DE BRADEL.

Oui, je comprends, il peut chanter et rire,
Et c'est vous qui souffrez pour lui.

Ainsi, ce duc de Méris chez qui il croit chanter...

FANNY. C'est un filleul de mon oncle... un commis-marchand du magasin en face, un bon jeune homme.

Mme DE BRADEL. Oui... un imbécille... il faut que la noblesse soit bien tombée pour qu'il fasse illusion. Ah ça! et votre oncle?

FANNY, *essuyant une larme.* Il est mort!

Mme DE BRADEL. Ah! et vous êtes restée seule ici?

FANNY. Eh sans cela, que serait devenu

Théodore... lui, mon ami, mon frère... car il m'appelle sa sœur... il n'avait plus que moi au monde.

Mme DE BRADEL. J'entends bien ; mais seule, dans cette maison, près d'un jeune homme qui pour être aveugle n'en a pas moins un cœur... cela peut donner à penser.

FANNY, *la regardant avec naïveté.* Madame, je ne vous comprends pas.

Mme DE BRADEL. Le monde aime à causer, et l'amitié passe aisément pour de l'amour.

FANNY. Ah! je n'y ai jamais pensé.

Mme DE BRADEL. Croyez-moi... vous n'êtes plus d'âge l'un et l'autre à braver un pareil danger... et je ne serais pas surprise qu'on ne se fût déjà autorisé de cette position équivoque pour chercher à se faire aimer de vous... ce M. Berthaux par exemple.

FANNY. En effet, ce matin encore...

Mme DE BRADEL. Il n'y a pas de mal... au contraire... c'est un parti convenable... mais Théodore, c'est différent... votre présence près de lui peut vous compromettre tous les deux... une séparation....

FANNY. Que dites-vous, madame? que deviendrait-il sans moi?

Mme DE BRADEL. Rassurez-vous... On a peut-être en ce moment des projets.

FANNY. Ah! quel espoir!.. M. de Lucy...

Mme DE BRADEL. Il pourra faire quelque chose pour son cousin... à la condition d'une alliance honorable, et s'il accepte ce que je vais lui proposer, je réponds de son bonheur, que votre séjour près de lui rendrait impossible.

FANNY. Son bonheur! oh! à ce prix, je partirai, madame, je partirai!

(On entend Théodore chanter.)

Mme DE BRADEL. C'est lui! restez... secondez-moi.

SCENE IX.

LES MÊMES, ADRIEN, THÉODORE.

THÉODORE, *riant.* Ah! ah! ah! ce grand imbécille qui sans regarder devant lui me criait casse-cou! casse-cou!.. il est allé se casser le nez contre ma voiture. Ah! ah! ah! ce que c'est que de n'avoir pas ses yeux au bout de ses doigts. (*A Adrien.*) Merci, Adrien.

Il avait de bon vin,
Le seigneur châtelain!
A sa santé si chère,
Buvons...

C'est toi, Fanny? (*Il lui tend la main, la baronne la prend.*) Tiens! mais, non, ce n'est pas toi.

Mme DE BRADEL. C'est moi, mon cher Théodore.

THÉODORE. Ah! c'est Mme la baronne de Bradel.. Mais, Fanny, est-ce que tu n'es pas là?

FANNY, *qui essuyait ses larmes.* Si, si, me voilà.

THÉODORE. A la bonne heure donc!

Mme DE BRADEL. Vous avez déjeuné bien vite.

THÉODORE. Oui, n'est-ce pas? (*Riant.*) Ah! ah! ah! le drôle de corps que ce duc de Méris!.. il ne tient pas en place. A peine étions-nous à table, qu'on est venu le chercher de la part d'un M. Leblanc, je crois.

Mme DE BRADEL, *à part.* Le maître du magasin.

FANNY. Quelque affaire, peut-être.

THÉODORE. Oui, une affaire très-importante, à ce qu'il paraît.. car, à peine s'est-il donné le temps de me faire des excuses... il est parti comme un trait... autant que j'ai pu juger par la chute de deux ou trois chaises... si bien qu'en me levant j'ai failli faire comme elles.

Mme DE BRADEL. L'impertinent!

THÉODORE. Vous trouvez... c'est possible... mais il est très-gai, très-amusant.... ah! ah! ah! il m'a dit une foule de folies dont je ris encore... enfin, il m'a mis de si bonne humeur que je lui ai promis de chanter demain à sa soirée.

FANNY. Ah! vous avez bien fait!

Mme DE BRADEL. Demain encore!. mais y pensez-vous?

(Fanny lui fait signe de se taire.)

THÉODORE. Puisque Fanny le veut... avec ça que je me sens en verve ce matin.. et j'ai voulu rentrer tout de suite, pour étudier cette nouvelle partition d'Auber avec toi... c'est si chantant!.. il y a tant d'esprit dans cette musique-là!.. Quand nous serons seuls tous les deux... (*bas à Fanny*) dis donc, est-ce qu'elle ne s'en ira pas?

Mme DE BRADEL. Mais, mon cher Théodore, voilà des plaisirs bien monotones pour vous... de la musique, toujours de la musique, il me semble que vous pourriez jouir d'un bonheur moins négatif... vous mêler davantage à ce monde que vous connaissez si mal... et que vous ne voyez qu'en rêve.

THÉODORE. C'est juste ; mais le moyen?. Il y a dix-huit ans que j'ai pris mon parti, et je n'y pense plus.

Mme DE BRADEL. Vous avez tort... j'étais hier à ce concert, à cette soirée où vous chantiez, près d'un médecin ou chirurgien, que sais-je... un jeune docteur, très-aimable, très-habile.

THÉODORE, *avec humeur*. Ah! ah!... je comprends... vous avez parlé de moi.

Mme DE BRADEL. Sans doute... et il me disait que si vous vouliez qu'on vous rendît la vue...

THÉODORE, *avec impatience*. Oh! assez, madame, assez! c'est bon pour le théâtre et les romans

AIR

De tous les maux on s'y console,
Les miracles n'y coûtent rien,
Aux muets on rend la parole,
La vue aux aveugles; c'est bien!
Mais n'ébranlez pas ma constance,
Gardez-vous par un faux attrait,
De me donner une espérance,
Pour ne me laisser qu'un regret.

FANNY. Et pourquoi donc repousser un bienfait?

THÉODORE, *vivement*. Et si je n'en veux pas!.. si je suis heureux!

Mme DE BRADEL. Heureux?

THÉODORE. Pourquoi pas? eh! oui, heureux!.. Oh! je dois vous trouver incrédule, vous qui, habituée à des jouissances qui me sont inconnues, ne comprenez rien à celles que je me suis faites... Seul avec moi-même, je me crée un monde cent fois plus beau que celui que vous habitez.. des plaisirs que les vôtres ne sauraient me rendre!.. je ne connais que des figures pures et belles, et si le vice leur imprime sa laideur, la bêtise sa stupidité, mon ame ne saurait s'en effrayer, je ne les vois pas!.. mais si une voix bien douce fait battre mon sein, c'est un ange qui est là, près de moi, une femme que j'aime à parer de tous les charmes que j'ai rêvés! c'est la grâce, la beauté même... il me semble que le ciel s'est ouvert pour moi, et que dans mon cœur a passé un rayon de ce soleil, que je ne vois pas, mais que je sens... si beau, si enivrant, qu'il perdrait sans doute à être vu... je veux le croire au moins!.. qu'une musique vive ou tendre vienne m'arracher ou le rire ou les pleurs... que quelque récit éveille en moi un intérêt touchant.... que la voix de Fanny, de ma sœur, prête son charme adoré aux pages d'un roman, je n'en perds pas une note, pas un mot!.. et quand votre attention distraite s'égare sur ce qui vous environne, moi, seul avec l'illusion qui s'empare de tout mon être, je m'abandonne sans partage aux impressions que j'ai reçues... et long-temps après, je retrouve encore au fond de ma pensée, ces tableaux que j'ai animés, ces émotions, ces plaisirs que j'ai sentis, et que le bruit du monde, les gambades d'un singe, ou la parole d'un sot, vous ont déjà fait oublier. Tous ces sentimens dont vous êtes si fiers, je les éprouve aussi, mais exclusifs, mais fidèles!.. J'ai une ame, voyez-vous, oh! une ame de feu!.. qui s'ouvre avec délices aux charmes si doux de l'amitié, aux rêves brûlans de l'amour!.. Voilà mon sort, madame; j'en suis heureux, et je ne veux pas le jouer contre des douleurs inutiles et des espérances déçues. Pour moi, que gagnerais-je à changer?.. et quant aux autres...(*Saisissant la main de Fanny*) oh! je suis sûr que Fanny m'aime autant comme ça!

FANNY. Oh! oui, toujours!

Mme DE BRADEL. C'est bien... mais, vous vous devez... vous devez à vos amis d'avoir d'autres pensées... et si l'on voulait vous donner une compagne.

THÉODORE. J'en ai une.

Mme DE BRADEL. Vous marier.

THÉODORE, *très-gaîment*. Me marier!.. Au fait, je serais un mari parfait... Ah! me marier!

Mme DE BRADEL. Oui, un parti... digne de vous, de votre... (*s'interrompant*) de votre famille...

FANNY, *à part*. Il n'en a pas.

Mme DE BRADEL. De votre fortune.

FANNY, *à part*. Que veut-elle dire?

Mme DE BRADEL. Quant à mademoiselle..

THÉODORE. Fanny.

Mme DE BRADEL. Il y aurait de l'ingratitude à oublier les soins qu'elle a pour vous, on lui fera un sort.

THÉODORE. Ça me regarde.

Mme DE BRADEL, *appuyant*. Un sort qui ne compromettra personne... et si elle aime quelqu'un...

FANNY. Madame!

THÉODORE, *vivement*. Qui donc?

Mme DE BRADEL, *bas, en souriant*. Le duc de Méris vous le dira. (*Haut.*) Mais, je vous quitte.

AIR : *Valse de Robin des Bois.*

Chez mon notaire, il faut me rendre,
Mais la nouvelle que j'attends
Bientôt je reviens vous l'apprendre,
Ici nous serons tous contens.

THÉODORE.

Je ne sais quel trouble m'oppresse !

Mme DE BRADEL, *regardant Fanny.*

Oui, chacun fera son devoir.

FANNY.

Sans doute... (*A part.*) Cachons ma tristesse
Que par bonheur il ne peut voir.

(*L'orchestre seul finit l'ensemble. On ne chante pas. Théodore reste interdit pendant que Fanny va reconduire Mme de Bradel.*)

SCENE X.

THEODORE, FANNY.

FANNY, *à part.* Oh ! qu'il ne sache pas, qu'il ne sache jamais!

THÉODORE. Fanny !

FANNY. Théodore... monsieur Théodore!

THÉODORE, *avec douleur.* Fanny!.. c'est la première fois que je t'appelle à deux reprises, sans que tu accoures auprès de moi. (*Il lui tend la main.*) Oh! comme ta main tremble!

FANNY. Ma main... non... je vous assure.

THÉODORE. Si fait... et moi-même... ce que j'éprouve là.... cette baronne, elle avait bien besoin de venir ici, pour parler de son charlatan, de ses idées de mariage, de... Ciel ! tu pleures!

FANNY, *vivement.* Non!... je ne crois pas.

THÉODORE. Tu pleures!... Qu'est-ce donc?.. Fanny, ce qu'elle disait... que tu aimes quelqu'un.

FANNY. Je n'ai pas dit cela.

THÉODORE. Non, n'est-ce pas?.. et me quitter... est-ce que tu y consens?.. est-ce que tu ne m'aimes plus?

FANNY. Oh! ne m'interrogez pas... laissez-moi... vous serez heureux, monsieur Théodore.. heureux!.. (*avec effort*) et moi aussi...

(Elle sort vivement.)

SCENE XI.

THÉODORE, *seul.*

Eh bien! elle s'en va!.. elle me quitte! Fanny... un mariage... avec qui donc?... le duc de Méris vous l'apprendra... elle me l'a dit.

SCÈNE XII.

BERTHAUX, THÉODORE.

BERTHAUX, *un cure-dents à la main.* Diable de patron... il n'a pas le moindre égard.. me déranger aux huitres !

THÉODORE. Ah ! monsieur de Méris... je ne me trompe pas, c'est vous?

BERTHAUX. Vous m'avez joliment attendu !.. je retourne au restaurant pour reprendre la conversation où je l'avais laissée avec cet excellent pâté de foies gras.. personne... vous étiez parti, et le pâté aussi!

THÉODORE. Bien... bien !

BERTHAUX. Comment, bien... mais moi, ça ne faisait pas mon compte... j'ai fait revenir les absens... vous aviez payé pour que je consommasse, et j'ai consommé.

THÉODORE, *avec impatience.* Ecoutez-moi...

BERTHAUX. Il faut me rendre justice.... j'ai bien déjeuné.

THÉODORE, *éclatant.* M'écouterez-vous enfin !

BERTHAUX. Quoi donc... qu'est-ce qu'il y a ?.. vous avez un air tout singulier!

THÉODORE. Oui, je ne sais ce que j'éprouve... j'étouffe... je suis brisé!..

BERTHAUX. Brisé... et moi aussi... Dieu ! était-il dur votre satané fiacre... ah! qui que vous soyez, gardez-vous du 677.

THÉODORE. Répondez-moi... vous savez, car on me l'a dit... vous savez que Fanny aime quelqu'un?

BERTHAUX. Fanny! Mlle Fanny!.. il se pourrait!

THÉODORE. Cela paraît vous étonner ?

BERTHAUX. Pas du tout... (*A part.*) J'étais sûr qu'elle y viendrait.

THÉODORE. Elle aime quelqu'un... et je n'en savais rien...

BERTHAUX. Ah dam! une jeune fille a ses petits secrets.

THÉODORE. On a cherché à la séduire, à la tromper... et moi, je ne pouvais veiller sur elle...

BERTHAUX. Permettez... permettez...

THÉODORE, *s'arrêtant tout-à-coup et comme par réflexion.* Quelque grand seigneur, peut-être?

BERTHAUX. Je ne crois pas.

THÉODORE, *rassuré.* Ah ! mais alors vous ne devinez pas qui?

BERTHAUX. Je le présuppose.

THÉODORE, *le prenant fortement.* Mais qui donc ?.. parlez, parlez!..

BERTHAUX. Mon Dieu, comme vous y allez!.. vous casseriez un homme!..

THÉODORE. Pardon!.. mais celui qui ose l'aimer?..

BERTHAUX. C'est un jeune commis marchand.

THÉODORE. Un commis-marchand!.. mais où l'a-t-il vue?.. comment le connaît-elle?.. un commis-marchand!.. quelque petit fat, je gage?.. un sot!

BERTHAUX. Non, non... il a de l'esprit, beaucoup d'esprit...

THÉODORE. Assez!

BERTHAUX, *jouant avec son cure-dent.* C'est un homme agréable... bel homme du reste.

THÉODORE, *avec violence.* Assez, assez...

BERTHAUX, *à part.* Ma foi, je me fais bonne mesure.

THÉODORE. Mon guide, mon appui, ma famille! que vais-je donc devenir sans elle?.. mais c'est affreux!

BERTHAUX. Comme vous êtes agité!... on dirait que vous êtes jaloux?..

THÉODORE. Jaloux!... moi!.. ah! c'est donc là de la jalousie?.. bon... mais de quel droit, à quel titre l'empêcherais-je d'aimer... un autre... qui bon lui semble... un courtaut de boutique!

BERTHAUX. Monsieur, vous insultez le commerce!

THÉODORE. Eh! que vous importe à vous?.. mais tenez, oui, j'ai tort... j'en conviens... elle n'a pas pu deviner... si fait pourtant!.. je lui parlais avec tant d'amitié!.. et quand elle était là près de moi, je chantais avec une expression si tendre.... non, non, elle n'a rien compris, rien... à la bonne heure... qu'elle aime l'autre... qu'elle l'épouse

BERTHAUX. Permettez... épouser... qui?

THÉODORE. Eh mais!.. ce jeune homme, ce Berthaux... il l'épousera.

BERTHAUX. Eh! eh! eh!

THÉODORE. Comment!.. que dites-vous?.. il n'aime donc pas Fanny?

BERTHAUX. Si fait!.. mais il aime aussi l'argent... il se partage.

THÉODORE. L'argent!.. ah! fi!.. il est donc riche, lui?

BERTHAUX. Riche... au physique, oui... ça suffit pour bien des choses, mais pour s'établir, pour acheter un fonds, bonsoir... oh! si la petite avait une dot... mais elle est sans.

THÉODORE. Et qui vous a dit cela?.. sans dot!

BERTHAUX. Mais il me semble...

THÉODORE. Elle en a une, monsieur... et fort belle!

BERTHAUX. Bah!.. en ce cas j'ép... (*se reprenant*) il l'épousera.

THÉODORE. Vous le connaissez?

BERTHAUX. Oh! oh! fort peu... vous concevez, ces petites gens... mais je l'ai aperçu quelquefois sur le seuil de sa boutique, en face.

THÉODORE. Ah! il demeure en face?...

BERTHAUX. Et puis je le vois chez vous.

THÉODORE. Comment! chez moi!.. ici!.. il ose venir?

BERTHAUX. Ne vous fâchez pas... je lui parlerai à lui... et à cette jeune fille...

THÉODORE. Oui... et s'il consent...

BERTHAUX. J'en réponds.

SCENE XIII.

LES MÊMES, Mme DE BRADEL.

Mme DE BRADEL, *à Berthaux.* Vous encore ici, monsieur!.. (*A part.*) Il faut absolument qu'il sache, qu'il se décide. (*A Berthaux.*) Sortez.

BERTHAUX. Madame!...

THÉODORE. Madame la baronne... pourquoi parler ainsi à M. le duc?

Mme DE BRADEL, *d'un air de mépris.* M. le duc... ça?.. Sortez, Berthaux!

THÉODORE. Qu'est-ce donc?

BERTHAUX. Rien... oh! rien... il y a entre madame et moi de ces petites familiarités... (*Mme de Bradel le regarde avec un air d'indignation.*) Je vais voir Mlle Fanny, lui parler, et je reviens... (*Quand il est un peu loin, il se retourne et dit à part, en regardant la baronne.*) Oh! grosse... (*la baronne se retourne*) désagréable.

(Il sort.)

SCENE XIV

Mme DE BRADEL, THÉODORE.

Mme DE BRADEL. Allons, il le faut, ce soir il serait trop tard.

THÉODORE. Eh! mon Dieu! madame la baronne, me direz-vous ce que cela signifie? je ne puis comprendre...

Mme DE BRADEL. Vous ne pouvez comprendre qu'on vous trompe, c'est tout simple.

THÉODORE. On me trompe, dites-vous? et qui donc oserait ici?

Mme DE BRADEL. Tout le monde.

THÉODORE. Vous dites?

Mme DE BRADEL. Tout le monde, excepté moi, moi, qui n'ai pas un instant à perdre

dans votre intérêt... (*à part*) comme dans le mien... (*haut*) pour vous éclairer sur votre situation.

THÉODORE. Parlez, parlez!

Mme DE BRADEL. Mais du courage, mon ami... vous me le promettez.

THÉODORE. Oui, oui... parlez donc...

Mme DE BRADEL. Vous vous croyez riche, heureux, opulent...

THÉODORE. Eh! mais il me semble que tout ce qui m'entoure...

Mme DE BRADEL. Eh bien! non... ce luxe auquel vous croyez autour de vous n'existe pas...

THÉODORE. Grand Dieu!

Mme DE BRADEL. M. de Lucy, en gagnant contre vous son procès, vous a enlevé vos biens, votre nom!...

THÉODORE. Il a gagné ce procès? mais alors, je n'ai donc plus rien, plus rien! et qui donc m'a soutenu?... c'est Fanny, oui, Fanny, dont le travail..

Mme DE BRADEL. C'est vous, c'est votre talent... votre voix qui va briller dans les concerts publics.

THÉODORE. On me payait?...

Mme DE BRADEL. Vous chantiez...

THÉODORE, *se laissant tomber dans un fauteuil.* Pour vivre... oh! mon Dieu?...

Mme DE BRADEL. Et cette jeune fille, en vous trompant?

THÉODORE. Ah! grâce pour elle, madame... si ce n'était que cela, je lui pardonnerais... elle m'a sauvé la vie, je ne voyais rien... rien que mes illusions, mes rêves de bonheur... et c'est quand vous m'arrachez le bandeau qui était sur mes yeux... c'est alors seulement que je suis à plaindre!... Ah! convenez donc que c'est quelquefois heureux de ne pas voir!

Mme DE BRADEL. Oui, je conçois... dans cette circonstance...

THÉODORE, *rêvant.* Un concert public!.. un théâtre peut-être?... je me rappelle... je comprends une foule de choses qui m'échappaient alors... ces gens qui mettaient ma voix à prix... Fanny qui me pressait toujours de chanter... et ce duc... (*Comme frappé d'une idée subite.*) Ah! ce duc!... dites-moi... il me trompait aussi!... c'est peut-être... attendez!.. oui, c'était... non, oh non! ce serait affreux!...

Mme DE BRADEL. C'est tout platement, un commis de nouveautés...

THÉODORE. Assez... assez!

Mme DE BRADEL. M. Berthaux.

THÉODORE, *avec colère, se levant.* Berthaux!... ah! je m'en doutais... l'infâme! ici, près de moi, il profitait de mon malheur, pour m'enlever le seul bien qui m'était cher; madame la baronne, vous me disiez ce matin... vous me parliez... (*S'arrêtant comme pour retrouver ses idées.*) Attendez... ma pauvre tête!.. je souffre tant!... oui, vous me parliez de ce médecin... de ce docteur qui pourrait peut-être me rendre la vue...

Mme DE BRADEL. Peut-être... oui; mais, vous refusiez...

THÉODORE. Je refusais... sans doute... ce matin n'étais-je pas heureux?... accoutumé à mon sort que je m'étais fait si paisible et si beau... je n'enviais rien... rien! n'avais-je pas une fortune, des amis, des espérances... et puis, une femme pour guider mes pas, une femme, ma compagne fidèle, ma lectrice, ma sœur... une femme que j'aimais!...

Mme DE BRADEL. Y pensez-vous!... l'aimer!

THÉODORE. Maintenant, je n'aime plus, je hais!... je suis seul au monde... je suis malheureux!... rendez-moi la vue!... je ne crains plus que ses traits soient moins beaux que dans mes rêves... ses traits!... ils m'ôteront peut-être mon amour!...

AIR :

Oui, c'en est fait, amitié, confiance,
Illusion... je perds tout à la fois!
C'est d'aujourd'hui que mon malheur commence,
Ah! c'est du moins d'aujourd'hui que j'y crois.
Mais l'espérance à mon cœur est rendue.
Par des ingrats je me sens outrager.
La vue! oh! rendez-moi la vue!
J'en ai besoin pour me venger,
Je veux y voir pour me venger.

Mme DE BRADEL. Théodore, mon ami, calmez-vous!... vous êtes moins malheureux que vous ne pensez!...

THÉODORE. Eh quoi! Fanny...

Mme DE BRADEL. Ecoutez-moi... le procès que votre cousin a gagné lui a porté malheur... il a perdu son fils... lui-même, en ce moment, seul, sans famille, il s'est souvenu de vous... car la justice a beau dire, vous êtes son cousin, le seul parent qu'il ait au monde... il le sait bien... et sa conduite envers vous est un remords qui lui ronge le cœur.

THÉODORE. Je lui pardonne!

Mme DE BRADEL. Je l'ai vu ces jours derniers... (*Avec intention.*) Je lui ai parlé de vous... j'ai dit tout ce que l'amitié la plus tendre a pu m'inspirer...

THÉODORE. Merci!.. je vous crois, vous!

Mme DE BRADEL. Ma fille était près de moi... elle vous le répètera, et je compris aisément qu'il vous rendrait une partie de votre fortune... votre fortune... votre nom même... si vous songiez au mariage.

THÉODORE. Au mariage!...

Mme DE BRADEL. Avec quelqu'un de votre rang.

THÉODORE. Eh! qui voudrait de moi?.. personne.

Mme DE BRADEL. Peut-être... et si vous consentiez à vous mettre entre les mains du docteur.

THÉODORE. Oui... oui... ne vous l'ai-je pas dit... j'y consens... je consens à tout!.. cette obscurité est maintenant un supplice. une prison où je ne veux pas rester plus long-temps, je veux voir ce Berthaux... et Fanny.

Mme DE BRADEL. Bien!... dans une demi-heure, je viens vous prendre pour vous conduire chez moi... (*Avec intention.*) Où ma fille aura tant de plaisir à vous recevoir... Ce bon Théodore!.. quelle fête pour nous. A bientôt mon ami.

THÉODORE, *écoutant de l'autre côté*. Adieu! adieu!...

Mme DE BRADEL, *à part*. Qu'il recouvre la vue, et sa fortune!... c'est un très-bon parti!

(Elle sort et au même instant Berthaux paraît.)

SCENE XV.

THÉODORE, BERTHAUX.

BERTHAUX, *bas à droite*. Je guettais sa sortie pour ne pas m'exposer encore à ses grands airs.

THÉODORE, *à part*. C'est lui!

BERTHAUX, *de même*. Je veux savoir si la dot est un peu rondelette

THÉODORE, *avec force*. Monsieur le duc.

BERTHAUX, *étonné à part*. Tiens! à moins qu'il ne me voie!...

THÉODORE, *plus fort*. Monsieur le duc!

BERTHAUX. Voilà! voilà, mon cher monsieur Théodore.

THÉODORE, *plus doucement*. Approchez monsieur le duc de Méris, je crois... un joli nom...

BERTHAUX. Vous trouvez... mais oui.

THÉODORE. Vous étiez là?

BERTHAUX. Je quitte Mlle Fanny.

THÉODORE, *se contraignant*. Ah! Fanny.. eh! bien?

BERTHAUX. Elle fait un peu la difficile... mais elle y viendra!... (*Se regardant.*) Il est impossible qu'elle n'y vienne pas!

THÉODORE. Et lui... l'amant!.. l'autre?.

BERTHAUX. Le jeune Berthaux?...

THÉODORE. Vous l'avez revu?

BERTHAUX. Je l'ai revu... et toujours avec un nouveau plaisir... je l'ai examiné; ma foi! je ne le croyais pas si bien.

THÉODORE. Vous le flattez.

BERTHAUX. Non, le diable m'emporte!

THÉODORE. Vous le flattez!... car c'est un misérable!

BERTHAUX. Hein?

THÉODORE. Un lâche!

BERTHAUX. Plaît-il?

THÉODORE. Un infâme!

BERTHAUX. J'entends mal...

THÉODORE. A qui l'on devrait couper les deux oreilles!

BERTHAUX. Allons donc!... il ne lui en resterait plus!... mais permettez... il me semble que vous l'avez insulté.

THÉODORE. Qu'est-ce cela vous fait à vous, monsieur le duc?

BERTHAUX. Cela me fait.. cela me fait.. (*A part.*) C'est juste, il ne me connaît pas.

THÉODORE. Vous dites?

BERTHAUX. Je dis que je m'intéresse à ce jeune cavallero, et qu'on ne peut l'insulter... sans m'insulter moi-même!... et sans avoir affaire à moi!

THÉODORE. Tant mieux! c'est ce que je voulais!!.. j'ai à me venger de lui... entendez-vous?... de ce Berthaux, qui a pénétré ici, dans ma maison, pour séduire une jeune fille qu'il devait respecter... pour se jouer de moi qu'il trompait!... (*lui serrant vivement la main*) de ce Berthaux qui a menti!

BERTHAUX, *voulant retirer sa main.* Monsieur!...

THÉODORE. Mais pourquoi tremblez-vous donc ainsi, monsieur le duc?

BERTHAUX. Moi, trembler!... au fait, c'est possible!... de froid, d'abord... et puis de colère...

THÉODORE, *à part*. De colère?..

BERTHAUX. Je suis bien bon de trembler... (*portant la main à ses yeux*) il n'y a pas de danger! Certainement... elle me fait bouillir, la colère!.... et si je ne respectais pas votre position... ce Berthaux, comme vous l'appelez... ce Berthaux vous répondrait...

THÉODORE. Ma position... n'est-ce que cela?... je sais ce que c'est qu'une arme à feu... un ressort à tirer... on tue ou l'on est tué, voilà tout!... Eh bien! monsieur le duc?...

BERTHAUX, *à part*. M. le duc! M. le duc!... qu'est-ce qu'il a donc à appuyer là-dessus?

THÉODORE. Il faut que dans une heure, un de nous deux ait cessé de vivre... ce Berthaux, ou moi!... ou vous!... car s'il refuse, lui, vous, monsieur le duc...

BERTHAUX, *à part*. Il y voit!

THÉODORE. Vous vous battrez... vous l'avez dit.

BERTHAUX, Soit.... à soixante-quinze pas!... (*A part.*) Attrape si tu peux, aveugle!

THÉODORE, *se rapprochant de lui.* Non! non!... mais comme ça, voyez-vous.... vous mettrez... non... lui, veux-je dire...

BERTHAUX, *à part.* Il me connaît!...

THÉODORE, *montrant son cœur.* Il mettra son pistolet là, tenez, à cette place, qui bat si violemment!... et je mettrai le mien... ici.

(Lui mettant la main sur le cœur.)

BERTHAUX, *reculant.* Mais, c'est un assassinat!

THÉODORE. Nous nous battrons.

BERTHAUX. C'est un infâme assassinat!. je ne me battrai pas.

THÉODORE. Comment, vous, monsieur le duc!...

BERTHAUX. Je ne me battrai pas... je ne veux pas de votre sang.... gardez votre sang!...

THÉODORE. Taisez-vous donc!.... ne criez pas!

BERTHAUX, *criant plus haut.* C'est une infamie!... c'est une horreur!... je ne me battrai pas!

SCENE XVI.

LES MÊMES, FANNY, ADRIEN.

ADRIEN, *entrant par la gauche.* Qu'y a-t-il donc!...

FANNY, *entrant par le fond.* Grand Dieu! ce bruit!... ces cris!...

THÉODORE. Fanny!

BERTHAUX, *balbutiant.* Rien, mademoiselle... c'est monsieur, qui se permet.. qui me dit...... qui... (*à part*) je ne sais plus où j'en suis!

THÉODORE. Oui... je faisais un appel à l'honneur de M. le duc...

FANNY. Comment?

BERTHAUX, *d'un air brave.* Et son honneur vous répondra!... (*A part.*) Ferme, devant elle... elle empêchera... (*Haut.*) Il vous répondra! Oui, mademoiselle, et l'on saura de quoi est capable un homme qui veut être digne de vous.

(Il la salue.)

FANNY. Monsieur!...

THÉODORE, *à part.* Ils s'entendent!

ADRIEN. Est-ce qu'il saurait?...

BERTHAUX, *à part.* C'est bien la peine d'être aveugle... si l'on se bat tout de même.

FANNY, *à Berthaux.* Mais, expliquez-moi...

BERTHAUX, *fièrement.* Je reviens avec des armes!...

(Il sort.)

SCENE XVII.

THÉODORE, FANNY, ADRIEN.

FANNY. Des armes!

THÉODORE. Oui... je vous... je te dirai tout!... je t'attendais pour faire de la musique... Adrien, une chaise.

ADRIEN. Mais, monsieur...

THÉODORE. Je veux m'asseoir.

ADRIEN. C'est qu'il y a en bas, dans une voiture, un jeune homme qui vient vous chercher, pour vous conduire chez le notaire.

THÉODORE. Un notaire?.... qu'est-ce qu'il me veut?... je n'irai pas!

FANNY. Il paraît que c'est une affaire importante, car voilà deux fois...

THÉODORE. Je n'ai pas d'affaires..... vas-y, si tu veux... je reste.

ADRIEN. Moi?

THÉODORE, *avec impatience.* Ah! je ne veux pas sortir d'ici... va-t'en!

(Fanny lui fait signe de ne pas l'impatienter et d'y aller lui-même.)

ADRIEN, *bas.* Soyez tranquille.

(Il sort.)

SCENE XVIII.

THEODORE, FANNY.

THÉODORE. Qui donc?.. qu'est-ce?.. que lui as-tu dit?

FANNY. Pourquoi ne pas voir ce notaire?.. si cela vous intéresse... pour votre fortune...

THÉODORE. A quoi bon?.. ne suis-je pas riche?.. très-riche?.. que me manque-t-il? n'ai-je pas tout ce que le luxe peut donner?.. que puis-je espérer de mieux? rien... je suis bien ainsi... (*avec émotion*) et en train de chanter surtout!.. allons, viens, conduis-moi au piano.

FANNY, *allant lui donner le bras.* Me voilà.

THÉODORE, *lui prenant la main.* Ah!.. (*Ils gardent un moment le silence, il reprend gaîment.*) Eh bien! cette musique.. est-ce que tu ne veux pas l'essayer avec moi?

FANNY. Oh! vous me semblez trop agité... d'ailleurs maintenant.. c'est inutile, peut-être!

THÉODORE. Au contraire... la musique! j'en ai plus besoin que jamais... ne fût-ce que pour me consoler.

FANNY. Vous consoler!..

THÉODORE, *se reprenant en souriant.* D'ailleurs, écoute donc... à cette soirée où tu me conduis... où j'ai promis d'aller... demain... je l'ai promis... s'il se trouvait quelque mécontent, on ne sait pas... il y a des gens mal élevés, qui se permettent bien des choses... et un coup de sifflet...

FANNY. Ah! quelle idée!

THÉODORE. Dam! quand on paie à la porte.

FANNY. O ciel!

THÉODORE. Et ton duc de Méris qui, je crois, est d'une noblesse un peu rapée, vend peut-être ses invitations!..

FANNY. Théodore!

THÉODORE. Il les vend... c'est mal, vois-tu, c'est bien mal à lui... de me livrer ainsi en spectacle, à la curiosité de quelques oisifs, qui m'applaudissent par pitié... comme ils me siffleraient par caprice.

FANNY, *à part.* Elle lui a tout dit!

THÉODORE. Fanny!.. ma sœur... ce n'est pas toi que j'accuse!.. ce n'est pas toi qui m'aurais conduit à ces fêtes, à ces concerts, sans me consulter... qui aurais mendié pour moi...

FANNY. Grâce, grâce pour moi... pour mon oncle qui a eu cette pensée!.. nous avons voulu vous laisser croire au bonheur, et garder les chagrins pour nous... vous aviez du talent... vos parens vous repoussaient, et plutôt que d'aller tendre la main à leur porte...

THÉODORE, *avec enthousiasme.* Jamais! jamais!.. oui, vous aviez raison... ce talent que le ciel m'a donné... c'était mon bien, ma fortune à moi!.. ah! d'aujourd'hui je le sens, j'en suis fier... je suis artiste!.. pauvre, mais libre, sans vivre de leurs bienfaits, sans rougir de leur pitié... je suis riche encore... plus riche qu'eux tous!.. je suis artiste!..

FANNY. Théodore... vous nous pardonnez?

THÉODORE. Eh! quoi donc?.. un mensonge qui a prolongé mes rêves si trompeurs et si doux!.. l'amitié, la tendresse d'une sœur qui, m'entourant de bons soins, cachait ses larmes peut-être, et me faisait croire au bonheur, sans en garder pour elle:..

FANNY. Oh! si fa ... moi aussi j'étais heureuse!.. et pis ue vous me pardonnez...

THÉODORE. Oui, tout!.. Fanny, tout.

FANNY. Que voulez-vous dire?

THÉODORE.

AIR : *C'était Renaud.*

Pourquoi m'avoir fait un secret
De ton amour?

FANNY.

J'ai peine à vous comprendre
(*A part.*)
Ah! saurait-il... je tremble... c'en est fait!

THÉODORE.

Pour ce Berthaux...

FANNY.

Ciel! que viens-je d'entendre.
N'en croyez rien!

THÉODORE.

Ah! détours superflus!
A qui te plaît que ton cœur s'abandonne!

FANNY.

Ah! dites-moi, se peut-il que je donne
Un cœur qui ne m'appartient plus.

THÉODORE. Qu'entends-je!

FANNY. Laisse-moi!

THÉODORE, *avec joie.* Mais alors, qui donc? puisqu'un autre...

FANNY. Oh! non!.. non!

THÉODORE. Si fait!.. et si tu savais quelle espérance a passé là, dans mon cœur.

FANNY, *effrayée.* Tais-toi!

THÉODORE. Ta main est brûlante... tu veux m'échapper!.. non, reste!.. et... (*baissant la voix*) si c'est moi, moi que tu aimes... oh! parle, parle... au risque de me faire mourir de bonheur!

FANNY. Grand Dieu!..

THÉODORE, *la retenant dans ses bras.* Car, moi aussi... (*Ecoutant.*) Ne tremble donc pas!.. nous sommes seuls... moi aussi, je t'aime.. je t'aime comme un fou!

FANNY. Théodore!

THÉODORE. Et j'ai bien souffert, quand cette maudite baronne m'a dit... (*avec gaîté*) ou plutôt, non, je ne veux pas en dire du mal, car, sans elle, sans ma jalousie, je n'aurais pas deviné que ce que j'éprouvais là, c'était de l'amour!

FANNY. Oh! ni moi non plus!

THÉODORE, *vivement.* Tu as dit... (*la retenant par la main.*) allons, voilà que tu t'en vas encore!.. (*en souriant et avec mystère*) Eh bien! oui, nous nous aimons!.. tu seras mon amie, ma compagne, ma femme!... nous n'avons besoin de personne... je suis artiste! je chanterai... souvent, tous les jours... et je chanterai mieux encore, tu m'aimes!.. je serai toujours content, toujours gai comme à présent... et ne crains rien... le soir, quand je rentrerai en fredonnant un air joyeux, je te donnerai une bourse pleine d'or... et je te dirai en t'embrassant: « Tiens, femme, es-tu contente?»

FANNY, *se dégageant.* Oh! non, ne me parlez pas ainsi... c'est trop de bonheur!..

THÉODORE. Tu refuses?

FANNY. Il le faut!.. votre fortune est au prix d'un riche mariage... et je ne suis qu'une pauvre fille!.. Adieu, monsieur Théodore.

THÉODORE. Tu me quittes?

FANNY. Oh! je ne puis!.. je n'ai pas le courage... mes genoux chancellent... mon cœur s'en va!

THÉODORE, *la soutenant*. Fanny!

FANNY. Je me meurs!

THÉODORE, *hors de lui, la soutenant dans ses bras*. Fanny!... O ciel!.. tu ne me réponds pas!.. reviens à toi!.. ah! Dieu!.. (*cherchant de la main qui est restée libre*) mais il doit y avoir un fauteuil de ce côté. (*Il l'assied.*) Fanny!.. et personne!.. on ne vient pas!.. ah! je perds la tête!.. par où?.. la porte... ici!.. non de ce côté.... (*appelant.*) Adrien! Adrien!.. (*Tout en parlant et appelant, il marche, pousse la table, fait tomber la musique, renverse la chaise, bouleverse tout.*) Mais venez donc!.. c'est Fanny, c'est...

(Il se heurte violemment.)

SCENE XIX.

Les Mêmes, Mme DE BRADEL.

Mme DE BRADEL, *entrant avec joie*. Enfin, mon jeune ami, j'accours...

(Théodore, qui se trouve en ce moment près de Mme de Bradel, lui saisit vivement le bras.)

THÉODORE. Madame la baronne!.. Eh! venez, venez donc!.. Fanny se meurt!

Mme DE BRADEL, *s'approchant*. Mademoiselle!..

FANNY, *revenue à elle*. Ce n'est rien.

Mme DE BRADEL. Qu'est-ce donc?. qu'est-il arrivé?

THÉODORE. Vous ne savez pas!.. ce Berthaux, ce commis, elle ne l'a jamais aimé!.. c'est moi, c'est moi seul!..

FANNY. Théodore!..

Mme DE BRADEL, *à part*. Je viens trop tard!

THÉODORE. Mais, moi aussi, je l'aime!. je l'épouse!

FANNY. N'en croyez rien!.. je pars!

Mme DE BRADEL, *avec une intention marquée*. Et vous ferez bien!.. car vous auriez tort de croire aux riches espérances que j'ai données à Théodore... il ne faut plus qu'il compte sur la bonne volonté et les bienfaits de M. de Lucy son cousin, dont j'apprends la mort à l'instant.

THÉODORE. Lucy!.. sans m'avoir revu!

Mme DE BRADEL. Tout est fini... vous pouvez le quitter.

THÉODORE. Fanny!

FANNY. Quand il est pauvre!.. quand il n'a plus que moi au monde!.. le quitter! oh! non, madame, non!.. je reste pour partager son sort... il a besoin de moi!.. je ne le quitte plus!.. je puis l'aimer, maintenant!

THÉODORE. Oh! mais c'est à en mourir de joie!

Mme DE BRADEL. Mais non... je l'emmène, le docteur l'attend...

SCENE XX.

Les Mêmes, ADRIEN.

ADRIEN, *entrant, hors de lui*. Mlle Fanny!. M. Théodore!.. ah! vous voilà!.. (*apercevant la baronne.*) Tiens! madame la baronne ici, déjà!.. vous êtes venue vite

Mme DE BRADEL, *à part*. Imbécille!

THÉODORE. Que veux-tu dire?

ADRIEN. Eh! bien, oui... j'ai trouvé madame la baronne chez le notaire... il n'y a qu'un instant. . quand il nous a appris cette grande nouvelle!

FANNY. Quelle nouvelle?..

Mme DE BRADEL. On ne vous demande pas...

ADRIEN. Comment, vous ne savez pas... madame ne vous a pas dit... votre cousin, qui, pour réparer les injustices de la justice, vous a rendu, par son testament, tout le bien qu'il vous avait pris!

THÉODORE. Il se pourrait!

Mme DE BRADEL, *à part*. Voilà ce que je craignais!

THÉODORE, *à Fanny qui s'éloignait, la retenant*. Ah!. ah! j'ai ta parole!

SCENE XXI.

Les Mêmes, BERTHAUX.

BERTHAUX, *une boîte de pistolets à la main et d'un air grave*. C'est moi! moi, qui viens vous offrir satisfaction!

Mme DE BRADEL. Qu'est-ce que c'est que ça?

FANNY, *courant à Berthaux*. Ah! monsieur, monsieur!

THÉODORE. Ah! le voisin!...

BERTHAUX, *bas*. Ils sont chargés à poudre.

ADRIEN. A qui en a-t-il, celui-là?

BERTHAUX. Ce n'est pas à toi. domestique... mais à monsieur, si le cœur lui en

dit encore... (*il montre des pistolets*) ceux du patron... ils n'ont jamais servi.

Mme DE BRADEL. Un combat!.. ah! ciel!

THÉODORE Oh! maintenant, merci, mon garçon.

BERTHAUX. Hein?.. mon garçon.

THÉODORE. A moins qu'il ne vous prenne fantaisie de me disputer Fanny, qui ne vous aime pas... qui est sans dot... et que j'épouse.

BERTHAUX, *furieux*. Vous l'épousez!...

THÉODORE. Si vous ne me tuez pas.

BERTHAUX, *radouci*. Vous l'épousez!... alors, c'est différent!.. j'irai à la noce.

Mme DE BRADEL. Fi donc!

ADRIEN, *étonné*. Comment, vous l'épousez?.. ah ça! et la fille de madame?..

THÉODORE. Hein?

Mme DE BRADEL. Insolent!

ADRIEN. Mais oui... vous aviez dit au notaire...

Mme DE BRADEL. Vous tairez-vous?

BERTHAUX, *à part*. Elle est vexée la ci-devant!

Mme DE BRADEL. Tout ce que je voulais ce que je veux, c'est votre bonheur... Théodore, j'ai vu le docteur, il vous attend.

THÉODORE, *gaîment*. Merci, merci.

AIR *de M. Clapisson*.

Non, je repousse et la folle espérence
Et la douleur! laissez-moi ma gaîté.
Seul, délaissé par haine et par vengeance.
Contre mon sort, je m'étais révolté.
Plus de chagrin, car je suis aimé, j'aime!
N'enviant rien à ce monde inconnu,
Voyez, voyez, je suis heureux quand même!
Auprès de moi mon ange est revenu!
Je suis heureux, mon ange est revenu.

Mme DE BRADEL. Heureux?.. vous?...

THÉODORE. Et pourquoi pas?.. je ne regrette rien, pas même de ne pas voir en ce moment les figures tristes, allongées, de ceux que ce bonheur contrarie.

ADRIEN, *regardant la baronne*. Dam! un peu.

Mme DE BRADEL, *regardant Berthaux et s'efforçant de rire*. Ah! oui, monsieur le duc!

BERTHAUX. Hein?.. mais non!. (*A part.*) Allons, j'avais trouvé le mot... c'est une grosse désagréable!..

CHOEUR.

Heureux qui dans la vie,
Poussé gaîment au port,
Sans regrets, sans envie,
Est content de son sort.

THÉODORE.

AIR *de la Haine d'une femme*.

Messieurs, ayez de l'indulgence
Pour cet enfant qui me conduit.

FANNY.

Ah! pour qu'il soit heureux, silence!
Messieurs, ne faites pas de bruit!

THÉODORE.

Pour que notre erreur continue
Empruntez de moi ce moyen.

FANNY.

Nos défauts sautent à la vue.

THÉODORE.

Nos défauts sautent à la vue.

ENSEMBLE.

Ne voyez rien;
Sur nos défauts ne voyez rien!

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

L'ÉPÉE DE MON PÈRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. CH. DESNOYER ET D'AVRÉCOURT,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 21 OCTOBRE 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mme GERVAUT..........	Mlle PAULINE.	THOMASSIN, ancien fournisseur.	M. CAZOT.
	Mlle JOLIVET.	LAURENCE, sa fille...........	Mme LEBLANC.
HENRI... } ses fils........	M. BRESSANT.	UN DOMESTIQUE............	M. MAYER.
GUSTAVE }	M. ALEXANDRE.		

La scène se passe en 1816, dans le Bourbonnais, chez Mme Gervaut.

Un salon. Une porte au fond; une autre à la gauche du public; à droite, une fenêtre. Du même côté, au fond, et près de la porte du milieu, une console, au-dessus de laquelle une pendule et des vases de fleurs. Sur le premier plan, un guéridon couvert de papiers; à gauche, également près de la porte, un secrétaire; chaises, fauteuils, etc.

SCENE PREMIERE.

Mme GERVAUT, *seule.*

Comme ils tardent à rentrer!.. je suis d'une impatience!.. Pourvu qu'aucun accident ne leur soit arrivé! Henri surtout est si imprudent, si étourdi!.. ah! mes pauvres enfans... tout mon espoir... toute ma vie!... On vient : ce sont eux. (*Elle regarde dans la coulisse.*) Hélas! non.

(Laurence entre par la porte du fond.)

SCENE II.

Mme GERVAUT, LAURENCE.

LAURENCE. Je vous dérange peut-être.

Mme GERVAUT. Non, vraiment; c'est aujourd'hui dimanche, et je jetais un coup-d'œil sur l'état de notre caisse.

(Elle montre des papiers placés sur le guéridon.)

LAURENCE. Moi, j'ai profité de l'absence de mon père pour venir vous voir.

Mme GERVAUT. Ce bon M. Thomassin... il est donc toujours notre ennemi sans nous connaître?

LAURENCE. S'il vous connaissait comme moi, pourrait-il ne pas vous estimer, ne pas vous aimer? Il y a six mois à peine, mon père, ancien fournisseur des armées, me fait venir auprès de lui; il m'apprend, ce que j'ignorais entièrement, que nous étions riches, très-riches; il ajoute qu'il veut se retirer dans le Bourbonnais, dans une terre magnifique qu'il vient d'acheter.

Mme GERVAUT. Dont les murs touchent à ceux de notre établissement.

LAURENCE. J'ignorais alors le prix de ce voisinage... je ne vous avais pas vue... mais quelques arrangemens restaient encore à faire à mon père; je dus le précéder de quelque temps; c'est alors que je vous vis, madame... et j'attendais avec impatience mon père, pour lui faire connaître ses nouveaux voisins... pour sanctionner une amitié si heureusement commencée... il arrive enfin... mais, hélas! comme on me l'avait changé à Paris!.. Lui, autrefois si simple, si modeste, ses amis l'avaient rendu ambitieux; ils lui avaient conseillé d'avoir au moins un titre à joindre à son nom, qu'ils trouvaient trop simple, trop commun; enfin, à force de démarches en sa faveur, ils l'avaient fait... (*hésitant*) le dirai-je?.. baron!

Mme GERVAUT, *souriant.* C'était là un beau titre.

LAURENCE. Baron !.. je ne sais quelle puissance magique il y a dans ces deux syllabes, mais, depuis qu'il s'appelait M. le baron Thomassin, il était devenu d'une fierté, d'une morgue... il croyait toujours qu'on insultait à sa qualité... et le premier jour de son installation, il trouva importun le bruit de votre usine; il voulut, à tout prix, acquérir cette portion de terre qui manquait, disait-il, à son domaine.

Mme GERVAUT. Notre modeste habitation était pour lui le moulin de Sans-Souci.

LAURENCE. Mais un ancien fournisseur ne pouvait être aussi philosophe que le grand Frédéric... et quand il reçut de vous un refus formel... il entama un procès injuste, déraisonnable, et, en attendant, il me défendit de jamais vous voir.

Mme GERVAUT, *lui prenant la main*. Heureusement pour nous, vous n'avez pas obéi.

LAURENCE. Non, madame; j'avais beau me dire que je devais toujours être de l'opinion de mon père, c'était impossible. Je me rappelais avec tant de plaisir ces soirées passées ensemble.... à nous quatre.... où chacun de nous avait une occupation différente. M. Gustave nous faisait la lecture, que M. Henri interrompait toujours, mais d'une manière si gaie, si amusante... oh! je n'ai jamais tant aimé à m'instruire.. ni à perdre mon temps; et vous, madame, comme vous étiez heureuse!

AIR : *Simple soldat, né d'obscurs laboureurs.*

Tous les deux vous les aimiez tant !
Monsieur Gustave...

Mme GERVAUT.

Est l'orgueil de sa mère,

LAURENCE.

Son frère aussi...

Mme GERVAUT.

Lui ! c'est bien différent.
Que de défauts ! De lui je désespère ;
Son avenir m'effraie à chaque instant,
Et cependant, hélas ! je lui pardonne
Et ses défauts et mon tourment ;
Car une mère aime dans son enfant
Même les chagrins qu'il lui donne,
Oui, jusqu'aux chagrins qu'il lui donne.

LAURENCE. Ah! étourdie que je suis!.. j'ai oublié de vous apporter ces fleurs que je vous avais promises. Je n'attendrai pas jusqu'à demain pour vous tenir ma parole... Oh ! c'est que j'ai tant de choses à vous dire, madame; vous ne me refuserez pas vos conseils, n'est-il pas vrai? Je n'ai pas de mère à qui je puisse en demander, et vous êtes si bonne !... je ne vois que vous pour me servir de guide.

Mme GERVAUT. Et pourquoi mes conseils?.. De quoi s'agit-il ?

LAURENCE. Mon père a sur moi des projets qui datent de bien loin, seize ans ; j'en avais trois alors... et mon père a promis, mais promis solennellement à un de ses amis que je serais la femme de son fils... N'est-ce pas, madame, que cela est bien cruel pour moi, et qu'un père ne devrait pas prendre un engagement aussi formel pour?..

Mme GERVAUT. Pour une jeune personne de trois ans ; en effet, c'est se presser beaucoup ; mais, sans doute, mademoiselle, vous connaissez à présent celui qu'on vous destine, vous l'avez vu?

LAURENCE. Non, madame, et mon père ne le connaît pas plus que moi. Il ne sait pas même où il est, ce qu'est devenue sa famille.

Mme GERVAUT. Comment!

LAURENCE. Mais cela ne l'empêche pas de tenir fermement à sa résolution... il espère, à force de recherches...

Mme GERVAUT, *écoutant*. Ah ! quelqu'un.

LAURENCE. Je me retire.

Mme GERVAUT. Henri, sans doute. Vous craignez de le voir, mademoiselle?

LAURENCE. M. Henri? au contraire... je reste, madame.

Mme GERVAUT. Ah! je me trompais, c'est son frère, c'est Gustave.

LAURENCE. Décidément, il est tard, et mon père pourrait remarquer mon absence; je me sauve... Adieu, au revoir, ma bonne madame Gervaut.

(Elle va pour sortir, Gustave entre par le fond et la salue. Elle lui fait une profonde révérence, et s'éloigne.)

SCENE III.

Mme GERVAUT, GUSTAVE.

GUSTAVE. Toujours, toujours elle m'évite!

Mme GERVAUT. Gustave, tu as un chagrin que tu caches à ta mère.

GUSTAVE. Moi! eh bien! eh bien! oui; je vous dirai tout: puisqu'aussi bien je suis désormais sans espérance... auprès de vous du moins, je trouverai des consolations. Cette jeune fille, je l'aime ; vous l'avez deviné, n'est-ce pas, vous qui lisez si bien dans le cœur de vos enfans; je l'aime; mais une chose que vous ne savez pas, et que vous blâmerez avec raison, c'est que j'ai eu le malheur de le lui dire.

Mme GERVAUT. Eh bien?

GUSTAVE. Eh bien! ma mère, depuis ce temps, elle ne me pardonne pas ; c'est à peine si elle cherche à me cacher la haine que je lui inspire... et vous venez de le voir, il suffit que je paraisse, pour qu'elle sorte à l'instant même.

Mme GERVAUT, *souriant*. Oui, je commence à croire, en effet, qu'elle a pour toi une haine bien singulière... pauvre Gustave!

GUSTAVE. Aussi, mon parti est pris, ma mère; je l'oublierai, oui, je l'oublierai... Désormais, le travail, le travail seul... je ne m'occuperai que de votre bonheur, de celui de mon frère, des soins de notre maison de commerce.

Mme GERVAUT. C'est à toi, à toi seul que nous devons jusqu'à ce jour toute la prospérité...

GUSTAVE. Eh! ne m'avez-vous pas dit que j'étais le fils d'un brave et honnête négociant? Je veux, je dois suivre son exemple... mon pauvre père !

AIR *du Baiser au porteur.*

Dans le commerce où tu cachas ta vie,
Chacun connut tes mœurs, ta probité;
Mais tu vécus loin du bruit qu'on envie,
Et nul de toi ne parle avec fierté.
Moi, je suis fier de ton obscurité ;
D'autres prendront leur place dans l'histoire,
La tienne aussi tu sus la réserver :
Un nom sans tache, ah! c'est toute une gloire;
Que tes enfans puissent la conserver!

Mme GERVAUT. Pourquoi ton frère ne pense-t-il pas de même? Pourquoi se livre-t-il à la dissipation, à la paresse?

(On entend au dehors un coup de fusil.)

Mme GERVAUT. Quel est ce bruit?

GUSTAVE. C'est lui, c'est Henri !

Mme GERVAUT. J'aurais dû le reconnaître à cette manière de s'annoncer...

SCENE IV.

LES MÊMES, HENRI, *en costume de chasseur.*

HENRI, *à la cantonnade.* Qu'on le dépouille sans miséricorde... (*Entrant.*) Vous permettez, ma mère. (*Il baise la main de Mme Gervaut.*) Bonjour, mon frère.

Mme GERVAUT. De quoi s'agit-il donc?

HENRI. D'un lapin que je viens de tuer à deux pas d'ici.

Mme GERVAUT. Un lapin?

HENRI. Eh bien! plaignez-vous de moi... à présent... dites encore que je ne suis bon à rien... c'est vrai... on n'a jamais que des reproches à me faire... et pourtant vous voyez, je suis la Providence de la maison... ce gibier-là, vois-tu, frère, c'est du fruit défendu... figurez-vous que j'étais parti pour la chasse au marais... une chasse délicieuse, dont tout l'agrément consiste à rester plusieurs heures... dans l'eau, jusqu'à mi-jambe... une campagne de Hollande sous la république... je cheminais tout en pensant au plaisir que j'allais goûter... quand tout-à-coup il me vient une idée.

GUSTAVE. Ah! mon Dieu! une idée de toi...

Mme GERVAUT. J'ai peur.

HENRI. Donc... je me rappelle à propos que notre voisin... notre ennemi... M. Thomassin, avait une propriété tout près de là, où le gibier était en abondance... alors, je franchis la haie qui m'en séparait...

Mme GERVAUT. Vous avez eu tort... très-grand tort...

HENRI. C'est ce que je me suis dit... quand il n'était plus temps... d'ailleurs une réflexion vint me rassurer, et faire taire les murmures de ma conscience... ce M. Thomassin tient à sa chasse... par amour-propre... parce que c'est un droit seigneurial... mais du reste, il ne chasse jamais... il a pour ses perdrix une passion platonique... c'est chez lui de la générosité... du désintéressement... aussi pour les mettre à l'abri de quelque coup de main... ne s'est-il pas avisé de faire revêtir à un imbécille de garçon de ferme le costume complet de garde-chasse... vert et or... avec une plaque portant les armes de M. le baron Thomassin, c'est-à-dire deux bottes de foin en sautoir... un ancien fournisseur!..

GUSTAVE. Et le garde-chasse te somma de te retirer...

HENRI. Certainement... mais je lui répondis que les volontés étaient libres, et que je n'avais pas la même opinion que M. le baron sur les lapins... là-dessus, je mis à mort... l'animal dont vous me direz des nouvelles.

GUSTAVE. Et le garde-chasse?

HENRI. Il était furieux... exaspéré... il voulut me mettre la main sur le collet... mais j'eus le temps de recharger mon fusil.

Mme GERVAUT. O ciel!

HENRI. Rassurez-vous, je ne le chargeai qu'à poudre... et comme en ce moment-là le soleil donnait en plein sur le vert de son uniforme qui se confondait avec celui des buissons dont il était entouré... je tirai... et le pauvre diable tomba mort de peur.

Mme GERVAUT. Serez-vous toujours aussi inconsidéré, aussi imprudent? M. Thomassin ne vous connaît pas, je le sais;

mais on vous a vu entrer dans sa propriété... bientôt, un nouveau procès ?

HENRI. Qu'importe!

Mme GERVAUT. Henri! Henri ! quel caractère !

HENRI. Eh bien! oui, ma mère, c'est vrai... un caractère affreux que je me reproche souvent, surtout lorsque je suis auprès de vous... mais tel que vous me voyez, je suis un anachronisme... ah! pourquoi n'ai-je pas eu vingt ans un peu plus tôt, à cette époque où tout le monde était soldat... tous les soldats généraux... et tous les généraux rois... il n'y avait guère moyen de ne pas être au moins maréchal d'empire... oui certainement, j'étais né pour être maréchal, ou pour être emporté par un boulet.

Mme GERVAUT. O ciel! que dit-il?

HENRI. Oh! rassurez-vous, ma mère; il n'y a plus de danger maintenant; faites-vous donc soldat en 1816 ! à quoi cela vous mènera-t-il? mais toutes ces idées de gloire et de batailles se sont amassées là pendant mon enfance, et voilà pourquoi je ne puis les chasser maintenant, pourquoi je ne suis bon à rien, pourquoi je vous donne tant de sujets de mécontentement... oui, cette vie tranquille... ou bien ces éternels comptes en partie double... ça me lasse... ça me fatigue... la vie d'un négociant... me déplaît horriblement.

Mme GERVAUT. Mon fils!..

HENRI. Allons ! encore! maudite tête... tout-à-l'heure... c'était mon père... à présent, c'est mon frère que j'offense dans ses goûts, dans ses prédilections... je ferais mieux d'aller prendre ma leçon d'armes... ça changerait le cours de mes pensées... d'autant que j'ai besoin d'avoir la tête libre, pour vous confier mon grand projet, (*à part*) oui, mon grand projet. . Laurence !..

GUSTAVE. Explique-toi...

HENRI. Je vous le dirai plus tard... à toi d'abord, frère ; c'est toi qui, le premier, dois recevoir ma confidence.

Mme GERVAUT. J'espère, Henri, que dorénavant vous ne laisserez plus à votre frère la plus grande part du travail... et que vous partagerez avec lui.

HENRI. Oui, ma mère.

GUSTAVE, *bas à son frère*. Ne crains rien... je ferai toujours ta besogne et la mienne.

HENRI. Ah ! par exemple... c'est trop fort, pour qui me prends-tu?.. (*Bas.*) J'accepte.

AIR : *Des bons Maris c'est le modèle.*
(Pensionnaire mariée.)

Des bons frères c'est le modèle :
C'est admirable ; mais un jour,
D'un cœur si bon et si fidèle,
Je puis me venger à mon tour.
De me battre j'ai l'habitude...

GUSTAVE.

Je vis en paix...

HENRI.

Eh ! mais tant pis.
Pour te prouver ma gratitude,
Je te voudrais cent ennemis.

ENSEMBLE.

GUSTAVE.

Des bons frères, moi, le modèle?
Oh ! non vraiment... car en ce jour
Ton cœur aussi, bon et fidèle,
Se promet bien d'avoir son tour.

Mme GERVAUT.

Des bons frères c'est le modèle ;
J'hésite entre eux... Mais, en ce jour,
(*Montrant Henri.*)
Son cœur est bon... il est fidèle,
J'espère qu'il aura son tour.

(*Henri et Gustave sortent ensemble par la gauche.*)

UN DOMESTIQUE, *entre au fond et annonce.* M. le baron Thomassin!

Mme GERVAUT. Ah! mon Dieu! c'est la guerre qu'il nous apporte.

SCENE V.

THOMASSIN, Mme GERVAUT.

THOMASSIN, *avec brusquerie.*. Pardon... madame, si j'entre aussi brusquement.

Mme GERVAUT, *à part*. Comme il a l'air furieux!.. (*Haut.*) Qui me procure l'honneur de votre visite?

THOMASSIN. J'ai besoin d'abord.... de vous décliner mes noms et qualités... je m'appelle Thomassin... le baron Thomassin.

Mme GERVAUT. Je le savais, monsieur; je connais beaucoup votre nom... de vue...

THOMASSIN. C'est juste... à cause des nombreuses assignations que j'ai eu l'honneur de vous envoyer... c'est un genre de correspondance qui en vaut bien un autre, et je vous avouerai même que j'aurais désiré que nos rapports eussent toujours eu un caractère aussi officiel...

Mme GERVAUT, *avec ironie*. Vous êtes trop bon... on m'avait aussi beaucoup parlé de votre amabilité.

THOMASSIN. Il y a des momens où je suis fort aimable... mais, je ne suis pas dans un de ces momens-là... il faut nous expliquer franchement, madame... et cela ne peut durer plus long-temps... pour ma part, je suis furieux... exaspéré... je n'y

tiens plus... votre voisinage m'est odieux... insupportable.

Mme GERVAUT. Ah! monsieur, c'est mal à vous... je ne vous ai pas dit ce que je pensais du vôtre.

THOMASSIN. Il ne s'agit pas de votre opinion, madame, mais de la guerre à mort que vous m'avez déclarée.

Mme GERVAUT. Moi, vous faire la guerre... je m'en garderais bien...

THOMASSIN. J'aurais dû le prévoir, quand en arrivant ici, où j'avais rêvé le repos le plus absolu... troublé tout au plus par le murmure de quelque ruisseau... j'y trouvai ce qu'il y a de moins poétique... de moins champêtre au monde... ce qui n'a jamais figuré dans les paysages de M. de Florian... en un mot une usine... avec son bruit... sa fumée et l'odeur du charbon de terre... c'était un enfer anticipé...

Mme GERVAUT. Ah! monsieur...

THOMASSIN. Non, c'est vrai; depuis qu'on a fait régner l'art partout... il n'y a plus moyen de trouver des beautés naturelles... vous promenez vos rêveries dans un vallon tranquille... vous vous croyez seul... vous vous retournez, et vous vous heurtez contre une manufacture... c'est agréable... il n'y a plus d'imprévu, plus de surprise, plus de pittoresque.

AIR : *Ah! j'en rends grâce à la nature.*

Afin d'établir un moulin,
On s'empare d'une cascade,
Dans le châlet le plus divin
On fabrique... la cotonnade;
Si, grâce à leurs projets en l'air,
Ces ennemis de la verdure
Font passer leurs chemins en fer...
C'est sur le corps de la nature.

C'est une horreur!... c'est une abomination... du moins, j'espérais qu'en me bouchant les oreilles, je pourrais vivre en paix dans ma propriété... mais, aujourd'hui... il y a une heure... tout au plus... j'ai appris, par un nouvel attentat, que j'avais eu tort de garder cette prétention...

Mme GERVAUT, *à part.* Nous y voilà.

THOMASSIN. Oui, madame: quelqu'un, qui appartient à votre maison, car je l'ai aperçu au moment où il rentrait, a osé pénétrer dans mon domaine, tirer sur mes propres lapins... animaux inoffensifs s'il en fût jamais, qui certes ne l'avaient pas provoqué, pas plus que mon garde-chasse, auquel il s'est permis de faire une peur effroyable...

Mme GERVAUT. Quoique vous ayez cru devoir m'aborder avec un ton assez peu convenable... je dois à la vérité de vous dire que j'ai beaucoup blâmé la personne dont vous parlez, et que je vous prie de recevoir ici mes excuses sur sa conduite.

THOMASSIN. Des excuses?... ce ne sont pas des excuses qu'il me faut, quand j'ai là la matière d'un bon procès...

Mme GERVAUT, *effrayée.* Un procès!

THOMASSIN. Je suis venu en ennemi loyal... vous annoncer que j'allais de ce pas trouver mon avoué de Moulins... un garçon adroit, intelligent, qui sait embrouiller une affaire mieux que personne au monde; c'est un homme très-fort, qui a étudié à Paris...

Mme GERVAUT. C'est possible... mais je vous en conjure...

THOMASSIN. Non... mille fois non... il ne sera pas dit qu'un homme comme moi sera la victime d'une petite commerçante comme vous...

Mme GERVAUT. Ce titre de commerçante n'a rien qui puisse me faire rougir... mais puisque vous me poussez à bout, apprenez que vous parlez à la veuve du général comte de Servières.

THOMASSIN, *stupéfait.* Hein? (*A part.*) Non, ce n'est pas possible! (*Haut.*) Du général comte de Servières, qui commandait une division en Italie?

Mme GERVAUT. Lui-même.

THOMASSIN. Plus de doute. (*Faisant un mouvement.*) Ah! mon Dieu!...

Mme GERVAUT. Qu'avez-vous?

THOMASSIN. Les jambes vont me manquer, ce n'est rien, mais l'émotion... la joie... qui se serait attendu à cela?...

Mme GERVAUT. Quoi donc?...

THOMASSIN. Apprenez que le général, comte de Servières était mon compatriote, mon ami d'enfance, et que c'est à lui que je dois tout... ma fortune... mon avenir!...

Mme GERVAUT. Est-il possible?... mais, à présent, je crois me rappeler qu'il m'a parlé de ce nom de Thomassin.

THOMASSIN. Et quand il fut atteint d'une blessure mortelle... c'est moi qui le reçus dans mes bras...

Mme GERVAUT. Vous!

THOMASSIN. Oui, madame... et ses dernières paroles furent pour vous... je devais vous porter ses adieux...

Mme GERVAUT, *avec douleur.* Assez, monsieur, assez!

THOMASSIN. C'est que j'ai besoin de me justifier d'avoir manqué à la parole donnée à un mourant... mais ce ne fut pas ma faute; quand je revins en France, toutes mes recherches pour vous retrouver furent inutiles... et quand je vins ici... quand je me trouvai auprès de vous, sans le savoir... je voulais vous faire des procès... vous ruiner!... Ah! madame, un

pardonnerez-vous? qui se serait attendu d'ailleurs à retrouver la comtesse de Servières sous ce nom de Mme Gervaut.

MME GERVAUT. C'est qu'apparemment le général ne vous a pas dit que, tandis qu'il combattait glorieusement pour la France, sa fortune personnelle était dérangée, anéantie, eh! qu'aurait fait alors sa veuve d'un titre qu'elle ne pouvait soutenir? Elle ensevelit en elle-même une gloire dont elle était si fière... et ne fut pour tout le monde que Mme Gervaut... commerçante!...

THOMASSIN. Mais ce jeune homme qui ce matin?,..

MME GERVAUT. C'est mon fils!

THOMASSIN. Ah! le fils du général... celui dont il me parlait avec tant d'amour! et moi qui aurais voulu le maltraiter... mais il faut absolument que je lui parle de son père.

MME GERVAUT. Lui faire connaître son origine, c'eût été lui donner des idées d'orgueil qui n'allaient pas à la médiocrité de sa fortune... il ne sait donc rien... et j'ai besoin que, pendant quelque temps encore... mon secret ne soit pas divulgué.

THOMASSIN. Il ne le sera pas, je vous le promets... mais vous me permettrez de le voir... de l'embrasser.

SCENE VI.

LES MÊMES, HENRI, *un fleuret à la main.*

HENRI, *entrant vivement.* Ma mère!... ma mère!... (*S'arrêtant à la vue de Thomassin.*) Que vois-je, un Grec dans les remparts de Troie?...

(Il lui porte une botte.)

MME GERVAUT. Que faites-vous, mon fils?....

THOMASSIN. Laissez-le donc faire, c'est comme cela que j'aime les jeunes gens. (*A part.*) Son père était ainsi, vif, emporté. Je me souviens même que dans son enfance, il avait quelquefois des mouvemens... Donnez-moi la main, jeune homme.

HENRI, *gaîment.* Si vous le prenez sur ce ton-là, je ne demande pas mieux...

THOMASSIN. Très-bien... «Soyons amis, « Cinna! » Je dis Cinna... parce que je ne sais comment il s'appelle.

MME GERVAUT. Henri.

THOMASSIN. Soyons amis, Henri... mon cher Henri...

HENRI. Mais que s'est-il donc passé?

MME GERVAUT, *avec inquiétude.* Henri, je vous l'expliquerai plus tard...

THOMASSIN. Oh! si vous saviez, monsieur le comte...

HENRI. Allons, voilà qu'il me traite de comte... à présent... la tête n'y est plus...

THOMASSIN. Mais, pardon si je vous quitte, je vais retrouver ma fille... vous l'amener ici... pauvre enfant... Il y a assez long-temps qu'elle est privée du plaisir de vous voir... qu'elle ne peut plus recevoir vos sages conseils...

(Il fait un mouvement pour sortir.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LAURENCE, *entrant par le fond, ayant des fleurs à la main.*

LAURENCE, *apercevant son père et laissant tomber le bouquet quelle tient à la main.* O ciel! mon père!

THOMASSIN. Il paraît que ma défense était très-bien observée.

LAURENCE, *toute tremblante.* Oh! mon Dieu! je vous jure... que ce n'est pas ma faute, que sans les circonstances... (*Elle pleure.*) Mais ne vous mettez pas en colère... je vous en prie...

THOMASSIN. Eh bien! est-ce que j'ai l'air d'être en colère?...

LAURENCE. Comment! vous n'êtes pas fâché?

THOMASSIN. Au contraire, j'en suis charmé, enchanté, ah! tu faisais à Mme la comtesse... (*s'arrêtant*) à Mme Gervaut, veux-je dire, des visites sans ma permission... Eh bien! mon enfant, tu faisais très-bien.

LAURENCE, *naïvement.* Vrai?

THOMASSIN. Tu ne saurais avoir une connaissance meilleure, ni plus respectable. Tu peux venir ici tant que tu voudras.. tous les jours, à chaque instant.. je te le permets, je te l'ordonne.

LAURENCE. Mon père, je vous obéirai.

HENRI. Comment donc! mais c'est un excellent homme que ce M. Thomassin.

THOMASSIN. Et même, s'il faut te dire davantage... oh! ma foi, je n'y tiens plus... Madame la comtesse, je parlerai... un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe?.. je parlerai. Je t'ai dit, mon enfant, quels sermens j'avais faits à mon ami le général, lorsqu'il est mort dans mes bras; je t'ai dit que j'avais reçu de lui un porte-feuille contenant cent mille livres... que cette somme, je m'étais engagé à la faire valoir, et à la remettre, capital et intérêts, à son héritier.

MME GERVAUT. Est-il possible?

HENRI. Eh bien ! monsieur ?

THOMASSIN.. Je t'ai dit enfin qu'il m'avait fait promettre que son fils serait le mari de ma fille... eh bien ! voici le moment de remplir toutes mes promesses. Cette famille que j'ai vainement cherchée pendant si long-temps, elle est retrouvée : elle est ici.

TOUS. Elle est ici.

THOMASSIN. Tiens ! regarde ! voici Mme la comtesse de Servières, la veuve du général, en un mot, ta belle-mère.

LAURENCE, *avec un mouvement de joie*. Ma belle-mère !

Mme GERVAUT *et* HENRI. Sa belle-mère !

LAURENCE, *à part*. O mon Dieu ! je suis toute tremblante.

THOMASSIN. Qu'en dis-tu ? Est-ce que tu me résisterais encore ?

LAURENCE. Oh ! non ; non, mon père ; je le répète, je vous obéirai.

THOMASSIN. A la bonne heure.

HENRI, *à part*. Ah ! tous mes projets, toutes mes espérances se réalisent.

THOMASSIN. Mais j'ai encore une surprise à vous faire, jeune homme... et à vous aussi, madame la comtesse, je cours, et, dans un instant, je vous apporte...

TOUS DEUX. Quoi donc ?

THOMASSIN. Rien, rien... vous verrez ! vous verrez !.. Viens, ma fille.

AIR : *des Chemins de fer.*

Je pars ; mais bientôt, je l'espère,
Je tiendrai ce que j'ai promis :
Tout ce que j'ai reçu du père,
Je pourrai le rendre à son fils.
Cette dette de ma détresse,
Ah ! je suis loin de la nier ;
Plus elle est grande, et plus, je le confesse,
Je suis heureux de pouvoir la payer.
Je pars ; mais bientôt, je l'espère, etc.

ENSEMBLE.

THOMASSIN *et* LAURENCE.

Partons ; mais bientôt, je l'espère,
Nous tiendrons ce qui fut promis :
Enfin, tous les bienfaits du père,
Nous pourrons les rendre à son fils.

Mme GERVAUT.

Que dit-il ? quel est ce mystère ?
Au général qu'a-t-il promis...?
Ah ! malgré moi, mon cœur de mère
Espère et tremble pour mes fils.

HENRI.

Que dit-il ? quel est ce mystère ?
Au général qu'a-t-il promis ?
Mais je jure, ô mon noble père,
De mériter d'être ton fils.

SCENE VIII.

Mme GERVAUT, HENRI *puis* GUSTAVE.

Mme GERVAUT, *à elle-même*. Ce mystère.. que j'avais renfermé là, il faut donc que je le leur révèle ; je n'en aurai jamais la force.

HENRI, *redescendant la scène, après avoir reconduit les autres personnages*. Ce M. Thomassin est admirable... il a deviné le plus cher de mes vœux... il y consent. (*Appelant et criant de toute sa force.*) Gustave ! Gustave ! mon ami, mon frère ! arrive donc.

GUSTAVE, *rentrant par la gauche*. Me voilà... Qu'y a-t-il ? que me veux-tu ?

HENRI. Ce qu'il y a ? la nouvelle la plus incroyable, la plus inimaginable ; apprends, mon ami, que je suis comte... et toi aussi... nous sommes tous comtes... et puis, il paraît que notre père, un général.. est-ce que je sais, moi !

GUSTAVE. Au moins, tu m'expliqueras.

HENRI. Très-volontiers.... c'est-à-dire quand je saurai... car, pour le moment, je suis dans la plus profonde obscurité.

Mme GERVAUT, *à part*. Allons, il le faut : (*Se plaçant entre eux.*) Mes enfans, j'ai un grand secret à vous confier.

GUSTAVE. Un secret.. cette émotion.. ce trouble... ma mère... c'est donc quelque chose de bien terrible ?

Mme GERVAUT. Ce secret, c'est mon bien, c'est toute ma vie... aussi, avec quel soin j'ai veillé pour que rien ne vînt me trahir... ni une démarche, ni un mot imprudent... jugez combien j'ai souffert pour renfermer en moi cette vérité qui cherchait à s'en échapper ; pour étouffer cette voix qui me criait incessamment aux oreilles... mais tu n'es pas la mère de tous les deux.

TOUS DEUX. O ciel !

HENRI. Est-il possible ?.. l'un de nous n'est pas votre fils !

GUSTAVE. Ah ! c'est à genoux que nous devons vous entendre.

HENRI. Et celui qui n'est ici qu'un étranger ne se relèvera qu'après avoir remercié sa bienfaitrice.

Mme GERVAUT. Voyons, ne m'ôtez pas mon courage, j'en ai déjà si peu. Relevez-vous ! relevez-vous ! (*Elle se laisse tomber sur un fauteuil que Gustave lui présente ; les deux jeunes gens sont debout autour d'elle, Henri à sa gauche, et Gustave à sa droite.*) Ce nom de Gervaut n'est point le mien. Votre père appartenait à une famille noble ; on le nommait le comte de Servières.

HENRI, *à Gustave.* Comte... qu'est-ce que je disais?

Mme GERVAUT, *continuant.* Possesseur d'une fortune considérable... plein de valeur, d'un mérite militaire distingué, il était déjà, au moment de la révolution, parvenu aux premiers grades de l'armée. A cette époque, il se vit proscrire comme tous ceux de sa classe, non pour ses actes personnels, mais parce que le hasard de la naissance l'avait placé parmi les suspects. Déjà même, des rigueurs menaçaient sa tête... il fallut fuir, quitter son château où il avait cru trouver un refuge.

GUSTAVE. Je comprends... il émigra.

Mme GERVAUT. Tous ses amis s'étaient réunis pour l'y engager. Accepter l'hospitalité de l'étranger, la payer peut-être du sang de ses compatriotes... il ne le voulut pas.

Mme GERVAUT.

AIR : *Je suis soldat, j'en jure sur l'honneur.*

Mais il était alors un noble asile,
Et sous la tente on trouvait un abri
Où l'on avait le cœur bien plus tranquille.

GUSTAVE.

Ah! je le sens, j'aurais fait comme lui.

Mme GERVAUT.

Même air.

Il combattit, reçut mainte blessure,
Et sa noblesse, il la cachait ainsi
Sous la gloire de sa roture.

HENRI, *vivement.*

Mais, à mon tour, j'aurais fait comme lui.

ENSEMBLE.

TOUS DEUX.

Oui, l'un et l'autre auraient fait comme lui.

Mme GERVAUT. Déjà même, le suffrage de ses camarades l'avait élevé au grade de général, car à l'armée, il y avait égale justice pour tous, mais en France c'était bien différent... moi, la femme d'un soldat, je fus en butte aux plus odieuses persécutions, menacée de toutes parts... ce fut alors que je reçus une lettre de mon mari qui m'ordonnait de le rejoindre. Il savait que près de lui, je n'aurais rien à craindre; mais comment partir? J'avais un enfant nouveau-né... l'exposer aux fatigues, aux dangers d'un long voyage, c'était impossible. Nous avions un fermier sur lequel nous devions compter, et qui habitait assez loin de nous, dans une ferme isolée; je lui remis l'enfant, en lui recommandant de l'élever comme son propre fils qui était du même âge que le mien: surtout, j'insistai pour qu'il demeurât tout-à-fait inconnu, pour que son nom fût caché à tout le monde... je croyais par là le soustraire aux recherches de nos persécuteurs... Je partis alors.

HENRI. Et votre absence fut longue?

Mme GERVAUT. Je fus entraînée par la marche de l'armée; enfin, lasse de ne pas recevoir de nouvelles, je revins en Champagne où étaient nos propriétés... Mais hélas! quel malheur était arrivé... quelques mois après mon départ, l'ennemi avait envahi la France... notre château était détruit... et le village qu'habitait le fermier à qui j'avais confié mon fils avait été brûlé, rasé de fond en comble... lui, il avait pris les armes... il était parti... mort, disait-on... et une femme qu'il n'avait pas mise dans le secret me remit deux enfans. . deux enfans! et je cherchais mon fils... moi... et rien ne put m'aider à le retrouver, pas même un nom. Pour mieux remplir ma volonté, on avait jugé à propos de changer le sien.. et l'on me dit seulement que l'un d'eux s'appelait Gustave, l'autre, Henri..

HENRI. Je comprends tout maintenant.. et quel fut votre désespoir.

Mme GERVAUT, *se levant, et descendant la scène avec eux.* Oui; j'avais toujours les yeux fixés sur ces deux enfans, pour voir si quelque sympathie ne se révèlerait pas tout-à-coup; mais rien, rien!.. oh! c'était une horrible torture... mon cœur de mère était jaloux des soins et de la tendresse que je donnais au fils d'une étrangère. (*Changeant de ton.*) Heureusement que peu à peu je me mis à vous aimer tous deux, à vous confondre dans le même amour maternel.. il le fallait bien; d'ailleurs, ne m'appeliez-vous pas tous deux du nom de mère? Je ne fus pas assez forte pour y résister... et mon cœur fut partagé... Dites-moi celui de vous qui seul est mon fils... aurait-il le droit de m'en vouloir?

HENRI *et* GUSTAVE, *avec expression.* Ma mère!

Mme GERVAUT.

AIR : *d'Yelva.*

Oui, par vous deux j'ai vu tarir la source
De ces regrets qui causaient ma douleur,
Car, pauvre femme, hélas! et sans ressource,
J'avais besoin de renaître au bonheur;
Le ciel est juste et sa haute sagesse,
Au lieu d'un fils que le sort m'enlevait,
M'en rendit deux... afin que ma vieillesse
Pût retrouver l'appui qui lui manquait.
Oui, j'en ai deux, afin que ma vieillesse
Retrouve un jour l'appui qui lui manquait.

HENRI. Et le général?

GUSTAVE. Quand il revint auprès de vous?..

Mme GERVAUT. Il ne revint pas... et une lettre cachetée de noir m'apprit qu'il était mort... sur un champ de bataille.

HENRI, *avec douleur.* Mort!

GUSTAVE. Ah! j'ai le droit de le pleu-

rer du moins, si je n'ai pas celui de l'appeler mon père.

HENRI. Et jamais aucune recherche ne put vous faire découvrir lequel de nous deux?..

Mme GERVAUT. Jamais.

HENRI. Nous sommes donc toujours frères... toujours vos enfans.

GUSTAVE. Tu as raison, Henri.

Mme GERVAUT. C'est que vous ne comprenez pas pourquoi je vous devais cette cruelle révélation... quelqu'un est ici, qui a connu le général... qui sait qu'il n'avait qu'un fils...

GUSTAVE. O ciel!

HENRI. Le voisin, mon ancien ennemi, à présent mon ami intime! Rassurez-vous, ma mère... Ah! il croit que le général n'avait qu'un fils.... eh bien! c'est à nous à lui persuader que ses souvenirs l'ont trompé.

GUSTAVE. Oui, en continuant de nous aimer, comme nous avons fait jusqu'à ce jour, de toute notre ame

HENRI. Et nous verrons s'il osera nous soutenir encore que nous ne sommes pas frères... ce sera un combat à mort que nous livrerons à sa mémoire... Oh! nous en sortirons victorieux.... moi, je suis sûr d'avance du succès... et toi, frère?

GUSTAVE. Et moi aussi.

HENRI *et* GUSTAVE.

AIR *de Doche*. (Liaisons dangereuses.)

Jurons
Que nous le tromperons!
Jurons!
Toujours, toujours mon frère,
Tous deux dans les bras d'une mère,
D'y voir clair, nous le défierons.
Il peut venir : oui, nous jurons
Que de lui nous triompherons.

Mme GERVAUT.

ENSEMBLE.

Jurons
Que nous le tromperons.
Jurons
Tous deux près d'une mère;
A ses yeux cachez ce mystère,
D'y voir clair nous le défierons, etc.

THOMASSIN, *criant dans la coulisse*. Me voilà, me voilà, madame la comtesse, monsieur le comte.

Mme GERVAUT. Ah! c'est lui!

HENRI. Attention!..

SCENE IX.

LES MÊMES, THOMASSIN, *tenant à la main une épée dont la poignée est couverte d'un crêpe.*

THOMASSIN, *entrant*. Enfin, j'ai tout retrouvé, et je vous apporte...

HENRI. Quoi donc?

THOMASSIN. Regardez cette épée...

TOUS. Eh bien!

THOMASSIN. Vous ne devinez pas? c'est celle de mon vieil ami.

Mme GERVAUT. Son épée...

HENRI. Celle de mon père!

GUSTAVE. Ah!... donnez, donnez!... monsieur...

(Tous deux la saisissent, et la regardent ensemble sans faire attention à Thomassin.)

THOMASSIN, *à lui-même, en regardant Gustave*. Hein! plaît-il? qu'est-ce que c'est que ce jeune homme?

HENRI. Dis-moi, Gustave, est-ce que ton cœur ne bat pas avec plus de force qu'à l'ordinaire?

GUSTAVE. Oh! oui, c'est une émotion que je n'avais pas encore connue.. Quand je songe à celui de qui nous vient cette épée!

THOMASSIN, *à lui-même*. Allons, c'est un ami de la famille!

GUSTAVE. Ah! que de choses nous avons à faire, pour soutenir l'honneur d'un nom comme le sien!

THOMASSIN. C'est plus qu'un ami, c'est un parent.

HENRI. Tu as raison, Gustave; en contemplant ce glorieux souvenir, combien je suis honteux de moi-même... J'ai vingt-deux ans, et je ne suis rien! rien encore! Oh! mais je réparerai les torts de ma jeunesse... Merci, merci, monsieur; vous venez de me rappeler quel exemple j'avais à suivre. Je le suivrai, je vous le jure, ma mère... et toi aussi, frère.

(La mère et les deux jeunes gens se pressent la main.)

THOMASSIN, *toujours à lui-même*. Frère! ah! je comprends, une figure de rhétorique... Je comprends parfaitement.

GUSTAVE. Et moi, si éloigné jusqu'à ce jour de toute pensée de guerre et de combats, je suis électrisé comme toi, Henri; que le danger vienne, et je puis, ainsi que mon père, affronter la mort sur un champ de bataille; et moi aussi, sans être militaire, je puis me servir de son épée.

THOMASSIN, *à part*. Son épée! son père! je ne comprends plus, je m'y perds : c'est un logogriphe.

Mme GERVAUT.

AIR *des Frères de lait.*

Ah! de là-haut exauce ma prière.
Veille sur eux : mes deux fils! mon seul bien!
Tous deux sont fiers de te nommer leur père...
Tu daigneras leur servir de soutien.

THOMASSIN.

Décidément, je n'y comprends plus rien.

Mme GERVAUT.

Ah! ma tendresse enfin n'est pas trompée :
Ton noble exemple, ils sauront l'imiter;
Car tous les deux, en voyant cette épée,
Sont devenus dignes de la porter.

(*Nouveau geste de stupéfaction de Thomassin. Mme Gervaut et ses deux fils répètent ensemble* :)

Oui, tous les deux, etc.

(*Henri va déposer l'épée sur le guéridon.*)

THOMASSIN, *passant devant Mme Gervaut pour aller à Gustave.* Je vous demande un million d'excuses... (*S'adressant à Gustave, en le saluant.*) Monsieur, puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler?

HENRI. A qui? (*A part.*) Bien... nous y voilà... (*Haut.*) Eh! parbleu, à mon frère.

Mme GERVAUT. A mon fils!

THOMASSIN. Ah! bah! mais je crois me rappeler que le général...

HENRI. Le général nous aimait tous les deux avec une égale tendresse...

GUSTAVE, *à part.* O ciel! prends garde à ce que tu vas dire, Henri!

HENRI. Sois donc tranquille.

THOMASSIN. C'est extraordinaire... Jamais, au grand jamais, il ne m'a dit un seul mot qui pût me faire croire...

HENRI. Il nous aimait tant, il nous confondait tellement ensemble dans son affection, qu'il ne disait jamais, en parlant de nous, mes enfans; non, il semblait qu'à ses yeux nous ne fussions qu'une seule et même personne... et quand il nommait son fils, il ne voulait désigner ni l'un ni l'autre en particulier... Mon fils... cela voulait dire : mes deux enfans... C'est clair...

Mme GERVAUT, *à part.* Il me fait trembler!

GUSTAVE, *bas.* Tu vas nous perdre.

THOMASSIN. Ah! vous trouvez que c'est clair... mais quel est l'aîné de la famille?

HENRI, *à part.* L'aîné! diable! je n'avais pas prévu!... (*Haut.*) L'aîné! nous sommes jumeaux.

LES TROIS AUTRES PERSONNAGES. Jumeaux!

(Nouveau signe d'inquiétude de Mme Gervaut et de Gustave.)

THOMASSIN. De plus fort en plus fort...

HENRI. C'est ce qui fait que le général ne pouvait établir entre nous aucune distinction, parce que... C'est la chose du monde la plus simple, la plus naturelle... Quand il nous tenait tous les deux sur ses genoux...

LES TROIS AUTRES PERSONNAGES. Sur ses genoux?

HENRI. Je me le rappelle comme si j'y étais encore... (*Nouveau mouvement d'incrédulité de Thomassin; nouveau jeu de scène des deux autres personnages.*) C'est-à-dire, non, je ne me le rappelle pas... j'étais si jeune... enfin! (*A part.*) Je ne sais plus ce que je dis, je bats la campagne... (*Haut.*) Enfin, voilà pourquoi le général ne vous en a jamais parlé. Comprenez-vous?

THOMASSIN, *avec ironie.* Parfaitement.

HENRI, *à part.* Allons, il y met de la bonne volonté.

THOMASSIN, *à part.* Plus tard, j'éclaircirai ce mystère. (*Henri s'est retourné vers Mme Gervaut, et semble s'applaudir d'avoir dérouté Thomassin. Tous deux ont l'air de lui adresser des reproches. Thomassin se rapproche d'eux, après avoir tiré de sa poche un papier cacheté.*) Avec cette épée, souvenir de votre père... (*il appuie sur ce dernier mot*) j'avais encore à vous remettre de sa part... (*Il présente les papiers; Henri veut les prendre; Thomassin les remet à Mme Gervaut.*) A vous, madame la comtesse, à vous seule le droit de rompre ce cachet.

(Mme Gervaut prend vivement les papiers qu'on lui présente. Un temps de silence et d'inquiétude pour les trois principaux personnages. Attention de Thomassin; la comtesse rompt le cachet et jette l'enveloppe.)

Mme GERVAUT. Deux lettres, cachetées aussi l'une et l'autre; celle-ci, de la main du général. (*L'inquiétude redouble.*) La seconde... je ne reconnais pas l'écriture.

HENRI. Ah! d'abord...

GUSTAVE *et* HENRI *ensemble.* La lettre de mon père!

THOMASSIN, *à lui-même.* De mon père! ils y tiennent tous les deux.

Mme GERVAUT, *lisant d'une voix émue, pendant que les deux jeunes gens se pressent autour d'elle, et que Thomassin écoute aussi en témoignant une extrême curiosité.* « Si » jamais on te remet cette lettre, ma chère » Caroline, j'aurai cessé de vivre. » (*Elle s'arrête, essuie une larme, puis continue.*) « Mais du moins, en recevant mes der» niers adieux, tu connaîtras un secret, » auquel tient ton bonheur peut-être, et » que j'eusse mieux aimé te révéler de » vive voix, en embrassant avec toi notre » fils. »

THOMASSIN. Notre fils... là! j'étais bien sûr qu'il n'y en avait qu'un.

HENRI. Eh! monsieur, de grâce, laissez-nous entendre!

GUSTAVE. Vous ne voyez donc pas que nous mourons d'impatience!

Mme GERVAUT, *lisant.* « La lettre qui est » jointe à la mienne est de Rémi, notre » ancien fermier, depuis, brigadier de » dragons dans la division que je com-

» mande; je l'ai vu mourir il y a deux » mois environ. »

HENRI, *bas*. Ah ! mon père, peut-être.

GUSTAVE, *bas*. Ou le mien.

Mme GERVAUT, *continuant de lire*. « J'ai » appris de lui, par suite de quelles cir- » constances notre fils a été confondu avec » le sien; comment l'un et l'autre ont été » élevés ensemble, élevés par toi-même, » Caroline, sans que tu aies pu, d'après » aucun indice, reconnaître ton enfant. »

THOMASSIN. Ah! je tiens donc enfin le mot de l'énigme... Aussi, j'aurais parié ma tête que le général...

Mme GERVAUT, *qui a continué de lire tout bas, s'écrie avec terreur*. Grand Dieu!

GUSTAVE. Qu'avez-vous, ma mère?

HENRI. Au nom du ciel, achevez... c'est le mystère de notre naissance, n'est-ce pas? que voulez-vous? il faut bien nous armer de courage!

Mme GERVAUT, *à Thomassin*. Monsieur... vous voyez comme je tremble! comme je souffre! sans doute, à vous, l'ancien ami de M. de Servières, je dois compte de ce que renferment ces papiers... mais maintenant... j'ai besoin de rester seule avec eux, avec... mes fils!

THOMASSIN. Je me retire, madame la comtesse; mais songez que moi aussi, je suis impatient de connaître la vérité; je suis impatient de savoir à qui je dois marier ma fille.

HENRI. Sa fille!

GUSTAVE. Laurence! que signifie?

HENRI, *bas*. Je te conterai cela.

Mme GERVAUT, *à Thomassin*. Je vous demande une demi-heure, monsieur.

THOMASSIN. Je suis à vos ordres...

AIR *de la Haine d'une Femme*.

Je pars et je reviens, madame;
Oui, ma fille, je l'ai promis,
De l'un des deux sera la femme,
L'un ou l'autre devient mon fils.
(*A lui-même*.)
Voyons quel est celui que je préfère,
Celui qu'il faut que j'aime comme un père?
Pour deviner, regardons bien.
Je suis fixé... Celui que je préfère,
Parlant. C'est... ma foi non, c'est...
(*Reprenant l'air*.)
Je n'en sais rien (*Bis*.)
En vérité, je n'en sais rien;
Duquel des deux voudrais-je être le père,
Je n'en sais rien.

(Il sort par le fond.)

SCENE X.

Mme GERVAUT, HENRI, GUSTAVE.

GUSTAVE. Enfin, il nous laisse.

GUSTAVE *et* HENRI. Eh bien! madame?

Mme GERVAUT. Ah! déjà, vous ne me dites plus : Ma mère!

GUSTAVE. Et qui de nous a le droit de vous donner ce nom?

HENRI. Qui de nous est votre fils?

Mme GERVAUT. Je l'ignore encore moi-même, et la lettre seule de Rémi peut nous l'apprendre... Mais vous comprendrez pourquoi je n'ai pas encore osé le lire... cet écrit que j'eusse payé jadis de toute ma fortune, et qui me semble si funeste aujourd'hui... Ah! vous aviez raison de le dire tout-à-l'heure, il faut nous armer de courage; écoutez, écoutez! (*Elle reprend la lettre du général, et continue la lecture à l'endroit où elle a été interrompue.*) « Rémi n'est pas tombé sur un champ de » bataille, ainsi que j'espère mourir, moi, » il a été condamné, fusillé, comme traî- » tre à la patrie. »

(Cri de douleur des deux jeunes gens.)

GUSTAVE *et* HENRI. Ah!...

Mme GERVAUT, *achevant de lire*. « J'ai » reconnu cet homme lorsqu'il a comparu » devant le conseil de guerre dont j'étais » président; puis, au moment où il allait » subir son arrêt, que vainement j'eusse » voulu révoquer, j'ai su de lui tous les » détails que tu m'avais cachés, Caroline: » il m'a remis ce billet, que je t'adresse, » ce billet qui doit te faire connaître, avec » des preuves certaines, attestées par des » magistrats, lequel est notre fils, lequel » est le fils du transfuge!

HENRI. O mon Dieu! mon Dieu! le fils du transfuge!...

GUSTAVE. Moi! ou lui!

HENRI. Madame... Oh! je vous en conjure, n'ouvrez pas, n'ouvrez pas encore cette fatale lettre...

GUSTAVE. Laissez-nous quelques instans du moins pour nous habituer à cette horrible idée, l'un de sa honte, l'autre, de celle d'un frère?

Mme GERVAUT. Et votre anxiété, vos souffrances, croyez-vous donc que je ne les partage pas, moi? croyez-vous que je puisse renoncer jamais à cet amour que je porte à tous les deux?.. Oui, je brûle de le connaître. (*Ses doigts froissent la lettre comme pour l'ouvrir.*) Mais, lorsque je vous vois si tristes, l'un et l'autre... Oh! prenez, prenez-le, ce papier; car, je n'aurais pas la force de le garder dans mes mains... sans le lire...

(Gustave prend les papiers. Elle les regarde encore, jette des yeux avides sur l'écrit qu'elle vient de leur remettre; puis, de nouveau, semble faire un violent effort sur elle-même, et sort en pleurant.)

SCENE XI.

HENRI, GUSTAVE.

(Gustave tient toujours à la main le papier. Tous deux sont assis en face l'un de l'autre, et se regardent d'un air désespéré.)

HENRI. Gustave...

GUSTAVE. Notre destinée... elle est là... et malgré nous... bientôt... trop tôt, il faudra la connaître.

HENRI, *lui montrant la lettre que Gustave tient toujours à la main, et qu'il examine comme s'il voulait l'ouvrir.* Est-ce toi qui te sentiras la force...

GUSTAVE, *moment d'hésitation.* Non... oh! non... et toi, Henri?

(Il s'est levé, et lui a remis le papier.)

HENRI, *se levant aussi.* Moi! (*Même hésitation.*) Eh! que sais-je?... N'est-on pas toujours entraîné malgré soi à vouloir pénétrer même le secret qui doit vous perdre, vous briser le cœur?... (*Il fait un mouvement comme pour ouvrir la lettre, puis s'arrête.*) Mais... mais ce n'est pas à nous que sont adressés ces papiers, et, quand nous venons de demander à notre mère de ne pas les lire encore, ce n'est pas nous qui devons avoir plus d'impatience qu'elle-même. (*Il ouvre un secrétaire, et y serre le papier.*) Tu l'as dit, mon frère, trop tôt l'instant viendra.

GUSTAVE. Une demi-heure, c'est tout le temps que notre mère a demandé à ce M. Thomassin.

HENRI. Oui, une demi-heure! et déjà! (*Il regarde une pendule.*) L'aiguille de cette pendule marche avec une rapidité!

GUSTAVE. Maudit homme! il avait bien affaire de venir avec ses révélations!.. n'étions-nous pas heureux d'être frères?

HENRI. Désormais, nous ne le serons plus!

GUSTAVE. Et pour l'un de nous, que d'espérances à jamais détruites!

HENRI. Que d'affections peut-être auxquelles il faudra dire un adieu éternel!

GUSTAVE. Une mère!

HENRI. Un frère!... et puis, cet autre espoir, ce rêve que je voyais enfin se réaliser, Laurence!

GUSTAVE. Laurence! (*A part.*) Que dit-il?

HENRI. C'était au milieu de mon étourderie, ma seule pensée sérieuse..... la preuve, c'est que je n'en disais rien à personne, même à toi, mon frère; je n'en disais rien, moi le plus indiscret de tous les hommes; mais je ne voyais qu'elle, je ne songeais qu'à elle...: de moi, elle aurait fait un homme raisonnable, un bon sujet comme toi, Gustave... son père venait lui-même me demander d'être son gendre... cette promesse faite au comte de Servières, ce mariage...

GUSTAVE. Ce mariage?

HENRI. Oui, n'as-tu pas entendu M. Thomassin? sa fille doit épouser le fils du général... et juge de mon désespoir, si mes craintes se réalisent, Laurence ne pourra jamais être ma femme, et pourtant je suis sûr d'être aimé.

GUSTAVE. Ah! tu es aimé, Henri!

HENRI. Oh! je ne m'abuse pas, et c'est de cela que je voulais te parler en secret... ne l'as-tu pas remarqué depuis long-temps? à ton approche, elle s'enfuit toujours par modestie, par timidité... mais moi... je ne sais pourquoi... je ne lui ai jamais fait peur... elle aime à causer avec moi, elle me sourit avec une grâce!..

GUSTAVE. En effet...

HENRI. Et tantôt... quelle joie naïve elle éprouvait à entendre les projets de son père... pauvre enfant! oh! si tu l'avais vue comme moi, tu aurais deviné qu'elle m'aimait de toute son ame... (*Se tournant vers le fond.*) Ah! mon Dieu! regarde donc... la voilà!

GUSTAVE. Elle sort de l'appartement de la comtesse.

HENRI. Elle aussi, vois comme elle est triste; elle partage toutes nos inquiétudes.

GUSTAVE. Les tiennes, Henri?

HENRI. Et moi, lorsque dans un instant peut-être, je vais porter un nom déshonoré, oh! je n'ai plus le courage de lui parler, de rester auprès d'elle... je sors.

(Il fait deux pas pour sortir au moment même où entre Laurence. Il s'arrête un instant en la voyant.)

SCENE XII.

LES MÊMES, LAURENCE, *qui entre par le fond du théâtre; elle est pensive et ne voit pas d'abord les deux frères.*

HENRI, *allant à elle.* Mademoiselle, bientôt notre destin sera fixé... mais si j'étais condamné à ne plus vous voir... du moins, il me serait impossible de ne plus penser à vous.

LAURENCE. Monsieur Henri, écoutez-moi... je venais... je croyais...

HENRI. Adieu, adieu, mademoiselle... (*A part.*) Ah! maudite lettre! si cette incertitude devait durer long-temps encore, j'aimerais mieux mourir. (*Haut.*) Adieu, mademoiselle, au revoir, frère.

(Il sort par la gauche.)

SCENE XIII.

LAURENCE, GUSTAVE.

LAURENCE. Il s'en va... il me laisse seule avec... pourtant, j'aurais bien voulu lui parler.

GUSTAVE, *à lui-même.* Ses yeux le suivent encore, lorsque depuis long-temps il n'est plus là... allons, Henri a deviné juste, il est aimé!.. (*Haut, en s'approchant de Laurence.*) Mademoiselle...

LAURENCE. Ah!.. monsieur Gustave!

GUSTAVE. Vous allez me fuir encore, n'est-il pas vrai?

LAURENCE. Non... non... quand je le voudrais, je ne le pourrais pas... tout le monde ici depuis une heure a tant de chagrin!.. Mme la comtesse, votre frère, vous, monsieur?..

GUSTAVE. Oh! ne parlons pas de moi, mademoiselle; mais de lui, Henri, que sans doute vous cherchiez dans ce salon.

LAURENCE. Eh bien!.. eh bien! oui, je vous l'avouerai, monsieur Gustave, dans ce moment je désirais le rencontrer avant le retour de mon père, avant que ce fatal secret dont m'a parlé Mme la comtesse...

GUSTAVE. Ah! vous savez...

LAURENCE. Qu'un seul de vous est son fils, elle me l'a dit; je sais aussi que celui-là, lorsqu'il va être reconnu, doit être mon mari, que mon père le veut... que c'est une résolution irrévocable... et je sais enfin que, moi.... moi, je ne puis me soumettre à ces calculs, à ces plans de fortune et d'avenir, pour lesquels on ne m'a jamais consultée; et que jamais, non jamais je ne consentirai à être la femme... d'un homme... que je n'aimerais pas. (*Elle pleure.*) Voilà, monsieur Gustave, ce que je voulais dire à votre frère... et quand je l'ai vu... je n'ai pas osé...

GUSTAVE, *à part, avec chagrin.* D'un homme qu'elle n'aimerait pas... (*Haut.*) Rassurez-vous, mademoiselle, cet homme, eût-il pour vous au fond de l'ame tout l'amour que vous m'... que vous inspirez à Henri, cet homme saurait se vaincre, et refuser, s'il le fallait, les offres de M. votre père.

LAURENCE. Ah! cette réponse... vous pensez qu'elle eût été celle de M. Henri?

GUSTAVE. Sans doute, puisque c'est la mienne, ne me connaît-il pas? ne sait-il pas qu'il peut compter sur moi? que quand ces papiers me feraient connaître à tous pour l'unique héritier du général, je ne voudrais pas être un obstacle au bonheur de mon frère?.. (*mouvement d'étonnement de la jeune fille*) au vôtre... oh! il vous aurait dit tout cela, comme je vous le dis, mademoiselle, et il serait tombé à vos genoux pour vous témoigner sa tendresse, sa joie, et sa reconnaissance.

LAURENCE. Sa joie! sa reconnaissance!.. je ne vous comprends pas.

GUSTAVE. Il vous aime tant!

LAURENCE. Il m'aime, lui, M. Henri!

GUSTAVE. Cette démarche que vous vouliez faire auprès de lui, ne prouve-t-elle pas que vous partagez son amour?

LAURENCE. Cette démarche! je voulais me confier à lui, à son bon cœur; j'espérais qu'il serait assez généreux pour refuser d'être mon mari.

GUSTAVE. Comment?.. mais à mon tour je ne vous comprends plus... mademoiselle, n'aimez-vous pas mon frère?..

LAURENCE. Certainement, j'ai pour M. Henri beaucoup d'amitié... mais...

GUSTAVE. Toutes les fois que vous êtes venue dans cette maison, ne sembliez-vous pas trouver du plaisir à le voir... à l'entendre...

LAURENCE. C'est vrai! il est si bon! mais...

GUSTAVE. Et lorsque votre père a parlé tantôt devant lui de ce projet de mariage, votre premier mouvement n'a-t-il pas été de sourire?

LAURENCE. Oui, je me le rappelle.

GUSTAVE.

AIR : *Vaudeville de Préville.*

Ce n'est pas moi que vous cherchiez ici;
Mais ce secret que vous voulez me taire,
L'aurait-il su, lui, mon meilleur ami?

LAURENCE.

Oui, j'oserais, je crois, le dire à votre frère.

GUSTAVE.

Ne puis-je aussi l'apprendre?

LAURENCE.

Oh! non, jamais!
Lui seul...

GUSTAVE.

Lui seul... quel étrange mystère!
Vous l'aimez donc?

LAURENCE.

Monsieur, si je l'aimais,
J'oserais le dire à son frère.

GUSTAVE. Mademoiselle, ah! de grâce, achevez! Cet aveu téméraire que je vous ai fait autrefois, vous me l'avez enfin pardonné?

LAURENCE. Oui, monsieur Gustave.

GUSTAVE. Et lorsque vous évitiez ma présence, lorsque vous sembliez rechercher celle de mon frère...

LAURENCE. Eh! pouvais-je savoir ce que j'éprouvais là?.. Je sentais bien que je devais vous fuir... mais le motif, je l'ignorais, je ne le soupçonnais pas, et malgré la volonté d'un père, malgré moi-même, je revenais dans cette maison, auprès de Mme la comtesse, auprès de M. Henri. Pour lui, j'éprouvais une amitié de sœur... pour votre mère, la tendresse d'une fille; mais lorsqu'aujourd'hui mon père est venu me dire en leur présence: Tu épouseras le fils de mon ancien ami... alors, j'ai laissé voir dans mes traits, dans mon langage peut-être, une joie, un bonheur... que je ne cherchais pas à contenir... Vous n'étiez pas là... votre frère s'est abusé... il a bien vu que j'aimais le fils du général. Je ne m'en cachais pas... je ne sais même si je ne l'ai pas dit; mais, dans ce moment, je croyais, moi, que tout le monde devait comprendre ma pensée... et pour moi, le fils du général...

GUSTAVE. Eh bien?

LAURENCE. Eh bien! ce n'était pas M. Henri.

GUSTAVE. Ah! tant de bonheur..... Laurence! ma chère Laurence!

SCENE XIV.

LES MÊMES, HENRI, *rentrant par la porte latérale.*

HENRI. Malgré moi, je reviens; il faut, il faut absolument que je lui dise...

GUSTAVE, *sans le voir.* Oh! maintenant, je puis affronter tous les chagrins, toutes les misères... maintenant, je suis aimé!

(Il baise les mains de Laurence.)

HENRI, *s'avançant.* Qu'entends-je?

GUSTAVE. Ciel! mon frère... malheureux! je l'avais oublié.

SCENE XV.

HENRI, GUSTAVE.

HENRI. Allez, monsieur, c'est affreux, c'est infâme!.. Me tromper de la sorte... abuser de ma confiance!

GUSTAVE. Je t'en conjure, écoute-moi.

(Laurence pousse un cri et s'enfuit.)

HENRI. Rien! rien!.. Vous pouviez attendre au moins, monsieur, que cette lettre vous eût donné votre titre de comte, pour me punir, moi, de n'être que le fils...

GUSTAVE. Ah! c'est du délire, Henri... et c'est vous sans doute qui serez reconnu pour l'héritier du général.

HENRI. Moi!. Oh! si tel était mon sort, jamais je ne vous pardonnerais votre perfidie. Ainsi, ne me faites pas de grâce... chassez-moi sur-le-champ de cette maison, si le papier vous en donne le droit.

GUSTAVE. Mais non, non; je t'aimerai toujours, ingrat; je ne briserai pas pour la querelle d'un instant une amitié de vingt années, et je te forcerai bien d'accepter...

HENRI. Je ne veux rien de vous; vous êtes un mauvais cœur, un mauvais frère.. Je sortirai d'ici, si vous avez le droit d'y commander, et je ne vous reverrai de ma vie.

GUSTAVE. Mais, encore une fois, voulez-vous m'entendre?

HENRI. Non, non; laissez-moi; dès à présent, je vous hais; il n'y a plus rien de commun entre nous: l'un des deux est le comte de Servières, l'autre, Rémi, Rémi, le fils du transfuge... d'un mauvais soldat flétri par une condamnation infamante. Oh! Dieu veuille que ce soit vous, monsieur, pour que je puisse me venger de votre perfidie... Laissez-moi.

(Il va s'asseoir avec colère.)

GUSTAVE. Monsieur, si vous êtes le comte de Servières, ce sera encore à moi de vous pardonner.... oui, de vous pardonner votre injustice, votre cruauté envers le fils du transfuge.

HENRI. Hein? que dit-il?

GUSTAVE. Je vais chercher Mme la comtesse, et lui dire que l'un et l'autre, nous sommes décidés à ouvrir cette lettre. Adieu, monsieur.

(Il sort par le fond. La nuit a commencé à venir pendant la fin de cette scène.)

SCENE XVI.

HENRI, *seul.*

Me plaindre! me pardonner!.. Je lui confie mon secret, je lui ouvre toute mon ame comme à un ami, comme à un frère, et lui, m'a-t-il dit un mot, un seul qui pût me faire soupçonner son amour?.. Ah! je ne suis pas injuste... c'est de la déloyauté, c'est de la trahison... Il me pardonne!.. mais toujours il m'a accablé de sa supériorité!. toujours, il l'a emporté sur moi?.. La fortune de la maison, la prospérité de

notre commerce, c'est à lui qu'elle est due.. et moi, je n'ai rien fait de ma vie... Il est honoré, estimé, admiré de tout le monde.. serait-il donc vrai que cette différence entre nous deux fût le résultat de notre naissance... et que le sang qui coule dans ses veines fût plus noble que le mien, puisque j'ai été un homme nul jusqu'à ce jour, et lui, un homme de mérite? Ah! ce papier, ce papier! (*Il marche vivement vers le secrétaire, et prend le papier.*) Ils ne viennent pas... et je ne puis deviner avant eux ce secret qui doit être ou ma vie ou ma mort?.. (*Il cherche à regarder à travers le papier, sans enlever le cachet.*) Je ne puis rien voir... la nuit... la nuit déjà!.. et pas de lumière.. Ah! là! à cette croisée, peut-être un dernier rayon de soleil... (*Il court à la fenêtre et l'ouvre.*) Oui, j'espère.. Quelqu'un... non... non... Ah! (*Lisant à la fenêtre, et toujours sans décacheter.*) « Le fils du général, comte de Servières, est celui qui fut élevé sous le nom... sous le nom d'Henri. (*Mouvement de joie; il relit encore pour bien s'assurer qu'il ne s'est pas trompé.*) « Le fils du général, comte de Servières, est celui qui fut élevé sous le nom d'Henri. » Ah! c'est moi! moi! mon père était un homme d'honneur... et lui, Gustave!. ah! je serai vengé... Le voilà avec ma mère... (*Regardant avec orgueil Mme de Servières.*) C'est ma mère...

(Entrée de Mme de Servières et de Gustave. Un domestique porte des lumières qu'il pose sur le guéridon, et se retire.)

SCENE XVII.

GUSTAVE, LA COMTESSE, HENRI.

LA COMTESSE. Eh bien! mes enfans, de loin, j'ai vu M. Thomassin qui revient ici, avec Mlle Laurence.

LES DEUX JEUNES GENS. Laurence.

LA COMTESSE. Gustave, vous m'avez dit que vous étiez décidés.

GUSTAVE. Oui, madame, je suis prêt... (*regardant le secrétaire ouvert, et le papier que tient Henri*) et je vois que d'autres sont encore plus impatiens que moi de connaître leur destinée. Lisez donc, monsieur.

LA COMTESSE. Monsieur.. que veut dire?

GUSTAVE. Quel que soit mon sort, je le subirai, ou sans orgueil, ou sans faiblesse; lisez, vous dis-je.

HENRI. Ah! vous êtes prêt, monsieur?

LA COMTESSE. Monsieur... et lui aussi!

GUSTAVE. Oui... si je suis condamné à la honte, à la misère, je saurai me refaire une existence.... je serais fier de l'honneur de mon père.... mais si mon père a pu jamais oublier, lui, qu'il devait un nom sans tache à son enfant, moi, je réparerai par les actions de toute ma vie l'infamie de ma naissance. Je serai malheureux, je souffrirai sans doute.... mais.. mais lisez donc; notre supplice est horrible, et vous n'avez pas le droit de le prolonger davantage.

HENRI, *après un grand temps de silence, et regardant Gustave avec émotion.* Ah! vous êtes décidé... eh bien!. eh bien! moi je ne le suis pas.

LA COMTESSE. Comment!

HENRI. Non, madame, non ma mère... Il peut tenir ce langage, lui, qui dès son enfance fut un modèle d'honneur et de raison, lui, qui se faisant par son activité et mon indolence le chef de la famille, a enrichi notre maison de tout le fruit de son travail... mais moi je n'aurais pas de tels souvenirs pour me consoler.... je n'aurais rien pour me relever à mes propres yeux.. et alors.. si je n'étais pas votre fils... je me tuerais, madame.

LA COMTESSE. Ah! mon fils.

GUSTAVE. Henri! mon ami! mon frère.

HENRI, *lui prenant la main.* Eh bien! cette lecture, êtes-vous toujours prêt à l'entendre?

Mme GERVAUT.

AIR *de Renaud de Montauban.*

Je tremble, hélas! malheureux, qu'a-t-il dit?
Il se tuerait! pauvre Henri! pauvre mère!
Quoi! son trépas dans cet écrit?

HENRI.

J'en fais serment...

LA COMTESSE.

Mon Dieu! que faut-il faire?

HENRI.

Voyons... parlez... ce papier que je hais,
Qui peut de toi me séparer, mon frère,
Qui priverait un enfant de sa mère...
L'ouvrirons-nous... oh! non, jamais!
Vous ne le connaîtrez jamais.

(*Il s'élance vers une des bougies et brûle le papier.*)

LA COMTESSE. Henri, qu'avez-vous fait?

(Thomassin et sa fille ont paru au même instant sur le seuil de la porte.)

SCENE XVIII.

LES MÊMES, THOMASSIN, LAURENCE.

THOMASSIN. Hein? qu'est-ce que c'est? qu'ai-je vu...ce papier... c'était la lettre du fermier Rémi...

HENRI. Précisément...

THOMASSIN. Cette lettre qui devait nous apprendre...

HENRI. Et qui, grâce au ciel, ne peut plus rien apprendre à personne.

THOMASSIN. Comment! je ne saurai donc pas quel est le fils de mon ami, celui qu'il m'a recommandé à son dernier soupir?

HENRI. Monsieur Thomassin, vous ferez comme ma mère... comme Mme la comtesse qui m'a déjà pardonné ce que je viens de faire, et qui nous aime toujours avec une égale tendresse, et qui voit toujours en nous ses deux enfans, n'est-ce pas?

LA COMTESSE. Oh! oui... mes enfans! toujours! toujours!

THOMASSIN. Vous, madame la comtesse, à la bonne heure, aimez-les tous les deux, je le veux bien, vous en avez le droit.... mais, moi et ma fille, nous ne pouvons pas... ma fille surtout... que diable! C'est une horreur, c'est une indignité, d'avoir brûlé cette lettre! J'ai beau les regarder tous les deux des pieds à la tête pour trouver seulement un soupçon, un indice...

HENRI, *déclamant.*

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.

THOMASSIN. Et ce portefeuille qui m'a été confié par le général, cette somme de 100 mille livres qui, depuis seize années, a fructifié, doublé entre mes mains, mais enfin, dont je ne suis que le dépositaire, à qui rendre tout cela désormais?

HENRI. A qui? gardez-les, personne ne vous les réclame.

LA COMTESSE *et* GUSTAVE, *ensemble.* Non, non, personne.

THOMASSIN. Les garder; je n'en veux pas... cette fortune n'est pas à moi.

HENRI. C'est égal... s'il nous plaît d'y renoncer, vous ne nous forcerez peut-être pas....

THOMASSIN. A la reprendre? c'est ce que nous verrons... Je suis dans mon droit et je plaiderai.. j'y mangerai plutôt toute ma fortune et la vôtre.. Ah mais! j'ai du caractère.

HENRI. Allons, allons, apaisez-vous, monsieur le baron, nous redoutons les procès avec un adversaire tel que vous.. Choisissez donc; c'est le seul moyen de nous entendre.. à qui l'héritage?

THOMASSIN. A qui? eh! parbleu, il faut bien que je fasse comme Mme la comtesse: à tous les deux. Je suis toujours sûr que le fils du général en aura la moitié.

HENRI. Et qu'il donnera le reste, et de bon cœur, au plus cher de ses amis...

THOMASSIN. Il en a le droit.

HENRI. Et Mlle Laurence sera la femme de mon frère?

THOMASSIN. Eh bien!.. eh bien! oui, vous serez mon gendre, jeune homme... car très-certainement le comte de Servières ne peut avoir pour fils un extravagant tel que monsieur...

(Il montre Henri.)

HENRI. C'est probable... oh! sans doute, ce n'est pas un préjugé que la naissance.. (*à part*) et, je le crois, je n'ai pas menti à la mienne... Eh bien! Gustave, es-tu content de moi? m'as-tu pardonné?

GUSTAVE. Ah! mon ami, tant de générosité...

LA COMTESSE. Henri... c'est bien...

LAURENCE. Oh! oui, monsieur Henri... c'est très-bien.

HENRI. Vous trouvez, ma petite sœur?.. (*Bas à la comtesse en lui montrant Laurence.*) Ma sœur! Ah! j'avais espéré.. mais, pour me consoler, pour me faire oublier mon amour, il me reste... une mère... et cette épée. (*A part.*) L'épée de mon père!

(Il va la prendre sur le guéridon.)

LA COMTESSE, *à elle-même.* Ah! maintenant, je crois que je le préfère à l'autre, et je voudrais que ce fût là mon fils.

HENRI.

AIR *précédent.*

A toi le cœur de celle que j'aimais.
Ton espérance, ami, n'est pas trompée.
Bonheur, richesse, à toi, tout... désormais,
Je ne veux rien, non, rien que cette épée.

(*A part.*)

Long-temps, je fus vaincu par lui;
Je rougissais de la vertu d'un frère;
Mais tous mes torts sont réparés... Mon père,
De toi, je suis digne aujourd'hui.

CHOEUR FINAL.

AIR: *Jurons.* (Voir la Scène VIII.)

HENRI *et* GUSTAVE.

Jurons
Que nous nous aimerons,
Jurons!
Toujours, toujours, mon frère,
Tous deux sous les yeux d'une mère,
En frères nous nous chérirons.
Jusqu'à la mort, oui, nous jurons
Que toujours nous nous aimerons.

(*Les trois autres personnages.*)

ENSEMBLE.

Jurons
Que nous nous aimerons!
Jurons!
Même pour votre mère,
Votre naissance est un mystère
Que jamais nous ne connaîtrons.
Mais il le faut, oui, nous jurons
Que tous deux nous vous aimerons.

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

LA
FEMME DE L'ÉPICIER,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Varin et Laurencin,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 5 NOVEMBRE 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
FAUVEL, épicier-droguiste......	M. Hyppolite.	CYPRIEN, garçon épicier chez Fauvel	M. Ballard.
ALBERIC, jeune fashionable	M. Philippe.	FOEDORA, femme de Fauvel....	Mlle L. Mayer.
PAPILLOT, vieux commis chez Fauvel......................	M. Amant.		

La scène se passe à Paris, chez Fauvel.

Le théâtre représente une salle servant d'arrière-magasin. Porte au fond, donnant sur le vestibule qui conduit à la cour. A gauche, deux portes : l'une du magasin, l'autre du laboratoire. A droite, deux portes : l'une pour l'appartement de Fœdora, l'autre pour une chambre particulière. A gauche, un mortier. Au fond, une balance, des cruches, des bouteilles, et divers ustensiles propres au commerce d'épicerie.

SCENE PREMIERE.

CYPRIEN, *puis* ALBÉRIC.

(Au lever du rideau, Cyprien est occupé à piler des amandes.)

CYPRIEN. Dieu! quel métier que de piler quoi que ce soit!.. les bras me sortent du corps.

ALBÉRIC, *un bouquet à la main*. Bonjour, Cyprien... bonjour, mon garçon.

CYPRIEN. Tiens! c'est déjà vous, monsieur Albéric?

ALBÉRIC. Fœdora. . je veux dire Mme Fauvel est-elle visible?

CYPRIEN. Elle n'est pas descendue; sans doute qu'elle est encore livrée aux bras du sommeil; c'est si bon de dormir le matin!

ALBÉRIC, *à part*. Elle dort!.. elle peut dormir!..

CYPRIEN. A l'heure qu'il est, il n'y a encore de levé, à Paris, que les moineaux et les garçons épiciers.

ALBÉRIC. Tu oublies les amans... les hommes passionnés; je suis hors de chez moi depuis une grande heure.

CYPRIEN. V'là ce qui m'étonne... si j'étais riche comme vous, je ne voudrais m'éveiller que pour dîner... et je dînerais tard... tandis que dans la rue Barbette, il faut piler du poivre dès le point du jour.

ALBÉRIC. Pauvre garçon!.. et qui est-ce qui t'a forcé de te faire épicier?

CYPRIEN. D'abord, la nature qui m'a donné des dispositions... et puis, j'ai toujours aimé le sucre.. c'est le sucre qui m'a perdu.

ALBÉRIC. Et tu es entré chez M. Fauvel?

CYPRIEN. Oui, sur la recommandation de M. Birotteau, son parrain, un homme très à l'aise, à qui il a des obligations.

ALBÉRIC. Birotteau... Birotteau... un courtier d'assurances?

CYPRIEN. C'est ça même!

ALBÉRIC. Je le connais beaucoup... il a une jolie femme... et il donne des soirées.

CYPRIEN. Croiriez-vous qu'il m'a fallu sa protection?.. M. Fauvel est si difficile! il faut voir comme il me fait trimer... bon enfant d'ailleurs... mais féroce pour l'ouvrage.

ALBÉRIC, *à part*. Que ces êtres-là sont à plaindre! (*Haut.*) Sais-tu à quelle époque il doit revenir du Hâvre?

CYPRIEN. Dam! v'là un mois qu'il est

parti... et je pense que dans une huitaine... mais je n'ai pas envie de l'attendre, et si je trouvais une bonne place... vous, par exemple, monsieur Albéric...

ALBÉRIC. Comment... moi?

CYPRIEN. Vous pourriez m'employer.

AIR : *Vaudeville du Code et l'Amour.*

En qualité de domestique,
Je vous bross'rai de tout mon cœur;
Je serais un cocher unique,
Les chevaux ne me font pas peur...
Oui, j'suis capable de réduire
Le cheval le plus endurci :
J'n'ai qu'à m'rapp'ler pour le conduire
La manièr' dont on m'mène ici!...

ALBÉRIC. Vraiment, tu aurais l'idée?.. (*A part.*) Ce garçon peut m'être utile... ne le refusons pas. (*Haut.*) Eh bien! nous verrons; Cyprien, je ne dis pas non... mais Mme Fauvel ne vient pas... et je crains que M. Papillot...

CYPRIEN. Vous m'y faites penser... c'est bien étonnant qu'il ne vous ait pas vu entrer... lui qui est toujours à la piste.

ALBÉRIC. Un vieil espion que je déteste.

CYPRIEN. Un vieux chinois qui m'abrutit.

ALBÉRIC. Je ne sais de quel droit il fait le maître ici.

CYPRIEN. C'est que, voyez-vous, M. Papillot est dans la maison depuis trente ans, de père en fils... il prend les intérêts de la famille... et ça l'offusque de vous voir tourner autour de Mme Fauvel, en l'absence de son mari.

ALBÉRIC. Il ferait mieux de s'occuper de sa besogne.

CYPRIEN. Justement... c'est lui qui tient les écritures... des livres en parties doubles... et il prétend que le ménage ne doit pas être tenu de la même manière.

ALBÉRIC. Heureusement, je sais un moyen de l'attendrir... c'est de faire de la dépense... j'achète du sucre, du café, du chocolat; j'en ai chez moi des provisions pour dix ans... ça me coûte un peu cher... mais, dès qu'il voit de l'argent, le bonhomme n'ose plus rien dire.

CYPRIEN. Il est si sordide... qu'il en est stupide... tenez, je crois l'entendre.

ALBÉRIC. Déjà?

CYPRIEN. Oui; le voici la plume à l'oreille.

ALBÉRIC. Je passe au magasin... pour y faire mes emplettes; j'y attendrai le réveil de Fœdora... je veux dire de Mme Fauvel.

(Il sort par la gauche.)

CYPRIEN. Et moi, je me remets au pilon.

SCENE II.

CYPRIEN, PAPILLOT.

PAPILLOT, *entrant.* Qu'est-ce que tu fais là?

CYPRIEN. Vous voyez bien, je pile.

PAPILLOT. C'est pas vrai.. tu n'étais pas seul.

CYPRIEN. Je peux bien vous jurer...

PAPILLOT. C'est pas vrai... je suis sûr qu'il était ici... il y est toujours.

CYPRIEN. Qui ça?

PAPILLOT. L'autre!. l'intrus!.. le je ne sais quoi!

CYPRIEN. Je n'ai aperçu qui que ce fût.

PAPILLOT. C'est faux.. (*Regardant à gauche.*) Tiens, menteur effronté, regarde, le voilà dans le magasin. Oh! décidément il faut que j'éclate... je prends sur moi d'éclater... et de le mettre à la porte.

(Il va vers le magasin.)

CYPRIEN. Ah bien! par exemple!

PAPILLOT. Dieu! que vois-je? on lui pèse du moka, première qualité. Je ne peux pourtant pas renvoyer une si bonne pratique.

CYPRIEN. Certainement... ce serait une fière bêtise.

PAPILLOT. Tais-toi... je ne te demande pas ton avis... je sais que tu le soutiens... il t'a troublé la cervelle... c'est lui qui t'excite à la haine et au mépris de l'épicerie. Voilà pourquoi tu deviens fainéant, raisonneur; je crois même que tu donnes dans la lecture, mère de l'oisiveté.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Hier encor, sans craindre ma censure,
Tu t'nais un livre à la main... quel excès!...
CYPRIEN.
C'est un très-bon auteur, je vous assure...
PAPILLOT.
Mais, malheureux, tu le lisais!...
Voilà le mal, c'est que tu le lisais!
Qu'on tienne un livr', je n'y vois rien à dire,
Mais je ne concevrai jamais...
Qu'on soit assez paresseux pour le lire,
Lorsque l'on peut en faire des cornets...
Au lieu d'en faire des cornets!...

CYPRIEN. Eh bien! moi, je veux m'instruire, je veux étendre mes idées... est-ce que ça vous gêne? est-ce que c'est vous qui me nourrit?

PAPILLOT. Patience! patience! Fauvel reviendra; le Hâvre n'est pas si loin... mais il devrait déjà être ici... après la lettre que je lui ai écrite avant-hier.

CYPRIEN. Ah! le bourgeois va revenir?

PAPILLOT. Ma lettre est assez pressante.

CYPRIEN. Au fait, ça m'est égal.

FAUVEL, *en dehors*. Vous m'entendez!... qu'on m'avertisse quand elle arrivera.

PAPILLOT. Je ne me trompe pas... c'est sa voix.. c'est lui-même.. Dieu soit loué!

SCENE III.

Les Mêmes, FAUVEL.

FAUVEL, *entrant*. Bonjour, Papillot... bonjour, Cyprien.

PAPILLOT. C'est le ciel qui te ramène.

FAUVEL. Eh bien! quoi de neuf dans la maison?.. le commerce, la boutique... ça va-t-il?

PAPILLOT. Ah! mon ami, est-ce que tu n'as pas reçu ma lettre datée d'avant-hier?

FAUVEL. Si fait!.. si fait!.. mais ce n'est pas pour ça que je suis revenu... mes affaires étaient finies. J'ai accompagné une voiture de marchandises, qui est entrée à Paris avec moi. Tout-à-l'heure elle sera dans ma cour.

PAPILLOT. Ca ne peut pas nuire...

FAUVEL. Tu verras... mes indigots... mes cacaos... et mes merluches!.. Fameuse affaire!.. c'est de l'or en barre!.. A propos, comment se porte ma femme?

PAPILLOT. Ah! mon ami!..

FAUVEL. Serait-elle malade?

PAPILLOT. Ah! mon pauvre ami...

FAUVEL. Ah ça!.. parleras-tu?

PAPILLOT. Un instant... (*A Cyprien.*) Cyprien... allez brûler du café dans la cour... et tâchez de n'en pas faire du charbon comme à l'ordinaire...

CYPRIEN. Brûlez-le vous-même, si vous n'êtes pas content...

FAUVEL. Allons, Cyprien... faites ce qu'on vous dit...

CYPRIEN, *s'en allant*. Encore brûler du café... si ça ne fait pas suer.

(Il sort.)

SCENE IV.

PAPILLOT, FAUVEL.

FAUVEL. Qu'est-ce qu'il a donc, ce gaillard-là?.. on dirait qu'il fait le récalcitrant?..

PAPILLOT. Fauvel!.. mon pauvre ami!.. depuis ton départ.. depuis un mois... il y a bien du changement... Ta maison est livrée au désordre et à l'anarchie... c'est la tour de Babel...

FAUVEL. Je te reconnais bien là, mon vieux... tu t'effraies de la moindre chose...

PAPILLOT. La moindre chose!.. Tu n'as donc pas lu ce que je t'écris, touchant M. Albéric.

FAUVEL. Albéric?.. N'est-ce pas ce jeune homme que j'ai vu quelquefois à la boutique, faire ses provisions lui-même... ce qui m'étonnait, parce qu'un élégant...

PAPILLOT. C'est un fourbe!.. il venait pour voir ta femme... et depuis ton départ, il ne se gêne plus... il s'installe auprès d'elle toute la journée...

FAUVEL. Ce criquet-là!.. il s'adresse bien, par exemple!

PAPILLOT. Enfin, elle l'écoute!.. elle le laisse parler...

FAUVEL. C'est pour se moquer de lui..

PAPILLOT. Prends-y garde!.. ce n'est pas, qu'en ton absence, il se soit rien passé... D'abord, je ne les perdais pas de vue... j'étais toujours sur leurs talons... Mais ma surveillance exaspéra le jeune homme au point que l'autre jour il m'a traité de vieille duègne...

FAUVEL. Ah!.. ah!.. ah!.. ce pauvre Papillot...

PAPILLOT. Ne ris pas!.. ta femme elle-même est furieuse contre moi... je lui ai entendu prononcer les mots d'espion, de mouchard...

FAUVEL. Dam!.. écoute donc... ça ressemble un peu...

PAPILLOT. C'est-à-dire, que j'ai eu tort... et qu'il valait mieux les laisser faire...

FAUVEL. Voyons!.. ne te fâche pas!.. où est Fœdora, que j'aille l'embrasser?

PAPILLOT. Où elle est?.. voilà qui va te surprendre... Elle, qui se levait si matin... qui surveillait les garçons, et qui me grondait moi-même quand j'étais en retard..

FAUVEL. Eh bien?..

PAPILLOT. Eh bien!.. il est onze heures et madame dort...

FAUVEL. Peut-être que sa santé?..

PAPILLOT. Sa santé est excellente!.. malheureusement, mais M. Albéric lui prête des livres... des romans... qu'elle s'amuse à lire à des heures indues...

AIR : *Quand l'amour naquit à Cythère.*

Souvent la nuit, quand la nature entière
Ferme les yeux, ton épouse, en secret...
D'une chandelle empruntant la lumière,
Prend un roman et le lit tout d'un trait!...
Voilà, mon cher, voilà, sans qu'on y pense,
Avec tous ces livres nouveaux,
Comme l'on met le feu, par imprudence,
Dans son cœur et dans ses rideaux.

FAUVEL. Bah!.. qu'elle lise tant qu'elle voudra... à moins que ça ne lui fasse mal aux yeux...

PAPILLOT. Dieu!.. quelle insouciance!..

Mais, mon bon ami, si c'étaient des romans anciens, comme les *Aveux au Tombeau*... *Victor, ou l'Enfant de la Forêt*... *Lolotte et Fanfan*... à la bonne heure... je ne dirais rien... c'était doux!.. c'était du miel!.. Mais ce sont des livres modernes... assaisonnés de piment et de gingembre... Enfin, des romans adultérins!.. qui lui donnent sur le mariage des idées... *extra-muros!*.. Et si tu l'entendais parler à présent... tu serais ébahi... elle fait des phrases qui ne sont pas reçues dans le commerce...

FAUVEL. Allons, tu perds la tête...

PAPILLOT. Ce n'est pas pour ma tête qu'il faut avoir peur...

FAUVEL. Et moi, je suis tranquille... je connais ma femme... elle est incapable de... et puis, elle a du goût... et sans vanité, je vaux bien M. Albéric!..

PAPILLON. Tu vaux mieux!.. cent fois mieux!.. mais toi, tu es le mari... Et puis, tu n'es pas *fessionable*... tandis que l'autre a une manière de parler et de mettre sa cravate, bien autrement... entortillée...

FAUVEL. Diable m'emporte! avec tes histoires... tu finirais par... Il faut que je voie ma femme... Je vais la réveiller... ça lui fera une surprise.

SCENE V.

LES MÊMES, CYPRIEN.

CYPRIEN. Bourgeois... la voiture que vous attendiez vient d'entrer dans la cour...

FAUVEL. Ah!.. c'est différent... les affaires avant tout! Il faut que j'aille surveiller ça...

(Il met devant lui un tablier et prend sa casquette de loutre.)

PAPILLOT. Je t'accompagne, pour inscrire les marchandises...

FAUVEL. C'est ça!.. Toi, Cyprien, si ma femme descend, tu l'avertiras de mon arrivée...

CYPRIEN. Oui, not' bourgeois...

FAUVEL. Viens, Papillot.

(Ils sortent par le fond.)

SCENE VI.

CYPRIEN, *puis* ALBÉRIC, *puis* FOEDORA.

CYPRIEN. Je l'avertirai... si ça me fait plaisir!.. c'est pas mon emploi... qu'il prenne un domestique.

ALBÉRIC, *entrant par la gauche avec deux pains de sucre et une livre de café*. Tu es seul?.. Eh bien!.. elle n'a pas encore paru....

CYPRIEN. Mme Fauvel?.. Non!.. mais en revanche... Eh! tenez! la voici!..

ALBÉRIC, *allant à elle*. Fœdora!..

FOEDORA, *un livre à la main*. Monsieur Albéric!..

ALBÉRIC, *lui présentant son bouquet*. Daignez recevoir ce bouquet symbolique, interprète de mes sentimens...

FOEDORA. Il est vrai que les fleurs ont un langage, une éloquence que j'aime à étudier... Est-ce qu'il est bien tard?

ALBÉRIC. Depuis une heure, je guettais l'instant de votre réveil...

FOEDORA. J'ai passé une nuit très-agitée... des songes effrayans... Je croyais voir un orang-outang au pied de mon lit.

CYPRIEN. Madame, je suis chargé de vous prévenir que M. Fauvel est arrivé.

FOEDORA. Mon mari!..

ALBÉRIC. O ciel!..

FOEDORA. C'est mon rêve de cette nuit...

CYPRIEN, *à part*. C'est drôle comme elle a l'air enchanté...

FOEDORA. A-t-il demandé où j'étais?..

CYPRIEN. Oui, madame, tout de suite... mais M. Papillot l'a retenu... Ils m'ont renvoyé, et je gagerais que ce vieux sournois de Papillot lui a fait des cancans atroces...

FOEDORA. Quelle odieuse inquisition!..

ALBÉRIC. Et maintenant... où sont-ils?..

CYPRIEN. Dans la cour... à vérifier des marchandises.

ALBÉRIC. Ils pourraient nous surprendre...

CYPRIEN. Soyez tranquilles, je vais me mettre en sentinelle... et je vous avertirai...

ALBÉRIC. Ah! Cyprien... un tel service...

CYPRIEN. Soyez tranquilles... Je vous laisse ensemble... (*Riant.*) Eh!.. eh!.. eh!.. je vous laisse ensemble.

(Il sort.)

SCENE VII.

ALBÉRIC, FOEDORA, *puis* CYPRIEN.

ALBÉRIC. Fœdora!.. calmez-vous... et raisonnons... Je conçois que le retour de votre mari... mais enfin... nous devions nous y attendre.

FOEDORA. Non, Albéric, mes pressentimens me l'annoncent... il faudra nous séparer.

ALBÉRIC. Grand Dieu!... qu'osez-vous dire?...

FOEDORA. Cet odieux Papillot a la con-

fiance de mon époux... il n'aura pas manqué de jeter dans son ame des semences de jalousie... et je tremble en songeant aux malheurs qui planent sur nos têtes.

ALBÉRIC. M. Fauvel est donc une bête féroce?...

FOEDORA. Du tout!.. il est bon, généreux, sensible!... mais d'ailleurs, sans poésie... sans élévation... Il ne comprendrait jamais que je vous aime comme un frère...

ALBÉRIC. Vous croyez? Mais enfin, Fœdora... auriez-vous la cruauté de m'exiler?..

FOEDORA. Hélas! c'est malgré moi!... je vous regardais comme une ame créée pour mon ame.

ALBÉRIC. Adorable créature!... je t'écouterais parler pendant des milliards de siècles...

AIR : *O bords heureux du Gange.*

Étoile de ma vie!
FOEDORA.
Divine sympathie...
ALBÉRIC.
Lumière de mes yeux.
FOEDORA.
Baume délicieux !
ALBÉRIC.
Ta parole enivrante
FOEDORA,
Ta douceur attrayante
ALBÉRIC.
Semble venir du ciel.
FOEDORA.
Est un rayon de miel.

ENSEMBLE.

ALBÉRIC.
Ta voix suave et pure
Dissipe ma frayeur...
Ton céleste murmure
Est un chant de bonheur.
FOEDORA.
Fille de la nature,
Tu n'es point une erreur ;
A tes lois, sans murmure,
J'abandonne mon cœur.
ALBÉRIC.
O lys de la boutique!
FOEDORA.
O pouvoir tyrannique!
ALBÉRIC.
O vierge du comptoir...
FOEDORA.
O funeste devoir !
ALBÉRIC.
O cygne au doux plumage,
FOEDORA.
O chaîne du ménage,
ALBÉRIC.
Ici, je te bénis!
FOEDORA.
Ici, je te maudis!

ENSEMBLE.

ALBÉRIC.
Ta voix suave et pure
Dissipe ma frayeur...
Ton céleste murmure
Est un chant de bonheur.
FOEDORA.
Faut-il donc, sans murmure,
Endurer ta rigueur?
A tes lois que j'abjure,
Je refuse mon cœur.

ALBÉRIC. Va, ne crains rien .. je saurai adoucir ton tyran... je me ferai son esclave... je me soumettrai aux plus rudes épreuves...

FOEDORA. Malgré ça... j'ai peur qu'il ne vous mette à la porte.

ALBÉRIC. Mon plan est tracé... je connais un de ses amis, dont la protection puissante...

CYPRIEN, *accourant.* Dépêchez-vous.... le patron va venir!

FOEDORA. Adieu, Albéric... adieu, pour jamais...

ALBÉRIC. Pour jamais!... non, mon ange, non, ma lionne, je reviendrai bientôt... confie-toi à mon courage...

CYPRIEN. Le voici !...

ALBÉRIC. Je me sauve !...

(Il sort très-précipitamment par la gauche avec Cyprien.)

SCENE VIII.

FŒDORA, FAUVEL.

FOEDORA, *seule.* Mon mari! il faut le revoir... lui parler... lui sourire... et cela, quand les pleurs m'étouffent... quand mon cœur est déchiré!

FAUVEL, *entrant.* Eh! bonjour, ma petite femme!... que je t'embrasse!... il y a si long-temps...

FOEDORA. Comme vous voilà fait.. déjà tout en désordre!..

FAUVEL. Dam!... j'arrive de voyage... et en arrivant je me suis mis au travail...

FOEDORA. Vous auriez pu changer d'habits... ça coûte si peu...

FAUVEL. Ma foi, je n'ai pas eu le temps! Et ta santé? j'en étais inquiet!...

FOEDORA. Je souffre horriblement!...

FAUVEL. C'est drôle... tu n'en as pas l'air...

AIR : *Le beau Lycas.*

Qu'as-tu donc? est-ce la migraine?
Je cours chercher le médecin.
FOEDORA.
Non, vraiment, ce n'est pas la peine.
FAUVEL.
Mais où souffres-tu donc?
Est-ce à la tête, à la poitrine...
C'est en vain que je t'examine.
FOEDORA,
Ne cherchez pas, car je n'ai rien...
Mais je sens là...
FAUVEL.
Voyons... eh bien!

FOEDORA.

Que vers la tombe je m'incline...
(*Fauvel lui prend la main.*)
D'ailleurs, je me porte fort bien.

ENSEMBLE.

Oui, vers la tombe je m'incline;
D'ailleurs, je me porte fort bien.

FAUVEL.

Quoi! vers la tombe elle s'incline,
D'ailleurs ell' se porte fort bien.

Sais-tu que ça n'est pas facile à expliquer; à t'entendre, tu vas mourir, et tu te portes bien...

FOEDORA. Les souffrances physiques ne sont pas les seules qui dévorent l'existence.

FAUVEL. Oh! oh!... je ne te comprends pas.

FOEDORA, *à part*. Je m'y attendais...

FAUVEL, *à part*. Est-ce que Papillot aurait eu raison?... (*Haut.*) Ainsi, en mon absence, tu étais indisposée... tu es restée dans ta chambre... tu n'as reçu personne?

FOEDORA. Vous savez que je n'aime pas le monde!...

FAUVEL. Je me suis pourtant laissé dire qu'un jeune homme... M. Albéric...

FOEDORA. Albéric?...

FAUVEL, *à part*. Tiens... elle se trouble!... (*Haut.*) Ne venait-il pas te voir tous les jours?...

FOEDORA. Et quand cela serait... devais-je fuir la société... devais-je me condamner à un complet isolement?...

FAUVEL. Non!... je ne dis pas ça!... mais il me semble que les visites... les assiduités d'un élégant de ce genre-là...

FOEDORA. Assez!... je vous entends!... j'avais prévu qu'on envenimerait ma conduite... les femmes sont si à plaindre!.. Victimes des lois sociales, elles sont nées pour la persécution.

FAUVEL, *à part*. Quel diable de galimatias!...

(Papillot entre.)

FOEDORA. Rassurez-vous... M. Albéric ne vous fera plus ombrage... je l'ai congédié...

SCENE IX.

LES MÊMES, PAPILLOT.

PAPILLOT. Il n'y a pas long-temps, toujours .. car je viens de le voir sortir tout-à-l'heure...

FAUVEL. Comment, il était avec vous, Fœdora?...

FOEDORA. Ah! c'en est trop... être en butte à une délation continuelle...

PAPILLOT. Madame, je suis l'ami de Fauvel... et si je m'étais marié... j'aurais été bien aise...

FOEDORA. Que je suis malheureuse!.... n'est-ce pas assez du despotisme conjugal, sans souffrir encore que des étrangers?..

FAUVEL. Mais tu t'emportes.... tu te montes la tête... je ne te reconnais plus..

FOEDORA. Allez, monsieur... je suis outrée que vous permettiez à des subalternes...

PAPILLOT. Subalterne!

FOEDORA. Dieu! pourquoi me suis-je mariée?

AIR : *Trahir ainsi sa foi*. (Prosper et Vincent.)

Allez... c'est odieux!
Oui, monsieur, c'est affreux!
Et vous, lâche imposteur,
Redoutez ma fureur!
Qu'il sorte à l'instant...

FAUVEL.

Notre ami?
Le renvoyer... y songez-vous, madame!
Mais vous perdez la raison, sur mon ame!

FOEDORA.

Eh bien! monsieur, je vous laisse avec lui.

ENSEMBLE.

Allez, c'est odieux, etc.

FAUVEL *et* PAPILLOT.

Quel caractère affreux!
Le / Me } chasser de ces lieux...
Le / Me } traiter d'imposteur,
Vraiment c'est une horreur.

(*Fœdora sort.*)

SCENE X.

PAPILLOT, FAUVEL.

PAPILLOT. Eh bien! qu'est-ce que tu en penses?.. avais-je raison?

FAUVEL. Ah! parbleu, te voilà bien fier.

PAPILLOT. Fier! parce qu'elle m'a appelé subalterne?

FAUVEL. Mais c'est égal.... le danger n'est pas si grand que tu le disais; d'abord, elle a congédié M. Albéric... il ne reviendra plus.

PAPILLOT. Il reviendra.

FAUVEL. Je te répète que non.

PAPILLOT. Et moi, je te dis que si... il se faufile partout comme une sardine.

FAUVEL. Je ne lui conseille pas... s'il remet les pieds chez moi...

PAPILLOT. Assomme-le, tu feras bien.. si je m'étais marié, c'est la méthode que j'aurais suivie.

FAUVEL. Tiens, Papillot, va dire à Cy-

prien d'allumer les fourneaux... nous en aurons besoin ce soir.

PAPILLOT. Je comprends, tu veux rester seul; pourtant, si l'autre revenait, ne le rosse pas trop fort; prends garde à la police correctionnelle... une simple volée, ça suffira.

FAUVEL. C'est bien; va donc.

PAPILLOT. Dam! quelquefois on n'est pas maître... avec ça que tu as un poignet... ne t'impatiente pas, je m'en vais.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

FAUVEL, *seul.*

Oh! oui, qu'il y revienne, ce beau monsieur... je le tuerai... parce qu'il n'a rien à faire que de se laver les mains, et de mettre sa cravate... tandis que moi, je néglige un peu ma tenue... il s'imagine peut-etre. . oh! je le tuerai... oui... on dit ça.. et on y regarde à deux fois... d'ailleurs, si je tape, ma femme dira que je suis un brutal, un butor... elle me détestera tout-à-fait. Non, il vaut mieux le chasser tout simplement... avec un coup de pied; sans doute, mais ils pourront se revoir, se donner rendez-vous ailleurs, et je n'en saurai rien. Oh! quel métier que celui de mari! un métier où il n'y a rien à gagner. . et tout à perdre. Après ça, je me tourmente, c'est bien inutile... parce qu'enfin, ma femme l'aime ou ne l'aime pas; si elle ne l'aime pas, je ne risque rien; si elle l'aime, je suis enfoncé... il n'y a pas de milieu... ainsi, ma foi, au petit bonheur... Soyons comme par le passé... peut-être que le hasard tournera pour moi.!. les maris n'ont pas toujours du malheur.

SCENE XII.

FAUVEL, ALBERIC.

ALBÉRIC, *au fond.* Il est seul... de l'audace.

FAUVEL. C'est lui! oh! Dieu! il me prend des envies de le casser en deux.

ALBÉRIC. Eh! bonjour, monsieur Fauvel; enchanté de vous rencontrer... peut-être ne vous rappelez-vous pas?

FAUVEL, *à part.* S'il pouvait se fâcher le premier... (*Haut.*) Si fait, si fait! vous avez une tête si originale... qu'il faudrait bien peu de mémoire.

ALBÉRIC. Comment... vous avez la bonté de vous souvenir...

FAUVEL, *à part.* Ça ne le fâche pas!

ALBÉRIC. J'attendais votre retour avec impatience; tous les jours, je venais m'informer... ce matin encore, on a dû vous dire...

FAUVEL. Oui... je sais que vous êtes toujours chez moi... il paraît que monsieur n'a pas d'autre domicile.

ALBÉRIC. Ah! mon cher monsieur Fauvel, si vous connaissiez ma situation...

FAUVEL, *à part.* Ça ne le fâche pas!

ALBÉRIC. Quand on est malheureux, et qu'on a besoin des personnes...

FAUVEL. Vous, besoin de moi?

ALBÉRIC. Hélas! après avoir été dans une position brillante, se voir forcé tout-à-coup... (*lui remettant une lettre*) mais, cette lettre vous instruira mieux que je n'oserais le faire.

FAUVEL. Une lettre? (*A part.*) Quelle histoire vient-il me conter?

ALBÉRIC, *à part.* Il paraît rude à manier, le droguiste.

FAUVEL, *qui a regardé la signature.* Birotteau!.. celui qui m'a rendu tant de services...

ALBÉRIC, *à part.* Je suis sur les épines.

FAUVEL, *lisant.* « Mon cher Fauvel, je » vous recommande particulièrement » M. Albéric Lebellois, à qui ma femme » porte le plus vif intérêt. » Sa femme!

ALBÉRIC, *à part.* Quel coup-d'œil il m'a lancé!

FAUVEL, *lisant.* « Des revers de fortune » le contraignent à chercher des ressources » dans son travail... et je crois vous faire » un véritable cadeau en vous l'adressant. » En voici bien d'un autre! « Je » vous prie de l'employer en qualité de te» neur de livres; ce sera nous obliger per» sonnellement, ma femme et moi. » Il faut que ce drôle-là soit d'une effronterie!.

ALBÉRIC, *à part.* Que va-t-il répondre?

FAUVEL, *à part.* Ah! il veut que je l'emploie... eh bien! je l'emploierai... et puisqu'il me tombe sous la main,.. j'ai idée que c'est une bonne occasion, et que je ne serai pas le plus attrapé.

ALBÉRIC. Vous n'avez peut-être pas fini de lire, mon cher monsieur Fauvel?

FAUVEL. Si, mon cher monsieur Albéric: vous voulez vous lancer dans le commerce... tant mieux! je vous remercie de m'avoir donné la préférence.

ALBÉRIC, *à part.* Parle-t-il sérieusement?

FAUVEL. Tenez, j'avoue que d'abord vous ne me reveniez pas beaucoup.

ALBÉRIC. Vraiment?

FAUVEL. J'avais comme ça des chimères... mais c'est des bêtises... et pourvu que nos caractères se conviennent...

ALBÉRIC. Oh! mon Dieu! je ferai tout ce que vous voudrez.

FAUVEL. Je ne vous en demande pas davantage... touchez là.

ALBÉRIC. Avec plaisir; ainsi, vous consentez?

FAUVEL. Dès aujourd'hui si ça vous va?

ALBÉRIC. Ca me va! ça me va tout-à-fait. (*A part.*) Il est parfait!

FAUVEL. Il y a une chose qui vous contrariera peut-être; j'aime que mes commis soient toujours là, qu'ils restent chez moi, à demeure fixe... quelquefois je m'absente.

ALBÉRIC. Ça me va encore; je songeais à vous le proposer.

FAUVEL. Allons, je vois que nous nous entendrons.

ALBÉRIC, *à part*. Il est bien plus bonasse que je ne croyais.

FAUVEL. Je vous ferai préparer une chambre... et, pour célébrer votre bienvenue, nous allons trinquer ensemble. J'ai là du rhum... vrai Jamaïque... vous allez m'en dire des nouvelles.

(Il va prendre dans l'armoire une bouteille et des verres qu'il pose sur la table.)

ALBÉRIC, *à part*. Du rhum! quel genre! c'est égal!... il n'y a pas moyen de refuser.

FAUVEL. Vous auriez peut-être mieux aimé du kirsch?.

ALBÉRIC. Du tout. (*A part.*) Moi qui suis au lait d'ânesse. (*Haut.*) je vous avoue que je n'ai pas l'habitude...

FAUVEL, *qui a versé du rhum*. Ca viendra..... il ne s'agit que de s'y mettre..... voyons... avalez-moi ça...

ALBÉRIC, *à part*. Buvons, pour lui faire plaisir.

(Il boit et tousse très-fort.)

FAUVEL. Un peu doux, parce qu'il est vieux.

ALBÉRIC. Excellent!.. (*A part.*) C'est du vitriol.

FAUVEL, *lui versant*. Encore un, puisque vous le trouvez bon!...

FAUVEL.

AIR: *Oui, la gaîté.* (Dernier Chapitre.)

A votre santé,
D'un seul trait vidons ce verre...
C'est ma manière
D'entendr' l'hospitalité.
Buvons,
Trinquons!
Point de mine
Chagrine
Pour boire ici,
Pour être mon ami.

ALBÉRIC. Votre ami!.. il n'y a rien que je ne fasse pour le devenir...

(Il boit.)

FAUVEL. A la bonne heure!

Oui, c'est par là
Que commence
La connaissance;
Buvons toujours comm' ça,
Et l'amitié viendra.

ENSEMBLE

Oui, c'est par-là, etc.

ALBÉRIC, *à part*.

Dieu! c'est par là
Que commence
La connaissance...
Si je bois comme ça,
Ma tête s'en ira.

C'est surprenant!
Quel feu me monte au visage...

FAUVEL.

Selon l'usage,
Faut l'éteindre en l'arrosant.
(*Il verse.*)

ALBÉRIC.

Non, non!

FAUVEL.

Poltron!
Point d' grimace;
De grâce,
Soyez ici
Dign' d'être mon ami!

ALBÉRIC, *un peu troublé*. Ah! pour ça... toujours votre ami!..

FAUVEL. Alors, levez le coude.

ALBÉRIC. Voilà!.. (*Il boit.*) C'est drôle! je commence à le trouver moins fort.

FAUVEL.

Oui, c'est bien ça...
La bouteille
Fait merveille,
Et vraiment, je sens là
Que j'vous aime déjà.

ALBÉRIC. Et moi donc, je vous embrasserais volontiers...

FAUVEL. Ce cher Albéric!..

(Ils s'embrassent.)

SCENE XIII.

LES MÊMES, PAPILLOT.

PAPILLOT, *les voyant s'embrasser et se jetant entre eux*. Arrête, malheureux! ne l'étrangle pas...

FAUVEL. Imbécile!... tu vois bien que nous nous embrassons...

ALBÉRIC. Vous voyez bien que nous nous embrassons... imbécile...

ALBÉRIC *et* FAUVEL.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ah ! touchez là !
La bouteille
Fait merveille,
Et vraiment, je sens là
Que j'vous aime déjà.

PAPILLOT. Qu'est-ce que j'entends ?.... qu'est-ce que je vois ?.. est-ce que j'ai la cataracte ?..

FAUVEL, *donnant un verre à Papillot.* Tiens, Papillot, un verre de rhum...

PAPILLOT, *le prenant.* Je n'en bois pas.

ALBÉRIC. Sans façon, père Papillot...

PAPILLOT. Plaît-il ?.. père Papillot ! (*Il boit.*) C'est un peu fort... (*A Fauvel.*) Il paraît que monsieur est en marché avec toi pour du rhum...

FAUVEL. Non, du tout !.. Mon ami Albéric est dans le malheur, ça peut arriver à tout le monde..... et il se présente chez moi pour être commis... pour tenir les livres...

PAPILLOT. Ma place... il veut ma place ? il veut donc la place de tout le monde ?

FAUVEL. Ne crains rien.... je ne songe pas à te renvoyer.

PAPILLOT. C'est heureux..... c'est fort heureux !..

ALBÉRIC. Soyez tranquille, père Papillot... nous nous entendrons ensemble...

PAPILLOT. Jamais, monsieur ! jamais... d'abord, je ne m'appelle pas père Papillot... (*avec colère, en le poussant*) on est un homme, comme vous êtes un homme.

FAUVEL. Ne vas-tu pas te fâcher, vieux salpêtre ?.. tu ne comprends pas la chose : monsieur veut apprendre le commerce... hein ?... voilà un commis qui me fera honneur... quel genre !.. c'est bon style, ça...

PAPILLOT, *bas à Fauvel.* Comment, malheureux ! après ce que je t'ai dit tantôt ?..

FAUVEL. Je te défends de m'en parler davantage. (*A Albéric.*) Maintenant, mon cher Albéric, il s'agit d'entrer en fonctions... il faut s'occuper chez nous... c'est la règle...

ALBÉRIC. Je suis prêt.... qu'est-ce qu'il y a à faire ? des bordereaux.... des états de compte...

FAUVEL. Y a-t-il des états de compte, Papillot ?

PAPILLOT, *courant aux registres.* Du tout. Par exemple ! qu'il y touche !..

FAUVEL. Il n'y en a pas ; mais, tenez, en attendant, voici une cruche d'huile... faites-moi le plaisir de remplir ces bouteilles...

(Il va chercher la cruche au fond, et l'apporte près de la table.)

ALBÉRIC. De l'huile !..

FAUVEL. Eh bien ! quoi ? c'est de l'huile d'olives.

ALBÉRIC. Mon cher Fauvel, vous voulez rire ?..

FAUVEL. Ah ! dam !.. si vous êtes venu ici pour vous croiser les bras !...

ALBÉRIC, *à part.* Si je refuse, il se fâchera. (*Haut.*) Je vais m'abîmer cruellement.

PAPILLOT. Prends donc garde d'abîmer monsieur...

ALBÉRIC. Vieille duègne, va !... avec ça que ce diable de rhum... Je suis sûr que je verserai à côté.

FAUVEL. Oh ! si ce n'est que ça... voici votre affaire.

(Il détache son tablier.)

ALBÉRIC, *le tâtant.* Quelle toile d'emballage !

FAUVEL. Laissez-moi vous l'arranger.

ALBÉRIC. Je serai repoussant avec ça.

FAUVEL, *lui attachant le tablier.* C'est seulement pour vous apprendre...

AIR : *Gentille fiancée.*

Oui, voici la formule
Pour nouer le cordon.

ALBÉRIC.

Je s'rai bien ridicule.

FAUVEL.

C'est ma première leçon.

ALBÉRIC.

Grand Dieu ! quelle tournure !
N'ai-je pas l'air, hélas !
D'une caricature ?

FAUVEL.

Ça ne vous change pas.

ENSEMBLE.

(*A part.*)

La drôle de toilette !
Ah ! pour moi quelle fête !
Ma vengeance est complète
Si bientôt Fœdora
Le voit comme cela.

ALBÉRIC, *à part.*

La brillante toilette,
Que ton époux m'a faite !
Seras-tu satisfaite,
Cruelle Fœdora ?
Pour toi, je souffre ça.

PAPILLOT, *à part*

Sa folie est complète,
Pauvre époux, qu'il est bête !
Du malheur qui s'apprête
Qui le garantira ?
Ah ! j'en frémis déjà.

SCENE XIV.

LES MÊMES, CYPRIEN.

CYPRIEN, *accourant.* Patron !.. patron !.. je venais vous dire... (*apercevant Albéric.*) Tiens... M. Albéric, avec un tablier et une cruche...

ALBÉRIC, *versant de l'huile.* En voilà déjà un qui se moque de moi.

FAUVEL. Voyons !.. qu'est-ce que tu veux?

CYPRIEN. Patron, je venais vous avertir !. (*A Albéric.*) Vous êtes donc aussi dans les drogues, monsieur Albéric?.. Dieu !.. êtes-vous farce... êtes-vous cocasse...

FAUVEL. Allons, bavard... en finiras-tu?..

CYPRIEN. Vous n'entendez-donc pas!.. il tombe une averse conditionnée... et tous les ballots qui sont encore dans la cour...

PAPILLOT. C'est ma foi vrai !... nous ne pensons plus à rien... la maison est en désarroi...

FAUVEL. Il faut les rentrer... voyons, Cyprien... et vous, Albéric, suivez-moi.

ALBÉRIC. Ah ça!... pour qui me prend-il donc ?

PAPILLOT. Dépêchons-nous, dépêchons-nous!...

FAUVEL. Non, reste là, mon vieux... Albéric me suffira... c'est jeune!... ça ne craint pas les averses.

ALBÉRIC. Vous n'auriez pas un parapluie?...

FAUVEL. Mon Dieu !... que de façons !.. prenez ma casquette de loutre et que ça finisse...

(Il lui met sa casquette sur la tête.)

ALBÉRIC. Oh ! quel martyre !..

FAUVEL. Allons... en avant...

(Il pousse devant lui Albéric et Cyprien ; ils sortent tous trois.)

SCENE XV.

PAPILLOT, *puis* FŒDORA.

PAPILLOT, *seul.* C'est fini !.. le voilà en faveur... on ne peut plus se passer de lui... Dieu ! voici l'autre... sa vue me fait mal...

FOEDORA, *entrant.* Savez-vous où est M. Fauvel?.. j'avais à lui parler.

PAPILLOT. Il travaille, M. Fauvel... il travaille toujours, M. Fauvel !.. et je vais le rejoindre pour empêcher son cher Albéric de l'aveugler tout-à-fait.

FOEDORA. M. Albéric!..

PAPILLOT. Ah! madame .. avez-vous bien pu consentir?.. car, je ne doute pas que vous ne soyez d'intelligence avec lui...

FOEDORA. Avec qui?.. que voulez-vous dire?

PAPILLOT. Songez-y bien, épouse égarée... revenez à la vertu... revenez à l'épicerie... il en est temps encore...

FOEDORA. C'est à n'y pas tenir!.. être exposée sans cesse aux mercuriales d'un vieux radoteur.

PAPILLOT. Radoteur!.. ce matin... c'était subalterne... à présent, c'est radoteur !.. ça suffit... adieu, madame. (*S'en allant*) Adieu, cœur sec... ô! ô perversité !

(Il sort en regardant Fœdora d'un air courroucé.)

SCENE XVI.

FOEDORA, *puis* ALBÉRIC.

FOEDORA, *seul.* A-t-on idée d'une scène pareille !.. et pourquoi, je vous le demande?.. M. Albéric serait-il revenu?.. oh ! oui, sans doute... il aura trouvé le moyen... et je ne saurais lui en vouloir ?.. est-ce ma faute, si nous éprouvons les mêmes sympathies?... Il y a une si grande différence entre lui et ceux qui m'entourent... il a tant de goût... tant de grâce... tant de délicatesse!.. mais voici quelqu'un... tâchons d'apprendre...

ALBÉRIC, *portant un ballot.* Fœdora !..

(Il laisse tomber son ballot.)

FOEDORA. Que vois-je?..

ALBÉRIC. Vous êtes seule !.... fortuné hasard...

FOEDORA. C'est vous, monsieur Albéric !..

ALBÉRIC. Moi-même... ou à peu près.

FOEDORA. Je n'en reviens pas... comment! vous... ah !

ALBÉRIC. Ah ! quel temps, Fœdora ! quel temps!

FOEDORA. Mon dieu, mon dieu!.. que vous êtes... drôle, comme ça...

ALBÉRIC. C'est la livrée de l'amour et du... hasard.

FOEDORA, *à part.* Comme il est changé !

ALBÉRIC. Il a bien fallu l'endosser pour tromper les jaloux..... et puis pour éviter les taches.

FOEDORA, *riant.* Ah ! ah ! ah ! ah ! ça ne vous va pas du tout.... et je n'oserais pas dire à quoi vous ressemblez.

ALBÉRIC. A votre mari, peut-être ?...

FOEDORA. Oh ! non... je ne l'ai jamais trouvé si... extraordinaire...

ALBÉRIC. Vous voyez, Fœdora, à quoi je me suis réduit pour vous... à quel point je me suis profané .. j'ai flatté votre mari, j'ai conquis son estime... c'est lui qui m'a attaché mon tablier...

FOEDORA. Vraiment? ah ! ah ! ah !

ALBÉRIC. N'est-ce pas?.. c'est original... m'attacher lui-même...

FOEDORA. Mais comme vous êtes pâle !

ALBÉRIC. Ce n'est pas étonnant... j'ai

déjà passé par des épreuves si accablantes...

AIR : *Ah ! si madame me voyait.*

Oui, pour vous prouver mon ardeur,
J'aurais souffert bien plus encore...
Car, Fœdora, je vous adore ;
Mais puis-je espérer le bonheur ?

FOEDORA, *à part.*

Il est vraiment à faire peur !

ALBÉRIC.

Soumis au plus dur esclavage,
Je me répétais en secret,
Afin d'exciter mon courage :
Ah ! si Fœdora me voyait !

FOEDORA. C'est une singulière idée que vous avez eue là...

ALBÉRIC. Pardon !... je vous demanderai la permission de m'asseoir...

FOEDORA. Qu'avez-vous donc ?

ALBÉRIC. Rien !.. la fatigue... le grand air... et puis le rhum que j'ai bu !..

(Il va s'asseoir.)

FOEDORA. Vous avez bu du rhum ?

ALBÉRIC. C'est votre diable de mari qui versait toujours... quelle situation... être auprès de vous et ne pas pouvoir me tenir sur mes jambes.

FOEDORA. En effet !... vous êtes dans un joli état...

ALBÉRIC. Oh ! oui... plaignez-moi, Fœdora !... vous devez apprécier tout ce qu'il y a de touchant dans ma conduite... je m'abaisse, je rampe... (*Se levant.*) Mais, je bénirai mes souffrances... si la plus légère faveur...

(Il lui prend la main.)

FOEDORA. Oh ! Dieu !... ne me touchez pas...

ALBÉRIC, *essuyant ses mains.* Pardon !.. c'est le ballot qui était mouillé...

FOEDORA. Il faut faire attention...

ALBÉRIC. Défaut d'habitude !... mais ça viendra... car je me suis condamné à vivre ici ; conçois-tu, Fœdora ?...

FOEDORA. Conçois-tu !

ALBÉRIC. Oui, conçois-tu, Fœdora ? Je respirerai le même air que toi... je ne te quitterai plus... Ton mari le permet... il est enchanté, le brave homme..

FOEDORA. Et moi, monsieur, je vous le défends !.. vous auriez dû songer aux conséquences !.. que penserait-on de moi ?.. l'opinion publique, mon devoir, ma conscience... enfin, je ne dois pas permettre...

ALBÉRIC. Qu'entends-je !... c'est toi qui m'exiles !... est-ce là le prix de mon dévouement ?...

AIR : *O bords heureux du Gange.*

ALBÉRIC.
Quoi, malgré mon martyre.
FOEDORA.
Ah ! vous me faites rire...
ALBÉRIC.
Lorsque je suis moulu...
FOEDORA.
Mais vous l'avez voulu !
ALBÉRIC.
Quand d'amour et de peine...
FOEDORA.
Ah ! mon Dieu !... quelle antienne !...
ALBÉRIC.
Je succombe à tes yeux !...
FOEDORA.
Il est fastidieux !...

ENSEMBLE.

ALBÉRIC.
O douleur peu commune...
O trompeuse amitié...
De ma triste infortune,
Elle n'a pas pitié...
FOEDORA.
Sa plainte m'importune,
Et malgré l'amitié,
De sa sotte infortune
Mon cœur n'a pas pitié...

ALBÉRIC. Fœdora !... voilà la première fois que vous me traitez ?...

FOEDORA. C'est aussi la première fois que vous montrez tant de hardiesse... et certainement, je ne vous ai jamais autorisé... (*Riant.*) Ah ! ah ! ah ! ah !...

ALBÉRIC. Vous riez !.. tu ris, Fœdora !..

FOEDORA. Oui, quand je vous regarde... c'est plus fort que moi...

FAUVEL, *dans la coulisse.* Oui, tu sortiras de chez moi à l'instant !...

ALBÉRIC. Le mari !... Fœdora, un seul mot...

FOEDORA. Laissez-moi, prenez garde...

ALBÉRIC. Je suis sûr qu'il me cherche pour me donner une corvée...

(Il va au mortier et fait semblant de piler.)

SCENE XVII.

LES MÊMES, FAUVEL, CYPRIEN.

CYPRIEN. Suffit, je m'en vais... si vous croyez que je tiens à votre boutique...

FAUVEL. Allons, dépêche-toi, insolent !

FOEDORA. Qu'y a-t-il donc ?...

FAUVEL. Un paresseux, qui raisonne toujours...

CYPRIEN. On a trop de mal chez vous...

FAUVEL. Fainéant !... n'es-tu pas honteux, quand tu vois M. Albéric qui n'est entré que d'aujourd'hui, et qui travaille comme quatre... je ne lui avais pas dit de piler... et il pile...

CYPRIEN. Dam !... il a ses motifs...

FOEDORA. Cyprien, vous avez tort!..

FAUVEL. C'est un nonchalant... tout-à-l'heure, j'ai commandé d'allumer les fourneaux, et monsieur craint de passer la nuit à faire du sucre d'orge...

CYPRIEN. Si vous croyez que c'est régalant... quand on est déjà rompu...

FAUVEL. Sors, va-t'en... je n'ai plus besoin de toi... Je ferai tout moi-même... n'est-ce pas Albéric... que nous ferons tout nous-mêmes?

ALBÉRIC, *à part*. Comment!... ça va me retomber sur le dos?...

FAUVEL, *à Cyprien*. Tu n'es pas encore décampé?..

CYPRIEN, *qui pendant le colloque a défait son tablier, mis sa veste et pris son chapeau*. Donnez-donc le temps?.. m'y v'là!...

ENSEMBLE.

FAUVEL.

AIR : *Mon ami, suivez-moi*. (Premier acte du Doyen.)

Quitte à l'instant ces lieux,
Puisque tu crains l'ouvrage;
Loin d'ici, paresseux,
Ne fais rien, si tu veux.

FOEDORA.

Oui, c'est un paresseux;
Mais il sera, je gage,
Forcé, loin de ces lieux,
D'être laborieux.

CYPRIEN.

Oui, j'm'en vais tout joyeux,
Car j'avais trop d'ouvrage;
Et j'suis sûr qu'en tous lieux
Je s'rai moins malheureux.

ALBÉRIC, *à part*.

S'il s'en va de ces lieux,
Il faudra, je le gage,
Que je trime pour deux,
C'est vraiment gracieux.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, PAPILLOT.

PAPILLOT, *entrant*.

(*Suite de l'air*.)

Eh! mais quel est donc ce tapage?

CYPRIEN.

C'est moi qui vous fais mes adieux!

ENSEMBLE.

Oui, je m'en vais tout joyeux, etc.

FAUVEL.

Quitte à l'instant ces lieux, etc.

FOEDORA.

Oui, c'est un paresseux, etc.

ALBÉRIC.

S'il s'en va de ces lieux, etc.

PAPILLOT.

Tu nous fais tes adieux,
Mon ami, bon voyage;
Loin d'ici, paresseux,
Ne fais rien si tu veux.

(*Cyprien sort*.)

FAUVEL. Nous en voilà débarrassés!.. mais il se fait tard... toi, ma petite femme, occupe-toi du couvert... J'ai invité à souper deux ou trois voisins à l'occasion de mon retour.

FOEDORA. Vous avez bien fait, mon ami, j'y vais tout de suite.

(Elle sort.)

ALBÉRIC, *à part*. Son ami!..

SCENE XIX.

FAUVEL, ALBÉRIC, PAPILLOT.

FAUVEL. A nous autres, maintenant; Papillot, les fourneaux sont-ils bien en train?

PAPILLOT. Pour ce qui est des fourneaux, ils font leur devoir, les fourneaux.

FAUVEL. Eh vite! mon cher Albéric, à l'ouvrage... voilà le moment de vous distinguer.

ALBÉRIC. Vous croyez? de quelle manière?...

FAUVEL. Puisque Cyprien est parti, je vous confie le sucre d'orge...

ALBÉRIC. Votre confiance m'honore... mais prenez-y-garde, je n'entends absolument rien à l'art de manipuler cette substance...

FAUVEL. C'est la moindre des choses... en cinq minutes vous en saurez tout autant que moi?...

PAPILLOT. Mais il va tout gâter...

ALBÉRIC. Il a raison... je gâterai tout... c'est jeter votre sucre par la fenêtre...

FAUVEL. Je n'y regarde pas, quand il s'agit de vous donner une leçon... pourtant, je ne veux pas trop vous fatiguer le premier jour..... vous commencerez pendant que nous souperons, et ensuite, vous irez vous coucher... là... dans la chambre que je vous destine...

(Il lui indique une porte à droite.)

ALBÉRIC. Là?..

PAPILLOT. Comment, là?.. mais cette chambre communique à celle de ta femme.

ALBÉRIC. Vraiment?

FAUVEL. Est-ce que tu crois m'apprendre quelque chose?

PAPILLOT, *à part*. Il ne comprend même pas...

ALBÉRIC. Et qui est-ce qui achèvera la besogne?..

FAUVEL. C'est moi... je vous remplace après souper, je passerai la nuit au laboratoire.

PAPILLOT, *à part*. Ah! mon Dieu!...

ALBÉRIC, *à part*. Eh bien! mon cher

Fauvel, dès que ça peut vous rendre service...

FAUVEL. J'en étais sûr!... hein, Papillot, quel zèle!... quelle bonne volonté! venez, cher ami, que je vous donne les premières notions...

ALBÉRIC, *à part*. Je marche au supplice!..

(Fauvel sort, Albéric le suit.)

SCENE XX.

PAPILLOT, *puis* FAUVEL.

PAPILLOT, *seul*. Dieu! que je souffre!.. oh!... décidément, je sors demain de la maison... je me retire à l'autre extrémité de Paris, dans un faubourg écarté.... Je tâcherai de trouver un lieu solitaire où l'on ne rencontre ni femmes, ni maris, ni amans..... et où les omnibus ne parviennent pas! Mais, avant d'exécuter ce projet, tentons un dernier effort.

FAUVEL, *rentrant*. Ah!... enfin, il est au feu!.. Pauvre garçon!... il aura de la peine à s'y faire...

PAPILLOT. Je te conseille de le plaindre... et, à cet égard-là, Fauvel, j'ai à te parler. Il faut que je te parle.

FAUVEL. Très-bien!.... mais d'abord, fais-moi le plaisir de me chercher mon habit, mon gilet et ma cravate, qui sont dans la chambre à côté.

PAPILLOT. Ton habit?.. ta cravate?

FAUVEL. Eh bien! quoi?... tu as toujours l'air de tomber des nues!.. N'ai-je pas du monde à souper?... il faut bien se requinquer un peu...

PAPILLOT. Il pense à se requinquer..... quelle tête!... quelle tête!..

(Il entre dans la chambre indiquée.)

FAUVEL, *seul*. Excellent Papillot... je suis sûr qu'il se mange les sens!... voilà un brave homme! c'est droit!.. c'est honnête!.. ça n'entend rien à la malice...

PAPILLOT, *rentrant*. Tiens, voici ton habit... veste, et cœtera... et maintenant tu vas m'écouter!..

FAUVEL, *mettant sa cravate devant une glace*. Oui!..

PAPILLOT. Tu sais, Fauvel, combien je te suis attaché; je t'ai vu naître, mon garçon?

FAUVEL. Oui.

PAPILLOT. Ton père était la crême des honnêtes gens?

FAUVEL. Oui.

PAPILLOT. Et ta mère surtout était une femme...

FAUVEL. Oui!...

PAPILLOT. Oui, oui, oui... tu ne m'écoutes pas!...

FAUVEL. Parle toujours...

PAPILLOT. On dirait encore qu'il se moque de moi... Tu ne vois donc pas, *quinze-vingt* que tu es, que ton Albéric est d'accord avec ta femme, qu'on t'abuse, qu'on te trahit...et que si tu le gardes chez toi... il te fera...

FAUVEL. Ah! tu crois ça, mon vieux?..

PAPILLOT. J'en suis sûr!

FAUVEL. Diable!.. il paraît qu'il ne serait pas facile de te tromper?..

PAPILLOT. Oh!.. non... et si je m'étais marié...

FAUVEL. Si tu t'étais marié, tu serais un sot...

PAPILLOT. En tout cas, je ne serais pas le seul...

FAUVEL, *qui a fini de s'habiller*. Tiens!.. regarde-moi cette cravate... hein! comme c'est mis... comme c'est travaillé!

PAPILLOT. C'est ça..... tu veux imiter l'autre... il ne te manquait plus que de devenir fat!..

FAUVEL. Et mon habit.... trouves-tu qu'il aille bien?..

PAPILLOT. Tu ne veux pas m'écouter?..

FAUVEL. J'espère qu'on est un peu bien...

PAPILLOT. Tu ne veux pas ouvrir les yeux?..

FAUVEL. Je veux souper... allons nous mettre à table.

PAPILLOT. Je n'ai pas faim...

FAUVEL. Ah!.. tu viendras... ou tu diras pourquoi.

AIR : *Au revoir, puis à table.* (Changée en Nourrice.)

Viens, mon vieux, vite à table.
Nous fêt'rons
Un p'tit vin délectable;
Nous rirons...

PAPILLOT.

Va, je te conseille...
De rire et de badiner...

FAUVEL.

Je n'ai pas d'oreille,
Quand la faim vient me talonner.

PAPILLOT.

Demain, je l'parie,
Ton malheur va s'accomplir!..

FAUVEL.

Viens donc, je t'en prie,
Le souper va refroidir.

ENSEMBLE.

Viens, mon vieux, vite à table, etc.

PAPILLOT.

O destin déplorabe!
Mais allons
Toujours nous mettre à table,
Nous verrons!

(*Ils sortent ensemble.*)

SCENE XXI.

ALBÉRIC, *sortant du laboratoire, sa cravate d'une main, et de l'autre un bâton de sucre d'orge*. De l'air ! vite de l'air !.. (*Il se jette sur une chaise.*) Quelle horrible fournaise !... si je n'avais pas ôté ma cravate, je suffoquais. Qui est-ce qui pourrait me donner un verre d'eau? je meurs de soif... Personne!.. ils m'auraient laissé asphyxier. Maudit sucre d'orge!... voilà tout ce que j'ai pu en confectionner, (*il le montre*) un bâton extrêmement tortueux!.... j'ai eu beau me calciner les doigts pour le redresser, impossible. O Cyprien, tu avais raison... c'est un vilain état que celui de garçon épicier !... et moi qui me trouve mêlé là-dedans!..

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle!*

Comme j'ai dégradé mon être!
Dans quel état je me suis mis...
Nul n'oserait me reconnaître,
Je ferais honte à mes amis.
Je rougis moi-même à ma vue,
Enfin, si, pour comble de maux,
Je me rencontrais dans la rue,
Ah ! je me tournerais le dos!...

(*On entend rire dans la chambre à côté.*)

Je crois qu'ils rient là-dedans!..ils sont à table... ils se gobergent... pendant que je me mords les pouces. (*Portant le sucre d'orge à sa bouche.*) C'est qu'il est détestable!.. il est comme moi, il sent le brûlé ! Et si on apprenait dans le monde que moi, Albéric Lebellois... je serais bafoué... le nom d'épicier me resterait !... (*On entend rire de nouveau.*) C'est Fœdora qui vient de rire.... j'ai parfaitement reconnu son timbre... ah ! j'ai besoin que sa présence retrempe mon courage...

(Fauvel entre avec Fœdora bras dessus bras dessous. Papillot les suit portant une lumière.)

SCENE XXII.

ALBÉRIC, FAUVEL, FŒDORA, PAPILLOT.

FAUVEL. Ma foi, ma petite femme, ton souper était délicieux.

PAPILLOT. Oui, c'était fort bon.

FAUVEL. Eh ! c'est Albéric... eh bien ! mon cher, où en sommes-nous ?

FOEDORA. Ah ! monsieur, comme vous êtes défait! quelle mine vous avez !

ALBÉRIC. En effet, l'étouffement, la chaleur du laboratoire.. cinq minutes de plus, je devenais caramel.

PAPILLOT. On dirait qu'il relève de maladie.

FAUVEL. Ainsi vous n'avez rien pu faire?

ALBÉRIC. Pardonnez-moi, (*montrant son bâton de sucre d'orge*) voici un échantillon de mes talens.

FOEDORA. Oh ! Dieu!.. s'il est possible.. c'est tout-à-fait manqué.

PAPILLOT. Je l'avais prévu... on n'a pas voulu m'écouter.

FOEDORA. Il faut être bien maladroit !

FAUVEL. Mais non!.. ce n'est pas mal pour le premier, et quand il en aura fait seulement trente douzaines...

ALBÉRIC, *à part*. Oui, compte là-dessus...

FAUVEL. Si vous voulez, je vais vous montrer encore une fois.

ALBÉRIC. Du tout... du tout... vous oubliez nos conventions; c'est à votre tour, à présent.

FOEDORA. A son tour?

ALBÉRIC. Sans doute; il m'a promis de me remplacer en sortant de table.

FOEDORA. Comment! mon ami... après un long voyage, et toute une journée de travail. Eh bien ! puisque M. Albéric a commencé, je suis sûre qu'en le priant un peu, il ne refuserait pas...

ALBÉRIC. Moi, madame? c'est vous qui m'engagez... (*A part.*) Je frissonne.

FAUVEL. Tu vois bien, ma chère amie, qu'Albéric est fatigué...

FOEDORA. Veiller toute la nuit, je ne te permettrai pas.

ALBÉRIC, *à part*. Elle le tutoie... je chancelle...

FAUVEL. Et quand j'ai promis quelque chose...

FOEDORA. Non, mon ami, ça ne sera pas. Je le veux.

FAUVEL. C'est différent.

(Il l'embrasse.)

ALBÉRIC, *à part*. Je perds l'équilibre.

(Il tombe sur une chaise.)

FAUVEL. Albéric, qu'avez-vous? un peu de courage, une nuit est bientôt passée.

ALBÉRIC, *se levant furieux*. Je m'en vais.. je veux m'en aller; ne me retenez pas...

FAUVEL, *à part*. Il paraît qu'il en a assez.

ALBÉRIC, *ôtant son tablier*. C'est un repaire, c'est une caverne!

FAUVEL. Ah ! mais on ne s'en va pas comme ça ; moi, j'ai compté sur vous... nous avons encore à faire des lampions.

ALBÉRIC, *avec horreur*. Des lampions!.. mais assassinez-moi tout de suite.. coulez-moi du plomb dans les veines !

PAPILLOT, *bas à Fauvel.* Laisse-le donc partir.

FAUVEL, *le retenant.* Au moins, donnez-moi huit jours ; dans ces cas-là on donne huit jours.

ALBÉRIC. Voulez-vous me lâcher?

PAPILLOT. Mais lâche-le donc!

FAUVEL. Vous ne partirez pas.

ALBÉRIC. Lâchez-moi, ou je commets un meurtre.

(Il prend un pilon et l'en menace.)

SCENE XXIII.

LES MÊMES, CYPRIEN.

CYPRIEN. Patron! me voici, je reviens, faut-il vous aider?

ALBÉRIC. Tenez! voilà votre affaire!... Cyprien, reste à ma place, je te ferai une pension.

CYPRIEN. Je veux bien! d'autant plus que j'ai réfléchi... je regrette la boutique, je regrette le sucre...

ALBÉRIC. C'est ça... fais des lampions... moi, je vais voyager... je vais prendre les eaux...

FAUVEL. Cependant, mon cher...

ALBÉRIC. Puisque je fournis un remplaçant.

ENSEMBLE.

AIR : *Changée en nourrice.*

ALBÉRIC.

C'en est fait, je vous quitte
Aujourd'hui ;
Je ne saurais trop vite
Fuir d'ici.

FAUVEL.

C'en est fait, il nous quitte ;
Cher ami,
Ne t'en va pas si vite,
Reste ici.

LES AUTRES.

C'en est fait, il nous quitte,
Dieu merci!
Qu'il s'en aille donc vite,
Loin d'ici.

ALBÉRIC.

Oui, que ça finisse!
Des femmes d'épicier
Dieu me garantisse!

FAUVEL, *à Papillot.*

Eh bien! sage conseiller,
Faut-il que j'l'assomme?

PAPILLOT.

Vraiment! ce n'était qu'un jeu?
J't'admire, ô grand homme!

ALBÉRIC, *à Fauvel.*

Bonsoir!

(*à Fedora.*)

Madame...

FOEDORA, *d'un ton sec.*

Adieu!

ENSEMBLE.

ALBÉRIC.

Adieu! maison maudite!
Loin d'ici
Je m'éloigne bien vite,
Dieu merci!

LES AUTRES.

C'en est fait, il nous quitte,
Dieu merci!
Qu'il s'en aille donc vite,
Loin d'ici.

FIN.

IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, Nº 46, AU MARAIS.

DOLORES,

DRAME EN TROIS ACTES,

Par M. Dennery,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 3 NOVEMBRE 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
FERNAND	M. MAILLARD.	DOLORES	Mme CAMILLE V.
ARTHUR	M. EUGÈNE.	LUIZA	Mlle ROUGEMONT.
PEREZ INIGO	M. PÉCHÉNA.	DONA MENTIA	Mlle VALMONT.
FORTUNÉ	M. RAYMOND.	INVITÉS.	

ACTE PREMIER.

Un salon chez dona Mentia.

SCENE PREMIERE.

DOLORES, LUIZA, INIGO, DONA MENTIA.

(Dolorès et Luiza s'occupent à broder, Dona Mentia lit.)

LUIZA. Mais finissez donc, mon cousin, vous m'obsédez!

INIGO. Vous etes cruelle, ma jolie Luiza.

LUIZA. Vous qui devriez être grave; vous, un magistrat... me poursuivre ainsi de vos ennuyeux complimens!..

INIGO. Est-ce qu'un magistrat n'a pas comme un autre des yeux pour admirer?

LUIZA. La justice ne porte-t-elle pas un bandeau?

INIGO. Elle a du moins cela de commun avec l'amour.

LUIZA. Je ne sais trop ce que vous avez de commun avec l'une ou avec l'autre.

INIGO. Vous êtes si jolie, que vous avez le droit d'être cruelle.

LUIZA. Encore!

DONA MENTIA, *interrompant sa lecture.* Allons, Luiza, laissez cet étourdi... Vous devriez bien quelquefois, ma nièce, imiter la retenue de votre cousine.

LUIZA. Ah! sans doute, ma tante, Dolores peut se taire, elle, car elle pense... mais moi qui n'ai point de bonheur secret dans le cœur, de doux sujets de rêverie dont je puisse me bercer en silence, il faut bien que je cherche mes distractions et ma joie au dehors... et faute d'un motif pour des soupirs silencieux, laissez-moi donc rire de mon respectable cousin l'alcade.

INIGO. Qu'y a-t-il donc de si risible à ce que je sois alcade?

LUIZA. Oui, à son âge .. déjà... Oh, merveilleuse puissance du mérite, de la science, de la vertu... et d'un oncle secrétaire du ministre.

INIGO. Oui, parlez de la protection de mon oncle... lui qui depuis trois mois a eu l'injustice de me suspendre de mes fonctions, pour avoir accompli avec au-

de zèle un des actes les plus importans de mon ministère.

LUIZA. A-t-il eu tort?..

INIGO. Sans doute... Si quelque chose a pu me faire accepter avant l'âge l'emploi d'alcade, un emploi si fatigant par sa gravité, c'est qu'en compensation des ennuis du tribunal, ma nouvelle dignité me donnait le privilége flatteur de marier toute la contrée... Eh bien! pour avoir fait un mariage presque secret, pour l'avoir si bien fait qu'on n'a pu le casser, on a eu l'indignité de me suspendre.

LUIZA. Et cela vous afflige vivement!

INIGO. Mais perdre indéfiniment mon autorité... mes espérances...

DONA MENTIA, *se levant*. Consolez-vous, digne magistrat, j'ai bon espoir pour vous.

INIGO. Comment ! mon pouvoir..

DONA MENTIA. Vous sera bientôt rendu; car j'ai écrit à un de mes bons amis que votre oncle aime et estime, à don Fernand..

DOLORES, *sortant de sa rêverie*. Don Fernand!..

(Elle se lève.)

LUIZA. Ah! ma tante, le rêve secret de Dolores a fait explosion : elle a parlé...

INIGO. Et vous espérez que par lui...

DONA MENTIA. Ce doit être la meilleure intervention... Bientôt vous saurez à quoi vous en tenir; car je l'attends, et peut-être aujourd'hui...

DOLORES. Aujourd'hui?.. mais il y a huit jours à peine qu'on a reçu de lui une lettre datée de Londres!

DONA MENTIA. Cette lettre annonçait son retour, et ne peut-il être entré en Espagne en même temps qu'elle?.. Et d'ailleurs, en voici une autre datée de Cadix, qui m'annonce en effet son arrivée pour aujourd'hui.

DOLORES, *à part*. Ah! déjà!..

LUIZA. Tant mieux! ce bon Fernand; j'espère que les voyages lui auront fait du bien.

INIGO. Dieu veuille qu'ils l'aient délivré de sa tristesse!.. une tristesse...

DONA MENTIA. Fernand a tant souffert, qu'il lui faut maintenant un grand bonheur pour le réconcilier avec la vie... et ce bonheur, il doit le trouver ici, (*allant à Dolores*) n'est-ce pas, Dolores?..

DOLORES. Mais, ma mère, n'est-il pas des hommes qui se rendent tout bonheur impossible, précisément parce qu'ils ne veulent pas y croire?..

DONA MENTIA. Vous le jugez bien sévèrement.

LUIZA. Lui surtout qui t'aime tant...

DOLORES. M'aimer... lui?

DONA MENTIA. Vous n'en doutez pas, je crois... Fernand vous aime, ma fille... Et d'ailleurs il a des droits sacrés à votre cœur et à votre main... La dernière volonté de votre père, et la promesse que moi aussi j'ai faite à mon époux mourant, de vous confier à la tendresse de Fernand, lorsque vous seriez en âge d'être mariée.

DOLORES. Eh quoi! ma mère, ce retour...

DONA MENTIA. Votre mariage en est le motif.

DOLORES, *à part*. Mon mariage!..

DONA MENTIA. Plusieurs de nos amis se réuniront ici ce soir, et j'espère avoir la joie de leur présenter mon gendre. (*A Inigo.*) Comme parent, vous viendrez, n'est-ce pas?..

INIGO. Ah! sans doute... Et puisse don Fernand avoir sollicité heureusement ma réintégration, afin que je puisse célébrer cette union fortunée... Je cours de ce pas faire la prière la plus attendrissante que je vais adresser...

LUIZA. Au ciel?..

INIGO. Non, à mon oncle.

LUIZA. Allez donc... et en attendant que vous ayez le droit de marier... je vais peut-être songer à me chercher un mari, moi...

INIGO. Daignez au moins consulter sur ce choix ma prudence de magistrat.

(Il sort.)

SCENE II.

DOLORES, DONA MENTIA, LUIZA, *puis* FORTUNÉ.

DOLORES. Toujours aussi fou!

LUIZA. Et toi, toujours aussi sérieuse... Oh! tu seras la digne femme de Fernand.

(Fortuné entre et salue.)

DONA MENTIA. Que voulez-vous, mon ami?

FORTUNÉ. Donas et senoras, j'ai bien l'honneur... Je désire parler à Mme dona Mentia.

LUIZA. La voici...

FORTUNÉ. Madame, mon maître m charge de vous présenter ses respectueux hommages.

DONA MENTIA. Votre maître?

FORTUNÉ. Il a l'honneur de vous prévenir de son arrivée, en vous priant de lui accorder un moment d'entretien...

LUIZA. Mais qui, lui? .

FORTUNÉ. Mon maître, le meilleur des maîtres!..

DONA MENTIA. Son nom?..

FORTUNÉ. Aurais-je eu l'indiscrétion de ne pas le nommer?

LUIZA. Sans doute... le meilleur des maîtres, ça ne dit pas qui.

FORTUNÉ. Ca dit don Fernand.

TOUTES. Don Fernand!..

FORTUNÉ. Lui-même qui attend madame dans son appartement.

DONA MENTIA. J'y vais à l'instant.

(Elle sort, Luiza retient Fortuné qui va pour la suivre.)

SCENE III.

DOLORES, LUIZA, FORTUNÉ.

LUIZA. Restez, mon ami... (*A Dolores.*) Il faut le faire causer un peu sur son maître...

DOLORES. Mais pourquoi?..

FORTUNÉ, *à part.* Il paraît que mon physique convient à la jeune Andalouse... Les femmes sont connaisseuses dans tous les pays.

LUIZA. Vous n'êtes pas Espagnol?..

FORTUNÉ. Nullement, mademoiselle, je voudrais faire partie de cette intéressante nation, que cela me serait impossible, vu que j'appartiens au peuple le plus policé, le plus brave et le plus spirituel de l'univers.

LUIZA. Ah! vous êtes modeste...

FORTUNÉ. Modeste et Français... deux qualités inséparables.

LUIZA. Je m'en aperçois... Du reste, si vous vantez votre patrie, tout-à-l'heure vous vantiez aussi votre maître... (*A Dolores.*) Ecoute donc, ceci t'intéresse...

DOLORES, *distraite.* Mais non, je t'assure...

(Elle retourne à sa broderie.)

FORTUNÉ. Si je vante mon maître... le plus digne seigneur que le ciel ait répandu sur la terre!..

LUIZA. Vraiment?..

FORTUNÉ. Un maître que je servirais toujours à genoux... si ça n'était pas si gênant...

LUIZA. Vous êtes donc bien heureux à son service?..

FORTUNÉ. Beaucoup trop heureux... heureux que ça m'en chagrine horriblement...

LUIZA. Que voulez-vous dire?

FORTUNÉ. Ah dam! faudrait une explication, et ça vous ennuierait.

LUIZA. Mais au contraire...

FORTUNÉ. Alors vous saurez donc que je m'intitule *Fortuné*... c'est un nom français qui a été inventé par l'Académie pour signifier un homme... fortuné... ou comblé de tous les biens de la fortune...

LUIZA. J'entends.

FORTUNÉ. C'est à l'hospice des Enfans-Trouvés que me fut décerné ce beau nom... J'eus donc une jeunesse très - misérable... jusqu'à ce que me dis : Ah ça! mais, tu es fortuné ou tu ne l'es pas... En restant dans un si triste état, tu fais mentir ton parrain... n'est-ce pas vrai, mademoiselle?..

LUIZA. Sans doute.

FORTUNÉ. Parbleu! m'ajoutai-je, en demeurant parmi ta charmante nation... tu n'es qu'une perle perdue au milieu d'une foule d'autres perles... prends donc une bonne résolution, voyage, émigre, exporte-toi à l'étranger... Je partis en qualité de simple vagabond.

LUIZA. Après?..

FORTUNÉ. Un jour... que j'étais à jeun depuis quatre... je m'étais couché dans un fossé de grande route, commençant à désespérer de mon heureuse étoile... quand tout-à-coup le ciel entendit mes prières... je fus réveillé par de grands cris; je me précipitai hors de ma couche, et une chaise de poste, lancée au triple galop, vint me verser juste sur le corps... Ce fut mon premier bonheur!..

LUIZA. Vous appelez cela un bonheur?..

FORTUNÉ. Sans doute... car la voiture contenait un jeune seigneur espagnol, qui dans cette chute eut une épaule brisée; tandis que moi, je restai complétement intact... sans un ongle foulé. Le seigneur, c'était don Fernand, que j'aidai à transporter, à soigner, si bien qu'il me prit à son service.., et comme vous le voyez, ce fut un malheur arrivé à mon maître qui fut cause de ma première félicité.

LUIZA. En effet.

FORTUNÉ. Eh bien!... mes bonnes demoiselles, depuis ce temps-là, ça a toujours été de même... c'est une désolation... mon maître et moi, nous ne pouvons jamais être heureux en même temps, nous avons toujours l'air de jouer à la bascule.

LUIZA. En vérité?...

FORTUNÉ. Oui, j'ai toujours remarqué que chaque fois qu'il m'arrive quelque chose d'heureux, ça présage quelque chagrin pour lui... je suis sûr, quand je me porte très-bien, qu'il est en train d'être malade... Le jour où il me paie mes gages, j'ai toujours peur que quelqu'un ne lui fasse banqueroute. Enfin, je suis sûr que

s'il a le malheur de se marier, ce sera le jour où je deviendrai veuf.

DOLORES. Et don Fernand, croit-il comme vous à cette fatalité?

FORTUNÉ. Lui, il se moque de moi... et pourtant ça n'a jamais manqué, même dans le sens inverse... à preuve que je ne l'ai vu content qu'une seule fois, le jour où il retrouva un ancien ami, son unique, disait-il... Fallait voir comme il se jeta dans ses bras en pleurant.. c'est sa manière de rire à lui... Eh bien! ce jour-là même, un gaillard qui m'en voulait me cassa trois dents... une là, dans le fond... et les deux autres dans la bouche du cheval que je montais... c'était la joie de mon maître qui me valait ça...

DOLORES. Au moins, Fernand a-t-il trouvé un ami pour le consoler.

FORTUNÉ. Oui; mais le lendemain le juge condamnait celui qui m'avait frappé à me payer de bons dommages... et mon pauvre maitre voyait tuer en duel le seul homme qu'il aimât...

LUIZA. Oh! c'est affreux!...

DOLORES. En effet!...

LUIZA. Soyez tranquille, mon ami, cela changera bientôt.. n'est-ce pas, Dolores?

DOLORES. Mais... je l'espère pour Fernand.

FORTUNÉ. Excusez.., j'ai dû vous fatiguer, car je sens que j'en ai perdu la respiration...

LUIZA, *allant prendre un flacon*. Eh bien! pour vous remettre, buvez un verre de ceci...

FORTUNÉ. Comment, vous voulez?...

LUIZA. C'est d'excellent vin d'Alicante.

FORTUNÉ, *retirant son verre*. De l'Alicante!

LUIZA. Est-ce que vous ne l'aimez pas?

FORTUNÉ. Au contraire, je l'adore!... j'en rêve toutes les nuits...

LUIZA. Eh bien!...

FORTUNÉ. C'est que je crains pour monsieur le bien que ça me ferait...

LUIZA. Prenez sans crainte, je vous assure que ses maux touchent à leur terme.

FORTUNÉ. Que le ciel vous entende!.... qu'il soit heureux!... j'en serai d'une joie!. pourvu cependant qu'il n'aille pas jouir d'une trop parfaite félicité... car enfin, il n'y a qu'une dose de bonheur pour nous deux... et s'il prend tout... (*Il boit.*) Dieu! que ça fait de bien... ah! ça m'en fait trop... je suis sûr qu'il arrive à monsieur quelque horrible infirmité... un coup d'air ou un rhume de cerveau... Je cours m'en assurer... je vous demande bien pardon, mesdames...

SCENE IV.

DOLORES, LUIZA.

LUIZA. Ce pauvre Fernand, combien il est à plaindre!

DOLORES, *se levant et venant en scène.* Oui... en effet... bien à plaindre.. (*A part.*) Qui peut donc le retenir si tard aujourd'hui?

LUIZA. Tu as l'air de songer à autre chose... quelle pensée peut t'occuper si fort?

DOLORES. Moi... rien.

LUIZA. Ah! je devine... cet entretien de Fernand avec ma tante, qui se prolonge tant et qui t'intéresse si fort... oui, oui, tes yeux sont tournés vers cette porte, ton visage se colore, ton cœur bat, ta respiration se précipite... c'est que tu entends marcher... ouvrir la porte... et que celui qui vient, c'est... (*Avec surprise.*) Ah! monsieur Arthur de Lucenay.

DOLORES, *à part*. Enfin.

SCENE V.

DOLORES, ARTHUR, LUIZA.

ARTHUR. Je venais m'informer de votre santé, mesdames... (*à Luiza*) non pas que je fusse très-inquiet de la vôtre, charmante Luiza... car vous êtes toujours si fraîche, si rieuse! (*A Dolores.*) Mais vous, senora, hier vous paraissiez souffrante?

DOLORES. Oui, en effet.... (*bas à part à Arthur*) et j'ai bien plus sujet de l'être aujourd'hui; il faut que je vous parle.

ARTHUR, *à part*. Eh bien! tantôt... à l'heure habituelle.

DOLORES, *de même*. Non... à l'instant.

LUIZA, *à part*. M. Arthur fait aussi partie de la nation la plus policée, la plus spirituelle... et pourtant, il m'est insupportable... celui-là.

SCENE VI.

Les Mêmes, DONA MENTIA, FERNAND.

ARTHUR, *bas à Dolores*. Que vois-je?... don Fernand... déjà de retour...

DOLORES, *de même*. Vous comprenez donc qu'il faut que je vous parle.

DONA MENTIA, *présentant Fernand.* Voici enfin notre voyageur.

LUIZA. Nous vous attendions avec impatience, don Fernand.

FERNAND, *l'embrassant.* Merci, merci, ma bonne Luiza, (*Il s'approche aussi de Dolores qui lui fait une révérence; s'arrêtant d'un air triste et la saluant.*) Puisse mon arrivée n'être un sujet de peine pour personne!

DOLORES, *avec effort.* Vous ne le pensez pas, monsieur.

FERNAND, *à part, avec étonnement.* Arthur de Lucenay... lui, dans cette maison?

LUIZA. Bon Dieu! quel ton cérémonieux... soyez donc moins froid, moins réservé... un jour qui annonce le bonheur.

FERNAND. Le bonheur!.... comment y croire avant qu'il ne soit venu?

LUIZA, *le rapprochant de Dolores, et l'obligeant à l'embrasser.* Tenez, monsieur, le voilà... allons donc, allons donc...

ARTHUR. Maintenant, don Fernand, permettez à une ancienne connaissance de se féliciter d'une rencontre si peu espérée.

FERNAND, *froidement.* Je ne l'espérais pas en effet, monsieur... Est-ce que ces dames ont depuis long-temps l'avantage de vous posséder?

ARTHUR. J'habite le pays depuis trois mois environ... et l'accueil flatteur que j'y ai reçu m'a fait presque oublier ma belle France.

FERNAND, *avec intention.* Et l'Angleterre, monsieur, l'accueil flatteur que vous y avez reçu, l'avez-vous oublié aussi?

DOLORES, *à part.* Que veut-il dire?

ARTHUR, *bas à Fernando.* Monsieur, un mot de plus sur ce sujet, ne serait pas généreux.

FERNAND, *de même.* Tranquillisez-vous, monsieur, je sais quels égards on doit à un hôte, et à un étranger... tant qu'il s'en montre digne...

LUIZA, *à part.* Que se disent-ils donc ainsi?

DONA MENTIA. Ma fille, don Fernand a sollicité un entretien particulier, que je viens de lui accorder en votre nom.

FERNAND. J'attendrai toutefois qu'il vous plaise de ratifier cette promesse.

DOLORES. Je suis prête à vous entendre.

DONA MENTIA. Ainsi, mes enfans, nous allons vous laisser... monsieur Arthur, votre bras.

ARTHUR, *bas à Dolores.* Je vous attends au jardin.

DOLORES, *de même.* Dès que je serai libre....

DONA MENTIA, *revenant.* A propos, don Fernand, avez-vous pu faire les démarches que je demandais en faveur de notre petit cousin.

FERNAND. De Pérez, je m'en suis sérieusement occupé.

LUIZA. Merci pour lui et pour ses administrés... allons, du courage... et bon espoir....

(Arthur, Luiza, dona Mentia sortent.)

SCENE VII.

DOLORES, FERNAND.

FERNAND. Vous savez, senora, le motif de mon retour?...

DOLORES. Ma mère me l'a appris.

FERNAND. Et cette nouvelle?... vous baissez les yeux, oh! je sais, Dolores, que vous avez dû conserver un triste souvenir de la figure sombre que j'ai toujours apportée au milieu des joies de votre enfance... hélas! vous que le malheur ne touchera pas, je l'espère, de sa main glacée, vous ne pouvez comprendre les rides qui, si jeune encore, ont sillonné mon front.

DOLORES. J'ai souvent déploré vos douleurs.

FERNAND. Orphelin dès ma naissance, confié à des mains mercenaires... j'ai grandi privé de tendres affections!... et lorsque plus tard je me mis à chercher un ami au milieu des jeunes gens qui m'entouraient, je ne trouvai que froideur et moquerie... Enfin, j'avais rencontré un homme qui m'avait compris, aimé comme je le désirais... cet homme... on me l'a tué!...

DOLORES, *émue.* Je l'ai su... et je vous ai plaint...

FERNAND. Un autre aussi avait eu pitié de moi: vieillard plein d'une douce et indulgente amitié, c'était votre père, lui aussi je l'ai vu mourir... mais en expirant, il voulut me nommer son fils, il me demanda de vivre pour veiller sur vous... et plus tard, ce vœu du vieillard devint mon seul espoir, ma seule consolation; car, la jeune fille avait grandi et était devenue belle!...

DOLORES. Monsieur...

FERNAND. Dolores, vous ne pouvez savoir combien je puis, combien de dois aimer... moi toujours contraint de refouler dans mon cœur ce que Dieu m'avait donné de tendresse... songez que j'ai reporté sur vous toute la puissance de mon amour, et que je vous aime à vous seule comme d'autres aiment ensemble leurs amis, leurs frères, leur famille... et que

pour vous mon amour est à la fois ardent et sacré.

DOLORES, *à part*. Oh! mon Dieu! détruire cette seule espérance... briser son ame!...

FERNAND. Mais pardon, Dolores, je vous parle un langage que je m'étais promis d'éviter... vous qui n'avez connu que de douces et calmes affections, vous ne pouvez comprendre l'expression passionnée, presque violente d'une ame qui a toujours souffert... oui, je vous ai effrayée, Dolores... et vous ne trouvez pas un mot à me répondre... et votre main tremble... oh! vous ne pourrez jamais m'aimer!...

DOLORES. Il y a si long-temps déjà que nous sommes séparés!.. et puis, c'est la première fois que vous me parlez ainsi...

FERNAND. Eh bien! un mot seulement: votre mère m'a donné une assurance que je vous demande de confirmer.

DOLORES. Parlez, monsieur.

FERNAND. Pendant mon absence, votre cœur ne s'est-il laissé entraîner vers aucun des jeunes gens qui ont dû chercher à vous plaire... Oh! vous pâlissez... vous ne répondez pas...

DOLORES, *avec effort*. Don Fernand... ma mère a dit vrai!...

FERNAND. Assez, assez, senora, maintenant, je n'interroge plus... d'abord, je voulais que cette entrevue décidât de mon sort... je voulais en sortir perdu ou sauvé! j'aime mieux attendre encore... garder un peu d'espoir... que ma destinée reste entre vos mains... interrogez bien votre cœur, Dolores... un mot de vous peut effacer tous mes malheurs passés... mais si vous me repoussez, retardez votre réponse... pour un malheureux comme moi, il y aura encore des charmes dans le doute... et puis, c'est ma dernière chance au jeu de la vie!...

DOLORES. Demain, don Fernand, vous aurez ma réponse...

FERNAND. Demain!...

DOLORES, *à part*. Mon Dieu! prenez pitié de lui et de moi!...

(Elle sort.)

SCENE VIII.

FERNAND, *puis* LUIZA.

FERNAND. Non, elle ne m'aime pas; elle ne peut m'aimer encore... mais aucun autre n'a touché son cœur, elle me l'a dit.., Eh bien! elle ne m'épousera peut-être d'abord que par devoir, mais je l'entourerai de tant de dévouement et d'amour... que plus tard...

LUIZA, *entr'ouvrant la porte*. Quoi vous êtes seul?... où donc est Dolores?..

FERNAND. Elle me quitte à l'instant.

LUIZA. Sitôt!.. et vous êtes content de cet entretien?

FERNAND. Hélas! ma bonne Luiza, que pouvais-je espérer?.. un peu d'amitié, peut-être... jamais d'amour...

LUIZA. Et pourquoi pas beaucoup d'amitié et... et un peu d'amour?...

FERNAND, *tristement*. Suis-je fait pour en inspirer?

LUIZA, *confidentiellement*. Oui!...

FERNAND. Que dites-vous?

LUIZA. Je dis oui... ah ça! monsieur, n'avez-vous voyagé que dans des déserts?.. ne vous êtes vous arrêté que dans des lieux où il n'y avait ni femmes, ni miroirs?...

FERNAND. Comment?...

LUIZA. C'est qu'en vérité, ça me révolte de vous voir si craintif, si défiant de vous-même... vous seriez affreusement laid que vous ne parleriez pas autrement... mais sachez donc que vous êtes bien, très-bien même, et que pour ne pas vous aimer, il faudrait que ma cousine fût folle ou aveugle...

FERNAND. Malgré moi je tremble toujours qu'un autre?...

LUIZA. Et quel autre qui vous vaille?.. d'ailleurs il ne vient ici que mon cousin Pérez Inigo, et l'alcade Pérez n'est pas dangereux, ensuite M. Arthur...

FERNAND. Arthur... ses visites sont elles bien fréquentes?

LUIZA. Beaucoup trop... oh! il me déplaît...

FERNAND. Tout le monde ici partage-t-il votre opinion sur son compte?..

LUIZA. Il n'y a que moi qui le dise hautement, mais je suis certaine que ma tante?

FERNAND. Et Dolores?...

LUIZA. Dolores, elle ne l'aime pas davantage. (*S'approchant de la fenêtre.*) Tiens, c'est singulier, l'obscurité ne me trompe pas; la voilà qui revient avec lui du jardin... elle le laisse et rentre chez ma tante.

FERNAND, *à part*. Ensemble... oui, ensemble... elle en me quittant!...

LUIZA. Il l'aura arrêtée, il est si bavard!... mais encore une fois, Fernand, plus de confiance; je vous assure, moi, qu'il est impossible qu'on ne vous aime pas...

(Elle sort.)

SCENE IX.

FERNAND, FORTUNÉ.

FERNAND. Qu'avaient-ils donc à se dire? cet Arthur...

FORTUNÉ, *il entre en riant*. Ah! ah! ah! en voilà une d'aventure... ah! ah! ah! (*Voyant son maître.*) Tiens, imbécille, je ris comme un sans cœur... c'en est assez pour faire pleurer monsieur...

FERNAND. Qu'est-ce donc?.. qu'as-tu?..

FORTUNÉ. Ce que j'ai?.. je ne sais pas ce que j'ai?

FERNANDO. Comment?

FORTUNÉ. Non, je n'en ai jamais vu d'aussi grosse et d'aussi large.

FERNAND. Mais quoi?

FORTUNÉ. Une pièce d'or qui vient de me pleuvoir, je ne sais d'où. Figurez-vous, monsieur, que je rôdais dans le jardin... comme je restais en admiration devant des orangers couverts de citrons véritables, et entièrement mûrs encore, l'obscurité survint, et je m'égarai dans les allées. Tout-à-coup, je vois passer deux ombres, une d'homme et une de femme. . et j'entends l'ombre d'homme qui disait à l'ombre de femme: « Il n'y a pas de temps à perdre, partons cette nuit même, il le faut. »

FERNAND, *vivement*. Fuir.. cette nuit.. c'étaient eux peut-être...

FORTUNÉ. Possible!.. l'ombre de femme, qui paraissait fort agitée, répondit en fondant: « Mais il en mourra lui!... il en mourra... car il me disait: par vous, je serai sauvé ou perdu.. »

FERNAND, *avec force*. Tu as entendu cela?... oh! réponds... réponds!..

FORTUNÉ, *effrayé*. Mais oui, monsieur.

FERNAND. Et tu ne t'es pas trompé?

FORTUNÉ. Non, monsieur... (*A part.*) Voilà le malheur en question qui lui arrive.

FERNAND. Ensuite?... achève... achève...

FORTUNÉ. Dam! monsieur, j'avais beau retenir ma respiration, l'homme n'est pas parfait, et il me prit une envie d'éternuer; alors, l'ombre d'homme me saisit par le bras: « Qui es-tu? — Citoyen français. — Et tu n'as rien entendu? — Complétement. — Tiens, prends, et va-t'en par ici. »

FERNAND. Et il t'a donné de l'or? c'est donc un Français... un Espagnol t'eût frappé de son poignard.

FORTUNÉ. Merci! j'aime mieux le procédé français.

FERNAND, *très-agité*. Oh! c'est lui, c'est bien lui! Arthur... ce qu'il a fait en Italie, ce qu'il voulait faire à Londres... il vient le faire ici... Partout avec lui la trahison, l'infamie. Dolores, imprudente jeune fille... Oh! les femmes... il faut donc pour leur plaire n'avoir ni ame, ni honneur.. elle aussi... séduite!.. séduite!. oh! mais cela ne peut pas être encore.

FORTUNÉ, *à part*. Quand je disais que ça lui arriverait... hum!.. maudite pièce, va!

(Il fait un geste comme pour jeter la pièce et la met dans sa poche.)

FERNAND, *continuant*. Si je le tuais, cet homme, elle me haïrait; si je le force à partir, elle le regrettera... me haïra encore... Et cette fuite, cette nuit... oh! son père m'a confié sa fille et son honneur... Eh bien! ce départ, je saurai l'empêcher.. oui, oui, son honneur avant tout, avant son bonheur même, avant son amour.

(Il sort rapidement.)

FORTUNÉ, *le regardant aller*. Comme il va! comme il va!.. Oh! scélérat de sort, faut-il que j'aie toujours du bonheur!.. Comment, grand égoïste, il ne t'arrivera pas le moindre fléau?... Pauvre cher homme!.. il y a des momens où je me déteste, où j'ai envie de me mordre jusqu'au sang.

SCENE X.

DOLORES, DONA MENTIA.

(Fortuné sort en saluant.)

DONA MENTIA. Eh bien! ma fille, j'espère que vous êtes satisfaits tous deux de cet entretien.

DOLORES, *émue*. Ma mère, je ne pensais pas que ce mariage dût être aussi prompt; il me faut au moins quelques jours pour m'habituer à cette idée.

DONA MENTIA. Caprice de jeune fille... et moi qui croyais dans un instant présenter à nos amis Fernand, comme ton époux, comme mon fils.

DOLORES. Pas encore, ma mère... oh! pas ce soir; Fernand lui-même a compris.

DONA MENTIA. Eh bien! soit; mais voici l'heure de notre réunion, tâche au moins de quitter ce visage soucieux?

DOLORES. Oui, ma mère, je serai gaie... je tâcherai de l'être.

SCENE XI.

Les Mêmes, LUIZA, INIGO, Invités.

LUIZA. Oh ! c'est charmant, nous voilà au grand complet. Jusqu'au respectable alcade, qui arrive en même temps que les autres; il n'en est pas de même au tribunal.

INIGO. C'est que la présence d'un homme aussi grave que je le suis n'est pas inutile pour tempérer la fougue d'une réunion aussi jeune... et je viens apporter à tout ce qui va se faire ou se dire la sanction de l'autorité.

LUIZA. Eh! vous ne pouvez rien sanctionner, magistrat sans fonctions.

INIGO, *à Dolores*. Ma charmante cousine a-t-elle à ce sujet une heureuse réponse à me donner?

DOLORES. Je sais que don Fernand s'est occupé de vous.

INIGO. Enfin, je pourrai donc bientôt vous marier toutes.

LUIZA. Oh! senor, rien ne presse; l'année n'est pas féconde en mariages.

INIGO. Comment? est-ce qu'il y a disette de maris?

LUIZA. D'ailleurs depuis le temps, vous ne sauriez peut-être plus comment nous bénir.

INIGO. Croyez-vous donc que j'aie oublié mon formulaire... mais au fait, dans votre propre intérêt, vous devriez m'aider à rappeler ma mémoire ; qu'une de vous, senoras, me présente celui qu'elle aime... et je les unis... provisoirement.

DOLORES, *à part*. Bientôt dix heures, et il n'arrive pas.

LUIZA. C'est juste, au fait; alors, ce doit être par rang d'âge, et notre aînée à toutes, Dolores, nous donnera l'exemple.

DOLORES. Moi ?

LUIZA. Et puis, il te sera peut-être moins difficile de faire un choix, ou du moins de l'avouer.

DOLORES. Comment?

LUIZA. Le choix est peut-être déjà fait?

INIGO. Allons, ma cousine, un peu de complaisance, aidez-moi à conserver ma main, et le souvenir de mes devoirs.

DOLORES. Modérez cette ardeur, Perez, moi, je n'aime personne.

LUIZA. Allons, voilà que tu prends encore ton air sérieux... tu vas toutes nous attrister.

DOLORES, *agitée*. Moi! oh! j'en serais désolée... mais non, je suis gaie, très-gaie, prête à prendre part à vos plaisirs. Voyons, que faisons-nous ce soir? Luiza, que proposes-tu? J'attends, et vous verrez si je serai la plus triste.

LUIZA. Écoute donc, comme je te soupçonne de dissimulation, je veux, puisque tu n'aimes personne, que l'on s'en rapporte au jugement de Dieu... et le premier cavalier qui entrera sera celui que nous te donnerons pour époux... provisoire.

INIGO. C'est cela; et moi, je vous marierai... toujours provisoirement.

DONA MENTIA, *qui cause à l'écart*. Allons, enfans, cessez donc de pareilles plaisanteries.

LUIZA. Laissez, ma tante; Dolores veut prouver qu'elle est d'une gaîté folle. Allons, attention au premier entrant.

TOUS. Attention!

(Tous les regards restent fixés avec curiosité sur la porte d'entrée.)

DOLORES, *à part*. Il ne vient pas!

(La porte s'ouvre.)

LUIZA, *avec joie*. C'est Fernand ; le sort est juste.

DOLORES, *avec effroi*. Fernand!

SCENE XII.

Les Mêmes, FERNAND.

LUIZA, *le prenant par la main, et le conduisant devant Dolores*. Senor cavalier, fléchissez le genou devant votre dame et maîtresse.

FERNAND. Comment? expliquez-moi...

DOLORES. Vous devriez renoncer à cette folie, le caractère grave de don Fernand.

FERNAND. Ah! c'est une plaisanterie.

LUIZA. Le sort vous condamne à être le mari de Dolores... pour toute la soirée.

INIGO. Et me voilà prêt à vous unir.

FERNAND. Nous unir, vous?

DOLORES. De grâce!..

LUIZA. Passons dans la chambre voisine, nous ne manquerons pas de témoins.

DOLORES. Pardonnez, Fernand... je ne vous exposerai pas...

FERNAND, *gravement*. Mais pourquoi, senora?.. il faut bien un peu se prêter aux plaisirs de ces jeunes filles.

INIGO. Allons, je suis prêt.

FERNAND, *prenant la main de Dolores*. Nous unir! (*après un instant d'hésitation*), allons, senora.

(Ils sortent suivis de tout le monde.)

SCENE XIII.

LUIZA, DONA MENTIA.

DONA MENTIA. Et c'est avec de semblables légèretés que Perez espère fléchir ses supérieurs.

LUIZA. Bah! ma tante, c'est en famille, personne ne le saura.

DONA MENTIA. Vous êtes aussi folle que lui.

LUIZA, *regardant dans la pièce voisine.* Mais voyez donc, ma tante, quel air de gravité y met don Fernand... et Dolores... elle semble émue comme si cela était sérieux. L'alcade leur fait les questions d'usage avec une solennité... on prononce le oui fatal... l'anneau de Fernand passe au doigt de Dolores... tout est terminé.

SCENE XIV.

TOUS, *puis* ARTHUR.

DOLORES, *très-émue.* Finissons tout ceci; don Fernand, veuillez reprendre votre bague.

FERNAND. Pas encore, de grâce!

DOLORES, *à part.* Oh! je suis toute tremblante .. il me faisait peur.

ARTHUR, *qui est entré, et s'est approché d'elle. Bas.* Tout est prêt... dans une heure, nous pourrons partir.

FERNAND. Partir?

ARTHUR, *haut, saluant.* Permettez, senora...

FERNAND, *se plaçant entre eux deux.* Vous vous trompez, monsieur, ce n'est plus la senora Dolores.

ARTHUR. Comment?

FERNAND, *avec force.* C'est dona Fernand de Mentia... ma femme!

TOUS. Sa femme!

DOLORES, *vivement.* Mais monsieur, cette cérémonie... l'alcade.

INIGO. Sans doute.

FERNAND, *sortant un papier.* Seigneur alcade, j'avais sollicité pour vous... je viens de recevoir cette dépêche du ministère; depuis trois jours, vous êtes réintégré...

INIGO. Quoi! depuis trois jours!

FERNANDO. Vous avez droit de marier, (*à Dolores, lui étendant la main sur l'épaule*) et vous voyez bien que vous êtes ma femme.

ACTE II.

Même décoration qu'au premier acte.

SCENE PREMIERE.

FERNAND, *seul.*

Enfin, les dangers de cette nuit sont passés... Pauvre Dolores, combien tu as dû maudire ma vigilance de geôlier! Et c'est en me faisant maudire de toi que j'aime plus que ma vie, qu'il faut que je te sauve de l'égarement passionné de ton cœur. Il faut qu'aux yeux de tous je donne à ma conduite une apparence de bizarrerie mystérieuse, déloyale même; car il faut qu'aux yeux de tous la vérité soit cachée; il faut que ta mère elle-même ignore la séduction dont tu as failli être victime... Et lui, ton amant, qui, cette nuit sans doute, attendait le signal convenu pour votre fuite, de quelle impatience n'aura-t-il pas été dévoré en ne le voyant pas paraître!... de quelle fureur jalouse n'aura-t-il pas été transporté, s'il a su que j'avais obtenu de l'estime de ta mère le droit de veiller près de toi dans cette chambre... mais il aura contenu son impatience, renfermé sa fureur; il n'aura pas osé pénétrer jusqu'ici... son audace aura hésité devant le danger... Oh! c'est que, je le jure, s'il était venu ainsi, moi, sans pitié, sans remords, je l'aurais tué, l'infâme!..

SCENE II.

FERNAND, FORTUNÉ.

FORTUNÉ, *à part.* Il paraît que mon maître n'a guère dormi non plus, et qu'il n'a pas eu la peine de s'habiller en se levant ce matin.

FERNAND. Eh bien, Fortuné?

FORTUNÉ. J'ai suivi vos ordres, monsieur; j'ai fait sentinelle toute la nuit sous la fenêtre, dans le jardin.

FERNAND. Qu'as-tu remarqué?

FORTUNÉ. Bien des choses.

FERNAND. Quoi donc ?

FORTUNÉ. Faut-il vous dire en détail tout ce que j'ai vu...

FERNAND. Tout ce que tu as vu.

FORTUNÉ. D'abord à huit heures trente-cinq, heure de l'almanach, le soleil s'est couché...

FERNAND. Après?

FORTUNÉ. A neuf heures, nuit complète, je n'ai plus rien vu...

FERNAND. Mais...

FORTUNÉ. La lune s'est levée à dix.... alors, monsieur, moi qui aime à voir les lieux qui m'entourent, j'ai été ravi.... et puis je me disais : Regarde, Fortuné, voilà que pour éclairer un simple mortel comme toi, la nature envoie un de ses phénomènes.... et toi-même, mon garçon, n'es-tu pas un phénomène? toi, né dans la Normandie, le pays du cidre et des femmes blondes, et qui te promènes nonchalamment au clair de la lune sur le sol de l'Espagne... l'Espagne, la patrie des femmes brunes, du chocolat de Bayonne et des oranges de Portugal...

FERNAND. Mais ce n'est pas là ce que je te demande.

FORTUNÉ. Vous me demandez ce que j'ai vu...

FERNAND. Sans doute...

FORTUNÉ. Eh bien ! monsieur, excepté la lune, les étoiles, des papillons noirs et des chauves-souris, je n'ai vu rien autre chose.

FERNAND. Cela suffit...

(Il ne l'écoute plus.)

FORTUNÉ, *à part*. Au fait, il ne m'avait pas expliqué la cause de la faction... c'était peut-être pour veiller aux fruits du jardin, servir d'épouvantail aux oiseaux..... voilà ces dames, je me retire.

SCENE III.

FERNAND, DONA MENDORA, LUIZA

LUIZA. Vous aussi, Fernand, vous avez veillé!... ah ! quelle nuit vous nous avez fait passer à toutes !...

FERNANDO. Croyez que j'en souffre plus que vous... plus qu'elle-même...

LUIZA. Elle a bien souffert, pourtant.

DONA MENTIA. La pauvre enfant, est-elle plus calme enfin ?

LUIZA. Elle a long-temps pleuré, sangloté, prié... oh ! alors, sa douleur me faisait bien mal, et je pleurais aussi, moi.

FERNAND. Et vous me maudissiez avec elle.... moi, l'auteur de ses maux.... moi dont la conduite semble digne de tant de mépris !..

DONA MENTIA. Moi, je ne vous maudis pas, Fernand : n'êtes-vous pas l'époux que mon cœur avait choisi pour ma fille?..

LUIZA. Et moi je vous aime toujours comme un bon parent... mais ne pouviez-vous vous dispenser...

DONA MENTIA. Eh ! qu'importe, un peu plus tôt, un peu plus tard, puisque cela devait être...

LUIZA. Oh ! ma tante, c'est que ma sérieuse cousine est femme, après tout ; et qu'une femme ne pardonne jamais une déloyauté, même à celui qu'elle aime.

DONA MENTIA. Mais enfin, comment est-elle maintenant?...

LUIZA. Mais, après bien des larmes, elle a tout-à-coup cessé de pleurer... Non, a-t-elle dit, non, je ne suis pas la femme de Fernand ; je ne suis pas mariée, il le sait bien, il ne soutiendra pas une action aussi étrange... et le conseil ne peut consacrer une telle union.

FERNAND. Non, sans doute, et ce mariage sera déclaré nul....

DONA MENTIA. Et moi, mon ami, je pense le contraire. Hasard ou méprise, ce mariage ne fait que remplir la dernière volonté de mon époux. D'ailleurs, j'ai fait des démarches, et j'ai invoqué dans ce but une puissante recommandation.

FERNAND. Je ne veux pas même espérer la confirmation d'un lien formé sous d'aussi tristes auspices.

DONA MENTIA. Allez, mon ami, mon fils, ne vous effrayez pas d'un caprice de jeune fille... plus tard, cette douleur, cette colère passeront ; elle vous pardonnera, vous aimera...

FERNAND. Elle me pardonnera ! oui, je l'espère... mais m'aimer !..

LUIZA. J'entends ma cousine.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, DOLORES.

(Dolores entre lentement l'œil fixe, et portant sur sa figure pâle l'empreinte d'une grande douleur concentrée. Dans toute cette scène, sa parole est brève et amère.)

DOLORES. Ah ! don Fernand...

(Elle fait un mouvement comme pour se retirer.)

FERNAND, *s'avançant vers elle*. Oh ! je vous en supplie... restez...

DOLORES. Vous me suppliez, monsieur, il vous siérait mieux de me l'ordonner...

FERNAND. Moi... Dolores...

DOLORES. Mais n'agissez vous pas déjà en maître ici?... n'avez-vous pas voulu rester dans cette maison, dans cette chambre, comme si votre droit eût été incontestable...

DONA MENTIA. J'y avais consenti, ma fille...

DOLORÈS. Oui, ma mère, mais ce consentement devait-on vous le demander?.. (*Avec fierté.*) Mais, don Fernand, pour agir comme vous le faites, êtes-vous bien sûr des droits que vous avez sur moi... sur mon cœur?.. vous n'en avez plus, vous ne pouvez plus en avoir... et sur ma personne, croyez-vous donc, monsieur, que le conseil les confirmera?

FERNAND. Accablez-moi, Dolores, je ne puis encore me justifier...

DOLORES, *avec colère*. Se justifier, bon Dieu! l'entendez-vous... mais, il est vrai, voici ma cousine qui vous regarde elle sans colère, sans mépris; et ma mère, ma mère qui a vu ma douleur et qui ne vous hait pas... En vérité, vous n'avez pas besoin de vous justifier, monsieur, c'est moi qui ai tort, qui suis folle, indigne de vous, qui dois vous demander pardon de mes larmes, de ma colère; c'est à moi de me jeter à vos pieds, comme une esclave qui a fui sa chaîne, et qui vient, suppliante, demander qu'on lui permette de la reprendre...

(Fernand, accablé, reste la tête appuyée dans ses mains.)

DONA MENTIA. Oh! ma fille, ma fille!..

DOLORES. N'est-ce pas, ma mère, vous l'aimez bien, vous, ce noble Fernand; vous l'aimez comme votre fils, et votre fille est insensée de ne pas l'aimer comme son époux... N'est-ce pas, ma mère, que je suis une fille rebelle, que peut-être vous allez maudire?..

DONA MENTIA. Cruelle enfant... parler ainsi à ta mère...

DOLORES, *se jetant dans les bras de sa mère en sanglotant*. Ma mère! ma mère! oh! c'est que je suis si malheureuse...

LUIZA, *à Fernand*. Ma pauvre cousine... c'est plus sérieux que je ne le pensais... si vous le pouvez, Fernand, hâtez-vous de vous justifier...

FERNAND. Pas encore.... je ne le puis....

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. M. Arthur de Lucenay.

LUIZA. M. Arthur... maintenant...

FERNAND, *vivement*. Quoi! il ose... dites-lui...

DOLORES, *se retirant des bras de sa mère et interrompant Fernand avec force*. Je vous dis, monsieur, que vous n'êtes pas encore maître, non, je ne vous reconnais pas encore le droit de commander ici... (*Au domestique.*) Faites entrer M. Arthur...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, ARTHUR.

ARTHUR, *à Dolores*. Je viens, senora, de la part de l'alcade, vous dire que le conseil est maintenant assemblé, et que l'alcade Perez, en avouant hautement sa légèreté, espère vous faire rendre justice.

DONA MENTIA. Que pensez-vous donc qu'il soit décidé?

ARTHUR. Je pense, madame, que votre fille ne sera pas condamnée à subir les conséquences d'une indigne surprise.

DONA MENTIA. Mais à quel titre vous, un étranger, vous mêlez-vous de cette affaire?..

ARTHUR, *embarrassé*. A quel titre?

DOLORES. Moi je vous en remercie, monsieur... ces démarches, je les accepte... puisque dans ma famille chacun semble vouloir m'engager malgré moi, il faut bien que j'accepte la protection d'un étranger... la vôtre, monsieur Arthur...

ARTHUR. Je tâcherai de me montrer aussi digne de cette confiance que j'en suis fier.

FERNAND. Vous êtes un noble protecteur en effet, monsieur Arthur.

ARTHUR. Du moins je sais me faire accepter, don Fernand.

FERNAND, *à mi-voix*. Vos démarches ont dû être surtout dangereuses pour moi... vous savez si bien comment on fait annuler un mariage...

ARTHUR, *de même*. Mais je tiens surtout à ce qu'elles réussissent aujourd'hui... et elles réussiront...

FERNAND. Peut-être!.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, INIGO.

(Inigo entre. Silence et anxiété générale. Inigo reste à la porte, les yeux baissés, et tout abattu.)

DOLORES, *s'approchant froidement de lui*. Eh bien! parlez... qu'a décidé le conseil?

INIGO. Je ne suis plus alcade...

DOLORES. Ceci est juste déjà... ensuite...

INIGO. Dieu m'est témoin que si je déplore ma fatale légèreté, ce n'est plus pour ma fortune, pour mon état perdu... mais

bien pour le malheur que j'ai attiré sur vous.

DOLORES. Mais parlez, parlez donc...

INIGO. Pardonnez-moi... et soumettez-vous... dona Fernand.

ARTHUR. Quoi ?

INIGO. Le mariage est reconnu valable.

DOLORES. Ah ! mon Dieu, vous l'avez permis !

(Elle tombe accablée, Arthur s'empressant près d'elle.)

ARTHUR. Dolores... oh ! mais il faut la secourir... qu'on appelle un médecin...

FERNAND. A moi seul appartient de secourir ma femme, à moi seul le droit de commander ici.

ARTHUR. Que dites-vous ?

FERNAND. Je dis que je suis chez moi, et que je vous ordonne de sortir.

ARTHUR. Chez vous..... cela est vrai.... mais... nous nous reverrons, monsieur.

DONA MENTIA. Mon Dieu ! quel air menaçant... ma fille, me serais-je trompée à ce point ?

FERNAND, *à Dolores*. Rassurez-vous, Dolores, vous restez maîtresse de vos volontés, je n'exige rien, je ne demande rien... la maison de votre mère sera, tant que vous le voudrez, un asile inviolable pour vous.... en ce moment, ma présence vous est odieuse... je me retire... et je ne reviendrai que si vous daignez me faire appeler, ou accéder à une demande que je vous adresserai bientôt peut-être.

(Il sort.)

SCENE VII.

DOLORES, LUIZA, DONA MENTIA.

DONA MENTIA. Allons, mon enfant..... essaie de réfléchir... de te calmer...

DOLORES. Me calmer ! il le faut bien, puisque les interprètes de la loi m'ont déclarée soumise à l'amour d'un homme que mon cœur repousse.

LUIZA. Mais cette haine... ne peut durer toujours...

DOLORES. Toujours...

DONA MENTIA. Pauvre enfant... mais que de douleurs pour l'avenir si cela était vrai !..

DOLORES, *lui prenant la main*. Et cela est vrai, ma mère !..

LUIZA. Mais, ma cousine, tout le monde connaît le caractère, les vertus de Fernand, et en vérité on se sent plus porté à te blâmer qu'à te plaindre...

DOLORES. Eh bien ! j'aime mieux qu on me blâme... je serai seule à souffrir, au moins...

DONA MENTIA. Dolores... mon enfant... seule à souffrir, dis-tu.. et moi, et ta mère ?

DOLORES. Oh pardon ! pardon, ma bonne mère... oui, vous souffririez de mes douleurs... et pour vous, pour vous je dois me résigner...

LUIZA, *à part*. Allons... elle pleure maintenant... j'aime mieux cela que sa douleur muette et froide...

DONA MENTIA. Et puis dans l'entretien que vous avez eu le jour de son arrivée, tu n'as pas repoussé son amour... ce retard que tu lui demandais, il pouvait l'attribuer à une crainte pudique... mais écoute-moi donc...

DOLORES, *absorbée*. Oui.... je vous écoute...

LUIZA. D'ailleurs, est-il possible de se conduire avec plus de délicatesse ?

DONA MENTIA. Avec quel respect il se soumet.. voyons, juge toi-même, mon enfant... mais réponds-moi ...

DOLORES. Oui... oui.

DONA MENTIA. De lui même, il a déclaré que tu resterais ici, dans la maison de ta mère, libre comme si tu n'étais pas mariée, comme s'il n'avait pas le droit d'exiger que tu vinsses occuper dans sa maison la place que devrait y occuper sa femme....

DOLORES. Sa femme... sa femme. . c'est vrai, mon Dieu ! je suis sa femme.

SCENE VIII.

LES MÊMES, FORTUNÉ.

FORTUNÉ, *d'un air embarrassé*. C'est une lettre... de la part de mon maître... pour madame.... mademoiselle.... non, non, pour (*A part*. Ma foi je ne sais pas lequel... (*Dolores prend la lettre qu'elle garde à la main sans la lire*) pardon, mademoi... madame... (*A part.*) que c'est gênant de ne pas connaître la profession des gens. (*Haut.*) Mon maître désire une réponse... une pauvre petite ré...

DOLORES. Dites à votre maître que, quel que soit l'objet de cette lettre, maintenant, sa volonté doit être la mienne...

FORTUNÉ, *vivement*. Votre parole d'honneur... (*plus doucement*) c'est que je crois qu'il demande la permission de venir...

DOLORES. Eh bien ! je l'attends...

FORTUNÉ. Vrai... ah ! que le bon Dieu vous le rende... brave dame, allez... (*Apart.*) Décidément, c'est ça le vrai nom.

DONA MENTIA. Allez, allez, mon ami...

FORTUNÉ. Si j'y vais... pour une si bonne nouvelle... c'est-à-dire, que j'y cours... j'y vole... (*Il sort en courant, et se heurte le genou à un fauteuil.*) Faites pas attention... je sais ce que c'est...... c'est la bonne nouvelle de monsieur.

(Il sort.)

SCENE IX.

DONA MENTIA, LUIZA, DOLORES.

LUIZA. Pauvre garçon... il faut que le maitre soit bien triste pour que le valet le soit tant...

DONA MENTIA, *à Dolores*. C'est bien, mon enfant... tâche de lui parler avec calme...

DOLORES. Peut-il en être autrement?.. je suis sa femme!..

DONA MENTIA. Et tu lui diras...

DOLORES. Moi, j'attendrai ses ordres...

DONA MENTIA. Des ordres.. Fernand, ne t'en donnera jamais... On vient, je compte sur toi ma fille... songe que Fernand...

DOLORES. Est mon mari... mon maître... je ne l'oublierai pas, ma mère!

SCENE X.

LES MÊMES, FERNAND.

FERNAND, *entrant*. Veuillez me pardonner, si au lieu d'attendre votre volonté, j'ai sollicité la grâce de vous voir...

DOLORES. Ce n'est pas une grâce, monsieur, c'est un droit...

FERNAND. Quelles que soient les apparences, croyez que je n'abuserai jamais d'un hasard...

DOLORES. Dont vous avez cruellement profité cependant... toutefois, je dois vous remercier d'un procédé que je ne pouvais plus espérer... et la liberté que vous voulez bien me laisser....

FERNAND. Que je vous laisserai toujours...

DOLORES. Je voudrais pouvoir m'en montrer plus reconnaissante, monsieur...

FERNAND. Peut-être qu'un jour vous me croirez digne d'être traité, sinon en époux, du moins en ami..

DONA MENTIA. Elle vous rendra justice, Fernand... mon ami... mon gendre...

(Elle lui tend la main.)

FERNAND. Merci de cet espoir... mais c'est pour justifier une conduite étrange, que je vous prie de m'accorder un entretien, une explication...

DOLORES. Que je désire aussi, monsieur, car il faut bien que nous sachions tous deux la vérité sur notre position... mais cet entretien sera long, pénible surtout. . permettez que je m'y prépare, j'ai besoin de recueillir mes forces... j'ai besoin de prier... venez, ma mère, nous prierons ensemble...

FERNAND. Je me retire... et lorsqu'il vous plaira...

DOLORES. Non, monsieur.... restez.... vous êtes ici...chez vous... venez, ma mère.

(Elles sortent.)

LUIZA, *tendant la main à Fernand*. Et moi aussi, Fernand, je vais prier pour vous et pour elle...

FERNAND. Merci, ma bonne Luiza, merci...

LUIZA. Elle vous en veut cruellement, votre bonne Luiza... de lui donner envie de pleurer, elle qui aime tant à rire...

(Elle sort.)

SCENE XI.

FERNAND, *puis* ARTHUR.

FERNAND. Hélas! je le vois, ma vie s'accomplira comme elle a commencé.... jamais de bonheur, jamais d'amour... du moins, je l'aurai sauvée... et maintenant, pour qu'elle soit moins malheureuse, il faut que j'arrache de son cœur l'amour qu'elle garde pour cet Arthur... quand elle saura bien ce qu'il est, tout le mépris qu'il mérite, elle se consolera peut-être d'en être séparée...

(Il s'assied; Arthur entre sans voir Fernand.)

ARTHUR. Il faut que je la voie... oh! je lui parlerai à tout prix, et malgré cet homme, qui semble un mauvais génie toujours placé sur mes pas...

FERNAND, *se levant sans se montrer*. Arthur ici, quelle audace!..

ARTHUR. Personne ne m'a vu...

FERNAND, *se montrant*. Excepté moi, pourtant...

ARTHUR. Vous!.. (*se remettant*) je ne vous cherchais pas en cet instant, et pourtant, je vous jure que j'avais l'intention de vous rendre ma visite.

FERNAND. Et moi, je pensais que mieux conseillé, vous étiez déjà parti pour éviter la mienne...

ARTHUR. Vous verrez bientôt que je ne suis pas de ces gens qui partent d'un pays sans acquitter leurs dettes.

FERNAND. C'est pourtant ainsi que vous avez quitté l'Angleterre...

ARTHUR. C'est qu'alors il ne s'agissait pas de régler un compte d'homme à homme... En Angleterre, la justice ne s'occupe-t-elle pas des affaires d'amour?..

FERNAND. Oui, quand elles ne peuvent plus être des affaires d'honneur...

ARTHUR. Très-bien, monsieur... entre nous deux, toute parole offensante devient un luxe inutile... on ne tue qu'une fois, et j'ai déjà contracté deux dettes envers vous... l'une...

FERNAND. Qui date de Londres et que vous avez paru vouloir oublier...

ARTHUR. Dites plutôt en éloigner un peu le paiement...

FERNAND. Et moi, j'ai pu garder quelque pitié tant qu'il s'agissait de l'honneur d'une fille étrangère; mais vous avez voulu souiller celle qui devait porter mon nom.. Oh! malheur à vous, car cette fois encore le hasard m'a bien servi, et je suis venu à temps...

ARTHUR. J'ai hâte de savoir si le hasard d'un combat vous servira aussi bien... Un combat mortel, entendez-vous?

FERNAND. Oh! comptez-y... mais plus tard...

ARTHUR. Comment?..

FERNAND. Votre haine vous fait désirer bien vite l'instant de ma mort... mais moi, qui ne fais que vous mépriser... j'attendrai...

ARTHUR. Mais vous n'êtes pas un lâche pourtant?..

FERNAND. Vous savez bien lequel de nous deux mérite ce nom...

ARTHUR. Monsieur!..

FERNAND. Oh! je ne suspecte pas votre courage... de duelliste .. et je vous ferai l'honneur de me mesurer avec vous...

ARTHUR. Ah! enfin!

FERNAND. Mais dans une heure, car maintenant il faut que je parle à dona Fernand... à ma femme.

ARTHUR, *à part*. Sa femme!..

FERNAND. A ma femme que j'attends ici...

ARTHUR. Loyal époux... si *votre femme* ne vous parle que de l'amour que vous lui inspirez, l'entretien ne sera pas long.

FERNAND. Trop long peut-être si vous en faites les frais...

ARTHUR. Au revoir donc... et ménagez mon impatience...

FERNAND. Comptez sur la mienne.

(Arthur sort.)

SCENE XII.

FERNAND, *puis* DOLORES.

FERNAND A bientôt, à bientôt, monsieur Arthur... Elle va venir... Oh! mon Dieu! la certitude d'un danger mortel me trouverait moins ému... c'est que là aussi, il y va de ma vie... Allons, du courage, et songeons qu'il s'agit aussi pour elle du repos de tout son avenir...

DOLORES, *entrant*. Me voici, monsieur, préparée à tout entendre... à tout vous dire... oui tout... Dieu m'en donnera la force...

(Ils s'asseyent.)

FERNAND. Je réclame votre patience pour une longue histoire... il s'agira moins de moi que d'un autre, que ma triste destinée m'a souvent fait rencontrer... d'un homme, qui marche insouciant et railleur, jetant l'insulte, la honte et le deuil sur tout ce qu'il rencontre... et cet homme, hélas! vous aussi, vous l'avez rencontré... Dolores...

DOLORES. Moi!.. mais, monsieur, je ne vous comprends pas!..

FERNAND. Pas encore... cela peut être... Un jour... c'était à Paris, le hasard me poussa au milieu d'une brillante orgie... Pendant le repas, lorsque les fumées du vin échauffaient les têtes, un toast fut porté à l'un de ces jeunes fous... A notre maître, s'écria-t-on, à celui qui, las de triompher en se jouant des plus difficiles beautés de notre France, a juré de lever un tribut sur l'Europe entière... à lui donc, et au premier succès de son audacieuse tentative... Alors un toast fut porté de nouveau; et ce lâche, fier de l'encens que lui jetaient ses amis, jura qu'il tiendrait parole... Mais que dis-je?.. ce lâche. . oh! vraiment, pour ses amis, c'était au contraire un aventureux et intrépide jeune homme... chaque séduction était entourée de dangers... En Angleterre, il affrontait la rigueur des lois; en Italie, il bravait le poignard ou l'épée; partout enfin, il jouait sa vie contre une nouvelle conquête qu'il ambitionnait, non pour garder précieusement son amour, mais afin que, revenu à Paris, il pût dire à ses compagnons de débauche : Camarades, admirez les fruits de mon voyage : voici encore une fille que j'ai corrompue... une belle prostituée que je vous amène!..

DOLORES. Oh! mais cela est horrible...

FERNAND. Ce n'est pas tout cependant... Il avait de nouveau quitté la France: il

s'agissait pour lui d'aller cueillir une palme plus glorieuse que celles ramassées en Italie, où l'amour est si facile à naître, si irrésistible dans son entraînement. C'était en Angleterre, à Londres, sous un ciel froid qui glace les mœurs et tempère les passions, que le séducteur devait choisir une nouvelle victime... Et moi aussi, je vins à Londres, et j'y vins à temps pour sauver une tendre et pure jeune fille, l'unique enfant d'un noble vieillard. Par moi, le père fut instruit; et pour que la honte du coupable devînt un remède à l'amour qu'il avait inspiré... on tendit piége contre piége; on le laissa agir... employer un faux prêtre, de faux témoins, un mariage simulé. Et maintenant, savez-vous quel était le chef de ces jeunes désœuvrés qui usent dans des débauches hâtives leur ame et leur fortune... quel était cet homme qui avait juré la honte et le déshonneur des familles... le savez-vous?.. Oh! vous le devinez, car je vous vois pâlir!..

DOLORES. Quoi!.. ce lâche .. c'était...

FERNAND. C'était Arthur de Lucenay!..

DOLORES. Arthur! ô mon Dieu!.. mon Dieu!.. un faux mariage, dites-vous, un faux prêtre... et puis après, n'est-ce pas une fuite prompte, un enlèvement... Oh! mon Dieu! et c'est là le sort qu'il me réservait...

FERNAND. Et puis, quand le mariage eût été vrai, une fois en France, la loi le rendait nul...

DOLORES. Oh! mais vous ne me trompez pas, vous êtes un homme loyal, Fernand, un pareil mensonge n'aurait pas souillé vos lèvres... J'ai rassemblé toutes mes forces pour vous entendre; j'ai dévoré ma souffrance, étouffé mes cris... mais maintenant, sur votre ame, sur votre salut éternel, jurez, jurez, monsieur, que vous ne m'avez pas trompée...

FERNAND. J'ai dit la vérité..

DOLORES. Mais si cela est pourtant... comment, lorsqu'il vous a revu ici, a-t-il pu supporter votre présence sans trembler et sans fuir?.. Comment ne l'avez-vous pas accablé de votre mépris... répondez, Fernand... quand on sait de tels crimes, quand on en rencontre l'auteur, est-ce qu'on ne l'écrase pas comme un infâme?..

FERNAND. Nous nous sommes vus face à face, et tous deux nous sommes restés calmes, lui, parce qu'il a l'audace du crime, moi, parce que j'ai le sang-froid de l'expérience... et d'ailleurs, c'était sans éclat, sans violence qu'il fallait empêcher votre fuite.

DOLORES. Quoi! vous saviez?..

FERNAND. Que vous deviez fuir cette nuit; oui, Dolores, et voilà tout le secret de ma conduite... voilà pourquoi j'ai saisi le hasard qui s'est offert, pour mettre un obstacle sacré entre vous et l'homme qui ne pouvait jamais être digne de vous!..

DOLORES. Vous saviez tout... et vous vouliez me sauver...

FERNAND. Ce mariage, je ne croyais pas qu'il serait déclaré valable; je ne voulais pas même l'espérer... et maintenant que je vous ai conservé l'honneur... garantie de cet homme... cette union sera nulle pour nous... Demain... aujourd'hui même, je quitterai de nouveau l'Espagne... et jamais vous n'entendrez parler de Fernand, ni de son malheureux amour...

DOLORES. Oh! pardon! pardon! de vous avoir calomnié dans mon cœur, vous qui êtes si loyal et si noble... Malheureuse! qui ai cédé à une fatale inspiration; qui ai pris pour de l'amour ce qui n'était que délire ou folie... quand je vous repoussais, vous que mon père mourant avait choisi; vous si généreux et si bon...

FERNAND. Oh! arrêtez, arrêtez, Dolores... Maintenant que cet Arthur n'est plus un rival que je redoute... ne me donnez pas un espoir qui devrait se dissiper... ne faites pas briller à mes yeux une première lueur de bonheur, s'il faut qu'elle s'évanouisse...

DOLORES. De l'espoir... du bonheur... hélas! Fernand, il n'en est plus... ni pour vous ni pour moi...

FERNAND. Que dites-vous?

DOLORES. Après vos aveux qui vous justifient, vous ennoblissent... viennent les miens qui me couvrent de honte... A mon tour de demander grâce et de la demander sans espoir de pitié ni de pardon...

FERNAND. Vous.... vous, Dolores!.... mais qu'avez-vous donc à m'apprendre?..

DOLORES. Que, si j'ai pu me décider à fuir mon pays, ma famille, ma mère, c'est que ma famille m'eût reniée, méprisée; c'est que ma mère m'eût maudite... Si j'ai consenti enfin à accepter un nom désho-

noré, c'est que j'ai pensé qu'il valait mieux laisser la honte derrière soi, que de rester à la braver en face...

FERNAND. Oh! je crains de vous comprendre.

DOLORES. Don Fernand, vous parlez de me conserver votre nom pur et sans tache... eh bien! il faut que vous sachiez tout, ce nom... le laisserez-vous à la maîtresse d'Arthur?.. le donnerez-vous aussi à la mère de son enfant?..

FERNANDO. Sa maîtresse! son enfant! oh! malheureux!.. malheureux!..

(Il reste accablé, Dolores est tombée à genoux.)

ACTE III.

Un salon.

SCENE PREMIERE.

DOLORES, FORTUNÉ.

(Au lever du rideau, Dolores, placée devant une table, est occupée à écrire: Fortuné se tient debout et semble attendre ses ordres.)

DOLORES, *à elle-même*. Oui, je veux du moins qu'il sache bien que je connais toute sa vie passée, que si je fus sa victime, désormais il ne me trompera plus par de faux dehors!.. Il ne faut pas que, triomphant, il se dise: cette femme, je l'ai indignement trompée, j'ai flétri sa vie... et elle m'aime toujours, elle me regrette et pleure d'être séparée de moi... oh! patience, Arthur, si je pleure maintenant... (*Se promenant à grands pas.*) Patience! et le temps viendra où je te montrerai qu'on ne se rit pas de notre amour, de notre honneur, comme on se rit peut-être de l'honneur et de l'amour de vos femmes de France...

FORTUNÉ. Je crois que je commence à en entendre un peu trop... voilà une heure que je suis là à écouter cette pauvre dame qui se parle à l'oreille... hum... hum...

DOLORES. Ah!... Fortuné... j'oubliais que vous étiez là...

FORTUNÉ. Je ne l'oubliais pas, moi, madame...voilà pourquoi je me suis permis le petit enrouement que vous venez d'entendre.

DOLORES. Où est... votre maître?

FORTUNÉ. Chez lui, madame.

DOLORES. Et que fait-il depuis?..

FORTUNÉ. Depuis sa dernière conversation avec vous.. hélas! madame, depuis ce moment-là, il a dû se préparer quelque chose de bien agréable pour moi, car le pauvre cher homme, il avait l'air accablé, malheureux... il se promenait à grands pas... comme vous tout-à-l'heure, se parlait à lui-même, comme vous tout-à-l'heure, disait des mots sans suite, des choses insignifiantes, comme vous tout à..

DOLORES. Assez... et est-il un nom que vous lui ayez entendu prononcer avec colère?...

FORTUNÉ. Oui, celui de M. Arthur.... toujours comme vous tout-à-l'heure.

DOLORES. Oh! plus de doute alors... mais je ne veux pas exposer ses jours... Mon ami, tenez, chargez-vous de cette lettre, portez-la chez M. Arthur; s'il est absent, trouvez-le n'importe où... oh! vous le ferez, car il s'agit du repos, de la vie de votre maître...

FORTUNÉ. Oui, madame, oui, je le ferai et malgré notre destinée opposée encore; car mon repos et ma vie, je sens là, voyez-vous, que je donnerais tout pour lui.

DOLORES. C'est bien... allez...

(Fortuné sort.)

SCENE II.

DOLORES, *seule*.

Mon Dieu!... mais il est donc des êtres sur qui s'appesantit votre colère!... Bien jeune encore, vous m'avez enlevé mon

père, mon père que j'aimais tant et dont le bras et la voix eussent pu me soutenir... et maintenant qu'il me reste une mère, il faut que je sois cause de sa honte, de sa mort peut-être, oh! oui, car pour elle le déshonneur, c'est la mort!... Et que répondre lorsqu'elle me dira : Si ton cœur s'est donné à un autre, cet autre, tu ne dois plus l'aimer, car il est indigne de toi, car sa vie est celle d'un infâme, faudra-t-il lui dire : Cet autre est le père de mon enfant, mon enfant.... malheureux dont la naissance sera une flétrissure éternelle, une honte ineffaçable que nul ne saura réparer, pauvre enfant qui grandira sans autre appui que ma main défaillante, qui ne lèvera les yeux que pour rencontrer des regards de mépris... Oh! vous le voyez bien, mon Dieu, qu'il est des êtres pour qui votre colère est sans pitié!

SCENE III.

DOLORES, DONA MENTIA.

DOLORES. Ma mère!...

DONA MENTIA. Oui, Dolores... oui, votre mère qui vient à vous sans larmes ni prières, car maintenant l'heure de la raison est arrivée... car tant qu'il restait quelqu'espoir d'annuler ce mariage, j'ai pu demander à Dieu de vous épargner une union que vous redoutiez injustement...

DOLORES. Injustement! ma mère... oh! mais c'est que vous ne saviez pas...

DONA MENTIA. Ce que j'ai deviné depuis peut-être...

DOLORES. Que dites-vous?..

DONA MENTIA. Ce qui naguère était une faute... et ce qui désormais serait un crime ; enfin, vous en aimiez un autre...

DOLORES, *tombant à genoux*. Et vous ne m'avez pas maudite....

DONA MENTIA. J'ai pleuré sur l'enfant qui n'avait pas eu confiance en sa mère, j'ai pleuré sur vous, car je voyais bien que votre bonheur serait sacrifié au devoir, à l'honneur, mais j'ai séché mes larmes, parce que j'ai vu que ce sacrifice était indispensable, parce que j'ai songé enfin à don Mentia votre père?..

DOLORES. Mon père!... mon père! ah! je le disais bien que je n'aurais rien à leur répondre... mon Dieu!...

DONA MENTIA. Allons... relevez-vous... relève-toi, ma fille... et s'il te reste un chagrin à me dire... une larme à verser... viens dans mes bras, car si sévère qu'elle se fasse, une mère est toujours mère, vois-tu... et son cœur se déchire quand pleure son enfant...

DOLORES. Ah! ma mère! ma bonne mère!... Mais, je n'ai plus rien à vous apprendre... à vous dire..., car... car je ne veux pas la tuer, mon Dieu!...

DONA MENTIA. Je dois te prévenir que dans un instant, Fernand sera ici...

DOLORES. Lui... ici!..

DONA MENTIA. Je l'ai fait appeler, parce que je dois remettre en ses mains celle qui désormais ne doit plus le quitter, je l'ai fait appeler enfin, pour lui rendre sa femme!...

DOLORES. Il va venir... il va venir, mon Dieu!.. et s'il parle, s'il dévoile tout devant elle!.. Oh! ma mère... s'il en est temps encore, souffrez qu'avant cette entrevue...

DONA MENTIA. Le voilà...

DOLORES. *à part*. Mon Dieu, prenez ma vie, mais ne frappez pas ma mère de ce terrible coup.

SCENE IV.

Les Mêmes, FERNAND.

FERNAND. Dolores... (*A dona Mentia.*) Je me rends à vos ordres, madame...

DONA MENTIA. Don Fernand, c'est un hasard qui vous a fait mon gendre, hasard funeste, puisqu'il a pu un instant effrayer ma fille, puisque sans lui vous seriez aujourd'hui son époux sans que personne puisse jamais élever un doute sur votre bonne foi, sur votre loyauté, que je n'ai jamais suspectée, moi..

FERNAND. Merci, merci, madame, de cette bienveillante opinion... mais permettez-moi de vous dire que maintenant...

DONA MENTIA. Maintenant, revenue d'un premier sentiment d'étonnement, de frayeur, Dolores... votre femme comprendra les devoirs que le ciel et la dernière volonté de son père lui imposent.

FERNAND. Mais je ne puis...

DOLORES, *vivement*. Monsieur.... (*bas*) monsieur.

FERNAND. Ayez confiance en moi... Dolores...

DONA MENTIA. Dolores est votre femme, c'est vous que son père et moi lui avons choisi pour guide, pour soutien dans la vie... c'est entre vos mains que je dois la remettre...

DOLORES. Que va-t-il dire, mon Dieu?..

FERNAND. Il se peut madame, que votre fille, plus calme enfin, soit moins effrayée de la situation où le sort l'a placée : il se peut que confiante en mon honneur... en mon dévouement, elle attende ma volonté, mais souffrez que cette volonté, je tarde encore à la faire connaître... d'ailleurs celle de votre fille doit être consultée aussi, et dans un instant je la supplierai de me la faire connaître.

DOLORES. Oh! merci, merci, monsieur,

DONA MENTIA. Soit, nous vous laissons, à bientôt, à bientôt, mon gendre...

(Elles sortent.)

SCENE V.

FERNAND, *seul*, *puis*, FORTUNÉ.

FERNAND. Que faire?.. que devenir?.. Oh! Arthur... Arthur, son enfant! son enfant a-t-elle dit; l'enfant d'Arthur! la maîtresse d'Arthur! ah! malheureux!... et quand je lui disais les crimes de cet homme, quand je lui montrais sa honte, je m'applaudissais de voir la colère et le mépris entrer dans son cœur, et puis il me semblait que ses yeux me regardaient avec reconnaissance, que sa bouche me disait d'espérer... un instant même, je me suis laissé éblouir par un éclair de bonheur... Insensé! j'ai pu croire que le ciel me donnerait son amour... l'amour de la maîtresse d'Arthur... oh! maintenant, pourquoi lui ai-je parlé? pourquoi me suis-je justifié en lui donnant de la haine pour celui qui seul pouvait la sauver? pourquoi l'ai-je forcée à mépriser et maudire le père de son enfant?..

(Fortuné entre, il a une main sur son œil droit.)

FERNAND. Qu'y a-t-il?

FORTUNÉ. Une bonne nouvelle, monsieur.... je pourrais même dire... deux bonnes nouvelles...

FERNAND. Qu'est-ce donc?..

FORTUNÉ. Voilà d'abord la première, les lettres que vous attendiez d'Angleterre avec tant d'impatience...

FERNAND. D'Angleterre... donne..

FORTUNÉ. Quant à la seconde bonne nouvelle, voilà... (*il découvre son œil qui est tout noir*) ça doit présager quelque chose de très-bon pour lui... car ça me cuit horriblement...

FERNAND. Ce cachet, ces armes.. c'est de lord Dudley... du père de cette jeune fille que j'ai sauvée des piéges d'Arthur... les preuves de son crime qui m'arrivent maintenant, maintenant que je voudrais pour elle n'avoir pas dévoilé la honte de cet homme.

FORTUNÉ, *à part*. Si j'avais la moindre chose pour me bassiner...

FERNAND. Mais n'est-ce pas un jeu cruel du sort, qui me fait sauver une étrangère, pour envoyer plus promptement le séducteur près de celle qui était le seul espoir de ma vie?.. oh! pardonnez-moi ce regret, mon Dieu, mais l'excès du malheur rend cruel.

FORTUNÉ. Je donnerais neuf francs pour avoir deux sous d'eau de plantin

FERNAND, *lisant*. « Vous avez sauvé » notre honneur à tous, l'honneur d'un » vieux nom... recevez en souvenir cette » bague de famille, elle porte des armes » qui, sans vous, auraient reçu leur pre- » mière souillure... » (*Il prend un écrin des mains de Fortuné, et passe à son doigt la bague qu'il contient.*) Maintenant, que me servent ces preuves que ce matin encore j'aurais payées de mon sang?.. ah! que ne puis-je plutôt, pour son bonheur à elle, retracter mes paroles, faire rentrer dans son cœur l'estime et l'amour qu'elle avait pour cet homme!.. son amour... oh! oui, oui, au prix de ma vie, de mon honneur... et qu'importent mon honneur et ma vie, c'est elle que je dois sauver; et dussé-je attirer de nouveaux malheurs sur ma tête, torturer mon cœur par de nouvelles souffrances... Dolores, je te sauverai!.. cette lettre que je rejetais avec colère, c'est elle qui me servira ; ces preuves de sa honte à lui serviront à le justifier .. oui, c'est le seul moyen... rien dans cette lettre ne me désigne... allons, l'idée d'un sacrifice que je lui fais est presque une joie, une consolation. (*Il se met à une table et écrit.*) Détruisons d'abord cette enveloppe... et maintenant plus rien qui prouve que c'est à moi qu'elle était adressée.

FORTUNÉ, *à part, en frottant son œil*. Diable de cameriste, va... je m'étais dit, puisque monsieur est malheureux dans ses

amours, Fortuné, mon garçon, tu n'as qu'à te lancer, tu es sûr d'arriver... erreur, déception!.. ça a commencé par un coup d'œil, et ça a fini par un coup de...

FERNAND. Allons, tout est terminé... mais le cachet de sir Dudley... ah! les armes gravées sur cette bague... (*il la prend et cachette la lettre*) et puis, on croit si aisément ce qu'on désire au fond du cœur!.. et maintenant, c'est Arthur qui est l'honnête homme ; maintenant, c'est moi qui suis un infâme... Fortuné...

FORTUNÉ. Monsieur!..

FERNAND. Je vais te donner le dernier ordre que tu recevras de moi...

FORTUNÉ. Hum... vous dites, monsieur?

FERNAND. Que je vais te donner mon dernier ordre.

FORTUNÉ, *à part*. Est-ce qu'il aurait l'intention de m'élever au grade d'ami intime... (*Haut.*) Votre dernier...

FERNAND. Dès ce jour tu seras libre...

FORTUNÉ. Libre de quoi?

FERNAND. De retourner en France, d'aller où bon te semblera... enfin je te quitte...

FORTUNÉ. Mais je ne vous quitte pas, moi!..

FERNAND. Il le faut, mon ami!..

FORTUNÉ. Il le faut... ça n'est pas une raison... possible que vous, vous croyez trouver un meilleur domestique, mais je suis sûr, moi, de ne jamais trouver un meilleur maître...

FERNAND. Aussi, prendrai-je soin que tu puisses te passer de maître... mais je te le répète, il le faut...

FORTUNÉ. Alors, j'ai plus rien à dire... et puis, c'est peut-être à cause de ce scélérat de sort, qui nous poursuit à l'inverse l'un de l'autre... Au fait, si c'est ça, vous avez raison, monsieur, renvoyez-moi, chassez-moi, mais pas comment l'entend votre bon cœur... vous m'avez ramassé sans pain, sans vêtemens; eh bien! c'est comme ça que je veux que vous me rendiez à la nature...

FERNAND. Allons, calme-toi!..

FORTUNÉ. Non, monsieur, non! je veux avoir du malheur à mon tour, moi; je veux avaler de la misère, m'abreuver d'infortune, je veux en manger et en boire à perdre mon embonpoint, et quand je serai bien misérable, bien souffrant, bien désespéré, je me consolerai en me disant : Mon maître, mon bon maître doit être heureux, puisque tout le guignon s'est cramponné sur moi...

FERNAND. Allons, console-toi, mon ami... je ne souffrirai jamais que tu sois malheureux, c'est bien assez de mes propres tourmens...

FORTUNÉ. De quoi, de quoi, vos tourmens!.. un instant, mais ça n'est plus notre compte... vous me renvoyez, c'est bien, c'est très-bien... mais alors, vous ne devez plus être malheureux... puisque je le suis moi... la chance doit tourner...

FERNAND. Assez... écoute bien ce que je vais te dire... D'abord, tu préviendras Dolores qu'il faut que je la voie à l'instant.

FORTUNÉ, *ému*. Oui, monsieur.

FERNAND. Ensuite, tu attendras que nous soyons réunis ici, Dolores, M. Arthur et moi...

FORTUNÉ, *pleurant*. Oui, monsieur.

FERNAND. Alors tu remettras cette lettre à son adresse, en disant qu'un courrier vient de l'apporter...

FORTUNÉ, *sanglotant*. Oui, monsieur.

(Arthur entre.)

FERNAND, *l'apercevant*. Arthur!... fais ce que je t'ai dit...

FORTUNÉ, *sortant*. Allons, aujourd'hui mon maître ou moi nous en verrons des cruelles...

SCENE VI.

FERNAND, ARTHUR.

ARTHUR. Eh bien! monsieur...

FERNAND. Je vous attendais.... mais avant que nous allions jouer nos jours, il faut que vous le sachiez..... depuis une heure il s'est passé des choses graves.

ARTHUR. Que je devine aisément... dans cet entretien avec Dolores...

FERNAND. Je lui ai dévoilé toute votre vie passée...

ARTHUR. Eh! quoi, monsieur... vous avez éveillé la haine et le mépris dans son cœur... vous comprenez alors que j'ai hâte de vous tuer...

FERNAND. Ou d'être tué vous-même... Il est vrai que c'est quelquefois peu de chose qu'une mère, qu'un vieux père qui vous attendent... mais une femme, dont

notre amour est toute la vie, une femme dont l'enfant lui demandera son père et à qui la veuve répondra : Ton père est mort..

ARTHUR. Je ne comprends pas, monsieur...

FERNAND. Oh! vous savez bien que ce n'est pas de moi, mais de vous qu'il s'agit.... car moi, je n'ai ni mère, ni vieux père, personne à qui ma vie soit précieuse, aussi n'est-ce pas pour moi que je crains la mort, mais pour vous, monsieur...

ARTHUR. Pour moi!.... voilà qui est étrange...

FERNAND. Oui, pour vous, qui laisserez en mourant plus qu'une pauvre veuve, plus qu'un enfant orphelin ; mais une maîtresse déshonorée, et sans espoir de réparation... une femme dont l'enfant ne pourra plus recevoir en naissant que le nom flétri d'une mère flétrie elle-même... Songez-y bien... une veuve trouve dans les respects, les consolations de ceux qui l'entourent, la force de supporter sa douleur... Son enfant peut grandir à l'ombre du nom de son père... mais Dolores, mais votre enfant, monsieur...

ARTHUR. Oh! j'y ai songé aussi ; et tout puissans qu'ils soient, ces motifs n'arrêteront pas mon bras et ne me feront pas trembler.

FERNAND. Et je vous dis, moi, que ce ton d'assurance ne me trompe pas ; car vous m'avez compris lorsque j'ai parlé de votre enfant, de son avenir ; je vous dis qu'après une mauvaise action, après un crime, on se raidit contre sa conscience, qu'on cherche à étouffer, et l'on se présente l'air calme et le front haut ; je vous dis que votre courage est vrai peut-être, mais qu'il y a quelque chose qui fait trembler les plus forts courages... c'est le remords, et en ce moment vous avez beau faire, moi je vous dis que vous tremblez...

ARTHUR. Assez... Vous ne savez pas qu'il y a danger à me parler ainsi... vous ne savez pas que cette femme que j'avais séduite d'abord, je l'ai aimée, adorée plus tard... et qu'il faut que je sois seul à posséder son amour... partons, Partons, monsieur...

FERNAND, *lui saisissant la main*. Nous ne nous battrons pas...

ARTHUR. Qu'entends-je?.. Mais voulez-vous donc, en retardant le combat, défier ma fureur, la pousser jusqu'à la rage... oh! je vous jure...

FERNAND, *froidement*. Je vous jure que nous ne nous battrons pas .. calmez-vous donc et écoutez-moi... Quand j'ai appris votre conduite à Dolores, quand j'ai souhaité qu'il ne fût plus possible qu'elle vous aimât, j'ignorais le fatal mystère qui vous unit. J'aime Dolores, moi ; mais c'est pour elle que je l'aime. Si mes révélations ont tué ses dernières espérances.... qu'elle avait mises en vous, je veux racheter le mal que j'ai fait, et je ne veux pas m'exposer à mourir sans avoir tenté d'abord de la rendre au bonheur...

ARTHUR. La rendre au bonheur, dites-vous?.. oh! monsieur, s'il en reste quelqu'espoir, ma fortune, ma vie, mon honneur, je donnerai tout pour sauver Dolores...

FERNAND, *ôtant de son doigt l'anneau de lord Dudley*. Du calme, c'est tout ce que je vous demande. Tenez, reconnaissez-vous ces armes?

ARTHUR. Je les reconnais...

FERNAND. Dans un instant Dolores sera ici : gardez-vous de m'interrompre, de me démentir, et si vous étiez tenté de le faire, que cet anneau à votre doigt vous rappelle le souvenir d'une première faute, et l'obligation d'en réparer une seconde. (*Il lui passe la bague au doigt.*) Elle vient... songez, monsieur, qu'il faut sauver la mère de votre enfant...

(Dolores entre et reste immobile en les voyant tous deux.)

SCENE VII.

ARTHUR, FERNAND, DOLORES.

DOLORES. Tous deux ensemble...

(Effrayée, elle fait un mouvement pour se retirer.)

FERNAND, *la retenant*. Restez... restez, de grâce!... j'ai désiré vous voir...

DOLORES. Mais c'était sans témoin, ce me semble, et non pas en présence d'un homme de qui tout aveu serait inutile, toute réparation impossible...

ARTHUR. Dolores...

FERNAND. Et si au contraire c'était devant lui que j'aie voulu vous parler? si cette réparation était possible encore?..

DOLORES. Que dites-vous? mais ne m'avez-vous pas appris toute sa vie passée, ne m'avez-vous pas dit que je devais le détester et le maudire...

FERNAND. Et si je vous avais trompée?

DOLORES. Vous !..

FERNAND. Et si, après m'être emparé de votre main par une déloyauté, j'avais voulu m'emparer aussi de votre cœur par une calomnie?..

ARTHUR, *bas*. Que dites-vous, monsieur ?..

FERNAND. Silence !..

DOLORES. Une calomnie, oh ! mais, parlez, parlez...

FERNAND. Eh bien! oui, senora, je voulais votre amour que je savais à un autre, et je le voulais à tout prix... au prix de ma propre estime, au prix de l'honneur... oh ! ne me condamnez pas trop cruellement, Dolores; car si je fus coupable, c'est par tendresse pour vous..... car l'amour violent qui a causé ma faute eût été assez fort aussi pour me faire accomplir un grand sacrifice... si votre bonheur l'eût exigé...

DOLORES. De grâce, expliquez-vous mieux...

ARTHUR, *bas*. Mais c'est une dérision !

FERNAND, *bas*. Ecoutez encore!..

DOLORES. Quel motif vous engage maintenant?..

FERNAND. Quel motif.... votre enfant, Dolores... sans lui, j'aurais joué jusqu'au bout ce rôle honteux ; sans lui, j'aurais espéré que dégagée d'un premier amour, le mien eût pu vous rendre heureuse.... mais je sais à présent que rien ne peut vous désunir, je sais que mon crime serait inutile, et vous en faire l'aveu, en subir l'humiliation devant vous pour vous rendre au bonheur.... c'est un cruel supplice que je m'impose...

DOLORES. O ciel!... prenez pitié de la confusion de mes pensées... quelqu'un m'a trompée, indignement trompée, n'est-ce pas ?... mais abuser une pauvre fille... la faire passer en un instant d'une vie douce et honorée à un horrible supplice de désespoir et de honte.... oh ! non, cette lâcheté, ce ne peut être un homme de ma nation, de ma famille, ce ne peut être vous, mon parent, vous Fernand, qui l'ayez commise... et pourtant...

FERNAND, *à part*. Mon Dieu! donnez-moi la force de supporter cette dernière honte, d'accomplir ce dernier sacrifice. (*Haut.*) Et pourtant ce fut moi, bien moi qui vous trompai. Il me fallait un crime dont je pusse accuser mon rival, eh bien ! je lui prêtai celui que m'avait fait commettre ma haine pour le monde, car ce fut moi qui pour me venger de l'égoïsme des hommes dont j'avais tant souffert, jurai à Londres de rendre le mal pour le mal, et d'employer la ruse pour me faire aimer ; ce fut moi qui dressai des piéges à l'innocente jeune fillle.

ARTHUR. Oh ! monsieur, monsieur.

FERNAND, *lui montrent la bague*. Silence... je vous l'ordonne...

DOLORES. Il se pourrait... Arthur... oh! tout cela je le croirais avec joie, avec bonheur... mais s'il me restait une crainte, un doute... n'est-il aucun moyen, aucune preuve?..

FERNAND. Une preuve!...

(Fortuné entre.)

SCENE VIII.

Les Mêmes, FORTUNE.

FORTUNÉ. Pour M. Arthur de Lucenay, une lettre de Londres...

ARTHUR. Pour moi... de Londres....

FERNAND. La preuve que vous demandez peut-être... (*Bas à Arthur.*) Ne tremblez donc pas, monsieur, cette lettre était pour moi...

DOLORES. De Londres, dites-vous?...

(Elle va pour la prendre.)

FERNAND. Un instant.. un instant, de grâce... souffrez d'abord que je m'éloigne; après vous lirez cette lettre, qui sans doute justifie monsieur et me couvre de honte... mais épargnez-moi ce dernier supplice... je vous ai tant aimée, Dolores..... je vous aime tant encore... que l'aveu que j'ai fait mérite bien un peu de pitié... Adieu.... et si quelque jour, si plus tard, mon souvenir se présente à votre esprit, ne le repoussez pas avec colère, avec mépris ; songez que ma faute est l'œuvre de mon amour, d'un amour qui, pour vous, m'eût fait sacrifier mon repos, ma vie, et mon honneur..... adieu... (*bas*) pour toujours. (*Mouvement d'Arthur, qui veut lui tendre la main.*) Je vous hais, monsieur, mais qu'elle soit heureuse.... son bonheur vous acquittera...

FORTUNÉ. Mon pauvre maître... comme il a l'air accablé!.. Monsieur...

FERNAND, *se retournant et lui donnant un papier.*) Ah ! je t'oubliais..... tiens... reste... adieu...

(Il sort.)

SCENE IX.

LES MÊMES, *hors* FERNAND.

FORTUNÉ. Qu'est-ce que c'est donc que ça ?..

DOLORES. Mon Dieu, je n'ose ouvrir cette lettre... s'il m'avait trompée encore! (*Ouvrant la lettre.*) Oui, la signature de lord Dudley... (*Lisant.*) «Vous nous nous avez sauvé l'honneur... » et l'adresse à M. Arthur de Lucenay!..

ARTHUR. Oh ! mon Dieu !..

DOLORES. Il parle d'une bague, d'une bague avec ses armes... et la voilà à votre doigt... Arthur... mon Arthur...

ARTHUR, *bas.* Oh ! Fernand.,.. que je souffre et que tu es bien vengé !

DOLORES. Et moi aussi, je te calomniais!

FORTUNÉ. Ah ! mon Dieu, qu'ai-je lu ? un contrat, douze cents livres de rentes... ma vie assurée... ah ! j'en suis sûr, mon pauvre maître est perdu...

ARTHUR. Le malheureux..... oh! il a voulu la rendre libre...

(On entend un coup de pistolet.)

DOLORES. Quel est ce bruit ?..

(Elle va pour sortir.)

ARTHUR, *l'arrêtant et se jetant à genoux.* Dolores... à toi... à toi pour toujours!..

DOLORES. Mais lui.! mon Dieu !..

ARTHUR, *se relevant.* Veuve de Fernando, toute ma vie pour qu'il me pardonne... lui...

FIN.

IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, Nº 46, AU MARAIS.



5

UN CŒUR DE MÈRE,

OU

LES RIVALES.

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par MM. N. Fournier et Uzanne,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 5 NOVEMBRE 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mme DÉLIANE, jeune veuve créole	Mme Moreau-Sainti	ÉDOUARD DE SAVIGNY, jeune armateur	M. Rhozevil.
ANNA, sa fille	Mme Allan Despréaux.	DUFRÊNE, capitaine de navire marchand	M. Ferville.
MARGUERITE, femme de confiance	Mme Usannaz.		

La scène se passe aux environs de Rochefort, chez Mme Déliane.

S'adresser, pour la musique de cette pièce et pour celle de tous les ouvrages qui composent le répertoire du Gymnase-Dramatique, à M. Heisser, bibliothécaire au théâtre, ou à M. Ferville, correspondant des spectacles, rue Poissonnière, n° 14.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon donnant sur un jardin d'où l'on découvre la mer. Porte au fond, portes latérales et deux croisées au fond. Une table sur le devant de la scène, à gauche de l'acteur.

SCENE PREMIERE.

DUFRÊNE, ÉDOUARD, *assis auprès de la table.*

DUFRÊNE. Le vent se lève, quand veux-tu partir?

ÉDOUARD. Je ne sais encore.

DUFRÊNE. N'es-tu pas venu chez Mme Déliane dans l'intention de lui faire tes adieux?

ÉDOUARD. Il est vrai; mais j'hésite.

DUFRÊNE. Toujours irrésolu! toujours inquiet! je ne te reconnais plus, Edouard. Autrefois, bon marin, animé de la passion des voyages, ton unique pensée, c'était le départ ou le retour. Que de fois nous avons traversé les mers, toi, armateur insouciant, ne demandant que de bonnes chances au commerce; moi, hardi capitaine, ne demandant que de bons vents au ciel; tous deux associés pour le gain, le péril ou les joyeuses entreprises. Au lieu de cela, que fais-tu ici, aux environs d Rochefort, depuis notre retour de la Martinique? Tu t'acclimates à terre, comme si c'était ton élément. Tes affaires sont terminées, tu as recueilli la succession de ton cousin, et depuis six mois, tu ne l'as pas encore employée à compléter quelque nouvelle cargaison. J'ai pris patience; j'ai fait, pour passer le temps, un petit voyage le long des côtes, et quand je reviens presser ton départ pour notre seconde patrie, pour cette Martinique que tu aimes tant, tu balances, tu diffères; si je raisonne pacotille, tu me regardes fixement, comme si je parlais en langue caraïbe; tu n'as plus de franchise, plus d'amitié peut-être.

ÉDOUARD, *se levant.* Ah! mon cher Dufrêne, peux-tu le croire? toi qui fus mon guide, et le premier auteur de ma fortune; pardonne-moi... c'est que je souffre beaucoup.

DUFRÊNE. Tu souffres?.. raison de plus pour prendre la pleine mer. Il n'est rien

de plus sain pour le corps et pour l'ame. Je me rappelle qu'une fois, moi aussi j'ai eu du chagrin, c'était à l'île de Baratria : je tombai amoureux d'une jeune fille, une naturelle du pays... mais amoureux... comme un roman maritime.

ÉDOUARD. Eh bien! que fis-tu?

DUFRÊNE. Je lui dis avec franchise : « Mademoiselle, je suis amoureux de vous ; » et elle, avec franchise aussi, avec la franchise indigène, me répondit : « Monsieur, je ne peux pas vous souffrir. »

ÉDOUARD. Pauvre Dufrêne !

DUFRÊNE. Je préfère ça ; on sait à quoi s'en tenir. Je consultai le ciel, il était beau, le vent était favorable... comme aujourd'hui, et ma foi...

AIR : *Vaudeville du Premier Prix.*

Appelant les vents à mon aide,
Invoquant le dieu des marins,
Je m'embarquai, c'est le remède
Que j'applique à tous mes chagrins.
Un bonheur de mon caractère
Qui m'empêche de m'attrister,
C'est que mon amour reste à terre,
Et que je n'y peux pas rester.

ÉDOUARD. Dufrêne!.. je partirai.

DUFRÊNE. A la bonne heure! Ah ça! est-ce que mon aventure aurait quelque rapport avec ta situation?

ÉDOUARD. Puisqu'il faut te l'avouer, c'est aussi l'amour qui me retient ici.

DUFRÊNE. J'aurais dû m'en douter, du caractère dont je te connais. Qui aimes-tu?

ÉDOUARD. Une femme charmante.

DUFRÊNE. Ma foi, elles le sont toutes pour nous autres marins qui n'en voyons pas souvent.

ÉDOUARD. Ne la compare à personne... c'est cette aimable créole qui habite ici, depuis son veuvage.

DUFRÊNE. Mme Déliane!

ÉDOUARD. Elle-même.. Qu'as-tu donc?

DUFRÊNE. C'est qu'à te parler franchement, je crois que je l'aimerais aussi; oui, ma foi, et quoique ton ami, si j'étais capable de vivre plus de quinze jours hors de l'eau, j'aurais probablement croisé ta route. Une femme remplie de grâces, et d'excellentes qualités, vive, aimable et fort jeune encore, quoique sa fille soit déjà grandelette ; mais ces créoles sont vieilles filles à quinze ans. Et comment cet amour a-t-il pris naissance?

ÉDOUARD.. L'événement que tu connais m'a d'abord rapproché d'elle... puis, son aimable entretien, les grâces de sa charmante fille, le plaisir que je trouvais à partager les jeux de cette enfant, quelques leçons offertes avec empressement et reçues avec reconnaissance... c'étaient autant de liens qui m'attachaient insensiblement à mesure que mille vertus se découvraient à mes yeux.

AIR *de la Robe et les Bottes.*

Là, que de bonté maternelle!
Ici, que d'amour filial!
De leur tendresse mutuelle
Chacune emprunte un charme égal.
Quand on les voit l'une à l'autre si chère,
Unir leurs cœurs dans un embrassement...
L'enfant paraît s'embellir de sa mère,
Et la mère de son enfant.

Tout m'enchantait, et mes heures s'écoulaient délicieusement. Bientôt, je m'aperçus du danger, mais il était trop tard ; et maintenant qu'il faut quitter ce pays, et dire adieu à ce bonheur paisible, j'éprouve un trouble, un tourment que je n'avais jamais connu.

DUFRÊNE. Qu'est-ce donc qui te désole. vous êtes tous deux parfaitement libres vous avez tous deux de la fortune... je n vois pas le moindre obstacle. Lui as-tu parlé de ton amour?

ÉDOUARD. Non.

DUFRÊNE. Comment veux-tu qu'elle le devine?

ÉDOUARD. Elle l'a deviné!

DUFRÊNE. Eh bien ! qu'en pense-t-elle?

ÉDOUARD. Elle ne m'aime pas.

DUFRÊNE. Elle te l'a dit?

ÉDOUARD. Non.

DUFRÊNE. Ah ça ! je ne comprends rien à vos manières de vous expliquer.

ÉDOUARD. Elle ne m'aime pas, te dis-je ; je l'ai appris par Mme Vilbert, leur amie, et la confidente de leurs pensées.

DUFRÊNE. En effet, elle exerce dans la maison une influence... c'est, dit-on, M. Déliane qui, se défiant de la jeunesse de sa femme a confié à Marguerite, par un acte de dernière volonté, la surveillance de la jeune Anna qu'elle avait nourrie; et il faut en convenir, on lui doit de la reconnaissance pour les soins qu'elle a pris de son élève.

ÉDOUARD. J'ai toujours eu en elle la plus grande confiance ; aussi, c'est à elle que je me suis adressé pour révéler mon secret ; elle a paru d'abord frappée de surprise et presque de mécontentement; puis, avec un embarras visible, elle m'a fait entendre que mes espérances étaient vaines, et que Caroline, tout entière au souvenir de son mari, et à l'avenir de sa fille, n'admettrait jamais un tiers au partage de ses affections.

DUFRÊNE. Voilà qui est étrange!... son mari, elle n'en parle que pour déplorer son illusion, lorsque, toute jeune encore, elle fit un choix qui n'avait pas le sens commun. Le défunt était comme moi, un cou-

reur d'Océan, qu'elle n'a pas vu trois fois dans sa vie. Quant à sa fille, c'est différent... elle en est folle; mais l'amour maternel ne suffit pas au cœur d'une jeune femme, et après le service signalé que tu lui as rendu...

ÉDOUARD. N'est-ce que cela?

DUFRÊNE. Mais, morbleu!.. c'est que ce n'est pas peu de chose; tu m'as écrit tous les détails... une partie de pêche, commencée par le plus beau temps; tout-à-coup le vent s'élève, la mer grossit; trois dames dans la barque, un seul rameur avec elles; la bourrasque augmente; les dames s'effraient; le rameur perd la tète; la barque est prête à chavirer; toi, tu t'élances, au péril de ta vie; tu abordes, en nageant; tu domptes la fureur des vagues, et luttant d'un bras obtiné, tu ramènes au rivage l'embarcation saine et sauve... c'est un beau trait.

ÉDOUARD. Et voilà pourquoi je n'ose pas lui parler de mon amour.

DUFRÊNE. Plaît-il?

ÉDOUARD. J'aurais l'air de réclamer le prix de ce que j'ai fait.. je semblerais dire: Je vous ai sauvé la vie... j'ai des droits sur votre cœur... Moi! exiger de sa reconnaissance ce que je voudrais devoir à sa tendresse.. plutôt me taire, plutôt souffrir... Je suis décidé à partir avec toi.

DUFRÊNE. Ce soir même?

ÉDOUARD. Ce soir.

DUFRÊNE. Sans t'assurer des dispositions de Mme Déliane?

ÉDOUARD. Eh! n'en suis-je pas trop bien instruit!

DUFRÊNE. Oui, par Mme Vilbert; à ta place, je voudrais me passer d'intermédiaire... et tiens, justement, la voici.

SCENE II.

LES MÊMES, MARGUERITE, *entrant par la porte, à droite de l'acteur.*

MARGUERITE, *à la cantonnade.* Portez ces secours à nos malheureux naufragés, de la part de votre jeune maîtresse, mademoiselle Anna; mais elle ne recevra pas leurs remerciemens... ce serait pour elle une émotion trop vive.

DUFRÊNE. Toujours prudente.

MARGUERITE *. Ah! monsieur Dufrêne, je suis charmé de vous voir.

DUFRÊNE. Nous voudrions, mon ami et moi...

MARGUERITE. Monsieur de Savigny! pardon. (*Elle le salue, à part.*) Encore!

* Marguerite, Dufrêne, Edouard.

DUFRÊNE, *à part.* Comme elle a change de ton!

ÉDOUARD. J'ai devancé l'heure de ma visite habituelle; ne pourrais-je présenter mes hommages à Mme Déliane?

MARGUERITE, *avec embarras.* C'est que je suppose qu'elle est encore renfermée dans son appartement.

DUFRÊNE. Il me semblait l'avoir aperçue à l'autre bout du parc.

MARGUERITE, *de même.* Vous croyez?.. C'est qu'alors, elle aura été examiner les dessins de sa fille qui travaille dans le petit pavillon.

ÉDOUARD. Eh bien! j'aurai le plaisir de les trouver réunies *.

MARGUERITE, *l'arrêtant par un geste.* Pardon... je n'oserais interrompre...

ÉDOUARD. Il suffit, madame. (*A Dufrêne.*) Tu le vois, elle aura donné des ordres. (*Haut.*) Je ne veux pas être importun... je me retire... et toi, mon ami?

DUFRÊNE. Tout-à-l'heure; madame aura peut-être quelques commissions pour la Martinique. Je t'engage à faire tes préparatifs; nous profiterons de la marée montante. Ah ça! tu es bien décidé?

ÉDOUARD, *avec fermeté.* Oui.

DUFRÊNE. Eh bien! tant mieux... j'aurai un bon compagnon de plus... et toi, je l'espère, tu auras bientôt un chagrin de moins.

ÉDOUARD, *lui prenant la main.* A tantôt. (*A Marguerite qu'il salue.*) Madame!..

(Il sort.)

SCENE III.

MARGUERITE, DUFRÊNE.

MARGUERITE. L'ai-je bien entendu? Quoi! M. Dufrêne, vous allez repartir tous les deux?

DUFRÊNE. Avant le coucher du soleil.

MARGUERITE, *avec joie.* En vérité?

DUFRÊNE. Comment! de la joie quand je m'en vais, c'est bien aimable.

MARGUERITE. Vous vous trompez, monsieur Dufrêne; comment ne pas vous regretter... vous qui êtes si bon, et qui témoignez tant d'affection à notre chère Anna?

DUFRÊNE. C'est bien naturel; ne l'ai-je pas vue toute petite, et déjà bien intéressante quand vous habitiez la Martinique? et mon ami! c'est lui qu'il faut entendre vanter les grâces, les qualités, les talens de votre élève; il ne tarit jamais... absolument comme moi sur le chapitre de mon navire l'*Infatigable*... et pourtant, mal-

* Marguerite, Edouard, Dufrêne.

gré tant de titres à votre amitié, vous le voyez partir sans regret.

MARGUERITE, *froidement*. Ce départ est nécessaire.

DUFRÊNE. Parce qu'il aime Mme Déliane?

MARGUERITE. Il vous aurait confié...

DUFRÊNE. Le pauvre garçon... il a donc échoué près d'elle?

MARGUERITE. Mais...

DUFRÊNE. Tenez, parlez-moi franchement; êtes-vous bien sûre du naufrage complet de ses prétentions? c'est que s'il y avait la moindre chance de salut, je le ferais manœuvrer de telle sorte...

MARGUERITE, *vivement*. Non, monsieur Dufrêne, n'en faites rien : il vaut mieux qu'il s'éloigne sans revoir Mme Déliane.

DUFRÊNE. Je comprends.... décidément on le déteste; c'est une femme tout-à-fait insensible; ma foi, j'ai bien fait de ne pas m'aventurer pour mon compte... ce pauvre Edouard!

MARGUERITE. Je le plains; mais enfin, cet amour s'affaiblira; à son âge, le temps et l'absence guérissent tant de passions... et celle-là n'est pas plus incurable que bien d'autres.

DUFRÊNE. Parbleu! je l'espère bien; allons, je ne l'exposerai pas au mépris de la belle veuve, et je vais me charger de nos communs adieux. Puis-je me présenter?

MARGUERITE, *l'arrêtant*. Il est encore si matin...

DUFRÊNE. C'est vrai; vous avez à terre des usages; chez nous, c'est-à-dire sur l'eau, c'est le soleil qui commence la journée. Eh bien! je vais au port donner de nouvelles instructions, et je reviens.

MARGUERITE, *appuyant sur le mot*. Seul?

DUFRÊNE. Bien entendu.

AIR *nouveau*. (Musique de M. Hormille.)

Sur l'Océan, avec courage,
Il va bientôt fuir sans retour!
Et que bien loin de ce rivage,
Les flots emportent son amour.
Sur son cœur redoublant l'attaque,
Je vais ici, nouveau mentor,
Faire embarquer mon Télémaque,
Et que le ciel nous mène au port.

ENSEMBLE.

Sur l'Océan, avec courage, etc.

MARGUERITE.

Allez affermir son courage,
Il faut qu'il parte sans retour...
Et que bien loin de ce rivage,
Les flots emportent son amour.

(*Dufrêne sor.*)

SCENE IV.

MARGUERITE, *seule*.

Ah! pourquoi faut-il que mon devoir m'ordonne d'agir ainsi?... ce serait une conduite étrange que la mienne, si le motif en était moins pur. Ah! combien il m'en coûte! Mme Déliane, une bienfaitrice! une amie! mais hélas! il est un autre intérêt encore plus sacré dont je dois compte à la mémoire de celui qui n'est plus; j'ai promis de veiller au bonheur de sa fille; et, en croyant l'assurer, je me suis rendu coupable d'imprudence... pauvre Anna! j'encourageais son amour.. ah! ce mariage la tuerait!.. mais que ma conscience soutienne mon courage. J'aperçois Mme Déliane; allons, encore quelques efforts, et ma tâche sera remplie.

SCENE V.

Mme DÉLIANE, *entrant par le fond*, MARGUERITE.

Mme DÉLIANE. Je vous cherchais, ma bonne amie; ne parliez-vous pas à quelqu'un, tout-à-l'heure?

MARGUERITE. A M. Dufrêne, le capitaine.

Mme DÉLIANE. Il m'avait semblé distinguer deux personnes... n'ai-je pas reconnu M. de Savigny?

MARGUERITE. Effectivement, il est venu, madame, mais il n'est resté qu'un moment.

Mme DÉLIANE. Il fallait donc le retenir! il reviendra, je pense... j'étais auprès de ma fille, à l'autre bout du parc; ce matin, j'avais voulu la surprendre dans son pavillon d'étude; quel fut mon étonnement de la trouver en dehors de la grille, assise sur le bord de la mer, précisément à l'endroit où je fus sauvée d'une mort presque certaine par le courage de M. de Savigny!...

MARGUERITE. Cet événement a fait sur elle une vive impression...

Mme DÉLIANE, *avec expression*. Chère enfant!..

MARGUERITE. Tout le temps qu'a duré le danger, la pauvre petite était à demi-morte, à genoux... et les mains tendues vers la barque.

Mme DÉLIANE. Je la voyais, Marguerite, et c'est ce qui rendait ma situation plus cruelle... mais enfin il ne faut pas que ces émotions survivent à la scène qui les a cau-

sées ; tout-à-l'heure, quand elle m'a aperçue, cette enfant s'est jetée dans mes bras en pleurant... pourtant, je blâme cette extrême sensibilité ; je l'ai trop excitée peut-être, quand je me plaisais à développer son jeune cœur ; je suis si faible pour elle !.. mon mari l'avait prévu, Marguerite, quand il vous pria de m'accorder vos conseils ; aujourd'hui, c'est moi-même qui ai recours à votre expérience... ma fille est vive, un peu romanesque ; trop d'exaltation est, pour nous autres femmes, une source de chagrins et de mécomptes ; bien jeune encore, vous le savez, j'en ai fait la triste épreuve, et je voudrais du moins épargner à ma fille les mêmes illusions et les mêmes regrets.

MARGUERITE. Comptez, madame, sur mes efforts.

Mme DÉLIANE. J'ai souvent béni la destinée qui vous avait conduite auprès de nous... votre mari, d'abord, pendant les troubles de la Martinique, a protégé nos personnes et nos biens ; vous ensuite, vous avez pris sur mon sein la petite Anna, qu'une maladie cruelle m'ôtait la force de nourrir !.. nous sommes devenus veuves en même temps, et nous ne nous sommes plus quittées...

AIR : *Je ne vois pas ces bosquets.*

De tous nos soins, de tous nos vœux,
L'unique objet c'est notre fille...
Nous la voyons placée entre nous deux,
Pour nous unir dans la même famille ;
Parfois, j'éprouve un mouvement jaloux,
D'un nom bien cher quand sa voix vous appelle ;
Mais je dois, d'un esprit plus doux,
Vous pardonner l'amour qu'elle a pour vous ;
Car vous en avez tant pour elle !

MARGUERITE. Ah ! pour prix de vos bontés, madame, que ne puis-je contribuer à votre bonheur !

Mme DÉLIANE. Ne songez qu'à celui de ma fille... combattons les impressions trop vives ; l'étude nous y aidera ; nous cultiverons ses talens, nous encouragerons ses progrès.

MARGUERITE, *pesant ses paroles.* Vous, madame, en aurez-vous le loisir ? veuve, jeune et belle, si quelque jour vous songiez à vous remarier...

Mme DÉLIANE. Moi ?..

MARGUERITE. Avant le terme que vous aviez fixé vous-même...

Mme DÉLIANE, *avec dignité.* Votre zèle va trop loin, Marguerite ; mais laissons cela... que vous a dit le capitaine ?

MARGUERITE. Il venait vous faire ses adieux !..

Mme DÉLIANE. Il nous quitte ?

MARGUERITE. Il va mettre à la voile pour la Martinique.

Mme DÉLIANE. Combien je suis fâchée de ce départ !.. un si aimable homme... ce sera encore un ami de moins.

MARGUERITE, *d'une manière marquée.* Deux de moins, madame !

Mme DÉLIANE. Plaît-il ?

MARGUERITE, *de même.* Il emmène quelqu'un..

Mme DÉLIANE, *troublée.* Qui donc ?.. ah ! parlez !.. ce n'est pas son ami, j'espère ?.. non, n'est-ce pas ?.. il n'emmène pas M. Edouard ?

MARGUERITE. C'est lui !..

Mme DÉLIANE. Que dites-vous ?.. ah ! vous êtes dans l'erreur ; cela n'est pas possible !..

MARGUERITE. Ils partiront ce soir même...

Mme DÉLIANE. Pour long-temps ?

MARGUERITE, *indifféremment.* Peut-être pour toujours...

Mme DÉLIANE. O ciel !.. qui l'oblige donc à s'éloigner ?

MARGUERITE, *avec intention.* Sa propre volonté, je suppose... ce départ mettra fin à beaucoup de conjectures... comme il s'était long-temps arrêté près de Rochefort, on l'y croyait retenu par quelqu'intérêt de cœur... il paraît qu'il n'en était rien, et qu'une complète indifférence...

Mme DÉLIANE. Ah ! vous pensez ?..

MARGUERITE. Et vous, madame... ne le pensez-vous pas maintenant ?

Mme DÉLIANE. Sans doute... (*A part.*) comme je m'étais trompée !..

MARGUERITE. Il y a long-temps, madame, que je vous ai déclaré toute ma pensée à ce sujet.

Mme DÉLIANE, *avec agitation.* Oui, Marguerite... oui, je rends justice à votre sincérité... pourtant, il me semblait... (*A part.*) Je saurai la vérité... oui, dans sa visite d'adieux, Edouard ne pourra se déguiser, et s'il a un secret, il faudra bien que ce secret lui échappe.

MARGUERITE, *qui a remonté la scène revient en annonçant.* M. Dufrène !..

Mme DÉLIANE. Comment ! seul ?..

MARGUERITE. Seul, oui, madame... je vous laisse, pour retourner auprès de notre enfant.

SCENE VI.

Mme DÉLIANE, DUFRÈNE.

Mme DÉLIANE, *avec effort*. Monsieur le capitaine... est-il vrai, comme on vient de me l'annoncer, que vous songiez à quitter vos amis?

DUFRÈNE. C'est avec bien du regret, madame ; mais mon commerce m'appelle à deux mille lieues d'ici...

Mme DÉLIANE, *de même*. Je croyais, monsieur, que votre fortune n'était plus à faire?

DUFRÈNE. Non, madame, elle est faite, grâce à Dieu... aussi, n'est-ce pas la cupidité qui me tourmente ; mais l'ardeur des voyages et l'attrait toujours nouveau de l'Océan... je commençais à m'engourdir, à végéter ici, comme une plante de votre sol... mais des dangers, des aventures, des changemens de terre et de ciel... du mouvement, enfin, voilà la vie, voilà le bonheur d'un homme.

Mme DÉLIANE, *d'un ton contraint*. Et ce goût, cette manière de voir, sont partagés par votre ami ?

DUFRÈNE. Mais oui ; je crois qu'il lui faut, pour sa santé, un peu d'exercice sur mer.

Mme DÉLIANE. Il me semble qu'il s'est décidé bien vite...

DUFRÈNE. Nous attendions le vent.

Mme DELIANE, *avec effort*. Alors, vous voudrez bien, monsieur, transmettre à M. de Savigny mes souhaits pour son heureux voyage.

DUFRÈNE. De quel ton, vous me dites cela..... je vois que vous êtes encore fâchée... eh bien ! tenez, je ne veux pas que vous lui gardiez rancune.

AIR : *Mon pays avant tout.*

Prêts à partir pour un lointain voyage,
Derrière nous, quand nous montons à bord,
Nous ne voulons laisser sur le rivage,
Ni froid adieu, ni chagrin, ni remord.
Car savons-nous quel sera notre sort?
Oui, nous avons de meilleures méthodes,
Et ce n'est pas le cas de se bouder
Quand on s'éloigne, et que des Antipodes
Il faut venir pour se raccommoder,
On ne peut pas, vraiment, des Antipodes
Venir exprès pour se raccommoder,
Tout exprès (*bis*) pour se raccommoder.

Apprenez donc qu'Édouard voulait se présenter de nouveau, et que c'est moi... moi seul qui l'en ai empêché...

Mme DÉLIANE. Vous !.. et pourquoi ?..

DUFRÈNE. Parce que votre vue pourrait retarder sa guérison...

Mme DÉLIANE. Plaît-il ?..

DUFRÈNE. En conséquence, il a dû se borner à vous écrire...

Mme DÉLIANE. Qu'entends-je?..

DUFRÈNE, *tirant une lettre de sa poche*. Ne craignez rien... vous ne trouverez là-dedans que des excuses, des adieux, et pas un mot de son amour.

Mme DÉLIANE. Il m'aime?..

DUFRÈNE. Comme un fou !..

Mme DELIANE. Qui vous l'a dit?..

DUFRÈNE. Lui-même, je ne l'aurais pas deviné tout seul... ça n'entre pas dans mes habitudes.

Mme DÉLIANE, *prenant la lettre*. Est-il possible ?..

DUFRÈNE. Et à ce propos-là, franchement, je suis furieux contre vous, quoique je vous trouve très-jolie, et très-aimable... que diable ! j'amène ici un garçon bien joyeux, bien portant, et vous me le rendez dans cet état-là... passe pour un homme de ma consistance... il résiste à de pareilles secousses, mais lui !... si jeune encore !.. c'est très-mal, car enfin... voici mon raisonnement... pourquoi lui donner de l'amour, si vous ne l'aimez pas?..

Mme DÉLIANE, *qui a lu la lettre*. Ah ! je n'en puis douter !.. malgré ses efforts pour le cacher, chaque mot de cette lettre... il m'aime !..

DUFRÈNE. Heureusement cela ne durera pas... une fois hors de portée, on lui trouvera des distractions... mais l'heure me presse.... j'ai tant d'affaires..... voulez-vous me permettre d'embrasser votre charmante Anna ?

Mme DÉLIANE, *le retenant*. Un moment, de grâce, mon cher monsieur Dufrène...

DUFRÈNE. Que désirez-vous de moi, belle dame ?..

Mme DÉLIANE, *les yeux fixés sur la lettre*. Je voudrais voir M. de Savigny.

DUFRÈNE. Pour le désoler encore ?... non, madame, non, s'il vous plait... vous ne le verrez pas, vous ne lui parlerez pas !..

Mme DÉLIANE. Pourtant...

DUFRÈNE. Comment?.. est-ce que par hasard vous auriez pitié de ce pauvre garçon ?... Pardon, je suis bien indiscret, c'est le saisissement... j'ose à peine m'imaginer... là, franchement... dites-moi ce que vous voulez de lui?...

Mme DÉLIANE. Je veux qu'il vienne !...

DUFRÈNE. Qu'il vienne... cela veut-il dire que vous le recevrez bien?.. c'est que

je connais la coquetterie des femmes... elles vous disent tantôt oui... tantôt non... quelquefois même, oui et non tout ensemble !

Mme DÉLIANE. Ne craignez rien....

DUFRÈNE. Ce bon Édouard !... quelle sera sa joie ! au fait, son bonheur avant tout, je partirai seul.

Mme DÉLIANE. Vous-même, pourquoi ne pas rester?

DUFRÈNE. Je n'aurais qu'à devenir amoureux aussi?...

Mme DÉLIANE, *riant*. Ah!... vous avez peur?

DUFRÈNE. J'en conviens... j'affronterais les tempêtes du ciel... mais je me défie de celles de l'ame, et j'aime mieux livrer mon bâtiment à la fureur de tous les vents, que ma pauvre tête au souffle des passions... mais je vous quitte pour lui porter une nouvelle à laquelle il ne s'attend guère.

AIR *du Chalet*.

Quand le bonheur le rappelle,
De lui quoique un peu jaloux,
Je vais, en ami fidèle,
L'envoyer à vos genoux.

(*A part.*)

Le cœur d'une femme tendre
Ne peut, dit-on, se masquer ;
Cependant pour le comprendre
Il est bon de s'expliquer.

ENSEMBLE.

(*Haut.*)

Quand le bonheur le rappelle, etc.

Mme DÉLIANE.

Portez-lui cette nouvelle,
Adieu... je compte sur vous ;
Il faut, en ami fidèle,
L'envoyer à mes genoux.

(*Dufrène sort par le fond.*)

SCENE VII.

Mme DÉLIANE, *seule*, *avec joie*.

Il m'aime!... ainsi, je l'avais bien compris, quand ses regards, quand sa voix émue portaient le trouble dans mon ame!... il m'aime!.. oh! comme un instant de bonheur nous dédommage d'une année de contrainte et de tourmens!.. lui, mon libérateur, un homme de tant de mérite et de cœur!... ah! ma vie lui appartient, qu'il en dispose à son gré!.. ce choix que j'avais fait en secret, et dont j'étais déjà fière, je pourrai l'avouer à la face du monde?... oh! que je suis heureuse!...

SCENE VIII.

MARGUERITE, Mme DÉLIANE.

Mme DÉLIANE. Ah! ma chère Marguerite, venez mon amie, venez!...

MARGUERITE. Je voulais savoir si vous étiez seule.... Anna épiait le moment de vous voir, et je vais...

Mme DÉLIANE, *lui prenant les mains*. Marguerite!.. je suis aimée!...

MARGUERITE. Qu'entends-je?

Mme DÉLIANE. Je suis aimée!... depuis long-temps!

MARGUERITE. Qui vous l'a appris?..

Mme DÉLIANE. Son ami... et lui-même, par sa lettre d'adieux?...

MARGUERITE. Une lettre?..

Mme DÉLIANE. Vous vous trompiez, Marguerite, quand vous le croyiez insensible. Cet air rêveur qu'il portait en tous lieux, et que vous preniez pour de l'ennui... c'était de l'amour!... ces regards levés vers le ciel témoignaient de ses tourmens, et non pas de son impatience!... et ces éclairs d'une gaîté bruyante, que ma fille partageait sans la comprendre, ce n'était pas de l'indifférence; c'était une joie affectée pour mieux cacher son amour!...

MARGUERITE. Vous avez répondu à cette lettre?...

Mme DÉLIANE. Sur-le-champ et avec sincérité... instruit de mes sentimens, il va demander ma main...

MARGUERITE. Et vous la lui accorderez?...

Mme DÉLIANE. Avec bonheur!...

MARGUERITE, *à part*. Oh!.. c'est impossible!...

Mme DÉLIANE. Mais qu'avez-vous donc?.

MARGUERITE. Anna!.. pauvre Anna!...

Mme DÉLIANE. Vous plaignez ma fille...

MARGUERITE. Je me rappelle la promesse que j'ai reçue de vous.

Mme DÉLIANE. Pour son bonheur!... Eh! qu'importe; si je l'assure autrement?... Si ce mariage lui donne un protecteur, un ami, qui déjà la chérit comme son enfant.

MARGUERITE, *secouant la tête*. Ah! madame...

Mme DÉLIANE. Doutez-vous de monsieur Édouard?

MARGUERITE. M'en préserve le ciel!...

Mme DÉLIANE. Expliquez-vous donc!..

MARGUERITE. Vous avez rempli jusqu'ici tous vos devoirs de mère... je sais avec

quel dévouement! il vous en reste encore un madame... c'est de veiller aux intérêts d'Anna...

Mme DÉLIANE. Me croyez-vous capable de les abandonner?...

MARGUERITE. Loin de moi cette idée!... mais veuillez réfléchir que M. Édouard est commerçant, que le voyage qu'il projetait devait doubler ses bénéfices; sans le soupçonner de vues intéressées, il est permis de croire que la convenance est entrée pour quelque chose dans ses idées de mariage, et vous vous rappelez, madame, que les deux tiers de votre fortune doivent former la dot de Mlle Anna.

Mme DÉLIANE. C'est toujours mon intention; et je connais bien mal Édouard, ou il l'approuvera sans hésiter.

MARGUERITE. Mais au moins faut-il le prévenir...

Mme DÉLIANE. Vous avez raison, je l'aurais oublié, c'est une démarche commandée par la délicatesse.. Vous vous en chargez, n'est-ce pas?

MARGUERITE. Volontiers.

Mme DÉLIANE. Il va venir, et je vous laisserai seuls.

MARGUERITE, *à part*. Fort bien!...

Mme DÉLIANE. Tenez, Marguerite, vous avez arrêté les premiers élans de ma joie, et cependant, je vous sais gré d'avoir ramené mes pensées vers ma fille... Edouard me comprendra... eh! mais! c'est lui!..

SCENE IX.

LES MÊMES, ÉDOUARD*.

ÉDOUARD, *entrant vivement*. Ah! madame, quel est mon bonheur!... j'accours vous en rendre grâces!.. si long-temps inquiet et découragé, j'allais m'éloigner le désespoir dans l'ame, quand un mot de vous m'a ramené à vos pieds, ivre d'espérance et de joie... ah! vous ne le démentirez pas...

Mme DÉLIANE. Non, Édouard!... non, mon ami, je n'affecterai pas une fausse réserve... je crois à votre sincérité, et vous avez droit à la mienne.

AIR *d'Aristippe*.

Ne vous dois-je pas l'existence ?
De l'avouer il est bien doux...
Mais [illegible] reconnaissance
N'est pas le seul qui m'attire vers vous...
On ne sent pas toujours un pareil trouble
Au souvenir de son libérateur,
Et le prix du bienfait redouble
Quand on aime le bienfaiteur.

ÉDOUARD. Ah! quelle joie!...

Mme DÉLIANE. Après cet aveu un peu trop prompt peut-être; mais que la circonstance justifie... souffrez que je confie à une autre personne, à une amie, le soin délicat de vous expliquer mes intentions... et les devoirs que je me suis imposés.

ÉDOUARD. Eh quoi! vous dérober sitôt à ma reconnaissance!

Mme DÉLIANE. Je vous laisse avec Marguerite, c'est la seconde mère de ma fille, vous le savez... et tout ce qui concerne cette enfant l'intéresse autant que moi... veuillez donc l'écouter comme si je vous parlais moi-même. (*A Marguerite.*) Hâtez-vous, je vous attends sans crainte auprès d'Anna. (*A Édouard.*) Adieu, mon ami, je vous reverrai... je l'espère...

(Elle lui tend la main.)

ÉDOUARD. Ah! chère Caroline!...

(Il lui baise la main et la suit des yeux, puis il revient en scène,)

SCENE X.

MARGUERITE, ÉDOUARD.

ÉDOUARD. Enfin, je suis au comble de mes vœux!...

MARGUERITE, *à part*. Mon devoir est tracé... n'hésitons plus...

ÉDOUARD. Mais que veulent dire ces derniers mots?... « Je vous reverrai, je » l'espère?... » Douterait-elle encore de moi? « Je dois connaître ses intentions, et » c'est à vous, Marguerite, de me les expli- » quer!... » Eh bien! parlez, je vous écoute...

MARGUERITE, *après un silence*. Hélas! monsieur Édouard... je vais affaiblir votre joie...

ÉDOUARD. Après l'aveu de Caroline!...

MARGUERITE. Elle ne vous a révélé que la moitié de sa pensée.

ÉDOUARD. Que puis-je apprendre de fâcheux, lorsque je suis sûr de son cœur?

MARGUERITE, *appuyant sur ses paroles*. Et si, au moment même où vous venez de recevoir cette assurance, il fallait vous éloigner d'elle?...

ÉDOUARD. M'éloigner d'elle!... moi!.. jamais.. c'est impossible..

MARGUERITE. Vous vous défiez de mes paroles, mais n'avez-vous pas entendu les siennes?

* Mar[illegible]e, Édouard.

ÉDOUARD. Qu'a-t-elle dit de semblable? elle a parlé de sa fille...

MARGUERITE. Et c'est au nom de sa fille que cette séparation est commandée.

ÉDOUARD. Je ne vous comprends pas... Mme Déliane n'est-elle pas libre!...

MARGUERITE. Pas à ses yeux... pas aux miens!... Avant de vous connaître, elle a fait une promesse, un serment sacré, que lui a dicté sa tendresse de mère.

ÉDOUARD. Un serment! dites-vous... et lequel?...

MARGUERITE. Celui de ne pas se remarier elle-même, avant d'avoir marié sa fille...

ÉDOUARD. Qu'entends-je?...

MARGUERITE. L'avenir de son enfant, avant son propre bonheur!

ÉDOUARD. Et je l'apprends aujourd'hui pour la première fois...

MARGUERITE. Avec son amour qu'elle a caché si long-temps...

ÉDOUARD. L'avenir d'Anna!... son établissement!... mais je l'assurerai moi-même!... ce sera un bonheur pour moi!.. chère enfant!.. aucun sacrifice ne me coûtera...

MARGUERITE. Elle les refusera tous...

ÉDOUARD. Et elle prétend m'aimer?

MARGUERITE. Elle vous aime...

ÉDOUARD. Ah! s'il était vrai... elle aurait étouffé de vains scrupules.

MARGUERITE. Eh! quand elle le voudrait, le monde est là qui le lui défend...

ÉDOUARD. Que dites-vous?

MARGUERITE. Le monde, qui attribuait vos visites, vos assiduités, à l'espoir d'obtenir un jour la jeune Anna!

ÉDOUARD. Est-il possible?...

MARGUERITE. Jugez par là de la position d'une mère!...

AIR : *Époux imprudent.*

Vous le savez, plus on est jeune et belle,
Et plus il faut au devoir s'asservir.
Avant de faire un choix pour elle,
Pour sa fille elle doit choisir...
L'opinion dont nous devons dépendre,
Et qui toujours sait se venger de nous...
Nous défend de prendre un époux
Tant qu'elle nous désigne un gendre.

ÉDOUARD. Ah!... Mme Déliane est à l'abri des suppositions téméraires... Caroline m'entendra, et si elle m'aime réellement, qui l'empêchera de m'accorder sa main?..

MARGUERITE. Moi!...

ÉDOUARD. Vous, madame?...

MARGUERITE. Moi, qui lui rappellerai sa promesse, au nom de celui qui m'en a donné le droit.

ÉDOUARD. O ciel!... et quel intérêt ou quelle haine?...

MARGUERITE. Je ne suis point votre ennemie, monsieur Edouard... mais un père en mourant m'a confié l'avenir d'une enfant, d'une enfant qui m'appartient aussi... c'est un dépôt sacré... dont je dois compte; et comme à mes yeux ce mariage lui deviendrait funeste... vous permettrez que je m'y oppose de tout mon pouvoir.

ÉDOUARD. Funeste, dites-vous?... quels motifs?

MARGUERITE. N'exigez pas que je vous les explique... il suffit que ma conscience les approuve.

ÉDOUARD. Et si je persistais?...

MARGUERITE. Vous me trouveriez entre Caroline et vous; mais, croyez-moi... ce serait une lutte inégale.

ÉDOUARD, *accablé.* Tout ce que j'entends m'interdit et me désole... Eh bien! madame, puisqu'il le faut, puisqu'elle le veut... j'attendrai un temps plus heureux, mais ici, près d'elle, sans la quitter!

MARGUERITE. Et que deviendra son courage?... fuyez Caroline, ne l'exposez pas par votre présence à des combats perpétuels, et laissez-lui la force d'accomplir tous ses devoirs.

ÉDOUARD. Quoi?... je la quitterais ainsi, elle, Caroline, l'arbitre de mon sort, sans recueillir tous ses sentimens, toutes ses pensées!...

MARGUERITE. Je suis en état de vous les dire: elle souffrira de l'absence autant que vous, plus que vous peut-être; elle vous engage sa foi et compte sur la vôtre... que ce voyage soit pour elle une épreuve de vos sentimens, bientôt peut-être, elle pourra vous rappeler; mais écoutez-moi bien... c'est toujours elle qui vous parle: si avant trois ans... oui... trois ans... vous ne recevez point de nouvelles, et que vous l'aimiez encore...

ÉDOUARD. Oh! toujours!...

MARGUERITE. Revenez alors, revenez sans crainte; l'âge de sa fille... ses généreux efforts auront dégagé sa conscience, et satisfait l'opinion.

ÉDOUARD. Elle m'appartiendra sans obstacle?

MARGUERITE. Que cette certitude vous console et vous ramène!

ÉDOUARD. Être aimé d'elle, le savoir et la fuir!

MARGUERITE. Aujourd'hui même.... votre bonheur est à ce prix... eh bien! monsieur?...

ÉDOUARD, *avec effort.* J'obéirai...

MARGUERITE. Que le ciel vous récompense!... *(à part.)* et me pardonne.

SCENE XI.

Les Mêmes, DUFRÈNE.

DUFRÈNE. La marée monte... mon canot est prêt... j'ai réservé le dernier quart-d'heure pour les adieux de l'amitié... ah! vous voilà, madame Vilbert?.. parbleu, je vous fais compliment sur l'exactitude de vos renseignemens; grâce à vous, ce matin, voilà un amoureux qui a failli partir désespéré. Allons, embrasse-moi, mon cher camarade, et souhaite à ton pauvre Dufrène une prompte et heureuse traversée; ma parole d'honneur, j'ai le cœur serré; c'est la première fois que ça m'arrive en quittant la terre; aussi, c'est la première fois que je te quitte pour long-temps.

ÉDOUARD, *avec agitation*. Tu te trompes; nous ne nous quitterons pas.

DUFRÈNE. Si fait, *l'Infatigable* ne peut pas attendre... et l'on va lever l'ancre...

ÉDOUARD. Sitôt!

DUFRÈNE. Dans une heure je serai déjà loin... ah! j'ai là un fin voilier...

ÉDOUARD. Tant mieux... hâtons-nous, mon ami... fuyons!...

(Il fait quelques pas.)

DUFRÈNE. Où vas-tu donc?...

ÉDOUARD. Au rivage...

DUFRÈNE. Hein?...

ÉDOUARD. Je pars avec toi...

DUFRÈNE. Quelle plaisanterie?...

ÉDOUARD. Rien n'est plus vrai....

DUFRÈNE. Ah ça!... un instant... qu'est-ce que ça signifie?... tu n'aimes donc plus Mme Déliane?...

ÉDOUARD. Au contraire... plus que jamais!...

DUFRÈNE. Et tu la quittes?

ÉDOUARD. Elle le veut, et j'obéis...

DUFRÈNE. Voilà que je recommence à n'y plus rien comprendre! elle qui ce matin..... décidément, les femmes changent donc comme le vent?.. et encore, le nord-est n'a pas varié depuis deux heures.

ÉDOUARD, *regardant Marguerite*. Un jour tu me ramèneras ici.

DUFRÈNE. Quand tu seras guéri...

ÉDOUARD. Jamais...

DUFRÈNE. Puisqu'elle ne t'aime pas...

ÉDOUARD. Au contraire, mon ami, elle m'aime... elle me l'a juré, et je le crois...

DUFRÈNE. Il est fou... il est fou... il faut qu'il s'embarque. Quelques jours d'Océan le remettront... Comme j'ai bien fait de ne pas m'aventurer... Au fond, c'est un bonheur pour toi... le mariage, la tendresse conjugale et paternelle, ça ne fait que de mauvais marins... en mer... vite en mer!.. Mais j'oubliais... et la petite Anna... est-ce que nous ne l'embrassons pas?..

MARGUERITE, *l'arrêtant*. Elle est avec sa mère, et M. de Savigny m'a promis...

ÉDOUARD. Elle aussi... partir sans la revoir... sans l'embrasser!.. Ah! je vais laisser ici toutes mes espérances... tous mes plaisirs... toute ma vie... faites-leur mes adieux, Marguerite, et parlez-leur souvent de leur ami...

DUFRÈNE, *qui a été au fond du théâtre*. Eh! mon Dieu!.. l'on me fait des signaux!.. ne tardons plus... partons...

ÉDOUARD. Arrête, mon ami... c'est elle... je l'aperçois...

DUFRÈNE. Il n'est plus temps, viens vite...

ÉDOUARD, *joignant les mains*. Caroline!..

MARGUERITE, *se mettant devant lui*. Au nom du ciel, monsieur Edouard!..

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Musique de M. Hormille.

ÉDOUARD.

h! ce malheur
Brise mon existence;
Dans ma douleur
Il n'est plus d'espérance.
O souffrance
De l'absence!
Oui, d'avance,
De l'absence
Mon cœur ressent la souffrance,
Rien n'égale ma souffrance!
Caroline, de te revoir
Dois-je encor garder l'espoir?

MARGUERITE.

De votre cœur
Que je plains la souffrance.
Mais ce malheur
N'est pas sans espérance...
Confiance, } (*bis.*)
Espérance, }
Un jour finiront, je pense,
Les maux d'une longue absence
Partez, et de la revoir,
Coservez toujours l'espoir.

DUFRÈNE.

Allons, du cœur!
Il faut quitter la France...
Dans ton malheur
Il n'est plus d'espérance!
Patience!
Oui, d'avance,
Je le pense,
Ta souffrance
Doit se guérir par l'absence,
Oui, c'est là mon espérance...
Allons, viens, de la revoir
Ne conservons plus l'espoir.

(*Dufrène sort en entraînant Édouard.*)

MARGUERITE, *seule*. Pauvre jeune homme!.. si je le rappelais... Non, non... un pareil mariage! cette enfant en mourrait!

SCENE XII.

Mme DÉLIANE, MARGUERITE.

Mme DÉLIANE *entre pendant la ritournelle, et regardant au fond du théâtre.* Eh mais! n'est-ce pas lui qui s'éloigne?..

MARGUERITE. Oui, madame...

Mme DÉLIANE. Où va-t-il?

MARGUERITE. Au rivage... pour s'embarquer.

Mme DÉLIANE. O ciel! il refuserait ma main aux conditions que j'y ai mises?.. l'intérêt aurait tant d'empire sur lui?..

MARGUERITE, *avec émotion.* Non, madame; ne le croyez pas... il est digne de tout votre amour et de toute votre estime... il vous aime, et vous aimera toujours...

Mme DÉLIANE. Qui peut donc l'engager à partir?

MARGUERITE. C'est moi, madame...

Mme DÉLIANE. Vous?.. comment?..... qu'avez-vous fait?

MARGUERITE. Ce que la prudence m'a commandé...

Mme DÉLIANE, *troublée.* Courez vite... ah! courez au rivage... rétractez vos paroles... il en est temps encore... Allez... je vous en prie, et je vous pardonnerai tout...

MARGUERITE. Souffrez, madame, que je vous désobéisse.

Mme DÉLIANE, *avec colère.* Marguerite! est-ce une ancienne amie qui se conduit ainsi!.. quelqu'un... vite quelqu'un... ou plutôt, je vais moi-même...

(Elle va pour sortir.)

MARGUERITE. Arrêtez, madame, je vous en conjure, au nom de votre fille!

Mme DÉLIANE. Que voulez-vous dire?

MARGUERITE. Vous ne l'avez donc pas observée... vous auriez vu qu'elle souffre, qu'elle languit... que sa jeune tête se penche... que ses joues perdent leur éclat..

Mme DÉLIANE. Non... Quelquefois je remarque qu'elle est vive... enjouée...

MARGUERITE. Toujours, quand il est là..

Mme DÉLIANE. Qui donc?..

MARGUERITE. Celui qui part...

Mme DÉLIANE. Edouard!..

MARGUERITE. Elle l'aime...

Mme DÉLIANE. Ma fille!..

MARGUERITE. Voilà mon secret.

Mme DÉLIANE, *atterrée.* Elle l'aime!..

MARGUERITE. Oui, j'ai lu dans cette ame naïve... elle ignore la force du sentiment qui s'est emparé d'elle... à ses yeux il est légitime... c'est presque un devoir, presque une vertu, car il est né de la reconnaissance; oui... madame, en vous voyant arrachée à la mort comme par miracle, tout son cœur a tressailli, et votre libérateur est devenu un dieu pour elle; elle l'a aimé, parce qu'elle vous aimait... et l'habitude de voir ce jeune homme n'a fait depuis qu'aggraver le mal...

Mme DÉLIANE. Ah! vous vous trompez!..

MARGUERITE. Non, madame, non, je ne me trompe pas... et si vous aviez étudié comme moi les impressions de ce jeune cœur...

Mme DÉLIANE, *avec force.* Oh! je les aurais effacées... pourquoi ne pas l'avoir fait?.. pourquoi ne pas m'avoir avertie?..

MARGUERITE. Déjà il était trop tard!.. déjà votre penchant s'était trahi!.. quand le sien était insurmontable...

Mme DÉLIANE. Insurmontable! l'amour d'une enfant!..

MARGUERITE. C'est le premier, madame!..

Mme DELIANE. Vous aurez mal vu, mal compris... ce n'est point de l'amour, mais une illusion de l'esprit... une exaltation passagère, que ma sagesse aurait calmée, et bientôt...

ANNA, *en dehors.* Maman... maman...

Mme DELIANE. Je l'entends.. c'est elle...

MARGUERITE. Elle accourt de ce côté... quelle pâleur!.. quelle agitation!

SCENE XIII.

LES MÊMES, ANNA.

ANNA, *se jetant dans les bras de sa mère.* Ah! maman!...

Mme DÉLIANE. Qu'avez-vous, Anna?... d'où vient le désordre où je vous vois?...

ANNA. Est-ce qu'il va partir?...

Mme DÉLIANE. Qui donc?...

ANNA. M. Edouard?.. Je l'ai vu.. j'étais assise au bord de la mer... je l'ai vu qui se dirigeait vers le navire de M. Dufrène.. plusieurs matelots le suivaient... portant des caisses, des ballots... puis à bord tout s'est mis en mouvement... les voiles se sont déployées... on n'attend plus que le signal... Tenez, d'ici vous pouvez le voir.

(Elle regarde par la fenêtre à droite.)

Mme DÉLIANE. Oui, oui, c'est lui!..

ANNA. Auriez-vous reçu ses adieux?.. Oh! non... non, n'est-ce pas, il ne m'aurait pas oubliée?

Mme DÉLIANE. Ma fille!..

ANNA. Et vous ne le retenez pas!.. Il nous a vues... tenez...

Mme DÉLIANE. Il tend les mains vers nous...

ANNA, *agitant son mouchoir.* O ciel! ces cris de départ.

(On entend un coup de canon.)

Mme DÉLIANE. Le signal!..

ANNA. Ah! maman... je me meurs!..

(Elle s'évanouit.)

Mme DÉLIANE, *courant à elle.* Ma fille!..

MARGUERITE. Vous le voyez, madame...

ACTE II.

Le théâtre représente l'intérieur d'un pavillon; porte au fond donnant sur les jardins, portes latérales. Une table garnie, à gauche; un petit guéridon à droite.

SCENE PREMIERE.

MARGUERITE, ANNA, *assises.* (*Marguerite est auprès du guéridon, Anna auprès de la table.*)

MARGUERITE. Il est temps de vous décider, ma chère enfant; que répondez-vous à la proposition de M. Derneval?..

ANNA. Qu'elle m'honore infiniment, mais que je ne me sens pas disposée à l'accepter.

MARGUERITE. C'est le plus riche négociant de Rochefort... il est jeune et paraît fort aimable.

ANNA. Ceux qui se sont présentés avant lui, n'avaient-ils pas les mêmes avantages?.. et cependant je les ai refusés.

MARGUERITE. Entre autres, cet aventurier qui est venu s'établir tout près de nous, M. Richard Delaunay!..

ANNA. Oh! ne me parle pas de cet homme!.. son nom seul m'inspire de l'effroi... c'est qu'aussi il ne cesse de me persécuter... je ne puis sortir sans le rencontrer sur mes pas.. tout-à-l'heure encore, devant la grille qui tient à ce pavillon... à peine la présence de Marie semblait-elle lui imposer.

MARGUERITE. Je ne vous quitterai plus, mon enfant...

ANNA. Et ces lettres furtivement glissées dans mes livres... dans mon ouvrage, et jusque sur ma toilette... tu les as lues?... ne contenaient-elles pas des menaces?

MARGUERITE. Ne vous en effrayez pas!

ANNA. Et ces injustes procès que nos voisins nous suscitent... c'est lui qui, j'en suis sûre, les encourage secrètement, pour nous faire sentir la nécessité d'une protection.

MARGUERITE. Je le crains aussi, mais prenez patience, nous obtiendrons justice.

ANNA. Deux femmes seules, entourées d'ennemis!.. Pourquoi ma bonne mère nous a-t-elle donc quittées?

MARGUERITE. Il le fallait... vous savez que des affaires importantes l'ont appelée à Bordeaux.

ANNA. Et depuis ce temps, elle ne m'a écrit qu'une seule fois .. déjà, ce matin, j'ai envoyé inutilement à la ville... je suis inquiète de sa santé... elle était si souffrante quand elle s'est mise en route!.. sais-tu, ma bonne amie?.. j'ai pensé bien souvent qu'elle nous cachait quelque profond chagrin.

MARGUERITE. Quelle idée!...

ANNA.

AIR *du Piége.*

Mais de le pénétrer un jour
Je n'ai pas perdu l'espérance;
Moi, l'objet de tout son amour,
J'ai des droits à sa confiance...
C'est pour mon cœur le premier des besoins;
L'isolement redouble encor les peines;
Mais je crois que j'en aurai moins,
Quand je partagerai les siennes.

Et toi aussi, il me semble que tu me caches un secret; pourquoi, lorsque je te parle d'elle, cherches-tu toujours à détourner l'entretien?

MARGUERITE. Parce que vous vous livrez sans cesse à de vaines alarmes; votre esprit, chère enfant, est trop enclin à la rêverie, à la tristesse...

ANNA, *se levant.* Il est vrai, je l'éprouve surtout quand le ciel est sombre comme aujourd'hui; le spectacle des orages me remplit l'ame d'une vague terreur, je pense alors aux voyageurs qui sont sur mer.... s'il revenait par un temps semblable...

MARGUERITE. Qui donc?..

ANNA. M. Edouard...

MARGUERITE. Quoi! vous songez encore?...

ANNA. Puis-je l'oublier, quand je pense

à ma mère... lui, son libérateur... ah! je me rappelle bien qu'au moment de son départ, il y a trois ans, lorsque maman et toi, vous vous empressiez de me ranimer, elle s'est écriée en m'embrassant : « Il reviendra. »

(Elle vient s'asseoir auprès de Marguerite.)

MARGUERITE, *à part*. Imprudente parole!

ANNA. Et puis, tu m'accuses quelquefois d'être faible et superstitieuse... et je crains qu'en effet mon esprit ne s'affaiblisse de jour en jour... Est-ce ma faute, si, à la moindre alarme, au moindre bruit, ma tête se trouble, mon sang se glace, et si je me sens prête à mourir... l'éloignement de ma mère, notre isolement... les persécutions qui m'entourent... tout cela abat mon courage... et souvent je n'ai plus la force de distinguer entre l'illusion et la réalité... plusieurs fois, j'ai cru le voir, lui, Édouard... cette nuit encore... il était pâle et souriait tristement... nous le reverrons, te dis-je!.. (*elle se lève*) son absence ne peut être éternelle... et je ne sais pourquoi, je m'imagine qu'il songe encore à nos jeux d'autrefois... vous n'avez pu me cacher qu'il écrivait à maman... et je suis sûre que dans ses lettres il lui parlait de moi... car, en les lisant, elle me regardait toujours à la dérobée.

MARGUERITE, *à part*. Chère enfant.... si elle savait!..

ANNA. Mais hélas! voilà deux mois écoulés depuis les dernières nouvelles.

MARGUERITE. Déjà deux mois...

ANNA. La veille même du jour où maman est partie pour Bordeaux.

MARGUERITE. Il est vrai, mon enfant... et pourtant son départ n'avait rien de commun avec cette lettre... mais laissons cela... revenons à d'autres idées... il faut vous distraire...

ANNA. Ma seule distraction, c'est de rester dans ce pavillon isolé, d'où l'on découvre l'Océan... j'y passe des heures entières... les yeux attachés sur l'espace où j'ai vu fuir son vaisseau... il me semble toujours que je vais le revoir à l'horizon.

MARGUERITE. Enfant!.. et s'il ne revient pas?..

ANNA, *avec un soupir*. J'attendrai... ne te fâche pas, bonne Marguerite... et ne regrette pas ma gaîté d'autrefois... cette vie mélancolique n'est pas sans charmes... ainsi, ne me parle plus de mariage... de position brillante et enviée, et laisse-moi, dans ma solitude, me livrer à un sentiment qui n'a pas de raison peut-être, mais qui, du moins, me remplit le cœur.

MARGUERITE, *à part*. Je l'avais bien prévu... plus d'espoir de la guérir...

ANNA. Mais il est temps que Marie retourne à la ville; si ma bonne mère nous avait écrit... ah! que la vue d'une lettre me ferait de bien!.. comment ne le devine-t-elle pas!.. mais à sa place, moi, j'aurais déjà envoyé vingt courriers... dussent-ils ne porter que ces mots : Je t'aime... je t'aime... rassure-toi.

Romance de l'Ange.

A ma vive instance
Quand rien ne répond,
Je sens mieux l'absence
Et mon abandon;
Mais qu'un seul mot vienne
Consoler mes yeux...
Ah! l'absence est vaine
Et nous sommes deux.

Aussi, je vais presser Marie... tu me rejoindras au bout du parc, près de notre habitation... ne me laisse pas long-temps à moi-même... des trois personnes que j'aime... tu es la seule qui me restes...

MARGUERITE, *l'embrassant*. Chère enfant!..

(Anna sort par le fond.)

SCÈNE II.

MARGUERITE, *seule*. Hélas!.. j'avais espéré, avec la pauvre Caroline, que ce malheureux penchant céderait à l'absence et au temps. Combien nous nous étions trompées!.. la reconnaissance s'est changée en amour!.. c'est un feu, qui depuis trois ans n'a fait que redoubler d'ardeur dans ce jeune cœur formé du sang des créoles... nouvelle inquiétude ajoutée à tant d'autres, quand il faudrait à cette ame fatiguée un peu de repos et de bien-être. (*Elle se lève.*) Étrange instinct d'une passion véritable... en ce moment peut-être ce jeune homme fait voile vers la France.... elle ignore qu'il doive jamais revenir... et pourtant la pauvre petite semble l'avoir deviné... elle craint la tempête!.. et moi, je tremble aussi!.. voilà plus de dix jours qu'il devrait être arrivé... les dangers du voyage ne sont pas les seuls qui m'inquiètent... quelles seront les suites du retour?.. mais, hélas!.. à quoi servent mes réflexions!... pauvre femme!.. (*elle va à la porte de gauche.*) Mais qu'entends-je?

SCENE III.

MARGUERITE, EDOUARD, DUFRENE.

ÉDOUARD *et* DUFRÊNE, *entrant par le fond.*

AIR *des Huguenots.*

Salut au rivage !
Après un long voyage,
Ah ! combien l'orage
Fait aimer le port !
Beau pays de France !
J'ai, pendant l'absence,
Gardé l'espérance
De te voir encor.

DUFRÈNE. Eh ! bonjour, ma bonne dame... voilà le premier visage féminin que je rencontre... permettez-moi de l'embasser..... ah ça ! on nous laissait donc en quarantaine à cette extrémité du parc ?

EDOUARD. Ah ! madame, quel plaisir de vous revoir !..

MARGUERITE. Dieu soit loué !.. vous voilà de retour.

DUFRÈNE. Et l'*Infatigable* aussi... bien que le gros temps nous ait retenus dix jours en vue de la côte... enfin, après trois ans de séjour sur terre et sur mer... plus volontiers sur mer, nous voilà débarqués en bonne santé.

ÉDOUARD. Ah ! quel bonheur j'éprouve... à chaque pas une nouvelle émotion... j'ai revu les ombrages sous lesquels elle aimait à rêver... c'est ici le pavillon écarté où bien souvent j'ai donné des leçons à sa fille... c'est encore ici, que tous les trois nous nous plaisions le soir à contempler la mer... ah ! chaque objet que j'aperçois réveille mes souvenirs... et avec eux tout mon amour.

DUFRÈNE. Toujours le même, comme vous voyez. Depuis notre départ, je m'étais flatté d'avoir calmé son effervescence.... figurez-vous qu'au sortir du port, le vent avait tourné subitement, et nous avait envoyé la plus belle tempête !.. on a beau être amoureux, ça secoue toujours un peu les idées ; ensuite, les opérations de commerce !.. on spécule, on double sa fortune, ça occupe... ça distrait !.. j'avais compté là-dessus ; mais pas du tout...

ÉDOUARD. Eh bien ! madame, puis-je voir Mme Déliane ? daignez me conduire auprès d'elle.

MARGUERITE, *d'un ton composé.* C'est Mlle Anna qui va vous recevoir...

ÉDOUARD. Anna !.. cette charmante enfant.. ah ! quelle joie... mais sa mère ?...

MARGUERITE, *de même.* Vous ne la trouverez pas dans cette maison.

ÉDOUARD. Qu'entends-je ?

DUFRÈNE. Mme Déliane n'a donc pas reçu la lettre qui lui annonçait notre arrivée ?..

MARGUERITE. Elle l'a reçue...

DUFRÈNE. Et elle s'en va... comme c'est aimable !.. du diable, si j'entends rien aux femmes... Je ferai bien de rester sur mer.

ÉDOUARD. Est-il bien possible ?..

DUFRÈNE. Et dites-moi... son voyage sera-t-il long ?...

MARGUERITE. Je le crains...

DUFRÈNE. Ainsi, nous ne la verrons pas.

MARGUERITE. J'en ai peur...

DUFRÈNE. Bon !... voilà les réponses équivoques qui recommencent comme autrefois... je n'ai pas le temps de chercher ce que cela veut dire... la tempête m'a fait perdre dix jours..... au surplus, sois homme... je t'attends à mon hôtel... ah ! pauvre Édouard, si tu avais mon caractère, tu serais resté à bord.

AIR : *Vaudeville du Charlatanisme.*

De l'amour crains-tu le tourment ?
Viens te réfugier sur l'onde ;
Tout exprès, le ciel complaisant
En deux parts divisa le monde :
De l'Océan l'homme est le roi,
C'est son empire, son asile ;
Mais la femme impose sa loi
Sur la terre, et voilà pourquoi
On n'y peut pas vivre tranquille :
Tu n'y vivras jamais tranquille.

(*Il sort par le fond.*)

SCENE IV.

ÉDOUARD, MARGUERITE.

ÉDOUARD, *à part.* Que veulent dire ces paroles mystérieuses ? ah ! je tremble... j'ose à peine interroger Marguerite. (*Allant à elle.*) D'après l'espoir que vous m'aviez donné, madame, je reviens après trois ans d'absence.

MARGUERITE. Je vous attendais...

ÉDOUARD. Vous ?.. madame...

MARGUERITE. Avec Mlle Déliane...

ÉDOUARD, *avec anxiété.* Mais sa mère ?..

MARGUERITE. Ne vous a-t-on pas appris qu'elle est partie pour Bordeaux... il y a deux mois ?...

ÉDOUARD. Partie ?... juste ciel !... mais sans doute elle va revenir...

MARGUERITE, *lentement.* Sa fille le croit du moins, et je l'entretiens dans cet espoir ?

ÉDOUARD. Qui pourrait la retenir loin de nous ?

MARGUERITE. Ah! monsieur... rappelez tout votre courage!...

ÉDOUARD, *avec une anxiété croissante.* Du courage!... j'en aurai... parlez... au nom du ciel... qu'avez-vous à m'apprendre?... pourquoi ce départ?

MARGUERITE. Elle était souffrante... elle voulait cacher à sa fille les progrès du mal qui la minait sourdement.

ÉDOUARD. Que dites-vous?.. quelle nouvelle inquiétude! ô ciel! chère Caroline!.. mais elle existe, n'est-ce pas? elle existe, je veux la revoir, la rejoindre sur-le-champ.

MARGUERITE. Hélas! il est bien tard!...

ÉDOUARD. Comment?..

MARGUERITE. Elle m'avait chargée de vous transmettre ses adieux... elle vous a écrit.

ÉDOUARD. Ses adieux! Ah! madame!..

(Il tombe sur un siége.)

MARGUERITE. Elle vous a écrit, vous dis-je...

(Elle lui présente une lettre.)

EDOUARD, *prenant la lettre et la regardant.* Ah! mon Dieu!

MARGUERITE. Lisez...

ÉDOUARD, *décachetant la lettre.* Oui, je vais... je... ma main tremble... je n'y vois plus... ah! veuillez vous-même...

(Il lui remet la lettre.)

MARGUERITE, *lisant.* « Quand deux amis » se sont séparés...: le premier des deux » dont le cœur cesse de battre, doit laisser » à l'autre un souvenir de tendre affection. » Le moment est venu pour moi de remplir ce devoir sacré, je le sens... et quand » Marguerite vous remettra cette lettre, » tout sera fini dans ce monde pour la » pauvre Caroline. »

ÉDOUARD, *accablé.* C'en est donc fait...

MARGUERITE. Faut-il que je continue, monsieur Édouard?.... êtes-vous en état d'écouter le reste?

ÉDOUARD. Achevez!... ou plutôt donnez... donnez... que je voie encore ces caractères chéris... allons, de la fermeté!.. (*Il lit.*) « A cet instant suprême, mon plus » grand chagrin est de songer à celui que » je vais vous causer; car, en quittant ma » fille, une idée consolante adoucit l'a» mertume de cette séparation... Il est » temps, mon ami, de vous révéler le » malheur qui nous a éloignés l'un de » l'autre... J'avais une rivale, Édouard, » qui vous aimait de toute son ame, et » cette rivale... c'était ma fille!.. » (*S'interrompant.*) Anna!!

MARGUERITE. Oui, monsieur.

ÉDOUARD. Ah! je conçois tout maintenant. (*Il reprend la lettre et continue de lire.*) « Vivante, je ne pouvais parler sans ex» poser l'une de nous à rougir; mourante, » je vous confie ce secret. Oui, le cœur si » pur d'Anna vous appartenait à son insu! » chère enfant!.. j'étais de trop ici-bas » pour son repos!... qu'elle ignore long» temps la perte qu'elle va faire!... » (*A Marguerite.*) Ah! madame!..

MARGUERITE. Elle l'ignore toujours.

ÉDOUARD, *lisant.* « Je vous connais; » vous n'abuserez pas d'une pareille révé» lation... vous ne voudrez pas nourrir ses » espérances sans partager ses sentimens... » voici donc ce que j'attends de vous: le » jour même de votre arrivée, vous vous » déciderez, je vous en prie, ou à deman» der sa main, ou à la fuir pour jamais. Je » la laisse presque seule sur la terre; pro» tégez-la, mon ami; tâchez de l'aimer, » elle est digne de vous; puisse-t-elle en» fin trouver le bonheur, qui a toujours » échappé à sa mère! » (*Baisant la lettre.*) Oh! chaque mot de cette lettre a pénétré dans mon ame. Caroline! ange de dévouement, pardonne-moi si j'ai pu te méconnaître.

(Il s'assied.)

MARGUERITE. Je respecte votre douleur, monsieur Edouard.... j'ai fait ce qui m'était ordonné, et je vous laisse, dans la crainte d'être importune! (*A part, en le regardant.*) Comme il l'aime encore!.. que fera-t-il?

(Elle sort par la gauche.)

SCENE V.

EDOUARD, *seul, se levant.*

Eh bien! que l'on vienne encore nous parler de pressentimens!.... j'arrivais le cœur joyeux, impatient, libre de craintes et d'inquiétude, et voilà ce qui m'attendait!... oh! c'est affreux à penser!... la perdre ainsi, quand je revenais lui consacrer ma vie!... un cœur si pur, si tendre... et dont tout le prix se révèle quand il m'est ravi pour toujours... (*Il parcourt encore la lettre.*) Sa fille!... sa rivale!.... oh! cette idée me fait mal!... (*Il relit un passage de la lettre.*) « Le jour même de votre arri» vée, vous vous déciderez à demander sa » main, ou à la fuir pour jamais!.. » (*A lui-même.*) Mon devoir est tracé par ces mots, éloignons-nous sans retard... Depuis si long-temps cette enfant doit m'avoir oublié... il ne faut pas que ma pré-

sence ranime des souvenirs éteints... allons, retournons à cette vie agitée que j'avais prise en haine... autrefois, du moins, j'étais soutenu par le désir d'amasser des richesses.... à présent, qu'en ferais-je?.... Mais j'y pense, avant de partir... cette jeune Anna!... quel plus noble emploi de ma fortune?... je la destinais à Caroline; que ce soit la dot de sa fille!... ainsi, j'acquitterai une dette sacrée; ainsi, j'aurai fait tout ce qu'il est en moi pour la rendre heureuse!... chère enfant!... (*Il se place à la table et écrit.*) Oui, c'est cela, une lettre instruira Marguerite.

SCENE VI.

ANNA, ÉDOUARD.

ANNA, *entrant précipitamment par le fond.* J'ai peur... il m'a semblé que cet homme m'épiait encore!... (*Apercevant Édouard.*) Quelqu'un ici... que vois-je!... monsieur Édouard?

ÉDOUARD, *se levant.* Anna!...

ANNA, *avec joie.* Vous voilà donc... on ne me l'avait pas dit... mais je l'avais deviné... on parlait d'un bâtiment qui venait d'échapper au naufrage. . si c'était le sien, ai-je pensé tout de suite, et je courais au rivage, lorsqu'à la vue d'un étranger, je suis rentrée précipitamment... enfin, après une si longue absence, vous vous êtes souvenu de vos anciens amis.

ÉDOUARD, *se contraignant.* Mademoiselle...

ANNA, *avec abandon.* Que de fois aussi nous avons pensé à vous!... nous vous suivions en idée dans vos courses lointaines, sur les flots, au milieu des périls... le ciel n'avait pas un nuage que nous ne vissions avec terreur!... que de craintes, que de prières pour les jours de l'ami généreux à qui nous devons ceux de ma mère...

ÉDOUARD, *à part.* Hélas!...

ANNA. Combien elle regrettera de ne pas vous recevoir elle-même! car vous ne savez pas... elle est à Bordeaux, et sa santé nous alarme!... Mais, si vous vouliez lui faire plaisir, nous irions la voir.

ÉDOUARD. Ah!... que dites-vous?

ANNA. Marguerite, vous et votre ami... le charmant voyage! et quelle douce surprise pour elle!...

ÉDOUARD, *à part.* Pauvre orpheline!... (*Haut avec embarras.*) C'est que je ne sais, chère Anna, s'il me sera permis de rester à Rochefort.

ANNA. Comment! à peine arrivé, vous songeriez à repartir?... toujours voyager, toujours courir le monde, les hasards, les périls?.. inquiéter vos amis?... quoi donc? après tant de fatigues n'aspirez-vous pas au repos?...

ÉDOUARD. Ah! c'était mon plus cher désir... la vie la plus calme, la plus simple dans cette contrée si pleine de souvenirs.

ANNA. Oui, je le sais... c'est ce que vous écriviez à maman quelquefois, elle en parlait devant moi... qui peut donc vous faire changer d'idée?

ÉDOUARD. Oublions ce qui me regarde. . occupons-nous de vous, Anna... de vous seule...

ANNA. De moi... monsieur Édouard!... mon existence est si uniforme... toute mon histoire est dans mes idées, dans mes souvenirs... hélas! que vous importe?...

ÉDOUARD. Doutez-vous de l'intérêt que vous m'inspirez?...

ANNA. Vous voulez partir!

ÉDOUARD. Mais auparavant je voudrais vous savoir heureuse.

ANNA. Puis-je l'être, loin de ma mère et de nos amis? oh! si elle était là, elle saurait bien vous retenir!... elle vous parlerait si bien de ce beau pays dont vous revenez, et qui est ma patrie, à moi! elle écouterait avec tant de plaisir le récit de vos aventures... et moi aussi, vous me verriez attentive, souvent émue, quelque fois un peu rieuse, comme vous m'aimiez il y a trois ans, et quand votre ami vous rappellerait avec orgueil vos jours de dangers... moi, je vous rappellerais avec joie que vos dangers sont passés.

ÉDOUARD. Charmante!... (*A part.*) Ah! c'est le même accent et le même cœur!...

ANNA.

AIR *du Rocher Saint-Malo*

Ah! je me rappelle
Combien était belle
Ma vie, en ces jours si doux.
Près d'elle et de vous!

Que d'aimables habitudes
Charmaient alors nos instans,
Vos leçons et mes études...
Mais hélas! depuis ce temps,
Votre écolière jamais
N'a pu faire de progrès.

Ah! je me rappelle, etc.

Par vos récits égayée,
J'étais folle, et quand le soir
On prolongeait la veillée
Par quelque conte bien noir,
Mon cœur prêt à défaillir
Vous cherchait pour s'enhardir.

Ah ! je me rappelle
Combien était belle
Ma vie, en ces jours si doux,
Près d'elle et de vous !

ENSEMBLE.

ANNA.

Ah ! je me rappelle
Combien était belle
Ma vie en des jours si doux,
Près d'elle et de vous,
Auprès de vous!

ÉDOUARD.

Hélas ! que dit-elle ?
Ah ! je me rappelle
Qu'une autre, en des jours si doux,
Etait près de nous.

ÉDOUARD. Chère enfant, oui, vous l'avez dit... je suis votre ami... votre meilleur ami... parlez-moi sincèrement... Depuis trois ans que je vous ai quittée... des idées plus sérieuses que nos souvenirs ont dû quelquefois vous occuper ?

ANNA. Non...

ÉDOUARD. Cependant, tout paraît changé en vous, et vous avez, je pense, formé quelques projets d'avenir...

ANNA. Comment?

ÉDOUARD. Accepté quelque honorable établissement ?

ANNA, *baissant les yeux*. Monsieur...

ÉDOUARD. Ah ! de grâce, répondez... et si vous avez distingué quelqu'un dans ce pays...

ANNA. Dans ce pays... personne...

ÉDOUARD, *à part*. Se pourrait-il? (*Haut.*) Cependant on a dû rechercher votre main...

ANNA. On a recherché ma fortune, et je lui dois bien des persécutions.

ÉDOUARD. Qu'entends-je ?

ANNA. Chaque jour des importunités, des efforts détournés, jusqu'à nous susciter des embarras d'affaires; jusqu'à m'aborder audacieusement ; jusqu'à m'adresser des lettres menaçantes...

ÉDOUARD, *indigné*. Quelqu'un oserait?..

ANNA. M. Delaunay... celui que je fuyais en entrant... Aussi, quelle fut ma joie en vous voyant de retour !

ÉDOUARD, *vivement*. Oui, chère Anna... comptez sur moi. (*A part.*) O Caroline !.. pour protéger ton enfant, je n'aurais pas attendu tes ordres.

ANNA. Plaît-il ?..

ÉDOUARD, *avec force*. Vous l'avez dit... je suis là pour vous défendre...

ANNA. Vous resterez donc avec nous ?

ÉDOUARD. Je ne partirai pas du moins sans avoir assuré votre tranquillité.

ANNA. Que vous êtes bon !.. et que je vous remercie...

SCÈNE VII

LES MÊMES, MARGUERITE.

ANNA, *allant au-devant d'elle*. Ah ! viens, ma bonne !.. viens partager ma joie !.. c'est notre ami, qui est de retour.

MARGUERITE, *froidement*. Je le savais !..

ANNA. Et tu ne m'avais pas avertie !.. mais je m'oublie auprès de vous... Ah ! je me le reproche bien vivement, car c'est ma mère qui me rappelle...

ÉDOUARD. Comment ?..

ANNA. Je vais bien vite lui écrire pour lui annoncer votre arrivée et votre séjour dans cette maison... (*à Marguerite*) car il reste ; je l'ai décidé, c'est convenu.

MARGUERITE. Ah !.

ANNA. Nous tâcherons qu'il n'ait pas de regret...

(Elle sort par la droite en faisant à Édouard un signe d'amitié.)

SCENE VIII.

MARGUERITE, ÉDOUARD.

MARGUERITE. Est-il vrai, monsieur ?..

ÉDOUARD, *avec réserve*. Je n'ai encore pris, madame, aucune résolution de ce genre. L'alternative qui m'est imposée est trop délicate. Avant de répondre à votre impatience bien naturelle, j'ai besoin de solitude et de réflexion ; mais quoi qu'il arrive, madame, je connais tous mes devoirs... et vous serez contente de moi...

(Il sort par le fond.)

SCENE IX.

MARGUERITE, *seule*.

Que dois-je penser ?.. Quand finira cette pénible incertitude ?.. et que vais-je

dire à celle qui m'attend avec une si vive anxiété?.. mais je l'entends... Quelle impudence! elle s'avance de ce côté; heureusement Anna est occupée à la maison, loin de ce pavillon...et M. Edouard est parti... Elle vient par ici... Madame!.. que faites-vous, madame?

SCENE X.

MARGUERITE, Mme DÉLIANE.

Mme DÉLIANE, *entrant vivement par la gauche*. Ah!.. je n'y puis résister... laissez-moi, Marguerite... l'agitation de mon cœur... ne me permet pas de rester seule...

MARGUERITE. Mais, madame... vous m'aviez promis!..

Mme DÉLIANE. Pendant huit jours, enfermée dans ce pavillon éloigné... j'ai attendu avec patience... Depuis mon retour de Bordeaux, à peine ai-je entrevu ma fille... ma pauvre Anna... moi, qui connaissais ses alarmes... J'ai eu le courage d'accomplir ma résolution jusqu'au bout... Mais aujourd'hui, quand il revient.. quand mon sort est en suspens... quand chaque minute peut le changer ou le fixer à jamais... il me semble, en vous cherchant, que je vais le hâter...

MARGUERITE. C'est tout risquer au contraire! Songez donc! si l'on vous voyait.

Mme DÉLIANE. Je me suis assurée que vous étiez seule. (*A voix basse.*) Il vient de vous quitter! vous l'avez vu, vous, Marguerite, toujours noble et bon, n'est-ce pas; toujours digne d'être aimé? Tout-à-l'heure il était là, là à cette place, si près de moi; et jamais, non jamais peut-être il ne le saura; car pour lui seul j'ai cessé de vivre.

MARGUERITE. Vous l'avez mis au désespoir!

Mme DÉLIANE. Que Dieu me le pardonne! Ah! j'étais sûre de son cœur.

MARGUERITE. Je lui ai dépeint vos longues souffrances... je n'ai rien caché, rien affaibli.

Mme DÉLIANE. Hélas!

MARGUERITE. Autrefois, madame, quand il m'a fallu choisir entre vous et votre fille, il m'en a cruellement coûté; mais je me suis dit : la plus jeune est aussi la plus faible! Je craignais de briser cette ame si fragile; et puis, je l'avais nourrie; c'était aussi mon enfant, à moi, et j'ai été bien dure pour vous! Mais aujourd'hui, en vous voyant si malheureuse, et pourtant si résignée, je n'ai plus le courage de vous donner un conseil... Décidez vous-même de votre sort, madame; et moi, moi, je ne puis que vous admirer.

Mme DÉLIANE. Que voulez-vous, mon amie? nous ne pouvions être heureuses toutes deux; une mère épuiserait son sang pour sa fille, eh bien! j'ai fait plus... je me suis dit : je lui sacrifierai mes joies, mes espérances, les battemens de mon cœur; enfin tout ce qui fait la vie, je le donne pour embellir la sienne; et la récompense sera dans la vue de son bonheur, si je puis le voir un jour! Ainsi, Marguerite, continuez mon ouvrage; parlez-lui de ma fille, faites qu'elle lui plaise. Parmi les qualités de mon Anna, sachez distinguer celle qui le séduira le plus... vantez ses talens que j'ai cultivés, ses vertus que j'ai formées pour lui... Montrez-lui ces lettres que j'ai reçues d'elle, et où s'épanche toute la bonté de son ame; allez, s'il le faut, jusqu'à l'éloigner de moi, jusqu'à lui dire que je l'avais oublié; hélas! je n'ai pas pu l'écrire; tâchez enfin qu'il l'aime, qu'il l'épouse, et je vous serai reconnaissante. Si quelquefois il m'arrive de parler autrement, si la passion m'égare, si j'ai l'air d'une rivale plus que d'une mère, alors ne m'écoutez pas, Marguerite : à présent seulement je dis la vérité.

MARGUERITE. Je m'en souviendrai, madame.

Mme DÉLIANE.
Romance de l'Ange.

A ma voix fidèle,
Obtenez ici
Son amour pour elle,
Pour moi son oubli;
D'une ame envieuse
J'abjure les vœux...
Qu'elle soit heureuse
Et nous serons deux.

MARGUERITE. Je ferai mes efforts pour vous obéir.

Mme DÉLIANE, *souriant amèrement*. Votre tâche sera facile; jeune, aimé, il sait aujourd'hui ce qu'il ignorait autrefois; maintenant, elle est belle, ma fille, la comparaison ne serait plus à mon avantage, et quand il la reverra...

MARGUERITE. Il l'a revue, madame.

Mme DÉLIANE. Ah! déjà!

MARGUERITE. Je l'ai retrouvé ici près d'elle.

Mme DÉLIANE, *avec anxiété*. Eh bien! quelle réponse a-t-il faite à ma lettre?

MARGUERITE. Aucune, jusqu'à présent.

Mme DÉLIANE. S'il ne l'aimait pas, Marguerite ! s'il résistait à cette épreuve! s'il chérissait assez mon souvenir pour rester insensible!.. Ah! je n'aurais pas la force de faire un second sacrifice; allez, tâchez de savoir... non, laissez-le suivre le penchant de son cœur... Oh ! mon Dieu ! j'ai accepté le chagrin, le malheur, mais non pas les tourmens de l'incertitude.

MARGUERITE. Avant une heure, madame, j'aurai tout éclairci ; dissipez cette agitation, et rentrez, je vous en prie.

Mme DÉLIANE, *lui prenant les mains*. Ah ! ma chère, ma fidèle amie, à toi seule mon entière confiance.

MARGUERITE. J'en serai toujours digne; mais on vient.

Mme DÉLIANE. Si c'était lui !

MARGUERITE. Retirez-vous.

Mme DÉLIANE. Je serai la première instruite, ah ! la première, n'est-ce pas?

MARGUERITE. Oui, madame.

Mme DÉLIANE. Ah! je sens que je n'ai plus de patience.

(Elle sort par la gauche.)

SCENE XI.

ANNA, *rentrant par la droite*, MARGUERITE.

MARGUERITE, *à part*. Anna !.. il était temps... Eh bien ?

ANNA. Rien encore ; Marie est revenue sans nouvelles. Tiens, ma bonne amie, voici ma lettre pour maman. (*Elle lui remet une lettre.*) Tu te chargeras, comme à l'ordinaire, de la lui faire parvenir ; cette fois du moins j'espère une réponse ; je lui peins mes inquiétudes, mes angoisses que j'ai honte d'avoir oubliées un instant; je la conjure de revenir bien vite, ou de me permettre au moins de l'aller retrouver.

MARGUERITE. L'informez-vous du retour de M. Edouard ?

ANNA. Oui, sans doute, car si je ne me trompe, cette nouvelle l'intéresse autant que moi.

MARGUERITE. Comment ?

ANNA. Conviens-en ; malgré ta dissimulation, je crois que j'ai tout deviné.

MARGUERITE, *avec inquiétude*. Quoi donc ?

ANNA. Ses projets pour mon bonheur,.. et je suppose entre nous que M. Edouard y est pour quelque chose.

MARGUERITE, *à part*. A qui le dit-elle ?

ANNA. Mais hélas! je ne veux pas qu'elle s'en occupe tant que je serai alarmée sur son état... la revoir d'abord, et l'embrasser, ne fût-ce qu'un moment!

MARGUERITE. Mon enfant, voilà un langage digne de vous et d'elle; quant aux projets de votre mère, si je connais ses sentimens et les vôtres, jusqu'ici, j'ignore complétement ceux de M. de Savigny.

ANNA. Il me semble pourtant que son retour...

MARGUERITE. A besoin d'être expliqué.

ANNA. Mais, ce matin, quand je lui ai confié mes craintes sur les dangers de notre position...

MARGUERITE. Quoi ! vous lui avez appris...

ANNA. Nos alarmes, les insultes de cet homme.

MARGUERITE. Quelle imprudence !

ANNA. Si tu avais vu avec quelle chaleur il voulait prendre ma défense !

MARGUERITE. Que dites-vous ?.. Mais, en effet, je me rappelle, quand il m'a quittée... ses paroles, sa physionomie.

ANNA. Tu m'effraies.... qu'ai-je dit?... qu'ai-je fait?. aurait-il eu l'idée.. où est-il maintenant?.. courons... ah ! le voilà... c'est lui.

MARGUERITE. Dieu soit loué !. Retirez-vous, Anna, il faut que je lui parle, allez !

SCENE XII.

LES MÊMES, EDOUARD, *la main enveloppée*.

ÉDOUARD*. C'est elle... ah ! j'aurais voulu l'éviter.

ANNA, *passant devant Edouard, et levant les yeux, aperçoit du sang sur sa main*. Oh ! ciel ! que vois-je ? vous êtes blessé ?

ÉDOUARD, *légèrement*. Ce n'est rien.

MARGUERITE. Qu'avez-vous fait ?

ÉDOUARD. Le devoir d'un honnête homme... et M. Delaunay vient d'apprendre à vous respecter.

ANNA. Quoi ! c'est pour moi ?.. exposer vos jours.... ah ! j'aurais dû le prévoir !...

* Marguerite, Anna, Edouard.

sauveur de ma mère, protecteur de sa fille, partout où il y a un dévouement, une action généreuse, c'est toujours vous que je trouve.

ÉDOUARD. Ah! c'est trop.

ANNA. Et moi qui d'abord ne me doutais de rien... Ah! si le malheur avait voulu... je frémis d'y songer... si vous aviez succombé, Edouard, moi qui en serais la cause... ah! je crois que j'en serais morte de repentir.

MARGUERITE. Anna!

ANNA. Quoi? tu veux modérer ma reconnaissance?.. une telle action...

MARGUERITE. Est celle d'un ami de votre mère.

ANNA. Ah! M. Edouard, dites-moi, je n'ai plus rien à craindre, n'est-il pas vrai? ce duel est fini... cela n'aura pas d'autres suites, vous me l'assurez... et votre blessure est sans danger... jurez-le moi, ou je ne vous quitte pas.

ÉDOUARD. Rassurez-vous.

ANNA. On veut que je m'éloigne; il me semble pourtant qu'en un pareil moment.. ne m'accusez pas, monsieur Edouard, si votre dévouement est si mal reconnu... (*montrant Marguerite*) voilà l'ingrate, et je vous laisse avec elle. (*A part.*) Oh! comme le cœur me bat!

(Elle sort.)

SCENE XIII.

MARGUERITE, ÉDOUARD.

MARGUERITE, *après un silence*. Qu'avez-vous résolu, monsieur?

ÉDOUARD. J'aurais désiré, madame, qu'il s'écoulât un long espace de temps, avant que je vinsse vous rendre compte de l'état de mon cœur; cependant, quoi qu'il m'en coûte, j'ai dû me déterminer sans délai.

MARGUERITE. Eh bien! monsieur?

ÉDOUARD, *avec effort*. Eh bien!.. je partirai.

MARGUERITE. Est-il possible!

ÉDOUARD, *ému*. Ne croyez pas pourtant que la vue de l'orpheline n'ait fait aucune impression sur moi; ses grâces, sa jeunesse, la pitié pour son malheur qu'elle ignore; enfin, la certitude que j'ai acquise de ses sentimens secrets... tout cela m'a touché au point de m'étonner moi-même; mais je me suis rappelé mes sermens, le respect éternel, la fidélité que j'ai vouée intérieurement à l'objet de mon culte, et tout autre souvenir a dû céder à celui-là.

MARGUERITE. Pourtant, monsieur, votre conduite...

ÉDOUARD. Oui; ce matin, ma première pensée fut de léguer à la jeune Anna toute cette fortune que j'avais amassée pour sa mère; mais cela ne suffisait pas... et quand j'appris que les richesses n'étaient pour elle qu'une source de persécutions, j'ai voulu, par un exemple, la mettre à l'abri de l'insulte; désormais, vengée par moi, enrichie de mes dons, elle sera libre de choisir l'époux qui, plus tard, m'effacera de sa mémoire. Il est inutile d'ajouter, madame, que jamais je ne me marierai, et que ma seule joie dans ce monde sera d'apprendre que M[lle] Déliane, que notre chère Anna mène une vie plus heureuse que ne le sera désormais la mienne; vous me tiendrez informé de son sort, je vous en conjure, et si jamais elle a besoin d'un ami sincère, d'un cœur dévoué, appelez-moi, madame, je serai... toujours là. (*Se remettant.*) Voilà, madame, la seule réponse qu'il me soit permis de vous donner.

MARGUERITE, *appuyant sur ses paroles*. Vous vous êtes bien consulté?

ÉDOUARD, *avec effort*. Oui, madame.

MARGUERITE. Je vous salue.

(Elle fait la révérence et sort.)

SCENE XIV.

ÉDOUARD, *seul*.

Ah! dans quel trouble je suis! tous les liens qui m'attachaient à la vie, tous sont rompus! qu'elle m'oublie, qu'elle se console de mon absence... elle croira que je l'ai dédaignée... eh bien! c'est ce qu'il faut: au moins elle retrouvera sa tranquillité...

AIR *de Téniers*.

Autrefois, une double image
De loin m'attirait vers ces lieux.
Eh bien! voici qu'à mon second voyage,
Il faut, hélas! les perdre toutes deux.
Suivant la loi de sa triste existence,
L'homme toujours doit être prêt,
Quant il part sur une espérance,
A revenir pour un regret. (*bis.*)

SCENE XV.

ÉDOUARD, DUFRÈNE.

DUFRÈNE. Parbleu, mon ami, c'est heureux que je te trouve pour te demander quelques explications... Tout le monde ici me donne à deviner des énigmes; ce

matin, c'était Mme Vilbert, et tout-à-l'heure, c'était toi; tu accours tout agité, je m'émeus; tu me demandes mes pistolets, je te prête les miens; tu me pries de te servir de témoin, j'accepte, tu vas sur le terrain, je te suis; tu blesses ton homme, je le relève, et je suis encore à savoir comment et pourquoi tout cela a eu lieu.

ÉDOUARD. Celui que j'ai puni avait offensé Mlle Déliane.

DUFRÈNE. Tu es bien prompt à embrasser sa défense; au surplus, elle le mérite; charmante personne!

EDOUARD. Tu l'as revue?

DUFRÈNE. Je viens d'être le jouet d'une singulière erreur! En entrant dans le parc, j'ai aperçu à une certaine distance une femme vêtue de blanc, qu'à son air, à sa démarche, j'aurais juré être Mme Déliane, et tout de suite j'ai senti là une commotion! mais tandis que je m'élançais à travers la charmille, elle avait déjà disparu; et quelques instans après, j'ai retrouvé Mlle Anna qui se promenait dans l'allée, et que de loin apparemment j'avais prise pour sa mère... c'est que l'illusion était complète. Pour en revenir à la jeune personne, j'ai été enchanté de sa grâce, de son esprit, et si j'avais comme toi des inclinations sédentaires, des idées de terre ferme... mais qu'est-ce que je dis donc? elle est trop jeune!.. si j'avais ton âge... Du reste, pendant tout notre entretien, elle ne m'a parlé que de toi.

ÉDOUARD. Dis-moi, mon ami, quand iras-tu prendre cargaison à La Rochelle?

DUFRÈNE. Demain.

ÉDOUARD. C'est trop tard... Procure-moi tout de suite, je t'en prie, des chevaux et une chaise de poste.

DUFRÈNE. Une chaise de poste! un bâtiment roulant, fi donc! pour étouffer en route! j'aimerais mieux être à fond de cale... je crains les cahots comme tous les diables.. Dans tous les cas, j'avancerai mon départ. Je vais en prévenir Mme Vilbrt, qui ce matin a fait assurer le passage d'une dame; une jeune dame qui ne dit pas son nom, et qui se rend en pays étranger.

ÉDOUARD. Et moi, je vais chez le notaire pour régler quelques dispositions.

DUFRÈNE. Un moment... Si je comprends rien à ta conduite... Je t'avais demandé quelques explications sur Mme Déliane, sur sa fille.

ÉDOUARD. J'aurais voulu te les épargner; mais tu insistes; permets-moi de ne pas revenir moi-même sur des détails... Tiens, mon ami, prends cette lettre, et tu y trouveras tous les éclaircissemens que tu désires.

(Il sort.)

DUFRÈNE, *prenant la lettre*. A la bonne heure.

SCENE XVI.

DUFRÈNE, *puis* ANNA.

DUFRÈNE. Bon Dieu! que de mystères! voilà donc le précieux document...

(Il déploie la lettre.)

ANNA, *entrant*. Il vient de sortir... Marguerite doit être seule. (*Apercevant Dufrène.*) Ah! c'est M. Dufrène, son ami.

DUFRÈNE, *lisant la lettre*. Que vois-je! ô ciel! Mme Déliane!..

ANNA, *au fond*. Ma mère!

DUFRÈNE. Ah! mon Dieu!.. morte!

ANNA. Morte!.. ah!

(Elle pousse un cri et s'évanouit.)

DUFRÈNE. Anna!.. elle était là! ah! mon Dieu! elle se trouve mal... du secours... quelqu'un, au secours... personne ne viendra... la maison est à deux lieues d'ici... Ah! de ce côté... venez, qui que vous soyez... veillez sur elle.

(La nuit.)

SCENE XVII.

LES MÊMES, Mme DÉLIANE.

Mme DÉLIANE. Quels sont ces cris d'alarme?

DUFRÈNE. Ciel! Mme Déliane.

Mme DÉLIANE. Silence! silence! allez près de Marguerite, elle vous instruira de tout.

(Dufrène sort.)

Mme DÉLIANE. Ma fille! dans quel état, grand Dieu! sans mouvement et sans connaissance!.. ah! je crois deviner... la résolution d'Edouard.. apprise peut-être sans ménagemens, elle déjà si faible!. ah! c'est moi, malheureuse, c'est moi qui en suis cause!.. jouer ainsi l'existence de ma fille!.. Anna, reviens à toi... si tu savais ce que dans un moment de courage je t'avais écrit, chère enfant, tu me pardonnerais peut-être.... mais sa main a tressailli dans la mienne... elle reprend connaissance... Dieu soit loué! elle murmure de faibles paroles... le nom d'Edouard sans doute?

ANNA. Ma mère!.. ma mere!..

Mme DÉLIANE. C'est moi qu'elle appelle!.. si j'osais me montrer!..

ANNA. Que s'est-il donc passé? j'ai peine à rassembler mes souvenirs.

Mme DÉLIANE. Pauvre enfant! tu as bien souffert!..

ANNA. Quelqu'un me parle... est-ce toi, Marguerite?.. ah! dis-moi... quelle est donc cette idée fixe qui m'obsède et qui me fait tant de mal... il me semblait que ma mère... ma pauvre mère, oui, je crois me rappeler... tout-à-l'heure... ici, une lettre... perdue pour jamais... ah! Marguerite!.. *(elle aperçoit sa mère)* mais ce n'est pas elle... qui donc est là, près de moi? il m'a semblé distinguer dans l'ombre... ma tête s'égare.... quelle illusion... cette taille, ces traits... *(avec un cri)* ah! c'est toi que je presse, que j'embrasse... ah! comment ai-je pu revenir à la vie?.. si une nouvelle épreuve me menaçait, je sens que je serais trop faible pour y résister.

Mme DÉLIANE. Je te l'épargnerai, ma fille... toi, mon seul bien, mon seul amour!

ANNA. Quelle est ma joie... et quelle sera celle de Marguerite, et de M. Edouard!

Mme DÉLIANE. Arrête!.. cette entrevue doit être un secret entre nous... je n'espérais pas qu'il me fût donné de te revoir, de t'embrasser, avant de nous séparer pour long-temps.

ANNA. Que dis-tu? à peine retrouvée, je te perdrais encore!

Mme DÉLIANE. Il le faut!

ANNA. Non, je ne puis.

Mme DÉLIANE. Il est dans ma destinée des mystères que tu ne dois pas chercher à pénétrer. Tu fus toujours douce et soumise... résigne-toi... c'est ma prière... c'est mon ordre.

ANNA. Ah! qu'exigez-vous?

Mme DÉLIANE. Cette réponse que je te laisse, t'instruira de ma volonté tout entière... ne t'afflige plus, mon Anna, ne conçois plus d'alarmes sur le sort de ta mère... elle se sent plus heureuse maintenant qu'elle ne l'a été depuis bien des années... Oui, malgré le chagrin de quitter cette enfant, à présent que je ne trouve plus dans mon ame ni combat, ni incertitude; à présent que le retour m'est fermé, ô mon Dieu, je sens une joie calme que je n'avais jamais éprouvée... ah! c'est notre lâcheté seule qui fait la force de nos passions, elles se taisent quand la conscience parle haut, et notre cœur trouve en lui-même le prix de tous les sacrifices... adieu, chère enfant, mon bonheur désormais est un dépôt que je te confie, garde-le bien pour toutes deux; on vient, il faut nous séparer

ANNA. Déjà! oh! reste, reste encore!

Mme DÉLIANE. Un dernier baiser... adieu, mon enfant, adieu!...

ÉDOUARD, *en dehors*. Où est-elle?

Mme DÉLIANE. Édouard! *(Elle va au fond.)* Oh! non, non!...

(Elle sort précipitamment par la porte à gauche.)

SCENE XVIII.

ANNA, *puis* MARGUERITE, DUFRENE *et* ÉDOUARD.

ANNA, *tombant sur le fauteuil*. Ma mère! ma mère!

MARGUERITE, *accourant*. Où est-elle? ah! pauvre enfant! quel terrible événement!...

ÉDOUARD. Chère Anna!

DUFRÈNE. Elle a repris ses sens... allons... c'est bien; il n'y a plus de danger, je l'espère, et je puis partir tranquille... et toi, mon ami?

ÉDOUARD. Tu vois, elle souffre encore, et rien au monde ne pourrait m'arracher de ce lieu.

DUFRÈNE, *à Marguerite*. A propos, où est la personne qui a fait assurer son passage.

MARGUERITE. Elle vous attend sur le bord de la mer.

DUFRÈNE. Allons, mes amis, au revoir.

(Il sort.)

SCENE XIX.

LES MÊMES, *excepté* DUFRÈNE.

MARGUERITE *. Eh bien! mon enfant, vous n'êtes pas encore tout-à-fait remise... d'où vient ce trouble et que regardez-vous?...

ANNA. Elle n'est plus là!

MARGUERITE. Qui donc?

ANNA. Ma mère!

MARGUERITE. Sa mère!...

ÉDOUARD. Que dit-elle? pauvre enfant!

ANNA. C'est que je l'ai revue.

MARGUERITE. Comment?

ANNA. Ici, tout-à-l'heure.

MARGUERITE. Vous?

ÉDOUARD. O ciel!... sa raison...

ANNA. Vous me croyez insensée... Hélas! je crains aussi de l'être... cette entrevue qui confond toutes mes idées, il me semble maintenant que c'était un songe bien doux qui succédait à des idées funestes...

* Édouard, Anna, Marguerite.

effrayantes ; oui, j'en frémis encore... j'avais cru voir une lettre qui m'annonçait la mort!... Ah! mon Dieu... la voilà... encore dans mes mains; ah ! je n'ose la regarder... je tremble...

MARGUERITE. Donnez... mais que dites-vous? cette lettre, c'est la vôtre!

(Elle la lui montre.)

ANNA. Celle que ce matin je t'ai remise pour ma mère... mais que vois-je? sa réponse!...

ÉDOUARD. Qu'entends-je?

ANNA, *reprenant la lettre.* Oui... écoutez! « Je pars, ma chère enfant, ton bon-
» heur que j'aurais voulu assurer en restant
» près de toi, je l'assure en m'éloignant;
» il est une personne au monde qui m'a
» dévoué sa vie... je ne puis récompenser
» un dévouement tel que le sien, qu'en la
» priant de ne pas refuser ce que j'ai de
» plus précieux au monde, ma fille chérie,
» qu'il doit aimer, qu'il aime, j'en suis
» sûre, de devenir le protecteur, l'appui
» de celle qui sans lui serait désormais or-
» pheline ; il m'avait juré de se consacrer
» à mon bonheur, et c'est ainsi qu'il pourra
» tenir son serment Un jour viendra,
» bien éloigné sans doute, où je pourrai
» vous revoir tous deux ! ce jour, votre
» bonheur mutuel le hâtera, jusque-là
» tous mes vœux resteront avec mes deux
» enfans! » CAROLINE. «

ÉDOUARD * Caroline! elle existe! elle était là, vous l'avez vue... Ah! courons. (*On entend un coup de canon.*) Ciel! partie.

MARGUERITE. Ne songez qu'à celle qui reste !...

* Édouard, marguerite, Anna.

FIN.

IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

FRANÇOIS JAFFIER,

DRAME EN CINQ ACTES,

Par M. Charles Lafont,

Auteur de LA FAMILLE MORONVAL,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 27 OCTOBRE 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FRANÇOIS JAFFIER	M. Delafosse.
M. DURESNEL	M. Alexandre.
Mme DURESNEL	Mlle Ida.
M. DE SARTINES	M. Auguste.
LE COMTE DE MONDOVILLE	M. Chilly.
LE CHEVALIER DE GONDRECOURT	M. Alfred.
LE MARQUIS DE CHABANNES	M. Emile.
LE COMTE DE BUSSY	M. Albert.
SCIPION-LE-MULATRE	M. Roger.
JOSEPH	M. Moessard.
M. DUVAL	M. Tournan.
PICARD	M. Charles C.
GEORGES	M. Eugène.
Des Accessoires.	

ACTE PREMIER.

Dans les jardins de Trianon; une fête de nuit; des bruits de danses et de musique lointains. Dans le fond du théâtre, une vue du château de Versailles, éclairé par la lune. Sur le devant, des massifs d'arbres et un berceau.

SCENE PREMIERE.

M. DE SARTINES, M. DUVAL.

M. DE SARTINES, *très-agité*. Quoi! rien encore, rien de nouveau? le roi finira par se fâcher... il ne se passe jamais huit jours sans que lord Bentinck, l'ambassadeur anglais, mette cette affaire sur le tapis.... vous verrez qu'à la première occasion, il en fera une question de paix ou de guerre... vous n'avez près de ma personne aucun titre officiel, monsieur Duval; mais vous êtes en réalité celui de mes agens que j'initie aux choses les plus importantes et les plus secrètes... prenez garde: il y va de ma disgrâce et par conséquent de votre ruine... Il faut absolument qu'on me trouve cet homme... comment, comment! depuis deux ans qu'il a l'insolence de battre le pavé de Paris, vous n'avez pu lui mettre la main sur le collet? que faites-vous donc? à quoi songez-vous?... laissez-moi parler, je vous prie... cet homme a des protecteurs puissans, et des ressources infinies; il meurt aujourd'hui, demain il ressuscite; aujourd'hui à Rome, demain à Paris..., fort bien, ce ne sont que des difficultés; trouvez moyen de les vaincre!.. Quoi! j'ai prouvé au lord maire de Londres, que je savais mieux que lui le nom et la demeure des plus fameux voleurs de la Cité... quoi! j'ai prouvé à M. de Belling, ministre de la police autrichienne, que j'étais mieux instruit que lui, de tout ce qui se passe dans la ville de Vienne et dans ses faubourgs... quoi! je croyais avoir fait de la police parisienne quelque chose de plus adroit, de plus habile, de plus universel que l'inquisition d'Espagne, l'inquisition du pape, et le très-célèbre conseil des Dix; et il y a dans la même ville que moi, peut-être dans la même maison que moi, peut-être à trois pas de moi, un homme qui me brave, un homme qui me raille, un homme qui ne trouve pas M. de Sartines plus puissant et plus dangereux qu'un bourguemestre de la Hollande, ou qu'un bailli de principauté de Monaco! pardieu, cela est fort; songez-y!

DUVAL. Je ne songe qu'à cela, monseigneur; mais que voulez-vous que je fasse? vous savez qu'il ne s'agit pas ici d'une arrestation ordinaire!.. Jaffier a bravé pendant cinq ans la marine anglaise et la marine française réunies; avec votre permission, il n'y a encore que deux ans qu'il occupe votre police! c'était un enragé loup de mer, qui s'est habillé d'une peau de renard depuis qu'il a mis le pied sur sa

terre ferme... il dispose d'une douzaine d'anciens soldats de son équipage, qui sont liés à lui par des sermens formidables, et qui resteraient quarante-huit heures sur la roue sans qu'on leur arrachât une parole! il a des agens, comme vous en avez; avec cette différence qu'il sait ce que nous faisons, et que nous ne savons pas ce qu'il fait... je suis tenté de croire que c'est le diable! certainement, il nous fait damner!

DE SARTINES. Mon cher, tout est possible au monde quand on sait faire usage des deux leviers qui remuent le monde: l'intelligence et l'argent. François Jaffier n'est ni invisible, ni impalpable; par conséquent, vous devez le saisir.

DUVAL. Archimède demandait un point d'appui pour soulever la terre; donnez-moi un seul indice et j'arrête Jaffier.

DE SARTINES. Il y a quinze jours, un incendie a éclaté dans l'hôtel de M. de Mondoville, mon cher neveu... il attribue cet accident à la négligence de Joseph, un ancien valet de chambre de son père; mais tenez, je soupçonne, moi, que l'homme que nous cherchons n'y est pas étranger.... voilà votre point de départ. Jaffier nourrissait une animosité toute particulière contre le feu comte de Mondoville; mon neveu en a peut-être hérité.

DUVAL. Vous avez raison, monseigneur, et votre supposition devient encore plus vraisemblable, si l'on remonte aux sources de cette animosité... Jaffier avait une jolie femme; votre beau-frère a laissé une réputation d'homme à bonnes fortunes, et quand, sur ses derniers jours, se voyant sans héritier direct de son nom, il lui plut de reconnaître un des nombreux enfans naturels qu'il avait semés de par le monde, nous comparâmes les dates, nous rassemblâmes les souvenirs, et de nos recherches il est sorti cette vérité que le dernier rejeton des Mondoville tient à cet illustre maison du côté droit, et à la maison de Jaffier du côté gauche.

DE SARTINES. Taisez-vous, monsieur Duval, vous me faites mal la cour en rappelant cette malheureuse histoire... sans doute, j'ai regretté que le feu comte ait fait passer à un enfant illégitime une fortune et un nom dont pouvaient hériter les enfans de sa sœur et les miens; mais ce qui est fait est fait... quoique le jeune comte ait une tache sur sa naissance et une barre dans ses armoiries, il est plein de courage et de noblesse, et nous avons peu de gentilshommes que le roi estime autant que lui... M. le dauphin lui fait tous les jours un accueil plus gracieux, et c'est une parenté qui ne peut manquer de me servir sous le règne du fils, à supposer qu'elle me soit inutile sous le règne du père.... On n'est que trop disposé à me croire son ennemi; mon intérêt est de lui témoigner beaucoup de tendresse... ne vous avisez donc jamais de faire la moindre allusion à des événemens que j'oublie, moi tout le premier... Léonce est fils de M. de Mondoville, cela suffit; ni lui, ni le monde ne doivent savoir quelle est sa mère.

DUVAL. Que je sois déshérité de vos bontés, monseigneur, si je l'ai jamais nommée à une autre personne que vous!

DE SARTINES. Assez sur cette affaire; occupez-vous de Jaffier, et songez que dans trois jours il me faut un rapport où j'apprenne quelque chose de nouveau... Voici maintenant l'ordre que j'avais à vous donner... allez dans la galerie des Muses au jeu du roi; faites demander M. Duresnel, le receveur particulier des fermes, et dites-lui que je l'attends... faites cela secrètement, monsieur Duval!.. je serai sous ce berceau ou dans le pavillon qui est à deux pas d'ici.

(Duval s'éloigne; entre un laquais en grande livrée royale.)

UN LAQUAIS. Monseigneur, la liste des personnes masquées qui sont entrées pendant cette dernière heure.

DE SARTINES, *le congédiant.* C'est bien, on n'entre plus. (*Il s'approche d'un arbre illuminé et lit.*) De onze heures à minuit sont entrés dans les jardins après s'être nommés suivant l'ordre : M. le duc de Luxembourg en dieu Mars; oh! oh! M. le duc de Levis, en roi David; c'est juste, un cousin de la Sainte-Vierge! M. Cazotte en astrologue; c'est le Jérémie de ce temps-ci... hum, hum... M. de Pombal et une personne de sa suite en chevaliers de Venise. Qu'est-ce que M. de Pombal? ah! ce seigneur napolitain qui est nouvellement attaché à l'ambassade : c'est bien. (*Il se promène et rêve.*) Ah! que de choses qui m'inquiètent! ce Jaffier! je donnerais un an de ma vie pour le saisir! qu'il tombe dans mes mains, et mes prétentions sont appuyées par l'ambassadeur d'Angleterre: il ne faut pas moins pour balancer le pouvoir de la favorite; à moins qu'une favorite nouvelle... cette combinaison réussira-t-elle plus rapidement que l'autre? je ne sais: depuis quatre mois que je m'en occupe, j'ai mené les choses avec adresse, mais je crains que cet homme n'ait bien des scrupules! il croit à la vertu de sa femme; il a même conservé pour elle quelque chose

qui ressemble à de l'amour!.. toutefois ne désespérons de rien et redoublons toutes mes attaques... le roi veut du secret, c'est un grand point... Quant à la dame, sa résistance vient sans doute de ce qu'elle ne s'est jamais trouvée en présence de la majesté royale... nous y aviserons!.. M. d'Aiguillon, notre cher premier ministre, vous êtes arrivé par les femmes, et je suis obligé de suivre le même chemin ; mais j'espère que la France fera pour moi ce qu'elle n'a pas fait pour vous, monseigneur! en me voyant remplir votre place, elle oubliera quels moyens j'ai pris pour l'usurper!.. J'entends du bruit de ce côté, c'est la voix du chevalier de Gondrecourt et de ses compagnons ordinaires... mon neveu est avec eux sans doute... au diable les importuns!

(Il se retire; entrent avec bruit quatre jeunes seigneurs, dont l'un porte le costume de capitaine des gendarmes du roi; les trois autres magnifiquement déguisés.)

SCENE II.

GONDRECOURT, CHABANNE, BUSSY, LÉONCE.

LE CHEVALIER. Arrêtons-nous dans ce bosquet, messieurs; le palais de Versailles n'a jamais vu de fête plus magnifique... mais trop de foule! reposons-nous sous ce berceau où nous respirerons à notre aise la douce fraîcheur de cette nuit.

CHABANNE. Une excellente occasion de parler de nos amis et d'en dire beaucoup de mal!

LE CHEVALIER. Comte, je te présente le marquis de Chabanne, capitaine des gendarmes du roi; joueur comme un chevalier de Malte, discret comme un abbé, libertin comme moi... au demeurant, un de mes bons camarades. Chabanne... je te présente le comte de Mondoville, lieutenant de frégate, au service du roi; tu lui pardonneras son grand air d'originalité et ses manières de l'autre monde; il y a été positivement. Il a fait rage, non pas contre les Anglais, notre marine ne se mesure plus avec la leur, mais contre des flibustiers et pirates qui désolaient le commerce de Londres. Depuis qu'il est de retour, je le crois amoureux; je le soupçonne philosophe; au demeurant, mon meilleur ami.

BUSSY, *bas à Chabanne*. Il me semblait que le dernier des Mondoville était mort dans la personne du comte Jules.

CHABANNE, *bas à Bussy*. Non, il y a eu adoption, reconnaissance. Le comte n'est pas de la bonne souche : c'est un prunier enté sur un chêne. (*Haut**.) Il suffisait de prononcer le nom du comte pour nous rappeler qu'il est glorieux à plus d'un titre. Il y a cinq ans, devant la grille de Versailles, un assassin leva le poignard sur notre bien aimé monarque. Un jeune homme, qui se trouvait à la cour pour la première fois, détourna le bras qui allait frapper; la blessure fut légère. L'assassin, c'était Damiens; celui qui sauva le roi, c'était vous.

LE CHEVALIER. Et pour prix d'un pareil service, Mondoville ne réclama que l'honneur de servir sur la *Bellone*.

CHABANNE, *s'asseyant*. Aussi le roi ne se regarde pas comme libre de la reconnaissance; et quand il a lu dans les rapports de l'amiral de Grasse les détails de votre combat avec ce fameux corsaire, ce démon acharné sur les Anglais, ce François... Comment l'appelez-vous?

LÉONCE. François Jaffier.

CHABANNE. « M. de Mondoville, a-t-il » dit, est un serviteur fidèle, et je jure sur » ma couronne de lui accorder la pre- » mière grâce qu'il me fera l'honneur de » me demander. »

BUSSY. Comment diable ce Jaffier n'a-t-il pas été pendu?

LÉONCE. Des hommes comme celui-là ne sont pas faits pour mourir au bout d'une vergue; il se battit comme un lion; et je fais des vœux pour qu'il échappe à la vengeance de l'Angleterre!...

LE CHEVALIER. Et à l'ingratitude de la France! car il n'était devenu chef de pirates que depuis le malheureux traité du 10 février 1763, qui agenouilla notre marine aux pieds des léopards normands! Pendre François Jaffier! mais, monsieur de Bussy, il était gentilhomme comme vous, et il avait porté l'épaulette comme M. de Mondoville! Un caractère d'une trempe vigoureuse, et qui avait pris au sérieux l'honneur du pays et l'honneur du métier. Il voulait faire expier aux Anglais, par une suite de désastres particuliers, l'insolence de leurs victoires en bataille rangée; aussi n'est-il pas un officier de notre marine qui ne professe une haute estime pour son courage; n'est-ce pas, Léonce?

LÉONCE. C'est vrai.

LE CHEVALIER. Vous ne vous êtes battus contre lui qu'à regret; mais le cabinet de Saint-James avait dicté des ordres au cabinet de Versailles. Depuis quatre ans la marine anglaise s'épuisait en vaines pour-

* Le Chevalier, Léonce, *assis sous le berceau*, Chabanne *et* Bussy, *debout à côté d'eux*

suites contre cet adroit ennemi, toujours invisible et présent ; on envoya contre lui un vaisseau de sa nation... Jallier ne se défiait pas de la France, et vous ne tardâtes pas à le rencontrer... Ah! c'est une triste affaire, et les jours de Fontenoy sont loin de nous!.. Mais, baste! nous sommes à la cour, ce qui est une raison pour ne point parler de politique, et à la cour du plus galant roi du monde, ce qui est une raison pour parler de galanteries!.. Livrons-nous à l'influence des souvenirs qui nous environnent; et pour dissiper des impressions fâcheuses, qu'un de nous raconte...

CHABANNE, *se levant*. Halte là ! tu cherches une transition pour nous initier au secret de quelque fade aventure... Gondrecourt, mon ami, sois bref*.

LE CHEVALIER. Que je sois marié demain, si je méditais une trahison pareille! moi, raconter une de ces vulgaires intrigues, où l'exposition, le nœud, le dénouement, sont toujours les mêmes! Songez donc que nous portons des costumes héroïques; que cette fête est mystérieuse comme un bal de doge; que cette nuit est pleine de parfums et de lumières comme les plus belles nuits d'Italie!.. Il nous faudrait quelque récit bizarre, incidenté, romanesque. Ne riez pas, messieurs; d'après quelques demi-confidences que le comte m'a faites, je parierais cent louis qu'il a une histoire de ce genre à nous raconter.

LÉONCE. Tu perdrais la gageure!

LE CHEVALIER. Non pas. D'abord ton caractère et tes habitudes ne sont pas taillées sur le même patron que les nôtres; ensuite, tu crois à l'amour, et nous ne croyons qu'au plaisir. Enfin, nous n'avons pas quitté Paris, et tu n'y demeures que depuis six mois!

LÉONCE. Je ne crois plus à l'amour.

CHABANNE. Depuis votre retour en France?

LÉONCE. Peut-être.

CHABANNE. C'est l'effet du climat. Mais après ceci, comte, il est impossible de vous taire.

LÉONCE. Vous ne trouverez rien d'extraordinaire dans la situation d'un homme amoureux d'une femme qu'il croit pure et qui passe pour telle; amoureux surtout de cette réputation sans tache; amoureux à un point qu'il n'ose dire...

CHABANNE. Et cette femme a un fermier-général pour amant; le fond est connu, mais les détails sont déjà bizarres!.. continuez...

(Deux hommes en costume vénitien, noirs des pieds à la tête, passent lentement au fond du théâtre.)

LÉONCE. Soit. Je ne suis pas fâché de vous raconter mon aventure; vous me trouverez fort ridicule; et le chevalier, qui est jeune encore, pourra profiter de mon infortune. Cette femme va peu dans le monde, jamais à la cour; je n'avais aucun moyen de lui parler; mais je la suivais à la promenade, à l'église, et j'avais loué en secret un appartement vis-à-vis le sien.

LE CHEVALIER. Quand je vous disais qu'il a des façons de l'autre monde!

LÉONCE. Ah! c'est que je l'aimais éperdument cette femme, autant que je la respectais, messieurs; je trouvais des jouissances infinies dans mes poursuites timides; j'avais autant de plaisir à la voir, de loin, s'élancer dans sa voiture, que j'en aurais eu peut-être à lui dire : Je vous aime! que dis-je? jamais je n'aurais osé lui faire cet aveu, et si mon amour était connu d'elle, mes yeux seuls l'en avaient instruite! Un jour, elle sortit de son hôtel, à pied, seule, de grand matin, cachée sous un voile et sous un manteau; elle arriva sur la place du Palais-Royal et monta dans un fiacre; je le suivis en courant, le cœur tout agité de pensées sinistres, et sûr que ma destinée allait se décider... savez-vous où le fiacre s'arrêta?.. dans l'une des rues les plus sombres et les plus honteuses qui environnent la Grève, une de ces rues où chaque maison cache un crime inconnu, un égoût vivant de créatures humaines... la rue Geoffroy-Langevin! Elle descendit de voiture, cette femme que je divinisais; cette idole que j'adorais en silence, et elle disparut dans une allée plus noire que l'avenue de l'enfer! je courus au cocher; il avait ordre de revenir dans la soirée; j'ouvris le fiacre; elle avait oublié son mouchoir! je m'élance sur ses traces; je franchis deux étages, je m'arrête à la porte où mon instinct me dit qu'elle était entrée; j'ouvre... et je la vois dans les bras d'un homme qui l'appelait de son nom de baptême et lui disait *tu!* une figure sévère et que je ne voyais pas, ce me semble, pour la première fois; il s'avança vers moi avec des regards flamboyans; mais la rage l'empêcha de parler. « Madame, lui dis-je à elle, je vous rapporte votre mouchoir, je vous remercie, adieu! » elle était presque évanouie... et comme je sortais en riant, j'entendis une voix qui me criait : Tu entendras parler de moi, Mondoville!

* *Les trois autres se lèvent aussi.* Chabanne, Léonce, le Chevalier, Bussy.

CHABANNE. Quelle aventure!

LE CHEVALIER, *remontant la scène*. Il y a du bruit dans ces feuilles; quelqu'un nous écoute!

CHABANNE. Personne, excepté le vent.

LE CHEVALIER. Je vous jure que j'ai vu des yeux briller dans l'ombre!

CHABANNE. Le reflet de ces lampions... une histoire intéressante et tragique, comte! Il est inutile de vous demander si vous êtes guéri de votre amour?

BUSSY. Eh non! c'est à ce propos que le comte veut que nous lui fassions la guerre!...

CHABANNE. Il ne manque au récit qu'une seule chose : le nom de la dame?

BUSSY. Vous allez nous le dire?

LÉONCE. Non, messieurs; je ne veux pas faire une chose grave d'une plaisanterie.

BUSSY. Il faudra deviner.

CHABANNE. Une réputation sans tache; c'est l'énigme du Sphynx!

LE CHEVALIER. Mais l'adieu de cet homme renfermait une menace; il ne t'est rien arrivé de fâcheux?

LÉONCE. Non.

LE CHEVALIER. Tu te trompes; il y a quelque temps, une partie de ton hôtel a été dévorée des flammes...

LÉONCE. Un accident qui peut arriver à tout le monde!... tu m'avais mené cette nuit-là à la Comédie-Italienne, et chez Mme Favart!...

LE CHEVALIER. Oui, mais souviens-toi que ce fut une partie improvisée, et que dans ta maison même, on te croyait rentré.

CHABANNE. Allons donc, chevalier, avez-vous peur de ce monsieur de la rue Geoffroy-l'Angevin? il ferait beau voir que des coquins poursuivissent monsieur de Mondoville qui est le neveu de la sécurité parisienne personnifiée dans M. de Sartines!. le comte aurait pu prendre quelques informations sur cet homme, voilà tout.

LÉONCE. Il a changé de logement.

CHABANNE. C'est qu'il vous craint plus que vous ne le craignez. Rentrons au palais. (*Au chevalier.*) Vous ne nous suivez pas, chevalier?

LE CHEVALIER. J'ai deux mots à dire à monsieur de Mondoville.

(Sortent Chabanne et Bussy.)

SCENE III.

LÉONCE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER. Te voilà tout rembruni par ton histoire, et j'ai regret de te l'avoir demandée; mais j'avais un but.

LÉONCE. Lequel?

LE CHEVALIER. J'avais deviné que tu étais amoureux, et comme tout est commun entre nous depuis fort long-temps, je me figurais que nous aimions la même femme.

LÉONCE. Te reste-t-il des doutes?

LE CHEVALIER. Ah! mon cher, ma jalousie n'était pas extravagante! je serai moins discret que toi..... c'est de Mme de Lalaing que je parle, une flamande sentimentale; qui te regarde avec beaucoup de faveur! c'est au point que pour m'insinuer dans sa confiance, je n'ai pas trouvé de meilleur moyen que de me faire passer pour toi : oui, je me suis informé près du vieux Joseph, du domino que tu devais porter à cette fête, et je m'en suis fait faire un identiquement pareil; doublé de rouge, avec des nœuds et des aiguillettes de la même couleur. Dans une heure, le geai se parera de tes plumes; je m'approcherai, sous ce travestissement, de la dame de mes pensées; et je parie que cette méprise...

LÉONCE. Quel projet!

LE CHEVALIER. Tu ne t'y opposes pas?

LÉONCE. D'autant moins que je m'en irai dans une heure.

LE CHEVALIER. Bravo! j'attendrai ton départ; voilà un ami! ah! Mondoville, quand trouverai-je l'occasion de me faire tuer pour toi!

(Ils sortent.)

SCENE IV.

DUVAL, DURESNEL, *puis* DE SARTINES.

(M. Duval amène M. Duresnel et se retire pour aller chercher M. de Sartines.)

DURESNEL, *seul*. Avec quelle affectation railleuse cette femme que je n'ai pu reconnaître murmurait à mon oreille le nom de Mondoville!... je suis sûr d'Antoinette, et ne puis m'arrêter à une calomnie anonyme... il a loué sous un faux nom un appartement vis-à-vis le mien?.. je ne suis pas jaloux; mais je m'en informerai!...

DUVAL, *rentrant avec M. de Sartines*. Monseigneur, voici monsieur. Personne ne nous a vus. Je vais me tenir aux environs... s'il paraît quelqu'un, je frapperai trois coups dans la main.

(Il se retire.)

SCENE V.

DURESNEL, DE SARTINES.

DE SARTINES. Vous êtes-vous douté, monsieur Duresnel, que le billet que vous avez reçu ce matin fût de moi?

DURESNEL. Oui, monseigneur.

DE SARTINES. L'homme qui vous l'a remis ne portait cependant pas ma livrée?

DURESNEL. Non, monseigneur; mais il

n'y a dans tout Paris qu'une personne qui prenne autant d'intérêt à mes affaires...

DE SARTINES. Et qui les connaisse aussi bien. Récapitulons, s'il vous plaît, pour voir si je n'ai rien oublié... nous parlerons à voix basse ; ne craignez rien. Vous devez à la compagnie des Indes trois cent mille livres ?

DURESNEL. Tout autant...

DE SARTINES. A moi, cent vingt mille?

DURESNEL. C'est vrai.

DE SARTINES. A différens particuliers, cent quatre-vingt mille ?

DURESNEL. C'est le compte exact.

DE SARTINES. Total : six cent mille livres. La somme est belle : vous en payez les intérêts ; mais vous venez d'éprouver à Marseille et à Lyon deux banqueroutes qui ont fortement ébranlé votre crédit. Le public n'en sait rien, mais les intéressés s'en doutent. Vous donnez demain une fête qui pourra jeter de la poudre aux yeux de vos créanciers subalternes ; mais, d'ici à huit jours, la Compagnie des Indes exigera le remboursement de ses capitaux, et le syndicat des fermiers-généraux, dont vous êtes l'un des receveurs, vous demandera vos comptes. Pourrez-vous les présenter ?

DURESNEL. Vous savez, monseigneur, que depuis quatre mois il n'est pas de désastre que je n'aie éprouvé?

DE SARTINES. Oui, vous avez eu du malheur.

DURESNEL. Du malheur ?.. Dites donc qu'une inexplicable fatalité s'est attachée à toutes mes entreprises ! Enfin, mes affaires sont en mauvais état, j'en conviens ; mais il me reste assez de ressources pour m'éviter l'opprobre éclatant d'une faillite! grâce au ciel, je suis toujours en mesure de présenter mes comptes au syndicat !.. et, quant à mes créanciers, je puis leur donner hypothèque sur la valeur d'un bâtiment chargé d'indigo et de cochenille, qui, d'un jour à l'autre, doit arriver au Hâvre !..

DE SARTINES. Voilà justement où je voulais en venir ! D'où attendez-vous cette cargaison de cochenille ?

DURESNEL. De Calcutta.

DE SARTINES. C'est bien cela. Mon Dieu! je ne vous apprendrai une si triste nouvelle que si vous me promettez de la recevoir avec fermeté ?

DURESNEL. L'incertitude est pire que tout. Parlez, monseigneur.

DE SARTINES. C'est un revers plus cruel et plus inattendu que tous les autres. Hier matin, un brick, arrivant de Calcutta, a péri, corps et biens, devant le Hâvre. Un courrier, chargé de dépêches extraordinaires, en a donné le premier avis à M. le duc d'Aiguillon.

DURESNEL. Et sait-on le nom du capitaine ?

DE SARTINES. Pas encore

DURESNEL. Ah ! si c'est le capitaine Lenoir, je suis perdu, et j'ai trop de malheur pour que ce ne soit pas lui !

DE SARTINES. Allons, allons, ne vous laissez pas abattre ! le brick ne venait peut-être pas de Calcutta ; cependant la nouvelle est officielle. Le capitaine ne s'appelle peut-être pas Lenoir ; cependant, il n'arrive pas tous les jours un vaisseau des Grandes-Indes. Je fais ce que je peux pour vous donner de l'espoir ; mais il y a de terribles chances contre vous ! Enfin, vous avez des amis, ne vous désespérez pas ! (*Il lui prend le bras et continue en se promenant.*) Vous avez de l'ambition, monsieur Duresnel ? ce n'est pas un reproche que je vous fais... vous avez voulu arriver rapidement à une brillante fortune. La route ordinaire est si longue ! vous vous êtes jeté dans les chemins de traverse !.. dam ! on s'y perd quelquefois !.. Savez-vous ce qu'il vous faudrait?... une des fermes-générales du royaume : celle des douanes, par exemple, la plus riche et la plus sûre ; un protecteur puissant engagerait quelqu'un de ses domaines pour former votre cautionnement ; vous feriez vos remboursemens à votre aise, et, dans dix ans, vous vous trouveriez à la tête de cent mille livres de rente ! Que dites-vous de ce plan?

DURESNEL. Qu'il est difficile à réaliser.

DE SARTINES. Il le sera demain, si vous dites oui !

DURESNEL. Et si j'accepte les conditions que vous allez me faire ?

DE SARTINES. A la cour moins qu'ailleurs, on ne donne rien pour rien !.. Monsieur Duresnel ?

DURESNEL. Monseigneur ?

DE SARTINES. Vous avez de l'esprit !

DURESNEL. Fort bien, monseigneur !

DE SARTINES. Je suis sûr que nous allons nous entendre. N'avez-vous pas remarqué que M[me] Dubarry n'est pas aujourd'hui rayonnante et folle comme à l'ordinaire? n'avez-vous pas remarqué que sa majesté avait l'air étrangement distrait? La tristesse de madame la comtesse vient de ce que le roi bâille auprès d'elle (je vous dis ceci dans la plus étroite confidence) ; la distraction du roi vient de ce qu'il est amoureux... je ne vous dirai pas de qui..... apprenez seulement..... (*Duval frappe les trois coups.*) Encore du monde ! Ces

allées que je croyais désertes sont aussi fréquentées que l'antichambre d'une favorite! venez; il y a là un pavillon où nous serons seuls et libres d'achever cet entretien.

(Ils sortent. Passent des seigneurs et des dames, les uns masqués, les autres en costume de cour. Parmi les premiers, M. de Mondoville. Un homme en vénitien, noir du haut en bas, masqué, l'arrête, et l'amène sur le devant du théâtre.)

SCENE VI.

LÉONCE, UN MASQUE *inconnu**.

LÉONCE. Que me veux-tu? parle.

LE MASQUE. Un moment d'entretien.

LÉONCE. Qui es-tu?

LE MASQUE. Quelqu'un qui va te donner un avis.

LÉONCE. Un avis!

LE MASQUE. Salutaire.

LÉONCE. Qui que tu sois, ceci n'a pas l'air d'une intrigue de fête masquée. Je ne veux pas t'entendre. Si tu as à me parler, viens chez moi; je m'appelle Mondoville.

LE MASQUE. Comte de Mondoville, j'ai entendu, derrière ce massif d'arbres, la conversation que tu viens d'avoir avec Chabanne, Bussy et un autre. Tu leur as raconté une histoire terrible.... terrible à cause du danger qu'il y a d'en parler. Trois personnes sont mêlées dans cette histoire: l'une, c'est toi; l'autre, c'est moi; la troisième, c'est une femme dont tu n'as pas voulu dire le nom; ta discrétion te sauve la vie; ne révèle jamais ce nom; ne le murmure pas dans l'oreille de ton meilleur ami, dans l'oreille du roi, dans l'oreille d'un prêtre, si tu ne veux pas que la branche collatérale des anciens barons de Mondoville soit appelée à recueillir ton héritage. Voilà ce que j'avais à te dire. Adieu.

LÉONCE. Demeure à ton tour; si c'est une comédie que tu joues, je t'avertis qu'elle m'offense; si tu parles au sérieux, qui t'a mis dans cette folle idée que tu pourrais me faire peur? Ah! tu me défends de prononcer le nom de ta maîtresse.. tu es donc le plus mortel ennemi de sa réputation?

LE MASQUE, *lui saisissant la main*. Si tu n'es pas le plus mortel ennemi de toi-même, tu ne diras pas un mot de plus!..

LÉONCE. Laissez-moi, monsieur; je vous trouve bien hardi... Est-ce que vous êtes gentilhomme?

LE MASQUE. Est-ce que tu l'es, toi, qui viens surprendre, comme un espion, des secrets où l'honneur d'une femme et la vie d'un homme se trouvent peut-être compromis?

LÉONCE. Ah! je reconnais ta voix maintenant; je sais qui tu es... eh bien! puis-je m'effrayer de tes menaces?

LE MASQUE. Oui, comte, car il n'a pas tenu à moi, que tu ne périsses étouffé dans un incendie!...

LÉONCE. C'est-à-dire que tu assassines? Tu ne sortiras pas de mes mains, misérable! A moi! Gondrecourt, Chabanne, mes amis!

LE MASQUE. Insensé! tu ne vois donc pas que je n'aurais qu'à serrer ta main pour la broyer? tu ne vois pas que je n'ai qu'à toucher ton épaule pour te faire tomber à mes genoux? (*Il lui fait plier le genou.*) Souviens-toi!

(Il disparaît.)

SCENE VII.

LEONCE, GONDRECOURT, CHABANNE, BUSSY, *arrivant de différens côtés.*

LE CHEVALIER. Hé bien! contre quels ennemis réclames-tu notre secours? contre de jolies femmes, sans doute, puisque tu es presqu'à genoux?.. mais je ne vois personne... ton visage est bouleversé...

CHABANNE. Vous êtes pâle comme un mort... est-ce un étourdissement qui vous a pris?

LE CHEVALIER. Est-ce un mauvais tour qu'on t'a joué?

CHABANNE. On aura voulu vous faire peur*.

LÉONCE. Peur! ah! vous croyez qu'il m'a fait peur?

CHABANNE. Mais c'est de l'égarement!..

LÉONCE. Voici qui est surprenant, messieurs. Il vient des personnages étranges dans les jardins de Trianon... Ne l'avez-vous pas rencontré?

TOUS LES TROIS. Qui?

LÉONCE. Ce n'est pas un rêve cependant... non, non; tout-à-l'heure, au moment où j'allais sortir du palais, un homme masqué, noir des pieds à la tête, m'a pris par la main, et m'a conduit ici. J'ai d'abord cru que c'était un ami, mais point; cet homme, c'était le héros de l'histoire que je vous ai racontée, l'inconnu de la rue Geoffroy-Langevin. (*Il pousse un éclat de rire convulsif.*) Savez-vous ce qu'il avait à me dire? Il m'a défendu, sous peine de mort, de révéler à qui que ce soit le nom de sa maîtresse, et pour prouver la valeur de ses menaces, il prétend qu'il a mis le

* Le masque, Léonce.

* Bussy, Chabanne, Léonce, le Chevalier.

feu à mon hôtel! un accident où la malveillance n'était entrée pour rien, messieurs! je suis sûr de mes gens. Ah! vous m'aiderez à le retrouver, l'insolent! et il me paiera cher ses hardiesses... et puisqu'il m'a défendu si positivement de nommer la femme dont je vous ai parlé, je veux, à l'instant même..

LE CHEVALIER. Arrête, Léonce; il y a dans cette histoire quelque chose de sinistre. Cet homme est peut-être plus à craindre que tu ne penses. Tais-toi, au nom du ciel, tais-toi!.. Nous, messieurs, dispersons-nous, tâchons de retrouver ce masque...

CHABANNE. Sur mon ame, chevalier, tu deviens déraisonnable... votre honneur y est intéressé; Mondoville, achevez: cette femme...

LÉONCE, *remontant la scène.* C'est Mme Duresnel! Mme Duresnel, la charmante créole; la plus jolie femme de la finance, la seule irréprochable, s'il en fallait croire la renommée.!..

CHABANNE. Hé bien? le tonnerre est-il tombé? Mme Duresnel, ah! quelle histoire piquante!.. Vous ne savez donc pas qu'elle a refusé des propositions venant du roi?

BUSSY. Du roi?

CHABANNE. Je le tiens de personnes bien informées. Ah! sa majesté Louis XV a des rivaux dans la rue Geoffroy-Langevin! Pardieu! je vais publier l'aventure, et vous verrez, messieurs, comme je brode un canevas donné! Suivez-moi!

LE CHEVALIER. Messieurs, messieurs... c'est trop! . Pouvez-vous perdre avec tant de légèreté la réputation d'une si charmante femme! Je vous avertis que je me constitue son chevalier, et que je vous donne à tous des démentis formels... Ah! Mondoville, c'est mal; je ne te reconnais pas.

LÉONCE. Chabanne, Bussy, je désire que vous ne parliez à personne de ce qui s'est passé entre nous .... je me suis emporté... j'ai eu tort.

CHABANNE. Mais...

LE CHEVALIER. Allons, allons, Chabanne, soit discret, une fois dans ta vie... que diable, il ne s'agit pas de ta maitresse... Mme Duresnel a un amant... tant mieux... elle peut en avoir deux... ne publiez pas ses faiblesses... il vaut beaucoup mieux...

On n'entend pas le reste. Le chevalier reconduit Chabanne et Bussy, et revient à Léonce, qui est resté sur le devant du théâtre.)

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, LÉONCE.

LE CHEVALIER. Ils m'ont promis le secret, Léonce; mais tu m'as vivement affligé. Il faut qu'il y ait bien de l'amertume dans ton esprit quand tu songes à Mme Duresnel!

LÉONCE. Oui, oui.

LE CHEVALIER. Les menaces de cet inconnu m'inquiètent.

LÉONCE. Plaise à Dieu qu'elles se réalisent, et que je sois délivré de cet insupportable fardeau de la vie... Il peut me tuer sans faire un grand crime... qui me pleurera? ni une mère.... ni une maîtresse.

LE CHEVALIER. Mais tes amis?

LÉONCE. Oui, toi peut-être...

LE CHEVALIER. Allons, allons, faut-il mourir parce qu'on a été trompé par une femme? Jour de Dieu! toutes celles de ce temps-ci deviendraient trop tôt veuves!...

DE SARTINES, *entrant, à Léonce.* J'ai deux mots à vous dire..... (*Au chevalier.*) Vous permettez...

LE CHEVALIER. Comment donc?..... faites. A demain, Léonce! (*En s'en allant.*) Dubois, Dubois, mon costume.

(Il sort.)

SCENE IX.

DE SARTINES, LÉONCE, *puis* CHABANNE, LE CHEVALIER, etc.

DE SARTINES. Comte, vous savez combien vous m'êtes cher, et vous prenez toujours en bonne part les avis que je vous donne; je ne suis pas content de vous, et vous ne suivez plus le chemin qui mène aux faveurs de la cour...

LÉONCE. Monsieur...

DE SARTINES. Je sais ce que vous allez me répondre : que ces faveurs vous touchent peu; mais ces opinions héroïques se modifieront bientôt. Vous avez, quoique jeune encore, rendu déjà d'importans services au roi et à l'État; ne compromettez pas un avenir qui se présente sous des auspices aussi favorables. En me promenant de ce côté, j'ai surpris involontairement quelques phrases, j'ai entendu quelques noms... prenez garde! je ne sais pas et ne veux pas savoir ce que vous reprochez à Mme Duresnel, mais s'il y a une haine entre vous, avant peu de jours, elle peut avoir assez de crédit pour se venger.

LÉONCE. Du crédit?

DE SARTINES. Aujourd'hui, je ne puis m'expliquer davantage; mais demain...

(Tumulte. Des cris, des flambeaux; des personnes qui traversent la scène.)

LÉONCE. Quel tumulte ! j'entends prononcer mon nom au milieu de cris confus... M. de Chabanne !...

CHABANNE, *entrant, à un officier qui l'accompagne.* Qu'on double tous les postes ; qu'on ferme toutes les portes !... Monsieur de Valmont, faites entrer dans les jardins la compagnie tout entière, allez !.. messieurs, il n'échappera pas.

LÉONCE. Qui ?

CHABANNE. L'assassin.

LÉONCE *et* DE SARTINES. Qui a-t-on assassiné ?

(Le chevalier entre, soutenu par plusieurs amis, et entouré de laquais qui portent des torches.)

LÉONCE. Ah !

LE CHEVALIER, *se soulevant avec peine.* J'ai voulu te voir avant d'expirer ; prends garde à toi, Mondoville... ce costume... le coup qui me frappe t'était destiné.

(Il retombe.)

LÉONCE. Remords éternel !.. mon ami.. mon frère... ah ! je te vengerai !

VOIX DANS LA COULISSE. Le roi !.. le roi !.. le roi !..

(Grand mouvement. On voit Louis XV arriver par le fond.)

ACTE II.

Le lendemain soir ; appartement chez M. Duresnel.

SCENE PREMIERE.

ANTOINETTE, M. DE POMBAL, UNE FEMME DE CHAMBRE.

ANTOINETTE. Maintenant, je n'ai plus besoin de tes services ; va, Marie, je n'y suis pour personne ! (*Elle suit des yeux la femme de chambre qui sort ; va fermer la porte derrière elle, et vient se jeter dans les bras de M. de Pombal.*) Mon père ! ô mon père !.. qu'il me tardait d'être seule avec vous et de pouvoir vous donner ce nom !... Je vous attendais avec tant d'impatience !... dès que vos absences se prolongent d'une heure au-delà des termes habitués, tous les malheurs se présentent à ma pensée !... Vous n'avez pas besoin de me rassurer, votre situation m'est connue ; vous êtes maintenant à Paris, sous le nom de M. de Pombal, un nom qui vous cache ; attaché à l'ambassade de Naples, un titre qui vous protège, c'est vrai ; mais un mot imprudent peut vous perdre !... Hélas ! depuis que nous sommes en France, la paix du cœur m'a quittée !... la France, où vous avez voulu revenir a payé vos services par l'ingratitude, et votre amour par la proscription !..

DE POMBAL. Ne confonds pas ma patrie avec ceux qui la gouvernent ! Va, ne crains rien pour moi, ma fille, ils m'ont oublié * !

ANTOINETTE. Plaise à Dieu que vous ayez raison, et que mes alarmes ne soient jamais justifiées !... Pardonnez-moi !.. Je suis triste aujourd'hui, et j'ai le deuil au fond du cœur, quoi qu'il ait fallu me mettre en habits de fête...

DE POMBAL. C'est aujourd'hui le second anniversaire de ton mariage.

* *Ils s'asseyent.* M. de Pombal, Antoinette.

ANTOINETTE. C'était hier le troisième anniversaire de sa mort !

DE POMBAL. Ecarte ce souvenir.

ANTOINETTE. Et vous n'êtes pas venu !. Le jour où j'ai perdu ma mère, personne à qui parler de ma mère ! laissez-moi m'entretenir de ses paroles suprêmes !... j'éprouve un douloureux plaisir à me les rappeler !... Vous étiez absent depuis six semaines, et, quand votre brick parcourait les mers, étions-nous jamais sûres de vous revoir ?... « Ma fille, disait-elle... vais-je te laisser toute seule dans le monde ? ton père ne reviendra-t-il plus ?... » Vous arrivâtes enfin ; vous étiez pâle, ensanglanté, tout meurtri de votre dernier combat, tout meurtri de votre dernière tempête !... Quel spectacle frappa vos yeux !. votre fille était évanouie auprès de votre femme expirante !... quand je repris mes sens... « François, vous disait ma mère... rapporte mon corps dans le village de Bretagne où je suis née, je ne dormirais pas tranquille dans cette terre étrangère, loin du tombeau paternel !... » Et alors, je n'entendis plus rien.

DE POMBAL. Pauvre Euphémie !

ANTOINETTE. Un mois après, nous prenions le chemin de la France !... un nuage de larmes couvrit mes yeux, quand je vis les mornes les plus élevés de Saint-Domingue disparaître dans les vapeurs confondues du ciel et de l'océan !... Je ramenais ma mère dans sa patrie, mais enfin, je quittais la mienne !... Saint-Domingue, mon île natale !... est-ce que je ne vous reverrai plus ?...

DE POMBAL. Tu n'es donc pas heureuse, en France ?

ANTOINETTE. Est-ce là ce que j'ai voulu

dire? j'ai un père qui m'aime, et que j'adore; j'ai un mari qui m'aime et que j'adore... comment ne serais-je pas heureuse?.. Ce serait une double ingratitude!.. envers Dieu qui m'a donné mon père, envers mon père qui m'a donné mon mari.

DE POMBAL. Antoinette!... Antoinette, pourvu que tu ne me trompes pas!... Tu ne sauras jamais combien je t'aime, tu ne sais pas comme il y a des sympathies profondes entre mon ame et ton ame. Quand tu es inquiète, je souffre; quand tu retiens une larme dans tes yeux, j'étouffe des sanglots dans ma poitrine!... J'ai éperdument aimé ta mère; mais je ne sais si j'aurais fait pour elle tout ce que je suis capable de faire pour toi! Ne me cache jamais rien, je te l'ordonne, ma fille; dès que tu conçois une crainte ou que tu formes un désir, préviens-moi sur-le-champ. Ce n'est pas sans raison que je te dis cela, réfléchis. Ah! ma vie a été dangereuse et rude... j'ai éprouvé, dans ma jeunesse, toutes les passions terribles dont le cœur de l'homme est le domaine!... La haine! la jalousie! la vengeance!... elles se sont endormies depuis que je suis père; mais sur un signe de toi, elles se réveilleraient avec toute leur fureur!...

ANTOINETTE. Ne deviez-vous pas me parler de M. Duresnel?

DE POMBAL. Pourquoi ne l'ai-je pas vu?

ANTOINETTE. Il est dans son cabinet... je l'ai fait prévenir.

DE POMBAL, *se levant*. Je regrette qu'il ait eu de l'ambition... et l'ambition de l'argent, qui est la pire de toutes!... Ta fortune, après tout, pouvait lui suffire... le chemin où il marche est semé de piéges; son état a mille chances funestes!... Et puis, il te néglige...

ANTOINETTE, *tristement*. Non...

DE POMBAL. Tant mieux!... car, en lui donnant ta main, je lui ai fait entendre malheur à lui, si tu n'étais pas heureuse!. Il est jaloux, peut-être?...

ANTOINETTE. Oh! non!...

DE POMBAL. Ne t'en plains pas... je sais ce que cela fait souffrir!... Ainsi, il n'a jamais prononcé devant toi le nom de cet insensé qui ose t'aimer... de ce malheureux... qui ose te suivre... de M. de Mondoville enfin?

ANTOINETTE*, *se levant*. Jamais!

DE POMBAL. Toi-même, le souvenir de cet homme ne trouble pas ton repos?

ANTOINETTE. Qu'ai-je à craindre de lui?

DE POMBAL. Tout!... une calomnie...

ANTOINETTE. Vous le croyez bien cruel?

* Antoinette, M. de Pombal.

DE POMBAL. C'est que je le connais, moi! Mondoville!.. je te l'ai dit souvent... c'est une famille que je hais... c'est un nom qui est dans tous mes malheurs!... Comment il s'y trouve mêlé, c'est un secret que ta mère seule pouvait t'apprendre... et que je ne ferai pas sortir de son tombeau. Je me souvenais encore du père, mais j'avais oublié le fils... pourquoi est-il venu me trouver?... L'imprudent!... en me faisant une insulte nouvelle, il ne savait pas que pour le traiter en ennemi mortel, je n'avais qu'à remuer les cendres du passé!...

ANTOINETTE. Qu'y a-t-il? mon Dieu!... vous ne méditez rien contre ce jeune homme?. .

(Les portes du fond s'ouvrent, le mulâtre paraît; M. de Pombal lui fait signe d'attendre un instant; les portes se referment.)

DE POMBAL. Voilà mon fidèle mulâtre qui vient me parler. Va chez M. Duresnel, et tâche de l'arracher à ses travaux; tu as confiance en moi, n'est-ce pas?... Sois tranquille... je connais mes devoirs de père, et ce que je ferai, Dieu l'approuvera.

ANTOINETTE, *à part, en sortant*. O ma mère! quelle confidence m'avez-vous faite, et quel terrible devoir m'avez-vous légué!..

(Elle entre chez M. Duresnel.)

SCENE II.

POMBAL, *puis* LE MULATRE.

DE POMBAL. Elle pâlissait en m'écoutant... Voilà le sujet de ses inquiétudes!.. des propos recueillis par la légèreté, dénaturés par la mauvaise foi, peuvent arriver jusqu'à son mari... veillons sur lui et sur elle!.. Ah! jeunes gens, parce que vous êtes élevés au milieu des grandes dames de la cour, à l'image de votre digne maître; parce que vous ne croyez ni à Dieu, ni à la vertu, ni à votre mère!.. parce qu'il vous est permis de jouer avec l'honneur de vos sœurs et de vos femmes, sans trouver, en face de vous, la vengeance d'un frère ou d'un mari... vous croyez que nous vous laisserons insulter les nôtres?.. non pas, s'il vous plaît!... la réputation d'une femme de bien, c'est sa vie! Mondoville! tu as attenté à la vie de ma fille, tu subiras la peine du talion, c'est justice!.. Scipion?..

LE MULATRE, *entrant*. Je vous apporte plusieurs nouvelles.

DE POMBAL. Sur lui?

LE MULATRE. Oui, maître, et sur vous.

DE POMBAL. Parle de lui, d'abord.

LE MULATRE. Il vient ce soir au bal de M. Duresnel.

DE POMBAL. Mondoville?

LE MULATRE. Mondoville!

DE POMBAL. Une hardiesse!.... Qui t'a dit cela?

LE MULATRE. Vous le savez bien... celui de ses gens qui nous est dévoué.

DE POMBAL. Croit-il avoir toujours autant de bonheur qu'hier soir?..

LE MULATRE. Nous ferons donc un troisième essai?

DE POMBAL. Deux meurtres l'un sur l'autre!

LE MULATRE. Qui découvrira le premier?

DE POMBAL. N'importe!..

LE MULATRE. Eh bien! il y a le chapitre des accidens.

DE POMBAL. Parle...

LE MULATRE. A cent pas de cette maison, un sous-fermier, nouvellement millionnaire, fait bâtir un magnifique hôtel. Si par hasard, au moment où M. de Mondoville passera devant les échafaudages, une partie du mur en construction?..

DE POMBAL. Soit!

LE MULATRE. Quand il arrivera?..

DE POMBAL. Vient-il seul?

LE MULATRE. Avec M. de Chabanne... m'a-t-on dit!..

DE POMBAL. Quand il repartira!.. je ne veux pas qu'un innocent meure avec lui, ou meure à sa place... c'est bien assez de Gondrecourt.

LE MULATRE. Maître, ce n'est pas ma faute... le domino noir, doublé de rouge; rubans de même couleur.... j'ai strictement obéi.

DE POMBAL. Il est vrai!..

LE MULATRE. C'est que je n'avais rien à risquer, moi! à défaut de votre ennemi, j'étais bien sûr de trouver le mien.

DE POMBAL. Gondrecourt, ton ennemi?

LE MULATRE. Dès ma jeunesse, j'ai appris de mon père à maudire tous les visages pâles! Mon père, Jean-le-Mulâtre, était bâtard de M. de la Tour, gouverneur de la Martinique, lequel s'humanisait quelquefois avec ses négresses. Digne homme! il signa, de sa propre main, l'ordre de conduire son fils au gibet, en réparation de je ne sais quel crime, qu'il n'avait peut-être pas commis! Depuis ce temps-là, je venge mon père et je me venge!.. J'ai reçu des blancs outrage sur outrage, je leur ai rendu meurtre sur meurtre!... Je ne me souviens plus de celui que j'allais expier, quand vous m'avez sauvé la vie... Il paraît qu'il y avait quelque chose de bon en moi, puisque je vous ai voué une reconnaissance éternelle. Je ne suis plus à moi; je suis à vous. Voici pourtant le premier meurtre que vous m'ayez ordonné!... ordonnez encore, et ne craignez pas de m'exposer.... ceux de notre couleur ont l'instinct de la ruse, et il sera difficile de me prendre sur le fait; mais, après tout, on ne peut pas me pendre plus haut que la potence, et je défie les blancs de se venger de moi, comme je me suis vengé d'eux!..

DE POMBAL, *à part*. Nature de tigre!.. allons... j'en ai besoin!... mais il me fait rougir de moi-même... (*Haut.*) Qu'as-tu à me dire sur mes affaires?

LE MULATRE. Que pendant votre absence, un agent de l'ambassadeur de Naples est venu m'avertir que M. Duval, l'ame damnée du lieutenant-général de police, avait donné des ordres pour recommencer les recherches avec une nouvelle activité.

DE POMBAL. M. de Sartines est bien impatient du portefeuille que l'Angleterre lui a promis pour prix de ma tête... Mondoville, j'essaierai de la défendre contre ton oncle et contre toi.

LE MULATRE. Voici votre gendre et votre fille!

DE POMBAL. Ah!... je voulais lui parler de différens bruits qui me sont parvenus sur le dérangement de ses affaires... je choisirai un autre moment.

SCENE III.

DE POMBAL, ANTOINETTE, DURESNEL, LE MULATRE, *dans le fond*.

DE POMBAL. J'avais à vous entretenir, monsieur Duresnel; mais on vient de m'apporter un avis dont je dois profiter sur-le-champ...

DURESNEL. Je suis à vos ordres.

ANTOINETTE. Il n'y a, dans cet avis, rien qui doive m'alarmer?..

DE POMBAL. Rien, ma fille...

(Il lui donne un baiser sur le front et sort. Le mulâtre le suit. M. Duresnel va à une table et sonne; Picard paraît aussitôt.)

DURESNEL. S'il arrive des lettres, vous me les apporterez sur-le-champ.

(Picard sort.)

SCENE IV.

DURESNEL, ANTOINETTE *.

ANTOINETTE. Vous avez bien peur de perdre votre temps auprès de moi!

DURESNEL. De quoi vous plaignez-vous, madame?.. vous êtes entrée dans mon cabinet; et, sans me permettre d'achever un travail important, vous m'avez pris par la

* Duresnel *assis*, Antoinette *debout à côté de lui*

main et conduit près de votre père... Ai-je seulement essayé de vous résister?

ANTOINETTE. Qu'importe que je vous arrache de votre cabinet, si vous ordonnez à vos affaires de vous suivre dans mon salon?.. oubliez-les du moins pour le reste de la journée... Ah! consolez-vous... notre tête-à-tête ne sera pas long... Vous donnez une fête aujourd'hui, et les préparatifs que vous aviez ordonnés... Vous ne m'écoutez pas?

DURESNEL. Si fait, madame!.. vous me parlez de votre fête... pardonnez-moi d'avoir fait violence pour cette fois à vos goûts de retraite... ma position exige que nous recevions le monde...

ANTOINETTE. Je ne vous demandais pas de m'expliquer pourquoi vous donnez cette fête!.. J'avais pensé que c'était pour célébrer le second anniversaire de notre mariage.

DURESNEL. Avant tout, c'est pour cela...

ANTOINETTE. Comment me trouvez-vous?

DURESNEL. Tous les jours plus belle!..

ANTOINETTE. Oh! mon père m'a dit que j'étais pâle... et que j'avais pleuré!..

DURESNEL. Des chagrins... vous?

ANTOINETTE. Vous ne vous en êtes pas aperçu?.. Mais savez-vous, Henri, que vous agissez absolument comme si vous ne m'aimiez plus... Oh! vous ne me trompez pas, je le sais..... cela me ferait mourir bien vite..... Vous êtes indifférent; cela me fera mourir lentement... Je suis jalouse de tout le temps que vous donnez à votre fortune, et qui est perdu pour notre amour! Hélas! je n'ai dans le monde que vous et mon père!.. Je passe toute seule plus des trois quarts de ma vie... cela est triste!.. Sans doute, j'aime la solitude et la retraite... mais la solitude avec vous .. Je suis folle de vous aimer ainsi.... folle de vous le dire ainsi.... mais que voulez-vous? on ne m'a pas élevée à cacher ce que je pense comme les jeunes filles de ce pays. Je suis une créole, et j'ai dans le cœur toute la franchise d'une sauvage et toute l'ardeur de mon ciel natal!

DURESNEL. Vous êtes un ange.

ANTOINETTE. Qu'on a de peine à vous arracher une bonne parole!.. Eh bien! maintenant, que vous me regardez avec attention... avec amour, comme vous le devez... vous voyez bien que j'ai pleuré. J'ai fait ce que j'ai pu pour que mon père donnât à ces pleurs une autre raison que la raison véritable... Il est si inquiet de mon bonheur!.. Je lui ai dit que j'étais heureuse!.. c'est peut-être un peu de mensonge... mais faites qu'il ne s'en aperçoive pas!.. tâchez de redevenir, ne fût-ce que pour une soirée, le mari attentif... empressé, que vous étiez autrefois!..

DURESNEL, *lui prenant les mains*. Qu'est-ce que cette clef que Marie vient de vous remettre?

ANTOINETTE. Mon Dieu! vous m'y faites songer... une surprise que je ménage à mon père. Cette clef ouvre une porte dérobée qui donne sur la rue Saint-Guillaume, une rue déserte. Cette porte était oubliée et condamnée depuis long-temps, et c'est par hasard que le propriétaire de cet hôtel m'en a révélé l'existence : maintenant mon père viendra me voir aussi souvent qu'il voudra, et je ne craindrai plus que nos gens s'étonnent de ses visites, et parviennent à connaître le lien sacré qui nous unit.

DURESNEL, *se levant*. Et savez-vous ce qu'il peut avoir à me dire?

ANTOINETTE. Je sais ce qu'il me disait tout-à-l'heure.

DURESNEL. Quoi donc?

ANTOINETTE. Que vous auriez dû vous contenter de votre fortune... qu'avec moins d'ambition, vous auriez eu plus de bonheur... que votre état est plein de chances funestes...

DURESNEL. A-t-il appuyé sur ces derniers mots?

ANTOINETTE. Contiennent-ils donc une prophétie?

DURESNEL. Non... non... ne craignez rien...

ANTOINETTE. Mon ami, s'il vous arrivait des revers... si vous éprouviez des faillites imprévues, que sais-je?.. cela ne sera pas!.. Si cela était... promettez-moi de ne pas vous désespérer... du côté de mon père, il nous resterait toujours assez de fortune pour vivre heureux et oubliés!.. et tenez, voyez comme je suis égoïste... je me surprends quelquefois à désirer pour vous des désastres de fortune... ils vous rendraient tout entier à mon amour.

DURESNEL. Ne faites pas de ces souhaits-là, madame... Au bout de ma ruine, vous ne voyez que la perte de ma fortune; moi, j'y vois la perte de mon honneur!.. Savez-vous ce que c'est qu'une faillite? savez-vous ce que c'est qu'un arrêt du parlement qui déshonore à tout jamais votre nom? Grâce au ciel, j'ai trop de soin de mes affaires pour craindre un semblable revers; mais je vous le répète... ne faites pas de ces souhaits-là, madame!..

SCÈNE V.

ANTOINETTE, DURESNEL, PICARD.

PICARD. La Gazette de la cour et des lettres.

DURESNEL. Du Hâvre?

PICARD. De Paris et du Hâvre.

(Il sort.)

DURESNEL. Allons, mon sort est dans mes mains!.. Il est clair que M. de Sartines a voulu me tromper, et que... (*Il ouvre la lettre.*) « Le brick l'*Amphytrion*, » commandé par le capitaine Lenoir, a » sombré hier en vue de la rade... » Enfer!... (*continuant*) « toute la cargaison a » péri. » Et notre dernière espérance s'est abîmée avec elle!.. Capitaine Lenoir!.. plus de doute!.. je suis perdu!

(Il s'assied.)

ANTOINETTE, *venant à lui*. Mon ami!

DURESNEL. Que me voulez-vous?

ANTOINETTE. Cette lettre...

DURESNEL. M'annonce une mauvaise nouvelle... j'en conviens; mais tenez, celle-ci en renferme une bonne. (*Antoinette retourne à sa toilette et le regarde de temps en temps d'un air inquiet. Il prend une autre lettre et l'ouvre convulsivement.*) Qu'est-ce que cela signifie? (*Il lit.*) Dixième couplet de la chanson nouvelle :

« On ne parle dans la ville
» Que du refus solennel
» De madame Duresnel;
» Mais monsieur de Mondoville
» Dirait peut-être pourquoi
» On dédaigne un si grand roi!... »

Encore!.. ce second avis me fait deviner d'où partait le premier... Le piége est bien dressé, M. de Sartines; vous voudriez me prouver que je suis dupe de mes scrupules!.. elle me tromperait... elle, qui, tout-à-l'heure encore... c'est impossible!.. Mondoville!... et cependant elle porte à ce jeune homme un intérêt singulier... je m'en suis aperçu plusieurs fois... s'ils étaient en effet d'intelligence?.. Ah! misérable que je suis!.. je me sens au bord d'un crime; ma conscience se révolte et me pousse en arrière; mais je fais tout ce que je puis pour capituler avec elle; et, dans la pensée de me rendre moins coupable, je vais accuser d'une trahison celle que je suis au moment de trahir!

ANTOINETTE. Henri, au nom du ciel, dissipez mon inquiétude; il se passe en vous quelque chose d'extraordinaire; et dussé-je attirer sur moi votre colère...

DURESNEL. Qui... moi, madame, vous me voyez tout-à-fait remis; ces deux lettres ne laissent pas plus de traces dans mon esprit qu'elles ne laisseront de cendres dans votre foyer... (*Il les jette au feu.*) Adieu, l'heure s'avance, et je veux donner les derniers ordres... Je crains que l'événement arrivé cette nuit à Versailles ne nous enlève beaucoup de monde... Vous savez de quoi je veux parler?

ANTOINETTE. Non.

DURESNEL, *revenant à elle et la considérant avec beaucoup d'attention*. Cette nuit, au bal masqué de Trianon, le chevalier de Gondrecourt a été frappé d'un coup de poignard... par un homme qu'on n'a pas arrêté... Par un hasard étrange, il venait de prendre un costume absolument pareil à celui de M. de Mondoville...

ANTOINETTE. Grand Dieu!..

DURESNEL. Aussi prétend-on que l'assassin s'est trompé de victime, et que c'est M. de Mondoville qu'il voulait tuer.

ANTOINETTE. Le tuer!

DURESNEL. Vous lui portez un bien vif intérêt, madame...

(Il sort.)

SCÈNE VI.

ANTOINETTE, *seule*.

Le tuer!... Oh! cela n'est pas... c'est un jeu pour m'épouvanter... (*Elle prend la Gazette.*) Non... non... c'est vrai... et il y a quinze jours, une partie de son hôtel a été incendiée.. allons, c'est une vengeance de mon père!.. qu'est-ce que je dis, malheureuse?.. Il n'y a pas assez d'indices contre lui pour qu'un étranger l'accuse, et sa fille le condamne!.. Ah! n'importe; ces deux événemens terribles ne peuvent être attribués au hasard... il y a un danger de mort sur ce jeune homme.. est-ce moi qui en suis la cause, et que puis-je faire pour le sauver!.. (*Elle tire de son sein le portrait de sa mère et le couvre de baisers.*) Image de ma mère! inspire-moi!.. Le jour où tu me révélas tous les secrets de ta vie, tu me donnas un grand devoir à remplir: « Je ne veux pas, me disais-tu, » que mon malheureux fils apprenne jamais le mystère de sa naissance; il saurait à quel point je fus coupable!.. Toi, » ma fille, ne regarde pas s'il est le fruit d'un » crime; aime-le, car il est ton frère... et » sois son ange gardien sur la terre, tandis » que je serai sa patronne dans le ciel. » Ce furent bien là tes paroles, ô ma mère!.. Le jour est venu d'être utile à ce frère que tu m'as dit d'aimer et que j'aime... mais conseille-moi!.. Je veux bien attirer sur moi la colère de mon père et la jalousie de mon mari... si l'intérêt de sa vie l'exige, je veux

bien sacrifier la mienne... mais comment la lui donner?.. Mille projets confus flottent dans mon esprit; je les prends tour-à-tour, et je les abandonne; mais ton souvenir est là qui me soutient... ton regard est là qui me rassure; Dieu m'assistera, je le sens... je ne sais ce que je ferai pour sauver mon frère, mais je te jure que je le sauverai! *Les portes du fond s'ouvrent; Mondoville paraît.*) Ah! le voici!..

(Elle recule jusque sur le devant du théâtre.)

SCENE VII.

ANTOINETTE, LÉONCE.

LÉONCE. Je conçois, madame, que ma présence vous étonne; j'aurais voulu vous épargner cette surprise; mais je ne pouvais pas me faire annoncer... Oh! c'est pour vous seule que je suis venu... daignez m'écouter!..

ANTOINETTE. Vous ne me direz rien que je ne puisse entendre devant M. Duresnel; permettez-moi de le rejoindre.

LÉONCE. Mais vous n'y pensez pas, madame!.. mais, madame, pas un mot de ce que je viens vous dire ne doit être entendu par M. Duresnel!.. mais priez-moi donc de me pencher à votre oreille et de parler à voix basse; vous savez bien que je puis avec une parole faire de votre mari, votre juge.

ANTOINETTE. Vous faites acte de violence en me retenant ici, monsieur, et je ne sais de quel droit...

LÉONCE. Eh! madame, il s'agit bien de formalités... il s'agit de ma vie que vous voulez prendre, de mon ami que vous avez fait assassiner!.. vous savez bien que c'est lui qui est mort, n'est-ce pas?.. On vous a parlé de cette horrible méprise?.. Quand j'ai paru devant vous, vous ne m'avez pas pris pour un spectre?. Ah! vous défendez bien votre renommée!.. quoi! parce que le hasard m'a rendu maître d'un malheureux secret que je ne voulais pas trahir, il faut absolument que je meure!.. vous déchaînez à deux reprises vos *bravi* contre moi!.. la première fois, ils mettent le feu à mon hôtel... vingt autres maisons peuvent être dévorées par les flammes, et combien de personnes y périr!.. mais il faut que votre réputation soit sauvée... la seconde fois, ils me suivent au milieu d'une fête, au milieu de la cour; ils lèvent le poignard sur celui qu'ils croient être votre ennemi; c'est Gondrecourt qu'ils assassinent!.. lui, mon meilleur ami. . mais il faut que votre réputation soit sauvée!.. Vous avez été trompée dans vos projets, madame; il y a maintenant sur votre nom une tache ineffaçable... du sang...

ANTOINETTE. Je demeure immobile de surprise. Quoi! c'est moi que vous accusez des deux événemens dont vous avez failli être victime... moi! mon Dieu!

LÉONCE. Oui, vous, vous seule!.. Est-ce que vous songeriez à vous justifier?.. vos agens y mettent moins de mystère; ils se font gloire d'être à vos ordres; justifiez-vous donc... l'homme de la rue Geoffroy-Langevin... vous savez bien de qui je veux parler, s'est vanté à moi, d'avoir mis en flammes la moitié de la maison de mon père... justifiez-vous!.. Il m'a dit: « Tu » sais un secret terrible... je te ferai taire » en t'assassinant! » Il a bien tenu sa parole; seulement il s'est trompé de victime!.. allons, vous ne vous justifiez pas...

ANTOINETTE. Monsieur de Mondoville..

LÉONCE. Ah! c'est assez... je ne veux pas vous accabler plus long-temps. C'est une victoire trop facile... Voici ce que j'avais à vous dire, madame: je ne veux pas encore mourir!... ce n'est pas que je tienne à la vie, vous me l'avez rendue à jamais odieuse!... c'est que je veux venger l'assassinat de mon ami!... Je poursuivrai son meurtrier jusqu'au bout de la terre, et je jure que j'obtiendrai justice de lui!... Je suis déjà sur ses traces, il ne tardera pas à tomber dans nos mains; croyez-moi, n'attendez pas ce moment... il y a des tortures qui font parler les bouches les plus fidèles; et, si dévoué que vous soit cet homme, il finirait par prononcer votre nom. Je ne veux pas voir accuser d'un crime une femme que j'ai aimée comme on n'aima jamais!.. Fuyez! prenez devant M. Duresnel le prétexte que vous voudrez; mais fuyez vite, et ne cherchez pas à prévenir votre complice; votre hôtel est cerné; vous ne feriez qu'avancer sa perte. Vous ne me devez aucune reconnaissance; je fais cela pour moi, non pas pour vous, et que Gondrecourt me pardonne si je ne lui sacrifie qu'une victime...

ANTOINETTE. Après toutes les choses terribles que vous m'avez dites, je ne devrais pas songer à me justifier devant vous; je dirai quelques mots cependant... Je ne sais si l'homme dont vous parlez a effectivement attenté à votre vie; mais devant Dieu, monsieur, je vous jure que je n'en ai rien su!... Moi, sauver ma réputation au prix de votre sang!... vous ne saurez jamais à quel point ce reproche est injuste... Ecoutez: il y a entre cet homme et moi un secret d'où dépend sa

vie; mais ce secret ne me fera jamais rougir!... je ne puis rien dire de plus. Je vous remercie de l'avis que vous me donnez. Mais si cet homme était arrêté, je n'attendrais pas qu'on le mît à la torture! j'irais me dénoncer avant qu'il eût le temps de prononcer une seule parole.. Et s'il est vrai que, pour sauver ma réputation, il ait pu commettre un crime, je mettrais autant de zèle à en assumer la responsabilité devant ses juges, que j'ai mis de vivacité à la rejeter devant vous!

LÉONCE. Et cependant, cet homme n'est ni votre frère ni votre parent; vous n'avez plus de famille; comment puis-je vous croire? Ah! malheureux insensé que je suis! l'heure où je pourrais être sûr de votre innocence serait encore la plus douce de ma vie!... Dites-moi ce secret qui vous justifie, et dussiez-vous m'ordonner de cesser mes poursuites contre l'assassin de Grondecourt...

SCENE VIII.

ANTOINETTE, DE POMBAL, LEONCE.

DE POMBAL, *surgissant entre les deux.* Tu n'iras pas loin pour le trouver.

ANTOINETTE. Ah!

DE POMBAL, *à Antoinette.* Rassurez-vous. (*A Léonce, qui a reculé de quelques pas et le regarde, immobile d'étonnement.*) Ne parle plus des assassins de Gondrecourt!... si le sang de cet infortuné doit retomber sur quelqu'un, c'est sur toi!... Ah! tu calomnies une femme qui ne t'a donné aucun droit sur elle, qui ne t'aime pas... que tu n'aimes pas toi-même, et tu crois que ce n'est pas là un crime digne de mort? Tu as joué avec une chose sainte, jeune homme, tu es calomniateur et sacrilége!

LÉONCE. Eh bien! vous l'avez entendu, madame?... vous n'avez rien à me dire?... (*Silence.*) Adieu!

(Il fait quelques pas vers la porte du fond.)

DE POMBAL. Ces salons sont pleins de monde, et cette porte ne s'ouvrirait pas pour vous; si vous vous y présentez, vous êtes mort... Laissez-moi faire, madame... il convient que vous sortiez sans être vu... passez de ce côté *... vous savez que je ne fais pas de vaines menaces... Ne parlez à personne avant d'avoir mis le pied hors de cette maison!... Oui, monsieur, c'est une guerre à mort!

LÉONCE. Allons donc, monsieur!. est-ce qu'un homme comme vous fait la guerre à un homme comme moi?... Vous voulez m'assassiner, et je veux vous livrer à la justice... et si je n'écoutais que mon devoir.... (*Antoinette lui adresse un geste suppliant.*) mais je me contiens à cause de vous... songez à votre sûreté, madame!

(Il sort par une porte latérale. Les portes du fond s'ouvrent, et laissent voir le mulâtre et un autre homme. Sur un geste de M. de Pombal, elles se referment.)

SCENE IX.

DE POMBAL, ANTOINETTE.

ANTOINETTE. Mon Dieu!..... puis-je croire à ce que j'entends, et à ce que je vois?... M. de Mondoville a donc raison, mon père?... vous avez voulu sa mort?

DE POMBAL. Eh bien! oui...

ANTOINETTE. Oh! ma tête s'égare!... Et qu'a-t-il fait?

DE POMBAL. C'est toi qui le demandes?

ANTOINETTE. Quoi! c'est à cause de moi qu'il doit mourir? Ah! je vous demande grâce pour ce jeune homme! c'est un malheureux!.. c'est un malheureux!.. mais il ne faut pas qu'il meure!.. Qu'est-ce que cela me fait qu'il me croie coupable?.. il en a le droit, il m'a vue entrer chez vous, seule, en secret, toute tremblante!.. Sait-il que vous êtes proscrit!.. que vous êtes mon père?.... ah! retirez-vous de la lutte que vous avez engagée contre lui!... Si vous saviez ce qu'il m'a dit!.. vous succomberez.

DE POMBAL. M. de Mondoville est condamné! le droit de te croire coupable... grand Dieu!.. avait-il celui de livrer ton nom à la risée de ses amis, ton nom!.. le nom de ma fille!.. va, c'est moi seul que je venge. Je l'immole non seulement à ton honneur, non seulement à ma sûreté, mais surtout à cette haine invétérée que j'entretiens depuis vingt ans contre sa famille!.. Sois donc tranquille... tu ne seras pour rien dans sa mort!.. mais il mourra, c'est dit!

ANTOINETTE. Ma mère! ma mère!

DE POMBAL. Si c'est pour m'inspirer des idées de pardon que tu invoques le souvenir de ta mère!.. mais ce que Mondoville a fait contre toi, son père l'avait fait contre elle. Ecoute-moi, puisqu'il faut que je me justifie! apprends qu'il avait osé, le lâche!... qu'il s'était vanté de mon déshonneur!... Nous nous battîmes, et j'eus le malheur de ne pas le blesser à mort!.. mais j'attirai sur moi les vengeances d'une famille puissante; ils me forcèrent à m'expatrier, et voilà pourquoi je suis devenu corsaire!.. Qu'en dis-tu? voyons! ma haine pour le nom de Mondoville n'est-elle pas juste et sainte? Devant Dieu, je crois que

* Léonce, M. de Pombal, Antoinette.

ta mère était innocente... et pour t'aimer, vois-tu, j'ai besoin de le croire; mais enfin sa réputation était perdue et j'étais devenu jaloux! Malheur à celui qui a voulu faire à ma fille une destinée pareille à la destinée de sa mère... point de pitié pour celui-là.... pour le calomniateur, point de pitié !

ANTOINETTE. Oui , vous avez raison... je vous respecte.... je vous aime, mais je fais grâce à M. de Mondoville, et je veux que vous lui fassiez grâce aussi.... mon père, au nom de votre amour pour moi... au nom de cette martyre et de cette sainte que nous adorons tous les deux, faites que je n'aie pas à me reprocher la mort de ce jeune homme !... Je vous demande sa vie comme je vous demanderais la mienne.

(Elle se jette à ses genoux.)

DE POMBAL. Comme tu me demanderais la tienne!..

ANTOINETTE. Eh bien! oui... puisque je l'aime !..

DE POMBAL. Tu l'aimes ?..

ANTOINETTE. Vous me forcez à vous faire un aveu que je ne voulais pas me faire à moi-même. Accablez-moi... maudissez moi! mais qu'il vive !.. S'il meurt, entendez-vous, amour ou remords, je le suivrai.

DE POMBAL. Tu l'aimes, malheureuse enfant!... tu l'aimes et tu veux mourir? ah! courons...

(Grand tumulte au dehors; bruit de pas dans les appartemens; bruit de voix dans la rue.)

VOIX, *au dehors*. Est-il mort?... Au secours!.. apportez des flambeaux !..

DE POMBAL, *s'arrêtant*. Ciel et terre !... il n'est plus temps !..

ANTOINETTE. Grand Dieu !... M. de Mondoville!..

DE POMBAL. C'est à toi de me maudire, ma fille !..

ANTOINETTE. Mort! mort !.. ma mère, pardonne-moi !..

ACTE III.

Le jour suivant, dans la matinée, chez M. de Sartines.

SCENE PREMIERE.

JOSEPH, GEORGES.

JOSEPH. C'est bien entendu!.. Vous ne laisserez entrer personne avant de m'avoir décliné le nom et la qualité du visiteur.

GEORGES. Personne!..

JOSEPH. Toutes les lettres adressées à M. le comte passeront d'abord par mes mains...

GEORGES. Sans exception.

JOSEPH. Rentrez maintenant dans l'antichambre, et faites bonne garde. (*Georges sort.*) Ah! je ne saurais prendre trop de précautions !.. Plaise à Dieu que le démon acharné sur mon maître ne les rende pas toutes inutiles !.. Hélas! j'avais hier comme un pressentiment; ne sortez pas, avais-je dit à M. le comte; mais la jeunesse !.. il y avait une heure à peine qu'il était parti, qu'on me le ramène, pâle, mourant, et que m'apprend-on ?.. qu'au moment où sa voiture passait rue de Grenelle, devant un hôtel en construction, une pierre énorme est tombée devant les chevaux..une seconde plus tard, et c'était fait de lui! que serais-je devenu, mon Dieu!.. C'est bon!.. c'est bon!.. si l'on croit que je vais le laisser assassiner sans rien dire... (*une porte latérale s'ouvre; paraît M. de Sartines.*) J'ai toujours eu mon franc-parler, moi!. et M. de Sartines se trompe s'il se figure qu'il m'impose!.. Je voudrais qu'il fût ici pour lui dire en face...

SCENE II.

DE SARTINES, JOSEPH.

DE SARTINES. Hum! hum!

JOSEPH, *se retournant vivement*. Vous, monseigneur?..

DE SARTINES. Je suis entré par cette porte... rassurez-vous... elle ne communique qu'avec mon cabinet de travail, et j'ai pris le chemin le plus court pour avoir plus tôt des nouvelles.

JOSEPH. J'en ai aussi à vous demander, monseigneur!.. et je désire que les vôtres soient aussi bonnes que les miennes.

DE SARTINES. Je veux savoir si le comte va mieux.

JOSEPH. Je voudrais apprendre si ses meurtriers sont au pouvoir de la justice.

DE SARTINES. La justice a le pied lent, mais sûr... patience!..

JOSEPH. Votre neveu ne mourra pas encore de cette fois, mais sera-t-il toujours aussi heureux dans ses désastres?

DE SARTINES. Ainsi, la consultation de M. Petit, médecin du roi, est tout-à-fait favorable ?

JOSEPH. En ce moment il repose, et

d'un sommeil si calme, que, suivant toute apparence, le délire momentané de cette nuit ne reparaîtra pas à son réveil.

DE SARTINES. Continuez à veiller sur lui comme vous le faites.

JOSEPH. Monseigneur, feu M. le comte de Mondoville me savait honnête homme, et assez courageux dans ma probité ; bien avant qu'il songeât à reconnaître son fils, j'avais été chargé de l'élever... aussi je l'aime plus que je ne puis dire, et je remplis mes devoirs avec toute la tendresse d'un père et tout le zèle d'un vieux serviteur.

DE SARTINES. Si je ne puis revenir dans la journée, vous présenterez mes excuses au comte ; je suis accablé d'affaires.

JOSEPH. J'entends : vous ordonnez les recherches les plus sévères pour qu'on découvre enfin les auteurs des trois attentats dont il a failli être victime.

DE SARTINES. De ces trois attentats, un seul est prouvé !.. le meurtre du chevalier de Gondrecourt. Il n'y a dans les deux autres que mystère, incertitude, allégations dénuées de preuves, et je n'y vois pas plus des crimes que des accidens, dont le hasard seul est coupable.

JOSEPH. Le hasard !..

DE SARTINES. L'architecte employé aux travaux de la rue de Grenelle est connu pour un homme d'honneur, et il répond de tous ses ouvriers... Il explique d'ailleurs avec assez de vraisemblance...

JOSEPH. Et moi, monseigneur, j'affirme qu'il y a complot contre les jours de mon maître... et je dirai plus, contre votre honneur... Oui, dans la position où vous êtes, avec les malheureux avantages que vous retireriez de sa mort, il est aussi important pour vous que pour lui de déjouer les tentatives homicides de ses ennemis.

DE SARTINES. Quels ennemis lui connaissez-vous ?

JOSEPH. C'est ici que mon devoir cesse et que le vôtre commence ; je retourne auprès de lui ; je ferai la meilleure garde qu'il me sera possible ; je le surveillerai comme le ferait sa mère, s'il en avait une, et je mourrai s'il le faut à sa place, comme le chevalier de Gondrecourt ! Mais, si, malgré tant de soins, le poignard de ses meurtriers arrive enfin à son cœur... devant Dieu et devant les hommes, je reporterai sur un autre la responsabilité de cet assassinat !

(Il rentre chez Léonce.)

SCENE III.

DE SARTINES, *puis* DUVAL.

DE SARTINES, *seul*. Il y a toujours un profit à faire dans le mal que les autres disent de vous, et quelque injurieuse pensée qu'il y ait au fond du langage de cet homme, je dois... mais que faire ? avant d'avoir reçu la déclaration du comte, je ne puis continuer l'instruction que j'ai commencée ; si c'est le hasard qui a conduit tous ces accidens, c'est un hasard bien acharné, j'en conviens ; mais il serait plus absurde encore de les attribuer à je ne sais quelle vengeance de Mme Duresnel !.. d'où tiendrait-elle un pouvoir si grand ? qui lui aurait donné de si dévoués émissaires ?.. Et d'ailleurs je serais bien bon de faire le mystérieux avec moi-même !... Fût-elle cent fois coupable... je dois la trouver innocente. Le roi, que j'ai vu ce matin, en est plus amoureux que jamais !.. Je me suis bien gardé de lui communiquer la réponse du mari... le sot ! il m'annonce la résolution qu'il a prise de déposer son bilan, quoi qu'il arrive !.. Ah !.. s'il m'arrivait pourtant quelque bonne preuve des intelligences de mon neveu avec cette charmante personne !.. je n'ai rien inventé, j'en suis sûr... sa colère ressemblait furieusement au dépit d'un amant trompé... tout mon malheur est de ne pas pouvoir frapper assez fort au cœur du mari ; les termes mêmes de son refus m'ont prouvé que j'avais frappé juste.. (*La porte latérale se rouvre, paraît M. Duval.*) C'est vous, monsieur Duval ?

DUVAL. Quelque chose de fort important à vous dire, monseigneur.

DE SARTINES. Vous allez me parler de cet accident... j'en ai les oreilles rebattues. J'aviserai, monsieur, j'aviserai...

DUVAL. Une affaire plus importante encore...

DE SARTINES. Celle de Jaffier sans doute : je veux bien vous écouter. Hier encore j'ai reçu une note...

DUVAL. Je n'ai rien appris sur Jaffier, monseigneur, mais...

DE SARTINES. C'est la seule affaire importante que je vous eusse confiée.

DUVAL. Et celles que je devine ?

DE SARTINES. Ah ! vous vous mêlez de deviner ? C'est jouer gros jeu ; prenez garde.

DUVAL. Quand il s'agit du service du roi et de votre intérêt, monseigneur, je me jetterais au feu ! au reste, voici la nouvelle : tout-à-l'heure, par les fenêtres de votre cabinet, où j'avais l'honneur de vous at-

tendre, j'ai vu entrer dans les cours une femme couverte d'un voile, mais qu'à sa démarche.. je crois avoir reconnue pour...

(Il lui parle bas.)

DE SARTINES. Est-il possible !..

DUVAL. Pour qui viendrait-elle ici ?

DE SARTINES. O hasard! je te remercie...

DUVAL. L'avis n'est donc pas à dédaigner ?

DE SARTINES. Si vous avez dit vrai, monsieur Duval, vous êtes chevalier de Saint-Michel!.. Ah! monsieur Duresnel, nous vous tenons enfin ! mais elle doit être maintenant sur l'escalier; allez, assurez-vous que vous ne vous trompez pas, et revenez chez moi prendre mes ordres.

DUVAL. J'y serai dans un instant, monseigneur.

(Il sort par le fond; M. de Sartines par la porte de droite.)

SCENE IV.

JOSEPH, LÉONCE.

(Ils entrent par la porte à gauche.)

JOSEPH, *à part*. Il est parti... tant mieux... (*Haut.*) Appuyez-vous sur moi.

LÉONCE. Je n'ai pas besoin d'appui... merci, bon Joseph... je suis fort, tu le vois..

JOSEPH. Je vois que vous chancelez.. asseyez-vous...

LÉONCE. C'est le jour qui m'éblouit... pourquoi?... je suis donc malade.... ma tête est si faible que je ne puis rassembler deux idées.

JOSEPH. Regardez ce beau soleil de mai... Respirez l'air pur de ces jardins... vous vivez !.. vous vivez !.. ne songez qu'à cela!.. vous retrouverez assez tôt la mémoire de tout le reste.

LÉONCE. Je vois bien que j'ai eu le délire ; mais maintenant la raison m'est revenue... que m'est-il arrivé ?.. parle, je l'exige...

JOSEPH. Vous m'avez quitté hier à huit heures et demie du soir; vous êtes allé chez M. Duresnel ; en sortant de sa maison, vous avez pris par la rue de Grenelle, et...

LÉONCE. C'est bien!.. je me suis évanoui... et depuis ce moment, où suis-je ?..

JOSEPH. Chez M. de Sartines... il y a une bande de démons acharnés sur votre vie; j'ai pensé que dans la maison du lieutenant-général de police, vous seriez plus que dans la vôtre à l'abri de leurs entreprises.

LÉONCE. Tu as mal fait!.. je suis las de leur disputer cette misérable vie qu'ils ont tant d'intérêt à prendre, et que j'ai si peu d'intérêt à conserver !

JOSEPH. Que dites-vous là ?..

LÉONCE. Tu ne m'as pas quitté sans doute ? qu'ai-je dit pendant mon délire ?..

JOSEPH. J'écoutais avidement, Dieu sait !.. mais il n'est pas sorti de votre bouche un mot pour accuser ; vous n'avez fait que vous plaindre.

LÉONCE. Alors, Dieu veut que je me taise ; au fait, je suis entré le premier dans cette lutte !.. et quels droits avais-je sur cette femme !.. je me tairai !

JOSEPH. Quoi ! vous connaissez vos meurtriers, et vous ne les livrez pas à la justice ?

LÉONCE. Je ne suis sûr de rien... que la justice suive son cours.. je ne dénoncerai personne !..

JOSEPH. Mais vous exerceriez un droit de légitime défense... monsieur le comte, au nom de votre père !..

LÉONCE. Il y a trois ans que nous avons refermé sa tombe !

JOSEPH. Au nom de votre mère !..

LÉONCE. Je ne sais même pas où est la sienne!

JOSEPH. Au nom de votre ami!

LÉONCE. Gondrecourt !.. ah ! tu as raison... tu me rends au sentiment de mes devoirs... je les aurais épargnés s'ils n'en avaient voulu qu'à ma vie... mais lui !.. il faut que je le venge !.. conduis-moi chez M. de Sartines, allons...

SCENE V.

LÉONCE, JOSEPH, GEORGES.

GEORGES. Une dame voilée, et qui ne veut pas se faire connaître demande à parler à monsieur le comte.

JOSEPH. Une dame voilée, et qui n'a pas dit son nom !.. avez-vous si vite oublié mes recommandations ?..

GEORGES. Non, monsieur Joseph... et j'avais averti cette dame...

JOSEPH. Elle n'entrera pas... allez !..

LÉONCE. Pourquoi ce refus?

JOSEPH. Laissez-moi faire... (*Georges sort.*) Pourquoi ce refus? parce que votre père vous a confié à mes soins, et que, s'il vous plaît de prodiguer votre vie, il me plaît à moi de la défendre !.. je ne veux pas que vous mouriez dans mes mains.... ou je veux mourir avec vous... mon plan est fait... j'assisterai à toutes les visites qu'on vous fera, je vous suivrai dans toutes celles que vous serez obligé de rendre; bien plus, je goûterai le premier de tous les mets qui seront présentés sur votre table, et s'il faut que vous soyez empoisonné...

GEORGES, *rentrant*. Cette dame refuse toujours de lever son voile et de dire son nom; mais elle insiste pour être admise, et m'a prié de présenter ce portrait à monsieur le comte...

LÉONCE, *regardant le portrait*. Que vois-je!.. cette figure! . Oh! mon talisman, mon talisman!.. vous aurais-je perdu?... non, non!.. (*Il fouille dans sa poitrine.*) Reconnais-tu ce médaillon?

JOSEPH. C'est celui qui nous fut envoyé il y a un an par une main inconnue avec un billet annonçant que c'était le portrait de votre mère.

LÉONCE. Compare...

JOSEPH. Les mêmes traits!..

LÉONCE, *au domestique*. Fais entrer cette dame...

(Georges sort.)

JOSEPH. Comme vous êtes agité... remettez-vous... cette dame avait bien besoin d'arriver!..

LÉONCE. Ah! que dis-tu, Joseph?.. on va me parler de ma mère!.. conçois-tu cela?.. mon père ne m'a jamais rien dit de son histoire.... sinon qu'il avait été bien coupable envers elle... ah! si quelque chose pouvait me rattacher à la vie, c'est la visite que je vais recevoir!..

(La dame voilée entre.)

SCENE VI.

LÉONCE, JOSEPH, ANTOINETTE.

LÉONCE. Grand Dieu! c'est elle!

JOSEPH. Vous la connaissez?

ANTOINETTE, *à Léonce*. A vous seul...

LÉONCE, *à Joseph*. Va-t'en!

JOSEPH. Mais, monsieur le comte...

LÉONCE. Sors, te dis-je!,.

JOSEPH, *à part*. Au fait... je ne peux pas pousser trop loin la surveillance... mais au moindre bruit...

(Il sort. Antoinette lève son voile et tombe à genoux.)

LÉONCE. Que faites-vous?

ANTOINETTE. Ma place est à vos genoux, monsieur le comte... je viens chez vous comme une suppliante, et après ce qui s'est passé...je suis trop heureuse que vous me permettiez de vous parler.

LÉONCE. Mais levez-vous, madame...

ANTOINETTE. Je n'ose vous regarder.... quoiqu'un miracle du ciel vous ait sauvé une troisième fois... ce terrible accident a pu laisser sur vous des traces... (*elle le regarde*) non, non!.. je vous remercie, mon Dieu!.. tout-à-fait sauvé!..

LÉONCE. Comment concilier cette volonté de me perdre avec l'intérêt que vous semblez me témoigner?

ANTOINETTE. Je n'ai jamais voulu votre perte!

LÉONCE. Cet homme n'avait point votre aveu?..

ANTOINETTE. Devant Dieu, je le jure encore!

LÉONCE. Quel est-il donc?

ANTOINETTE. Je viens vous le dire...

LÉONCE. Attendez!.. avant l'intérêt de ma vengeance, avant l'intérêt de ma vie... il en est un que je ne puis oublier... ce portrait... c'est bien celui de ma mère?..

ANTOINETTE. Oui!...

LÉONCE. Vous l'avez donc connue?

ANTOINETTE. Si je l'ai connue!..

LEONCE. Et c'est vous qui m'avez envoyé?..

ANTOINETTE. J'exécutais une de ses volontés dernières.

LÉONCE. Vous aviez été chargée de ses volontés dernières? Ah! maintenant, je vous crois innocente! quel que soit le secret de votre conduite, gardez-le, madame, et parlez-moi de ma mère! que me fait cet homme qui veut ma mort!... parlez... Oh! parlez-moi de ma mère!...

ANTOINETTE, *s'asseyant*. Je tremblais ainsi quand vous m'avez surprise dans la maison de la rue Geoffroy-Langevin; j'y venais pour obéir à un devoir aussi sacré que celui qui m'amène, et ma seconde démarche peut être aussi mal interprétée que la première!..

LÉONCE. Quel souvenir et quel rapprochement!..

ANTOINETTE. Monsieur le comte, votre mère est née en Bretagne d'une famille noble, mais pauvre; bien jeune encore, elle épousa, par ordre de son père, un officier de marine, noble et pauvre comme elle. Après six mois d'union, son mari fut obligé de partir. Elle resta deux ans sans recevoir de ses nouvelles; puis elle apprit qu'il était mort en Angleterre, dans une douloureuse captivité. Elle pleura cet époux qu'elle estimait, comme le plus loyal des hommes; mais elle ne l'avait pas aimé!... Un autre lui avait inspiré, bien avant son mariage, un de ces amours que le temps fortifie et qui grandissent dans le combat. Mais c'était l'héritier de l'illustre maison des Mondoville; leur union ne pouvait s'accomplir; elle en avait fait pourtant le rêve de sa vie... votre père prenait le ciel à témoin que c'était aussi le rêve de la sienne... il pouvait devenir libre.. que vous dirais-je? seule, sans appui, devenue presque en même temps veuve et orpheline, elle commit une faute que vingt ans de larmes ont peut-être expiée...

LÉONCE. Pauvre mère!

ANTOINETTE. Un coup de foudre la réveilla; c'était peu de temps après votre naissance : elle apprit tout-à-coup que ce mari dont elle avait pleuré la mort allait revenir dans sa maison. Elle avait un fils, elle eut le courage de vivre; et pourtant il fallut se séparer de vous pour toujours. Dieu voulut que M. de Mondoville s'attachât tendrement à vous; mais, jeune, plein de passion et d'imprudence, il oublia ce qu'il devait à votre mère. Des bruits offensans pour son honneur accueillirent le retour de son mari; il provoqua votre père, et ce duel, dont vous connaissez l'issue, attira sur lui la vengeance de votre famille. Il fut obligé de renoncer à son état, à sa patrie... Accablé d'injustices, il prit en haine les hommes et leurs lois; mais toujours fidèle au pays qu'il abandonnait, il n'exerça sa vengeance que sur une nation ennemie de la sienne... Sa femme l'avait suivi dans l'exil... et ce fut dans l'exil qu'elle devint mère une seconde fois... hélas!... elle traîna pendant quinze années une existence bien malheureuse!.. et que sa mort eût été cruelle si elle se fût doutée qu'à quelque distance de son lit d'agonie son fils était engagé dans un combat terrible avec son époux!... oui, ce n'est pas en France et dans la rue Geoffroy-Langevin que vous l'avez vu pour la première fois, c'est dans les mers d'Amérique, sous un ciel de feu, à travers des nuages de sang et de fumée. Il commandait un brick qui s'appelait *le Vengeur;* vous serviez à bord d'une frégate qui s'appelait *la Bellone*....

LÉONCE. N'achevez pas... je vois tout... cet homme dont la figure ne m'était pas inconnue, c'était Jaffier!... Jaffier, le brave marin, le noble proscrit, un camarade!... Et sa femme, dites-vous, eut un autre enfant?

ANTOINETTE. C'est elle qui est à vos genoux et qui vous demande grâce pour son père!

LÉONCE. Ah! c'est à moi de tomber aux vôtres et d'implorer votre pardon pour tout ce que j'ai fait!...

ANTOINETTE. Mon père défendait contre vous mon honneur, qui lui est plus cher que le sien... et sa vie, qui est nécessaire à la mienne... songez qu'il n'a que moi sur la terre! c'est hier seulement, c'est devant vous que j'ai appris qu'il avait juré votre perte; il était trop tard pour prévenir le dernier attentat où vous avez failli succomber!... Mais c'est bien le dernier, je vous le jure... et malgré la haine que François Jaffier porte à votre nom, malgré ses défis, malgré ses sermens, il ferait, maintenant, pour vous sauver, tout ce qu'il a fait pour vous perdre... comment ce changement s'est opéré... il est inutile que je vous l'apprenne, mais vous m'en croyez sur parole, n'est-ce pas?... Mon père n'est plus votre ennemi; êtes-vous encore le sien?...

LÉONCE. Moi, son ennemi! les faits répondront pour moi... ah! je réparerai peut-être mes torts envers votre père, mais envers vous!... vous que j'ai si cruellement outragée, que de remords vous m'auriez épargnés en m'apprenant plus tôt...

ANTOINETTE. Voici ma réponse et les preuves de ce que je vous ai dit. Des lettres de votre père écrites depuis votre naissance; un billet de votre mère écrit la veille de sa mort!

LÉONCE, *lisant.* « Léonce, j'ordonne à » votre sœur de vous remettre mon image; » mais je lui défends de vous révéler mes » fautes. Je voudrais que ce nom de mère » ne perdît pas à vos yeux son auréole de » pureté. Je la relève pourtant du serment qu'elle m'a fait, si, pour sauver votre vie, la sienne, ou celle du mari que » j'ai si cruellement offensé, elle avait » besoin de vous dire : Je suis votre sœur! » mais que ce secret meure entre vous » deux; il y va pour elle de la tendresse » de son père et pour moi de ma tranquillité dans le tombeau! » Ma mère! ma mère! (*Après un silence.*) Je me tairai!

ANTOINETTE. Adieu! je tremble qu'on ne se soit aperçu de mon absence... adieu encore... et soyez heureux!

LÉONCE. Un dernier mot... sous quel nom votre père est-il à Paris?... dans son intérêt même ne me cachez rien.

ANTOINETTE. Sous le nom de M. Pombal, attaché à l'ambassade de Naples. C'est un service que l'ambassadeur lui a rendu pour avoir sauvé, dans le temps, un vaisseau de sa nation attaqué par une frégate anglaise.

LÉONCE. Bien!... bien!... et maintenant....

CHABANNE, *en dehors.* Comment, vieux fou... tu ne me connais pas?... le marquis de Chabanne, morbleu!

JOSEPH, *de même.* Mon maître n'est pas visible?

CHABANNE, *de même.* Il l'est pour moi, te dis-je!

ANTOINETTE. Ces voix!.. ô ciel! où me cacher?

LÉONCE. Une visite de MM. de Chabanne et de Bussy... Entrez dans mon ap-

partement... mais non!.. il vaut mieux courir au-devant d'eux et les arrêter à cette porte... je reviens...

ANTOINETTE, *seule*. Ah! mon sang s'est glacé dans mes veines!.. Malheureuse!.. si mon mari me parlait de cette visite, comment me justifier!..

(La porte de droite s'ouvre brusquement; Duresnel paraît.)

SCENE VII.

ANTOINETTE, DURESNEL.

DURESNEL. Je viens vous le demander, madame!

ANTOINETTE. M. Duresnel! c'est un rêve!

DURESNEL. Oui, c'est un rêve!.. Chez M. de Mondoville, vous!.. Ah! j'accuserais mes yeux de vous calomnier, s'ils ne voyaient pas votre front pâle de terreur... si votre main que je touche n'était pas glacée...

ANTOINETTE. Perdue!

DURESNEL. Et si ce mot de *perdue!..* n'était pas sorti le premier de votre bouche!.. Ah! vous n'avez pas été élevée comme les jeunes filles de ce pays!.. vous êtes franche comme une créole!.. Pardieu!.. votre éducation se fait bien vite, et votre franchise est sujette à caution... Allons, madame, relevez un peu la tête... affrontez de sang-froid mon regard... faites mieux votre métier de femme qui va me tromper!

ANTOINETTE. Henri! Henri! quelles horribles paroles!..

DURESNEL. Moins horribles que votre perfidie! J'aurais douté du jour avant de douter de vous!.. Il est certain maintenant que je ne croirai plus à rien sur la terre... Ecoutez et ne tremblez pas comme cela... Je vous parle avec calme, et comme un homme qui sait vivre... mais je ne veux pas être la dupe de mes scrupules ni de mon amour... Parlez!.. avez-vous à me dire quelque chose qui vous justifie? parlez vite... et songez que dans votre réponse il y a ma destinée et la vôtre.

ANTOINETTE. Ah! tuez-moi... mais ne me parlez pas ainsi... A voir votre sang-froid, on dirait que vous êtes heureux de me croire coupable.

DURESNEL. Vous cherchez à gagner du temps.

ANTOINETTE. Il ne faut qu'un mot pour me justifier.

DURESNEL. Dites-le donc...

ANTOINETTE. Je suis venue ici pour sauver mon père!..

DURESNEL. De quel danger?

ANTOINETTE, *à part*. Ah! je ne puis parler sans l'accuser d'un meurtre!..

DURESNEL. Vous ne répondez pas?..

ANTOINETTE. Je ne puis vous répondre.

DURESNEL. Ce mot qui vous justifie, madame!.. à l'instant... ou que les suites de tout ceci retombent sur vous!...

ANTOINETTE. Mais s'il faut que je commette un crime pour me justifier d'une trahison?. donnez-moi quelque temps pour y réfléchir!..

DURESNEL. Pas un instant

ANTOINETTE. Pour consulter mon père!..

DURESNEL. Votre père!.. Tenez, madame, ne me parlez pas de votre père!.. c'est le surveillant de tous mes pas, l'espion de toutes mes pensées; je le hais pour la tyrannie qu'il s'arroge et pour les bienfaits que j'en ai reçus... et le jour où je pourrai le lui dire en face sera le plus heureux de ma vie, entendez-vous?

ANTOINETTE. Pas d'imprécations!.. taisez-vous! taisez-vous!..

DURESNEL. Vous n'avez plus rien à me dire?

ANTOINETTE. Si vous saviez comme c'est une horrible chose de supposer que ce jeune homme est mon amant!.. vous-même, vous en seriez épouvanté!..

DURESNEL, *remontant la scène*. Ce n'est pas votre amant... Ecoutez!.. entendez-vous votre nom que ses amis prononcent avec un rire de dédain?.. O rage!.. mais il répond!.. il les provoque!.. il va se battre pour vous, madame; à quel titre prend-il votre défense?

ANTOINETTE, *tombant sur un fauteuil presque évanouie*. Léonce!.. Ah!

DURESNEL. Léonce!.. adieu!.. soyez maudite!

(Il sort par la droite; les portes du fond se rouvrent.)

SCENE VIII.

ANTOINETTE, LÉONCE, JOSEPH*.

JOSEPH, *entrant le premier*. Il me semblait avoir entendu des voix!.. non, seule encore...

LÉONCE, *entrant et courant à elle*. Madame, qu'y a-t-il, au nom du ciel?

ANTOINETTE. Rien! rien!..

LÉONCE. Permettez-moi de vous reconduire...

ANTOINETTE. Laissez-moi!.. Je sais ce que vous venez de faire... Forcée de vous

* On a retranché cette scène à la première représentation.

quitter, je ne puis maintenant vous détourner de votre dessein... Mais ce duel n'aura pas lieu... vous réfléchirez.... vous n'exposerez pas inutilement votre vie... elle me coûte bien assez cher!

(Elle sort.)

JOSEPH. Que dit-elle?..

LÉONCE. Oui, je lui dois la vie!, et c'est elle que Chabanne insulte... Ah! son sang ou le mien!.. Mon épée!.. mon épee!..

JOSEPH. Pourquoi faire?..

LÉONCE, *sortant*. Pour un duel!..

JOSEPH, *seul*. Miséricorde!.. il ne fallait plus que cela pour m'achever!

ACTE IV.

Le jour suivant, chez M. Duresnel. Salon du deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

PICARD, LE MULATRE.

LE MULATRE. Il n'est pas rentré?

PICARD. Pas encore.

LE MULATRE. Je vais l'attendre...

PICARD. Lui apportez-vous des nouvelles?

LE MULATRE. Sur quoi?

PICARD. Sur l'événement de cette nuit... Ah! vous pouvez en parler avec moi, monsieur Scipion... je sais tout... voilà une histoire incompréhensible et tragique!.. Mme Duresnel, qui était rentrée tranquillement hier au soir dans son appartement, ne s'y retrouve plus ce matin... C'est une personne trop vertueuse pour avoir fui le domicile conjugal ; on l'a donc enlevée... mais qui?.. mais comment? il n'y a pas dans sa chambre une trace de violence... et si je n'avais pas vu sous ses fenêtres des pas d'hommes empreints sur les plates-bandes, je croirais qu'elle a été emportée par un esprit.

LE MULATRE. Les coupables avaient des intelligences dans la maison.

PICARD. J'en suis persuadé comme vous. Je suis d'avis qu'on nous soumette tous à un rigoureux examen... moi, le premier!.. c'est ce que j'ai dit à M. Duresnel, qui aurait déjà mis tous mes camarades à la porte, sans la crainte qu'il a d'ébruiter l'accident.

LE MULATRE. Il n'est donc pas connu?

PICARD. On ne le soupçonne même pas... toute la maison est persuadée que Mme Duresnel a été obligée de partir cette nuit pour Orléans, où la maladie d'une parente l'a appelée... Moi-même, si je sais la vérité, c'est qu'on m'a chargé de tromper les autres.

LE MULATRE. Bien!

PICARD. Voici M. Duresnel!..

LE MULATRE. Qu'il a l'air troublé!..

PICARD. Comme votre maître, ce matin.

SCENE II.

DURESNEL, *qui entre en rêvant.* LE MULATRE, PICARD.

DURESNEL, *apercevant le mulâtre, fait un geste de surprise, et va vers lui.* De la part de M. de Pombal?

LE MULATRE. Oui.

DURESNEL, *à Picard.* Eloignez-vous. (*Picard se retire dans le fond.*) Que me veut-il?

LE MULATRE. Il sait tout.

DURESNEL. Tout?

LE MULATRE. Il s'occupe de retrouver celle que vous avez perdue, et il espère réussir. Les démarches que vous feriez de votre côté ne pourraient qu'entraver les siennes. Voici donc ce qu'il m'a chargé de vous dire : Continuez à cacher cet événement à tout le monde. Il y va de l'honneur de M. de Pombal et du vôtre. Vos plaintes seraient inutiles, car les ravisseurs sont puissans ; laissez-les faire, et attendez.

DURESNEL. Les ravisseurs sont puissans.. vous les connaissez donc?

LE MULATRE. Peut-être!

DURESNEL. Mais, du moins, comment M. de Pombal a-t-il appris ce malheur?.. Je voulais le lui cacher, dans l'espoir que mes premières démarches...

LE MULATRE. N'accusez personne de vous avoir trahi. La position de M. de Pombal, nous oblige à placer nos amis partout, vous le savez... l'un des hommes qui ont fait cette nuit le guet autour de votre maison est un ancien camarade. Il a tout vu, et m'a tout raconté, ce matin, par hasard, dans une conversation amicale. Ah! s'il se fût douté qu'il s'agissait de la fille de son capitaine...

DURESNEL. Qu'a-t-il vu?

LE MULATRE. Un homme couvert d'un manteau et d'un masque, qui a ouvert aux ravisseurs la porte de vos jardins. Il y a un traître chez vous; mais, par la mort! nous le découvrirons. Mme Duresnel était plongée dans un sommeil trop profond pour qu'il fût naturel... mais nous saurons...

DURESNEL. Je guiderai vos recherches. Et que fait maintenant M. de Pombal?

LE MULATRE. Il a pris une résolution décisive ; je ne la connais pas... mais j'espère... espérez aussi.

DURESNEL. C'est bien.

(Le mulâtre sort ; M. Duresnel se promène avec une vive anxiété.)

SCENE III.

DURESNEL, PICARD.

DURESNEL. Picard!

PICARD. Monsieur?

DURESNEL. M. de Pombal est venu dans la journée?

PICARD. Non, monsieur ; il est venu ce matin.

DURESNEL. Vous ne me le disiez pas ; malheureux?

PICARD. Je n'ai pas encore trouvé le moment de vous le dire.

DURESNEL. Qu'a-t-il fait? qu'a-t-il dit? Parlez, n'oubliez rien.

PICARD. Au premier regard que j'ai jeté sur lui, j'ai deviné qu'il savait tout. Il est entré dans ce salon, pâle et en chancelant. « Conduisez-moi près de Mme Duresnel... Elle est sortie, ai-je répondu suivant vos ordres... Sortie... c'est donc vrai... Il est inutile de me tromper... je sais qu'on l'a enlevée au milieu de cette nuit ; mais je doutais encore... » Alors, il est entré dans la chambre de madame, et il a regardé de tous les côtés ; puis, il s'est assis sur une chaise, sans rien dire, et j'ai vu des larmes qui tombaient de ses yeux.

DURESNEL. Mais il m'a demandé?

PICARD. Il allait peut-être me parler de vous quand le mulâtre est arrivé. « As-tu » des nouvelles? » lui a crié M. de Pombal. « L'avis était juste, a répondu le mulâtre ; l'enlèvement a été conduit par l'homme que vous soupçonniez. »

DURESNEL. Par l'homme que vous soupçonniez?

PICARD. M. de Pombal a levé les mains au ciel, puis il a fait un geste terrible, et ils sont partis tous les deux.

DURESNEL, *à lui-même*. De quel mystérieux pouvoir cet homme dispose!.. je n'avais pas songé à cela.

PICARD. S'il revient dans la journée, serez-vous visible pour lui?

DURESNEL, *préoccupé*. Pour qui?

PICARD. Pour M. de Pombal.

DURESNEL, *avec violence*. Je ne veux pas le voir, ni lui, ni le mulâtre... personne, entends-tu bien?.. personne! Va, cours ; s'il vient, on lui dira que je suis parti... que je suis à la recherche... que je ne reviendrai pas de tout le jour... Ciel! le voici! (*A Picard.*) Laisse-nous.

(Picard sort.)

SCENE IV.

JAFFIER, DURESNEL.

JAFFIER, *s'avançant*. Allons, j'ai fait mon devoir... Comme vous êtes pâle, troublé! je conçois que ma présence... je ne vous ai pas vu depuis qu'elle est partie...

DURESNEL, *à part*. Il ne sait rien. (*Haut.*) Dans la première émotion du malheur qui nous a frappés, j'étais sorti... je cherchais au hasard, sans but, comme un homme atteint de folie.

JAFFIER. Je suis heureux, alors, de ne vous avoir pas rencontré ; je n'avais pas plus de fermeté que vous... et le spectacle de notre désespoir n'aurait servi qu'à nous décourager l'un l'autre. Or ce qui pouvait sauver ma fille, ce n'étaient pas des pleurs, ce n'était pas même du sang ; il fallait une résolution soudaine!.. Si j'ai survécu à cette épreuve, c'est qu'en l'abandonnant aux brigands qui l'ont ravie, vous aviez dit : « Son père la sauvera!.. » Mais la vengeance, mon Dieu! la vengeance! c'est à vous que je la lègue ; c'est vous seul qui pouvez vous en charger.

DURESNEL. Comment?

JAFFIER. Oui ; ma fille n'avait que deux appuis dans le monde, son mari et son père ; elle est peut-être au moment de perdre l'un, votre premier devoir est de lui conserver l'autre.

DURESNET. Que dites-vous?

JAFFIER. Mme Duresnel sera ici dans une heure... mais les dangers qu'elle court ne seront qu'à moitié conjurés ; il faut sur-le-champ prendre la fuite, et partir avec elle pour l'Italie.

DURESNEL. Ici? dans une heure?

JAFFIER. Avant qu'une deuxième heure soit écoulée, je vous aurai fait mes adieux.

DURESNEL. Quoi! enlevée de cette nuit, aujourd'hui-même elle me serait rendue.. mais qu'avez-vous donc fait... commen avez-vous pu?...

JAFFIER. Vous le saurez un jour.

DURESNEL. Pourquoi ce départ?

JAFFIER. Ai-je d'autre pensée que celle de votre bonheur? ce départ est nécessaire.

DURESNEL. Daignez songer...

JAFFIER. Que votre intérêt vous retient à Paris... mais si votre honneur vous en exile... partez, croyez-moi, chargez un

ami de présenter vos comptes, et de vendre votre emploi. Ce que vous avez de plus cher au monde, ce n'est ni votre état, ni votre fortune, n'est-ce pas? c'est ma fille!

DURESNEL. Sans doute, sans doute.

JAFFIER. Eh bien, donc! faut-il tout vous dire... Apprenez que votre femme est aimée du roi... de ce roi tout-puissant et débauché, qui regarde l'honneur et la liberté de ses sujets, ces deux choses saintes, comme des jouets que Dieu lui a donnés. C'est dans son palais qu'on l'a conduite; celui qui a mené cette infâme intrigue, c'est M. de Sartines! Vous voyez bien qu'il n'y a moyen de leur arracher ma fille qu'en la conduisant sur une terre d'asile. Sauvez-la, sauvez-vous. Je comprends vos irrésolutions et votre désespoir... vous voudriez vous venger de qui que ce fût et à quelque prix que ce fût. Je le voudrais aussi moi, mais comment? mais comment? mettons d'abord en sûreté la vie et l'honneur d'Antoinette, et laissons Dieu faire le reste.

DURESNEL. Je partirai, monsieur, je partirai... mais vous?

JAFFIER. J'irai vous rejoindre... plus tard..... faites-le bien comprendre à ma fille!... vous savez comme elle m'aime!.. séparée de son père, elle rêvera pour lui toutes sortes de dangers! Tâchez de la rassurer!.. tâchez qu'elle soit heureuse!.. si vous la surprenez quelquefois pleurant et triste, ne lui demandez pas compte de ses larmes; c'est moi seul qu'elle pleurera, entendez-vous?.. Je ne me repentirai jamais de vous l'avoir donnée, monsieur Duresnel; mais cet inestimable présent que je vous ai fait, songez-y bien, vous le devez, avant tout, à l'amitié que j'avais pour votre père!.. que ce souvenir sacré soit toujours entre elle et vous. Allez maintenant, préparez tout pour votre départ.

DURESNEL, *à part*. Que s'est-il passé?.. je tremble!.. Ce secret terrible, dont il sait déjà la moitié... il en apprendrait bientôt le reste!.. Oui, oui, je m'éloignerai.

(Il sort.)

SCÈNE V.

JAFFIER, *assis*. LE MULATRE.

LE MULATRE. Eh bien! vos démarches ont-elles réussi? votre fille...

JAFFIER. Elle va m'être rendue!

LE MULATRE. Quel inexplicable bonheur?..

JAFFIER. Je vais te le dire.... auparavant... j'ai quelque chose à te demander.

LE MULATRE. Quoi donc?

JAFFIER. Un serment. Jure que tu feras ce que je vais te commander de faire.... rien de moins, rien de plus.

LE MULATRE. A quoi bon jurer, maître? n'ai-je pas l'habitude de recevoir vos ordres et de les exécuter sans réplique?

JAFFIER. N'importe!..

LE MULATRE. Eh bien! je prononce le serment que vous me demandez.

JAFFIER. Sur la mémoire de ton père?

LE MULATRE, *après une pause*. Soit!..

JAFFIER. Depuis combien de temps nous connaissons-nous?

LE MULATRE. Depuis dix ans.

JAFFIER. As-tu jamais eu à te plaindre de moi?

LE MULATRE. Parlez-vous sérieusement, capitaine? Souvenez-vous de nos voyages et de nos guerres, de l'ardeur avec laquelle je vous ai servi.

JAFFIER. Enfin, tu m'es dévoué?

LE MULATRE. En voulez-vous de nouvelles preuves?

JAFFIER. Si je tombais au pouvoir de ceux qui me cherchent... cela peut arriver... tu ferais tout pour me délivrer?

LE MULATRE. Et je serais secondé par une bonne poignée d'anciens soldats et d'amis fidèles... nous brûlerions Paris ou vous seriez libre.

JAFFIER. Je ne veux pas exposer tant de braves gens pour une vie dont j'ai fait le sacrifice. Je veux qu'on me laisse en prison si je suis fait prisonnier; qu'on me laisse mourir si je suis condamné à mort.

LE MULATRE. Que dites-vous là, maître?

JAFFIER. Je dis que tu as juré sur la mémoire de ton père, et que je te somme de tenir ton serment.

LE MULATRE. Non, non!.. c'était un piége!... mais, après tout, qu'importe!... vous voulez m'éprouver, sans doute!.. Est-ce qu'on arrêtera jamais François Jaffier?..

JAFFIER. Il y a un homme qui s'est chargé de le livrer à M. de Sartines, aujourd'hui à quatre heures.

LE MULATRE. Dans quel lieu?

JAFFIER.. Ici...

LE MULATRE. Tête et sang!.... quel est cet homme?

JAFFIER, *se levant*. C'est moi!

LE MULATRE. Vous?

JAFFIER. Ma fille était enlevée par les ordres du roi, nous l'eûmes bientôt découvert!.. Le roi son ravisseur! que de

désespoir dans cette seule parole!... Les quelques amis dont je dispose avaient pu me venger du comte de Mondoville; mais arracher ma fille au roi de France!.. l'auraient-ils fait? Je vis tout d'un coup la seule chance de salut que Dieu lui avait gardée. M. de Sartines avait tout conduit; je courus à son hôtel, et me présentant à lui sous le nom de M. de Pombal : « Vous avez mis à prix, lui ai-je dit, la tête d'un corsaire nommé François Jaffier; je connais la retraite de cet homme, et voici à quelle condition je puis vous la dire : que Mme Duresnel soit reconduite chez son mari aujourd'hui à quatre heures; à quatre heures je vous livrerai Jaffier.

LE MULATRE. Et ce marché?..

JAFFIER. Comment ne l'aurait-il pas accepté?... Quel que soit le prix dont on lui ait payé le déshonneur de ma fille, l'Angleterre lui paiera plus généreusement ma tête.

LE MULATRE. Qu'avez-vous fait?.. vous vous êtes perdu!

JAFFIER. J'ai sauvé ma fille!.. ai-je dû m'occuper du reste?

LE MULATRE. Perdu!.. rompez ce pacte horrible.... tenez, je ne sais ce qu'on peut faire pour retrouver votre fille.... mais je jure que nous la retrouverons!.. venez!..

JAFFIER. Cette maison est déjà cernée par les agens de M. de Sartines... j'ai dû remettre ma personne dans ses mains pour gage de l'exécution de ma promesse..... tout le monde y peut entrer... personne n'en peut sortir... vois plutôt...

LE MULATRE, *à la fenêtre*. C'est vrai!.. c'est vrai!... par là, une compagnie de gardes; par ici, M. Duval et ses agens... ah! que faire?.. Ah!.. votre volonté, je le vois, est inébranlable, et le dernier vœu que je forme est que votre fille ne vienne pas!..

JAFFIER. Écoute.... écoute.... c'est le bruit d'une voiture; elle s'arrête à cette porte...

LE MULATRE. Grand Dieu!

ANTOINETTE, *en dehors*. Mon père!... mon père!...

JAFFIER. Ah! c'est elle!... laisse-nous, Scipion, et, quoi qu'il arrive, ne te perds pas inutilement.... ne reparais plus.

(Le mulâtre sort.)

SCENE VI.

JAFFIER, ANTOINETTE; *puis* PICARD.

ANTOINETTE, *accourant*. Où est-il?.. où est-il?... Mon père!.. ah!..

JAFFIER. Antoinette!...

ANTOINETTE. Est-ce bien vous que je vois?.. est-ce bien dans ma maison qu'on m'a ramenée? oh! si c'est encore un rêve, fasse le ciel que je ne me réveille pas!... ah! c'est vous!...

JAFFIER. Ma fille!.. Je me croyais plus de courage!.. oh! parle!... parle!... j'ai besoin de te voir et de t'écouter... Oh! je t'ai vue hier, et il me semble que nous étions séparés depuis un siècle.

ANTOINETTE. C'est qu'une minute de douleurs pareilles à celles que nous avons souffertes s'écoule plus lentement qu'une année de joie!.. oh! vous ne me quitterez plus, n'est-ce pas?

JAFFIER. Ne crains rien...

ANTOINETTE. Où est M. Duresnel?

JAFFIER. Tu vas le voir...

ANTOINETTE. Qu'il a dû souffrir!.

JAFFIER. Pas plus que moi!

ANTOINETTE. Mon père!.. oh! mais expliquez-moi tout ceci : comment m'a-t-on ravi la liberté, et pourquoi me l'a-t-on rendue?

JAFFIER. Plus tard!.. plus tard!.. parlons de toi... de toi seule!.. réponds-moi comme à Dieu, ma fille... (*Il la regarde.*) Oh! tu n'as pas rougi en fixant tes yeux sur les miens!.. oh!.. tu es toujours mon ange!.. Mon Dieu!... rien n'est perdu!.. mon Dieu!.. le souvenir de cette journée pourra s'effacer comme la trace de tes larmes.

ANTOINETTE. Je me suis endormie hier d'un sommeil lourd, étrange, sans rêves... la dernière pensée de ma journée est toujours pour vous, mon père!... eh bien! j'ai fermé les yeux sans prononcer votre nom!.. Quand je me suis éveillée, j'ai vu un jour inconnu.... un appartement inconnu, une femme inconnue!.. Je me suis effrayée, j'ai interrogé cette femme, et chacune de ses réponses était un nouveau sujet de terreur!.... Enfin j'ai compris toute l'étendue de mon malheur!.. j'ai demandé à être seule, et je me suis mise à prier Dieu!..

JAFFIER. Pour toi?

ANTOINETTE. Pour vous!... la prière et la solitude m'ont rendu un peu de courage; alors, un homme est venu...

venu..... je ne veux pas vous dire son nom...

JAFFIER. Je le sais...

ANTOINETTE. Vous savez donc ce qu'il m'a dit?.. vous savez l'horrible honneur... J'ai demandé pour quel crime on me privait de la liberté..... j'ai demandé qu'on me rendît à M. Duresnel. A ce nom, celui qui me parlait a souri... qu'a-t-il osé me dire?.. je ne m'en souviens plus... mais je sais que je me suis levée, et que je l'ai appelé lâche!... Il est sorti... peu de temps après son départ, je me suis aperçue qu'il avait, exprès ou par mégarde, laissé tomber une lettre à mes pieds. Le souvenir de mon enlèvement, du sommeil affreux dans lequel j'avais été plongée, m'a fait craindre quelque nouveau piége... j'ai ramassé cette lettre... mais je ne l'ai pas ouverte...

JAFFIER. Donne!...

ANTOINETTE. Vous voulez?

JAFFIER. Qu'est-ce que cela signifie?

(Il lit bas.)

ANTOINETTE. Que j'ai souffert!... que de projets désespérés se sont heurtés dans mon esprit jusqu'au moment où, la porte de ma prison se rouvrant une seconde fois, on est venu me dire : Vous êtes libre!... libre!.. J'ai suivi ceux qui me parlaient, et... mon père!... qu'avez-vous?... un éclair terrible a passé dans vos yeux!...

JAFFIER. Duresnel!.. mais c'est un prestige!... non... non!...

ANTOINETTE. Cette lettre?...

JAFFIER. Elle est bien de lui... cette lettre!...

ANTOINETTE. Que vous a-t-elle appris?

JAFFIER, *après un silence*. Le nom du plus infâme de tes ravisseurs.

ANTOINETTE. Et c'est?...

JAFFIER. Tu ne le sauras pas...

ANTOINETTE. Oh! point de vengeance!.. la trahison a été déjouée... qu'importe le reste?...

JAFFIER. Qu'importe le reste!... (*A lui-même.*) Quoi! c'est pour rendre ma fille à un pareil homme que je viens de livrer ma vie!... je ne m'étonne plus si M. de Sartines a consenti si vite au marché que je lui proposais!... (*Il se précipite sur une sonnette et l'agite avec violence; Picard entre par la droite.*) M. Duresnel... M. Duresnel!...

PICARD. Il vient de sortir.

JAFFIER. Il vient de sortir?...

PICARD. A l'instant même!

JAFFIER. N'importe!... mon serment ne me retient plus! je ne veux pas qu'il m'échappe!

ANTOINETTE. Vous échapper, qui?

(Les portes du fond s'ouvrent, paraît M. de Sartines accompagné de plusieurs gardes.)

JAFFIER. Oh! qu'est-ce donc que j'ai fait à Dieu?..

SCENE VII.

ANTOINETTE, JAFFIER, DE SARTINES, PICARD, DES ARCHERS DE LA MARECHAUSSÉE; DOMESTIQUES DES DEUX SEXES *.

DE SARTINES. Il est quatre heures... et je viens réclamer l'exécution de votre promesse.

ANTOINETTE. Qu'a-t-il promis?

JAFFIER. Eloignez-vous, madame...

ANTOINETTE. Je ne vous quitte plus.

DE SARTINES. Où est François Jaffier?

JAFFIER. Eloigne-toi, ma fille **...

ANTOINETTE. Mon père!..

JAFFIER. Vous me connaissez maintenant... Il n'y avait que le sang du père qui pût racheter l'honneur de la fille, et que Jaffier qui pût livrer Jaffier... Une belle journée pour vous et pour l'Angleterre!... Levez donc les yeux, monseigneur, et regardez-moi en face... Vous êtes tout pâle de votre triomphe.

DE SARTINES. Marchons.

ANTOINETTE. Non, vous ne les suivrez pas; c'est une folie, c'est un crime; grâce pour moi... monseigneur, pour lui!... vous pouvez accepter le dévouement qui lui fait donner sa liberté pour la mienne; mais je ne l'accepte pas, moi!...

DE SARTINES. Faites vos adieux, madame...

ANTOINETTE. Mes adieux! mes adieux! que dit cet homme? il veut vous emmener, mon père?... et il ne veut pas que je vous suive?... Nous verrons s'il aura le pouvoir de m'arracher de vos bras... je vous suivrai en prison!... à l'échafaud même!... je meurs!...

(Elle chancelle.)

JAFFIER. Antoinette!... Antoinette!... cette séparation n'est pas éternelle!... il y a un Dieu pour les filles qui aiment si pieusement leur père!... nous nous reverrons!... Arrachez-moi d'ici, monseigneur.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LEONCE.

LÉONCE. Demeurez!...

JAFFIER. Monsieur de Mondoville!..

LÉONCE. Sauvé!... sauvé!...

ANTOINETTE *et* DE SARTINES. Sauvé!...

* Jaffier, M. de Sartines, Antoinette, Picard, les accessoires dans le fond.

** M. de Sartines, Jaffier, Antoinette.

LÉONCE, *à Jaffier*. Je viens de Versailles... j'ai demandé votre grâce au roi, et, pour la première fois, j'ai osé lui rappeler un service que j'avais été assez heureux pour lui rendre. « Je vous dois la vie, m'a-t-il dit, et je ne puis vous refuser la grâce que vous me demandez ; mais j'y mets une condition qui concilie mes devoirs de monarque et ceux de ma reconnaissance. » Alors il a écrit et cacheté le paquet que voici!... c'est vous seul qui devez l'ouvrir. Lisez...

ANTOINETTE. Et quelle est la condition qui lui est imposée? l'exil, sans doute!... Ah! quoi que ce soit, vous accepterez, mon père?...

LÉONCE, *à Antoinette, pendant que Jaffier décachète la lettre du roi* *. Je suis arrivé bien tard ; mais mon duel avec M. de Chabanne!... Il n'est que légèrement blessé, mais il se taira.

JAFFIER, *lisant* **. « Il est fait grâce de la » vie au corsaire François Jaffier, à condi» tion qu'il déclarera sur l'honneur être » innocent de la mort du chevalier de Gon» drecourt, ou qu'il livrera son assassin à » la justice. » (*Silence; Jaffier jette un regard sur sa fille, qui l'implore du geste, et sur Léonce, qui le regarde avec anxiété.*) Ni une trahison... ni un mensonge!... (*Antoinette jette un cri, et tombe dans les bras de deux femmes qui lui prodiguent leurs soins.*) Mon Dieu! veillez sur elle!...

(Il sort avec M. de Sartines et les gardes.)

* Ces trois lignes se retranchent à la représentation.
** M. de Sartines, Léonce, Jaffier en avant, Antoinette, etc.

SCENE IX.

LÉONCE, ANTOINETTE, *évanouie et entourée de ses femmes*, LE MULATRE, *paraissant à une porte latérale.*

LE MULATRE. Un mot!...

LÉONCE. Que me voulez-vous?

LE MULATRE. Vous apportiez ici la grâce de Jaffier?

LÉONCE. Mais il l'a refusée!... il n'a pas voulu livrer le meurtrier de M. de Gondrecourt.

LE MULATRE. Si l'assassin était découvert, Jaffier aurait donc sa grâce?

LÉONCE. J'en réponds.

LE MULATRE. Conduisez-moi chez M. de Sartines.

ACTE V.

Une autre chambre dans la maison de M. Duresnel. Des boiseries d'une couleur sombre, une fenêtre grillée. Une porte à droite, une porte au fond.

SCENE PREMIERE.

ANTOINETTE, LÉONCE.

ANTOINETTE. Quoi! sauvé, dites-vous?.. Répétez-moi que je n'ai plus rien à craindre. C'est un miracle que sa délivrance, et depuis quelque temps, tant d'orages ont fondu sur moi que je n'ai plus de crédulité que pour le malheur.

LÉONCE. Sa grâce lui était accordée à condition qu'il nommerait l'assassin de Gondrecourt. Il était incapable d'une trahison ; mais l'assassin a voulu se dénoncer lui-même, et c'est moi qui, sans le connaître, l'ai conduit chez M. de Sartines.... mélange inouï de grandeur et de férocité! cet homme, qui vivait dans le meurtre, s'est élevé tout d'un coup à l'héroïsme de la reconnaissance. Il a donné sa vie sans regrets, comme il avait pris sans remords celle de mon malheureux ami! je ne m'étonne plus que Jaffier ait fait tant de choses; quand on commande de pareils hommes!.. Le coupable une fois connu, les intentions du roi étaient remplies, et sa clémence a suivi son cours.

ANTOINETTE. Et qu'a dit mon père en apprenant à quel prix il retrouvait la liberté, la vie?

LÉONCE. Il voulait refuser l'une et l'autre ; mais le mulâtre ayant donné toutes les preuves de son crime, les dénégations de votre père n'auraient pu le sauver!..

ANTOINETTE. Ainsi donc, sans le dévouement de Scipion, je serais maintenant orpheline!... Mon Dieu! quand cet homme paraîtra devant vous, ne le jugez pas trop sévèrement! la dernière action de sa vie peut compenser toutes les autres, et les voix de ses victimes qui s'élèveront vers vous pour crier : « Vengeance! » n'étoufferont pas la mienne qui vous demandera pitié.

LÉONCE. Dieu puisse-t-il être plus clément envers lui que le roi ne l'est envers votre père! Cédant à des influences nouvelles, il a retiré d'une main la moitié du bienfait qu'il accordait de l'autre. Votre père est libre; mais, sous peine de la vie, il faut qu'avant le jour il ait quitté Paris,

et qu'avant trois jours il ait quitté la France. Ce n'est plus la mort, c'est l'exil!

ANTOINETTE. L'exil!.. ah! il n'y aurait qu'un exil pour lui!.. Ce serait d'être séparé de sa fille... et, n'en doutez pas, M. Duresnel et moi, nous le suivrons.

LÉONCE. Il pourra partir, en effet; cette nuit ou demain il recevra sa démission de tous les emplois qu'il occupe.

ANTOINETTE. Libre! tout-à-fait libre!. Et je ne me trouverai pas dans la nécessité de choisir entre mon mari et mon père, même pour un court espace de temps! Vous ne savez pas comme j'étais malheureuse par les travaux de l'un, par les dangers de l'autre!.. ah! par quel chemin Dieu m'a conduite à l'accomplissement de tous mes rêves! d'une disgrâce et d'un exil, il fait naître le bonheur pour tous les trois.. Mais où est mon père? que fait-il?

LÉONCE. Vous le verrez bientôt... des devoirs sacrés le retiennent! et puis, il s'occupe de son départ.

ANTOINETTE. Ah! je le consolerai bien vite de quitter cette patrie ingrate où jamais il n'était sûr de son lendemain. Nous retournerons à Domingue, notre île chérie, que je ne comptais plus revoir! (*Léonce fait un mouvement et se détourne; elle s'arrête un instant.*) Une seule pensée troublera notre bonheur!.. nous laissons en France un ami, c'est vous! un tombeau, celui de ma mère! mais je confie l'un à la piété de l'autre! chaque année, vous ferez en Bretagne le pélerinage que j'y faisais moi-même, et l'humble croix qui couvre ce cœur dont nous fûmes tant aimés ne manquera jamais de couronnes!..

LÉONCE. Je vous le promets!

ANTOINETTE. Ah! vous êtes bon et Dieu est juste! et vous aussi, vous serez heureux! Vous la rencontrerez bientôt celle dont vous serez aimé comme vous méritez de l'être!..

LÉONCE. Ah! que dites-vous! dans quelle blessure retournez-vous le poignard!.. N'est-ce pas assez de me parler de votre bonheur! faut-il me rappeler encore l'impossibilité du mien?.. Recevez le serment que je vous fais: le nom des Mondoville sera enseveli dans ma tombe! je conserverai dans mon cœur, comme dans un sanctuaire, les impressions de mon premier et de mon dernier amour, et je ne souffrirai pas qu'une main de femme le rouvre : l'avenir n'a pas d'espérance qui vaille un seul de mes souvenirs! Je vous afflige.. pardon!.. vous n'avez plus devant vous que votre frère! et si mes regrets sont un crime, une absence éternelle va m'en punir!

ANTOINETTE. Hélas! oubliez-moi... je n'aurai paru dans votre vie que pour la troubler! et soyez moins jaloux de mon bonheur; ce n'est qu'en tremblant que j'ose y croire!.. cette joie que j'ai laissé éclater devant vous n'est qu'un éclair dans une nuit sombre!.. placée entre deux affections rivales, quand vous êtes entré, j'étais également inquiète pour mon mari et pour mon père; vous m'avez rassurée sur le compte de l'un, mais l'autre?..

LÉONCE. M. Duresnel n'est pas ici?

ANTOINETTE. Je ne l'ai pas vu depuis mon retour... tout un jour sans le voir!.. et quel jour!..

LÉONCE. Disposez de moi... parlez!.. où faut-il le chercher?

ANTOINETTE. Le chercher... vous? après ce qui s'est passé?.. oh! non! non!..

LÉONCE. Que s'est-il passé?

ANTOINETTE. Mes inquiétudes sont folles! je n'ai rien à craindre... il va revenir...

LÉONCE. Et moi je vous quitte!

ANTOINETTE. Oh! je ne reçois pas encore vos adieux!.. ce n'est pas ainsi que nous devons nous séparer!..

LÉONCE. Jaffier m'a donné rendez-vous chez lui, au moment de son départ... vous y verrai-je?

ANTOINETTE. Quoi qu'il arrive, sans doute!

LÉONCE. Au revoir, alors... je ne vous dis pas encore ce mot cruel... adieu!

(Il sort par le fond.)

ANTOINETTE, *seule*. J'y suis décidée!... M. Duresnel saura tout... je lui dirai quel devoir m'amenait chez M. de Mondoville, et quel lien m'unit à lui!.. Me justifier!.. qui m'eût dit qu'un jour il pourrait douter de mon cœur?.. moi, je n'ai jamais douté du sien!.. mais il raison après tout... toutes les apparences m'accusent!.. que de malheurs l'ont frappé à la fois!.. qu'il me tarde de le détromper! (*Une pause.*) N'ai-je pas entendu, de ce côté, un bruit de pas et des voix étouffées?.. rien!.. Cette lampe!.. on dirait qu'elle va s'éteindre!.. elle jette un rayon terne et vague comme le dernier regard d'un mourant... une lueur pareille éclairait le lit de ma mère à l'heure de son agonie... ah! mes terreurs sont trop fortes... Dieu m'avertit qu'il y a un danger nouveau sur moi, ou sur ceux qui me sont chers... mais je vais savoir la vérité!.. On vient... c'est M. Duresnel ou mon père!.. (*Elle court au fond du théâtre; entrent Picard et une femme de chambre.*) Ni l'un, ni l'autre.

SCENE II.

ANTOINETTE, PICARD, une Femme de chambre.

PICARD. Une lettre, madame...

ANTOINETTE. De M. Duresnel?

PICARD. De M. de Pombal.

ANTOINETTE. De mon père!.. vous savez maintenant que c'est mon père.... mais je vous avais envoyé à la recherche de mon mari... vous ne l'avez donc pas rencontré?

PICARD. Je n'ai rencontré que votre père, qui m'a chargé de ce message.

ANTOINETTE, *lisant*. « Je devais partir au » point du jour, mais je suis instruit qu'on » cherche à faire révoquer au roi l'arrêt » qui me gracie... je pars dans une heure; » hâte-toi, et viens recevoir mes adieux... » nous nous rejoindrons à Bruxelles!.. » Il part dans une heure?

PICARD. Oui, madame.

ANTOINETTE. Pourquoi n'est-il pas venu lui-même? c'est bizarre!.. oh! mais il y va de sa vie!.. Marie! mon voile, mon chapeau... où m'attend-il?

PICARD. Chez lui!.. j'ai fait avancer une voiture... (*Bas à la femme de chambre.*) C'est convenu, ne la quittez pas, et ne la laissez pas revenir.

ANTOINETTE. Ah! mon Dieu! et Henri!.. Si mon mari rentre dans mon absence, vous lui direz qu'un devoir sacré m'a obligée à sortir.. tenez, vous lui montrerez cette lettre... il comprendra...

(Elle sort avec Marie; la porte de droite s'ouvre: paraît Jaffier, qui la regarde s'éloigner.)

SCENE III.

JAFFIER, PICARD.

JAFFIER. Bien! il fallait qu'elle sortît de cette maison... je n'aurais pu mentir devant elle.... Cette femme de chambre sait ce qu'elle a à faire?

PICARD. Faire patienter madame, lui dire que vous allez venir...

JAFFIER. Au reste, le cocher de sa voiture est averti, je serai chez moi presque aussitôt qu'elle... Voici une bourse qui contient les vingt-cinq louis que je vous ai promis... sortez maintenant.

(Picard sort; Jaffier va à la porte de droite, et introduit un homme enveloppé dans un manteau.)

SCENE IV.

JAFFIER, L'HOMME AU MANTEAU.

JAFFIER. Il est-là, dis-tu?

L'HOMME. Ils viennent de le faire entrer par la porte du jardin.

JAFFIER. Où l'a-t-on rencontré?

L'HOMME. A quelque distance de l'hôtel de M. de Sartines.

JAFFIER. S'est-on facilement rendu maître de sa personne?

L'HOMME. Il a tiré son épée pour se défendre; en essayant de la lui arracher, on l'a blessé légèrement au bras.

JAFFIER. Si nos gens te demandent les raisons de l'ordre qu'ils ont reçu, dis-leur que c'est une justice.

L'HOMME. Je le leur dirai.

JAFFIER. S'ils te demandent ce que deviendra Scipion, dis-leur que j'ai donné à son geôlier la moitié de ce qui me restait (s'il l'avait fallu j'aurais donné tout!), et que demain Scipion sera libre!

L'HOMME, *faisant un pas pour sortir.* Je le leur dirai.

JAFFIER. Encore un mot... N'est-ce pas toi qui es venu chez ma fille il y a trois jours?

L'HOMME. C'est moi.

JAFFIER. Qu'avait-elle à te dire?

L'HOMME. De lui faire une clef sur une empreinte en cire qu'elle m'a donnée.

JAFFIER. Nous reparlerons de cela tout-à-l'heure; ils peuvent l'amener ... va! (*Seul.*) Oui, c'est une justice; et cependant mon cœur bondit dans ma poitrine, et ma main se crispe sur ce poignard, comme si ce n'était qu'une vengeance!

SCENE V.

JAFFIER, DURESNEL, *se débattant au milieu des trois hommes qui l'amènent devant Jaffier.*

DURESNEL. Laissez-moi, assassins et bandits, laissez-moi!.. Où me conduisez-vous?.. M. de Pombal!..

(Il laisse tomber son épée.)

JAFFIER. Il n'y a plus de M. de Pombal! On m'appelle maintenant François Jaffier.

DURESNEL. Cette violence... est-ce vous qui l'avez ordonnée?

JAFFIER. Quelle violence?.. Ah! ils vous ont égratigné le bras?.. excusez-les et pardonnez-moi, mon gendre; nous avons tous les manières un peu brusques; d'anciens corsaires!.. mais cette blessure est trop légère pour vous inquiéter. (*Sur un signe de Jaffier les trois individus se retirent.*) Rassurez-vous.

DURESNEL. Devant vous, et dans ma maison, je n'ai rien à craindre...

JAFFIER. J'ai de bonnes nouvelles à vous donner, monsieur: ma fille est retrouvee.

DURESNEL. Retrouvée!

JAFFIER. Je vous l'avais promis ; et mes promesses, comme mes menaces, se réalisent toujours. Je ne vous ai pas dit alors de quel prix je payais sa liberté ; maintenant, je puis vous l'apprendre. Je m'étais dévoué pour vous et pour elle !.. J'avais juré de livrer François Jaffier à M. de Sartines, à condition qu'il vous rendrait votre femme... un pacte de sang, vous voyez, et dont j'aurais été la victime si le ciel n'était venu à mon secours ! je croyais ma mort assurée... Il se trouve que j'en suis quitte pour l'exil ! Mais je dois employer à un grand acte de justice les dernières heures que je passe en France, et c'est à ce sujet que j'ai voulu vous consulter.

DURESNEL. Moi ?

JAFFIER. Pendant les quinze années que j'ai passées sur mer, j'ai contracté l'habitude de rendre autour de moi justice basse et haute ! Dès qu'il se commettait sur mon bord quelque infraction aux lois de notre société, je faisais venir devant moi le coupable : seul avec lui, je l'interrogeais comme un bon chef de famille, et jamais il ne m'a fallu plus d'une heure pour lui faire avouer son crime, pour lui signifier ma sentence et pour en surveiller l'exécution !.. Vous vous troublez ?..

DURESNEL. Non, j'attends, j'écoute...

JAFFIER. Voici le crime qui a été commis : un des nôtres avait rapporté de ses voyages un trésor d'un prix inestimable ; il le trouvait plus pur que le diamant et l'or : c'était le souvenir de tout ce qu'il avait aimé dans sa jeunesse ; c'était l'espérance unique de ses derniers jours ! il y tenait comme à une religion ; il y tenait plus qu'à la vie !.. L'insensé ! au lieu de garder ce trésor pour lui seul, il consentit un jour à le partager ; et pourtant il n'avait pas légèrement donné sa confiance ; celui qui en recevait une marque si sacrée était le fils d'un ami d'enfance, d'un homme qui avait partagé pendant vingt ans ses joies et ses peines, ses travaux et ses dangers... et qui était mort en lui disant : « Que mon fils devienne le tien ! » Ah ! qu'il soit maudit dans sa tombe pour n'avoir pas deviné que ce fils était assurément le fruit de quelque ténébreux adultère, et qu'il n'avait pas dans les veines le sang d'un homme d'honneur !.. Savez-vous ce qu'il a fait ce fils indigne, ce fils ingrat, ce fils infâme ?.. Il s'est entendu avec une bande de larrons et de suborneurs ; la nuit, couvert d'un manteau, caché sous un masque... (il faisait bien de se cacher) il a ouvert, comme un traître, la porte de son foyer, et il a livré le trésor qui avait été commis à sa garde, sous la foi du plus saint de tous les sermens !... Que mérite cet homme, et quel nom donner à son crime ?.. me le direz-vous ?

DURESNEL. Monsieur, plus le crime est énorme, mieux il doit être prouvé ! la calomnie...

JAFFIER. J'ai des preuves.

DURESNEL. Vous n'en avez pas... je ne suis pour rien dans l'enlèvement de votre fille !..

JAFFIER. Votre conscience vous a donc appris que je parlais d'elle ! Eh bien ! je vous dis que vous l'avez vendue ! le prix de votre silence et de votre infamie était une place de fermier-général ; le marché a été fait par M. de Sartines ! Suis-je instruit de tout ? ai-je légèrement écouté la calomnie ?.. Malheureux ! vous aviez donc oublié qu'entre votre femme et vous il y avait son père ?.. vous ne savez pas que pour défendre son honneur trahi par vous j'ai versé du sang ! vous vouliez me dénoncer, sans doute, et assurer l'impunité de votre première trahison par une trahison nouvelle ! Oh ! ne vous offensez pas de ce soupçon ! mieux eût valu le père sur un échafaud que la fille déshonorée.

DURESNEL. Monsieur !..

JAFFIER. Vous êtes perdu... Oh ! bien irrévocablement perdu, voyez-vous !.. Votre maison est maintenant la mienne... ces portes m'obéissent, ces murs sont à moi....

DURESNEL. Je vous jure...

JAFFIER. Fi donc ! (*Il lui donne la lettre qu'Antoinette lui a remise.*) Connaissez-vous cette écriture ?

DURESNEL. Ma vue se trouble.... Je ne puis...

JAFFIER. C'est la lettre que vous avez écrite à M. de Sartines pour lui rappeler ses conditions... Cette lettre, il l'a laissée auprès de ma fille, afin de la rassurer sur ses scrupules, et de lui apprendre ce que c'était que son mari. C'est une indignité... j'en conviens !... mais que pouviez-vous attendre d'un complice ? Vous vous taisez maintenant... vous ne songez plus à nier l'évidence !.. Un mot, monsieur, je ne vous demande qu'un mot... quel moyen de réparer le mal que j'ai fait à ma fille en liant sa destinée à la vôtre ? Le divorce n'est pas dans nos lois... Même après ce qui s'est passé, vous conservez tous droits et tout pouvoir sur elle... Comment la rendre libre ?.. Vous ne répondez pas ? J'ai pitié de votre stupeur... Prenez cette lettre ; au-dessous de ce que vous avez écrit, j'ai écrit, moi, votre arrêt de mort !

DURESNEL, *tombant sur un siége.* Un assassinat!.. un assassinat!

JAFFIER. Tu mens!.. c'est une justice! Un assassinat!.. mais pour n'être pas justiciable des tribunaux de la terre, ton crime n'est-il pas moins le plus grand des crimes? n'ai-je pas, pour le juger et le punir, tous les droits de la majesté paternelle? Va, j'accepte sans crainte la responsabilité de ton supplice; et, si à mon heure suprême, le sang versé retombe sur moi, je jure que ce ne sera pas le tien.. ... Un assassinat! eh bien! le juge descend de son siége et t'offre le jugement de Dieu pour prouver la bonté de sa cause; oseras-tu te faire le champion de la tienne? Dis un mot, fais seulement un pas vers ton épée, et, à tous risques, entends-tu? je rends égales entre nous les chances du combat! (*Une pause. Duresnel se cache la figure dans ses mains.*) Tiens! cette épée peut te rendre un dernier service. Je te donne une heure pour régler tes derniers comptes avec la vie et pour recommander ton ame à Dieu.. résigne-toi de bonne grâce à ma sentence, et n'attends pas ceux que j'ai chargés de l'exécuter!..

(Il sort par le fond.)

SCENE VI.

DURESNEL, *seul, et revenant peu à peu de sa stupeur.*

Jaffier!... Jaffier!... Il est parti!... Que voulais-je lui dire? que je n'aurais pas souscrit à ce pacte d'infamie si sa fille, la première, ne m'avait indignement trompé! Est-ce qu'elle a des secrets pour lui? Ne doit-il pas savoir qu'elle aime M. de Mondoville?... Comment la faire libre, disait-il? Oui, libre d'épouser son nouvel amant!... c'est elle!... c'est Antoinette qui me tue!... Oh!... Antoinette!... mourir de ta main!...

(Une porte secrète s'ouvre à gauche dans la boiserie. Antoinette paraît.)

SCENE VII.

ANTOINETTE, DURESNEL.

ANTOINETTE, *pâle et chancelante.* Qui m'a appelée? me voici.

DURESNEL. Antoinette!.... c'est toi?.... c'est Dieu qui t'envoie!... oh! je t'accusais à tort, n'est-ce pas? Quel regard!..

ANTOINETTE. Je sais tout!

DURESNEL. Madame...

ANTOINETTE. Mon père m'avait envoyée chez lui, mais la voiture n'avançait pas... Marie était troublée en me répondant... j'avais le cœur plein de pressentimens sinistres! une voix, celle de la fatalité, me rappelait ici. Je suis revenue en secret par cet escalier dont j'avais fait faire la clef.. un bruit de paroles m'a frappée... je me suis arrêtée, là, derrière cette porte... j'ai presque tout entendu, sans pouvoir jeter un cri, sans pouvoir faire un mouvement... mourante!... Que disiez-vous donc? Pourquoi cette colère?... pourquoi détournez-vous les yeux?... (*Elle aperçoit la lettre que Jaffier a jetée sur une table.*) Ah! mon père avait raison... vendue *!...

DURESNEL. Madame, nous avons de grandes fautes à nous pardonner l'un et l'autre, et la responsabilité de tout ceci doit retomber sur celle qui, la première, fut coupable!..

ANTOINETTE. Moi, coupable! ah! quand il serait vrai!... mais, maintenant plus que jamais, il m'importe de me justifier!... Pourquoi je suis allée chez M. de Mondoville? pour obtenir de lui la grâce de mon père, dans lequel il poursuivait le meurtrier de M. de Gondrecourt!.. Vous ignoriez les motifs de la haine que Jaffier porte au nom de Mondoville... Eh bien! c'est qu'il y a eu une rivalité sanglante entre lui et le père de Léonce!... c'est qu'ils ont aimé la même femme!.. Maîtresse de Léonce... moi!... sacrilége!... Mais, monsieur, je savais que j'étais sa sœur!...

DURESNEL. Sa sœur!...

ANTOINETTE. J'en ai des preuves; mais à quoi bon vous les donner, à vous qui n'avez pas voulu m'accorder une heure pour me résigner à vous dire: « Mon père » est coupable d'un meurtre, et je le dé» nonce! j'ai fait un serment à ma mère, » et je le trahis! »

DURESNEL. Sa sœur!.. oui... je vois tout. Je vous ai cruellement offensée; mais consolez-vous; votre père vous venge, et je reconnais que ma mort est juste!

ANTOINETTE. Vivez, monsieur, vivez; c'est à moi de mourir!...

DURESNEL. A vous?...

ANTOINETTE. Ce serait de la cruauté que de prolonger mon agonie. Ma vie, c'était mon amour! je ne puis plus vous aimer, il faut donc que je meure!.. O ciel! dire que tout est perdu pour moi!... même le passé!... Vous ne m'avez jamais aimée!..

DURESNEL. Quoi! cela peut vous toucher encore!.. Ah! devant ma mort, et je sens qu'elle est prochaine, devant Dieu, devant vous, je jure qu'il y a dans mon crime moins d'ambition que de vengeance!..

* Duresnel, Antoinette.

Comment j'ai consenti à ce crime, je n'en sais rien! Il y avait un mauvais génie sur moi, un homme qui m'a fait misérable afin de me faire coupable... qui m'a placé entre deux opprobres... l'un éclatant, l'autre caché, entre une trahison et une banqueroute, et qui est venu me dire : « Choisis! » J'avais choisi ma ruine!.. mais on m'apprit que vous me trompiez!.. je crus en avoir la preuve, et cela me rendit fou!.. Ayant cessé de croire à vous, Antoinette, j'ai fait bon marché de toutes mes croyances! Ce que je dis là ne me justifie pas, je le sais; je n'ai plus de droits à votre tendresse; mais, si j'osais vous parler de ce passé où nous avons eu tant de bonheur ensemble!.. si je pouvais vous décider à lever vos yeux pour lire dans les miens la sincérité de mes paroles, je crois, Antoinette, oui, je crois qu'à cause de mon erreur, à cause de mes remords, à cause de mon amour, vous m'accorderiez mon pardon!

ANTOINETTE. Son amour!...

DURESNEL. J'ai le droit de vous en parler; voyez... je ne songe plus à la mort, je ne songe plus à votre père... je suis tout à la joie de vous savoir innocente!... Que je meure maintenant, mon sang expiera mon crime... et vous ne maudirez pas mon tombeau!...

ANTOINETTE. N'appelez pas la mort!... elle est assez près d'ici!... fuyez... Tenez... c'est par là que je suis venue... c'est l'escalier secret dont je vous ai parlé... mon père ne soupçonne même pas qu'il existe... vous êtes libre!

DURESNEL. Est-ce là tout ce que vous avez à me dire?

ANTOINETTE. Faut-il dire que je vous pardonne?... Eh bien! je vous le dis... je vous le dis... mais mon père ne vous pardonnera pas, lui... sauvez-vous!..

DURESNEL. Je vais l'attendre.

ANTOINETTE. Ah! vous ne le connaissez pas encore!.. Savez-vous qu'il croit mon bonheur intéressé à votre perte?... savez-vous qu'il vous tuerait devant moi?... Fuyez!... Ah! du sang!...

DURESNEL. Une blessure au bras... je l'avais oublié!...

ANTOINETTE. Blessé! blessé!... malheureuse!...

DURESNEL, *à genoux*. Antoinette!... tu m'aimes donc toujours!...

ANTOINETTE. Oui, je t'aime!... oui, je t'aime!... je croyais que mon amour périrait dans cette épreuve, et c'est la plus cruelle qu'il ait pu subir; mais ta voix m'émeut, ton regard me trouble, ton sang m'épouvante! je t'aime encore!

(Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

DURESNEL. Et moi, je veux vivre pour l'expiation... pour le bonheur...

ANTOINETTE. Oui; mais pars, hâte-toi! il me faut du temps pour apaiser mon père, et ce n'est pas en ce moment qu'il est disposé à pardonner!...

DURESNEL. Tu le veux... je t'obéis... et maintenant ma vie t'appartient, Antoinette... si on m'attaque, je me défendrai!..

(Il ramasse son épée et sort.)

SCENE VIII.

ANTOINETTE, *seule*. Il descend... la porte s'ouvre... elle se referme... sauvé!.. Mon Dieu! rien n'est perdu! je puis être heureuse encore! Oh! quand le reverrai-je?... oh! un dernier adieu! (*Elle ouvre la fenêtre. On entend un cliquetis d'épées.*) Ah!... Henri!... et l'autre... (*Elle recule.*) Mon père!... c'est mon père!... (*Elle court à la porte du fond.*) A moi!... à moi!... fermée!... (*Elle revient à la petite porte.*) Celle-ci du moins... mes genoux fléchissent... je ne puis... (*Elle tombe à genoux près de la petite porte.*) Ciel! tu es donc plus inflexible que moi!... tu n'as pas pardonné!... le bruit cesse... on monte.. qui désires-tu voir, malheureuse?.. ton mari ou ton père? Ah! je ne sais pas!...

(La petite porte s'ouvre; Jaffier paraît pâle, éperdu.)

JAFFIER. Tu es vengée.... et tu es libre!...

ANTOINETTE. Ah! mon père, vous m'avez tuée!...

(Elle tombe à ses pieds.)

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



LES

PONTONS DE CADIX,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

Par MM. Ancelot et Paul Duport,

MUSIQUE DE M. EUGÈNE PRÉVOT,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 8 NOVEMBRE 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
SAVENAY, jeune officier français.	M. Thénard.	HÉLÉNA, sa femme..........	Mmes Prévot, Roy.
LORD COCKNEY, commandant anglais dans l'île de Léon....	M. Deslandes.	OLIVIA, sa nièce.............	Mme Rossi.
DON GONZALO, gouverneur civil de l'île de Léon..........	M. Roy.	Deux Soldats, Officiers, Domestiques.	

La scène se passe en 1808, dans l'île de Léon, près de Cadix, en Espagne.

Le théâtre représente une salle de l'appartement de don Gonzalo. Au fond, porte à deux battans. A gauche du public, une porte ouvrant sur une galerie qui conduit à l'église. A droite, sur le second plan, une porte communiquant au reste de l'appartement. Sur le premier plan, une fenêtre ouvrant sur la plage.

SCENE PREMIERE.

HÉLÉNA.

INTRODUCTION.

(Elle s'approche de la fenêtre, après avoir regardé avec précaution dans l'appartement, et dirige sa vue vers la plage.)

RÉCITATIF.

à !... toujours là... ce prisonnier français !
Sur les pontons, où sans pitié l'enchaîne
Des Espagnols l'inexorable haine.
Pour contempler de loin ses traits,
Sur les flots je porte ma vue...
suis seule !.. approchons.. que mon ame est émue!

AIR.

Dans son air et dans son maintien,
Ah ! que d'aisance
Et d'élégance !
Que l'uniforme lui va bien!
Eh ! mais est-ce moi qu'il regarde?
Quelle imprudence ! il se hasarde
A faire des signes, je croi,
Est-ce pour moi ?
De loin, son geste semble dire
Que d'amour il brûle et soupire...
Est-ce pour moi ?
Il me compromettra peut-être?
Car mon époux
Est si jaloux !
De la fenêtre,
Retirons-nous.
Et pourtant, si ma vue adoucit sa misère !
Allons... encore une fois... la dernière.
Dans son air et dans son maintien,
Ah ! que d'aisance
Et d'élégance !
Pour plaire, il ne lui manque rien.

SCENE II.

HÉLÉNA, OLIVIA.

OLIVIA, *entrant par le fond.*

Ma tante !

HÉLÉNA, *à part, fermant brusquement la fenêtre.*

Olivia !
(*Haut.*)
Que voulez-vous, ma chère ?

OLIVIA.

Vous annoncer votre mari.

HÉLÉNA.

Quoi ! sitôt...

OLIVIA.

De Cadix il amène avec lui
Ce dandy militaire,
Des Français risible adversaire,
Dont la bizarre vanité
Est de les surpasser en grâce, en art de plaire,
Et même en générosité.
Mais les voici.

HÉLÉNA, *à part.*

Cachons le trouble qui m'agite.
(*Haut.*)
Au-devant d'eux courons bien vite.

SCENE III.

LES MÊMES, LORD COCKNEY, DON GONZALO.

HÉLÉNA, *à don Gonzalo.*
Ah! mon ami!

DON GONZALO.
Voici, chère Héléna,
Lord Cockney, qu'aujourd'hui la junte de Séville
Vient de m'associer pour commander dans l'île.

LORD COCKNEY, *avec fatuité.*
Madame, et vous, charmante Olivia,
Quand je reviens au milieu des alarmes,
Défendre l'île de Léon,
Qui m'y défendra de vos charmes?
Je crains bien plus vos beaux yeux que les armes
De ce petit Napoléon!

OLIVIA, *avec ironie.*
Mylord est bien brave...

HÉLÉNA, *flattée.*
Et bien bon.

LORD COCKNEY, *à Don Gonzalo.*
De me tenir votre promesse,
Don Gonzalo, souvenez-vous.

DON GONZALO.
C'est trop juste! approchez, ma nièce,
Mylord aspire au nom de votre époux.

OLIVIA *et* HÉLÉNA.
Lui {mon / son} époux!

LORD COCKNEY, *à Olivia.*
C'est mon vœu le plus doux.

DON GONZALO, *à Olivia.*

AIR.

Oui, mon enfant, lorsque la guerre
Sur l'Espagne étend sa fureur,
Je veux qu'un hymen tutélaire
T'assure un second protecteur.
D'humeur galante,
Entreprenante,
Le Français léger,
Pour plaire aux belles
Les plus cruelles,
Brave le danger;
Mais, grâce au titre qu'il réclame,
Mylord, si de vous j'étais loin,
Pourra veiller sur sa femme;
(*A part.*)
Et sur la mienne au besoin.
(*Haut.*)
Oui, dans ces lieux, lorsque la guerre
Amène un peuple séducteur,
Il est prudent et nécessaire
De vous donner un protecteur.

OLIVIA.
Mon oncle, je vous remercie,
J'aime mieux consacrer ma vie
Aux austérités d'un couvent.

TOUS LES TROIS.
D'un couvent!

LORD COCKNEY.
Me refuser... c'est étonnant.

ENSEMBLE.

LORD COCKNEY.
Quelle rigueur extrême!
D'où vient-elle? et pourquoi
De celui qui vous aime
Repoussez-vous la foi?

DON GONZALO, HÉLÉNA.
Quelle folie extrême!
D'où vient-elle? et pourquoi
D'un jeune époux qui t'aime
Repousses-tu la foi?

OLIVIA, *à part.*
Ah! si celui que j'aime
Ne saurait être à moi,
Je me jure à moi-même
De lui garder ma foi!

DON GONZALO, *à lord Cockney.*
Mylord, malgré son caprice,
Je réponds de cet hymen!
Il faudra qu'il s'accomplisse,
Je l'ordonne... et dès demain.

OLIVIA.
Mon oncle!

DON GONZALO.
Assez!

OLIVIA.
Cruel supplice!

DON GONZALO, *à lord Cockney.*
Vous serez son époux demain.

ENSEMBLE.

LORD COCKNEY, *à Olivia.*
Ah! ma tendresse extrême
Vous changera pour moi...
Et je veux de vous-même
Obtenir votre foi!

HÉLÉNA.
De cet ordre suprême
Elle a frémi, je croi;
Ah! c'est toujours de même:
Le plus fort fait la loi.

OLIVIA, *à part.*
Dans ce péril extrême
O ciel protége-moi;
Puissé-je à ce que j'aime
Garder toujours ma foi!

DON GONZALO.
D'un jeune époux qui t'aime
Tu recevras la foi;
A cet ordre suprême
Dès demain soumets-toi.

(*Olivia sort par la porte à droite, Don Gonzalo, par le fond. Fin de l'introduction.*)

SCENE IV.

LORD COCKNEY, HÉLÉNA.

LORD COCKNEY. En vérité, voilà un accueil!.. Senora, je vous en demanderai l'explication; et vous me la devez bien; car, entre nous, vous êtes pour beaucoup dans ce projet de mariage.

HÉLÉNA. Moi, mylord?

LORD COCKNEY. Certainement. Don Gonzalo, votre mari, est un peu jaloux.

HÉLÉNA. Un peu! si vous disiez jusqu'à la frénésie! jusqu'à m'interdire toute promenade, toute sortie, même pour aller à la messe!.. au point, le croiriez-vous? qu'il a fait construire tout exprès cette galerie (*montrant la porte à gauche du public*), qui communique par un passage à l'église de Los Dolores, pour que je pusse me rendre,

soir et matin, dans notre chapelle, sans avoir à traverser la place publique.

LORD COCKNEY. Vraiment!.. ce n'est pas aussi fort qu'Othello, mais c'est plus fin... et je ne m'étonne plus, si, en apprenant que je venais commander les troupes anglaises stationnées dans l'île de Léon, il a montré tant d'empressement pour m'unir avec sa nièce.

HÉLÉNA. Comment?.. quel rapport?

LORD COCKNEY. Vous ne devinez pas?

HÉLÉNA. Mon Dieu! non.

LORD COCKNEY, *avec fatuité*. C'est pourtant bien simple... moi, je l'ai deviné tout de suite. Il se sera dit : Voilà un jeune lord, un brillant guerrier, habitué à des succès sur les champs de batailles... et ailleurs!.. qui va se trouver ici à poste fixe, qui viendra chez moi tous les jours sur le pied de collègue... il a un cœur; ma femme a des yeux, et ne pouvant fermer les yeux de ma femme, il faut que j'enchaîne le cœur de mon collègue.

HÉLÉNA, *à part*. Le fat!

LORD COCKNEY. Pas maladroit!... habile tactique!.. et je suis résolu à le tranquilliser en épousant demain la charmante Olivia, qui aurait dû m'apprécier déjà, pendant mon dernier séjour ici, quand je suis venu installer sur les pontons de Cadix les prisonniers français.

HÉLÉNA, *à part*. Ah! si je profitais adroitement de la circonstance dans l'intérêt de ce jeune officier. (*Haut.*) Les prisonniers français, mylord! voilà peut-être ce qui vous fait du tort dans l'esprit d'Olivia.

LORD COCKNEY. Pas possible!

HÉLÉNA. Si fait!.. Orpheline dès l'enfance, Olivia avait été élevée dans un couvent de Grenade, où elle se trouvait encore au commencement de la guerre... cette province était occupée par les Anglais...

LORD COCKNEY. Vos alliés!

HÉLÉNA. Qui commettaient partout les plus grands désordres, et qui tentèrent même d'envahir militairement l'asile d'Olivia...

LORD COCKNEY. C'est donc l'effet du vin d'Espagne, eux qui ne boivent que de la bière!

HÉLÉNA. Enfin, religieuses et novices étaient chaque jour menacées par eux, lorsqu'une nuit ils furent débusqués à l'improviste par un détachement français.

LORD COCKNEY. Vos ennemis.

HÉLÉNA. Qui, maîtres du couvent, y rétablirent la sécurité, témoignèrent le plus grand respect aux vieilles religieuses, et donnèrent des bals et des fêtes aux novices; et même don Gonzalo ayant, quoique du parti opposé, fait réclamer sa nièce, un jeune officier, qui commandait le détachement, se chargea de la reconduire jusqu'aux avant-postes, pour la préserver de tout danger.

LORD COCKNEY. Quoi! ce serait à un Français que je devrais l'honneur de ma femme?.. je dis ma femme, car je la regarde déjà comme telle.

HÉLÉNA. Et voilà pourquoi je vous avertis. Dans sa reconnaissance, je sais qu'Olivia gémit de la dureté avec laquelle on traite ici les compatriotes de son protecteur; et, j'en suis sûre, (*appuyant*) quelqu'un qui adoucirait leur captivité, qui par là l'aiderait à acquitter sa dette...

LORD COCKNEY. Ferait bientôt des progrès dans son cœur; c'est juste!.. je vous remercie de l'idée; j'en profiterai.

HÉLÉNA, *à part*. A merveille!

LORD COCKNEY. C'est pour moi à la fois une question d'amour et d'amour-propre. Je tiens à lui prouver que nous autres Anglais nous sommes plus généreux que tous les Français du monde.

HÉLÉNA, *d'un ton insinuant*. Vous en auriez une belle occasion ; parmi les prisonnier se trouve un officier...

LORD COCKNEY. Celui qui les commandait... je me rappelle... un jeune homme...

HÉLÉNA, *avec abandon*. Bien intéressant..

LORD COCKNEY. Vous l'avez remarqué?..

HÉLÉNA, *se reprenant*. Non... non... pas par moi-même.. j'en ai entendu parler. On assure qu'il souffre du séjour des pontons; que l'air de la mer lui peut être funeste.

LORD COCKNEY. Ah!.. vous croyez? Eh bien! je verrai... je donnerai des ordres pour qu'on lui permette quelques excursions à terre...

HÉLÉNA, *à part*. Il y vient de lui-même. (*Haut.*) Ma seule crainte, c'est que don Gonzalo n'y consente pas, et en sa qualité de gouverneur...

LORD COCKNEY. Rassurez-vous... Les Espagnols sont chez eux, sans doute, et il est naturel qu'ils y commandent. Seulement, nous autres Anglais, nous leur disons ce qu'ils doivent commander ; nous ne sommes leurs alliés que pour cela...

DON GONZALO, *en dehors*. Qu'on courre chez le corrégidor, chez tous les magistrats... qu'ils se rendent ici sur-le-champ.

HÉLÉNA. Mon mari!.. (*A lord Cockney.*) Chut!..

SCÈNE V.

Les Mêmes, DON GONZALO.

DON GONZALO, *entrant par le fond.* Ah! mylord, nous sommes arrivés bien à temps de Cadix, pour faire un exemple.

LORD COCKNEY. De quoi s'agit-il?

DON GONZALO. On ne se fait pas une idée de l'audace de ces Français... L'un d'eux n'a-t-il pas osé tout-à-l'heure sauter dans la chaloupe où on leur porte des vivres, gagner la terre à travers une grêle de balles qui sifflaient autour de lui?

HÉLÉNA, *à part.* Un Français!

LORD COCKNEY. Sauter!.. c'est leste!

DON GONZALO. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'au lieu de se diriger vers le petit bois, où il aurait pu trouver un refuge, il s'est permis de pénétrer dans la ville, comme par bravade... insolent officier, tu paieras cher!..

HÉLÉNA, *vivement.* Un officier!..

(Don Gonzalo la regarde, elle baisse les yeux.)

LORD COCKNEY. Comment! ce serait?..

DON GONZALO. Leur capitaine... justement; ce qui rend le cas encore plus grave; au reste, nous saurons, j'espère, (*observant sa femme*) quel motif secret l'attirait ici de préférence.

HÉLÉNA, *à part.* Ah! si c'était pour moi!

DON GONZALO. Il faudra qu'il s'explique, car il est pris; on vient de l'amener, il est là...

(Il montre la porte du fond.)

HÉLÉNA, *à part.* Ciel!..

DON GONZALO. *l'œil toujours fixé sur sa femme.* Et si je découvre qu'il ait eu quelques intelligences dans la ville...

HÉLÉNA, *à part.* Plus de doute!.. je vais être compromise... (*Haut.*) Je vous laisse, messieurs... je me retire...

LORD COCKNEY, *à part.* Elle semble émue!.. est-ce que par hasard?..

HÉLÉNA, *à part, en remontant le théâtre.* Si je pouvais l'entrevoir, l'avertir par un signe!..

DON GONZALO, *à lord Cockney.* J'ai fait convoquer les autorités civiles, déjà réunies sans doute dans cette galerie qui mène à l'église... venez, mylord...

LORD COCKNEY. A vos ordres...

DON GONZALO, *se retournant et voyant Héléna se rapprocher de la porte du fond.* Où allez-vous donc, senora?

HÉLÉNA. Mais... chez moi.

DON GONZALO, *ironiquement.* Par là!.. pour voir le prisonnier peut-être? soyez tranquille, je vous ferai garder la meilleure place (*brutalement*) quand on le fusillera.

HÉLÉNA, *avec énergie, lui lançant un coup d'œil de colère.* Je ne suis pas curieuse!

(Don Gonzalo la prend par la main, la reconduit par la porte de droite qu'il referme sur elle, et fait signe à la porte du fond qu'on introduise le prisonnier.)

LORD COCKNEY, *à part, pendant ce jeu de scène.* Peste! une vraie espagnole... allons, je comprends... pauvre Gonzalo!.. c'est drôle!..

DON GONZALO, *qui a redescendu le théâtre.* Passez donc, mylord.

(Lord Cockney sort par la porte de gauche; don Gonzalo le suit.)

SCENE VI.

SAVENAY, *à deux alguasils qui se tiennent à la porte du fond.* Soyez tranquilles, mes amis, je ne songe pas à vous échapper. (*A lui-même descendant la scène.*) Au contraire... qu'est-ce que je voulais?.. pénétrer dans la ville... m'y voilà... je n'y tenais plus... depuis deux mois, pas une communication, pas une nouvelle... et de cet affreux ponton, voir tous les jours le rivage! me dire: là-bas, à une demi-lieue, habite celle dont le souvenir m'est si cher, car j'en suis sûr, c'est bien à l'île de Léon qu'elle allait rejoindre sa famille. . j'ignore si c'est une illusion, un prestige de l'amour... mais depuis quelque temps, à la fenêtre d'une maison voisine de la plage, cette femme qui semblait diriger ses regards vers notre prison flottante... aujourd'hui même, j'ai cru la remarquer, attentive à mes signes, y répondant peut-être? par malheur, ses traits, ses gestes, comment les distinguer à cette distance, moi surtout qui ai la vue basse... mais si c'était elle, Olivia!.. si de loin elle m'avait reconnu!.. Ah! c'est là ce qui m'a décidé!.. (*s'approchant de la fenêtre*) eh mais!... cette fenêtre... elle donne sur la mer... je ne me trompe pas... voilà la plage déserte... ces alentours... ce rocher aride!..

CAVATINE.

C'est là... c'est là!
Mon cœur en a
Le doux présage!...
Olivia,
C'est là!... c'est-là
Que, bénissant son esclavage,
Ton défenseur te reverra.
Des Espagnols je brave la vengeance;
Un seul instant m'a rendu ma gaîté.

Grâce à ma nouvelle espérance,
Je tiens à ma captivité,
Loin de vouloir briser mes chaînes,
Le plus rigoureuse des peines
Serait pour moi la liberté.

(*Regardant encore à la fenêtre.*)

Aride plage!
Solitaire rivage!
C'est là!... c'est là!...
Mon cœur en a
Le doux présage, etc.

SCENE VII.

SAVENAY, LORD COCKNEY, DON GONZALO.

LORD COCKNEY. Point d'emportement, Don Gonzalo...

SAVENAY. Ah! l'on vient!.. sans doute mes juges!..

DON GONZALO. Pardon, mylord, mais comme gouverneur civil...

LORD COCKNEY. Justement, le militaire n'est pas de votre ressort... dailleurs les prisonniers ont été faits par nos armes; c'est un produit anglais... nous avons seuls le droit d'en disposer.

DON GONZALO. Vous me laisserez l'interroger du moins.

LORD COCKNEY. Quant à cela, c'est votre droit... l'interrogatoire est civil.

DON GONZALO, *à Savenay, très-brutalement.* Avancez...

LORD COCKNEY. *à part.* Quand je dis civil...

DON GONZALO, *de même.* Eh bien!.. approcherez-vous ?

SAVENAY, *gaîment.* Il faudrait avoir le caractère bien mal fait, pour se refuser à une aussi aimable invitation.

DON GONZALO. Pas de plaisanterie, et songez à me répondre... Pourquoi vous êtes-vous échappé?

SAVENAY. Parce que j'aime le mouvement, l'exercice ; ça m'est nécessaire... et vos diables de pontons... toujours calfeutré entre le ciel et l'eau; c'est d'une monotonie... il n'y a pas moyen de vivre ainsi...

DON GONZALO. Et si vous êtes fusillé?..

SAVENAY. C'est un exercice du moins... ça me changera.

DON GONZALO, *s'emportant.* Ah!..

LORD COCKNEY, *retenant don Gonzalo ; à voix basse.* Doucement, don Gonzalo.... vous allez me voir, moi!.. la dignité anglaise!.. (*Haut.*) Mon cher...

SAVENAY. A l'autre!.. eh! mais... oui... c'est bien l'officier anglais qui m'a pris...

LORD COCKNEY. Moi-même... (*bas à don Gonzalo.*) hein!.. à quel point je lui impose... (*Haut à Savenay.*) Ah! vous vous en souvenez!..

SAVENAY. Parbleu!.. à telles enseignes, qu'avant d'être accablé par le nombre, je vous fis rouler du haut de la montagne jusqu'au fond d'un ravin, avec votre cheval, l'un portant l'autre... alternativement.

LORD COCKNEY. Passons, passons... ma délicatesse m'empêche d'appuyer sur les détails de votre défaite... écoutez-moi, mon cher, vous savez que votre espièglerie de ce matin nous donne sur vous droit de vie et de mort.

SAVENAY. C'est possible... mais vous n'en userez pas...

LORD COCKNEY. Et pourquoi cela?

SAVENAY. Pourquoi?.. parce qu'il y a aussi en France des prisonniers anglais, qui ne sont pas jetés, ceux-là, sur des pontons, qui habitent avec nous dans nos villes... vous n'oseriez forcer l'empereur à renoncer envers eux à cette générosité, dont il leur a donné encore dernièrement la preuve... oui, l'un d'eux, un matelot, avait, il y a quelques mois, tenté de s'enfuir la nuit sur un frêle radeau... « Est-ce qu'on te traite mal, lui demanda Napoléon, pour avoir voulu ainsi risquer ta vie?.. de quoi as-tu à te plaindre?.. de rien, sire... mais j'ai une mère agée, infirme... j'allais la revoir... Une mère! s'écria l'empereur... moi aussi, j'en ai une!.. et si je devais être jamais prisonnier... séparé d'elle... va, pars... tu es libre! »

LORD COCKNEY. Pas mal pour un parvenu... eh bien!.. je veux vous prouver que nous autres gentlemen, nous sommes plus grands que lui... ce qu'il a fait pour un matelot, je le ferai pour un officier.

SAVENAY, *à part.* Ah! maladroit que je suis. (*Haut.*) Vous me renverriez libre?..

LORD COCKNEY. Pas tout-à-fait... vous resterez toujours prisonnier...

SAVENAY, *à part.* Je respire...

LORD COCKNEY. Mais sur parole... maître d'aller, de venir dans l'île...

SAVENAY. Il se pourrait!

DON GONZALO. Mylord.

LORD COCKNEY, *à don Gonzalo.* Point d'objection!.. (*A Savenay.*) Et vous, jurez, quelque occasion qui se présente, de ne faire aucune tentative pour vous enfuir!..

SAVENAY. Sur l'honneur... (*A part.*) je n'ai pas même besoin de serment pour cela!

LORD COCKNEY. Il suffit... don Gonzalo veuillez donner des ordres aux magistrats de la ville.

DON GONZALO. Il le faut bien... puisque je ne peux pas l'empêcher.

SAVENAY, *à don Gonzalo, ironiquement.* Bien sensible à la bonne grâce que vous y mettez.

DON GONZALO. Oui, riez, riez ! jeune étourdi... mais faites attention à mes paroles... si vous vous avisiez de nouer dans la ville quelque intrigue, quelque aventure galante, l'autorité militaire n'aurait plus rien à y voir... songez-y !.. allons, suivez-moi; et en sortant, remarquez bien ma maison pour n'y jamais remettre les pieds.

SAVENAY, *à part.* Oh ! quant à cela, j'en demande bien pardon à l'autorité civile; mais ça ne fait pas partie de mon serment.

DON GONZALO. Marchez donc.

(Il sort avec lui par la porte du fond.)

SCENE VIII.

LORD COCKNEY.

Allons... je suis content de moi... Olivia va être forcée à l'admiration, et sa coquette de tante à la reconnaissance... car, j'y vois clair... pauvre Gonzalo!.. maintenant, songeons à ma galanterie espagnole... une sérénade improvisée... la musique du régiment... ce sera gracieux.

SCENE IX.

LORD COCKNEY, HÉLÉNA, OLIVIA.

OLIVIA. Fusillé!.. et vous ne le disiez pas plus tôt... courons... courons, ma tante... il faut... (*Apercevant lord Cockney*) Ah ! mylord.

LORD COCKNEY. Rassurez-vous, aimable Olivia.

HÉLÉNA. Quoi !. ce français?

LORD COCKNEY. Ne court plus de danger...

OLIVIA. Ah ! Dieu soit loué!..

HÉLÉNA, *en hésitant.* Mais est-ce que ses explications, ses réponses?..

LORD COCKNEY. Nulles, insignifiantes... (*D'un air fin.*) On l'a interrogé de manière à le dispenser de répondre... c'est là le talent...

OLIVIA. Que voulez-vous dire ?

LORD COKNEY, *d'un ton suffisant.* Point de questions... ma modestie naturelle m'empêcherait de les satisfaire.

HÉLÉNA. C'est donc vous qui l'avez sauvé?

OLIVIA. Ah! combien je vous rends grâce !

LORD COCKNEY. Du tout, du tout... laissez-moi me dérober à vos remerciemens... (*Les regardant l'une après l'autre.*) Par exemple, si, en mon absence, on voit dans ma conduite un service délicat que j'ai voulu rendre; si on y trouve matière à des réflexions en ma faveur, je ne puis pas m'opposer à cela.

OLIVIA, *à part.* Je devine son but.... c'est pour m'engager envers lui... ce calcul est odieux.

HÉLÉNA, *à part.* Il parle comme si je lui devais le salut d'un amant... ce soupçon est abominable.

LORD COCKNEY, *à part.* Elles sont enchantées de moi... je produis mon effet.

OLIVIA. Permettez, mylord...

HÉLÉNA. Un mot, je vous prie...

LORD COCKNEY. C'est inutile.

COUPLETS.

Je pourrais me vanter peut-être
D'avoir comblé vos vœux secrets,
En devenant, sans le connaître,
Le protecteur de ce Français.
Que la ville entière le dise,
Quand vous l'apprendrez d'elle, il faut
Vous laisser du moins la surprise,
Et je n'en dirai pas un mot,
Non, pas un mot, pas un seul mot.

Je pourrais ajouter encore,
Que pour mieux plaire dans ce jour,
Je vais à celle que j'adore
En Espagnol faire ma cour,
Et qu'une sérénade exquise...
Mais quand vous l'entendrez, il fau
Vous laisser du moins la surprise,
Et je n'en dirai pas un mot ;

(*Elles veulent parler ; il les interrompt.*)

Non, pas un mot, pas un seul mot.

(*Il sort en les saluant d'un air de triomphe.*)

SCENE X.

HÉLÉNA, OLIVIA.

HÉLÉNA, *à part.* Cette prétention à me tenir dans sa dépendance !

OLIVIA. Quel air de triomphe il affecte ! une sérénade à présent !.. en vérité, je ne puis plus le souffrir.

HÉLÉNA. Déjà ! ce n'est pourtant que demain qu'il sera ton mari.

OLIVIA. Jamais!.. et pour m'en préserver, ma tante, je compte sur votre appui... sur vos conseils...

HÉLÉNA. Bien volontiers... (*A part.*) ne fût-ce que pour me venger de son ton protecteur...

OLIVIA. Vous m'aiderez à faire entendre raison à mon oncle?

HÉLÉNA. Ah! si tu me demandes l'impossible!

OLIVIA. Comment donc m'y prendre?

HÉLÉNA. Le plus simple, c'est de repousser tous les hommages, toutes les galanteries de lord Cockney.

OLIVIA. Ecoutez!.. une guitare!

HÉLÉNA. Sur ce rivage, où l'on ne voit jamais personne... qui peut s'amuser? (*elle court à la fenêtre; à part.*) C'est lui!

OLIVIA, *accourant* Voyons.

HÉLÉNA, *l'arrêtant*. Y penses-tu? si c'était la sérénade de lord Cockney!.. te montrer, ce serait accepter sa galanterie, t'engager avec lui.

OLIVIA. Dieu m'en garde!..

HÉLÉNA, *à part*. L'imprudent!.. son amour pour moi va donc jusqu'à la folie!

OLIVIA, *faisant retirer Héléna de la fenêtre*. Ne vous montrez pas non plus, ma tante... on n'aurait qu'à vous prendre pour moi.

HÉLÉNA, *à part*. Ah! mon Dieu! c'est qu'il va chanter!.. si elle entend les paroles!. (*Haut.*) Olivia, sais-tu ce qu'il faut faire pour bien prouver ton indifférence... cet air de fandango que je t'ai appris.

OLIVIA. C'est juste!.. vite à nous deux.

HÉLÉNA. Oui, oui, à nous deux!

(Olivia prend des castagnettes et en donne à Héléna.)

HÉLÉNA *et* OLIVIA.

FANDANGO.

Sur Grenade, la belle,
Le soleil étincelle;
Venez dans nos vergers
Avec vos castagnettes;
Venez, beautés coquettes,
Sous nos frais orangers;
De leur feuillage sombre
Le dôme gràcieux
Ici prête son ombre
Au fandango joyeux.

(*Pendant qu'elles chantent ce morceau, on entend Savenay chanter sous la fenêtre.*)

SAVENAY, *sous la fenêtre*.

ROMANCE.

Écoute-moi, toi pour qui je soupire:
En vain le sort me sépare de toi.
Ce que ta bouche, hélas! ne peut me dire,
Que tes regards l'expriment sans effroi.

OLIVIA. C'est singulier!.. cette voix... il me semble...

HÉLÉNA. Il recommence? nous aussi, vite, vite.

HÉLÉNA *et* OLIVIA.

J'entends de la mandore
Le langage sonore;
Il invite à l'amour:
Il marque la cadence,
Prolongeons notre danse
Jusqu'à la fin du jour.
Que nos mains s'entrelacent,
Gages de volupté;
Et que les heures passent
Comme un rêve enchanté.
Venez, beautés coquettes,
Avec vos castagnettes;
Vevez dans nos vergers,
Sous nos frais orangers.

SAVENAY, *chantant dans la coulisse..*
Que ton regard se tourne enfin vers moi.

OLIVIA. Oh! je ne me trompe pas, c'est sa voix.

(Elle va vers la fenêtre.)

HÉLÉNA, *la retirant*. Es-tu folle?.. à cette fenêtre!..

OLIVIA. Ah! oui, oui, vous avez raison. (*A part.*) Je m'abusais sans doute, je crois partout le reconnaître.

HÉLÉNA. Qu'as-tu donc?

OLIVIA. Rien, rien! adieu!..

HÉLÉNA. Où vas-tu?

OLIVIA. Dans la chapelle, où ces chants n'arriveront pas jusqu'à moi... (*A part.*) et où je trouverai du moins dans la prière une défense contre les illusions de mon cœur.

(Elle sort par la galerie.)

SCENE XI.

HÉLÉNA.

Enfin, me voilà seule... je n'entends plus rien... il sera parti... juste en ce moment!.. le maladroit!.. au reste (*avec dépit*) c'est tout ce que je désirais... voyons donc... (*Elle va à la fenêtre.*) Ah! ciel! il essaie d'escalader le mur, d'arriver jusqu'ici.... par quel moyen le ramener à la raison, me garantir de ses inconséquences!.. ah! un seul... je n'en vois pas d'autre. (*Elle détache de sa ceinture une petite clé, et la jette.*) Là!.. là!.. (*Elle repousse vite la fenêtre.*) Il a vu la clef... il la ramasse, il regarde, comprendra-t-il?.. oh! oui, oui... il court vers la petite porte du jardin... et dire que c'est par vertu qu'il faut que je lui accorde un tête-à-tête; car il me croit peut-être veuve ou demoiselle, et je dois lui expliquer que mon honneur... mon devoir... mais sans doute il est au jardin.... ne lui laissons pas le temps de monter.... courons vite. (*Elle se dirige vers la porte à droite; au moment où elle s'apprête à sortir, la porte s'ouvre, Savenay paraît.*) Ciel!

SCENE XII.

SAVENAY, HÉLÉNA.

DUO.

SAVENAY, *très-vivement, en entrant.*
Enfin un amant fidèle
Peut tomber à vos genoux.
HÉLÉNA.
Plus bas! plus bas! calmez-vous!
SAVENAY, *à part.*
Que vois-je? ce n'est pas elle!
HÉLÉNA.
Craignez, craignez un jaloux.
(*Pendant l'aparte suivant, elle va vers la porte du fond, et écoute.*)
SAVENAY, *à part.*
Pourtant, par cette fenêtre,
Ce n'était point une erreur;
Oui, je viens de reconnaître
La voix si chère à mon cœur.
HÉLÉNA, *revenant.*
Jeune étranger téméraire,
Lorsqu'ici je vous reçoi,
Vous devinez, je l'espère,
Qu'au moins ce n'est pas pour moi.
SAVENAY.
Pas pour vous?
HÉLÉNA.
Non, pas pour moi,
Sans un devoir nécessaire...
(*Elle écoute encore.*)
SAVENAY, *à part.*
D'Olivia, je le voi,
C'est la compagne fidèle
Qui me conduira près d'elle.
(*Haut.*)
Laissez-moi vous demander...
HÉLÉNA.
Non, je ne puis rien entendre...
SAVENAY.
Eh bien! je saurai surprendre...
HÉLÉNA.
Je ne puis rien accorder.

ENSEMBLE.
HÉLÉNA
Quelle ame ardente!
Je suis tremblante.
Mon trouble augmente;
Il me fait peur.
Ah! que lui dire?
Dans ce délire,
Comment détruire
Tout son bonheur?
SAVENAY.
Ah! plus d'attente!
L'heure trop lente
Loin d'une amante
Pèse à mon cœur.
Je ne respire
Que pour lui dire
Et mon délire
Et mon bonheur.
HÉLÉNA.
Il faut que je vous apprenne...
SAVENAY.
C'est inutile... à quoi bon?
HÉLÉNA.
Vous avez de la raison...
SAVENAY.
Moi? du tout.
HÉLÉNA.
Je suis certaine,
Si vous m'écoutiez....
SAVENAY.
Non... non!...
HÉLÉNA.
Mais la prudence réclame....
SAVENAY.
Devant l'amour elle a tort!..
Il n'est qu'un vœu dans mon ame:
Celle que j'aime ou la mort!
HÉLÉNA.
Partez... laissez-moi, de grâce.
SAVENAY.
Non; à tes pieds, que j'embrasse...
Prends pitié de mes tourmens..
HÉLÉNA.
Monsieur, quelle audace extrême!
SAVENAY.
Rends-moi, près de ce que j'aime,
Le plus heureux des amans.

ENSEMBLE,
HÉLÉNA.
Quelle ame ardente!
Je suis tremblante.
Mon trouble augmente;
Il me fait peur.
Ah! que lui dire?
Comment détruire
Et son délire
Et sa fureur?
SAVENAY.
Ah! plus d'attente!
L'heure trop lente
Loin d'une amante
Pèse à mon cœur.
Je ne respire
Que pour lui dire
Et mon délire
Et mon bonheur.

SCENE XIII.

SAVENAY, HÉLÉNA, DON GONZALO.

(Au moment où Gonzalo entre par le fond, Savenay est aux pieds d'Héléna et lui tient les mains.)

DON GONZALO, *entrant.* Que vois-je?

HÉLÉNA. Ciel!..

DON GONZALO. Vous ici?..

SAVENAY. Pardon, mon cher gouverneur! on m'a donné la liberté de me promener dans l'île, et je me promène.

DON GONZALO. Aux pieds de ma femme?

SAVENAY. Votre femme!..

DON GONZALO. Oui, monsieur.

HÉLÉNA, *à part.* Que faire?

(Elle semble réfléchir.)

SAVENAY, *a part.* Sa femme!.. qui m'a jeté une clef!.. elle aura cru que je venais pour elle.

DON GONZALO. Oseriez-vous soutenir que vous l'ignoriez?

SAVENAY. Je vous jure, aimable gouverneur...

HÉLÉNA, *vivement*. Non, mon ami, non, monsieur ne l'ignorait pas.

SAVENAY, *à part*. Qu'est-ce qu'elle dit donc là?

HÉLÉNA. C'est parce qu'il le savait qu'il était à mes pieds.

DON GONZALO, *avec fureur*. Malheureux!.

HÉLÉNA. Calmez-vous, je vous en prie, et écoutez-moi... Prisonnier dans cette île, où ses moindres mouvemens sont observés; désespéré de vivre loin de tout ce qui lui est cher, il voulait tromper la surveillance qui s'attache à ses pas...

DON GONZALO. Rompre son ban, manquer à sa parole!

SAVENAY, *vivement*. Mais...

HÉLÉNA, *lui faisant signe*. Chut!..

SAVENAY, *à part*. Compromettre mon honneur pour sauver le sien!

HÉLÉNA. Il avait conçu un plan d'évasion; mon secours pouvait en assurer le succès; je suis femme, il a cru à ma pitié; il l'implorait, je résistais à sa prière, et il venait de tomber à mes genoux quand vous êtes entré... Voilà toute la vérité, monsieur.

DON GONZALO, *à part*. Artifice dont je ne suis pas dupe!.. mais j'en profiterai.

SAVENAY, *à part*. Les femmes mentent bien en Espagne!.. Une Parisienne ne s'en tirerait pas mieux.

DON GONZALO. Ainsi, monsieur venait chercher près de vous un moyen de trahir ses sermens?.. heureusement je suis là pour rappeler tous ceux qu'on serait tenté d'oublier.

SAVENAY, *à part*. Que dire?.. Maudit mari!.. Ces gens-là arrivent toujours mal à propos!

SCENE XIV.

LES MÊMES, LORD COKNEY.

DON GONZALO, *à lord Cockney qui entre*. C'est vous? approchez, mylord, approchez.

LORD COCKNEY. Qu'y a-t-il donc!.. Ah!. chez vous, notre prisonnier?

DON GONZALO. Qui ne néglige rien pour cesser de l'être.

LORD COCKNEY. Comment?

DON GONZALO. Oui! voilà le fruit de votre générosité, de votre noble confiance! cet homme en était indigne; il n'en use que pour tenter de manquer à sa foi!..

SAVENAY, *avec colère*, Monsieur!..

HÉLÉNA, *à part*. Je tremble!..

SAVENAY, *à part*. Pauvre femme qui a pris tout cela pour elle!... Je l'affligerais en disant la vérité... et elle est bien jolie!..

DON GONZALO. Si vous n'aviez pas le projet d'une évasion, quand je vous ai surpris, quel projet aviez-vous?

SAVENAY, *à part*. Tâchons de tout arranger.

DON GONZALO. Achèverez-vous enfin?

SAVENAY. Patience, monsieur le gouverneur civil! quelque vive que soit votre curiosité, vous permettrez que je me dispense de la satisfaire.

HÉLÉNA, *à part*. Je respire!..

DON GONZALO. Comment?.. vous refusez de nous expliquer...

SAVENAY. A vous! oui!.. mais mylord commande militairement dans l'île, c'est lui qui m'a fait prisonnier, c'est de lui que mon sort dépend, et s'il veut m'écouter un instant, il saura tout!.. après, il jugera ma conduite et disposera de moi.

LORD COCKNEY. Je suis à vos ordres.

SAVENAY, *à lord Cockney*. Lord Cockney, veuillez approcher.

LORD COCKNEY. Me voici!..

DON GONZALO, *à part*. Oh! si je peux me venger!..

SAVENAY, *à demi-voix à Cockney*. Mylord, il est des choses qu'on peut se confier entre gens d'honneur, et qui se comprennent à demi-mot; eh bien! vous me croirez si je vous jure qu'en reparaissant ici je n'avais point le dessein de trahir mon serment.

LORD COCKNEY. Ah!.. ah! (*A part.*) C'est pour la femme de mon collègue! J'avais deviné.

DON GONZALO, *à part*. Que peut-il lui dire?

HÉLÉNA, *à part*. Serait-il assez indiscret pour lui tout avouer?

SAVENAY, *à demi-voix à Cockney*. Je reste votre prisonnier!.. l'amour seul m'a ramené dans cette maison; c'est pour tenter de voir une femme que j'adore que j'y suis revenu.

LORD COCKNEY. Oh!.. je comprends!..

SAVENAY, *toujours à demi-voix*. Pas tout-à-fait encore peut-être!..mais quand je vous aurai dit le nom de celle que j'aime..

SCENE XV.

LES MÊMES, OLIVIA, *entrant par la galerie*.

OLIVIA, *vivement en entrant*. Ma tante! ma tante!.. (*Elle aperçoit Savenay.*) Ah!.

SAVENAY. Olivia !.. (*A part.*) Je ne m'étais pas trompé!

LORD COCKNEY. Eh bien! senora, d'où vient cette surprise?

OLIVIA, *à Savenay*. Est-il possible? mon libérateur, ici!

LORD COCKNEY. Qu'entends-je?

HÉLÉNA. Son libérateur!..

OLIVIA. Oui, le voilà, celui qui me préserva de tous les dangers.

LORD COCKNEY. Comment, brave Français, c'est vous qui avez protégé ma femme!.

SAVENAY. Votre femme!..

OLIVIA, *vivement*. Permettez, lord Cockney!...

LORD COCKNEY. Du tout, senora, du tout!.. c'est moi maintenant, c'est moi seul que cette affaire regarde. (*A part.*) Heureuse occasion de la séduire tout-à-fait!...

OLIVIA, *à part*. Qu'allais-je faire?.. Un mot imprudent peut le perdre.

SAVENAY, *à part*. Il serait son époux!.. Et moi qui allais lui dire que je venais ici pour elle!..

DON GONZALO. Que monsieur ait rendu un service à ma nièce, c'est fort bien; mais cela ne nous donne pas l'explication qu'il nous a promise, et les intérêts de l'état passent avant ceux de ma famille. On accuse ce Français de chercher à fuir, quoique prisonnier sur parole; nous attendons qu'il se justifie.

SAVENAY, *à part*. Un mari de chaque côté!.. pas moyen de m'expliquer maintenant.

LORD COCKNEY, *à don Gonzalo*. Doucement, mon cher collègue!.. c'est moi que monsieur a choisi pour cette confidence, et il va d'un seul mot...

SAVENAY. Non, messieurs!.. jetez-moi dans vos cachots, si vous pensez que je le mérite!.. mais je dois me taire, et je me tairai!..

QUINTETTE.

OLIVIA.

Dans les cachots!

GONZALO.

Il est pris!...

HÉLÉNA, *à part*.

Quel martyre!...

LORD COCKNEY, *à part*.

Eh quoi! monsieur!..

SAVENAY.

Je n'ai plus rien à dire.

ENSEMBLE.

GONZALO.

Pour cette fois, oh! nous le tenons bien!

OLIVIA, HÉLÉNA, *à part*.

De le sauver est-il quelque moyen?

SAVENAY.

De m'en tirer il n'est aucun moyen.

LORD COCKNEY, *à part*, *regardant Gonzalo*.

Pauvre collègue!... ah! je comprends fort bien!..

OLIVIA.

O ciel! celui que j'aime
En un pareil danger!
Dans ce péril extrême,
Comment le protéger?

HÉLÉNA.

Hélas! c'est moi qu'il aime!
J'ai causé son danger!
Dans ce péril extrême
Comment le protéger?

COCKNEY, *à part*.

Par lui celle que j'aime
Vit finir son danger,
A présent c'est moi-même
Qui dois le protéger.

GONZALO.

Par un vain stratagème
Il crut fuir le danger;
C'est ma femme qu'il aime,
Je saurai me venger.

SAVENAY.

Dans un péril extrême,
Quand je viens me plonger,
L'infidèle que j'aime
A donc pu s'engager?

OLIVIA, *à lord Cockney*.

Ah! monsieur, je vous en conjure,
Songez qu'il fut mon protecteur!
Vous défendrez, tout me l'assure,
Celui qui me sauva l'honneur!

LORD COCKNEY.

Oui, je l'ai dit!... ma grandeur d'ame
Eclipsera Napoléon!..
L'homme qui protégea ma femme,
Peut quitter l'île de Léon.

SAVENAY.

Partir!..

LORD COCKNEY.

Vous êtes libre!... et sans condition!

OLIVIA.

Ah! je vous remercie!...

GONZALO, *à lord Cockney*.

Etes-vous en délire?..

LORD COCKNEY, *à part*.

Dans son cœur encore un progrès!
(*A Savenay.*)
Jusqu'aux avant-postes français
Une escorte va vous conduire.

GONZALO.

Libre!...

LORD COCKNEY, *à demi-voix à Gonzalo*.

Laissez-moi donc! je sers vos intérêts:
Vous devez approuver le motif qui m'inspire.

GONZALO.

Allons! j'espère au moins ne jamais le revoir.

SAVENAY.

Quoi! me séparer d'elle! ah! n'est-il plus d'espoir?

HÉLÉNA.

Il va partir, hélas!... ne jamais le revoir!

LORD COCKNEY.

Ah! son cœur est à moi, j'en ai le doux espoir!

OLIVIA.

Ne l'ai-je donc sauvé que pour ne plus le voir?

ENSEMBLE.

LORD COCKNEY, *à Olivia*.

Vous devez être satisfaite
Quand je délivre ce Français,
Je veux acquitter votre dette;
Voyez comme agit un Anglais!

GONZALO, *à Héléna*.

Vous devez être satisfaite
Quand il délivre ce Français;

Mais rentrez dans votre retraite,
Vous ne le reverrez jamais.

OLIVIA, *à part.*

Son honneur acquitte ma dette;
Quand il délivre ce Français,
Je devrais être satisfaite,
Pourtant j'éprouve des regrets.

HÉLÉNA, *à part.*

Il faut rentrer dans ma retraite!
Quand il délivre ce Français,
Je devrais être satisfaite,
Pourtant j'éprouve des regrets.

SAVENAY, *à part.*

Il est donc vrai que la coquette
Est l'épouse de cet anglais?
Je sens là que je la regrette
Plus encor que je ne la hais!

LORD COCKNEY, *à Savenay.*

Venez, estimable ennemi!

SAVENAY, *à part.*

Déjà? grand Dieu! m'éloigner d'elle
Sans lui reprocher son oubli!..
Non!... je reverrai l'infidèle!

(*Lord Cockney sort avec Savenay; Gonzalo emmène Héléna.*)

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

SCENE XVI.

OLIVIA, *seule.*

Était-ce donc pour le voir s'éloigner à jamais que j'ai retrouvé le généreux défenseur dont le souvenir était resté gravé là?.. Trompé par les paroles de lord Cockney, il me croit sa femme!.. et je n'ai pas osé le désabuser!.. un mot pouvait compromettre pour toujours sa liberté, et peut-être sa vie!.. Lord Cockney n'aurait point épargné un rival!.. Et nul moyen de lui dire que je suis libre; que j'avais cru lire dans son cœur; que le mien s'était ému!.. Ah! du moins je n'appartiendrai jamais à un autre!

SCENE XVII.

OLIVIA, SAVENAY, *arrivant par la fenêtre.*

SAVENAY, *sautant dans la chambre.* Quel bonheur!.. elle est encore là!

OLIVIA, *poussant un cri.* O ciel!... que vois-je?

SAVENAY. Ne vous effrayez pas, senora.

OLIVIA. Que venez-vous faire ici?.. quelle imprudence!

SAVENAY. J'ai tout bravé pour vous revoir! au détour d'une rue, je suis parvenu à échapper à l'escorte qui me conduisait.

OLIVIA. Ah! si l'on vous surprenait!.. Je tremble!..

SAVENAY. Et que m'importe une vie que vous avez rendue malheureuse?.. que votre mari vienne!..

OLIVIA. Mon mari?.. je n'en ai pas!...

SAVENAY. Qu'entends-je?.. lord Cockney?...

OLIVIA. N'est encore que votre rival.

SAVENAY. Mon rival! Ah! vous savez donc que je vous aime?..

OLIVIA. Qu'ai-je dit?.. Non, je l'ignore! je ne veux pas le savoir!.. Partez, les plus grands périls vous menacent, éloignez-vous, profitez de votre liberté!..

SAVENAY. Partir!.. quand je vous ai retrouvée?.. quand je peux vous dire que votre souvenir ne m'a pas quitté un seul instant, que votre image embellissait ma captivité; que l'espoir seul de vous revoir m'a jeté au-devant de tous les dangers?.. Oh! oui, je m'éloignerai!.. mais avec vous, Olivia, avec vous, qui avez deviné mon amour, qui pouvez encore y répondre, et qui ne le repousserez pas.

OLIVIA. Qu'osez-vous dire?

SAVENAY. Ecoutez-moi! les momens sont précieux, et je comprends tout maintenant!.. Livrée à une tutelle despotique, on veut vous contraindre à épouser cet Anglais!.. mais cela ne sera point, et puisque ma liberté m'est rendue, vous suivrez l'homme qui vous aime, qui n'a jamais aimé que vous!..

OLIVIA. Silence, monsieur!.. silence!...

SAVENAY. Mon nom est digne de s'allier au vôtre, ma fortune est considérable!.. l'amour et le bonheur vous appellent en France!

OLIVIA. Monsieur!

SCENE XVIII.

LES MÊMES, HÉLÉNA.

OLIVIA. Ciel!.. ma tante!

HÉLÉNA, *apercevant Savenay.* Comment? encore ici... Vous voulez donc me perdre, monsieur?

OLIVIA. Que dites-vous?

HÉLÉNA, *à Savenay.* Ne vous suffit-il pas de m'avoir compromise tantôt?

SAVENAY, *cherchant à l'interrompre.* Madame!

OLIVIA, *à part.* Qu'entends-je?

HÉLÉNA. Quand je vous ai jeté cette clef, vous avez sans doute mal interprété ma conduite... vous avez cru que je répondais à votre passion romanesque?

OLIVIA, *à part.* Sa passion!

SAVENAY. Mais, madame, veuillez m'écouter.

HÉLÉNA. Non, monsieur, je ne vous écouterai point. (*A Olivia.*) Sais-tu que mon mari l'a déjà surpris à mes pieds?

OLIVIA. Oh! c'est indigne... quand j'allais peut-être consentir à fuir avec lui?

SAVENAY. Quel bonheur!

HÉLÉNA. Il nous trompait toutes les deux.

SAVENAY. Écoutez-moi, je vous en supplie.

OLIVIA. Cœur faux et perfide, je ne veux rien entendre.

HÉLÉNA. Homme sans foi, j'en ai trop entendu.

SAVENAY. Mais si je vous disais...

OLIVIA. Vous êtes un ingrat.

HÉLÉNA. Vous êtes un monstre.

SAVENAY. Encore une fois, mesdames, je ne suis ni l'un ni l'autre, et il faudra bien que vous m'entendiez.

HÉLÉNA. Pas un mot de plus. Fuyez à l'instant même, et rendez grâce à notre pitié qui vous permet de sortir de cette maison.

SAVENAY. Non!.. je n'en sortirai point sans m'être justifié.

OLIVIA. Et que pourriez-vous dire?

DON GONZALO, *dans la coulisse.* Qu'on parcoure l'île dans tous les sens.

HÉLÉNA. Mon mari!

SAVENAY, *à part.* Il n'est plus temps.

SCENE XIX.

LES MÊMES, DON GONZALO, LORD COCKNEY.

DON GONZALO, *entrant.* C'est inconcevable, lord Cockney! (*Il aperçoit Savenay.*) Eh bien! le voilà!

LORD COCKNEY. C'est encore ici que nous le retrouvons!

SAVENAY, *à part.* Comment tout cela va-t-il finir?

DON GONZALO, *furieux.* Plus de doute, je suis trahi!

LORD COCKNEY, *à part.* Il a raison, le mari espagnol... c'est fort drôle.

DON GONZALO, *à Héléna.* Voyons, madame, quelle nouvelle ruse inventerez-vous cette fois?

LORD COCKNEY, *bas à Gonzalo.* Un peu de philosophie, mon cher collègue... les Français sont si audacieux... et votre femme est si jolie!

DON GONZALO, *le repoussant.* Au diable! (*Haut.*) Parlerez-vous, madame?.. nierez-vous que cet homme soit ici pour vous?

HÉLÉNA. Oui, monsieur, je le nierai.

LORD COCKNEY, *à part.* Elle a un aplomb magnifique.

HÉLÉNA. Je le nierai... car c'est à votre nièce Olivia que ce Français venait offrir l'hommage de son amour.

LORD COCKNEY. Qu'est-ce que vous dites donc?

HÉLÉNA. C'est elle qu'il voulait enlever de cette maison, quand je suis arrivée.

LORD COCKNEY. Olivia! (*A part.*) Ah ça! mais ce n'est plus drôle du tout.

DON GONZALO. Quelle est cette nouvelle imposture?

HÉLÉNA, *blessée.* Monsieur, veuillez du moins écouter votre nièce. Parlez, Olivia: ce Français ne vous offrait-il pas son cœur et sa main? Ne vous proposait-il pas de fuir loin de votre famille?

OLIVIA. Cela est vrai.

DON GONZALO, *avec joie.* Ah! ce n'était pas pour ma femme.

LORD COCKNEY. Mais c'est une horreur! moi qui faisais le généreux avec lui.

DON GONZALO, *bas à Cockney.* Un peu de philosophie, mon cher collègue... les Français sont si audacieux... et votre future est si jolie!

LORD COCKNEY. Au diable! (*A Savenay.*) Savez-vous, mon cher Français, que vous m'ennuyez prodigieusement?

SAVENAY. Pardieu! mon cher Anglais, je vous déclare que vous me le rendez bien.

LORD COCKNEY. Vous savez encore, car je vous l'ai déjà dit, que d'après toutes les lois de la guerre, je suis libre de vous faire fusiller.

OLIVIA, *à part.* O ciel!

HÉLÉNA, *à part.* Serait-ce possible?

SAVENAY. Si cela vous amuse, je ne suis pas libre, moi, de vous en empêcher.

LORD COCKNEY. C'est, je crois, le seul moyen de vous forcer à rester tranquille.

SAVENAY. C'est du moins le plus sûr.

OLIVIA, *s'élançant vers Cockney.* Non, monsieur, non; vous ne commettrez pas une pareille cruauté.

SAVENAY, *à part.* Elle prend ma défense.

LORD COCKNEY. Est-ce bien vous, senora, qui intercédez pour lui?

OLIVIA. Oui... car je n'oublie point que je lui dois de la reconnaissance. Lord Cockney, écoutez-moi... Vous m'aimez?. mon oncle vous a promis ma main; mais moi, je n'ai rien promis, et je suis encore maîtresse de mon sort: je peux m'ensevelir dans un couvent, et personne au monde n'aurait le pouvoir de m'en arracher. Eh bien! que votre prisonnier soit libre; fai-

tes-le conduire près de ses compatriotes, et ma main est à vous.

LORD COCKNEY, *avec joie*. Qu'entends-je?

SAVENAY. Arrêtez, Olivia!.. cette preuve de tendresse, je ne l'accepte point.

OLIVIA. De la tendresse?. Vous vous trompez, monsieur; c'est de l'humanité, c'est de la reconnaissance, et voilà tout.

SAVENAY. Oh! je ne puis le croire.

LORD COCKNEY. Est-il entêté!

OLIVIA. Lord Cockney, vous m'avez entendue... Sera-t-il libre?.. voilà ma main. C'est devant lui que je vous la donne.

SAVENAY. J'aime mieux qu'on me fusille.

LORD COCKNEY. Il ne faut pas disputer des goûts... moi, j'aime mieux l'épouser.

OLIVIA, *à part*. Ah! il est sauvé... et je me venge.

HÉLÉNA, *à part*. Le traître sera puni.

SAVENAY. Mais, monsieur, je déclare...

LORD COCKNEY. Silence, prisonnier!.. vous n'avez pas la parole... Charmante Olivia, j'accepte le bonheur que vous m'accordez, et je m'en montrerai digne... Pour la seconde fois, je donne à notre ennemi sa liberté pleine et entière. (*A Savenay*.) Votre Napoléon ferait-il mieux?

SAVENAY. Je ne veux pas de votre liberté.

LORD COCKNEY. Il faudra pardieu bien que vous en vouliez!.. Qui est-ce qui m'a donné un prisonnier comme celui-là?.. On vous mettra, s'il le faut, les fers aux pieds et aux mains, pour vous forcer d'être libre.

SAVENAY. Olivia!.. est-ce là le prix de mon amour?

OLIVIA, *à part*. Son amour!.... le perfide!

LORD COCKNEY, *à Savenay*. Il n'est plus temps de parler de cela... Occupons-nous de votre départ, et de mon mariage.

SAVENAY. Je saurai bien empêcher l'un et l'autre.

LORD COCKNEY. Oui dà! eh bien! mon cher prisonnier, nous allons voir. Senor Gonzalo, veuillez tout faire disposer dans l'église qui touche à cette galerie; une messe de nuit, un prêtre, deux témoins que je vais chercher; il n'en faut pas davantage. (*A Savenay*.) Et, en attendant que l'escorte qui vous conduira soit prête à partir, vous allez être gardé par les moines qui la desservent dans l'église même où s'accomplira mon mariage.

SAVENAY. Et j'assisterais à cette union! oh! cela ne sera pas.

LORD COCKNEY. Tâchez de vous y opposer. (*A Gonzalo*.) Mon cher collègue, veuillez faire entrer le piquet de service à la porte de cette maison. (*Gonzalo va vers la fond donner des ordres. A Héléna*.) Senora, je vous recommande ma fiancée.

HÉLÉNA. Je vais préparer son voile et son bouquet.

OLIVIA, *à part*. Je serai malheureuse... mais je le punis.

LORD COCKNEY, *aux soldats qui sont entrés*.) Conduisez cet homme dans l'église. (*A Gonzalo*.) Mon cher Gonzalo, je m'en rapporte à vous.

DON GONZALO. Soyez tranquille!... (*A Savenay*.) Marchez, monsieur.

SAVENAY, *à part*. Ils ont beau faire!... je troublerai la cérémonie.

(Gonzalo et les soldats emmènent Savenay dans la galerie; Cockney sort par le fond, Héléna par la gauche.)

SCENE XX.

OLIVIA, *seule*.

C'en est donc fait!... j'ai promis, et il faudra tenir ma promesse?... Ah! je le sens, le dépit a eu le premier moment; mais, peut-être l'instant des regrets arrivera bientôt!

ROMANCE

L'ingrat! fut-il capable
De me trahir ainsi?..
Hélas! s'il fut coupable,
Moi, je le suis aussi!
D'expliquer ce mystère
Nous l'avons empêché...
Je n'écoutai que la colère,
Et la colère est un péché!

Ici, la voix d'un prêtre
Bientôt m'enchaînera;
Et cet hymen, peut-être
Le malheur le suivra?
Mais Dieu de ma misère
Ne sera pas touché!
Car j'obéis à la colère,
Et la colère est un péché!

Mais il n'y a plus à en revenir!... lord Cockney va être mon mari!... tâchons de l'aimer!... Mon Dieu, mon Dieu!... ce sera bien difficile!...

SCENE XXI.

OLIVIA, SAVENAY, *couvert d'une robe de moine, le capuchon sur la tête*.

DUO.

SAVENAY, *entrant à reculons, et s'adressant aux gens qui sont dans la coulisse*.

Adorez toujours le seigneur,
Et repentez-vous, mes chers frères!

De son indigne serviteur
Le ciel entendra les prières!

OLIVIA.

C'est un moine qui vient ici,
Qui l'amène?

SAVENAY, *arrivant en scène*

Enfin, m'y voici.

OLIVIA.

Parlez, que voulez-vous, mon père?

SAVENAY, *jetant sa robe de moine loin de lui.*

Je veux vous voir et vous aimer!

OLIVIA.

Grand dieu! quel est donc ce mystère?

SAVENAY.

Là-bas, ils voulaient m'enfermer,
A leurs efforts je me dérobe;
Un moine que l'or a séduit,
Sans façon m'a prêté sa robe,
Vers vous sa robe m'a conduit!

ENSEMBLE.

OLIVIA.

Hélas! je tremble!
On va venir,
Nous voir ensemble,
Et le punir!

SAVENAY.

Votre main tremble!
Pourquoi frémir?
Dieu nous rassemble
Pour nous unir.

OLIVIA.

Fuyez, fuyez, d'un infidèle
Tout me sépare désormais.

SAVENAY.

Que dites-vous? erreur cruelle!
Mon cœur est à vous pour jamais!

OLIVIA.

Tantôt votre bouche inconstante,
Prononça les mêmes sermens,
Et le plus ingrat des amans
Etait aux genoux de ma tante.

SAVENAY.

Mon ame n'est point inconstante,
Vous avez mes premiers sermens;
Le plus fidèle des amans
Ne connaissait pas votre tante.

OLIVIA.

Ses mains qu'en vos mains vous serriez?

SAVENAY.

Pour obtenir d'en serrer d'autres.

OLIVIA.

On vous a surpris à ses pieds...

SAVENAY.

C'était pour arriver aux vôtres!

OLIVIA.

Est-il vrai?

SAVENAY.

Je suis innocent...
Oui, je le jure par vos charmes!

OLIVIA.

Le trouble que mon cœur ressent,
Contre lui me laisse sans armes.

SAVENAY.

Croyez, croyez à mon serment.
Ecoutez-moi, je vous en prie!

OLIVIA.

Hélas! monsieur, qu'exigez-vous?

SAVENAY.

Fuyez, fuyez la tyrannie!
Loin d'ici suivez votre époux.

OLIVIA.

Vous, mon époux?

SAVENAY.

Les heures passent!
J'invoque l'amour et l'honneur,
Des dangers ici nous menacent,
Remplaçons-les par le bonheur.

OLIVIA.

Non, jamais!....

SAVENAY.

Votre ame est émue!
Prononcez, et fixez mon sort:
Si je vous perds, oui, je me tue,
Et votre hymen sera ma mort!

OLIVIA.

O ciel!... mourir!... frayeur extrême!

SAVENAY.

Avec un mot vous me sauvez.
Pour que je vive, il faut qu'on m'aime!...

OLIVIA.

Que je vous aime?

SAVENAY.

Eh bien?..

OLIVIA.

Vivez!...

ENSEMBLE.

SAVENAY.

Charme de ma vie,
Mon ame ravie
Veut être asservie
A ta douce loi!
L'amour me ramène,
Fais taire ta haine;
La plus douce chaîne
Va m'unir à toi.

OLIVIA.

Mon ame attendrie,
Quand il me supplie,
A sa perfidie
N'ajoute plus de foi!
L'amour qui m'entraîne
Fait taire la haine;
La plus douce chaîne
Va l'unir à moi.

SAVENAY, *l'entraînant vers la gauche.*

Suivez-moi! venez, le temps passe!
Cette issue est libre!

OLIVIA, *résistant.*

Arrêtez!

SAVENAY, *entendant du bruit à gauche.*

Quel bruit?... ah! par ici!..
(*Il va vers le fond.*)

OLIVIA.

De grâce!

SAVENAY.

Du bruit encor!

OLIVIA.

Hélas! partez.

SAVENAY.

Non, non! il faut payer d'andace!
Fuyons...
(*Il l'entraîne vers la galerie.*)

OLIVIA, *entendant du bruit.*

Ciel!

SAVENAY.

Pris de tous côtés!

SCENE XXII.

LES MÊMES, HÉLÉNA, DON GONZALO LORD COCKNEY, DEUX TÉMOINS, DOMESTIQUES, *avec des flambeaux.*

GONZALO, *entrant par la galerie.*

Dans la chapelle tout est prêt.

HÉLÉNA, *entrant par la gauche.*

Voici le voile et le bouquet.

LORD COCKNEY, *entrant par le fond.*
Voilà mes témoins!.. tout est prêt.
SAVENAY, *sur le devant.*
Plus d'espoir!... allons, c'en est fait!
OLIVIA, *sur le devant.*
Grand Dieu! quel sera leur arrêt?
HÉLÉNA, GONZALO, LORD COCKNEY.
Surprise extrême!
Il est ici!
Celle { que j'aime / qu'il aime
Est avec lui!
SAVENAY.
Fureur extrême!
Quand, loin d'ici,
Celle que j'aime
M'aurait suivi!
OLIVIA.
Douleur extrême!
Tout est fini!
Celui que j'aime
Est sans appui.

LORD COCKNEY. Seuls!.. la nuit!.. ensemble!...

DON GONZALO. Ce prisonnier-là prend bien des libertés.

LORD COCKNEY, *a Savenay* Que faisiez-vous ici?

SAVENAY. Je reprenais mon bien.

DON GONZALO. Voilà votre future compromise.

LORD COCKNEY. Et c'est moi qui ai amené les témoins et les flambeaux.

DON GONZALO, *à demi-voix, à Cockney.* Dam! mon ami, quand on ne peut pas faire autrement...

LORD COCKNEY. Il faut être généreux!.. c'est juste!... Jeune Français, jadis vous avez sauvé la senora Olivia, eh bien! aujourd'hui je renonce pour vous à mes droits; et ma clémence vous donne le bonheur.

DON GONZALO, *à part.* Il a déja pris un à-compte.

SAVENAY, *à Cockney.* Ah! mylord, que de reconnaissance!...

LORD COCKNEY. Faites-moi le plaisir de conter cela à Napoléon.

SAVENAY. Je n'y manquerai pas!..

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46. AU MARAIS.

LES
DEUX COUPABLES,

COMEDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Anicet et Dumanoir,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 14 NOVEMBRE 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ARMAND DE BRIÈRE	M. DERVAL.
ALINE, sa femme	Mme LEMENIL.
Mme DE VALEMBERT	Mme THÉODORE.
LÉONCE, son fils, aspirant	Mlle PERNON.
MICHEL, domestique de Léonce.	M. OCTAVE.

Un salon. Porte au fond. Deux portes latérales. Une cheminée à droite et une fenêtre à gauche. A droite, une table avec plumes, écritoire, etc. Sur la table ou sur la cheminée, des bougies qui finissent. Le jour commence à paraître.

SCENE PREMIERE.

Mme DE VALEMBERT, ALINE.

Mme DE VALEMBERT, *d'abord seule, assise, et les yeux fixés sur sa pendule.* Six heures... et il n'est pas encore rentré de ce bal?.. je suis d'une inquiétude!..

ALINE, *entrant.* Henriette!.. Henriette!.. (*Apercevant Mme de Valembert.*) Ma tante au salon, à l'heure qu'il est?...

Mme DE VALEMBERT, *se levant.* Et vous, ma nièce, déjà levée?.. qu'y a-t-il donc?

ALINE. Mais vous-même, quel motif?..

Mme DE VALEMBERT. Je meurs d'inquiétude, mon fils n'est pas rentré!

ALINE. Mon cousin! j'aurais dû le deviner, en vous voyant si troublée, mapauvre tante!... moi, j'attends encore mon mari.

Mme DE VALEMBERT. A six heures du matin!

ALINE. Quand ces messieurs devaient rester si peu de temps à ce bal!..

Mme DE VALEMBERT. Que s'est-il donc passé?

ALINE. Que sont-ils devenus?

Mme DE VALEMBERT. Vous devez comprendre mes tourmens, ma nièce?... vous connaissez comme moi Léonce, votre cousin... Jeune, sans expérience du monde, sa mauvaise tête lui suscite mille querelles... et pour un mot, un regard, il court exposer sa vie qui m'est si chère... ne dois-je pas trembler aujourd'hui?

ALINE. Et moi, ma tante, puis-je être tranquille? ne connaissez-vous pas aussi bien mon mari?.. à cette fête du Ranelagh, dans ce bal par souscription, où tout le monde est admis, il aura rencontré je ne sais quelle femme qu'il a connue autrefois... cette Mme Sirvanes, par exemple, qui a été sa maîtresse et... tenez, rien qu'à cette idée, le dépit, la colère, la jalousie... je ne me possède plus, et je ne puis tenir en place.

Air : *Vaudeville de la Somnambule.*

Rester au bal la nuit entière !
Ah ! c'est affreux ! c'est une trahison...
Toute la nuit... c'est la première
Qu'il passe hors de sa maison ;
Il m'a semblé, tant je souffrais dans l'ame,
Que j'étais veuve...

Mme DE VALEMBERT.

Eh quoi ! veuve ?

ALINE.

Et voilà
Souvent comme une pauvre femme,
Sans le vouloir, pense à ces choses-là !

Mme DE VALEMBERT. Je dois donc vous demander pardon, ma chère Aline... car c'est moi qui suis cause de ce qui arrive...

ALINE. Vous, ma bonne tante ?

Mme DE VALEMBERT. Venue de ma province à Paris, il y a deux mois, pour produire dans le monde, mon fils qui voyage depuis deux ans comme enseigne de vaisseau, j'ai accepté avec empressement l'appartement que vous avez bien voulu nous offrir chez vous... car, pour compléter l'éducation de Léonce, je ne pouvais la confier à un meilleur guide que votre mari, aide-de-camp du ministre de la guerre, accueilli dans les plus hautes sociétés, connu par de si brillans succès...

ALINE, *l'interrompant.* Oui, par ses conquêtes... c'est bien avantageux pour moi ! épousez donc un homme à bonnes fortunes... dans chaque femme que salue votre mari, vous trouvez une rivale... et une rivale qui a sur vous droit de priorité, qui vous regarde comme son obligée, parce qu'elle vous a fait concession d'un amant qui n'était plus bon qu'à faire un mari !.. c'est affreux !..

SCÈNE II.

LES MÊMES, MICHEL, *encore endormi, baillant et se frottant les yeux.*

Mme DE VALEMBERT *et* ALINE. Michel !

MICHEL*. Ah ! pardon, madame, je ne voyais pas ; c'est que je tombe de sommeil !..

(Il se détourne pour bailler.)

Mme DE VALEMBERT. Eh bien ! mon fils ?

ALINE. Mon mari ?

MICHEL. Mais, madame, je croyais trouver ces messieurs ici !

LES DEUX FEMMES, *à part.* O ciel !

MICHEL. Je viens de rentrer tout seul, avec le cabriolet, après avoir attendu jusqu'au jour à la porte du Ranelagh, aussi, le cheval et moi, nous sommes sur les dents, pauvre bête !

Mme DE VALEMBERT, *dont l'inquiétude va croissant.* Ainsi, Michel, vous n'avez vu sortir ni M. de Brière, ni Léonce ?

MICHEL. Mon Dieu ! non, madame.

ALINE. Et ce bal, comment s'est-il passé ? y a-t-il eu quelque chose d'extraordinaire ?

MICHEL. C'était magnifique, madame, des toilettes, et des femmes superbes !

ALINE. Des femmes ? Mme Sirvanes, sans doute ? la connaissez-vous, Michel ?..

MICHEL. Oui, madame, il y a long-temps ; elle y était, et c'est elle qui éclipsait toutes les autres ! seulement il y a eu quelque chose d'assez drôle ; mais je ne sais pas si je dois dire à madame...

ALINE*. Parlez, Michel, je le veux !

MICHEL.

Air : *Vaudeville de l'anonyme.*

C'est que c'te dam' si belle et si bien mise,
Qui d'puis long-temps est veuve à c' qu'il paraît,
Vint à minuit tout' seul' dans un' remise,
Et qu'en partant quelqu'un l'accompagnait.
Un cavalier en manteau, même à preuve
Qu'il se cachait... et je ne suppos' pas
Que ce monsieur fût le mari d'la veuve,
Rev'nu d'l'aut' nuit pour lui donner le bras.

ALINE. Vous l'entendez, ma tante, vous l'entendez ! (*A part.*) C'était Armand !

Mme DE VALEMBERT. Mais mon fils, comment expliquer son absence ?.. où est-il ? Michel, répondez, n'avez-vous pas entendu parler de quelque événement, quelque malheur ?

MICHEL. Si fait, madame, on a cassé trente-six verres de punch et quinze soucoupes de glaces.

Mme DE VALEMBERT. Il s'agit bien de cela ! Voyons, Michel, réveillez-vous, consultez vos souvenirs !

MICHEL. Ah ! j'oubliais...

Mme DE VALEMBERT. Quoi donc ?

MICHEL. Un événement qu'on m'a raconté, une querelle affreuse.

Mme DE VALEMBERT *et* ALINE. Une querelle !..

MICHEL. On a même parlé de duel pour ce matin au bois de Boulogne... et tenez, à présent je me souviens qu'on a nommé un M. de Sainte-Luce.

Mme DE VALEMBERT, *avec anxiété.* Et l'autre ? son adversaire ?

MICHEL. On ne m'en a rien dit...

Mme DE VALEMBERT. C'est mon fils !

ALINE. Mon cousin !..

* Aline, Michel, Mme de Valembert.

* Aline, Mme de Valembert, Michel.

MICHEL, *vivement, remontant.* Mais non, madame, puisqu'il n'a pas pris le cabriolet.

Mme DE VALEMBERT, *à elle-même.* Eh! sans doute... pour mieux cacher son projet.

MICHEL, *à une fenêtre à gauche.* Le voilà dans la cour, et Georges est en train de dételer.

Mme DE VALEMBERT, *vivement.* Qu'il n'en fasse rien! allez.

(Michel sort.)

AIR *des Amazones.*

Adieu, je pars...

ALINE.

Mais qu'allez-vous donc faire?

Mme DE VALEMBERT.

S'il plaît au ciel, à temps j'arriverai
Pour empêcher cette fatale affaire...
Et dans ces lieux je le ramènerai;
Mon pauvre enfant, oui, je te sauverai!

ALINE, *lentement.*

Mais...

Mme DE VALEMBERT.

Près de lui je veux, je dois me rendre...

ALINE.

Un seul instant; ah! de grâce, écoutez!

Mme DE VALEMBERT.

Non, je suis mère et pourrai vous entendre
Quand j'aurai là mon fils à mes côtés.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

ALINE, MICHEL.

ALINE. Son fils, mon cousin, se battre! maintenant j'oublie presque mes propres tourmens pour ne songer qu'à ceux de cette pauvre mère. (*Bruit de voiture.*) Eh! mais j'y pense, s'il est vrai que Léonce se soit fait une querelle, mon mari a dû l'accompagner, lui servir de témoin... il ne serait donc plus coupable? (*On sonne.*) On sonne; si c'était lui! (*Appelant.*) Michel! (*Michel entre.*) Qui était là?..

MICHEL. Madame, c'est un domestique qui se trompait d'étage; il vient chercher le médecin qui loge au second pour M. de Sainte-Luce qui est blessé au bras, mais très-légèrement.

ALINE, *avec joie.* Mon cousin est sauvé! et sa pauvre mère qui court à sa rencontre! Michel, ce domestique vous a-t-il dit quels étaient les témoins de ces messieurs?

MICHEL. Personne, madame, le domestique était tout seul avec eux, et il se vante d'avoir eu une fière peur!

(Il sort.)

SCENE IV.

ALINE, *seule.*

Pas de témoins! et mon mari? où était-il donc? où est-il encore? ah! je n'en puis plus douter... cet homme qui se cachait, c'était lui! (*Très-agitée.*) Trompée! pour cette femme! cette Mme Sirvanes; oui, mes pressentimens ne m'abusaient pas!.. et j'aimerais encore mon mari, après cette horrible conduite; oh! oui, je sens que je l'aime encore; mais je me vengerai du moins... me venger! comment? (*Réfléchissant.*) Peut-être! oui, cette vengeance que je veux, je crois que je l'ai trouvée; il faut que mon mari souffre! qu'il souffre comme moi! qu'il ressente à son tour les tourmens que j'éprouve; il est coupable, réellement coupable, lui!.. eh bien! il croira que je le suis aussi; il m'a trompée, eh bien! il se croira trompé à son tour, et ce sera là son châtiment!... Mais il faudrait un complice qui, sans le savoir, servît mon projet, cherchons...(*Réfléchissant.*) Léonce, mon cousin, oh! ses regards, son émotion m'on dit trop de fois qu'il m'aimait, et jusqu'à présent, pour toute faveur, il a sollicité la permission de m'accompagner à Auteuil, chez ma mère... tête-à-tête innocent, fort peu dangereux, eh bien! je la lui accorderai, cette faveur; mon mari nous verra partir; je serai bien froide, bien glaciale avec lui, bien gaie, bien gracieuse avec Léonce; n'hésitons pas! (*Elle se place à une table à droite et écrit.*) Mon cousin, (*par réflexion,*) non!.. « Mon cher cousin, » j'ai le projet de rendre aujourd'hui une » visite à ma mère, et je consens enfin à » ce que vous m'avez si souvent demandé, » soyez donc mon cavalier; je partirai à » midi et compte sur vous!.. ALINE. » (*Elle plie le billet et y met la suscription.*) « A M. Léonce de Valembert. » (*Elle sonne.*) Personne! où sont donc les domestiques?

(Elle sonne de nouveau.)

SCENE V.

Mme DE VALEMBERT, MICHEL, ALINE.

MICHEL, *entrant et se frottant les yeux.* Voilà, madame... (*à part*) la sonnette m'a éveillé en sursaut, et je croyais entendre encore le cornet à piston.

ALINE. Michel, ce billet à M. Léonce... (*A part, et par réflexion.*) Ah!... ce domes-

tique va supposer... (*Haut.*) C'est de la part de mon mari, de M. de Brière, entendez-vous?

MICHEL. Oui, madame, j'entends bien, de la part de M. de Brière.

ALINE, *à part.* Maintenant, enfermons-nous dans ma chambre, n'en sortons plus, qu'il vienne supplier à cette porte, et demander sa grâce, qu'il n'obtiendra pas, je le jure!

SCENE VI.

MICHEL, DE BRIÈRE.

MICHEL. Ah! enfin, la voilà partie!... Je ne me souviens pas, depuis ma naissance, d'avoir éprouvé une pareille envie de dormir... (*s'asseyant à droite*) aussi, je vas m'en donner!...

DE BRIÈRE, *paraissant au fond et avançant la tête; il est en toilette de bal, mais enveloppé d'un manteau.* Michel!... (*avec plus de force.*) Michel!...

MICHEL, *s'éveillant en sursaut.* Hein?... qu'y a-t-il?...

DE BRIÈRE, *sans entrer.* Tu es seul?... il n'y a personne au salon?...

MICHEL. Non, non, monsieur!

DE BRIÈRE. Va-t'en!

MICHEL. Oui, monsieur... (*à part*) je ne demande pas mieux...

(Il sort.)

DE BRIÈRE, *seul, dépose son manteau, et se jette dans un fauteuil.* Six heures et demie... le grand jour... tout le monde sur pied... et je rentre!... Maudit bal!... fatale nuit! exécrable Ranelagh!... j'ai fait de jolies choses, je m'en vante... Reparais donc aux yeux de ta femme à présent, essaie donc de te justifier... époux criminel, qui te laisses monter la tête par du mauvais vin de Champagne et du punch par souscription, comme un écolier... est-ce absurde! Qui t'avises d'avoir un retour de passion pour une ancienne maîtresse, parce qu'elle avait une coiffure nouvelle... est-ce ridicule!... qui montes dans sa voiture et vas faire une promenade de quatre heures dans le bois de Boulogne!... (*Se levant avec colère.*) Et cela, sans profit, sans bénéfice encore!... pour qu'elle te parle d'un autre... oui, de son amour pour un autre!... quelle affreuse mystification!... il y a de quoi se battre soi-même!... s'arracher les cheveux... se... (*Se calmant tout-à-coup.*) Non! il s'agit plutôt de ne pas perdre la tête, d'envisager la position avec sang-froid, et d'en sortir avec honneur... Pour cela, il faut encore tromper ma femme.. (*Se retournant vers la porte de sa chambre, avec attendrissement.*) Ma femme, si jolie!... mille fois plus jolie que cette Sirvanes!...

AIR *de la Robe et les Bottes.*

Car voilà bien notre crime à nous autres :
C'est qu'en fait de femmes, hélas!
Presque toujours nous trahissons les nôtres
Pour des beautés qui ne les valent pas;
Pourquoi quitter le bonheur légitime
Pour un mauvais fruit défendu?
Pourquoi pécher, lorsque le crime
Ne vaut pas mieux que la vertu?
C'est une horreur de pécher quand le crime
Ne vaut pas mieux que la vertu.

(*Il va écouter à la porte.*) Je n'entends rien... elle m'aura attendu toute la nuit, sans fermer l'œil... pauvre petite! et ce matin, sans doute, elle se dépite, m'accuse, devine tout et jure de se venger!... Se venger, ce mot-là fait frémir... C'est que nos femmes ont à leur disposition une vengeance si cruelle, si effrayante.. et si facile! Mon Dieu! que faire?... que lui dire?.. quel prétexte inventer?... je n'ose frapper à cette porte, ni tourner la clef... (*Avec colère.*) Ah! cette Sirvanes!... je la déteste... que diable!... ce n'est pas moi qu'elle aurait dû emmener, c'est l'autre, sa passion nouvelle.... ce Léonce, qui est là, dans sa chanbre, parfaitement tranquille, et qui dort comme un bienheureux!...

SCENE VII.

DE BRIÈRE, LÉONCE.

LÉONCE, *paraissant au fond, aussi enveloppé d'un manteau, et avançant la tête de même que de Brière.* Armand!... mon cousin!... vous êtes seul?

DE BRIÈRE, *se retournant, et très-étonné.* Hein?... parbleu! le voilà qui rentre!...

LÉONCE, *vivement.* Oui, oui; mais.... silence!.. parlez bas!,.. si ma mère entendait!...

DE BRIÈRE. Comment, Léonce! quand je vous croyais couché, et dormant comme un garçon raisonnable!

LÉONCE, *ôtant son manteau.* Vous avez le droit de me gronder, vous, mon cousin, homme marié, sage et rangé, qui vous êtes esquivé vers deux heures, et qui... (*L'examinant.*) Eh mais! votre toilette d'hier!... ce manteau!...

DE BRIÈRE. Chut!... pas si haut donc, si ma femme entendait!...

LÉONCE. Qu'est-ce que cela signifie?

DE BRIÈRE. Morbleu!.. nous sommes aussi avancés l'un que l'autre... je rentre à l'instant... Mais c'est à vous de vous expliquer d'abord... que s'est-il passé?...

LÉONCE. Oh! peu de chose... une affaire d'honneur!

DE BRIÈRE. Un duel!... encore!... et sans moi!...

LÉONCE. Je vous ai cherché partout, vous étiez parti!

DE BRIÈRE. Mais ce duel, pourquoi? et avec qui?

LÉONCE. Avec un M. de Sainte-Luce, que je ne connais pas autrement... et quant au motif de ma provocation, rien de plus raisonnable, de plus juste... car il s'agissait d'une dame, d'une de mes danseuses, dont cet homme osait parler en des termes... qui m'ont exaspéré... le démenti ne s'est pas fait attendre... le tir était à deux pas. La rencontre a eu lieu sur-le-champ... rien pour moi, et pour lui une blessure au bras, fort légère. . voilà le résultat!

DE BRIÈRE. Se battre pour l'honneur d'une dame!... c'est bien! mon élève... c'est très-bien!... et je n'étais pas là pour être votre témoin Ah! voilà ce qui est mal!... surtout quand je songe que, pendant ce temps, je trahissais...

LÉONCE, *vivement.* Hein?... qu'est-ce vous dites?

DE BRIÈRE. Rien!... rien!... ou plutôt, tenez, Léonce. vous êtes un bon et loyal jeune homme, et je vous dois confidence pour confidence... mais c'est un terrible secret que je vais vous confier!

LÉONCE. Je devine à peu près... un moment d'oubli!...

DE BRIÈRE. Eh bien! oui, mon ami, il a suffi d'un regard, d'un son de voix qui me rappelait des jours de bonheur passé.. pour m'entraîner et me perdre!... Le souvenir, l'espérance, le punch, tout cela m'a embrouillé les idées... bref!... les heures qui se sont écoulées depuis ma sortie du bal, je les ai passées près d'une femme... qui n'était pas la mienne... (*A part.*) Je ne suis pas forcé de lui dire comment ça a tourné!

LÉONCE. Qu'est-ce que vous m'apprenez?...

DE BRIÈRE. Comment cacher ma conduite à ma femme?

LÉONCE. Comment cacher mon duel à ma mère?

DE BRIÈRE, *allant à la cheminée à droite.* Après tout, qu'avez-vous à craindre*?

LÉONCE. A ma dernière querelle, vous savez, à l'Opéra.. ma mère ne m'a-t-elle pas menacé de s'adresser au ministre de la marine, et de me faire expédier un ordre de départ... C'est ce qui m'effraie... moi, partir, quitter Paris, quand je suis amoureux comme un fou!

DE BRIÈRE. Amoureux, vous, Léonce?.. à la bonne heure!.. il se lance mon élève! c'est que je veux qu'il me fasse honneur... et quelle est la femme?..

LÉONCE. La femme?.. Elles sont deux!

DE BRIÈRE. Bravo!

LÉONCE. Oui, deux femmes, deux sentimens, deux passions qui se disputent mon cœur, sans que je puisse rompre l'équilibre.

J'ai vu le Parnasse des Dames.

Je balance, j'hésite encore...

DE BRIÈRE.

Et parbleu! j'ai passé par là.

LÉONCE.

Egalement je les adore!

DE BRIÈRE.

Tout comme moi, je connais ça...

LÉONCE

Conseillez-moi dans cette affaire!

DE BRIÈRE.

Rien de plus facile...

LÉONCE.

Tant mieux!
Pour choisir, que faut-il donc faire?

DE BRIÈRE, *avec mystère et en riant.*

Il faut prendre toutes les deux,
De mon temps je prenais les deux.

Mais enfin quelles sont-elles?

LÉONCE. L'une d'elles est mariée... c est vous dire que je ne la nommerai pas...

DE BRIÈRE, *à part.* Je connais peut-être le mari...

LÉONCE. L'autre est ma danseuse de cette nuit... elle est veuve et s'appelle Mme Sirvanes!

DE BRIÈRE. Hein? Mme Sirvanes!.. (*A part.*) Ah! morbleu, le tour est trop piquant... je ne veux pas qu'il l'aime, et surtout qu'elle le sache... (*A Léonce.*) Une veuve? je vous conseille de ne pas tenir à la veuve... où est l'obstacle?.. la difficulté?.. où est le charme?.. tandis que la femme mariée... c'est plus piquant et plus honorable!

LÉONCE. Eh quoi!.. c'est vous qui me conseillez... (*A part.*) Ah! c'est drôle!..

* De Brière, Léonce.

DE BRIÈRE. Oui, vous avez raison, je me crois toujours garçon...

LÉONCE. Tenez, pour le moment, aidez-moi plutôt à sortir d'embarras.

DE BRIÈRE. Vous aider!.. quand j'ai moi-même besoin de conseils et de secours!.. Ma foi!.. mon garçon, cherchons! ayons de l'imagination, chacun de notre côté!

LÉONCE. Le plus pressé est de nous débarrasser de notre toilette de bal qui nous trahirait.

(Il remonte chercher son manteau qu'il avait posé en entrant sur un fauteuil à droite.)

DE BRIÈRE. Fort bien pour vous, célibataire, qui ne partagez votre chambre à coucher avec personne... mais moi, cela ne m'avancerait à rien... Il faut donc que j'attende ici de pied ferme, et sous les armes!

(Il montre son habit de bal.)

LÉONCE, *descendant.** Je vais passer une redingote, et si ma mère ne soupçonne rien, je soutiendrai que je me lève... Vous qui restez ici, ne laissez entrer personne chez moi, je vous en prie, pas même Michel que j'ai aperçu dormant dans l'antichambre... allons, adieu et bon courage!

(Il sort.)

SCENE VIII.

DE BRIERE, *puis* MICHEL.

DE BRIÈRE. Oui, bon courage!.. je voudrais te voir à ma place!.. (*Michel entre une lettre à la main; il se dirige vers la chambre de Léonce.*) Où vas-tu?

MICHEL. Chez M. Léonce.

DE BRIÈRE. C'est inutile... il n'a pas besoin de toi!

MICHEL. Oui, mais moi, monsieur, j'ai une lettre à lui porter.

DE BRIÈRE. Une lettre?.. ce n'est pas pressé.

MICHEL. Cependant, monsieur... Ah! que je suis étourdi!.. c'est la vôtre...

DE BRIÈRE. La mienne?

MICHEL. Oui, celle que madame m'a donnée de votre part pour M. Léonce.

DE BRIÈRE, *à part.* Ma femme!.. (*Haut.*) Ah! oui, oui, je me souviens... mais j'ai parlé moi-même, la lettre est maintenant inutile!.. rends-la-moi!

MICHEL. Voilà, monsieur.

(Il la lui donne.)

DE BRIÈRE, *à part.* Une lettre de ma femme... à Léonce!.. Ah! parbleu!.. (*Il va pour l'ouvrir.*) Eh bien!.. que fais-tu donc là?

MICHEL. Je m'en vas, monsieur.

(Il sort.)

SCENE IX.

DE BRIERE *seul. Il brise le cachet et lit rapidement la lettre.*

« Je consens enfin à ce que vous m'avez si souvent demandé... soyez mon cavalier! » (*Il froisse la lettre.*) Elle sait tout, et voilà la vengeance que je craignais... la voilà! (*relisant*) : « à ce que vous m'avez si souvent demandé! » Il l'aime donc?.. et la femme mariée qu'il ne me nommait pas... ce serait... c'est la mienne..! et moi, moi qui lui conseillais de la préférer à la veuve...

AIR *des frères de lait.*

Non pas, morbleu! de sa folle tendresse
Changeons l'objet, le but, permettons-lui
De m'enlever mon ancienne maîtresse,
En respectant ma femme d'aujourd'hui,
Je ne suis plus amant, je suis mari!
De son amour quand la flamme propage
Dans ma maison un incendie affreux,
Laissons brûler les meubles sans usage
Sauvons d'abord les objets précieux.

SCENE X.

DE BRIERE, LÉONCE.

LÉONCE, *en habit de ville, retrouvant ses pistolets sur le fauteuil où il les avait posés en entrant.* Ah! les voilà... Vous êtes encore là! ça se trouve à merveille!..

DE BRIÈRE. Oui... est-il heureux d'être en redingote! il pourra soutenir qu'il s'est couché, lui!..

LÉONCE. Mon ami... faites-moi le plaisir de me garder et de cacher dans votre cabinet ces pistolets; si ma mère les voyait dans ma chambre!..

DE BRIÈRE. Je comprends!..

LÉONCE. Vous consentez?

DE BRIÈRE. De grand cœur!

LÉONCE. Ah! merci, mon ami!.. mon excellent ami!

DE BRIÈRE, *à part.* Commençons!.. (*Haut.*) Tenez! ne me parlez pas comme vous venez de le faire! cela me fait mal!..

LÉONCE. Que voulez-vous dire?

DE BRIÈRE. Je vous ai trompé!.. trompé indignement! car vous êtes un bon petit jeune homme, et vous méritez bien...

* De Brière, Léonce.

LÉONCE. Quoi donc?...

DE BRIÈRE. Le bonheur qui vous arrive... et tenez! vrai!.. je ne vous en veux plus de la mystification dont j'ai été cette nuit le principal objet!

LÉONCE. Vous?..

DE BRIÈRE. Moi-même!.. c'est la première fois que pareille chose... enfin, je vous ai dit tout-à-l'heure qu'au bal j'avais retrouvé...

LÉONCE. Une de vos anciennes passions, tendre, aimante comme autrefois! et vous avez oublié près d'elle l'heure et votre femme...

DE BRIÈRE. Eh bien! mon ami, je mentais effrontément... pas un mot de tout cela n'était vrai... Mme Sirvanes...

LÉONCE. Mme Sirvanes!

DE BRIÈRE. Oui, Mme Sirvanes...

LÉONCE. Comment! c'est elle... qui vous a emmené dans sa voiture?..

DE BRIÈRE. Pour me parler d'un autre!

LÉONCE. D'un autre!..

DE BRIÈRE. De M. Léonce de Valembert!

LÉONCE. De moi!..

DE BRIÈRE. Qu'elle avait déjà plusieurs fois rencontré dans le monde, qu'elle trouvait très-bien, et qu'elle serait heureuse de recommander à son beau-frère, chef de divison au ministère de la marine.

LÉONCE. Elle a dit cela?...

DE BRIÈRE. Les convenances ne lui permettaient pas d'en dire davantage!.. si en la quittant je vous avais rencontré, mon cher ami, je vous aurais tué sur la place! (*Voyant Léonce froid et immobile.*) Eh bien! vous ne sautez pas de joie?

LÉONCE. Si fait... si fait... je suis heureux... bien heureux de ce que vous m'apprenez... mais d'après vos conseils de tout-à-l'heure...

DE BRIÈRE. Eh bien?..

LÉONCE. Eh bien! j'avais reporté toutes mes idées sur l'autre!

DE BRIÈRE. Comment?

LÉONCE. C'est qu'ainsi que vous me le disiez vous-même, une femme mariée... c'est plus drôle, et plus honorable!

DE BRIÈRE, *à part*. Le petit scélérat!

LÉONCE, *à part*. Pourtant ce serait affreux... ce pauvre Brière!..

DE BRIÈRE. Mais, mon cher ami, pensez-y! cette dame ne vous aime pas peut-être!

LÉONCE. Je le crains!

DE BRIÈRE, *à part*. Et moi, je l'espère... (*haut*) au lieu que Mme Sirvanes raffolle de vous... et puis, une veuve, mon ami, une veuve, c'est charmant!

LÉONCE. Mais tout-à-l'heure vous me disiez...

DE BRIÈRE. Pardieu! tout-à-l'heure j'étais furieux, je vous détestais... je vous trompais... mais à présent je vous dis la vérité...

LÉONCE. Ah! si j'en étais bien sûr!..

DE BRIÈRE. Vous lanceriez la déclaration? c'est ce qu'il fallait faire hier, au bal!..

LÉONCE. J'en avais bien envie, mais... je vais vous dire... c'est que je balançais encore entre elle et...

DE BRIÈRE. Oh! mais vous ne balancez plus, n'est-ce pas?

LÉONCE. Puis, dans une salle de bal, sous le feu croisé de tous ces regards, qui épient chaque pensée, devinent chaque parole, je suis timide comme une jeune fille... enfin je suis... un peu...

DE BRIÈRE. Un peu... niais!.. cela rend parfaitement votre idée...

LÉONCE. Tandis que si j'obtiens un tête-à-tête, oh! alors je ne suis plus le même; les regards de la femme que j'aime m'électrisent, ma tête se monte; mon cœur bondit dans ma poitrine!.. alors, je suis éloquent, persuasif... Tenez, si Mme de Sirvanes consentait seulement à me recevoir dans sa voiture, comme vous y étiez cette nuit... oh! alors...

DE BRIÈRE. Oh! en voiture vous seriez entreprenant?

LÉONCE. D'une témérité qui m'effraie d'avance moi-même!

DE BRIÈRE, *à part*. C'est pour ça que le petit serpent avait demandé à ma femme... (*A Léonce.*) Eh bien! mon ami, écrivez à Mme Sirvanes... c'est aujourd'hui la fête d'Auteuil, je sais qu'elle a l'intention d'y paraître... demandez-lui la permission de l'accompagner... sous le prétexte de lui parler de votre avancement... vous comprenez?..

LÉONCE. Parfaitement!

DE BRIÈRE. Eh bien! vous avez compris et vous êtes encore là?.. à votre âge, j'aurais été déjà à la porte de son hôtel.

LÉONCE, *allant à la table à droite*. Je vais écrire, j'aime mieux ça!.. (*Il écrit.*) Je ferai porter la lettre par Michel

DE BRIÈRE. Portez-la vous-même: c'est moins aristocrate, mais plus amoureux.

AIR *de Chut!* (Marion Carmélite.)

Pour dompter le cœur de la belle,
Jurez d'adorer ses appas!
Jurez une ardeur éternelle;
Un amour comme on n'en voit pas.

LÉONCE.
Je puis m'en vanter, il me semble,
En fait d'amour, sans hésiter :
Pour elle j'en mets deux ensemble,
Ça n'en fait qu'un qui doit compter.

REPRISE ENSEMBLE.

SCENE XI.

DE BRIÈRE, *seul.*

Le voilà lancé.. et moi.. Dieu! la porte fatale s'ouvre... Que faire?.. que dire?.. pas le plus petit faux-fuyant, pas une idée.

SCENE XII.

ALINE, *sortant de la chambre à gauche*, DE BRIÈRE.

DE BRIÈRE, *allant à elle*. Comment! déjà levée, ma chère amie? je te croyais endormie, et je n'osais pas rentrer, de peur de troubler ton repos; tu as été inquiète de moi, peut-être?.. je te sais si bonne. (*Il veut prendre la main d'Aline qui la retire brusquement; à part.*) On est sérieusement fâchée *. (*Aline lui montre la pendule.*) La pendule?.. oui, je sais, il est sept heures.. mais elle avance... elle avance de beaucoup la pendule... et puis, je suis rentré depuis long-temps.

ALINE, *très-froidement, sans le regarder.* Et vous avez trouvé commode de rester ici, dans ce salon, en toilette de bal?

DE BRIÈRE. La matinée était si belle... je respirais cet air pur...

ALINE. Ah! et la croisée est fermée.

DE BRIÈRE. C'est que.... (*A part.*) On n'est pas plus sot que moi.

ALINE. Le bal s'est bien prolongé... c'était, dit-on, magnifique... car je sais déjà tout ce qui s'est passé dans ce bal.

DE BRIÈRE. Oui, il était charmant.

ALINE. Il n'a pas eu cependant assez d'attraits pour vous retenir toute la nuit.

DE BRIÈRE. Comment?

ALINE. Vous l'avez quitté avant quatre heures.

DE BRIÈRE, *jouant avec les pistolets, pour se donner une contenance.* La position devient intolérable.

ALINE. Vous êtes allé...

DE BRIÈRE, *négligemment.* Ah! mon Dieu! au bois de Boulogne.

ALINE, *détournant les pistolets.* Prenez donc garde, monsieur.

* De Brière, Aline.

DE BRIÈRE. Ah! pardon!

ALINE. Que faites-vous de ces armes?.. sont-elles à vous?

DE BRIÈRE. Ces armes, ces armes.. c'est.. (*A part.*) O Dieu des ménages, merci. (*Haut.*) Oui, madame, oui, ces armes sont à moi... et maintenant, mon embarras est concevable, car je ne puis plus nier ma faute.

ALINE. Ah! mon Dieu! il l'avoue.

DE BRIÈRE. Aline, chère Aline, je suis bien coupable.

ALINE. Ah! plus de doute... Que je suis malheureuse!

DE BRIÈRE. Dans ma position surtout, je n'aurais jamais dû.... car je sens qu'un homme marié...

ALINE. Ah! c'est affreux, monsieur.

DE BRIÈRE. Que veux-tu?.. Tout autre à ma place aurait succombé... je n'ai pas pu résister.

ALINE. Ah! au moins, ne me le dites pas, monsieur.

DE BRIÈRE. Cela a été plus fort que moi.

ALINE. Mais par respect pour vous, monsieur, taisez-vous donc!

DE BRIÈRE. Je te le répète, j'ai eu tort, grand tort... mais tu n'as pas le droit de m'en vouloir.

ALINE. Comment?

DE BRIÈRE. Oui, tu me pardonneras, et tu m'en aimeras davantage.

ALINE. Monsieur!..

DE BRIÈRE. Eh! qu'aurais-tu pensé, si je t'avais laissé outrager, toi, ma femme... toi, tout ce que j'aime au monde?

ALINE. Qu'est-ce que vous dites?

DE BRIÈRE. Ce que tu sais, puisqu'on t'a raconté ce qui s'était passé dans ce malheureux bal. Un fat, M. de Sainte-Luce parlait de toi en termes au moins légers... il ne me savait pas si près de lui... je lui ai imposé silence, une provocation s'en est suivie... le bois de Boulogne était à deux pas

ALINE, *avec joie.* Ah! mon Dieu! comment? ce duel... avec M. de Sainte-Luce, c'était toi!.. pour moi... Et tu te justifies! oh! mais c'est moi qui te demande pardon de mes indignes soupçons... Mon ami, mon ami! tu n'es pas blessé?

DE BRIÈRE. Non, mais il ne s'en est pas fallu d'une ligne que la balle de Sainte-Luce...

ALINE. Ah! tu me fais frémir.

DE BRIÈRE. Allons, allons, ne te fais pas de mal

ALINE. Pauvre ami! exposer ses jours pour sa femme!.. oh! que c'est bien, que c'est bien!..

DE BRIÈRE. Tu ne m'en veux donc plus?

ALINE. T'en vouloir, moi ! je le devrais; car si tu avais succombé... oh ! je ne t'aurais pas survécu d'abord.

DE BRIÈRE. Merci.

ALINE. Mais je ne peux pas te gronder, je suis trop fière, trop heureuse... quand je me croyais trahie, quand je souffrais tous les tourmens de la jalousie... tu me défendais... tu me vengeais !.. Mais qu'avait-il pu dire, cet homme? je ne le connais pas.

DE BRIÈRE. Ne parlons plus de lui.

ALINE. Oui, ne parlons que de toi, de ma reconnaissance, de mon amour, de mon bonheur.

DE BRIÈRE, *à part*. Bienheureux mensonge ! je suis un héros, maintenant.

ALINE.

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Dans un transport de jalousie extrême,
J'ai soupçonné ton cœur de me trahir.
Plus que jamais il faudra que je t'aime
Pour te prouver quel est mon repentir...
Tu vois ma joie et ma reconnaissance,
Embrasse-moi !

DE BRIÈRE, *à part*.

Scélérat que je suis !

(*Il l'embrasse.*)

C'est le mensonge ici qu'on récompense,
O vérité ! reste au fond de ton puits.

SCENE XIII.

LES MÊMES, Mme DE VALEMBERT.

Mme DE VALEMBERT, *entrant rapidement, et regardant avec joie*. Mon fils est rentré ; où est-il ? où est-il ? que vois-je ?

ALINE. Oui, ma chère tante, Léonce est rentré... on vous avait trompée, ce n'est pas lui qui...

DE BRIÈRE, *à Mme de Valembert*. Non, ce n'est pas lui.

ALINE, *à part*. O mon Dieu ! Léonce, j'y songe à présent... ma lettre... il ne faut pas qu'il la reçoive, il ne le faut pas.

(Elle sort en courant.)

SCÈNE XIV.

Mme DE VALEMBERT, DE BRIÈRE.

DE BRIÈRE. Ma pauvre femme... je l'ai rendue folle de joie. Ah ça ! mais, d'où venez-vous donc à l'heure qu'il est, ma tante?

Mme DE VALEMBERT. Du bois de Boulogne... Je savais que mon fils devait y avoir une rencontre... j'ai couru, j'ai interrogé les gardes.

DE BRIÈRE, *à part*. Patatra ! tout mon échafaudage va s'écrouler

Mme DE VALEMBERT. Mais ils n'ont pu rien m'apprendre.

DE BRIÈRE. Bon ! (*Haut.*) Une rencontre ?. au bois de Boulogne ?.. lui !.. quel conte !

Mme DE VALEMBERT. Quoi ! mon fils?

DE BRIÈRE. Il est là qui dort profondément, et n'a jamais songé à se... (*Léonce paraît.*) Ciel ! Léonce ! tout est perdu.

SCENE XV.

LES MÊMES, LÉONCE.

LÉONCE. Ma lettre est remise, et ma mère?..

Mme DE VALEMBERT, *courant à lui comme malgré elle, et l'embrassant*. Oh ! tu n'es pas blessé, n'est-ce pas ?

LÉONCE. Non, ma bonne mère.

Mme DE VALEMBERT, *après un moment de silence*. Je n'ai pu résister au besoin que j'avais de vous embrasser, Léonce.. mais ce mouvement de faiblesse sera le dernier : vous avez manqué à l'engagement que vous aviez pris, je ne manquerai pas à la parole que je vous ai donnée ; je vais demander une audience au ministre, et demain, vous partirez.

DE BRIÈRE, *bas*. Vous ne partirez pas.

LÉONCE. Ma mère, ma bonne mère, je vous ai causé une bien vive inquiétude... j'ai eu tort, oui, je suis bien coupable, j'en conviens.

DE BRIÈRE. Il en convient, ce pauvre garçon ! embrassez-le une seconde fois, et n'en parlons plus.

LÉONCE. Je vous certifie, ma mère, que tout autre à ma place...

DE BRIÈRE. Aurait fait la même chose, sans doute. (*Bas.*) Ne parlez pas de votre duel *. (*Haut.*) Et je vous atteste qu'il recommencera.

LÉONCE Qu'est-ce que vous dites donc?

DE BRIÈRE, *bas*. J'arrange l'affaire.

Mme DE VALEMBERT. Mais tu ne sais donc pas, malheureux enfant, que je serais morte de douleur, si l'on t'avait rapporté blessé?

DE BRIÈRE. Blessé !.. encore? mais c'est une idée fixe qui vous poursuit, ma chère tante.

LÉONCE. D'ailleurs, on n'en meurt pas toujours.

DE BRIÈRE. Comment donc! on n'en

* M. de Valembert, Léonce, de Brière.

meurt jamais. Mais, ma tante, regardez-le de vos deux yeux, touchez-le de vos deux mains... il est en parfaite santé, ce garçon.

Mme DE VALEMBERT. Oui, grâce au ciel; mais l'autre?

DE BRIÈRE. Pardieu! l'autre... s'il osait vous en parler... il vous dirait qu'elle est très-bien portante.

LÉONCE. Elle!

DE BRIÈRE. Pourquoi le cacher? votre mère ne peut pas vous faire un crime de votre triomphe; c'est flatteur pour elle.. car enfin, ça prouve que son fils est aimable, joli garçon, entreprenant. Oh! si vous étiez un homme marié; c'est différent... ce serait une horreur, une abomination.

LÉONCE, *à part*. Je commence à comprendre.

Mme DE VALEMBERT. Monsieur de Brière, m'expliquerez-vous ces étranges paroles?

DE BRIÈRE. Certainement! Ce que votre fils a fait, il l'a fait par mes conseils, et je m'en glorifie, par Dieu! Comment! vous me priez de le lancer dans le monde; vous me dites en confidence que vous voudriez bien le voir galant, empressé près des dames. Je le présente dans nos plus brillantes réunions; je fais son éloge à toutes nos plus jolies Parisiennes; et au lieu de me remercier, de me sauter au cou, vous me boudez, vous lui cherchez querelle... et cela, parce qu'il a fait une délicieuse conquête; parce que ce matin Mme Sirvanes l'a choisi pour son cavalier, et qu'avec elle il s'est promené quatre heures en voiture, dans le bois?

LÉONCE, *bas*. Bravo! bravo! je n'aurais jamais trouvé celui-là.

Mme DE VALEMBERT. Qu'entends-je? Léonce ne s'est pas battu?

DE BRIÈRE. Mais non, ma tante, encore un fois, non! c'est moi.

LÉONCE, *bas*. Vous?

DE BRIÈRE, *à part*. Sainte-Luce ne peut pas s'être blessé tout seul.

Mme DE VALEMBERT. Vous? monsieur de Brière... et votre femme l'a su?.. et elle vous a pardonné cette action-là?

DE BRIÈRE. Elle m'a embrassé sur les deux joues... ce qu'elle n'aurait pas fait si j'eusse commis le crime que vous reprochez si fort à ce pauvre Léonce, mais que vous allez lui pardonner, j'espère.

Mme VALEMBERT, *dissimulant mal sa joie*. Ce qu'il m'a fait est mal sans doute.... me donner de pareilles inquiétudes !.. mais après tout, vous avez raison, Brière, à ces péchés-là il faut bien faire miséricorde !

DE BRIÈRE, *riant*. Vous n'irez donc pas chez le ministre ?

Mme DE VALEMBERT, *riant aussi*. Nous verrons cela!

LÉONCE, *à part*, *à de Brière en passant*. Je suis sauvé!

DE BRIÈRE, *de même*. Nous sommes sauvés!.. A la place du mensonge, mettez la vérité : Léonce était embarqué... et moi... O Dieu! ça fait frémir!

SCENE XVI.

LES MÊMES, ALINE, *entrant fort agitée*.

ALINE, *inquiète à elle-même**. Ce Michel est introuvable, impossible de ressaisir ma lettre!

Mme DE VALEMBERT**. Venez, venez, ma chère amie, je suis aussi facile que vous... je l'ai retrouvé... le voilà..

ALINE. Mon cousin!.. qu'était-il donc devenu?

Mme DE VALEMBERT. Il était...

LÉONCE, *vivement*. Oh! il est inutile de dire à ma cousine...

DE BRIÈRE. Si fait, si fait! (*A part.*) J'y tiens!.. (*Haut.*) Ça l'amusera.

Mme DE VALEMBERT. Eh bien! figurez-vous que ce petit bon homme-là, est l'heureux cavalier d'une certaine dame, dont maintenant vous ne serez plus jalouse.

ALINE. Mme Sirvanes ?

Mme DE VALEMBERT. Précisément.

ALINE, *à part*. Il aime aussi cette femme! oh! mon Dieu!.. si ma lettre lui arrivait maintenant, j'en mourrais de honte!

SCENE XVII.

LES MÊMES, MICHEL, *dans le fond*.

MICHEL, *toujours endormi*. Pardon!..

ALINE. Michel!..

Mme DE VALEMBERT. Que voulez-vous, Michel?

MICHEL. Remettre à M. Léonce une lettre très-pressée.

ALINE, *à part*. C'est la mienne... oh!

LEONCE. Donne.

DE BRIÈRE. Qu'as-tu donc, ma bonne amie?

LÉONCE, *lisant la lettre pousse un cri de joie*. Ah!

* Mme de Valembert, Aline, Léonce, de Brière.
** Mme de Valembert, Léonce, de Brière, Aline.

DE BRIÈRE. Eh bien ! qu'est-ce qui vous arrive?

LÉONCE. Elle consent, mon ami, elle consent ! aujourd'hui, je la conduirai à Auteuil.

ALINE, *à part*. Plus de doute !

Mme DE VALEMBERT. De qui donc est cette lettre ?

DE BRIÈRE. Ne le devinez-vous pas?.. de celle qu'il aime... et tenez, (*Il prend la lettre et la donne à Mme de Valembert.*) Voyez et vous ne douterez plus, j'espère.

(Mme de Valembert refuse de lire la lettre ; mais elle sourit a Léonce, et lui donne sa main à baiser.)

ALINE, *à part*. Ah! je suis perdue !..

(Elle s'appuie sur un fauteuil pour ne pas tomber.)

DE BRIÈRE, *à demi-voix*. Aline?..

ALINE, *baissant les yeux*. Monsieur !.. (*de Brière, sans rien dire remet à Aline la lettre qu'elle a écrite à Léonce.*) Ma lettre !..

DE BRIÈRE. Que personne n'a lue, excepté moi.

ALINE. Ah ! mon ami !..

DE BRIÈRE, *avec une gravité affectée*. Si elle était arrivée à son adresse...

ALINE. Ah ! j'étais compromise !

DE BRIÈRE. Et moi donc !.. allons, allons, que tout soit pardonné...

Mme DE VALEMBERT. Oui, mais à la place de votre femme...

ALINE. Ah ! ma tante... si Léonce s'était battu pour vous, vous ne lui auriez pas tenu rigueur.

Mme DE VALEMBERT, *vivement*. Je ne lui pardonnerais pas d'exposer ses jours, même pour sauver les miens... car j'aime mon enfant pour lui-même !

ALINE, *à part*. Ah ! mon Dieu ! est-ce que je n'aimerais mon mari que pour moi? (*Haut*) Brière, vous ne vous battrez plus, mon ami, je vous le défends !

DE BRIÈRE. Je te le promets. (*Bas à Léonce.*) Entendez-vous... j'ai promis, vous tiendrez !

CHOEUR.

AIR *du jeune Père.*

Il faut désormais qu'on oublie
Ce qui causa tout nos tourmens ;
Voyez comme la calomnie
Peut faire tort aux innocens !

LÉONCE, *au public.*

Une femme, une mère,
Pour un fils un époux,
Ont le cœur peu sévère;
Mais ici, de vous,
Juges redoutables,
J'implore en ce moment
Pour deux autres coupables
Un autre acquittement.

REPRISE DU CHOEUR.

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

MARION CARMÉLITE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Bayard et Dumanoir,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 19 OCTOBRE 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE DE GERDY	M. DERVAL.	Mlle DESOEILLETS..........	Mme KIHN.
DUBARAIL..................	M. SAINVILLE.	GERVAIS, vieux domestique....	M. BARTHÉLEMY.
LE MARQUIS................	M. GERMAIN.	DE VARDES.	
FLORENTIN DELORME, cousin de Marion	M. LEVASSOR.	PLUSIEURS SEIGNEURS.	
MARION DELORME..........	Mlle DÉJAZET.	UN EXEMPT.	
		UN DOMESTIQUE.	

La scène se passe à Choisy.

Le théâtre représente un salon avec porte dans le fond. Entrée par la gauche, appartement à droite, tableaux à droite et à gauche, celui de droite faisant porte. Riche ameublement, glace à gauche ; à droite, table avec tout ce qu'il faut pour écrire ; fenêtre à gauche sur le second plan.

SCENE PREMIERE.

DUBARAIL, *puis* GERDY. *Dubarail paraît, conduit par un domestique tout en noir qui lui fait un grand salut.*

DUBARAIL. C'est bien !.. annoncez le chevalier Dubarail, gentilhomme ordinaire de M. le cardinal. (*Le domestique salue tristement et sort.*) Drôle de figure, avec ses pleureuses et son pourpoint mercredi des cendres!.. singulière livrée pour une femme dont la vie est un long carnaval !.. Attendons. (*Il se jette dans un fauteuil. Un domestique, tout en noir comme l'autre, paraît précédant Gerdy, et lui fait un grand salut.*) Encore ! Ah! quelqu'un...

GERDY, *qui tourne le dos à Dubarail.* Merci, mon cher !.. annoncez le comte de Gerdy.

(Le domestique salue et sort.)

DUBARAIL, *se levant.* De Gerdy!

GERDY, *se retournant.* Hein !.. plaît-il ?

DUBARAIL. Lui-même... ce cher comte!

GERDY. Dubarail!.. Eh ! parbleu ! embrassons-nous, mon très-cher...

DUBARAIL. De tout mon cœur.

GERDY. Qui diable m'eût dit que je vous rencontrerais ce matin à Choisy?

DUBARAIL. J'arrive à l'instant.

GERDY. Et moi, comme vous voyez... encore tout consterné de l'accueil lugubre que je reçois chez la fille la plus folle de France et autres lieux.

DUBARAIL. C'est ce que je me disais là... car je n'ai encore trouvé, en fait de créatures vivantes et humaines, que ce valet noir, qui m'a introduit de l'air le plus triste... comme on recevrait une catastrophe ou un messager de malheur.

GERDY. Vous, je ne dis pas.

DUBARAIL. Hein ?

GERDY. Gentilhomme de notre doux cardinal, de notre benin Richelieu, on vous croit toujours chargé d'une lettre de cachet pour quelqu'un de ses amis intimes.

DUBARAIL. Vous êtes un peu sorcier, mon cher comte.

GERDY, *effrayé.* Plaît-il ? est-ce que j'aurais deviné juste ?.. vous êtes en partie de chasse, ce matin ?

DUBARAIL. Eh ! non... D'ailleurs, je ne me mêle de cela qu'en grand... je n'arrête pas, moi.

GERDY. Non, vous ordonnez d'arrêter, voilà tout.

DUBARAIL. Je remets la lettre de cachet à qui de droit, et le reste ne me regarde plus.

GERDY, *toujours effrayé*. C'est donc cela que j'ai aperçu, à l'entrée de Choisy, deux ou trois de ces pourpoints noirs qui sentent la Bastille d'une lieue?

DUBARAIL. Allons.... laissons là cette plaisanterie.

GERDY. Il appelle ça une plaisanterie!

DUBARAIL. Et dites-moi, mon cher comte, qu'êtes-vous devenu depuis quinze jours que vous avez disparu de notre grande ville, vous, le roi de nos fous, l'ame de toutes nos fêtes, l'amant de toutes nos femmes?.. Où est-il? se demandait-on de toutes parts... est-ce qu'il est mort? est-ce qu'il s'est fait ermite?

GERDY. A peu près.

DUBARAIL. Et je vous trouve ici.... ce matin!.. D'où diable sortez-vous?

GERDY. Du couvent.

DUBARAIL. Du... du couvent!.. je n'en reviens pas!

GERDY. Moi, c'est différent!.. j'en reviens... en personne .. Oh! ne riez pas, c'est l'histoire la plus sérieuse dans son principe... quoique la plus bouffonne, la plus burlesque dans ses conséquences!. d'abord, vous savez... tout Paris, toute la France sait que j'étais, il y a un mois, l'amant en pied de Marion Delorme.

DUBARAIL. Vous ne l'avez pas laissé ignorer.

GERDY. Pour faire honneur à cette bonne fille qui, cette fois, du moins, avait eu la main heureuse.... Le choix était pour elle....

DUBARAIL. Honorable et flatteur.

GERDY. Flatteur, comme vous dites... Eh bien! le croiriez-vous? au bout de huit jours, congédié, dédaigné... comme votre cardinal... moi, comte de Gerdy, l'homme le plus aimable de la place Royale!.. j'étais trop fat, trop impertinent pour Mlle Marion.

DUBARAIL. Pas possible!

GERDY. Ma parole d'honneur!.. Aussi, ça criait vengeance, et... qu'est-ce que c'est?..

SCENE II.

Les Mêmes, LE MARQUIS*.

(Un domestique entre, salue le marquis, lui montre un siége et sort.)

DUBARAIL. Sans doute quelque visiteur comme nous... même cérémonial.

GERDY. Un jeune seigneur... (*S'approchant et saluant.*) Monsieur est sans doute attendu chez Marion Delorme?

(Le marquis le salue et s'assied.)

GERDY. Monsieur est peut-être un ami de Marion Delorme?

(Le marquis lève les yeux au ciel, soupire et tire de sa poche une lettre qu'il lit sans écouter.)

DUBARAIL. Cet homme est sourd.

GERDY. Et muet.

DUBARAIL. Continuez donc, mon cher.

GERDY. J'étais piqué au vif... (*Regardant le marquis.*) Diable d'original!.. (*Reprenant.*) Je jurai de me venger de cette bégueule de Marion...

(Le marquis relève la tête et écoute.)

DUBARAIL, *riant*. Voilà un reproche bien peu mérité.

GERDY. Et de réparer mon échec par un triomphe digne de moi... Il me fallait au moins une maîtresse ayant tabouret en cour, et portant écusson sur son carrosse... Je levai les yeux, et ils s'arrêtèrent sur...

DUBARAIL. Sur?..

GERDY. Une dame jeune, belle, ravissante... Je tombai amoureux fou...comme un écolier, un enfant.. Mais une vertu!.. une vertu invraisemblable!.. Là où mon amour-propre espérait une victoire, mon cœur essuya une défaite... Après les dédains de Marion, il ne me manquait plus que cela pour me déshonorer tout-à-fait!.. Honteux, désespéré, pour la première fois de ma vie, je perdis la tête... Je menaçai de me tuer... de me faire moine, comme ce fou de Joyeuse!

DUBARAIL. Ah! oui, la manie du jour... tout le monde tourne au couvent, les carmélites sont à la mode.

GERDY. On m'en défia... Il ne faut pas me défier deux fois de faire une sottise... et dans le paroxisme d'une passion extravagante, je dis adieu au monde, aux plaisirs, aux femmes, et courant me jeter dans un cloître, je signai bravement mon dernier billet d'amour... frère Adrien, chartreux indigne, *anteà in sæculo* comte de Gerdy!.. (*Riant.*) Ah! ah! ah!

DUBARAIL, *de même*. Ah! ah! ah! chartreux!..

LE MARQUIS, *avec un rire étouffé*. Ah! ah! ah!

(On le regarde, il a repris son sérieux et continue sa lettre.)

GERDY, *regardant le marquis*. Il m'avait semblé que notre muet...

M. DUBARAIL.

Air *de l'Écu de six francs*.

Je vois comment l'histoire cesse:
Votre courageux dévoûment

* Dubarail, de Gerdy, le marquis.

Flechit cette vertu tigresse,
On se rendit...

GERDY.

Non pas, vraiment!
J'en serais bien fâché.

DUBARAIL.

Comment?

GERDY.

Oui, certe, il eût été fort triste
De voir triompher un chartreux...
Si je retombais amoureux,
Il faudrait me faire trappiste.

La belle n'a fait que rire de ma folie... mais le coup a porté ailleurs... et huit jours après, quand je commençais à m'ennuyer sous le capuchon, je trouvai dans un livre de prières qui m'arrivait du dehors, ce billet charmant que je baisai mille fois, tenez : (*Lisant.*) « Quel que soit » le jour, accourez, vous serez le bien- » venu. »

DUBARAIL. Une lettre de change!

GERDY. Payable à vue.

DUBARAIL. Et de qui?

GERDY. Lisez.

DUBARAIL, *lisant le nom*. Marion Delorme. (*Le marquis lève vivement la tête et les regarde.*) Heureux vaurien!.. mais le motif d'un pareil retour...

GERDY. Vous ne comprenez pas?.. Cette pauvre Marion a pris mon désespoir et ma retraite pour un effet de ses rigueurs... et comme elle a le cœur bien placé, elle n'a rien trouvé de mieux pour me rendre au monde que de s'exposer encore à mon impertinence.

(Le marquis devient rêveur.)

DUBARAIL. Vous ne vous l'êtes pas fait dire deux fois.

GERDY. Ah! bien oui... pour cela il fallait franchir la grille, reconquérir ma liberté... Mais en voici bien d'un autre! les bons pères me tenaient et ne voulaient pas me lâcher!..

DUBARAIL. Bah! ah! c'est charmant!

GERDY. Ils me signifient que lorsqu'on a été moine un seul jour, il n'y a pas de raison pour que ça finisse et que je suis chartreux à perpétuité!.. On donna des ordres en conséquence au frère portier... et il ne me resta plus pour voie de salut, que la fenêtre de ma cellule.... je regarde : deux cents pieds de hauteur!

DUBARAIL. Et vous avez sauté?

GERDY. Oui, en arrière.

DUBARAIL. Poltron!

GERDY. J'aurais bien voulu vous y voir, avec votre gros ventre et vos petites jambes!.. par bonheur, grâce à une échelle de soie que la Desœillets de l'hôtel de Bourgogne m'a fait passer, et qui trompa la surveillance du ciel et de la terre... après une semaine de vocation avortée, j'ai pu échanger ma robe encapuchonnée contre mon pourpoint de velours, et accourir à Choisy, chez Marion, pour toucher mon billet et réclamer les droits que me garantit sa signature.

(Le marquis le regarde avec colère et dédain.)

DUBARAIL.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

On peut vous faire banqueroute...

GERDY.

S'il s'agissait d'argent comptant,
Je pourrais le craindre, sans doute.
Mais il s'agit, en cet instant,
De rendez-vous, de tête-à-tête,
D'amour, de bonheur... pas de frais.
Pour acquitter semblable dette,
Les fonds ne lui manquent jamais.

DUBARAIL. C'est très-bien... si ce laissez-passer peut vous ouvrir les portes du logis qui lui est réservé et qu'on appelle vulgairement... (*baissant la voix.*) la Bastille.

GERDY. La Bastille!.. qu'entends-je!..

(Le marquis se lève vivement et avec inquiétude.)

DUBARAIL. Chut donc! ce diable de sourd vous a entendu!

GERDY. Eh! que m'importe! vous ne l'arrêterez pas?

DUBARAIL. Moi!.. cela ne me regarde en aucune manière... et si Marion est mieux portante...

GERDY. Mais mon billet... mon billet devenu inutile et sans valeur!.. voyez, c'est signé Marion!

DUBARAIL. Voyez, c'est signé Richelieu!

(Le marquis lit par-dessus son épaule, et sans être vu; on entend rire au dehors.)

GERDY. Hein! quelle gaîté!.. ce doit être elle!.. c'est Marion!

SCENE III.

LES MÊMES, Mlle DESOEILLETS*.

Mlle DESOEILLETS, *riant*. Ah! ah! ah!.. la drôle de figure!

GERDY. Eh! non... c'est la Desœillets.

Mlle DESOEILLETS. Gerdy, libre..! enfin!.. échappé de la Chartreuse!

GERDY. Grâce à toi, charmante... mais de quoi riais-tu si fort?

Mlle DESOEILLETS. Ah! d'un visage long, maigre et lugubre, qui s'est trouvé en face de moi, et ma foi, je n'ai pu y tenir.

DUBARAIL. Comme ces figures noires qui nous ont introduits.

Mlle DESOEILLETS. Quelle idée a Marion d'avoir de ces choses-là chez elle?

GERDY. Et d'où sors-tu donc ainsi?..

* Dubarail, Mlle Desœillets, Gerdy, le marquis.

de ton théâtre ?.. de l'hôtel de Bourgogne ?..

Mlle DESOEILLETS. Eh! non, de Saint-Germain, où je viens de jouer, devant la reine, les belles scènes de la Sophonisbe... sa majesté profite, pour s'amuser, de l'absence du roi qui est au camp, où l'on cherche à lui faire adopter pour nouveau favori le jeune marquis d'Effiat de Cinq-Mars.

DUBARAIL. Dont le cardinal, toujours adroit, s'est dit-on fait un ami intime, provisoirement.

Mlle DESOEILLETS. Mais il ne s'agit pas de cela... comment va Marion ?

GERDY. Elle est donc malade ?

Mlle DESOEILLETS. Certainement... depuis huit jours... et ce billet que j'ai reçu hier, me presse de me rendre auprès d'elle; mais j'ai bon espoir... maladie d'amour, souffrance de cœur, mon cher comte, et puisque voilà le médecin, que j'ai délivré...

SCENE IV.

LES MÊMES, FLORENTIN*.

FLORENTIN, *en dehors*. Dans ce salon... c'est bien, mes valets... (*entrant*) je m'y transporte.

(Ils se séparent vivement.)

GERDY. Que nous veut cette figure pâle ?

DUBARAIL. Il paraît que c'est l'uniforme de la maison.

FLORENTIN, *un mouchoir blanc à la main*. Deux personnes... trois personnes... quatre personnes... (*Saluant Dubarail.*) Monsieur...

DUBARAIL. Monsieur...

FLORENTIN, *saluant le marquis et Gerdy*. Messieurs...

(Le marquis et Gerdy le saluent ; Dubarail se détourne pour rire.)

GERDY, *à part*. Le diable m'emporte !.. j'ai peur que ce soit un chartreux qui me coure après !

FLORENTIN, *saluant Mlle Desœillets*. Madame...

Mlle DESOEILLETS, *partant d'un éclat de rire*. Ah ! ah ! ah !

FLORENTIN, *interdit*. Quel oubli de toutes les convenances !.. fi donc !..

DUBARAIL, *riant, à part*. C'est quelque fils de traitant que Marion a plumé.

FLORENTIN, *changeant de ton*. Ces messieurs ont sans doute reçu leurs lettres, et viennent assister à la triste cérémonie ? (*Les trois personnages gardent le silence et se regardent; Florentin recommence.*) Ces messieurs ont sans doute reçu leurs lettres, et...

GERDY. Eh quoi !.. quelles lettres ?.. quelle cérémonie ?

FLORENTIN, *étonné*. Comment !.. quelles lettres ?.. celles qui vous invitent à la cérémonie...

DUBARAIL. Mais quelle cerémonie ?

FLORENTIN. Celle à laquelle les lettres...

GERDY, *éclatant*. Ah ça ! morbleu, monsieur, est-ce que vous auriez l'intention ?..

FLORENTIN, *vivement*. Pas du tout, monsieur, je n'ai jamais cette intention-là... mais je me permets d'être extrêmement surpris... de votre surprise... est-ce que vous ne venez pas de Paris ?

DUBARAIL. Eh ! non, j'arrive de Tarascon.

Mlle DESOEILLETS. Moi, de Saint-Germain.

GERDY. Moi, du couvent.

LE MARQUIS. Moi, du camp.

DUBARAIL. *à part*. Ah ! il parle.

GERDY, *à Florentin*. Ah ça ! monsieur, et vous ?.. d'où vous êtes-vous échappé ?

FLORENTIN. De Bagnolet, où je suis... où j'étais petit commis dans les aides et gabelles... quand j'ai reçu cette nouvelle affreuse !

TOUS. Quelle nouvelle ?

FLORENTIN. Ah ! messieurs, puisse-t-elle vous porter un coup moins cruel qu'à moi !.. Vous voyez l'homme le plus malheureux des environs de Paris !.. j'hérite de cette maison élégante... de l'autre... du mobilier, des chevaux, des valets, des diamans, des espèces... et puis du reste... et puis de tout !.. absolument tout !.. ah ! j'en mourrai de douleur !.. il y a des droits énormes à payer !..

GERDY, *le secouant par le bras*. Mais enfin, monsieur, vous expliquerez-vous ?

DUBARAIL, *le secouant par l'autre bras*. Qui êtes-vous donc ?

FLORENTIN. Qui je suis !.. hélas !... Florentin-Médéric Delorme de Bagnolet, son seul et unique héritier.

GERDY, *effrayé*. Héritier !.. de qui ?

FLORENTIN. Eh bien ! d'elle... infortunée Marion !

Mlle DESOEILLETS. Ah ! grand Dieu !

GERDY. Marion Delorme !..

(Le marquis est hors de lui.)

FLORENTIN. Elle n'est plus !

DUBARAIL *et* Mlle DESOEILLETS. Ciel !

GERDY. Il se pourrait !

* Dubarail, Mlle Desœillets, Florentin, Gerdy, le marquis.

LE MARQUIS, *courant à lui*. Marion! c'est faux! (*Prenant vivement Florentin à la gorge.*) Dis, avoue... c'est faux, n'est-ce pas?

FLORENTIN, *se débattant*. Mais si fait!

LE MARQUIS.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle, etc.*

Tu mens, morbleu! c'est impossible!

FLORENTIN.

O ciel! il m'étrangle... au secours!

LE MARQUIS.

C'est faux!

FLORENTIN.

C'est vrai... quel homme horrible!

GERDY *et* DUBARAIL, *les séparant*.

Monsieur!

FLORENTIN.

Retenez-le toujours.

LE MARQUIS, *retournant à droite*.

Un malheur aussi déplorable!...

FLORENTIN.

Beau motif pour tous les gens;
On peut pleurer les morts, que diable!
Mais sans étrangler les vivans.

Mlle DESOEILLETS, *vivement et avec agitation*. Oui, monsieur a raison...c'est faux... c'est impossible... et cette lettre... cette lettre qu'elle m'écrivait hier!..

FLORENTIN. C'est hier même à deux heures...

Mlle DESOEILLETS. A deux heures!..

LE MARQUIS. Oh! mon Dieu!.. ah! partons!

(Il sort dans le plus grands trouble. Ils remontent tous la scène.)

FLORENTIN, *à la fenêtre*. Tenez, voyez-vous là-bas dans cette allée, tous les gens du village qui s'avancent chapeau bas, l'air consterné?...

GERDY. En effet...

FLORENTIN. Et plus loin, sur la route, cette voiture...

GERDY. C'est la livrée du marquis de Praslin!

FLORENTIN. Et cette autre?..

DUBARAIL. Celle de Vaudreuil; et puis le duc de Saint-Aignan... et Brienne... tous les amis de Marion-de-Lorme.

FLORENTIN. Pauvre et honnête fille!.. ses amis!.. elle en avait beaucoup... elle en avait énormément... ils apportent le tribut de leur douleur..

(Ils redescendent.)

GERDY, *stupéfait*. Eh bien! mon cher Dubarail?

DUBARAIL. Eh bien! mon cher comte?

Mlle DESOEILLETS. Ah! je suis si saisie, si troublée!..

GERDY. Du courage!

DUBARAIL. Qui sait?.. ça lui épargne bien des chagrins peut-être... le cardinal, instruit de je ne sais quel complot, avait juré que Marion finirait ses jours à la Bastille, et je n'avais qu'à mettre son nom sur cette lettre de cachet en blanc... mais je vais prévenir les exempts...

FLORENTIN. Et moi, je vais remplir mes devoirs de maître de maison... mon dîner m'attend... je mange beaucoup.

DUBARAIL. Ça distrait...

FOLRENTIN. J'ai déjeuné deux fois...

GERDY. Allons, ma pauvre Desœillets.. nous sommes tous mortels!.. je le sens prè de toi... et ce soir, si tu veux, nous partirons ensemble!..

* Florentin, Dubarail, Gerdy, Mlle Desœillets assise dans un fauteuil.

AIR *de la Dugazon*.

Puisque le ciel nous l'a ravie,
Rappelons-nous, pour l'honorer,
Les nombreux bienfaits de sa vie
C'est ainsi qu'il faut la pleurer.
Crois bien qu'une douleur profonde,
Là haut ne peut la réjouir...
Et qu'en s'aimant dans ce bas monde,
Dans l'autre on lui fera plaisir.

ENSEMBLE.

Puisque le ciel, etc.

(Ils sortent tous les trois. Florentin, par la droite, Gerdy et Dubarail par le fond. Mlle Desœillets se lève.)

SCENE V.

Mlle DESOEILLETS, *seule*.

Pauvre Marion!.. si bonne... si dévouée. (*Ouvrant le billet.*) Et elle pensait encore à moi, hier... quelques instans avant. (*Parcourant le billet.*) Ciel!.. lundi, à quatre heures... quatre heures!.. et c'est à deux... ils me l'ont dit... à deux... (*La porte fermée par le tableau à droite s'ouvre, Marion paraît.*) que Marion!.. je ne m'abuse pas... ces mots, je les vois, je les lis... ah! s'ils m'avaient trompée!

SCENE VI.

Mlle DESOEILLETS, MARION.

MARION, *près d'elle*. Oui...

Mlle DESOEILLETS, *la voyant et poussant un cri*. Ah!..

MARION. Tais-toi! tais-toi!.. et embrassons-nous!..

(Elles se jettent dans les bras l'une de l'autre.)

Mlle DESOEILLETS, *lui prenant les mains*. Mon amie!.. Mari...

MARION. Chut! ne prononce pas mon nom!

Mlle DESOEILLETS. Eh! que m'importe! tu vis encore...

MARION. Non, je suis morte!.. morte pour eux!.. pour eux tous!.. écoute...

Mlle DESOEILLETS. Hein! que dis-tu?... et pourtant, c'est bien toi...

MARION. Je ne crois pas.

Mlle DESOEILLETS. Tu vas me faire peur!...

MARION. Ecoute... nous sommes seules; le vieux Gervais, mon unique confident, est près d'ici pour me prévenir s'il venait quelqu'un... je puis te voir, te parler sans crainte... Car tu sauras tout... (*gravement*) avant qu'une éternelle barrière ne nous sépare.

Mlle DESOEILLETS. Ah! mon Dieu! quel air solennel!... c'est donc un secret?

MARION. Entre le ciel et moi.

Mlle DESOEILLETS. Vrai?... ce qui me paraît drôle, c'est que le ciel y soit pour quelque chose.

MARION. Oui, n'est-ce pas?... j'ai péché beaucoup, j'ai péché souvent, ça avait bien son charme, vois-tu!... et je m'accuse de tout le plaisir que j'y ai trouvé.

Mlle DESOEILLETS, *l'observant et lui prenant le pouls*. Est-ce que tu as encore la fièvre?

MARION. Non, je suis guérie... de toutes mes faiblesses.. et je dis adieu à ce monde qui m'a tant aimée et à qui je l'ai bien rendu!... mais il y a au fond de ce cœur qui a fait tant de...

Mlle DESOEILLETS. Tant de bien.

MARION. Tu crois? c'est possible... il y a là une sainte résolution que rien ne saurait ébranler!

Mlle DESOEILLETS. Ah! ah! ah! est-ce bien toi qui me parles... toi, Marion Delorme?...

MARION. Oh! je suis bien changée... tu m'as vue, il y a dix jours, malade, souffrante, affaiblie par la diète et les médecins... Bien heureuse maladie!... qui m'a valu la solitude, la réflexion, et surtout les conseils d'un saint homme.

Mlle DESOEILLETS. Je m'y attendais.

MARION. Le père Anselme me parlait avec tant d'onction de mes devoirs, de ma vie future, qu'en l'écoutant, les ténèbres qui m'environnaient se sont dissipées, la vérité a brillé à mes yeux...

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Il a d'abord reçu l'aveu sincère
De mes erreurs...

Mlle DESOEILLETS.
Ah! qu'il a dû frémir!

MARION.
Non, pas du tout; et loin de là, ma chère,
Ça paraissait lui faire assez plaisir!
Et c'est tout simple, en suivant à la piste
Tous mes péchés... dont je fis le récit,
Chacun voudrait, pour son profit,
En mettre un de plus sur la liste.

Mlle DESOEILLETS. Ah! ah! ah! ah!

MARION. Ce fut alors que, semblable à la Madeleine repentante qui avait péché autant... presque autant que moi... je jurai de renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres... Mais une imprudence faillit tout perdre... le jeune marquis de Praslin étant venu me voir, je lui avouai tout : « Annoncez à Paris, lui dis-je, qu'on ne me » verra plus, que je me retire aux Carmé- » lites. »

Mlle DESOEILLETS. Ah! ah! ah! quelle folie!

MARION. « Vous? s'écria-t-il, nous ne le » voulons pas, nous nous y opposons en » masse, et, s'il le faut, nous irons faire le » siége du couvent pour vous enlever! »

Mlle DESOEILLETS. Ils l'auraient fait!

MARION. Certainement... ces mauvais sujets, ils sont capables de tout... Oh! je les connais, et toi aussi... hein!... quel scandale!... assiéger un couvent!... s'il n'y avait que moi encore... mais ces pauvres Carmélites!... Que faire donc?... ils m'auraient poursuivie au bout de la France, au bout du monde... Une seule ressource me restait... les tromper, tromper tout le monde, mourir!... et je suis morte.

Mlle DESOEILLETS. A la bonne heure!.. j'aime mieux ce trépas-là... on ressuscite au moins ..

MARION. Pour toi seule... ce soir, aux flambeaux, un simulacre de cérémonie abusera mes amis et les gens du village... tandis que moi, libre, heureuse et chaste, je m'échapperai d'ici pour aller me renfermer à Chaillot!

Mlle DESOEILLETS. Juste!... il y a une maison de fous... tu y seras très-bien... Mais tu n'y penses pas, toi qui plaignais tant ce pauvre comte de Gerdy de s'être fait chartreux!

MARION. Le comte!... oh! parle-moi de lui... parle-m'en toujours!... c'est son exemple qui m'a éclairée.

Mlle DESOEILLETS. Pas possible!

MARION. Nous serons heureux ensemble, là haut... je l'espère!...

Mlle DESOEILLETS. Soit... mais, en attendant, il veut l'être ici-bas.

MARION. Oui, dans son couvent.

Mlle DESOEILLETS. Il s'en est échappé... il est ici!

MARION. Que dis-tu?..

Mlle DESOEILLETS. Je cours le prévenir!

MARION. Oh! de rien! de rien! et ce billet que je lui ai souscrit!

Mlle DESOEILLETS. Tu ne refuserais pas de l'acquitter?

MARION. J'en ai peur!

Mlle DESOEILLETS. Tu l'aimes encore?

MARION. Oh! parce qu'il m'aime, parce qu'il n'a jamais aimé que moi.

Mlle DESOEILLETS. Lui!... il t'a déjà oubliée.

MARION. Tu crois!.. tiens... sans être aperçue, je voudrais les entendre tous me regretter, faire mon éloge, mon oraison funèbre... S'ils sont ingrats... ah! je n'en aurai que plus d'aversion pour ce monde et pour ces hommes auxquels, malgré moi, je pense toujours!..

Mlle DESOEILLETS. Prends garde de faire quelque imprudence, et de donner l'éveil à ce gros sournois de Dubarail, qui est parmi eux... avec une lettre de cachet contre toi!

MARION. Que dis-tu?

Mlle DESOEILLETS. Vengeance de Richelieu, qui t'accuse d'avoir trempé dans un complot.

MARION. Ce n'est pas vrai... j'ai consolé ceux qu'il persécutait, voilà tout!

Mlle DESOEILLETS. Mais sans avoir voulu rien faire pour le persécuteur.

MARION. Et c'est heureux!.. juge donc! le moyen d'avoir mon pardon là-haut, si j'avais l'amour d'un cardinal sur la conscience!... Mais maintenant, tu le vois, le secret m'est ordonné pour mon double salut.

Mlle DESOEILLETS, *riant*. Ah! ah! ah! te voilà tout-à-fait convertie!... et quand je pense qu'on lira peut-être un jour dans le calendrier.. sainte Marion Delorme!...

MARION.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Ah! quel honneur! cet espoir, ces promesses,
Ont pour mon ame un charme ravissant.

Mlle DESOEILLETS.

Et puis aussi, pour d'autres pécheresses
Quel bel exemple! ah! c'est encourageant;
Toutes voudront, imitant ton courage,
Ainsi que toi gagner le ciel, enfin...

MARION.

Ce qui, je crois, leur plaira davantage,
C'est d'y monter par le même chemin.

SCENE VII.

LES MÊMES, GERVAIS *.

GERVAIS. Mamzelle...

MARION, *effrayée*. Ah!

Mlle DESOEILLETS. C'est Gervais!..

GERVAIS. Ne craignez rien, mamzelle.. ils sont tous là-bas... dans le jardin... ils causent, ils se promenent tristement.. il y a surtout, près de la melonnière, un jeune homme qui se désole!

MARION. Ah! vois-tu!.. je ne sais pas lequel; mais c'est égal, je suis sûre qu'ils sont tous comme ça... (*Ouvrant le carton.*) Tiens! regarde... tout est prêt d'avance pour mon entrée aux Carmélites.

Mlle DESOEILLETS. Comment, déjà!

GERVAIS. Pauvre Mlle Marion!.. religieuse!.. je l'aimais encore mieux de l'autre manière.

MARION. Ah! Gervais... tu sais ce que je t'ai ordonné.. redouble de soins, entends-tu!. offre des rafraîchissemens à ces messieurs.

GERVAIS. Oui, de l'eau et du sucre avec de la fleur d'oranger.

MARION. Non, de ce vin d'Aï, si mousseux, si pétillant, dont ils s'enivraient avec moi!...

Mlle DESOEILLETS *. Tu veux encore leur tourner la tête?

MARION. Je veux savoir ce qu'ils ont dans le cœur... mon vin est indiscret!.. et puis, ce repas qui doit venir de Paris pour eux... Ecoute donc, ces pauvres gens, parce que je ne vis plus, il ne faut pas qu'ils meurent de faim.

GERVAIS. Mais ils ne consentiront jamais... au moment d'un...

MARION, *tirant un papier de sa ceinture.* Si fait... d'ailleurs, c'est une clause de mon testament!

(Elle le met à la glace qui est à gauche.)

AIR *de Lantera.*

Lorsque je vais quitter le monde,
De leur chant que l'écho joyeux
Vienne en ma retraite profonde,
Me répéter, loin de ces lieux,
Qu'en les quittant j'y laissai des heureux.
Dans ce séjour où folâtre déesse,
Autour de moi l'amour les rassembla,
Trouvant encor plaisir, bonheur, ivresse,
Ils croiront tous que je suis encor là.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LE MARQUIS *.

LE MARQUIS, *entrant vivement*. Elle doit être ici encore!..

MARION. Ciel! (*S'arrêtant.*) Il n'est plus temps!..

GERVAIS, *montrant au marquis*. Permettez, monsieur...

LE MARQUIS. Pardon! je savais qu'il y avait ici une compagne, une amie de Mlle Delorme.. (*à part*) elles sont deux!..

* Marion, Gervais, Mlle Desœillets.

* Gervais, Marion, Mlle Desœillets.

** Gervais, Marion, Mlle Desœillets, le marquis.

MARION, *bas*. Je ne l'ai jamais vu!

Mlle DESOEILLETS. Vous ne connaissiez donc pas Marion?

LE MARQUIS. Non, madame... par malheur!.. et j'accourais pour la voir, pour la connaître, quand cette fatale nouvelle..

MARION, *à part*. Pauvre jeune homme!

Mlle DESOEILLETS, *bas à Marion*. Faut-il le renvoyer?

MARION, *bas*. Il ne me connaît pas!... (*A Gervais*.) Va... va veiller à ce qu'il n'en vienne pas un autre!...

(Gervais sort.)

SCENE IX.

MARION, Mlle DESOEILLETS, LE MARQUIS.

LE MARQUIS. Je vous ai dérangées peut-être?

Mlle DESOEILLETS. Au contraire, vous venez à propos, car nous parlions de celle que vous aimiez.

LE MARQUIS. Vous étiez son amie, vous, madame?

Mlle DESOEILLETS. Oui; mais pas autant que mademoiselle.

LE MARQUIS. Ah! vous aussi?

MARION. Un peu; nous étions des amies intimes... sans avoir de secrets l'une pour l'autre; je puis même dire que nous ne nous quittions jamais; elle me disait tout.

LE MARQUIS. Ah! que j'aurais voulu être à votre place!

Mlle DESOEILLETS *, *bas*. Il en aurait appris de belles!

MARION, *de même*. C'est possible! ça ne l'aurait pas ennuyé du moins; (*haut*) mais je ne comprends pas l'intérêt que vous prenez à cette pauvre Marion.

LE MARQUIS. Ah! c'est que vous ne savez pas quel beau rêve j'avais fait! quelles espérances remplissaient mon cœur!..... Mais, je ne sais si je dois vous le dire... vous allez me trouver bien fou, bien insensé!.. J'ai vingt ans...

MARION. C'est un âge bien intéressant; continuez.

LE MARQUIS. Il y a deux mois, j'habitais encore le château de ma mère que je n'avais pas quittée... Surveillé par un gouverneur sévère, je connaissais le monde à peine, mais je l'aimais de loin : j'aimais ses plaisirs, ses gloires, ses fêtes, ses femmes... oh! les femmes! je les aimais toutes!

* Mlle Desœillets, Marion, le marquis.

MARION, *à part*. Il a une belle ame.

LE MARQUIS. Une, surtout, une, dont j'entendais souvent de jeunes seigneurs parler entre eux dans leurs promenades, dans leurs parties de chasse où je les suivais... et qui avaient un double charme pour moi. Celle dont ils vantaient sans cesse la beauté, l'esprit, le cœur, c'était Marion Delorme. A ces éloges qu'ils lui donnaient, aux récits qu'ils faisaient de sa vie si folle, si gaie, je sentais mon cœur battre, le feu me monter au visage; j'étais hors de moi, et le soir, lorsqu'agité, brûlant, le sommeil fuyait ma paupière, je me disais : « Moi aussi, elle m'aimera cette fille si bonne, si charitable! elle ne repoussera pas un cœur qui n'a pas encore aimé... et que je lui donnerai tout entier! Hein? » dites-moi, croyez-vous qu'elle l'eût refusé?

Mlle DESOEILLETS. C'eût été difficile.

MARION. Ce n'était pas dans ses habitudes. (*A part*.) Il est gentil.

LE MARQUIS. Enfin, je quittai le château, j'entrai dans le monde; j'aurais voulu accourir près d'elle; mais il fallait porter ailleurs mon premier hommage, me présenter au roi Louis XIII. Je me rendis au camp où sa majesté me reçut avec une bonté qui fit bien des jaloux et éveilla bien des ambitions; mais je n'étais occupé que d'une chose; j'entendais tous ces jeunes et brillans officiers qui ne juraient que par cette Marion, que rien n'eût pu me faire oublier.

MARION. Il paraît qu'elle avaitd es amis partout.

LE MARQUIS. Aussi, brisant la chaîne qui me retenait auprès du roi, je pris le prétexte d'une mission en Angleterre qui m'était offerte par des gens qu'effrayait ma faveur naissante, et que j'ai acceptée, pour quitter le camp, pour courir à Paris, à Choisy, mettre ma fortune et ma vie aux pieds de celle que je ne devais jamais connaître.

MARION, *émue, lui prenant la main*. C'est bien, c'est très-bien!

LE MARQUIS. Mais, du moins, si elle n'est plus là, vous me parlerez d'elle, ça console un peu; et d'abord, dites-moi, elle était bien jolie?

MARION. Oh! jolie...

Mlle DESOEILLETS. Eh! mon Dieu! si vous tenez à vous en faire une idée, il y a ici quelqu'un qui lui ressemble.

LE MARQUIS. Vraiment?

Mlle DESOEILLETS. A s'y tromper.

LE MARQUIS. Et qui donc?

Mlle DESOEILLETS. Mais, entre vous et moi.

LE MARQUIS. En vérité? oh! laissez-moi vous regarder, vous regarder long-temps.

MARION, *à part*. Ah ça! mais si ça prend cette tournure-là...

LE MARQUIS. Les yeux et la taille aussi, n'est-ce pas?

Mlle DESOEILLETS. Exactement.

LE MARQUIS. Et le caractère?

Mlle DESOEILLETS. Eh! eh!.. pour le caractère...

MARION. Eh bien! quoi?.. le caractère..

Mlle DESOEILLETS, *avec intention*. Elle était vive, emportée...

LE MARQUIS. Vraiment!

MARION. C'est faux! (*A part*.) Si elle va lui donner de ces idées-là. (*Haut, s'emportant*.) Marion emportée! c'est un mensonge; je le nie... et rien que d'entendre cela, je ne me possède plus, je suis hors de moi!.. elle était la douceur même.

Mlle DESOEILLETS. Comme toi.

LE MARQUIS, *regardant Marion*. Oh! tant mieux! tant mieux! cette vivacité est souvent un signe de franchise... c'est une qualité de plus.

MARION, *changeant de ton*. Un peu vive, je ne dis pas; mais pas trop, enfin, comme monsieur l'aime... il s'agissait de savoir la prendre.

LE MARQUIS. Eh! oui, ce devait être facile.

MARION, *à part*. Comme il m'aurait aimée, celui-là! (*bas, à Mlle Desœillets*) emmène-le auprès des autres, méchante.

Mlle DESOEILLETS, *riant*. J'ai voulu éprouver ton humilité chrétienne.

MARION. Adieu, monsieur, adieu.

LE MARQUIS. Vous quitter sitôt!

MARION. Je vous en prie.

(Il salue et va pour sortir.)

Mlle DESOEILLETS *bas, à Marion*. Dis donc, s'il me faisait la cour...

MARION, *de même*. Eh bien?

Mlle DESOEILLETS, *de même*. Ma foi, je ne répondrais pas...

MARION, *de même*. Comment!

LE MARQUIS, *revenant*. Vous me rappelez, madame?

MARION. Non, non, monsieur.

Mlle DESOEILLETS, *de même*. Ecoute donc, tu es morte.

MARION, *de même*. C'est juste.

(Le marquis donne la main à Mlle Desœillets; il se retourne pour regarder Marion; la porte se ferme.)

SCENE X.

MARION, *puis* LE MARQUIS *.

MARION, *le regardant sortir*. Un amour si vrai, si naïf, quand il n'est plus temps! c'est dommage. (*Revenant en scène*.) Ah! laissons cela, ça mènerait trop loin... car il me vient toujours des idées. Dieu! que ça a de peine à s'en aller!

(Elle ouvre le carton que Gervais a apporté. Le marquis a doucement rouvert la porte sur ces dernières lignes, il est entré et la regarde.)

LE MARQUIS, *à part*. Ah! je ne puis la quitter ainsi.. mon cœur me ramène malgré moi.

(Le marquis se tient dans le fond.)

MARION, *prenant la guimpe et le voile*. Voilà donc ce costume qui doit me rapprocher de Dieu!.. une drôle de couleur qu'elles ont choisie là, les Carmélites!

LE MARQUIS, *à part*. Un costume de religieuse!

MARION. Ah! mon Dieu! j'ai une peur affreuse d'être laide avec ça.... Laide!... qu'est-ce que ça me fait à présent?.. et, d'ailleurs, pour des béguines, ça m'ira toujours assez bien. Essayons. Ce pauvre comte, s'il me retrouvait ainsi... ah! je suis sûre qu'il ne voudrait pas me laisser entrer au couvent... ou qu'il y viendrait avec moi.

LE MARQUIS, *à part*. Au couvent!

MARION. Il me semble que je le vois à mes pieds, lui, ou ce jeune homme de ce matin.

LE MARQUIS, *se montrant*. Me voilà!

MARION. Ah!

LE MARQUIS. Oh! ne me repoussez pas! il m'a semblé que vous parliez de moi.

MARION. De vous ou d'un autre.

LE MARQUIS. Oh! de moi plutôt... j'aime mieux ça: écoutez-moi sans vous fâcher. Mon cœur que j'ai conservé jusqu'à présent libre et pur pour celle qui n'est plus, je vous l'offre à vous, et voyez vous, il ne faut pas le dédaigner... il en vaut bien un autre.

MARION. Oh! oui, je vous crois.

LE MARQUIS. Et ce cœur-là certainement je ne le remporterai pas comme je l'ai apporté.

MARION, *à part*. S'il me parle comme ça d'abord, je ne réponds plus de moi; je m'en vais, c'est le plus sûr.

LE MARQUIS, *la retenant*.

AIR *de Turenne*

Restez, restez, car je vous aime!

MARION.

Oh! laissez-moi! je n'entends rien.

LE MARQUIS.

Je vous aime!

MARION. *

Dieu! quel blasphème!

* Le marquis, Marion.

* Marion, le marquis.

Mais c'est égal ça fait du bien,
Ce mot-là fait toujours du bien.

LE MARQUIS.

Ne croyez pas que je vous quitte...
Cédez, car vous serez à moi!

MARION, *à part.*

Lui céder... mais voyez à quoi
On expose une carmélite.

LE MARQUIS. Oh! laissez là ce voile, ce costume : honorez mieux la mémoire de votre amie, en restant dans le monde pour être aimée, pour aimer comme elle.

MARION. Comme elle!.. ah! j'ai bien peur que ça vienne encore.

LE MARQUIS. Ça viendra, oh! oui, madame ou mademoiselle, je ne sais pas.

MARION. Oh! l'un et l'autre se disent.

LE MARQUIS. Restez pour faire des heureux, à commencer par moi.

MARION. Vous allez un peu vite au fait; il n'y a pas de mal, c'est le moyen d'arriver.

LE MARQUIS. Ah! c'est que du moment où l'on m'a dit : voilà les traits de Marion, voilà sa taille, voilà ses yeux... oh! vous l'avez dit vous-même... alors, il m'a semblé que je la retrouvais en vous, que je la voyais... et grâce à cette illusion, elle vivait encore pour moi.

MARION, *à part.* Il appelle ça une illusion, lui!

LE MARQUIS, *lui prenant la taille gaîment.* Ainsi, ma sœur ..

MARION, *se dégageant.* Eh bien! eh bien! (*A part.*) Marion, ma fille, c'est ici qu'il faut du courage.

DUO.

ENSEMBLE.

AIR : *Non, je ne valse pas.* (Amédée de Beauplan.)

MARION.

Non, je n'écoute pas;
Laissez-moi, je vous prie :
Car désormais j'oublie
Les amours d'ici bas!
Le ciel attire tous mes pas,
Il faut que je lui cède, et qu'à ma conscience
J'obéisse en silence...
Non, monsieur, je n'écoute pas!
(*A part.*)
Ah! grand Dieu! quel moment
Pour une Carmélite!
Loin de lui fuyons vite,
Le danger est trop grand!

LE MARQUIS.

Non, ne me fuyez pas,
Ecoutez, je vous prie,
Ma voix qui vous supplie
Je m'attache à vos pas...
Au monde, rendez tant d'appas!
Aux plaisirs, à l'amour, rendez votre existence;
A si douce espérance,
De grâce, ne résistez pas?
Ah! quittez le couvent,
Charmante carmélite;
Revenez et bien vite,
Dans ce monde enivrant.
Le cloître est un séjour de larmes...
Le bonheur est dans les amours.

MARION.

Le monde est un séjour d'alarmes,
Je dois le fuir et pour toujours.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(On entend trois coups frappés dans la main.)

MARION, *à part.* C'est Gervais!.. on vient!..

LE MARQUIS. Que craignez-vous?..

(On frappe le troisième coup.)

MARION. Cette porte!..

LE MARQUIS. Je cours la fermer.

(Il va au fond.)

MARION, *à part.* Ah! quel assaut!.. j'en réchappe!..

(Elle disparaît par la petite porte par laquelle elle est entrée.)

SCENE XI.

LE MARQUIS, FLORENTIN, GERVAIS *portant deux flambeaux.*

FLORENTIN, *repoussant la porte.* Eh bien! qu'est-ce qui est là?.. qui est-ce qui retient la porte?.. Ah! c'est vous?..

LE MARQUIS. Au diable! (*Se retournant.*) Rassurez-vous, je... Eh! mais où donc est-elle?..

FLORENTIN. Qui, elle?

LE MARQUIS. Eh bien! elle!.. cette femme qui était ici à l'instant, et qui est sortie... par où?..

GERVAIS, *posant un flambeau de chaque côté du théâtre, à par.*Ciel!.. (*Regardant la petite porte.*) Il l'a vue.

LE MARQUIS. Mais je la retrouverai!.. oui, il le faut... Je sens que j'ai besoin de la revoir... Je ne puis plus me passer d'elle... Je l'aime!

FLORENTIN. Dites donc, si vous n'êtes pas fou, je viens vous chercher pour vous mettre à table avec ces messieurs.

LE MARQUIS. A table!.. ici!.. dans un pareil moment!.. quelle indignité!..

FLORENTIN. Oui, n'est-ce pas?.. c'est une indignité!.. un jour comme celui-ci, boire du vin de Champagne!.. et le mien encore!.. La Desœillets a prétendu que c'était une idée de Marion... C'est possible, elle en avait de si baroques!

LE MARQUIS, *qui cherchait au tour de lui, revenant.* Vous dites?..

FLORENTIN. Et M. de Gerdy s'est écrié qu'il fallait respecter la volonté de ma cousine... Il y a eu entraînement général.

LE MARQUIS, *à part.* Mlle Desœillets.. M. de Gerdy... ils doivent savoir...

(Il remonte.)

FLORENTIN, *le suivant.* Et si vous voulez boire à la santé de la défunte.

LE MARQUIS. Imbécile!

(Il sort vivement.)

FLORENTIN. Hein?.. Qu'est ce qu'il a dit?..

GERVAIS. Il a dit imbé...

FLORENTIN. Je l'ai bien entendu... tais-toi... c'est très-joli..... on me traite de... (*montrant Gervais*) ce qu'il allait dire, et ils boivent le vin de la succession!..... sous prétexte qu'ils pleurent ma cousine!

GERVAIS. Mais vous vous êtes mis à table avec les autres...

FLORENTIN. Certainement, et j'ai mangé malgré ma douleur, j'ai mangé beaucoup pour ne pas tout perdre!.. c'est toujours ça de sauvé... ivrogne!..

GERVAIS. Dam! mamzelle Marion avait ordonné par son testament...

FLORENTIN. Il n'y a pas de testament... il ne peut pas y avoir de testament!..

GERVAIS. Si vous cherchiez bien...

FLORENTIN. Oui, dans sa chambre, par exemple!.. je ne veux pas y aller!.. Hier au soir, j'y cherchais quelque chose, dans un tiroir... et, tout-à-coup... Voilà que derrière moi, je crois entendre... Ah! ça m'a fait un effet... j'en ai eu froid à la plante des pieds!.. et en m'approchant d'une glace de Venise... comme celle-ci... (*Apercevant le papier que Marion y a mis.*) Qu'est-ce que c'est que ça?.. ce papier?..

(Il le prend)

GERVAIS. Dam! je ne sais pas... peut-être le testament.

FLORENTIN, *l'ouvrant.* Le?.. grosse bête!.. qui est-ce qui l'aurait... (*Le refermant vivement.*) Ciel!

GERVAIS. Hein?.. c'est ça?

FLORENTIN. Non!.. non!.. Allez-vous-en...

GERVAIS. Mais...

FLORENTIN. Hein?

GERVAIS. Tout de suite.

(Il sort.)

SCENE XII.

FLORENTIN, *et ensuite* MARION.

FLORENTIN, *seul et avec mystère.* Un testament!.. Ça m'a remué le cœur de fond en comble!.. je n'y vois pas... je n'ose pas lire... je vous demande un peu... quelle idée!.. Si elle s'est avisée de faire un legs à chacun de ceux qu'elle a aimés... qu'est-ce qu'il me restera!.... (*Prenant le flambeau qui est à gauche.*) Oh! non, c'est impossible!.. D'ailleurs, je le tiens!.. (*Lisant.*) « Article premier, » (*S'arrêtant.*) Ah! voilà que j'ai encore froid à la plante des pieds!.. (*Il tient le flambeau d'une main et le testament de l'autre.*) Voyons l'article premier.

MARION, *entr'ouvant la petite porte.* Je puis... (*apercevant Florentin.*) Ciel!

(La porte se referme vivement.)

FLORENTIN, *se retournant au bruit.* Hein!. qu'est-ce que c'est?.. Ah! que je suis bête! que je suis bête!.. (*Lisant.*) « Article pre-» mier: Quant à mon cousin Florentin-» Médéric Delorme... » (*S'interrompant.*) C'est mon affaire... J'étais bien sûr que j'y serais... (*Lisant.*) « Je ne lui donne rien » du tout!.. » (*Furieux.*) Tout ça!.. Je n'accepte pas!.. je ne veux pas de ce testament-là!.. il est faux! faux! le testament... faux!.. Et morbleu! je suis chez moi, j'ai le droit d'incendie!.. au feu le test...

(Il l'approche de la bougie.)

MARION, *en dehors.* Infâme!

FLORENTIN, *tremblant.* Qui est là?.. qui est là?.. Il m'a semblé!.. (*Il fait quelques pas tenant toujours le testament et le flambeau, et regardant à droite et à gauche.*) J'ai certainement entendu... (*Arrivé devant la glace il pousse un cri.*) Oh!.. (*Se rassurant.*) Non, non... c'est moi... moi dans cette glace... (*Il rit.*) Imbécille!.. je me fais rire moi-même... Ce sont mes oreilles qui ont corné!.. Il n'y a pas ici une créature vivante, pas un... pas un animal quelconque... je suis seul... Voyons encore... (*Lisant.*) « Article premier. » gueux d'article!.. « Je ne lui donne rien du tout... » (*S'interrompant.*) La donation est exactement la même... (*Lisant.*) « Article deux, » mes diamans à la Desœillets... » (*S'interrompant.*) Voleuse!.. (*Lisant.*) « Article « trois, ma maison à... » (*Avec colère.*) mais c'est une infamie!.. je suis pillé!.. Il n'y a donc plus de lois de la nature et du sang!.. corbleu! ventrebleu! cette fois il y passera!..

(Il l'approche encore de la bougie.)

MARION, *de même.* Coquin!

FLORENTIN, *tremblant.* Ah! Dieu!... Ciel!.. Décidément, il y a ici quelqu'un. (*Marchant du côté de la petite porte.*) Qui que vous soyez... parlez...

(Il regarde du côté opposé.)

MARION. Scélérat!..

FLORENTIN, *tombant assis.* Ah!.. qui va là?. Au secours!.. à la garde!.. je suis assassiné! (*Il a laissé échapper le flambeau et le testament.*) Je suis mort!

SCENE XIII.

LE MARQUIS, DUBARAIL, GERDY, FLORENTIN, DE VARDES, PLUSIEURS GENTILSHOMMES, *tous très-animés et déjà un peu gris, excepté le marquis. Ils tiennent tous leur verre, et ont la serviette à la boutonnière.* DOMESTIQUES, GERVAIS, *portant des flacons et des verres.*

TOUS. Qu'est-ce que c'est? que se passe-t-il ?

DUBARAIL, *apercevant Florentin.* Ah ! mon Dieu ! comme il est pâle !

GERDY, *riant.* Ah ! ah ! ah ! l'héritier !

DUBARAIL, *apercevant le testament qui est à terre.* Tiens ! ce papier qui est là !..

FLORENTIN, *le ramassant vivement.* C'est à moi !.. à moi seul!.. ça me regarde !..

(Il le met dans la poche de sa veste.)

GERDY. Ah ! ah ! ah !.. a-t-il une drôle de figure, le commis aux gabelles !.. (*A un de ceux qui sont près de lui.*) Regarde donc, Dubarail.

(Ils rient tous; Florentin s'efforce de faire comme eux.)

LE MARQUIS, *à part.* Et impossible de savoir...

DUBARAIL. C'était bien la peine de nous déranger... maladroit !.. au milieu de ce souper délicieux , de ces bouteilles pétillantes, dont la fumée m'a porté à la tête!

GERDY. Et moi aux jambes!.. Du champagne, morbleu! et buvons à Marion.

DUBARAIL. Oui, c'est cela!

TOUS. A Marion!

CHOEUR.

AIR *de la Salamandre.*

Honneur, honneur à sa mémoire!
Buvons, buvons à sa santé !
Le dernier trait de son histoire
Mérite l'immortalité.

FLORENTIN, *tendant son verre.* A boire! à boire!.. j'ai besoin de boire énormément..(*a part*) ça me remettra!..

LE MARQUIS. Et c'est elle qui l'a voulu! Ah! sans cela, je briserais leurs verres!

GERDY. Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc le petit?.. qui ne boit pas... mais c'est une idée de Marion!.. une idée sublime!.. et nous serions des lâches, à jamais déshonorés dans le cabaret de Mignot, si nous n'exécutions pas sa volonté!..

DUBARAIL. Pauvre fille!.. elle a voulu être pleurée en larmes de... de Champagne!

(Ils rient tous.)

GERDY. Et nous mettre en verve pour faire son oraison funèbre!

(Ils rient et boivent.)

DUBARAIL. Ah! oui, l'oraison funèbre.. elle serait bouffonne!

GERDY.

AIR : *L'un de ses frères.*

Allons, remplissez mon verre
A Marion !... sans orgueil
On peut la pleurer, j'espère.
Tout Paris doit être en deuil!
Elle était tendre et fidèle ;
Mais à plusieurs à la fois ,
Et pour un qu'aimait la belle ,
Elle n'en trompait que trois !
La voilà!
Toute son histoire est là.

TOUS.

Elle était tendre et fidèle, etc.

GERDY, *montrant un des convives.* Demandez à de Vardes, qu'elle a ruiné.

TOUS, *riant.* Ah! ah! ah!..

DE VARDES. Certainement!..

DUBARAIL. Ce n'est pas comme moi, messieurs... on m'aime pour mes seuls avantages personnels.

GERDY. Quoi! vraiment!... toi aussi!...

GERVAIS, *à part.* Si elle écoute... c'est aimable!

DUBARAIL, *avec suffisance.* Oh! moi, je n'ai pas été quitté comme toi!

GERDY. Quitté... ah! ah! ah ! voilà son billet.. j'aime mieux un verre de champagne... Qui veut le billet de Marion?.. billet payable à vue.

TOUS. A moi! à moi!..

LE MARQUIS. A moi, monsieur!..

(Dubarail le prend.)

DUBARAIL. Moi, je le prends... pour amuser le cardinal... Et la lettre de cachet en blanc?..

GERDY, *la prenant.* Eh bien! donnant donnant, elle pourra me servir contre le premier chartreux qui voudra me faire rentrer en cage. Ah ça! mais, l'héritier... il ne dit rien!... c'est le mieux partagé... elle lui laisse sa fortune .. c'est-à-dire notre fortune!

(Ils rient.)

FLORENTIN, *tout-à-fait gris.* Ah ! bien oui, l'héritage!.. je ne m'en moque pas mal!.. je m'en moque comme de ça! *(il boit)* je le prends... parce que ça me revient de droit!... de droit!... Mais, du reste, une fortune dont la source est si... si équivoque!...

GERDY. Il appelle ça équivoque, lui!

(Ils rient.)

DUBARAIL.

(*Même air.*)

Des créanciers la cohorte
L'égayait à ses dépens !
On les jetait à la porte...
Moins heureux que les amans.
Si l'on eût pris chaque plume
Dont on paya sa bonté,
Elle aurait eu pour costume
Celui de la vérité !
La voilà !
Toute son histoire est là !

TOUS, *en chœur*.

Si l'on eût pris chaque plume, etc

LE MARQUIS. Oh ! ma patience est à bout !

DUBARAIL. Allons, tout le monde fait chorus ! éloge général... à sa santé. (*Elevant la voix.*) A la plus aimable fille de Paris !

GERDY, *de même*. Au cœur le plus tendre... et le plus... commode !

DE VARDES, *de même*. A la friponne la plus adroite !

FLORENTIN. A la cousine la plus marâtre !

TOUS. A Marion !

(Les portes du fond s'ouvrent ; le fond n'est éclairé que par la scène ; Marion paraît toute en blanc.)

SCENE XIV

Les Mêmes, MARION*.

MARION. La voilà !

TOUS, *poussant un cri*, *et immobiles*. Ah !...

(L'air du muletier jusqu'à la fin de la scène.)

LE MARQUIS. Grand Dieu !

GERDY. C'est elle !

DUBARAIL. Est-ce un rêve ?

FLORENTIN. Je suis mort !

(Marion s'est avancée d'un pas assuré, saisit le verre de Dubarail, le jette au loin ; puis, d'un ton solennel.)

MARION. Silence !...

(Ils reculent.)

GERDY, *stupéfait*. Oh ! je suis ivre !..

FLORENTIN. Mes jambes flageolent.. flageolent...

MARION, *à Gerdy*, *avec force*. Honte à toi, comte de Gerdy ! qui n'a pas craint de présider une orgie le jour de mes funérailles... (*mouvement du comte*) chartreux manqué !.. (*Pendant qu'elle parle, Dubarail s'est approché d'elle et va la toucher pour s'assurer de sa présence. Elle le regarde, il s'éloigne en tremblant.*) Pour toi, valet du diable déguisé en cardinal, tu as osé leur dire que Marion s'était abaissée jusqu'à toi !.... mensonge !.... s'il n'y avait sur la terre d'autres hommes que ton maître et toi, la charité chrétienne ne m'aurait pas damnée !. (*A Florentin.*) Toi, mon héritier Delorme, coquin maigre et affamé, ah ! tu trouves que la source de ma fortune est équivoque... (*Florentin se laisse tomber à genoux.*) Eh bien ! rassure-toi, tu ne l'auras pas !

FLORENTIN. Mer... merci.

MARION. Et maintenant, adieu, beaux don Quichottes, si pâles et si tremblans !.. on m'attend pour mes funérailles, et s'il en est un seul parmi vous, qui soit digne encore d'y paraître !.. (*jetant son gant*) à lui de me venger !

LE MARQUIS, *le ramassant vivement sans être remarqué*. A moi !

TOUS, *suivant Marion qui va pour sortir en reculant*. Marion ! Marion !..

(Elle s'arrête, ils reculent.)

MARION. Adieu !..

FLORENTIN. Adieu, cou... cousine.

(Elle disparaît.)

* Le Marquis, Dubarail, Marion, Gerdy, Florentin.

SCENE XV.

Les Mêmes, *excepté* MARION.

GERDY. *comme un homme qui s'éveille*. Je suis encore glacé de surprise et d'effroi !.. Mais, non, ce n'est pas un rêve...

(Il se précipite sur les portes du fond, les ouvre et sort.)

TOUS. C'est elle !.. c'est elle !..

LE MARQUIS. *à part*. Oh ! oui... c'est elle !..

FLORENTIN. Ouf !.. j'ai la fièvre !

DUBARAIL. Là !.. à cette place...

GERDY, *rentrant*. Personne ! rien !.. cependant, il est impossible que l'ivresse seule...

LE MARQUIS, *gaîment*. Eh bien ! messieurs, vous ne buvez plus ?... vous qui tout-à-l'heure étiez d'une gaîté...

GERDY*. *courant à lui*. Mais, vous, monsieur, vous, qui aviez toute votre raison... vous l'avez vue, n'est-ce pas ?. vue comme nous tous ?

(On l'entoure.)

LE MARQUIS, *riant*. Vu ?.. qui ?..

GERDY. Eh bien ! elle !..

TOUS. Marion Delorme.

LE MARQUIS. Hein ! plaît-il ?..

DUBARAIL. Cette femme !...

GERDY. Cette apparition ?..

FLORENTIN. Ce fantôme tout blanc ?..

LE MARQUIS. Une ombre.. un fantôme ?

* Dubarail, le Marquis, Gerdy, Florentin.

(*partant d'un éclat de rire*) ah! ah! ah!... allons, messieurs, je vois que le vin de Champagne produit de merveilleux effets. A boire donc!

GERDY. Et son gant qu'elle a jeté?..

LE MARQUIS, *regardant aussi*. Son gant, où donc?.. racontez-moi cela... ce doit être charmant!

GERDY, *avec force*. Je l'ai vue!

DUBARAIL, *de même*. Je l'ai entendue!

GERDY. Et à moins qu'à l'instant même, je ne voie, de mes yeux, passer...

SCENE XVI.

LES MÊMES, Mlle DESOEILLETS *.

Mlle DESOEILLETS. Messieurs, le convoi va bientôt se mettre en route.

TOUS. Le convoi!

Mlle DESOEILLETS, *à part*. Oh! sont-ils pâles!...

DUBARAIL. Le convoi!..

Mlle DESOEILLETS. N'est-ce pas pour cela que vous êtes venus? on vous attend!..

GERDY. Ah! c'est à en devenir fou!

FLORENTIN. C'est abrutissant!

DUBARAIL **. Eh bien! mes amis, morte ou vive, il faut s'assurer de Marion... nous avons une revanche à prendre!

GERDY. Oui! oui!... et quand nous devrions briser toutes les portes!..

Mlle DESOEILLETS, *à part*. Grand Dieu!

LE MARQUIS. Vous voudriez?..

DUBARAIL, *avec ironie*. Oh! moi, voyez-vous, elle m'a dégrisé, je ne crois pas aux revenans... J'ai vu là-bas, une voiture, sans doute destinée à sa fuite, nous allons voir.

Mlle DESOEILLETS, *a part*. Ah mais, ça se gâte! ça se gâte!

CHOEUR.

AIR *des Huguenots*.

De ce tour pendable
Certes elle est capable;
Cherchons la coupable
Dans cette maison.
Allons, du courage!
Bientôt, je le gage,
De ce badinage
Nous aurons raison.

(*Ils sortent tous par le fond; le marquis les suit et revient.*)

* Le Marquis, Dubarail, Mlle Desœillets, Gerdy, Florentin.

** Le Marquis, Mlle Desœillets, Dubarail, Gerdy, Florentin.

SCENE XVII.

LE MARQUIS, Mlle DESOEILLETS, GERVAIS.

Mlle DESOEILLETS, *à Gervais*. Ferme les portes. (*Revenant*.) Elle est perdue!

LE MARQUIS, *redescendant vivement*. Vous le voyez, les momens sont précieux.

Mlle DESOEILLETS, *effrayée*. Monsieur!.. que dites-vous?

LE MARQUIS. Qu'elle se fie à moi... nous la sauverons.

Mlle DESOEILLETS. Mais...

LE MARQUIS. Ne pensez pas me tromper, moi!.. et que craignez-vous?.. je l'aime.

Mlle DESOEILLETS. Oui, oui, je vous crois, et c'est très-bien... (*à Gervais*) Vite, à ton poste... et préviens-nous.

(Elle va à la petite porte et frappe doucement.)

GERVAIS. Oui, mamzelle... le signal.

(Il sort.)

SCENE XVIII.

Mlle DESOEILLETS, MARION, LE MARQUIS.

Mlle DESOEILLETS. Marion! Marion!

(La porte s'ouvre.)

MARION, *sortant*. Me voici!

LE MARQUIS. C'est elle! ah! mon cœur me le disait bien.

MARION, *apercevant le marquis*. Ciel!

(Elle veut rentrer.)

LE MARQUIS, *lui prenant la main*. Ah! je vous tiens; vous ne m'échapperez plus.. vous n'êtes pas une ombre.

Mlle DESOEILLETS. Ne crains rien, il est des nôtres, et amoureux, par-dessus le marché.

MARION. Vrai! je ne demande pas mieux. (*Ecoutant*.) Chut! j'ai cru entendre...

Mlle DESOEILLETS. Non, rien; mais tu t'es perdue, et Dubarail furieux est allé prévenir ses pourpoints noirs, gibier de Satan.

MARION. Pas possible!.. mais alors, partons, partons; la voiture doit nous attendre.

LE MARQUIS, *à la fenêtre*. N'y comptez plus, il s'en empare.

MARION. Ah! mon Dieu! comment nous rendre aux Carmélites?

LE MARQUIS. Vous y pensez encore !... est-ce que vous avez toujours de la vocation ?

MARION. Oh ! beaucoup moins ; ça baisse, ça baisse ; votre amour m'a porté à la tête et au cœur. Ah ! j'ai bien envie de me venger d'eux tous à mon ancienne manière... et à la barbe du cardinal.

Mlle DESOEILLETS. Ce serait plus gai.

LE MARQUIS. Oui, vengez-vous ; partez avec moi pour l'Angleterre.

MARION. Ma foi ! l'Angleterre avec vous, la Bastille avec Dubarail, ou le couvent toute seule... va pour l'Angleterre.

LE MARQUIS. Vrai ?

Mlle DESOEILLETS. Bien ! mais si l'on t'arrête ?

MARION. Maudite lettre de cachet !

LE MARQUIS. Eh ! mais attendez donc ! cette lettre de cachet, il l'a donnée au comte de Gerdy, en échange d'un certain billet d'amour...

MARION. Ah ! oui, j'ai entendu... mon billet au porteur, dans les mains de ce Dubarail.

LE MARQUIS. Soyez tranquille... je cours les rejoindre, le comte et lui... il faudra bien qu'ils me remettent et cette lettre et ce billet... ou je les tuerai tous les deux !

Mlle DESOEILLETS. Tous les deux !

MARION, *le retenant.* C'est qu'il est tout-à-fait aimable. (*On entend les trois coups.*) Le signal !

Mlle DESOEILLETS, *écoutant.* Chut ! c'est de Gerdy.

LE MARQUIS. Ah ! je vais...

MARION, *qui est près de la table.* Non, restez. (*Elle souffle la bougie.*) Et taisez-vous.

(Elle retient le marquis. Mlle Desœillets se tient du côté opposé ; et, au même moment, Gerdy paraît au fond. Il fait nuit.)

SCENE XIX *.

LES MÊMES, GERDY.

GERDY. Eh ! mais, il me semblait avoir vu de la lumière. (*Marion tousse doucement.*) Ah ! il y a quelqu'un ici.

MARION. On n'entre pas.

GERDY. Marion ! c'est toi.

MARION. Comte, sortez, sortez !

GERDY. Non, non ; oh ! je n'ai plus peur, et je ne suis pas fâché de m'assurer par moi-même que tu n'es pas un fantôme.

MARION. Non pas pour vous, sans doute, car je voulais vous mettre dans ma confidence... mais vos amis.

GERDY, *riant, et approchant toujours.* Sois tranquille ; ils n'osent pas approcher d'ici, ils voient des spectres partout... et nous venons de jeter ton héritier ivre-mort, au milieu des apprêts funèbres... ah ! ah !

MARION, *riant.* Ah ! ah ! ah !

(Mlle Desœillets étouffe un éclat de rire.)

GERDY, *prenant la main du marquis.* Ta main ! ah ! je la tiens.

MARION. Laissez-moi.

(Le marquis retire sa main et passe à la gauche de Marion.)

GERDY. Quel tour tu nous as joué, friponne !.. Te faire passer pour morte..! au risque de me faire mourir de chagrin.

MARION. Ah ! fi ! vous sentez le vin de Champagne.

GERDY. C'était pour m'étourdir... ta main, ta jolie main, que je la baise mille fois.

MARION, *lui donnant la main du marquis.* Me traiter ainsi, moi ! qui vous avais écrit un si joli billet. Tenez, monsieur, c'est plus que vous ne méritez

GERDY, *allant pour embrasser la main qu'il tient.* Mais comme tu t'es vengée !.. quel air de mépris ! ah ! tu me pinces.

(Le marquis retire sa main.)

MARION. Et ce billet, qu'en avez-vous fait ? vous l'avez remis à un fat, à un misérable !

GERDY. Que diable veux-tu ? je ne croyais plus au paiement, et j'ai eu en échange une lettre de cachet en blanc, pour faire rejeter dans son couvent le premier chartreux qui en voudrait à ma liberté, que je veux garder pour toi.

MARION. Une lettre de cachet ?.. je n'y crois pas.

GERDY. Ma parole d'honneur !

MARION. Si j'en étais sûre !

GERDY. La voilà... (*Elle le prend.*) Et comme entre nous, tu ne tiens pas à avoir l'autre billet pour t'acquitter...

MARION, *tendant la main au marquis.* Si fait !

(Le marquis met un genou à terre, et baise la main de Marion.)

GERDY, *voulant la prendre dans ses bras.* Oh ! Marion, vas-tu faire la cruelle pour la première fois de ta vie !.. Allons, aie pitié de moi, j'embrasse tes genoux.

(Il tombe à ses pieds ; Marion se retire ; la porte du fond s'ouvre, et la lumière paraît.)

* Mlle Desœillets, Gerdy, le marquis, Marion.

SCENE XX.

LES MÊMES, DUBARAIL, GERVAIS, *portant de la lumière*, LES JEUNES SEIGNEURS, UN EXEMPT *et ensuite* FLORENTIN *.

DUBARAIL, *tenant Gervais par le collet*. Ah! drôle! tu fais le pied de grue?

(De Gerdy se voit à genoux devant le marquis, qui part d'un grand éclat de rire, ainsi que Marion et Mlle Desœillets.)

GERDY, *regardant autour de lui*. Hein? quoi? qu'est-ce que cela signifie?

(Le marquis se relève.)

DUBARAIL, *à Gerdy*. Qu'est-ce que vous faites là, mon cher?

(Gerdy se lève furieux.)

Mlle DESOEILLETS, *riant*. Il baisait la main de monsieur... ah! ah! ah!

MARION, *au fond*. Entrez, messieurs, entrez.

TOUS. C'est elle!

MARION. Oui.. c'est moi.

AIR : *Qui n'a pas vu, etc.*

Vers le plaisir je reprends mon essor!
De mes péchés j'étais triste et contrite,
Et me voilà prête à pécher encor!
Pour vous, ingrats, Marion ressuscite;
Un feu nouveau vient de me ranimer;
Dieu que j'aimais, toujours tendre et volage,
Pardonne au cœur qui se laisse enflammer;
Ah! n'est-ce pas l'honorer... que d'aimer
Ce qu'il a fait à son image?..

DUBARAIL, *à Gerdy*. Ma lettre de cachet! vite!

FLORENTIN, *dans la coulisse*. Ah! mon Dieu! au secours! laissez-moi.

TOUS. Qu'est-ce donc?

FLORENTIN, *entrant, pâle, défait et épouvanté*. Sauvez-moi! au secours!

Mlle DESOEILLETS. Qu'avez-vous?

FLORENTIN **. Ah! c'est vous tous! défendez-moi... Si vous saviez... j'étais tombé en défaillance... de peur... et on m'avait jeté au milieu des... Quand le cortége a voulu partir... personne... et en l'absence de l'autre... de Marion... on me tirait déjà par les pieds.

TOUS, *riant*. Ah! ah! ah!

FLORENTIN. Oui, riez... si je ne m'étais pas réveillé en sursaut, ils allaient m'enterrer à la place de...

MARION, *qui a écrit pendant ce temps-là, lui frappant sur l'épaule*. On n'enterrera personne.

FLORENTIN, *la regardant, et poussant un grand cri*. Ah! (*Fuyant à l'extrémité du théâtre à gauche*.) Ma cou... cousine!

* Mlle Desœillets, Gerdy, Marion; le marquis, Dubarail.

** Mlle Desœillets, Gerdy, Florentin, le marquis, Marion, Dubarail.

MARION, *tenant le milieu du théâtre*. Je vous fais mes adieux à tous... avant de partir.

DUBARAIL. Pour la Bastille.

L'EXEMPT, *à Dubarail*. La voiture est prête.

MARION, *à Dubarail*. Merci de l'attention. (*A l'exempt*.) Monsieur l'exempt, voici une lettre de cachet, signée Richelieu; tenez, vous connaissez la griffe... (*à part*) du diable! (*Haut*.) Exécutez l'ordre qu'il vous donne de reconduire à l'instant, à son couvent, frère Adrien, comte de Gerdy.

GERDY, *riant*. Qui? moi! aux Chartreux? quelle folie!

MARION, *gaîment*. Je t'en ai fait sortir, il est juste que je t'y renvoie.

GERDY. Non, permettez... grâce au billet que Dubarail va me rendre...

(Dubarail tient le billet.)

MARION, *effrayée*. Mon billet! ah!

LE MARQUIS. Non, il va le déchirer.

DUBARAIL. Permettez, il ne s'agit pas...

LE MARQUIS, *avec fermeté*. Vous allez le déchirer... et à ce prix, j'obtiendrai votre grâce.

DUBARAIL, *souriant*. Ma grâce!

LE MARQUIS, *à demi-voix*. Oui, du cardinal, qui pourrait bien punir, à ma recommandation, un agent maladroit et indiscret.

DUBARAIL, *changeant de ton*. Monsieur, monsieur... mais qui êtes-vous donc, enfin?

LE MARQUIS, *donnant la main à Marion*. Henri d'Effiat, marquis de Cinq-Mars.

(Dubarail, sans mot dire, déchire le billet.)

MARION. Un marquis! c'est égal, je l'aurais aimé sans ça.

CHOEUR.

AIR *des Huguenots*.

Nous pleurions sur elle;
Mais, toujours plus belle,
Au plaisir fidèle,
Enfin la voilà...
Elle prend la fuite;
Mais l'amour, bien vite,
Aux lieux qu'elle quitte
La ramènera.

MARION, *au public*

AIR :

Pour échapper à la vengeance
D'un ministre, d'un cardinal,
Il me faut donc quitter la France...
La France... et le Palais-Royal !...
Ce soir, hélas! je pars pour l'Angleterre,
De Richelieu tel est l'ordre en ce jour;
Mais il suffit d'un ordre du parterre,
Et, dès demain, je serai de retour.

REPRISE DU CHOEUR.

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, No 46, AU MARAIS.



LE MUET D'INGOUVILLE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par MM. Bayard, Davesne et Bouffé,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 5 OCTOBRE 1836.



PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE ROUVRAY, conseiller à la cour des Comptes, et député de l'arrondissement où se passe l'action	M. Ferville.
Mme DE ROUVRAY, sa belle-sœur	Mme Julienne.
MARIE, fille de Mme de Rouvray.	Mlle E. Sauvage.
HENRI, fils de M. de Rouvray.	M. Davesne.
GEORGES, orphelin muet	M. Bouffé.
MARTIGNÉ, intendant de Mme de Rouvray	M. Klein.
TOBY, compagnon d'enfance de Georges	M. Sylvestre.
CHRISTOPHE, fermier	M. Bordier.
PIERRE, autre fermier.	
Fermiers, Fermières.	
Un Domestique.	

La scène se passe à Ingouville, dans le château de Mme de Rouvray.

Note des Auteurs. Le rôle de *Georges* n'appartient à aucun emploi. Messieurs les directeurs des théâtres de province le distribueront à la personne (homme ou femme) qui aura, selon eux, les qualités nécessaires pour le jouer.

S'adresser, pour la musique de cette pièce, et pour celle de tous les ouvrages qui composent le Répertoire du *Gymnase-Dramatique*, à M. Heisser, bibliothécaire au théâtre, ou à M. Ferville, correspondant des spectacles, rue Poissonnière, n° 33.



ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la salle basse d'une grande maison. Porte et fenêtres au fond, et portes latérales; sur le devant, à gauche de l'acteur, une table avec des cartons, registres, etc. Sur le premier plan, du même côté, la porte du cabinet de M. Martigné, qui est assis à la table.

SCENE PREMIERE *.

MARTIGNÉ, *à la table*, TOBY, CHRISTOPHE, PIERRE ET PLUSIEURS FERMIERS.

CHOEUR.

Air : *Musique de M. Hormille.*

De notre exactitude
Vous d'vez être content;
Car j'avons l'habitude
De bien payer comptant.

De plus d'un jour d'orage,
Dont nous nous chagrinons,
D'autres profitent, je gage,
Pour faire leurs moissons.

De notre exactitude, etc.

MARTIGNÉ. Ma foi, vive la Saint-Martin!.. c'est une belle chose que le terme des fermages, quand les loyers rentrent bien.

TOBY. Oui, père Martigné, une belle chose... quand la moisson est dans la grange, et l'argent dans le sac... mais lorsque les blés sont grêlés, et les poches

* Les acteurs sont inscrits, en tête de chaque scène, comme ils doivent être placés sur le théâtre : le premier inscrit tient toujours en scene la gauche du spectateur, et ainsi de suite.

vides, la Saint-Martin est la fête du diable.

TOUS. Ah ! c'est vrai... c'est vrai.

CHRISTOPHE. C'est une mauvaise année qui ruine tout le monde.

TOBY. Excepté ceux qui en font leur profit.

MARTIGNÉ. Comment cela ?

CHRISTOPHE. Parbleu ! les usuriers, donc.

TOUS. Oui, oui.

CHRISTOPHE. Ils savent mieux que nous ce que nos terres rapportent.

TOBY, *à demi-voix*. Chut ! ne parlez pas d'usuriers ici, ça le fâcherait... (*A Martigné.*) Ce n'est pas pour vous qu'on dit cela, père Martigné.

MARTIGNÉ.

AIR : *Quel est plus noble et plus sublime.*

Eh ! mais, expliquez-vous, de grâce !
Dirait-on pas que j'ai des torts ?

TOBY, *à part.*

Assez comme ça.

MARTIGNÉ.

Que dans ma place,
J'ai le cœur sec....

TOBY, *à part.*

Comme le corps.

MARTIGNÉ.

Vous savez, à vous, quoi qu'il coûte,
Tout l'intérêt que mon cœur prend.

TOBY.

Nous le savons très-bien, sans doute ;
De l'intérêt à douz' pour cent.

MARTIGNÉ. Vous dites...

TOBY. Si vous accordiez un délai d'un mois ?

MARTIGNÉ, *se levant et venant auprès de Toby*. Un délai... je ne suis pas le maître. Ah ! mes pauvres amis, c'est une rude tâche que celle de régisseur de grande maison... D'ailleurs ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser.

TOBY. A qui alors?.. personne n'est ici... il n'y a que M. Georges... mais lui, il ne peut rien.

MARTIGNÉ, *se rassurant*. Et c'est heureux !.. si on le laissait faire, il se permettrait des airs de maître... un petit sot, que les bontés de feu M. de Rouvray ont sauvé de la misère, après un de ces naufrages si fréquens sur nos côtes.

TOBY. Et était-il gentil alors ! moi qui n'étais qu'un enfant aussi, je me le rappelle, quand il nous racontait comment il a perdu sa mère...et la parole!.. la frayeur, le saisissement !.. un vrai coup de foudre, quoi !.. muet, tout d'un coup !

CHRISTOPHE. Pauvre enfant !

TOBY. Fallait le voir, nous faisant comprendre à sa manière qu'une grosse vague avait emporté sa mère, en passant pardessus le vaisseau... il n'avait pas besoin de parler, allez... car ses gestes, sa figure, vous disaient tout ça, et avec tant de chagrin, que malgré nous, nous pleurions tous... et tenez, rien qu'en vous le racontant, je pleure encore... Ah ! que c'est bête ! (*A Martigné.*) Et vous aussi.

MARTIGNÉ. Oui, oui ; mais il est bien heureux qu'il se soit trouvé sur le même vaisseau un brave négociant qui eut pitié de lui, l'amena dans sa maison pour être le compagnon des jeux de sa fille, encore enfant comme lui... et plus tard, le laissa profiter des mêmes leçons... quelle faiblesse !

TOBY. Aussi, il sait tout... le dessin, la musique, l'écriture !.. C'est lui qui aide le père Martigné.

MARTIGNÉ. Ce n'est pas vrai... je n'ai pas besoin qu'on m'aide... un joli caissier que madame aurait là !.. un petit dissipateur qui n'a jamais le sou. A peine a-t-il touché sa rente qu'elle est dépensée.

TOBY. Dites donnée !.. Dam ! il n'sait pas faire valoir son argent.

MARTIGNÉ. Tant pis pour lui.

CHRISTOPHE. Il a donc de l'argent, M. Georges ?

TOBY. Oh ! peu de chose... De l'or que sa mère avait reçu de Paris avant de s'embarquer, et que M. de Rouvray plaça à cinq pour cent. (*Regardant Martigné.*) A cinq, père Martigné... et voilà comme Georges est rentier.

MARTIGNÉ. Oui... un argent dont la source est fort équivoque. Car enfin, qu'est-ce que c'était que la mère de ce petit drôle ?

TOBY. Sa mère !.. c'était une brave fille !.. je l'ai connue, moi, c'te pauvre Thérèse Valin... Nous étions du même village... c'était çà une jolie femme !.. une bouche... des yeux... vous pouvez le voir au portrait que M. Georges a toujours à son cou... Elle était trop jolie... c'est ça qui a fait son malheur ! mais elle avait du cœur !.. et c'est pour cacher sa honte, qu'elle passait en Amérique... Hein ! y en a-t-il beaucoup qui passent en Amérique?.. Le seul coupable, c'est celui qui l'a séduite, et qui, après ça, l'a abandonnée, et est parti sans qu'on ait su qui il était, ni où il était... aussi Georges, sans le connaître, le déteste... car c'est un brave garçon, lui !.. (*à Martigné*) et si jamais il vous remplace, il aura pitié du pauvre monde.

TOUS. Oui, oui...

MARTIGNÉ, *avec humeur*. C'est bien... c'est bien... allez le trouver, pour qu'il vous donne des détails... mais moi, je fais mon devoir. (*A un fermier.*) Tiens, toi, Simon, voilà ton reçu. (*A un autre.*) Toi, Froment, apporte le reste demain. (*A Toby.*) Et toi, bavard, ton frère?.. où est son argent?

TOBY. Il est malade... il ne peut pas venir... je vous ai dit...

MARTIGNÉ. Il faut qu'il paie ou qu'il s'en aille.

TOBY. Perdre sa ferme!

TOUS. Oh! c'est affreux!

TOBY. Il en aurait le cœur, au moins.

CHRISTOPHE. Ce n'est pas la première fois que ça lui arrive.

TOUS, *le menaçant*. Oui, oui...

MARTIGNÉ, *se levant*. Eh bien! eh bien! des menaces!..

SCENE II.

LES MÊMES, GEORGES *.

TOUS. Ah! monsieur Georges...

(Au moment où les fermiers sont ainsi animés, Georges entre; et, tout surpris de ce qui se passe, il se place entre le bureau de Martigné et les fermiers, que sa présence apaise soudain.)

MARTIGNÉ. Me menacer, moi!

GEORGES, *il rassure Martigné, en lui disant par gestes*. « Allons, allons, ce n'est rien. »

(Il donne le bonjour à quelques-uns, puis arrive à Toby.)

TOBY. Bonjour, monsieur Georges.

GEORGES, *par gestes, à Toby*. « Qu'y a-» t-il donc?»

TOBY. Ce qu'il y a? demandez à M. Martigné. (*A part.*) Vieux grippe-sous. (*Haut.*) A ce cher M. Martigné, qui refuse du temps à mon frère, à ce pauvre Georget, qui a été grêlé.

MARTIGNÉ. A qui la faute? (*Georges va à lui et le cajole; continuant*) encore, s'il donnait un à-compte!

TOBY. Un à-compte... c'est bien aisé à dire... mais mon frère n'en a pas à donner... tout a manqué, tout, ce pauvre frère!... et avec ça, six enfans... six! sans compter les filles... c'est pour cela que je me suis engagé, et je m'embarque demain sur le Luxor, qui est au port du Hâvre, pour ne plus être à charge à ce bon Georget.

GEORGES, *lui prend la main comme pour lui dire*. « Pauvre Toby! »

MARTIGNÉ. Mais? un à compte?

(Georges, comme frappé d'une pensée soudaine, mène Toby dans le coin de la scène, et lui donne sa bourse.)

TOBY. O ciel!

GEORGES, *lui dit par gestes*. « Silence!.. « ceci est entre nous.»

TOBY. Ah! je devine... c'est aujourd'hui qu'il a reçu sa petite rente. (*Georges le fait taire de nouveau.*) Merci, merci.. monsieur Georges... Dieu vous le rendra. (*Georges le pousse vers le bureau de Martigné, comme s'il disait.*)« Va payer M. Martigné.» (*et puis, il se mêle parmi les fermiers, pour causer avec eux, pendant que Toby va à Martigné et lui dit:*) tenez, le voilà votre à-compte.

(Il le pose sur la table.)

MARTIGNÉ, *surpris*. Ah!

TOBY. Oui. (*Montrant Georges.*) C'est lui, et sans intérêts.

UN DOMESTIQUE, *entrant*. Monsieur Martigné, monsieur Martigné... une lettre, une lettre!

MARTIGNÉ, *se levant*. Eh! vite, donne-moi ça... (*il ouvre la lettre*) de Mlle Marie.

(Georges se retourne tout-à-coup, et s'approche de Martigné.)

TOBY. Mamzelle Marie!.. ah! si elle était ici.

MARTIGNÉ, *qui a parcouru la lettre* Dam! elle devrait y être déjà. (*Joie de Georges qui veut voir la lettre; à Georges.*) Laissez-moi donc tranquille, vous. (*Aux fermiers.*) Tenez, ça vous concerne, vous autres. (*Lisant la lettre.*) « Mon bon monsieur Mar-» tigné... »

TOUS, *murmurant*. Oh! bon... bon!

(Georges hausse les épaules en riant.)

MARTIGNÉ. Elle m'apprécie, elle.

GEORGES, *son impatience semble dire*: «Oui, oui; après?»

MARTIGNÉ, *reprenant la lecture de la lettre*. «Mon bon monsieur Martigné, ma mère m'é-» crit qu'elle part de Paris, avec mon oncle le » conseiller à la cour des comptes. » (*Parlant*:) Ah! oui, le député... (*continuant*) « et mon cousin Henri. Ils seront à Ingou-» ville aujourd'hui même, et j'espère bien » y arriver avant eux.»

GEORGES, *tout joyeux, dit par gestes*. «Ah! » enfin, elle va venir... nous allons la re-» voir... quel bonheur!»

MARTIGNÉ, *le regardant*. Allons! qu'est-ce qui lui prend à lui? (*Continuant.*) « Je » pars d'Honfleur à l'instant; ma mère vous » recommande de tenir vos comptes prêts

* Pour éviter des longueurs, on a écrit le rôle de Georges comme s'il parlait; c'est à l'artiste chargé de ce rôle à mimer le dialogue de manière à le faire bien comprendre.

» et de lui amasser le plus d'argent que » vous pourrez. » (*Aux fermiers.*) Hum! vous l'entendez.

(Ils paraissent tous consternés.)

AIR : *De sommeiller encor, ma chère*

Voyez un peu votre injustice extrême,
Si je vous presse, est-ce ma faute à moi?

TOBY.

Oh ! sur ce point, je sais que c'est de même,
Madame et vous, c'est tout un, je le voi ;
C'est étonnant comm' les propriétaires
Pensent toujours à ce maudit argent. .

MARTIGNÉ.

Peut-êtr' c'est parc' que les locataires
N'y pensent pas assez souvent,
C'est peut-êtr' parc' que les locataires
N'y pensent pas assez souvent.

TOBY. De l'argent!.. et en avoir?

CHRISTOPHE. Dieu merci ! Mme de Rouvray va arriver, et avec elle, on pourra s'entendre.

GEORGES, *au milieu d'eux, par gestes.* « Allons, du courage, mes amis, du courage; » à propos, ils vont venir ici, il faut aller à » leur rencontre. »

TOBY. Il a raison. Mme de Rouvray arrive avec son frère, le député de l'arrondissement; il faut aller au devant d'eux.

(Tout le monde va pour sortir, Georges les arrête, et en touchant leurs habits, leur fait comprendre qu'il faut les quitter. L'orchestre joue l'air du *Petit Tambour*, tandis que Georges peint par ses gestes un soldat avec ses buffleteries et son fusil.)

TOBY. Comment! prendre nos uniformes et nos fusils, mettre la garde nationale sous les armes !

GEORGES, *indiquant.* « Il faut marcher » tambour en tête. »

(L'orchestre continue l'air.)

TOBY. C'est ça, tambour en tête, drapeau déployé... et dès que vous apercevrez la voiture, feu de peloton.

GEORGES. « C'est ça. »

TOBY. Ah! si nous avions du canon, comme on les recevrait! Mais, nous n'en avons pas ; ils sont au Hâvre ; c'est égal, on dansera, on boira à votre santé, monsieur Georges, à la mémoire de votre mère.

MARTIGNÉ, *à part.* Imbécilles! souhaitez plutôt qu'il retrouve son père. Je vais déposer cet argent dans mon cabinet.

(Georges presse le départ des fermiers.)

TOUS. Il a raison, dépêchons-nous.

TOBY. Vite, aux uniformes.

TOUS. Partons, partons.

AIR.

Ce retour,
En ce jour,
Est pour nous un' fête :
Qu'à chanter,
A danser,
Chacun de nous s'apprête.
Pour prouver notre amour,
Faut s'mettre en goguette,
Et notre député
N'en sera qu'mieux fêté.

(*Ils sortent tous.*)

SCENE III.

GEORGES, TOBY.

GEORGES, *à Toby, par gestes.* « Eh bien ! » Toby, tu ne pars pas, toi? »

TOBY. Non, non ; je reste, monsieur Georges, pour vous remercier du bien que vous avez fait à mon pauvre frère... et vous n'obligez pas des ingrats, allez ; moi, voyez-vous, je me jeterais au feu pour vous... et demain, quand je quitterai le pays, c'est vous, monsieur Georges, c'est vous que j'y regretterai le plus.

GEORGES, *par gestes.* «Pauvre Toby . tu » vas nous quitter... allons, donne-moi la » main. »

TOBY. Que vous êtes bon, monsieur Georges, et pas fier du tout!

GEORGES, *riant et mimant.* « Moi, fier ! » pourquoi donc? »

TOBY. Dam ! maintenant vous êtes ici comme l'enfant de la maison, vous êtes un monsieur, et moi, je suis resté un simple paysan, aujourd'hui matelot.

GEORGES, *mimant.* «Allons donc! et moi! » qu'est-ce que je suis? »

(Il s'incline comme s'il saluait avec respect, puis rit au nez de Toby.)

TOBY. Vous vous moquez de moi, mais c'est égal, voyez-vous : ce n'est plus comme autrefois, à Monvilliers, dans le temps où vous étiez bambin comme moi... vous l'avez oublié.

(Musique.)

GEORGES, *par gestes.* «Je m'en souviens ; » je courais dans les champs, étant petit, » et je regrette ce temps. »

TOBY. Et moi aussi, je regrette ce temps là, quand nous courions ensemble.

GEORGES. « Oui, oui. »

TOBY. En sabots; car vous aviez des sabots dans ce temps-là, c'était pas comme ici.

GEORGES. «Oui, oui, en sabots, des gros. »

TOBY. A dentelle... ils étaient trop grands... nous faisions des chaussons avec de la paille.

GEORGES. «Quelquefois nous n'en avions » pas. »

TOBY. C'est encore vrai... quelquefois nous n'en avions pas... tant mieux, ça fai-

sait moins de mal quand nous nous.... (*Il fait le geste d'enfans qui se battent.*) oh ! j'en ai reçu de bons de votre part... un entre autres, qui m'a fait un mal... ah ! avons-nous ri, ce jour-là !

(L'air : *Te souviens-tu Marie* cesse.)

GEORGES, *riant et mimant.* « Ah ! ce pauvre » Toby. »

TOBY. Et quand nous allions à l'école?

GEORGES, *mimant.* « Oui, tout petits. »

TOBY. Nos tartines à la main, chez le père Ginguet notre maître... était-il sévère et laid !

GEORGES, *mimant* « Je me le rappelle... » attends, attends, tu vas voir. »

(Il fait la charge du maître d'école : il va prendre l'oreille de Toby. L'orchestre joue l'air du *Maître d'École*, chanson de Béranger, dont le refrain est :)

» Zon, zon, zon,
» Le fouet, petit polisson. »

TOBY. Ah ! comme c'est ça, vous lui ressemblez, vous êtes affreux !

GEORGES. « Ah ! drôle ! ah ! polisson ! »

TOBY. Ah ! père Ginguet, pas de patoches, c'est pas moi qui vous ai appelé *Singulier-Masculin* !.. et puis dites donc, était-il furieux quand nous faisions l'école buissonnière ! l'avons-nous faite l'école buissonnière pour nos fameuses batailles !.. (*Georges fait comme s'il ramassait des boules de neige.*) A grands coups de boules de neige !.. c'était un feu roulant... et les coups de poing, v'li, v'lan !.. (*Georges lui riposte; Toby recevant un coup dans les côtes.*) Ouf !.. comm' y s'fait comprendre sans parler... mais il y avait quelqu'un qui venait bien vite mettre la paix entre nous. (*Georges indique qu'il s'en souvient, puis son geste peint un joli petit visage d'enfant.*) Claudine, la petite fermière, qui était aussi des nôtres, et que j'aimais déjà... ça n'a fait que grandir avec moi... amoureux tout-à-fait.

GEORGES, *mimant.* « Amoureux, toi? »

TOBY. Ah ! vous ne savez pas ce que c'est vous, que d'être amoureux... quand il vous passe des chaleurs dans la tête, qu'on est fâché et content tout à la fois... on est jaloux, on ne mange plus, on ne dort plus... on devient bête... on souffre... on est malheureux comme les pierres... oh ! monsieur Georges, il n'y a que ce bonheur-là au monde !

GEORGES, *est devenu pensif, et sur les derniers mots de Toby, il semble dire d'un air très-animé.* « Oui, oui, c'est vrai !.. »

TOBY, *allant près de lui.* Et le cœur vous bat dans ces momens-là.

GEORGES, *il prend la main de Tobie et la porte à son cœur pour dire.* « Comme ça, tiens. »

TOBY. Comme vos yeux sont brillans ! vous êtes amoureux aussi ?

GEORGES, *mimant* « Je n'ai pas dit ça. »

TOBY. Si fait... amoureux.... comme ça fait du bien, n'est-ce pas?.. surtout quand on est aimé.

GEORGES, *mimant.* « Ah ! oui. »

TOBY, *le regardant.* Ah ça ! mais dites donc... amoureux de qui?

GEORGES, *mimant.* « Chut !.. écoute, on » vient... »

MARTIGNÉ, *dans le cabinet.* J'y vais, j'y vais...

SCENE IV.

LES MÊMES, MARTIGNÉ.

MARTIGNÉ, *sortant du cabinet.* Eh bien ! eh bien !.. une voiture... c'est mademoiselle qui descend avec sa gouvernante.... je viens de les voir par la fenêtre.

(Georges court vivement, et arrivé à la fenêtre, son émotion est si forte qu'il est obligé de s'appuyer.)

TOBY. Mamzelle Marie.

MARTIGNÉ, *à Toby.* Te voilà encore ici, fainéant ?

TOBY. Ah ! ne criez pas... je m'en vais.. mon pauvre frère doit m'attendre... je ne crains pas de le revoir à présent, vous avez un à-compte.

MARIE, *en dehors.* C'est bien, c'est bien... je te remercie, ma bonne Madelaine.

(Georges fait un mouvement vers la porte.)

SCENE V.

TOBY, MARTIGNÉ, MARIE, GEORGES *au fond.*

MARIE, *entrant un bouquet à la main.* Le joli bouquet !.. ah ! monsieur Martigné...

MARTIGNÉ. Mademoiselle, j'ai bien l'honneur...

(Georges reste de côté à l'observer avec joie.)

MARIE. Il faut donner des ordres, préparer tout dans la maison... ma mère doit me suivre de près.

MARTIGNÉ. Oui, mademoiselle, je cours à l'instant.

MARIE. Attendez donc...

TOBY. Attendez donc !

MARIE. Surtout, n'oubliez pas que mon oncle habitera le pavillon de gauche avec son fils Henri... allez vite... il n'y a pas un moment à perdre.

MARTIGNÉ. Soyez tranquille, mademoiselle .. vous pouvez compter sur moi.

(Il sort par le fond.

MARIE. Bien! bien!.. (*Elle se retourne, et voit Georges qui la contemple avec plaisir.*) Ah! Georges!..

TOBY, *à Georges qui sa ve.* Je m'en vas... mais je saurai qui vous aimez.

(Georges lui met la main sur la bouche avec effroi.)

MARIE. Qu'est-ce donc?

TOBY, *s'en allant.* Oh! rien, mamzelle... c'est un sournois... il ne veut pas dire de qu'il est amoureux... mais je devinerai ça...

MARIE, *bas.* Ah!

TOBY, *saluant.* Je vous salue, mamzelle Marie.

(Il sort.)

MARIE*. Adieu, Toby... (*A Georges.*) Comment! Georges, tu étais là et je n'en savais rien... et je ne t'ai pas vu en entrant..

GEORGES, *mimant.* « Oh! il n'y a pas de » mal... je vous regardais. »

MARIE, *lui tendant la main.* Tu es donc content de me revoir?.. et moi donc... tiens Georges, élevés ensemble dans cette maison, lorsque je ne te vois plus, lorsque tu n'es plus là, près de moi, il me semble qu'il me manque quelqu'un... un ami, un frère.

GEORGES, *mimant.* « Oh! que vous êtes » bonne!.. et moi donc, quand vous étiez » loin, j'étais triste, et je vous cherchais par- » tout... je ne vous trouvais pas. »

MARIE. Tu me cherchais; tu étais malheureux comme moi... mais enfin me voilà revenue, nous sommes réunis... nous serons encore gais, heureux, comme par le passé... dans nos promenades.

GEORGES, *lui prend le bras et semble dire*: « Oui, je vous donnerai le bras, comme » ça... et nous irons ensemble là-bas. »

MARIE. Oui, à la ferme; et nous irons porter des secours à ceux qui n'ont rien, et qui souffrent.

AIR : *Te souvient-il, etc.*

Rappelle-toi, Georges, mon frère,
Plus d'une course solitaire,
Quand après l'hiver rigoureux,
Naguère,
Nous allions faire des heureux
Tous deux.

GEORGES, *mimant le deuxième couplet sur la musique.*)

« Oui, vous donniez à leur misère,
» Et ces pauvres gens, en prière,
» Bénissaient vos soins généreux,
» Ma chère,
» Et nous revenions plus heureux

(*Prenant le bras de Marie.*)

» Tous deux. »

Marie, Georges.

MARIE. Ah! nous y retournerons... ils nous béniront, et revenant à la maison, nous ferons de la musique ensemble.

GEORGES, *mimant.* « Oui, je toucherai » du piano.. et vous chanterez.. j'écoute- » rai. »

MARIE. Et tous les matins, tu me donneras un bouquet... comme celui-ci; et je le partagerai avec toi.

GEORGES, *lui montrant le bouquet qu'elle tient et lui disant par gestes.* « Comme ce- » lui-ci... allons, partagez. »

MARIE. Très volontiers... tiens.

(Elle lui donne la moitié de son bouquet, que Georges prend, baise avec transport, et met dans son sein.)

GEORGES, *exprime sa satisfaction, son contentement par ses gestes passionnés qui disent*: « Il restera là.... que je suis con- » tent! »

MARIE. Et moi aussi, je suis contente... et puisque nous sommes bien bons amis tous les deux, nous ne devons pas avoir de secrets l'un pour l'autre.

GEORGES. « Jamais! »

MARIE. Jamais?.. eh bien! alors qu'est-ce que Toby m'a dit là, en s'en allant: « Il est amoureux et ne veut pas me dire » de qui? »

GEORGES, *mimant.* « Oh! non, non... il » se trompait. »

MARIE. Il se trompait... oh! tu as raison de ne pas le lui dire... il faut être discret avec tout le monde... c'est très-bien... mais avec moi, c'est différent... et tu me le diras.

GEORGES. « Oh! non. »

MARIE. Si... tu me le diras.

GEORGES. « Je n'oserai jamais. »

MARIE. Tu n'oses pas avec moi... en ce cas, je ne vous dirai rien non plus, moi.

GEORGES. « Comment? »

MARIE. Oui, j'ai un secret aussi... j'allais vous le dire moi, parce que j'ai confiance en mes amis.

GEORGES. « Qu'est-ce donc? »

MARIE. Voyez-vous, il faut que je donne l'exemple... Eh bien! oui, car cela te fera plaisir de me savoir heureuse.

GEORGES. « Oh! oui!.. (*avec impatience*) » eh bien? »

MARIE Eh bien! mon retour, celui de ma mère, de mon oncle... tu ne devines pas?

GEORGES. « Non. »

MARIE, *avec mystère.* On va me marier.

GEORGES. « Vous, vous!..

MARIE. Avec Henri, mon cousin, qui est riche, qui me mènera à Paris... et je veux que vous soyez bons amis tous les deux;

car s'il veut que je l'aime... (*Georges paraît accablé de tristesse*) Eh mais! Georges, qu'as-tu donc?

GEORGES, *étouffant*. « Moi, rien... rien. »

MARIE. Si fait... tu as quelque chose...

GEORGES. « Vous, partir si loin... et « moi, le pauvre Georges, je resterai seul... « vous m'abandonnerez. »

(On entend des cris et des coups de fusils.)

MARIE. Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça? (*elle court au fond*) c'est ma mère qui arrive... oh! je cours... viens donc, Georges, viens donc.

(Elle sort par le fond.)

SCENE VI.

GEORGES, *seul*.

(Il reste immobile, le regard fixe... puis indique par son geste une personne à qui l'on met l'anneau nuptial. Puis des larmes s'échappent de ses yeux, et tandis que l'orchestre joue l'air : *Je te perds, fugitive espérance!* il va lentement s'asseoir près de la table, et, sans gestes, par le seul jeu de la physionomie, il exprime ces deux derniers vers :

« La haïr! ce serait impossible;
»L'oublier est encor plus affreux!

(L'air fini, il appuie son front sur sa main, et est tiré de sa rêverie par les cris et les chants des paysans qui reprennent en chœur dans la coulisse :)

Ce retour, en ce jour,
Est pour nous une fête, etc.

SCENE VII.

Mme DE ROUVRAY, M. DE ROUVRAY, HENRI, MARIE, MARTIGNÉ, GEORGES.

Mme DE ROUVRAY *. Assez, assez... Ah! quelle horreur! quelle indignité! tirer sur nous!

(Georges cache vivement son bouquet.)

M. DE ROUVRAY. Rassurez-vous, ma sœur... il n'y a personne de tué!

HENRI. Ce n'est rien, ma tante.

Mme DE ROUVRAY. Ce n'est rien... des imbécilles qui nous couchaient en joue, en signe de réjouissance... avec ça, que je ne peux pas souffrir les coups de fusil... ça me fait mal : j'en ferai une maladie.

AIR *de Mazaniello*.

Les manans! ils tiraient à poudre,
Sur notre calèche au galop!

M. DE ROUVRAY.

De ce tort il faut les absoudre;
Ils vous aiment!...

Mme DE ROUVRAY.

Ils m'aiment trop,
Car, que le ciel nous soit en aide
Ces fusils qui nous ont reçus
Auraient bien pu me tuer raide.

M. DE ROUVRAY.

Avec un grain d'amour de plus.

MARIE. Maman?

Mme DE ROUVRAY. Et qui est-ce qui a eu cette belle idée-là? c'est vous, Martigné?

MARTIGNÉ. Moi, madame?.. J'ai horreur de tout ce qui fait feu... C'est une invention de M. Georges.

Mme DE ROUVRAY. Comment? Georges... (*Il s'approche pour la saluer.*) Qu'est-ce que cela signifie, monsieur?.. et de quel droit donnez-vous des ordres chez moi?.. et des ordres pareils encore?

MARIE. Oh! je t'en prie, ne le gronde pas.

(Georges lui fait entendre que c'était pour la fêter, qu'il était bien aise de son retour.)

M. DE ROUVRAY, *qui s'est assis auprès de la table, observant Georges*. Ah! c'est le jeune muet!.. Il a un air intéressant.

Mme DE ROUVRAY, *à Georges*. C'est bien, c'est bien, n'y revenez pas... (*Montrant un portefeuille que tient un domestique.*) Tenez, prenez ce portefeuille ; portez tout cela dans la caisse de Martigné.

GEORGES, *s'inclinant*. « Oui, madame, tout de suite. »

(Au moment où il va sortir, Henri le regarde avec curiosité, il le regarde aussi, et entre dans le cabinet de Martigné.)

MARTIGNÉ, *à part*. C'est bien fait, ça lui apprendra à faire le maître.

SCENE VIII.

LES MÊMES, *excepté* GEORGES *.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

M. DE ROUVRAY, *qui suit Georges des yeux*.

C'est donc là l'objet, dites-vous,
De vos soupçons contre mon frère?

Mme DE ROUVRAY.

Cette ressemblance, entre nous...

M. DE ROUVRAY, *gaîment*.

Oh! moi, je ne m'y connais guère;
Mais il est bien, son air me plaît,
Et dans ses regards l'esprit brille.
S'il ressemble, c'est un portrait
Qui fait honneur à la famille.

MARIE. Oui... il est très-bien, Georges.. et élevé parfaitement... Il a tant d'intelligence!.. je suis sûre que s'il parlait, ce serait un homme très-distingué... et je le recommande à mon cousin... moi d'abord, je l'aime comme un frère.

* Martigné, Henri, Marie, Mme de Rouvray, M. de Rouvray, Georges dans le fond

* Martigné, Henri, Marie, Mme de Rouvray, M. de Rouvray,

HENRI. Il en sera un pour moi, je vous le promets, ma jolie cousine.

MARIE. Dam ! il ne peut rien pour son bonheur... c'est à moi d'y veiller, je l'ai promis à mon père.

Mme DE ROUVRAY. Oh ! ton père, ton pere !..

M. DE ROUVRAY, *à demi-voix*. Encore vos idées !..

Mme DE ROUVRAY. C'est plus fort que moi... mon mari aimait tant cet enfant... N'en parlons plus... Je rentre chez moi avec ma fille... j'ai besoin de me remettre un peu du voyage, et de cette réception à coups de fusil... Martigné, vous allez conduire mon frère et son fils dans l'appartement du pavillon.

MARTIGNÉ. Oui, madame.

M. DE ROUVRAY. Allez, ma sœur, ne vous occupez pas de moi.

Mme DE ROUVRAY. Comme chez vous.

MARIE. Adieu, mon cousin.

(elle sort avec sa mère par la porte à droite.)

MARTIGNÉ. Si ces messieurs veulent.

M. DE ROUVRAY. Merci, merci, monsieur Martigné... je connais le pavillon... j'irai.

MARTIGNÉ, *saluant*. Comme monsieur voudra.

(Il sort.)

SCENE IX.

HENI, M. DE ROUVRAY.

M. DE ROUVRAY. J'ai bien le temps de m'en fermer, vraiment... Je voudrais parcourir le parc, la côte, pour revoir ce pays, ceslieux que je n'ai pas vus depuis si long-temps... (*S'approchant d'Henri qui est rêveur.*) Eh ! mais à quoi penses-tu donc ?

HENRI. Moi ! à rien, mon père... c'est votre émotion qui m'a gagné... et lorsqu'à deux lieues d'ici, j'ai vu vos yeux se mouiller de larmes...

M. DE ROUVRAY. Oui... c'est qu'il y a des souvenirs... Mais parlons de toi, de ton mariage... Ta cousine, voyons, comment la trouves-tu ?

HENRI. Fort bien, mon père, fort bien... une grâce, une candeur...

M. DE ROUVRAY. Ah ! tu épouseras une femme que tu pouras aimer, que tu aimes, sans laisser ailleurs des regrets.... je n'ai point forcé ton choix... tu seras heureux.

HENRI. Oh ! oui, mon père.

M. DE ROUVRAY. Et moi, je le suis déjà... Oui, mon fils, tu le sais, ce mariage comble tous mes vœux... si je l'ai refusé long-temps, c'est q e je n'étais pas sûr de toi... c'est que je ne voulais donner pour mari à ma nièce qu'un honnête homme.

HENRI. Mon père !

M. DE ROUVRAY. Oui, un honnête homme... Tu l'es... je veux le croire, j'en ai besoin, car le doute me tuerait.

HENRI. Que dites-vous ?

M. DE ROUVRAY. Vois-tu, Henri, si je devais craindre que cette fatale passion fût encore dans ton cœur, s'il fallait ne plus avoir confiance en toi, renoncer à ce mariage pour une cause pareille...

AIR : *C'était Renaud de Montauban.*

Je ne pourrais survivre à ton honneur !
Henri, tu n'aurais plus de père.

HENRI, *épouvanté.*

Que dites-vous, ô ciel !

M. DE ROUVRAY.

Non, ce malheur
M'aurait tué... car, vois-tu, sur la terre,
De tous les maux auxquels est comdamne
Uncœur qu'on brise et qu'on déchire,
Le plus affreux... c'est de maudire
Le jour qu'un fils nous fut donné.

HENRI, *très-ému.* Mon père, ne parlez pas ainsi... Ne me rappelez pas que j'ai fait si long-temps votre malheur et le mien.... Et puisque vous m'avez pardonné...

M. DE ROUVRAY. Ah ! oui, un passé qui est loin de nous... L'épreuve a été longue... tu en es sorti à ton honneur ; et je veux croire que tout cela n'était que le travers passager d'un enfant gâté par une mère faible et capricieuse, dont les folles idées m'ont causé tant de chagrins... A présent, mon enfant. je n'ai plus que toi au monde... Toi, et la fille de mon frère que tu rendras heureuse.

HENRI. Oh ! oui, je vous le jure.

M. DE ROUVRAY. J'y compte !.. Henri, j'ai été jeune aussi, moi... j'ai peut-être là sur le cœur des regrets.. que toi seul peux me faire oublier...

HENRI. Mon père!

M. DE ROUVRAY. Bien, bien... demain nous signerons le contrat... et je pourrai enfin, sans crainte, te remettre les titres de ta fortune, à laquelle tu as fait plus d'une brèche.

HENRI, *préoccupé.* Demain, mon père. .

M. DE ROUVRAY.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Mais viens, suis-moi, témoin de ma jeunesse,
Pour moi, ce parc a tant de souvenirs...
Avec mon fils dans une douce ivresse,
J'y veux rêver à mes premiers plaisirs...
Par les chagrins le cœur froissé, naguère;
Je regrettais le passé... mais je voi
Qu'on peut laisser les regrets en arrière,
Lorsque l'on a le bonheur près de soi.

(*M. de Rouvray sort le premier par la porte à gauche. Henri va sortir quand Toby entre par la droite.*)

SCENE X.

LES MÊMES, TOBY.

TOBY, *à la cantonnade*. Oui, oui, tout de suite... Une lettre pour M. de Rouvray.

HENRI, *vivement à Toby*. Hein ! une lettre... pour qui ?

TOBY. Pour monsieur votre père.

HENRI. Une lettre... Donnez... (*La regardant*.) Ciel !

M. DE ROUVRAY, *rentrant*. Eh bien! tu ne viens pas ?

HENRI. Si fait, mon père, me voilà...(*A Toby*.) Merci.

Il cache la lettre et sort avec son père.)

SCENE XI.

TOBY, *ensuite* GEORGES.

TOBY. Merci... tiens, il n'y a pas de quoi... on dirait que cette lettre lui a fait quelque chose... et puis cet homme qui me l'a remise en secret, et à voix basse... (*étouffant sa voix*) comme ça : « Tenez, pour M. de Rouvray. »

GEORGES, *sortant du cabinet de Martigné. Son geste semble dire:* « Oui, il n'y a plus à « hésiter, je le ferai. »

TOBY, *allant gaîment à lui*. Ah ! monsieur Georges. (*Il s'arrête tout-à-coup en voyant son air triste*.) Qu'avez-vous donc ? vous voilà pâle et défait!

GEORGES. « Moi ! »

TOBY. Vous avez pleuré.

GEORGES. « Du tout... du tout. »

TOBY. Allons donc, ce n'est pas moi que vous tromperez. Je vous aime trop pour cela... Vous avez du chagrin... Ah ! quelle idée !.. cet amour dont vous me parliez ce matin... mamzelle Marie...

GEORGES. « Tais-toi. »

TOBY. Oh ! ne craignez rien... je suis très-discret... et puis je pars ce soir.

GEORGES. « Oui, tu pars.... tu pars, » n'est-ce pas? tu vas bien loin, bien » loin ? »

TOBY. Bien loin, bien loin... Dam !.. aussi loin que le *Luxor* voudra me mener.

GEORGES, *d'un air résolu*. « Moi aussi, » je m'en vais avec toi... je pars. »

TOBY. Hein ! partir avec moi !

GEORGES. « Oui. »

TOBY. Ah ! mon Dieu! monsieur Georges... y pensez-vous ? quitter cette maison !

GEORGES. « Il le faut. »

TOBY. Mais qu'est ce que vous ferez?.. quelles ressources ?

GEORGES, *montrant les habits de Toby sa veste de matelot, son chapeau, sa ceinture, dit qu'il prendra le même costume*. « Je serai matelot, comme toi. »

TOBY. Matelot comme moi ?

GEORGES. « Oui. » (*Exprimant par ses gestes les actions qu'il décrit*.) « Je monterai » dans les voiles, sur les mâts, comme un » autre, et puis si l'ennemi vient... »

AIR : *Ah ! quel plaisir d'être soldat.*

« S'il faut se battre, je serai soldat, le » fusil sur l'épaule, *la hache et le pistolet* » *aupoing*.. »

TOBY. Ah ! vous vous battrez bien, je suis tranquille... mais si vous vous faites tuer.

GEORGES, *posant la main sur son cœur*. « Ah oui ! frappé là..... au cœur.... (*lui* » *montrant le portrait de sa mère*.) Je tom» brai content, heureux, j'irai rejoindre ma » mère, là-haut. »

(Fin de l'air : *Ah ! quel plaisir d'être soldat*.)

TOBY. Oh ! rejoindre votre mère... vous avez le temps... et moi donc, j'en mourrais de chagrin.

GEORGES, *se jetant dans ses bras*. « Bon Toby ! je te crois. »

TOBY, *lui serrant la main*. Monsieur Georges, j'irai trouver Mme de Rouvray.

GEORGES. « Non, non. »

TOBY. Mais sa fille...

(L'orchestre joue l'air : *Faut l'oublier*.)

GEORGES. « Je l'oublierai. »

TOBY. Puisque vous le voulez absolument, ce soir, je quitte mon frère... je vais passer la nuit au Hâvre, à la nouvelle taverne des matelots, mes camarades.

GEORGES. « C'est bien. »

TOBY. Et puis après nous partirons sur le *Luxor*, à la grâce de Dieu ; je viendrai vous prendre à la nuit tombante, et nous ne nous quitterons plus.

(Georges lui tend les bras, il s'y jette.)

MARIE, *en dehors*. Oh ! que c'est bien

GEORGES. « Chut ! c'est elle ; va-t'en. »

SCENE XII.

GEORGES, TOBY, MARIE.

MARIE, *accourant*. Georges, Georges, voyez donc ces bijoux, cet écrin... ah ! Toby !

TOBY. Oui, mamzelle, je m'en allais.

MARIE. Eh bien ! dis-moi son secret..

te l'a-t-il confié? (*Georges se détourne pour essuyer une larme.*) Eh! mais, qu'a-t-il donc?.. cet air triste.

TOBY. Ah! mamzelle, il a bien du chagrin.

MARIE. Du chagrin?

(Georges regarde vivement Toby, et lui serre la main en lui recommandant le silence.)

TOBY. Soyez tranquille, je ne dirai rien.

(Il sort.)

SCENE XIII.

GEORGES, MARIE.

MARIE. Du chagrin!.. toi, Georges... quand je vais me marier, quand je vais être heureuse.

GEORGES, *avec un sourire ironique, et exprimant par ses gestes le dialogue suivant.* « Heureuse... parce que vous avez des bi« joux... parce que vous allez vous parer « de diamans. »

MARIE. Quel air de reproche! au moment où je m'occupe de toi... car vois-tu, ce bouton en brillans, il est pour toi, c'est un souvenir.

(Elle le lui présente.)

GEORGES. « Un souvenir... ah! don» nez. »

(Il va pour le prendre.)

MARIE. C'est mon cadeau de noces.

GEORGES, *le repoussant et s'éloignant.* « Je n'en veux pas »

MARIE. Georges!

GEORGES « Je n'en veux pas. »

MARIE. Tu ne veux donc rien de moi? *S'approchant de lui, et le regardant avec amitié.*) Des larmes dans ses yeux! tu es malheureux! oh! ne suis-je plus ton amie? la sœur que mon père t'a donnée?

SCENE XIV.

LES MÊMES, Mme DE ROUVRAY, MARTIGNÉ.

Mme DE ROUVRAY. Bien, Martigné, bien, vous me donnerez cela demain.

MARTIGNÉ. Quand madame voudra.

(Georges essuie des larmes à part, Marie est très-émue.)

Mme DE ROUVRAY. Ah! Marie, que fais-tu là?

MARIE. Maman, ce n'est rien... je lui montrais cet écrin, ces bijoux.

GEORGES, *affectant de la gaîté.* « Oui, » oui, c'est joli, c'est charmant. »

Mme DE ROUVRAY, *les observant.* Ah! vas, ma fille, rentre chez toi, où je vais te suivre; vas à ton piano. (*Marie jette un regard sur Georges, et s'éloigne lentement.*) Vous, Georges, allez congédier tous ces paysans qui viennent danser autour du château, et me casser la tête.

(Georges sort par le fond.)

MARTIGNÉ. Le fait est que ces gens-là sont d'une gaîté bien bruyante.

Mme DE ROUVRAY. Suivez-moi, Martigné.

SCENE XV.

Mme DE ROUVRAY, HENRI, MARTIGNÉ, *au fond.*

HENRI, *tenant une lettre ouverte; il rentre par la porte à gauche.* Enfin, j'ai pu m'échapper, et... ciel! ma tante.

(Il cache la lettre.)

Mme DE ROUVRAY. Ah! Henri... est-ce moi que tu cherchais?

HENRI. Non, ma tante... c'est-à-dire...

Mme DE ROUVRAY. Bien, bien; c'est une autre personne... je comprends... moi, je vais écrire à mon notaire d'être ici demain de bonne heure, pour signer le contrat et compter la dot.

HENRI. Ma tante!

MARTIGNÉ. Si madame veut entrer là, dans mon bureau, pour écrire?

Mme DE ROUVRAY. Merci, Martigné. (*A Henri.*) Allons, je te laisse, car j'ai deviné... hem!

AIR : *Vaudeville du premier prix.*

Ici, tu cherches ta cousine,
Qui va venir.

HENRI.

Il se pourrait?

Mme DE ROUVRAY.

Pourquoi rougir? va, je devine,
Mon enfant, je sais ce que c'est;
Mon jeune époux avec adresse,
Savait rapprocher nos amours...
Il ne me cherchait pas sans cesse
Mais je le rencontrais toujours.

Mon neveu, mon fils... à bientôt.

(Elle sort par la droite; Martigné sort avec elle.)

SCENE XVI.

HENRI, *seul.*

Enfin, elle est sortie! je suis seul! quel supplice! je n'ose regarder mon père en face. S'il savait... oh! cette lettre!.. mais aussi quelle impudence!.. oser lui écrire.. me poursuivre jusqu'ici... c'est une haine

à mort. (*Lisant.*) « Votre fils me doit dix » mille francs, dette de jeu, dette d'hon- » neur. » (*S'interrompant.*) L'infâme! (*Lisant.*) « Depuis huit jours, il m'échappe » sans cesse. » (*S'interrompant.*) Mais non, je lui demande du temps... un jour encore, un jour qu'il me refuse... il veut me faire expier mon bonheur passé. (*Lisant.*) « Si » je ne suis payé aujourd'hui, ce soir mê- » me, je me présente dans sa nouvelle fa- » mille. » (*Froissant la lettre.*) Misérable! c'est qu'il le ferait ainsi. Ah! c'est horrible!.. et cependant, que faire? à qui m'adresser, sans craindre de me trahir? mon père! oh! qu'il ne sache jamais... il ne me pardonnerait plus, il me maudirait... mais demain, demain, je serai riche, je pourrai.. il n'attendra pas.. il veut me perdre, si je pouvais pour ce soir, pour ce soir seulement, alors j'irais à lui je lui jetterais son argent au visage; et après cela, l'épée à la main; mais il faut le payer, il le faut à tout prix... Allons, je vais écrire à ma tante... elle seule peut me sauver.

AIR : *Un jeune page aimait Adèle.*

Oui, pour l'honneur de la famille,
Je lui dirai tout, je le dois;
A la main, au cœur de sa fille,
C'en est fait, je perds tous mes droits.
Après cet aveu volontaire,
Je ne puis plus espérer rien...
Rien que le bonheur de mon père;
Car je le paie au prix du mien.

(*Il s'assied près de la table pour écrire.*) Comment lui dire? (*Se détournant et regardant vers la porte du fond.*) Quelqu'un! (*Regardant le cabinet de Martigné.*) Ah! là!

(Il y entre vivement.)

SCENE XVII.

GEORGES, *puis* TOBY.

(Il fait nuit.)

GEORGES *entre doucement, il a son manteau sur son bras; il semble impatienté de ne pas voir Toby. Il va regarder à la fenêtre, et dit.* « Allons, attendons. »

(Il va s'asseoir auprès de la table, et tombe dans une profonde rêverie. Marie, dans la coulisse, après avoir joué une ritournelle sur le piano, chante le premier couplet de la romance intitulée : *Adieu, beau rivage de France.* (Musique de Grisar.) Georges est tiré de sa rêverie par la voix de Marie; il se lève et court à la porte; il l'écoute un instant, immobile, et semble dire aussi :

Adieu pour toujours,
Mes amours.

Quand Marie a fini le couplet, il cache sa figure dans ses mains et éclate en sanglots.)

TOBY, *entrant doucement par le fond.* Il me semblait avoir entendu... (*Il aperçoit Georges.*) Ah! monsieur Georges.. eh bien! partons-nous?

GEORGES, *faisant un effort sur lui-même.* « Oui, oui; » (*puis s'arrêtant, il dit à Toby:*) « Elle est là! et je la quitte pour toujours! » Ah! c'est affreux. »

TOBY. Allons, monsieur Georges, du courage. (*Marie reprend le refrain du couplet. Georges s'élance et se précipite à genoux devant la porte de Marie; Toby le relève et lui dit :*) Partons, voici la nuit.

GEORGES. « Ah! oui, il faut partir... » emmène-moi... adieu, Marie, adieu. »

(Toby l'entraîne, et ils sont vers la porte, quand Henri sort, pâle et comme épouvanté, du cabinet de Martigné.)

SCENE XVIII.

LES MÊMES, HENRI.

HENRI. Ah! sauvé, sauvé! (*Apercevant Georges et Toby.*) Ciel!

(Il recule en tremblant vers le cabinet et les regarde s'éloigner en respirant à peine. Georges jette un dernier regard vers la chambre de Marie.)

(Le rideau tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente le salon de la maison, au rez-de-chaussée. Une chambre à gauche, appartement à droite, sur le premier plan, à droite, un petit cabinet; dans le fond, une fenêtre donnant sur un jardin.

SCENE PREMIERE.

Mme DE ROUVRAY, HENRI, MARIE, M. DE ROUVRAY.

(Au lever du rideau, Marie est assise et brode; Henri est appuyé sur un fauteuil et paraît préoccupé. Mme de Rouvray, qui était assise, se lève pour aller vivement à son beau-frère qui entre par la porte latérale, à gauche.)

Mme DE ROUVRAY. Eh! arrivez donc, monsieur de Rouvray, venez donc ranimer la conversation qui tombe toujours.

M. DE ROUVRAY. Bonjour, ma chère sœur; (*embrassant Marie*) ma jolie nièce; (*tendant la main à son fils*) bonjour, Henri.

MARIE. Mon Dieu, mon oncle, comme vous êtes sorti de bonne heure, ce matin!

M. DE ROUVRAY*. Eh oui! j'ai descendu votre belle côte d'Ingouville jusqu'au Hâvre... mais j'ai voulu être de retour pour le contrat... Le notaire n'est pas arrivé?

HENRI. Pas encore, mon père.

Mme DE ROUVRAY. Vous venez de voir vos amis de la ville?

M. DE ROUVRAY. Le procureur du roi.

Mme DE ROUVRAY. M. de Géfroy!

M. DE ROUVRAY. Oui; un brave jeune homme que j'ai fait placer, et qui, en échange de ce service-là, s'est donné beaucoup de mal pour me faire élire député *intra muros*, ce qui lui profitera quelque jour... C'est un échange de bons procédés assez à la mode.

AIR : *Vaudeville de la Famille de l'Apothicaire.*

On monte, on pousse, on est poussé,
Et par ce moyen efficace
Celui qu'on a prôné, placé,
A son tour vous prône et vous place.
Ainsi l'époque où nous voilà
A son caractère est fidèle.

Mme DE ROUVRAY.

Et plus tard on l'appellera
Le règne de la courte échelle.

M. DE ROUVRAY. Mais je n'ai pas trouvé M. de Géfroy... On est tout occupé au Hâvre d'une rixe qui a eu lieu entre des matelots... et puis de je ne sais quel événement, sous les ormes, derrière le théâtre... Un homme blessé.

HENRI, *vivement*. Il n'est que blessé?

Mme DE ROUVRAY. Oh! ne parlez pas de cela, je vous prie, aujourd'hui, je veux que tout le monde soit gai; à commencer par mon gendre que je trouve rêveur.

HENRI. Moi, ma tante, c'est que je pense.

Mme DE ROUVRAY. Quand on se marie on ne pense pas... on parle, on rit, on s'amuse.

M. DE ROUVRAY. Bien, bien..grondez-le.. mais je vais prendre ma revanche de ce côté-ci... car ma petite bru n'est pas d'une gaîté folle.

MARIE. Ah! c'est que je ne suis jamais folle, mon oncle.

Mme DE ROUVRAY. Et puis, écoutez donc.. un jour de fiançailles, il est permis à une jeune fille d'avoir un peu d'émotion .. Je m'en souviens encore. moi... mon pauvre petit cœur battait... Il est vrai que j'allais quitter ma mère.

M. DE ROUVRAY. Oui; mais Marie ne vous quittera pas.

MARIE. Oh non! jamais.

M. DE ROUVRAY. Et bientôt, je viendrai ici avec mes enfans, m'établir auprès de vous... dans ce pays, qui me rappelle mes premiers plaisirs.

Mme DE ROUVRAY, *à demi-voix*. Et vos premières amours.

M. DE ROUVRAY. Chut! oh! ne dites pas.

MARIE. Qu'est-ce donc? Mon oncle paraît bien ému.

M. DE ROUVRAY. Tu crois?.. c'est possible... à mon âge, on ne jette pas impunément un regard en arrière.

AIR *de Teniers.*

Jeune et rieuse, à peine à ton aurore,
Le temps pour toi n'est que dans l'avenir,
Oui, mon enfant, tu ne sais pas encore
Tout le pouvoir d'un souvenir.
C'est un doux bruit qui parfois nous réveille,
C'est un écho qui revient jusqu'à nous;
Mais de tous ceux qui frappent notre oreille,
Les plus lointains sont toujours les plus doux.

Mais il y en a qui ont aussi leur amertume.

(Il se détourne comme pour cacher son émotion et redescend à la gauche.)

Mme DE ROUVRAY. Je vais envoyer chercher le notaire par Georges.

MARIE. Ah oui! Georges.... Où est-il donc?

SCENE II.

LES MÊMES, MARTIGNÉ.

MARTIGNÉ, *entrant par la droite*. Parti, déniché, mademoiselle... on ne sait pas ce qu'il est devenu.

MARIE. Georges.

Mme DE ROUVRAY. Que voulez-vous dire?

* Marie, M. de Rouvray, Mme de Rouvray, Henri

MARTIGNÉ*. Je descends de sa chambre, il n'y est pas... le lit n'est pas même défait... Il a découché !..

Mme DE ROUVRAY. Mais c'est indigne... Ce petit drôle !

M. DE ROUVRAY. Allons, allons, calmez-vous... Que diable ! quand on est jeune, on est jeune.

MARIE. Ah ! mon Dieu ! s'il lui était arrivé quelque chose.

HENRI. Oh ! rassurez-vous.

MARTIGNÉ. J'en ai eu peur un moment.. Dam ! ce jeune homme qui a été trouvé hier au soir sans connaissance derrière la comédie.

(Henri se détourne.)

MARIE. O ciel ! vous penseriez?

M. DE ROUVRAY. Georges !

HENRI. Ce n'est pas lui. (*Se reprenant.*) Comment supposer...

MARTIGNÉ. Oh ! j'ai été rassuré tout-à-fait, quand j'ai su qu'on avait trouvé sur cet étranger de l'or, et des billets de banque... et puis, qu'il avait été blessé en duel, et loyalement, a-t-il dit, en revenant à lui... car il va mieux.

M. DE ROUVRAY, *va s'asseoir à table.* Quelque querelle entre deux étourdis.

HENRI, *affectant de la gaîté.* Mon Dieu ! nous oublions le notaire ; et puisque M. Georges n'est pas ici, pour aller l'arracher à son étude, j'y vais, moi.

Mme DE ROUVRAY. Comment ! vous?

M. DE ROUVRAY, *regardant Marie.* Il a raison... voilà un empressement dont on te saura gré.

MARTIGNÉ. Si madame le permet, je vais lui rendre mes comptes.

HENRI, *revenant vivement.* Allons donc, des comptes aujourd'hui !.. et cette fête que nous avons organisée... et les invitations que vous devez envoyer ce matin... ah ! ma tante ! il faut les faire... n'est-ce pas, ma jolie cousine, nous voulons danser ce soir?

Mme DE ROUVRAY. Nous allons écrire.

MARTIGNÉ. Mais...

HENRI. Eh vite ! monsieur Martigné, dites qu'on me selle un cheval, à l'instant.

MARTIGNÉ. J'y vais, monsieur, j'y vais.

(Il sort vivement par la porte à gauche.)

M. DE ROUVRAY. Bravo donc.

AIR *du Ménage de garçon.*

Ta bonne humeur est revenue,
Eh bien ! je t'aime mieux ainsi.

Mme DE ROUVRAY.

Et je veux qu'elle continue
Nous en avons besoin ici ;
Je suis toute joyeuse, aussi,
Il faut qu'on s'amuse à la ronde
Un jour de noce... et je le voi,
Ta gaîté gagne tout le monde...

HENRI.

Oui, tout le monde excepté, moi.

(*A M. de Rouvray.*) N'avez-vous pas une commission à me donner?

M. DE ROUVRAY, *lui donnant une lettre.* Sans doute... une lettre pour M. Cabrera, mon banquier... j'ai des comptes à te rendre aussi... il te remettra les titres, et les fonds qui t'appartiennent maintenant...

HENRI. Oh ! cela ne pressait pas, mon père... mais puisque vous le voulez...

(Prenant vivement la lettre.)

MARTIGNÉ, *rentrant.* Le cheval de M. Henri est prêt.

HENRI. Adieu, Marie; adieu, ma tante...

M. DE ROUVRAY. Dépêche-toi... pendant ce temps-là je vais lire le journal du Hâvre, moi... il est peut-être amusant.

MARIE, *à Henri prêt à sortir.* Mon cousin, si vous rencontrez Georges... dites-lui de revenir tout de suite... que nous sommes inquiets.

HENRI. Comptez sur moi...

(Il sort en courant par la porte à gauche.)

SCENE III.

LES MÊMES, *excepté* HENRI*.

Mme DE ROUVRAY. Ah ! sois tranquille, il reviendra.

MARTIGNÉ. Lui, qui est toujours partout, qui se mêle de tout, quand on n'a pas besoin de lui... aujourd'hui que sa présence serait nécessaire, il me laisse tout sur les bras... Il est vrai que cela n'en ira pas plus mal.

MARIE. Oh ! c'est pour le faire gronder ce que vous dites là.

MARTIGNÉ, *piqué.* Permettez.

MARIE. Parce qu'il est sorti... il sera allé à Monvilliers.

M. DE ROUVRAY, *qui est assis auprès de la table.* A Monvilliers... et qu'y va-t-il faire?

MARIE. C'est son pays, mon oncle... il y va souvent.

M. DE ROUVRAY. Tant mieux.. j'ai un petit voyage à faire de ce côté.., il m'accompagnera.

Mme DE ROUVRAY. A Monvilliers... et pourquoi donc ?

M. DE ROUVRAY. Oh ! c'est mon secret.

MARTIGNÉ. Mais quel bruit?..

MARIE, *courant à la porte à gauche.* C'est lui... non, c'est Toby.

* Marie, Martigné, Mme de Rouvray, Henri, M. de Rouvray.

* Mme de Rouvray, Marie, Martigné, M. de Rouvray.

SCENE IV.

M. DE ROUVRAY, Mme DE ROUVRAY, MARIE, TOBY, MARTIGNÉ*.

TOBY, *tout essouflé.* Madame... mademoiselle Marie...

Mme DE ROUVRAY. Que nous veut ce garçon?..

MARIE. Qu'est-ce donc?

MARTIGNÉ. Voyons, voyons, explique-toi.

TOBY. C'est que... pardon... je suis tout essouflé... tout bouleversé, tout... vous n'avez pas vu M. Georges, ce matin?

MARIE. Georges!.. que lui est-il arrivé?

TOBY. Hier au soir, il était sorti avec moi.

MARTIGNÉ, *à Mme de Rouvray***. Hier au soir... vous voyez.

MARIE. Après... après?

TOBY. Nous étions allés à la nouvelle taverne...

Mme DE ROUVRAY. A la taverne... Georges?

MARIE. Maman, si c'est la première fois.

MARTIGNÉ. Avec des gens qui fument...

TOBY. Ah! ce n'est pas là qu'est le mal.

Mme DE ROUVRAY. Comment?

TOBY. D'autant plus que c'est bien composé... tous matelots.

MARTIGNÉ. Oui... des gens qui boivent.

TOBY. Ce n'est pas là qu'est le mal.

Mme DE ROUVRAY. Qui se battent.

TOBY. Ah! le mal, le voilà!

M. DE ROUVRAY. Ah! ah! la querelle dont on m'a parlé ce matin.

TOBY. Précisément.

MARIE. Mais Georges, Georges?..

TOBY. Je ne sais pas ce qu'il est devenu.

MARIE. O ciel!

MARTIGNÉ. Là! il s'est enivré.

Mme DE ROUVRAY. Enivré!

TOBY, *criant plus fort.* Ce n'est pas vrai... Pardon, madame, c'est ce vieux qui ne sait ce qu'il dit.

MARTIGNÉ. Insolent!

DE ROUVRAY. Allons... du calme...; conte-nous ce qui s'est passé.

TOBY. Il avait du chagrin.

MARTIGNÉ. Et pourquoi?

TOBY. Ça ne vous regarde pas... c'est son secret... il voulait s'embarquer, partir avec moi aujourd'hui, sur le Luxor, pour se distraire... pour se faire tuer.

MARIE. Ah! mon Dieu!

Mme DE ROUVRAY. Se faire tuer!

MARTIGNÉ. Le drôle!.. ça veut se faire tuer.

TOBY. Pourquoi pas?.. si c'est son plaisir.

M. DE ROUVRAY. Continue.

TOBY. Alors, moi je le conduis à la nouvelle taverne des matelots... je le mets en face d'un pot de bière auquel il n'a rien dit... je cours chez le capitaine, pour le faire admettre avec moi... j'arrange l'affaire: et à mon retour, qu'est-ce que je trouve?.. je ne trouve rien... que des bancs cassés, des tables renversées, et de la bière... oh! de la bière... elle coulait... c'était une bénédiction... cette bonne double-bière!..

MARIE. Mais Georges, Georges?

TOBY. Il n'y était plus... il paraît qu'un enfant de ce pays... un matelot l'avait reconnu, et lui avait parlé de feu M. de Rouvray.

Mme DE ROUVRAY. Mon mari...

M. DE ROUVRAY. Mon frère!

TOBY. En termes, dam!.. et ça à cause du père Martigné qui rançonne toujours le pauvre monde... ça retombe sur les maîtres.

MARTIGNÉ. Qu'est-ce que c'est?.. qu'est-ce que c'est?

TOBY. Georges n'a pu entendre insulter son bienfaiteur de sang-froid.

M. DE ROUVRAY. Il a eu raison.

TOBY. Il s'est emporté... on a pris parti pour et contre... la querelle s'est échauffée... les pots de bière ont volé en l'air, pour commencer... après ça, le mobilier de la taverne... la police est accourue au bruit... les uns se sont sauvés... les autres ont été arrêtés.

Mme DE ROUVRAY. Il est en prison?

MARIE. Georges!

MARTIGNÉ, *à part.* C'est bien fait.

Mme DE ROUVRAY. Une pareille conduite!

DE ROUVRAY. Que voulez-vous?.. il a eu tort de se battre... voilà tout.

TOBY. Dam! on boit trop d'un coup... les têtes se montent, mais c'est égal... on peut s'entendre... s'expliquer tranquillement... à la bonne heure... mais se battre! fi donc!.. j'aurais voulu être là... j'en aurais assommé deux ou trois.

Mme DE ROUVRAY.

AIR *du ballet des pierrots.*

Taisez-vous... dans une bagarre
Se faire arrêter...

*Martigné, Mme de Rouvray, Toby, M. de Rouvray. Marie.

** Martigné, Mme de Rouvray, Toby, M. de Rouvray, Marie.

MARTIGNÉ.
C'est charmant!
Une bataille...
TOBY.
Ça n'est pas rare,
Tous les jours on en fait autant.
MARTIGNÉ.
Là! voyez-vous, les bons apôtres!
TOBY.
S'lon moi, les torts qu'il aurait eus,
S'raient d's'être laissé battr' par les autres.
Et non pas d'les avoir battus.

Mme DE ROUVRAY. Taisez-vous!.. (*Allant à M. de Rouvray.*) Mais que faire maintenant?.. s'il est arrêté... on viendra chez moi... c'est nous qui l'avons élevé.

MARIE. Il faut le réclamer.

TOBY. Oui, oui... vous aimez Georges.

Mme DE ROUVRAY. Moi!.. un petit drôle qui nous donne tant d'inquiétude... mais enfin, c'est égal... il faut faire des démarches, courir à la ville...

M. DE ROUVRAY. Allons, allons, calmez-vous... vous voilà toute troublée pour une bagatelle...

Mme DE ROUVRAY. Une bagatelle!

M. DE ROUVRAY. Sans doute; une escapade de jeune homme... ce n'est rien, je me charge de cette affaire.

Mme DE ROUVRAY. Et vous croyez qu'elle n'aura pas de suites?

M. DE ROUVRAY. Aucune.

MARIE. Ah! merci mon oncle... (*A Martigné.*) Vous, Martigné...

AIR : *A demain, j'ai votre parole* (de l'Arbitre).
Pour le rejoindre courez vite.
MARTIGNÉ.
Mais j'ai des affaires ici,
A ma caisse...
Mme DE ROUVRAY.
Allons, tout de suite,
Envoyez nos gens après lui.
M. DE ROUVRAY.
Au parquet je m'en vais écrire.
MARIE, *qui s'est rapprochée de Toby, bas.*
Qui pouvait donc le chagriner?
TOBY, *de même.*
Moi, je n'ose pas vous le dire,
Mais vous pourriez le deviner.
ENSEMBLE.
Qu'on se hâte, qu'on parte vite...
Il faut le ramener bien vite.
Oui, ma sœur, / Oui, ma fille, / Oui, ma mère, } il faut tout de suite
Envoyer { nos / vos } gens après lui.

(*Ils sortent. M. de Rouvray et Marie par la gauche, Mme Rouvray et Martigné par la droite.*)

SCÈNE V.

TOBY, *seul.*

Allons, ça va bien... ils reviennent un peu... mais s'ils savaient tous qu'on est à sa poursuite... qu'il y a eu des blessés... (*écoutant*) Eh! mais... qu'est-ce que j'entends...? (*Musique. Marche du Guet Esmeralda. Toby, va pour regarder par la fenêtre, et aperçoit Georges qui l'a ouverte en dehors; Toby pousse un cri.*) Ah!

(Georges lui fait signe de se taire, en plaçant son doigt sur ses lèvres. Il s'élance dans l'appartement, pâle, défait, les habits en désordre.)

SCÈNE VI.

GEORGES, TOBY.

TOBY. Dieu merci! je vous revois, vous êtes sauvé.

GEORGES, *écoutant, il fait entendre à Toby qu'il faut garder le silence.* « Chut, tais-toi, « entends-tu? »

TOBY. On vous poursuit?

GEORGES, *montrant le jardin.* « Dans le jardin. »

TOBY. Des soldats, des gens de justice.

GEORGES. « Ils m'ont poursuivi, ils « m'avaient arrêté. »

(Il lui fait entendre par ses gestes qu'on le tenait au collet.)

TOBY. Ils vous tenaient?

GEORGES, *mimant le récit suivant.* « Ils « voulaient m'attacher les mains, j'étais « au désespoir... cela m'a donné de la for- « ce... je me suis débattu... je me suis « échappé. »

TOBY. Échappé?.. bravo!

GEORGES. « Je suis arrivé en courant, « là-bas, près du mur du jardin; j'ai grimpé « avec les genoux, les mains. »

TOBY. Vous avez escaladé le mur?

GEORGES, *lui montrant ses mains.* « Vois, « vois. »

TOBY. Pauvre monsieur Georges... mais calmez-vous, vous voilà en sûreté... Je cours prévenir tout le monde dans la maison, dire que vous êtes ici.

GEORGES, *effrayé.* « Non, non. »

TOBY. Mais ils savent tout.

GEORGES. « Grand Dieu! »

TOBY. Ne craignez rien... j'ai arrangé ça adroitement... j'ai dit que vous vous étiez battu... madame était furieuse... mais c'est égal.

GEORGES, *écoutant.* « Ah! les voilà... « (*courant à la fenêtre*) ils viennent!.. »

TOBY, *regardant par la fenêtre.* Eh! mon Dieu! oui, on a osé pénétrer dans le jardin...

GEORGES. « Je suis perdu. »

TOBY, *toujours près de la fenêtre.* On

prononce votre nom... ils entrent dans la maison.

GEORGES. « Silence... ah! »

TOBY. On vient ici... il faut vous cacher.

GEORGES, *montrant la porte du cabinet à droite*. « Oui, là, là... mais toi, du calme, « du sang-froid... une figure riante... (*Il se jette dans le cabinet*. Ah! »

TOBY, *le suivant jusqu'à la porte*. Bien; soyez tranquille... ils me tueront plutôt.

(Georges ferme la porte, Toby se place devant.)

SCENE VII.

TOBY, Mme DE ROUVRAY, MARIE.

MARIE, *accourant par la gauche*. Maman, maman... je suis toute tremblante.

Mme DE ROUVRAY, *entrant par la droite*. Qu'y a-til?.. que se passe-t-il ?

MARIE. Des messieurs tout en noir... des gens de justice qui sont dans la maison... qui demandent Georges... ah! que j'ai peur !

Mme DE ROUVRAY. Chez moi, des gens de justice!.. quel scandale!

TOBY. Ce n'est pas sa faute.

Mme DE ROUVRAY. Taisez-vous!.. où est ton oncle?

MARIE, *à la fenêtre*. Il est là... tenez, il leur parle... il les retient... ah! ils vont s'en aller.

TOBY. Certainement, puisqu'il n'est pas ici.... (*regardant par la fenêtre*) oh! les voilà bien.

MARIE. Oui, puisqu'il n'est pas ici.

Mme DE ROUVRAY. Non certes... et qu'il n'y revienne jamais... ces messieurs peuvent chercher partout.

MARIE. Assurément, on peut leur ouvrir toutes les portes.

(Elle ouvre d'abord la porte de l'appartement à droite.)

Mme DE ROUVRAY. Je vais le leur dire.

TOBY. Mais, madame...

MARIE, *ouvre la porte du petit cabinet à droite et pousse un grand cri*. Ah!

(Elle fait face au théâtre en se collant contre la porte.)

Mme DE ROUVRAY *et* TOBY, *se retournant**. Qu'est-ce donc?

Mme DE ROUVRAY. Qu'as-tu ?

MARIE. Ce n'est rien, maman, rien.... c'est à cette fenêtre... j'avais cru voir une vilaine figure qui m'a fait peur... non!..

Mme DE ROUVRAY. Quelle folie!

MARIE, *à part*. Oh! c'est lui!

TOBY, *à part*. Elle l'a vu !

* Toby, Mme de Rouvray, Marie.

SCENE VIII.

LES MÊMES, M. DE ROUVRAY, *ensuite* MARTIGNÉ.

M. DE ROUVRAY, *entrant par la porte à gauche, à la cantonnade*. Oui, messieurs... oui, c'est un jeune homme, dans tous les cas, j'en réponds à la justice.

Mme DE ROUVRAY. Venez, venez, mon frère.

M. DE ROUVRAY. Oh! je m'attendais à cet effroi... mais remettez-vous; car je vous l'ai déjà dit, ce ne sera rien.

Mme DE ROUVRAY. Mais ces soldats?

M. DE ROUVRAY. Ils s'en vont.

Mme DE ROUVRAY. Ah! je respire.

MARTIGNÉ, *entrant vivement par la droite et courant à la fenêtre*. Restez, restez, messieurs... je le dénonce... à la police... à la justice... au diable.

M. DE ROUVRAY. Expliquez-vous.

MARTIGNÉ, *tout hors de lui, à M. de Rouvray*. Ah! vous ne savez pas... Georges... c'est lui... c'est... un scélérat... (*courant à la fenêtre*) arrêtez-le.

M. DE ROUVRAY. L'arrêter! et pourquoi

TOBY, *vivement*. Il n'y est pas.

MARIE. Non... il n'y est pas.

MARTIGNÉ. C'est égal, arrêtez-le.

M. DE ROUVRAY. Mais encore, la raison?

MARTIGNÉ, *venant sur le devant de la scène à gauche*. L'or, les billets, dans mon bureau... il a volé, tout volé!

TOUS. Georges!

(Georges s'élance du cabinet en étouffant un cri.. Il repousse Toby qui vient pour l'empêcher d'avancer.)

Mme DE ROUVRAY. C'est lui!

MARIE. Malheureux!

MARTIGNÉ, *tout hors de lui et reculant*. Le voilà!.. arrêtez... arrêtez.

GEORGES, *dans le plus grand trouble*. « C'est infâme! oui, oui, arrêtez-moi... » emmenez-moi. »

TOBY. Il veut qu'on l'emmène.

GEORGES, *montrant Martigné*. « Mais lui « aussi, qu'on l'emmène avec moi, lui qui « m'accuse d'avoir volé. »

MARTIGNÉ. Qu'est-ce qu'il veut?

TOBY. C'est juste, puisqu'il l'accuse, il faut qu'on les emmène tous les deux. (*Georges saisit Martigné au collet et veut le forcer de sortir avec lui; Toby continuant*. Serrez, serrez ferme.

Mme DE ROUVRAY. Georges, cette violence...

M. DE ROUVRAY, *se plaçant entre Georges et Martigné* *. Cette indignation est toute naturelle, s'il n'est pas coupable.

GEORGES, *séparé de Martigné*. « Coupa-» ble, moi ! mais c'est indigne ! »

MARTIGNÉ, *la voix altérée*. Hier, dans le trouble que m'a causé l'arrivée de mademoiselle, j'ai laissé la clef sur mon bureau; et plus tard, madame l'a envoyé dans mon cabinet.

Mme DE ROUVRAY. C'est vrai.

MARTIGNÉ. Lui seul y est entré.

MARIE, *à part*. C'est vrai.

MARTIGNÉ. Et ensuite, il s'est échappé la nuit... c'est qu'il emportait...

M. DE ROUVRAY, *à demi-voix*. Tout cela est assez vraisemblable.

GEORGES, *comme accablé, à M. de Rouvray*. « Comment! monsieur, vous croyez? » vous!.. (*Regardant Mme de Rouvray.*) » Vous aussi, madame de Rouvray? (*A Ma-» rie avec anxiété.*) Et vous, Marie ? (*Marie » se cache la figure avec son mouchoir*) Eh » quoi! personne pour me défendre ? ils » m'accusent tous! (*Se tournant vers Toby.*) » Et toi aussi, Toby? »

TOBY, *avec ame*. Oh! non, monsieur Georges, je ne vous crois pas coupable, je vous défendrai... je vous défendrai contre tout le monde... vous! partir, pour emporter de l'or!.. quand vous m'en donniez. (*Georges le suit avec anxiété, et appuie sur ce qu'il dit.*) La cause de son départ, je la connais... et s'il faut la dire... apprenez donc...

(Georges passe vivement auprès de Toby et lui impose silence en lui mettant la main sur la bouche.)

M. DE ROUVRAY. Qu'a-t-il donc ?

MARTIGNÉ. Voyez-vous, ils s'entendent!

GEORGES, *d'un air exalté*. « Mais quand » je vous jure, moi, moi!.. que cet homme a menti... je le jure!.. »

(Il cherche à donner à ses gestes plus d'expression, pose la main à sa bouche, et fait de grands efforts pour se faire comprendre.)

M. DE ROUVRAY, *avec émotion*. Oh! il y a dans sa figure; dans ses regards, un air de conviction.

TOBY. Parbleu!

GEORGES, *montrant le médaillon de sa mère*. « Je le jure par ce portrait... par » ma mère. »

MARIE, *passant à la gauche de Georges, et voyant le portrait qu'il a dans les mains*. Sa mère!.. (*A M. de Rouvray.*) Oh! mon oncle, il jure par sa mère.

Mme DE ROUVRAY, *à M. de Rouvray*. On ne peut cependant pas le laisser emmener.

(De Rouvray revient à elle.)

MARTIGNÉ, *épiant un mouvement de Georges qui rentre dans son sein le bouquet qui s'en échappait*. Eh! tenez .. tenez, il cache quelque chose dans son sein.

MARIE, *qui est près de Martigné, lui imposant silence*. Taisez-vous donc.

M. DE ROUVRAY. Je réponds de ce jeune homme... il restera ici jusqu'à ce que tout ait pu s'éclaircir... il ne sortira pas.

TOBY. Non, certainement.

MARTIGNÉ. Mais, monsieur, permettez... je suis responsable... l'affaire devient grave... et ces messieurs, qui attendent...

M. DE ROUVRAY. Je vais les voir, leur offrir ma caution... (*A Georges.*) Je vais revenir, Georges, je connaîtrai ce mystère... il le faut... songez-y bien... ma protection est à ce prix; venez, monsieur Martigné.

(Il sort, Martigné sort avec lui, par la gauche.)

Mme DE ROUVRAY. Marie... (*Elle lui fait signe de rentrer. Marie regarde Georges en soupirant, lève les yeux au ciel, et, arrivée près de la chambre à droite, elle rentre vivement, comme frappée d'une idée soudaine. Mme de Rouvray passant auprès de Georges:*) Ah! Georges!

(Elle rentre aussi.)

SCENE IX.

TOBY, GEORGES, *ensuite* MARIE.

GEORGES, *regardant sortir Marie*. « Elle » aussi, comme les autres... elle me soup-» çonne »

TOBY. Et vous les laissez sortir, sans leur avouer la cause de votre départ... Ils vous arrêteront très-bien... Que diable! pensez à vos amis.

GEORGES, *se jetant dans un fauteuil auprès de la table*. « Des amis... je n'en ai » plus. »

TOBY. Plus d'amis!.. C'est mal, ce que vous dites là. (*Marie a entr'ouvert doucement la porte de la chambre à droite : Toby qui la voit dit à Georges avec intérêt.*) Et, tenez, tenez, vous voyez bien qu'il vous en reste encore (*lui montrant Marie*) sans me compter.

(A l'aspect de Marie, Georges se lève vivement; il paraît à la fois heureux et souffrant de la voir. Il voudrait s'éloigner, et reste immobile par un sentiment plus fort que sa volonté.)

MARIE, *mystérieusement*. Georges, Georges... je n'ai pu vous défendre... mais je veux vous sauver.

* Toby, Marie, Mme de Rouvray, Georges, M. de Rouvray, Martigné.

TOBY*, *avec exaltation.* Oui, oui, en voilà une idée... ça me raccommode avec elle.

GEORGES, *lui serrant la main avec joie.* « Ah ! vous m'aimez donc encore ! »

MARIE, *lui montrant l'écrin du premier acte.* Cet écrin, ces bijoux... c'est tout ce que je possède... c'est ma seule fortune.

GEORGES, *cherchant à comprendre.* « Com- » ment ? ces bijoux. .. je ne comprends » pas. »

MARIE, *hésitant et et craignant de l'offenser.* Ils ont, dit-on, une grande valeur... prenez-les, et qu'on rende à Martigné...

(Georges qui n'a pas cessé de la regarder reste comme anéanti, repoussant l'écrin qu'elle lui offre.)

TOBY. Vous aussi, mademoiselle, vous le croyez donc coupable ?

GEORGES, *regardant Toby.* « Oui, oui, » elle me croit coupable. » (*Puis reportant* » *ses regards sur Marie.*) Elle ! elle !.. Ah ! » c'est le dernier coup. »

(Il cache sa tête dans ses mains.)

MARIE, *avec effusion.* Eh bien ! non, tu ne l'es pas... Oh ! je veux le croire, je le crois... Je serais trop malheureuse... car tu sais bien que je t'aime.

GEORGES. « Vous m'aimez, vous !.. »

MARIE. Oui, oui... tout le monde est éloigné... pars, sauve-toi, voici la clef du jardin.

GEORGES, *repoussant cette idée.* « Me sau- » ver !.. jamais ! »

TOBY. Oui, c'est plus sûr... venez **.

GEORGES, *avec fierté.* « Jamais ! »

MARIE. tu ne veux pas... Tu refuses ce que je te demande ; tu ne m'aimes donc pas ? (*Mouvement de Georges ; M. de Rouvray entre par la porte à gauche.*) Ciel ! mon oncle.

TOBY. Il n'est plus temps !..

(M. de Rouvray s'avance entre Georges et Marie.)

SCENE X.

TOBY, MARIE, M. DE ROUVRAY, GEORGES.

MARIE, *courant à M. de Rouvray.* Ah ! mon oncle, mon oncle ! je vous en supplie.

M. DE ROUVRAY, *les observant.* Quelle émotion ! tu as pleuré.

MARIE, *suppliant.* C'est mon ami d'enfance, mon frère... et s'il est arrêté... Oh ! d'abord, j'en mourrai.

M. DE ROUVRAY. Rassure-toi... j'ai obtenu qu'il restât ici une heure encore. Je vais tâcher de découvrir.. et si les soupçons ne sont pas fondés...

MARIE, *avec chaleur.* Ils ne le sont pas, mon oncle, je suis sûre qu'ils ne le sont pas, il a refusé de s'échapper, là... à l'instant... Il a refusé... ah ! c'est une preuve.

M. DE ROUVRAY. Il a refusé, c'est bien... mais M. Martigné est inexorable. Il crie... il prétend que tout-à-l'heure Georges cachait dans son sein...

MARIE, *allant à Georges.* Quoi donc, Georges ?.. Il faut tout avouer... puisque tu n'es pas coupable.

TOBY. Il ne cachait rien.

MARIE. Si fait. (*Se reprenant.*) C'est-à-dire... j'ai cru voir... (*Georges tire lentement de son sein le bouquet qu'il y a caché la veille, et le présente à Marie.*) Ah ! mon bouquet !

M. DE ROUVRAY, *l'observant.* Ton bouquet? (*Marie baisse les yeux et paraît confuse.*) Va, mon enfant, laisse-nous. (*Elle fait quelques pas pour sortir, puis, se retournant vers son oncle elle le supplie pour Georges, et au moment de sortir tout-à-fait, elle se retourne encore pour le recommander à M. de Rouvray. Toby passe à gauche. M. de Rouvray observe Georges.*) Ma belle-sœur avait raison, il y a dans cette figure-là...

SCENE XI.

M. DE ROUVRAY, GEORGES, TOBY.

TOBY, *serrant la main à Georges et à demi-voix.* Allons, du courage... ferme... il a l'air d'un brave homme.

M. DE ROUVRAY. Vous le voyez, Georges, tout le monde vous porte ici l'intérêt le plus tendre... Ce serait bien mal à vous de ne pas y répondre... Ce serait d'un ingrat.

GEORGES, *portant la main à son cœur.* « Ingrat, moi ! »

TOBY. Oh ! il ne l'est pas.

M. DE ROUVRAY, *à Toby.* Taisez-vous. (*A Georges.*) Et pourtant, on vous accuse... les preuves sont contre vous. (*Georges hausse les épaules.*) Auriez-vous été entraîné ? à votre âge, on est faible, et les mauvais conseils...

TOBY. Mais je ne l'ai pas quitté, moi.

M. DE ROUVRAY. C'est peut-être pour ça.

TOBY, *avec fierté.* Plaît-il ?.. (*Georges lui prend vivement la main, comme pour le défendre.*) Ah ! bien oui... mais...

M. DE ROUVRAY, *à Georges.* Voyez... une caisse vous est presque confiée... vous la

* Marie, Georges, Toby.
** Toby, Marie, Georges.

trouvez ouverte... une somme considérable disparaît.

GEORGES. « Qu'y puis-je faire? »

(Toby remonte le théâtre et reste au fond pendant que M. de Rouvray questionne Georges.)

M. DE ROUVRAY. Juste au moment où vous quittez furtivement cette maison... pour quel motif? (*Georges sourit avec amertume.*) Expliquez-vous, si vous tenez encore à l'estime de ces amis qui vous ont élevé... de ma belle-sœur, de sa fille, qui ne pourraient plus défendre un homme déshonoré.

GEORGES, *avec vivacité*. « Déshonoré... » moi, moi! »

TOBY, *avec la plus grande chaleur**. Déshonoré, monsieur Georges!.. Ah! c'en est trop... Oui, il a quitté cette maison, c'est vrai... Il est parti... mais en honnête garçon... parce qu'il aimait...

GEORGES. « Toby! Toby! »

M. DE ROUVRAY. Que dites-vous?

TOBY. La vérité... Tantôt je pouvais encore.

TOBY.
AIR : *Vaudeville du Château perdu.*
Oui, j'y mettais c'matin d'la complaisance,
Mais vous, vraiment, vous aviez trop bon cœur....

GEORGES. « Je veux que tu te taises. »

TOBY.
Et vous voulez que j'garde le silence;
Songez-y donc, il y va d'votre honneur...
Quoi! vous aimiez, est-ce un mal? au contraire;
Aimer, eh bien! c'est permis, c'est reçu,
Et tout's les lois qu'on nous donn', je l'espère,
Jusqu'à présent ne l'ont pas défendu,
Non, tout's les lois qu'on nous donn', je l'espère,
usqu'à présent ne l'ont pas défendu.

M. DE ROUVRAY. Il aimait?

TOBY. Une jeune fille.

GEORGES, *hors de lui, lui faisant signe de loin*. « Te tairas-tu! »

M. DE ROUVRAY. Mais pourquoi fuir?

TOBY. Parce qu'on la mariait... ici... demain... à votre fils.

M. DE ROUVRAY. Marie!

(Georges, qui a fait tout ce qu'il a pu pour arrêter Toby, se détourne et cache sa tête dans ses mains.)

TOBY. Là! le mot est lâché... tant pis.. je suis content.

M. DE ROUVRAY. Marie!.. Ah! Georges, vous aviez raison de faire un mystère de cet amour-là, surtout s'il est partagé.

GEORGES. « Oh! ne le croyez pas. »

M. DE ROUVRAY. Ce serait affreux.. n'entrer dans cette famille, qui vous a comblé de bienfaits, que pour séduire une enfant.. ah! vous avez bien fait de quitter cette maison... mais où seriez-vous allé, sans ressources?

TOBY. Ah! ça, c'est autre chose.. il pouvait aller dans son pays, à Monvilliers, où l'on se souvient encore de sa mère... son cousin, M. Valin, n'aurait pas manqué...

M. DE ROUVRAY. Que dit-il? quel nom? Valin?

TOBY. Eh bien! oui... un petit roux.

M. DE ROUVRAY. De Monvilliers?

TOBY. Sans doute.

M. DE ROUVRAY. De mon âge, à peu près.

TOBY. Dam! ça se peut bien.

M. DE ROUVRAY. Parent de Thérèse?

TOBY. De Thérèse Valin, (*montrant Georges*) sa mère.

M. DE ROUVRAY. Sa mère?

(Georges le regarde avec surprise.)

TOBY. Vous la connaissiez?

GEORGES, *avec joie*. « Vous!.. ma mère. »

M. DE ROUVRAY, *se contraignant*. Oui.. je ne sais... peut-être.. sa mère... (*à Toby.*) laissez-nous.

TOBY. Oui, monsieur.

(Georges prend Toby par le bras comme pour ne pas s'en séparer.)

M. DE ROUVRAY. Georges, ne craignez rien, il ne s'éloignera pas.

(Il montre la porte de gauche à Toby, qui sort en lui disant :)

TOBY. C'était une belle femme, n'est-ce pas?.. et des yeux... ah!

(Il jette encore sur Georges un regard d'intérêt et sort.)

SCENE XII.

GEORGES, M. DE ROUVRAY.

M. DE ROUVRAY, *revenant à Georges qu'il observe avec curiosité.* Georges, cet enfant... (*Essuyant une larme. à part.*) Pauvre Thérèse!

GEORGES, *l'interrogeant du regard.* « Qu'est-ce donc? qu'avez-vous? »

M. DE ROUVRAY, *se contenant.* Arrivé d'hier seulement, j'ai à peine entendu parler de vos malheurs... (*lui prenant la main*) je vous croyais orphelin... de dix-neuf ans... dix-neuf ans, n'est-ce pas? (*Georges lui fait signe que oui, et paraît étonné qu'il ait trouvé juste. M. de Rouvray continuant.*) Mais vous avez encore votre mère, n'est-ce pas? (*Georges retire sa main, et se détourne.*) Votre mère, où est-elle? (*Georges essuie des larmes.*) Je croyais qu'elle avait quitté la France, il y a onze ans?

GEORGES. « Oui, onze ans. »

M. DE ROUVRAY. Avec son fils?

GEORGES, *se désignant*. « Oui, moi. »

M. DE ROUVRAY. Pour passer en Amérique?

GEORGES. « Non, non... elle n'y est pas » arrivée. »

M. DE ROUVRAY. Quoi! le vaisseau sur le-

* Toby, M. de Rouvray, Georges.

quel mon frère se trouvait... et qui a failli faire naufrage...

GEORGES, *animant son récit avec beaucoup de vivacité.* « C'était celui qui nous » emportait aussi. »

M. DE ROUVRAY. Ah ! tu étais aussi avec ta mère sur ce vaisseau?

GEORGES. « Oui, moi... bien petit, bien » petit... mais je me rappelle tout... oui ! » (*montrant sa tête*) là ! (*montrant son cœur*) » et là ! j'y suis encore. »

(L'orchestre joue l'air :)

« Notre vaisseau dans une paix profonde,
» Sur le vaste océan
» Voguait légèrement, etc. »

DE ROUVRAY. La mer était calme au départ.

(*L'orchestre peint l'orage.*)

GEORGES.

(*Il passe à gauche.*)

« Je me cachais auprès de ma mère »

M. DE ROUVRAY. Effrayé par l'orage, tu te cachais près de ta mère... sa mère...

GEORGES. « Elle, à genoux... et moi, les » mains jointes... puis les vagues énor- » mes, le désordre partout. »

(Il peint les agitations du vaisseau, qui, tantôt était porté jusqu'au ciel par les vagues, et tantôt paraissait s'engloutir dans les profonds abîmes de la mer.)

M. DE ROUVRAY. Le vaisseau allait faire naufrage? et ta mère?

GEORGES. « Ma mère.... dans l'abîme? »

(Il peint le mouvement d'une vague qui, passant sur le vaisseau, emporta sa mère.)

M. DE ROUVRAY. Emportée par une vague.

GEORGES. « Oui... moi, j'étendais les » bras, pour la redemander aux flots. »

M. DE ROUVRAY. Tu étendais les bras vers elle?

GEORGES. « Je voulais crier, ma mère... » ma mère... »

DE ROUVRAY. Tu voulais l'appeler?

GEORGES. « Mais je ne pouvais pas... le » saisissement..., (*il cherche à exprimer les* » *efforts qu'il fit pour appeler sa mère*) im- » possible... mes organes s'y refusaient... » j'étais muet. »

(La musique cesse brusquement.)

M. DE ROUVRAY. Muet!. pauvre enfant.. et ta mère... tu l'avais perdue, pour ne plus la revoir.

GEORGES. « Si... le lendemain. »

M. DE ROUVRAY. Le lendemain...

GEORGES. « Etendue sur la grève. »

M. DE ROUVRAY. Les flots l'avaient rejetée sur le rivage.

GEORGES. « Je l'embrassais... je voulais » la réchauffer... mais en vain, elle n'é- » tait plus... On la prit, on la porta. . je » la suivis... (*il traverse le théâtre la tête* » *baissée, comme s'il suivait un convoi, et* » *passe à droite*) on creusa la terre.... » on la mit dans la fosse... on jeta sur » elle de la terre... Moi, j'y jetai des » fleurs... (*il tire son bouquet de son sein,* » *l'effeuille, et sème les fleurs comme s'il* » *les jetait sur la tombe de sa mère*) comme » cela... je tombai à genoux, en lui disant: » adieu. »

« A la grâce de Dieu,
» Adieu, ma mère, adieu
» A la grâce de Dieu. »

(*Il tombe à genoux, en invoquant le ciel pour sa mère.*)

M. DE ROUVRAY, *ému et attendri.* Et tu n'avais plus rien sur la terre?

GEORGES. « Plus rien... (*montrant le* » *portrait qui est au fond*) que lui, qui me » prit dans ses bras... essuya mes larmes, » et m'amena ici »

M. DE ROUVRAY. Oui... il t'adopta, lui. (*A part.*) Ce bon frère, peut-être savait-il tout?.. (*Haut.*) Et ta mère, tu te la rappelles toujours?

GEORGES. « Oh! oui, toujours... (*lui* » *montrant le médaillon qu'il tire de son sein*) » la voilà. »

M. DE ROUVRAY. Ce portrait?..

GEORGES. « Bien jolie, n'est-ce pas ? »

M. DE ROUVRAY. Oui, je la reconnais.

GEORGES. « Elle, ma mère; vous l'avez » connue? »

M. DE ROUVRAY. Oui, oui, je l'ai connue... à Monvilliers.

GEORGES, *avec joie.* « Vrai!.. ah! quel » bonheur... (*Montrant un fauteuil à M. de* » *Rouvray, et l'engageant à s'y asseoir pour* » *lui parler de sa mère.*) Asseyez-vous ici... » moi, près de vous, parlez-moi de ma » mère... j'écoute... parlez. »

M. DE ROUVRAY. Te parler d'elle?.. oui, souvent... elle était si bonne... elle avait pour moi tant d'amitié, tant de confiance

GEORGES. « Pour vous?... »

(Il lui prend les mains, et les presse.)

M. DE ROUVRAY. Et dis-moi.. ton père.. ce mot que tu prononçais alors... elle t'en parlait. (*Georges a retiré ses mains et s'est retourné. M. de Rouvray insiste.*) Ton père?

GEORGES. « Je n'en ai pas... il m'a » abandonné. »

M. DE ROUVRAY. Il t'a abandonné...lui!.. oh ! ne l'accuse pas.

GEORGES. « Si fait. »

M. DE ROUVRAY. Oui, il aimait ta mère... et s'il eût été maître de tenir ses promesses...

GEORGES, *froidement.* « Assez, assez. »

M. DE ROUVRAY. Mais des convenances de famille l'enchaînèrent malgré lui... et loin de tout ce qu'il aimait; en butte à des soupçons jaloux... il subit d'autres devoirs.

AIR : *d'Aristippe.*

Sur son amour, sur ta naissance,
Il fallut garder le secret,
Ta mère avait quitté la France,
Et tous les deux il vous pleurait.

GEORGES, *le regardant et mimant le vers suivant :*

« Quoi ! tous les deux il nous pleurait ! »

M. DE ROUVRAY, *continuant.*

Pour toi, qu'il ne pouvait connaître,
En tremblant il faisait des vœux,
Et loin de lui, son fils peut-être
N'était pas le plus malheureux.

(Georges, étonné et ému, lui reprend les mains avec tendresse.)

M. DE ROUVRAY. Georges, en ce moment encore il ne peut te reconnaître... mais... *(Martigné paraît à la porte à droite.)* Qui va là !..

SCENE XIII.

MARTIGNÉ, M. DE ROUVRAY, GEORGES

MARTIGNÉ. C'est moi.

M. DE ROUVRAY, *l'interrompant.* Que voulez-vous ?

MARTIGNÉ. C'est qu'on est là, pour recevoir ma plainte ; et on veut parler à Georges.

M. DE ROUVRAY. A Georges? je réponds de lui... de lui, entendez-vous, comme de moi-même.

(Georges le regarde avec reconnaissance.)

MARTIGNÉ. Je vois que monsieur l'a interrogé... et qu'il sait ce qu'est devenue la somme?

M. DE ROUVRAY, *avec impatience.* Ah! finissez, de grâce. *(A part, regardant Georges.)* Coupable, lui!.. ah ! dans ce moment, ce serait affreux !

MARTIGNÉ. Alors, je vais dire à ces messieurs... *(Il va pour sortir et revient.)* Ah ! j'oubliais... à l'instant même en sortant de mon bureau, où je venais de chercher pour la dixième fois ces maudits billets que ce petit drôle... (*mouvement de Georges, impatience de M. de Rouvray*) enfin, c'est égal, je viens de trouver à l'instant même près de la porte, cette lettre à votre adresse.

M. DE ROUVRAY, *la prenant.* A mon adresse... une lettre ?..

MARTIGNÉ. Monsieur sera entré dans mon cabinet ?..

M. DE ROUVRAY. Moi, point du tout.

MARTIGNÉ, *à part, et regardant Georges.* Ah! on le protége toujours... il faudra bien qu'on retrouve...

M. DE ROUVRAY, *qui parcourt la lettre.* O ciel !

MARTIGNÉ. Plait-il

M. DE ROUVRAY, *cachant son trouble.* Rien... cette lettre, vous ne l'avez pas lue?

MARTIGNÉ. Ah! monsieur... ce serait d'une indiscrétion... ah ! et puis je n'ai pas eu le temps.

M. DE ROUVRAY. Mais mon fils, Henri, où est-il ?.. où est-il ?

MARTIGNÉ. Il vient d'arriver avec le notaire... il est chez ces dames.

M. DE ROUVRAY. Qu'il vienne à l'instant.

(Georges observe M. de Rouvray, qui cherche à cacher son trouble.)

MARTIGNÉ. Le voici.

(Il se retire dans le fond.)

SCÈNE XIV.

HENRI, MARTIGNÉ, M. DE ROUVRAY, GEORGES.

M. DE ROUVRAY, *à Henri qui entre par la porte à droite.* Henri, mon fils... venez, venez... *(A Martigné.)* Laissez-nous, monsieur Martigné.

HENRI. Qu'est-ce donc, mon père?.. je vois partout un air d'effroi... je ne comprends pas.

MARTIGNÉ, *qui s'en allait lentement, s'arrête.* C'est que monsieur ne sait pas qu'en son absence on a découvert dans ma caisse une soustraction...

M. DE ROUVRAY, *regardant Henri, et lui montrant Georges.* Dont on ose accuser ce jeune muet.

HENRI. Comment !.. mais s'il n'y a pas de preuves, si...

MARTIGNÉ. Si fait, si fait...

M. DE ROUVRAY, *à Martigné.* Allez... *(A Georges, lui montrant le petit cabinet à droite.)* Mon enfant, entrez là... et comptez sur moi.

(Georges le regarde avec reconnaissance, et lui baise les mains avec transport. Il entre dans le cabinet.)

MARTIGNÉ, *qui, pendant ce temps, a causé à voix basse avec Henri, sort par la gauche, en disant :* Il faut pourtant qu'il y ait un coupable.

SCENE XV

M. DE ROUVRAY, HENRI.

M. DE ROUVRAY, *regardant Henri.* Un coupable !... il y en a un.

HENRI, *affectant de l'assurance.* Mon père, le notaire attend.

M. DE ROUVRAY. Le notaire! à quoi bon? que me veut-il?

HENRI. Mais mon mariage?..

M. DE ROUVRAY, *baissant la voix.* Votre mariage!.. il est impossible... vous le savez bien.

HENRI. Mon père... je ne comprends pas.

M. DE ROUVRAY, *se contenant à peine.* Vous ne comprenez pas... vous ne comprenez pas que je ne puis pas donner ma nièce, la fille de mon frère, à un misérable qui a déhonoré le nom qu'il porte?

HENRI. Grand Dieu!

M. DE ROUVRAY, *toujours à demi-voix.* A un infâme, qui, malgré ses sermens, a joué sa dot, la dot de sa fiancée peut-être... et qui, pour nous tromper tous, pour mettre le comble à sa honte et à la mienne, a forcé une caisse... la nuit!...

HENRI. Oh! je vous jure...

M. DE ROUVRAY, *lui saisissant le bras avec force.* Silence! silence! pour l'honneur de votre père!.. (*Lui mettant la lettre sous les yeux.*) Tenez, tenez, cette lettre que vous m'aviez cachée... ah! vous aviez bien fait... elle m'a tué. (*Henri se cache la tête dans ses mains.*) Cette lettre, échappée à votre trouble, à votre désordre... près de ce bureau où vous avez...

HENRI, *l'interrompant.* J'ai tout restitué, à l'instant.

M. DE ROUVRAY, *éclatant.* Ah! il est donc vrai!.. oh! j'espérais encore me tromper... mais c'est vous, vous qui vous êtes dégradé... avili.

HENRI. Il fallait payer, ou mourir.

M. DE ROUVRAY. Il fallait mourir.

HENRI, *tombant à genoux.* Ah! j'embrasse vos genoux.

M. DE ROUVRAY. Va-t'en.

HENRI. Ah! votre pardon.

M. DE ROUVRAY.

AIR : *Je n'ai point vu ces bosquets.*

Moi, te pardonner? non, jamais!
Non; je veux être un juge inexorable,
Qui, de son courroux, désormai
Frappera ta tête coupable.
Par tes pleurs, tes fausses vertus,
Ne crois pas encor me séduire...
Tous tes droits de fils sont perdus;
Tu n'es plus rien pour moi.

HENRI. Mon père!

M. DE ROUVRAY.

Je ne suis plus
Ton père que pour te maudire.

HENRI, *poussant un cri.* Ah!

SCENE XVI.

GEORGES, M. DE ROUVRAY, HENRI.

(Georges sort vivement du cabinet, à droite, et semble épouvanté du bruit qu'il a entendu.)

HENRI, *à Georges.* Sortez, monsieur, sortez!..

M. DE ROUVRAY. Non.. il restera.. de l'orgueil... il vous en reste encore, à vous... qui l'avez laissé soupçonner, arrêter.. lui, l'honneur, la probité même.

HENRI. Ah! j'ignorais... (*A Georges.*) sortez donc!..

M. DE ROUVRAY. Qu'il reste! c'est à vous de tout expier.

HENRI. Grâce!... pour votre fils.

M. DE ROUVRAY. Mon fils!... (*montrant Georges*) le voilà! c'est lui.. (*Georges, d'abord comme incrédule, suit tout ce que dit M. de Rouvray avec une émotion toujours croissante.*) Oui, votre frère que j'avais repoussé, délaissé, pour vous réserver, à vous... à vous, une fortune, un nom que vous déshonoriez... ah! le ciel me punissait en vous, de mon coupable abandon.. mais sa mère, mais Thérèse Valin me pardonne, puisque j'ai retrouvé mon fils. (*Georges, tout hors de lui, les yeux en feu, les traits en désordre, va à M. de Rouvray, recule, fait des efforts comme pour prononcer un nom qu'il se rappelle. Continuant avec la plus vive émotion.*) Oui, mon fils... viens, Georges, viens me consoler... je n'ai plus que toi... mon fils!

GEORGES, *sanglotant et étouffant, s'écrie.* Mon... mon père...

(Il tombe dans les bras de M. de Rouvray comme évanoui. Henri, à l'écart, cache ses larmes.)

SCENE XVII.

LES MÊMES, Mme de ROUVRAY, MARIE *entrant par la droite,* MARTIGNE, TOBY, *entrant par la gauche.*

MADAME DE ROUVRAY. Eh! mais que se passe-t-il donc ici?

M. DE ROUVRAY, *qui soutient Georges évanoui dans ses bras.* Silence... il a parlé... il a dit... mon père!.. (*Georges revient à lui peu à peu. M. de Rouvray, le regardant avec tendresse :*) Ah! vous aviez raison, il a un air de famille.

(Georges regarde autour de lui, revoit M. de Rouvray, et se jette encore dans ses bras.)

MARIE*. Rassurez-vous... Georges, Martigné vient de retrouver dans sa caisse...

MARTIGNÉ. Oui, je ne sais comment cela se fait... mais j'ai mon compte... et même quelque chose de plus... c'est moi qui me serai trompé.

TOBY, *à part*. A son avantage.

Mme DE ROUVRAY. D'ailleurs, j'avais fait retirer la plainte.

M. DE ROUVRAY. Cela ne suffit pas pour réparer tout le mal qu'on a fait à Georges.

MARIE. Mon oncle a raison.

Mme DE ROUVRAY. C'est bien; nous en parlerons plus tard... après le contrat que nous allons signer.

M. DE ROUVRAY. Non... celui-ci, nous ne le signerons pas; car je vous dois un aveu qu'Henri n'osait vous faire... il est obligé de partir pour un voyage, pour une longue mission... et il ne se mariera pas.

Mme DE ROUVRAY. Lui!.. mais il aime ma fille.

HENRI. Ma tante.

M. DE ROUVRAY. Je ne crois pas.

MARIE, *à part*. Ah! tant mieux.

Mme DE ROUVRAY. Permettez.

M. DE ROUVRAY. Il part demain... on l'ordonne.

* Toby, Marie, Mme de Rouvray, M. de Rouvray, Georges, Henri, Martigné.

HENRI. J'obéirai, mon père.

M. DE ROUVRAY. Quant à Georges, mon fils... car je l'adopte... il sera mon fils.

MARIE, *vivement*. Ah! que je suis contente!

MARTIGNÉ. Il se pourrait!

TOBY, *regardant Martigné*. Ah! c'est bien fait... vieux.

Mme DE ROUVRAY. Ciel!

M. DE ROUVRAY. Il a peut-être des droits antérieurs à faire valoir... s'il aime Marie?

Mme DE ROUVRAY. Plaît-il?..

M. DE ROUVRAY. S'il en est aimé. (*Georges lui prend vivement la main.*) Comment! tu ne veux pas que je t'adopte?.. que Marie t'aime? (*Georges lui fait signe qu'il lui faut encore quelque chose.*) Quoi! une condition?.. Que faut-il donc? (*Georges va prendre la main d'Henri qui s'était éloigné, le ramène auprès de M. de Rouvray, lui fait signe qu'il faut pardonner.*) Non! (*Georges supplie encore.*) Il faut qu'il parte... il le faut.

(Henri se jette aux pieds de son père, qui se détourne; Georges répète le mot *mon père*... M. de Rouvray n'a pas la force de résister, il abandonne sa main à Henri qui la baise et la couvre de larmes; Georges, de l'autre côté, est sur le sein de son père.)

(La toile tombe.)

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

EL GITANO,

OU

VILLES ET MONTAGNES,

DRAME EN CINQ ACTES,

Par MM. Alboize et Paul Fouché,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 26 NOVEMBRE 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE ROI D'ESPAGNE	M. CHÉRI.
LE COMTE DE SORIA	M. JOSEPH.
DONA ISABELLE DE SORIA, sa nièce	Mme MEYNIER.
DON JUAN DE MENDOZA, son neveu	M. MAILLARD.
DON MANUEL SYLVA, grand veneur	M. PANSERON.
LE COMTE DE TORELLOS	M. PRADIER.
RITULOZO. (Gitanos)	M. EUGÈNE *.
PACHECO. (Gitanos)	M. JEMMA.
PEDRO. (Gitanos)	M. CAMIADE.
UN GITANO	M. FONBONNE.
UN DOMESTIQUE	M. LAISNÉ.

* M. Eugène a bien voulu se charger du rôle de Ritulozo, qu'il a joué avec une rare intelligence. Cependant ce rôle appartient à l'emploi des pères nobles.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le carrefour d'une forêt. Dans le fond est un torrent, sur lequel est jeté un pont.

SCENE PREMIERE.

RITULOZO, GITANOS, GITANILLAS.

(Au lever du rideau, ils sont groupés : les uns étendus sous des arbres, les autres dans des creux de rochers. Quelques-uns mangent ou font cuire des alimens, le reste exécute une danse. Enfin ils forment ce qu'on appelle une halte de Gitanos.)

Montagnos regalados,
Soulos d'el camigou
Que tout lis tion tlourechen
Ponita ber i tardou,
Tardou i prima ber
En tout temps y a flou
A la place y a baillas
Mari, dichaou my ame
Io qua long tan banmiguette
Baillados noum m'auquara.

PREMIER GITANO. Père, nous arrèterons-nous ici encore long-temps?

RITULOZO. Je ne le crois pas... nous n'y sommes que trop restés. Nous avons pris cette route pour suivre l'armée espagnole... l'armée espagnole est en marche; avant deux heures nous quitterons le Saut du Taureau.

PREMIER GITANO. C'est dommage, nous étions si bien ici.

RITULOZO, *se levant*. Il faut songer à faire nos préparatifs pour l'hiver ; en suivant l'armée nous y parviendrons. Nous recueillerons les bestiaux qu'elle abandonne; nous guérirons les chevaux et les hommes, et nous dirons la bonne aventure aux soldats.

PREMIER GITANO. Oui, père, tu as raison... et cet hiver, retirés dans la grande caverne des Pyrénées, nous serons tranquilles, à l'abri de la neige, des loups et des alguazils.

RITULOZO. Ainsi vous l'entendez, amis, dans deux heures nous nous remettrons en marche.

PREMIER GITANO. Mais il manque trois de nos frères?..

RITULOZO. Quels sont-ils?..

PREMIER GITANO. Pedro, Camarillas et Pacheco.

RITULOZO. Quant à Pedro, je suis tranquille: il est allé à la ferme du château du comte de Soria, pour guérir le troupeau de l'épidémie; mais Camarillas et Pacheco manquent depuis deux jours et une nuit.

PREMIER GITANO. Aurais-tu des craintes, père? nous allons nous répandre dans la campagne.

RITULOZO. Attendons encore... Camarillas est allé aux provisions, il est possible qu'il n'ait pu revenir cette nuit; mais Pacheco...

PREMIER GITANO. N'a-t-il pas été au château du comte de Soria, panser comme à l'ordinaire la blessure de dona Isabelle, qui fut piquée au bras, il y a un mois, par un serpent?

RITULOZO. Oui, mais dona Isabelle doit être guérie depuis le temps, et Pacheco devrait être ici. (*A part.*) Oh! mes craintes sur lui augmentent de jour en jour... il s'approche trop des villes; désormais je ne veux plus qu'il quitte la tribu.

PREMIER GITANO. Père, voici un de nos frères qui se dirige de ce côté.

RITULOZO. Est-ce Pacheco?..

PREMIER GITANO. Non, c'est Pedro; comme il a l'air agité!

SCENE II.

es Mêmes, PEDRO.

PEDRO. Ah! père, père, tirez le poignard de vengeance! frères, levez-vous tous, et marchez de ce côté, vous trouverez sur votre route le cadavre de Camarillas!..

(Tous les gitanos poussent un cri d'horreur.)

RITULOZO. Camarillas mort!

PEDRO. Oui, mort assassiné!..

RITULOZO. Par qui?..

PEDRO. Par le comte de Soria... Hier Camarillas revenait vers nous chargé de provisions; pour abréger la route, il traversa le parc du château, et s'arrêta un instant pour boire à la grande source. Mais tandis qu'il se baissait pour étancher sa soif, une balle l'étendit raide mort... C'était le comte, qui, revenant de la chasse, n'avait pas voulu rentrer au château sans avoir tué quelque chose; s'il eût tué le chien d'un de ses voisins, le maître l'eût poursuivi et il eût été condamné à l'amende; mais un Gitano... son sang n'a pas de valeur; un Gitano n'appartient à personne, pas même à soi... Nul ne le réclamera, s'est dit lâchement le comte, et aucune poursuite ne s'élèvera contre moi; excepté les nôtres, pourtant... Père, vengeance de la mort de Camarillas, notre frère!

TOUS. Oui, vengeance!..

RITULOZO. Vous l'aurez, mes enfans, sinon prompte, du moins terrible. Ah! ces hommes des villes s'habituent trop à nous traquer comme des bêtes fauves, à nous tuer comme des chiens... Le comte de Soria surtout, qui, depuis quinze ans, est le persécuteur de nos tribus, a trop compté sur notre impuissance. En punissant nos ennemis, nous leur apprendrons que nous avons des lois aussi... et si le coupable ne peut paraître devant ses juges, celui de nous que désignera le sort, accomplira la sentence de ses frères au péril même de sa vie

TOUS. Oui, oui!

PREMIER GITANO. Père! quelqu'un vient de ce côté.

RITULOZO. Silence!.. (*Regardant.*) C'est Pacheco... Enfin!..

SCENE III.

LES MÊMES, PACHECO.

PACHECO, *à part*.. Mes frères, ici! je les croyais partis.

RITULOZO. Pacheco, d'où viens-tu?..

PACHECO. Du château, père!

RITULOZO. Mais tu devais en revenir hier... Pourquoi rester deux jours éloigné de nous?..

PACHECO. Ma présence était nécessaire auprès de dona Isabelle.

RITULOZO. Si tu n'as pu guérir sa blessure, il n'est plus temps, car aujourd'hui même nous quittons le pays.

PACHECO. Aujourd'hui!.. dona Isabelle est guérie... Dans ce moment, elle fait une partie de chasse avec son oncle...

RITULOZO. Avec son oncle? le comte de Soria?..

PACHECO. Lui-même!

RITULOZO. Eh! dis-moi, Pacheco, sais-tu de quel côté se dirige la chasse?..

PACHECO. Le comte et sa nièce se sont donné rendez-vous ici.

RITULOZO. Ici, vous l'entendez, enfans, ici...

PACHECO. Que veulent-ils dire?..

RITULOZO. Retirons-nous... cachés par les arbres ou dans les creux des rochers, nous attendrons l'instant favorable... Oh! c'est le ciel qui nous le livre... Venez, venez, enfans...

(Ils sortent.)

SCENE IV.

PACHECO, *seul.*

Qu'ont-ils donc à me quitter ainsi?.. quel est leur projet?.. Quel qu'il soit, il me sert à merveille, je voulais être seul, seul pour l'attendre et la voir une dernière fois... C'est qu'il m'a semblé qu'en recevant mes adieux, elle avait attaché sur moi un regard de pitié... Oh! insensé, fou de parler ainsi!.. Elle, faire attention à un misérable Gitano; non, pas meme.. quand il se roulerait d'amour à ses pieds... mais, n'importe, je veux la voir encore une fois, elle est si belle... la voici...

SCENE V.

DONA ISABELLE, DOMESTIQUES, PACHECO.

ISABELLE. C'est donc ici le lieu indiqué pour la halte de la chasse?

UN DOMESTIQUE. Senora, c'est l'endroit le plus frais de la forêt. On l'appelle le Saut du Taureau.

ISABELLE. Le Saut du Taureau!

UN DOMESTIQUE. C'est là que le torrent s'engouffre dans la terre, et ne reparaît plus.

ISABELLE. Oh! c'est effrayant à voir... mais je suis un peu lasse pour ma première sortie.., Je vais me reposer ici... voyez si mon oncle vient de ce côté, pressez son arrivée, mais ne vous éloignez pas. (*Les domestiques sortent sur l'ordre d'Isabelle.*) Je vais attendre la chasse, asseyons-nous.

(Elle va pour s'asseoir au pied d'un arbre.)

PACHECO. Senora, vous serez mieux ici....

(Il indique un banc.)

ISABELLE. Que vois-je? Pacheco!..

PACHECO. Oui, senora, lui-même... ma présence vous affligerait-elle?

ISABELLE. Oh! je ne dis pas cela; seulement j'ai lieu d'être surprise de vous trouver... dans cet endroit.

PACHECO. C'est ordinairement ici que s'arrêtent les Gitanos, et je suis venu rejoindre mes frères.

ISABELLE. Ici, dans ce lieu si désert, si sauvage?

PACHECO. Oui, senora; cet aspect nous plaît à nous, enfans des bois et des montagnes, qui fuyons les hommes et les villes pour respirer un air plus libre et plus pur.

ISABELLE. Ainsi, vous traînez toujours dans nos campagnes une vie errante et périlleuse?

PACHECO. Oh! vous nous plaignez, senora; vos yeux accoutumés au luxe et à la pompe des villes, se détournent de cette vie grossière. Oui, je l'avoue, l'existence des cités a cent fois plus de dignité et de noblesse que la nôtre. Je donnerais soixante ans de ma vie dans les montagnes, pour dix années dans votre monde, dona Isabelle.

ISABELLE. Que dites-vous?..

PACHECO. Cependant, il y a quelques vertus chez nous. Notre existence y peut être heureuse. Le monde est notre patrie et notre domaine; nous y régnons en maîtres, car nous ne sommes asservis par personne, et nous n'en reconnaissons qu'un seul, Dieu. Nous avons nos lois, nos mœurs, nos usages. Quiconque nous prendrait pour des barbares se tromperait étrangement, senora: dans nos tribus, il y a vénération pour le père, devoûment pour la famille, amour pour nos femmes, mais amour qui tient de la passion et du délire, amour qui s'étend sur toute notre vie pour l'embellir et la brûler, amour sauvage, amour éternel...

ISABELLE, *à part.* Toujours le même langage.

PACHECO. L'homme des villes n'aime trop souvent que pour tromper, lui, nous aimons pour aimer, nous... Dans notre amour, il y a force et faiblesse; dans notre amour, il y a supplice et bonheur; dans notre amour, il y a grandeur et courage...

Oh! que le sourire d'une femme peut nous inspirer de grandes choses... Son désir est tout pour nous... Oui, que la femme qu'il aime commande, et sans hésiter, sans pâlir, le Gitano commettra jusqu'à des crimes, s'il le faut. (*Isabelle fait un mouvement.*) C'est ainsi que nous aimons, senora.

ISABELLE, *à part.* Quelle exaltation!.. (*Haut.*) Mais d'où connaissez-vous donc notre monde, Pacheco, pour en parler ainsi? pour pouvoir en comparer la vie avec la vôtre?..

PACHECO. Nos lois ordonnent qu'un homme par tribu sache lire dans vos livres et écrire dans votre langue, c'est moi que le sort a désigné pour cela.

ISABELLE. Eh bien! croyez, Pacheco, que vous êtes injuste, et qu'il peut y avoir aussi chez nous loyauté et générosité dans les affections...

PACHECO. Quoi! une femme de votre monde prendrait en pitié un malheureux, que son regard aurait brûlé d'amour!... elle daignerait sourire à celui dont tout le

bonheur, dont toute la vie serait dans ce sourire?.. elle ne reculerait pas d'effroi devant une passion grossièrement exprimée, devant la passion d'un Gitano?.

ISABELLE. Pacheco! Pacheco!..

PACHECO. Oui, d'un misérable Gitano, d'un sauvage que le monde méprise, flétrit et repousse, d'un Gitano qui ose vous aimer...

ISABELLE. Vous oubliez!..

PACHECO. Que vous êtes la première des femmes, que je suis le dernier des hommes? non senora, non, ce que j'oublie, c'est d'aimer en silence, c'est de renfermer au fond de mon ame ce secret qui m'étouffe et me brûle... oui, senora, je vous aime!.. je vous aime avec passion, avec délire!.. avec fureur... vous, c'est mon ame; vous, c'est mon souffle; vous, c'est ma vie!.. il faut que vous sachiez cela, voyez-vous, pour que je m'abreuve de la froideur de vos traits, pour que je savoure votre mépris, pour que le désespoir me torture et que j'aie la force de dire en m'appuyant un poignard sur la poitrine : Je mourrai sans qu'elle soit à moi!..

ISABELLE, *effrayée*. Pacheco!.. Pacheco!..

PACHECO. Oh! ne craignez rien, je ne ferai pas un pas, pas un mouvement, si vous l'exigez... oh! pardon! pardon de mes paroles, pardon de mon aveu, de mon amour... si je fus assez téméraire pour le dire tout entier, appelez vos gens, faites-moi chasser, je mourrai pour expier mon crime... je ne murmurerai pas...

ISABELLE. Pacheco... je vous plains, je vous estime, je vous crois au-dessus des hommes parmi lesquels vous êtes né.... depuis un mois que je vous vois tous les jours, j'ai apprécié tout ce qu'il y a en vous d'ame et de noblesse native : vous avez des qualités que je serais heureuse de rencontrer dans un homme de ma classe... mais croyez-moi, Pacheco, mon nom, ma position, me donnent aussi des devoirs à remplir... votre amour, c'est un malheur pour vous... et l'affection inutile dont je pourrais payer la vôtre, ne ferait qu'aggraver vos souffrances!

PACHECO. Mais, si ce Gitano.. pouvait à force de courage et de persévérance, prendre rang parmi ces hommes auxquels il porte envie, obtenir sa part de cette civilisation qu'il admire!

ISABELLE. Oh! je connais toutes les préventions du monde où je vis, c'est impossible! malheureusement!..

PACHECO, *à part*. Malheureusement!.. oh! c'est possible alors... oh! ce sera.

(Bruit de cors qui se rapproche.)

ISABELLE. On vient de ce côté... ce sont mes gens... ils précèdent mon oncle... oh! partez, partez, Pacheco...

PACHECO. Oui, je vais partir maintenant... adieu, senora! pensez quelquefois à Pacheco, qui pensera à vous toute sa vie.

(Il sort.)

SCENE VI.

LECOMTE, DOMESTIQUES, ISABELLE.

ISABELLE, *à part*. Oh! mon Dieu!.. tant de courage et de dévouement perdu.. oh! que n'est-il mon égal!..

LE COMTE, *aux valets qui l'entourent* N'importe! le cadavre de ce Gitano, ne peut être enterré en terre sainte... je veux bien qu'on ne laisse pas son corps sans sépulture, mais je défends qu'il entre dans nos cimetières... (*Les valets qui ont rapidement placé une tente et des siéges, sortent.*) Ah! vous voici, mon enfant...

ISABELLE. Quoi! mon oncle, vous parlez encore de ce pauvre Gitano que vous avez tué hier si impitoyablement?..

LE COMTE. Vous avez raison, j'aurais dû me souvenir que c'est à un Gitano que je dois la guérison de ma nièce; mais c'est aussi à un Gitano que je dois la mort d'un des miens lâchement assassiné...

ISABELLE. Oh! mon oncle, avoir la mort d'un homme à se reprocher...

LE COMTE. Dites donc d'un Gitano!.. dona Isabelle, et non d'un homme... vous ne connaissez pas comme moi cette caste hideuse, ces hordes barbares qui infestent nos campagnes... vous ne savez pas combien leur présence est nuisible à l'Espagne, et je le sais moi : pendant quinze ans que j'ai été au pouvoir, il n'est pas de jour que je n'aie sévi contre elles... mais inutilement... ils échappaient toujours à ma justice... certes, celui qui parviendrait à exterminer cette race, aurait bien mérité de l'Espagne... mais laissons cela, je vous en prie, voici le lieu de notre halte, permettez que je vous offre quelques rafraîchissemens.

ISABELLE. Volontiers, mon oncle...

(Ils s'asseyent auprès de la table.)

LE COMTE. Eh bien! Isabelle, j'attends à tout moment la réponse du roi.

ISABELLE. Je l'avais oublié.

LE COMTE. Avez-vous oublié aussi la manière gracieuse et toute galante dont il

vous a accueilli hier, lorsque sur votre prière il a daigné s'arrêter au château?

ISABELLE. J'ai accompli votre volonté; mais, mon oncle, s'il faut vous dire toute ma pensée, à votre place j'aurais préféré la noblesse d'un exil à un demi-pardon arraché aux circonstances et presque à la pitié.

LE COMTE. Ma chère nièce, j'ai de la fierté dans l'ame autant qu'un grand d'Espagne doit en avoir, moi qui ne fus pas sans honneur ministre du feu roi; depuis trois ans je languis dans ce château exilé par le fils, auprès duquel une intrigue de cour m'a disgracié; mais je suis miné par l'oisiveté qui me dévore, et je demande à toutes les heures de la journée, les occupations, les travaux qu'elle m'offrait autrefois, qui étaient pour moi un tourment, mais un besoin... depuis trois ans, je n'ai d'autre joie que celle de suivre pas à pas, du fond de ma retraite, la marche de mon successeur; j'ai inscrit tous ses actes, j'en ai prédit tous les résultats... aujourd'hui, grâce à son inexpérience, une guerre désastreuse est allumée entre l'Espagne et le Portugal... le roi se met à la tête de ses armées, pour aller sauver la monarchie en danger, et dans sa marche passe devant la porte du comte de Soria... je devais l'attendre sur le seuil et lui dire : Sire, j'ai été pendant quinze ans ministre de votre père, et pendant quinze ans la paix et la prospérité ont régné en Espagne.

ISABELLE, *se levant*. J'aurais mieux aimé que le roi fît cette réflexion lui-même...

LE COMTE. Attendre que le roi pensât par lui-même, ce pouvait devenir un peu long... j'ai eu raison, puisque le roi m'a accueilli avec bonté, et a reçu de moi un mémoire où sont consignées mes idées sur la situation des affaires.

ISABELLE. Le mémoire aura le sort de tous ceux que vous lui avez déjà envoyés.

LE COMTE. Non, ma nièce; car cette fois le roi m'a dit en me quittant que je recevrais bientôt un message de sa part... c'est une parole royale... j'attends avec confiance et j'ai tout lieu de croire qu'il y aura plus d'une voix qui s'élèvera en ma faveur auprès du roi... ne fût-ce que celle de notre cousin, don Juan Mendoza, un de ses officiers favoris...

ISABELLE. Mendoza?..

LE COMTE. Oui, celui auquel j'ai promis votre main quand la guerre sera terminée... il ne demandera pas mieux que d'avoir pour oncle un ministre... d'ailleurs il vous aime tant, et je lui ai fait bien entendre que la meilleure manière de vous faire la cour était de parler souvent de moi au roi... vous-même vous devez user de tout votre crédit sur son esprit pour l'engager...

ISABELLE. Je n'ai rien à demander à mon cousin Mendoza.

LE COMTE. Mais enfin, c'est votre prétendu...

ISABELLE. Par votre volonté.

LE COMTE. Ne serait-ce pas aussi la vôtre?..

ISABELLE. J'ai promis de me prononcer après la guerre, jusque-là, j'ai droit de ne pas répondre à vos questions... mais qui vient de ce côté?..

LE COMTE. Je l'ignore, que peut-on me vouloir?..

SCENE VII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Monsieur le comte, le seigneur Mendoza arrive à l'instant, porteur d'un ordre du roi qui vous concerne.

LE COMTE. Mendoza!.. un ordre du roi... il est au château?.. ah! courons, courons, ma nièce...

LE DOMESTIQUE. C'est inutile, monsieur le comte, il a demandé où vous étiez, ainsi que dona Isabelle, et a voulu se rendre auprès de vous sur-le-champ.

LE COMTE. Il va venir. ma nièce, il va venir...

ISABELLE. Mon oncle, permettez-moi de me retirer.

LE COMTE. Quoi! vous voulez vous en aller au moment...

ISABELLE. Je veux rester étrangère à tout ce qui concerne la politique, je ne m'y connais nullement; si don Juan de Mendoza veut me voir, il me trouvera au château... (*A part.*) J'ai tant besoin d'être seule!

LE COMTE. Oui, oui, en effet, c'est plus convenable; allez, mon enfant, Mendoza et moi ne tarderons pas à vous rejoindre. (*Elle sort, à deux domestiques.*) Accompagnez dona Isabelle au château.

SCENE VIII.

LE COMTE, *un moment seul*, *puis* DON JUAN, DON MANUEL.

LE COMTE. Une lettre du roi!.. je trem-

ble... que va-t-elle m'annoncer?.. oh ! sans doute la fin de ma disgrâce, de mon exil; je n'ose m'en flatter... j'ai tant d'ennemis... ah ! le voici. Eh bien ! mon cher Mendoza, quelles nouvelles?

DON JUAN. C'est vous, comte; je pensais trouver ici dona Isabelle?

LE COMTE. Elle part à l'instant pour se rendre au château où elle nous attendra... mais le roi, le roi, ne vous a-t-il rien remis pour moi?

DON JUAN. Si fait, cette lettre... une bonne nouvelle sans doute, puisque pour la porter, il a choisi un de vos parens, et de plus un de ses plus chers officiers, don Manuel Sylva, mon ami.

(Le comte et don Manuel échangent un salut.)

LE COMTE, *prenant la lettre du roi.* Lisons, lisons vite. « Grandesse, la présente est » pour vous remercier dignement de l'hos» pitalité que nous avons reçue de vous » dans votre château de Soria... les chan» ces et les hasards de la guerre peuvent » nous retenir encore long-temps; mais » dès ce jour, nous mettons un terme à » votre exil, et nous vous donnons rendez» vous, après la campagne, dans notre » royale ville de Madrid. Vous nous y » présenterez votre nièce au premier bal » de la cour. Moi... le roi. » Oh! mes pressentimens étaient justes; plus de disgrâce maintenant; sa majesté a fait justice, et dites-moi, Mendoza, que vous a dit le roi du mémoire que je lui ai présenté?

DON JUAN. Qu'il ne l'avait pas encore lu; mais, pardonnez à mon impatience, mon cher comte, il faut que je rejoigne à l'instant Isabelle... j'ai si peu de temps à la voir, et vous savez si je l'aime; veuillez reprendre avec moi la route du château, je vous en supplie.

DON MANUEL. Vous n'y pensez pas, don Juan : le roi vous a ordonné de ne demeurer auprès du seigneur comte que le temps nécessaire pour remettre son message; venez, il faut rejoindre à l'instant l'armée en marche.

DON JUAN. Repartir sans avoir vu Isabelle ! est-ce que cela se peut?

DON MANUEL. Je vous dis qu'il y va de votre vie, qu'il y va de votre honneur; faut-il vous révéler un secret que mon poste près du roi m'a permis de deviner? Sa majesté veut surprendre l'ennemi par une marche forcée; on peut le rencontrer d'un instant à l'autre; un quart d'heure de retard, et l'action s'engage sans nous peut-être... et votre compagnie sera sans chef.. un quart d'heure plus tard, et vous devenez déserteur.

LE COMTE. Déserteur ! songez y

DON JUAN. Et c'est au moment d'un combat que vous voulez me priver de sa présence une dernière fois peut-être... oh ! mais vous voulez donc que j'aie peur dans la mêlée... car la mort, sans avoir dit adieu à Isabelle, c'est la seule qui m'épouvante.

DON MANUEL. Le temps presse, venez, venez, Mendoza, vous l'avez promis au roi.

LE COMTE, Partez, partez... la place d'un officier ne peut jamais être vide dans les rangs, que lorsqu'il a succombé.

DON MANUEL. De grâce, don Juan!

DON JUAN. Eh bien ! oui, je pars, puisque l'honneur de notre maison, l'honneur du nom que porte Isabelle l'exige, je ne brise pas cette épée qui me force à me séparer d'elle; mais dites-lui, mon oncle, que je ne défendrai ma vie que pour la garder à son amour; et que si je succombe, ma dernière pensée sera pour elle. Adieu, cher comte... à Madrid... à Madrid... au premier bal de la cour.

LE COMTE. Adieu, cher Mendoza, ne perdez pas de temps. (*Aux domestiques.*) Précédez ces gentilshommes, et indiquez-leur le chemin le plus court pour rejoindre l'armée. Mendoza, assurez le roi de mon dévouement.

(Mendoza et don Manuel sortent.)

SCENE IX.

LE COMTE, *seul*

Madrid! Madrid! à ce nom seul, ma joie éclate et mon orgueil se réveille. Madrid, ville royale; Madrid, je t'ai quittée en exilé, je vais te revoir en maître... Oui, le roi ne m'appelle pas en vain auprès de sa personne... des dignités, des honneurs, il ne pourrait m'en donner, je les ai tous; je suis grand d'Espagne de première classe, et plus noble que lui; il me donnera de la puissance... il est si jeune, le roi !.. les plaisirs du trône, voilà sa seule ambition; passer ses troupes en revue, et changer de maîtresse, voilà sa vie; la mienne sera de gouverner l'Espagne, de fonder ma gloire sur la sienne. Oui, j'entourerai le roi de plaisirs et de fêtes... quand il dormira, je veillerai; quand il s'amusera, je régnerai. Ah ! qu'on me donne le pouvoir, je le rendrai puissant; qu'on me donne de grands moyens, et je ferai de grandes choses; qu'on me donne l'Espagne, et je dominerai le monde Oui,

à moi tout un avenir de gloire.... A moi, .a vénération de mon pays... à moi, l'admiration de l'univers!

(Ici, les Gitanos s'approchent tout-à-coup du comte.

SCENE X.

RITULOZO, PEDRO, Gitanos, LE COMTE.

RITULOZO. A toi la mort, comte de Soria !

LE COMTE. Qu'est-ce? que me veut-on? où suis-je? qui êtes-vous?

RITULOZO. Des Gitanos, comte de Soria, des Gitanos qui sont en deuil de leur frère Camarillas; où tu es?.. tu es devant ce gouffre sans fond, où sont tombés bien des cadavres qui n'ont jamais reparu.

LE COMTE. Voudriez-vous m'assassiner?

RITULOZO. T'assassiner! nous en aurions bien le droit peut-être... Qu'as-tu fait de Camarillas, notre frère?... Mais les Gitanos ne veulent être que tes juges.

LE COMTE. Mes juges?

RITULOZO. Oui, noble comte, regarde-les, ces hommes sauvages et grossiers qui ne valent pas pour toi la balle du mousquet qui les tue: ils ne tirent jamais le poignard qu'avec justice; tu vas comparaitre devant eux, et ils vont te condamner ou t'absoudre.

LE COMTE. Oh! c'en est trop..... moi, me laisser juger par un pareil tribunal!

RITULOZO. Tu n'as pas même jugé Camarillas, tu l'as égorgé...

LE COMTE. Eh bien! puisque je suis entre vos mains, mettez un prix à ma liberté, mettez un prix à l'existence de votre frère, et je l'acquitterai.

RITULOZO. Le sang demande du sang, et non de l'or. Je sais qu'au milieu des villes l'or achète souvent l'impunité; mais nous sommes au milieu des bois et des montagnes, rien entre nous et le regard de Dieu, et du creux de ces rochers il ne peut sortir que justice à la face du ciel.

LE COMTE. Mais c'est impossible, je ne consentirai jamais.

RITULOZO. Toute résistance est inutile; tes gens sont retournés au château, et s'il en venait d'autres, ils ne pénétreraient pas jusqu'ici. D'ailleurs, il y aura toujours plus d'espace entre toi et eux, qu'entre ton sein et notre poignard; allons, noble comte, reste debout devant tes juges, et découvre-toi.

LE COMTE. Me découvrir, moi! ôter ce chapeau de grand d'Espagne, qui ne quitte pas mon front, meme devant le roi! non, misérables Gitanos, vous n'avez qu'un moyen de le faire tomber devant vous... c'est avec la tête.

RITULOZO. Soit; mais réponds à nos questions; car de tes paroles va dépendre ta vie.

LE COMTE. Oh! c'est horrible, moi, juge par eux... moi, assassiné, peut-être, au moment où cesse ma disgrâce, où les honneurs, la puissance, tout vient à moi... et cependant je suis seul... seul au milieu de tous ces hommes, sans espoir de secours..

RITULOZO. Es-tu prêt, comte de Soria?...

LE COMTE, *se remettant*. Prêt, oui... puisque la force brutale est la seule qui domine ici, il faut bien m'y soumettre... mais je vous rends responsables, devant Dieu et devant les hommes, du prétendu jugement que vous allez rendre, Gitanos; je ne vous reconnais pas pour des juges, mais pour des assassins. (*Mouvement des Gitanos*.) Oui, des assassins! Vous pouvez me frapper maintenant sans m'interroger; car je ne répondrai pas à vos questions : c'est au-dessous d'un grand d'Espagne, et je veux du moins mourir en grand d'Espagne.

RITULOZO. Frères, prions d'abord le ciel! (*Ils se mettent tous à genoux.*) Grand Dieu, qui lis dans les cœurs, écarte des nôtres tout sentiment de haine et de pitié! Quiconque ne sent pas sa conscience libre, se retire ou qu'il soit maudit. (*Ils se relèvent.*) Comte de Soria, tu comparais devant le tribunal des Gitanos, accusé d'avoir tué Camarillas, notre frère, sans qu'il eût rien fait pour mériter ce sort. Qu'as-tu à dire pour ta défense? (*Le Comte garde le silence.*) Comte, qu'as-tu à dire pour ta défense? (*Même silence.*) Tu refuses de répondre et de nous reconnaitre! nous allons prononcer sur ton sort malgré ton silence. Comte, ce tribunal est un tribunal de représailles. C'est le plus juste de tous. Une dernière fois, qu'as-tu à dire pour ta défense? (*Le Comte garde encore le silence.*) Mes frères, nous pouvons juger cet homme.

PEDRO. Je demande que le Comte soit précipité à l'instant dans le gouffre du Taureau.

RITULOZO. Frères, vous n'ignorez pas la rigidité de nos lois: elles veulent que la peine de mort soit prononcée d'un vœu unanime. Si une seule voix s'élève pour l'accusé, il est libre. Oui, comte, c'est parce que les Gitanos savent ce que vaut une existence, c'est parce qu'ils savent

qu'il ne peut pas y avoir chez eux deux consciences qu'ils agissent ainsi. Frères, on a demandé la mort pour le comte de Soria, voulez-vous sa mort?..

TOUS. Oui, oui, sa mort.

RITULOZO. La demandez-vous d'une voix unanime ? la demandez-vous tous?

TOUS. Oui, tous !

SCENE XI.

LES MÊMES, PACHECO, *en scène depuis un moment.*

PACHECO, *sur le pont.* Arrêtez.

(Il descend en scène.

TOUS. Pacheco!

PACHECO. Je n'ai pas encore prononcé, et j'ai bien le droit de juger le meurtrier d'un de mes frères.

RITULOZO. Nul ne te conteste ce droit... A toi de parler, Pacheco, prononce, prononce à l'instant.

PACHECO. Il a suffi à mes frères de quelques minutes pour éclairer leur conscience; moi, je demande un jour pour décider de la vie d'un homme.

RITULOZO. Un jour ! nous ne pouvons te l'accorder... nous te donnons un quart-d'heure.

PACHECO. Soit; mais que je puisse parler à cet homme... il a refusé de vous répondre, à vous; à moi, il me répondra.

RITULOZO, *après avoir consulté du regard les Gitanos et obtenu leur assentiment.* Puisque tu le désires, Pacheco, tu vas rester seul avec cet homme pour l'interroger... mais souviens-toi de notre serment et de notre prière ; nous avons juré de prononcer la sentence sans haine et sans pitié. Quiconque ne le fera pas sera maudit... Venez, mes frères... dans un quart-d'heure.

(Les Gitanos se retirent et sortent de scène.)

SCENE XII.

LE COMTE, PACHECO.

PACHECO. Quiconque ne jugera pas sans pitié sera maudit... Je serai maudit, comte, car j'ai pitié de vous, je veux vous sauver.

LE COMTE. Me sauver!.. tu veux me sauver! Oh! mon ami, ma fortune, ma fortune entière...

PACHECO. Arrière, comte! vous m'offririez toutes les richesses des Indes, qu'elles ne me feraient pas commettre le crime... que pourtant je vais commettre pour vous...

LE COMTE. Le crime!..

PACHECO. Oui ; c'est un crime de vous absoudre, car vous êtes bien l'assassin de Camarillas... c'est un crime de vous laisser la vie sauve, à vous qui avez égorgé froidement un malheureux sans défense ; et celui qui le commettra sent déjà les remords qui s'étendront sur le reste de sa vie ; celui qui le commettra se maudit déjà lui-même, et pourtant il va vous absoudre... vous voyez bien qu'il faut plus que de l'or pour l'y déterminer.

LE COMTE. Que voulez-vous dire?

PACHECO. Il faut une de ces passions qui brûlent et torturent l'homme, une de ces passions qui mettent le délire au cœur, qui étouffent la voix de l'honneur et de la justice, qui rendent fou, parjure, infâme!.

LE COMTE. Expliquez-vous enfin...

PACHECO. Comte de Soria, j'aime dona Isabelle.

LE COMTE. Grand Dieu! vous!.. vous!..

PACHECO. Moi-même... oui, moi, le Gitano! le sauvage... le bandit, moi, qui puis maintenant disposer de votre vie, et qui vous la laisse, si vous me donnez Isabelle pour femme.

LE COMTE. Qu'entends-je?.. Isabelle, votre femme ! oh ! ne l'espérez pas.

PACHECO. Il le faudra pourtant, si vous voulez vivre; et malgré tous ces dehors de fierté et d'audace, vous craignez de mourir.

LE COMTE. Moi?

PACHECO Oh ! tel est votre amour-propre, comte, que votre visage grimacerait encore le calme et la fierté jusque sous les poignards des Gitanos, pour qu'ils ne puissent point appeler lâche le comte de Soria! Mais qui pénétrerait jusqu'à votre cœur, y lirait la rage et le désespoir de voir s'évanouir en un instant ses projets d'avenir et d'ambition.

LE COMTE. C'est vrai!..

PACHECO. Comte, le temps s'écoule, consentez-vous?

LE COMTE. Non; je ne puis consentir à donner ma nièce à un homme sans naissance, sans fortune, sans avenir, qui n'a pas un titre, pas un grade, qui n'est même pas Espagnol.

PACHECO. Espagnol! eh bien! si dans un an je l'étais?.. si dans un an j'avais un titre, un grade, et que je vinsse vous demander votre nièce, que me répondriez-vous?

LE COMTE. Alors!.. mais c'est impossible... Cessez de m'interroger.

PACHECO. Comte, parlez, parlez, au nom du ciel... tenez, voyez, mes frères reviennent : le temps est écoulé.

LE COMTE. Déjà?

PACHECO. N'oubliez pas que vos paroles vont dicter les miennes. Ou la vie sauve, ou la mort. Vous n'avez que le temps de me répondre.

LE COMTE. Eh bien! puisqu'il le faut... puisque c'est le seul moyen qui me reste, je m'engage à vous donner dans un an ma nièce si vous êtes Espagnol, si vous obtenez un titre et un grade, et si dona Isabelle consent.

PACHECO. Jurez-le par le Christ et sur votre blason.

LE COMTE, *à part*. Je n'ai rien à craindre, *(Haut.)* Je le jure!

SCENE XIII.

LES MÊMES, RITULOZO, GITANOS.

RITULOZO. Pacheco, le temps est écoulé, nous venons chercher ta réponse.

PACHECO. Père, la voici: le comte de Soria ne doit pas être mis à mort.

(Murmures des Gitanos.)

PEDRO. Pacheco, tu ments à ton serment. A mort, le comte de Soria, à mort!

TOUS. Oui, oui, à mort.

RITULOZO. Arrêtez, Gitanos, arrêtez... respectez nos lois et nos sermens. La loi dit que, si une seule voix s'élève en faveur d'un accusé, il sera absous et libre... la voix de Pacheco s'est élevée en faveur du comte de Soria, le comte de Soria est absous et libre; écartons-nous devant lui, livrez-lui passage, et respectez sa personne. Comte, vous pouvez partir.

LE COMTE. Adieu, Pacheco; adieu, Gitanos. (*A part.*) Je me souviendrai de vous.

PACHECO. Dans un an, comte!

LE COMTE. Dans un an.

(Tout le monde s'écarte devant lui. Il sort.)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* LE COMTE.

PACHECO. Et maintenant, frères, à mon tour, je viens m'offrir à votre justice; j'ai commis un crime sans doute, en ne pensant pas comme vous; vos murmures me l'ont assez appris. Eh bien! me voilà encore devant vous. Jugez-moi, condamnez-moi, frappez-moi.

RITULOZO. Nul de nous n'a le droit de demander compte de sa conscience à son frère... c'est un secret entre Dieu et toi, qu'il n'est permis à aucun homme de sonder.

PACHECO. Merci, père, merci; mais avant que notre tribu se remette en marche, il est une chose que je vous annonce avec peine: à dater de ce jour, je quitte les Gitanos.

RITULOZO Que dis-tu, Pacheco... toi, nous quitter... tu veux devenir homme des villes?

PACHECO. Oui, telle est ma résolution; elle est inébranlable.

(Murmures des Gitanos.)

RITULOZO. Inébranlable?

PACHECO. Mon choix est fait depuis longtemps. Je regretterai toute ma vie l'amitié de mes frères et la vôtre, père; mais s'il faut ici vous révéler mon ame tout entière, sachez que cette existence sauvage et vagabonde ne me suffit plus... il me faut des périls, des richesses, un nom, des honneurs.

RITULOZO. Des honneurs!..

PACHECO, *l'entraînant à part*. Oui, parce qu'il faut tout cela pour posséder une femme des villes, et que j'aime une femme des villes, moi, de tout l'amour d'un Gitano.

RITULOZO. Pacheco, tu renonces donc à tous les projets que j'avais sur toi?

PACHECO. Oui, car aucun d'eux ne me donnerait celle que j'aime.

RITULOZO. Et quel chemin prendras-tu pour arriver aux villes, malheureux?

PACHECO. Oh! soyez tranquille, père, j'y arriverai par les champs de bataille.

RITULOZO. Les champs de bataille?.. mais as-tu pensé?

PACHECO. J'ai tout calculé, tout prévu.

RITULOZO. Tout prévu!.. en effet, on dit dans le monde qu'un Gitano a le pouvoir de deviner l'avenir; as-tu deviné le tien?

PACHECO. Quel qu'il soit, je l'accepte avec joie, pour le prix que j'en attends.

RITULOZO. Ton avenir dans les villes, veux-tu que je te le dise? ce sera le mépris, la raillerie et l'insulte... jamais un Gitano ne trouvera de franche et loyale hospitalité parmi les hommes... et si jamais on te sourit, tremble, c'est qu'on te trahirait alors: la franchise, l'amitié, le bonheur, la liberté, et bientôt peut-être le pouvoir, voilà ce qui t'attend parmi nous; ici, tu aurais eu la première place; là-bas, tu n'auras jamais que la dernière; alors, trahi, insulté, désespéré, tu chercheras les bras d'un père pour y pleurer, les bras de tes frères pour te venger; tu voudras revenir parmi nous, il sera trop tard, peut-être, entends-tu? Pacheco, il en est temps encore... choisis.

PACHECO. Père, les momens sont précieux, le temps s'écoule, je veux partir... rendez-moi mes sermens et ma liberté.

RITULOZO. Il suffit. (*A part.*) Ah! le monde m'enlève le plus cher de mes enfans, celui sur lequel reposaient toutes mes espérances pour le commandement de la tribu. Eh bien! je le disputerai à ce monde qui me le ravit; je suivrai Pacheco pas à pas dans la ville, et je compte assez sur la perfidie de ses habitans, pour qu'enfin je leur arrache le Gitano, et je le ramène dans nos montagnes. (*Haut.*) Frères, vous savez nos usages... Dépouillez Pacheco de tous les insignes du Gitano, ôtez-lui cette résille qui remplace le turban maure, cette ceinture qui est l'emblème de la chaine qui lie les Gitanos entre eux; ôtez-lui enfin ce poignard qu'il n'est plus digne de porter pour la défense de la tribu. (*Les Gitanos exécutent à mesure les ordres de Ritulozo. Ritulozo s'avance vers Pacheco*). Pacheco, je te délie de tes sermens et de ta soumission à nos lois; dès cet instant tu n'es plus Gitano; mais avant de fuir, souviens-toi que tes insignes seront conservés pendant un an et huit jours. Jusqu'à la fin du huitième jour, (*l'angelus sonne*) jusqu'au moment où sonnera l'angelus du soir, tu pourras venir redemander ce qui t'appartient... plus tard, il ne sera plus temps; adieu, Pacheco... songes-y bien, un an et huit jours... adieu!

PACHECO. Mon père, mes frères, ne me maudissez pas.... ne détournez pas la tête ainsi; cachez-moi cette douleur qui m'honore, mais qui me tue... cachez-moi vos larmes, ne tendez pas vers moi ces insignes, ou je ne puis plus partir... malgré moi je reste parmi vous... mais elle, elle qui m'attend peut-être... me réclame... m'appelle.. Oh! adieu, frères, adieu pour jamais... Isabelle! Isabelle!

TOUS. Adieu!

ACTE II.

Une magnifique salle de bal. Danses au fond.

SCENE PREMIERE.

DON MANUEL SYLVA, TORELLAS *sur le devant.* DIFFÉRENS GROUPES *remplissent le théâtre.*

DON MANUEL. Que pensez-vous de cette fête, seigneur comte?

TORELLAS. Qu'elle est de fort bon goût.

DON MANUEL. Je suis de votre avis, et je n'en serais pas, que du moins, encore ici, je dirais la même chose. Que croyez-vous qu'ait été l'intention du roi, en nous donnant un bal de cour dans son palais de Madrid, à peine revenu des fatigues de la guerre?

TORELLAS. Apparemment de nous faire danser.

DON MANUEL. Je crois que c'est à quoi il songeait le moins en ordonnant ce bal.

TORELLAS. Et qu'avez-vous deviné au fond de ses intentions, jeune et profond politique?

DON MANUEL. Rien encore; mais je le découvrirai. Vous le savez, seigneur comte, nous sommes accoutumés à voir dans la conduite du roi autre chose que ce qu'il annonce... Il sait si bien cacher ce qu'il veut, qu'on ne croit plus à ce qu'il fait... Quel que soit son but, du reste, il y parviendra, car rien ne l'arrête pour satisfaire une fantaisie, et l'on ne découvre jamais d'où il est parti que lorsqu'il est arrivé.

TORELLAS. Rien ne l'arrête... prétendriez-vous dire que le roi...

DON MANUEL. Eh! par saint Jacques! c'est le roi qu'il nous faut, à nous autres jeunes gens. S'il fait quelquefois abus de son autorité, il finit toujours par se faire aimer, surtout des femmes, qui crient le plus contre lui... Eh! que pouvons-nous désirer de mieux?.. un roi brave, spirituel, qui ne peut entendre sans émotion la voix d'une jolie femme, comme le cliquetis d'une épée. Il ne croit pas à beaucoup de choses, mais il force les autres d'y croire: cela revient au même!.. Il assaisonne toujours une bonne action d'une épigramme, quelque fait d'armes glorieux d'une petite noirceur galante. Eh bien! on n'est pas roi pour se tout refuser; et d'ailleurs, s'il nous gouverne bien un peu despotiquement... nous n'avons pas droit de nous plaindre: ses fantaisiesle lui rendent bien.

TORELLAS. Est-ce que vous croyez que c'est en l'honneur de quelque ancienne maîtresse qu'il donne cette fête? Serait-ce pour la marquise de Monteny, pour dona Elmire d'Alméda?.. Mais non, il y a eu depuis leur faveur, l'interrègne d'une guerre.. Pensez-vous qu'il s'en souvienne encore?

DON MANUEL. Sans doute ; et autrement comment les éviterait-il ?

TORELLAS. Quelle est donc la reine de la soirée ?

DON MANUEL. Oh ! vous pouvez dire celle de la nuit... mais j'ignore sur qui tombera son choix.

TORELLAS. Et quand le saurons-nous, si nous devons le savoir ?

DON MANUEL. Oh ! pas avant demain matin.

(Ils sont interrompus par des danses, ils se perdent au milieu des groupes. Quelque temps après, don Juan et Isabelle paraissent en causant.)

SCENE II.

ISABELLE, DON JUAN DE MENDOZA.

ISABELLE. Laissez-moi, don Juan, je vous en supplie.

DON JUAN. Vous ne m'écoutez pas, dona Isabelle.

ISABELLE. On ne peut pas faire deux choses à la fois... je regarde ; je n'avais jamais vu la cour, et malgré moi, je suis encore toute émue... le roi m'a parlé si long-temps, avec tant de bonté, tant de bienveillance... il m'a dit des paroles si douces... j'en ai rougi sans savoir pourquoi... et puis, ces salons si riches, ces toilettes magnifiques, ces milliers de girandoles qui se réfléchissent dans les glaces, et qui semblent nous enfermer dans une atmosphère de flammes ; tout cela m'étonne, me trouble et m'inspire à la fois de la crainte et du bonheur.

DON JUAN. Pourvu que cette apparence qui vous éblouit ne devienne pas une réalité terrible : ces guirlandes et ces draperies communiqueraient si vite un incendie que tant de flambeaux allumeraient si facilement ; mais je crains pour moi, je vous l'avoue, d'autres malheurs plus imminens... Vous souvenez-nous, dona Isabelle, que nous fûmes destinés l'un à l'autre, que sans me donner un consentement formel, vous ne parûtes pas éloignée d'accepter cette union, dont j'attends le bonheur depuis que je le comprends... puis-je continuer à espérer après le froid accueil que vous venez de me faire ?..

ISABELLE. Mais est-ce l'heure et le lieu de me tenir de pareils discours ?.. et quand même je serais disposée à écouter des vœux auxquels seule je ne puis répondre, choisirais-je le moment où la foule immense pourrait interroger mon regard et entendre ma voix ?

DON JUAN. Ah ! ce regard et cette voix ont déjà prononcé une réponse... mon retour a paru vous déplaire... vous m'avez revu comme un importun qu'on a oublié, et non comme un ami qu'on attend... oui vous m'avez oublié, Isabelle ; jusqu'au moment où un ordre du roi vous a rappelée à Madrid, du château de Soria, vous avez été seule dans une province, n'ayant pour occuper votre pensée que vos sentimens... et vous n'avez pas eu un souvenir pour moi. Pendant ce temps, moi, chacune de mes heures, chacun de mes instans, soit le jour, soit la nuit, a été marqué par un péril, une fatigue ; mais aucun danger, aucune alarme, n'a pu bannir un moment votre pensée, qui me semblait une récompense, et qui maintenant ne peut plus être pour moi qu'un désespoir.

ISABELLE. Don Juan, voilà bien longtemps que je suis éloignée de mon oncle... cette absence pourrait être remarquée, laissez-moi retourner vers lui...

DON JUAN. Ah ! Isabelle, vous êtes impitoyable. Ah ! puissiez-vous savoir un jour quels sont les tourmens d'une passion sans espérance !..

ISABELLE. Arrêtez, Mendoza. (*A part*) Oh ! j'ai peur que son vœu ne soit déjà accompli. (*Haut.*) Don Juan, ne m'en veuillez pas... Encore une fois, songez que cette entrevue avec vous, ici, seule, peut me compromettre... et si vous insistiez pour me retenir, je ne reconnaîtrais pas là votre amitié pour moi, et vous offenseriez la mienne... et tenez, voilà qu'on se rapproche. On nous a vus ensemble !.. Ah ! don Juan, don Juan!

DON JUAN. Ne craignez rien, quand vous me parlez ainsi avec douceur, j'immolerais ma vie à un de vos caprices... que serait-ce donc pour une de vos craintes ?..

ISABELLE. Mais on approche.

SCENE III

LES MÊMES, LE COMTE DE TORELLAS, DON MANUEL SYLVA, *revenant*, AUTRES GENTILSHOMMES, *au fond de la scène.*

DON MANUEL. C'est là une singulière aventure, n'est-ce pas que ?.. Ah ! c'est vous, don Juan ? salut à dona Isabelle.

DON JUAN. Et de quoi riez-vous ?

DON MANUEL. Oh ! rien ; je contais à ces messieurs une plaisante histoire. Je leur disais qu'au nombre des Juifs, des repris de justice, des détrousseurs de grand' route, qu'on a engagés à la hâte parmi les volontaires de la dernière guerre, il y a eu une

recrue plus étrange encore, et qu'un de ces Gitanos, que jamais l'or ni les séductions n'avaient pu jusqu'ici arracher à leurs peuplades errantes, avait pris rang parmi nos troupes.

ISABELLE. Que dit-il?

DON MANUEL. Ce qu'il y a de plus malheureux pour notre homme, c'est qu'à la suite de je ne sais quel acte de courage, qui lui a valu une blessure, il a été nommé officier... Le roi a été mal inspiré d'exposer ainsi ce pauvre hère à une attention qu'il est si peu en état de soutenir. Tant qu'il a été confondu dans les rangs de nos soldats, on ignorait sa présence: c'était la seule manière de la lui pardonner... mais couvrir cet étrange personnage d'un uniforme d'officier... Encore si nous étions en saison de carnaval; mais vous ne savez pas le plus étonnant de tout cela?

DON JUAN. Et quoi donc?..

DON MANUEL. C'est l'amour qui a apprivoisé cette bête fauve: l'étoile que notre Gitano a suivie est dans les yeux d'une de nos belles senoras. C'est pour entrer dans la société qui le proscrit, et pour se rapprocher de sa déesse, qu'il s'est enrôlé parmi nos troupes. Le chemin sera un peu long, surtout pour lui, vous me l'avouerez, mes gentilshommes.

ISABELLE, *à part*. Que je souffre!

DON MANUEL. N'est-ce pas, messieurs, que c'est là une plaisante histoire?..

TORELLAS. Mais vous n'en dites point le plus piquant, c'est que ce bizarre personnage est dans ce moment-ci à se prélasser au bal comme le plus élégant et le plus noble de nos gentilshommes.

DON JUAN. Un Gitano au milieu de nous! mais avant de l'y conserver, il faudrait y admettre tous nos soldats... ils sont espagnols, du moins, s'ils ne sont pas nobles. Quoi? on nous imposerait ici un transfuge de cette bande de brigands ou d'assassins! sa présence dans ce bal, le rendez-vous de la plus haute noblesse castillane, ne peut être que le résultat d'une erreur, et le roi, sans doute, nous remerciera de l'avoir averti de ce scandale qu'il ignore; il faut chercher cet homme; il faut l'expulser du bal... Isabelle, je vous reverrai... Venez, venez, messieurs.

(Sortie.)

SCENE IV.

TORELLAS, ISABELLE.

ISABELLE, *à part* Grand Dieu! je respire à peine... est-ce lui qu'on menace?.. a-t-il pu faire un tel miracle?

TORELLAS. Qu'ils aillent chercher querelle à ce Gitano... j'aime mieux demeurer auprès de vous, ma belle senora... Sans doute, ce n'est point un simple voyage que vous faites à Madrid, et le roi y fixera votre séjour, ainsi que celui de votre oncle?

ISABELLE. Le roi?..

TORELLAS. C'est mon opinion, du moins... et tout-à-l'heure, on vient de me dire que vous aviez eu plusieurs fois l'honneur de figurer au quadrille de S. M. Cela annonce des projets...

ISABELLE. Des projets?

TORELLAS. Il veut peut-être vous marier.

ISABELLE. Me marier! vous croyez? (*A part.*) O mon Dieu! Il ne me manquerait plus que ce dernier malheur.

TORELLAS. D'où vient l'effroi qui semble se peindre sur votre physionomie?.. Ah! je me souviens... des projets d'alliance entre vous et votre cousin don Juan de Mendoza... mais peut-être est-ce celui-là même que le roi a choisi... (*bruit dans la galerie au fond.*) Quel est ce tumulte? On vient par ici!.. oh! je ne me trompe pas... tandis que don Manuel cherche d'un côté le fameux Gitano... le voici qui vient de l'autre.

ISABELLE, *remontant la scène*. Que dites-vous! grand Dieu! c'est lui!

TORELLAS. Tenez, l'on fuit devant lui comme devant un pestiféré... il est isolé au milieu des groupes qui l'environnent... Allons prévenir don Juan qui parcourt inutilement tous les salons.

(Il sort. Au fond, quelques groupes traversent lentement la scène, en désignant du doigt Pacheco dans la coulisse; puis ils passent. Pacheco parait à son tour: les suit du regard, puis descend rapidement la scène sans voir Isabelle.)

SCENE V.

ISABELLE, PACHECO.

PACHECO. Et maintenant, serve qui voudra le roi d'Espagne, puisqu'il ne sait pas faire respecter le grade qu'il donne et le mérite qu'il récompense. Oui, je vais briser cette épée sur les murs, puisque je ne le puis faire sur la face de ces insolens gentilshommes qui fuient et s'écartent devant moi... car il n'est personne qui ne rougisse de demeurer un seul instant auprès du Gitano, personne...

ISABELLE, *s'approchant*. Excepté moi, pourtant.

PACHECO. Isabelle! Isabelle! se peut-il?

ISABELLE. Oui, moi-même... moi qui devine pour qui vous avez fait tant de prodiges, moi qui veux vous empêcher de briser cette épée qui vous a rapproché de moi.

PACHECO. Vous m'attendiez, n'est-ce pas, dona Isabelle? vous m'attendiez, car vous saviez que rien n'est impossible à l'amour d'un Gitano, et j'avais juré de ne reparaître devant vous qu'Espagnol et capitaine. Ah! si je pouvais entrevoir qu'un jour, à force de devenir supérieur à tous les autres, le Gitano vous paraîtra enfin votre égal?

ISABELLE, *à part*. Que lui dire? je tremble qu'on ne nous voie, et cependant j'ai tant de bonheur à l'entendre. (*Haut.*) Ah! je n'oublierai jamais que vous m'avez sauvée, et que vous avez gagné le droit de me revoir dans ce monde au prix d'efforts inouïs et de votre sang répandu; je suis née avec le titre d'une noble Espagnole, mais avec le cœur d'une femme juste et reconnaissante... je sais quel est votre dévouement pour moi, mon cœur vous le rend tout entier, et plût au ciel qu'autour de moi, on vous vît avec les mêmes yeux!

PACHECO. Grand Dieu! est-ce bien vous qui parlez? vous, dona Isabelle, au pauvre Pacheco? Ah! que m'importent les autres à présent? que m'importent leurs outrages, leurs dédains?... je les méprise à mon tour, je les oublie, je les ignore.... ou plutôt je leur rends grâce, car je leur dois votre pitié. Oui, l'homme qui est seulement estimé de vous est l'égal de tous; oui, votre bienveillance, et un jour votre amour peut-être, voilà mon droit de cité, voilà mes titres de noblesse.

ISABELLE, *à part*. Oh! mon Dieu! si l'on venait... (*Haut.*) Pacheco, Pacheco, vous ne pouvez rester ici plus long-temps.

PACHECO. Oh! laissez-moi vous voir encore, Isabelle, laissez-moi contempler ce regard qui ne s'abaisse pas sur moi avec mépris... laissez-moi croire que vous êtes fière d'avoir inspiré assez d'amour à un homme pour que du fond des déserts, il s'élève jusqu'aux palais des rois. Oui, cet homme, vous avez éclairé son ame, doublé sa force, fait battre son cœur; cet homme, vous l'avez dépouillé de son existence grossière et sauvage, cet homme vous comprend, cet homme vous respire... vous lui avez donné une nouvelle vie, vous lui avez donné l'espérance.

ISABELLE. Pacheco, Pacheco, prolonger cet entretien, c'est me faire mourir... d'un moment à l'autre, on peut venir, on peut vous insulter.

PACHECO. M'insulter!

ISABELLE. Ah! calmez-vous, ne vous emportez pas.:. laissez au temps à légitimer vos services, et à consacrer votre élévation... mais fuyez de ce palais à l'instant même... tenez, j'entends venir de ce côté.. ne les attendez pas... si vous m'aimez, Pacheco, quittez ce palais.

PACHECO. Mais du moins, Isabelle...

ISABELLE. Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble... je retourne auprès de mon oncle. Adieu, adieu, Pacheco.

(Elle sort précipitamment.)

SCENE VI

DON JUAN, DON MANUEL, TORELLAS, SEIGNEURS *arrivant en tumulte*, PACHECO.

TOUS LES SEIGNEURS. C'est lui, c'est lui... c'est le Gitano!

PACHECO. Ah! vous ne fuyez plus enfin! ce Gitano est ici par la volonté d'un Castillan plus noble que vous tous, du roi... il y restera par une volonté plus forte que toutes les vôtres, par la sienne.

DON JUAN. C'est ce que nous verrons: on a toléré un Gitano parmi nos soldats, mais parmi nos conviés, ce serait une dérision.

PACHECO. Merci, seigneur gentilhomme, vous me refusez ma part de la victoire et de la fête... mais il faut être juste, et j'avoue qu'en revanche, devant l'ennemi, vous m'avez laissé tous les périls.

DON MANUEL, *à don Juan qui fait un mouvement*. Don Juan, ne nous fâchons pas; n'est-ce pas une chose plus digne de curiosité que de colère, que la présence d'un Gitano parmi nous? mais dans les châteaux de nos gentilshommes les plus riches, n'en a-t-on pas toujours un pour divertir une société, et le roi n'a pas introduit sans doute celui-ci dans le bal pour un autre usage... Il faut savoir quels sont ses talens... Peut-être joue-t-il de la mandoline, peut-être va-t-il nous exécuter une danse nationale.

PACHECO. Pourquoi pas, seigneur don Manuel? je vous ai bien vu danser tout-à-l'heure, vous, grand veneur du roi, et exciter une hilarité dont vous ne vous doutiez pas... cela prouve qu'on peut très-bien exercer de hautes fonctions, et divertir beaucoup la société sans déshonneur.

DON MANUEL. Que dit-il?

TORELLAS. Ne nous fâchons pas, don Manuel, cet homme n'en vaut pas la peine; mais s'il ne sait point faire ce que vous demandez, au moins a-t-il d'autres talens...

peut-être pourra-t-il nous dire notre bonne aventure.. je n'ai jamais vu un Gitano qui ne le sût pas, et n'est-ce pas que tu nous la diras, toi, le nouveau-venu?

PACHECO. Votre bonne aventure?.. mon talent n'est pas bien grand... vous avez mal jugé, mon président... c'est habitude sans doute... cependant j'essaierai de vous la dire à vous le premier... Votre main, votre main? vous hésitez!.. oh! rassurez-vous, je ne veux pas la presser dans la mienne: quand vous présidez l'audience de justice, seigneur comte de Torellas, regardez bien ce qui est en face de vous.

TORELLAS. Quoi donc?.. les accusés?..

PACHECO. Non pas... le banc où ils sont assis... regardez-le bien de votre fauteuil de juge, comte de Torellas, on y vient de plus loin.

TORELLAS. Holà! Gitano, ne hasarde pas de ces insolences avec moi... je représente pour tous, et même pour toi, la magistrature espagnole... et aux insolens qui l'outrageraient, je dois prompte et sévère justice.

PACHECO. Prompte et sévère justice!.. oui, vous avez raison, mon président, on doit toujours ce qu'on ne rend jamais.

TORELLAS. Insolent!

PACHECO. Et vous, don Manuel, vous avez pris pour vous élever la route de l'infamie... je n'ai que du bonheur à vous prédire... vous monterez bien haut.

DON MANUEL. Misérable!

PACHECO. Ah! silence! il y a encore un de vous avec qui j'ai un compte à régler. (*S'approchant de don Juan.*) C'est toi le plus insolent, mais avec qui du moins je puis me comprendre; car tu es soldat comme moi... je n'ai qu'une chose à te prédire, tu périras bientôt.

DON JUAN. Et comment?

PACHECO. Tué en duel!

DON JUAN. Par qui?

PACHECO. Par moi

DON JUAN. Par toi... mais il faudrait que je consentisse à compromettre, dans une rencontre avec un Gitano, mon épée de gentilhomme.

PACHECO. J'ai celle de capitaine.

DON JUAN. Ce ne peut être qu'un embarras pour toi... dans une main habituée à ne manier qu'un poignard, une épée d'officier doit sembler un peu longue.

PACHECO. Il y a un moyen, c'est d'en mettre la moitié dans le corps d'un insolent.

DON JUAN. C'en est trop... qu'il sorte à l'instant.

TOUS. Oui, qu'il sorte.

PACHECO. Sortir!.. me faire sortir... je vous trouve bien insensés de l'essayer... j'ai le droit de rester ici; je l'ai acquis avec mon titre de capitaine... et ce titre, je ne l'ai point acheté par une bassesse comme vous, comte de Torellas, ni par le déshonneur d'une femme, comme vous, don Manuel Sylva... Je l'ai acquis devant l'ennemi, là où rien ne s'obtient sans le mériter, là où il faut payer de sa propre personne, exposer sa propre vie, et saigner de son propre sang... qu'on soit prince ou soldat, gentilhomme ou Gitano; car dans les rangs de vos adversaires, il n'y a point de balles respectueuses, de boulets courtisans: les routes qui mènent à la gloire et aux honneurs sont à découvert sur le champ de bataille; il n'y a plus d'intrigues dans la mêlée, plus de faux-fuyans devant l'ennemi, plus de chemin tortueux sur la brèche.

TOUS. C'en est trop... qu'il sorte!

(Ils entourent le Gitano. Celui-ci porte la main à la garde de son épée; le roi paraît.)

SCENE VII.

LES MÊMES, LE ROI, PAGES, SUITE.

LE ROI. Eh bien! messieurs, qu'est-ce? qu'y a-t-il?

DON JUAN. Sire, vous allez tout savoir.. c'est moi qui ai prétendu que c'est à votre insu qu'un Gitano s'est glissé dans ce bal; oui, sire, un Gitano, sous cet uniforme d'officier; un Gitano, tel que ceux qui infestent nos campagnes, et n'ont d'autre existence que celle qu'ils volent ou qu'ils mendient.

LE ROI. Je conçois votre répugnance, elle est naturelle... toutefois, vous auriez pu, avant de la manifester, vous informer si c'était moi qui avais introduit cet officier, et quels avaient été mes motifs à cet égard. Je le comprends, quand on est gentilhomme, grand d'Espagne ou dignitaire, il peut paraître singulier de se coudoyer dans un palais avec un Gitano, comme vous dites.. on ne s'est jamais trouvé en pareille occasion, mais vous ignorez sans doute quels dangers lui valent ses titres d'Espagnol et d'officier.

DON MANUEL. Quel danger, sire? nous ignorons...

LE ROI. Rien d'étonnant à cela, aucun de vous ne s'y trouvait... Nous étions devant Coïmbre, en Portugal; nous nous approchions pour une reconnaissance de remparts qui semblaient complètement déserts; tout-à-coup une bombe sillonne l'air, et vient tomber à mes pieds avec la

mèche enflammée et prête à faire explosion... un cri de « *sauve qui peut!* » se fait entendre... trois ou quatre gentilshommes des plus hautes familles d'Espagne prennent la fuite, quelques autres poussent le dévouement jusqu'à détourner la bride de mon cheval pour le mettre au galop dans la direction opposée à la bombe, mais mon cheval, effrayé de ces efforts malencontreux et opposés, se cabre et me jette à quelques pas du projectile dont la mèche brûlait toujours... un homme s'élance alors, saisit la bombe avec la main gauche, sa main droite était en écharpe, et, ne pouvant éteindre la mèche d'une seule main, il la coupe toute enflammée avec ses dents et jette à mes pieds l'instrument de mort désarmé et inoffensif... Certes, s'il est sans exemple qu'un Gitano soit admis dans un bal de cour, il n'est pas non plus très-commun d'en trouver qui se conduisent ainsi.

DON MANUEL. Se peut-il?

LE ROI. Cependant j'excuse votre vivacité à l'égard du capitaine Pacheco, mais à condition qu'elle ne se renouvellera plus; c'est moi qui vous demande sa naturalisation parmi nous. Le capitaine Pacheco ne peut nommer aucun aïeul, mais il en sera un glorieux lui-même; et quelle famille vient de plus haut que ne viendra la sienne, si l'on remonte dans la nuit des temps? Comte de Torellas, je tiens votre noblesse pour excellente... et cependant on m'a dit qu'un potier de terre de Ségovie, qui prit la carrière des armes, en fut l'origine; don Manuel Sylva, il n'est pas de maison en Espagne qui ne tînt à honneur de s'allier à la vôtre, et cependant c'est un simple varlet que sa maîtresse épousa qui la fonda... Oh! je ne vous en estime pas moins; vous m'estimez bien vous-mêmes, moi qui descends en ligne directe d'un prince ou d'un soldat visigoth, purifié par le baptême; telle est l'origine du roi d'Espagne, et entre un Visigoth ou un Gitano la différence n'est pas grande... Cela vous a-t-il empêchés jamais de me baiser la main et d'accepter une faveur de moi?... Allons, mes gentilshommes, un peu d'indulgence; ce sont vos ancêtres le potier de terre de Ségovie et le valet anobli... et si ce n'est point assez, c'est mon aïeul, le roi ou le soldat visigoth, qui vous le demande par ma voie. Cette tolérance qu'on a montrée autrefois aux chefs de vos maisons, rendez-la aujourd'hui à Pacheco. Place au soleil pour tout le monde!..

DON MANUEL. Sire, pardonnez...

LE ROI. Assez, messieurs, votre excuse sera dans votre obéissance future.

PACHECO. Sire! je vous rends grâce.

LE ROI. Il suffit, capitaine... vos remerciemens seront dans votre conduite comme l'ont été vos titres. Mais j'entends le comte de Soria... messieurs, je désirerais être seul avec lui.

(Tout le monde sort.)

SCENE VIII.

LE ROI, *puis* LE COMTE. SUITE DU ROI.

LE ROI. Les pauvres gens!... puisqu'ils refusent de l'élever jusqu'à eux, je les forcerai bien à s'abaisser jusqu'à lui... la noblesse que j'ai donnée à Pacheco n'est qu'un engagement pour lui de me bien servir... de lui seul il dépendra de la garder... C'est vous, comte?.. eh bien! comment trouvez-vous cette fête?

LE COMTE. Digne du roi qui la donne, sire.

LE ROI. Ce n'est point assez, je voudrais qu'elle fût digne de quelques-unes des femmes qui en font l'ornement. Digne de dona Isabelle, votre nièce, par exemple...

LE COMTE. Sire, votre majesté est trop bonne.

LE ROI. Non pas, cette beauté qui nous arrive du fond de l'Andalousie éclipse toutes les dames de notre cour.. et je voudrais que mes provinces ne m'envoyassent jamais d'autres députations... Dona Isabelle mériterait une couronne.

LE COMTE. Sire, votre majesté a-t-elle daigné jeter les yeux sur le travail que je lui ai présenté il y a un an.

LE ROI. Oui, oui, il m'a paru contenir d'excellentes choses, mais il est en opposition avec les idées de mon premier ministre... Tant qu'il sera là, il ne faudra pas songer à réaliser vos projets.

LE COMTE. Mais cependant, sire, puisque vous les approuvez, et puisque vous n'avez pas eu toujours à vous louer de la politique du ministre et de la guerre désastreuse qui en est résultée...

LE ROI. Je ne dis pas le contraire... mais changer en un instant la marche que j'ai suivie depuis que je suis sur le trône, me séparer d'un ministre à qui j'ai sans doute à reprocher des fautes, mais qui m'a fort souvent été utile, cela est effrayant; car il faut choisir entre vous deux... Tout se sait dans les cours; il a entendu parler de votre travail, il vous a vu ici, et il m'offre sa démission si je ne vous renvoie dès demain dans votre exil.

LE COMTE. Grand Dieu!

LE ROI, *à part*. Il se trouble.

LE COMTE. Quoi! sire, reconnaissez-vous ainsi mon dévouement pour vous?

LE ROI. Je ne dis pas cela... mais nous ne sommes pas ici pour nous occuper de politique..... Je retourne auprès de votre nièce... savez-vous qu'elle danse le fandango avec plus de grâce que les premiers sujets de mon Opéra?

LE COMTE. Oui, sire; mais, hélas! d'après la manière dont s'annoncent les choses, cette grâce et cette beauté que vous admirez seront bientôt ensevelies au fond de l'Andalousie; car ma nièce ne peut se séparer de moi, et moi, bientôt sans doute...

LE ROI. Eh! je n'ai pas encore dit cela.

LE COMTE. Le plus grand malheur de tout cela, c'est que sa majesté aura perdu en moi, sinon un homme éclairé et un grand politique, du moins un serviteur dévoué qui, pour la servir, sacrifierait tout.

LE ROI. Tout?...

LE COMTE. Oui, sire.

LE ROI, *à part*. Il est à moi; les gens qui sacrifient tout n'ont que l'égoïsme de l'ambition. (*Haut.*) Comte de Soria, je reverrai votre travail, peut-être en y réfléchissant contient-il le germe du bonheur de l'Espagne. Quel âge a votre niece?

LE COMTE. Vingt ans, sire.

LE ROI. Vingt ans?.. vous saurez si vous devez rester à la cour, avant de quitter le palais ce soir, je ne fais jamais attendre ni les bonnes ni les mauvaises nouvelles. (*Tumulte; cris au feu.*) Mais quel est ce bruit

SCENE IX.

LE COMTE, LE ROI, DON MANUEL, SUITE DU ROI, SEIGNEURS, DOMESTIQUES.

DON MANUEL, *accourant avec tout le monde*. Ah! sire, sire! sortez à l'instant; le feu vient de prendre dans la galerie de l'Est.

LE COMTE. Oh ciel! où est ma nièce?

LE ROI. Oui, où est Isabelle de Soria?

DON MANUEL. Je l'ignore, sire.

LE ROI. Allez, comte, allez de ce côté, moi de l'autre; nous la retrouverons.

(Le comte sort.)

DON MANUEL. Mais, sire, vous-même songez que le péril...

LE ROI. Quelque péril que ce soit, les rois, dans leur royaume, comme les amiraux sur leur navire, ne doivent quitter leur place que les derniers.

Ils sortent tous deux. Bruit pendant la sortie du roi et la rentrée du comte.)

SCENE X.

LE COMTE, DON MANUEL.

(Tumulte. Le reflet de la flamme se projette sur la scène. Le théâtre se remplit de groupes effrayés.

LE COMTE. Isabelle!... Isabelle!... je ne la vois pas. . je ne l'ai pas trouvée... où peut-elle être?... voyons de ce côté...

(Il fait quelques pas, et est suivi par un groupe Tout-à-coup, on entend un grand éboulement, tout le monde pousse un cri : un instant après entre don Manuel.)

LE COMTE, *à don Manuel*. Qu'est-ce?.. qu'y a-t-il?...

DON MANUEL. Ah! si vous saviez... ce Gitano...

LE COMTE. Eh bien?...

DON MANUEL. Il s'est élancé, seul, une hache à la main, au milieu des flammes... a appliqué une échelle contre le mur et coupé la poutre enflammée qui allait communiquer l'incendie à ce bâtiment... au même instant, le toit s'est écroulé, et le malheureux écrasé sans doute sous ses débris...

LE COMTE, *à don Manuel*. Eh bien! Isabelle?

DON MANUEL. Elle est sauvée!.. Pacheco venait de la transporter évanouie jusqu'à votre voiture qui s'est rapidement éloignée...

LE COMTE. Ah! merci, merci! je cours la rejoindre... (*Il s'arrête devant une croisée.*) Mais ma voiture est encore là... oui, voilà mes gens qui attendent... Grand Dieu!..... ma nièce..... où est-elle?..... en quelles mains l'a-t-on remise?...

DON MANUEL. C'était, je crois, un domestique du roi.

(Le bruit se renouvelle; don Manuel et la foule sortent; le comte reste seul.)

LE COMTE, Un domestique du roi!.. Eh! mon Dieu! dans quelle voiture est-elle donc partie?... Ah! quelle idée subite me frappe!.. à la faveur du trouble, de l'incendie, le roi aurait-il osé... oh! oui, le roi avait remarqué Isabelle... il lui a parlé sans cesse... il me jetait son nom toutes les fois que je lui parlais de moi.... Oh! plus de doute... et je le souffrirais? non, dussé-je enfoncer les portes du palais, dussé-je lutter avec le roi lui-même, ce n'est pas trop que le sang d'un roi pour laver la tache faite à l'écusson d'un Soria. Je sauverai Isabelle! courons.

TORELLAS. Le roi, qui vient de quitter le bal après avoir vu éteindre l'incendie, m'a chargé, seigneur comte, de vous remettre cette lettre.

LE COMTE. A moi! (*il l'ouvre rapidement*) « Grandesse, nous vous informons que

» nous vous avons nommé aux fonctions » de premier ministre de notre royaume ; » vous en remplirez immédiatement les » devoirs et vous serez installé en cette » qualité dans notre propre palais. » Je suis premier ministre, moi... le premier du royaume, après le roi... avant le roi même !.. mais ma nièce !... ah !... le vertige me prend, je n'y vois plus!..

SCENE XXI.

LE COMTE, PACHECO.

PACHECO, *entrant*, *ses vêtemens déchirés et une hache à la main.* Il y aura un an dans huit jours que le comte de Soria me promit la main de sa nièce si j'acquérais un grade et un titre... je suis Espagnol et capitaine, et je viens de sauver Isabelle ; dans huit jours je me présenterai à l'hôtel du comte de Soria.

ACTE III.

Le théâtre représente un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, *lisant une lettre.*

« Prenez pitié de moi, Isabelle !.. depuis » un mois que je subis votre absence, mes » soupçons, mes craintes me dévorent et me » tuent, depuis un mois je ne vis plus; il faut » que je vous voie à tout prix, fût-ce de » loin, fût-ce en présence d'un autre !... » mais que je sache du moins que vous ne » m'avez pas repris cette bienveillance que » vous m'avez laissé entrevoir !.. est-ce » votre oncle qui vous retient prisonnière ? » est-ce don Juan qui vous fait peur ?... » mon bras peut-il vous servir ? tout mon » sang est à vous... ah ! je ne crains que » votre indifférence, que votre dédain ; » mais rassurez le gitano contre cet horri- » ble soupçon... aujourd'hui, je dois me » présenter chez votre oncle pour lui de- » mander votre main qu'il m'a promise... » oh ! que ce ne soit pas vous qui me la » refusiez, si vous ne voulez pas que ma » raison s'égare, si vous ne voulez que je » meure de désespoir. » PACHECO.

Oh ! qui m'eût dit, il y a huit jours qu'une pareille lettre ne serait pour moi qu'un amer regret et un sanglant reproche ! un reproche... oh ! non... je suis innocente : trompée par la ruse, flétrie par la violence !.. je suis innocente devant Dieu!.. innocente, et pourtant, je viens au rendez-vous que le roi m'a demandé... C'est en vain que j'ai quitté Madrid pour venir habiter ce château du comte de Soria, le roi m'y poursuit encore... Aujourd'hui, il doit quitter sa chasse et se rendre ici... ici, où je l'attends... Ah! cette entrevue sera la dernière ; elle servira à me séparer à jamais de ce monde où je n'attends que remords et malheurs... Mais on vient de ce côté... Ah ! c'est lui.

SCENE II.

ISABELLE, LE ROI.

LE ROI, *à part.* Enfin, elle est venue !.. voyons si elle est aussi impitoyable que ses lettres. (*A Isabelle.*) Eh quoi ! des larmes, Isabelle, savez-vous que cela est bien cruel pour moi; c'est à tort qu'on nous dit tout-puissans, nous autres rois ; notre parole fait obéir tous les bras, mais notre amour n'a pas même le pouvoir qu'a celui de tout autre homme : car il ne sait pas se faire pardonner ses fautes...

ISABELLE. Ses fautes?.. ne sont-ce pas des crimes, quand elles vous font sacrifier l'avenir tout entier d'une femme à une fantaisie d'un moment...

LE ROI. Mais votre avenir, Isabelle, n'a rien qui doive tant vous effrayer... tous les titres, tous les honneurs, tous les plaisirs sont à vos pieds.

ISABELLE. Et la honte et le remords dans mon cœur...

LE ROI. La honte !.. les remords... mais ils ne doivent être que pour moi, puisque les ruses et la violence m'ont acquis seules un bonheur dont je m'efforcerai de me rendre digne, et que je mériterai, n'est-ce pas?.. oh ! ne m'enlevez pas toute espérance... dites, quelle faveur voulez-vous?... qu'est-ce qui peut vous tenter ?.. rien ne me coûtera pour vous satisfaire.

ISABELLE. Il en sera alors pour vous de mes volontés, comme il en est de vos caprices, sire ! mais je vous rends grâce... je n'ai plus rien à désirer au monde, je n'ai plus qu'à regretter...

LE ROI. Isabelle ! Isabelle !..

ISABELLE. Ah ! si fait; il y a une chose que je puis encore vous demander... c'est que le silence le plus profond ensevelisse à jamais ma honte, et vous savez ce que je

réclame de vous pour y parvenir ; quand on n'a plus le droit d'être aimée, on peut vouloir être estimée encore.

LE ROI. Quand on n'a plus droit d'être aimée... mais moi, je vous aime...

ISABELLE, *se levant*. Et moi, je ne vous aime pas, sire : on peut souiller l'honneur d'une femme, mais atteindre à son amour ! oh ! tout roi que vous êtes, ne vous en flattez pas... vous êtes plus loin que jamais d'obtenir mon cœur... et maintenant vous m'offrez vos affections, et qui vous a dit que les miennes étaient libres?.. qui vous a dit qu'en me perdant vous n'avez fait le malheur que d'un seul être au monde?..

LE ROI. Isabelle !.. et quel est ce seigneur que vous préférez au roi?

ISABELLE. N'y a-t-il qu'à la cour que puisse se rencontrer un homme loyal et digne d'être aimé ?

LE ROI. La nièce du comte de Soria, ne peut faire un choix indigne d'elle!.. oh ! répondez, qui a osé prétendre à cette tendresse que j'ambitionne !..

ISABELLE. Et quel droit avez-vous de me le demander?..

LE ROI. Je suis votre roi et de plus... si j'étais jaloux ; don Juan a été refusé par vous !.. c'est en vain que votre oncle a voulu conclure cette alliance projetée par vos familles !..

ISABELLE. Epargnez-vous ces questions; ce n'est point un seigneur... c'est un homme qui est plus encore ; il s'est élevé par lui-même, par son honneur, par son courage; quant à son nom, vous ne le saurez pas!.. j'ai trop appris qu'il y a du danger quelquefois à être connu du roi.

LE ROI, *à part*. Que dit-elle ?.. serait-ce ce gitano dont on m'a parlé?.. serait-ce cet homme, qui n'existe que par ma volonté qu'elle aurait préféré à don Juan et à moi? (*Haut.*) Ainsi je ne peux espérer de fléchir votre ressentiment... mes prières, mes offres, tout est inutile.

ISABELLE. Vous oubliez, sire, qu'il y a deux choses que je vous ai demandées, le silence et un cloître !..

LE ROI. Un cloître; mais cette dernière condition est un obstacle à l'autre... que penserait-on d'une femme qui, subitement, irait s'ensevelir dans une cellule?.. ce brusque changement ferait croire inévitablement à des remords, et des remords font supposer un crime...

ISABELLE. Que dites-vous !.. il ne me reste plus même le silence et la prière!.. Quoi ! vous avez fermé pour moi jusqu'à ce dernier asile ?.. ah ! il ne me reste donc plus que la tombe !.. si ma mort toutefois n'est pas encore un aveu... quoi ! l'on pourrait soupçonner jamais ?.. et celui que j'aime viendrait à deviner ?... ah ! malheureuse !.. devant ce dernier péril ma tête s'égare... mais que faire ?.. mais que devenir alors?.. de quel droit dois-je souffrir du crime que je n'ai pas commis ?... Quoi ! pas une réparation, pas une consolation au monde !.. non, non... rien !.. plus rien... il est trop tard !.. sire... oh ! vous m'avez perdue!

(Elle sort.)

SCENE III.

LE ROI, *seul*.

Cette femme-là n'est plus assez jolie pour avoir tant de caprices. C'est qu'à force de pleurer... elle finira par enlaidir. Je suis las de combats, de larmes, de scrupules et de remords... et penser que c'est pour un gitano dégrossi, que moi, le roi d'Espagne... il faut vraiment qu'elle soit insensée... Mais voilà déjà les seigneurs de ma cour qui me cherchent de ce côté... Heureusement Isabelle est partie.

SCENE IV.

LE ROI, LE COMTE, SEIGNEURS.

LE ROI Eh bien ! qu'est-ce messieurs?.. qu'y a-t-il ?

LE COMTE. Sire, l'ambassadeur de Portugal se rend à la partie de chasse de votre majesté, et demande à lui présenter ses hommages.

LE ROI. L'ambassadeur de Portugal ! déjà !... Allons le recevoir, messieurs; il il est sans doute porteur de bonnes nouvelles. Je vous reverrai, comte.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LE COMTE, *seul*.

Il va trouver l'ambassadeur de Portugal... Quelle affaire si secrète ont-ils donc à traiter ensemble, que le premier ministre y soit de trop?... (*Un secrétaire entre.*) Ah ! c'est vous... Je ne veux pas entendre parler d'affaires aujourd'hui.

LE SECRÉTAIRE. Monseigneur, le secrétaire de sa majesté vient de me faire transmettre ce rapport, approuvé par le roi ; et, comme je sais l'importance que vous y attachez...

LE COMTE. Ah!.,. enfin, vous avez bien fait ; je dois tout quitter pour cette affaire.. Ces vils gitanos, sur qui j'ai à venger l'assassinat d'un parent et presque le mien. Oh ! je m'attacherai à ces hordes jusqu'à ce que j'aie réglé avec la dernière d'entre elles ce terrible compte! Je détruirai à la fois dans les hommes et les enfans leur présent et leur avenir. J'achèverai mon œuvre en rayant leur nom à jamais de notre histoire!.. Oh! oui!.. je le jure, ils connaitront toute la force du bras qu'ils ont attiré sur leurs têtes; et cette fosse qu'ils avaient creusée à mon frère, je la ferai assez large pour y faire tomber tout entière leur exécrable race! Allez! qu'on expédie à l'instant cet ordre, et qu'on envoie un courrier sur toutes les routes.

(Le secrétaire sort, et un domestique entre.)

UN DOMESTIQUE, *entrant*. Le capitaine Pacheco réclame instamment une audience, et comme il dit que vous la lui avez promise...

LE COMTE. Ah! je l'avais oublié... je ne pensais pas que Pacheco le capitaine dût venir réclamer l'exécution de la promesse faite au gitano Pacheco... il peut entrer... (*Le domestique sort.*) Ne doit-il pas s'estimer assez heureux s'il est excepté de la proscription ?

(Le domestique introduit Pacheco.)

SCENE VI.

PACHECO, LE COMTE.

PACHECO. Comte, je vous rends grâce: la facilité avec laquelle je me vois introduit près de vous, m'est un sûr garant de votre fidélité à tenir votre parole; et d'ailleurs je sais quelle est sur ce chapitre l'exactitude scrupuleuse d'un Castillan ; mais pardonnez à des inquiétudes que je n'ai pas encore le droit d'exprimer. D'où vient que dona Isabelle n'est point sortie depuis long-temps ?

LE COMTE. Ma nièce était à peine remise des fatigues du voyage... mais je ne sais si j'ai bien compris le motif qui vous amène.

PACHECO. Le motif?.. ne l'avez-vous pas deviné ? Interrogez vos souvenirs... rappelez-vous la promesse que vous m'avez faite devant la mort... la main de votre nièce, si elle consentait à me l'accorder, et si j'acquérais un titre et un grade... J'ai droit d'espérer que dona Isabelle consentira... et quant à moi, je suis Espagnol, officier...

LE COMTE. Eh bien! alors si vous l'êtes réellement, si vous avez acquis ces principes d'honneur et de délicatesse qui sont le caractère de notre nation, vous devez comprendre qu'une promesse arrachée par la violence, entre un gouffre béant et des poignards levés sur moi, ne peut être invoquée loyalement.

PACHECO. Que dites-vous?.. je ne puis vous comprendre; vous pourriez renier cet engagement solennel!

LE COMTE. Le renier, non, mais le désavouer, peut-être.

PACHECO. Vous oseriez!.. Ah! je le vois, votre loyauté a duré juste autant que votre péril; mais cette loyauté doit renaître en ce moment dans votre cœur, car, de par le ciel! comte de Soria, vous me devez la vie et justice, et vous choisirez de me rendre l'une ou l'autre.

LE COMTE. Pacheco, Pacheco, j'ai de la reconnaissance pour vous; elle ne vous fera jamais défaut en tout ce qui peut vous être accordé; mais la main de ma nièce... jamais un pareil sacrifice...

PACHECO. Mais n'en ai-je pas fait aussi, moi, des sacrifices... je me suis fait soldat espagnol... je suis descendu à toutes les humiliations de ce métier, où la gloire seule console de la servitude, et le péril de l'avilissement. J'ai supporté, pour apprendre votre discipline, les injures, les railleries, les châtimens de chefs impitoyables, qui me méprisaient; je ne suis pas sorti en fureur de mon rang sous le plat de l'épée qui souffletait mon uniforme; je me suis jeté dans les périls les plus effrayans, au chemin le plus court pour arriver à mon but, et je ne comprends pas que j'y aie échappé... c'est la mort elle-même que j'ai attaquée face à face, par qui je fus nommé capitaine... et maintenant vous voulez m'enlever le prix de tout cela, vous voulez que j'aie en vain tout sacrifié!.. Oh! non, cela ne se peut, comte, vous ne seriez pas un Castillan pour être esclave de votre parole, que vous seriez encore un homme, pour écouter la voix de la justice.

LE COMTE. Mais quand je consentirais, qui vous dit que dona Isabelle le voudra à son tour ?

PACHECO. Dona Isabelle?.. mais je l'ai vue à ce bal... elle m'a laissé entrevoir... cependant se rétracterait-elle?.. mais alors que je la voie, qu'elle me le dise elle-même.

(Le roi paraît au fond.)

LE ROI, *à part*. Isabelle! il n'y a plus de doute, c'est lui qui est aimé!

LE COMTE. Je ne puis rien vous dire aujourd'hui.

PACHECO, *avec colère*. Rien!

LE COMTE. Rien... je dois me consulter avec Isabelle... et d'ailleurs le mariage de la nièce d'un premier ministre est presque une affaire d'État, et ne peut se conclure sans le consentement du roi.

SCÈNE VII.

Les Mêmes, LE ROI.

PACHECO. O mon Dieu! le roi!

LE ROI. Vous avez raison, comte de Soria; le roi, et l'intention du roi est que vous teniez votre parole, et que vous donniez votre nièce à ce brave jeune homme, officier par sa valeur, votre neveu par votre promesse, noble par ma volonté de ce moment.

PACHECO. O mon Dieu! le roi.

LE COMTE. Quoi! sire, vous voulez?..

LE ROI. Qu'on soit fidèle à tous ses sermens : vous en avez fait un aussi envers moi, et je tiens à avoir ici une preuve nouvelle de votre loyauté... Nous signerons au contrat de mariage de don Pacheco... Voulez-vous vous appeler Villareal.

PACHECO. Sire!

LE ROI. Don Pacheco de Villareal, et elle dona Isabelle de Soria.

PACHECO. Ah! sire, pardonnez l'émotion, la joie; mon Dieu! est-ce un rêve?

LE ROI. Don Pacheco de Villareal, voici ma main. Ce soir, ici même, nous concluerons votre mariage.

PACHECO. Sire! oh! je ne sais comment dire, comment répondre... Quoi! toujours sur mes pas, dans toutes les circonstances de ma vie, pour me signaler vos bienfaits; vous, sur le champ de bataille pour me récompenser de ma blessure avec un grade; vous, au bal de la cour pour venger mes affronts avec une seule parole; vous, encore ici, pour m'élever jusqu'à l'union qui est mon seul bonheur au monde. Ah! sire!.. je n'ai que ma vie et mon épée; mais jusqu'à ce qu'elles se brisent toutes les deux, sire, elles sont à vous.

(Il sort.)

SCENE VIII.

LE ROI, LE COMTE

LE COMTE, *à part*. Allons, je suis disgracié!

LE ROI. Comte, j'ai eu tort d'accuser votre zèle : vous aviez à merveille exposé la question à l'ambassadeur de Portugal Recevez mes remercimens.

LE COMTE. Je m'y perds... mais, sire, je crains que dona Isabelle ne consente pas à ce mariage.

LE ROI. Mais n'aime-t-elle pas Pacheco, comme elle en est aimée?

LE COMTE. Peut-être... mais...

LE ROI. Vous êtes un trop bon politique pour ne pas la déterminer à cette union. Je sens que la passion m'a emporté à de graves excès, et je veux les réparer...

LE COMTE. Nul ne s'attendait à cette conversion.

LE ROI. Je ne me convertis pas ; c'est plus sérieux ; je me marie. C'est pour la félicité et la grandeur de l'Espagne. J'épouse la fille du roi de Portugal.

LE COMTE. Vous, sire? (*A part.*) Je comprends tout, maintenant... Oui, il faut qu'elle épouse Pacheco!

LE ROI. L'ambassadeur m'a montré le portrait de la princesse; il est d'une beauté.. non, je n'ai jamais rien rêvé d'aussi parfait; et une femme qui m'apporte en dot une province, pouvait se dispenser de beauté.... c'est du luxe.

LE COMTE, *à part*. Allons! du moins maintenant, ma faveur ne tiendra plus à des caprices de femme, ou bien à des concessions honteuses. Ma grandeur, comme ma chute pourra être honorable dorénavant.

LE ROI. J'aperçois Isabelle... elle vient de ce côté; je vous laisse avec elle... soyez habile ici comme vous l'avez été tout-à-l'heure.

SCENE IX.

LE COMTE, DONA ISABELLE.

LE COMTE. Allons! une dernière humiliation.

ISABELLE. Ah! c'est vous, comte..... je vous cherchais. Je veux retourner au fond de l'Andalousie ; il n'y a plus qu'une chose que je puisse envier, c'est la solitude. J'irai la chercher hors de cette ville odieuse, hors de l'Espagne, hors de la vie, s'il le faut.

LE COMTE. Calmez-vous, Isabelle... je voulais vous faire part d'une entrevue qui a eu lieu tout-à-l'heure, et dont la connaissance apportera peut-être quelques changemens à vos projets de désespoir. C'est Pacheco qui est venu me demander votre

main, au nom d'un consentement que vous lui avez accordé et d'un engagement que j'ai pris avec lui, et quelque forcée qu'ait été cette promesse, je dois la tenir, si vous y consentez, Isabelle.

ISABELLE. Pacheco!.. il ne manquait plus que ce dernier malheur... mais vous oubliez qu'il est quelqu'un à qui l'on a donné (je devrais dire qu'on a vendu) des droits sur ma personne, et qui ne permettra peut-être pas ce mariage... c'est le roi...

LE COMTE. Mais c'est le roi lui-même qui veut ce mariage; et qui désire qu'il soit conclu dès demain.

ISABELLE. Le roi!.. c'est lui qui a dit... c'est lui qui veut... Ah! pauvre fille! te voilà pardonnée! l'outrage que tu reçois est plus fort que la faute que tu as commise... Ah! le roi veut... Vous avez bien tardé à me révéler le seul mobile de votre conduite... comte de Soria... vous qui auriez toujours repoussé Pacheco, s'il n'avait eu d'autres droits que votre parole et mon amour, et si cette union eût été un honneur pour lui, vous l'accueillez aujourd'hui qu'elle ne peut plus faire que son opprobre... Le roi le commande... ah! je vois tout... Vous m'avez fait bien longtemps attendre le mot de cette énigme... Quoi de plus naturel pourtant que cela!.. le roi se lasse de ma résistance... Il fallait me dire : Isabelle, j'ai vendu ton honneur au roi... maintenant, je lui vends ton mariage; ah! je vous le jure, alors, comte, cela m'eût si peu étonnée que je ne vous aurais même pas demandé combien!

LE COMTE. Isabelle!...

ISABELLE. Et vous avez pu croire que je me ferais la complice de cette infâme trahison, où l'on veut perdre l'honneur de Pacheco! Vous avez cru que je me laisserais vendre tranquillement à l'un comme à l'autre... que je ferais aussi bon marché de sa confiance que vous en avez fait de la mienne; ah! certes, comte de Soria, vous avez de merveilleux expédiens pour conserver un pouvoir qui vous échappe... il vous fallait de la puissance à tout prix, et vous m'avez livrée au roi... Vous avez souffert que, pour triompher d'une malheureuse jeune fille dont la résistance n'eût cessé qu'avec sa vie, on l'endormît avec un philtre infernal... Si je n'avais pas succombe, vous ne seriez pas ce que vous êtes: mais mon malheur vous a valu votre élévation : on vous a payé mon opprobre d'un titre, et mon désespoir d'un ministère. Qui sait? en montant par la route de l'opprobre, vous ne vous seriez peut-être plus arrêté. Mais le roi me congédie, ah! c'est dommage!..

LE COMTE. C'en est trop, Isabelle. Vous m'accusez à tort. La fatalité a voulu peut-être que mon élévation fût fondée sur votre malheur; mais chaque instant de ma vie a été consacré à en effacer la source. Le caprice d'un roi m'a fait premier ministre, mais je ferai l'Espagne grande et heureuse.

ISABELLE. Oui, et pour cela, il y a encore un service honteux à vendre au roi... il y a encore une infamie utile à commettre. Vous en avez saisi avidement l'occasion, et vous vous êtes dit : Elle aime un gitano, qui s'est fait Espagnol à force d'héroïsme et de loyauté, et elle n'aura pas le courage de le repousser. Eh bien! oui, je l'aime!.. je l'aime pour tous les malheurs de son origine, dont il est innocent; je l'aime pour tous les sacrifices qu'il m'a faits; je l'aime pour toute la gloire qu'il a mise à mes pieds. C'est pour cela que ni vous, ni le roi, ni personne au monde ne m'auraient empêchée un jour de lui donner ma main, comme il a mon cœur, si je fusse restée pure; c'est pour cela que je me refuse de servir, vivante, d'instrument à vos honteux projets. Maintenant, que le roi vienne lui-même... qu'il appelle contre moi ses valets, ses courtisans, ses bourreaux, ses ministres; saisissez-moi, torturez-moi, traînez-moi sur la claie, si vous voulez, mais je ne l'épouserai pas.

(Elle tombe sur un fauteuil.)

LE COMTE. Vous vous trompez, vous l'épouserez; il le faut, il le faut absolument. Le nom de Pacheco de Villareal doit couvrir de son égide d'honneur celui d'Isabelle de Soria; oui, vous l'épouserez, pour que votre malheur, qui fut involontaire, reste ignoré de tout le monde.

ISABELLE. Mais je le connais, moi! et savez-vous ce qui m'empêche de supporter seulement l'idée de ce mariage? c'est que si je l'épousais, il faudrait tout lui dire, lui, Pacheco... qu'il sache un jour.... c'est qu'il ne croirait pas, peut-être, à la violence! Un roi!.. il y a si peu de fidélité qui résiste à un roi? Il croirait que je l'ai trahi, et que, délaissée par le roi, je reviens, à lui. Oh! ce serait là un supplice, dont rien pour moi n'approcherait! oh! non, non, laissez-moi mourir loin de lui... J'aime mieux la mort que son absence... mais j'aime mieux son absence que son mépris.

LE COMTE, *à part*. Pacheco! Pacheco!.. elle n'osera ni tout lui avouer, ni résister

à sa prière, je vais le lui envoyer à l'instant. (*Haut.*) C'est votre dernier mot, Isabelle ? Je vais trouver le roi.

(Il sort.)

SCENE X.

ISABELLE, *seule.*

Il s'éloigne... ah! je puis pleurer du moins... ah! toute mon indignation, tous mes reproches, hélas! n'allégent point le poids de mon malheur. Pacheco... j'aurais pu avoir tant de bonheur avec lui... Ah ! mon Dieu, mon Dieu! que devenir? et comment le laisser dans le désespoir, dans le doute?.. il pourrait finir par soupçonner... oh ! il faut que je lui écrive, que je lui invente une raison pour me refuser à ce mariage, afin qu'il ne sache jamais la véritable... mais que lui dire? que lui dire!

SCENE XI.

ISABELLE, DON JUAN.

DON JUAN. Enfin, m'y voici!

ISABELLE. Vous ici? don Juan, comment se fait-il?

DON JUAN. Ma présence ici a lieu de vous surprendre, senora!.. mais il me restait quelques valets dévoués dans la maison de mon oncle!.. j'ai donné tout mon or, comme j'aurais donné tout mon sang, pour parvenir jusqu'à vous!..

ISABELLE. Grand Dieu !

DON JUAN. Je sais tout ; je me suis contenu tant que j'ai pu croire à de l'incertitude dans la conduite de votre oncle, tant que je n'ai pas deviné dans la vôtre une honteuse infidélité.... mais maintenant, aucune force humaine ne m'aurait empêché de traverser ces murs pour venir vous demander compte des engagemens qui ont été pris pour vous avec moi, et de l'honneur de la famille, qui est souillé.

ISABELLE. Ah! malheureuse !

DON JUAN. Oui, le roi vient d'annoncer publiquement à sa cour, votre mariage avec Pacheco; mais il n'a pas ajouté qu'il donnait pour femme une de ses maîtresses à un gitano, et je l'ai dit tout bas, moi, car je le savais.

ISABELLE. Vous!.... ah? je suis donc perdue !

DON JUAN. Non, écoutez-moi, Isabelle, je croyais que ma haine pour cet homme était plus forte encore que mon amour pour vous. Je croyais qu'il y aurait plus de joie à lui donner en mariage la maîtresse du roi, qu'à la lui ravir. Oui, oui, le désespoir m'avait rendu forcené.. Je voulais assister, calme et stoïque, à ce mariage; je voulais rendre votre union indissoluble, et lui dire après : Celle que tu as épousée, celle que tu aimes, eh bien ! elle fut à un rival, avant d'être à toi.. Ce rival est le seul dont tu ne puisses te venger... Mais, je vous le jure, Isabelle, cet horrible projet n'a pu s'arrêter qu'un instant dans ma pensée ! Pacheco vous aurait tuée peut-être, vous!.. vous!

ISABELLE. Que vous importe?

DON JUAN. Ah! c'est alors que j'ai senti combien mon amour pour vous dépassait tout au monde, jusqu'à ma haine pour lui.

ISABELLE. Eh! qui vous dit que je ne veuille pas avouer à Pacheco.... que je ne lui ai pas avoué déjà..

DON JUAN. Vous lui avez avoué... et il pardonne... et il vivra heureux avec vous ? Oh ! oui, qu'importe à l'amour d'un gitano! Ah ! il sait tout; eh bien, alors, j'aurai le droit de le mépriser, je lui dirai pourquoi, et je jetterai le mot de lâche sur cette face qui ne sait plus rougir.

ISABELLE. Don Juan! don Juan ! arrêtez!... Oh ! non, vous n'aurez pas cette cruauté... aller lui dire... lui révéler...

DON JUAN. Ah! vous voulez l'épouser, je le vois; il possédera une femme aimée de don Juan de Mendoza... ah! non! tant que je serai vivant!.. Isabelle, prenez pitié de moi, de mon trouble, de mon désespoir, de mes larmes... Je sens que je vous aime plus que ma vie, plus que mon honneur ; et tenez, moi qui traitais de lâche Pacheco, je crois que je le deviendrais... je crois que plutôt que de vous voir dans ses bras, je couvrirais le déshonneur de notre race avec mon propre nom. Eh bien ! maintenant que me répondrez-vous?

ISABELLE. Encore une fois, je vous répondrai que vous n'avez aucun droit envers moi, pas même celui de m'adresser une question.

DON JUAN. Prenez-y garde, je sais votre secret.

ISABELLE. Quoi ! vous auriez cette lâcheté!... on vient! Oh ! grâce, don Juan ! C'est sans doute le roi... Ah ! je ne veux pas paraître devant lui... Jamais... jamais...

(Elle sort. Pacheco arrive du côté opposé.)

SCENE XII.

PACHECO, DON JUAN.

DON JUAN. Gitano, arrête; j'ai deux mots à te dire.

PACHECO, *à part.* Don Juan! encore lui!... (*Haut.*) Deux mots, dites-vous? ce ne serait pas assez dans un autre moment; mais maintenant le roi attend, c'est trop.

DON JUAN. Le roi attendra que ma vengeance ait eu son cours... Là où la vie est en jeu il n'y a plus d'étiquette.

PACHECO. Cette vengeance reculera cependant devant ma volonté... maintenant ma main n'est pas libre... elle a un contrat à signer... don Juan, c'est plus important que ta vie à ramasser.

DON JUAN. Et c'est cette signature que je viens empêcher, et ce contrat que tu te flattes en vain de voir dresser, moi vivant.

PACHECO. Mais cette entrevue, en ce moment...

DON JUAN. Ne peut se retarder d'une minute... Mais sois tranquille, Pacheco, il est impossible qu'entre nous ce ne soit pas la dernière.

PACHECO. Je te comprends, don Juan... eh bien! alors, hâtons-nous...

DON JUAN. Il faut des témoins.

PACHECO. Qu'est-il besoin de témoins?.. n'est-ce pas assez de nos yeux pour regarder nos mains?

DON JUAN. Rassure-toi, Pacheco... j'y ai pourvu... je suis aussi pressé que toi d'en finir. (*Allant au fond.*) Venez, venez... voici don Manuel Sylva qui est témoin pour moi .. et voici celui que je t'ai choisi.

(Paraissent Manuel Sylva et Ritulozo.)

PACHECO. Ritulozo!

SCENE XIII.

PACHECO, DON JUAN, RITULOZO, DON MANUEL SYLVA.

DON JUAN, *à Pacheco.* C'est le gitano le plus pauvre et le plus vieux que j'aie trouvé... il est digne de toi.

PACHECO. Vous ici, père!

RITULOZO. Oui, moi-même, qui me suis rapproché pour toi, avec tes frères, du séjour que tu habites... Je suis venu pour voir par moi-même si ton bonheur répondait à tes espérances, et si on t'accueillait bien dans ce monde nouveau pour lequel tu nous a abandonnés. J'ai rencontré ce gentilhomme qui m'a ordonné de le suivre, pour servir, disait-il, de témoin au châtiment qu'il voulait infliger à un misérable gitano comme moi; et je l'ai suivi, afin de voir punir par toi cet insolent Espagnol.

PACHECO. Votre attente ne sera pas déçue, père... Il veut que ce soit un gitano qui le frappe, libre à lui de qualifier son meurtrier.

RITULOZO, *à part.* Son épée est à nous, rien n'est encore désespéré... qui a l'épée, a l'homme.

PACHECO. Place donc... maintenant, j'ai une dernière chose à demander... Je ne suis pas dressé aux secrets de votre escrime des villes, je me battrai à ma manière, et je ne fais jamais grâce à qui m'insulte le premier... Nous sommes tous deux également armés; quelles que soient la nature et l'issue du combat, qu'il se termine entre nous deux, et qu'aucune voix, aucun bras, n'ait le droit de s'interposer entre la gorge du vaincu et l'épée du vainqueur. Il ne se fera dans ce duel que des blessures mortelles.

DON JUAN. J'allais le demander... qu'on laisse le champ libre à nos deux haines; car ceci n'est pas un assaut frivole de carrousel, une joute de tournoi... c'est la dernière étreinte de deux existences qui ne peuvent se trouver sur la même terre.

(Ils se battent; don Juan est blessé.)

PACHECO. Eh bien! don Juan, le gitano se montre déjà plus adroit que l'homme des villes.

DON JUAN. Oui, il est vrai; les gitanos blessent, mais les hommes des villes tuent.

(Il s'élance sur Pacheco, reçoit un coup mortel, et tombe.)

PACHECO, *lui mettant le pied sur la gorge.* Eh bien! qu'en dis-tu, don Juan?

DON MANUEL. O ciel!... fouler un ennemi aux pieds, je ne le souffrirai pas!

RITULOZO, *le saisissant, et lui mettant le poignard sur la gorge.* Arrête!... la lutte doit s'achever entre eux seuls, cela a été convenu ainsi. Tu ne feras pas un pas de plus, enfant... les vieillards gitanos ont encore plus de force que vos jeunes hommes.

(Il le fait reculer au fond du théâtre.)

PACHECO. Eh bien! malgré son insolent défi, le gitano a triomphé de l'homme des villes; il va marcher sur ton corps à l'autel où il va épouser ta fiancée.

DON JUAN, *se relevant à demi.* Oui; mais cette fiancée, ce n'est pas à lui le premier qu'on l'a livrée... on ne donne une

noble Espagnole à un gitano que lorsqu'elle est trop flétrie pour un autre mariage... Va donc à l'autel qui t'attend... tu ne presseras entre tes bras qu'une femme déshonorée... le rebut du lit royal.

PACHECO. Misérable! tu mens... c'est faux... qu'Isabelle me trompe!... Isabelle prostituée au roi!..... tu mens..... mais parle, parle, réponds..... explique-moi, prouve-moi ton imposture. (*Il le soulève et le rejette.*) Il est mort!

(Pacheco reste anéanti.)

DON MANUEL. On vient de ce côté... (*A Ritulozo.*) Retirez-vous; devant les domestiques de cette maison vous ne seriez pas en sûreté peut-être.

RITULOZO. Je reviendrai.

(Il disparaît dans les arbres; entrent des domestiques.)

DON MANUEL, *aux domestiques*. Emportez le corps du parent de votre maître... Seigneur Pacheco, sa majesté est au château... elle va tout savoir par moi, et elle jugera votre conduite.

(Il sort avec les domestiques, qui emportent le corps de don Juan.)

SCENE XIV.

PACHECO, *seul.*

Qu'a-t-il dit en mourant? Isabelle, la maîtresse du roi! Ah! quelle horrible lumière m'a éclairé... Mais, en effet, il ne peut y avoir de doute... n'ai-je pas remarqué son trouble, ses larmes, son désespoir, ses remords?... mais, en effet, comment le roi aurait-il mis tant d'insistance à achever ce mariage, s'il n'avait dû couvrir le déshonneur de sa maîtresse!... Oh! misérable insensé, qui me réjouissais de voir qu'on me faisait une place si large et si belle dans ce monde nouveau dont l'aspect m'enivrait... on ne me la faisait si large que parce qu'elle était dans l'infamie.. moi qui croyais avec tant de confiance que le roi d'Espagne descendait de son trône pour accabler un homme obscur de ses bienfaits; qu'il l'allait chercher hors de ses sujets; qu'il le poursuivait de sa générosité opiniâtre pour l'honorer..... insensé! pour le déshonorer à la bonne heure! cela valait de se tant donner de mal! Et moi qui ne voyais pas que cette générosité de mensonge et de perfidie ne me soulevait de terre que pour me rejeter dans la fange... et moi qui ai baisé cette main qui me souffletait... et moi qui ai donné mon front à écraser au pied de cet infâme roi... voilà donc ce que j'étais pour lui! le manteau souillé sous lequel il cachait ses vices... Oh! oui, ris donc, réjouis-toi, réjouis-toi, Pacheco, ils t'ont bien honoré... va, pare-toi aux yeux de tes frères de leurs honteuses faveurs.... parle-leur avec orgueil de cette bienveillance qui assassine, et de cette hospitalité qui déshonore. Ah! seigneur roi de Castille, vous m'avez donné un nom pour le flétrir; vous m'avez donné un grade pour m'en rendre indigne; mais il ne fallait pas me donner une épée... Cela est beau de faire un objet de curiosité et de raillerie d'un pauvre sauvage que l'on trompe... mais il ne faut pas lui rendre sa férocité et sa force natives en lui laissant voir la trahison; cela est amusant de promener le tigre du désert dans vos ménageries, aux yeux insultans des habitans des villes; mais alors il ne faut pas le démuseler... Mais, Isabelle!.... Isabelle!.... Ah! les autres, le roi, le comte, don Juan, que m'importe tout cela?... mais elle?.... elle m'a trompé; elle aussi était dans le complot... elle qui m'apportait en dot l'adultère et l'opprobre! ah! voilà qui est horrible! ah! voilà qui arrache à mes yeux des larmes de sang! Isabelle, c'est la plus infâme! Les autres m'ont bien brisé le cœur; mais au moins je ne le leur avais pas donné... et elle viendra tout-à-l'heure me proposer ce marché d'infamie, ce pacte du déshonneur! oh! qu'elle vienne, et je lui rejetterai à la face l'opprobre qu'elle m'apporte et je lui clouerai le contrat sur la poitrine avec la pointe d'un poignard!.... Ah! Isabelle, où est-elle!... je la veux.... je veux lui arracher ce cœur pour lequel j'ai tout immolé!.... et qui m'a trahi!.... trahi!... trahi!... elle!.. elle! mon seul refuge, ma dernière espérance, mon unique illusion, ma vie, mon ame!... ah! grâce!... tant d'émotions!... j'expire!...

(Il tombe anéanti au milieu du théâtre. Ritulozo et quelques gitanos, embusqués dans les allées du jardin, paraissent et prodiguent des soins à Pacheco, qu'ils relèvent. La toile tombe.)

ACTE IV.

Le théâtre représente une forêt.

SCENE PREMIERE.

PEDRO, RITULOZO, GITANOS.

(Tout le monde est assis en cercle : les hommes sur le premier rang, les femmes et les enfans derrière. Ritulozo est assis au milieu sur un tronc d'arbres.)

RITULOZO. Enfans, je vous ai tous réunis autour de moi, pour vous faire part de notre situation, et vous demander avis... jamais peut-être notre tribu n'a été plus en péril.. sauvons-la, s'il se peut, par un dernier effort...

PEDRO. Père! la durée d'une tribu s'appuie sur une justice égale pour tous... je réclame justice...

RITULOZO. Parle, mon fils! de quoi te plains-tu?

PEDRO. Il y a aujourd'hui un an et huit jours que Pacheco nous a quittés... c'est le délai que nos lois accordent pour revenir dans la tribu... le délai est expiré, et je demande que ses insignes de gitano soient brûlés, et que les cendres en soient jetées au vent, le nom de Pacheco maudit et oublié de nous tous...

RITULOZO. Ce que tu demandes est juste et sera exécuté ; mais il me reste avant des communications importantes à vous faire ; écoutez-les, enfans, écoutez... lorsqu'il y a trente ans, le père de cette tribu remit entre mes mains le poignard de famille, comme signe du commandement, il me dit, devant tous nos frères rassemblés : « Mon » fils, la condition de notre existence est » une vie errante et vagabonde... il nous » faut sans cesse affronter les périls et les » fatigues... il nous faut donc un chef plus » fort que tous les périls, que toutes les » fatigues... regarde-moi, Ritulozo, vois » la faiblesse de mon corps, que mon in- » telligence qui s'égare ne peut plus gui- » der... je ne suis plus qu'un cadavre qu'on » fait mouvoir... un fardeau inutile pour » la tribu.. je remets entre tes mains l'exis- » tence de tous tes frères... mais jure- » moi, toi qui me succèdes, que lorsque, » comme moi, tu sentiras tes forces s'épui- » ser, ton intelligence t'abandonner, ton » énergie s'enfuir, comme moi, tu ras- » sembleras la tribu, et, déclarant sans » honte ta faiblesse, tu déposeras le poi- » gnard et demanderas un successeur. » — Eh! bien! le moment d'accomplir mon serment est venu!.. Enfans, j'ai perdu mon courage et mon énergie en perdant ma dernière espérance... C'est en vain que le sort a semblé rejeter parmi nous... Pacheco, humilié, déshonoré, trahi... « Avec vous, c'est la liberté, et ici c'est la vengeance! » nous a-t-il répondu. « Je reste ici pour me venger.... » nous sommes revenus seuls parmi vous, et Pacheco est maintenant marié à une femme des villes. Pacheco est perdu pour nous... et c'était lui que j'avais choisi pour mon successeur... Comme celui que je remplace, je ne suis plus qu'un cadavre qu'on fait mouvoir, un fardeau inutile pour la tribu.... enfans, je dépose le poignard : lequel de vous le relèvera?.. (*Il jette le poignard, tous les Gitanos restent immobiles. Il continue.*) Eh quoi! Gitanos, pas un seul ne se lève? (*Tous gardent le silence.*) Mais regardez-moi donc... voyez... ma lutte avec un homme des villes a suffi pour m'anéantir.. l'action se refuse à mon bras, comme la pensée à ma tête.. Pour porter ce poignard, les mains de votre père sont trop débiles... ce poignard... elles ne le rejettent pas, elles le laissent tomber... je le demande encore, lequel de vous le relèvera?

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, PACHECO.

PACHECO, *arrivant tout-à-coup*. Moi!

TOUS. Pacheco!

RITULOZO. Pacheco!.. mon fils... enfin tu m'es donc rendu.

PÉDRO. Que dites-vous, père?.... oubliez-vous que déjà Pacheco n'est plus notre frère... voyez ses insignes de gitano, ils sont là pour être livrés aux flammes ; et ils le seraient déjà, si vous aviez fait droit à ma demande.

PACHECO. Et vous auriez eu tort, père... vous m'avez accordé un an et huit jours, pour revenir parmi vous Il y a aujourd'hui un an et huit jours que je vous ai quittés ; mais ce dernier jour m'appartient, jusqu'à la dernière minute, jusqu'à la dernière seconde... on sonnait... *l'Angelus* du soir lorsque je me suis séparé de vous... je suis de retour, avant qu'il ait sonné dans ces montagnes.. tenez! tenez... entendez-vous, mes frères? le voilà qui commence... (*On entend l'Angelus sonner dans le lointain.*) c'est un glas funèbre qu'il tinte à nos

oreilles... il sonne la mort de Pacheco dans les villes, pour qu'il puisse revivre ici.

RITULOZO. Il se pourrait!.. tu renoncerais au monde pour nous...

PACHECO. Le monde!... ah! vous aviez bien raison, père... dans le monde, il n'existe qu'orgueil, trahison, mensonge... cette civilisation que j'admirais n'était que l'art apporté dans la corruption et la perfidie. . ils n'ont inventé que des crimes..... ils n'ont perfectionné que des vices...

RITULOZO. Pacheco! mes prédictions s'accomplissent... mais ta haine pour le monde ne nous suffit pas... il nous faut d'autres garanties... tu as signé un contrat qui te lie à une femme des villes.

PACHECO. Oui! j'ai signé ce contrat d'opprobre... et elle l'a signé, elle!.. elle l'a signé!.. et je l'ai vue faire d'un œil calme.. je le devais... Il fallait bien qu'il y eût crime, là où il doit y avoir vengeance..... voilà pourquoi je leur ai laissé consommer jusqu'au bout leur lâcheté, leur infamie... voilà pourquoi je ne les ai pas tués tous à l'instant... j'ai voulu calculer ma vengeance... mais maintenant vous me demandez des garanties pour rentrer parmi vous... eh bien! celui qui sauverait la tribu entière d'un danger imminent...

RITULOZO. Parle! parle!.. le peux-tu?

PACHECO. Oui! apprenez que le roi d'Espagne vous déclare la guerre... Il vient d'expédier à Tolède l'ordre de vous poursuivre partout où vous vous réfugierez.... notre tribu est signalée, et on envoie des troupes contre elle... ces divers ordres, un jeune homme en est porteur, c'est le courrier qui doit passer ici avant une demi-heure... demeurez en embuscade et saisissez-le.

RITULOZO. Ah! merci, merci! Pacheco, tu sauves la tribu.

PACHECO. J'ai quitté les gitanos libres et tranquilles; mais maintenant, jusqu'au jour où ils auront mis le pied hors de l'Espagne, s'ils veulent conserver leur liberté, ils ne peuvent avoir d'autre existence qu'un combat opiniâtre... il ne peut rester de vivans parmi eux que des vainqueurs... il faut, pour les commander, un chef qui connaisse les secrets de la tactique espagnole, et qui puisse combattre les ennemis avec leurs propres armes... il faut, pour les commander, un chef qui ne soit plus le premier qu'au péril et à la mort... voilà pourquoi, frères, j'ai ramassé ce poignard, qui n'est que le symbole d'une fin glorieuse; et voilà pourquoi je ne le rendrai pas.

RITULOZO. Mais, pour avoir le droit de le porter, il ne suffit pas de ce que tu nous proposes... Pacheco, je t'aime comme mon enfant de prédilection; mais je ne sacrifierai jamais l'intérêt de tous à l'intérêt d'un seul.

PACHECO. Que voulez-vous dire, père?

RITULOZO. Tu es resté un an parmi les hommes des villes, et tu y as contracté des habitudes, des liens, peut-être des amitiés... Pour revenir parmi les gitanos, il faut que tu sois chassé du monde civilisé; il faut qu'une de ces actions que dans les villes on appelle un crime, et que nous appelons une justice, te repousse de ce monde, sans espoir d'y rentrer jamais... Et n'as-tu pas plus d'un affront à venger?

PACHECO. Je vous comprends, père, et vous devinez mon ame toute entière. Frères, rendez-vous à minuit au château de Liria dont je suis possesseur .. Voici une clef qui vous en ouvrira l'entrée... à minuit vous m'y trouverez, et vous verrez à côté de moi le cadavre d'une personne illustre... A minuit je serai un assassin pour les hommes des villes, et un vengeur pour les gitanos, à minuit les hommes des villes prononceront mon arrêt de mort, et les gitanos m'ouvriront leurs rangs... Etes-vous satisfaits?

RITULOZO. Jure-le à ton tour, sur ce poignard de gitano que tu viens de relever...

TOUS. Oui, oui, jure-le

PACHECO. Je le jure.

RITULOZO. Songe que si tu manques à ce serment, c'est toi qui remplaceras le cadavre que tu nous promets, et je le jure aussi, moi, ma malédiction suivra le premier coup de poignard.

PACHECO. Père, je le répète, vous verrez à mon côté le cadavre d'une personne illustre... mais vous devez bien me comprendre, vous qui savez tout... Frères, à minuit...

TOUS. Oui! oui! à minuit.

PACHECO. A minuit!..

(Pacheco sort.)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, UN GITANO.

LE GITANO. Père, un homme à cheval se dirige de ce côté.

(Quelques gitanos se couchent à terre et prêtent l'oreille. On entend des coups de fouet.)

RITULOZO. C'est le courrier!...

(D'autres gitanos préparent leurs carabines.)

RITULOZO. En embuscade.

(Trois gitanos sortent. Moment de silence; on entend les coups de feu. Les gitanos rentrent et remettent les dépêches à Ritulozo.)

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LE COMTE, Dames *qui entourent Isabelle, et achèvent sa toilette du soir.*

LE COMTE. Don Pacheco, votre époux, n'est pas encore rentré, Isabelle ?

ISABELLE. Non.

LE COMTE. Il a disparu ce soir, au moment où le roi voulait lui parler avant de repartir pour Madrid.

ISABELLE, *à demi-voix*. Sans doute, c'est qu'il craint quelque nouveau bienfait de sa majesté.

LE COMTE. Ah ! Isabelle, toujours impitoyable.

ISABELLE. Vous vous trompez, comte... mais bientôt, croyez-moi, je n'aurai plus sujet de vous maudire... Maintenant, je voudrais être seule. Mesdames, je vous remercie... Comte de Soria, je vous pardonne.

SCENE II.

ISABELLE, *seule.*

Allons, me voilà seule... libre de mourir... Oui, la mort est mon seul refuge... oui, moi Isabelle, moi la maîtresse, ou plutôt la proie du roi d'Espagne, je n'aurais jamais dû être la femme de Pacheco ; je n'aurais jamais dû signer ce funeste contrat. Je devais aller trouver Pacheco devant le roi, devant don Juan, devant tous, et lui dire : « Pacheco, je suis indigne » de toi... ils te trompent tous ; mais je » ne veux pas te tromper. » Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? Ah ! c'est que la mort est préférable au mépris de celui qu'on aime. Oui, ce soir, avant qu'il rentre, avant qu'il pénètre ici, je serai morte, oui, morte, pour ne pas être méprisée par lui, et Pacheco ignorera toujours quelle fut la cause de ma perte. Il me pleurera sans doute. Ma vie a perdu son amour, je ne veux plus que ses larmes pour ma mort... Mais si jamais il découvre la vérité, trouvera-t-il l'expiation digne du crime ?.. Si le roi et le comte ont intérêt au secret, jusqu'ici rien n'a transpire encore.. Après ma mort, découvrirait-on quelques traces ?.. voyons... Ah ! cette cassette... elle contient la dernière lettre du roi... Oh ! brûlons-la, brûlons-la.

(Pendant qu'elle va prendre la lettre, Pacheco entre.)

SCENE III.

PACHECO, ISABELLE.

PACHECO, *à part*. La voilà !

ISABELLE. Cette lettre... c'est bien cela.

PACHECO, *à part*. Que fait-elle ?

ISABELLE, *allant pour brûler la lettre, aperçoit Pacheco, et la cache dans son sein.* Ciel ! Pacheco !

PACHECO. Ma présence vous étonne, Isabelle... Ne m'attendiez-vous pas ?

ISABELLE. Si fait, si fait... Oh ! j'avais hâte de vous voir.

PACHECO, *à part*. Voyons jusqu'où elle poussera l'audace et la duplicité. (*Haut.*) Vous étiez impatiente de me voir, dites-vous ? me voilà près de vous pour ne vous quitter jamais.

ISABELLE. Ah ! je suis bien heureuse. (*A part.*) Je me sens mourir.

PACHECO. Heureuse !.. pourtant je ne lis pas le bonheur sur vos traits, Isabelle, et j'ai droit de m'en étonner... Je suis si heureux, moi... Si mon front est pâle, c'est que l'excès de la félicité est difficile à supporter... Est-ce la même raison qui a décoloré vos traits, et qui fait baisser vos yeux vers la terre.

ISABELLE. Oui.

PACHECO. Ainsi, vous m'aimez... vous m'aimez comme je vous aime... ce n'est point par obéissance au roi que vous êtes devenue mon épouse ?.. c'est à mon bonheur que je dois votre main ; mais mon amour avait déjà obtenu le vôtre, n'est-ce pas ?

ISABELLE. Oh ! oui.

PACHECO. Rappelez-vous, Isabelle, le jour où pour la première fois je vous dis que je vous aimais. Pour la première fois, vous me donnâtes une espérance. Sur cette faible espérance, j'ai entrepris tout ce qui devait m'élever jusqu'à vous... D'abord, pour arracher à votre oncle sa promesse, j'ai commis un crime en lui sauvant la vie. Puis je me suis élancé dans le monde ; j'ai abandonné mes frères, j'ai acquis un nom, un rang, un grade, au prix de mon indépendance et de mon sang... et lorsque j'ai été digne de vous, je suis venu et je vous ai dit : « Isabelle, vous êtes libre, ne m'é» pousez pas, si vous ne m'aimez pas. » Et vous m'avez répondu : Pacheco, je vous aime... et je l'ai cru, moi, et je le crois encore... car penser qu'une femme trompe l'amour de celui qui lui a donné plus que

sa vie, qui lui a donné sa liberté et son honneur... Oh! ce serait infâme !.. n'est-ce pas, Isabelle, que ce serait infâme?

ISABELLE. Oh oui ! bien infâme.

PACHECO. Eh bien! maintenant, vous avez prié, vous avez rempli vos devoirs envers Dieu, Isabelle! voici la chambre nuptiale.

ISABELLE, *d'une voix éteinte*. Oui.

PACHECO, *à part*. Si elle y entre, elle n'en sortira plus.

ISABELLE, *faisant quelques pas*. Ma tête s'égare... je ne vois plus où je vais.

PACHECO, *à part*. Elle met le pied dans son tombeau.

ISABELLE, *reculant sur le seuil de la porte*. Non, jamais... c'est impossible.

(Elle tombe aux pieds de Pacheco.)

PACHECO. Isabelle, que voulez-vous?

ISABELLE. La mort... je veux la mort, je la mérite... Pacheco, sois généreux... tue-moi, et ne m'interroge pas.

PACHECO. Relevez-vous, et répondez... Vous parlez à votre maître, à votre époux, à votre juge... répondez, Isabelle... de quel crime êtes-vous coupable?

ISABELLE. Du crime de mon oncle, qui m'a vendue au roi.

PACHECO. Tu m'as épousé cependant.

ISABELLE. C'est là mon crime.

PACHECO, *montrant le poignard*. Je le savais, et voulais t'en punir.

ISABELLE, *tirant un poignard*. Je ne t'avais pas attendu pour cela. Un instant plus tard, et tu m'eusses trouvée morte. Je ne veux pas te demander grâce; mais le bourreau le plus impitoyable accorde bien quelques minutes à sa victime pour faire sa dernière prière.

PACHECO. Oui, prie Dieu de te pardonner... tu en as sujet et besoin.

ISABELLE. Merci, Pacheco, merci... ce temps que tu m'accordes pour sauver mon ame, je l'emploierai à te parler, à toi.

PACHECO. Que peux-tu avoir à me dire? Isabelle, songe que tu vas mourir.

ISABELLE. Ah! c'est bien mon seul espoir, après un tel aveu... Mais écoute, cette femme que tu n'oses plus regarder, cette femme qui te fait horreur, sans doute, n'est peut-être pas aussi coupable que tu penses. Ecoute, et apprends tout. Pendant cet incendie je fus conduite dans une voiture de la cour; je fus amenée dans des appartemens que je ne connaissais pas. On me trompa sur les intentions du roi. On m'endormit avec un breuvage fatal plus cruel cent fois qu'un poison. Le lendemain mon oncle était ministre.

PACHECO. Le comte de Soria!

ISABELLE. Voilà pourquoi, flétrie et déshonorée, je n'ai pas osé paraître devant vous... voilà pourquoi, cachée au fond du palais, et rougissant de moi-même, j'ai d'abord refusé votre main... mais un homme qui avait tout découvert, est venu se jeter à la traverse de ma volonté, et m'a dit : « Epouse Pacheco, ou je lui dirai que tu es la maîtresse du roi, et il te méprisera...» Pacheco, il faut souffrir ce que je souffre en ce moment, pour savoir ce que c'est que le mépris de celui qu'on aime.

PACHECO. Et cet homme, quel était-il? son nom?

ISABELLE. Son nom... don Juan de Mendoza.

PACHECO. Mendoza!.. ah! pourquoi ne peut-on pas tuer deux fois?

ISABELLE. Et maintenant, j'ai tout dit, je suis prête... mais avant, pour que je ne meure pas le désespoir dans le cœur, et en blasphémant Dieu si cruel pour moi.... dis-moi, Pacheco, dis que tu crois à mes paroles... dis que tu crois à mon amour... à mon malheur!

PACHECO. Votre amour! oh! je donnerais l'éternité pour y croire... mais non, c'est impossible... vous m'avez trompé, vous m'avez trahi, vous vous êtes jouée de ma faiblesse... non, je ne veux croire à rien : vous me trompiez avant de m'épouser... vous me trompiez en m'épousant, et maintenant vous me trompez encore.

ISABELLE. Moi! quoi, j'aurai ainsi dévoilé ma honte et mes infortunes, et tu ne me crois pas?.. quoi! je me serai montrée ainsi toute souillée à toi, et tes yeux ne s'ouvriront pas... quoi! je t'ai revélé tout mon opprobre, et tu trouves que ce n'est point assez? mais quel serment, quelle preuve, quel témoignage te faut-il donc? eh bien! le comte est là; il dort près de nous...il dort lui!.. eh bien! réveillons-le; qu'il nous parle, qu'il te dise si je fus coupable... qu'il te dise quel fut mon désespoir, mon indignation, ma haine contre lui, et si ce n'est pas assez, viens, suis-moi à l'instant... viens chez le roi... nous y pénétrerons, nous lui demanderons son témoignage... je lui parlerai... oh! je n'aurai pas peur de lui... je n'ai peur que de ton mépris... mais tu ne me crois pas, tu détournes la tête... oh! mon Dieu! donnez-moi quelque accent, quelque chose qui lui montre que je dis vrai.

PACHECO. Isabelle, malgré moi, vos paroles m'ont touché... mais tout parle contre vous... Quand je suis entré, vous teniez un papier à la main... ce papier, vous alliez le brûler... puis, à mon approche, vous l'avez rapidement caché... ce papier je veux le voir.

ISABELLE. Ah ! Pacheco ! par grâce, par pitié... oh! épargne-moi cette humiliation... n'est-ce pas assez de ce que je t'ai dit?

PACHECO. Je veux le voir, vous dis-je... je veux le voir.

ISABELLE. Le voilà !

(Elle le lui donne.)

PACHECO. Une lettre!.. de qui?.. c'est du roi!.. oui, je connais cette écriture. lisons... voyons comment un roi écrit à sa maitresse.

ISABELLE. O mon Dieu !

PACHECO, *lisant.* « Isabelle, vous êtes » triste et malheureuse sans cesse: ni mon » amour, ni le titre et les honneurs de » favorite que je vous offre ne peuvent » vous consoler; ne me pardonnerez-vous » donc jamais d'avoir usé de ruse et de vio- » lence ?.. mon amour pour vous devrait » être une excuse... Oui, je l'espère, vien- » dra un moment où vous me ferez grâce... » voilà pourquoi je vous refuse la permis- » sion d'aller vous ensevelir dans un cloî- » tre. » Un cloître! oh! Isabelle, tu seras vengée... vengée avec la rage d'un homme qui perd son bonheur, sa vie, l'éternité... oh ! je te crois, Isabelle, car autrement il ne faudrait plus croire en Dieu lui-même... je te pardonne... je t'aime. *(On entend à l'extérieur ce cri des gitanos:* Pacheco ! Pacheco ! *A part.)* Mon serment... mon serment !.. je l'avais oublié !

ISABELLE. Qu'est-ce ? qu'y a-t-il?

PACHECO. Ecoute, tandis que le roi d'Espagne, déshonorait en moi un gitano qui avait répandu son sang pour lui, il ordonnait la proscription de tous mes frères... et moi, plein de rage et d'exécration contre ce monde qui m'a trompé, j'ai été tout-à-l'heure prendre mon rang parmi eux... je suis leur chef, et dans l'instant ils vont se rendre ici... mais promets-moi de vivre quand tu ne me verras plus.

ISABELLE. Nous séparer... nous séparer !

ACHECO. Je ne vis plus que pour la vengeance et le combat... j'ai des devoirs terribles à remplir, dont une femme ne pourrait pas même supporter la pensée... fuis, te dis-je, éloigne-toi.

ISABELLE. Mais tu m'as pardonné, m'as-tu dit? tu m'aimes encore, et tu veux que je te quitte... non, en me mariant à toi, ils ne m'ont pas fait seulement comtesse de Villaréal, ils m'ont faite ta femme; j'ai droit aussi, moi, à la persécution de ma tribu, j'ai droit de suivre partout mon époux, même au milieu de la mêlée pour me jeter au-devant de la balle qui lui serait destinée. Oh ! Pacheco, je ne puis vivre sans toi, je t'en supplie emmène-moi, ou je vais mourir ici.

Coups de feu à l'extérieur.)

PACHECO. Entends-tu ? entends-tu ? ce sont eux, Isabelle; ils entourent le château, ils en forçent l'entrée... ah ! cette porte... entre... entre, Isabelle, je te reverrai.

(Il la fait entrer dans la chambre.)

SCENE IV.

RITULOZO, *entrant en désordre et un poignard à la main*, PACHECO.

RITULOZO. Ah ! c'est toi... je te trouve enfin... nos frères combattent encore les gardes du comte... j'ai voulu, avant tout, te remettre ce papier, que nous avons trouvé sur le messager que tu nous a signalé... le voilà.

PACHECO. Grand Dieu! qu'ai-je lu?.. ah ! c'est horrible !

RITULOZO. Et nous attendons tous la justice que tu nous a promise... la vengenace que tu as juré de tirer de ceux qui t'ont outragé.

PACHECO. C'est vrai, j'ai juré sur ce poignard, et si je deviens parjure, maudit... je suis maudit par tous !..

RITULOZO. Où est ce cadavre que nous devons trouver à tes pieds... je ne vois pas Isabelle ?

PACHECO. Père !.. père, elle est innocente, je lui ai pardonné.

RITULOZO. Et nous l'avons condamnée nous... malheureux ! songe à ton serment... ils sont tous là... sur mes pas... ils accourent te demander de tenir ta promesse... que leur répondras-tu ?

PACHECO. Père !..

RITULOZO. Eh bien! parle... parle.... que leur répondras-tu?

(Bruit rapproché.)

PACHECO. Quel est ce bruit?.. il vient de ce côté.

RITULOZO. Ce sont nos frères, te dis-je... par une porte secrète ils ont pénétré dans cet appartement.

(Il montre la chambre d'Isabelle.)

PACHECO. Oh ! Isabelle, Isabelle !

(Il [illegible])

SCÈNE V.

LES GITANOS, PEDRO, ISABELLE, *au milieu d'eux, entourée de poignards, et jetant des cris.*

ISABELLE. Pacheco! Pacheco!.. sauve-moi.

PACHECO. Frères... respectez-la .. c'est ma femme, c'est votre sœur.

PEDRO. C'est la victime que tu nous as désignée, et si tu refuses de faire justice... nos poignards...

PACHECO. Arrêtez, vous dis-je! (*A lui-même.*) Oh ! mon Dieu! la voir égorger sous mes yeux... et ne pouvoir...

LE COMTE, *en dehors.* Pacheco... Pacheco !

PACHECO. Le comte!.. ah! le ciel est juste!.. il livre le vrai coupable...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE COMTE, *entrant poursuivi par les gitanos.*

LE COMTE. Laissez-moi... laissez-moi...

PACHECO. Frères, je vous avais promis un cadavre... le voilà!

LE COMTE. Don Pacheco ?

PACHECO. Oui, Pacheco... l'époux de celle dont tu as vendu l'honneur au roi.

LE COMTE, *à part.* Il sait tout!.. (*Haut.*) Gitanos, vous ne m'égorgerez pas au pied d'une croix.

PEDRO. Égorger un homme au pied d'une croix, ce serait un sacrilége.

LE COMTE. N'est-ce pas, mes amis, que vous me sauverez!..

ISABELLE. Ah! grâce!.. grâce pour lui!

PACHECO. Ah ! vous voulez sauver cet homme... soit... mais écoutez ceci... c'est l'ordre dont vous vous êtes saisis. (*Il lit.*)

« Il est ordonné à tous les gouverneurs de » provinces de poursuivre les Gitanos par-» tout où ils se réfugieront, fût-ce dans les » églises, fût-ce au pied de la croix, sans » distinction de sexe, ni d'âge, femmes, en-» fans, vieillards. »

TOUS. Ah!

PACHECO. Signé, comte de Soria... Frères, cet homme est le comte de Soria!

TOUS. Le comte de Soria?

ISABELLE. Grand Dieu!

LE COMTE. Eh bien! oui, frappez-moi; mais je serai vengé : la mort d'un grand d'Espagne, c'est votre plus grand crime ; mais ce sera votre dernier : en exécutant mon arrêt vous déchirez votre grâce!

(Les gitanos l'entraînent.)

SCÈNE VII.

ISABELLE, PACHECO.

ISABELLE. Grand Dieu!.. ils l'entraînent... ils vont le massacrer... ah! Pacheco, Pacheco... je lui avais pardonné, comme tu m'as pardonné à moi-même... oh ! grâce!.. grâce pour lui.

PACHECO. Toi ou lui, avais-je dit... ma mort n'aurait pu sauver ni l'un ni l'autre... il fallait que ce fût lui...

ISABELLE. Oh! mais je t'en supplie encore, grâce... grâce...

(Cris de gitanos.)

PACHECO. Il est trop tard.

(Grand tumulte. Les portes s'ouvrent, et l'on voit les gitanos pillant et incendiant le château.)

ISABELLE. Ciel ! que vois-je?

BITULOZO, *avançant.* La vengeance des gitanos.

PACHECO. Maintenant, frères, j'ai tenu mon serment... frères, (*montrant Isabelle*) voilà la compagne du gitano... voilà ma femme.

TOUS. Vive Pacheco!.. vive Isabelle!

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

11

LÉON,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Par M. de Rougemont,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 1er DÉCEMBRE 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE D'ARMAILLÈ, (premier rôle	M. Mèlingue.
LE MARQUIS DE SANNOIS, (deuxième amoureux)	M. Alfred.
LÉON, (jeune premier rôle)	M. Serville.
PATRU, avocat, (père noble)	M. Raucourt.
MORIN, avocat, (comique)	M. Chilly
DOMINIQUE, domestique, (troisième rôle)	M. Auguste.
UN EXEMPT	M. Lelf
UN DOMESTIQUE de Mme de Linières	M. Forrstier.
UN DOMESTIQUE du comte	M. Albert
Mme DE LINIERES, (premier rôle)	Mlle Georges.
EUPHRASIE DE COURBON, (ingénuité)	Mme Adolphe.

La scene, aux quatre premiers actes chez Mme de Linières, au cinquième, chez le comte d'Armaillé.

ACTE PREMIER.

Le théâtre represente un petit salon meublé simplement, mais avec élégance; une fenêtre à gauche de l'acteur.

SCENE PREMIERE.

EUPHRASIE, LÉON.

(Au lever du rideau, Euphrasie, devant une glace, arrange ses cheveux; Léon est debout.)

EUPHRASIE, *gaîment.* Parlez... parlez toujours, Léon, je vous écoute...

LÉON, *avec humeur.* En vous occupant d'autre chose... ce qui prouve que vous ne donnez pas beaucoup d'attention à ce que je vous dis.

EUPHRASIE, *naïvement.* Est-ce qu'on ne peut pas avoir les yeux d'un côté... et l'oreille de l'autre... voir et entendre en même temps? Et puis, je suis pressée!.. dans la journée nous aurons des visites...

LÉON, *avec un peu d'ironie.* Oui, celles de MM. de Fandoas, de Sorente, de Belzunce...

EUPHRASIE. Celles-là, et d'autres encore...

LÉON, *toujours avec ironie.* Et quand on aime les gens...

EUPHRASIE, *simplement.* On n'aime pas les gens; mais on ne veut pas leur faire peur.

LÉON. C'est ce qui fait qu'on cherche à plaire à tout le monde.

EUPHRASIE, *gaîment.* Vilain jaloux... (*Se retournant.*) Suis-je bien comme cela? (Elle quitte la glace.)

LÉON. Vous êtes bien la femme la plus coquette!...

EUPHRASIE. Et vous, l'homme le moins poli...

LÉON. C'est vrai, je ne suis pas poli... c'est un tort de mon caractère, de ma position.

EUPHRASIE, *gaîment.* Je vous conseille de vous plaindre de votre position... pour qui sont, je vous prie, les petits soins, les préférences de Mme de Linières? à qui pense-t-elle du matin au soir? de qui est elle sans cesse occupée? est-ce de moi, ou de vous?

LÉON. Mais il me semble que c'est de tous les deux.

EUPHRASIE. Oui, de nous deux!.. mais quelle différence! bonjour, Euphrasie... as-tu bien travaillé? tes maîtres sont-ils contens de toi? un baiser au front, et puis quelques mots d'une bienveillance!.. qu'en ma qualité d'orpheline, je dois apprécier plus que tout autre, voilà nos entretiens!.. Je vais, je viens, j'entre, je sors, je m'absente... on ne fait pas plus d'attention à moi!.. Mais si Mme de Linières est une partie de la journée sans voir son secrétaire!.. son inquiétude est extrême... elle se trahit par les soins qu'elle prend pour

la cacher... dès que vous êtes au salon, ses yeux ne vous quittent plus... ce que je fais est quelquefois mal, ce que vous faites est toujours bien... Votre position, monsieur Léon, est ici la meilleure de toutes.

LÉON. Mais vous avez un nom... une famille... votre père est mort jeune, dans un combat glorieux!.. c'est des mains de votre mère, que vous avez connue, aimée, pleurée... que Mme de Linières vous a reçue... et moi, je ne suis, après tout, qu'un pauvre enfant abandonné... recueilli par la pitié... élevé par charité... non pas que je rougisse de ses bienfaits!..

EUPHRASIE Vous seriez bien injuste... bien ingrat!...

LÉON. Elle est si bonne pour moi!.. sa générosité est pleine d'une délicatesse si rare!.. croiriez-vous, Euphrasie, qu'un jour... il y a de cela trois mois, j'hésitais à accepter de nouvelles marques de son intérêt, tant je les trouvais au-dessus de ma position!.. croiriez-vous que son ingénieuse bienveillance s'est avisée, pour vaincre mes scrupules, de me faire entendre que j'appartenais à une noble famille!.. moi! comme si les premiers jours de mon enfance étaient sortis de ma mémoire; comme si je ne me souvenais pas que j'ai été élevé dans une chaumière, au sein de la misère la plus affreuse... moi, noble!.. Je n'ai pas voulu l'affliger en ayant l'air de douter de ses paroles, mais je sais trop bien ce que je suis.

EUPHRASIE, *naïvement.* Eh! mon Dieu!.. on a vu des choses plus étonnantes que celles-là... ne dit-on pas partout, à voix basse, que ce jeune homme qui est enfermé aux îles Sainte-Marguerite, et qui porte un masque de velours noir, est un frère de sa majesté Louis XIV; qu'on a été obligé de l'enfermer, parce que deux frères ne peuvent pas régner ensemble .. qui sait si votre famille n'a pas eu des motifs de cacher votre existence... si...

Mme DE LINIÈRES, *en dehors.* Léon!..

EUPHRASIE. Là!.. quand je le disais...

SCENE II.

EUPHRASIE, Mme DE LINIÈRES, LEON.

Mme DE LINIÈRES, *à Léon.* Ah! vous voilà, Monsieur! et où étiez-vous donc? je vous ai fait chercher partout.

LÉON. Madame oublie qu'elle m'avait chargé d'aller ce matin chez M. Patru, son avocat?

Mme DE LINIÈRES. C'est vrai!... eh bien?..

LEON. Il est toujours à la campagne, où il s'est retiré depuis la mort tragique de son fils... on m'a dit cependant qu'on l'attendait à Paris aujourd'hui ou demain, et qu'aussitôt son arrivée il se présenterait à l'hôtel... Je vous demande pardon de n'avoir pas été, en arrivant, vous rendre cette réponse... je craignais qu'il ne fût pas jour chez vous.

Mme DE LINIÈRES. Je vous pardonne... et pourtant j'avais bien résolu de vous gronder... hier, malgré les observations de Dominique... vous avez persisté à monter le nouveau cheval que j'ai fait acheter.

EUPHRASIE, *à part.* Pour lui!

LÉON, *d'un ton dégagé.* Il faut bien que quelqu'un le dresse.

Mme DE LINIÈRES, *avec bonté.* Risquer de se blesser... s'exposer à se tuer!.. donner des chagrins à tout le monde!.. Léon, promettez-moi d'être plus prudent à l'avenir...

LÉON. Je vous assure qu'il n'y a pas le moindre danger.

Mme DE LINIÈRES. Et vous comptez pour rien l'inquiétude de ceux qui s'intéressent à vous?

LÉON, *avec un peu de soumission.* Du moment que cela peut vous faire plaisir...

Mme DE LINIÈRES, *avec sentiment.* Beaucoup.

LÉON. J'y renoncerai.

Mme DE LINIÈRES. C'est bien.

(Elle lui donne sa main à baiser.)

EUPHRASIE. Ma bonne amie, j'ai bien travaillé... mes maîtres sont contens de moi.

Mme DE LINIÈRES. Ah! c'est toi, petite!.. (*Elle la baise au front.*) Sais-tu que tu es fort jolie avec cet habit?.. il te sied à merveille.

EUPHRASIE. J'ai choisi ces couleurs-là parce que je sais que vous les aimez... et puis M. de Faudoas trouve qu'elles me vont bien.

Mme DE LINIÈRES, *souriant avec malice.* Ah! M. de Faudoas!..

EUPHRASIE, *naïvement.* J'ai cité ce nom-là comme j'aurais pu en citer bien d'autres... car tout-à-l'heure... M. Léon ne m'a appelée coquette... que parce qu'il me trouvait bien.

LÉON, *avec humeur.* Trop bien!..

EUPHRASIE, *gaîment.* On ne peut jamais être trop bien, n'est-ce pas?

Mme DE LINIÈRES, *souriant.* Trop bien!.. non.

EUPHRASIE, *triomphante.* Ah!

Mme DE LINIÈRES. Mais quelquefois, à

force d'art, on parvient à gâter les plus beaux dons de la nature ; à dix-sept ans, on est belle de son âge, de sa fraîcheur, de cette grâce naïve, enfantine, qui ajoute un charme de plus à nos paroles, à nos actions : crois-moi, garde les ressources de la toilette pour un autre temps... avec elle on se refait une seconde jeunesse.

EUPHRASIE. Ma bonne amie, je vous assure que la toilette ne gâte jamais rien... et que si, en vous voyant, il y a des personnes qui disent : Elle est jolie!.. il y en a encore un plus grand nombre qui dit : Ah! comme elle est mise avec élégance, avec goût !.. et cet éloge-là me plaît tout autant que l'autre.

Mme DE LINIÈRES, *souriant*. Prends garde de t'y laisser prendre.

EUPHRASIE, *gaîment*. Aux éloges!... moi !.. non. Je sais que c'est une monnaie courante qui n'a de valeur que celle que nous lui donnons. Est-ce que vous pensez que je crois que tous ceux qui me demandent comment je me porte, s'intéressent à ma santé?.. on dit : Elle est jolie... elle est belle !.. comme on dit : Il fait un temps superbe, une journée magnifique... c'est une façon polie d'entamer la conversation.

Mme DE LINIÈRES. Allons! folle... voici, je crois, l'heure de ton maître de dessin.

EUPHRASIE. Vous me renvoyez déjà!

Mme DE LINIÈRES. J'ai quelques ordres à donner à Léon.

(Elle embrasse Euphrasie.)

EUPHRASIE, *à part, en sortant*. C'est lui qui reste... et il se plaindra.

SCENE III.

Mme DE LINIÈRES, LÉON.

Mme DE LINIÈRES. Léon, vous avez du chagrin?

LÉON. Moi, Madame?..

Mme DE LINIÈRES. Je vous observe depuis plusieurs jours. Vos mouvemens sont brusques... vos paroles rares et souvent indécises... vos regards sont distraits, irrésolus... Léon, confiez-moi vos peines.

LÉON, *embarrassé*. Je vous assure, Madame...

Mme DE LINIÈRES, *avec bonté*. Qui pourrait mieux les comprendre, les adoucir?

LÉON. Quel chagrin pourrais-je avoir? vos bontés pour moi vont au-devant de mes moindres désirs ; je n'en puis former aucun, qu'il ne soit à l'instant même exaucé.

Mme DE LINIÈRES. Vous aimez Euphrasie?

LÉON, *s'en défendant*. Je l'aime!

Mme DE LINIÈRES. Pourquoi chercher à vous en défendre?.. Euphrasie est jeune, aimable, gaie.

LÉON, *avec amertume*. Oui ; mais elle s'appelle Mlle de Courbon.

Mme DE LINIÈRES. Ce nom-là n'a rien d'effrayant.

LÉON, *avec ironie*. Pour celui qui peut en échange lui en offrir un aussi beau que le sien... pour MM. de Brissac, de Seignelay, de Colbert, mais pour moi!.. (*avec emportement*) eh bien! oui, je l'aime, je l'aime comme un fou! avec d'autant plus d'exaltation que je sens que jamais elle ne peut être à moi... (*avec une ironie amère*) une femme jeune, belle, riche, titrée... le partage d'un... (*avec douleur*) oui, oui, vous avez raison, j'ai un chagrin qui me ronge, qui me tue... que personne, excepté vous, n'a soupçonné.

Mme DE LINIÈRES, *avec tendresse*. C'est que personne ne vous aime comme moi.

LÉON, *avec emportement*. Ah ! que n'ai-je pas tenté pour vaincre, pour étouffer cet amour ridicule, sans but, sans espoir... qui malgré moi se mêle à toutes mes pensées... j'ai essayé de tout, excepté de l'absence, aussi, il faut que je parte, que je quitte Paris.

Mme DE LINIÈRES. Partir! me quitter! vous, Léon... c'est impossible.

LÉON. Me condamneriez-vous donc au supplice de voir Euphrasie donner sa main à un autre? (*Avec une rage concentrée.*) Ah! si vous saviez tout ce dont je serais capable!

Mme DE LINIÈRES, *avec bonté*. Eh! pourquoi ce découragement, ce désespoir qu'un mot peut apaiser? Qui vous a dit qu'Euphrasie fût destinée à un autre? qu'il fût question de son établissement? Vous même, ne savez-vous pas qu'une partie de sa fortune lui est disputée par un certain comte d'Armaillé, gouverneur de l'Angoumois, qui prétend avoir des répétitions à exercer sur la succession du marquis de Courbon? Comment voulez-vous que l'on songe à marier dès à présent une jeune personne dont la fortune ne sera réelle qu'après l'issue du procès que ma qualité de tutrice me force de soutenir en son nom? Où sont, je vous prie, les rivaux qui vous la disputent? et parce qu'au nombre des jeunes seigneurs que j'admets chez moi, il s'en trouve quelques-uns plus ou moins frappés des qualités d'Euphrasie, est-ce donc une raison pour croire qu'ils ont des prétentions à sa main (*avec dignité*), et surtout que j'ai autorisé ces prétentions? non ; et s'il faut vous l'avouer, j'ai

des projets sur Euphrasie auxquels vous n'êtes peut-être pas tout-à-fait étranger.

LÉON. Quoi! madame, vous auriez pensé?

Mme DE LINIÈRES. Ne dirait-on pas que c'est une chose extraordinaire que je m'intéresse à lui?.. c'est une mauvaise habitude qui a déjà seize ans de date, et à laquelle vous devriez être fait.

LÉON. Ah! pardon, pardon; mais quand je songe à ce que je suis...

Mme DE LINIÈRES. N'entends-je pas la voix de M. Patru?

LÉON. Oui, madame.

Mme DE LINIÈRES. Priez-le de passer par ici... et n'ayez plus de ces mauvaises pensées.

(Elle lui tend la main.)

LÉON. Oh! non, non.

(Il sort.)

SCENE IV.

Mme DE LINIÈRES, *seule*.

Partir! me quitter! ah! ces paroles m'ont brisé le cœur!.. S'il savait tout le mal qu'il m'a fait avec ces deux mots... quand je ne suis occupée que d'assurer son avenir! quand son bonheur est la pensée de toute ma vie!.. il m'abandonnerait... lui... oh! jamais.

SCENE V.

PATRU, Mme DE LINIÈRES.

PATRU. Madame, j'ai bien l'honneur...

Mme DE LINIÈRES. Ah! c'est vous, monsieur l'avocat; eh bien! qu'avez-vous décidé?

PATRU. Je plaiderai.

Mme DE LINIÈRES. Ah!

PATRU. J'ai examiné avec soin toutes les pièces de la procédure; s'il n'y en a pas d'autres, le bon droit est du côté de votre pupille.

Mme DE LINIÈRES. Ainsi, vous me répondez du gain de ce procès?

PATRU, *souriant*. Je réponds de la justice, mais non pas des juges.

Mme DE LINIÈRES. N'est-ce pas la même chose?

PATRU. Du tout: la justice est une, elle voit clair, elle marche droit; les juges sont plusieurs, exposés à voir trouble, à marcher de travers.

Mme DE LINIÈRES. Eh quoi! malgré la bonté de la cause de Mlle de Courbon?

PATRU. On peut la perdre; cela se voit tous les jours: d'abord, vous avez... c'est-à-dire votre pupille a pour adversaire un lieutenant-général des armées de sa majesté, un homme riche, titré, très en crédit à la cour... le connaissez-vous?

Mme DE LINIÈRES. Non, je sais seulement qu'il appartient à une des premières familles du royaume.

PATRU. Il ne veut pas même être de la seconde; à l'en croire, ses ancêtres ont été faits gentilshommes six semaines avant le déluge. Du reste, il remuera ciel et terre, il jettera l'or à pleines mains, il corrompra, menacera... il est plus entêté que la Sorbonne.

Mme DE LINIÈRES. Mais j'ai de la fortune aussi, des connaissances auprès du chancelier, et s'il ne fallait que des sacrifices pour se rendre les gens du roi favorables, je n'hésiterais pas.

PATRU. Il a pour conseil un homme fort habile, plaidant le pour et le contre avec une facilité qui serait prodigieuse!.. à une époque où il n'y aurait pas tant d'avocats.

Mme DE LINIÈRES. Mais, mon cher monsieur Patru, savez-vous que vous m'effrayez... Comment! avoir pour soi le bon droit, la justice... et craindre la faiblesse ou la corruption des juges! et cela en France...

PATRU. Oh! je ne désespère jamais... si M. le comte est entêté, j'ai du caractère... et moi aussi, j'ai accès auprès de sa majesté, à laquelle j'ai, Dieu merci, procuré l'occasion de réparer deux injustices, et qui ne m'en a jamais voulu pour ce service-là.

Mme DE LINIÈRES. Aussi, me reposai-je avec sécurité sur votre zèle... j'ai entendu dire tant de bien de vous!...

PATRU, *gaîment*. Il ne faut jamais croire que la moitié de ce qu'on dit...

Mme DE LINIÈRES. Et je n'hésite pas à vous donner toute ma confiance.

PATRU. C'est un dépôt que j'espère garder long-temps.

Mme DE LINIÈRES. Le procès d'Euphrasie n'est pas la seule chose qui m'occupe en ce moment; je suis chargée de vous consulter relativement à une position singulière... dans laquelle se trouve une personne... j'ai besoin de reprendre les choses d'un peu haut... Asseyons-nous... (*On s'assied* *.) Une jeune femme de mes amies...

PATRU. Mme la marquise de Courbon?

Mme DE LINIÈRES. Non; la mère d'Euphrasie est morte... et la personne dont je vous parle existe encore... Une jeune femme de mes amies, qui habitait alors une

* Mme de Linières, Patru.

des provinces du midi, eut, à l'âge de seize ans, la faiblesse d'aimer un homme que sa famille lui avait désigné à l'avance comme devant être son époux... tout était convenu... le contrat dressé... le jour pris pour la publication des bans, et la veille du jour de la signature du contrat, l'inf... (*se reprenant*) cet homme disparut... la jeune fille avait été confiante... et coupable.

PATRU. Les pauvres filles!.. elles ne veulent pas se persuader qu'il n'y a de mariage certain que quand le prêtre et le notaire y ont passé.

Mme DE LINIÈRES. La famille, indignée, se mit à la recherche de M. de ....., le nom n'y fait rien.

PATRU, *souriant.* Rien du tout.

Mme DE LINIÈRES. Mais, soit qu'il eût changé de nom, passé en pays étranger, ou qu'il eût succombé dans un de ces combats singuliers si fréquens à cette époque... toutes les démarches furent inutiles; on ne put le découvrir... et, depuis plus de vingt-trois ans, on n'en a plus entendu parler.

PATRU. Vingt-trois ans!

Mme DE LINIÈRES. Tout autant.

PATRU. Et, comme de raison... la jeune fille a dans le temps pris son parti... elle s'est consolée... ellle a oublié l'infidèle... elle s'est mariée?...

Mme DE LINIÈRES. Elle est veuve.

PATRU, *soupçonnant la vérité.* Ah!

(A partir de ce moment, Patru écoute avec un intérêt marqué le récit de Mme de Linières.)

Mme DE LINIÈRES. Elle avait donné le jour à un fils que sa famille fit disparaître; on persuada à la mère que son enfant était mort; elle le crut... Jeune, belle, ayant eu le bonheur de cacher sa faute à tous les regards, mon amie fut bientôt entourée d'hommages et de séductions... pour s'y soustraire, elle voulut entrer dans un couvent; sa famille s'y opposa... On fit plus : ses parens la contraignirent à recevoir les soins d'un gentilhomme du Quercy... elle l'épousa.

PATRU. Que de mariages comme celui-là dans le monde!

Mme DE LINIÈRES. Il y avait cinq ans qu'elle était mariée et qu'elle mettait tous ses soins à rendre heureux l'homme dont elle avait accepté la main...

PATRU. Elle était parvenue à l'aimer?

Mme DE LINIÈRES. Non... son cœur profondément blessé par l'abandon de celui qu'elle eût adoré toute sa vie, était mort aux sentimens d'amour, d'amitié... elle eût désiré reporter sa tendresse sur un enfant... le ciel lui refusa le bonheur d'être mère... c'était une punition de sa faute... Un jour, qu'elle éprouvait plus que jamais ce vide, cette absence de toute espèce d'affection... cet isolement de l'ame, qui faisait de sa vie un supplice éternel... un jour, qu'au milieu d'un petit bois qui touchait à sa maison de campagne, elle demandait avec ferveur à Dieu de lui accorder le bonheur d'aimer son mari... et que dans ce besoin, cette soif d'affection... elle disait à haute voix, se croyant seule : « Oh! si j'avais un enfant!... » elle aperçut... là... devant elle, une vieille femme, sèche et ridée, qui, en la regardant, posait un doigt sur ses lèvres, comme pour dire silence... et de l'autre main lui montrait un enfant de six à sept ans... tout déguenillé comme elle... se traînant sur le bord du chemin... se roulant dans la poussière... mais à travers ses vêtemens sales et déchirés, un air de distinction brillait sur son visage... mon amie, interdite... confuse... ne savait que dire, que penser... quand la vieille femme, avec un rire satanique, lui jeta ces mots : « Vous en voulez un?... combien me donnez-vous de celui-là?... » (*S'oubliant.*) Ah! ces mots-là ne sortiront jamais de ma mémoire.

PATRU, *avec intérêt.* Quoi! madame?...

LA BARONNE, *vivement.* Mon amie me les a si souvent répétés... sa première pensée fut une pensée d'indignation et de dégoût.. puis elle réfléchit soudain que ce pauvre enfant serait offert à d'autres... qu'il pourrait tomber en des mains qui pervertiraient sa jeunesse... qu'il serait charitable de l'arracher à un pareil danger... et sur-le-champ elle jeta à cette femme son or, sa bourse, tout ce qu'elle avait de bijoux sur elle... dans tout cela il y avait à peine quarante à cinquante louis... et c'était sans doute plus que n'espérait la misérable, car elle se mit à hurler des cris de joie... et elle venait de vendre un enfant.

PATRU. Et votre amie?

Mme DE LINIÈRES. Que de fois elle a remercié le ciel de cette heureuse inspiration!

PATRU. Le jeune homme a donc profité?

Mme DE LINIÈRES. Le jeune homme.... c'était son fils, monsieur!..

PATRU. Son fils!

LA BARONNE. Il est inutile de vous dire comment elle en acquit la preuve!... oui, ce fils qu'elle avait cru mort... ce témoin irrécusable de son déshonneur.. cet enfant!. le seul que Dieu lui avait accordé dans sa colère... c'était lui!.. avec quel soin elle déroba son existence à tous les yeux!.. que

de sacrifices elle s'est imposés pour élever cet enfant, sans éveiller un seul soupçon! combien de fois elle a été forcée d'imposer silence à sa tendresse maternelle!.. ah! elle a bien souffert, bien expié sa faute.

PATRU. Et personne n'a deviné les rapports qui existaient entre votre amie et son protégé?

Mme DE LINIÈRES. Elle serait morte le jour où on les aurait soupçonnés.

PATRU. Morte!

Mme DE LINIÈRES. Elle! souffrir une tache à sa réputation!.. je la connais... la honte la tuerait...

PATRU. Mais cet enfant n'a point de nom, point de famille... il ignore quelle est la sienne?

Mme DE LINIÈRES. Il ne le saura jamais!

PATRU. Jamais!

Mme DE LINIÈRES. Voudriez-vous donc exposer une mère à rougir devant son fils? ce qu'elle veut, monsieur, ce qu'elle vous demande par ma bouche... c'est le moyen d'établir la position de cet enfant, son idole, l'unique bonheur de sa vie!.. c'est la façon de lui léguer toute sa fortune... non pas celle qu'elle tient de son mari... mais la sienne, à elle... celle qui lui appartient...

PATRU. Ce sera difficile... votre amie a-t-elle des parens?..

Mme DE LINIÈRES. Un frère! un neveu .. je crois..

PATRU. Ils sont héritiers de droit...

DOMINIQUE. Madame..... un monsieur est là, qui désire vous parler de la part de M. le comte d'Armaillé.

PATRU. De la part de notre adversaire!

Mme DE LINIÈRES. C'est bien, qu'il attende. (*Dominique sort.*) Vous disiez... monsieur Patru?

(On se lève.)

PATRU. Qu'un frère... un neveu... sont des héritiers collatéraux au deuxième et troisième degré, qui priment l'enfant naturel, et encore l'enfant naturel n'a-t-il de droits à une très-faible partie de la succession de ses père et mère, qu'autant qu'il est reconnu par eux... et ce n'est pas le cas ou nous nous trouvons... ensuite, ce frère, ce neveu?..

Mme DE LINIÈRES. Sont très-riches...

PATRU. Attendez donc... eh! si parbleu.. il y a un moyen, moyen simple... légitime! une adoption combien y a-t-il que votre amie l'a recueilli?..

Mme DE LINIÈRES. Il ne l'a pas quittée depuis seize ans.

PATRU. C'est elle qui est venue à son secours?

Mme DE LINIÈRES. C'est elle qui a fourni à son entretien, payé ses maîtres, surveillé son éducation.

PATRU. A merveille... nous y voilà... et comme l'adopté ajoute à son nom le nom de la personne qui l'adopte, il en résultera qu'il portera tout naturellement le nom de sa mère.

Mme DE LINIÈRES, *avec joie*. Le nom de sa mère!.. (*à part*) impossible.

PATRU. Ce serait justice que de rendre à cet enfant les droits dont il a été si longtemps privé, le nom qui lui appartient.... la fortune qui devrait être son partage.... maintenez votre amie dans ses bonnes dispositions... tout ce qui est juste est bien.. et si elle consent à l'adoption, demain nous présenterons, en son nom, une requête... au petit Châtelet...

Mme DE LINIÈRES *à part*, *avec effroi*. Livrer mon secret!.. (*Souriant.*) Merci de vos bons avis, monsieur Patru, j'en ferai part à mon amie... et plus tard je vous instruirai de sa résolution... *(Appelant.)* Dominique! Dominique! *(Il paraît.)* Faites entrer ce monsieur.

(Le domestique sort.)

PATRU, *saluant et passant à gauche pour s'en aller*. Et moi, j'ai l'honneur de prendre congé...

Mme DE LINIÈRES. Du tout... vous, restez... n'êtes-vous pas mon avocat, mon conseil? en cette qualité, rien de ce qui a rapport à ce procès ne doit vous être caché.

PATRU. J'obéis... (*Voyant entrer Morin.*) Eh! c'est l'avocat Morin, notre antagoniste.

SCENE VI.

PATRU, Mme DE LINIERES, MORIN

MORIN. Madame, M. le comte d'Armaillé est arrivé hier au soir de ses provinces; il est sur-le-champ parti pour Versailles; mais en partant il m'a chargé de vous prévenir que dans la matinée il aurait l'honneur de vous présenter ses devoirs!..

Mme DE LINIÈRES. Comment! pas une lettre!..

PATRU. C'est le démon de l'orgueil qui s'est fait gouverneur de l'Angoumois.

MORIN. J'ai saisi avec empressement cette occasion d'offrir mes respects à madame de Linières, et de lui soumettre quelques observations sur le procès de Mlle de Courbon.

Mme DE LINIÈRES, *avec dignité, montrant Patru*. Monsieur... voici mon avocat.

(Elle sort.)

PATRU, *à part*. Elle n'est pas mal fière aussi, Mme de Linières.

SCENE VII.

PATRU, MORIN.

MORIN. Eh bien! maître Patru, nous voici donc encore une fois face à face sur le champ de bataille?

PATRU. J'espère bien qu'il en sera toujours ainsi.

MORIN. L'affaire d'aujourd'hui est une belle affaire!

PATRU. Vous croyez?

MORIN. C'est une opération qui, en la conduisant adroitement, en la ménageant bien, peut durer cinq à six ans; les deux parties sont riches, très-riches... il y a dans ce procès-là deux fortunes d'avocat.

PATRU. Il y a dans ce procès-là de la gloire pour l'un et une défaite pour l'autre.

MORIN. Vos grands mots ne m'imposent pas, vous n'êtes pas le premier à qui j'entends faire des phrases magnifiques... qui aboutissent à faire doubler ses honoraires! Mon vieux confrère, vous ne plaidez pas pour rien, plus que moi... vous n'auriez pas aujourd'hui dix à douze mille livres de rentes, si vous aviez toujours livré vos paroles gratis; vous les faites payer.... et cher.

PATRU. Je ne m'en défends pas... je fais payer cher le riche, afin de plaider gratis pour le pauvre.

MORIN. Les pauvres, les pauvres ne plaident pas.

PATRU. Non; ils se défendent, et quand il en sont là, ce n'est pas d'un homme de talent, c'est d'un homme de cœur qu'ils ont besoin.

MORIN. Ce sont des cliens que je vous abandonne... au fait, vous plaidez pour Mlle de Courbon?

PATRU. C'est moi qui soutiens ses droits.

MORIN. Droits bien incertains... selon moi.

PATRU. Droits bien positifs, selon moi!

MORIN. Nous sommes tous comme cela: nous épousons les droits de nos cliens... mais que diable, vous n'êtes pas infaillible, vous avez perdu des causes, comme moi.

PATRU. Jamais!

MORIN. Et vous plaidez?..

PATRU. Depuis trente ans.

MORIN. Vous êtes donc sorcier?.. je plaide depuis trois ans, et j'ai perdu beaucoup plus de causes que je n'en ai gagné.

PATRU. Sans compter celle-ci.

MORIN. Je vous conseille, moi, d'y renoncer: nous avons pour nous l'opinion de Versailles, l'appui de la haute noblesse, de la cour, du clergé...

PATRU. Alors, il nous reste la justice et le roi... et avec ces deux appuis-là on brave aisément tous les autres.

MORIN, *s'échauffant*. Notre cause est superbe! les biens que nous réclamons... nous les avons possédés plus de deux siècles.

PATRU. Mais ils sont sortis de vos mains.

MORIN, *s'échauffant*. Par violence.

PATRU, *de même*. Par justice.

MORIN, *de même*. Nous avons pour nous un édit du roi.

PATRU, *de même*. Et nous, un arrêt du parlement.

MORIN, *s'emportant*. Obtenu par surprise.

PATRU, *de même*. C'est faux.

MORIN, *de même*. Nous le prouverons.

PATRU, *de même*. Je vous en défie!

SCENE VIII.

PATRU, Mme DE LINIÈRES, MORIN.

Mme DE LINIÈRES. Eh! messieurs!.. quel bruit!

PATRU, *gaîment*. C'est un commencement de plaidoierie, monsieur essayait son organe.

MORIN, *avec patelinage*. J'étais venu, madame, avec des intentions pures, conciliatrices... Persuadé que les droits de mon client sont incontestables .. j'aurais désiré éviter les suites toujours fâcheuses d'un procès dont le succès nous est assuré... je regrette que l'aveuglement de mon confrère ne m'ait pas permis .. peut-être M. le comte sera-t-il plus heureux?..

(Il va pour sortir et s'arrête en voyant entrer Euphrasie.

SCENE IX.

PATRU, Mme DE LINIÈRES, EUPHRASIE, MORIN, *un peu en arrière*.

EUPHRASIE, *accourant*. Ah! si vous saviez!.. il vient d'entrer dans la cour un beau carrosse... il est superbe!.. des armoiries... une couronne de prince... une livrée vert et argent.

MORIN, *à part*. C'est lui.

(Il sort.)

PATRU, *le suivant de l'œil*. Une profession si noble, et des hommes si bas!

Mme DE LINIÈRES, *allant à la fenêtre, à droite du spectateur*. Ciel!... quoi!.. oh!

non... ce n'est pas possible... et pourtant après vingt ans d'absence... ses traits!... oh! non, je ne les ai pas oubliés... ils sont gravés là!.. oui... oh! oui... c'est lui!..

EUPHRASIE. Qui donc... bonne amie?.. tu le connais, ce grand seigneur?

Mme DE LINIÈRES, *troublée*. Moi!..

EUPHRASIE. Tu as dit: c'est lui!

Mme DE LINIÈRES, *se remettant*. Effectivement... j'ai cru reconnaître... je me suis trompée...

EUPHRASIE, *allant à la fenêtre*. Oh! quel air noble et distingué!.. le bel habit!..

PATRU. Nous verrons tout-à-l'heure s'il y a quelque chose sous cet habit-là.

(Mme de Linières est absorbée dans ses réflexions.)

DOMINIQUE, *entrant*. M. le comte d'Armaillé attend madame au salon de réception...

Mme DE LINIÈRES, *au comble de l'étonnement*. Lui!.. comte d'Armaillé!

(Patru, sur le devant de la scène, observe ce qui se passe. Dominique parle à Euphrasie; Mme de Linières, accablée, tombe sur un fauteuil.)

ACTE II.

Un riche salon orné de tableaux. Une table et une sonnette, à gauche de l'acteur.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, *seul*.

(Il se promène en examinant les tableaux.)

Un Raphaël assez bien conservé... un Mignard qui n'est pas mal... un beau portrait de l'ancienne favorite... de Mlle de Lavallière.

SCENE II.

LE COMTE, DOMINIQUE.

DOMINIQUE. Mme de Linières a l'honneur de faire prévenir M. le comte qu'elle va dans l'instant se rendre au salon.

LE COMTE, *sans se déranger*. C'est bon! (*Dominique sort. — Seul à lui-même.*) Il est impossible qu'elle n'accepte pas ce que je viens lui proposer... Les Linières!.. cela doit appartenir à la robe... Nous avons des Linières en Saintonge, en Poitou... pauvre noblesse; cela sert son roi sans le connaître... Cela végète, cela meurt dans son vieux manoir délabré, sans avoir jamais approché de Versailles!.. une alliance avec les d'Armaillé ne peut que flatter l'orgueil des Courbon qui ne pouvaient jamais s'attendre à pareil honneur. Ce moyen évitera toutes contestations, et je n'aurai pas le désagrément d'entendre mon nom sortir de la bouche d'un avocat!.. (*Apercevant Mme de Linières.*) Ah!..

(Il va au-devant d'elle; on s'arrête, on se salue.)

SCENE III.

LE COMTE, Mme DE LINIERES.

LE COMTE. C'est sans doute à Mme de Linières?..

M DE LINIÈRES, *saluant*. Oui, monsieur le comte. (*A part, avec étonnement.*) Il ne me reconnaît pas.

LE COMTE. Pardon, madame, si je me présente ainsi sans avoir l'honneur d'être connu de vous.

Mme DE LINIÈRES, *à elle-même avec amertume*. Je suis donc bien changée!

LE COMTE. Mon nom était mon passeport... Vous connaissez, de réputation au moins, les d'Armaillé?

Mme DE LINIÈRES. Non, monsieur le comte.

LE COMTE. Vous n'avez pas de parens à la cour... au service?

Mme DE LINIÈRES. Aucun.

LE COMTE. Alors, cela se conçoit... Vous êtes la tutrice d'une jeune demoiselle qu'on dit fort intéressante?

Mme DE LINIÈRES, *avec un peu d'ironie*. Et à laquelle vous faites un procès bien injuste! (*A part.*) J'ai peine à me soutenir.

LE COMTE, *apercevant son embarras*. Qu'avez-vous donc, madame? vous êtes pâle, agitée... seriez-vous souffrante?.. je me reprocherais d'avoir choisi un moment qui me paraît inopportun.

Mme DE LINIÈRES, *se remettant*. Ce n'est rien... rien!.. un souvenir pénible... qui m'a oppressée un instant!..

LE COMTE. Eh! qui n'a pas eu dans sa vie quelques-uns de ces jours dont le souvenir cruel pèse sur toute l'existence?

Mme DE LINIÈRES. Quoi! monsieur le comte, vous aussi?..

LE COMTE. J'ai perdu une femme que j'aimais...

Mme DE LINIÈRES, *avec intérêt*. Il y a long-temps?

LE COMTE. Il y a deux ans... ma femme.. la princesse d'Adémar... alliée aux maisons souveraines de Naples et du Piémont... personne extrêmement distinguée par sa haute naissance...

Mme DE LINIÈRES. Et c'est la seule perte?...

LE COMTE. La seule... Ah! madame!. vous voyez le plus malheureux des hom-

mes... La princesse m'avait donné trois fils... qui devaient continuer l'illustration de leur race, et transmettre mon nom à leurs descendans... je les ai perdus... ils sont morts!

Mme DE LINIÈRES. Morts!.. tous trois!..

LE COMTE. Oui, madame; et dans quel moment! au moment où j'avais obtenu de sa majesté que mon fils joindrait à mon nom celui de sa mère, et que le roi de Sardaigne lui conférerait la dignité de prince! ce sont là de ces malheurs dont un père ne peut jamais se consoler.

Mme DE LINIÈRES, *à part*. C'est le prince et non le fils qu'il regrette!

LE COMTE. Et voilà comme les grandes maisons disparaissent... comme les noms historiques s'effacent.... Un homme du peuple se verra renaître dans une suite d'enfans qui perpétueront l'obscurité de son nom jusqu'à la dixième génération!.. et nous autres!.. La Providence devrait y regarder à deux fois quand ses coups s'adressent à nous!.. Heureusement, il me reste un neveu.

Mme DE LINIÈRES. Un neveu!

LE COMTE. Qui héritera de mes biens... de mes titres. Il est si cruel de voir s'éteindre un nom illustré par une longue suite d'aïeux!..

Mme DE LINIÈRES, *tristement*. Oh! oui; il est cruel de perdre toutes ses illusions!.. cela fait bien souffrir!..

LE COMTE. J'ai la parole du roi, car cette adoption a été en partie le but de mon voyage. Mon intention est de marier, le plus tôt possible, mon neveu, afin d'avoir l'assurance que mon nom ne mourra point avec moi. Dans ma position, je pourrais lui choisir une femme parmi les maisons princières de France, d'Allemagne, d'Italie... ce serait en quelque sorte un devoir... mais je vous l'avouerai, madame, j'ai jeté les yeux sur votre pupille.

Mme DE LINIÈRES. Sur Euphrasie?. mais, monsieur...

LE COMTE, *souriant avec orgueil*. Oh! je sais tout ce qu'il y a de distance entre la famille de Courbon et la mienne... mais quand je l'oublie... personne n'aura le droit de s'en souvenir... Mlle de Courbon ne peut manquer d'être bien élevée, d'avoir des sentimens conformes à son rang.

Mme DE LINIÈRES. Je reçois avec beaucoup de reconnaissance l'offre que vous voulez bien me faire; ma pupille est digne, par sa naissance, par ses qualités, du haut rang où vous désirez la placer. Elle sera l'ornement de la famille qui aura le bonheur de la posséder; mais, monsieur le comte, consentir au nom de ma pupille à ce mariage, ne serait-ce pas abuser de mes droits sur elle?.. ne serait-ce point renier les siens à l'héritage que vous lui contestez... et reconnaître la justice de vos prétentions sur des biens qui n'ont pas encore cessé de lui appartenir?

LE COMTE, *avec un orgueil aimable*. Pardon, madame, c'est moi qui, par ce mariage, abandonne mes droits au profit de ceux de Mlle de Courbon... C'est un sacrifice que je m'impose... sacrifice bien doux, qui contribuera au bonheur de mon neveu ainsi qu'à la fortune de votre pupille,

Mme DE LINIÈRES. Monsieur le comte, quand deux personnes plaident l'une contre l'autre, chacune croit son droit fondé. et c'est la position dans laquelle nous nous trouvons tous les deux.

LE COMTE, *avec hauteur*. Un homme comme moi n'élève que des prétentions justes, incontestables.

Mme DE LINIÈRES. Un homme comme vous, monsieur le comte, peut aisément s'aveugler!.. personne ici-bas n'est infaillible. (*Avec amertume.*) Nous nous abusons si étrangement dans les choses qui nous intéressent... il nous arrive si souvent de nous tromper dans les jugemens que nous portons des choses et des hommes!.. J'ai ici mon avocat, permettez que je l'appelle, que je le consulte devant vous... J'ai besoin d'être éclairée moi-même sur l'étendue ou la limite de mes droits de tutrice.

LE COMTE. Appelez, consultez votre avocat, madame...

Mme DE LINIÈRES, *sonne un domestique; le domestique paraît*. Priez M. Patru de venir me parler.

LE COMTE. Je suis fâché de n'avoir pas aussi le mien.

Mme DE LINIÈRES. Celui-ci est un honnête homme... sa réputation est tellement établie... qu'une cause est à moitié gagnée quand il la plaide. Le voici.

SCENE IV.

LE COMTE, Mme DE LINIÈRES, PATRU.

Mme DE LINIÈRES. Approchez, monsieur Patru. (*Montrant le comte.*) Monsieur le comte d'Armaillé...

PATRU, *saluant*. J'ai l'honneur de présenter mes respects...

Mme DE LINIÈRES. Monsieur le comte nous apporte des paroles de paix.

PATRU. C'est généreux de la part d'un homme de guerre.

Mme DE LINIÈRES. En faveur d'une

union qu'il me propose, monsieur le comte veut bien faire l'abandon de ses droits.

PATRU. Ceci est moins généreux. Pour abandonner ses droits... il faudrait en avoir, et c'est ce que je nie.

LE COMTE, *avec hauteur*. Dans votre bouche, monsieur, cette assertion ne prouve rien, ne détruit rien *.

(Patru passe au milieu, Mme de Linières va s'asseoir.)

PATRU. Je vous demande pardon, monsieur le comte. J'ai l'habitude, en affaires, de ne jamais hasarder une parole qu'elle ne soit l'expression positive de ma conviction... il y a long-temps que votre famille a perdu tous ses droits sur les biens que vous réclamez.

LE COMTE. Vous convenez donc, Monsieur, que ces biens étaient notre propriété ?

PATRU. Oui, monsieur le comte, ils étaient entrés dans votre famille par la voie la plus illégale, la plus condamnable... ils avaient été le prix du sang.

LE COMTE. Monsieur !..

PATRU. Sous Louis XI... un gentilhomme, Hyppolyte de Courbon, se trouva impliqué dans la conspiration du duc de Nemours... il fut dénoncé par un de vos ancêtres... il était riche... et ses biens, confisqués par l'ordre du prince, devinrent la récompense de son dénonciateur...

LE COMTE. Il n'appartient point à un sujet de critiquer les actes de la justice de son roi.

PATRU. Mais le coupable seul doit être atteint... et non pas l'innocent... En confisquant les biens du père qui est criminel, vous punissez le fils qui ne l'est pas... vous poursuivez, dans les enfans nés et à naître, la réparation d'une offense à laquelle ils sont totalement étrangers... La confiscation est un acte arbitraire... une mesure injuste, cruelle, tyrannique !.. c'est une spoliation royale...

LE COMTE. Parbleu ! monsieur l'avocat, je serais fort aise de savoir alors comment vous soutiendrez les droits de Mlle de Courbon, qui ne se fondent que sur un acte semblable.

PATRU. Distinguons : au siége de la Rochelle, sous Louis XIII... un Courbon, Joseph-Ferdinand, se fait remarquer par des faits d'armes éclatans... il reçoit pour récompense une partie des biens d'un comte Alexis d'Armaillé, qui servait dans l'armée rebelle commandée par M. de Soubise... mais cette nouvelle confiscation devint, par le plus grand hasard, un acte de justice, une réparation. Les biens que possédait votre aïeul étaient précisément ceux dont on avait dépouillé l'ancienne famille de Courbon... On ne donna pas à M. de Courbon de nouveaux biens, on lui rendit les siens !.. La différence est grande !. Eh ! croyez-vous donc, monsieur le comte, que s'il se fût agi d'une confiscation pure et simple, injuste comme elles le sont toutes, l'avocat Patru aurait prêté sa voix pour la défendre ? Non, j'ai une plus haute idée de la mission qui nous est confiée. Tout avocat qui fait taire sa conscience pour plaider une cause injuste, mériterait de prendre devant ses juges la place de son client.

Mme DE LINIÈRES, *se levant*. Aussi ma confiance égale-t-elle mon estime pour vous. Avant d'accueillir une proposition qui pouvait faire douter des droits d'Euphrasie, j'ai voulu savoir de vous si je devais accepter ou refuser.

PATRU. Ne refusez jamais un arrangement.

LE COMTE, *souriant*. Quoi, monsieur, l'avocat qui paraît si sûr des droits de sa cliente ?..

PATRU. Les droits les plus clairs peuvent cesser de l'être devant des juges... à qui Dieu a quelquefois refusé les lumières nécessaires pour bien juger... Tant qu'on peut se passer d'avocat, on fait bien : les affaires les plus simples, ils les embrouillent quelquefois ; les affaires embrouillées, ils ne les débrouillent pas toujours, et leurs paroles peuvent avoir de funestes résultats !.. Quand nous plaidons, la chaleur de l'improvisation nous emporte parfois plus loin que nous ne voudrions : nos attaques sont vives... acerbes... poignantes... et après l'arrêt qui le condamne, le vaincu garde long-temps le souvenir des blessures qui ont précédé sa défaite... La haine se glisse alors dans les familles... elle s'y enracine !.. elle passe aux enfans comme une partie de l'héritage, et ces haines-là, fruit de quelques paroles imprudentes, deviennent par la suite la source de grands malheurs... un arrangement efface tout, et ne blesse personne ; tout le monde y trouve son compte... excepté l'avocat...

Mme DE LINIÈRES. Vous me conseillez donc ?..

PATRU. De vous entendre avec monsieur le comte, de terminer par le mariage qu'il vous propose un procès dont la publicité pourrait occasioner du scandale.... Nous serions obligés de fouiller dans le passé... et il y a si peu de familles nobles, en

* Le Comte, Patru, Mme de Linières.

France, qui soient à l'abri de tout reproche !.. (*Le comte le regarde avec hauteur.*) Monsieur le comte, vous avez eu là une pensée d'homme de bien, et je vous en félicite. Maintenant que vous pouvez tous les deux vous passer de mon ministère, je reprends le chemin de ma solitude.

LE COMTE. Vous n'habitez point Paris ?

PATRU. Non, monsieur le comte; sa vue réveille en moi un souvenir si douloureux !

Mme DE LINIÈRES. Quoi donc?

PATRU. Un malheur que je ne souhaiterais pas à mon plus cruel ennemi.

Mme DE LINIÈRES. Monsieur Patru, seriez-vous assez bon pour faire dire à Euphrasie que je l'attends ?

PATRU. Volontiers, madame.

SCENE V.

LE COMTE, Mme DE LINIÈRES.

LE COMTE. Pour un avocat, cet homme est assez raisonnable !..

Mme DE LINIÈRES. Mais, monsieur le comte, l'obstacle le plus grand n'est pas encore levé.

LE COMTE. Je n'en prévois pas.

Mme DE LINIÈRES. Tutrice de Mlle de Courbon, je lui tiens lieu de mère, je l'aime comme ma fille...

LE COMTE. Et vous ne refuseriez pas pour votre fille l'alliance dont il est question.

Mme DE LINIÈRES. C'est selon.

LE COMTE. Comment?..

Mme DE LINIÈRES. Si j'étais bien assurée que cette alliance dût faire son bonheur.

LE COMTE. Vous en doutez !.. un rang à la cour, une fortune immense.... une famille alliée aux plus puissantes maisons de l'Europe.

Mme DE LINIÈRES. Vous ne me parlez pas de son époux.

LE COMTE. J'ai déjà eu l'honneur de vous dire qu'il était mon neveu...

Mme DE LINIÈRES. C'est beaucoup, monsieur le comte; mais le mariage est une chose sainte, sacrée : c'est un engagement irrévocable, pris devant Dieu, aux pieds des autels... Là, on fait le serment d'aimer... toute sa vie... l'homme au sort duquel on vient d'unir sa destinée : ce serment doit partir du cœur, et non des lèvres... pour cela, il faut aimer l'homme auquel on promet la fidélité d'une vie entière. Un mariage sans amour, c'est un bien grand malheur... c'est un supplice de tous les jours....

LE COMTE. Pardon, madame; j'ai l'habitude de voir les choses de plus haut... Le mariage, entre gens de qualité, a un but plus noble, plus important que la satisfaction de ceux qui le contractent... c'est de conserver les biens, les titres, les priviléges des familles, d'empêcher le morcellement des héritages... J'ai le malheur de ne pas croire à la durée de ces passions bourgeoises qui font consister le bonheur d'un homme dans ses affections domestiques.

Mme DE LINIÈRES, *à part*. Et voilà l'homme que j'ai aimé !

SCENE VI.

LE COMTE, Mme DE LINIÈRES, EUPHRASIE.

EUPHRASIE, *accourant*. Vous me demandez, ma bonne amie ?.. (*Apercevant le comte.*) Ah !...

(Euphrasie fait la révérence.)

Mme DE LINIÈRES. Monsieur, lorsque je reçus cette enfant des mains de sa mère mourante, je promis de veiller sur elle, de me consacrer à son éducation, à son bonheur... Jusqu'à présent, je crois avoir fidèlement rempli ma promesse.

(Euphrasie se jette dans ses bras et l'embrasse.)

EUPHRASIE. Oh ! vous êtes pour moi la meilleure des mères.

LE COMTE. Je n'en doutais point.

Mme DE LINIÈRES. Euphrasie a dix-huit ans...

EUPHRASIE. Dix-sept, ma bonne amie.

Mme DE LINIÈRES. Elle est bien jeune encore pour se marier.

EUPHRASIE. Me marier !... moi !.. ah ! mon Dieu !...

LE COMTE. Cela vous effraie, ma belle demoiselle.

Mme DE LINIÈRES. Je la laisse entièrement maîtresse de son choix. Je veux que ma fille... épouse un homme digne de son affection, de son amour... Or, pour bien juger de la sincérité de l'homme qui recherche notre alliance... quelques jours, quelques actions ne suffisent pas !.. Il est si facile d'affecter des dehors aimables... de cacher la laideur de son âme sous l'aspect de formes gracieuses et polies... de feindre des sentimens... qu'on n'éprouve point... Et puis, monsieur le comte... vous le savez... on abuse quelquefois de la faiblesse, de la crédulité d'une enfant... que sa jeunesse et son inexpérience rendent dévouée et confiante. (*S'arrêtant et se détournant, à part.*) Je sens que j'irais trop loin.

LE COMTE. Cette défiance-là m'étonne plus qu'elle ne me blesse... j'en respecte la source... elle est prise dans un motif

si honorable... Mais elle est ici tout-à-fait hors de saison, une fois les articles convenus, le contrat dressé...

Mme DE LINIÈRES, *vivement.* On peut encore... (*S'arrêtant et à part.*) Ah ! j'allais me trahir...

EUPHRASIE, *à part.* Ah çà! avec qui me marie-t-on donc?

DOMINIQUE. Monsieur le marquis de Sannois !

LE COMTE. C'est mon neveu, madame, à qui j'avais promis de vous le présenter ce matin.

SCENE VII.

LE MARQUIS, LE COMTE, Mme DE LINIÈRES, EUPHRASIE.

LE MARQUIS. Madame.... mademoiselle... je viens, sous les auspices de mon oncle, vous offrir mes hommages..

LE COMTE. Vous voyez, madame, un jeune gentilhomme qui sera duc et pair... un jour... qui apportera à sa future trois millions et demi de biens en terres seigneuriales et de franc alleu.

EUPHRASIE, *à part.* J'espère que ce ne sont pas ces terres-là qu'on veut me faire épouser !...

LE MARQUIS. Heureux, madame, si de pareils avantages sont de quelque prix à vos yeux, et s'ils m'assurent votre approbation aux projets que mon oncle a conçus.

EUPHRASIE, *à part.* C'est qu'il me regarde tout de bon.

LE COMTE. Madame, j'aime à conduire les choses vite et bien ; j'exécute aussitôt que j'ai résolu... j'ai toujours agi ainsi... Je resterai à Paris quinze jours; ce temps-là est plus que suffisant pour terminer l'objet qui nous occupe. Vous désirez que votre charmante pupille soit à même d'apprécier et de connaître les qualités, les sentimens de mon neveu ; persuadé qu'il ne peut que gagner à cet examen, j'y consens volontiers ; une première entrevue peut abréger bien des délais... épargnons le temps... laissons nos jeunes gens en présence... qu'ils s'interrogent, qu'ils s'étudient... il y a, comme disent ceux qui font des livres... des sympathies qui éclatent et se déclarent au premier abord.

(Le comte parle bas à son neveu.)

Mme DE LINIÈRES, *à demi-voix.* Euphrajie?...

EUPHRASIE. Mon Dieu!... est-ce que vous allez me laisser seule avec ce monsieur que je ne connais pas ?

Mme DE LINIÈRES. M. le comte m'a fait l'honneur de me demander ta main pour son neveu.

EUPHRASIE. Vous l'avez refusée !... que vous êtes bonne.

Mme DE LINIÈRES. Non, chère enfant... il faut te conduire avec prudence. Ce mariage mettrait fin au malheureux procès qui menace une partie de ta fortune.

EUPHRASIE. Qu'il prenne ma fortune et qu'il laisse ma main.

Mme DE LINIÈRES. Refuser quelqu'un sans l'entendre..... cela pourrait passer pour du caprice... du dédain... et blesser un homme puissant que tu as intérêt à ménager.

EUPHRASIE. Moi!.. pas le moins du monde...

Mme DE LINIÈRES. Au surplus cette entrevue ne t'engage à rien...

(Elle continue de lui parler bas.)

LE COMTE, *à son neveu.* Souvenez-vous surtout que l'essentiel est de plaire!

LE MARQUIS, *avec fatuité.* Je plairai... mon oncle.

LE COMTE. Oubliez pour un instant vos grands airs ; pas de hauteur déplacée... soyez aimable, poli...

LE MARQUIS. Je serai humble et soumis... j'ai reçu des leçons de M. le marquis de Lauzun.

Mme DE LINIÈRES. Monsieur le comte, je suis à vous.

(Ils se donnent la main et sortent.)

SCENE VIII.

LE MARQUIS, EUPHRASIE.

LE MARQUIS, *à part.* Elle est vraiment jolie!...

EUPHRASIE, *à part.* Mais, mon Dieu !. qu'est-ce que je vais donc lui dire à ce monsieur-là?

LE MARQUIS, *s'avançant.* Mademoiselle...

EUPHRASIE, *se reculant.* Monsieur ?..

LE MARQUIS. Mon oncle, toujours occupé de mon bonheur, a rencontré la seule personne au monde digne de s'en charger.

EUPHRASIE. Ah !..

LE MARQUIS. Votre modestie vous empêche de deviner?

EUPHRASIE, *naïvement.* Je ne cherche pas...

LE MARQUIS. Et sur quelle autre que vous, mademoiselle, mon oncle aurait-il jeté les yeux pour assurer le bonheur de ma vie?

EUPHRASIE, *effrayée.* Sur moi, monsieur!

LE MARQUIS, *avec une galanterie affectée.* C'est sans doute une grande témérité de ma part que de prétendre à l'avantage de vous plaire... que d'aspirer à l'honneur de vous faire porter un nom que l'on est accoutumé à regarder comme un des plus beaux du royaume... mais j'espère tout du temps... de mes soins... et de votre bonté.

EUPHRASIE. Monsieur, je suis fort heureuse auprès de Mme de Linières; mon intention est de ne jamais la quitter.

LE MARQUIS. Votre beauté, mademoiselle, vous appelle à Versailles; votre place est marquée parmi les personnes distinguées, dont la présence embellit la cour de Louis XIV.

EUPHRASIE. L'obscurité, monsieur, sied à mon âge, convient à mes goûts.

LE MARQUIS. Mais enfin, mademoiselle... vous vous marierez?

EUPHRASIE. Mon Dieu! monsieur, si je devais toute la vie penser comme je pense en ce moment... je vous dirais: Non, je ne me marierai jamais.

LE MARQUIS. Je ne puis croire à cette résolution. Enfouir tant d'attraits! condamner à la solitude des charmes qui appellent les hommages de l'univers entier!...

EUPHRASIE, *à part.* Hein! si on voulait faire la coquette!..

LE MARQUIS. Mais peut-être un autre plus heureux a-t-il touché ce cœur que je cherche en vain à émouvoir? peut-être une autre tendresse a-t-elle trouvé grâce à vos yeux?

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, EUPHRASIE, LÉON.

(Léon s'est arrêté sur le seuil de la porte; il a entendu la dernière phrase du marquis.)

LÉON, *de la porte.* Mlle de Courbon n'est pas dans l'habitude de répondre à de semblables questions.

LE MARQUIS, *avec hauteur.* Monsieur!

EUPHRASIE, *avec crainte.* Léon!

LE MARQUIS, *furieux.* Je vous trouve bien hardi de venir vous placer en tiers dans un entretien qui vous est tout-à-fait étranger.

LÉON, *avec dignité.* Je connais une hardiesse encore plus grande.. c'est de vouloir pénétrer les secrets d'une jeune fille!... de quel droit!

EUPHRASIE, *avec douceur.* Mon ami, c'est par ordre de Mme de Linières.

LÉON. Par son ordre!..

EUPHRASIE. Monsieur est le neveu du comte d'Armaillé.

LÉON. De votre ennemi?...

EUPHRASIE. Un arrangement.. une transaction avait été proposée par M. le général.

LÉON, *ironiquement.* Je conçois ce nouveau marché... votre liberté rachetait votre fortune.

LE MARQUIS, *avec arrogance.* Je vous déclare que je ne souffre point qu'on interprète, ou que l'on qualifie les intentions de mon oncle.

LÉON, *avec beaucoup de chaleur et d'ironie.* Comment donc!.. elles se qualifient d'elles-mêmes... disputer à une jeune orpheline l'héritage de ses parens! chercher à la dépouiller d'une fortune, dont sa famille a joui sans obstacle... et quand on s'aperçoit du peu de fondement de ses prétentions, quand on voit échapper ces biens, sur lesquels on avait osé jeter un œil de convoitise... essayer de les ressaisir en imposant une alliance... que je ne qualifierai pas.... cette combinaison fait beaucoup d'honneur à l'adresse de M. votre oncle.

LE MARQUIS, *furieux.* Monsieur!..

EUPHRASIE, *vivement.* Non, Léon, l'on ne m'a rien imposé.. j'ai toujours été libre.. Mme de Linières, en m'ordonnant d'écouter monsieur, ne m'a pas même parlé en sa faveur; elle a fait plus, car elle m'a assuré qu'elle ne contraindrait jamais ma volonté dans le choix d'un époux. (*Au marquis qui paraît étonné.*) C'est mon frère, monsieur, mon ami d'enfance... l'amitié qu'il me porte le rend quelquefois injuste à l'égard des autres... et dans ce moment, elle l'a peut-être entraîné trop loin... mais si vous le connaissiez... si vous pouviez apprécier les nobles qualités de son cœur...

LÉON, *avec impatience.* Euphrasie...

EUPHRASIE, *sans l'écouter.* Vous l'aimeriez comme nous... permettez, monsieur, qu'ici se termine un entretien où, à défaut d'autres qualités, j'ai du moins fait preuve d'une grande franchise. N'attribuez ma résolution à aucun motif qui vous soit personnel... rien de blessant pour vous dans ma détermination; mais croyez bien qu'elle est irrévocable.

LE MARQUIS. Mademoiselle, j'espère que lorsque vous serez seule... dégagée de toute influence... vous réfléchirez à l'honneur de l'alliance qui vous est proposée!... aux avantages brillans qui y sont attachés..... ma famille n'est point accoutumée aux refus...

(Euphrasie salue en silence.)

EUPHRASIE, *à part, en sortant.* Prévenons Mme de Linières.

SCENE X.

LE MARQUIS, LÉON.

LÉON, *entre ses dents*. Il faudra bien qu'elle s'y habitue.

LE MARQUIS, *qui n'a pas entendu les paroles*. Vous dites ?..

LÉON, *sèchement*. Que le langage de Mlle de Courbon est clair et positif.

LE MARQUIS, *avec impudence*. Et s'il ne me plaît pas, à moi, de le trouver ainsi!

LÉON, *très-sèchement*. C'est pourtant ce que vous auriez de mieux à faire.

LE MARQUIS. Trève de conseils!

LÉON, *avec une colère concentrée*. Je ne vous en donnerai qu'un... c'est d'abandonner toute prétention sur le cœur et la main de Mlle Euphrasie de Courbon.

LE MARQUIS, *avec insolence*. Je vois, monsieur, que vous ignorez à qui vous avez l'honneur de vous adresser en ce moment.

LÉON, *l'imitant*. L'ignorance est égale des deux côtés.

LE MARQUIS, *avec fatuité et impertinence*. J'appartiens, par ma mère, aux Craon d'Armaillé !.. je suis allié aux Maillebois, aux Montaign, aux Grammont, aux Choiseul... et par-desssus tout... je suis le dernier de ma famille.

LÉON, *avec une noble fierté*. Moi, monsieur, je suis le premier de la mienne.

LE MARQUIS, *légèrement*. On me nomme le marquis de Sannois...

LÉON, *vivement*. On me nomme.. (*s'arrétant*) je me nommerai les armes à la main.

LE MARQUIS, *avec dédain*. Un duel ! est-ce que vous m'avez cru d'humeur à prêter collet au premier venu?

LÉON. Quand le premier venu est un homme d'honneur.

LE MARQUIS. Est-ce une raison pour prétendre à se mesurer avec un gentilhomme !

LÉON. Alors, que le gentilhomme renonce à ses projets... d'alliance, et l'homme d'honneur n'aura plus rien à démêler avec lui.

LE MARQUIS, *avec une insolence bien froide*. Je ne reconnais à qui que ce soit au monde le droit de m'imposer la moindre condition... et Mlle de Courbon me plaît beaucoup plus depuis que ce mariage a le malheur de vous déplaire.

LÉON. C'est dommage... car ce mariage ne se fera pas... en ma présence...

LE MARQUIS, *avec persiflage*. Je n'ai jamais eu l'intention de vous prendre pour témoin.

LÉON. Monsieur, ne me poussez pas à bout... et, croyez-moi, renoncez à des projets qui ne s'effectueront jamais.... car la main qui m'aura donné la mort ne pressera pas celle d'Euphrasie.

LE MARQUIS, *légèrement et froidement*. Je ne m'étonne que d'une chose, c'est de la patience que j'apporte à vous écouter ; je ne sais, mon cher monsieur, qui vous êtes, et n'ai pas, le moins du monde, envie de le savoir ; je m'inquiète fort peu de l'intérêt que vous inspire Mlle de Courbon... mais si cette alliance est utile aux projets du comte d'Armaillé, de mon oncle... j'épouserai... car, dans notre maison, nous tenons peu de compte des obstacles qui partent de si bas.

LÉON. Misérable ! (*Il s'arrête.*) Ciel !

SCENE XI.

LE MARQUIS, Mme DE LINIÈRES, LEON.

Mme DE LINIÈRES. Eh bien ! qu'est-ce ?. qu'avez-vous, Léon ?.. et pourquoi cette agitation, ce trouble ?.. Est-ce ainsi que vous faites à M. le marquis les honneurs de l'hôtel de Linières ?

LE MARQUIS. J'espère que monsieur Léon me saura gré de le dispenser de ce soin.

LÉON, *avec intention*. Pourquoi donc monsieur ? je suis prêt à vous accompagner partout.

LE MARQUIS, *avec fatuité*. Votre pupille, madame, est charmante ; l'embarras inséparable d'une première entrevue... et cette pudeur naturelle à une demoiselle de qualité... ne lui ont pas permis de se prononcer aussi franchement que je l'avais espéré... un second entretien sera plus heureux.

LÉON, *à part*. Le fat !

LE MARQUIS. Je retourne auprès de mon oncle, dont l'influence hâtera la conclusion d'une affaire qui nous intéresse tous.... Je vous offre d'avance, madame, tous mes remercîmens pour la part que vous avez daigné y prendre. (*Avec ironie.*) Et je prie monsieur Léon d'être bien persuadé que la conversation de tout-à-l'heure n'a pas laissé la moindre trace dans ma mémoire.

LÉON, *à part, pendant que Mme de Linières regarde le marquis s'éloigner*. J'étouffe... et n'avoir pas un nom à jeter à la pointe de son épée !

SCÈNE XII.

Mme DE LINIERES, LÉON.

Mme DE LINIÈRES. Que veulent dire ces paroles?

LÉON. Je l'ignore moi-même.

Mme DE LINIÈRES. Vous me trompez.

LÉON. Moi!

Mme DE LINIÈRES. Tout-à-l'heure vous vous êtes jeté, comme un étourdi, à travers un entretien que j'avais autorisé.

LÉON, *embarrassé*. Je vous assure...

Mme DE LINIÈRES. Euphrasie est venue en courant me prier d'arrêter une discussion qui pouvait devenir sérieuse; elle a craint qu'il ne vous échappât de ces mots qui tuent. Léon, me faudra-t-il donc toujours craindre les mouvemens de ce caractère irascible, impétueux, que rien n'arrête, ne retient? Se passe-t-il un seul jour ici sans que vous me donniez un nouveau sujet d'inquiétude.... et pourtant, Dieu connaît toute ma sollicitude pour vous.... Voyons, que vous manque-t-il? que pouvez-vous désirer?

LÉON. Ce qui me manque... ce que je désire?..

Mme DE LINIÈRES. Oui, parlez.

LÉON. Vous m'avez dit l'autre jour que j'étais noble?

Mme DE LINIÈRES. Eh bien?

LÉON. Si je suis noble... j'ai des parens, une famille...

Mme DE LINIÈRES, *tristement*. Vous n'avez ni parens, ni famille.

LÉON. J'ai un nom du moins?

Mme DE LINIÈRES. Un nom!

LÉON. Faites-le-moi connaître.

Mme DE LINIÈRES. Moi!

LÉON. Qui suis-je?

Mme DE LINIÈRES, *avec tristesse*. Qui vous êtes, Léon?.. un enfant que j'ai recueilli.. et qui, pour prix de l'amitié que j'ai pour lui, me causera bien des peines.

LÉON. Ah! le ciel me préserve jamais de vous causer un regret... une larme!.. peut-être pensez-vous que je médite un lâche abandon?.. en quittant cet hôtel pour aller réclamer un état dont on m'a dépouillé à ma naissance... Oh! détrompez-vous... je ne poursuivrai point de mes plaintes la mère assez dénaturée pour avoir abandonné son enfant!.. je ne connais de mère que vous... que celle qui a prodigué à mon enfance, à ma jeunesse les tendres soins dont s'est dispensée celle qui m'a donné le jour... ma mère, c'est vous!.. vous que j'aime, que je respecte... l'autre... je la... je la hais.

Mme DE LINIÈRES. Haïr sa mère! ah! Léon, si elle vous entendait!

LÉON. Elle vit!.. elle est donc encore plus coupable que je ne le croyais!

Mme DE LINIÈRES, *sévèrement*. Coupable, monsieur, et qui vous a donné le droit de la juger?.. savez-vous ce qu'elle a souffert, ce qu'elle souffre peut-être encore de l'obstacle qui vous sépare?.. savez-vous de quel intérêt il est pour elle... (*appuyant*) pour vous, que les liens qui vous unissent l'un à l'autre soient complètement ignorés de tout le monde?

LÉON. Mais de moi... de moi?

Mme DE LINIÈRES. De vous tout le premier!..

LÉON. Eh bien! si ma naissance est un malheur... si je suis l'enfant du crime!.. écrasez-moi du nom de ma mère!.

Mme DE LINIÈRES, *avec dignité*. Ce que vous me demandez est impossible!

LÉON. Impossible! ah! si vous saviez combien il m'importe de connaître le nom qui m'était destiné.

Mme DE LINIÈRES, *avec une dignité de mère*. Ce nom doit à jamais être un secret pour vous.

LÉON. Vous me refusez?

Mme DE LINIÈRES. Oui.

LÉON. Prenez-y garde!

Mme DE LINIÈRES, *blessée*. Une menace!..

LÉON. Un pressentiment!..

Mme DE LINIÈRES, *effrayée*. Que voulez-vous dire?

LÉON, *sortant en désordre*. Ce nom que vous me refusez aujourd'hui, vous l'écrirez peut-être demain sur ma tombe.

(Il sort.)

Mme DE LINIÈRES. Sur sa tombe!

ACTE III.

Même décor qu'au premier acte.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, Mme DE LINIÈRES

LE COMTE. Oui, madame, les choses se sont passées ainsi... ce jeune homme, perdant le souvenir de ce qu'il vous devait de reconnaissance... de ce qu'il doit de respect au nom des d'Armaillé, s'est oublié jusqu'à provoquer mon neveu.

Mme DE LINIÈRES. Je sais, monsieur le comte, que Léon est très-vif, très-impatient... mais qu'il ait, sans aucune raison, provoqué monsieur votre neveu... cela me semble presque impossible... Etes-vous

bien sûr que M. le marquis n'a point, par son ton, par ses paroles, irrité ce jeune homme, dont la susceptibilité aura été d'autant plus grande, que la blessure sera partie de plus haut?

LE COMTE. Le marquis sait son monde... c'est un gentilhomme très-poli.

Mme DE LINIÈRES. L'excès de la politesse touche de bien près à l'offense.

LE COMTE. Au point où en sont les choses entre nous, je ne pense pas que vous puissiez me refuser la satisfaction que je suis venu vous demander.

Mme DE LINIÈRES. Si elle est juste.

LE COMTE. D'après l'éclat d'hier, le cartel qu'il a plu à ce monsieur d'adresser ce matin à mon neveu...

Mme DE LINIÈRES, *effrayée*. Un duel!..

LE COMTE. Qui n'a pas été accepté... qui ne pouvait pas l'être... Ça ne doute de rien... ça s'imagine qu'un gentilhomme ira perdre son temps... (*Il hausse les épaules.*) (*A Mme de Linières, sérieusement.*) Vous ne pouvez plus garder cet insensé-là chez vous.

Mme DE LINIÈRES. Vous dites, monsieur le comte?..

LE COMTE. Il a l'audace d'aimer Mlle de Courbon.

Mme DE LINIÈRES. Elle et lui ont été élevés ensemble... leur amitié est déjà bien vieille.

LE COMTE. Rendez-le à sa famille.

Mme DE LINIÈRES. A sa famille!.. il n'en a pas.

LE COMTE. Alors, envoyez-le moi.

Mme DE LINIÈRES. A vous!..

LE COMTE. Je le placerai dans un régiment... Je le ferai passer aux colonies...

Mme DE LINIÈRES. L'éloigner de moi?

LE COMTE. Mon neveu ne peut pas rester exposé aux insultes de ce monsieur que je ne connais pas... mais qui me paraît passablement orgueilleux.

Mme DE LINIÈRES, *soupirant, en regardant le comte*. Ah! oui, orgueilleux!..

LE COMTE... Du reste, si vous vous y intéressez...

Mme DE LINIÈRES. Beaucoup.

LE COMTE. On lui procurera un brevet de lieutenant.

Mme DE LINIÈRES. Mais, monsieur le comte, je n'ai pas dit... que je consentais à m'en séparer...

LE COMTE. Il le faut, madame.

Mme DE LINIÈRES. Et c'est vous qui l'exigeriez!..

LE COMTE. Je ne laisserai point à ce monsieur une liberté dont il pourrait abuser... rien n'est sacré pour ces sortes de gens... Le rang, la naissance ne leur imposent point... un malheur est bientôt consommé!.. malheur irréparable!.. qu'il est de mon devoir de prévenir... d'empêcher!..

Mme DE LINIÈRES, *avec ironie amère*. En vérité, monsieur le comte, quand il s'agirait d'un de vos fils...

LE COMTE. C'est bien plus, c'est mon héritier, madame... Je donnerais ma vie pour la sienne!... un million pour être assuré que mon nom ne s'éteindra point avec lui!.. Vous ignorez l'anxiété d'un homme qui craint de voir l'avenir fermé à sa race, le nom qu'il a reçu de ses aïeux disparaître à jamais du nobiliaire de France... Ah! sans ce neveu... le seul, le dernier de notre maison... comment aurais-je pu supporter la pertede mes fils?

Mme DE LINIÈRES. Eh bien! monsieur le comte, cette affection que vous portez à votre neveu... moi, je la ressens pour le jeune homme dont vous voulez que je me sépare!.. Je l'ai vu naître... ses parens l'ont abandonné... moi, je l'ai recueilli, élevé... je l'ai attaché à ma personne, et j'ai eu pour lui les soins, l'amitié... la faiblesse d'une mère... A tort ou à raison... j'ai fait de son bonheur l'occupation de toute ma vie... Veuve et maîtresse de ma fortune... c'est à lui que je la destine.

LE COMTE. Je ne m'étonne plus...

Mme DE LINIÈRES, *avec dignité*. Il l'ignore.

LE COMTE. Ce sont vos bontés qui l'ont perdu... qui lui ont inspiré cette ridicule vanité de traiter d'égal à égal avec nous.

Mme DE LINIÈRES. Monsieur le comte... Léon, j'en suis sûre, est bien moins coupable que vous ne pensez.. il y a plus que de l'exagération dans les rapports de votre neveu... on voit si mal dans les choses qui nous blessent... Et puis, on n'est pas toujours juste envers celui que l'on regarde comme un rival... dangereux. Vous ne pouvez pas condamner Léon sans l'entendre... voyez-le.

LE COMTE. Moi! me commettre!..

Mme DE LINIÈRES, *insistant avec grâce*. Voyez-le... écoutez-le, je vous en prie... qui sait, si en le voyant, vous n'éprouverez pas quelque pitié pour lui!.. si ses accens n'éveilleront pas en vous... quelque émotion, quelque sympathie, qui lui sera favorable... (*En disant cela, elle s'est rapprochée de la table et a pris la sonnette; un domestique paraît.*) Priez M. Léon de descendre ici

(Le domestique paraît.)

LE COMTE. Tout ce qu'il pourra me dire, ne me fera point changer de résolution.

Mme DE LINIÈRES, *avec bonté*. N'en avez-vous donc jamais changé?..

LE COMTE. A moins qu'il ne déclare positivement que son intention n'a point été d'offenser le marquis.

Mme DE LINIÈRES. Il le déclarera.

LE COMTE. Qu'il désavoue le billet qu'il lui a écrit ce matin.

Mme DE LINIÈRES. Nous essaierons de l'y faire consentir.

LE COMTE. Et qu'il s'engage, pour l'avenir, à respecter les droits de mon neveu.

Mme DE LINIÈRES. L'époux choisi par Euphrasie n'aura jamais rien à redouter de Léon.

SCENE II.

LE COMTE, EUPHRASIE, Mme DE LINIÈRES.

EUPHRASIE. Vous avez fait demander M. Léon... on ne le trouve nulle part.

Mme DE LINIÈRES. A son cabinet d'étude?

EUPHRASIE. On a été partout... à sa chambre, au jardin... au pavillon, les domestiques disent qu'on ne l'a pas vu depuis ce matin.

Mme DE LINIÈRES, *avec un peu d'inquiétude*. Il ne tardera pas sans doute à rentrer... (*Au comte.*) Soyez certain, monsieur le comte, que je lui ferai sentir toute l'inconvenance de sa conduite.

EUPHRASIE. Et son injustice surtout.

Mme DE LINIÈRES. Qu'appelles-tu son injustice?

EUPHRASIE. Puisque voilà M. le comte, voulez-vous me permettre de m'expliquer bien franchement devant lui?

LE COMTE. Parlez, parlez, mademoiselle.

EUPHRASIE. Ah! monsieur, vous avez eu une idée de mariage qui causera de la peine à bien du monde... à moi d'abord.

LE COMTE. A vous, mademoiselle? J'aurais cru que vous apprécieriez l'honneur d'une pareille alliance.

EUPHRASIE. Ah! monsieur le comte, c'est beaucoup d'honneur, c'est trop d'honneur pour une jeune fille qui n'attache aucun prix au faste, à l'opulence, aux grandeurs, et qui leur préfère une vie obscure et tranquille.

LE COMTE. A votre âge, mademoiselle, on se trompe quelquefois sur ses sentimens.

EUPHRASIE. Cela se peut; il est possible que le temps vous donne raison; mais enfin, il s'agit aujourd'hui du présent et non de l'avenir... on ne me propose pas de m'épouser dans dix ans, on veut me marier tout de suite.

Mme DE LINIÈRES. Dans quelques mois.

LE COMTE. Mon neveu aurait-il le malheur de vous déplaire?

EUPHRASIE. Je le trouverais charmant, s'il ne voulait pas m'épouser.

LE COMTE. C'est un gentilhomme en crédit à la cour... et à qui vous plaisez beaucoup.

EUPHRASIE. Ce n'est pas ma faute.

LE COMTE. Vous n'avez pas l'intention de repousser ses hommages?

EUPHRASIE. Quand on aime quelqu'un, souffrir les hommages d'une autre personne qui peut se faire illusion sur le sentiment qu'elle vous inspire, et prendre la patience qu'on met à l'écouter, pour du plaisir qu'on aurait à l'entendre... ce serait mal... ce serait plus que de la coquetterie... ce serait tromper celui qu'on n'aime pas, et affliger celui qu'on aime.

Mme DE LINIÈRES, *voulant l'empêcher d'aller trop loin*. Euphrasie!

EUPHRASIE. Je ne saurais accepter les hommages de M. le marquis de Sannois.

LE COMTE. Mademoiselle...

EUPHRASIE. Ce serait lui laisser concevoir des espérances... qu'il me serait impossible de réaliser.

LE COMTE. Vous n'avez pas pu, dans une première entrevue, apprécier le marquis.

Mme DE LINIÈRES. Réfléchis bien.

EUPHRASIE. Une première entrevue m'a révélé tout le danger qu'il y aurait à en permettre une seconde.

LE COMTE, *galamment*. Le marquis est homme à braver ce danger-là.

EUPHRASIE. Vous plaisantez, monsieur le comte; moi, c'est sérieusement que je parle.

LE COMTE. Mademoiselle, quand je rencontre un obstacle, je le brise

EUPHRASIE. Vous en trouverez deux, monsieur le comte, devant lesquels vous échouerez: l'amour de Léon pour moi, mon amitié pour lui.

LE COMTE. Quoi! mademoiselle, vous osez avouer une inclination aussi... (*Un regard de Mme de Linières l'arrête; il reprend.*) Une Courbon, la petite nièce d'un amréchal de France... c'est une fantaisie, un caprice.

EUPHRASIE. Un caprice... non, monsieur le comte; vous allez en juger vous-même:

J'avais quatorze ans, lorsqu'un matin, au moment d'entrer dans la chambre de Mme de Linières, j'entendis prononcer mon nom par une voix qui n'était pas la sienne... je m'arrêtai, et j'entendis Mme de Breuille qui semblait craindre qu'une amitié trop intime ne s'établît entre Léon et moi. (*S'adressant à Mme de Linières.*) Oh! s'ils pouvaient s'aimer tous les deux, répondîtes-vous, ce serait le bonheur de ma vie....... ils s'épouseraient, ils ne me quitteraient plus... ah! que je serais heureuse, s'ils s'aimaient tous les deux!.. Ces mots-là me causèrent une émotion.... je n'osai pas troubler votre entretien... je m'en retournai lentement, réfléchissant à ce que je venais d'entendre... Je voulais bien vous faire plaisir, mais pourtant, je ne voulais pas me sacrifier; je m'examinai, je me consultai... et il se trouva que rien ne s'opposait à ce que ma bonne amie fût la plus heureuse femme du monde.

MME DE LINIÈRES. Chère enfant!

EUPHRASIE. Cet amour était venu si doucement, si doucement, que je ne m'en étais pas aperçue; mais, il avait fait tant de chemin, qu'il était impossible de lui dire de s'en aller.

LE COMTE. Et vous avez souffert, autorisé un pareil oubli de toutes les convenances... ah! madame...

MME DE LINIÈRES. Je l'avoue, monsieur le comte, j'ai désiré ce mariage... j'y attachais le bonheur de mes dernières années; et cependant, vous avez vu que loin de repousser les propositions que vous m'avez faites, j'ai laissé Euphrasie maîtresse de les accepter.

LE COMTE, *avec ironie.* Vous saviez d'avance...

EUPHRASIE. Rien, monsieur : que Mme de Linières ait soupçonné l'intérêt que m'inspire Léon; je le crois, mais aucun mot sorti de ma bouche n'a jamais trahi le secret de mon cœur, et ce qui s'est passé hier, entre Léon et votre neveu, a pu seul me décider à faire devant vous un aveu qui ne devait être entendu que de ma mère.

MME DE LINIÈRES, *à part.* Et Léon qui ne revient pas!

LE COMTE. A merveille! mademoiselle, je ne sais en vérité ce que je dois le plus admirer de cette singulière franchise qui blesse si ouvertement toutes les idées reçues, ou de cette condescendance inouïe à préparer une semblable mésalliance. Peut-être, madame, avez-vous trop compté sur un succès facile? Louis XIV ne souffre pas que sa noblesse déroge... et moi! moi! gardien de l'honneur et du nom des d'Armaillé, je saurai mettre à l'abri de l'insulte et du péril le dernier rejeton de cette noble famille.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MME DE LINIÈRES, EUPHRASIE.

MME DE LINIÈRES, *à part.* Ah. plus que jamais, mon secret doit mourir avec moi

EUPHRASIE. Enfin me voilà bien assurée de n'être pas sa nièce.

MME DE LINIÈRES. L'absence de Léon se prolonge... elle m'inquiète.

EUPHRASIE. Ce n'est pas la première fois.

MME DE LINIÈRES. Oui; mais cette scène d'hier...

EUPHRASIE. Le soir même il paraissait l'avoir oublié... Ah! rassurez-vous, il est peut-être rentré. (*Elle sonne, un domestique paraît.*) M. Léon est-il revenu?

LE DOMESTIQUE. Non, mademoiselle.

MME DE LINIÈRES. Envoyez-moi Dominique.

LE DOMESTIQUE. Oui, madame.

(Il sort.)

EUPHRASIE. Vous avez tort de vous alarmer à l'avance... je suis sûre qu'il n'est rien arrivé à Léon.

MME DE LINIÈRES. Tu en es sûre?

EUPHRASIE. Oui.

MME DE LINIÈRES. Et pourquoi donc trembles-tu en me le disant?

EUPHRASIE, *troublée.* Moi?..

MME DE LINIÈRES. Tu veux me rassurer, et tu es plus inquiète encore que moi!..

EUPHRASIE, *cherchant à se remettre.* Du tout!.. du tout!.. je vous jure...

SCÈNE IV.

DOMINIQUE, MME DE LINIÈRES, EUPHRASIE.

DOMINIQUE. Madame m'a fait l'honneur de me demander?

MME DE LINIÈRES. Oui, mon vieux Dominique... On a porté ce matin un billet à l'hôtel de M. le comte d'Armaillé?

DOMINIQUE. C'est moi, madame, qui l'ai porté.

MME DE LINIÈRES. Vous?

DOMINIQUE. M. Léon m'a fait appeler... il était alors six heures qui venaient de sonner au couvent des Chartreux; il m'a dit d'aller à l'hôtel d'Armaillé... d'y demander M. le marquis de Sannois, et de lui remettre une lettre qu'il m'a donnée... J'ai obéi, comme c'était mon devoir... Je suis allé à l'hôtel... M. le marquis n'était point encore visible... j'ai attendu...

Mme DE LINIÈRES. Et la réponse ?..

DOMINIQUE. La réponse ?..

Mme DE LINIÈRES. Oui...

DOMINIQUE. On ne m'en a point donné.

Mme DE LINIÈRES. On ne vous a rien dit ?

DOMINIQUE. M. le marquis a demandé d'abord de quelle part je venais... J'ai répondu : de la part de M. Léon... Alors, il s'est mis à ricaner, à pirouetter sur ses talons... Il a demandé ses chevaux pour Marly... Quand j'ai vu qu'il posait le billet sur la cheminée sans l'ouvrir... je lui ai dit que M. Léon m'avait ordonné de lui apporter la réponse ; alors, M. le marquis a brisé le cachet ; il a lu le billet, et l'a jeté au feu, en me disant · Voilà la réponse que j'y fais.

EUPHRASIE, *à part*. Quelle insolence !

Mme DE LINIÈRES, *vivement*. J'espère que vous n'avez pas rapporté cela à Léon ?

DOMINIQUE. Madame sait bien que je n'ai pas l'habitude de mentir.

Mme DE LINIÈRES. Vous lui avez dit?..

DOMINIQUE. La vérité sur tout ce qu'il m'a demandé ..

Mme DE LINIÈRES. Et c'est après cette conversation qu'il est sorti ?

DOMINIQUE. Oui, madame.

Mme DE LINIÈRES. Sans dire où il allait ?..

DOMINIQUE. Ce n'est pas dans ses habitudes.

Mme DE LINIÈRES. Plus de doute... Léon a trop de fierté pour avoir supporté un pareil outrage ; il sera allé lui-même trouver ce misérable.

DOMINIQUE. Il ne rencontrera pas ce monsieur.

Mme DE LINIÈRES. Dieu le veuille !..

DOMINIQUE. Au moment où je l'ai quitté, M. le marquis partait pour Marly.

EUPHRASIE. Vous le voyez !.. quand même Léon se serait dirigé vers l'hôtel d'Armaillé, il n'y aurait pas trouvé M. de Sannois... Soyez donc sans inquiétude... dès qu'il sera rentré... je vous l'enverrai, et nous nous entendrons ensemble pour l'empêcher de nous échapper à l'avenir.

Mme DE LINIÈRES. Chère enfant ! tu fais tout ce que tu peux pour me calmer... pour me consoler... (*Se disposant à sortir.*) Je vais écrire un mot à Patru, réclamer son assistance... (*Elle fait un pas et revient.*) Ah !.. sitôt que Léon paraîtra...

EUPHRASIE. Je vous l'amènerai moi-même !..

(Elle se jette dans ses bras ; Mme de Linières rentre chez elle.)

SCENE V.

EUPHRASIE, DOMINIQUE.

EUPHRASIE. Maladroit !.. Pourquoi dire toutes ces choses-là à Mme de Linières ?

DOMINIQUE. C'est la vérité.

EUPHRASIE. Mais à votre âge, vous devez savoir que la vérité n'est pas toujours bonne à dire.

DOMINIQUE. Un mensonge et moi nous n'avons jamais passé par la même porte.

EUPHRASIE. Sans doute, c'est très-mal de mentir... mais c'est une action permise quand il s'agit d'épargner à quelqu'un un chagrin.... ou de lui cacher un malheur!.. cette bonne Mme de Linières ! vous n'avez pas vu toute la peine que vous lui avez faite.

DOMINIQUE. J'en suis certainement bien fâché ; mais quand il s'agirait de mon salut, d'une fortune, je ne pourrais pas mentir... c'est plus fort que moi.

EUPHRASIE. Ne perdez pas un instant... courez à l'hôtel d'Armaillé... Informez-vous du chemin qu'a pris M. de Sannois... sachez où est Léon... tâchez de le découvrir... employez tous les moyens pour parvenir jusqu'à lui... rapportez-en des nouvelles, n'importe à quel prix... Et puisque vous ne pouvez pas vous empêcher de dire la vérité... ne parlez qu'à moi seule, ne la dites qu'à moi.

DOMINIQUE. Oui, mademoiselle, j'y vais, et à mon retour je ne parlerai qu'à vous.

(Il sort.)

SCENE VI.

EUPHRASIE, *seule*.

Enfin, je suis seule !.. je puis pleurer... j'étouffe... devant Mme de Linières il m'a fallu affecter de la tranquillité... retenir... dévorer mes larmes !.. ah ! oui, je suis mille fois plus inquiète qu'elle-même... je frémis !.. quand je songe au caractère emporté de Léon... S'ils ont eu le malheur de se rencontrer !.. il ne voudra rien entendre... et les lois sur le duel sont si terribles !.. au moins, si Dominique était assez adroit pour découvrir ses traces !.. Ah ! si j'avais pu soupçonner les conséquences funestes de cette entrevue d'hier... jamais, non jamais je n'y aurais consenti!.. mais, en nous quittant, M. le comte a positivement annoncé qu'il allait veiller sur son neveu ; il attache une importance si grande à la perpétuité de son nom qu'on peut s'en rapporter à sa parole... Ah ! oui, oui, sa vanité conjurera l'orage qui nous menace

SCENE VII.

MORIN, EUPHRASIE.

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. Monsieur Morin.

EUPHRASIE. Monsieur Morin !..

MORIN, *entrant et saluant*. Mademoiselle..

EUPHRASIE. Monsieur, je vais faire prévenir Mme de Linières.

MORIN. C'est parfaitement inutile... Il n'est pas besoin de la déranger; je viens de lui dénoncer le premier acte de la procédure; car M. le comte est bien décidé à plaider... dût-il manger en frais la moitié de sa fortune.

EUPHRASIE. M. le comte est le maître d'employer sa fortune comme il l'entend.

MORIN. Hier, il hésitait encore; mais, aujourd'hui, sa résolution est irrévocablement prise... J'ignore ce qui s'est passé ce matin entre Mme de Linières et lui, mais M. le comte est furieux; c'est un homme dont la colère est à redouter.

EUPHRASIE. Je ne le crains pas.

MORIN. Vous!.. non!.. mais vous avez ici un M. Léon...

EUPHRASIE. Eh bien?..

MORIN. Auquel il a juré une haine implacable... et qu'il se propose de faire disparaître un de ces jours.

EUPHRASIE. Et de quel droit?

MORIN. De son droit de grand seigneur.

EUPHRASIE. Un acte aussi arbitraire ne s'exécute pas facilement.

MORIN. Très-facilement, au contraire; il suffit pour cela d'une lettre de cachet, et ce sont de ces misères qu'on ne refuse pas à un gentilhomme.

EUPHRASIE. Mais il me semble qu'il y a des parlemens en France.

MORIN. Oui, mais c'est comme s'il n'y en avait pas!.. Dès qu'ils veulent parler, on leur ferme la bouche, on les envoie à cinquante lieues réfléchir sur les avantages du silence... Quand un grand seigneur veut faire ouvrir la Bastille pour quelqu'un qui le gêne, il trouve toujours un ministre disposé à consommer... ce que le prisonnier appelle une injustice.

EUPHRASIE. Je conçois parfaitement... en votre qualité d'avocat de M. le comte, vous cherchez à m'effrayer... vous voudriez que nous nous privassions nous-mêmes de l'appui d'une personne qui nous est dévouée.

MORIN. Du tout... je n'épouse ni les haines, ni les amitiés de mes cliens... un avocat prudent doit penser à l'avenir!.. nos adversaires de cette année peuvent devenir nos cliens de l'année prochaine... et l'on doit se tenir dans une liberté d'esprit que permette de plaider pour tout le monde... (*Dominique paraît.*) Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'à la place de M. Léon je ne resterais pas vingt-quatre heures à Paris.

EUPHRASIE, *qui a aperçu Dominique*. Pardon, monsieur... je ferai part à Mme de Linières, de vos craintes... elle sera, comme moi, fort sensible à cette prévenance de votre part.

(Morin sort.)

SCENE VIII.

EUPHRASIE, DOMINIQUE.

(A peine Morin est parti que Dominique reparaît et s'avance.)

EUPHRASIE. Eh bien?

DOMINIQUE. Je ne l'ai pas vu.

EUPHRASIE. Nulle part?

DOMINIQUE. Je suis allé à l'hôtel.... M. le marquis n'était pas rentré... de même qu'ici on y est dans une grande inquiétude... on parle d'un duel.

EUPHRASIE, *craignant qu'on entende*. Plus bas!

DOMINIQUE. Je n'ai pu saisir que quelques paroles échappées par-ci, par-là, aux gens de la livrée de M. le comte... j'ai entendu confusément et sans suite, les mots: *Porte-Maillot... Bastille... lettre de cachet...* j'ai dirigé ma course vers le premier endroit...

EUPHRASIE. Eh bien?

DOMINIQUE. A peine y étais-je arrivé, que j'ai aperçu dans le lointain une quantité de gens rassemblés... j'ai couru... impossible de percer la foule... seulement, j'ai appris qu'il s'agissait d'un jeune homme que l'on venait de trouver blessé .. à quelques pas de là

EUPHRASIE. Blessé!.. un jeune homme?.. et vous n'avez pas cherché à le voir?

DOMINIQUE. Je vous le répète, mademoiselle, impossible... on m'a montré du doigt l'endroit où ce malheur était arrivé... et voilà qu'en y allant, j'ai ramassé tout, près du lieu où ce pauvre jeune homme a été frappé, ce mouchoir qui est peut être celui du malheureux.

EUPHRASIE. Un mouchoir!.. donnez... donnez... donnez donc...

DOMINIQUE. Le voilà.

EUPHRASIE, *le déployant*. Point de marque.

DOMINIQUE. Il paraît que c'est un jeune homme comme il faut.

EUPHRASIE. Rien qui puisse indiquer à qui ce mouchoir appartient.

DOMINIQUE. C'est peut-être à l'autre.

EUPHRASIE. A l'autre?..

DOMINIQUE. Oui, mademoiselle... il y en a qui disent avoir vu s'enfuir celui qui a fait le coup... et que si on venait à l'arrêter, ils le reconnaîtraient parfaitement, parce qu'en courant il a passé tout près d'eux, et cela, peu de temps avant qu'on ne découvrît ce qui venait d'arriver.

EUPHRASIE. Dominique, que pas un mot de tout cela ne vienne à la connaissance de Mme de Linières; cet événement malheureux nous est tout-à-fait étranger... mais il suffit que M. Léon ne soit pas de retour, pour que Mme de Linières se crée des chagrins... des tourmens... qu'elle s'imagine!.. n'est-ce pas, vous me promettez bien de n'en point parler!

(En parlant, Euphrasie, qui est près de la table, à la gauche du spectateur, pose le mouchoir sur la table.)

DOMINIQUE. Oui, mademoiselle, je vous le promets.

(Il sort.)

SCENE IX.

EUPHRASIE, *seule*.

Un jeune homme!.. si c'était lui!.. oh! cette pensée est affreuse!.. et cependant, à l'hôtel du comte, il était aussi question d'un duel!.... ils se seraient donc vus!.. il se pourrait donc que Léon eût succombé... (*Elle tombe dans un fauteuil; Léon paraît, elle jette un cri.*) Ah!

(La joie la fait presque trouver mal.)

SCENE X.

EUPHRASIE, LÉON.

LÉON. Euphrasie!..

(Il est en nage, les habits en désordre; il s'essuie le visage avec les mains.

EUPHRASIE. Ah! si vous saviez quel chagrin vous nous avez causé..... l'inquiétude dans laquelle nous étions...

LÉON. De l'inquiétude! et pourquoi?..

EUPHRASIE, *l'examinant*. Oh! comme vous êtes pâle... inquiet... agité... couvert de sueur...

LÉON, *apercevant le mouchoir et s'en emparant*. Ah!

(Il s'essuie.)

EUPHRASIE, *effrayée*. Ce mouchoir!...

LÉON, *à part*. Je croyais l'avoir perdu.

EUPHRASIE. Malheureux! qu'avez-vous fait?

LÉON. Que dites-vous?

EUPHRASIE. Par pitié!.. par grâce.... fuyez!.. fuyez... personne encore ne sait... oh! partez... partez, avant que Mme de Linières vous voie... Léon... Léon... si vous m'aimez...

LÉON. Si je vous aime!..

EUPHRASIE. N'attendez pas que ce malheur soit connu.

LÉON. Grand Dieu!.. qui vous a dit?.. comment savez-vous?

EUPHRASIE. Fuyez la vengeance du comte... sa puissance m'épouvante.

Mme DE LINIÈRES, *dans la coulisse*. Il est ici!.. vous l'avez vu?..

EUPHRASIE. Il n'est plus temps... silence!

SCENE XI.

LES MÊMES, Mme DE LINIÈRES.

Mme DE LINIÈRES. Ah!.... Léon, que votre absence a été longue... qu'elle a été pénible pour moi!.. mon Dieu!.. comment peut-on aimer à faire de la peine à ceux qui nous aiment tant?.. Depuis ce matin, où avez-vous été?.. qu'avez-vous fait?... (*Avec force.*) Je veux le savoir.... (*se reprenant avec douceur*) je vous en prie..... voyez donc comme il est défait..... sa figure est toute bouleversée... il souffre! vous n'êtes pas blessé?

EUPHRASIE, *vivement*. Ah! oui, Léon, vous n'êtes pas?..

(Elle s'arrête.)

LÉON. Non...

EUPHRASIE. Ce qui le rend triste, c'est qu'il faut absolument qu'il parte, qu'il nous quitte...

Mme DE LINIÈRES. Partir... nous quitter...

EUPHRASIE. Depuis tantôt, il s'est passé bien des choses... M. le comte s'est déclaré son ennemi, son persécuteur... il veut le faire arrêter.

Mme DE LINIÈRES. Lui!.. je l'en défie!..

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE COMTE, UN EXEMPT.

LE COMTE. Exempt, faites votre devoir.

Mme DE LINIÈRES. Qu'est-ce à dire?

EUPHRASIE. Il est perdu!..

Mme DE LINIÈRES. Vous osez!.. chez moi!..

LE COMTE. Obéissez!..

L'EXEMPT. Au nom du roi, je vous arrête!..

Mme DE LINIÈRES, *dans le plus grand désordre*. Monsieur le comte.... ce jeune homme appartient... c'est... c'est le...

LE COMTE. C'est l'assassin de mon neveu.

Mme DE LINIÈRES. Ah! c'est impossible!..

ACTE IV.

Le théâtre représente une chambre bien modeste.

SCENE PREMIERE.

EUPHRASIE, DOMINIQUE.

EUPHRASIE. Comment, Dominique, vous revenez sans avoir pu le voir?

DOMINIQUE. Oui, mademoiselle, M. l'exempt est absent, et la sentinelle qu'on a mise à la porte de la chambre où l'on a renfermé M. Léon, a refusé de me laisser pénétrer jusqu'à lui; c'est sa consigne.

EUPHRASIE. Alors, à quoi sert que Mme de Linières ait obtenu de M. le chancelier que Léon resterait prisonnier dans l'hôtel, s'il n'est pas même permis de le voir, et de lui faire passer ce dont il a besoin?

DOMINIQUE. Et, comme j'insistais auprès de ce soldat.. il s'est fâché.. il m'a menacé de me faire un mauvais parti, si je ne me retirais à l'instant... il paraît que les ordres les plus sévères ont été donnés pour empêcher toute communication.

EUPHRASIE. Si près de lui... et ne pouvoir ni le voir ni lui parler !

DOMINIQUE. Et il n'y a pas à le tenter ! il est trop bien gardé pour cela... on dirait un criminel d'État.

EUPHRASIE. Pauvre Léon !..

DOMINIQUE. Un jeune homme si bon!.. si honnête pour nous tous... jamais un mot désobligeant... jamais une parole méprisante... au contraire, d'une politesse avec les domestiques...

EUPHRASIE. Vous n'avez rien dit à personne?

DOMINIQUE. Non, mademoiselle... j'ai agi comme vous me l'aviez recommandé, Pierre et Laurent me demandaient tout-à-l'heure si je savais avec qui M. Léon s'était battu? j'ai répondu que je ne savais pas même si on lui avait cherché querelle, et comme de fait, je l'ignore entièrement.

EUPHRASIE. Continuez d'être discret, mon bon Dominique; quelquefois un mot dit sans y penser, peut aller bien loin, et avoir les conséquences les plus funestes! Eh! mon Dieu! n'entends-je bas un carrosse?..

DOMINIQUE. C'est madame qui rentre.

EUPHRASIE. Puissent ses démarches avoir été couronnées de succès pour notre pauvre prisonnier!

DOMINIQUE. Je vais encore rôder aux alentours de sa prison, et si je pouvais trouver une occasion... soyez bien sûre que je ne la laisserais pas échapper... qui sait? si M l'exempt était revenu, peut-être serait-il plus favorable?.. ordinairement les petits ont plus de méchanceté que les grands.

(Il sort et la comtesse entre.)

SCENE II.

Mme DE LINIÈRES, EUPHRASIE.

EUPHRASIE. Eh bien! madame, qu'avez-vous obtenu?

Mme DE LINIÈRES. Rien.

EUPHRASIE. Rien?

Mme DE LINIÈRES. Demain, ce soir, dans une heure peut-être, ils nous l'enlèveront pour le conduire dans les prisons du Châtelet.

EUPHRASIE. Ah! mon Dieu!.

Mme DE LINIÈRES. Je n'en peux plus... de courses... d'émotions... de fatigues!.. je suis anéantie.

(Elle s'assied.)

EUPHRASIE. Nous l'enlever!..

Mme DE LINIÈRES. Oui... pour le juger...

EUPHRASIE. Et un avocat?..

Mme DE LINIÈRES. J'en ai vu dix... aucun n'ose se charger de le défendre.

EUPHRASIE. Aucun?..

Mme DE LINIÈRES. En l'absence de Patru je me suis adressée à Antoine Lemaistre, dont la probité égale le talent.

EUPHRASIE. Il vous a refusé.

Mme DE LINIÈRES. Le roi vient de le nommer avocat-général au parlement de Metz. Cordier est dangereusement malade, Habert, Simon, Charpentier, sont exilés à Beaune; Défita craint de se commettre avec l'autorité royale, et Auzannet m'a positivement refusé, en me faisant entendre que toutes mes démarches échoueraient devant le crédit et la puissance de notre adversaire.

EUPHRASIE. Mais il me semble que ces messieurs ne sont pas les seuls... et sans avoir autant de talens et de réputation qu'eux... il y en a d'autres...

Mme DE LINIÈRES. Eh sans doute... il m'en restait encore quelques-uns à voir, parmi lesquels j'étais presque assurée de trouver un avocat pour Léon... mais ceux-là sont connus pour trafiquer de leurs talens et faire des innocens au poids de l'or; comme on sait qu'ils plaident sans convic-

tion, ils déconsidèrent à l'avance la cause dont ils se sont chargés; l'oreille des juges leur est fermée... et leur appui est fatal aux cliens qu'ils défendent... Et dire que demain peut-être !.. à tout hasard je viens d'envoyer encore chez Patru... afin de savoir le lieu où il s'est retiré... je n'ai d'espoir qu'en lui... et dussé-je aller moi-même le trouver... j'irai... oh! j'irai!.. son éloquence a tant d'empire sur nos magistrats... leur confiance en lui est si grande!

EUPHRASIE. Mais c'est le temps qui va manquer... cette justice du Châtelet est si prompte...

Mme DE LINIÈRES. J'ai donné l'ordre de ne pas dételer afin de pouvoir partir sur-le-champ.

EUPHRASIE, *écoutant*. Ah!...

Mme DE LINIÈRES. Eh bien!

EUPHRASIE, *réjouie*. Vous n'entendez pas?

Mme DE LINIÈRES. Quoi?

EUPHRASIE. Mais c'est la voix de M. Patru.

Mme DE LINIÈRES. De Patru... (*Il paraît.*) ah! nous sommes sauvés.

(Patru entre; Mme de Linières fait un signe à Euphrasie qui sort.)

SCENE III.

PATRU, Mme DE LINIÈRES.

PATRU. J'arrive à l'instant.. et j'apprends que vous me demandez...

Mme DE LINIÈRES. J'ai besoin de vos conseils, de votre appui, de votre talent.

PATRU. Parlez...

Mme DE LINIÈRES. Ah! mon cher Patru, depuis hier il s'est passé de bien cruelles choses! Léon! vous savez bien? Léon!..

PATRU. Ce jeune homme dont vous avez pris soin?

Mme DE LINIÈRES. Il a été insulté.... provoqué, outragé...

PATRU. Par qui?

Mme DE LINIÈRES. Par le marquis de Sannois.

PATRU. Un mauvais sujet... contre lequel vous voulez dresser une plainte...

Mme DE LINIÈRES. La plainte serait inutile... ils se sont rencontrés...

PATRU, *affligé*. Un duel!.

Mme DE LINIÈRES. Personne ne les a vus; on n'a que des soupçons... bien vagues... Léon insulté... demandait une réparation éclatante...

PATRU. Et les tribunaux ?..

Mme DE LINIÈRES, *se méprenant sur le sens de l'exclamation*. Oui, les tribunaux apprécieront la gravité de l'offense, la conduite insultante et basse de l'agresseur... et lorsqu'élevant la voix en faveur de Léon, les magistrats entendront de votre bouche la justification de l'accusé..

PATRU, *avec douleur*. Justifier un duelliste!.. moi!.. jamais.

Mme DE LINIÈRES. Que dites-vous?

PATRU. Le duel est un sacrilége, un attentat, un crime; c'est la violation de toutes les lois divines et humaines.

Mme DE LINIÈRES. Quel langage!

PATRU. Savez-vous à qui vous demandez de plaider en faveur d'un duelliste? à un père dont on a assassiné le fils en duel! à un père qui, depuis six mois, pleure la mort de ce fils qui devait être un jour l'orgueil de sa famille et la gloire de son pays... A vingt ans, son nom avait déjà mérité l'estime publique... la noblesse de ses sentimens, la loyauté de son caractère, lui avaient fait des admirateurs de ceux même qui n'osaient prétendre à son amitié! Mon fils... mon Charles... tout le monde l'aimait; on n'en parlait qu'avec une sorte de respect... Jeune, ses paroles avaient l'autorité de la vieillesse... l'avenir se montrait à ses regards vaste et puissant... l'avenir, ils l'ont fermé sur lui... A vingt-cinq ans, ils l'ont tué... tué pour un mot... ils me l'ont rapporté percé de deux coups d'épée.. ils l'ont jeté mourant .. mort dans les bras de son père... et je défendrais un duelliste!..

Mme DE LINIÈRES. Ah! pardon d'avoir rouvert une blessure...

PATRU. Elle saignera toujours.

Mme DE LINIÈRES. Mais quand l'honneur parle, la raison impuissante...

PATRU. L'honneur! dites un préjugé barbare... qui jette la vie d'un homme aux mains du plus fort, du plus adroit... et quelquefois du plus insolent! la loi n'atteint que le coupable... en est-il de même dans vos combats singuliers?.. Non, le mari outragé tombe sous les coups du séducteur de sa femme... le père qui venge l'honneur de sa fille est immolé par l'infâme qui la lui a ravie! la balle du premier misérable vient frapper le cœur le plus noble, l'esprit le plus élevé, le caractère le plus loyal: un honnête homme meurt de la main d'un fripon; le génie est tué par la sottise! voilà la justice du duel.

Mme DE LINIÈRES. Ainsi, tout espoir m'échappe... le seul homme sur lequel j'avais compté me refuse son appui!.. la haine qu'il porte à un préjugé barbare, va jusqu'à le rendre injuste... oui, injuste, fallait-il donc qu'il se laissât égorger? Vous

exécrez le duel... moi aussi, je l'ai en horreur... mais ce n'est pas un duel!.. aucun rendez-vous n'a été donné, convenu... aucun témoin n'était présent... personne ne peut dire : Je l'ai vu... un duel... c'est un guet-à-pens, qu'il faut dire.

PATRU. Un guet-à-pens?

Mme DE LINIÈRES. Léon... un enfant, qui n'a jamais su tenir une épée... Aussi, pour flétrir et perdre ce malheureux jeune homme, ils ont trouvé plus commode de l'accuser d'un assassinat.

PATRU. Ils l'accusent d'un assassinat?

Mme DE LINIÈRES. Lui?.. une noble créature dans l'ame de laquelle il n'est jamais entré aucune mauvaise pensée... lui.. grand et généreux qui, vingt fois, au risque de sa vie, a sauvé d'une mort certaine des vieillards, des enfans qui lui étaient inconnus!.. lui! qui ne peut voir une injustice sans en gémir d'indignation... lui!.. un assassin!.. ah! non, vous ne le croyez pas!.. vous ne l'avez pas cru, n'est-ce pas?.. mais moi, je l'aurais vu... vu de mes propres yeux, que j'en douterais encore... il l'avouerait lui-même, que je lui dirais : Tais-toi... tais-toi... non... non, c'est impossible.

PATRU. Et dans quelle prison est-il renfermé?

Mme DE LINIÈRES. Il est encore ici.

PATRU. Ici!

Mme DE LINIÈRES. Pour quelques instans peut-être... car on m'a dit à la Chancellerie, que d'un moment à l'autre on attendait l'ordre de le transférer au Châtelet.

PATRU. Faites en sorte... que je puisse le voir... causer avec lui quelques minutes.

Mme DE LINIÈRES. Ah! vous consentez donc!..

PATRU. Avant de consentir à me charger de sa défense, j'ai besoin d'apprendre de lui-même comment les choses se sont passées...

Mme DE LINIÈRES. Je pense bien qu'ils ne vous refuseront pas l'entrée de la prison, à vous!.. je vais moi-même m'en assurer... (*Revenant sur ses pas.*) Parlez-lui avec douceur.. ne l'effrayez pas trop sur sa position.. ah! si vous pouviez lire dans mon cœur... si vous saviez tout ce que je souffre...

PATRU. Les avocats ont l'habitude de tout deviner.

Mme DE LINIÈRES. Ah! s'il était vrai!.. je serais plus tranquille.

(Elle sort.)

SCENE IV.

PATRU, *seul.*

Pauvre femme, si digne d'estime et de respect... sa douleur a réveillé la mienne... (*A lui-même.*) Oui, ce jeune homme n'aura cédé qu'à un mouvement de défense légitime... ce n'est pas la première affaire dans laquelle le marquis de Sannois tient une conduite peu honorable!.. et plus d'une fois le crédit de ses proches l'a sauvé d'une condamnation justement méritée.. Ah! si j'étais roi de France!.. si j'étais roi! je serais plus sévère pour ma noblesse que pour la roture. Les bons et les mauvais exemples viennent d'en haut... et il importe au bonheur du peuple qu'il n'en reçoive que de bons!.. J'entends parler... c'est sans doute le jeune homme... oublions que je fus père... et ne soyons plus qu'avocat.

SCENE V.

PATRU, UN EXEMPT, LÉON.

L'EXEMPT. Maître Patru, d'après l'ordre qui m'a été donné, je vous confie ce jeune homme, vous en répondez sur votre tête.

PATRU. J'en réponds.

(L'exempt sort.)

SCENE VI.

PATRU, LÉON.

PATRU. Monsieur Léon, Mme de Lin res a désiré que j'acceptasse la mission de vous défendre ; parlez-moi donc avec confiance : nous autres gens du barreau nous avons besoin de tout savoir, car d'ordinaire, nous ne faisons qu'un avec nos cliens.

LÉON. Monsieur, je vous dois la vérité, et je suis prêt à vous la dire ; mais quelle que soit votre détermination, après m'avoir entendu, promettez-moi de ne rien révéler à Mme de Linières, de ce que je vous aurai confié.

PATRU. Je vous le promets.

LÉON. Je lui dois tant, et j'ai si mal reconnu les bienfaits dont elle m'a comblé!

PATRU. Mme de Linières m'a toujours parlé de vous dans les meilleurs termes.

LÉON. Aussi, je l'honore, je la respecte, j'aurais donné mon sang pour elle ; mais, monsieur, pauvre, sans famille, je ne devais pas aimer Mlle de Courbon ; c'est cet amour qui m'a perdu... que dis-je?.. ah! quand Euphrasie n'eût été pour moi qu'une étrangère... j'aurais agi de même, je me serais placé entre elle et le misérable dont elle supportait avec hor-

reur la présence, j'aurais imposé silence à son insolent questionneur.

PATRU. Remettez-vous.

LÉON. L'impudent!.. mais s'il était là, je crois que je m'oublierais encore.

PATRU. C'est vous qui l'avez frappé?

LÉON. Ah! vous aussi vous l'eussiez fait comme moi, et peut-être, malgré votre âge et vos cheveux blancs, n'auriez-vous pas eu ma patience, mon courage... le lâche! il m'insulte.. et quand je lui en demande raison... il me répond par une insulte nouvelle.

PATRU. Et vous avez eu le malheur de vous faire justice à vous-même.

LÉON. On m'apprend qu'il revient de Marly... je me place à l'entrée du bois... je l'aperçois de loin... je vole à sa rencontre... je me jette à la tête de son cheval... je l'arrête... oh! je ne rougis pas de l'avouer... le misérable cherchait à me faire lâcher prise, à l'aide des éperons dont il était armé. Insensible à la douleur, je le saisis à bras le corps, je l'arrache de dessus son cheval, et une fois à terre, je le force à me suivre... oh! nulle puissance au monde ne l'aurait arraché de mes mains. Et quand nous nous sommes trouvés face à face, qu'en tirant mon épée hors du fourreau, je lui ai crié de se défendre... que je l'ai prié, supplié de se mettre en garde, c'est par le refus le plus humiliant qu'il a répondu à ma prière... me battre contre un bâtard!..

(Un cri étouffé se fait entendre dans un cabinet du côté de Patru.)

PATRU, *à part*. Ah! elle nous écoute.

LÉON, *qui n'a rien entendu*. Le sang m'étouffait... il me sortait par les yeux, par les oreilles... et plus je m'efforçais de paraître calme, plus l'insolent prenait à tâche de me prodiguer les épithètes les plus viles, les injures les plus outrageantes... et comme je restais muet, immobile devant lui, stupéfait de tant d'audace et de lâcheté... l'infâme... il a profité du moment où je détournais mes regards de lui pour me frapper du pommeau de son épée..... ah! Dieu m'en est témoin! je n'ai pas été maître de moi...

PATRU, *avec anxiété*. Eh bien!

LÉON. Je l'ai tué.

PATRU, *atterré*. Tué!

LÉON, *très-froidement*. Oui, je l'ai tué.

SCENE VII.

Mme DE LINIEERS, PATRU, LÉON.

Mme DE LINIÈRES, *s'élançant du cabinet, à Patru*. Ah! ne le croyez pas.

LÉON, *à part*. Ciel!

PATRU, *avec chagrin*. Je vous demandais la vérité... pourquoi me l'avoir dite?

Mme DE LINIÈRES. La vérité!... non, il vous trompe. Il se croit malheureux... il a pris la vie en dégoût... il veut mourir... c'est pour mourir qu'il s'accuse... on l'a attaqué... il s'est défendu... (*Elle passe*) *. N'est-ce pas que tu t'es défendu?

LÉON. Ah! j'aurais voulu, au prix de ma vie, vous dérober la connaissance de mon crime!.. mais il n'est plus temps de rien cacher... oui, je suis un meurtrier.

Mme DE LINIÈRES. Toi!

LÉON. Un assassin!

Mme DE LINIÈRES. Ah! que ce funeste secret meure entre nous!.. Léon, pas un seul mot qui puisse faire soupçonner ton malheur... Écoute monsieur Patru... suis ses conseils.

PATRU. Hélas! madame, je n'en ai plus à lui donner.

Mme DE LINIÈRES. Ne m'avez-vous pas promis?.

PATRU. De défendre un homme injustement accusé.

Mme DE LINIÈRES. Eh bien?..

PATRU. Eh bien! madame... moi, à qui il vient de confesser son crime, puis-je le déclarer innocent devant la justice?.. comment oserais-je jeter l'épouvante dans la conscience de ses juges en leur faisant craindre de condamner un innocent... quand moi!.. moi, je sais qu'il est coupable! mais si je mentais ainsi devant Dieu... devant les magistrats... je serais plus criminel que lui!.. L'avocat doit éclairer la justice et non la tromper.

Mme DE LINIÈRES. Un refus!..

LÉON. Ah! ne le blâmez point. Ce qu'il dit est vrai, ce qu'il fait est juste... c'est l'action d'un honnête homme qui comprend les devoirs de sa profession...

Mme DE LINIÈRES. Mais il n'y a pas de criminel qui ne trouve un défenseur?

PATRU. Pour demander grâce et non pas justice...

Mme DE LINIÈRES. Et parce que Dieu lui a refusé la force de repousser une mauvaise pensée, parce qu'il n'a pu supporter plus long-temps l'humiliation, le mépris et l'injure... vous vous éloigneriez de lui!.. vous nommez crime l'action spontanée d'une vengeance, hélas! trop légitime... mais sont-ce là les traits d'un criminel?.. sa main seule a été coupable... le crime n'était pas dans sa pensée... oh! non... j'en répondrais, et c'est au moment où le plus grand des malheurs peut l'atteindre...

* Patru, Mme de Linières, Léon.

au moment où la haine d'un homme puissant menace son honneur et sa vie, que vous l'abandonneriez!.. (*A Léon.*) Ah! quand ils t'abandonneraient tous! moi... moi, je te resterai... aucune démarche ne m'arrêtera, aucun sacrifice ne me coûtera... J'irai à Marly, à Versailles, me jeter aux genoux de Mme de Montespan... me traîner aux pieds du roi.

LÉON. Eh! que me fait la vie, souillée d'un crime, empoisonnée par un remords?.. Avec la liberté me rendra-t-on la paix de l'ame?.. me délivrera-t-on de ce spectre sanglant, qui déjà me poursuit et m'obsède?.. Ah! si l'on savait ce que c'est que de tuer un homme! j'ai maintenant horreur de moi, oh! laissez... laissez... j'ai mérité mon sort... je dois le subir... mais grâce pour les peines, pour les tourmens que je vous ai causés!.. J'ai vingt-trois ans... eh bien! je mourrai... ma mort expiera les erreurs d'une vie si courte et si malheureuse! mais du moins que je vive quelque temps encore dans votre souvenir... dans celui d'Euphrasie... une larme de pitié pour le pauvre Léon... plaignez-le... ne le maudissez pas.

Mme DE LINIÈRES. Eh! malheureux... une mère a-t-elle jamais maudit son enfant?

PATRU, *lève les yeux au ciel.* Pauvre femme!

LÉON. Vous... vous, ma mère!..

Mme DE LINIÈRES. Oui.

LÉON. Ah! je suis trop heureux!..

(Il se jette dans ses bras.)

Mme DE LINIÈRES. Eh bien! Patru, vous... vous qui comprenez toute l'étendue de mon désespoir, vous le seul devant qui son malheur ait pu m'arracher mon secret, refuserez-vous à une mère de défendre son fils?

PATRU. Non... je ferai tout pour qu'un autre ne soit pas aussi malheureux que moi.

LÉON. Ma mère... ne soyez pas généreuse à moitié... mon père?

Mme DE LINIÈRES, *se réveillant comme d'un songe.* Ton père!

LÉON. Où est-il? le verrai-je?.. vous vous taisez... de grâce... parlez... parlez... vit-il? au nom du ciel, ai-je encore un père?

Mme DE LINIÈRES. Peut-être!

SCENE VIII.

LES MÊMES, EUPHRASIE, L'EXEMPT.

L'EXEMPT. Le juge criminel a ordonné que l'on conduisît l'accusé devant lui.

PATRU. Il faut obéir.

Mme DE LINIÈRES. Je le suis... je l'accompagne.

L'EXEMPT. Cela ne se peut pas, madame, il doit être seul.

Mme DE LINIÈRES. Seul!

PATRU. Assisté de son conseil...

Mme DE LINIÈRES. Ah! Patru!..

PATRU. Les infortunés se doivent secours et protection.

(Sortie. Musique.)

SCENE IX.

EUPHRASIE, Mme DE LINIÈRES.

EUPHRASIE. Ah! ma bonne amie, il ne vous a pas tout dit... personne ne peut plus sortir de l'hôtel... le greffier a pris le nom de tout le monde; on va questionner vos gens, vos domestiques, les intimider... les effrayer... on les cherche, on les appelle.

Mme DE LINIÈRES. Quelle crainte puis-je avoir? ils n'ont aucune connaissance de tout ce qui s'est passé dehors.

EUPHRASIE. Et Dominique?

Mme DE LINIÈRES. Dominique!

EUPHRASIE. Qui a porté le billet de Léon, à l'hôtel d'Armaillé... qui y est retourné deux fois... qui a ramassé le mouchoir... ce témoignage seul...

Mme DE LINIÈRES. Ce témoignage serait accablant.

EUPHRASIE. Et vous savez que son esprit a une horreur du mensonge!...

Mme DE LINIÈRES. Oui, oui... cours le trouver... qu'il vienne avant que personne ait pu lui parler encore... promets-lui.... non, ne lui promets rien... sa probité s'épouvanterait d'une offre... dis-lui que je le demande.. conduis-le toi-même ici pour être bien sûre... (*Euphrasie sort.*) Oh! je frémis en pensant à tous les malheurs dont une seule indiscrétion pourrait être la cause.

SCENE X.

Mme DE LINIÈRES, *seule.*

Oh! mon Dieu, donne à mon langage... à mes accens .. une force... une persuasion capable de vaincre la résistance de cet homme... de triompher d'un sentiment d'honneur dont l'exaltation causerait la perte de l'enfant à qui j'ai consacré ma vie... fais que je puisse l'émouvoir, le toucher... ah! jamais, jamais je n'éprouvai une timidité plus grande... une aussi profonde défiance de moi-même!

SCENE XI.

DOMINIQUE, Mme DE LINIÈRES.

DOMINIQUE. Mlle Euphrasie m'a dit que madame désirait me parler.

Mme DE LINIÈRES. Oui... oui... asseyez-vous, Dominique.

DOMINIQUE. Moi !.. m'asseoir devant vous... Ah ! madame !..

Mme DE LINIÈRES. Asseyez-vous, je vous en prie.

DOMINIQUE, *s'asseyant sur le bord du fauteuil.* Ce que j'en fais, c'est pour vous obéir.

Mme DE LINIÈRES. Ah ! mon pauvre Dominique, je suis bien malheureuse !..

DOMINIQUE. Ah ! oui, madame !.. je comprends bien...

Mme DE LINIÈRES. Et cependant on dit que tu veux me rendre plus malheureuse encore.

DOMINIQUE. Vous faire de la peine ?.. Dieu me garde d'une aussi mauvaise pensée !

Mme DE LINIÈRES. Tu ne le voudrais psint, n'est-ce pas?

DOMINIQUE. Non, certainement que je ne le voudrais pas, et bien du contraire.. si je pouvais vous être utile en quelque chose... après tout ce que vous avez fait pour moi, pour mes enfans.

Mme DE LINIÈRES J'étais bien sûre que l'on m'avait trompée.

DOMINIQUE. Mais il faudrait donc que je n'eusse pas d'entrailles... que je fusse le plus ingrat des hommes... moi ! mais s'il fallait mon sang, ma vie pour vous...

Mme DE LINIÈRES, *vivement.* Tu les donnerais !..

DOMINIQUE, *avec ame.* Ah ! de grand cœur !...

Mme DE LINIÈRES, *doucement.* Alors tu ne me refuseras pas le service que je viens te demander... Ecoute, Dominique : le commissaire au Châtelet qui vient d'arriver dans l'hôtel, a mission d'interroger tous les gens de ma maison; il est maintenant avec une partie de tes camarades... ton tour viendra bientôt.

DOMINIQUE. Eh ! mon Dieu ! oui.... comme les autres.

Mme DE LINIÈRES, *avec embarras.* Que lui diras-tu ?

DOMINIQUE, *simplement.* Moi !... la vérité !

Mme DE LINIÈRES, *effrayée.* La vérité... malheureux !... ah ! si tu avais l'imprudence de répéter devant le juge les paroles que tu as confiées à Euphrasie, nous serions perdus.

DOMINIQUE. Pourtant, madame.... s'il me demande ce que je sais... ce que j'ai vu ?...

Mme DE LINIÈRES. Tu ne sais rien, tu n'as rien vu, rien entendu, tu n'as pas bougé d'ici.

DOMINIQUE. Le suisse, devant qui j'ai passé pour sortir.

Mme DE LINIÈRES. Il ne t'a pas vu !

DOMINIQUE. Et les gens de ma connaissance, qui ont pu me voir dehors.

Mme DE LINIÈRES. Personne n'a fait attention à toi.

DOMINIQUE. Et ceux qui m'ont parlé... là-bas..... qui m'ont dit qu'ils reconnaîtraient...

Mme DE LINIÈRES. Ceux-là se sont trompés... tu ressembles à l'homme auquel ils ont parlé, comme l'homme qu'ils ont vu fuir ressemblait à Léon... Mais ce n'est ni toi, ni lui... ils se trompent en croyant vous reconnaître tous les deux... Eh ! mon Dieu ! il y a dans Paris tant de gens qui se ressemblent... moi-même, je me suis méprise cent fois... j'ai cru reconnaître, de loin, des personnes avec lesquelles j'étais intimement liée, et de près l'illusion cessait... je me trompais.

DOMINIQUE Après tout, que feraient mes paroles, si M. Léon n'est pas coupable ?

Mme DE LINIÈRES. Eh! non, sans doute.. il ne l'est pas, il a été provoqué.. insulté.. il s'est battu... il a fait ce qu'à sa place tout homme d'honneur aurait fait... mais les lois sur le duel sont si atroces... Le roi est, comme feu son père, sans pitié... sans miséricorde... les gentilshommes des meilleures maisons ont payé de leur vie le malheur d'avoir triomphé dans ces sortes de combats.

DOMINIQUE. Témoin ce pauvre M. de Montmorency et le comte des Chapelles.

Mme DE LINIÈRES. Tu peux sauver ou perdre Léon.

DOMINIQUE. Moi?

Mme DE LINIÈRES. Une parole de toi le perd... ton silence le sauve.

DOMINIQUE, *il se lève.* Oh! je me tairai !.. tant que je pourrai, car enfin, s'il me pressait de questions.

Mme DE LINIÈRES. Eh bien?

DOMINIQUE. Ah ! je voudrais vous servir et ne pas trahir mes devoirs d'honnête homme, de chrétien.

Mme DE LINIÈRES. Tes devoirs de chrétien ! mais ne sont-ils pas d'aimer et de

secourir ton semblable, même au péril de ta vie.. Dominique, toutes les preuves sont anéanties..... ton témoignage est, jusqu'à présent le seul qui puisse apporter quelque lumière dans cette malheureuse affaire... et tu sais avec quelle avidité cruelle les juges accueillent le plus léger indice qui peut conduire un homme à l'échaffaud... que par suite de tes paroles, le duel soit prouvé, Léon sera déclaré coupable..... il sera condamné.

DOMINIQUE. Condamné... lui!.. ce bon M. Léon.

Mme DE LINIÈRES. Dis-moi, sa mort rendra-t-elle à la vie le malheureux qui a succombé? changera-t-elle rien à ce qui existe? non; mais au lieu d'une famille en deuil, il y en aura deux frappées du même coup... que dis-je?.. ah! moi, je n'y survivrais pas... non, ce n'est pas seulement lui... c'est moi, moi dont tu causerais la mort.

DOMINIQUE, *se rasseyant*. Vous! vous!.. ah! mon Dieu! mon Dieu!

Mme DE LINIÈRES. Dominique, tu as des enfans, tu les aimes... eh bien! moi aussi, j'aime Léon comme un fils... si Dieu voulait ma vie en échange de la sienne... je lui dirais, prenez-la... et je me croirais heureuse de conserver son existence à ce ce prix... tu es père, tu me comprends, n'est-ce pas, Dominique?.. eh bien! je te demande la vie de Léon, je te la demande à genoux.

DOMINIQUE. Au nom du ciel, madame, relevez-vous.

(La porte s'ouvre avec violence; l'exempt paraît.)

L'EXEMPT, *d'une voix ferme*. Dominique! (*A ce mot, Mme de Linières se lève dans la plus vive agitation.*) Il ne reste plus que vous à interroger.

(Dominique se lève tout tremblant; il paraît hésiter... il lève les yeux au ciel. Les regards de Mme de Linières sont supplians : elle craint autant qu'elle espere. La toile tombe.)

ACTE V.

Un riche appartement chez le comte d'Armaillé.

SCENE PREMIERE.

Mme DE LINIÈRES, UN LAQUAIS.

Mme DE LINIÈRES, *assise dans un fauteuil*. Je l'attendrai.

LE LAQUAIS. Mais, madame, M. le comte n'a point dit l'heure à laquelle il rentrerait, et je craindrais...

Mme DE LINIÈRES. Je l'attendrai, vous dis-je.

(Le domestique salue et sort.)

SCENE II.

Mme DE LINIÈRES, *seule*.

C'est ma dernière ressource... et je ne pouvais y recourir avant d'avoir réuni toutes les preuves qui ne lui permettront pas de douter de mes paroles... vingt fois j'ai été sur le point de lui révéler ce mystère... mais son orgueil... son oubli repoussaient ma confiance... et me faisaient craindre qu'il ne m'accusât d'un mensonge pour sauver Léon!.. ah! j'ai peut-être eu tort!.. quand il aurait dû me méconnaître et me repousser de nouveau... quand il aurait dû m'accuser d'imposture.. je devais parler.. en l'absence des preuves qui me manquaient encore.. Si je n'étais pas parvenue à le persuader... à le convaincre... du moins... je l'aurais effrayé... j'aurais fait pénétrer... le doute... l'incertitude dans sa pensée... peut-être aurait-il hésité à poursuivre mon fils!. (*Soupirant.*) Ah!..

SCENE III.

MORIN, Mme DE LINIÈRES.

MORIN, *à la cantonnade*. Envoyez-moi Jasmin et Comtois.

(Il entre.)

Mme DE LINIÈRES, *se levant*. Vous quittez M. le comte?

MORIN. Non, madame.

Mme DE LINIÈRES. Vous savez où il est?

MORIN. M. le comte était ce matin occupé avec le sculpteur Girardon à discuter le dessin d'un mausolée en marbre... mais il l'a quitté il y a deux heures... et personne ne sait maintenant où il est.

Mme DE LINIÈRES. Personne!

MORIN. Ce malheur lui a porté un coup terrible et la tournure que prend le procès

contribue à rendre son caractère encore plus violent, plus irascible.

Mme DE LINIÈRES. Comment?

MORIN. Absence complète de témoins... le seul sur lequel l'accusation fondait quelques espérances... n'a desserré les lèvres que pour annoncer qu'il ne pouvait rien dire.

Mme DE LINIÈRES, *à part*. Bon Dominique!

MORIN. On a eu beau le prier...le presser, on n'a rien obtenu de lui... on l'a menacé de la prison; « J'irai » a-t-il dit... de la question!.. « Je tâcherai de la supporter » a-t-il répondu... et il en est revenu tranquillement à ses premières paroles: « Je ne » puis rien vous dire. »

Mme DE LINIÈRES. Et comment avez-vous pu savoir?..

MORIN. On a beau tenir l'instruction secrète; il a bien fallu la communiquer à M. le comte... il en est de même de l'audience... elle n'est pas publique; on jugera l'affaire à huis-clos... mais les portes s'ouvrent au nom de d'Armaillé.

Mme DE LINIÈRES, *avec embarras*. Et vous pensez qu'en l'absence de témoins... les juges n'oseront pas condamner?

MORIN, *froidement*. Je ne pense rien... je ne dis rien... je ne voudrais point vous donner un espoir qui peut ne pas se réaliser... mais en l'absence de témoins, la condamnation devient bien plus difficile.

Mme DE LINIÈRES. Ah! s'ils avaient pitié d'une mère!..

MORIN. D'un autre côté, l'influence de M. le comte est si grande!..

Mme DE LINIÈRES. Je ne sortirai pas d'ici sans l'avoir vu.

SCÈNE IV.

Mme DE LINIÈRES, EUPHRASIE, MORIN.

EUPHRASIE, *accourant*. Ah! madame, venez, venez, accourez.

Mme DE LIGNIÈRES, *effrayée*. Qu'as-tu? que veux-tu? d'où vient cet effroi?

EUPHRASIE. Le tribunal est assemblé.

Mme DE LINIÈRES. Qui te l'a dit?

EUPHRASIE. M. de Faudoas, dont le beau-frère est conseiller au Châtelet... un ordre supérieur a provoqué cette réunion... le chancelier a enjoint aux magistrats de juger tout de suite, sans désemparer.... ils vont décider du sort de Léon... oh! venez, venez... M. de Faudoas nous attend; il nous fera entrer au Châtelet...

Mme DE LINIÈRES, *à elle-même*. Au Châtelet!.. et quand j'irais dire la vérité aux juges... ils ne me croiront pas... ces papiers ne sont des preuves que pour un seul homme!.. et cet homme je ne puis le voir!

EUPHRASIE, *avec empressement*. Ah! croyez-moi, les juges ne résisteront pas à vos larmes, à vos prières.

Mme DE LINIÈRES, *à elle-même*. Non, un seul parti me reste... parti violent, désespéré...

EUPHRASIE. Madame!..

Mme DE LINIÈRES, *sans l'écouter*. Je n'hésite plus!

EUPHRASIE. Venez... oh! je vous en prie, venez...

MORIN. Si j'osais hasarder un conseil?

Mme DE LINIÈRES. Des conseils! je n'en prends plus que de mon désespoir.

SCENE V

MORIN.

Pauvres femmes... leur douleur m'a ému comme si j'étais leur avocat... mais je suis celui de M. le comte... et je ne dois pas oublier ce dont il m'a chargé.

SCENE VI.

MORIN, DEUX DOMESTIQUES.

PREMIER DOMESTIQUE. Vous nous avez fait demander, monsieur Morin?

MORIN. Oui, Comtois... voici un paquet qu'il faut porter sur-le-champ à M. le procureur-général au grand conseil; vous les trouverez au Châtelet. (*Comtois reçoit le paquet et sort, à l'autre.*) Vous, cette sommation chez le procureur fiscal de Mlle de Courbon. (*Jasmin sort.*) Rien n'avance une affaire comme le papier timbré... il a une éloquence à laquelle nous n'atteindrons jamais.

(On entend du bruit dans la coulisse comme gens qui se disputent, puis le comte et Patru paraissent.)

SCENE VII.

LE COMTE, *entre précipitamment*, PATRU *le suit*.

PATRU. Oh! vous m'écouterez, monsieur le comte... je m'attache à vos pas..

LE COMTE. Eh bien! monsieur, on vous

écoutera. (*à Morin.*) Où en est l'affaire?..

MORIN. Vos désirs ont été exaucés, l'audience a lieu aujourd'hui.

LE COMTE. Les preuves?

MORIN. Pas d'autres que l'aveu du jeune homme.

LE COMTE. Du reste ma déclaration est positive; vous l'avez envoyée?

MORIN. Oui, monsieur le comte.

LE COMTE. J'espère qu'elle fixera l'opinion des juges... allez au Châtelet et revenez m'instruire de ce qui s'y sera passé.

SCENE VIII.

PATRU, LE COMTE.

LE COMTE. Enfin, monsieur, que me voulez-vous?

PATRU, *avec douleur et bonté.* Ce que je veux, monsieur le comte... vous épargner un remords.

LE COMTE, *avec fierté.* Un remords! à moi?

PATRU, *avec une grande douceur.* Ah! si mes paroles vous blessent, que votre colère retombe sur moi seul, car je ne suis ici l'envoyé de personne. Avocat du jeune homme que vous poursuivez... je l'ai défendu, j'ai plaidé sa cause devant ses juges; mais ce n'est point assez... ma conscience m'ordonne de tenter tous les moyens de le sauver; je viens vous dire... ce que je ne dirais pas au tribunal... (*sévèrement*) à lui, la vérité!... (*avec douceur*) mais à vous, monsieur le comte, des paroles de clémence, de pitié... c'est un vieillard qui vient vous disputer la vie d'un enfant.

LE COMTE, *sévèrement.* Monsieur... un crime a été commis.

PATRU, *avec douceur.* Vous le nommeriez malheur, si Léon avait succombé.

LE COMTE. La loi est égale pour tous... elle a frappé des gentilshommes...

PATRU. Des spadassins de cour, qui bravaient l'autorité souveraine et déchiraient, à la pointe de l'épée, les ordonnances du roi; mais l'épée du pauvre jeune homme était vierge avant ce malheur!... il a été insulté, baffoué, frappé, avant de frapper lui-même!... Ah! si vous l'aviez entendu déplorer les suites funestes de ce combat.. si vous aviez été témoin de ses regrets déchirans..

LE COMTE. J'ai été trop profondément blessé pour renoncer à une vengeance légitime.

PATRU. Et moi aussi, monsieur le comte... frappé d'un malheur égal au vôtre. (*Le comte se retourne étonné.*) C'était mon fils unique!... je voulus sacrifier à ma vengeance le malheureux qui me l'avait enlevé... les poursuites étaient commencées... je les arrêtai. (*Avec sentiment.*) Je pensai à son père... à sa mère... que j'allais plonger dans une douleur dont je connaissais toute l'étendue; je sentis leurs larmes couler et retomber sur mon cœur.. je vis que ma justice était de la cruauté.

LE COMTE. Vous voulez que j'oublie...

PATRU. On n'oublie pas, monsieur le comte, on pardonne.

LE COMTE. Pardonner!...

PATRU, *avec onction.* Dieu m'en donna la force, il ne vous la refuserait pas... Ah! c'est moins la grâce de Léon que la vie de Mme de Linières que je viens vous demander... Cette femme si respectable ne survivra point à la perte d'un enfant qu'elle a élevé... recueilli... dès l'âge le plus tendre... auquel elle a voué un amour de mère. A vingt ans, on joue avec la mort... on compte la vie pour rien!.. mais à l'âge de Mme de Linières!... vous la tuez, monsieur le comte...

LE COMTE, *avec un peu moins de froideur.* Je ne puis...

PATRU, *vivement.* Vous pouvez tout...

LE COMTE. Ma puissance ne va pas jusqu'à arrêter le cours de la justice.

PATRU. Vous pouvez le retarder, le suspendre...

LE COMTE, *vivement.* Le coupable doit être puni..

PATRU, *après un moment de silence, et comme frappé d'une inspiration soudaine.* Eh bien! qu'il soit puni!... qu'un ordre du souverain le bannisse des lieux qui l'ont vu naître... qu'il aille dans l'exil pleurer sa faute, expier dans les remords le crime dont il s'est rendu coupable... que le royaume de France lui soit interdit à jamais... Ah! le supplice sera encore assez grand pour celui qui aime son pays... Ce n'est point un avocat qui s'adresse à votre justice... (*en pleurant*) c'est un père qui vous crie grâce et merci... un père aussi malheureux que vous, dont le cœur saigne comme le vôtre... (*avec force*) mais qui ne rachèterait pas la vie de son fils par la mort d'un de ses semblables...

LE COMTE, *un peu troublé.* Monsieur... monsieur... vos paroles...

PATRU, *en larmes.* Elles vous ont ému, touché... ah! monsieur le comte!

SCÈNE IX.

PATRU, LE COMTE, MORIN.

MORIN, *à la porte*. L'audience est finie... (*Mouvement. Il s'avance.*) La sentence est rendue... condamné!

LE COMTE, *froidement*. Condamné?

(Patru lève les yeux au ciel.)

MORIN, *froidement*. Le silence opiniâtre du vieux domestique avait jeté du doute dans la conscience des juges... le tribunal penchait pour la clémence... quand le procureur du roi s'est levé... et prenant en main votre déclaration, il a conclu à la mort.

LE COMTE, *avec un sentiment de regret*. A la mort.

PATRU. Pauvre Mme de Linières!

MORIN, *à Patru*. On l'a cherchée partout... on ne l'a trouvée nulle part... elle n'a point paru dans les environs du tribunal... Ses amis sont dans une inquiétude extrême!

PATRU, *sortant*. Ah! monsieur le comte, que de chagrins vous vous êtes préparés!

SCENE X.

LE COMTE, MORIN.

LE COMTE, *froidement*. Mais vous ne parlez que des conclusions.

MORIN. A peine ont-elles été prononcées qu'il s'est fait un grand silence... le petit nombre de personnes de qualité qui avaient obtenu la faveur d'assister à l'audience, portaient avec intérêt leurs regards sur l'accusé, qui seul paraissait étranger à tout ce qui se passait autour de lui... Jamais je n'ai vu un homme plus tranquille, plus résigné. Les juges, convaincus ou entraînés par le discours qu'ils venaient d'entendre, ont laissé apercevoir sur leur figure une impression moins favorable au prévenu; et quand ils ont passé dans la chambre du conseil pour délibérer, le sort de l'accusé n'était déjà plus douteux pour personne...

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. Mme de Linières.

LE COMTE, *troublé, embarrassé*. Elle!.. grand Dieu!... dites à Mme de Linières qu'il m'est impossible de la recevoir en ce moment... que j'en éprouve beaucoup de regret.

LE DOMESTIQUE, *dans la coulisse*. Madame, M. le comte est désespéré, mais il ne peut pas vous recevoir.

Mme DE LINIÈRES, *avec force*. Il faut que je le voie... que je lui parle... (*Elle entre, et dit à Morin* :) Sortez.

(Morin, sur un signe du comte, se retire.)

SCENE XI.

LE COMTE, Mme DE LINIÈRES.

(Il se fait un silence de quelques secondes.)

Mme DE LINIÈRES, *avec dignité*. Albert, me reconnaissez-vous?

LE COMTE, *étonné*. Albert!

Mme DE LINIÈRES, *encore plus digne*. Me reconnaissez-vous, Albert de Mongeron?

LE COMTE, *effrayé*. O ciel!... et comment madame de Linières a-t-elle pu savoir?

Mme DE LINIÈRES, *s'approchant de lui*. A seize ans on me nommait Isaure de Chavigny

LE COMTE, *au comble de la surprise*. Isaure!.. vous!..

Mme DE LINIÈRES. Que vous avez lâchement abandonnée...

LE COMTE. Vous seriez Isaure!

Mme DE LINIÈRES Et vers laquelle vous ne deviez revenir que pour consommer le malheur de sa vie.

LE COMTE, *après l'avoir regardée et reconnue*. Ah! ce coup manquait à mon désespoir.

Mme DE LINIÈRES. Dieu vous garde un supplice encore plus grand, monsieur le comte.

LE COMTE. A moi!

Mme DE LINIÈRES. Il vous a réservé la gloire d'être le bourreau de votre fils

LE COMTE, *bouleversé*. Que voulez-vous dire?..

Mme DE LINIÈRES, *avec une grande dignité*. Monsieur le comte... Léon est né sept mois après votre fuite... et je suis sa mère..

LE COMTE. Sa mère!.. vous!.. ce jeune homme...

Mme DE LINIÈRES. Est le fils d'Albert de Mongeron...

LE COMTE, *atterré*. Grand Dieu!..

Mme DE LINIÈRES. Il me fut enlevé au moment de sa naissance. La paysanne chez laquelle on l'avait placé mourut..... elle chargea une de ses parentes de ramener l'enfant à ma mère... la misérable aima mieux me le vendre... je l'achetai, oui, monsieur le comte... j'achetai votre fils!.

LE COMTE, *dans le plus grand trouble.* Vous diriez vrai!...

Mme DE LINIÈRES. Cinq ans après.. j'étais veuve alors, ma mère me fit appeler à son lit de mort.. elle m'indiqua les démarches nécessaires pour retrouver mon fils... mon fils... depuis cinq ans il était près de moi.

LE COMTE, *avec une anxiété extrême.* Et des preuves, madame, des preuves... vous en avez!...

Mme DE LINIÈRES. Les voici!..

LE COMTE, *s'en saisissant et les étalant sur la table.* L'acte de naissance... Léon!.. pas d'autre nom... mais la date... oh! les dates se rapportent!.. la déclaration de l'enlèvement... le lieu où il a été élevé!... l'attestation du prêtre qui a reçu les aveux de Mme de Chavigny!... (*Avec explosion.*) Léon!... Léon... serait mon fils!.. j'aurais un fils!.. un héritier!.. (*A cette joie succède un grand abattement.*) Ah! malheureux! je n'en ai plus!.. ce fils!.. je l'ai jeté sur le banc des criminels!... (*Dans un désespoir très-grand.*) Non, non! oh! je l'en arracherai... je ne laisserai pas accomplir cette œuvre d'iniquité... non!.. et de ce pas... je vais...

(Il va pour sortir.)

Mme DE LINIÈRES, *l'arrêtant par le bras, et le ramenant sur le devant de la scène.* Restez, monsieur le comte... un père peut envoyer son fils à l'échafaud... une mère ne l'y laisse jamais monter...

LE COMTE. Que dites-vous?

Mme DE LINIÈRES. Vous demandiez sa mort, j'ai obtenu sa vie...

LE COMTE. Vous!

Mme DE LINIÈRES, *avec la plus grande énergie.* Grâce à Mme de Montespan, j'ai pu me jeter aux genoux de Louis XIV.... il est grand, généreux!.. il a compris ma douleur... je lui ai tout dit!.. tout... monsieur le comte.,. ah! qu'il m'a fallu de courage... ma faute, votre abandon... le secret de la naissance de Léon... Louis XIV a tout entendu de ma bouche... il a accepté mon déshonneur en gage de ma sincérité... car je lui ai dit... Sire, méprisez-moi... mais croyez-moi... croyez-moi, et sauvez mon fils!

(Grand bruit dans la coulisse.)

VOIX NOMBREUSES. Le voilà! le voilà!

SCENE XII.

LES MÊMES, LÉON, PATRU, EUPHRASIE, DOMINIQUE, LAQUAIS.

PATRU. Le voici!

Mme DE LINIÈRES. Léon!

LÉON. Ma mère!.. ah! je ne croyais plus vous revoir!

Mme DE LINIÈRES. Le roi m'a rendu mon fils, monsieur le comte... et vous, lui rendrez-vous son père?

(Tout le monde est dans l'attente.)

LE COMTE. Vicomte d'Armaillé (*étonnement, joie.*) embrassez votre père.

LÉON, *se jette dans ses bras.* Ah!..

PATRU. Vous voilà bien heureuse maintenant!

(Patru, Euphrasie, Dominique, entourent Mme de Linières.)

LE COMTE. Mon fils, nous irons ensemble remercier le roi.

EUPHRASIE, *montrant Dominique.* Ma bonne amie... vous voyez... comme il nous avait tenu parole.

Mme DE LINIÈRES, *elle regarde avec une douleur prophétique le père et le fils, qui sont tout entiers à leur joie ambitieuse; elle se tourne vers Dominique, dont elle prend la main.* Mon pauvre Dominique... nous ne nous quitterons plus.

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, AU MARAIS, N° 46.



LE
FILS D'UN AGENT DE CHANGE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Scribe et Dupin,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 30 NOVEMBRE 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
DALOGNY, agent de change..	M. DAUDEL.	JOSÉPHINE, femme de chambre d'Hortense...........	Mme HÉBERT-MASSY.
HORTENSE, sa femme......	Mlle JOLIVET.	DUMONT, valet de chambre de Dalogny.................	M. ÉDOUARD.
THÉOPHILE, ébéniste.......	M. ADRIEN.		

La scène est à Paris, dans la maison de M. Dalogny.

Une chambre avec portes au fond et latérales au premier plan. A gauche, une table recouverte d'un tapis; à droite, une barcelonnette; au fond, un buffet.

SCENE PREMIERE.

JOSÉPHINE, *au lever du rideau est assise près d'une barcelonnette.*

AIR *de l'Oiseau bleu.*

(*Se levant.*)

Il se tait heureusement.
C'est que ce vilain enfant,
Aujourd'hui, me pousse à bout;
Il est méchant comme tout!
Dans ton lit, (*bis.*)
Dors, cher petit.
Les enfans sont si gentils
Quand ils sont bien endormis!

(*Elle va regarder dans la barcelonnette.*)

Par une rare faveur,
Il repose... quel bonheur!
Pour me reposer aussi,
Songeons à mon bon ami.
Dans ton lit, etc.

Toute la journée il faut être à ses ordres; et, comme si ce n'étaitpas déjà assez dans la maison, d'obéir à monsieur et à madame, voilà un troisième petit bourgeois, qui va encore plus crier que les deux autres; d'autant plus qu'il y a division dans le ménage... Monsieur veut que son fils ait une nourrice, madame ne le veut pas; et voilà un héritier qui, avec trente mille livres de rente, est menacé de mourir de faim. (*Courant à la barcelonnette.*) Ah! mon Dieu!... j'ai cru qu'il se réveillait... non, non, grâce au ciel!... on n'a pas un moment à soi.

AIR *de l'Ave Maria.*

Dodo, l'enfant dodo,
Nuit et jour, c'est ma d'vise,
Il faut que je dise :
L'enfant dormira tantôt.
Quels soins sont les nôtres!
Chaque jour bercer
Les enfans des autres,
Ça donne à penser.
Dodo... l'enfant dodo, etc.

SCENE II.

THÉOPHILE, *entrant rapidement,* JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE. Qui vient là?... est-il possible!... monsieur Théophile dans cette maison!..

THÉOPHILE, *d'un ton résolu.* Oui, mamzelle; j'ai quitté le faubourg Saint-Antoine, j'ai quitté ma boutique, mon état de tourneur-ébéniste.

JOSÉPHINE. Et pourquoi?..

THÉOPHILE. Pour vous voir... je ne peux pas y tenir.

AIR *de Paris au village.*

Aussi j'arrive; me voici...

JOSÉPHINE.

Ah çà! vous perdez donc la tête?

Quoi ! vous presenter un mardi !..
Mais ce n'est pas un jour de fête.

THÉOPHILE.

C'est plus fort que moi ; chaque jour
Il faut que ma flamme s'épanche ;
Est-ce ma faut' si mon amour
Ne peut pas attendre au dimanche ?

C'est trop loin... et encore le dimanche... on ne vous voit pas... Est-ce que vous êtes venue hier?... est-ce que je ne vous ai pas attendue toute la soirée au Colysée?

JOSÉPHINE. Est-ce que je le pouvais?... le petit n'a fait que crier... je n'ai pas pu le quitter...

THÉOPHILE. Le petit!.. le petit... qu'est-ce que ça me fait, le petit?... est-ce que vous croyez que je me laisserais mener par lui... non, morbleu !...

JOSÉPHINE. Taisez-vous donc!..

THÉOPHILE, *élevant la voix*. S'il ne s'agit que de crier... je crierai... plus haut que lui... je ne le crains pas...

JOSÉPHINE. Y pensez-vous?...

THÉOPHILE. Que voulez-vous, Joséphine?... c'est plus fort que moi !... vous, qui êtes froide et indifférente, vous ne savez pas ce que c'est que la passion dans la tête d'une jeunesse et dans le cœur d'un ouvrier ébéniste... La pasion, voyez-vous, c'est un sentiment qui fait qu'on est là, dans sa boutique, comme un ahuri... sans savoir si on tient un bras de fauteuil ou un col de cygne... on croit qu'on travaille, et on ne travaille pas... et on se dit : Cette petite Joséphine, que je connais depuis si long-temps... avec qui j'ai été élevé au pays... qui est femme de chambre chez un agent de change de la Chaussée-d'Antin... et qui a peut-être une dizaine d'amoureux qui tournent autour d'elle, tandis que je tourne ici des pieds de table ou des secrétaires à colonnes... A cette idée-là, le cœur vous bat... le sang vous monte à la tête... la main se dérange, et on brise les meubles...

JOSÉPHINE. Un joli bénéfice.

THÉOPHILE. Aussi, le samedi, mon maître ne me donne jamais rien; mais, en revanche, et toute la semaine, il me donne des coups...

JOSÉPHINE. Mon pauvre Théophile...

THÉOPHILE. Est-ce que je les sens?.. je pense à vous... ça m'empêche de les lui rendre... Mais... un jour que je n'y penserai pas... je le tuerai... c'est sûr!... j'en suis capable...

JOSÉPHINE. Ah! mon Dieu!...

THÉOPHILE. C'est pour éviter ce désagrément-là que je veux quitter mon état.

JOSÉPHINE. Quelle folie!..

THÉOPHILE. Il ne vaut plus rien... l'ébéniste moderne est enfoncé... ce qu'on demande à présent.... c'est des buffets moyen-âge et des lits Pompadour.

JOSÉPHINE. C'est du nouveau...

THÉOPHILE. C'est du vieux!... les lits Pompadours surtout, je n'sais pas ce qu'on en a fait, il n'y a pas de meubles usés comme ceux-là... Aussi, j'y suis décidé... je donne ma démission, et je fais comme vous, mamzelle... j'entre en maison.

JOSÉPHINE. Sacrifier votre liberté...

THÉOPHILE. Tiens, ma liberté... qui m'oblige à mourir de faim... et à recevoir des coups!.. qui est-ce qui en veut? je la donne... pour des bons gages... des bons dîners, et une place auprès de vous.

JOSÉPHINE. Auprès de moi?

THÉOPHILE Certainement... il faut que vous me fassiez nommer ici garçon de caisse... valet de chambre... chasseur... si vous voulez... vous m'avez dit que madame avait renvoyé le sien... Un chasseur qui a un plumet... et une épée... c'est si beau!... si séduisant!... ça vous séduirait, j'en suis sûr.

AIR : *Vaudeville de Fanchon.*

L'air altier,
L'épaulette,
Le plumet, l'aiguillette...
C'est presque un officier...
Officier debonnaire,
Qui, pour la prudence cité,
Reste toujours en arrière
Une épée au côté.

Prenant la position d'un valet derrière une voiture.

JOSÉPHINE. Oui, sans doute... ce serait une belle place... mais pas dans cet hôtel.

THÉOPHILE. Et pourquoi donc?

JOSÉPHINE. Monsieur ne voudra jamais de vous, Théophile...

THÉOPHILE. Il ne me connaît pas... vous m'avez toujours défendu de venir ici.

JOSÉPHINE. Pour de bonnes raisons...

THÉOPHILE Et lesquelles?.. je suis bon à voir... je suis gentil... j'ai bonne tournure...

JOSÉPHINE Que trop...

THÉOPHILE. Est-ce que c'est un tort?

JOSÉPHINE. Quelquefois...

THÉOPHILE. Qu'est-ce que cela signifie?

JOSÉPHINE. Je ne peux vous le dire... mais, dans mon intérêt, et peut-être aussi dans le vôtre, ne cherchez pas à entrer dans cette maison... il y a déjà même trop long-temps que vous y êtes... et si vous m'aimez, Théophile...

THÉOPHILE. Si je vous aime!...

JOSÉPHINE. Vous vous en irez tout de suite...

THÉOPHILE. M'en aller... prenez garde, Joséphine... il y a là-dessous quelque manigance que je découvrirai... vous ne me

connaissez pas... vous ne savez pas ce que c'est que le faubourg Saint-Antoine.... quand il est amoureux... je suis capable de m'installer ici... malgré vous... et malgré vos maîtres... j'en trouverai les moyens.

JOSÉPHINE. Si vous l'osiez...

THÉOPHILE. Certainement que j'oserai... j'oserai tout... parce que pour l'audace et l'imaginative... je suis là, et quand une fois la tête n'y est plus... qu'est-ce qu'on risque?..

JOSÉPHINE. Et les dangers?..

THÉOPHILE. Ca m'est égal...

JOSÉPHILE. Et mon honneur?..

THÉOPHILE. Ca me regarde... puisque je vous épouse!...

JOSÉPHINE. Si je veux...

THÉOPHILE. Vous le voudrez... ou je me jette par la fenêtre!...

JOSÉPHINE. A-t-on jamais vu?... ah! mon Dieu! l'on vient... sortez, monsieur.

THÉOPHILE Je ne sors pas que vous ne m'ayez répondu... (*appuyant*) la porte ou la fenêtre... choisissez!..

JOSÉPHINE. Mais c'est affreux... d'imposer ainsi aux gens...

THÉOPHILE L'imposition des portes et fenêtres... choisissez.

JOSÉPHINE. Eh bien! la porte.

THÉOPHILE. Je respire...

(Il va pour sortir par le fond.)

JOSÉPHINE, *l'arrêtant*. Pas celle-là!... vous seriez vu par les gens de l'office... (*lui montrant la gauche*) mais par ici, un escalier dérobé... qui conduit dans la rue Taitbout.

THÉOPHILE. Où j'ai ma tante qui est portière... la maison à côté... je m'installe chez elle...

JOSÉPHINE, *qui a passé près de la porte à gauche*. Mais partez donc!... (*Regardant.*) Ce n'est plus possible.... voilà monsieur qui monte par là... qu'il ne vous aperçoive pas! (*elle va au fond*) et Germain, qui est dans l'anti-chambre... où vous cacher?..

THÉOPHILE. Où vous voudrez... ça m'est égal... Ce berceau?..

JOSÉPHINE, *avec colère*. Le berceau du petit...

THÉOPHILE, *montrant une table à gauche*. Là... sous cette table...

JOSÉPHINE. Impossible...

THÉOPHILE, *s'y mettant*. M'y voilà!... une table d'acajou!.. je suis ici chez moi*.

JOSÉPHINE, *baissant le tapis de la table*. Taisez-vous donc...

(Elle s'assied près de la table et brode.)

* L'acteur est censé sous la table; mais il sort par une trappe, ce qui lui donne plus de temps pour s'habiller et reparaître en femme à la scène IV.

SCENE III.

THÉOPHILE, *sous la table*, JOSÉPHINE, DALOGNY.

DALOGNY. J'ai eu le temps de faire une course et mes emplettes du matin... personne ne m'a seulement vu sortir... Ah! te voilà, ma petite Joséphine...

JOSÉPHINE, *troublée*. Oui, monsieur.

DALOGNY. Ma femme est-elle levée?

JOSÉPHINE, *troublée*. Non, monsieur... c'est-à-dire... je ne sais pas... si vous passiez chez elle...

DALOGNY. Ah! bien, oui... je n'aurais qu'à la réveiller... ça serait une scène!..

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Réveiller une jeune mère
Qui nourrit et n'a pu dormir...
Ce serait des larmes, ma chère,
Et des pleurs à n'en plus finir;
Ce qu'il m'en coûte, hélas! je puis le dire :
Pour essuyer ces pleurs, en pareil cas,
Un mouchoir, cela ne suffit pas,
Il faut au moins un cachemire.

Il n'y a rien de cher comme les jeunes mères... la tendresse maternelle a tant de caprices... Quant à toi, ma petite Joséphine... tu n'as malheureusement pas de caprices.

JOSÉPHINE, *avec pruderie*. Que voulez-vous dire?

DALOGNY. Je dis que tu es la femme de chambre la plus gentille... la plus piquante... et que, si tu voulais m'aimer, encore un peu plus que tu ne fais...

JOSÉPHINE, *très-haut, pour être entendue* tout...
de Théophile. Mais je ne vous aime pas du

DALOGNY. Laisse donc... tu le dis aujourd'hui...

JOSÉPHINE. Je le dis toujours...

DALOGNY. Jusqu'à présent... mais ça ne durera pas... tu sais, mon enfant, que je t'ai promis une dot... si tu restais sage....

JOSÉPHINE, *poussant la table vers la porte à droite*. Et vous savez mieux que personne si je la mérite.

DALOGNY. C'est selon!..

JOSÉPHINE. Comment, monsieur.. c'est selon!..

DALOGNY. Eh! oui, sans doute...

JOSÉPHINE, *à part*. S'il pouvait s'esquiver...

DALOGNY. Mais que diable as-tu donc à repousser toujours cette table vers la porte?.. on ne pourra plus entrer... ni sortir!.. viens ici, écoute-moi... tu sais, Joséphine, que j'aime les mœurs... surtout dans mes domestiques... et je n'entends pas que per-

sonne ici à l'office te fasse les doux yeux...

JOSÉPHINE. Et qui donc oserait se permettre?...

DALOGNY. Anatole, mon dernier chasseur, que j'ai renvoyé à cause de ça...

JOSÉPHINE. Fi donc!.. je vous jure bien que vous vous êtes trompé!..

DALOGNY. C'est possible... mais dorénavant... je ne veux plus chez moi de jeunes gens... à tournure... ces gaillards-là font du tort à une maison... souvent on les confondrait avec les maîtres... si ce n'étaient les gants jaunes... il n'y a plus maintenant que les gants jaunes qui établissent quelque hiérarchie dans la civilisation!.. (*Otant ses gants.*) ôtez-les... tout est nivelé... confondu... c'est ce que je disais tout-à-l'heure au café Tortoni... Pour en revenir à toi... ma petite Joséphine... dont je connais les principes, nous n'aurons ici que des vieux comme Dumont, le valet de chambre.. ou des gens de la seconde jeunesse.. quarante-cinq à cinquante ans..

JOSÉPHINE, *à part.* Ce pauvre Théophile..

DALOGNY. Et si tu continues à être bien sage... je tiendrai ma parole... je te donnerai une belle dot... cinq à six mille francs..

JOSÉPHINE. Vraiment!..

DALOGNY. A une condition...

JOSÉPHINE. Laquelle?..

DALOGNY. C'est que tu ne te marieras pas...

JOSÉPHINE. Eh bien! par exemple...

DALOGNY. Dans ton intérêt.. parce qu'une femme de chambre qui est... demoiselle, c'est mieux... c'est meilleur genre.. mademoiselle Joséphine.. c'est distingué... mais Mme Dumont... ou madame Dubois.. c'est bourgeois... c'est rue St.-Denis... moi, je n'en voudrais pas... ni ma femme non plus... mais, en revanche, ma chère enfant, tu trouveras dans l'affection de tes maîtres des dédommagemens...

JOSÉPHINE. Vous croyez...

DALOGNY. Et pour te le prouver (*lui montrant un paquet qu'il a posé sur une chaise en entrant*), tiens!.. voilà...

AIR *Vaudeville de l'Apothicaire.*

Une robe en soie...

JOSÉPHINE, *ouvrant le paquet.*

Oui, vraiment!

DALOGNY.

Récompensant ton zèle habile,
Pour toi je viens, ma chère enfant,
D'aller l'acheter chez Delille.

JOSÉPHINE.

Eh mais, c'est du satin lilas...
(*A part, avec finesse.*)
Lorsque nous irons par la ville,
Et qu'il me donnera le bras,
Ça fera plaisir à Théophile.

DALOGNY.

(*Même air.*)

Mets aussi cette bague-là
A ton doigt, petite sournoise!

JOSÉPHINE.

Non, non, monsieur, qu'est-c' qu'on dira?
(*Regardant.*)
C'est, je le crois, une turquoise.

DALOGNY.

Avec des brillans.

JOSÉPHINE.

C'est divin!

DALOGNY.

A ma volonté sois docile.
(*Il lui met l'anneau au doigt.*)

JOSÉPHINE, *à part*

Quand il me baisera la main,
Ça f'ra plaisir à Théophile.

DALOGNY. Et si tu trouves que c'est trop... tu me devras du retour.. et je ne te demande pour cela... que de m'écouter un peu...

JOSÉPHINE, *se défendant avec embarras, et regardant toujours du côté de la table.* Y pensez-vous?.. un homme établi...

DALOGNY. Qu'est-ce que ça fait?..

JOSÉPHINE. Un agent de change...

DALOGNY. Raison de plus...

JOSÉPHINE. Qui a une si jolie femme...

DALOGNY. Bah!.. une femme qui nourrit... et à qui l'on ne peut jamais adresser la parole sans qu'elle ne vous réponde par des phrases sur l'amour maternel... c'est ennuyeux... et puis, et cœtera... aussi j'y suis décidé, je fais venir une nourrice..

JOSÉPHINE. Est-il possible?..

DALOGNY. Qui m'est recommandée par Gervault, mon fermier de Poissy...

JOSÉPHINE. Et madame y consentira-t-elle?..

DALOGNY. Il le faudra bien...

HORTENSE, *dans la coulisse.* Ah. c'est affreux... c'est tyrannique...

DALOGNY. Tais-toi, la voici.

JOSÉPHINE, *repoussant encore la table près de la porte à droite.* Aura-t-il eu l'esprit de sortir par l'escalier?.. Je n'ose pas y regarder...

SCENE IV.

JOSÉPHINE, DALOGNY, HORTENSE.

HORTENSE, *une lettre à la main.* Par exemple!.. c'est ce que nous verrons..

DALOGNY. Eh! mon Dieu, madame, qu'y a-t-il donc?..

HORTENSE. Ce qu'il y a, monsieur.. sans m'en prévenir... sans me consulter... une mesure pareille... cette lettre de Gervault, votre fermier.

DALOGNY. Vous avez lu une lettre qui m'est adressée?..

HORTENSE. Pourquoi pas?.. vous lisez bien les miennes... témoin celle d'hier... qui était d'un jeune clerc de notaire... un billet sans conséquence...

DALOGNY. Si on veut...

HORTENSE. Oui, si on veut mal l'interpréter... tandis que celui-ci... c'est clair.. c'est évident... Gervault s'excuse de ne vous avoir pas encore envoyé la nourrice que vous lui avez demandée... une nourrice... ici... et pourquoi, s'il vous plaît?

DALOGNY. Dans votre intérêt... chère amie... dans l'intérêt de votre santé...

HORTENSE. Me séparer de mon fils...

DALOGNY. Je crains que cela ne vous fatigue...

HORTENSE. Et la nature, monsieur?..

DALOGNY. Et les bals de l'Opéra... dont vous ne pouvez vous priver... croyez-vous qu'ils soient aussi dans la nature?..

HORTENSE. Certainement... car on me recommande la distraction, le plaisir... on me recommande d'éviter les contrariétés et l'ennui... et vous êtes toujours là... en opposition avec l'ordonnance du médecin.. (*Pleurant.*) Vouloir confier mes enfans... à une inconnue... à une femme salariée...

DALOGNY. Une femme salariée qui se lève tous les jours à sept heures du matin, et se couche à huit heures du soir... est préférable à une jeune mère qui va toutes les nuits dans le monde ou au spectacle...

AIR : *Que d'établissemens nouveaux.*

Moi, du moins, tel est mon avis...

HORTENSE.

Vraiment, j'étouffe de colère!
Vous allez livrer votre fils
Entre les mains d'une étrangère.
Plus tard, on veut que cet enfant
Aime ses parens, les chérisse...

DALOGNY.

Oui...
Quand il saura qu'exactement
Ils payaient les mois de nourrice.

HORTENSE. Et vous croyez que je le souffrirai... que je me laisserai déshériter de mes droits...

DALOGNY. Voilà des phrases... du Jean-Jacques tout pur... j'en ai trouvé l'autre jour un volume sur votre toilette...

JOSÉPHINE, *qui est passée près du berceau à gauche, et qui s'y est assise.* Ce livre que madame lit tous les matins pendant qu'on la coiffe...

HORTENSE. Oui, monsieur.. un homme admirable...

DALOGNY. Dans sa prose... mais non dans sa conduite.

HORTENSE. Il entendait l'éducation des enfans... celui-là...

DALOGNY. C'est pour cela qu'il mettait les siens aux Enfans-Trouvés... moi, qui ne suis pas encore un aussi grand philosophe... je me contente de les mettre en nourrice...

HORTENSE. Il faut mon consentement...

DALOGNY. Et vous le donnerez... car nous partons d'ici à quinze jours... nous avons un voyage à faire pour la succession de votre oncle...

HORTENSE. Vous le ferez seul...

DALOGNY. Non pas...

HORTENSE. Je resterai à Paris...

DALOGNY. A merveille... voilà ce que vous désirez... pour rester au milieu de vos adorateurs... dont rien ne gênerait les hommages... pour recevoir.... ce jeune clerc de notaire...

HORTENSE. Monsieur Melval...

DALOGNY. Qui vous demandait hier un rendez-vous?

HORTENSE. Pour affaire...

DALOGNY. Affaire de cœur, car il vous aime...

HORTENSE. Il ne me l'a jamais dit...

DALOGNY. Eh bien! il me l'a dit à moi.. au dernier bal de l'Opéra... il était masqué... moi aussi... il m'a pris pour un de ses amis... et m'a fait confidence de son amour pour vous... il n'attendait, disait-il, qu'un moment pour le déclarer...

HORTENSE. Vraiment... Eh bien! je l'ignorais... entièrement, c'est vous qui me l'apprenez...

DALOGNY. Dieu!... quelle maladresse!.. Raison de plus pour vous emmener avec moi... et je ne peux pas vous emmener, tant que vous serez nourrice...

HORTENSE. Et voilà pourquoi vous avez demandé une nourrice... par jalousie...

DALOGNY. Jalousie ou non... il faudra bien la prendre dès qu'elle viendra...

HORTENSE. Mais, elle ne viendra pas... car Gervault dit qu'elle a été indisposée sérieusement...

DALOGNY. Eh bien! on en aura une autre, quand on devrait la prendre rue Sainte-Apolline, au bureau des nourrices.

HORTENSE. Quelle horreur!..

DALOGNY. La plus belle des institutions

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmans.*

A l'abri de l'autorité,
De lois sages et protectrices,
Apprenez que l'humanité
Créa le bureau des nourrices;
Et son succès toujours constant
Sur son antiquité se fonde...
Car c'est un établissement
Qui remonte au berceau du monde.

SCENE V.

DALOGNY, DUMONT, HORTENSE, JOSÉPHINE, *au berceau**.

DUMONT. Ah! monsieur... monsieur, la voilà!

DALOGNY. Qui donc?

DUMONT. Elle vous fera plaisir, rien qu'à la voir... un air si bien portant... et puis des embonpoints si distingués.

DALOGNY. Mais qui?..

DUMONT. Celle que vous attendiez... et que vous m'avez dit de recevoir...

HORTENSE. Et tu ne peux pas dire tout de suite?..

DUMONT. La nourrice...

DALOGNY. La nourrice... (*regardant Hortense avec satisfaction*) il n'y a plus à s'en dédire.

SCENE VI.

LES MÊMES, THÉOPHILE, *en nourrice, entrant; Dumont montre à Théophile Dalogny; Théophile s'avance et fait la révérence; il porte un petit paquet sous le bras gauche.*

JOSÉPHINE, *à part*. Dieu! Théophile!..

THÉOPHILE.

AIR : *Jeunes beautés, charmantes demoiselles.*

C'est le bourgeois, sort touchant et propice!
Mon cher monsieur, je débarque à l'instant;
Je viens ici pour être la nourrice,
A ce qu'on dit, d'un jeune et bel enfant.
Que de succès, et comme
Plus tard l'enfant plaira,
S'il est aussi bel homme
Que monsieur son papa.

ENSEMBLE, *à part*.

DALOGNY.

Ma foi, cette nourrice
A l'air très-bien portant;
Ma femme est au supplice,
Et je suis triomphant.

JOSÉPHINE.

Théophile en nourrice!
Quel projet imprudent!..
Quand je suis au supplice,
Il a l'air triomphant.

HORTENSE.

Voici cette nourrice,
Comment faire à présent?
Ah! je suis au supplice,
Et monsieur triomphant.

THÉOPHILE.

Sort touchant et propice!
Je débarque à l'instant,
Pour être la nourrice
De cet aimable enfant.

DUMONT.

Sort touchant et propice!
La voici, c'est charmant!
Cette belle nourrice
A l'air très-bien portant.

* Dalogny, Dumont, à la table, Hortense, Joséphine.

(*Sur la ritournelle, Théophile fait des révérences à tout le monde. Hortense lui tourne le dos avec colère, ainsi que Joséphine. Théophile donne son paquet à Dumont, qui le dépose sur le buffet et sort.*)

DALOGNY. Et Gervault qui nous écrivait que vous étiez indisposée... cela va donc mieux?...

THÉOPHILE. Beaucoup mieux, et je me suis mise en route sur-le-champ *.

DALOGNL, *à Hortense*. J'espère, madame, que mon fermier Gervault ne nous a pas trompés, et qu'il nous a envoyé là une belle et bonne nourrice.

HORTENSE. C'est ce qu'on verra...

JOSÉPHINE. Je suis de l'avis de madame.. on ne peut pas sans imprudence... admettre ainsi...

HORTENSE. Joséphine a raison...

DALOGNY. De quoi se mêle-t-elle?..

THÉOPHILE. Je pense, en effet, qu'en fait de ça, mademoiselle ne peut pas s'y connaître... et à moins qu'elle n'ait des raisons particulières de vouloir m'éloigner...

JOSÉPHINE. Moi?..

THÉOPHILE. Je sais bien que dans les maisons les femmes de chambre en veulent aux nourrices... ce sont des vrais souffre-douleur... (*pleurant*) et il est bien fastidieux, quand on vient donner l'existence à ses maîtres... de penser qu'on en aura une si pénible...

DALOGNY. Allons, allons... calmez-vous.

THÉOPHILE. J'en ai tant éprouvé des vexations domestiques... car, Dieu merci... je sais ce que c'est que la nourriture...

DALOGNY. Ce n'est donc pas votre premier enfant?..

THÉOPHILE. J'en ai eu cinq... un clinquailler... un substitut... un colonel... un pair de France... et un épicier...

DALOGNY. Vous voyez qu'elle est au fait.

THÉOPHILE. Et qu'il est doux, quelques années plus tard, de se dire, en voyant passer un magistrat ou un capitaine de gendarmerie... j'ai tenu dans mes bras, j'ai élevé, nourri, fouetté... ces gaillards-là!... ce sont les jouissances de l'ame... celles de la nourrice... et il faut bien qu'elle ait quelque dédommagement... car, quoiqu'elle possède un cœur et quelquefois un mari... son état lui impose une tenue bien sévère; je ne dis pas ça pour moi... je vivrais sans penser à rien... tout le monde vous le dira.

DALOGNY. Je n'en doute pas... et votre nom...

* Cette première scène doit être jouée, par Théophile, avec la voix de femme, la volubilité et le tâtillonnage d'une nourrice.

THÉOPHILE. Marie-Madelaine...

DALOGNY. Gervault m'avait dit Mittonneau...

THÉOPHILE. Marie-Madelaine, femme Mittonneau, M. Mittonneau, à Poissy, préposé aux bestiaux... employé à l'administration des bêtes à cornes... et, quoi qu'en disent les malins de l'endroit... il n'y a pas lieu de le confondre avec ses administrés.. parce que je suis connue, et lui aussi, et ce matin, quand il m'a embrassée en me mettant en coucou...

DALOGNY. En coucou?...

THÉOPHILE. Oui, monsieur... une voiture bien dure... pour la pudeur... surtout quand elle est sur la première banquette, et qu'on est dans une société de marchands de bœufs... il n'y a rien de leste comme le marchand de bœufs... je dis leste dans ses propos... parce que vous sentez bien...

DALOGNY. Cela va sans dire... eh bien! madame Mittonneau, dès aujourd'hui vous voilà de la maison...

JOSÉPHINE, *à part.* Ah! mon Dieu!..

HORTENSE. Pas encore... il n'est pas dit que cette nourrice-là me convienne... je veux avoir l'avis de mon médecin... et c'est d'après son rapport...

THÉOPHILE, *à part, avec sa voix d'homme.* Eh bien! par exemple!..

DALOGNY. Un jeune médecin, qui vous est tout dévoué, et qui dira tout ce que vous voudrez... mais je ferai venir aussi le mien... un vieux.

JOSÉPHINE. Deux médecins!..

DALOGNY. Et je m'en rapporterai à son examen... qui ne peut être que favorable à Mme Mitonneau... si j'en crois les apparences... et d'ici là j'exige qu'elle entre en fonctions sur-le-champ... Allons, nourrice, vous m'avez entendu... prenez l'enfant....

HORTENSE. Je m'y oppose...

JOSÉPHINE *. Madame fait bien...

HORTENSE. Je veux avant tout parler à cette nourrice... (*A part.*) Si après cela elle persiste, nous verrons. (*Haut.*) Votre tyrannie n'ira pas, j'espère, jusqu'à me refuser cette satisfaction.

DALOGNY.

AIR : *Lestocq.*

Madame le désire,
Son désir est le mien;
Cela doit me suffire :
J'accorde l'entretien.

THÉOPHILE, *à Joséphine* **.

Elle exige qu'il sorte;
J'imagine que c'est...

JOSÉPHINE, *à Théophile.*

Pour vous mettre à la porte,
Et ce sera bien fait.

TOUS.

THÉOPHILE.

Le mari se retire,
Son désir est le sien;
Que va t-elle me dire?
Je crains cet entretien.

HORTENSE.

Mon époux se retire,
Et consent, c'est fort bien,
Cela doit me suffire :
J'aurai mon entretien.

(*Dalogny sort par le fond, et Joséphine par la porte de droite, qui conduit dans la chambre d'Hortense. Théophile va au berceau.*)

* Dalogny, Hortense, Joséphine, Théophile, à la barcelonnette.

** Dalogny, Hortense, Joséphine, Théophile.

SCENE VII.

HORTENSE, THÉOPHILE.

HORTENSE. Approchez, madame Mitonneau... et, dans votre intérêt, écoutez bien ce que je m'en vais vous dire...

THÉOPHILE. Oui, madame...

HORTENSE. Je vous déclare d'abord que je ne veux pas de vous...

THÉOPHILE. Madame est bien bonne.

HORTENSE. Et tant que vous resterez dans cette maison... je m'arrangerai pour que vous y soyez si mal, que, d'ici à quelques jours, c'est vous-même qui demanderez votre congé...

THÉOPHILE. Je ne le demanderai pas...

HORTENSE. Et pourquoi?

THÉOPHILE. Parce que je serai ici à merveille...

HORTENSE. C'est ce que nous verrons; et, pour commencer, s'il vous arrive seulement de toucher mon enfant... je vous fais jeter par la fenêtre...

THÉOPHILE. Vous voulez donc l'allaiter vous-même?

HORTENSE. Oui, certes!.. par amour maternel!.. et par obstination.

THÉOPHILE. Et vous ne voulez pas que je le nourrisse?..

HORTENSE. Jamais...

THÉOPHILE. Eh bien! calmez-vous... c'est aussi mon intention...

HORTENSE. Que dites-vous?

THÉOPHILE. Je ne lui donnerai pas une goutte de lait...

HORTENSE. Est-il possible?..

THÉOPHILE. Je le jure, et vous pouvez vous en rapporter à moi... Marie-Madelaine, femme Mittonneau... qui ai toujours été du parti des femmes contre les maris... dans les ménages, il ne s'agit que de s'entendre pour que les hommes n'y voient rien.

HORTENSE, *riant.* Vraiment!.. c'est ainsi à Poissy?..

THÉOPHILE. Et aussi à Paris... vous sentez bien que vous auriez beau faire... le bourgeois d'ici voudrait toujours avoir une nourrice... il est buté... il est têtu... et, si vous me renvoyez, il en prendra une autre qui ne s'arrangera pas avec vous... qui voudra y mettre du sien... qui voudra, en un mot, exercer ses fonctions de nourrice... tandis que, moi, je n'y tiens pas du tout... je ne tiens qu'à vous plaire...

HORTENSE, *le cajolant*. Cette chère madame Mitonneau...

THÉOPHILE. Je ne tiens qu'à vous obéir; car, moi, je n'ai pas de volontés.

HORTENSE. En vérité!..

THÉOPHILE. Je vous disais bien que je n'étais pas une femme comme une autre.

HORTENSE. Je le vois maintenant... mais comment ferons-nous?..

THÉOPHILE. Rien de plus simple... quand l'enfant criera, je vous le porterai en secret... en cachette... par ce moyen vous aurez chez vous une nourrice...

HORTENSE. Qui ne nourrira pas...

THÉOPHILE. Et moi j'aurai une place...

HORTENSE. Que je remplirai...

THÉOPHILE. Et dont je toucherai les appointemens.

HORTENSE, *souriant*. Ça se voit quelquefois... et puis le bonheur d'attraper mon mari... de déjouer sa tyrannie... et, quand je me serai bien moquée de lui... de le lui apprendre dans quelque temps...

THÉOPHILE. Dans bien long-temps...

HORTENSE. Tu as raison... ce sera charmant... et tu ne me quitteras pas.... tu resteras ici... auprès de moi... et si tu es discrète...

THÉOPHILE. Si je le serai!.. comptez sur moi...

HORTENSE.

AIR *d'une Nuit au château.*

J'y compte, et te rends justice :
Je puis me fier à toi.
Faisons donc la paix, nourrice,
Et, d'abord, embrasse-moi.
(*Elle l'embrasse.*)

SCENE VIII.

JOSÉPHINE, HORTENSE, DALOGNY, THÉOPHILE.

JOSÉPHINE.

Que vois-je!.. et que signifie?

THÉOPHILE.

Ça signifie, en deux mots,
Que madame m'apprécie
Et sait tout ce que je vaux.

CHOEUR.

DALOGNY.

Maintenant, docile et sage,
Elle fait ma volonté;
Il faut savoir, en ménage,
Montrer de la fermeté.

TOUS.

Maintenant, docile et sage,
Elle fait } sa volonté.
Je ferai }

JOSÉPHINE. Je n'en puis revenir, car enfin ce que madame disait tout-à-l'heure...

HORTENSE. J'ai changé d'idée... j'avais des préventions que je n'ai plus... car je suis persuadée maintenant que c'est la nourrice qu'il me faut.

JOSÉPHINE. Madame en est bien sûre?

HORTENSE. Certainement... une fille honnête, en qui l'on peut avoir toute confiance...

JOSÉPHINE. Mais les qualités essentielles...

HORTENSE. Elle a de très-bon lait.

JOSÉPHINE. Si le petit n'a que ça pour déjeuner...

HORTENSE. Elle vient de lui en donner devant moi...

JOSÉPHINE, *stupéfaite*. Devant vous?..

HORTENSE. Et pourquoi pas?.. d'où vient votre étonnement?...

THÉOPHILE. C'est vrai!.. qu'est-ce qu'elle a donc cette petite femme de chambre?

JOSÉPHINE, *de même*. Devant vous?

DALOGNY. Et le petit gaillard?...

THÉOPHILE. L'a trouvé excellent.

HORTENSE. Aussi, nourrice, j'ajouterai aux gages que vous donnait mon mari... et je veux de plus vous faire présent d'une robe... tu sais, Joséphine, ma grande douillette qui était deux fois trop large?

JOSÉPHINE. Ça ne lui ira jamais...

HORTENSE. Vous la lui essaierez tout-à-l'heure...

JOSÉPHINE. Moi, madame?.. par exemple... c'est trop fort...

HORTENSE. Et pourquoi donc?.. j'entends qu'on la serve ici comme moi-même... qu'on soit à ses ordres...

THÉOPHILE. Vous l'entendez.... mais parce qu'on n'est qu'une paysanne... les femmes de chambre vous traitent toujours du haut de leur grandeur.... apprenez, mamzelle, que ce n'est pas le tablier de percale qui fait le sentiment!.. (*pleurant.*) et qu'il est bien dur d'avoir à digérer des humiliations comme celles-là...

DALOGNY. Allons, nourrice...

THÉOPHILE. Surtout avec des si bons maîtres... et si les domestiques étaient comme eux... je ne pleurerais pas comme en ce moment toutes les larmes de mon corps...

HORTENSE. Allons, voilà qu'elle sanglote...

THÉOPHILE. Mais je vois que mamzelle Joséphine est un mauvais cœur, qui n'aime pas son jeune maître...

JOSÉPHINE. Moi!..

THÉOPHILE. Et qui n'm'aime pas non plus... oui, mamzelle, vous n' m'aimez pas... et vous m'en voulez toujours...

DALOGNY. Je vous assure que non...

HORTENSE. Joséphine est une bonne fille qui n'a pas de rancune.

THÉOPHILE. Eh bien! si c'est vrai, qu'elle me le prouve... en venant m'embrasser.

JOSÉPHINE. Eh bien! par exemple...

THÉOPHILE. Vous l'entendez... elle est plus fière que madame...

HORTENSE. Elle a raison.

DALOGNY.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

La pauvre femme est sensible et très-bonne;
Embrassez-la... pour arrêter ses pleurs...

JOSÉPHINE.

Monsieur, je crois qu'il faut d'une personne
Apprécier la conduite et les mœurs,
Pour accorder de semblables faveurs.

DALOGNY.

Bon! une femme...

HORTENSE.

Ah! c'est fierté peut-être?...

JOSÉPHINE.

Il faut savoir...

DALOGNY.

De pudeur quel excès!
Mais c'est pousser la pudeur à l'excès!

HORTENSE.

Moi, je l'embrasse enfin sans la connaître.

JOSÉPHINE, *à part.*

Je n'l'embrasse pas, parc' que j'la connais.

DALOGNY. Je l'exige...

JOSÉPHINE. Dès que c'est monsieur qui l'ordonne.

(Elle va à Théophile, qu'elle embrasse.)

THÉOPHILE. A la bonne heure... (*Joséphine s'éloigne.*) L'autre joue...

DALOGNY, *la ramenant à Théophile.* Allons donc *.

THÉOPHILE. On a bien de la peine... et encore... quelle mauvaise grâce!.. tandis que moi (*l'embrassant vivement*), c'est de bon cœur.

DALOGNY. Allons! que tout soit oublié... et surtout plus de disputes... Où placerez-vous la nourrice?...

HORTENSE. Il n'y a qu'une chambre... celle de Joséphine...

JOSÉPHINE. Non, madame... je ne veux pas...

HORTENSE. Et pourquoi?..

* Hortense, Dalogny, Joséphine, Théophile.

JOSÉPHINE. Pourquoi?.. parce qu'enfin... moi, je n'aime pas à être deux...

THÉOPHILE. Est-elle chipie et désagréable!.. fi!.. fi!.. mamzelle... vous devriez rougir d'être comme ça...

JOSÉPHINE. Mais... si vous saviez...

HORTENSE. Je sais que, quand on est bonne camarade...

DALOGNY. On se gêne un peu...

THÉOPHILE. Voilà... c'est ce que je voulais dire...

JOSÉPHINE. Faut-il être effronté...

THÉOPHILE. Moi, effrontée?.. vous l'entendez... elle m'appelle effrontée... et vous êtes témoins que je ne lui disais rien...

JOSÉPHINE. Mais, encore une fois...

HORTENSE. Silence... et que ce ne soit pas toujours à recommencer... elle logera près de moi, dans ma chambre... avec mon fils... je l'aime mieux...

JOSÉPHINE. Mais, madame... ça ne se peut pas!

HORTENSE. Et comment cela?...

DALOGNY. Qu'est-ce qui lui prend?...

THÉOPHILE. Et de quoi se mêle-t-elle...

DALOGNY. Silence! encore une fois... car vous venez d'éveiller le petit... et, de peur qu'il ne crie... vite, nourrice...

THÉOPHILE. Quoi donc?..

DALOGNY. Prenez-le... et donnez-lui à téter...

THÉOPHILE. Il en sort...

DALOGNY. C'est égal...

JOSÉPHINE, *avec ironie.* Quand on a tant de lait, et de si bon lait, ça ne doit rien coûter.

THÉOPHILE. Certainement... ça ne me coûte rien, mamzelle la mauvaise langue... et ce pauvre petit... (*Il va au berceau; Dalogny et Joséphine l'y suivent.*) (*Prêt à défaire son corset et regardant Dalogny.*) Ah! je vous en prie, monsieur... si vous saviez comme je suis susceptible... au sujet de ça... voilà comme on est à Poissy... je ne peux pas souffrir qu'il y ait là un homme... ni même une femme...

DALOGNY. En vérité...

THÉOPHILE. Je suis comme le greffier d' Vaugirad... je n' peux rien faire quand on me regarde... et l'émotion m'ôterait mon lait...

HORTENSE. Elle a raison...

DALOGNY. Mais cependant...

HORTENSE. Mais allez donc, monsieur... mon fils va crier... moi, je rentre dans ma chambre...

DALOGNY. Et moi, dans mon cabinet...

(Il sort par le fond.)

HORTENSE. Vous aurez soin, Joséphine, de donner à déjeuner à la nourrice *.

* Joséphine, Hortense, Théophile.

THÉOPHILE. C'est vrai !.. je meurs de faim...

HORTENSE. Il y a là dans ce buffet ce qu'il lui faudra, et vous lui monterez du vin...

JOSÉPHINE. Est-ce que les nourrices en prennent ?..

THÉOPHILE. Certainement... je ne veux pas mettre d'eau dans mon lait... comme ça se pratique à Paris... et puis, à propos de lait... du café bien chaud... j'en prends tous les jours...

HORTENSE. Dites à Dumont de lui en monter.

JOSÉPHINE. Mais, madame...

HORTENSE. Allez donc... la nourrice attend.

JOSÉPHINE, *s'arrêtant*. C'est que j'aurais été bien aise de voir...

THÉOPHILE, *la contrefaisant*. Bien aise de voir...elle est toujours à répliquer, celle-là... et elle ne sait jamais obéir à ses maîtres... Dieu ! comme vous êtes mal servis ! (*Joséphine sort par le fond.*) Grâce au ciel, ils sont partis. Tenez, madame, prenez-le..

(Il retire l'enfant du berceau, et le donne à Hortense, qui rentre dans la chambre.)

SCENE IX.

THÉOPHILE, *seul, allant au buffet.*

Et maintenant que je n'ai plus rien sur les bras... songeons à moi... on se sert toujours mieux soi-même... d'abord, la table... et la nappe... Me voilà donc nourrice !

(Regardant le berceau.)

AIR *de la Fête du village voisin*

A ces petites créatures
Qui ne s'intéresserait pas?
Ces enfans sont si délicats !
Ils ont tous des ames si pures...
Mais il ne faut pas,
A ces petits gars,
Donner toujours des confitures ;
Et si le marmot
Criait un peu haut, } (*Bis.*)
(*Faisant le geste de fouetter.*)
Clic, clac, pan, pan, pan,
Je l'apaise à l'instant.
Mes bourgeois, bien que j'sois novice,
De moi bientôt fera grand cas ;
D'abord j'déteste les soldats,
Et je n'ai jamais de caprice.
Blessant la pudeur,
Si quelque farceur,
Dupe d'un embonpoint factice,
Osait approcher,
Et voulait toucher, } (*Bis.*)
(*faisant le geste de donner des coups de poing.*)
Pif, paf, pan, pan, pan,
Je l'assomme à l'instant.

(*Au moment de se mettre à table, il voit la porte à gauche qui s'entr'ouvre ; il court reprendre l'enfant que lui donne Hortense, et le remet dans son berceau.*)

Voilà qui va bien... et, puisque l'enfant a déjeuné... je puis bien à mon tour en faire autant... Eh bien !.. ce vin qui n'arrive pas... (*Il sonne.*) Je vous demande ce que fait cette petite Joséphine ?.. (*Il sonne encore.*) Eh ! la femme de chambre... femme de chambre !..

SCENE X.

THÉOPHILE, *à table*, JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE, *une bouteille à la main*. Eh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ? ne dirait-on pas que le feu est à la maison.

THÉOPHILE, *la bouche pleine*. Une pauvre nourrice qu'on laisse mourir de faim et de soif... et cet imbécille de Dumont qui ne m'apporte pas mon café !

JOSÉPHINE. Je n'en reviens pas encore...

THÉOPHILE. De ce que je suis installé dans la maison... Je vous l'avais dit, Joséphine.

JOSÉPHINE. Mais une pareille effronterie...

THÉOPHILE. Qu'est-ce que je risque ?.. d'être mis dehors... J'y étais déjà... et puis vous ne savez pas ce que c'est que l'ouvrier ébéniste... c'est presque un artiste... pour l'audace et les farces... les farces audacieuses... c'est mon genre... et quand on est amoureux comme je le suis...

JOSÉPHINE. Mais ce que vous avez dit à madame pour la gagner...

THÉOPHILE. C'est mon secret...

JOSÉPHINE. Et ce petit enfant... (*Le regardant.*) Ah ! mon Dieu, il vient de téter.

THÉOPHILE, *froidement*. Je vous ai dit, Joséphine, que l'amour rendait capable de tout.

JOSÉPHINE. Pas de ça...

THÉOPHILE. Je te dis que si... et je tenais à être de la maison pour ne pas vous perdre de vue... pour surveiller les desseins du bourgeois... maintenant je suis là, à table... mais tantôt j'étais dessous... j'ai tout entendu...

JOSÉPHINE.

AIR : *Ma belle est la belle des belles* *.

Tout le monde pouvait entendre.
Monsieur, quoique riche, opulent,
Est près des belles doux et tendre,
Et se montre toujours galant.
Vous voyez que rien ne lui coûte
Pour faire aux dames un présent ;
Malgré cela, si je l'écoute,
C'est qu'j'ne peux pas faire autrement.

* Ces deux couplets, ainsi que ceux de la scène III, doivent être chantés sur les airs indiqués dans la brochure.

THÉOPHILE. Est-ce bien vrai...

JOSÉPHINE.

Même air.

Vous, monsieur, jaloux et maussade,
Vous n'm'apportez jamais d'bouquets.
Si l'on m'regarde à la promenade,
Soudain vous ét's comme un croquet;
(*Théophile se lève.*)
Si j'danse deux fois avec le même,
Vous d'vn'ez tout pâle à l'instant;
Aussi, monsieur, si je vous aime,
C'est qu'j'ne peux pas faire autrement.

THÉOPHILE, *s'oubliant.* Ah! alors je suis le plus heureux des hommes...

SCENE XI.

LES MÊMES, DUMONT, *apportant une casserole de café; il est entré sur les derniers mots.*

DUMONT. Le plus heureux des hommes!.. qu'entends-je?

THÉOPHILE. Hein!.. qui vient là?.. cet imbécille de Dumont? qu'est-ce que c'est?..

(Théophile se remet à table, et Joséphine au berceau.)

DUMONT. Le café que je vous apporte...

THÉOPHILE. Vous êtes bien long... mon cher... et il faudra montrer plus de vivacité dans le service, ou je vous ferai mettre à la porte.

DUMONT, *à part.* C'est ce qu'on verra...

THÉOPHILE. Eh bien! c'est bon... laissez-nous!

DUMONT. Il n'y a pas besoin d'autre chose pour le service de la nourrice?..

THÉOPHILE, *buvant.* Non!.. voilà du bon café...

DUMONT. Il ne faudra pas disposer votre chambre?..

THÉOPHILE. C'est inutile... je loge dans celle de madame...

DUMONT. Celle de madame?...

JOSÉPHINE. C'est-à-dire...

THÉOPHILE. C'est convenu...

DUMONT, *à part.* C'est donc ça qu'il se trouve le plus heureux des hommes... je m'en vas le dire à monsieur... Adieu... la nourrice... adieu, ma brave femme...

SCENE XII.

THÉOPHILE, JOSÉPHINE.

THÉOPHILE, *se levant.* Qu'est-ce qu'il a donc ce grand-là... avec son air sournois?..

JOSÉPHINE. Je crains qu'il n'ait entendu quelque chose...

THÉOPHILE. Rien du tout... Ces gens-là sont bêtes de naissance et de nature... ça n'est pas comme les artistes et les ébénistes, qui ont tous de l'esprit.

JOSÉPHINE. Je crains que vous n'en ayez trop... et je ne vous laisserai pas ainsi dans la chambre de madame...

THÉOPHILE. Est-il possible!.. de la jalousie... ah! quel plaisir vous me faites, Joséphine!.. j'adore les femmes jalouses; et vous me donneriez un coup de poignard, que vous ne me causeriez pas plus de satisfaction qu'en ce moment... mais rassurez-vous... Je demanderai que vous soyez là...

JOSÉPHINE. Eh bien! par exemple...

THÉOPHILE. On n'a rien à me refuser... une nourrice est la maîtresse de la maison... on est obligé de contenter tous ses caprices et toutes ses fantaisies... c'est le beau de la position... ça vaut bien mieux que d'être chasseur, comme je le voulais ce matin...

JOSÉPHINE. Mais enfin... ça ne peut pas durer.

THÉOPHILE. Je sais bien, Joséphine, que vous ne pouvez pas épouser une nourrice... Je ne le voudrais pas non plus... mais M. Dalogny vous a promis une dot de six mille francs.

JOSÉPHINE. A condition que je ne me marierais pas.

THÉOPHILE. Et si, d'ici à quelques jours, en profitant des avantages de ma position, je m'arrangeais pour que vous eussiez la dot et le mari?..

JOSÉPHINE. Vraiment...

THÉOPHILE. A condition que le mari serait moi... que cette jolie main m'appartiendrait... à moi tout seul...

JOSÉPHINE, *baissant les yeux.* Cela va sans dire, monsieur Théophile.

THÉOPHILE. Et que cette bague en turquoise... qui vient de monsieur...

JOSÉPHINE. Est-ce que j'y tiens?..

THÉOPHILE. Je m'en empare...

JOSÉPHINE. Silence!.. C'est lui... comme il a l'air rêveur!..

(Théophile se remet à table, et Joséphine au berceau.)

SCENE XIII.

THEOPHILE, JOSÉPHINE, DALOGNY.

DALOGNY. Qu'est-ce que Dumont est venu me raconter?.. il prétend que cette nourrice... allons, je saurai la vérité!.. c'est elle!.. Approchez, madame Mitonneau... approchez... que l'on vous regarde un peu... eh bien! qu'avez-vous donc à baisser les yeux?..

(Théophile se lève.)

THÉOPHILE. C'est que naturellement quand un homme me regarde en face...

DALOGNY. Comme elle se trouble!.. est-ce que Dumont aurait raison?.. (*Haut.*) Laissez-nous, Joséphine... laissez-nous..

JOSÉPHINE. Qu'est-ce que ça veut dire?

DALOGNY. Préviens Lafleur et Petit-Jean de se tenir dans la cour avec deux bons gourdins, et d'attendre mes ordres...

JOSÉPHINE. Il est reconnu... et impossible de le prévenir... J'y vais, monsieur...

(Elle sort en faisant à Théophile le geste de donner des coups de bâton.)

SCENE XIV.

THÉOPHILE, DALOGNY.

DALOGNY. Savez-vous, madame Mitonneau, ce qu'on vient de m'apprendre, et ce que j'ai peine encore à croire?..

THÉOPHILE. C'est donc quelque chose de bien terrible?

DALOGNY. Vous allez en juger... on m'a parlé de ruse et de déguisement pour s'introduire chez moi... (*A part.*) Elle se déconcerte...

THÉOPHILE. Est-il Dieu possible!.. c'est sans doute des voleurs... j'ai toujours eu une peur des voleurs, quoique malheureusement il n'y ait chez nous rien à prendre... Il faut faire sa déclaration... il faut prévenir le commissaire...

(Il veut sortir.)

DALOGNY, *le retenant.* Rassurez-vous... ce n'est pas un voleur...

THÉOPHILE. Et quoi qu'c'est donc *?

DALOGNY. Un amoureux.

THÉOPHILE. Un amoureux pour moi?..

DALOGNY. Eh! non, morbleu!.. un jeune homme... un beau jeune homme... que je ne connais pas, mais qui plusieurs fois a tenté sans succès de se présenter chez moi... et qui en désespoir de cause... aura pris un dernier moyen qui ne lui réussira pas...

THÉOPHILE. Voyez-vous ça!..

DALOGNY. Car mon intention est de le jeter par la fenêtre dans ma cour... où mes gens l'attendent pour le bâtonner.

THÉOPHILE. Permettez...

DALOGNY. A moins qu'il n'aime mieux se brûler la cervelle avec moi... vous m'entendez...

THÉOPHILE. Qu'est-ce que c'est que ces manières-là avec des personnes du sexe? et à qui parlez-vous donc, s'il vous plaît, monsieur?..

* Dalogny, Théophile.

DALOGNY, *à voix basse.* A vous, monsieur Melval... à vous, qui venez ici pour ma femme...

THÉOPHILE, *se rassurant.* Bonté de Dieu! quel amas de calomnies... moi, madame Mitonneau... me prendre pour un jeune homme... pour un beau jeune homme!... vous osez me le soutenir en face!..

DALOGNY. Silence, voici ma femme!

SCENE XV.

HORTENSE, DALOGNY, THÉOPHILE.

HORTENSE. Quel est ce bruit? qu'est-ce que ça signifie?..

THÉOPHILE. Que je ne puis rester ici davantage.

HORTENSE. Pourquoi donc?

DALOGNY. Eh! madame... vous savez mieux que personne ce qui en est... je ne veux ni bruit ni éclat... mais il ne faut pas croire que les agens de change ne voient rien... et puisqu'il faut vous parler clairement à tous les deux... vous voyez là...

SCENE XVI.

LES MÊMES, JOSÉPHINE, *puis* DUMONT.

JOSÉPHINE, *entrant par la porte du fond, et annonçant.* M. de Melval, un jeune clerc de notaire, veut parler à monsieur, pour affaire importante!..

DALOGNY, *stupéfait.* Hein!... qu'est-ce que ça veut dire?... M. de Melval... il est là?

JOSÉPHINE. Dans le salon.

HORTENSE. Mais allez donc, monsieur... allez-y... ou je vais le recevoir.

DALOGNY, *s'avançant vers la porte et regardant.* Oui, un jeune homme... c'est très-vrai!.. (*A part.*) Dieu! qu'est-ce que j'ai fait?.. et où diable avais-je la tête?.. (*A Théophile.*) Nourrice... ma chère nourrice, pas un mot de ce que je vous ai dit *.

THÉOPHILE. Comment, monsieur? me prendre pour...

DALOGNY. Silence... (*A part.*) Il y aurait là pour soixante mille francs de ridicule, et ma femme se moquerait de moi toute sa vie...

THÉOPHILE, *pleurant.* Après la manière dont vous m'avez traitée...

HORTENSE. Qu'est-ce donc?..

THÉOPHILE, *de même.* Je suis sûre que d'aujourd'hui je ne pourrai pas donner à téter... ni peut-être demain... ni après-demain.

* Joséphine, Théophile, Dalogny, Hortense.

DALOGNY. Eh bien! comme vous voudrez... qu'il ne soit plus question de cela... nous vous gardons ici, avec nous.

JOSÉPHINE, *étonnée*. Est-il possible?...

DALOGNY. Et pour vous faire oublier un mouvement d'humeur et de vivacité.. tenez (*lui donnant une bourse*), voilà une petite gratification...

JOSÉPHINE, *stupéfaite*. Je ne peux pas en revenir... on lui demande des excuses et on lui donne de l'argent.

THÉOPHILE. Oui, ma chère... parce que monsieur est un bon maître, qui reconnait ses torts.

DALOGNY. Ce n'est pas ma faute, c'est celle... (*apercevant Dumont qui entre*) c'est celle de cet imbécille de Dumont, qui vient me conter...

DUMONT. Quoi donc, monsieur?..

DALOGNY. Que diable! quand on écoute, il faut écouter mieux que ça... ou ne pas s'en mêler...

THÉOPHILE. Il y a des domestiques si gauches!..

DALOGNY. Si ça t'arrive encore... je finirai par te mettre à la porte.

THÉOPHILE. Vous ne feriez peut-être pas mal de commencer par-là.

DUMONT. Eh bien! par exemple, la nourrice... (*Présentant une lettre à Dalogny.*) C'est une lettre qui arrive de Poissy.

JOSÉPHINE *et* THÉOPHILE, *avec effroi*. De Poissy!...

THÉOPHILE , *à Dalogny*. Vous allez la lire?.. et ce monsieur qui vous attend....

HORTENSE. Que ça ne vous dérange pas, je vais le recevoir.

DALOGNY. Eh! non, madame... ce n'est pas la peine... Joséphine, faites-lui mes excuses... dites-lui qu'en ce moment... je ne puis... je ne suis pas disposé... mais tantôt... ce soir...

HORTENSE. Qu'il vienne dîner...

DALOGNY. Comment?..

HORTENSE. Puisqu'il a à vous parler d'affaires... et puis, vous lui devez bien une politesse pour l'avoir fait attendre ainsi...

DALOGNY, *qui pendant ce temps a décacheté la lettre*. Eh bien! soit... allez, Joséphine... (*Jetant les yeux sur la lettre avec un geste de surprise.*) Ah! mon Dieu!..

JOSÉPHINE, *revenant*. Qu'y a-t-il ?..

DALOGNY. Ça ne vous regarde pas... cela regarde Mme Mitonneau... allez où l'on vous dit...

JOSÉPHINE. Oui, monsieur...

(Elle sort.)

SCÈNE XVII.

THÉOPHILE, DALOGNY, HORTENSE; DUMONT, *à la table et rangeant.*

DALOGNY. C'est une seconde lettre de notre fermier Gervault... que vous connaissez...

THÉOPHILE. Certainement, un si brave homme!...

DUMONT. Un gros gaillard...

THÉOPHILE. Si frais... et si bien portant...

DALOGNY. Il n'en dit pas autant de vous, madame Mitonneau...

THÉOPHILE. Comment ça?..

DALOGNY, *lisant*. « Monsieur, j'ai mis
» hier la main à la plume pour avoir ce-
» lui de vous apprendre que la nourrice
» que j'avais retenue pour votre enfant
» était très-malade...

HORTENSE. Nous le savions.

DALOGNY, *lisant*. « Je vous écris de nou-
» veau, de peur de vous faire attendre, vu
» que ce matin cette pauvre Mme Miton-
» neau est morte. »

TOUS. Elle est morte!...

THÉOPHILE, *à part*. Quelle maladresse à elle!

DUMONT, *effrayé*. Vous êtes morte de ce matin!

THÉOPHILE. Dieu! que ce garçon-là est bête!

DALOGNY. C'est possible... Mais que dites-vous de cela, madame Mitonneau?

THÉOPHILE, *troublé*. Je dis, monsieur, que nous sommes tous mortels... et que ça aurait pu certainement m'arriver. Je vous le dirais d'abord... mais l'accueil que j'ai reçu de monsieur et de madame m'empêche de feindre plus long-temps... et puisqu'il faut tout vous avouer, la vérité est que je ne suis pas morte.

DALOGNY. La belle avance!.. mais qui êtes-vous?

HORTENSE. Comment êtes-vous venue ici?

THÉOPHILE. Par adresse, j'en conviens; parce que, moi, je ne sais pas mentir... et vous l'avez vu tout-à-l'heure, quand vous m'avez parlé de ruse et de déguisement, ça m'a toute renversée; mais le désir d'entrer dans une si bonne maison, avec de si bons maîtres dont j'avais entendu parler depuis si long-temps...

HORTENSE. Et par qui?

THÉOPHILE. Par... par Joséphine, votre femme-de-chambre, et ma parente.

DALOGNY. C'est votre parente?

THÉOPHILE. C'est ma propre sœur, rien que cela... sœur de mère.

DALOGNY. Est-il possible?

THÉOPHILE. Je suis du premier lit; nous sommes Bourguignottes toutes les deux; j'ai épousé un vigneron... qui ne fait rien, qu'un enfant tous les ans... aussi ma sœur m'écrivait souvent... : Si tu pouvais entrer nourrice chez madame... toi, qui as un si beau lait... c'est vrai... je l'ai superbe! et voilà comment il m'est venu l'idée de me présenter...

DALOGNY. Et Joséphine était du complot?

THÉOPHILE. Elle ne voulait pas d'abord, c'est la vérité... je suis venue malgré elle.

DALOGNY. Ce qui ne l'a pas empêchée de bien jouer son rôle... Fiez-vous donc après cela à ces petites filles et à leur innocence.

THÉOPHILE. Pour ce qui est de ça... je sais que monsieur y porte intérêt... et je peux en répondre comme de la mienne... car enfin, qu'on vienne de Poissy ou d'Auxerre, ça ne fait rien à la vertu, à la fidélité... il y en a dans tous les départemens... et madame sait bien quel est mon dévouement, et ce que je lui ai dit à ce sujet.

HORTENSE, *vivement*. Certainement, certainement... et je ne vois de blâmable là-dedans que le mystère.

THÉOPHILE. Il n'y en a plus.

DALOGNY. Sans doute; mais Joséphine n'en est pas moins coupable, et c'est avec elle que je veux avoir une explication.

(Il va pour sortir.)

THÉOPHILE., *le retenant*. Eh bien! non; je vous en prie; laissez-moi la prévenir, parce que, voyez-vous, cette enfant, la surprise, le saisissement... je la connais, elle en ferait une maladie... moi-même qui vous parle, j'en suis tout émue.

DALOGNY. Soyez tranquille, j'aurai des ménagemens; d'ailleurs, je lui dirai cela sans témoins... en tête-à-tete.

THÉOPHILE, *à part*. Ah! mon Dieu! comment le retenir? (*Haut.*) Monsieur, je vous en prie. (*A part.*) Une scène... il n'y a pas d'autre moyen. (*Haut.*) Je vous réponds que je ne me sens pas bien; toutes les émotions que j'ai eues aujourd'hui... un éblouissement... le lait qui me monte à la tête... soutenez-moi, je vous en prie.

(Il tombe dans les bras de Dalogny.)

DALOGNY. Eh bien! elle se trouve mal.. et dans mes bras encore... Dumont, viens donc à mon secours.

(Dumont aide Dalogny à déposer Théophile sur un fauteuil. Ce dernier remue les pieds et les mains comme s'il avait une attaque de nerfs.)

CHOEUR.

AIR *du Serment*.

Quel tourment! quel supplice!
J'en perdrai la raison.
L'enfer et la nourrice
Sont dans notre maison.

(*Hortense sonne.*)

SCENE XVIII.

LES MÊMES, JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE. Qu'avez-vous donc, madame? qu'y a-t-il?

HORTENSE. Une scène affreuse... votre sœur qui se trouve mal.

JOSÉPHINE, *étonnée*. Ma sœur?

DALOGNY. Eh oui! sans doute, votre sœur.

DALOGNY. Voyez-vous cette assurance?.. mais il est inutile de feindre.

HORTENSE. On nous a tout avoué.

JOSÉPHINE. Et qui donc?

DALOGNY. Madame Mitonneau.

JOSÉPHINE, *étonnée*. Elle vous a dit?...

HORTENSE. Elle est plus franche que vous... mais quand vous resterez là, immobile... allez donc... est-ce que vous la laisserez mourir?.. je vais la délacer.

JOSÉPHINE, *s'élançant*. Non, madame, non, je ne le souffrirai pas.

HORTENSE. Il n'y a cependent pas d'autres moyens.

DALOGNY, *prenant des ciseaux*. Eh! mon Dieu! que de façons! (*Il coupe d'un seul coup tous les laçets du corset.*) Allons, Dumont, aide-moi.

(Dumont et Dalogny tirent chacun un des bras du casaquin rembourré de Théophile, qui se sépare en deux, et laisse voir un habit boutonné, tandis que le corps, depuis la taille jusqu'aux pieds, reste couvert de la robe.)

TOUS. Dieu! qu'ai-je vu?

DUMONT. C'est là sa sœur?

DALOGNY. Mais, c'est un frère que cette sœur-là!

JOSÉPHINE, *se cachant la figure*. C'est fait de nous.

Théophile, qui s'est débarrassé du jupon, veut se sauver.)

DALOGNY, *courant après lui et le ramenant*. Non, non, vous ne sortirez pas, et je saurai décidément quel est ce gaillard-là *.

JOSÉPHINE. C'est Théophile.

THÉOPHILE. Un prétendu qui venait pour Joséphine.

DALOGNY. Un séducteur!

THÉOPHILE, *vivement*. Non, monsieur...

* Dumont, Théophile, Dalogny, Hortense, Joséphine.

au contraire... j'appelle un séducteur un homme marié qui glisserait au doigt d'une jeune fille une bague en cornaline ou en turquoise... comme celle-ci, par exemple, que j'ai là... voyez plutôt... mais je la garde, et ne la donnerais à ma fiancée qu'autant que monsieur me le permettrait.

DALOGNY. Moi !

THÉOPHILE. Oui, monsieur ; je sais que vous avez promis à Joséphine, si elle était sage, une dot de six mille francs ; j'espère qne vous me pardonnerez les torts que l'amour m'a fait commettre ; qui est-ce qui n'en a pas à se reprocher?... personne ; et si je racontais seulement à madame...

DALOGNY. C'est bon... c'est bon; plus d'explications ; en voilà déjà trop : il aura la dot.

THÉOPHILE. Et la femme?

JOSÉPHINE. Et la place de chasseur?

DALOGNY, *à Hortense*. Certainement... et puisqu'il a de l'ambition... il montera derrière votre voiture. (*Avec intention*.) Sa femme restera ici.

THÉOPHILE. Que de bontés

(Il salue avec son bonnet de femme, qu'il ôte, et va auprès de Joséphine.)

DALOGNY. Vous voyez que je pardonne. (*A part, regardant Joséphine.*) Mais il me le paiera.

HORTENSE. Surtout plus de nourrice... ça donne trop de mal.

DALOGNY. Non, madame... vous nourrirez votre premier.

THÉOPHILE. Et ma femme nourrira le second; car bientôt nous dirons dans notre ménage :

AIR *de l'Ave Maria.*

Do, do, l'enfant do,
Et ma seule espérance
Est que l'indulgence
Veill' près du berceau.

JOSÉPHINE, *au public.*

Lorsqu'ici vous plaire
Est notr' seul espoir,
Messieurs, au parterre
Ne dites pas ce soir :
Do, do, l'enfant do ;
Et, si quelqu'un sommeille,
Tâchez qu'on l'éveille
Avec un bravo.

TOUS.

Do, do, etc.

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

12

LE
COMTE DE CHAROLAIS,
OU
LES COUVREURS,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

MÊLÉE DE CHANTS,

PAR MM. PAUL DUPORT ET DE FORGES;

MUSIQUE NOUVELLE DE M. DE FLOTOW;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 29 NOVEMBRE 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LOUIS XV	M. Derval.
LE COMTE DE CHAROLAIS, prince du sang.	M. Germain.
Eustache BERLIGOY, couvreurs-plombiers.	M. A. Tousez.
Urbain PIERLOT, couvreurs-plombiers.	M. Faugères.
PÉGRIEL, concierge d'un pavillon appartenant au comte de Charolais.	M. Boutin.
GERBEAU, suisse d'un rendez-vous de chasse du roi, à Luciennes.	M. Sainville.
CAMUS, aubergiste à Rueil	M. Barthelemy
AUBRY, valet de chambre du comte de Charolais	M. Lhéritier.
FRITOT, garçon d'auberge	M. Galle.
UN COCHER DE FIACRE	M. Masson.
NICOLETTE, nièce de Pégriel et fiancée d'Urbain	Mme Dupuis.
Seigneurs de la suite du roi.	
Pages.	
Gens de la noce.	
Garçons d'auberge.	
Piqueurs.	
Valets.	

La scène se passe au premier acte à Rueil; au deuxième, chez le comte de Charolais; au troisième, à Luciennes.

ACTE PREMIER.

LA NOCE.

Le théâtre représente le jardin de la guinguette du Grand-Vainqueur à Rueil; à gauche du spectateur, la maison. La fenêtre du rez-de-chaussée, qui fait face au public est garnie de volailles, de pâtisseries et de divers comestibles. Au premier étage sont les cabinets de société. A droite, des arbres, et sur le premier plan, un but préparé pour le tir de l'arbalète. Au fond, un mur avec une petite porte de sortie donnant sur la route. Des bancs, des tables.

SCENE PREMIERE.

FRITOT, GARCONS *d'auberge*, *puis* CAMUS.

(Au lever du rideau, on entend un chœur très-bruyant dans un des cabinets de la guinguette, dont la fenêtre est ouverte.)

CHOEUR
DE BUVEURS.

Air *nouveau de* M. de Flotow, *ou air de la Salamandre* (2e acte).

Buvons, amis, et buvons frais,
Ici la folie
Nous convie;
D'un repas simple et sans apprêts
Notre gaîté fera les frais!
Buvons,
Rions,
Chantons.

FRITOT, *entrant suivi de plusieurs garçons d'auberge*. Quel sabbat! En voilà là-dedans qui s'amusent d'une fière force... Combien donc qu'ils sont?... (*En ce moment on entend les buveurs pousser des cris confus en choquant leurs verres, et un dindon rôti, lancé par la*

fenêtre, vient tomber sur la tête de Fritot.) Aie! aie! aie!... Qu'est-ce que c'est que ça?... dites donc, eh! là haut!... *(On lui lance un gigot.)* Oh! oh!... à la garde! à la garde!

(Tous les autres garçons rient.)

CHOEUR.

(Air précédent.)

BUVEURS, *dans l'intérieur.*

Buvons, amis, et buvons frais,
Ici, la folie
Nous convie;
D'un repas simple et sans apprêts
Notre gaîté fera les frais.
Buvons,
Rions,
Chantons.

GARÇONS D'AUBERGE.

Vit-on jamais pareils excès!
Dans leur folie,
Fort impolie,
Puisqu'ils nous gâtent nos effets,
Nous leur ferons payer les frais.
Allons,
Entrons,
Tapons.

(Pendant ce chœur, les gens qui sont dans le cabinet lancent par la fenêtre toutes sortes d'objets, bouteilles, plats, pain, etc.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, CAMUS* *sortant de la maison.*

CAMUS. Eh bien! eh bien!... à qui donc en avez-vous, vous autres?

FRITOT. Voyez, voyez, père Camus, c'est-il pas une abomination?... *(Criant.)* Scélérats de gueusards! allez... j'vas quérir la garde, et nous voirons!

CAMUS! Veux-tu te taire, malheureux!

FRITOT. Eh ben! pourquoi donc que je me gênerions!... regardez, regardez comme ils m'ont arrangé... et Blondin... et Thiroux... et chose... là-bas... nous en avons tretous... Ah! ah!...

TOUS LES GARÇONS, *examinant leurs vêtemens tachés.* Ah! ah!

FRITOT, *montrant une fenêtre.* C'est du N° 7 que c'est parti... faut leux y donner une pile!

LES GARÇONS. Oui, oui!

CAMUS, *avec effroi.* Arrêtez! arrêtez!...

FRITOT. Tiens! quoiqu'il a donc le père Camus?

CAMUS, *d'un air mystérieux.* Savez-vous ce qu'il y a au N° 7?

FRITOT. Des garçons tailleurs... ça ne peut être que des tailleurs.

CAMUS. On t'en donnera des tailleurs comme ça!

* Fritot, Camus.

FRITOT. A moins que ce ne soient des *perrutiers*... j'en ai reconnu un, toujours... le grand, qui a un habit de ratine grise, c'est un *perrutier* de Chatou.

CAMUS. Chut! plus bas, misérable, s'ils t'entendaient!...

FRITOT. Eh ben! après?... c'est p't'être des messieurs de la haute volée, vos gens du N° 7?... des êtres fort mal mis, qui viennent dîner au cabaret, à Rueil, qui boivent du vin à douze, et qui font plus de bruit à eux quatre que toute une corporation d'ouvriers... Fi donc!... père Camus... fi donc!

CAMUS. Fritot, vous serez cause de quelque malheur... Apprenez, irascible marmiton, que le N° 7 n'aurait qu'un mot à dire pour nous envoyer tous pourrir à la Bastille.

TOUS. A la Bastille!...

(Tous les garçons font un mouvement.)

CAMUS, *regardant dans la coulisse à droite.* Tenez, les voilà qui sortent... les voyez-vous parler à un grand laquais tout doré?

FRITOT, *regardant.* C'est, ma foi, vrai... il est chapeau bas devant eux... Eh! mais, je ne me trompe pas... c'est la livrée de monseigneur le comte de Charolais!

CAMUS. Chut! veux-tu bien ne pas prononcer ce nom-là!

FRITOT. Ah ben! dites donc, excusez... je ne savais pas que l'auberge du *Grand Vainqueur* avait la pratique des seigneurs de la cour.

CAMUS. Ah! à Paris, c'est bien autre chose!

AIR *de la sentinelle.*

Oui, mes enfans, c'est la mode à présent:
Nos jeun's seigneurs, avides de scandale,
Sous des habits grossiers s'en vont souvent
Mettre en émoi les cabarets, les halles...
Prenant not' ton, not' langag' sans apprêt,
D'nous imiter ils s' flatt'nt dans leurs caprices;
Et l'déguis'ment s'rait peut-être complet
Si quelqu' chos' ne les trahissait :
C'est leur insolence et leurs vices.

FRITOT. Oh! que c'est tapé ça, père Camus, c'est ben tapé!

CAMUS. Oui; mais, dites donc, avec tout ça, ils ont consommé toutes mes provisions, et je ne sais pas trop ce qui restera pour le repas de noce que nous avons aujourd'hui.

FRITOT. C'est vrai, au fait... la noce d'Urbain Pierlot, le couvreur, et de Nicolette Pégriel, la plus jolie fille de tout Rueil.

CAMUS. Trente couverts... à un petit écu par tête!

FRITOT, *allant ramasser une volaille.* Di-

tes donc, v'là pas mal d'objets que nous pourrions faire resservir.

CAMUS. Par exemple! à des pays... faut de la conscience... On servira ça, dimanche, aux Parisiens qui viendront en partie fine... Pour le quart-d'heure, nous allons tâcher de recomposer un autre dîner... Toi, Fritot, cours à la boucherie; toi, va visiter le colombier; toi, descends jusqu'à la rivière, tu rapporteras une matelotte et une friture... nous autres, à la cave, aux fourneaux, à la broche... chaud! chaud!

CHOEUR.

AIR *des Blouses.*

Allons, partons, / Allez, partez, } que rien ne { nous / vous } arrête;
Tous les conviv's s'ront bientôt réunis;
Il faut soigner le dîner qui s'apprête,
Puisqu'il doit êtr' mangé par des amis.

(*Fritot et les garçons sortent.*)

SCENE III.

CAMUS, *seul.*

Allons, allons, il faut espérer que ça va marcher... je ne suis pas fâché que mes jeunes seigneurs du N° 7 soient partis avant l'arrivée de la noce... ils auraient peut-être bien voulu regarder de trop près nos fillettes, et les garçons de Rueil ne sont pas endurans tous les jours. (*On entend chanter dans la coulisse.*) Ah! voilà déjà un de nos convives.

SCENE IV.

CAMUS, BERLIGOY*.

(Il est en habit de fête et porte un bouquet au côté.)

BERLIGOY.

AIR *de Cosimo.*

Couvreur, joli couvreur,
Chante pendant l'ouvrage,
Ça donne du courage,
Ça réjouit le cœur.

(*Il s'interrompt en apercevant Camus.*)

Bonjour, père Camus... comment que ça va, mon ancien?.. et c'te mère Camus?.. a-t-elle toujours les jambes?...

CAMUS. Mais, ça se soutient... et vous, monsieur Berligoy?

BERLIGOY. A la douce... à la douce... comme quelqu'un qui est pas mal essoufflé.

CAMUS. A cause donc?

BERLIGOY. A cause que je suis venu en avant des autres, en ma qualité de premier garçon de noce, pour donner un coup-d'œil à la partie de la boustifaille.. J'espère que vous vous êtes distingué, père Camus?

* Camus, Berligoy.

CAMUS. Certainement, mon garçon.

BERLIGOY. Ah dam! voyez-vous, je veux que ce soit du chenu le repas de noce d'Urbain... faut tailler dans le grand d'abord..... des civets, des gibelottes, du veau... en masse du veau.... chacun sa pinte, chacun sa tourte, chacun son veau... tout ce qu'il y a de plus rare et de plus superfin!

CAMUS. Ça serait votre propre noce que vous ne vous en occuperiez pas plus.

BERLIGOY. Ça, c'est vrai... depuis huit jours j'ai pas eu seulement le temps de prendre ma nourriture: il a fallu trouver un logement, à Paris, pour les nouveaux mariés... deux jolies petites pièces, au troisième, rue de l'Arcade Saint-Jean... un cabinet sur le même palier pour moi... il a fallu acheter des meubles..... du linge...

CAMUS. C'est donc décidé que vous allez tous vous installer à Paris?

BERLIGOY. Il le faut bien; nous ne pouvons pas toujours exercer, à Rueil, notre état de couvreurs-plombiers. Urbain partira ce soir, avec sa femme, dans un sapin que j'ai fait venir... moi, je resterai encore huit jours à Rueil, pour finir de restaurer la toiture du petit château de Bel-Air, tout près d'ici, dont le père Pégriel, l'oncle de la mariée, est le concierge..... c'est de l'ouvrage qu'il nous a procurée à nous deux Urbain... mais je la ferai bien à moi tout seul... car il pense plutôt à sa femme qu'à l'ardoise... le faignant!

CAMUS. Il est bien heureux d'avoir un ami comme vous, au moins.

BERLIGOY. Ah! pour Urbain Pierlot, voyez-vous, j'irais au bout du monde, et plus loin s'il fallait... c'est moi qui ai fait son mariage... dans les temps, j'avais eu des idées aussi sur la petite Nicolette; mais, dès que j'ai vu qu'Urbain en tenait pour elle, j'y ai cédé la place plus vite que ça... ah! ben... un couple si bien assorti, car elle a reçu une éducation superbe... chez M. le curé... elle sait lire et écrire... comme Urbain... et puis, ça lui convient mieux qu'à moi, le mariage... je suis trop porté à la bamboche... oh Dieu! moi, quand je me sens seulement une pièce vingt-quatre sous dans le gousset, y a plus moyen, je suis un lion déchaîné: la boisson, le fricot, le sexe, j'abuse de tout, quoi!..

CAMUS, *riant.* Oh! je vous connais, mon gaillard!..

BERLIGOY. Au lieur qu'Urbain, c'est doux, c'est rangé... c'est taillé par la nature pour couler des jours sereins et monotones dans sa petite intérieure...

CAMUS. Le fait est que c'est un bon sujet qu'Urbain Pierlot... il a toujours eu ben soin de sa vieille mère qu'est paralytique.

BERLIGOY. Ca fait qu'à présent nous serons trois pour la dorloter, c'te pauvre brave mère... Urbain, sa femme et moi... Ah! dites donc, à propos de sa femme, il a voulu que je la *tutaye*... au fait, je suis quasi de la famille... j'y ai même dit un joli mot, à mamzelle Nicolette... ça les a plus fait rire, les autres, ils en avaient des points de côté... j'y ait dit : « Voyez-vous, » mamzelle... Urbain a raison, je n'pour- » rais jamais me faire à dire *vous*, parce » que, nous autres couvreurs, nous sommes » habitués au *toit*. »

CAMUS, *riant*. Ah! fameux! fameux!

BERLIGOY, *avec modestie*. C'est assez spirituel... j'en dis au moins un comme ça tous les mois. (*On entend des cris joyeux au-dehors*.) Ah! ah! j'entends les autres qui arrivent... attention, père Camus, ne nous endormons pas sur le rôti... Je vous préviens que tout ce monde-là a des dents d'une polissonne de longueur...

CAMUS. Vous allez être servi à la minute... c'est que je vas vous dire... il nous est arrivé un petit accident; mais, si vous voulez prendre un peu patience...

BERLIGOY. Merci... merci... nous aimons mieux prendre autre chose... chauffons, père Camus, chauffons.

(Camus rentre dans l'auberge.)

SCÈNE V.

PÉGRIEL, NICOLETTE, URBAIN, BERLIGOY*; GENS DE LA NOCE, VIOLONS.

(Toute la noce arrive en ordre, conduite par les violons. La mariée marche en tête, donnant la main à Pégriel; vient ensuite Urbain avec une jeune fille; puis, tous les invités marchant deux à deux.)

CHOEUR ET MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR *nouveau de* M. DE FLOTOW.

Au plaisir tout nous engage;
Amusons-nous jusqu'à d'main,
Pour célébrer l'mariage
De Nicolette et d'Urbain.

NICOLETTE.

Ah! quel beau jour qu'un jour de mariage,
Quand, à celui que not' cœur a choisi,
Un doux serment pour toujours nous engage!

URBAIN.

Tous les plaisirs nous attendent ici;
Oui, l'amour...

PÉGRIEL.

La bouteill'...

BERLIGOY.

Les chansons...

NICOLETTE.

Et la danse...
Ah! de plaisir comm' mon cœur bat d'avance!..
Écoutez...! l'orchestre commence;
On court à la danse,
C'est le signal
Du bal...
Quand la folie
Nous convie,
Point d'absent;
Que chacun, gaîment,
Réponde : Présent!

REPRISE, ENSEMBLE.

L'orchestre commence,
On court à la danse,
C'est le signal
Du bal.
Quand la folie
Nous convie,
Point d'absent;
Que chacun, gaîment,
Réponde : Présent!

(*Tous les gens de la noce valsent pendant ce chœur, qui doit être très-animé.*)

BERLIGOY, *applaudissant*. * Oh! c'est bien!.. c'est bien... Si c'est vous qui avez réglé l'ordre et la marche de la chose, père Pégriel, je vous en fais bien mon sincère compliment... c'est très-flatteur... très-flatteur à l'œil...

PÉGRIEL. Ah! ça, nous voilà tous rassemblés... je crois qu'on peut se mettre à table.

BERLIGOY. Eh ben! un instant donc, père Pégriel... les comestibles ont encore besoin d'un tour de broche... que diable, nous ne sommes pas si pressés.

PÉGRIEL. Tu en parles bien à ton aise.

BERLIGOY, *à part*. Il est très-goinfre, ce vieillard d'âge.

NICOLETTE. Mon oncle est forcé de nous quitter de bonne heure.

PÉGRIEL. Tu sais bien que je ne peux pas m'absenter long-temps, avec un maître comme le mien.

BERLIGOY. Monseigneur le comte de Charolais!.. laissez-donc! on ne le voit jamais à son château de Bel-Air.

PÉGRIEL. Il peut y venir au moment où l'on y pense le moins, et s'il ne trouvait pas chacun à son poste...

BERLIGOY **. Je sais qu'on le dit d'un naturel peu caressant, et tant soit peu brutal... Enfin, depuis que nous travaillons chez lui, nous ne l'avons pas encore tant seulement aperçu une fois... pas vrai, Urbain?

URBAIN. Ça, je serais bien embarrassé de mettre son nom sur sa figure... mais, c'est égal, maintenant que me v'là marié, je ne

* Berligoy, Pégriel, Nicolette, Urbain.

* Pégriel, Berligoy, Nicolette, Urbain.

suis pas fâché de ne plus habiter Rueil, parce qu'un voisinage comme ça...

BERLIGOY. Oh! jaloux!... jaloux!..

NICOLETTE, *à Urbain.* Tiens! de quoi donc que vous avez peur?.. est-ce que vous croyez que je ne saurais pas bien me défendre?

BERLIGOY. Luronne, va.... luronne!

NICOLETTE. Non, mais qu'il y vienne seulement, vot' comte de Charolais...

PÉGRIEL. Silence! veux-tu bien ne pas parler comme ça?.. si l'on t'entendait!

URBAIN. Eh ben! est-ce que nous lui devons quelque chose à ce beau seigneur?

BERLIGOY. Non... mais dites-le, père Pégriel, lui devons-nous quelque chose?.. il nous paie pour couvrir sa maison.. mais non pas pour le couvrir de bénédictions... (*Tout le monde se met à rire.*) C'est encore assez spirituel, ça!.. En fait-il de toutes les couleurs, celui-là?.. parce qu'il est cousin du roi, il se croit tout permis... on parle surtout d'un certain cabinet noir, avec une porte à secret...

NICOLETTE. Oh! conte-nous donc ça!

BERLIGOY. (*On se groupe autour de lui.*) Oui, je crois ben... devant du sexe... plus souvent!... c'est trop croustillant, diable!... mais, si c'est vrai, c'est bien l'invention la plus... ah! bah?... il n'y a pas de mot pour ça!

URBAIN. Le fait est que je suis encore à me demander comment vous, père Pégriel, qui êtes un brave et honnête homme, vous pouvez rester dans une condition oùs que...

PÉGRIEL. Eh! mes enfans, croyez-vous que je ne la maudisse pas tous les jours?.. mais, j'y suis, il faut que j'y reste... je sais trop de choses, voyez-vous... et, si l'on se doutait que je songe à quitter la maison de monseigneur le comte de Charolais, il n'y aurait pas, à la Bastille, de cachot assez profond pour moi!

BERLIGOY, *lui serrant la main d'un air pénétré.* Malheureux vieillard!... malheureux vieillard!

PÉGRIEL. Mais, si vous m'en croyez, nous parlerons d'autre chose, parce que...

BERLIGOY. Les murs sont des oreilles, c'est connu, c'est très-vieux même... mais vous avez raison... nous sommes ici pour nous amuser, et pas pour parler politique... ainsi livrons-nous à toutes sortes de plaisirs et de folâtreries... (*Il pince une jeune fille.*) Ah! tiens! tant pire!.. je folâtre...

PÉGRIEL. C'est ça, mes enfans! pendant ce temps-là, j'irai faire un tour à la cuisine et à la salle à manger.

BERLIGOY. Bravo!... (*Le prenant à part.*) Dites donc, père Pégriel, placez-moi à table à côté de la grande Brisquette... la rousse... là-bas... je la fréquente... traderi, dera...

PÉGRIEL. C'est bon! c'est bon! mauvais sujet!

(Il entre dans la maison. En ce moment, le comte de Charolais, vêtu en homme du peuple, et portant un habit de ratine grise, paraît à droite, et examine les personnages qui sont en scène.)

SCENE VI.

LE COMTE, BERLIGOY, URBAIN, NICOLETTE, TOUTE LA NOCE.

LE COMTE, *à part, regardant Nicolette.* La voilà!

BERLIGOY. Ah ça! les amis, il s'agit de tuer le temps et de gagner de l'appétit*. Pour l'instant, je propose le divertissement le plus noble et le plus *chevaleresse*... une partie d'arbalète...

LES HOMMES. Oui, oui!..

BERLIGOY. Le vainqueur embrassera la mariée... c'est un peu gentil!

TOUS. Ça va! ça va!..

LE COMTE, *à part.* C'est qu'elle est très-piquante.

BERLIGOY. Allons! vous autres, en place... et chacun son numéro... (*Désignant successivement tous les hommes.*) Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit... là!.. commençons. (*Il va prendre l'arbalète qui est près du but, et la donne à un des hommes. Tout le monde se range au fond. Pendant ce temps, le comte se mêlant dans la foule, est venu se placer à gauche du spectateur, derrière les tireurs. Berligoy met une flèche dans l'arbalète.*) A toi! Fichet!.. (*Fichet tire.*) Trop bas!.. (*En appelant un autre.*) Brûlé! (*Brûlé tire.*) Trop haut! (*Appelant.*) Champion! (*Même jeu.*) Trop de côté... oh! mes enfans! mes enfans!.. c'est pas ça... vous êtes d'une faiblesse déplorable... à moi, à moi... je vas vous montrer la manière de s'en servir. (*Il prend l'arbalète et va se placer en face du but.*) Range-toi, Tirouflet... faites bien attention... (*Il ajuste, puis baisse l'arquebuse et s'adresse à une jeune fille.*) Brisquette, ne me fixez pas comme ça, vous portez le trouble dans mes sens... (*A part.*) Elle a un regard dévorant, cette créature-là!.. (*Haut.*) Suis-moi bien des yeux, Topinard... c'est pour votre instruction, ce

* Berligoy, Nicolette, Urbain, le comte.

que j'en fais... voyez comme je me déploie... c'est-y grâcieux, ça?... une... deux...

(Il ajuste de nouveau. Au moment où il va tirer, le comte s'approche de lui et lui donne un léger coup sur l'épaule.)

LE COMTE. Prenez garde, vous visez trop haut.

BERLIGOY, *se retournant*. Hein! plaît-il?.. qu'est-ce que c'est?

LE COMTE. Je dis que vous auriez touché au moins à six pouces du but.

BERLIGOY. Oh! oh!.. en voilà une sévère, par exemple!.. Dites donc, les autres, entendez-vous le camarade qui veut m'en remontrer, à moi?

LE COMTE. Pourquoi pas?

BERLIGOY. Pourquoi pas?.. ah! ça, mon cher, vous n'êtes pas du pays; autrement vous sauriez qu'Eustache Berligoy, roi des chevaliers de l'arbalète du canton de Rueil, n'a pas encore rencontré un cadet *suscestible* de lui rendre des points à ce jeu-là.

LE COMTE. Vraiment... parbleu! vous me donnez l'envie d'essayer.

BERLIGOY. Vous?... va comme il est dit.

LE COMTE. Si je touche, je gagne le prix.

BERLIGOY. Le baiser... ça va sans dire...

URBAIN, *bas à Berligoy*. Y penses-tu?.. un étranger!..

BERLIGOY. Laisse donc, il va se faire mordre, nous rirons... (*Donnant l'arbalète au comte.*) Allons! montrez votre adresse, camarade... (*A part.*) Pauvre garçon, il me fait de la peine.

CHOEUR.

AIR *nouveau de* M. DE FLOTOW, ou *valse de Robin-des-Bois*.

Attention... entr'eux s'ouvre la lutte;
C'est un assaut d'adresse et de bonheur.
Le prix charmant qu'ici l'on se dispute,
C'est un baiser, que prendra le vainqueur.

LE COMTE, *regardant Nicolette*.

Je l'obtiendrai, la douce récompense;
Car, en voyant tant de grâce et d'appas,
De mon succès je suis certain d'avance:
L'amour ici viendra guider mon bras.

BERLIGOY *parlé*. Oh! que c'est fade!... que c'est fadasse!

CHOEUR.

Attention!... entr'eux s'ouvre la lutte:
C'est un assaut d'adresse et de bonheur;
Le prix charmant qu'ici l'on se dispute,
C'est un baiser que prendra le vainqueur.

(*La musique continue doucement jusqu'à l'ensemble suivant.*)

BERLIGOY, *au comte*. Après vous, camarade.

LE COMTE. Je ne tire jamais le premier.

BERLIGOY. C'est donc pour vous obéir. (*Il se place, tire et manque le but. Il reste stupéfait.*) Eh ben!

LE COMTE, *très-froidement*. Je vous l'avais dit, vous visez trop haut... à mon tour.

BERLIGOY, *le regardant avec dépit*. Oh! cet air dégagé... ah! mon Dieu! mon Dieu!

(Le comte tire et touche le but au-dessus duquel on voit s'élever un petit drapeau. Tout le monde applaudit.)

CHOEUR.

Victoire! victoire!
Ainsi se termine la lutte;
Dans cet assaut d'adresse et de bonheur,
Il a gagné le prix qu'on se dispute...
A lui l'baiser qu'on promit au vainqueur.

(*On applaudit encore à la fin du chœur.*)

BERLIGOY, *haussant les épaules*. Bon! les v'la qui l'applaudissent... peuple frivole, va!...

(Le comte s'approche de Nicolette.)

LE COMTE. J'espère que la récompense m'est bien acquise.... Permettez, belle mariée...

(Il l'embrasse.)

URBAIN, *à Berligoy*. Eh ben! dis donc..

BERLIGOY, *désappointé*. C'est un coup d'hasard... c'est un coup d'hasard.

LE COMTE, *s'approchant*. Vous croyez, camarade?... (*Regardant Nicolette.*) Si vous voulez, nous pouvons recommencer la partie?

URBAIN, *vivement*. Non, non, c'est inutile.

BERLIGOY. Il s'y habituerait... merci!.. vous n'êtes pas dégoûté, mon cher... mais faut pas tant vous rengorger, dites donc, parce que vous avez fait pavillon... Ça n'empêche pas, voyez-vous, que je ne connais qu'un seul homme dans le pays qui passe pour meilleur tireur que moi.

LE COMTE. Qui ça?

BERLIGOY. Pardine, monseigneur le comte de Charolais.

LE COMTE. Vraiment!

BERLIGOY. A cent pas, il vous campe une balle dans un écu de six livres...

LE COMTE. Diable!

URBAIN. Et c'est ben malheureux pour le pauvre monde qu'il ait le coup d'œil si juste; car on assure que, quand il est en colère, ce qui lui arrive souvent, il vous tire sur un homme comme sur un lapin...

BERLIGOY. Ou toute autre pièce de vénerie.

NICOLETTE. Quelle horreur!

BERLIGOY. Faut être ben désœuvré pour ça.

LE COMTE. Il ne faut pas croire tout ce qu'on dit.

URBAIN. Oh! heureusement ils ne sont pas tous de même... ce bon M. Lamoignon de Malesherbes, par exemple, le seigneur de Fontenay-aux-Roses... en v'là un qu'a le cœur sur la main pour l'ouvrier!

TOUS. Ah! oui!..

NICOLETTE. Et monseigneur le duc de Penthièvre, dont on dit tant de bien...

BERLIGOY. Oh! celui-là, numéro un, mes enfans... En v'là, en v'là des vrais nobles!... mais le comte de Charolais!... quand il s'agit de ce damné seigneur-là, on ne risque rien de lui en mettre sur le dos... on est toujours au-dessous de la vérité.

URBAIN. Ah! t'as ben raison...

LE COMTE, *fait un mouvement qu'il réprime aussitôt*. Hein! drôle!

BERLIGOY. Vous trouvez ça drôle, vous... vous êtes encore bon enfant... (*on entend dans l'intérieur de l'auberge la voix de Pégriel*) au surplus, v'là quelqu'un qui va vous dire que nous n'inventons pas.

SCENE VII.

Les Mêmes, PÉGRIEL *.

PÉGRIEL. A table, mes amis!... à table! le potage est servi.

BERLIGOY, *l'amenant près du comte*. N'est-ce pas, père Pégriel, que vous nous avez dit que votre maître?..

PÉGRIEL. Eh! certainement je vous ai dit que le comte de Charolais... (*En ce moment il se trouve en face du comte qu'il reconnaît; il s'interrompt brusquement en balbutiant et en tremblant de tous ses membres; à part.*) Ah! mon Dieu!

BERLIGOY. Eh ben!

LE COMTE. Eh bien!... que disiez-vous du comte de Charolais?.. je serais curieux de savoir?..

PÉGRIEL, *plus troublé*. Mais non, je ne me rappelle pas.

BERLIGOY. Comment? vous ne nous avez pas raconté plus de vingt fois?...

PÉGRIEL, *balbutiant*. Mais non, encore une fois, non... il est impossible que... Vous êtes dans l'erreur...

BERLIGOY. Ah! quelle vieille girouette!

LE COMTE, *bas et rapidement à Pégriel*. Pas un mot qui me fasse reconnaître!

BERLIGOY. Allons... à table!...

TOUS. A table! à table!...

* Berligoy, Pégriel, le comte, Nicolette, Urbain.

BERLIGOY, *au comte, en lui frappant sur l'épaule*. Au revoir, camarade, vous me devez une revanche.

LE COMTE, *à part, en se frottant l'épaule*. Animal. (*Haut.*) Quand vous voudrez.

(Il s'éloigne.)

BERLIGOY, *à part*. Je le reconnais parfaitement, c'est un tonnelier de Puteaux...

PÉGRIEL, *à part*. Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

URBAIN. Allons, messieurs, la main aux dames.

TOUS. La main aux dames...

REPRISE DU CHOEUR D'ENTRÉE.

Au plaisir tout nous engage,
Amusons-nous jusqu'à d'main,
Pour célébrer l'mariage
De Nicolette et d'Urbain.

(*Tous les convives entrent dans l'auberge; Pégriel est le dernier. Au moment où il va entrer, le comte s'avance et lui fait signe de rester. Pendant la fin de cette scène, la nuit est venue peu à peu. On a allumé une lanterne à la porte de l'auberge, dont les salons paraissent éclairés.*)

SCENE VIII.

PÉGRIEL, LE COMTE *.

LE COMTE. Un instant... n'es-tu pas le concierge de mon pavillon de Bel-Air?

PÉGRIEL, *tremblant*. Oui, monseigneur... mais je puis jurer à votre altesse...

LE COMTE. C'est bon! c'est bon!... retourne sur-le-champ à Bel-Air, et que tout soit prêt pour m'y recevoir ce soir ou demain.

PÉGRIEL. Oui, monseigneur... (*A part.*) Et le dîner qui m'attend!

LE COMTE, *avec un geste impératif*. Eh bien!...

PÉGRIEL. Oui, oui, monseigneur... (*A part, en s'en allant.*) J'en ferai une maladie, c'est sûr.

SCENE IX.

LE COMTE, *seul*.

Tout n'est pas bénéfice dans l'incognito... on est exposé à entendre quelquefois des vérités un peu crues... Ah ça! ça se plaint donc, le peuple... au fait, je ne suis pas fâché que ces manans me craignent.

AIR *de Partie et Revanche*.

Devenant par trop familière,
Leur race nous traite en égaux;
Et sur nous se donnant carrière,
N'a déjà plus, dans ses propos,
Le respect des temps féodaux.
Ils iraient par trop loin, je pense,

* Pégriel, le comte.

Si, pour éviter ce péril,
Je ne les tenais à distance...
A la distance d'un fusil. (*Bis.*)
Il faut les tenir à distance,
A la distance d'un fusil.

Pas leurs femme pourtant; quand j'y songe, j'ai été bien inspiré en venant déjeuner ce matin avec mes fidèles dans ce cabaret... cette petite mariée a quelque chose... elle me plaît... beaucoup... il serait parbleu très-gai, le jour de ses noces... pourquoi pas?.. ça me changerait.

SCENE X.

AUBRY, LE COMTE *.

AUBRY, *il entre par le fond et regarde autour de lui, comme s'il cherchait quelqu'un.* L'auberge du Grand-Vainqueur?.. c'est ici...

LE COMTE, *l'avisant.* Eh! je ne me trompe pas... voici un homme à moi... Eh! l'ami!..

AUBRY, *s'approchant et le reconnaissant.* Monseigneur...

LE COMTE. Chut!... qu'est-ce?

AUBRY, *lui présentant une lettre sur son chapeau.* Une dépêche du roi pour monseigneur.

LE COMTE. Voyons... (*Il lit.*) Une invitation pour le jeu du roi... ce soir... je ne puis y manquer... et pourtant, cette jeune fille... Mais je trouverai du temps pour tout... (*A Aubry.*) Eh!... eh!...

(Il cherche le nom.)

AUBRY, *s'avançant.* Aubry, monseigneur.

LE COMTE. Ai-je des chevaux là?

AUBRY. Un phaëton attend monseigneur à deux pas d'ici.

LE COMTE. C'est bien... ne t'éloigne pas, j'aurai besoin de toi.

AUBRY. Il suffit, monseigneur.

(Il se retire à l'écart, à droite. On entend crier dans l'intérieur de l'auberge : *A la santé des mariés.*)

LE COMTE. Le dîner va finir... il faut absolument que je parle à cette petite... on vient... observons...

(Il disparaît dans les arbres à droite. La nuit est venue tout-à-fait.)

SCENE XI.

URBAIN, BERLIGOY, LE COMTE, AUBRY, *à l'écart* **.

BERLIGOY. Ah ça! y conçois-tu quelque chose? le père Pégriel qui s'éclipse au moment du dîner...

URBAIN. Il aura craint de s'attarder et de retourner de nuit à Bel-Air... t'as ben vu qu'il était pressé.

BERLIGOY. C'est pas une raison pour brûler la politesse aux amis... c'est très-grossier... Satané vieillard!... c'est drôle, je ne sais pas si tu es comme moi.... j'estime et j'honore la vieillesse... mais je ne peux pas souffrir les vieillards...

URBAIN, *mystérieusement.* Dis donc, Berligoy?

BERLIGOY. De quoi?

URBAIN. Puisque notre oncle Pégriel est parti... j'ai bien envie d'en faire autant.

BERLIGOY, *le poussant en riant.* Hein!... je te vois venir... je te vois venir!

URBAIN. Elle est si jolie ma femme!

BERLIGOY. Je crois ben!... avec ça que j'y ai fait boire un peu de vin de Champagne... ça y a fait des petits yeux tout brillans, comme des escarbots... Oh! Urbain, va!

URBAIN. J'ai peur seulement que les autres ne remarquent mon départ, et ne s'y opposent.

BERLIGOY. Laisse-donc!... en t'y prenant bien ils n'y verront que du feu... Suis mon plan... rentre dans la salle... fais semblant de rien, vire, tournaille, bois un petit verre, bois-en deux; glisse dans l'oreille à ton épouse de venir prendre l'air un brin dans le jardin... moi, je cours jusqu'à la place, je vous envoie le sapin, vous vous emballez dedans, et fouette, cocher, ni vu ni connu!..

URBAIN. Oh! va! va!... dépêche-toi!

BERLIGOY. Mais, dans ce cas-là, je te dis adieu... parce que je ne te reverrai pas ce soir... je m'en vas aussi à la chapelle blanche, moi... vu qu'il faut que je sois demain à cinq heures du matin sur le toit de Bel-Air.

URBAIN. Mais tu viendras dîner avec nous... à Paris?

BERLIGOY. Je crois bien... à preuve que j'apporterai mon plat; une friture de goujons... Aime-t-elle la friture ton épouse?

URBAIN. Pars donc, bavard!

BERLIGOY. Hein!.. est-il pressé!... bonsoir, Urbain... bonne nuit, vieux.

URBAIN. Bonsoir!

BERLIGOY. Je te dis bonne nuit, moi... comprends-tu la *bètaphore*?

AIR *du Cheval de bronze.*

Adieu, je pars content :
En cet instant,
Je pense au bonheur qui t'attend.

* Aubry, le comte.
** Urbain, Berligoy, le comte, Aubry.

Allons, n't'impatient' pas;
Vite, j'm'en vas:
Pour toi, j'dois accélérer l'pas.

URBAIN.

D'amour, d'ivresse,
Je sens mon cœur bondir
Et tressaillir...

LE COMTE, *bas à Aubry.*

Observe avec adresse;
A mon signal, sois prêt à m'obéir.

ENSEMBLE.

BERLIGOY.

Adieu, je pars content;
En cet instant,
Je pense au bonheur qui t'attend.
Allons, n't'impatient' pas:
Vite, j'm'en vas:
Pour toi, j'dois accélérer l'pas.

LE COMTE.

Il faut agir, pourtant;
En cet instant,
Je pense au bonheur qui m'attend.
Allons, n'hésitons pas:
Tendons mes lacs,
Pour posséder autant d'appas.

URBAIN.

L'heur' presse, adieu, va-t'en;
En cet instant,
Je pense au bonheur qui m'attend.
Allons, ne tarde pas,
Hâte tes pas;
Demain, frère, tu me r'verras.

(*Berligoy sort par le fond; Urbain rentre dans l'auberge; Aubry disparaît dans les arbres.*)

SCENE XII.

LE COMTE, *seul.*

Allons, il n'y a pas de temps à perdre... Ah! messieurs les manans... vous vous égayez à mes dépens... patience... mon tour va venir; et, si vous criaillez encore après moi, ce sera au moins pour quelque chose. (*Appelant.*) Holà!

AUBRY. Monseigneur...

LE COMTE. Il faut que, ce soir même, cette jeune mariée soit à mon pavillon de Bel-Air. Les grands moyens... quatre de mes gens... une embuscade sur la route... des masques, des pistolets pour effrayer le mari... enfin, comme à l'ordinaire.

AUBRY. Oui, monseigneur.

(Il va pour sortir. En ce moment on entend le roulement d'une voiture; la petite porte du fond s'ouvre, et l'on voit un fiacre arrêté devant.)

SCENE XIII.

LE COMTE, AUBRY, UN COCHER*, *ivre.*

LE COCHER, *au comte.* Pardon, excuse... c'est-y ici que je dois charger pour Paris?

* Aubry, le comte, le cocher.

LE COMTE, *à part.* C'est le cocher de fiacre.

LE COCHER. Dites donc, vous, si vous êtes de la noce, allez donc dire à mes bourgeois que je suis là.

LE COMTE, *frappé d'une idée.* Ah!.. (*au cocher*) oui, mon brave, on va les prévenir... mais ils ne sont pas encore près de partir, et, en les attendant, vous boiriez peut-être bien un coup?...

(Il fait un signe à Aubry, qui va appeler un garçon.)

LE COCHER. Comment donc? c'est pas de refus, bourgeois... avec ça que j'ai le gosier plus sec.... (*Un garçon apporte un pot de vin et des verres, qu'il pose sur une table à droite. S'asseyant.*) Eh ben! est-ce que vous ne buvez pas avec moi?

LE COMTE. Si... si... tout-à-l'heure, je suis à vous, versez toujours.

LE COCHER, *versant.* Dites donc, alors, vous donnerez un coup d'œil à mes chevaux.

LE COMTE. Soyez tranquille.

LE COCHER, *au comte.* Eh bien! vous êtes tout de même bon enfant... je vous reconnais bien, allez..... je vous ai vu à Paris... vous êtes un boisselier de la rue Tirechappe.

(Il se met à boire.)

LE COMTE. A merveille!... le voilà occupé.

(Il se retire au fond avec Aubry.)

SCENE XIV.

LES MÊMES, NICOLETTE, URBAIN*.

URBAIN *et* NICOLETTE, *sortant de l'auberge avec précaution.*)

AIR *nouveau de* M. DE FLOTOW, ou air *de la Contre-lettre.*

Marchons bien en silence;
Surtout de la prudence...
Déjà l'heure s'avance,
Il faut nous retirer.

LE COMTE, *à part.*

Mais, c'est elle, il me semble...

NICOLETTE.

Je ne sais... mais je tremble...

URBAIN.

Puisque nous somm's ensemble,
Tu dois te rassurer.

ENSEMBLE.

URBAIN *et* NICOLETTE.

Marchons bien en silence;
Surtout de la prudence...
Déjà l'heure s'avance,
Il faut nous retirer.

LE COMTE.

Observons en silence;
Surtout de la prudence:
Adresse ou violence,
Je veux m'en emparer.

(*La musique continue piano jusqu'à la fin de l'acte. Urbain entraîne doucement Nicolette jusqu'à la porte du fond.*)

* Nicolette, Urbain, le comte, le cocher.

NICOLETTE. Ah! mon Dieu!... et mon mantelet!... je l'ai laissé dans la salle.

URBAIN. Je cours le chercher... monte toujours dans la voiture. (*Ouvrant la portière du fiacre et aidant Nicolette à y monter.*) Eh bien! où est donc le cocher? (*Appelant.*) Cocher... cocher!...

LE COCHER, *toujours à table et très-ivre.* On y va, bourgeois... on y va... On me laissera peut-être bien finir ma bouteille.

(Il tombe assoupi sur la table. Urbain rentre en courant dans l'auberge; dès qu'il a disparu, le comte s'avance et appelle vivement.)

LE COMTE. Aubry!..

AUBRY. Monseigneur...

LE COMTE. Vite, sur le siége... crève les chevaux, et ventre-à-terre jusqu'à Bel-Air... je t'y enverrai mes instructions.

(Il ferme la portière du fiacre.)

AUBRY. Oui, monseigneur.

(Il monte rapidement sur le siége du fiacre, et aussitôt l'on entend la voiture s'éloigner.)

NICOLETTE, *dans la voiture.* Au secours! au secours!...

LE COMTE. Maintenant, à Versailles!...

(Il s'éloigne par le fond. En ce moment, Urbain sort de l'auberge avec le mantelet de Nicolette, et se heurte contre le cocher, qui s'est réveillé. On entend crier dans l'intérieur de l'auberge : *A la santé des mariés!*)

(Le rideau baisse.)

ACTE II.

LE PAVILLON DE BEL-AIR.

Le théâtre représente un jardin. A gauche du spectateur, au troisième plan, une avenue conduisant à la grille d'entrée. Au fond, une terrasse garnie d'un parapet à balustrades dorées, donnant sur la rivière, dont on doit apercevoir dans le lointain le rivage opposé, avec la forêt de Saint-Germain en perspective. A gauche, sur le devant du théâtre, un bosquet formé par un massif d'arbres. A droite, un pavillon à deux étages d'un style d'architecture très-élégant, et dont on voit le toit.

SCENE PREMIERE.

PÉGRIEL, AUBRY.

PÉGRIEL. Comment, monsieur Aubry, me redemander les clefs de la grille d'entrée! y installer à ma place deux grands laquais, et m'envoyer dès le point du jour à la pêche de l'écluse!.. qu'est-ce que cela signifie?

AUBRY. Rien de plus simple. Il paraît que le roi a entendu vanter cette nouvelle maison de plaisance de monseigneur, le site, la vue, et surtout ce bras de rivière qui baigne les murs, traverse le parc, et où, grâce à l'écluse qu'on vient d'y construire, se pêche, en tout temps, le plus beau poisson!.. et, comme sa majesté chasse aujourd'hui dans la forêt de Saint-Germain, elle avait mandé hier au soir monseigneur à Versailles, et l'avait mis de sa chasse, en s'invitant à déjeûner ici pour ce matin.

PÉGRIEL. Sa majesté va venir ici!.. (*A part.*) Oh! alors, ce n'est pas ce que je craignais.

AUBRY. Malheureusement notre maître n'a pu accepter cet honneur... (*A part.*) Il n'avait garde.

PÉGRIEL. Bah!.. il a refusé le roi... (*A part.*) Voilà mes craintes qui me reprennent...

AUBRY. En s'excusant sur ce que le bâtiment n'est pas achevé, que les ouvriers y travaillent encore.

PÉGRIEL. Oh! les couvreurs!.. rien que la toiture... une bagatelle...

AUBRY. N'importe... le roi a changé d'idée... — Soit, mon cousin, a-t-il reparti, puisque vous ne pouvez être mon amphitryon, c'est moi qui serai le vôtre, à mon pavillon de Luciennes, où nous déjeûnerons ensemble, à la charge par vous d'y faire porter un échantillon de votre pêche miraculeuse. En conséquence, monseigneur t'ordonne de rassembler tous les mariniers à l'écluse, de surveiller la pêche, et de transporter toi-même le poisson à Luciennes, avant onze heures. (*A part.*) Ce qui est d'ailleurs très-commode pour l'éloigner d'ici.

PÉGRIEL. C'est facile... un quart de lieue, par la route de traverse que m'a enseignée le concierge de là-bas, Gerbeau, un de mes vieux amis... ça suffit... je vais m'occuper... (*Fausse sortie, revenant sur ses pas.*) Ah! ça!.. bien sûr, ce n'est que pour ça que vous me remplacez ce matin? il n'y a pas d'autre cause? c'est que... s'il faut vous dire ce que j'ai sur le cœur, les paysans m'ont conté qu'hier au soir, un peu avant mon retour, ils avaient vu rouler par ici une voiture, d'où semblaient partir des cris de femme... des cris étouffés.

AUBRY. Et ça te paraît étrange... celles qu'on amène ici d'ordinaire ne crient pas; si ce n'est quelquefois pour dire au cocher d'aller plus vite.

PÉGRIEL. Mais enfin, cette femme, qui est-elle?

AUBRY. Que t'importe?.. notre vertu, à nous autres, c'est de servir les vices de nos maîtres.

PÉGRIEL. Et avec monseigneur il faut être bien souvent vertueux!

AUBRY, *riant*. Ah! ah! ah! ce pauvre Pégriel!.. Je vois ce qui t'inquiète... parce que monseigneur a eu le caprice d'assister hier à la noce de ta nièce, tu te figures...

PÉGRIEL. Eh bien, oui... c'est ça.

AUBRY, *riant*. Ah! ah! ah!.. Imbécille... réfléchis donc, si tu gênais monseigneur, s'il voulait se débarrasser de toi, crois-tu qu'il y ferait tant de façons?.. eh! mon Dieu!.. une vingtaine de coups de cravache, un bras cassé, une côte enfoncée, te voilà au lit pour quinze jours... ce serait tout de suite fait!

PÉGRIEL. C'est assez juste!.. vous me rassurez un peu.

AUBRY. Il n'y a rien de plus tranquillisant.

PÉGRIEL. Oui! quand on connaît le caractère de monseigneur.

BERLIGOY, *dans le lointain*. Oh! eh!.. oh! eh!.. père Pégriel!..

PÉGRIEL. Justement... je crois que j'entends le couvreur qui appelle... ce sont vos grands diables qui, sans doute, lui refusent l'entrée.

AUBRY. Eh bien! va lui faire ouvrir.

(Pégriel sort par l'avenue.)

SCENE II.

AUBRY, *seul*.

Le vieux drôle a eu de la peine à mordre... Monseigneur voulait mener ça plus rondement: il trouvait piquant de lui prendre sa nièce à son nez et à sa barbe... il n'est pas pour les ménagemens, monseigneur! c'est le propre des grandes ames... mais je lui ai fait sentir qu'il valait mieux tromper le bonhomme: d'abord, c'est plus moral; et puis on assure que le roi ne veut plus de scandale qu'à petit bruit... Il devient rigoriste Louis XV!... non par scrupule, mais par égoïsme, et pour ne pas donner prise aux déclamations de ces petits écrivassiers de l'Encyclopédie.

AIR: *Un homme pour faire un tableau.*

Quand déjà sa dévotion
Excite en secret leur colère,
De sa cour la corruption
Leur fournirait ample matière.
Adoptant un juste milieu,
Pour éviter les catastrophes,
Il vit dans la crainte de Dieu
Et dans celle des philosophes.

Allons voir si la vieille Marthe a réussi à humaniser un peu notre farouche mariée.

(Il entre dans le pavillon.)

SCENE III.

PÉGRIEL, BERLIGOY.

BERLIGOY, *entrant avec divers ustensiles, un réchaud où il y a du feu, des fers à souder*. Non, parole d'honneur, père Pégriel, je vous en veux... Et Urbain aussi, et Nicolette, et tout le monde... C'est pas gentil de décamper comme ça au moment le plus intéressant.

PÉGRIEL. Je n'ai pu faire autrement... et dis-moi...

BERLIGOY. Je suis à vous... j'ai là du feu dans mon plateau; faut que je souffle, peur que ça s'éteigne.

(Il va poser le réchaud contre le mur de la maison, sur le devant du théâtre.)

PÉGRIEL. Il s'agit bien de çà!.. es-tu sûr qu'il n'est rien arrivé à ma nièce, à Nicolette?.. elle s'en est allée, hier au soir, avec son mari?

BERLIGOY, *tout en soufflant*. C'te question!.. avec qui donc que vous auriez voulu qu'elle s'en irait?

PÉGRIEL. Je te demande ça, vois-tu, par la raison que...

BERLIGOY. Votre raison n'est pas raisonnable... vrai, père Pégriel, si vous étiez moins âgé, je vous appellerais vieil aliéné... c'est vrai, cet air d'inquiétude, ces questions ébouriffées... ne dirait-on pas que vous avez peur pour votre nièce?.. soyez tranquille, Urbain ne l'aura pas mangée... excepté de caresses, ça, je ne dis pas... parce qu'une nuit de noces, dam!.. (*soufflant toujours*) ça chauffe... ça chauffe!

PÉGRIEL. Du moment qu'elle est montée devant toi en voiture...

BERLIGOY. Même que c'est moi que je suis été chercher le sapin nuptial!.. je dis nuptial... parce qu'il y avait ce mot là dans la chanson du petit clerc au Châtelet... il est un peu leste le mot... il est grivois...

PÉGRIEL. Mais comment n'es-tu pas allé, ce matin, savoir des nouvelles des mariés?

BERLIGOY. Autre stupidité, père Pégriel... c'est ça, fallait m'en aller à cinq heures du matin à Paris, pour offrir à la mariée le vin chaud avec de la castonade... et puis, pendant ce temps-là, l'ouvrage se serait croisé les bras... Comme j'y ai dit à Urbain : demain, ne viens pas travailler... laisse-moi z'y seul encore, et reste avec ta femme... à chacun sa besogne ; je piocherai là-bas pour deux.

PÉGRIEL. C'est bien ça!.. c'est d'un brave camarade.

BERLIGOY. Laissez donc!.. pour Urbain! j'y ai pas de mérite, voyez-vous? et après ce qu'il a fait pour moi...

PÉGRIEL. Quoi donc?

BERLIGOY. Comment, vous ne savez pas?.. il ne sait rien... ma parole d'honneur, c'est humiliant de voir arriver un vieillard à cette décrépitude-là sans savoir... apprenez donc que, si j'existe, ou du moins si je jouis des agrémens d'un physique bien conformé, c'est à lui, c'est à Urbain que j'en suis débiteur. Sans lui, je serais peut-être, malgré ma fleur de l'âge, aussi détruit, et aussi cacochyme que vous pouvez t'être.

PÉGRIEL. Comment ça?

BERLIGOY. Figurez-vous... c'était dans le temps que je commençais l'état... j'étais pas encore habitué... à courir sur les toits comme sur le plancher des vaches...

PÉGRIEL. Eh bien?

BERLIGOY. Pour lors, j'étais avec Urbain à rafistoler la gouttière d'un cintième... je crois même que c'était un sixième... enfin, n'importe... v'là qu'il me prend un vertigo, que ça tourne, ça tourne... ce que je tenais m'échappe, le saumon de plomb, l'attelle, le fer à souder, je lâche tout... et je me mets à suivre... (*Faisant le geste de tomber.*) J'ai que le temps de crier : à moi, à moi, Urbain!... Lui, crac, il me vous empoigne par ce qu'il trouve... il ne restait que la tête...

AIR *de l'Ecu de six francs.*

Par la tignass' vite il m'accroche...
Solid'ment... cresti !... ça cuisait !
Mais je n'dis pas ça par reproche ;
Au contrair'... tant plus il tirait,
Tant plus d'plaisir qu'ça me faisait.
Je n't'nais à la vi' qu'par ma nuque...

PÉGRIEL.

O ciel !... dans cett' position
Je s'rais mort d'effroi !

BERLIGOY.

J'en répond...
Vous surtout, qui portez perruque,
De tout' votr' personn', j'en répond,
On n'aurait sauvé qu'la perruque.

SCENE IV.

LES MÊMES, AUBRY.

AUBRY, *à la cantonnade.* Bien, bien, Marthe!.. les grands moyens... la porte à secret... avec un peu d'adresse... (*Apercevant Pégriel.*) Encore ici ?

PÉGRIEL. Je vous attends pour vous remettre les clefs.

AUBRY. Et m'installer à ton poste... c'est juste... (*Apercevant Berligoy.*) Ah ! voilà le couvreur... Comment, drôle ! tu n'es pas encore à la besogne ?..

BERLIGOY. Faut-il pas que je chauffe mon fer à souder, donc !.. tant qu'il n'est pas rouge, bernique !

AUBRY. Ecoute un peu par ici.

BERLIGOY. Je peux pas... je souffle.

AUBRY. Pégriel s'en chargera.

PÉGRIEL, *prenant le soufflet.* Volontiers. (*A part.*) Qu'est-ce qu'il a donc à lui dire?

AUBRY, *bas à Berligoy, qu'il tire à l'écart.* Il n'est pas impossible qu'il se fasse un peu de bruit, ce matin, dans la maison...

BERLIGOY. Du bruit?

AUBRY. Oui, si son altesse vient.

BERLIGOY. Ah! le bourgeois...

AUBRY. Parfois monseigneur se fâche, crie après la vieille Marthe...

BERLIGOY. Qui ça, la vieille Marthe?..

AUBRY. La femme de charge.

BERLIGOY. Ah ! cette espèce d'orang-outang en jupons... bien... bien...

AUBRY. Et si, par hasard, quelques-uns de ces cris là arrivaient jusqu'à toi, ne t'avise pas d'y faire attention, de te déranger... Dans ton intérêt, tu ne dois rien entendre, ni rien dire.

BERLIGOY. *Surficit.*

PÉGRIEL, *bas à Berligoy.* Qu'est-ce qu'il t'a dit?

BERLIGOY, *bas.* D'être sourd et muet.

PÉGRIEL, *à part.* Ah ! ah !.. j'en étais sûr... quelque horreur qui se prépare !..

AUBRY. Allons, suis-moi, Pégriel, et vite à la pêche de l'écluse.

BERLIGOY, *criant à Aubry qui sort.* A propos, faut-il encore être aveugle par-dessus le marché? pendant que je serai en train il n'en coûte pas plus.

(Pégriel, qui sort le dernier, lui fait signe de se taire.)

SCENE V.

BERLIGOY.

Maintenant, resserrons mes genouillères... je m'en vas aller dar dar là-haut, parce que je veux finir ma journée de bonne

heure... faut pas que j'oublie que je suis invité au lendemain de noce d'Urbain.... Oh! Dieu, Urbain!.. en v'là un qu'a dû passer une drôle de nuit!.. rien que d'y penser, il m'en court des petits frissons dans le dos... ça me donne pourtant aussi des idées de mariage pour mon compte... au fait, je serais peut-être pas moins heureux qu'Urbain... tout ce que je demande, c'est qu'il m'en arrive autant... Allons, dressons l'échelle... hardi!.. un peu de courage à la poigne...

(Il va prendre une longue échelle, qu'il dresse contre la muraille en chantonnant.)

SCENE VI.

BERLIGOY, NICOLETTE.

NICOLETTE, *dans l'intérieur de la maison*. Au secours!.. au secours!

BERLIGOY, *montant à l'échelle*. Des cris!.. allons!.. v'là déjà le sabbat qu'on m'a défendu d'entendre... est-ce qu'elle se dispute toute seule, l'orang-outang?

NICOLETTE, *qui a long-temps ébranlé une fenêtre dans l'intérieur, l'ouvrant enfin avec bruit, et en cassant un carreau*. Maudite fenêtre!

BERLIGOY, *sur le toit*. Un carreau de cassé... c'est le profit du vitrier.

NICOLETTE, *derrière une persienne*. Ciel! un cadenas à la persienne!.. oh! que faire?.. mon Dieu!.. mon Dieu!..

(Elle ébranle à plusieurs reprises la persienne.

BERLIGOY, *commençant à travailler*.

AIR : *Joli badigeonneur* (Cosimo.)

Couvreur, joli couvreur, etc., etc.

NICOLETTE, *derrière la persienne*. Cette chanson!.. par quel hasard?.. (*Appelant.*) Qui êtes-vous?...qui êtes-vous?..

BERLIGOY, *redescendant sur l'échelle*. On appelle!.. que c'est bête!.. ça me faisait l'effet de la voix de Nicolette... comme si ce n'était pas impossible...

NICOLETTE. Au nom du ciel, si vous êtes couvreur, vous connaissez peut-être un de vos camarades, Urbain?

BERLIGOY, *tressaillant et approchant son oreille de la persienne*. Urbain! hein?.. on parle d'Urbain... quoique vous lui voulez à Urbain?... v'là son ami, v'là Berligoy.

NICOLETTE. Berligoy! ah! je suis sauvée!.. à moi, à moi, Berligoy! c'est Nicolette!

BERLIGOY, *avec explosion, manquant de tomber*. Nicolette!.. pas possible!..eh! vite, ouvre moi, ouvre donc!

NICOLETTE. Je ne puis, cette persienne cadenassée...

BERLIGOY. Attends... attends... mon ciseau...

(Il cherche à forcer la persienne avec un ciseau.)

NICOLETTE, *pendant ce temps*. Ah! mon Dieu! je vous remercie... vous m'avez envoyé un appui.

BERLIGOY, *travaillant*. Et un solide, va!.. (*Faisant effort.*) Cré Coquin! ça tient ferme!

NICOLETTE. Courage!

BERLIGOY. Ne t'inquiète pas... je suis un Samson... (*Nouvel effort.*) Ouf! (*la persienne s'ouvre violemment*) v'là ce que c'est!.. ah!

NICOLETTE, *paraissant à la fenêtre*. Berligoy!

BERLIGOY. Nicolette!.. mais comment qu'il s'fait que tu sois là?

NICOLETTE. Prisonnière! hier au soir!.. une trahison!..

BERLIGOY. Bonté du ciel!.. *(Il pose l'échelle contre la fenêtre, et la soutient avec ses bras de façon à ce que Nicolette puisse descendre.)* Mets-moi le pied là!.. ferme du jarret! et pas de crampe!.. c'est lourd!.. mais, pour toi, je broncherai pas.

(Nicolette descend.)

NICOLETTE. Merci!.. merci!..

BERLIGOY, *l'amenant sur le devant du théâtre, et la faisant asseoir sur un banc de pierre*. C'te pauvre fille!.. est-elle pâle donc!.. est-elle renversée!

NICOLETTE. Je crois bien... une nuit de larmes... de terreurs... Mais, où suis-je?..

BERLIGOY. Comment! tu n'en sais rien?.. chez le comte de Charolais...

NICOLETTE, *se levant*. Quelle horreur!..

BERLIGOY. T'es donc restée enfermée?..

NICOLETTE. Toute la nuit!

BERLIGOY. Sans lumière?..

NICOLETTE. Oui.

BERLIGOY, *d'un ton comiquement composé, en hésitant*. Et... seule?

NICOLETTE, *répondant à la pensée de Berligoy*. Ah!

BERLIGOY. C'est juste!.. une si brave fille!.. comment! personne?..

NICOLETTE. Non... si ce n'est que plusieurs fois, à travers la porte est venue jusqu'à moi la voix d'une vieille femme.... une misérable... dont les infâmes conseils.....

BERLIGOY. Atroce sorcière!.. va toujours!

NICOLETTE. Enfin, comme je refusais de lui répondre, elle m'a laissé tranquille... et c'est ce matin, c'est tout-à-l'heure seu-

lement qu'un valet en grande livrée est venu m'annoncer que bientôt son maître...

BERLIGOY. C'est ça... le comte... il me l'a annoncé aussi... va... va!..

NICOLETTE. J'ai déclaré que je me tuerais; qu'à défaut d'armes, fallût-il me briser la tête contre la muraille!..

BERLIGOY, *avec sensibilité*. Pauvre biche! (*Il s'essuie une larme.*) Va toujours!..

NICOLETTE. Il est sorti... et bientôt après la vieille lui a succédé... cette fois, en feignant de me plaindre, de vouloir me délivrer. « Venez, mon enfant, suivez-moi, » m'a-t-elle dit... mais je ne sais quelle grimace infernale démentait son langage, et, en la suivant, je me tenais sur mes gardes, j'observais tout.

BERLIGOY, *avec orgueil*. Bien! bien!... pas bêtes les filles du peuple!.. fin qui les attrape!.. (*Transition.*) Va toujours, va toujours.

NICOLETTE. Elle ouvre un cabinet sombre, et me presse d'y entrer... j'hésite... elle veut employer la force... je la pousse en me débattant... et tout-à-coup la porte se referme d'elle-même, et la vieille reste prisonnière.

BERLIGOY. Prise à son traquenard... bien fait! bien fait!

NICOLETTE. Libre alors, j'ai couru toute la maison, cherchant une issue... à chaque fenêtre, grilles, barreaux, cadenas!.. et qui appeler?.. quel secours attendre?.. j'avais beau regarder autour de la maison... de l'eau, rien que de l'eau sous mes yeux!

BERLIGOY. Parbleu!.. un bras de la rivière... où la bâtisse prend un bain de pied. Ce calcul, pour faire ses noirceurs plus à son aise!

NICOLETTE. Je me désolais!.. lorsque, de loin, un batelet, conduit par un enfant...

BERLIGOY. Ah! quel espoir!..

NICOLETTE. Je lui fais signe... Je lui crie d'approcher... Petit, sommes-nous bien loin de Rueil?.. Un quart d'heure par mon batelet... Eh bien! tu peux gagner une bonne récompense... vas-y, demande Urbain, et remets-lui ce que je te jette....

AIR : *Simple soldat.*

Pendant ce temps, oh! qu'il m'en a coûté!
A mon mouchoir je noue avec vitesse
Un gage, hélas! bien cher, bien regretté,
Que mon espoir fut de garder sans cesse;
Mais, mon Urbain, tu me pardonneras.
Pour t'indiquer d'où venait ce message,
Comment faire? quel embarras!
Je n'avais rien, non rien, hélas!
Que mon anneau de mariage.

Oh! Urbain doit comprendre!..

BERLIGOY. S'il comprendra!..

NICOLETTE. Mais l'enfant tiendra-t-il parole?.. trouvera-t-il Urbain?.. et puis, d'ici là, que de dangers!

BERLIGOY. Du danger, avec moi!.. tant qu'on ne m'aura pas haché menu, menu!.. (*il fait le moulinet avec sa toise*) qu'ils y viennent donc!...

NICOLETTE. N'y a-t-il donc aucun moyen de fuir?

BERLIGOY. Sans c'te gueuse d'eau qu'est partout...

NICOLETTE. En descendant avec l'échelle (*montrant le fond*), tiens, par là...

BERLIGOY. Ouiche!.. regarde donc!.. une muraille toute hérissée d'artichauts de fer et de tessons de bouteilles... et puis, le pied de l'échelle, où le caler?.. dans la rivière? ah! je me rapelle... de l'autre côté de la maison, là bas... une petite langue de terre qu'avance... on pourrait...

NICOLETTE. Eh bien?..

BERLIGOY, *découragé*. Eh ben! est-ce qu'il ne faudrait pas traverser le toit d'abord?.. car la maison, faut pas y penser... tout est barricadé.

NICOLETTE. N'y a-t-il donc plus d'espoir?

(Musique. On entend dans le lointain la voix d'Urbain.)

URBAIN, *appelant*. Nicolette!..

NICOLETTE, *prêtant l'oreille*. Attends...

BERLIGOY. Quoi donc?..

URBAIN, *appelant plus près*. Nicolette!..

NICOLETTE. Oui... je reconnais sa voix.

BERLIGOY. Urbain!

NICOLETTE, *courant au fond ainsi que Berligoy*. Je le vois!.. je le vois!.. (*A Urbain.*) Ah! prends donc garde!

URBAIN, *qu'on ne voit pas*. N'aie pas peur!.. Berligoy, ta toise...

BERLIGOY. Du tout!.. veux-tu ben... veux-tu ben te décramponner?

NICOLETTE. Tu vas te tuer!

URBAIN. Qu'importe?.. pour te revoir...

BERLIGOY, *à Urbain, en le menaçant avec sa toise*. Allons, voyons, saperlotte!.. à ce batelet... décramponne-toi, ou je cogne!..

URBAIN. Mais que faire alors?..

BERLIGOY. Attention!.. vire de bord... bon!.. prends-moi à revers la maison... bon!.. attache solidement ton batelet à un méchant brin de terre, une lichette qu'avance, et attends que j'entre en danse, moi et mon échelle.... l'affaire d'un quart d'heure!.. ne te mange pas les sens... le quart d'heure d'après, je te campe par ici... et puis, à nous deux, nous voirons...

URBAIN. Mais...

BERLIGOY. Je te dis : nous voirons... c'est clair... pars donc du pied gauche.

URBAIN, *dont la voix s'éloigne.* Oui, oui... à bientôt, ma Nicolette.

NICOLETTE. Oui, mon Urbain... Et bien de la prudence!..

BERLIGOY, *crachant dans ses mains, les frottant, et prenant son échelle.* Vite à mon échelle! (*Pendant qu'il monte.*) Ah! gueux de comte... scélérat d'altesse... t'apprendras, t'apprendras ce que c'est que nous autres du peuple... un fameux pied de nez que je te mitonne!.. (*Il arrive au toit. En y posant le pied.*) Et, quant à ton toit, pus souvent que je l'achèverai... ça ne sera pas du Berligoy, t'auras de la camelotte, v'là ta punition! (*Il commence à tirer à lui, à grand'peine, l'échelle par-dessus le toit. De la voix d'un homme qui s'efforce.*) Ah! houp!

NICOLETTE. Ciel!.. si tu tombais!

BERLIGOY, *qu'on ne voit plus.* Ote-toi!... ôte-toi!... gare les atous!.. je serais pas maître!... ça ne se manie pas comme un jonc, ce joujou là!.. (*L'échelle est soulevée horizontalement à la hauteur du toit.*) V'là qu' ça vient!..

(Tout d'un coup, elle lui est échappée, et va retomber. Il reparaît sur le toit, la ressaisit, et, presque entraîné par elle, est sur le point de perdre l'équilibre.)

NICOLETTE, *qui l'observe avec anxiété, poussant un cri.* Ah!

BERLIGOY, *qui a repris son aplomb.* Pas de cris!... ça me connaît!.. (*Il disparaît de nouveau, et bientôt après lui l'échelle, qu'on l'entend traîner sur le toit. Il ajoute d'une voix éloignée.*) Fait! ah! fait!

SCENE VII.

NICOLETTE. Quelles angoisses!.. si un malheur..

AIR: *Ah! j'ai peur de l'aimer* (de Dufort).

Ah! d'effroi mon âme est saisie;
Pour moi, quand ils risquent leur vie,
Je ne puis que prier à genoux...
A ta bonté je me confie.
Oh! mon Dieu! mon Dieu! sauve-nous!

DEUXIÈME COUPLET.

Pitié pour ma douleur amère!
Daigne finir notre misère.
En ce jour, rends-moi mon époux;
C'est mon seul appui sur la terre!
Oh! mon Dieu! mon Dieu! sauve-nous!

(*Elle s'agenouille.*)

Eh! mais, dans cette avenue... le misérable de ce matin!.. et quelqu'un avec lui!.. que vois-je!.. cet étranger d'hier soir!... ah! si c'était!... où me cacher?..., (*Montrant le bosquet à gauche.*) Là! là!..

(Elle s'y réfugie.)

SCENE VIII.

NICOLETTE, *cachée*, LE COMTE, *en habit de chasse très-riche, un fusil à la main*, AUBRY.

AUBRY. Oui, monseigneur... dans le petit boudoir...

LE COMTE. Ainsi elle menaçait donc d'une résistance héroïque?

AUBRY. Ces filles du peuple... aucun usage!.. ça crie, ça pleure... mais, grâce à nos mesures, il n'y a que les larmes qu'on n'aura pu épargner à votre altesse.

LE COMTE. Les larmes!.. je ne les hais pas... c'est amusant... ça varie.

NICOLETTE, *à part.* Quelle horreur!

LE COMTE. C'est si joli, deux beaux yeux brillans de colère, d'où semblent s'échapper des perles!..

AUBRY. Monseigneur a toujours eu les idées poétiques... s'il daignait rimer, il éclipserait Voltaire...

LE COMTE. Fi donc!.. c'est le bourdonnement de ces auteurs qui viennent manger chez moi... mais, cette petite qui attend... et la chasse du roi, que je dois rejoindre dans une heure. (*A Aubry.*) Eh!.. eh!..

(Il cherche le nom.)

AUBRY, *qui a fait quelques pas, s'arrêtant.* Aubry!

LE COMTE. Aubry... un mot...

AUBRY. Monseigneur...

(Le comte lui fait signe d'approcher, et attend qu'il soit au bas du perron, sur lequel il s'appuie nonchalamment.)

LE COMTE. Recommande encore à.. eh!.. eh!.. mon écuyer...

AUBRY. Jourdan...

LE COMTE. Oui.., Jourdan... ces noms de peuple, je suis brouillé à mort avec eux!.. recommande-lui les plus grands soins pour ma chère Diane.

AUBRY. Oui, monseigneur...

LE COMTE. Pauvre bête!.. que j'aime à un point!.. et je viens de lui donner tant de coups d'éperons... qu'il lui essuie bien la sueur... et le sang...

AUBRY. J'y veillerai moi-même, monseigneur.

LE COMTE. Ah!.. c'est qu'on ne se figure pas combien je la chéris.

(Il prend une prise, et lance du tabac dans les yeux d'Aubry.)

AUBRY, *se frottant les yeux.* Monseigneur est si bon!

LE COMTE, *brusquement*. A notre belle pleureuse!..

(Il entre dans le pavillon, dont il referme la porte sur lui. Aubry sort par l'avenue.)

SCENE IX.

NICOLETTE, *sortant du bosquet*.

Qu'allons-nous devenir?.. ah! ce n'est plus pour moi que j'ai peur... moi, je mourrais, mais... mon Urbain!... sans lui, que deviendrait sa pauvre mère!.. mon Dieu! mon Dieu!.. quel moyen prendre?.. et eux qui ne se doutent pas... qui arriveront bientôt... comment les avertir?... si je pouvais voir où ils en sont... (*Elle va du côté opposé au pavillon et monte sur un banc de pierre.*) Non, non... rien... rien encore!... essayons par là...

(Elle court vers le parapet, et se penche en regardant du côté de la maison.)

SCENE X.

LE COMTE, NICOLETTE.

LE COMTE, *sans la voir, sortant furieux du pavillon*. La vieille!.. c'était la vieille!.. ah! mons Aubry, une pareille mystification!... vous saurez ce qu'on gagne à oser se jouer de moi; et morbleu!..

NICOLETTE. Rien!.. rien non plus par ici!..

(Elle se retourne.)

LE COMTE. Que vois-je!

NICOLETTE, *l'apercevant*. Ah!..

(Il se trouve du côté de l'avenue, et elle du côté de la maison.)

LE COMTE. Allons... Aubry n'était pas le coupable... je devine tout...

NICOLETTE, *à part*. Comment l'écarter d'ici... leur donner le temps?..

LE COMTE. C'est donc vous, charmante rebelle, qui avez joué ce tour à la vieille duègne?

NICOLETTE, *à part, comme frappée d'une idée*. Oui, ce moyen seul...

LE COMTE, *riant*. Ah! ah! ah!... d'honneur, on n'a pas plus d'esprit...

NICOLETTE, *affectant un air gai et décidé*. N'est-ce pas?.. pour une fille du peuple...

LE COMTE. Mais tu ne m'échapperas pas...

NICOLETTE. Ai-je l'air d'y tâcher?

LE COMTE, *surpris*. Plaît-il?

NICOLETTE. Je me suis dit : quel que soit le maître de cette maison, il y a chez lui trop d'élégance, trop de bon goût, pour qu'il ne veuille pas m'en faire les honneurs, et alors je ne dois pas l'attendre comme une prisonnière.

LE COMTE, *flatté*. M'attendre.... comment?.. tu m'attendais donc?

NICOLETTE. Dam!

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Était-ce pour me laisser seule
Qu'on m'avait fait enlever hier soir?

LE COMTE.

Très-bien... charmante... et pas du tout bégueule...
Que disait-on?.. des cris, du désespoir,
Et des douleurs que tu faisais paraître?

NICOLETTE.

Devant des valets!...

LE COMTE.

Encor mieux!
Oui, la vertu, c'est assez bon pour eux;
Le plaisir n'est que pour leur maître.

NICOLETTE, *à part*. Dieu soit loué, il m'écoute.

(Elle jette de temps en temps des regards furtifs sur le toit.)

LE COMTE. Nous voilà donc bons amis?

NICOLETTE. Mais... comme hier.

LE COMTE. Est-ce que tu m'avais deviné?

NICOLETTE. Peut-être.

LE COMTE. Et sans effroi?..

NICOLETTE. Je répondrai à cela quand vous l'aurez mérité... et, pour commencer, je suis curieuse... il faut que vous me promeniez un peu là-bas, dans le parc.

LE COMTE, *à part*. Ah! dans le parc!... (*Haut.*) Si nous commencions notre visite par la maison?...

NICOLETTE, *vivement*. Non, non!.. le parc d'abord... c'est ce qui me tente.

LE COMTE. Mais...

NICOLETTE. C'est comme ça... un caprice.

LE COMTE. Que je satisferai tout-à-l'heure.

NICOLETTE. Tout de suite... les caprices avant tout... Ce qui nous plaît dans un amant grand seigneur, c'est qu'il nous traite en grandes dames...

LE COMTE. Demain, soit... je serai ton esclave... mais aujourd'hui... je n'ai plus que quelques instans, et je serais impardonnable...

(Il veut s'approcher d'elle pour lui prendre la taille.)

NICOLETTE, *reculant*. Laissez-moi.

LE COMTE. Enfant! viens, te dis-je, suis-moi.

NICOLETTE. Non.

LE COMTE, *lui saisissant le bras*. Je le veux.

NICOLETTE, *se débattant et lui échappant*. Jamais!.. puis qu'il ne me sert plus à rien de me contraindre, jamais! jamais!

AIR *de Turenne.*

Je te méprise et je t'abhorre !

LE COMTE, *riant.*

Quel changement !... tu m'enchantes d'honneur !
Variété qui t'embellit encore.

NICOLETTE.

De m'attaquer, moi, femme, as-tu le cœur ?

LE COMTE.

Je suis très-brave !...

NICOLETTE.

Eh bien ! crains ma fureur !
J'oserai tout pour ma défense.

LE COMTE.

Merci !... mon bonheur est complet ;
Pour me plaire, il ne te manquait
Que de me faire résistance.
(*Il s'avance sur elle.*)
J'aime beaucoup la résistance.

Allons... c'est trop hésiter...

(Il la prend par le bras, et veut l'entraîner. Musique jusqu'à la fin de l'acte.)

NICOLETTE, *reculant jusqu'à la muraille.* Laissez-moi... (*Elle aperçoit le réchaud.*) Ah !.. (*Elle saisit le fer que Berligoy y a mis, le retire rouge et le porte au visage du comte.*) Tiens !

LE COMTE, *reculant.* Eh bien ! eh bien !..

NICOLETTE. Lâche !

SCENE XI.

LES MÊMES, BERLIGOY et URBAIN, *sur le toit.*

URBAIN, *paraissant.* Misérable !...

BERLIGOY, *de même.* Hardi ! hardi ! Nicolette !.. roussis-le... roussis l'altesse !

LE COMTE, *levant les yeux.* Qu'entends-je !..

(Urbain s'avance imprudemment sur le bord du toit; Berligoy le retient.)

NICOLETTE, *effrayée du péril d'Urbain.* Urbain !...

(Le fer lui échappe de la main.)

URBAIN, *au comte.* Tremble !

LE COMTE. Insolent !... c'est à toi de trembler !

(Il saisit son fusil.)

NICOLETTE, *s'élançant vers lui.* O ciel !

LE COMTE, *la repoussant.* Arrière !

(Elle tombe devant le bosquet ; le comte ajuste.)

NICOLETTE, *se traînant à genoux vers le comte.* Grâce ! grâce !... pitié !...

BERLIGOY, *attirant Urbain à lui.* Gare à toi, Urbain !..

(Le comte tire.)

NICOLETTE, *poussant un cri, et retombant évanouie.* Ah !..

BERLIGOY, *sans être vu.* Dieu de Dieu !.. Urbain !.. (*On entend le bruit d'un corps tombant dans l'eau, derrière le pavillon.*) Nicolette, prie pour moi... je le sauve ou je meurs avec lui.

(On entend, pour la seconde fois, le même bruit.)

SCENE XII.

LE COMTE, NICOLETTE *évanouie*, AUBRY, *arrivant par l'avenue.*

AUBRY, *vivement.* Quel bruit, monseigneur ! qu'est-il arrivé ?

LE COMTE, *d'un ton féroce.* De quoi te mêles-tu ?.. va-t'en !

AUBRY. C'est que monseigneur ne sait pas...

LE COMTE. Va-t'en !

AUBRY. Que le roi...

LE COMTE, *avec effroi.* Le roi...

AUBRY. Va être ici, dans l'instant.

LE COMTE. Ici ?

AUBRY. Son carrosse est à la grille... pendant qu'on l'ouvrait je lui ai entendu dire : — « Bonne surprise à faire à notre » cousin, pour punir ses refus d'hier. » Aussitôt, je suis accouru.

LE COMTE. Malédiction !.. que faire ?

AUBRY. Quoi ! monseigneur, vous n'allez pas au-devant de lui ?

LE COMTE. Oui... oui... je... il le faut !... toi, là !.. là !.. (*Montrant le bosquet.*) Cette femme !

AUBRY. Ah !..

(Il court à Nicolette, et se place de manière à la masquer ; on entend crier au dehors : *Vive le roi !*)

SCENE XIII.

LES MÊMES, GENTILSHOMMES, GARDES, PIQUEURS, *et ensuite* LE ROI.

UN OFFICIER, *entrant après tous les autres.* Le Roi !

NICOLETTE. Le roi !.. ah !..

(Elle veut se relever ; Aubry lui met la main sur la bouche et étouffe ses cris. En ce moment le roi entre ; il est en habit de chasse. Le comte va à sa rencontre.)

LE ROI, *gaîment.* Eh bien ! mon cousin, que dites-vous de ma vengeance ?

LE COMTE. Ah ! sire !...

(Il s'incline pour baiser la main du roi, qui lui prend la sienne et la serre. Tableau. Le rideau baisse.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

LUCIENNES.

Le théâtre représente un pavillon de chasse, à Luciennes. Au fond, une fenêtre s'ouvrant sur un balcon, qui est censé dominer la campagne. Portes latérales; de chaque côté du théâtre une table couverte d'un tapis.

SCENE PREMIERE.

GERBEAU, Piqueurs.

CHOEUR.

Air *nouveau de* M. de Flotow, *ou air de chasse du deuxième acte de Guillaume-Tell.* (Rossini.)

La chasse est terminée ;
Et du cerf aux abois,
Dans les bois,
Cette belle journée
A vu, grâce à nos bras,
Le trépas.
Sonnez, sonnez, fanfare ;
Annoncez nos succès,
Et qu'un gai tintamarre
Célèbre nos hauts faits.

GERBEAU, *entrant après le chœur.* Soyez les bien-venus à Luciennes, mes amis ; le roi vient d'y arriver avec son cousin, monseigneur le comte de Charolais ; sa majesté est, en ce moment, près du grand vivier, où elle s'occupe à jeter du pain aux cygnes. Allez, selon l'usage, lui présenter le pied du cerf que vous avez forcé ce matin. Vous ne vous en irez pas les mains vides : notre roi est si bon !.. Il y a plaisir à vous faire casser bras et jambes à ses chasses, parce qu'au moins il vous donne pour boire à sa santé. (*Un piqueur lui présente un fusil.*) Qu'est-ce que c'est que ça ? Ah ! le fusil de sa majesté, pour tirer des hirondelles de ce balcon... selon sa coutume. Posez-le là, mon ami, avec précaution, car il est chargé sans doute. (*Le piqueur pose le fusil près de la fenêtre du fond.*) Là, voilà ce que c'est... maintenant, allez, mes amis.

REPRISE DU CHOEUR.

La chasse est terminée, etc.

(*Ils sortent.*)

GERBEAU. Quelle place que la mienne ! suisse d'un pavillon de chasse du roi !.. que de profits !.. ce matin, par exemple, sa majesté s'est mise en nage dès le point du jour : pourquoi? pour me donner du gibier. Elle a le pied du cerf, c'est trop juste... mais le reste de la bête est pour moi ; et ce déjeuner, ces provisions apportées à grands frais de Versailles, cette voiture de poisson que le bonhomme Pégriel vient de conduire ici, de quoi suffire au carême de tout un couvent de Chartreux ; tout ça, pour moi encore, grâce à la desserte, une des plus belles institutions de la monarchie !

SCENE II.

PÉGRIEL, GERBEAU.

PÉGRIEL, *à la cantonnade.* Oui ; hâtez-vous... et dès que la voiture pourra se remettre en route...

GERBEAU. Eh ! c'est l'ami Pégriel ! comment ! est-ce que vous partiriez sans avoir déjeuné avec nous ?

PÉGRIEL, *tristement.* Merci, Gerbeau... je n'ai pas faim.

GERBEAU. Bah ! bah !.. quand c'est de la table du roi... au moins, vous boirez un coup.

PÉGRIEL. Je n'ai pas soif.

GERBEAU. Laissez donc... c'est de la cave du roi... Qu'est-ce qui vous presse ?.. ah ! j'y suis... cette noce, à laquelle vous m'aviez invité hier, et où je regrette de n'avoir pu me rendre, pour faire connaissance avec votre nièce... Ah ça ! il paraît que, comme dans toutes les bonnes fêtes, la noce a un lendemain?

PÉGRIEL. Un lendemain? (*Avec un soupir.*) Lequel, mon Dieu !

GERBEAU. Ce soupir !.. dites donc, dites donc, est-ce qu'il y aurait déjà de la brouille dans le ménage ? c'est trop tôt ! feu ma défunte et moi, nous y avions mis une semaine.

PÉGRIEL, *avec une douleur concentrée.* Ah ! Gerbeau ! Gerbeau !

GERBEAU, *étonné.* Quoi donc?

PÉGRIEL, *mystérieusement.* Il faut que vous me rendiez un grand service ; que, par votre protection, vous me procuriez, en secret, un passe-port.

GERBEAU. Pour qui?

PÉGRIEL. Pour trois personnes... du moins, je l'espère.

GERBEAU. Quelles personnes?

PÉGRIEL. A un vieil ami comme vous, sûr et discret, je puis tout confier : c'est moi d'abord, et puis ma nièce, si je la retrouve ; son mari, si on le sauve.

GERBEAU, *stupéfait.* Hein? Qu'est-ce que ça signifie?

PÉGRIEL. Ça signifie que je suis au désespoir, et que le pire, c'est qu'il faut que je le cache, que je me contraigne, pour ne pas attirer sur moi... bah ! sur moi, ça ne serait rien, mais sur ces pauvres enfans, des dangers plus grands encore !

GERBEAU. Des dangers!

PÉGRIEL. Figurez-vous que, ce matin, je venais de terminer la pêche à l'écluse; les mariniers l'emportaient, et je m'en revenais seul sur un bateau, lorsqu'en cotoyant un petit îlot, j'entends comme des gémissemens sourds.... je m'approche.... quel spectacle!.. Urbain, le mari de ma nièce, cramponné convulsivement aux herbes du rivage, évanoui, tout sanglant, une blessure à l'épaule...

GERBEAU. Bonté divine!

PÉGRIEL. Ce n'est pas tout. Transporté chez moi, pendant que je lui donnais les premiers secours, dans son délire, dans sa fièvre, ces mots qu'il prononçait sans me reconnaître : — « Nicolette !.. perdue, enlevée !.. lâche ravisseur ! »

GERBEAU. Un enlèvement! un meurtre! et soupçonnez-vous quelqu'un ?

PÉGRIEL. Oh ! ce ne sont pas les soupçons qui me manquent.

GERBEAU. Eh bien ! courez vous jeter aux pieds du roi.

PÉGRIEL. Dieu m'en préserve !

GERBEAU. Quel mystère?

PÉGRIEL. Jamais assez grand... pour eux, dans leur intérêt... il ne leur reste que la fuite.

GERBEAU. La fuite !

AIR : *Vaudeville de Préville et Taconnet.*

A l'étranger, dans quelque asile obscur,
Où d'les trouver il n'soit jamais possible,
C'est, croyez-moi, l'seul parti qui soit sûr
Pour éviter quelqu' malheur plus terrible.
Sans ça, partout on les persécut'rait.
Les grands seigneurs, dans leur colère,
Pardonn'nt rar'ment l'mal qu'ils ont fait,
Jamais celui qu'ils n'ont pu faire.

Grâce à Dieu, si j'en crois le médecin, la blessure d'Urbain n'est pas grave, et, une fois la fièvre tombée, bientôt, aujourd'hui peut-être, il pourra marcher... moi, pendant ce temps, à tout prix, je découvre la prison de Nicolette... je l'en arrache... et, sans tarder, pourvu que j'aie un passeport...

GERBEAU. Vous l'aurez, mon ami; justement, je suis en crédit; le premier valet de chambre de sa majesté, M. Lebel, m'a parlé d'une intrigue contre Mme de Pompadour... une jeune comtesse de province, qu'on a vantée au roi... qui doit lui être présentée dans ce rendez-vous de chasse, sous un prétexte en l'air... et, comme en cas d'échec, les grands meneurs auront besoin de mon silence, on ne me refusera rien... votre passe-port sera prêt ce soir.

PÉGRIEL, *lui serrant la main.* Mon ami, j'avais raison de compter sur vous... je vais presser le départ de la voiture, afin de pouvoir retourner près d'Urbain, sans éveiller les soupçons... merci, Gerbeau, merci, mille fois.

SCENE III.

GERBEAU.

Merci !.. de quoi? d'un exil! pauvre cher homme!.. à son âge! et il n'a pas tort. Si j'ai bien deviné ce qu'il me cache, si c'est son maître, le comte de Charolais... c'est que personne n'oserait aller dire au roi... il ne le croirait pas d'abord... car enfin, le comte est son cousin... et, dans une affaire comme ça, ceux qui ont été victimes seraient peut-être encore enfermés comme calomniateurs... Oh ! oui, qu'ils partent tous, qu'ils s'éloignent. Heureusement, je puis les y aider, grâce à cette intrigue, pour donner une nouvelle maîtresse au roi. (*On entend un coup de cloche. Gerbeau va regarder sur le balcon.*) Qui sonne à la grille ? Eh ! mais, qu'est-ce que je vois là ?.. un ouvrier qui a l'air de soutenir une jeune fille, très-bien mise, ma foi, pour une paysanne... et jolie !... oh ! mais, charmante, quoiqu'un peu pâle... On leur refuse l'entrée... il faut pourtant savoir... (*Criant à la cantonnade.*) Laissez, laissez !.. Ah ! à la bonne heure, on leur ouvre ; on les envoie à moi.

(On voit paraître Nicolette, très-pâle et abattue, avec Berligoy, qui la soutient.)

SCENE IV.

BERLIGOY, NICOLETTE, GERBEAU.

BERLIGOY, *en entrant à Nicolette.* Allons, avance donc... aie pas peur.

NICOLETTE. Oh ! mon Dieu ! je suis fâchée d'être venue à présent.

BERLIGOY. Qu't'es enfant donc !.. puisque je suis là.

GERBEAU, *à Nicolette.* Que demandez-vous, mademoiselle?

NICOLETTE. Monsieur, le roi ne vient-il pas après la chasse se reposer dans ce pavillon ?

GERBEAU. Il y est déjà.

NICOLETTE. Il y est ! Dieu soit loué ! oh ! monsieur... au nom du ciel, laissez-moi arriver jusqu'à lui.

GERBEAU. Jusqu'à sa majesté?

BERLIGOY, *d'un air sombre.* Oui, faut qu'elle y parle.

GERBEAU. Mais...

BERLIGOY. Faut qu'elle y parle, que je vous dis.

GERBEAU. J'entends bien... mais, d'abord, qu'est-ce qui vous amène?

NICOLETTE. Je ne puis le dire qu'au roi seul.

GERBEAU. Je vous répète qu'on ne lui parle pas comme ça.

NICOLETTE, *pleurant*. Hélas! une pauvre fille qui, après Dieu, ne peut recourir qu'à lui.

GERBEAU. C'est donc bien grave?

BERLIGOY. Si ça l'est!.. voyez donc ses larmes!

GERBEAU. En effet, elle m'attendrit... et, après tout, ici, où il n'y a pas l'étiquette de Versailles... Attendez, mon enfant, attendez là... je vais essayer.

NICOLETTE. Oh! merci! merci!

GERBEAU. Non, non, pas encore... je ne garantis rien... (*A part.*) Mais, enfin, le roi est de bonne humeur... et, quand il saura qu'elle est jolie, ça piquera peut-être sa curiosité. (*En sortant.*) Attendez, attendez-moi là... je vas parler à M. Lebel. (*A part.*) Elle a l'air de l'innocence même.

(Il sort.)

SCENE V.

BERLIGOY, NICOLETTE.

BERLIGOY. Pauvre Nicolette! faut-il que t'aiesde la force!.. Tiens, ça me fait honte! Dire que moi, quand je me suis jeté à l'eau pour repêcher Urbain, la secousse, le saisissement, une vraie poule mouillée, quoi, je m'ai trouvé mal!.. après ce que je lui devais, c'est ignoble!.. c'est d'un mauvais cœur!.. parce qu'ensuite j'ai eu beau mo remettre à plonger partout... il était trop tard.

NICOLETTE. Ah! tais-toi! tais-toi!

BERLIGOY. C'est juste... te reparler de ça... comme si tu n'en souffrais pas déjà trop... mais tu te retiens... moi... je peux pas.

NICOLETTE. Oh! c'est que j'ai un devoir à remplir... un devoir que je mesuis juré, lorsque, après m'être échappée dans le désordre qui a suivi l'arrivée du roi, je t'ai trouvé épuisé de fatigue, de recherches, et n'ayant plus d'espoir... Mon Urbain! ah! ce ne sont pas des larmes que sa mémoire demande..... j'ai toute ma vie pour le pleurer : mais, aujourd'hui, il me faut justice.

BERLIGOY. Plus souvent que tu l'obtiendras!.. la justice, vois-tu... c'est une chose trop rare pour qu'on en donne à de pauvres gens comme nous. Le roi dira : — « Tiens! c'te petite! elleest toutedrôlette! » Il te passera la main sous le menton... et puis, une fois le dos tourné, il ne pensera plus à toi... Ah! si tu m'avais laissé faire, je m'aurais embusqué dans la forêt, j'aurais attendu le meurtrier à soixante pas, et je l'aurais eu, moi, justice, au bout de mon fusil.

NICOLETTE. Insensé!.. et aussitôt, saisi, livré au supplice...

BERLIGOY. Tant pire! on tient sa vengeance.

NICOLETTE. Et la pauvre mère d'Urbain! qui aurait pris soin avec moi de ses vieux jours? qui aurait travaillé pour elle? Hélas! elle est tout ce qui nous reste de lui... c'est à elle que nous nous devons.

BERLIGOY. Je sens ben... c'est avec ça que tu m'as retenu... Gn'y a pas à dire, faut que je vive... est-ce enrageant!.. scélérat de comte!.. va, sans la pauvre chère femme!... Mais aussi, prie pour qu'ell' dure... parce qu'après elle... oh! je m'en donnerai!.. j'aurai un moment de jouissance!

SCENE VI.

LES MÊMES, GERBEAU.

GERBEAU, *rentrant*, *à part*. Suis-je assez dupe! m'aller faire rire au nez par M. Lebel!.. Comment n'ai-je pas deviné aussitôt que lui sa protégée?... c'était si clair!.. un déguisement, un prétexte!..

BERLIGOY, *bas à Nicolette*. Vlà le vieux!

NICOLETTE. Ah! monsieur!.. eh bien?

GERBEAU, *d'un ton froid*. Eh bien! mademoiselle... (*A part.*) C'est ce diable d'air d'innocence!.. je m'en méfierai à l'avenir!

NICOLETTE. Que dois-je espérer?

GERBEAU. Sa majesté va diriger sa promenade par ici... elle daignera vous voir.

NICOLETTE. Ah! monsieur!.. quelle reconnaissance!

GERBEAU. Aucune... le hasard seul... ce n'est pas moi qui me mêle ordinairement de ces audiences-là.

BERLIGOY. Vous n'en êtes qu'un plus brave homme... un homme parfaitement brave... touchez là.

GERBEAU, *retirant sa main*. Eh bien! par exemple... (*A part.*) L'effronté!.. un intrigant, déguisé aussi!... c'est peut-être le mari, seulement.

BERLIGOY, *à part*. Font-ils leur tête à c'te cour!.. (*Haut.*) Y a pas d'offense.

GERBEAU. C'est bon, c'est bon... détalez, mon cher.

BERLIGOY. Comment, que je détale!

GERBEAU. Certainement; ce n'est pas vous qu'il s'agit de faire voir au roi.

BERLIGOY. Tiens!.. quand il me voirait!... je ne suis p't'être pas bon à voir!..

NICOLETTE. Monsieur, ne peut-il rester ici?

GERBEAU. A quoi bon, mademoiselle?

NICOLETTE. Oh! c'est que, seule, livrée à moi-même, je n'aurais peut-être pas la force... j'ai bien peur!..

GERBEAU. Peur!.. (*A part, un peu ému.*) Pauvre petite!.. entraînée, contrainte peut-être!... (*Il va à elle; Berligoy s'approche pour écouter, mais un regard de Gerbeau le fait reculer; celui-ci prend la main de Nicolette.— Haut.*) Écoutez... il est encore temps... si ça vous effraie... je ne suis pas chargé de vous retenir... partez, partez vite... je vous ferai ouvrir la grille, avant que le roi vienne.

NICOLETTE, *avec énergie*. Partir!.. sans le voir... non, non, monsieur... je resterai... je resterai seule... (*Montrant Berligoy.*) Vous pouvez l'emmener.

GERBEAU, *haussant les épaules*. Cet aplomb!.. ce ton décidé!... moi qui me laissais prendre encore à des grimaces... pour le coup, je suis trop bête!.. (*A Berligoy.*) Allons! marchez devant moi.

BERLIGOY. C'est bon... J'y allons.

GERBEAU. J'y allons! j'y allons... c'est bon... avec votre affectation de mal parler!... je ne suis pas dupe.

BERLIGOY. Dupe... de dequoi?

GERBEAU, *avec indignation*. Assez... assez!.. conduire ici cette jeune fille!.. la sacrifier...

BERLIGOY. Hein?

GERBEAU, *cherchant une clef dans sa poche*. Passez donc..: je vais vous conduire quelque part où vous pourrez attendre madame.

BERLIGOY. Oùs?

GERBEAU. Dans les combles du pavillon.

BERLIGOY, *à part*. Les combles!... bravo... ça me connaît... y a du louche.. faut que je revienne... (*Montrant une corde roulée dans son chapeau.*) J'ai de la corde et des crampons... et, quand on sait grimper comme moi, on trouve toujours moyen...

GERBEAU. Finirons-nous?

BERLIGOY. Voilà! (*A Nicolette, en passant.*) Je reviendrai...

GERBEAU. Hein?..

BERLIGOY, *près de la porte*. Rien... je m'en vas.

(Ils sortent tous deux par la gauche.)

SCENE VII.

NICOLETTE.

Je me soutiens à peine!.. tant de crises coup sur coup! un enlèvement le jour de mon mariage!... Urbain tué à mes yeux!.. ma fuite... et moi ici!.. chez le roi!.. près de lui parler!.. il me semble que tout cela est un rêve!.. ah! un rêve affreux, et qu'en m'éveillant, je vais mourir... On vient... (*Regardant à la porte de droite.*) Ah! mon Dieu! c'est le roi! je n'ai pas une goutte de sang dans les veines!

(Elle se retire sur le balcon. Le roi entre, suivi du comte de Charolais.)

SCENE VIII.

LE ROI, LE COMTE, NICOLETTE, *au fond.*

LE ROI, *bas au comte, gaîment*. Oui, mon cousin, une comtesse pur sang!.. ils l'ont fait venir de province, pour supplanter Mme de Pompadour.

LE COMTE. Vraiment, sire?...

LE ROI. Lebel m'a prévenu... mais je les attraperai bien... un caprice, soit, et rien de plus... je ne veux pas affliger cette bonne marquise.

LE COMTE. Et pourquoi donc?.. elle ne le saura pas.

LE ROI, *riant*. Ah mon cousin! vous êtes un grand corrupteur!

LE COMTE, *de même*. Votre Majesté me flatte.

LE ROI. Peut-être... car j'aime à croire que vous valez mieux que votre réputation. Nous avons tant de fanfarons de vices... Mais où est-elle, cette Armide déguisée?

LE COMTE, *apercevant Nicolette qui est au fond, et qu'il ne reconnaît pas*. Là-bas, je crois, n'osant avancer.

LE ROI. Oui... la timidité, c'est dans son rôle. Approchez, jeune fille.

NICOLETTE, *à part*. Mon Dieu!.. donne-moi du courage!..

(Elle s'approche les yeux baissés et sans voir le comte, qui est caché derrière le roi.)

LE COMTE, *la reconnaissant, à part*. Ciel! qu'ai-je vu!

(Il se détourne de sorte que Nicolette ne puisse voir son visage.)

LE ROI. Ah! comte... elle est charmante!.. (*A Nicolette.*) Eh bien! mon enfant... pourquoi tremblons-nous?

NICOLETTE. Ah! sire! ce que j'ai à vous dire... je crains... je n'ose...

LE ROI, *bas au comte*. Ah! oui!.. l'histoire... le prétexte... ça m'amusera... et vous aussi, je gage...

LE COMTE, *à part*. Quelle position!

LE ROI, *à Nicolette*. Voyons donc ces grands chagrins... parlez...

NICOLETTE. Hélas! mon Dieu! en aurai-je la force... mon pauvre mari!..

LE ROI. Un mari!.. comment?.. (*Bas au comte.*) Par exemple, je ne m'attendais guère à ce début-là... (*A Nicolette.*) Vous, mariée!

NICOLETTE. Et veuve le même jour!..

LE ROI, *bas au comte*. Ah! ça répare... mais l'invention est drôle, n'est-ce pas?.. (*A Nicolette.*) Eh bien! donc, que venez-vous me demander?

NICOLETTE. Oh! rien pour moi, sire; c'est pour lui, pour lui seul!

LE ROI, *bas au comte*. Pour le défunt... elle s'embrouille... ah! ça, vous ne riez pas?

LE COMTE, *s'efforçant de rire*. Sire!

NICOLETTE. Il s'éloigne.. il ne m'écoute plus.

LE COMTE. En effet... comme vous disiez... je songe au chagrin de cette excellente marquise...

LE ROI. Elle n'en saura rien.

LE COMTE. Peut-être... Venez, sire...

(Il essaie d'emmener le roi.)

LE ROI, *avec impatience*. Ah! ça, comte... j'aime qu'on ait bon cœur... mais il y a temps pour tout. (*A Nicolette, en se rapprochant d'elle.*) Eh bien! ma toute belle, je suis tout prêt à vous consoler... ainsi ne parlons plus de ce mari... car, enfin, je ne peux pas vous le rendre.

NICOLETTE, *avec force*. Non, sire... mais le venger!

LE ROI, *un peu étonné*. Plaît-il?.. de quel ton elle dit cela!

NICOLETTE, *éclatant en sanglots*. Ah! sire! mon Urbain... tué! assassiné sous mes yeux!

LE ROI, *plus étonné*. Des sanglots!.. elle pleure!.. ah ça! est-ce que c'est vrai?

NICOLETTE. Si c'est vrai!.. ah! je disais bien... vous ne pouvez pas le croire.

LE ROI, *vivement*. Voyons, voyons!.. expliquez-vous!

NICOLETTE, *avec force et égarement*. Sire... un piége... une trahison infâme... hier... le soir même de notre union... séparée de mon pauvre Urbain... enlevée.., prisonnière toute une nuit!.. et ce matin, mon ravisseur... le barbare!.. je me débattais contre sa violence... à mes cris, mon mari accourt me défendre... Quel spectacle!.. ma raison s'égare... un coup de feu!.. un cri poussé par Urbain!.. je crois l'entendre encore... je le vois encore tomber tout sanglant dans le fleuve... ah! sire, vengeance, ou plutôt justice!..

(Le roi fait un mouvement.)

AIR : *C'était Renaud de Montauban*.

Oui, du cruel qui fit couler son sang
Je demande à vos pieds justice;
Vous la devez, et, quel que soit son rang,
Que sous vos lois sa puissance fléchisse.
Hésiteriez-vous à remplir
Ce vœu sacré, le dernier qui m'anime?
S'il est des grands pour oser un tel crime,
Vous êtes roi pour le punir.
Dieu vous fit roi (*bis*) pour le punir!

(*Elle tombe aux genoux du roi.*)

LE ROI. Ces accens... ces larmes qui m'ont ému jusqu'au fond de l'ame... oh! non, non!... ce n'est pas ainsi qu'on trompe!.. tu n'oserais pas te jouer à ce point!.. cet enlèvement... ce meurtre... c'est bien la vérité?

NICOLETTE. Je le jure!

LE COMTE, *à part*. Que faire?

LE ROI, *la prenant brusquement par la main, et la faisant approcher.* Mais l'assassin, alors... quel est-il?

(Le mouvement du roi a placé Nicolette tout à côté du comte; elle le reconnaît et pousse un cri d'effroi.)

NICOLETTE. Ah! le voilà!..

LE ROI. Le comte!..

LE COMTE, *avec confusion.* Sire!

LE ROI, *avec force.* Silence, monsieur!.. (*A Nicolette, plus doucement.*) Remettez-vous, mon enfant... remettez-vous... ce n'est pas en vain que vous vous êtes adressée au roi... vous aurez justice... nous vous le promettons. (*Il agite une sonnette placée sur la table.— Gerbeau paraît.*) Emmenez cette jeune fille... mais qu'elle ne s'éloigne pas... Allez, mon enfant... dans peu vous connaîtrez nos intentions.

(Nicolette sort conduite par Gerbeau.)

SCENE IX.

LE ROI, LE COMTE.

(Le comte est debout, à droite; le roi se promène pendant quelque temps avec agitation, et sans prononcer une parole; enfin il s'arrête devant le comte. Pendant toute cette scène, le roi, dont l'irritation est au comble, ne doit pas rester en place. Il s'arrête seulement de temps en temps pour jeter ses paroles à la face du comte.)

LE ROI. Eh bien! monsieur, vous ne vous justifiez pas... savez-vous que vous avez commis là un crime infâme?..

LE COMTE. Un crime!.. ah! sire!... je me croyais en droit d'attendre de Votre Majesté plus d'indulgence.

LE ROI, *avec colère.* Est-ce un reproche que vous prétendez m'adresser?.. je vous trouve bien hardi!.. (*Le comte fait un geste de respect; le roi continue.*) De l'indulgence!.. j'en ai toujours pour des fautes, pour des erreurs, dont moi-même je ne suis pas exempt... mais pour la cruauté froide, sans objet, je n'ai que de l'indignation, du mépris!.. car, enfin, répondez, que vous avait-il fait ce malheureux que vous avez tué?.. Sa femme vous plaisait... eh! monsieur, moi aussi j'ai des maîtresses... c'est un reproche que l'histoire pourra me faire un jour... mais jamais elles n'ont coûté la vie à personne.

LE COMTE. Je supplie Votre Majesté...

LE ROI, *se reculant.* Arrière, monsieur... vous me faites horreur... je vois du sang sur vos mains!

LE COMTE, *avec dédain.* Du sang de peuple.

LE ROI. Eh! monsieur... ce peuple, ces ouvriers, ils travaillent, ils paient... je leur dois protection... pour eux... pour nous-mêmes... car, vous et vos pareils, vous en ferez tant que vous l'ameuterez, ce peuple, contre la monarchie... et elle finirait par ne pas durer autant que moi... mais j'y mettrai bon ordre.

LE COMTE, *à part.* Je ne l'ai jamais vu si irrité!

LE ROI. Si je faisais mon devoir de roi, voyez-vous, demain, en plein parlement, j'appellerais sur votre tête toute la rigueur des lois...

LE COMTE. Quoi! sire...

LE ROI. Malheureusement je ne puis donner cet exemple.

LE COMTE, *à part, avec joie.* Ah!

LE ROI. Oh! rendez grâce au nom que vous portez... lui seul peut vous protéger... vous êtes trop près du trône pour monter sur l'échafaud... je ne veux pas renouveler le scandale de l'exécution du comte de Horn... Ce serait fournir un trop beau texte aux criailleries des philosophes, des encyclopédistes... ma royauté n'est plus assez forte pour soutenir de tels assauts. Il faut, monsieur, à tout prix, assoupir cette affaire.

LE COMTE, *vivement.* Ah! oui, sire... et tous les sacrifices que vous exigerez...

LE ROI, *dédaigneusement.* C'est à vous de régler cela, monsieur... mais hâtez-vous... avant que les plaintes de cette jeune femme n'aient eu du retentissement.

LE COMTE. Oui, sire.

(Il se place à la table et écrit. En ce moment, Berligoy paraît à la fenêtre du fond, suspendu à une corde qui est attachée au toit; il descend sur le balcon et regarde dans l'appartement.)

SCENE X.

LE COMTE, *écrivant;* BERLIGOY, *sur la fenêtre;* LE ROI.

BERLIGOY. Ma foi, je n'y tenais plus dans la mansarde oùs qu'on m'a déposé. Faut que je sache ce qu'ils ont fait de Nicolette... Ah! deux beaux messieurs!

LE COMTE, *se levant et présentant au roi ce qu'il vient d'écrire.* Voyez, sire.

BERLIGOY, *à part*. Sire !.. Miséricorde ! c'est le roi !

LE COMTE. Peut-être Votre Majesté daignera-t-elle approuver...

BERLIGOY, *le reconnaissant*. Ah ! celui-là c'est mon homme !..

LE ROI, *lisant*. Une pension... la donation de votre pavillon de Bel Air... oui, voilà qui assure cette famille contre la misère.... c'est bien.... mais ne croyez pas que cela me suffise, monsieur... je ne dois pas souffrir que vous donniez plus long-temps de pareils exemples à ma noblesse... elle va déjà bien assez vite... vous partirez... vous quitterez la France...

LE COMTE. Un exil !..

LE ROI. Je vous donne vingt-quatre heures pour faire vos apprêts... et rappelez-vous bien mes paroles... je vous ai fait grâce pour cette fois... mais, je vous en préviens, si quelque parent, quelque ami de votre victime veut la venger et user de représailles envers vous... je jure, foi de gentilhomme, que j'accorderai des lettres de grâce pleine et entière à celui qui vous tuera.

BERLIGOY, *à part*, *avec joie*. Bravo !.. ça ne sera pas long...

(Il saisit le fusil qu'on a placé près de la fenêtre.)

LE ROI, *sonnant*. (*Gerbeau paraît.*) Ramenez cette jeune fille.

GERBEAU. Sire, elle n'est plus ici.

LE ROI. Comment?.. j'avais ordonné...

GERBEAU. Elle a trouvé chez moi son oncle, qui est concierge chez son altesse... je ne sais ce qu'il lui a dit, mais elle est partie brusquement avec lui, sans qu'il m'ait été possible de la retenir.

LE ROI. Que l'on coure sur ses pas... qu'on lui remette cet écrit, et qu'on la ramène ici, sur-le-champ. Allez. (*Il donne à Gerbeau l'écrit que le comte lui a remis; Gerbeau sort; le roi se tourne vers le comte.*) Quant à vous, monsieur... songez à m'obéir.

(Le roi sort, le comte le salue avec respect.)

SCENE XI.

LE COMTE, BERLIGOY, *toujours sur le balcon*.

LE COMTE. Allons, j'en suis quitte à meilleur marché que je ne croyais... une bagatelle... et quelques mois de voyage... car je connais Louis XV... sa colère n'est jamais de longue durée.

BERLIGOY, *regardant en dehors du haut du balcon*. Bon !.. v'là le roi qui descend dans les jardins avec toute sa suite... nous sommes seuls... à nous deux, mon gentilhomme...

(Il entre dans l'appartement.)

LE COMTE, *assis*. Il est pourtant bien dur... pour un malheureux coup de fusil tiré sur des espèces pareilles...

BERLIGOY. Attends... attends... je vais t'en donner de l'espèce...

(Il s'avance doucement; le bruit qu'il produit en faisant jouer la batterie du fusil pour voir s'il est chargé, fait retourner le comte à demi.)

LE COMTE. Hein... qui est là ?

BERLIGOY, *tenant le fusil derrière lui*. C'est moi, monseigneur, faites pas attention...

LE COMTE. Que veux-tu ?

BERLIGOY. Rien... une misère... un bout de conversation avec monseigneur.

LE COMTE. Je ne te connais pas.

BERLIGOY. Ah ! bah ! cherchez... Hier... à Rueil... c'te noce d'ouvriers...

LE COMTE, *l'examinant en riant*. Ah ! oui... c'est toi, qui, à l'arbalète...

BERLIGOY. Visais trop haut... Allons donc... allons donc...

LE COMTE. Et que viens-tu faire ici ?

BERLIGOY, *changeant de ton*, *et venant se poser devant lui en s'appuyant sur son fusil*. Je viens venger Urbain.

LE COMTE, *se levant*. Urbain !

BERLIGOY. Oui, Urbain, mon camarade... que vous avez assassiné.

LE COMTE. Misérable !

BERLIGOY. Possible !.. J'ai pas d'argenterie sur toutes mes coutures, mais, pour le quart d'heure, je préfère infiniment être dans ma peau que dans la vôtre.

LE COMTE. C'est trop fort !

(Il lève son fouet sur Berligoy; celui-ci le tient en respect avec son fusil.)

BERLIGOY. Un instant ! (*Le comte jette son fouet avec rage. Berligoy se rapproche de lui.*) Ça vous étonne, pas vrai, que je nous aimions entre nous, que je ne nous laissions pas tuer comme des lapins... mais voilà... et, comme il y a cent à parier que la justice ne voudrait pas prendre fait et cause pour de pauvres diables comme nous

contre un grand seigneur de votre espèce, pour lors je vas me la faire, à moi, la justice... et, puisque vous avez tué Urbain...

LE COMTE. Eh bien?

BERLIGOY. Eh bien! je vas vous tuer donc.

LE COMTE. Toi!

BERLIGOY, *armant le fusil.* Très-bien.

LE COMTE, *s'avançant pour lui arracher le fusil.* Drôle!.. veux-tu bien?..

BERLIGOY, *le mettant en joue.* Bougez pas!

LE COMTE, *à part.* C'est que la brute le ferait comme elle le dit.

BERLIGOY, *l'ajustant.* Allons...

LE COMTE. Tu m'écouteras peut-être?

BERLIGOY, *après un instant de réflexion.* Si ce n'est pas long.

(Il baisse son arme.)

LE COMTE. Cette affaire est arrangée, j'ai payé.

BERLIGOY, *avec un mouvement très-prononcé.* Vous avez payé!.. il est charmant! vous êtes charmant, grand seigneur... Ah! vous vous en viendrez dire comme ça: — « Tiens! » je m'ennuie aujourd'hui... v'là du peu» ple sur le toit.. faut que je m'amuse à » le déquiller... » Et v'lan!.. v'là le pauvre peuple par terre.... et puis, après ça, vous lui dites: — « Tiens, peuple, je t'ai » abîmé, v'là tout ce que j'ai de monnaie » sur moi, nous sommes quittes... » Merci! mon gentilhomme, c'est pas de l'argent qu'il me faut... Ah! vous avez l'idée de tirer sur les couvreurs!... moi, j'ai l'idée de tirer sur un comte... et, soyez calme... c'te fois-ci, je ne viserai pas trop haut.

(Il le couche en joue.)

LE COMTE. Sur un prince du sang!... mais il n'y aurait pas assez de supplices!

BERLIGOY. Des supplices!.. laissez donc, laissez donc... est-ce que je n'étais pas là tout-à-l'heure? est-ce que je n'ai pas entendu sa majesté le roi?... Oh! grand monarque, va!..— « Je jure » qu'il a dit, « je jure, » foi de gentilhomme, que j'accorderai des » lettres de grâce pleine et entière à celui » qui vous tuera. »

LE COMTE, *à part.* Je suis perdu.

BERLIGOY. Ainsi, à nous deux! (*Il ajuste le comte; au même instant la porte qui est en face de lui s'ouvre. Urbain paraît, soutenu par Nicolette; il a le bras en écharpe. Berligoy, en l'apercevant, pousse un cri de joie.*) Urbain!

(Il laisse tomber son fusil.)

LE COMTE. Il n'est pas mort!

SCENE XII.

LE COMTE, PÉGRIEL, URBAIN, BERLIGOY, NICOLETTE, GERBEAU.

URBAIN, *courant à Berligoy.* Mon ami!

BERLIGOY, *le tâtant.* C'est-il bien toi, en chair et en os!

NICOLETTE. C'est mon oncle qui l'a sauvé.

BERLIGOY, *embrassant Pégriel.* Oh! vieillard! (*Au comte.*) Ma foi, monseigneur, il était temps... une minute plus tard, je lâchais mon chien.

(Ici, le roi paraît à la porte par laquelle il est sorti, et s'arrête un instant pour écouter.)

SCENE XIII.

LES MÊMES, LE ROI.

LE ROI, *à part.* Qu'entends-je?

BERLIGOY. Après ce coup-là, ma foi, j'aurais été me jeter aux pieds du roi... j'y aurais dit: « Sire, vous avez promis la grâce » à celui qui tuerait monseigneur le comte » de Charolais, je viens vous demander la » mienne. »

LE ROI, *s'avançant.* Et je te l'aurais accordée.

TOUS, *s'inclinant.* Le roi!

NICOLETTE, *aux genoux du roi.* Sire, mon mari est sauvé: daignez reprendre cet écrit; c'était le prix de son sang... je ne puis l'accepter.

LE ROI, *la relevant, et lui rendant le papier en regardant le comte.* C'est bien, mon enfant... vous avez raison... mais moi, j'ai le droit de vous doter... j'espère que vous ne me refuserez pas.

BERLIGOY, *s'avançant involontairement et avec enthousiasme.* Sire! (*Le roi le regarde, il recule en répétant à voix basse.*) Sire!

LE ROI. Ce que je vous demanderai seulement, mes amis, c'est le secret sur tout ce qui s'est passé. (*Le roi vient sur le devant du théâtre, et fait signe au comte d'appro-*

cher.) Quant, à vous, monsieur, vous êtes plus heureux que vous ne méritez... Puisse cette leçon ne pas être perdue pour vous... Je vous laisse le choix du lieu de votre exil.

LE COMTE, *avec noblesse*. Sire, j'irai où l'on se bat, à Mahon.

UN GENTILHOMME, *entrant avec toute la suite du roi*. Les chevaux de sa majesté!

LE ROI. Partons, messieurs.

BERLIGOT. En v'là un père du peuple!

CHOEUR.

AIR :

Vive! vive le roi de France,
Le protecteur de ses sujets:
Il comble ici notre espérance,
Nous le bénirons à jamais.

(*Le roi s'éloigne en faisant un geste de bienveillance à Nicolette, et aux personnages groupés autour d'elle. Le comte salue respectueusement. Tableau.*)

FIN.

COSTUMES ET CARACTÈRES.

LOUIS XV. Premier rôle. Costume de chasse vert, galonné en argent, jabot, manchettes, cordon bleu sous la veste, couteau de chasse, culotte blanche; bottes dites à chaudron, chapeau triangulaire à plumes blanches et garni d'un galon, perruque poudrée.

LE COMTE DE CHAROLAIS. Fort Jeune Premier. Au premier acte, habit d'homme du peuple, conforme à l'indication donnée dans la première scène. Au deuxième et troisième actes, costume de chasse pareil à celui du roi; pas de cordon bleu, seulement, sur la poitrine, un crachat.

BERLIGOY. Premier Comique. Au premier acte, costume d'ouvrier endimanché, habit de velours, culotte jaune, veste a fleurs, bas blancs, perruque poudrée, bouquet et rubans au côté. Au deuxième acte, habit de travail en velours usé, la veste sur l'épaule, la perruque dépoudrée. Au troisième acte, une veste de drap et un chapeau.

URBAIN. Deuxième Amoureux. Au premier acte, habit de noce en taffetas vert pomme, culotte blanche, bas blancs, souliers à boucles, perruque poudrée. Au troisième acte, une veste grise, les cheveux en désordre, le bras en écharpe.

PÉGRIEL. Grime. Au premier acte, habit de velours à boutons d'acier, culotte pareille, veste à ramages, bas blancs roulés sur le genou, souliers à boucles, perruque ronde poudrée. Aux deuxième et troisième actes. grende livrée du comte de Charolais.

GERBEAU. Financier. Habit gros bleu bordé d'un galon d'argent, veste et culotte rouges, bas blancs roulés sur le genou, aiguillette ur l'épaule, perruque à la brigadière.

CAMUS. Utilité. Costume de cuisinier, veste d'indienne à grands ramages, tablier, couteau de cuisinier.

AUBRY. Troisième rôle. Habit de cheval gris à retroussis rouges, bordé d'un galon d'argent, veste et culotte rouges, bottes fortes, perruque poudré chapeau triangulaire, un couteau de chasse et un fouet.

FRITOS. Deuxième Comique. Gostume analogue à celui de Camus.

UN COCHER. Grande houplande, chapeau triangulaire.

NICOLETTE. Jeune premier rôle. Au premier acte, un costume de mariée tout blanc. Les cheveux poudrés, une couronne et un bouquet de fleur d'oranger. Au deuxième. Aet au troisième acte, même costume, mais un peu en désordre. Au troisième acte, une mante noire sur le cou.

SEEIGNEURS DE LA SUITE DU ROI. Costumes de chasse un peu moins riche que celui du roi.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

17



LE MARI DE LA DAME DE CHŒURS,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par MM. Bayard et Duvert,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 12 DÉCEMBRE 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
VERDIÈRES, vieux garçon fat...	M. Bardou.	LOLOTTE, mère de Ninette, ancienne danseuse, ouvreuse de loges	Mme Guillemin
JULES CHEVILLY, jeune élégant.	M. Brindeau.	JOHN, domestique anglais.......	M. Ballard.
MOQUET, tailleur en maillots...	M. Arnal.	Un Domestique.	M. Louis.
NINETTE, sa femme, danseuse coryphée à l'Opéra............	Mlle L. Mayer.		

La scène se passe au premier acte à Paris : au deuxième, à Amiens.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une pièce de l'appartement de Moquet; chambre de Ninette, à gauche, et de Lolotte, à droite; çà et là sont étendus des maillots et des formes en bois. Porte au fond, et deux portes latérales. A droite de l'acteur, une table placée devant la fenêtre; à gauche, un fauteuil, devant la cheminée qui n'a pour tout ornement qu'un miroir incliné.

SCENE PREMIERE.

JULES, VERDIÈRES, *entrant par le fond.*

VERDIÈRES, *à la cantonnade.* C'est bien! j'attendrai Moquet! (*En scène.*) Diable d'homme!.. Il devait sortir ce matin... j'espérais trouver la petite seule...

(Il tire un peigne de sa poche et arrange ses favoris en se regardant dans le miroir.)

JULES, *se glissant dans la chambre.* Personne ne m'a vu entrer.. et puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de voir la petite...

VERDIÈRES, *devant la glace.* Hein! quelqu'un!

JULES, *effrayé.* Quel est ce monsieur?

VERDIÈRES. Eh! je ne me trompe pas, c'est monsieur Jules de Chevilly!

(Il se retourne.)

JULES. Monsieur Verdières!

VERDIÈRES. Le gant jaune le plus entreprenant du balcon de gauche.

JULES. L'amateur le plus enthousiaste, le plus épileptique de l'orchestre.

VERDIÈRES. Qu'est-ce que vous venez faire ici, mon cher?

JULES. C'est une question que je ne vous fais pas à vous. Rien que de vous voir chez Ninette, je sens un frisson qui me prend... Je viens trop tard?

VERDIÈRES, *avec fatuité.* Si j'étais un fat, je vous dirais: oui! mais j'aime mieux vous dire tout franchement: non!..Cependant, tenez, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de retourner à votre balcon en lorgner une autre.

JULES, *déconcerté.* Hein!.. vous avez donc des intelligences dans la place?.. vous faites votre cour?.. vous êtes reçu?.. oui... n'est-ce pas?..

Air *de Partie et Revanche.*

C'est indigne! à l'âge où vous êtes.
Vous faire un plaisir odieux
De nous disputer nos conquêtes!

VERDIÈRES.

Je vous les enlève, c'est mieux,
L'Empire ne ferait pas mieux.

JULES.

A votre âge, il faut qu'on s'arrête

L'amour est un rude officier ;
Il punit ceux qui, passé la retraite,
Ne sont pas rentrés au quartier.

VERDIÈRES. Mauvais plaisant ! et si ces petits anges oublient mes quarante-neuf ans...

JULES, *riant*. Au fait, elles peuvent en oublier quarante-neuf, puisque vous en oubliez dix.

VERDIÈRES, *continuant*. Pour ne remarquer qu'une chose, c'est que j'ai la figure fraîche, le cœur chaud, la jambe fine, l'œil brillant et la taille élégante ! je n'ai pas, il est vrai, une barbe de bouc, des cheveux de marchand de salade; je ne me suis pas établi derrière une paire de moustaches ; je ne fume pas comme un chasseur de la garde nationale... c'est possible... mais j'ai quelques autres avantages. Oh ! je sais qu'au foyer, ou dans vos avant-scènes, vous parlez de moi en souriant... vous m'appelez vieux fat !.. (*Jules fait un mouvement.*) Eh ! mon Dieu ! je ne vous en veux pas... Il y a des personnes qui ne me trouvent pas si vieux... allez, allez toujours, je fais mon affaire... et je me venge de vous en vous gagnant vos louis à Chantilly, ou en vous enlevant la fleur des danseuses à l'*Opéra*.

JULES. Et vous êtes le plus fin renard!.. Comment ? cette petite Ninette, qui était perdue dans les chœurs... qui en est sortie hier pour la première fois... vous l'avez déjà remarquée !.. vous voilà déjà chez elle...

VERDIÈRES. Vous y êtes bien, vous ?..

JULES. Oh ! moi, c'est différent !.. à vingt-cinq ans, on ne dort pas!.. mais à votre âge...

VERDIÈRES. A mon âge, on ne dort plus... j'ai chanté toute la nuit.

JULES. Ah ! oui... Est-ce que, par hasard, vous qui êtes le plus rude chanteur de romances du Directoire, de l'Empire et de la Restauration, vous donneriez des leçons de chant à la petite ?

VERDIÈRES. C'est possible!

JULES. Vous êtes discret !

VERDIÈRES. Encore un avantage sur vous.

JULES. Allons, soyez bon enfant !.. puisqu'il en est temps encore, cédez-moi le pas !.. que diable !.. ayez pitié de moi... c'est une affaire d'amour-propre... Hier, à l'orchestre, quand j'ai juré que Ninette ne serait pas insensible à mon hommage, ils ont tous ri comme des incrédules, et ils ont parié que j'en serais encore pour mes frais.

VERDIÈRES. Si je m'étais trouvé là, j'aurais tenu le pari..

JULES. Pour moi ?

VERDIÈRES. Non, contre... j'ai la main heureuse... N'est-ce pas contre vous qu'à Chantilly et à Verrière, j'en ai déjà gagné deux?..

JULES. Oui, ma foi ! j'ai encore ces deux paris-là sur le cœur !.. je suis piqué au jeu!.. et il ne sera pas dit que vous l'emporterez toujours sur moi.

VERDIÈRES *lui tendant la main*. Voulez-vous votre revanche?

JULES. Soit!.. une poule.

VERDIÈRES. Mille écus chacun.

JULES. Six mille francs à celui qui arrivera le plus vite au cœur de Ninette... à une condition !

VERDIÈRES. Laquelle?

JULES. C'est que la lutte sera loyale... on ira de franc jeu... sans se dénoncer.

VERDIÈRES. C'est juste ! le mari ne doit rien savoir.

JULES. Ah ! il y a un mari ?

VERDIÈRES. Légitime!.. c'est original!.. et une mère... ancienne bayadère... ouvreuse au balcon de droite... cinq pieds quatre pouces.

JULES. Oh! la mère, je m'en moque!.. ça m'est égal... Je lui donnerai la poule à manger... mais le mari, qu'est-ce que c'est que ça ?

VERDIÈRES Un brave homme, qui adore sa femme, un berger, un trumeau, un dessus de porte. Il travaille pour l'*Opéra*... tout ce qui est couleur de chair le regarde.

JULES. Diable !

VERDIÈRES.
AIR *des Frères de lait*.
C'est un artiste assez cher à nos belles,
Le confident de nos corps de ballet,
Qui, retouchant les formes naturelles,
Fournit, là-bas, et coton et corset ;
A l'un, la hanche, à l'autre, le mollet ;
Il arrondit nos sylphides volages
Par les maillots qu'il leur fait...
JULES, *avec enthousiasme*.
Quel métier !
Si je l'avais, je ne voudrais pour gages
Que le droit de les essayer.

VERDIÈRES, *apercevant Lolotte qui arrive par la porte à droite*. Oh ! la mère !..

SCÈNE II.

LES MÊMES, LOLOTTE.

(Elle arrive portant son chien sous un bras, sa chaufferette sous l'autre.)

LOLOTTE. Monsieur Verdières, la compagnie, je vous présente bien mes civilités.

VERDIÈRES. Bonjour, ma chère Lolotte... quel plaisir de vous rencontrer ce matin chez vos enfans !.. et Florette ?.. Elle va bien... je dois avoir un peu de sucre pour elle.

(Il donne du sucre à son chien.)

JULES, *à part.* C'est ça, il fait la cour à tout le monde.

LOLOTTE. Pauvre bête ! ce n'est pas de refus... Nous avons passé une si mauvaise nuit !.. c'est une terrible chose qu'un catarrhe !.. Dieu vous en préserve, monsieur Verdières, la compagnie !..

VERDIÈRES. Mais, ma chère, nous n'en sommes pas là, heureusement.

LOLOTTE. Eh ! monsieur, il ne faut pas dire... à nos âges, voyez-vous, ça vient vite... Savez-vous que nous ne datons pas d'hier, tous les deux... ni même d'avant-hier?

VERDIÈRES. C'est bien ! c'est bien !

JULES, *souriant.* Ah ! ah ! il y a longtemps que vous connaissez M. Verdières ?.. (*Galamment.*) Pour vous, cela m'étonne... avec votre fraîcheur... votre grâce...

(Lolotte fait la révérence.)

VERDIÈRES, *bas.* Flatteur !

JULES, *de même.* Je n'ai pas de sucre dans ma poche, moi ! (*Haut.*) Il serait votre père.

VERDIÈRES. Son grand-père... pourquoi pas ?

LOLOTTE. Ne m'en parlez pas, jeune homme... C'est lui qui, le premier, vint m'embrasser le soir de mon début à l'*Opéra*, en 1804, l'année du sacre, à Paris, que même son excellence le pape y était.

VERDIERES, *à Lolotte.* C'est sa sainteté qu'on dit.

LOLOTTE, *d'un air résolu.* Ah ! bah ! il est mort.

JULES, *à Lolotte.* Ah ! il y a trente-deux ans que... Cela commence à compter.

VERDIÈRES. Oh ! j'étais un enfant.

LOLOTTE, *minaudant.* Laissez donc ! un enfant, mauvais garnement que vous êtes, allez !

(Elle lui donne un coup de coude, Verdières remonte un peu la scène en prenant des airs avantageux.)

JULES *riant.* Ah ! ah ! ah ! (*Bas à Verdières.*) Dites donc, si la fille sait aussi bien les dates que la mère, vous serez distancé.

VERDIÈRES, *bas a Jules.* Allez toujours.

LOLOTTE. Ce n'est pas pour vous humilier, ce que j'en dis là, monsieur Verdières... Eh ! mon Dieu ! il y a des jeunes gens qui ne sont pas aussi bien conservés que vous... et si l'on ne savait pas que vous avez trois fausses dents, un corset et des mollets...

JULES, *riant.* Ah ! ah ! ah !

VERDIÈRES. C'est faux ! (*A Jules.*) Je vous assure...

LOLOTTE. Enfin, où est le mal ?... Un chacun se racornit ; vous pouvez vieillir ; vous ; vous avez de quoi.. et on dit que vous chantez la romance comme un rossignol. Mais moi, après avoir été ce que j'ai été, être ce que je suis... quand on a dansé des pas de trois avec Beaupré et Bigottini... Dieu de Dieu ! je suis vexée !

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Quand on séduisit par ses grâces
Toute un' génération d' français,
Ouvrir des log's, garder des places
Pour la génération d'après...
N'est-c' pas à maigrir de regrets?
Ainsi le temps brise les trônes !
C'est bien humiliant, entre nous,
D'voir les bravos et les couronnes
Se transformer en pièc's dix sous.

(*Avec sentiment.*) On m'a dit qu'il y avait un des chevaux du couronnement qui traînait un coucou de Charenton, en 1814... j'apprécie sa disgrâce. (*Changeant de ton, et avec volubilité.*) Et encore, ces animaux-là, ça n'a pas la raison de savoir... c'est moins à plaindre que des êtres organisés.

JULES. Tenez, ma bonne madame Lolotte, il n'y a qu'une seule chose, c'est la philosophie.

LOLOTTE, *avec un peu d'aigreur.* Oui ; mais il faut quelque chose avec. Présentez-vous au trésor avec de la philosophie plein vos poches, du diable si on vous paie le coupon. (*Reprenant le ton sentimental.*) Et si je ne suis pas tombée plus bas encore, je le dois à ma fille ; un ange, monsieur, un ange... pour l'ame, le talent et les mœurs... qui serait aujourd'hui premier sujet à l'Académie Royale, sans ce monstre de directeur d'avant qui a porté au pinacle deux ou trois pimbèches d'Allemagne, d'Espagne, de Cocagne, est-ce que je sais ? Moi qui ai tant vu de révolutions, j'avais prévu celle-là... aussi, j'ai marié ma Ninette à un...Moquet, qui fait son bonheur sous tous les rapports, excepté l'argent.

VERDIÈRES. Ça viendra ; elle a dansé hier un pas avec Mazilier.

JULES. Oh ! avec un charme... et un aplomb ! elle a enfoncé Mme Alexis.

LOLOTTE. C'est vrai ! en l'absence des autres. (*Avec onction.*) Quant au directeur d'aujourd'hui, voilà un amour... qui est moralement et physiquement incapable de manquer à une artiste. Il met chacun à sa place... (que Dieu lui garde la sienne !) Mais de mon temps, ce début-là aurait fait un bruit, un éclat !.. Moi, le lendemain, à l'heure qu'il est, j'avais déjà reçu les

hommages de tout le corps diplomatique, telle que vous me voyez!

VERDIÈRES, *ricanant.* C'est-à-dire, telle que vous étiez.

LOLOTTE. Ça s'entend... et un cadeau de trente mille francs, d'un aide-de-camp de sa majesté impériale et royale... oh! l'Empire! l'Empire! (*Elle soupire.*) Si Napoléon m'avait écoutée!

JULES, *étonné.* Vous connaissiez l'empereur?

LOLOTTE, *se rengorgeant.* Non; mais j'aurais pu le connaître. J'ai fait Eucharis dans Télémaque, à Ratisbonne. Il nous avait fait venir, et il m'a remarquée; il l'a dit à M. Gardel; oh! Clotilde bisquait! elle en était jaune.

(Ici, Verdières et Jules rient aux éclats.)

MOQUET, *dans la coulisse.* C'est bien! c'est bien! je porte ça à ma femme.

LOLOTTE. Ah! mon gendre!

JULES. Le mari!

SCENE III.

JULES, VERDIÈRES, MOQUET, LOLOTTE.

(Il a sur la tête une couronne de roses, et porte un pot au lait et une tasse dans laquelle se trouve un papier.)

MOQUET, *entrant avec empressement par le fond.* Voilà! voilà! c'est tout chaud, et.. Ah! messieurs, je n'avais pas l'honneur de vous apercevoir.

VERDIÈRES, *lui tendant la main.* Mon cher Moquet...

MOQUET, *lui prenant la main.* Monsieur Verdières...

JULES, *à part.* Ah! il connaît le mari, la mère, le petit chien... tout le monde.

MOQUET, *avec embarras, à Jules.* Monsieur, je vous demande des milliers de millions de milliards de pardons de me présenter ainsi devant vous.

VERDIÈRES. Mon Dieu! comme vous voilà coiffé.

MOQUET. Ne faites pas attention... c'est un enfantillage, une puérilité...

LOLOTTE. Cette couronne...

MOQUET, *avec orgueil.* On vient de l'envoyer à mon épouse.

LOLOTTE, *d'un air de dédain.* Une couronne!.. tout ça!

MOQUET, *étonné.* Tiens! est-ce qu'elle n'est pas gentille? je la portais à Ninette.. avec un bouillon tout chaud, dans ce pot au lait.

JULES. O ciel! est-ce qu'elle est malade?

MOQUET, *souriant.* Du tout, monsieur, du tout; mais l'émotion d'un premier début... et puis, elle s'est tant fatiguée hier, cette chère poule... c'est une vie si agitée que celle d'une danseuse!.. je n'aurais jamais pu l'être.

LOLOTTE. Le fait est que, maintenant, on fait des pointes qui doivent vous ruiner les orteils.

MOQUET. Et ces orteils-là, c'est notre fortune, à nous... aussi, je vais lui mettre ce bouillon sur l'estomac... de la compagnie hollandaise.

JULES. C'est très-bien vu, monsieur.

VERDIÈRES. C'est d'un bon mari.

LOLOTTE. Donnez, mon gendre, donnez... je vais porter cela à ma fille... vous avez sans doute à causer avec ces messieurs?.. je garde Florette.

MOQUET, *regardant la chienne avec mauvaise humeur.* Tiens! elle vit encore?.. vilaine bête!

LOLOTTE, *piquée.* Qu'est-ce que vous dites?

MOQUET. C'est de la chienne que je parle. Est-ce que je suis destitué du droit d'émettre mon opinion?

LOLOTTE, *à mi-voix.* Grossier, allez!

MOQUET, *avec force.* J'ai dit: vilaine bête... et je répète: vilaine bête. S'il était onze heures, je lui offrirais un bouillon... ce serait le vrai moment. Pardon, messieurs, de cette digression ridicule

LOLOTTE, *scandalisée.* Quelle horreur! vous empoisonneriez ma chienne?

MOQUET. J'en ai le droit; c'est la loi du talion... et encore, si cet être-là savait faire quelque chose... mais rien! bête comme une oie!

(Il donne une chiquenaude sur la tête de la chienne.)

LOLOTTE. Quoi? quelque chose? ne voulez-vous pas que je lui fasse apprendre l'italien, par hasard?

MOQUET. Je ne vous parle pas de l'italien. (*A Verdières et à Jules.*) Voilà comme on exagère toujours. (*A Lolotte.*) Mais il y a des chiens qui savent travailler... ça flatte l'œil.

LOLOTTE. Vous êtes d'une belle humeur, ce matin; qu'est-ce que c'est que ce papier-là?

MOQUET. C'est une enveloppe à l'adresse de ma femme.

LOLOTTE, *vivement, avec intérêt.* Des billets de banque?

MOQUET, *avec fierté.* Par exemple! Mademoiselle Lolotte, ma femme ne reçoit de billets de banque que de son mari... quand il en a... J'en manque, et je n'en suis que plus à plaindre.

JULES, *à part.* Diable! des principes!

MOQUET. Ça, ce sont des vers d'un jeune poète de l'Opéra, qui en fait pour toutes ces dames, et qui prouvent que l'auteur aurait un talent réel... pour écrire des ballets.

LOLOTTE. Ah! des *verses!* des *verses!* Joli moyen de faire sa cour! Sous l'Empire, on lui aurait envoyé une voiture à deux chevaux... avec le cocher, les laquais... et une écurie pour les loger.

MOQUET, *frappant du pied.* Allons! la v'là encore avec son Empire! (*A Verdières.*) Je ne connais pas de sergent de la vieille garde... Croiriez-vous que la semaine dernière, elle a passé cinq heures d'horloge, par une pluie battante, devant l'arc-de-triomphe, à examiner les allégories colossales de cet édifice! Est-ce une fonction à remplir pour une femme d'age? Je le demande à quiconque.

LOLOTTE, *indignée.* S'il est permis ..

MOQUET. Allez donc, belle-mère, allez donc! le bouillon refroidit!.., ah! j'oubliais!... (*Il lui met la couronne sur la tête.*) allez, maman!

AIR : *Venez, qu'en mes bras je vous presse.*

Présentez-lui ce double hommage
Du public et de son mari!
Portez et couronne et potage
A cet objet tendre et cheri...
L'un et l'autre, je les lui donne.
Secondez mon intention;
Coiffez-la de cette couronne,
Et qu'elle avale ce bouillon. (*bis.*)

ENSEMBLE.

Présentez-lui ce double hommage, etc.

JULES ET VERDIÈRES.

Présentez-lui ce double hommage, etc.

(*Lolotte sort par la droite.*)

SCENE IV.

JULES, VERDIÈRES, MOQUET.

JULES, *bas à Verdières.* Dites donc, vous allez me présenter?

VERDIÈRES, *bas.* Du tout!... du tout!.. chacun pour soi.

MOQUET, *descendant entre eux.* Je suis sûr que ma belle-mère vous parlait de ses anciens triomphes?.. le fait est que c'était une belle Vénus sous le Directoire. (*En ricanant.*) A cette heure, nous tournons un petit peu à la momie; je ne lui en veux pas pour ça.

JULES. Elle paraît fort gaie, fort aimable!...

MOQUET, *avec mauvaise humeur.* Elle?.. une vieille chipie qui me fait enrager, qui paralyse les dispositions que j'aurais à engraisser!.. et c'est au point qu'il y a des momens... (parole d'honneur, vous me croirez si vous voulez), il y a des momens où je regrette de n'avoir pas soixante mille livres de rente....

VERDIÈRES. Vous n'êtes pas le seul.

MOQUET. Pour pouvoir lui dire : Voilà cinquante francs par mois; allez demeurer chez vous, emportez votre chienne, faites-la confire, faites-la empailler; mais laissez-moi la paix de mon foyer domestique!... laissez-moi la paix! voilà ce que je lui dirais... mais je ne puis!.. je suis retenu par la vénération... ah! si elle n'était pas la mère de sa fille!..

JULES. Ah! sa fille!.. c'est un joli mariage que vous avez fait là, monsieur Moquet!

MOQUET, *avec amour.* Charmant, monsieur!.. il n'y a pas de jour, il n'y a pas de soir, il n'y a pas de... que je ne m'en applaudisse! c'est la bonté, c'est la vertu, c'est le rassemblement de toutes les qualités. (*Il remonte de deux pas, et dit d'un ton imposant.*) Messieurs! voilà ce que je puis vous dire... c'est le rassemblement de toutes les qualités. Il n'y a que la mère!.. ah!..

VERDIÈRES. Bel éloge dans la bouche d'un mari!

JULES, *à part, en riant.* Oui; mais dans celle d'un gendre!..

MOQUET. Et quoique ma pauvre Ninette ne soit qu'une simple dame de chœurs, je la préfère à une foule de premiers sujets.

VERDIÈRES. Vous vous y connaissez, vous qui fournissez des maillots à tout le personnel de l'Opéra.

MOQUET, *d'un air suffisant.* Mais oui, un peu... je sais le secret de ces délicieux tibias qui font délirer l'orchestre!.. coton.. et les formes ravissantes qui font pâmer les avant-scènes... coton!.. et mademoiselle... (*il parle bas à Jules.*) coton!.. et madame... (*il parle bas à Verdières.*) coton!.. Eh! mon Dieu! toutes ces beautés qui font crier merveille... si on leur ôtait ce qu'elles s'ajoutent... qu'en resterait-il?... (*Il rit aux éclats; puis, prenant tout-à-coup le ton sérieux*) mais je m'arrête.... le maillot est une chose de confiance, je n'en dirai pas plus.

JULES. Mais madame Moquet?..

MOQUET. Mon épouse? ce n'est pas pour me vanter... mais les détails... je puis vous le dire à vous qui êtes un ami... (*à Verdières*) car monsieur est un ami... votre ami?

VERDIÈRES, *vivement*. Non pas, non pas... je ne connais pas monsieur.

MOQUET, *à part*, *d'un air fort surpris*. Comment, il ne connaît pas monsieur!

JULES, *bas*. Eh! mais...

VERDIÈRES. Qu'il fasse ses affaires lui-même.

JULES. C'est juste.

MOQUET, *regardant Jules avec embarras*. Mais alors je n'ai pas l'honneur de connaître... (*A part.*) Il y a comme ça une foule de voleurs qui s'introduisent chez les danseuses, pour y dérober bijoux et autres.

JULES, *embarrassé*. J'ai pensé que je pouvais venir comme monsieur...

MOQUET. Comme M. Verdières? je vous trouve à croquer!.. nous le connaissons, lui, c'est lui qui nous a mariés.

JULES, *à part*. Le sournois! il ne me l'avait pas dit!

VERDIÈRES, *à part*, *se frottant les mains*. On va le mettre à la porte!.. bien!..

MOQUET. Ainsi, monsieur...

JULES, *balbutiant*. Monsieur.... monsieur... je suis artiste... oui, je suis artiste... et, en ma qualité d'artiste... je venais... je venais...

MOQUET, *à Verdières*. Il se répète beaucoup, ce monsieur...

JULES, *vivement*. Je venais commander plusieurs maillots de danseurs... une trentaine de maillots...

MOQUET, *étonné*. Trente? trente maillots?.. donnez-vous donc la peine de vous asseoir, monsieur...

VERDIÈRES, *à part*. Pas mal! pas mal!

MOQUET, *le regardant aux jambes*. Mais monsieur est donc dans la partie? (*A part.*) c'est quelque danseur de corde... il est bancal!

JULES. Monsieur... monsieur... je suis directeur d'une troupe qui va en province...

MOQUET. Equestre?

JULES. Non, monsieur... de danseurs, qui partent pour le théâtre de Toulouse.

MOQUET, *à part*. C'est ça! physique d'acrobate. (*Haut.*) Monsieur Verdières! hein! comme elle a dansé hier, ma femme.. quel succès!.. j'en suis malade d'émotion!.. et quand je pense qu'elle a été sur le point de partir pour Londres!..

JULES. Votre femme?..

MOQUET. Oui, monsieur... pour débuter à *Cowint-Gardin*... un engagement magnifique!... quinze mille francs! c'était pour ce soir... les malles étaient faites, les paquets tout prêts... ils le sont encore... les places retenues à la malle-poste ici près..

JULES. Eh quoi! monsieur Moquet, vous laisseriez aller madame Moquet à Londres?.. le pays des séductions?

MOQUET, *avec dignité*. Je ne crains rien, monsieur... et pourtant je suis jaloux! jaloux!.. (*Avec gentillesse.*) Nous avons nombre de tigres dans le Bengale qui sont plus endurans que moi sur cette matière... (*Avec enthousiasme.*) mais une femme comme la mienne!.. et puis, entre nous, mon épouse y allait à contre-cœur... elle m'aime tant!.. mais plus tard, nous verrons, quand ce cher M. Verdières lui aura encore donné une douzaine de leçons de chant... pour chanter la romance...

JULES, *un peu ému*. Des leçons!... permettez.... M. Verdières lui donne des leçons?..... (*Bas à Verdières.*) Ah çà! mais des duos, des romances, ça vous avance joliment!

VERDIÈRES, *bas à Jules*. Est-ce que vous reculez déjà?..

MOQUET. Et vous concevez... quand elle pourra chanter et danser tout à la fois... il nous pleuvra des engagemens. (*A Jules, d'un air confidentiel.*) Ça va-t-il un peu, la danse de corde, dans le midi?

JULES, *étonné*. Comment?...

(Verdières remonte un peu la scène en dissimulant son envie de rire.)

MOQUET, *toujours fort sérieusement*. Ici, c'est tombé, Bobino joue des drames, et M[me] Saqui entreprend Racine.

(On entend une clarinette au-dehors.)

VERDIÈRES. Qu'est-ce que c'est que ça?

MOQUET, *avec humeur*. Ne m'en parlez pas! c'est un voisin, un jeune homme qui est de notre orchestre, et qui dresse sa plainte sur sa clarinette, du matin au soir. J'aimerais assez que le ciel le confondît!

SCENE V.

LES MÊMES, NINETTE, *enveloppée dans un châle et coiffée d'un bonnet du matin.*

NINETTE, *entrant par la gauche*. Eh! mais, j'ai entendu... (*Les apercevant, elle s'arrête.*) Ciel!...

VERDIÈRES, *avec galanterie*. Eh! mille hommages à la délicieuse Ninette!

JULES. Madame.. (*A part.*) Ah! qu'elle est jolie comme ça!...

NINETTE, *les saluant*. Messieurs...

(Verdières lui baise la main.)

JULES, *à part*. Dieu! si je pouvais attraper l'autre!..

MOQUET. Tu as froid?... attends, ma bonne, attends, chère amie... je vais fermer la fenêtre.

(Pendant que Moquet se dirige vers la fenêtre, Jules baise vivement l'autre main de Ninette qui jette un cri.)

NINETTE. Ah!

MOQUET, *se retournant sans avoir fermé la fenêtre*. Quoi donc?

NINETTE, *émue*. Rien, ce n'est rien.... (*A part, regardant Jules.*) Il est aventureux, ce jeune homme.

VERDIÈRES. Vous paraissez souffrir, mon ange?..

NINETTE. Oui, un peu, j'ai des vapeurs! les nerfs malades... (*A part.*) Je crois que c'est lui qui m'a fait compliment hier, d'un air si drôle... (*Vivement à Moquet qui retourne à la fenêtre.*) Oh! ne fermez pas la fenêtre... (*A part.*) Je n'entends plus sa clarinette.

MOQUET, *avec tendresse*. Assieds-toi donc!.. Comme elle a l'air ondoyant! (*Il lui donne un baiser, et dit avec emphase.*) Tu es belle, va... je vas te donner un fauteuil...

(Il emporte la chaise sur laquelle Ninette allait s'asseoir, et va chercher un fauteuil au fond; Verdières va chercher un tabouret, tandis que Jules s'approche d'elle.)

JULES, *bas*. Ninette, il faut que je vous voie ce soir... dans votre loge... je vous aime!...

NINETTE, *sévèrement*. Monsieur!...

MOQUET, *toujours avec tendresse*. Tiens! assieds-toi... repose-toi... ménage-toi... mon houri... (*Gaîment à Jules.*) C'est mon houri... du paradis de Mahomet!

VERDIÈRES, *mettant le tabouret sous les pieds de Ninette*. Tenez, ma colombe... mettez vos petits pieds là-dessus. Prendrez-vous une leçon de chant, ce matin? (*Bas.*) J'ai à vous parler... mon amour me tue..

NINETTE. Monsieur... (*On entend de nouveau la clarinette, Ninette s'écrie avec joie.*) Ah!

MOQUET. Hein!... c'est cette clarinette qui te fait mal, n'est-ce pas?.. (*contractant ses doigts avec impatience*) elle m'agace tout le système.

NINETTE, *à part*. C'est lui!... j'en étais sûre... j'avais reconnu sa ritournelle.

JULES. Madame ne va pas à la répétition, ce matin?

NINETTE. Non... j'ai rendez-vous chez le directeur, plus tard.. (*Bas à Moquet.*) Qu'est-ce que c'est que ce petit?...

MOQUET, *bas*. Un funambule de province venant pour des maillots.

NINETTE. Ah! fi donc!....

VERDIÈRES, *appuyé nonchalamment sur le dos du fauteuil*. Puisque vous n'allez plus à Londres... nous allons prendre leçon... nous chanterons.

(*Il chante avec affectation.*)

Rendez-moi ma patrie,
Ou laissez-moi mourir.

MOQUET, *à part, voyant que Verdières ne peut pas se tirer de son point d'orgue*. C'est un bon professeur; mais il n'exécute pas.

NINETTE. Merci, merci, monsieur Verdières, je ne chanterai pas... j'ai les pieds trop fatigués... (*A part.*) Plus il va, plus je le déteste, le vieux!..

MOQUET, *l'embrassant sur le front*. Pauvre petite femme!... (*avec tendresse*) tu es mon Héloïse, toi, et moi, je suis ton Abel... (*S'arrêtant tout-à-coup, et criant avec une sorte d'effroi.*) Non, non! (*avec tendresse*) tu es ma Laure, et je suis ton *Plutarque*. (*A part.*) J'aime mieux ça!

NINETTE. J'ai besoin d'être seule!... (*à part, regardant la fenêtre*) pour me recueillir.

MOQUET. Tu veux être seule, mon amour? (*A Verdières et à Jules.*) Elle veut être seule, mon amour.

JULES, *à part*. Seule!... bravo!... je reviendrai...

VERDIÈRES, *à part*. Ça a déjà des airs de premier sujet.

MOQUET, *quittant sa femme, et venant au milieu d'eux*. Dam! messieurs, je n'aurais pas osé vous le dire... mais, puisque c'est sorti de la bouche des grâces...

VERDIÈRES, *lui donnant la main*. Certainement... Adieu, mon cher, je vais chez votre directeur, lui recommander la petite... (*Moquet se retourne vers Jules pour prendre congé de lui; Verdières revient à Ninette. Bas.*) Il faut enfin que vous vous expliquiez, méchante...

JULES, *à Moquet*. Adieu, monsieur, je reviendrai bientôt... causer de ma commande. (*Moquet se retourne vers Verdières; Jules s'approche alors de Ninette.*) Prétexte pour vous revoir souvent.

VERDIÈRES, *à Jules*. Eh bien?... eh bien?...

MOQUET, *à Verdières*.

AIR: *Je saurai bien le faire marcher droit.*

Portez-vous bien, et je compte sur vous!
Mais revenez, car je vous considère
Comme un ami, comme un dieu, comme un père.
(*Il va ouvrir la porte.*)

JULES, *bas à Verdières*.

La chance est trop inégale entre nous.

VERDIÈRES, *de même*.

Vous renoncez au pari?

JULES, *de même*.

Non, j'y tiens!

Morbleu ! je gagnerai quand même!
(*On entend la clarinette.*)

NINETTE, *à part.*

Il joue encore! ah! que ça fait de bien
Du souffle de celui qu'on aime!

ENSEMBLE.

MOQUET.

Portez-vous bien, et je compte sur vous ;
Mais revenez car je vous considère
Comme un ami ,comme un dieu, comme un père!
Tout mon plasiir est de vous voir chez nous.

VERDIÈRES.

Vous obliger, c'est mon bien le plus doux ;
Car comme un fils, moi, je vous considère...
Mon cœur d'ami, mes sentimens de père,
Sauront bientôt me ramener chez vous.

JULES, *bas à Ninette.*

Allons, je pars ; mais pour un soin plus doux
Je reviendrai bientôt, oui, je l'espère,
Je crois savoir ce qu'il me reste à faire...
Adieu, Ninette, adieu, je suis à vous!
(*Ils sortent.*)

SCENE VI.

NINETTE, MOQUET.

MOQUET, *revenant à Ninette, après avoir fermé la porte.* Enfin, les voilà partis... on peut donc être seul avec ses amours... pour baiser ses petits doigts... ses petits pieds... (*Il se met à genoux devant elle.*) Que tu es gentille, va... je voudrais te manger!

(Il lui prend les mains et les baise avec transport.)

NINETTE. Moquet, tu m'aimes trop... Ah! tu me mords!..

MOQUET, *un peu stupéfait.* C'est possible! c'est la passion! (*Reprenant le ton caressant.*) Ce qui m'ennuie, c'est qu'on vienne toujours rôder autour de toi!... mais ça m'est égal!.... tu es à moi, n'est-ce pas?... à moi!.. à moi!.. à moi!. toujours et continuellement?...

NINETTE. Tu en doutes, petit ingrat?.. (*A part, en regardant la fenêtre, d'un air triste.*) Il ne joue plus!...

MOQUET. C'est que je suis un peu jaloux.. un peu beaucoup même. Souvent, la nuit quand je sommeille... (*il dit les premiers mots de cette phrase, de manière à rappeler l'air qu'elle indique*) je m'éveille en sursaut, et je dis : (*allongeant le bras d'un air furieux, par-dessus sa femme*) Scélérat!

NINETTE, *souriant.* Quelle folie!

MOQUET, *tendrement.* Oui, c'est une folie... c'est que... si je craignais que tu me fisses... (*Mouvement de Ninette.*) Eh bien! non, non, je ne crains pas! (*Il a les genoux tantôt par terre, tantôt sur le tabouret, et paraît fort gêné de cette alternative.*) Vois-tu, ma Ninette, je passerais ma vie dans cette position aussi délicieuse..... qu'incommode...

NINETTE, *se levant.* Et tu le dois, Moquet ; car, moi, je t'ai tout sacrifié.

AIR : *Belle couturière.* (Bal d'Ouvriers.)

Oui, pour rester sage
Et n'pas faire outrage
Au nœud qui m'engage,
Vois ce que j'ai fait :
Les brillant's parures,
Les riches voitures,
Les nobles fourrures,
Ont bien quelqu' attrait!
J'n'ai pas d' cach'mire,
D'bijoux qu'on admire,
Pourtant, quand je m'mire,
Je n' me trouv' pas mal ;
Quand j'mets ma bell' chaîne,
J'entends avec peine
Dire à l'avant-scène :
C'est du chrysocal!
Et pourtant si je voulais...
Mais non, non, jamais!
Et tout ça, (*bis.*)
Pour cet homm' là! } (*bis.*)

MOQUET.

Même air.

Moi, si quelqu' duchesse,
Epris' de tendresse,
V'nait dans son ivresse,
Me dir' : Beau Moquet
J'aime ta tournure,
Ta douce figure ;
Je pris' ta chev'lure,
Ton p'tit nez coquet...
Et si quelqu' danseuse,
V'nait, bien amoureuse,
M' dir' : rends-moi z'heureuse,
Réponds à mes vœux!
Je t'aim' sans partage.
Cède à mon langage ;
Je n'demand' pour gage
Qu'un' mèch' de tes ch'veux!
Je r'fus'rais,
J' m'sauv'rais,
T'nant mon chef,
Comm' Joseph...
Et tout ça, (*bis.*)
Pour cette femm' là! } (*bis.*)

(*Il se jette de nouveau à deux genoux devant Ninette, et lui baise les mains, lorsque Lolotte entre par la droite; elle a mis son chapeau, un châle et des socques.*)

SCENE VII.

NINETTE, LOLOTTE, MOQUET.

LOLOTTE. Là! vous voilà encore à ses genoux!... Ah! que c'est bête!... mon Dieu! que c'est bête!...

MOQUET, *se levant et époussetant ses genoux.* Que le diable vous emporte, Lolotte! vous nous dérangez toujours!...

NINETTE, *regardant du côté de la fenêtre.* Et elle fait bien!...

LOLOTTE. C'est que ça n'a pas le sens commun!... toujours à ses pieds!... vous les empêchez de travailler! Si c'est comme ça que vous espérez faire fortune tous les deux!.. (*Bas à Ninette.*) Tu me diras pourquoi tu pleurais tout-à-l'heure dans ta chambre?...

NINETTE *à part*. O ciel !

(Elle reste pensive devant la fenêtre, sans prendre part à la scène.)

MOQUET, *avec impatience*. Eh! mon Dieu! maman, on dirait que de votre temps une danseuse avait toujours le pied en l'air comme le cheval de la place des Victoires, et qu'un mari était un jobard...

LOLOTTE. D'abord, de mon temps on ne se mariait pas... Ah ! bien oui, se marier, quelle idée ! (*se rengorgeant*.) on restait demoiselle...

MOQUET, *riant très-fort*. Ah! ah ! ah! vous appelez ça rester demoiselle ?.. vous êtes bien honnête! merci !

LOLOTTE, *fâchée*. Oui, monsieur Moquet, quand vous rirez comme un fanatique ! (*avec dignité*) on marchait à la gloire et à la fortune, dans ce temps-là... et on y arrivait.

MOQUET, *d'un air goguenard*. Possible ! mais il paraît qu'on n'y restait pas longtemps.

LOLOTTE, *avec fierté*. Apprenez, monsieur Moquet, que si je n'ai rien, c'est que j'ai tout mangé.

MOQUET. A qui le dites-vous ?..

LOLOTTE. Des cent, des deux cent, des trois cent mille francs... Sous l'Empire, les grands officiers de la couronne n'y regardaient pas... avec le corps de ballet... j'avais équipage, hôtel, cuisinier, maison de campagne !

MOQUET, *se croisant les bras, et d'un air de reproche*. Et vous avez tout consommé? (*gaîment*.) ah ça ! mais... vous donniez donc des festins... de Balthazar... chez vous... comme dans la gravure ?

LOLOTTE, *vivement et avec aigreur*. Est-ce que vous croyez qu'on pouvait recevoir la cour, et leur donner des dîners à vingt-deux sous ?

MOQUET, *riant*. Ah! bien ! je vous conseille d'y aller aujourd'hui à la cour, avec votre chaufferette et votre caniche !.. le factionnaire vous courra dessus, très-bien!

LOLOTTE. La cour! la cour! mais est-ce que vous savez ce que c'est qu'une cour? avec votre budjet, qui étrangle tout ce qu'il y a de mieux.

MOQUET, *d'un air dédaigneux*. Hein? le budget étrangle quelqu'un? qu'est-ce que vous dites ?..

LOLOTTE. Je parle des appointemens... au figuré. Des appointemens!.. mais il n'y en a plus d'appointemens : votre budget a mis en circulation un tas de paltoquets, des moitiés d'agent de change, des courtauds de ministère, des vaudevillistes, des hommes d'état, des barbouilleurs de journaux, qui infectent le cigare, et qui viennent s'établir gratis dans le salon des danseuses... (*Avec mépris et indignation*.) Allez donc vous coucher, vilain monde que vous êtes !

MOQUET, *à part, avec surprise*. Qu'est-ce qu'elle a donc ?

LOLOTTE, *s'animant de plus en plus*. Aussi, qu'est-ce qui en résulte ? qu'il n'y a plus d'Opéra, que l'art se perd, et que la gloire est à rien. (*Avec mépris*.) On épouse des coiffeurs, des auteurs, des tailleurs...

MOQUET, *se retournant vivement et avec fierté*. Ah ! mais... ah ! mais... est-ce pour moi que vous dites ça ?

LOLOTTE. On rogne, on se prive; la belle poussée !

AIR *de Masaniello*.

Comme un' cuisinière rapace,
Tout l'argent qu'on doit à son jeu,
A la caiss' d'épargne on le place;
L'Opéra devient pot-au-feu !
Pour une artist', pour une femme,
N'est-c' pas un sort bien agaçant
De se tuer le corps et l'ame,
Pour n'en tirer que quat' pour cent !

MOQUET, *à part*. Elle ragera toute sa vie... Ah ! Calypso en demi-solde, va ! (*Haut*.) Est-ce que vous sortez, que vous voilà ornée de vos socques ?

LOLOTTE. Vous savez bien que je conduis Ninette chez son directeur... n'est-ce pas, Ninette ?

MOQUET. A la bonne heure ! dépêchez-vous.

LOLOTTE, *bas à Ninette*. Qu'est-ce que tu as donc toujours à regarder la fenêtre ?

NINETTE, *troublée*, Oui, oui, maman, je vais m'habiller.

MOQUET, *avec un sentiment de bonheur*. C'est donc aujourd'hui que son sort se décide... qu'on la met à sa place... (*Lolotte se place entre Ninette et Moquet, qui lui tient le bras gauche, tandis que Ninette lui tient la main droite*.) O Dieu !.. oui, oui, nous aurons aussi une maison, un appartement magnifique, une voiture, et tout ça, sans que les mœurs aient gémi... et nous ferons un sort à la mère !

NINETTE, *la caressant*. Cette pauvre mère !

MOQUET, *de même*. Nous la mitonnerons.

NINETTE. Et si jamais nous avons soixante mille livres de rente !..

MOQUET, *vivement*. Oh ! son compte est fait !

LOLOTTE, *pleurant d'attendrissement*. Vous m'émouvez, mes enfans... vous m'émouvez... (*Elle embrasse Moquet sur les deux joues; Moquet le lui rend, et elle con-*

tinue avec expansion.) Oui, tu gagneras tout ça, ma fille, tu le gagneras... tu as dansé hier comme un bijou! au commencement surtout... à la fin il y a eu un écart équivoque.

NINETTE, *modestement.* Vous trouvez?

MOQUET, *avec fermeté.* Ce n'est pas vrai! illusion!

LOLOTTE. Je vous dis que si.

MOQUET. Illusion pure!

LOLOTTE. Tenez, c'est au moment où ce petit jeune homme de l'orchestre s'est trouvé mal.

NINETTE, *à part.* Pauvre Adolphe!

MOQUET. Vous avez vu ça par votre lucarne; mais je dois le savoir, moi qui étais au milieu du parterre, à applaudir comme un battoir... j'en ai encore des ampoulles.

(Il regarde ses mains.)

LOLOTTE, *étonnée.* Vous?.. vous claquiez?

MOQUET. Tiens! pourquoi pas?.. ma femme!.. c'est permis... et si ces messieurs ne claquaient que leur famille, il n'y aurait rien à dire!..

LOLOTTE. Tout ça n'empêche pas que Ninette n'ait dansé faux... son pied gauche n'a pas d'oreille.. et pourtant ce pas là est si facile!..

NINETTE. Ah! facile!.. pas trop!..

MOQUET. Je voudrais bien vous y voir, vous, avec vos grâces de 1804.

LOLOTTE. Tiens! il ne faudrait pas me presser beaucoup.

MOQUET. Allons donc!.. vous n'oseriez pas!.. pour vous disloquer!..

LOLOTTE. Moi!..

MOQUET, oui, vous.

LOLOTTE. Oh! vous m'en défiez?

MOQUET. Certainement!

LOLOTTE, *jetant son châle à Ninette.* Tiens, mon enfant, je vas te donner une leçon.

MOQUET, *au comble de l'étonnement.* Quoi! elle va danser?.. ah! ah! ah! par exemple, je prends un billet de première! (*avec importance.*) pas d'orchestre!

LOLOTTE, *ôtant son chapeau.* Tiens-moi ça!.. et vous allez voir!.. ah! et mes socques!..

(Elle les ôte.)

MOQUET, *riant.* Dis donc, Ninette, ta mère qui va te donner une leçon!.. ah! ah! ah!

NINETTE. Il ne faut pas vous moquer d'elle, monsieur; c'était une belle danseuse!..

MOQUET, *riant toujours.* Je l'ai ouï dire à mes aïeux.

LOLOTTE, *se posant pour danser.* Voilà!..

(On entend la clarinette; Ninette se rapproche de la fenêtre.)

MOQUET, *se jetant sur le fauteuil à droite.* Tiens! tiens! tiens!.. la clarinette! juste le pas de quatre que tu a dansé hier.

NINETTE, *à part.* Il ne joue que ça du matin au soir.

MOQUET, *à part, tandis que Lolotte se prépare à danser, et pendant la ritournelle de l'orchestre.* Qu'est-ce que nous allons voir? (*Lolotte commence son pas, Moquet rit aux éclats.*) Eh bien! eh bien!.. le diable m'emporte, elle danse!.. la voilà partie!

(*Il chante à demi-voix.*)

Hanneton! vole, vole, vole...
Ton mari est à l'école...

NINETTE, *de loin, à Moquet.* Voulez-vous bien vous taire?.. pauvre mère!.. a-t-elle encore du jarret!..

MOQUET, *la regardant, et suivant du geste tous ses mouvemens.* Est-il possible de se décarcasser comme ça? (*Riant plus fort*) Ah! ah! ah! arrêtez donc!.. ô louqsor! louqsor! louqsor! (*se tordant*) ah! ah! je n'en puis plus! j'ai la rate prise! oh! oh!

LOLOTTE, *se renversant avec grâce.* Hein! une branche de saule!

MOQUET. Pleureur! pleureur!.. gare derrière!

LOLOTTE, *dansant toujours.* Qu'est-ce que vous dites de cette passe-là?.. Augereau en était fou!..

MOQUET, *riant.* Casse-cou! prenez garde à la commode.

(Aux dernières mesures du pas, Lolotte se dessine gracieusement et se dirige de côté, vers Moquet.)

LOLOTTE. Soutenez-moi!

MOQUET, *effrayé, se levant précipitamment, et laissant Lolotte tomber exténuée sur le fauteuil.* Soutenez-vous vous-même... (*A Lolotte, quand elle est assise.*) Je vous demande un peu, à votre âge, se permettre des écarts de cette nature-là!

NINETTE. Ah! que c'est bien! et que je voudrais danser comme ça!..

MOQUET, *avec autorité.* Je te le défends, entends-tu!.. (*A Lolotte, se penchant vers elle.*) Vous ne vous êtes rien démis, la mère?

LOLOTTE, *rayonnante.* Il me semble que je n'ai que vingt ans, et que je suis redevenue déesse!..

MOQUET, *après l'avoir regardée un instant sans rien dire, dit, comme pour la satisfaire, et très sérieusement.* Allons, c'est très-bien! c'est très-bien!

(On entend un coup de sonnette.)

NINETTE. On sonne!..

MOQUET, *à Lolotte d'un air goguenard.* Eh bien ! déesse... allez ouvrir la porte...

LOLOTTE, je ne peux pas, je suis tout essoufflée !

MOQUET, *redescendant la scène et à part.* Je le crois bien !.. des pas comme ça !.. j'aimerais mieux être cheval des hirondelles. (*On sonne encore.*) On y va !.

AIR *de l'Apothicaire.*

Ma parol', j'en suis tout saisi,
Diable de Vénus que vous êtes...
Est-ce en vous démanchant ainsi
Que vous faisiez tant de conquêtes?

LOLOTTE, *avec fierté.*

Oui, mon cher, après un tel pas,
Les plus fiers dev'naient mes esclaves !

MOQUET, *à part.*

Dam ! dans ce temps-là, je n'dis pas...
L'empire ! c'était l'époque des braves.

LOLOTTE, *se levant.* Hein ? qu'est-ce que vous dites ?.. qu'est-ce qu'il a dit ?..

(Elle s'arrête et regarde Ninette.)

SCENE VIII.

NINETTE, LOLOTTE.

NINETTE, *toujours à la fenêtre.* Je ne l'entends plus !..

LOLOTTE. Ninette ?..

NINETTE. Maman ?..

LOLOTTE. Qu'est-ce que tu regardes encore là ? tu as le teint animé... les yeux humides.

NINETTE, *vivement, poussant la fenêtre.* Je n'ai rien du tout... voulez-vous m'aider à m'habiller.

(Elle va se placer devant le miroir, à gauche ; Lolotte est derrière elle.)

LOLOTTE. Avec plaisir... à condition que tu me diras tout...

NINETTE. Quoi donc ?

LOLOTTE. Ah ! ce n'est pas moi qu'on trompe ! je ne suis pas sans connaître les ravages du cœur humain... passe-moi ta ceinture. (*Avec sentiment.*) nous sommes outes mortelles, mon enfant... mon Dieu !.. tu n'es pas busquée aujourd'hui... tu as tort... ça dessine la taille.

NINETTE, *donnant la ceinture.* Oui, maman... la voici...

LOLOTTE, *attachant la ceinture de Ninette.* Ninette, tu as quelque chose... tu deviens rêveuse... tu pleurniches en cachette... tu n'as plus le cœur à la danse... avoue, mon enfant, avoue... confie tes chagrins dans le sein maternel.

NINETTE, *se jetant dans ses bras.* Ah ! maman... je n'en puis plus... j'étouffe... j'en mourrai.

LOLOTTE, *effrayée.* Qu'est-ce que c'est ? tu me surprends. (*Avec fermeté.*) D'abord, on n'en meurt pas... une !

NINETTE. Oh ! si fait.

LOLOTTE. Quand je te dis que non... (*L'habillant toujours.*) Cambre-toi un peu. (*Elle la prend doucement par la main, l'amène sur le devant de la scène, et lui dit avec douceur :*) Çà, voyons, voyons... tu considères quelqu'un ?

NINETTE. Ah ! c'est plus fort que moi... j'ai résisté long-temps, voyez-vous ?.. mais il est si bon, si aimable.. il m'aime tant !

LOLOTTE. Et toi, pauvre chérie ! ça t'affecte ? eh bien ! quand tu t'abîmeras les yeux de pleurer...

NINETTE. Ah ! quand on a un mari qui vous adore, qu'on aime, qui est aux petits soins pour vous...

LOLOTTE, *d'un air de compassion.* C'est bien dur pour lui... pauvre cher homme ! (*Sèchement.*) Il n'est pas beau, je te le dis. (*Avec onction.*) Mais ce n'est pas une raison : la beauté est une chose qui passe, et certainement, je ne te conseillerai jamais des inspirations qui ne sont pas à conseiller... qu'est-ce que c'est, l'autre insolent ?

NINETTE, *tremblante.* C'est un artiste... sans fortune... comme moi... un musicien.

LOLOTTE. *avec explosion, et jetant un cri.* Ah ! quelle horreur !

NINETTE. Mais il est très-bien, au contraire... et puis, il m'aime... à en devenir fou... et tiens ! hier, quand j'ai fait un faux pas, c'est lui qui s'est trouvé mal à l'orchestre.

LOLOTTE, *avec mépris.* Un musicien ! (*Avec dignité.*) Ma fille, vous savez ce que vous devez à votre mari... et j'espère bien que tu n'as pas de remords à te faire ?

NINETTE. Ah ! jamais, jusqu'à ce jour, je n'ai pas voulu l'écouter .. mais il est si pressant, si malheureux !

LOLOTTE, *d'un ton sententieux.* Un artiste qui n'a pas le sou est toujours malheureux.

NINETTE. Aussi, n'ai-je pas pu lui refuser...

LOLOTTE, *vivement.* Quoi donc ?

NINETTE. Un rendez-vous pour ce soir, avant le ballet.

LOLOTTE, *vivement.* Tu n'iras pas. (*Avec autorité.*) Ninette, tu n'iras pas ; je te défends de t'y rendre... un rendez-vous !

NINETTE. Mais il est accordé, ma mère ; il en mourrait.

LOLOTTE. Je te dis qu'il n'en mourra pas, ni toi non plus... et à quelle heure ?

NINETTE. C'est lui qui doit me l'indiquer, par un bouquet de roses-pompon, en comptant les heures par les roses.

LOLOTTE, *à part, d'un air émerveillé.*

Tiens, c'est gentil, ce moyen-là... je ne le connaissais pas.

NINETTE. A moins qu'il ne vienne lui-même.

LOLOTTE, *avec fermeté*. En ce cas, ma chère, je le recevrai, moi.

NINETTE. Oh! ce n'est pas la même chose!

LOLOTTE. Je ne lui dirai pas de malhonnêtetés... sois tranquille. Allons, lève la tête, et surtout n'oublie jamais la fidélité que tu dois à ton grigou de mari... (*elle l'embrasse*) un artiste! ah! fi donc!

NINETTE. C'est égal, je l'aimerai toujours... c'est plus fort que moi.

SCENE IX.

LOLOTTE, MOQUET, *entrant par le fond, d'un air sombre, et un bouquet à la main.* NINETTE.

MOQUET, *d'une voix caverneuse*. Ninette! Ninette!

NINETTE, *bas à sa mère*. Le bouquet! il le tient!

LOLOTTE, *bas*. Silence!

MOQUET. Ah! c'est vous, Lolotte?.. est-ce que vous ne pourriez pas nous laisser seuls tous les deux?

LOLOTTE, *l'observant*. Mon Dieu! monsieur Moquet, comme vous êtes pâle!

MOQUET. Pâle! c'est possible... chacun a sa couleur qui lui est propre. (*Ninette se dirige vers la droite pour sortir; il lui dit avec autorité* :) Ninette, restez! (*A Lolotte.*) Je voudrais deviser seul avec mon épouse.

LOLOTTE. Non, certainement, je ne partirai pas, dans l'état d'exaspération où je vous vois.

MOQUET, *croisant les bras, et d'une voix étouffée*. Ah! oui; je suis exaspéré!.. je concentre une foule de choses, et je tremble de tout mon être, comme... n'importe!

LOLOTTE. Oh! Dieu! vous ressemblez à M. Levasseur, dans *Gustave III*.

MOQUET, *vivement*. Vous trouvez?.. je plains cet artiste alors.

NINETTE, *avec hésitation*. Est-ce que la personne qui a sonné ?.

MOQUET. C'était pour cet engagement de Londres. (*Ninette fait un mouvement de joie.*) On venait chercher la réponse, mais tu l'as refusée.

NINETTE, *avec embarras*. C'est que.... quitter Paris!.. te quitter!

MOQUET, *traînant sa phrase avec une intention ironique*. Oui, tu y tiens... à Paris!

LOLOTTE, *effrayée*. De quel air il dit ça!

NINETTE. Vous me faites peur! mais qu'est-ce que vous avez donc?

MOQUET, *à pleine voix et d'un air décidé*. C'est que, ce qui vient de m'arriver est si dramatique!

NINETTE. Quoi donc encore?

MOQUET, *prenant le bras de Ninette et celui de Lolotte, et les amenant brusquement près de lui*. Je reconduisais ce monsieur qui a sonné tout-à-l'heure, et un autre jeune homme qui venait pour une paire de mollets... je les lâche au pied de l'escalier, dans l'allée qui est très-noire, lorsque je suis accosté par une jeunesse.

LOLOTTE. Une jeunesse!

MOQUET. Je dis une jeunesse, je n'en sais rien; je n'ai pas vu sa figure. Elle me dit : (*Imitant une voix de femme.*) Mlle Ninette, de l'Opéra? C'est moi, je lui réponds. Cette vieille femme se met à rire indécemment.

LOLOTTE, *étonnée*. Une vieille femme!

MOQUET. To, to... c'est ici, quoi! qu'est-ce que vous lui voulez? Elle répond : (*Se reprenant.*) Ah!... Et voyez l'ingénuité de cette enfant...

LOLOTTE, *plus étonnée*. Une enfant!

MOQUET. Elle me dit : C'est vous qui êtes son domestique? (*Avec indignation.*) Son domestique? j'ai donc le physique d'un serf? j'ai donc l'air d'un groom, actuellement? Hein! (*Avant que Lolotte ait eu le temps de lui répondre, il crie :*) Laissez-moi!

LOLOTTE, *cherchant à le calmer*. Eh bien! voyons! tout le monde peut se tromper... vous lui avez dit qui vous êtes?

MOQUET. Oui.

NINETTE, *à part*. Ah! je respire!

MOQUET. Je ne lui ai rien dit du tout... et j'ai même ajouté : C'est moi.

NINETTE, *à part*. O ciel!

LOLOTTE. Mais c'est un mensonge!

MOQUET. C'était un piége... assez grossier... que je tendais sous ses pas; cet homme y est tombé en plein.

LOLOTTE, *encore plus étonnée*. C'était un homme à présent!

MOQUET, *imitant la voix de femme*. Tenez, me dit-elle, remettez-lui cela... qu'elle se trouve au rendez-vous de ce soir... Silence! (*Avec fureur.*) Et il ajoute : Silence! ce qui veut dire : Motus!

(Il remonte un peu la scène et s'agite avec indignation.)

NINETTE, *à part*. Ah! je suis morte!

LOLOTTE. Eh bien! après? voyons... vous avez une manière de dire les choses..

MOQUET, *avec fureur*. Alors, tremblant, hors de moi, je me rue sur ce vieillard.

LOLOTTE, *n'y comprenant plus rien*. Mais c'était une femme!

MOQUET, *continuant sans l'écouter*. Je le saisis par son peigne d'écaille, et je lui dis: Petite malheureuse! qui est-ce qui t'envoie? (*Imitant la voix de femme.*) Grâce! grâce!.. me répond-elle; c'est moi qui porte les bouquets de Mme Prévost.. (*Tranquillement à Lolotte, en reprenant sa voix naturelle.*) Mme Prévost, la marchande de bouquets du Palais-Royal. (*Lolotte le regarde, il semble croire qu'elle ne le comprend pas.*) Près de Chevet. (*Même jeu; il dit plus fort:*) Chevet! qui tient des homards. (*S'avançant vers Lolotte, et d'un air furieux.*) Chevet! quoi? Chevet! (*Tranquillement.*) J'allais en savoir davantage (et ça m'aurait obligé) quand cet homme s'est échappé, me laissant seul avec les idées que j'ai, et cet attroupement de roses-pompon.

(Lolotte prend le bouquet.)

LOLOTTE, *à part, comptant les roses*. Sept! il y en a sept!

NINETTE, *à part*. Sept heures!

MOQUET, *prenant une pose digne, et d'un ton calme*. Ninette, voudriez-vous me donner la clef?

NINETTE. Quelle clef?

MOQUET. La clef de ceci... qu'en dis-tu? Je voudrais connaître votre *conclusum!*

LOLOTTE, *s'avançant*. J'en dis, j'en dis..

MOQUET, *la repoussant du bras*. Permettez... je n'ai pas l'honneur de vous adresser la parole, à vous.

NINETTE. Mon Dieu! mon ami, je t'assure que je ne sais pas... et puis.. enfin.. au reste...

MOQUET. Ce n'est pas là un *conclusum!*

LOLOTTE. Je vous demande un peu s'il y a de quoi se mettre martel en tête pour un méchant bouquet de trois livres dix sous.

MOQUET. Je m'importe peu du prix! Je me mettrai en tête ce que je voudrai...moi-même! mais provisoirement, vous m'excédez, vous me fatiguez, vous m'ennuyez.

(Il remonte la scène avec colère et tourne le dos aux deux femmes.)

LOLOTTE. Vous êtes un malhonnête.

NINETTE, *se plaçant près de Lolotte*. Ah! si vous insultez ma mère...

MOQUET, *redescendant la scène*. Je ne suis pas un malhonnête, je n'insulte pas ta mère; je ne lui dis rien, je lui porte l'estime.... nécessaire... je la prie seulement de me laisser tranquille.. (*A Lolotte*) Faites-moi le plaisir de me laisser tranquille dans mes foyers... ah!

NINETTE. Venir me chercher querelle, parce qu'on m'achète des roses-pompon.. Est-ce ma faute, à moi?

MOQUET. Et ce rendez-vous?... Quel est votre *conclusum?*

LOLOTTE, *furieuse*. Allez, vous n'êtes qu'un jaloux, et avec un mari comme vous...

MOQUET, *allant pour s'élancer vers Lolotte.* Hein?... qu'est-ce que vous feriez?...

NINETTE, *retenant Moquet*. Monsieur Moquet!... mon ami!...

MOQUET, *à Lolotte, d'un air furieux, et parlant par-dessus l'épaule de Ninette qui lui barre le passage*. Ne donnez pas de mauvais conseils à ma femme.

LOLOTTE. Moi!

MOQUET, *criant*. Je vous prie de garder le silence le plus religieux dans vos avis. J'ai épousé ma femme pour moi, pour moi tout seul (*il donne un baiser à Ninette*) entendez-vous? je tiens l'emploi en chef... et sans partage...

(Il quitte Ninette.)

NINETTE. Mais oui... mais oui... qui vous dit le contraire?... (*Pleurant.*) Aussi, je t'aime, Léon!...

MOQUET. Tu m'aimes, Léon; tu m'aimes, Léon! mais ce bouquet, mais ce rendez-vous? tu m'aimes, Léon! mais cet inconnu! quel est-il?

NINETTE, *baissant les yeux*. Je ne sais...

LOLOTTE. Vous ne devez pas le connaître!... vous ne le connaitrez pas!... (*Étendant le bras devant Ninette, en signe de protection.*) Je défends à ma fille de vous le nommer.

NINETTE. Ma mère!... voyons!..

MOQUET, *frappé de stupeur*. Comment! mais c'est donc vrai? Je voulais me renfermer dans le doute, vous me dépouillez de cette faculté? (*D'un air de mépris.*) Vous me réduisez à employer le canal du commissaire!!

LOLOTTE, *passant au milieu et s'animant tout-à-coup*. Eh bien! quand cela serait vrai!. quand elle serait aimée, cet ange!.. qui vaut mieux dans le bout de son doigt, que...

NINETTE, *cherchant à calmer Lolotte*. Mais non, maman!

LOLOTTE. Mais si! laisse donc!... je veux lui dire à ce monstre d'homme...

MOQUET, *riant de pitié, et se croisant les bras*. Allez, allez toujours... je me croise les bras... comme Napoléon.... sur la colonne... Allez, invectivez-moi!... j'en ris, ainsi...

LOLOTTE, *s'approchant de lui avec rage.* Oui, oui, votre femme est aimée...

MOQUET, *les bras croisés.* Bon!

LOLOTTE, *criant.* Adorée!

MOQUET, *criant.* Bien!

LOLOTTE, *criant plus fort.* Adulée!

MOQUET, *criant plus fort.* Très-bien!

LOLOTTE, *criant de toutes ses forces.* Idolâtrée!

MOQUET, *imitant toujours Lolotte.* Bon! la Marseillaise! *(A part.)* Hein! hein!... en voilà-t-il des couleuvres que j'avale... à longs traits!.. en voilà-t-il une matelote de couleuvres... qui m'est offerte!

AIR *de Julie.*

C'est un supplice! une horrible torture!
Je n'connais rien d' plus affreux sous le ciel!
J'aimerais mieux être dans la posture
Où se trouvait l'ouvrier Dufavel.

LOLOTTE.

Oui, vous y gagneriez, je le parie,
D'être à la plac' du pauvre Lyonnais,
Car si vous êt's sauvé jamais,
Ce n'sera pas par le génie.

(*Moquet qui d'abord n'a pas compris l'intention de Lolotte reste un instant à réfléchir et témoigne par un geste de fureur qu'il comprend enfin, lors de la répétition des deux derniers vers.*)

MOQUET, *d'un air menaçant.* Ouvreuse! ouvreuse!

LOLOTTE. Mais elle n'a rien à se reprocher, monstre que vous êtes; elle repousse héroïquement les séductions... voilà ce qu'elle fait.

NINETTE, *pleurant.* Non, non, je n'ai rien à me reprocher, bien sûr!

MOQUET, *à sa femme, avec noblesse.* J'aime à le croire... j'aime à me bercer de cette chimère...

LOLOTTE. L'artiste qui l'aime en sera pour ses soupirs et ses bouquets.

MOQUET. Un artiste!... ah! c'est un artiste!.. *(à part.)* en cheveux, peut-être.. En effet, le nouveau coiffeur la regarde toujours d'un air inquiétant.

LOLOTTE. Viens, ma fille, viens; laissons ce tigre à toutes les fureurs de la jalousie! Viens! (*mettant la main sur son cœur.*) tu as de ça, toi!

NINETTE, *mettant aussi sa main sur son cœur.* Oh! oui, ma mère!

MOQUET, *se méprenant sur l'intention de Lolotte, et mettant à son tour sa main sur sa poitrine, dit avec hauteur :* Qu'entendez-vous, par ce geste?.. qu'entendez-vous?

(Elles vont pour sortir, Verdières les ramène.)

SCENE X.

NINETTE, VERDIÈRES, LOLOT MOQUET.

VERDIÈRES, *entrant par le fond.* Qu'est-ce que c'est? on dispute?... (*A part.*) Tant mieux!

LOLOTTE. C'est monsieur mon gendre.

MOQUET. C'est mademoiselle ma belle-mère!

NINETTE. C'est mon mari!

VERDIÈRES, *à Lolotte.* Allons, allons, du calme, belle-maman!

LOLOTTE. Laissez-moi, vieux faquin!

(Elle remonte la scène, et va dans le fond, à gauche.)

MOQUET, *à part.* Il parait qu'elle en a pour tout le monde.

VERDIÈRES, *à part.* Quel diable d'accueil me fait-on!.. *(A Ninette.)* Ma belle, nous allons chanter.

NINETTE, *lui tournant le dos.* Non, vous m'ennuyez, vous m'êtes insupportable... Partons, maman...

(Elle se rapproche de Lolotte, qui est au fond.)

MOQUET, *d'un ton impérieux, s'approchant de Ninette.* Non, non, restez, je le veux!

LOLOTTE, *lui jetant le bouquet à la figure.* Tenez, jaloux, voici votre bouquet.

MOQUET, *stupéfait, portant la main à ses yeux.* Bon! juste dans les yeux! C'est mon appoint, j'ai mon compte.

(Elles sortent, Moquet marche un instant sans y voir, et d'un air égaré.)

SCENE XI.

MOQUET, VERDIÈRES.

VERDIÈRES, *à part.* Insupportable!. j'en étais sûr... elles commencent toutes par me trouver comme ça...

MOQUET, *toujours la main sur ses yeux, heurte Verdières.* Mais c'est à en perdre la tête!...

VERDIÈRES. Qu'y a-t-il donc, mon cher Moquet?

MOQUET. Il y a... il y a... *(Lui prenant les mains.)* Vous êtes mon ami, vous; vous êtes pour moi un deuxième père, vous êtes ma plus ancienne pratique... Il m'arrive une chose...

VERDIÈRES. Mais vous m'effrayez! parlez!..

MOQUET. Ma femme!... (*Il se donne une tape sur le front.*) O ciel!

VERDIÈRES. *étonné.* Pas possible!

MOQUET. J'ignore le nom de mon antagoniste... mais il existe... on me l'a avoué.

VERDIÈRES, *à part.* Est-ce que Jules serait déjà si avancé que ça?... Ah! diable!...

MOQUET, *avec émotion.* Je voudrais me jeter dans vos bras un moment

VERDIÈRES, *étendant les bras, d'un air résigné*. Jetez-vous y.

(Moquet se jette dans les bras de Verdières et l'embrasse à deux reprises.)

MOQUET, *d'un petit air dégagé*. Je suis un homme très à plaindre, savez-vous? Il y a un rendez-vous pour ce soir.

VERDIÈRES. Ah! bah! (*A part.*) Déjà?

MOQUET, *allant ramasser le bouquet qui est resté par terre*. Voilà le signal!

VERDIÈRES. Et votre femme l'aime?

MOQUET. La rose-pompon?

VERDIÈRES. Non... lui... cet amant...

MOQUET, *avec douleur*. Si elle l'aime? elle en est insensée!

VERDIÈRES. Elle vous l'a dit?

MOQUET. A moi! à moi-meme!... parlant à ma personne, (*avec indignation*) comme disent ces gueux d'huissiers.

VERDIÈRES. La chose est grave!

MOQUET, *avec importance*. Pour moi!... de la plus haute gravité!

VERDIÈRES. Et à quoi attribuez-vous ce réfroidissement?

MOQUET, *fort étonné et gaîment*. Réfroidissement?,.. le mot est hasardé.

VERDIÈRES. Elle a donc été égarée?

MOQUET, *avec désespoir*. Perdue! c'est sa mère... c'est son obélisque de mère... une femme qui survit à toute son espèce.. le dernier type d'une race éteinte.. comme les carlins!.. On n'en voit plus!..

VERDIÈRES. Et que prétendez-vous faire?

MOQUET. Je vous le demande.. à vous.. (*avec amertume*) qui nous avez mariés!... (*Se reprenant vivement.*) Je ne vous en veux pas!.. à vous, à qui je fournis des corsets depuis quatre ans... et des mollets.. depuis six... (*élevant la voix*) des mollets!

VERDIÈRES, *impatienté*. C'est bon! c'est bon!... vous criez!...

MOQUET. Je vous le demande... que feriez-vous? Conseillez-moi, car je n'y suis plus... *(montrant son front)* j'ai tout ceci entrepris... je suis fou... je ferai quelque malheur.

(Il remonte la scène, saisit une chaise, et l'agite violemment en l'air.)

VERDIÈRES. Arrêtez!

MOQUET. Je jetterais mon mobilier par la fenêtre... s'il ne m'appartenait pas.

VERDIÈRES, *le ramenant*. Allons, vous êtes trop violent!

MOQUET. Oui, je le suis, violent!... oui, je le suis... la jalousie me ronge... elle me mine!.... je n'ai pas sur le corps large comme ça qui ne soit jaloux!

VERDIÈRES. Voyons, voyons, croyez-vous qu'il y ait réellement du danger?

MOQUET, *prêt à pleurer*. Vous me le demandez, vieillard? vous demandez à un somnambule qui se promène sur une gouttière, s'il y a du danger? êtes-vous sourd? ou êtes-vous ivre? puisque je vous dis qu'il y a un rendez-vous pour ce soir!

VERDIÈRES, *à part*. Ce petit drôle est si avancé que ça! comment a-t-il fait? il va se moquer de moi.

MOQUET, *s'éloignant d'un air anéanti* Eh bien! vous ne me donnez pas de conseil?.. ah! les malheureux n'ont pas d'amis.

VERDIÈRES. Si fait!

MOQUET, *revenant vivement*. Ils en ont?

VERDIÈRES. Oui, et je vais vous le prouver.

MOQUET. Je vous écoute avec respect.

VERDIÈRES. Je ne vois qu'un moyen de vous empêcher d'être...

MOQUET, *l'interrompant vivement*. Je sais... (*apres un temps*) achevez!

VERDIÈRES. Et le moyen est tout simple... c'est d'accepter l'engagement de Londres.

MOQUET, *avec joie*. Oh!

VERDIÈRES. Et de faire partir votre femme ce soir même; il n'y a pas une minute à perdre.

MOQUET, *lui saisissant la main avec cordialité, puis le quittant aussitôt et faisant deux pas en arrière*. L'idée est majeure! *(il se rapproche de Verdières)* et j'en embrasse toute la portée.

VERDIÈRES, *d'un air satisfait*. Hein?

MOQUET, *avec joie*. Je les sépare violemment.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Oui, par cette ruse nouvelle,
Je vais poser la Manche entr'eux.

VERDIÈRES, *à part*.

Dans huit jours, je suis auprès d'elle.

MOQUET.

Ah! pour un mari, c'est affreux!
Ma femme part pour l'Angleterre,
Je vais vivre seul, dédaigné!
(*Gaîment.*)
Mais je vais perdre aussi sa mère,
Et c'est toujours ça de gagné. (*Bis.*)

Et la chienne..! et la chienne! quel placement!

VERDIÈRES. La malle-poste vous répondra de tout...

MOQUET. La malle-poste! vous avez raison! pourvu que les places soient encore libres!

VERDIÈRES. Je cours les retenir.

MOQUET. Vous auriez cette bonté?.. moi, je vais faire les paquets... les malles sont toutes prêtes... et à son retour, elle aura beau crier..... je resterai sourd à tout comme un pot... je ne répondrai que ces quatre mots : *Tu partiras!..* moi, je vais

fair» les paquets... allez à la malle-poste.. vous êtes mon appui, vous êtes mon soutien, vous êtes... *(il cherche long-temps le mot, et dit avec force :)* ma canne .. oui!

(Il sort par la gauche)

VERDIÈRES, *seul*. Et moi, je cours... me voilà lancé dans une intrigue subalterne... courant pour une danseuse, de concert avec un tailleur, un mari! ah! ah! ah! et pour enlever ce trésor à un jeune niais...

SCENE XII.

VERDIÈRES, JULES.

JULES, *arrivant par le fond*. Maintenant je puis venir...

VERDIÈRES, *d'un ton railleur*. Ah! vous voilà encore, mon cher?

JULES, *de même*. Et vous, mon très-cher, vous voilà toujours?..

VERDIÈRES. Je parlais de vous.

JULES. Qu'est-ce que vous disiez?

VERDIÈRES. Que vous étiez un garçon habile, prompt à vous faire aimer.

JULES. Pourquoi me dites-vous cela?

VERDIÈRES. Oui, faites donc l'ignorant.. la petite en est convenue.

JULES. Pas possible?

VERDIÈRES. On vous aime...

JULES. Vrai?

VERDIÈRES. Mais on part... psitt!..

JULES. Ah! bah!

VERDIÈRES. Sur ce, mon bon ami, si vous gagnez le pari, ce sera à la course... je vole à la malle-poste... ah! mes petits messieurs! vous croyez, parce qu'on n'a pas la barbiche, vingt-cinq ans et une jolie figure, qu'on ne peut pas... ah! ah! ah! ah! mes complimens!.. bonsoir!

(Il sort en riant.)

SCENE XIII.

JULES, *puis* MOQUET

MOQUET, *en dehors*. Fermez les malles, entendez-vous?.. et descendez par le petit escalier.

JULES, *à lui-même*. A la course... et pourquoi pas?

MOQUET, *à la cantonnade, apportant deux cartons à chapeau, un petit coffre de toilette et un grand carton carré. Il a un habit et un chapeau*. Bien! bien! je porte le carton... robe de sylphide!

JULES. Ah! c'est monsieur Moquet!

MOQUET, *portant son bagage devant le fauteuil à gauche*. Tiens, vous voilà? ah! bien! j'ai bien autre chose à penser qu'à vos satanés maillots. *(A part.)* Il est bon enfant, le sauteur!

JULES. Eh non!.. je venais vous parler.. mais vous partez...

MOQUET, *très-effaré*. Pas moi, mais ma femme... *(Il porte la main sur ses yeux pour réfléchir.)* Ah! l'ombrelle... le parapluie!..

(Il entre à gauche, toujours en courant.)

JULES, *pendant que Moquet a disparu*. Le mari n'en est pas.... c'est déjà quelque chose.

MOQUET, *revenant chargé de hardes et de deux parapluies, à la cantonnade*. Remettez le tout au commissionnaire... voilà!

JULES. Ces dames vont?..

MOQUET, *préoccupé*. A Londres... *(Il se place de nouveau au milieu du bagage.)* C'est que, voyez-vous? je suis en affaires...

JULES. Ah! oui, le fameux engagement.

MOQUET. Pour *Cowint-Gardint!* quinze mille francs par an!... mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Ah! j'oubliais...

(Il sort par la droite.)

JULES. Eh bien! morbleu! je n'en aurai pas le démenti... elle m'aime, elle en est convenue... c'est assez invraisemblable, à moins que je n'aie produit à la première vue un effet!.. tiens, pourquoi pas?.. mais pour le savoir, je n'irai pas jusqu'à Londres... *(Il tire son agenda et écrit jusqu'à la rentrée de Moquet.)* La route de Calais... par Amiens... la place près du courrier... quand je devrais prendre la place du courrier lui-même.

(Il déchire le feuillet et le plie.)

MOQUET, *apportant un sac de nuit et plusieurs gilets de flanelle sous un bras, et la chienne sous l'autre*. Voilà le sac omnibus de la vénus du Directoire!.. *(S'adressant à la chienne.)* Toi, mon ennemie personnelle... (*il fourre la chienne au fond du sac de nuit et le remplit de gilets de flanelle jusqu'en haut, puis il serre la coulisse, et le porte à son oreille.*) Tu dis?..

JULES. Je vois que vous êtes bien occupé... je reviendrai, ne faites pas attention.

MOQUET, *ricanant*. Il me semble que je m'en acquitte assez bien... Ah! voilà le coffre de toilette!.. *(Il va à la fenêtre à droite.)* Ah! voilà le commissionnaire qui s'en va!.. *(à la cantonnade.)* Dites donc, commissionnaire, prenez ce sac, puisqu'il y a encore de la place sur les crochets.... *(Il jette le sac par la fenêtre.)* Eh! houp, à vous ça!

JULES, *à part, regardant le coffret, tandis que Moquet est resté à la fenêtre*. Le

coffre de toilette, ce sera le plus tôt ouvert.. *(Il l'ouvre et y glisse son billet.)* Maintenant, je n'ai pas un instant à perdre... *(Haut.)* Adieu, monsieur Moquet, bon voyage.

(Il sort.)

MOQUET. Merci pour ma femme, merci... *(Seul.)* Il me semble que voilà tout... et à présent, cuirassons-nous... emmaillottons-nous de la tête aux pieds, de notre dignité de mari... ma femme criera, ma belle-mère grincera des dents... rien! une borne! un therme! voilà ma pose!

(Il prend une attitude calme et imposante.)

SCENE XIV.

MOQUET, LOLOTTE, NINETTE.

NINETTE, *entrant très-vite et jetant son châle sur le fauteuil à gauche.* C'est une indignité!

LOLOTTE, *de même.* C'est une horreur seulement!

(Lolotte et Ninette sont placées de manière à ne pas voir le bagage que Moquet a disposé.)

MOQUET, *les bras croisés et avec calme.* Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est?

LOLOTTE. Laissez-nous... avec votre grande flamberge de directeur... c'est un monstre comme les autres.

NINETTE. Ah! j'en pleure de colère.

MOQUET. Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est?

NINETTE. Pas d'augmentation.

MOQUET. Tant mieux!

LOLOTTE. Comment? tant mieux? figurante!.. on la laisse figurante toute sa vie.

MOQUET, *sans changer d'attitude.* Supprimez vos gémissemens... elle a un mari qui veille.

LOLOTTE, *passant de l'autre côté de Ninette.* Un mari! belle ressource..... à quoi est-ce bon? je vous le demande..... pas même à faire avoir un engagement à sa femme.

MOQUET. Belle-mère, tâchons d'être un peu parlementaire, s'il y a moyen... *(A Ninette, d'un ton d'autorité.)* Tu pars pour Albion!

NINETTE, *étonnée.* Quoi?

LOLOTTE, *s'avançant.* En Angleterre?

NINETTE. Quitter Paris?

MOQUET, *avec fermeté.* Dès ce soir... j'ai accepté l'engagement de Londres.

NINETTE. O ciel! oh! non, non, monsieur, je ne puis partir ainsi... c'est impossible...

MOQUET, *élevant la voix, et d'un ton ferme.* Tu pars pour Albion!

NINETTE. Mais rien n'est prêt.... je ne peux pas...

MOQUET. Tout est prêt; les paquets sont faits, les malles sont déjà en route... voici les cartons.

NINETTE, *se retournant.* Ah! mon Dieu! mes cartons... il a tout bouleversé.

MOQUET, *avec calme.* Rien n'est bouleversé; ça ne bronchera pas; j'ai bourré, bourré... tout tient.

LOLOTTE, *indignée.* S'il est permis de se conduire ainsi?

NINETTE, *avec amertume.* Ah! je vous comprends, monsieur, vous vous débarrassez de moi.

MOQUET. Du tout.

LOLOTTE, *avec sentiment.* Vous l'arrachez des bras maternels...

MOQUET. Nullement! loin de là!

NINETTE, *pleurant.* Vous voulez m'éloigner de tout ce qui m'est cher.

MOQUET, *lui saisissant la main, et avec intention.* En partie!.. Quant à votre mère, elle vous accompagnera; du reste, je comprends votre résistance... on tient à certain rendez-vous?

LOLOTTE, *passant rapidement devant Ninette, et poussant Moquet qu'elle fait trébucher.* Mon gendre! respectez les scrupules d'une danseuse qui connaît ses devoirs.... c'est vous qu'elle regrette, et c'est là sa bêtise.

MOQUET, *avec dignité.* Je veux le croire.

LOLOTTE, *revenant près de Ninette.* Tu partiras... c'est une passion qui n'a ni pieds ni tête...

NINETTE. Non, non! c'est de la tyrannie, du despotisme.

SCENE XV.

MOQUET, VERDIÈRES, LOLOTTE, NINETTE.

VERDIÈRES. Eh vite! deux places retenues... on part dans un quart-d'heure.

NINETTE. Je ne pars pas...

VERDIÈRES. Permettez...

MOQUET, *d'une voix tonnante.* Tu pars pour Albion!

VERDIÈRES, *avec galanterie.* S'il y a résistance, j'enlève la maman, moi, d'abord.

LOLOTTE. Comment, vous m'enlevez?.. apprenez qu'on ne m'a jamais enlevée.... vous seriez le second *(se reprenant)* le premier!..

VERDIÈRES, *à part.* Et probablement le dernier.

LOLOTTE. Partons!... viens, mon enfant.

(La clarinette se fait entendre.)

NINETTE, *chancelante et émue*. Ah! je me meurs...

MOQUET. Ma femme! ma femme!.. elle se trouve mal *.

LOLOTTE, *soutenant Ninette dans ses bras*. Laissez donc tranquille... vous êtes un benêt... (*A part.*) Il avait bien besoin de souffler dans ce moment-ci... (*secouant Ninette.*) Allons, Ninette, ma fille, pas de bêtises... c'est un amant qu'il faut oublier.

VERDIÈRES, *à Moquet, bas*. Il paraît que décidément...

MOQUET, *bas à Verdières, et avec douleur*. Ca tenait ferme... et sans ce départ... j'y étais.

NINETTE, *pleurant*. Eh bien! maman... puisque vous le voulez, c'est pour vous obéir d'abord... partons! mais c'est égal... ça me fait bien du mal.

MOQUET, *à part*. Bravo! la voilà sauvée! et moi aussi.

VERDIÈRES, *remontant la scène, et prenant sur son bras les châles que Ninette et Lolotte ont jetés sur le fauteuil*. Eh vite!.. vos manteaux... vos châles... donnez-moi ça... prenez mon bras... c'est à deux pas... je vous conduis...(*A part, entr'elles.*) Je la tiens.

(Il offre son bras.)

MOQUET. Et moi, je porte le bagage... je vous suis; allez devant.

NINETTE, *a Moquet*. Prenez bien garde à mes cartons.

LOLOTTE, *à Moquet*. Donnez-moi mon cabas... (*Moquet le lui donne.*) Eh bien! et Florette?.. (*Elle appelle.*) Florette... Florette!..

(Elle a quitté le bras de Verdières, qui appelle aussi *Florette*, à la porte de droite.)

MOQUET. Soyez tranquille, je n'ai pas voulu vous en séparer... elle est sous les gilets de flanelle, au fond du sac de nuit.

LOLOTTE, *jetant un cri de désespoir*. Quelle horreur!

MOQUET. De chienne, oui.

LOLOTTE, *avec égarement*. Courons, courons, ma fille.

AIR : *Ah! que le nouvel an achève*.

Assouvir sa brutale rage
Sur cet innocent animal!
C'est un trait dign' du moyen-âge;
Vous ét's plus féroc' qu'un chacal!
Mais vous aurez des r'mords, infâme!

MOQUET.

C'est encor pour moi tous profits;
Les r'mords ne déchir'ront qu'mon ame,
Tandis qu'vot chienne' déchirait mes habits.

ENSEMBLE.

LOLOTTE.

Viens, ma fill', viens en Angleterre,
Contre sa rag' tu trouv'ras un abri,
Tu seras heureus', je l'espère,
On l'est toujours loin d'son mari!

NINETTE.

Oui, je vais sur une autre terre,
Chercher un plus tranquille abri.
Le bonheur m'attend, je l'espère,
Loin d'un si terrible mari.

MOQUET.

En l'envoyant en Angleterre,
Je mets mon honneur à l'abri
De l'accident assez vulgaire,
Qui tient à l'état de mari.

VERDIÈRES.

Moi, dans huit jours, en Angleterre
Je rejoins cet objet chéri;
Et je pourrai bientôt, j'espère,
Gagner son cœur et mon pari.

* Verdières, Moquet, Lolotte, Ninette.

SCENE XVI.

MOQUET, *seul*.

Eh! vite... emportons ces cartons, tout ça... (*Il prend d'abord les deux parapluies sous son bras gauche.*) Celui-là, ici.... (*Il prend de la main gauche le carton carré, ainsi que le plus petit des deux cartons ronds.*) Et maintenant, ce petit coffre... (*Il place le coffret sur le carton rond, et le presse contre lui pour l'empêcher de tomber*) et l'autre, ici .. (*Il prend de la main droite le grand carton à chapeau et se met en marche.*) C'est lourd, tout ça... (*avec sentiment.*) Dieu! qu'on a de peine à se mettre à l'abri... (*En passant devant le public, il dit avec l'accent de la plus profonde conviction.*) C'est une plaie de l'ordre social, ça.. (*Ici, le coffret lui échappe et roule en tombant; tout ce qu'il contenait tombe sur le théâtre.*) Patatras! allons, bon! bien! ça m'avance... (*Il dépose son bagage et ramasse tous les objets épars.*) Je n'arriverai pas aujourd'hui... le rouge, le blanc, le bleu pour les veines, la patte de lièvre, la fausse natte, le diable et son train... (*Il remet les objets dans le coffret: apercevant le papier déposé par Jules.*) Qu'est-ce que c'est que ça? une lettre? un billet? (*Il lit.*) « Ne craignez rien, mon adorée, je pars avec vous. » Je vous embrasserai au premier relai, » et, au sixième, je serai le plus heureux » des hommes. JULES. » (*Avec effroi.*) Jules!.. ah! mon Dieu! ah ciel! ah! c'est gentil... je ne me soutiens plus... c'est l'artiste en cheveux... je me meurs!.. (*Il chancelle et tombe assis dans le plus grand des cartons à chapeaux; effrayé de l'accident, il se retire aussitôt, écarte les débris du carton et tire du fond un chapeau de satin tout aplati; il essaie de lui rendre sa forme, puis s'écrie, comme par inspiration.*) Eh bien!

non, ils ne partiront pas... je cours arrêter...

(Il s'élance rapidement pour sortir par le fond, Verdières entre très-vite et se heurte; Verdières va tomber sur le fauteuil à droite; Moquet va tomber sur le fauteuil à gauche.)

SCENE XVII.

VERDIÈRES, MOQUET.

MOQUET, *jetant un cri, et allant tomber sur le fauteuil.* Ah! bien!.. pour m'achever...

VERDIÈRES, *furieux.* Que le diable vous emporte, Moquet!

MOQUET, *à Verdières.* Il s'appelle Jules!

VERDIÈRES. Qui?

MOQUET, *se levant.* L'amant.

VERDIÈRES, *se levant et accourant au milieu de la scène.* Eh bien?

MOQUET, *lui montrant la lettre.* Tenez!

VERDIÈRES, *regardant la lettre, et avec effroi.* Quoi?

MOQUET, *criant.* Ils partent ensemble.

VERDIÈRES, *criant aussi.* Ah! bah! je suis perdu!

MOQUET, *étonné, à part.* Lui! et moi donc!.. (*Criant avec indignation.*) Et par un perruquier!..

(Ils sortent tous deux, en courant, par la porte du fond. Musique bruyante. Le rideau baisse.)

ACTE II.

Le théâtre représente une chambre dans un hôtel garni à Amiens. Entrée au fond. Portes latérales. A droite de l'acteur, une table et ce qu'il faut pour écrire.

SCENE PREMIERE.

LOLOTTE, NINETTE, *puis* JULES.

(Au lever du rideau, Lolotte, placée devant la table, est occupée à ficeler un grand bocal de verre, couleur de bouteille. Elle est fort triste.)

NINETTE. Mais, maman, maman, dépêchez-vous; on nous a déjà prévenues deux fois!.. le courrier n'arrête que vingt minutes à Amiens.

LOLOTTE, *avec sentiment.* Ma fille, respecte un petit peu la douleur de ta mère.

NINETTE. Mon Dieu!.. quand vous vous désolerez!

LOLOTTE. Si ton mari n'était pas ton mari, je te dirais ce que j'en pense... ce n'est qu'un assassin! il a assassiné Florette!.. pauvre chérie!.. la mettre au fond d'un sac de nuit!.. m'obliger de mettre sa dépouille dans de l'esprit de vin! n'est-ce pas une horreur? pour qui est-ce que nous passerons? arriver en Angleterre avec une chienne à l'eau-de-vie!

(Elle pleure.)

NINETTE. Avec tout ça nous manquerons le courrier, voyez-vous!

LOLOTTE. Un courrier est fait pour attendre...

(Elle se cache la figure pour pleurer.)

JULES, *entrant.* Mesdames, le courrier est parti.

NINETTE. Ah! mon Dieu!

LOLOTTE, *tout-à-coup, et d'un ton sec.* Parti sans nous! Eh bien! c'est gentil!

JULES, *à part.* Ça m'a coûté cher, pour le décider.

NINETTE. Mais c'est une indignité! nous laisser à Amiens!

LOLOTTE. Ça n'a pas de nom!.. c'est un courrier sans éducation; il déshonore la malle-poste!

JULES. Calmez-vous, mes chères compagnes d'infortune, la diligence ne peut tarder à passer... s'il y a des places, eh bien! nous nous pourvoirons en appel.

LOLOTTE, *avec aigreur.* Mais l'argent, monsieur?.. je vous trouve charmant, par exemple!

JULES, *légèrement.* Oh! c'est la moindre des choses!

NINETTE. Aussi, maman, je vous disais bien que vous étiez trop long-temps à déjeuner.

LOLOTTE. Ah ça! est-ce que ce pataud de courrier s'imagine que nous ferons soixante lieues sans rien prendre, comme les dromadaires d'Egypte? et d'ailleurs, qu'est-ce que j'ai pris?.. moins que rien!.. une aile de poulet, deux tranches de pâté, une tasse de café, des côtelettes, et un peu de fruit... ce qui n'empêche pas que j'étouffe (*elle se frotte l'estomac*) grâce à leur croûte de pâté d'Amiens... J'ai cru que ça se mangeait... est-ce que l'on peut prévoir qu'il y a des villes où les pâtés sont entourés de maçonnerie? c'est bien ingénieux! j'ai l'estomac comme un tambour.

JULES, *riant, à part.* Je crois bien... elle dévorait.

NINETTE. Et qu'est-ce que nous allons faire à Amiens?.. deux femmes seules!..

JULES. Il faut tuer le temps, et, si vous voulez accepter mes services et mon bras... les bords de la Somme sont très-rians, très-pittoresques... une petite promenade à nous trois... en attendant la diligence.

LOLOTTE, *à part*. Joli moyen de se refaire... maudit courrier !

JULES, *à Lolotte*. Eh bien ?

LOLOTTE. Je n'ose pas vous refuser... vous avez déjà été si aimable en route, jusqu'à m'offrir votre place dans le cabriolet; mais ma fille n'a pas voulu.

JULES. Ce dont je me plains, puisque c'eût été une occasion de vous être agréable.

LOLOTTE, *enlaçant sa fille de son bras*. Elle m'aime tant ! elle ne veut pas me quitter. (*Bas à Ninette.*) Il est fort aimable ce jeune Anglais. (*Haut.*) Car monsieur est anglais ?

JULES. Oui, madame !

LOLOTTE, *le regardant fixement*. C'est bien particulier ! monsieur est anglais, et sa figure ne m'est pas étrangère.

JULES. Mon Dieu ! madame, je puis venir en aide à votre mémoire. Hier matin, je me suis présenté chez M. Moquet, rue Pagevin, pour y commander quelques objets... une commission dont je me suis chargé.

LOLOTTE, *avec explosion, et se donnant une tape dans la main*. Sapristi ! je vous remets ! on a raison de dire : Les montagnes ne se rencontrent pas; mais les hommes en sont susceptibles.

NINETTE, *à part*. Et maman qui ne se doute pas que c'est une ruse de ce jeune anglais...

JULES. Et, ma foi, en qualité d'ami, je revendique mon privilége, je m'attache à votre destinée ; je veux être votre chevalier jusqu'à Londres... si madame daigne y consentir ?

NINETTE, *regardant Lolotte*. Dam ! monsieur, je ne sais pas...

LOLOTTE, *à Ninette*. Je dis que monsieur à l'air très-bien, et que deux femmes seules sur une grande route, c'est bien risquable.

NINETTE. Pourvu, néanmoins, que notre voyage se continue à frais communs... nous ne sommes pas...

LOLOTTE, *avec dignité*. Nous ne sommes pas des artistes à nous faire régaler. (*A part.*) Oh! une bêtise, ça !

SCENE II.

JULES, JOHN, LOLOTTE, NINETTE.

JULES. Ah ! John ! *have you found a coach* *?

JOHN. Yes, sir.

JULES. Pardon, c'est un domestique anglais que je viens d'arrêter, et qui m'annonce qu'il a trouvé une voiture de poste. J'ai deux places à vous offrir.

LOLOTTE. En poste ? il y aurait peut-être de l'indiscrétion... J'accepte, pourvu que nous ne partions pas tout de suite.

JULES. Quand il vous plaira.

LOLOTTE C'est que... cette infamie de pâté... ça me... gêne, ça me... je voudrais me faire faire un peu de thé.

JULES. Voici mon domestique ; je désire que vous le considériez comme le vôtre... Je vais le mettre à votre disposition. John! *you shall obey to those ladies* **.

JOHN. Yes, sir.

JULES, *à Lolotte*. Il est à vos ordres.

NINETTE, *modestement*. Monsieur, je suis vraiment confuse de tant d'attentions.

LOLOTTE, *à John*. Eh bien ! mon cher ami, dites qu'on me fasse du thé.

JULES. Ah ! pardon, c'est qu'il ne comprend pas le français.

LOLOTTE. Ah bien ! c'est bien incommode pour jaser, ça; au reste, j'y vas moi-même, car ils ne savent peut-être pas ce que c'est que du thé, dans des pays sauvages comme ça ; ah ! si on me reprend à la croûte d'Amiens, par exemple !.. je reviens, je reviens. (*A part en sortant, regardant John.*) Il est gentil, ce domestique ; mais je suis vexée qu'il ne soit pas nègre. (*D'un air triomphant.*) Autrefois ils étaient gres.

(Elle sort par le fond, le domestique la suit.)

SCENE III.

JULES, NINETTE.

JULES, *retenant Ninette qui allait sortir*. Ne sortez pas... oh ! je vous en supplie !..

NINETTE, *surprise*. Monsieur...

JULES. Ne paierez-vous pas d'un mot, d'un regard, l'amour qui m'attache à vos pas ?..

NINETTE. Mais, monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître... je ne sais pas si je puis entendre ?..

JULES. Oui, ma chère Ninette, oui, vous

* On prononce : *Eve iou faounde é coetche*.

** On prononce : *Djone, iou cgel obé tou zose lédisse*.

le pouvez... que diable, je vous aime!.. vous n'en pouvez pas douter.

NINETTE. Mais, monsieur, je suis une femme mariée, et si vous croyez, parce qu'on est dans la danse... je vas appeler maman, d'abord!

(Elle remonte un peu.)

JULES, *la retenant*. Ecoutez-moi donc! Ninette... ne craignez rien, fiez-vous à moi.

NINETTE. C'est ça, pour que vous me trompiez, pour que vous abusiez de ma crédulité.

JULES. Mais non... il ne s'agit pas de ça... je vous aime, vous dis-je!.. et pour me faire aimer de vous, aucun sacrifice ne me coûtera... je suis riche!

NINETTE. Riche!.. est-ce que vous croyez que c'est pour cela?.. *(Appelant)* Maman! maman!..

(Elle remonte la scène.)

JULES, *la retenant encore*. Allons, soyez raisonnable... Jugez donc... c'est pour me rapprocher de vous que je me suis jeté dans cette voiture qui vous emportait.

NINETTE, *d'un air incrédule*. Oui, pour moi, et pour aller dans votre pays... vous êtes anglais.

JULES, *vivement*. Moi? anglais?.. anglais pour votre mère, comme j'étais hier danseur pour votre mari... *(avec feu, lui prenant les mains)* mais pour vous, ma Ninette...

AIR : *Vaudeville du jour des noces*.

En douanier, je m'attache à vos traces,
A ces Anglais je vais vous disputer!
Tant de beauté, tant d'esprit, tant de grâces...
C'est un trésor qu'on ne peut exporter!
En politique on ne craint plus la guerre,
Mais en amour ils sont nos ennemis;
Et moi, Français, je veux en Angleterre
Veiller encor sur les droits du pays.

NINETTE. C'est gentil à vous, je ne dis pas, mais je ne peux pas vous écouter; c'est impossible.

JULES. Aurais-je été devancé dans votre cœur? aimeriez-vous quelqu'un?

NINETTE, *hésitant*. Mais dam! mon mari...

JULES. C'est de droit ça, ça ne compte pas.

NINETTE, *un peu piquée*. Monsieur!..

JULES. Alors, je lis dans votre cœur: vous aimez M. Verdières?

NINETTE. *à part*. Le vieux? *(avec dédain)* ah! par exemple!..

JULES. Mais alors, c'est moi, ce ne peut être que moi... à l'Opéra, vous n'avez pas d'amant connu... vous êtes la seule... ça fait scandale!.. vous m'aimerez, oui, il le faut... Déjà, pour ne pas vous quitter, j'ai fait partir le courrier.

NINETTE, *étonnée*. Vous, monsieur!... Mais c'est affreux! nous ne pouvons pas accepter, alors..... *(Appelant.)* Maman!... maman!...

(Elle remonte jusqu'à la porte du fond.)

JULES, *la ramenant encore*. Laissez-donc! vous voulez la priver du plaisir de voyager en poste... non! vous ne refuserez pas à l'amant le plus tendre...

(Il lui prend la taille.)

NINETTE, *se dégageant*. Certainement, monsieur, je ne dis pas... c'est d'un bon cœur... mais je vous l'ai dit... *(A part.)* Pauvre Adolphe!.. lui faire un trait comme ça.

JULES. Allons, allons, vous aurez pitié de moi, n'est-ce pas?..

(Il veut l'embrasser.)

NINETTE, *se défendant*. Eh! non, monsieur, non.

LOLOTTE, *en dehors*. Ninette! Ninette!

NINETTE. Ah! maman!..

JULES. Que le diable emporte l'ouvreuse!

SCENE IV.

LES MÊMES, LOLOTTE.

LOLOTTE, *essouflée, et arrivant très-vite*. En v'là une d'anecdote... la diligence de Paris qui arrive... ton mari est dedans... je crois qu'il m'a vue.

NINETTE. Mon mari?

JULES. Moquet! *(A part.)* Diable! s'il me voyait ici après ce qui s'est passé hier chez lui...

LOLOTTE. Je n'ai vu que sa figure; mais je suis sûre que c'est lui... l'indigne... le bourreau de Florette... le voilà! le voilà... je reconnais son pas.

JULES. Eh! vite...

(Il se jette dans le cabinet à droite.)

SCENE V.

LOLOTTE, *devant la table, et tournant le dos à la porte du fond*. MOQUET, *entrant par le fond*, NINETTE.

MOQUET, *apercevant Ninette*. Je ne m'étais pas trompé... ah!

(Il reste à la porte du fond, et étend les bras comme pour la barrer.)

NINETTE. Vous ici, monsieur Moquet!

MOQUET, *avec fermeté*. Oui, moi z'ici, monsieur Moquet!.. *(Avec tendresse)* Ni-

nette... (*Il la prend dans ses bras et descend la scène d'un air tragique.*) O Dieu, qui me la rends, me la rends-tu... chrétienne?

NINETTE. Que voulez-vous dire?

MOQUET, *pleurant.* Tu me le demandes? Depuis hier, je n'existe pas; tout mon moral est déménagé; j'ai inondé la diligence de mes larmes. (*Il s'essuie les yeux, et reprend d'un ton bref*:) Où est le perruquier?

NINETTE. Quel perruquier?

MOQUET. Le perruquier du cabriolet?

NINETTE. Je ne sais pas ce que vous voulez me dire.

LOLOTTE, *à part, étonnée.* Comment, un perruquier?

MOQUET, *furieux, et souriant avec amertume.* Celui qui t'a suivie, et dans le sang de qui je veux me désaltérer quelque peu.

NINETTE, *le regardant d'un air inquiet.* Mais vous êtes fou!

LOLOTTE, *à Ninette.* Il est enragé.

MOQUET, *se tournant vers Lolotte, qu'il n'avait pas vue jusque-là.* Ah! c'est vous, belle-mère.

LOLOTTE. Monstre! ne me regardez pas en face, car vous me faites horreur!

MOQUET, *à part.* Tiens! tiens! tiens!

LOLOTTE, *lui montrant le bocal, en pleurant.* Voilà votre ouvrage!

MOQUET, *s'avançant d'un pas, et se baissant un peu pour l'examiner.* Des cornichons?

LOLOTTE. C'est Florette, scélérat! c'est votre malheureuse victime!

MOQUET, *surpris.* Quoi!.. vous l'avez fait infuser?

LOLOTTE. Oui, indigne que vous êtes.

MOQUET, *avec ame, et étendant le bras vers le bocal.* Que l'esprit de vin lui soit légère! Elle emporte mes regrets... (*Gaîment.*) Mais n'en parlons plus. (*A Ninette.*) Il s'agit d'un bipède qui trouble ma vie. J'ai appris des choses... (*il prend une attitude tragique*) entièrement basses.

NINETTE. Quoi donc? vous m'effrayez, Moquet.

MOQUET, *vivement.* Je remonte à l'origine. Hier, au moment où je me disposais à porter à la malle le restant de ton bagage, un billet... (*Changeant tout-à-coup de ton.*) Mais non, je ne veux te rien dire... j'attaque les résultats... Il y avait un homme auprès du courrier... (*Criant.*) Y avait-il un homme auprès du courrier?

LOLOTTE. Oui, un jeune Anglais.

MOQUET, *un peu étonné, à part.* Un Anglais?.. ça ne fait rien. (*Haut.*) Et que s'est-il passé depuis le commencement du trajet? Il y a trente lieues de Paris à Amiens. (*Avec importance.*) Il y a trente lieues de Paris à Amiens, même les connaisseurs en comptent trente et une.

NINETTE. Eh bien?

MOQUET. Vous ne me comprenez pas, Ninette. (*A part.*) J'ai une peine infinie à formuler mes questions. (*Haut.*) Comment s'est-il comporté pendant la route?

NINETTE. Très-honnêtement.

MOQUET. Qu'entendez-vous par honnêtement?

NINETTE. J'entends que ce monsieur nous a comblées d'égards, que chaque fois que nous sommes descendues de voiture, il m'a offert son bras pour monter les côtes.

MOQUET, *à part, et très-vite.* Les côtes?.. bon!

(Il fait le geste de frapper.)

NINETTE. Qu'il a eu même la galanterie d'offrir sa place à maman.

MOQUET, *vivement à Lolotte, d'un ton menaçant.* Ils ont permuté?

NINETTE. Non, j'ai refusé.

MOQUET, *avec bonheur.* Embrasse-moi... et puisque tu es digne encore d'entendre la vérité, je vais te la montrer toute nue, et telle qu'elle est sortie de son puits. Il y a un pari, un exécrable pari... à mon préjudice, entre deux intrigans que j'ignore.. c'est pour cela que j'en suis parti inopinément (de Paris) et que j'ai dévoré les trente lieues (trente et une même).

NINETTE. Quel pari?

MOQUET. Un pari que tu tomberas dans le piége de la séduction. (Voilà-t-il quelque chose de trivial? hein?) Et cet Anglais, ce faux Anglais, ce misérable Anglais... (*d'un air entendu*) que je soupçonne perruquier!

LOLOTTE. Cela n'est pas possible!

MOQUET, *appuyant et élevant la voix.* Que je soupçonne perruquier, est un de mes adversaires. (*A part.*) Oh! j'ai de l'animosité contre lui!

NINETTE. Et comment as-tu su cela?

MOQUET. Par un digne jeune homme, par un vertueux artiste, excellente clarinette (quoiqu'il en joue comme un aveugle.)

NINETTE, *avec émotion, et baissant les yeux.* Une clarinette?

MOQUET, *avec joie, d'un air confidentiel.* Notre voisin d'en face, à qui je n'avais jamais parlé, et qui se trouve me porter le plus tendre intérêt.

LOLOTTE, *à part.* C'est l'autre... (*Haut, s'oubliant.*) Est-il bête!

MOQUET, *se méprenant sur l'intention de Lolotte.* Non, non, il n'est pas bête. Il arrive chez moi une heure après ton départ..

NINETTE. Eh bien?

MOQUET, *à Lolotte, qui tient le bocal, et s'est approchée de lui.* Posez donc votre bocal, vous me taquinez avec.

NINETTE. Mais parle donc!

MOQUET. Il arrive chez moi, les cheveux égarés, les yeux tout en désordre.

NINETTE, *à part.* Pauvre Adolphe!

MOQUET. Il me dit : Est-ce que Mme Moquet serait partie? — Oui. — Courez sur ses traces... je vous préviens qu'on en veut à votre bonheur intérieur... tout le monde en jase au théâtre... il y a ça, ça, ça, ça, et ça, ça, ça, ça, ça, et ça!.. seulement, je ne sais pas les noms.

LOLOTTE, *s'avançant de nouveau.* Est-il possible?

MOQUET, *la repoussant avec colère.* Reculez donc votre bocal!... (*A Ninette.*) Et il ajoute... la clarinette... d'un air sombre : « Si votre femme vous demande ce » qu'il y a de nouveau au théâtre, vous » lui direz, qu'un musicien va se jeter à » l'eau, pour cause de trahison de cho- » riste. »

NINETTE. Grand Dieu!

(Elle chancelle et tombe sur le fauteuil à droite. Lolotte passe à la gauche de Ninette.)

MOQUET*. Eh bien!... quoi?... elle se trouve mal!

LOLOTTE, *soutenant la tête de Ninette.* Eh! c'est vous, butor, avec vos histoires!. Ninette! Ninette! reviens à toi!..

MOQUET, *à Lolotte.* Tapez-lui dans les mains, fourrez-lui une clef dans le dos... Ninette! ma femme! est-ce que je savais que ça te ferait un effet comme ça?.. (*Il donne furtivement un baiser à sa femme évanouie, et continue tranquillement sa narration.*) Alors, moi, pour te suivre, j'ai pris la diligence... mais il s'est trouvé qu'il n'y avait plus que la rotonde; alors je me suis dit...

LOLOTTE, *l'interrompant.* Vous voyez bien qu'elle ne vous entend pas. Vite! un flacon... il y en a un dans la chambre.

MOQUET. Où ça? par là?

(Il va au cabinet de droite.)

LOLOTTE. Non, par là!

MOQUET. J'y vas! (*Il se dispose à aller à gauche, puis redescend la scène d'un air fort inquiet, et dit à part.*) Voilà qui est un peu drôle! c'est moi qui suis... et c'est elle qui se trouve mal. Ceci m'intrigue!

LOLOTTE. Mais allez donc!

MOQUET. J'y vais. (*A part, en sortant par la gauche.*) Ceci m'intrigue.

* Moquet, Ninette, Lolotte.

SCENE VI.

LOLOTTE, NINETTE.

LOLOTTE. Ninette! Ninette!

NINETTE, *revenue à elle.* Ah! maman! il mourra!

LOLOTTE. N'aie donc pas peur!... un musicien ne meurt jamais... que de faim.

NINETTE. Non, non, je le connais. . il se tuera!

LOLOTTE. Laisse donc tranquille!.. il y en a vingt qui m'ont dit cela... et il n'y en a qu'un qui l'ait fait... en sautant par une fenêtre... et de chez une autre encore... quand le mari est rentré.

SCÈNE VII.

LOLOTTE, JULES, NINETTE.

JULES, *rentrant doucement par la porte à droite.* Ninette!

NINETTE, *effrayée.* Ah!

LOLOTTE. L'Anglais!... Sortez, monsieur!... Moquet vous prendra pour un autre, il vous mangera vif!

JULES, *avec chaleur, se tournant alternativement vers Ninette et vers Lolotte.* Je ne crains rien si je suis aimé de Ninette.

NINETTE, *avec réserve.* Monsieur!

LOLOTTE, *avec dignité.* Comment... de Ninette?... Monsieur! apprenez que ma fille...

JULES, *à Ninette.* C'est un tyran auquel je veux vous enlever.

NINETTE. Oh! oui! c'est un tyran, et un affreux encore.

LOLOTTE. Monsieur! écoutez...

JULES, *à Lolotte.* C'est son bonheur... que je veux!

(Il se jette aux pieds de Ninette.)

LOLOTTE, *faisant de la dignité.* Je ne vous dis pas; mais devant moi... des termes pareils... (*A part.*) Grande nation! on a beau dire!

JULES, *quittant Ninette, et allant vers Lolotte.* Calmez-vous... tenez! voici un papier, une lettre pour M. Verdières qui vous expliquera...

LOLOTTE. Comment?

MOQUET, *en dehors.* Me voici! me voici!

LOLOTTE, *effrayée.* Mon gendre!

NINETTE, *vivement.* Eloignez-vous!

JULES. Ne craignez rien... il ne me reconnaîtra pas...

(Jules fait quelques pas de danse en tournant le dos à la porte de la chambre où est Moquet, et se dirige vers celle du fond, lorsque Moquet paraît un flacon à la main.)

SCENE VIII.

JULES, *au fond*, LOLOTTE, NINETTE, MOQUET.

MOQUET. Se trouve-t-elle encore mal?

NINETTE, *à Jules, qui est au fond.* Partez donc!

MOQUET, *devant la porte qu'il barre.* Quoi! partez donc! à qui adressez-vous cette locution de : Partez donc!

(Il aperçoit Jules qui sautille, en tournant le dos à tous les personnages; il veut voir son visage et passe entre lui et le mur, lorsque Jules se retourne, et danse toujours en tournant, et tenant ses doigts dans l'emmanchure de son gilet, Moquet le poursuit sans dire un mot; ils font ainsi tous deux le tour de la scène, et Jules disparaît par le fond sans que Moquet ait pu voir sa figure; il redescend la scène d'un air inquiet.)

MOQUET, *avec autorité.* Quel est ce tonton qui s'en va? (*Plus fort.*) Quel est ce tonton qui s'en va?

LOLOTTE. C'est notre Anglais, quoi!

MOQUET, *avec joie.* Le perruquier? ah! je te tiens! ah! tu profites de l'intervalle d'un flacon pour venir faire tes petites supercheries ici, toi! Attends! attends!

(Il sort en courant par le fond.)

NINETTE, *l'appelant.* Moquet! Moquet! *A Lolotte.*) Il va tuer ce jeune homme!

LOLOTTE. Moi, je ne sais plus où j'en suis... l'émotion... la croûte de pâté... j'aurai une *gastrique*!

SCENE IX.

LES MÊMES, VERDIÈRES, *puis* MOQUET.

(Verdières entre par le fond en boitant.)

LOLOTTE. Monsieur Verdières!

NINETTE. Ici? vous?

(Moquet rentre furieux et saisit Verdières au collet sans voir sa figure.

MOQUET. Ah! je te tiens! je te tiens! être vil et plat!

VERDIÈRES, *poussé en avant par Moquet.* Eh bien! eh bien! eh bien! qui est-ce qui me tient? Lâche donc! lâche!

MOQUET. C'est toi qui en es un. (*Il jette violemment Verdières sur la chaise a gauche; celui-ci, en s'asseyant, pousse un cri de douleur; Moquet paraît stupéfait.*) Monsieur Verdières*?

VERDIÈRES, *étonné.* Moquet!..

MOQUET, *confondu.* Mille pardons! grand Dieu! est-ce que j'ai dégradé vos vêtemens?

VERDIÈRES. Rien! rien! (*Il se soulève et jette un petit cri.*) Aïe!

MOQUET. Mais comment êtes-vous ici?

VERDIÈRES, *d'un air piteux.* Bonjour, chère Ninette, bonjour Lolotte! (*A Moquet.*) Eh! cher ami, pouvais-je vous abandonner à vous-même; n'était-il pas du devoir d'un ami de courir sur vos traces?..

MOQUET, *lui prenant la main, avec attendrissement.* Généreux vieux!

VERDIÈRES. Par malheur je n'ai pas trouvé de place dans les voitures publiques, et je suis venu... hélas! mon Dieu! je suis venu à franc-étrier!.. que voulez-vous que je vous dise?.. oh!!

MOQUET, *à demi-voix.* Vous êtes entamé?..

VERDIÈRES, *bas à Moquet.* Je le suis... (*Il se lève.*) Les chevaux étaient d'une humeur! je suis assez bon cavalier... ces animaux-là sentent parfaitement quand ils ont en selle un homme qui s'y entend.

MOQUET. C'est sensible!

VERDIÈRES. Je ne suis tombé que quatorze fois de cheval pendant ces trente malheureuses lieues.

MOQUET. trente et une malheureuses, au dire des géomètres.

VERDIÈRES, *avec humeur.* Et, pour m'achever, vous venez me secouer comme un prunier de mirabelles.

MOQUET. C'est que je croyais que c'était mon jeune homme, (*bas*) l'homme à la lettre.

VERDIÈRES, *bas.* Il est ici?

MOQUET, *bas.* Lui-même!

VERDIÈRES. Et vous ne lui avez pas!..

LOLOTTE. Dites donc, monsieur Verdières, si vous venez pour monter la tête à mon gendre, vous pouvez vous en retourner.

NINETTE. Et tout de suite, encore!

MOQUET, *avec dignité.* Quel est ce langage adressé à un vieillard de mes amis? je vous prie de vous taire.

LOLOTTE. Je me tairai si ça me fait plaisir; vous n'êtes pas ici chez vous; vous êtes à l'auberge.

MOQUET, *à Verdières.* Ne faites aucune attention à ce que dit ma belle-mère. J'ai supprimé Florette, et le chagrin a timbré cette ouvreuse.

LOLOTTE. Oui, monstre!

MOQUET. Vous voyez? elle en convient.

VERDIÈRES. L'essentiel pour nous, c'est

* Moquet, Verdières, Lolotte, Ninette.

que vous soyez arrivé à temps. J'avais une peur...

MOQUET, *lui prenant la main*. Généreux ami !

LOLOTTE, *s'avançant, avec colère*. Comment? t'à temps? comment? t'à temps? ne semble-t-il pas, à vous entendre?..

MOQUET. Oui, t'à temps! je reproduis son expression, moi.

LOLOTTE. C'est une horreur, c'est une indignité! vous insultez ma fille, mon sang...

(Elle prend Ninette dans ses bras.)

MOQUET, *l'interrompant*. Terpsichore, je vous enjoins de vous calmer.

LOLOTTE. Moi?..

NINETTE. Venez, maman, car je n'y tiens plus...

LOLOTTE, *très-animée*. Du temps de l'empire on aurait mis un être comme ça dans les charrois; il n'était bon qu'à ça! viens, ma fille, ton mari me tuera!

MOQUET, *tranquillement à Ninette*. Vous n'approuvez pas ce que dit votre mère, j'imagine?

NINETTE. Vous n'êtes qu'un vilain homme! allez, je vous abhorre!..

MOQUET. Comment?

(Il reste un moment stupéfait.)

LOLOTTE, *bas à Verdières*. Et vous! voilà un papier! je ne sais pas ce que c'est; mais ça vous regarde.

VERDIÈRES, *prenant le papier*. Moi?

(Elles sortent, Lolotte, par le fond, Ninette par la gauche.)

SCENE X.

VERDIÈRES, MOQUET.

MOQUET. A-t-elle dit : *abhore* ou adore?

VERDIERES. Abhorre.

MOQUET, *se passant la main sur les yeux*. J'éprouve une sensation pénible.

VERDIÈRES, *lisant*. « Vous avez perdu » les mille écus que vous paierez... » Il a gagné !

MOQUET, *inquiet*. Quoi ?

VERDIÈRES, *légèrement*. Une poule.

MOQUET, *plus inquiet*. Qui ?

VERDIÈRES, *de même*. Une poule de six mille francs.

MOQUET, *au comble de l'anxiété*. Qu'est-ce que vous venez me parler d'une poule? j'en ai la chair. Expliquez-vous !

VERDIÈRES. Vous dites que le jeune homme à la lettre...

MOQUET, *très-vite*. Le perruquier? il est ici, j'ai vu son dos; il est frisé.

VERDIÈRES. Ecoutez, Moquet! vous êtes un homme exalté !

MOQUET. Très-exalté.

VERDIÈRES. Il ne faut rien brusquer.

MOQUET. Ne brusquons rien.

VERDIÈRES. J'obtiendrai de votre femme des éclaircissemens qu'elle vous refuserait, à vous...

MOQUET. Oui, vous obtiendrez de ma femme des éclaircissemens qu'elle me refuserait... à vous... enfin, c'est égal, nous nous entendons parfaitement.

VERDIÈRES. Oui ! je vais aller la trouver.

MOQUET. Allez la trouver... c'est ça, moi je vais chercher l'Anglais... Allez, mon brave monsieur Verdières... je vous confie ma tête... (*avec importance.*) ma tête, je la mets dans vos mains ; car je crains de la perdre...

VERDIÈRES, *à part*, *en sortant*. Si ce petit drôle a réussi, je suis déshonoré, je n'oserai plus reparaître à l'Opéra.

(Il sort en boitant et en jetant des cris de douleur.)

SCENE XI.

MOQUET, *le regardant partir avec intérêt*.

Il est entamé ! excellent homme.... comme il s'identifie à ma peine ! hein ? en voilà un, d'ami, qui s'identifie ? est-il possible, grand Dieu! ma Ninette ! une femme qui faisait l'admiration de toute l'Académie royale, elle aurait tout d'un coup pataugé dans le crime !..

AIR : *C'était Renaud de Montauban*.

A l'Opéra tout est donc faux,
Que l'orchestre me le pardonne;
Quand la nature a des défauts,
On re rembourre, on se cotonne!
C'est ainsi que l'air ingénu
N'est bien souvent qu'une écorce factice.
Ninette! tu cachais le vice
Sous le maillot de la vertu! (*Bis.*)

SCENE XII.

MOQUET, JOHN.

JOHN, *entrant*. Médème Mockett?

MOQUET, *se retournant*. Monsieur.... Qu'est-ce que celui-là ?..

JOHN, *tenant une lettre qu'il cache à Moquet*. Médème Mockett...

MOQUET. Mme Moquet!.. Mme Moquet !

JOHN. Yes.

MOQUET, *fort étonné*. Yes! c'est anglais ça... (*Avec une joie qu'il cherche à dissimuler.*) C'est mon homme... la Providence le jette dans mes griffes... bouchons les issues.

(Il va fermer toutes les portes, et redescend près de John, qu'il regarde de près.)

JOHN, *sans bouger de place*. Médème Mockett?

MOQUET, *redescendant la scène, et a part*. Minute ici; dois-je le prendre par le raisonnement? ou par les cheveux? M. Verdières m'a dit de ne rien brusquer... c'est peut-être un lord qui se donne pour coiffeur; sur le continent c'est très-commun çà...: attaquons-le par la logique.

JOHN. Médème Mockett!

MOQUET, *avec respect*. Mylord, votre conduite est celle d'un lâche et d'un polisson, savez-vous?

JOHN. *Y do not understand* *.

MOQUET, *s'animant*. Parlez-moi dans mon *idiot*... ma femme est mariée, et, en France, il n'est pas permis d'enlever une femme à son mari, quand elle en a un... Ça ne se fait pas, c'est illégal, c'est incongru... comprenez-vous?

JOHN. Médème Mockett?

MOQUET, *élevant la voix*. Oui j'entends, Mme Moquet.

JOHN, *s'impatientant*. Médème Mockett?

MOQUET. J'entends parfaitement. (*A part.*) Il paraît qu'il comprend difficilement, parlons-lui anglais, à ce cuistre.... (*Il se pose devant John, et lui dit en gesticulant beaucoup pour lui faire comprendre ses paroles.*) Moi, dire à vous, à vous, moi, mon femme être là, dans son chambre; mais vous, entrir pas, moi nix, pas permettre, nix.

JOHN, *allant vers la chambre*. Yes, sir.

MOQUET, *l'arrêtant*. Yes, yes, moi je dis nix, vous dites yes, moi je dis nix... vous entrir pas chez mon femme.

JOHN, *le repoussant*. Yes, yes, médème Mockett! yes, yes.

MOQUET, *le prenant par le bras et le faisant pirouetter*. Ah! mais si l'outrage s'en mêle...(*A part.*) Mettons-y des égards, c'est un lord. (*A John.*) Vous êtes un homme d'honneur... moi aussi... nous nous battrons; l'épée, le pistolet, tout me va.... (*Avec véhémence.*) J'aurai ma vie, ou tu auras la tienne.

JOHN, *se placant comme pour boxer*. Goddam! médème...

MOQUET. Yes, yes... (*A part.*) Il veut boxer... c'est un lord.

SCENE XIII.

MOQUET, NINETTE, JOHN.

NINETTE. Qu'est-ce donc? quel tapage faites-vous? que se passe-t-il?

JOHN, *reconnaissant Ninette*. Médème Mockett!

* On prononce : *Aï don note onderstond.*

MOQUET. C'est moi madame, qui défends à milord de vous voir, et qui veux me couper la gorge avec lui.

NINETTE, *étonnée*. Avec son domestique?

MOQUET. Vous dites?

NINETTE. Eh! oui, c'est son domestique, John.

MOQUET, *étonné*. Son domestique Janne! (*Avec indignation.*) Comment? cet homme devant qui je m'inclinais, avec qui je prenais toute espèce de mitaines... c'était un domestique!.. un laquais!.. une négation sociale!.. et je lui proposais un duel!... moi fabricant... atiends, attends, drôle!..

(Il passe devant Ninette pour atteindre John, qui passe derrière elle, et se place à sa droite, tandis que Moquet, par suite de ce mouvement, se trouve arrêté par Ninette.)

NINETTE, *le retenant*. Monsieur Moquet, mon mari!..

MOQUET. Non... laissez-moi...

JOHN, *remettant furtivement un billet à Ninette*. Médème Mockett... *for you*.

MOQUET, *redescendant la scène avec indignation*. Et il lui remet un billet encore... un domestique anglais!.. il faut que je le tue!.. je paierai le droit.

(Il passe devant Ninette, et veut se précipiter sur John, qui se pose en boxeur.)

NINETTE. Mon mari!..

MOQUET. Attends, misérable, je vais... ah! ah! (*John lui donne un coup de poing dans le côté droit et s'esquive.*) Oh!

(Il tombe sur la chaise à droite, en se tenant le côté.)

NINETTE, *effrayée*. Ah! mon Dieu!

MOQUET, *reprenant sa respiration*. Décidément, c'est un domestique...

SCENE XIV.

MOQUET *et* NINETTE.

NINETTE, *avec inquiétude*. Il vous a blessé?

MOQUET, *douloureusement*. Dans ce que j'ai de plus cher... dans ma montre... qui est en cinquante millions de miettes... (*Il tire sa montre qui est brisée.*) Mais brisons là... (*Avec force.*) Il t'a remis un billet?

NINETTE. Je te demande, si...

MOQUET, *impérieusement*. Moi, je demande ce billet.

NINETTE. Eh! mais vous le prenez sur un ton...

MOQUET, *criant*. Le billet... le billet...

NINETTE. Vous ne l'aurez pas.

MOQUET, *lui saisissant la main*. Je l'aurai...

NINETTE, *se défendant*. Monsieur Moquet... c'est indigne ce que vous faites là!

MOQUET, *lui forçant la main*. Je ne dis pas... mais je l'aurai.

NINETTE. Non, non.

MOQUET, *prenant le billet*. Je le tiens!..

NINETTE, *derrière Moquet, tandis que celui-ci déplie le billet*. Rendez-moi ce billet... je ne sais pas ce qu'il y a... je ne l'ai pas autorisé à m'écrire des choses comme ça... mais c'est égal, je veux...

MOQUET, *sans l'écouter*. Juste! l'écriture d'hier... ah! milord!.. ah! perruquier!. (*lisant*.) « Ma chère Ninette, laissez-moi » vous rendre heureuse. » (*A Ninette.*) Hein! comme j'arrive à temps!

NINETTE. Qu'est-ce que ça prouve?

MOQUET, *lisant*. « Je vous aime et veux » vous enlever à votre butor de mari... » (*A Ninette.*) Butor! pour qui me prend-il cet homme-là?

NINETTE. Je n'approuve pas son expression.

MOQUET, *avec importance*. Ni moi! (*lisant*) « Dans un instant, ma chaise de poste sera » à la porte de l'hôtel pour vous attendre. » (*A Ninette.*) Voilà qui est vigoureux.

NINETTE. Je ne lui ai rien promis.

MOQUET, *lisant*. « Dès que vous y serez » montée, le postillon a ordre de partir » ventre à terre, jusqu'à la porte de la » ville, où je vous attendrai à cheval. » (*A Ninette.*) Voilà-t-il un toupet marqué!

NINETTE, *de l'autre côté*. Mais je ne savais pas...

MOQUET, *lisant*. « Pour faire arrêter la » voiture et me placer auprès de vous, » j'attendrai votre singe... » Qui ton singe? qui? (*Ninette baisse les yeux d'un air confus.*) Qui? qui? qui? ton singe?

NINETTE. Je ne sais.

(Il la regarde avec dédain et s'éloigne un peu.)

MOQUET, *lisant*. Ah! « j'attendrai votre » signe... (*A Ninette d'un ton plus calme.*) Il y a votre signe. (*Continuant de lire.*) « Il » suffira de lever les stores; répondez-moi » en secret. JULES. »

NINETTE. Cette lettre est affreuse.

MOQUET, *se promenant*. Ah! le drôle!.. ah! le manant!.. parce que je suis fabricant de maillots, et que lui, il est anglais... une puissance maritime!.. mais qu'il navigue... mais qu'il navigue... je lui laisse la suprématie sur les mers... même sur les belles-mères... mais sur les épouses!..

AIR : *Pêcheurs, la matinée est belle.*

Ah! ce serait un peu trop drôle.
Ce serait un peu trop joyeux
De vouloir me souffler mon rôle,
Et qu' pour le jour nous soyons deux!
Tu voudrais bien, au fond de l'ame,
Epris d'ses appas,
Vil insulair', m'enlever ma femme;
Ah! ah! mais non pas,
Le roi des mers ne l'emportera pas.

(*Avec force.*) Si, une idée me frappe.

NINETTE. Quoi donc?

MOQUET. Il t'enlèvera.

NINETTE. Jamais!

MOQUET, *lui montrant la table*. Toujours... mets-toi là.

NINETTE. Pourquoi faire?

MOQUET, *impérieusement*. Ecris.

NINETTE, *s'asseyant avec effroi*. O Dieu! vous me faites peur... Je suis comme mademoiselle Mars dans Henri III.

MOQUET. Tant mieux... O Alexandre Dumas! je te pille, mon pauvre ami; mais la chose m'y force... Ecris!

NINETTE. Que j'écrive... quoi?

MOQUET. Ce que je vais te dicter.

NINETTE. Je ne sais pas l'orthographe.

MOQUET. Ce n'est pas nécessaire pour écrire aujourd'hui... (*avec violence*) écris, écris donc!

NINETTE. Mais quoi donc?

MOQUET, *d'un ton arrogant*. « Mylord, » vous avez pardieu! bien raison. »

NINETTE, *étonnée*, Comment? pardieu!

MOQUET. En effet, l'expression est un peu... verdâtre... (*D'une voix caressante.*) » Vous avez bien raison... » Oui, comme ça (*D'une voix douce et cadencée.*) Vous avez » bien raison... mon mari est une espèce » de magot que je ne puis souffrir. »

NINETTE. Comment, un magot?

MOQUET. Va ton petit chemin, j'en fais mon affaire.

NINETTE, *réfléchissant*. Magot? magot avec un *t*?

MOQUET, *vivement*. Oui... c'est-à-dire, non... magot, sans *t* comme *gigo*.

NINETTE, *écrivant* « que je ne puis souffrir... Après?

MOQUET, *dictant*. « Je consens à me lais- » ser enlever. »

NINETTE, Je n'écrirai pas cela.

MOQUET, *lui serrant la main sur la table*. Ecris, ou je casse ta main.

NINETTE, *jetant un cri*. Ah! vous me faites mal.

MOQUET, *d'un ton décidé*. Henri III en plein. (*Dictant*) « Je consens à me laisser » enlever, et je lèverai les stores quand il » le faudra. »

NINETTE. Quelle horreur!..

MOQUET, *dictant*. « Adieu, mon ange. »

NINETTE. Mais c'est d'une indécence!..

MOQUET, *avec autorité*. Adieu, ton ange! « Votre syphilde, pour la vie, NINETTE,

» femme MOQUET, dame de chœurs à l'A-
» cadémie royale. »

NINETTE. Que je signe de pareilles choses?

MOQUET. J'en fais mon affaire.. (*Dictant*) » Amiens, le 12 décemdre 1836* » (*descendant la scène avec agitation*) et ils appellent ça la Picardie... si j'étais la ville d'Amiens, je rougirais de voir ce qui se passe dans mon sein... (*A Ninette.*) As-tu fini? donne-moi-ça... où est ton auguste mère?

NINETTE. Là, au n. 10.

MOQUET. Bien!.. bravo!.. (*à Ninette d'un ton solennel*) et ensuite, s'il le faut, une séparation éternelle!..

NINETTE. Grand Dieu!

MOQUET.
AIR *de Panseron.*

Ma vengeance sera complète,
Je plane dans les cieux!

NINETTE.
Mais quoi?
Que veux tu donc faire?

MOQUET.
Ninette!
J'ai mon idée, elle est a moi! (*bis.*)
Tout est près... hâtons-nous.
(*Montrant la lettre.*)
Voilà mon piége, allons le tendre...
Ensuite, il faudra nous entendre,
Si je suis... très-bien, garde à vous.

ENSEMBLE.
Ma vengeance sera complète!
Oui, mon honneur m'en fait la loi.
Pour le séparer, Ninette,
J'ai mon idée, elle est à moi.

NINETTE.
Eh mais! qu'est-ce donc qu'il projette?
Ses regards causent mon effroi.
Mon ame est troublée, inquiète,
Je me sens trembler malgré moi.

(*Moquet sort sur l'ensemble.*)

SCENE XV.

NINETTE, *puis* VERDIÈRES.

NINETTE. Nous séparer!.. ah! quelle idée! quel scandale..... j'en mourrai d'abord..... (*On entend la clarinette jouant l'air du premier acte dans la coulisse.*) Grand Dieu!.. qu'est-ce que j'entends!.. c'est lui!.. Adolphe!.. mais comment?.. oh! non, non, c'est impossible!..

(Elle est au comble de l'émotion lorsque Verdières entre à bas bruit, par la porte à gauche.)

VERDIÈRES. Ninette! elle est seule!

NINETTE. Ah! vous voilà, monsieur Verdières... qu'y a-t-il donc? que se passe-t-il dans l'hôtel...

VERDIÈRES. Oh! rien, rien... c'est la voiture de la rue du Bouloy qui vient d'arriver.

NINETTE, *à part.* Oh! si c'était?

VERDIÈRES. Mais j'ai saisi le moment où votre mari est auprès de Lolotte... nous n'avons qu'un instant... Ninette, rassurez-moi sur un point.

NINETTE. Sur quel point?..

VERDIÈRES. Est-ce que ce jeune homme aurait touché votre cœur?

NINETTE. Pas le moins du monde... je me soucie bien de sa passion, par exemple...

VERDIÈRES, *à part, avec joie.* Il a perdu!

VERDIÈRES, *s'animant.* Écoutez, ma Ninette! on peut nous surprendre: je n'ai pas le temps de périphraser. Il y va de mon bonheur, de ma gloire même...

NINETTE, *à part* Tiens! lui aussi!.. (*Haut.*) Et l'autre qui va m'enlever!

VERDIÈRES. Comment? l'autre!.. mais moi, il y a de la poésie, il y a du drame dans mes affections! malgré mon âge, je suis palpitant d'actualité!.. revenez à Paris avec moi, je vous aime, Ninette... je vous aimerai toujours.

NINETTE. Mais, monsieur!..

(Il lui saisit la main et lui prend un baiser.)

SCENE XVI.

LES MÊMES, MOQUET.

MOQUET, *à la porte du fond, sans être vu de Verdières ni de Ninette.* Quoi! le vieux drôle!.. Oh! *tu quoque!* (*Il ressort rapidement, et dit à la cantonnade*) Oui! la voiture est en bas; descendez vite!

VERDIÈRES, *interdit.* Moquet!

NINETTE, *à Verdières.* Voyez, si mon mari vous avait entendu!.. ce serait joli!

(Elle entre à droite.)

SCENE XVII.

MOQUET, VERDIÈRES.

MOQUET, *à part, descendant la scène d'un air malin.* Abusons-le!

VERDIÈRES, *avec hésitation.* Qu'avez-vous donc, mon brave Moquet? vous avez l'air... tout drôle!..

MOQUET, *à part.* Dupons-le! (*Haut.*) Vous êtes mon vieil ami, vous êtes ma vieille pratique... (*Il s'approche et lui crie à l'oreille:*) Savez-vous une chose? il y a des gueux de tout âge sur la terre.

VERDIÈRES, *tranquillement.* Je l'ai remarqué.

MOQUET, *de même.* On veut m'enlever mon unique épouse!

VERDIÈRES, *feignant la surprise.* Pas possible!

MOQUET. Voilà la hideuse vérité. (*A*

* Ici, l'acteur substituera à cette date celle de la représentation.

part.) Je vais te faire courir aussi, toi. (*Haut.*) Concevez-vous les conséquences de cet acte ? voyez-vous où ça va ? prévoyez-vous ce qui m'arriverait !

VERDIÈRES, *hochant la tête d'un air affirmatif.* J'en ai un soupçon !

MOQUET, *avec importance.* Quel préjudice pour moi, si je n'avais pris mes mesures en raison de ce. (*Il écoute.*) Eh mais!.. ah ! mon Dieu !.. j'entends crier... on crie !..

VERDIÈRES, *courant à la fenêtre.* Une chaise de poste qu'on ferme !.. une femme qui se débat !

MOQUET, *feignant le désespoir.* C'est la mienne.

(Il rit, à part.)

VERDIÈRES. La vôtre ? mais courez donc !.. mais opposez-vous...

MOQUET, *d'un air désolé.* J'ai perdu ma femme !..

(On entend le fouet du postillon et le bruit d'une voiture qui part.)

VERDIÈRES, *à part.* Et moi le pari !

MOQUET, *criant.* Un cheval ! un cheval! garçon ! garçon !

SCENE XVIII.

Les Mêmes, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Vous appelez, monsieur ?

MOQUET, *hors de lui.* Un cheval, mon ami ! servez-moi un cheval !.. elle est donc partie ?

LE DOMESTIQUE. Cette dame? oui ! elle a crié ; mais vous avez dit de ne pas...

MOQUET, *lui mettant la main sur la bouche.* C'est bien ! c'est bien ! mais je vous demande un cheval... à genoux.

LE DOMESTIQUE. Il y en a un tout sellé, je vais le faire brider.

(Il sort.)

SCENE XIX.

MOQUET, VERDIÈRES.

VERDIÈRES, *étonné.* Vous allez la poursuivre à cheval?

MOQUET. Moi ? du tout ! je monte à cheval comme une paire de pincettes. (*avec force.*) c'est vous qui allez les poursuivre ! je vous invoque.

VERDIÈRES , *effrayé.* Moi ? encore à cheval ?

MOQUET. Oui, vous ! (*criant avec intention.*) mon vieil ami ! ma vieille pratique! (*A part.*) Vieux coquin ! va ! (*Haut.*) Vous voyez que je suis entouré d'une légion de scélérats; vous m'aimez, vous? (*A part.*) Je l'exècre ! (*Haut.*) Vous êtes incapable de me trahir... dites ?

VERDIÈRES. Sans doute, mais je suis dans un état...

MOQUET, *à part, avec joie.* Bien ! bon ! bien ! (*Haut.*) Route de Calais... (*Lui donnant le billet.*) Tenez, il en est encore temps! vous sauvez ma femme !.. vous me sauvez !..

VERDIÈRES*, *à part.* Au fait, je me sauve peut-être aussi, et mes mille écus avec.

MOQUET, *à la fenêtre.* Tenez ! le cheval est prêt... on vous attend... partez, partez, (*criant.*) mon vieil ami ! ma vieille pratique !

(Il le pousse vers la porte.)

VERDIÈRES, *s'arrêtant avec mauvaise humeur.* Il est insoutenable avec ses épithètes. (*Moquet le pousse dehors et lui lance un coup de pied qui ne l'atteint pas. En ce moment Ninette sort de la chambre à gauche; Moquet lui fait signe de garder le silence, lorsque l'on entend la voix de Verdières. Hors de vue.*) Route de Calais ?

MOQUET, *se précipitant vers la porte comme pour l'empêcher de rentrer.* Oui! oui! allez ! allez!

SCENE XX.

NINETTE, MOQUET.

NINETTE. Qu'y a-t-il donc ?

MOQUET. Chut ! silence ! (*d'un air de mystère et avec hauteur.*) il vous faisait la cour ?

NINETTE. Qui ?

MOQUET, *vivement.* Le vieux, l'exhumé!

NINETTE. M. Verdières ?

MOQUET. Oui.

NINETTE. C'est vrai

MOQUET, *riant, d'un air de mépris.* Je vous demande un peu ! une cariatide couverte de flanelle!.. ma parole ! il n'y a plus de vieillards que dans les établissemens *ad hoc.*

NINETTE. Mais encore une fois...

MOQUET, *écoutant.* Ecoutez !.. Il part... il court après Lolotte que j'ai fait enlever.

NINETTE, *effrayée.* Ma mère? enlevée?

MOQUET, *vivement.* A la bayonnette.

NINETTE. Comment cela ?

MOQUET. J'ai fait remettre votre poulet... et puis j'ai dit à Lolotte que nous partions... quand une fois elle a été montée dans la voiture, avec les mânes de Florette sous son bras... fouette cocher!.. en route, la terpsichore du Tribunat !

* Verdières, Moquet.

NINETTE, *très-émue*. Maman abandonnée ainsi au milieu d'une route !..

MOQUET. Elle roule, laissons-la rouler !.. qu'elle aille ouvrir des loges à Mascara, à Ténériffe ; (*d'un air brutal.*) je fais des vœux pour son bonheur.

NINETTE. Mais c'est indigne !

MOQUET, *d'un ton calme et imposant*. Et maintenant, que nous voilà dans une position solennelle. .

NINETTE, *le regardant avec crainte*. Grand Dieu !

MOQUET. Madame ! regardez-moi en face... Où en sommes-nous ?

NINETTE. Comment? où nous en sommes?

MOQUET, *avec une émotion croissante*. Dois-je considérer la ville d'Amiens... comme le chef-lieu... de mon infortune ?.. répondez-moi.

NINETTE, *tremblante*. Que veux-tu dire?

(Elle s'éloigne avec crainte.)

MOQUET, *s'éloignant aussi*. Dois-je dérouler ma honte... au Palais-de-Justice?

NINETTE. Nous séparer ?

MOQUET, *pleurant*. Suis-je ?

NINETTE. Malheureux !

MOQUET. Achève !

NINETTE. Tu en doutes ! tu croirais ta femme capable...

MOQUET, *faisant un pas en avant*. Eh bien ! non... jamais !

NINETTE, *le regardant avec tendresse*. Léon ;

MOQUET, *de même*. Ninette !

NINETTE, *de même*. Mon mari !

MOQUET, *de même*. Ma femme !.. ah ! (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, et restent un instant dans cette position, lorsque Moquet dit avec un accent de bonheur.*) Tu me jettes du baume ! (*Puis d'un ton sec et accentué.*) Sacristi ! je suis flatté de çà !

NINETTE, *avec douceur*. Ingrat !

MOQUET, *attendri, et d'un air caressant*. Tu l'aimes donc toujours, ton pauvre petit fabricant de maillots ? Veux-tu que je te dise le mot ? il t'en sait gré.

(On entend la clarinette.)

NINETTE, *à part*. O ciel ! encore !

MOQUET, *avec joie*. Ah ! tu ne sais pas? C'est lui ! notre voisin !.. mon ami... cette bonne et précieuse clarinette !

NINETTE. Adolphe ?

MOQUET. Oui, Adolphe !.. je viens de le voir.., il descendait de voiture... il quitte l'Opéra, la France... il va en Angleterre.. partons avec lui pour Londres.

NINETTE, *avec un mouvement de joie qu'elle réprime aussitôt.* Pour Londres ! (*D'un ton résigné.*) Oh ! non, pour Paris... loin de lui, bien loin de lui.

MOQUET, *frappé de surprise*. Ah bah !.. ah bah ! la clarinette aussi !

NINETTE. Ne m'interroge pas.

MOQUET, *à part*. Je tombe des Grandes-Indes !

NINETTE. Ne m'interroge pas... et crois-moi !

MOQUET, *prenant son parti d'un air résolu*. Eh bien ! oui, oui... je te crois. (*Avec exaltation.*) Voilà un aveu qui... Je suis sûr de toi... Je ne crains plus personne... partons !

ENSEMBLE, *chacun d'un côté de la scène*.

MOQUET.

AIR : *Connaissez-vous dans Barcelonne*.

A l'Opéra, Paris t'appelle,
O ma Ninette, ô mes amours !
Des danseuses c'est le modèle,
Et de nos chœurs, quoique fidèle,
Ninette fera les beaux jours !

NINETTE.

A l'Opéra, Paris m'appelle,
Moquet sera mes seuls amours.
Des maris il est le modèle.
Et de Moquet, toujours fidèle,
Je veux faire encor les beaux jours.

MOQUET, *s'approchant et le prenant dans ses bras*.

Mon bonheur sera ton ouvrage !

NINETTE.

Ne crains plus rien de hasardeux...

MOQUET.

Ah ! que c'est doux le mariage !

NINETTE.

Quand on s'aime dans son ménage.

MOQUET, *avec enthousiasme*.

Et surtout quand on n'est que deux ! (*bis*

(Par un mouvement spontané, ils se poussent mutuellement, et vont reprendre l'ensemble chacun d'un côté de la scène.)

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

MOQUET.

A l'Opéra, Paris t'appelle, etc.

NINETTE.

A l'Opéra, Paris m'appelle, etc.

(On entend des coups de fouet et le roulement d'une voiture.)

NINETTE. Mais, qu'est-ce que j'entends ?

MOQUET, *à la fenêtre*. C'est la chaise de poste.

NINETTE, *allant à la fenêtre*. Et ces messieurs à cheval.

MOQUET, *avec une joie délirante*. Ah ! ils peuvent venir à présent... je les méprise, je les foule aux pieds, comme deux insectes.

NINETTE. Ah ! gardez-vous...

MOQUET. Moralement parlant. (*A part.*) Ah ! je vais donc voir mon perruquier en face. (*On entend un grand bruit de voix en dehors.*) C'est elle ! gâre aux yeux ! je voudrais des bésicles.

SCENE XXI.

LES MÊMES, LOLOTTE, *appuyée sur les bras du domestique*, *puis* VERDIÈRES *et* JULES.

LOLOTTE, *hors d'elle-même, allant s'asseoir sur la chaise à droite*. Enlevée! moi... enlevée!.. ça ne m'était pas arrivé depuis 1804.

NINETTE, *allant près d'elle, avec intérêt*. Maman!

VERDIÈRES, *entrant, et se plaçant à gauche*. En voilà un tour... pendable!.. me faire courir après une vieille de cet âge-là.

JULES, *entrant, et se plaçant près de Verdières*. Parbleu! je l'enlevais bien, moi.

MOQUET, *au milieu, apercevant Jules*. Ah! l'homme aux maillots... je reconnais ses jambes.

JULES, *un peu déconcerté*. M. Moquet!

LOLOTTE, *essoufflée*. Ah! ma fille, j'en échappe d'une belle... Quand j'ai eu levé les stores, ce jeune Anglais s'est jeté dans la voiture.

JULES, *riant*. Par erreur, bien certainement.

LOLOTTE, *montrant Verdières*. Lorsque le papa est arrivé... ça m'a sauvée.

VERDIÈRES, *fâché*. Le papa, le papa!.. mais je voudrais savoir quel est l'impertinent qui s'est permis...

MOQUET, *fièrement*. C'est moi.

LOLOTTE, *se levant d'un air menaçant*. Vous, scélérat! laissez-moi lui arracher les yeux.

MOQUET, *reculant d'un pas, et avec dignité*. Ninette, contenez l'ouvreuse; contiens ta mère! (*A Verdières et à Jules.*) Oui, c'est moi, moi seul, et si vous voulez m'en demander raison.

NINETTE, *effrayée*. Grand Dieu!

VERDIÈRES *et* JULES, *faisant un mouvement violent vers Moquet*. Oui, certes.

MOQUET, *avec calme*. La voilà, ma raison... c'est que... étant l'époux de ma Ninette, je ne me suis pas soucié... Dans la position de la question... je sais bien que vous allez me dire : il y a des maris qui.. bon... bien... ça les arrange... c'est leur manière de voir... mais, moi, non... sensible... j'aime mieux autre chose. (*Il rit.*) Ah! ah! ah! et je vous ai prêté l'ouvreuse!

LOLOTTE, *à Moquet*. Insolent!

VERDIÈRES, *bas à Jules*. Dites donc, je crois que nous avons perdu tous les deux?

JULES, *de même*. Alors, nous ne perdons ni l'un ni l'autre.

MOQUET. Des amis comme ça, merci! (*Avec sentiment.*) Je n'en ai plus qu'un, d'ami... un bon, un sensible...

NINETTE, *avec intérêt*. Qui donc?

MOQUET. C'est moi! (*On entend la clarinette.*) Tu, tu, tu! (*Il chante en faussant, et d'un air goguenard, l'air que joue la clarinette.*) Souffle, souffle, toi! .. partons!

LOLOTTE, *d'un ton décidé*. Je pars avec vous.

MOQUET, *à Lolotte*. Il n'y a plus de place... mais demain, avec M. Verdières, à cheval... en croupe.

VERDIÈRES. Encore?

MOQUET, *à sa femme, avec tendresse*. Et quittons pour jamais cette ville d'Amiens, qui ne se recommande réellement que par ses pâtés et sa cathédrale.

LOLOTTE, *à part, avec humeur*. Dont il est impossible de manger la croûte.

CHOEUR.

AIR *de Mathilde de Sabran.*

Hâtons-nous, partons pour Paris,
Partons en diligence!
Et cette leçon doit, je pense,
Profiter aux amis.

MOQUET.

AIR *du Code et l'Amour.*

J'ai dit et fait bien des sottises;
Il est difficile, je crois,
Messieurs, qu'ell's soient toutes comprises,
En un seul jour, en une fois!
De s'prononcer quand on se presse,
En vingt quatre heur's un avis peut changer;
Ce soir, applaudissez la pièce, } (*bis.*)
Et rev'nez demain pour la juger. }

CHOEUR.

Hâtons-nous, partons pour Paris, etc.

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

15

VALÉRIE MARIÉE,

OU

AVEUGLE ET JALOUSE,

DRAME EN TROIS ACTES,

PAR MM. LAFITTE ET CH. DESNOYER,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 20 DÉCEMBRE 1836.

« Et songez-y donc, monsieur ! si jamais je
» devenais jalouse !.. et je le deviendrais. »
VALÉRIE, *Scribe et Mélesville.*

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ERNEST, comte de Halzbourg, mari de Valérie (jeune premier rôle)	M. ALBERT.
VALÉRIE (premier rôle)	Mme ALPHONSE BLÈS.
HENRI MILNER, baron d'Olbruck, ami d'Ernest et de Valérie (2e amoureux)	M. SAINT-FIRMIN.
CAROLINE, sa femme (grande coquette)	Mlle MATHILDE.
LE BARON DE SÉLIGMANN, (1er rôle marqué)	M. SAINT-ERNEST.
CLARISSE, sa fille (jeune première)	Mlle SOPHIE.
AMBROISE, intendant (premier comique)	M. MONTIGNY.
BIRMANN, piqueur (accessoire)	M. ELIE.

La scène se passe en Allemagne, chez le comte de Halzbourg, deux ans après son mariage avec Valérie.

ACTE PREMIER.

Un salon de plain-pied avec jardin.

SCENE PREMIERE.

ERNEST, AMBROISE.

AMBROISE. Oui, monsieur le comte, les appartemens sont préparés ; on achève de sabler les allées.

ERNEST. Songe, mon cher Ambroise, que M. et Mme Milner viennent de parcourir la France et l'Italie... les voyageurs sont difficiles.

AMBROISE. Ah ! si on me laissait faire.. mais je crains cet original de M. Séligmann... il y a quatre mois qu'en votre

absence il a vendu ce château à Mme la comtesse, et il y commande encore comme s'il en était le propriétaire... taille-t-on un arbre?.. vous défigurez mes massifs... sable-t-on une allée?.. on gâte la nature... relève-t-on une statue sur son piédestal?.. c'est dommage... cela faisait du pittoresque... Il faut avouer qu'avant que je ne m'en fusse mêlé, il y avait du pittoresque à vous renverser à chaque pas.

ERNEST. Que veux-tu? le baron se détache à regret de cette propriété... il est convenu entre nous qu'il y resterait jusqu'à la fin de l'automne ; j'y suis né, me dit-il ; il y a assez d'appartemens pour que vous m'accordiez un petit coin, jusqu'à ce que la saison plus rigoureuse ait dépouillé ces beaux arbres, ce gracieux parterre... mais abandonner la nature dans ses jours de fête..!

AMBROISE. C'est-à-dire, abandonner les forêts quand le gibier y abonde encore.

ERNEST. Il est vrai que le baron aime assez la chasse.

AMBROISE. Et vous aussi, monsieur le comte, vous aimez la chasse... ou plutôt... vous aimez... qu'il y aille... ça se conçoit ; le baron a une fille charmante... et, quand il s'éloigne, Mlle Clarisse tient compagnie à Mme la comtesse.

ERNEST. Oui, et comme elle a tous les talens qui embellissent la solitude...

AMBROISE. Eh! eh ! elle possède aussi ceux qu'on recherche dans le grand monde, autant que je puis m'y connaître... mais l'arrivée de M. et Mme Milner pourra donner un peu de repos à Mlle Clarisse.

ERNEST. Combien je serais heureux de cette arrivée... si je n'avais à les affliger... ils ont une tendresse si vive pour Valérie, si fraternelle!.. pauvre Valérie!.. quand ils sont partis, tout lui riait encore... ils ont vu notre joie, nos espérances... ils ne savent pas à quel point elles ont été déçues.

AMBROISE. Ils apprendront en même temps, monsieur le comte, que votre amitié a été bien loin de s'en affaiblir, et que ce nouveau malheur de Valérie vous a davantage encore attaché à elle.

ERNEST, *l'interrompant vivement.* Mon cher Ambroise, je ne suis pas fâché d'aller au-devant de nos amis... ne dois-je pas les prévenir ? les préparer?.. ils ignorent toujours ce nouveau malheur de la comtesse... pauvre Valérie !.. quand ils sont partis, tout lui riait encore, et maintenant... oui, mon ami, il faut que je leur parle avant qu'ils n'arrivent auprès d'elle... donne des ordres pour qu'on me selle un cheval.

AMBROISE. J'y vais, j'y vais, monsieur le comte... (*Il regarde le comte un instant, et sa physionomie exprime une pensée de doute ; le comte, qui le croyait parti, se retourne ; Ambroise lui répète vivement.*) J'y vais.

(Il sort.)

SCENE II.

ERNEST, *seul.*

M'a-t-il deviné? ah ! quand la conscience n'est point en repos, il vous semble que tout le monde lise dans votre cœur ; chaque regard vous effraie, chaque mot paraît avoir deux sens, et vous n'entendez que celui qui vous torture... en d'autres temps, avec quelle joie je les aurais reçus, ces bons, ces véritables amis !... Les amis de Valérie ne peuvent plus être les miens... Oh ! mes fautes! mes fautes! comme en ce moment vous pesez cruellement sur moi !..

(Il s'assied en rêvant. Le baron de Séligmann et Clarisse, sa fille, sont entrés pendant les derniers mots de cette scène)

SCENE III.

ERNEST, LE BARON DE SÉLIGMANN, CLARISSE.

LE BARON, *frappant familièrement sur l'épaule d'Ernest.* Eh bien! mon jeune ami... oh! ce n'est que nous, Séligmann, Clarisse... je crois, en vérité, que ma fille même ne vous tirerait pas de votre rêverie.

ERNEST. Monsieur le baron... (*A Clarisse, avec un regard qui doit être significatif pour elle seule.*) Mademoiselle, pardon ; vous savez que j'attends des amis, et les préparatifs...

LE BARON. Oui, préparatifs qui ont un peu dérangé les nôtres ! un temps superbe, et notre chasse.

ERNEST, *souriant.* Rassurez-vous, rien ne sera dérangé... seulement quelque peu de retard.

LE BARON. Oui, et en attendant le sanglier sera supplié humblement d'avoir patience... mon ami, vous faites prendre un mauvais pli aux gens qui viennent vous voir; un maître de château reçoit, mais n'attend pas; chaque chose à son temps... La meute est-elle prête? le cor se fait-il entendre? à cheval... la cloche du déjeuner sonne-t-elle? à table!.. ainsi de suite... Messieurs les visiteurs, venez quand vous voudrez; mais venez à temps... un château a sa règle comme un couvent; mais vous avez beaucoup vécu en France, et tout est changé dans ce pays-là.

ERNEST. Et pourtant, tout le monde y va... vous-même?..

LE BARON. C'est un voyage d'obligation pour tout Allemand qui a un titre et une fille .. il faut bien montrer aux femmes ce paradis terrestre de la mode, où l'on fait de tout avec une si prodigieuse facilité!.. des livres d'un jour, des parures d'une heure, des journaux d'un soir, et des pièces de théâtre... je ne sais pas au juste ce qu'elles y durent, attendu que je n'y ai fait que passer; mais, dans ce peu de temps, je me suis mis en règle, et maintenant, si quelque brave sujet de la Diète Germanique veut de ma Clarisse, il trouvera une femme qui a acquis tout le talent nécessaire pour dépenser sa dot dans le plus bref délai possible.

CLARISSE. Mon père aime à me tourmenter... (*Avec fermeté.*) Il sait bien que je ne désire pas me marier.

LE BARON. Ce que je sais bien, c'est que toutes les filles disent la même chose.

ERNEST, *avec un sourire forcé en regardant Clarisse.* Et que toutes changent d'avis, n'est-ce pas?

CLARISSE, *vivement.* Non pas moi, non... celles-là n'ont pas un père comme le mien...

LE BARON. Tu me flattes, tu espères me gagner... Tenez, monsieur le comte, vous voyez bien cette petite fille-là, avec son air si doux, sa figure d'ange... croiriez-vous bien que, depuis dix jours, elle me résiste, c'est-à-dire, elle me résiste... elle pleure, elle ne veut pas comprendre que je suis vieux.

CLARISSE. Mon père...

LE BARON. Un parti se présente, le major de Seldorf, et...

ERNEST, *à Clarisse, avec un ton de reconnaissance.* Et... vous refusez un parti si brillant?

CLARISSE. Je suis désolée d'affliger mon père; mais je dois... je refuse.

LE BARON. C'est son mot depuis dix jours... je refuse!.. mais il est tel secret qu'on refuse de dire à son père, et qu'une amie peut obtenir... M. de Halzbourg, nous chargerons votre femme de cette négociation.

ERNEST. Valérie!

LE BARON. Imaginez, cher comte, que lorsque j'ai quelques-unes de ces difficultés qui ne laissent pas d'exister même entre un père affectueux et une fille soumise, je la menace de prendre Valérie pour juge. Valérie! s'écrie-elle, et elle obéit.

ERNEST. Il est vrai qu'ici, partout où l'on connaît Mme de Halzbourg, elle exerce cette espèce d'empire que donne le malheur supporté avec courage, et je sais gré à mademoiselle qu'elle lui inspire le même sentiment.

SCENE IV.

LES MÊMES, AMBROISE.

AMBROISE. Monsieur le comte, quand vous voudrez monter à cheval...

ERNEST. Oui, je vais à la rencontre de mes amis, monsieur le baron, mademoiselle, à mon retour, nous reparlerons de vos projets.

(Il sort avec Ambroise.)

SCENE V.

LE BARON, CLARISSE.

LE BARON. Clarisse, tu as entendu ce que j'ai dit au comte.

CLARISSE. Mon père, je vous en conjure, éloignez cette pensée. Mme de Halzbourg!.. Eh! qu'aurais-je à lui dire, à lui révéler? Si j'avais un secret, ne vous le confierais-je pas, à vous, à vous seul? La comtesse est bonne, bienveillante; personne plus que moi ne lui rend cette justice; mais enfin, c'est une étrangère; vous, je connais votre cœur, votre indulgence...

LE BARON. Ma faiblesse; oh! ces femmes! ces femmes! quand j'étais jeune, ma sœur me menait avec son amitié; je

me suis marié, ma femme m'a mené avec son amour ; et comme il est dans ma destinée de ne jamais échapper à ce diable d'ascendant, aujourd'hui ma fille me mène avec sa tendresse ; leur puissance sur moi a commencé... par ma nourrice. Oui ; mais, dans une circonstance où il s'agit de ton bonheur, de ton avenir, il ne sera pas dit que le baron de Séligmann ait manqué d'énergie. Veux-tu te marier, oui ou non ?

CLARISSE. Je désire ne jamais me séparer de vous.

LE BARON. Eh bien ! on ne me l'ôtera pas de la tête, mes soupçons sont fondés.

CLARISSE, *effrayée*. Quels soupçons?

LE BARON. Sais-tu que c'est mal, Clarisse?

CLARISSE. Mon père!

LE BARON. Bien mal.

CLARISSE, *à part*. Ciel !

LE BARON. Ce sont ces impressions de notre tournée en France... ah ! maudit voyage!

CLARISSE, *rassurée*. Comment?

LE BARON. Eh! oui, oui ; ce baron d'Olbruck...

CLARISSE, *à part*. Je respire !.. j'allais mourir.

LE BARON, *tournant vivement sa fille vers lui*. N'est-ce pas que c'est cela ? Ah! l'on ne me trompe pas facilement. Il était aimable, c'est vrai ; trop aimable ; mais enfin nous avons appris qu'il était marié... Sais-tu ce que c'est, ma pauvre enfant, que d'aimer l'époux d'une autre ?

CLARISSE, *poussant un cri*. Ah!.. mon père, au nom du ciel...

LE BARON, *changeant de ton*. Comment! comment! je t'ai fait de la peine! tu pleures! maudite vivacité! ma Clarisse pleure! Eh bien! savais-tu qu'il était marié, cet homme? qui est-ce qui oserait dire que tu le savais? Il t'avait caché la vérité ; c'est tout simple, un conseiller d'ambassade!..

CLARISSE. Mon père, vous avez été trompé, la femme de M. d'Olbruck a été trompée. Avais-je à m'informer si un homme d'esprit qui me parlait de l'Allemagne, de notre patrie, était ou n'était pas marié? la vivacité de cette dame a créé tout le mal ; je n'aime personne, personne en France : je vous le jure, mon père, je n'y ai laissé aucun souvenir.

LE BARON, *reprenant sa vivacité*. Eh bien ! alors, on parle; on ne pleure pas; on n'alarme pas les gens qui vous aiment. Me voyez-vous me confondre en excuses avec une petite fille? Ecoutez, vous vous marierez... il le faut ; vous serez heureuse, c'est ma volonté, volonté de fer.... (*Changeant de ton*.) C'est le désir de ton père, entends-tu, Clarisse? Que diantre! je fais des sacrifices : pour que tu brilles à Vienne, je vends mon château, je me défais de mes terres... faut-il que tout cela soit perdu? mon château ! une vieille relique féodale dont chaque brique noircie atteste l'honorable vétusté. J'ai la douleur de le voir réparer à neuf. On donne à cet air de vieillesse majestueuse une mine coquette, brillante ; c'est une villa italienne, une maison française, que sais-je? J'ai souffert tout cela pour toi, et je veux... je veux que tu m'en saches gré.

CLARISSE. Ah! mon père, si je ne vous aimais pas, je serais la plus ingrate et la plus dénaturée des filles.

AMBROISE, *dans la coulisse*. Par ici, par ici, monsieur Milner.

LE BARON. M. Milner ! nos nouveaux-venus sans doute. Allons, Clarisse, je ne suis pas jaloux, mais depuis que je ne fais plus les honneurs de céans, j'aime autant ne paraître que lorsqu'on est installé.

(Il prend le bras de sa fille et sort par la droite.)

SCENE VI.

AMBROISE, HENRI, CAROLINE.

(Ils entrent par le fond.)

CAROLINE. Mais non, mon cher Ambroise, non, nous n'avons rencontré personne.

AMBROISE. Cependant...

CAROLINE, *à Henri*. C'est vous, monsieur, qui êtes cause de cela ; vous avez donné des ordres si singuliers.

HENRI. Oui, très-singuliers ; j'ai dit au postillon de tenir toujours la grande route, et tu as exigé qu'il prît la traverse.

CAROLINE. C'est précisément cela que je vous reproche ; si vous n'aviez rien dit, je n'y aurais pas fait attention, et nous aurions été droit devant nous.

AMBROISE. C'est-à-dire que le gouver-

nement conjugal appartient à Mme Milner.

CAROLINE. Ambroise se souvient de ses anciens priviléges; mais tu sauras qu'il faut me porter un peu plus de respect qu'autrefois, et que la liberté de tout dire à Mme Milner est interdite avec la baronne d'Olbruck.

AMBROISE. Baronne d'Olbruck !.. ah !

CAROLINE. Baronne, et par conséquent M. le conseiller aulique partage ce titre avec moi.

HENRI. Que veux-tu, mon pauvre Ambroise? quand on a fait trois longues courses à la suite d'ambassades, c'est bien la moindre chose qu'on vous doive...

CAROLINE. J'ai fait mettre mon écusson partout, tu aurais dû t'en apercevoir, depuis la voiture jusqu'au porte-manteau; mais Ambroise ne voit rien.

AMBROISE. Je vois que madame la baronne d'Olbruck est tout aussi jolie et a autant de vivacité que l'ancienne madame Milner.

CAROLINE. Et moi, que le vieil Ambroise ne s'est point corrigé pendant notre absence. Pardonne-moi ma mauvaise humeur, c'est que, lorsqu'il y a si long-temps qu'on n'a vu ses amis, on est impatient de les embrasser... et dire qu'ils sont au loin à courir à notre rencontre, tandis...

AMBROISE. Mais.... vous m'avez mal compris, M. le comte seul est allé au-devant de vous.

HENRI. Valérie est ici !

CAROLINE. Eh bien ! que tardes-tu à nous annoncer?

HENRI, *faisant un pas*. Ou plutôt, à nous conduire vers elle?

AMBROISE, *les arrêtant, et baissant la tête*. Madame...

CAROLINE. Pourquoi nous retenir?

HENRI. Quel est ce visage sombre ?

CAROLINE. Lui serait-il arrivé quelque malheur?

AMBROISE. Le plus grand de tous.

HENRI. Tu me fais trembler.

CAROLINE. Parle.

AMBROISE. Oui, le plus grand de tous les malheurs.

HENRI *et* CAROLINE. Valérie!

AMBROISE. Vous vous rappelez que, lorsque vous obtîntes cette mission qui vous força de vous éloigner, vous laissâtes Valérie heureuse, et M. le comte plus heureux qu'elle peut-être... lui qui lui avait donné le premier, le plus grand de tous les biens... lui dont les soins, le talent avaient rendu la vue à la pauvre aveugle.... mais il fallait encore prendre beaucoup de précautions, ne point aller de long-temps à une lumière trop éclatante, et, comme disait M. de Halzbourg, habituer peu à peu un organe naissant à prendre de la force. Valérie, avide de toutes les émotions dont elle avait été privée, voulait les essayer toutes à la fois; le tort de M. le comte fut de l'amener à Munich ; là les occasions étaient sans nombre, les assemblées, les spectacles, les bals, elle désirait tout voir; c'était une enfant que rien ne pouvait contenir. Les arts, la science, lui offraient toutes leurs tentations; cependant les prières de son époux la rendirent plus circonspecte, et nous observâmes avec plaisir qu'elle se renfermait souvent chez elle, et que là, les rideaux de l'appartement fermés, elle demeurait seule des heures entières.

CAROLINE. Eh bien?

(Ici M. et Mme Milner prêtent plus d'attention.)

AMBROISE. Avide d'instruction, comprenant ce qui lui manquait, jalouse de mériter davantage l'amour de son mari, et de justifier son choix, elle avait pris secrètement un maître de lecture et d'écriture; elle avançait rapidement; elle voulut savoir où elle en était, essayer avec quelqu'un... elle me choisit pour confident, car elle connaissait l'amitié de son vieil Ambroise; vous jugez de mon étonnement, je tremblai d'abord ; puis je grondai, je me fâchai ; mais elle sait son pouvoir sur moi, elle m'apaisa facilement; elle fit mieux, elle voulait donner à M. le comte une surprise agréable, elle me mit du complot... je devins son répétiteur.

CAROLINE. Toi, Ambroise !

AMBROISE. Moi-même, moi, professeur, j'aurais voulu que vous vissiez cela... ce vieillard et cette jeune femme enfermés en tête-à-tête mystérieux, elle, assise sur un escabeau, essayant de réciter ou d'écrire quelques vers, se trompant parfois... car tous les caractères ne lui étaient pas encore familiers... et moi, pauvre homme, avec mes soixante-neuf ans, qui ne sais rien, étonné d'avoir une fois en ma vie quelque chose à enseigner à quelqu'un ; vieux serviteur, ayant à mes pieds celle de qui je devais recevoir des ordres, avec pouvoir de la reprendre, de la gronder même.... de temps en temps, la peur me prenait... je ne voulais pas, je n'osais pas... mais il y avait là je ne sais quel charme ! et puis elle était si assidue, ses progrès étaient si rapides !.. le comte serait si heureux !.. Un jour nous lisions Klopstock, son beau pa-

radis, ses belles habitations des élus, son lumineux séjour des anges... Valérie, si long-temps privée de la vue, goûtait encore plus que moi ces magnifiques descriptions; tout-à-coup, et comme pour compléter l'illusion, à travers les rideaux des croisées, un rayon de soleil parut, il se glissa sur les pages du livre, et les illumina subitement... Valérie s'était arrêtée; cela continuait encore... moi, qui trouvais sa voix si douce quand elle parlait du bon Dieu et de ses anges, je me permis de lui dire : Continuez, continuez, madame... eh bien! elle ne répondait pas; je jetai les yeux sur elle; elle tenait ses deux mains sur son front; puis, les en détachant avec force comme pour arracher un voile jeté sur elle par d'autres mains qui l'y retiendraient, elle m'appela... je craignis de comprendre: « Qu'avez-vous? qu'avez-vous, madame? » Oh! si vous aviez vu sa figure! quelle terreur! quel désespoir! ses yeux tout-à-l'heure si beaux, si expressifs, et maintenant fixes et sans vie!.. sa tête s'était dirigée vers la voix qui l'appelait; mais elle ne regardait plus : « C'est toi, vieillard!... » Ambroise!.. tu n'es pas là, n'est-ce pas?— » Ne me voyez-vous pas, madame?...— » Non, non pas.. je ne vois rien..» J'ouvris les rideaux; elle se précipita vers le bruit... «Non, rien! pas même le soleil!» Et puis, se jetant dans mes bras avec désespoir : « Mon père, les ténèbres en- » core! les ténèbres et la mort!..»

HENRI *et* CAROLINE. Grand Dieu !

AMBROISE. Moi, j'étais tombé évanoui, et, quand je revins, j'appris que j'avais été malade, et qu'on avait failli perdre ma bonne maîtresse... elle était guérie aussi; mais plus de lumière, et depuis ce temps-là tout est fini.

(Moment de silence, puis Caroline, passant devant Ambroise, lui serre la main, et va chercher celle de son mari qu'elle tient avec affection.)

CAROLINE. Henri, Valérie a besoin de nous maintenant... j'ai excité ton ambition, je t'ai entraîné loin de ta patrie... mais nos amis étaient heureux.

HENRI. Nos cœurs sont faits pour s'entendre; notre devoir est ici... Caroline, nous resterons auprès d'elle, toujours auprès d'elle.

SCENE VII.

LES MÊMES, VALÉRIE.

VALÉRIE, *entrant à la gauche du public, et appelant*. Ambroise! Ambroise!

AMBROISE, *allant au-devant d'elle*. Madame...

VALÉRIE, *prenant son bras, et descendant les degrés du pavillon*. Avec qui étais-tu donc là ?.. j'ai entendu des accens, une voix !..

(Elle porte la main sur son cœur.)

AMBROISE. Moi, madame, j'étais...

VALÉRIE. Tiens, encore!.. (*tendant les bras vers l'endroit où sont placés Henri et Caroline, qui se contiennent à peine.*) Oui, là! quelqu'un pleure! des malheureux ici et tu ne me le dis pas!

HENRI. Ceux qui viennent vous retrouver, Valérie, peuvent-ils être malheureux ?..

VALÉRIE, *poussant un cri, et se précipitant vers Henri*. Ah! Henri!

CAROLINE. Valérie!

VALÉRIE. Caroline!

HENRI. Vous nous aviez devinés!

VALÉRIE, *prenant la main d'Henri, celle de Caroline, et les appuyant sur son cœur*. Ma réponse est là!.. vous deux! vous deux auprès de moi!.. mon Dieu! voilà la consolation qu'il fallait à ce cœur déchiré; ceux-là sauront me comprendre... ah! je te remercie!

HENRI. Comment?

CAROLINE. Que veux-tu dire ?..

VALÉRIE. Caroline... Henri... autrefois vous m'avez connue bien malheureuse, avant que je n'eusse recouvré la lumière; mais alors j'étais plus calme, plus résignée à mon sort; alors je ne savais pas encore, je ne pouvais comprendre quels biens étaient perdus pour moi! ce ciel, cette nature, ce soleil si beau, si brillant que je n'ai pu qu'un instant en supporter la vue; tous ces chefs-d'œuvre, toutes ces merveilles, je ne les connaissais pas; alors je n'avais pas de regrets, pas de souvenirs, je ne soupçonnais pas même le plaisir, le bonheur de lire dans les yeux de ce qu'on aime, alors je n'avais pas vu!

HENRI *et* CAROLINE. Valérie!

VALÉRIE. Oui, je vous entends... j'ai tort aujourd'hui de pleurer de tristesse, car enfin c'est du bonheur que votre retour, et si je ne vous vois pas, du moins, après deux ans d'absence, j'ai senti vos mains dans les miennes... mes amis, n'ai-je donc à vous parler que de la pauvre Valérie? ah! c'est mal... pardon, pardon, et dites-moi, je le veux... si depuis notre séparation vous avez toujours été heureux?

HENRI. Oui, toujours.

CAROLINE. Puisque monsieur s'empresse

de répondre, je n'ai plus rien à dire; cependant...

VALÉRIE. Cependant...

HENRI, *à sa femme*. Ah! vous allez parler, madame, d'un tort qui n'est pas le mien; mais Valérie, qui nous connaît l'un et l'autre, me rendra plus de justice; elle vous dira que votre jalousie...

VALÉRIE, *vivement*. Caroline, tu es jalouse, toi?

AMBROISE, *suivant tous les mouvemens de Valérie*. Ah! mon Dieu!

CAROLINE, *à Valérie*. L'écoutes-tu? le baron aime à plaisanter... lorsqu'il était garçon et aimable, c'était lui qui faisait de la jalousie... Cela prouvait, disait-il, tout mon mérite et le peu de valeur du sien; à présent, qu'il est marié, et n'est plus aimable, tout cela est retourné... c'est moi qui suis jalouse, à ce qu'il dit... que veux-tu? cela constate ce que ces messieurs s'estiment; les maris nous donnent toujours un défaut pour qu'on leur suppose une qualité.

HENRI. A merveille!.. Valérie, venez donc à mon secours; vous savez si je suis capable de penser à une autre que Caroline.

VALÉRIE. Non, je ne le crois pas.

CAROLINE. Ni moi non plus, je ne le crois pas; et pourtant, il y a dix-huit mois, lors de notre séjour en France... M[lle] Clarisse...

VALÉRIE. Clarisse!

AMBROISE, *à Caroline*. Ah! madame, quel nom avez-vous prononcé?

VALÉRIE. Clarisse! ah! grand Dieu!

HENRI. Qu'avez-vous?

AMBROISE, *bas à Henri*. Vous le saurez. (*Il s'approche vivement de Valérie*.) Madame la comtesse, vous rappelez-vous, lorsque je vous voyais si chagrine, si inquiète, et que je cherchais vainement à vous prouver que vos craintes n'étaient pas fondées?...

HENRI *et* CAROLINE. Ses craintes!

AMBROISE. Vous rappelez-vous ce que vous me disiez alors? si du moins Caroline était ici, elle lirait dans mon ame, je lui dirais tout, et peut-être, Ambroise, peut-être saurait-elle comprendre mieux que moi toute la douleur que j'éprouve.

CAROLINE. Valérie... je réclame cette parole; tu me diras tout... il le faut... Henri...

(Elle lui fait signe de la laisser avec Valérie.)

HENRI. Je vous laisse. Ambroise, nous tâcherons ensemble de rejoindre le comte de Halzbourg.

AMBROISE. Je suis à vos ordres.

(Ils sortent.)

SCENE VIII.

VALERIE, CAROLINE.

CAROLINE. Eh bien! nous sommes seules... pourquoi ce trouble lorsque je viens de prononcer un nom?..

VALÉRIE. Pourquoi?.. Caroline! Caroline... et moi aussi, je suis jalouse!

CAROLINE. Toi, Valérie!

VALÈRIE. Jalouse et aveugle! comprends-tu le tourment d'un soupçon qui ne doit pas finir? être trompée, savoir qu'on vous trompe, et n'avoir pas de preuves!.. entendre parler bas au tour de soi, et ne pouvoir surprendre dans un regard le secret qu'on vous cache... tenir à la main un papier qui renferme votre destinée sans doute, et ne pouvoir le lire... craindre de le faire lire; l'oser peut-être une fois, et alors mettre toute votre ame à écouter... pour entendre la lente lecture de mots indifférens... se dire alors : On me trompe... on a pitié de moi... on traduit ainsi pour ne pas désespérer l'aveugle... Être jalouse dans les ténèbres!.. ah! c'est souffrir la torture dans un tombeau!

CAROLINE. Amie! amie! quels chagrins tu me donnes! Et combien tu es ingénieuse à te tourmenter! non, jamais le comte de Halzbourg...

VALÉRIE. Ernest ne m'aime plus!

CAROLINE. Lui... dont le noble dévouement...

VALÉRIE. Il ne m'aime plus!.. tu vis, Caroline, les premiers temps de notre mariage... tout était joie, bonheur, amour pour Ernest; j'étais plus qu'une épouse, j'étais la femme qu'il avait conquise, l'être qu'il avait créé; il était orgueilleux de moi comme j'étais vaine de lui... Temps heureux!.. Tu partis.. et moi, je redevins aveugle. Ernest fut désespéré... Oh! c'est alors que je connus toute la noblesse de son cœur: il voulut renoncer au monde; je dus refuser : j'aurais arrêté sa carrière... je voulus, j'exigeai qu'il suivît ses destinées... Un jour, il reçut une

lettre pressante qui l'invitait à un grand bal diplomatique : de cette soirée pouvait dépendre pour lui une position enviée de tous ; le prince témoignait expressément le désir de le voir... et moi, poussée par je ne sais quel pressentiment, je demandai à l'accompagner : il m'emmena... Lorsque je parus aveugle au milieu de ce bal, la danse fut interrompue, le bruit de la musique cessa ; il semblait que ma présence vînt glacer les plaisirs... et puis on fit cercle autour de moi. Son altesse s'empressait de m'offrir son hommage ; tout le monde me disait quel bonheur on éprouvait à me voir... mais dans toutes ces voix qui s'adressaient à Valérie, ou qui plus bas parlaient d'elle en murmurant son nom, je ne reconnus qu'un sentiment, un seul, la pitié ! Oh ! combien j'eus à souffrir ! qu'elle fut longue, l'heure qui s'écoula avant son retour ! Cette musique si harmonieuse, ces cris de la jeunesse, cette joie qui devait éclater sur tous les visages, cette clarté que je devinais éblouissante, oui, ces flots de lumière surtout, éclairant tous ces sourires qui se répondaient, tous ces yeux qui se cherchaient, tout ce mouvement, toute cette splendeur de la vie autour d'une aveugle... c'était... c'était comme une ironie amère, comme une insulte à son sort... je sentis que tout cela était en rivalité contre moi ; je compris ma faiblesse devant tant de séductions, j'éprouvai la plus affreuse douleur, peut-être, qu'il soit possible de supporter au cœur humain.. Je sentis que j'étais seule !

CAROLINE. Valérie !..

VALÉRIE. Alors, je criai !.. comme pour demander secours contre ce néant ! une voix me répondit... ce n'était pas celle d'Ernest ! le prince se trouvait seul près de moi : il avait eu la bonté, lui, le premier, comme le meilleur de tous, de ne pas quitter la plus malheureuse... Je lui demandai s'il ne voyait point Ernest... il était loin de moi ! il parlait avec une jeune fille ! une jeune fille ! Je me fis décrire ses traits, et jusqu'aux moindres détails de sa parure... et son altesse, et personne ne pouvait deviner ce qui se passait dans mon ame : car j'avais toujours le sourire sur les lèvres ; enfin je me fis dire son nom..... Clarisse ! Clarisse de Séligmann !

CAROLINE. Que dis-tu ? Est-il possible ?

VALÉRIE. Caroline ! tu la connaîtrais ?

CAROLINE. Sans doute... c'est elle dont je parlais tout-à-l'heure.

VALÉRIE. Celle que tu as vue en France ?

CAROLINE. Celle auprès de qui M. d'Olbruck était d'une assiduité...

VALÉRIE. Ainsi, par un fatalité inconcevable, cette Clarisse était destinée à faire à la fois mon supplice et celui de mon amie... mais toi, Caroline, tu te trompes, j'en suis sûre, Henri est sincère, lui ! il t'aime toujours ; car tu as conservé, toi, tout ce qui te rendait aimable à ses yeux, et s'il avait jamais une pensée qui ne fût pas pour toi, un regard le ramènerait... il y a tant de puissance dans un regard ! mais moi ! moi !

CAROLIE. Toi ! Valérie... ton cœur peut s'abuser plus facilement que le mien ; le malheur rend quelquefois injuste, et tu n'as aucune preuve, tu ne sais pas...

VALÉRIE. Ah ! je saurai... je saurai tout aujourd'hui, aujourd'hui même... oui, son père le veut.

CAROLINE. Son père ! il est ici !

VALÉRIE. Elle aussi, Caroline, tu vas la voir...

CAROLINE. Clarisse !

VALÉRIE. Oui, toujours auprès de moi, puisque mon destin, qui me veut si malheureuse, m'a fait, en l'absence d'Ernest, acheter cette terre, qui appartenait au baron de Séligmann... Il demande que je parle à sa fille en amie ! en amie, soit... je la tromperai aussi, cette femme ! il le faut... pour les cœurs comme le mien, Caroline, la certitude, ce n'est que le malheur ; le soupçon... ah ! c'est plus encore.

CAROLINE. Au nom du ciel ! calme-toi ! la voici ! c'est elle avec son père... et mon mari... le tien !

VALÉRIE. Ernest !.. il lui donne la main, n'est-ce pas ?

CAROLINE. Non, c'est Henri !

VALÉRIE. Henri !

CAROLINE. Tu vois bien que j'ai raison ; mais c'est égal, parle-lui toujours, à cette jeune fille, et tu me diras son secret.

(Pendant la scène suivante, Valérie s'approche d'Henri, lui prend la main, et prête la plus grande attention à ses paroles : ce petit mouvement occupe pour Valérie les dix ou douze lignes de dialogue pendant lesquelles elle garde le silence.)

SCENE IX.

LES MÊMES, LE BARON, CLARISSE, HENRI, ERNEST, BIRMANN.

LE BARON, *entrant par le fond, et mon-*

trant Henri. Comment donc ! c'est un coup du ciel que M. Milner, votre ami, se trouve être justement le baron d'Olbruck, notre aimable connaissance de France.

(Il a descendu la scène.)

CAROLINE, *s'avançant*. Tout le plaisir est pour mon mari, sans doute...

LE BARON. Ah ! madame... j'ai l'honneur.

(Clarisse s'incline.)

CAROLINE, *achevant sa phrase*. qui retrouve ici une des Allemandes qu'on a le plus remarquées à Paris.

LE BARON. Est ce votre avis, madame? j'en suis bien aise... c'est une preuve qu'il y a de l'accord dans votre ménage. (*Birman à ce moment, suivi de plusieurs piqueurs, apporte à Ernest et au baron l'attirail de chasse; puis Ernest parle bas à Birman, qui s'approche de Clarisse*. Ah ! enfin !.. (*A Henri.*) Seriez-vous curieux de voir notre chasse?

HENRI. Sans doute... ce sera pour nous un plaisir.

CAROLINE, *vivement*. Oui, mon mari m'y accompagnera en calèche.

LE BARON. C'est ce qu'on appelle chasser en digne conseiller d'ambassade ; vous nous regarderez de loin, à votre aise... et vous mangerez ensuite diplomatiquement le gibier que nous aurons tué pour vous. (*A Ernest.*) Je vous suis. (*A Clarisse.*) Adieu, mon enfant. (*A Valérie.*) Je vous laisse ma fille; vous savez ce qui est convenu ; parlez-lui comme à une amie.

VALÉRIE, *tressaillant et quittant la main d'Henri ; puis, s'approchant de Clarisse, qui est au coin du théâtre*. Oui, comme à une amie.

BIRMANN, *se glissant près de Clarisse et lui parlant bas*. Mademoiselle n'a rien à m'ordonner ?

CLARISSE, *lui donnant un billet*. Ce billet...

BIRMANN Oui, mademoiselle.

VALÉRIE, *écoutant*. Ah !.. je souffre toujours quand on se parle bas autour de moi !

(Le baron a offert sa main à Caroline, qui observe toujours Henri et Clarisse ; Henri de son côté suit des yeux Clarisse et le comte de Halzbourg.)

LE BARON. Partons ! partons !

(Musique de chasse. Départ)

ACTE II.

Un jardin anglais. A la droite du public, un petit pavillon avec une fenêtre qui, étant ouverte, rend l'intérieur visible au public; on arrive à ce pavillon par deux ou trois degrés.

SCENE PREMIERE.

CLARISSE, VALÉRIE.

(L'air de chasse qui a terminé l'acte précédent continue toujours dans le lointain. De la fenêtre du pavillon, qui donne sur l'avant-scène, on voit arriver ensemble Clarisse et Valérie. L'une et l'autre descendent les degrés du pavillon, et Valérie indique du geste deux chaises du jardin placées au pied d'un grand arbre, au milieu du théâtre.)

VALÉRIE. Arrêtons-nous ici, mademoiselle.... (*Ecoutant le son du cor qui s'éloigne.*) Ils sont bien loin maintenant. (*Elle s'assied.*) Nous sommes seules ?

CLARISSE. Oui, seules.

VALÉRIE, *touchant la chaise qui est à côté de la sienne*. Vous n'êtes point assise ?

CLARISSE, *à part, en s'asseyant*. Je tremble !

VALÉRIE. Mademoiselle..... peut-être cette fois est-ce un peu contre votre gré que vous restez auprès de moi... et vous auriez raison de m'en vouloir, si je n'avais cédé aux instances d'un ami... Les gens qui, comme moi, sont sous la main du malheur, ont aussi le triste privilége de donner des conseils aux autres. Désintéressés du monde, on pense qu'ils seront sans passions pour être utiles à ceux qui y tiennent encore. Mon malheur donc, voilà mon titre, vous me le pardonnerez.

CLARISSE, *attendrie*. Madame !...

VALÉRIE. C'est la pensée de votre père... et la mienne a été de n'accepter que parce que depuis long-temps je suis en reste de reconnaissance avec vous.

CLARISSE. De la reconnaissance ! pour moi ! vous, madame ! (*A part.*) Oh ! mon Dieu !

VALÉRIE. Depuis long-temps, n'avez-vous pas été là, assidue, constante, résignée? car il faut l'être surtout pour assister, avec une jeunesse pleine d'espérance et d'avenir, aux longs et pénibles jours de ceux qui n'ont plus ni avenir ni espérance. En l'absence d'Ernest... (*elle appuie sur ce mot, mouvement de Clarisse*) et même depuis son retour, vos bons soins, vos prévenances ne se sont jamais démentis : touchée de ma situation, vous vous étiez, pour ainsi dire, associée à sa

pensée ; je l'ai remarqué ; souvent, de concert avec lui...

CLARISSE. Avec M. de Halzbourg !.. votre indulgence exagère les obligations que vous croyez m'avoir... Depuis l'arrivée de M. le comte, au contraire, je n'ai pu m'acquitter de ce que je regardais comme un retour de votre généreuse hospitalité. Occupée de mon départ pour Vienne que je hâtais toujours...

VALÉRIE. Mais toujours aussi vos répugnances pour l'union qu'on vous propose en différaient les préparatifs.

CLARISSE. Je conviens que cette alliance... Mon père vous a donc chargée, madame, de m'y déterminer?

VALÉRIE. En effet... le major de Seldorf est un des cavaliers les plus accomplis de Vienne; il vous aime.

CLARISSE. Il m'aime! en vérité, le major, que j'ai vu si peu qu'à peine je me le rappelle, me donnerait une grande idée de mon mérite, si je n'en avais une plus juste pour juger, à la promptitude de sa passion, de la facilité avec laquelle il dit... qu'il aime!

VALÉRIE. Mais, à votre réponse, à l'expression que vous mettez vous-même à ce mot, on voit, mademoiselle, que votre cœur en comprend bien toute la valeur... et je dois penser, avec votre père, qu'avant tout ceci vous aviez distingué une autre personne.

CLARISSE. Mon père... est dans l'erreur, madame... et ne peut-on refuser, même un homme de mérite, sans avoir donné son cœur à un autre? Ah! je vois que l'arrivée de M. d'Olbruck vous a été interprétée aussi, et...

VALÉRIE. Non, non, je ne crois pas que vous l'aimiez, lui ; je ne crois pas qu'il vous aime... Tout-à-l'heure, en votre présence, j'ai écouté sa voix elle n'était pas émue ; j'ai touché sa main, elle n'était pas tremblante... Henri ne vous aime donc pas, vous n'avez pas d'amour pour lui... et cela se pourrait-il? n'est-il pas uni devant le ciel à mon amie? Non ; si vous aimiez, vous, vous n'auriez pas à rougir de votre choix, vous pourriez le déclarer hautement ; non, votre cœur n'est pas engagé... je le crois; mais alors, pourquoi refuser M. de Seldorf? pourquoi affliger votre père? lorsqu'il n'est personne... qui ne pense que cet hymen vous rendrait heureuse?

CLARISSE. Personne, madame !

VALÉRIE. Personne ici, je veux dire... Ernest, en qui vous avez confiance...

CLARISSE. M. de Halzbourg?..

VALÉRIE. Approuve cette union.

CLARISSE. Votre mari?..

VALÉRIE. Il l'approuve... n'est-il pas aussi votre ami?

CLARISSE, *se levant*. Eh! mon Dieu, madame, malgré mon âge, n'ai-je pas assez d'expérience du monde pour savoir que, lorsqu'il s'agit d'une chose telle que le mariage, nos amis les meilleurs sont aussi nos persécuteurs les plus cruels ? et s'il est vrai que M. de Halzbourg...

VALÉRIE, *se levant aussi*. En doutez-vous? et si je vous disais qu'il en a parlé à M. le baron, pour qu'il insistât là-dessus auprès de vous?

CLARISSE. Si vous me le disiez, madame, j'oserais dire, moi : C'est impossible!

VALÉRIE. Impossible, dites-vous! prenez garde à ce mot, mademoiselle!... Pourquoi pour M. de Halzbourg cela serait-il impossible? Oh! parlez, parlez.

CLARISSE, *pleurant*. Eh! que sais-je, madame? parce que chacun connaît M. le comte, parce que cette approbation est contre toutes ses idées ; la fortune, l'éclat, le rang, sont-ils quelque chose pour lui? votre mariage ne répond-il pas?.. Pardon, madame, pardon; mais vous me désolez aussi... N'a-t-il pas vu mes répugnances, entendu, comme tout le monde, comme vous, mes refus? mais tous ceux en qui je devrais trouver un appui se réunissent donc pour mon supplice! Mon père, qui m'aime, me persécute!... Eh! que veut-on, grand Dieu? que je sois la femme de M. de Seldorf?.. Non, je ne l'épouserai pas, cet homme, je ne puis l'épouser, moi! si j'épousais quelqu'un, je voudrais l'aimer.

VALÉRIE. Ah! l'aimer!

CLARISSE. Comme vous aimez, vous, madame!

VALÉRIE. Comme j'aime, moi!... ah ! vous seriez bien heureuse alors! et dites-moi, pour prix de cet amour, vous voudriez être aimée ainsi que moi peut-être?

CLARISSE. Mais...

VALÉRIE. Répondez.... oh ! répondez donc ! voudriez-vous être aimée ainsi que je le suis?

CLARISSE. Comment répondre? M. le comte... je ne sais...

VALÉRIE. Vous savez.. vous savez tout ! tout !... vous connaissez mes souffrances ; vous avez vu mes pleurs... vous les avez vus, et vous n'êtes pas venue me consoler... pourquoi? Vous, si bonne, si compatissante... pourquoi? Ah ! c'est que vous saviez tout.

CLARISSE, *tremblante et presqu'à genoux.* Madame...

VALÉRIE. Pourquoi ces larmes? cette émotion? pourquoi vous éloigner de moi? venez donc, rapprochez-vous de la femme trahie... car vous le savez bien qu'elle est trahie! Je le sais aussi, moi! l'aveugle sait tout! Dieu lui a donné une puissance que vous n'avez pas devinée, un avertissement que vous avez ignoré. Une jeune fille parut à un bal; elle y frappa les regards d'Ernest... elle était belle, brillante, cette jeune fille; et moi, pauvre aveugle, moi, qui ne suis plus ni brillante ni belle, je fus oubliée, oubliée... pour elle... pour vous!

CLARISSE. Madame...

VALÉRIE. N'est-ce pas pour vous que j'ai été trahie?... Oh! dites-le-moi, au moins... par grâce, cela est, n'est-ce pas? Approchez, mettez votre main dans la mienne... je sentirai bien si c'est une main loyale!

CLARISSE, *d'une voix faible, et au moment de fléchir les genoux.* Madame... êtes-vous donc impitoyable?

VALÉRIE. Et vous, n'avez-vous donc que des larmes à me répondre? ah! si je pouvais vous voir!... comme la rougeur doit couvrir votre front!.. J'écoute; c'est de bas que partent vos sanglots maintenant; oui, ils se font entendre où ils doivent, à mes genoux!

CLARISSE. A vos genoux!.. madame, je respecte la douleur, même quand elle peut aller aussi loin; mais je ne vous reconnais pas le droit de me faire injure... vous avez étrangement abusé de la confiance de mon père... je refuse de vous répondre. Permettez-moi d'aller l'attendre, et, à son retour, j'aurai soin de lui faire prendre des mesures pour ne plus vous fatiguer de ma présence.

(Elle va pour sortir.)

VALÉRIE, *la retenant.* Non, restez, restez... (*Elle appelle.*) Ambroise! Ambroise! (*Revenant à Clarisse.*) Il n'y a qu'un moyen de me convaincre, c'est votre consentement à ce mariage... C'est moi qui vous laisse. Je reviendrai; mais à mon retour, que tout soit fixé... il faudrait sans cela que votre père fût instruit... et je n'hésiterais pas... vous avez mis dans mon ame un sentiment étrange, et qui me fait me haïr moi-même; mais je ne puis que lui obéir.... J'aurais comme un autre la force de pardonner à l'assassin qui en finirait d'un coup de poignard avec moi; mais avec quelqu'un qui me fait une agonie de tous les jours, de tous les instans... jamais!.. Je reviendrai... vous m'attendrez... adieu!

(Ambroise a paru au fond, Valérie sort avec lui.)

SCENE II.

CLARISSE, *seule.*

A ses genoux! j'allais y tomber... j'allais demander grâce!.. elle ne l'a pas voulu... cette parole si fière a retenu là le remords... ah! malheureuse! n'ai-je pas mérité cela? et combien je suis coupable, puisque le mal que je lui fais a pu changer cette ame si résignée, si angélique jusqu'alors!.. elle peut se plaindre, gémir, pleurer! partout, elle trouvera secours et consolations... mais moi, moi!.. Ernest, pourquoi m'abandonnes-tu? viens, je ne puis être ainsi seule... oh! si quelqu'un ne vient pas!.. ma tête... ah! ma tête passe d'une impression à une autre... angoisses de tous côtés, effroi et malheur de toutes parts... Ernest! Ernest, à moi!... ah! j'en deviendrai folle.

(Voyant venir Ernest qui entre par la petite porte, elle court à lui.)

SCENE III.

ERNEST, CLARISSE.

ERNEST. Clarisse!

CLARISSE. Ah! c'est lui! (*Changeant de ton, et pleurant.*) Ah! monsieur... pourquoi m'abandonner ainsi? pourquoi me laisser si long-temps à moi-même?

ERNEST. Je craignais cet entretien avec Valérie; et puis, dans la forêt, tous les yeux fixés sur moi....

CLARISSE. Je n'ai pu écrire que deux lignes; mais mon billet était si pressant.

ERNEST. Ton billet?

CLARISSE. Birman vous l'a remis?

ERNEST. Un billet de toi? non.

CLARISSE. O mon Dieu!

ERNEST. En effet, il me suivait, je voulais lui parler; mais il m'a semblé qu'Henri m'observait; j'ai donné un coup d'éperon, je me suis écarté, éloigné d'eux... je suis venu.

CLARISSE. Ciel! si ce billet...

ERNEST. Rassure-toi: Birmann nous est dévoué... sa fortune est attachée à son zèle, et son adresse... ce billet, il le conservera... que m'y disais-tu?

CLARISSE. Je redoutais cet entretien avec Mme de Halzbourg... je vous suppliais de trouver un moyen pour le rompre; je craignais sa présence, mes remords... la vérité pouvait m'échapper.

ERNEST. Et à elle, que lui as-tu dit?

CLARISSE. Tout... non pas moi... mes larmes, mon désespoir.

ERNEST. Ainsi, pas un aveu de ta bouche?

CLARISSE. Pas un aveu ; mais elle sait tout, vous dis-je ; rien ne la trompe, votre femme... elle vous aime bien, Ernest!

ERNEST. Eh quoi! Clarisse! quoi! me reproches-tu cet amour qui fait mon crime et mon tourment? ne m'aimes-tu donc pas, toi?

CLARISSE. Autrement qu'elle sans doute... mais plus qu'elle, Ernest ; car moi, pour toi, je me suis perdue!

ERNEST. Et moi, pour toi n'ai-je pas accepté l'immense responsabilité d'un avenir brisé? pour toi, pour cet amour qui m'était plus cher que la vie... ah! plus que l'honneur... ne me suis-je pas rendu coupable d'une affreuse perfidie? ces soupçons, cette douleur, ces larmes de Valérie, je les avais prévus...et cette idée n'a pu vaincre ma fatale passion... ton malheur même, ton désespoir d'aujourd'hui, je savais tout d'avance...et je voulais te fuir ; et, malgré moi, je revenais sans cesse sur tes pas... Pour obtenir la tendresse de Clarisse, moi, homme loyal jusqu'alors, ne me suis-je pas abaissé au plus vil des mensonges?.. Avant ce bal, où, pour la première fois, tu parus auprès de Valérie, ne t'avais-je pas caché mon mariage?... oui, pour toi, j'étais devenu infâme... amour pur d'un époux, tendresse d'un père, sympathie de tes amis, confiance du monde, amitié de tous, je t'ai voulu faire perdre tous les appuis du cœur humain, pour te donner appui dans le mien, dans le mien seul... crois-tu, crois-tu que tu sois aimée, Clarisse?

CLARISSE. Eh bien! Ernest, eh bien!.. tous ces tourmens, toutes ces misères que je dois à ton fatal amour, ils sont au comble! et désormais rien, non, rien, ne peut ajouter à mon infortune!

ERNEST. Que veux-tu dire? oh! parle... quel nouveau mystère? hors le respect pour le malheur de Valérie, et l'honneur de ton père... je puis...

CLARISSE. Le malheur de Valérie ne sera plus respecté ; l'honneur de mon père ne peut plus l'être... écoute, écoute, Ernest... Ciel!.. la comtesse!

(Elle veut fuir ; mais Valérie tient le milieu du théâtre.)

ERNEST, *la faisant entrer dans le pavillon*. Non, là! là!

(Clarisse ferme à moitié la croisée du pavillon qui donne sur l'avant-scène.)

SCENE IV.

VALÉRIE, ERNEST, CLARISSE *dans le pavillon*.

VALÉRIE. Monsieur de Halzbourg!.. vous êtes ici?

ERNEST, *allant au-devant d'elle*. En effet, madame la comtesse.

VALÉRIE. Seul?

ERNEST. Seul maintenant.

VALÉRIE. La fille de M. de Séligmann était avec vous?

ERNEST. Elle me quitte à l'instant.

VALÉRIE. C'était moi qu'elle y attendait.

ERNEST. Elle me l'a dit.

VALÉRIE. Et pourquoi est-elle partie?

ERNEST. Je l'ai suppliée de sortir.

VALÉRIE. Vos motifs?

ERNEST. Ne savais-je pas quel entretien vous pouviez avoir avec elle? je venais....

VALÉRIE. L'empêcher sans doute?

ERNEST. Pourquoi ne le dirais-je pas? ne sais-je pas vos inquiétudes? vos soupçons? me les avez-vous cachés?.. ainsi, puisque cet entretien ne pouvait avoir le résultat qu'espérait M. de Séligmann, il ne devait point avoir lieu... c'était le tromper.

VALÉRIE. Tromper! tromper!.. c'est vous qui dites ce mot... oui, le baron est trompé ; mais est-ce moi qui le trompe?

ERNEST. Madame!..

VALÉRIE. Est-ce moi qui le trompe?... ah! monsieur... Tiens, Ernest, il m'est impossible de feindre davantage ; je ne puis plus souffrir en silence... cette Clarisse... pardonne si je te parle d'elle encore... mais je me suis résignée trop longtemps... mais je t'aime, et je crains... oh! ne me réponds pas encore... je ne t'ai pas dit peut-être tout ce qui peut m'excuser, justifier mes craintes, mes larmes, et te ramener à moi si tu ne m'aimes plus.... écoute, écoute-moi; pour tout bien, pour toute consolation à mes misères, je n'ai que ton amour, Ernest, et depuis que tu l'as vue, elle... je n'ose plus y croire... je ne puis plus y croire, à ton amour... non, tu n'as conservé pour moi que de la pitié.

ERNEST. Valérie!

VALÉRIE. Eh bien! par pitié, laisse-la partir... cette Clarisse, qu'elle parte.. par pitié, rends-moi le cœur de mon Ernest.

ERNEST. Calmez-vous! de pareilles alarmes...

VALÉRIE. Osez me dire qu'elles ne sont pas justes... osez me dire, monsieur, que vous m'aimez toujours comme autrefois... Elle le voit, elle, que vous ne m'aimez pas, que vous ne pouvez m'aimer... et voilà son excuse... et voilà pourquoi j'ai désiré cet entretien. Ce cœur, elle pouvait croire qu'il était flétri pour l'amour; j'ai voulu lui montrer combien elle le brisait, c'était mon droit, mon devoir...N'aurait-elle pu devenir coupable, cette jeune fille, il fallait l'avertir à temps.

ERNEST. Par grâce, Valérie!

(Clarisse entr'ouvre la fenêtre du pavillon; elle écoute avec inquiétude.)

VALÉRIE. Il le fallait pour moi, pour toi; il le fallait pour son père et pour elle; et de cet amour quelle eût été l'issue?... mon abandon... votre fuite... l'abandon d'une épouse et d'un père; elle l'aurait laissé... juge de son désespoir, elle vous aurait enlevé à moi... je serais morte, oui, morte! alors, crois-tu que tu l'aurais aimée long-temps, Ernest? non, tôt ou tard, associés par le crime, le crime, Ernest, vous aurait séparés; entre ton cœur et son cœur, il y aurait eu deux existences brisées; un jour, elle t'aurait haï; et toi, tu l'aurais repoussée et maudite.

CLARISSE, *pleurant, et se cachant le visage*. O mon Dieu!

ERNEST, *dans la dernière agitation*. Au nom du ciel, tais-toi, tais-toi!

VALÉRIE. Oui, je voulais lui dire cela: j'étais sévère, jalouse, injuste, sans doute; mais je me retenais depuis si long-temps, mais depuis si long-temps tous les tourmens étaient là; maintenant, j'ai réfléchi, j'ai pleuré sur elle, et, tiens, quand je suis entrée, je venais lui demander pardon.

CLARISSE. Pardon! à moi!

(Elle descend les degrés du pavillon, et semble vouloir se jeter aux genoux de Valérie; Ernest l'arrête d'un regard.)

ERNEST. Madame! Valérie! ange de bonté et de douceur!

VALÉRIE. Plus calme à présent, je ne lui adresse plus aucun reproche; je souffre, et je dois souffrir sans me plaindre; c'est ma destinée: Dieu m'a refusé toute puissance sur toi, car il n'a pas béni notre union, car il n'a pas permis que je fusse mère.

(A ce mot, la figure de Clarisse exprime une émotion violente; Ernest la regarde et la devine.)

ERNEST. O ciel!

VALÉRIE. Si je l'étais, Ernest, je serais sûre de toi; pour te faire rougir de tes torts, pour te forcer à me rendre ton amour, je te montrerais notre enfant.

CLARISSE, *qui depuis un instant se soutient avec peine, pousse un cri étouffé, et tombe évanouie*. Ah!

VALÉRIE, *revenant à son premier mouvement de jalousie, et passant rapidement devant le comte, pour aller vers l'endroit où le bruit s'est fait entendre*. Qu'est-ce donc?

SCENE V.

LES MÊMES, AMBROISE.

(Ambroise, qui est entré sur les derniers mots et le dernier incident de la scène précédente, a suivi le mouvement de Valérie, et s'est vivement placé entre elle et Clarisse évanouie; dans ce même moment Valérie tend sa main comme pour saisir l'objet qu'elle a entendu tomber, et s'empare du bras d'Ambroise. Pendant ce temps le comte va doucement à Clarisse qu'il fait asseoir dans le pavillon.)

AMBROISE. C'est moi, madame.

VALÉRIE Ambroise?..

AMBROISE. Je venais... je courais... et mes pas mal assurés... je suis si vieux... pardonnez-moi... (*Se tournant vers Ernest.*) Ah! monsieur le comte!.. c'est affreux!

VALÉRIE. Mais que me voulais-tu? pourquoi cet empressement?

AMBROISE. Je voulais... je voulais instruire monsieur le comte... je ne sais ce qui se passe; mais M. Henri était descendu de voiture quand M. le baron l'a abordé; ils se sont parlé assez bas d'abord, puis vivement, très-vivement... Mme d'Olbruck est accourue, tout le monde... on ne sait, on craint .. tenez! ils viennent. (*Valérie remonte la scène avec inquiétude. A Ernest, qui regarde toujours dans le pavillon.*) Tout-à-l'heure, une lettre surprise par le baron dans les mains de Birmann...

ERNEST. Que dis-tu? la lettre de Clarisse!...

AMBROISE. Il lui a arraché ce papier en s'écriant: « Le cachet de mes armes!... pas d'adresse!.. » Je n'ai pu en entendre davantage; mais je suis vite accouru, soupçonnant...

VALÉRIE, *redescendant la scène*. Ernest!

ERNEST, *à Ambroise, en lui montrant Clarisse dans le pavillon*. Au nom du ciel, porte-lui secours.

AMBROISE. Pauvre Valérie !

(Le comte va donner la main à Valérie. Entrée du baron, d'Henri, et de Caroline. Ambroise a refermé les croisées du pavillon qui donnent sur l'avant-scène.)

SCENE VI.

LE BARON, HENRI, CAROLINE, ERNEST, VALÉRIE.

LE BARON, *entrant en parlant à Caroline.* Mon Dieu, madame, ceci n'est point affaire de femme. Dans une circonstance embarrassante, où il s'agit d'honneur, je demande un avis à M. le conseiller aulilique, et vous vous jetez à la traverse.

CAROLINE. Vos demandes, monsieur, ressemblent à des menaces.

VALÉRIE, *inquiète.* De quoi donc s'agit-il ?

ERNEST. Monsieur le baron ?...

LE BARON. Pardon, monsieur le comte, pardon, madame... mais le trouble que j'éprouve... (*montrant un papier qu'il froisse dans ses mains*) c'est ce mot... un de mes amis, d'une des premières familles d'Allemagne, nom sans tache, n'ayant pour toute fortune que le vieil honneur de ses aïeux et une fille, le bonheur, l'orgueil de ses vieux ans... Il espérait l'unir à un homme de son choix... Il vient de découvrir que cet hymen était impossible... un séducteur avait su dominer l'esprit de la jeune fille au point de lui faire oublier jusqu'à la tendresse, jusqu'au désespoir de son père : il a surpris une lettre d'elle à cet homme !.. et le misérable est marié !

CRI GÉNÉRAL. Marié !

VALÉRIE, *avec une profonde douleur.* Ah Ernest !

CAROLINE, *avec colère* Henri !..

LE BARON, *remettant la lettre à Henri.* Tenez, monsieur, la voilà, cette lettre... parlez, que dois-je faire ? comment faut-il punir le lâche à qui elle fut adressée ?

ERNEST, *avec force.* Monsieur le baron !..

CAROLINE, *soutenant son amie.* Valérie...

HENRI, *prenant la main d'Ernest et lui montrant Valérie.* Regarde, elle est mourante. (*Lui montrant le billet.*) Tu n'es pas nommé... ne me démens pas.

LE BARON, *à Henri.* Eh bien !

HENRI. Eh bien !.. je ne puis le nier (*avec effort*) cette lettre est pour moi.

CAROLINE, *à Henri.* Ainsi vous avouez... Ah ! monsieur, le divorce...

TOUS, *avec une expression de voix différentes.* Le divorce !

LE BARON, *à Henri.* Infâme ! je serai vengé !

(Il s'élance sur son fusil de chasse et va ajuster Henri; on l'arrête.)

SCENE VII.

LES MÊMES, CLARISSE, AMBROISE.

CLARISSE, *s'arrachant des bras d'Ambroise, et, s'élançant hors du pavillon, vient tomber aux pieds du baron en poussant un grand cri.* Mon père !..

LE BARON. Clarisse !.. (*Il se tourne vers Henri, et lui serrant la main avec force.*) Demain, cinq heures du matin, jusqu'à la mort de l'un des deux.

ACTE III.

Un salon. A gauche du public, un secrétaire ; une porte au fond, deux latérales ; celle placée à la gauche du public conduit à la chambre d'Ernest, celle à droite à la chambre de Valérie.

SCENE PREMIERE.

ERNEST, *seul.*

(Il s'assied à une table sur le devant de la scène, à droite du public. Il écrit et s'arrête tantôt faisant courir rapidement la plume, tantôt cessant tout-à-coup.)

La main me tremble ! allons... il me semble que je trace un arrêt de mort... pour moi, du moins... mais il le faut ! Clarisse ! tôt ou tard elle accomplirait cette affreuse résolution... Le danger est au comble, et il faut bien qu'il soit extrême, pour qu'un homme ose faire ce pas énorme ! (*Il va vers l'appartement de Valérie.*) Valérie, peut-être pour la première fois aujourd'hui tu t'es endormie paisible, ayant au cœur une fausse sécurité ! peut-être, contente de moi, tu rêves une pensée d'amour et de bonheur ! Sais-tu quel réveil je te prépare ? et pourtant, il n'y a point à balancer... elle le verra bien quand on lui lira ceci... Oui, demain, là.. (*il montre le secrétaire*) ils trouveront ce papier ; demain... je ne serai ni plus heureux ni moins coupable... mais... mais du moins j'aurai sauvé les jours de Clarisse et ceux de son enfant. (*Se retournant.*) Ah ! quelqu'un ! (*Il serre la lettre dans son sein.*)

SCENE II.

ERNEST, HENRI, *entrant par le fond.*

ERNEST. Ah ! c'est vous, Henri !

HENRI. Monsieur... je vous cherchais... il faut que je vous parle.

ERNEST. Que de chagrins je vous ai causés aujourd'hui !

HENRI. Je ne m'en plaindrais pas peut-être, si j'étais le seul qui souffrît pour vous et par vous; mais ma femme, mais Valérie!..

ERNEST. Ah!.. Valerie!...

HENRI. Oui, monsieur: pour vous, moi, le plus fidèle des maris, je suis accusé et je m'accuse moi-même d'une faute impardonnable! Ma femme souffre comme moi ; un mot l'apaiserait et dissiperait toute sa douleur, toute sa colère... ma position est telle que je ne puis le dire, ce mot! et d'ailleurs, elle refuse positivement de m'entendre. Valérie est heureuse du mensonge que j'ai fait; mais je viens de perdre, en le faisant, et son estime et son amitié; le baron de Séligmann se fâche pour la première fois de sa vie peut-être... c'est contre moi! il me traite d'infâme, et demain matin doit me couper la gorge.

ERNEST. Ah ! cela ne sera pas.

HENRI. Et comment l'empêcher ? répondez, monsieur ! vous devez comprendre que pour moi cette position n'est pas tenable, que je ne puis aller plus avant, que parfois il est honorable de se battre pour un ami, mais seulement lorsqu'il a raison, et quand votre conduite est sans excuse...

ERNEST. Henri, moins de sévérité!... par grâce, surtout en ce moment... car si la souffrance pouvait absoudre, si la fatalité...

HENRI. Raison de ceux qui n'en peuvent donner d'autres, Ernest! cette puissance aveugle n'a de force que contre les ames faibles : il n'est de croyans en elle que cuex qui lâchent prise devant leurs passions.

ERNEST. Et il n'est de moralistes, monsieur, que les ames de glace!

HENRI. Ernest!... tantôt, pour vous sauver, j'ai accepté la colère de Caroline et le mépris de Valérie.

ERNEST. Ah ! pardon, pardon! me faut-il donc être coupable envers tous ceux qui m'aiment!.. (*Il prend la main d'Henri, qu'il met sur son cœur.*) Tenez, Henri, voyez à ce battement si c'est de la fièvre ou du vertige!... c'est que vous ne savez pas par quels degrés, par quelle pente irrésistible je suis arrivé où vous me voyez! Ce fut Valérie elle-même qui, pendant mon absence, fit l'acquisition de cette terre ; ce fut elle qui, du moins instruite alors, consentit à voir s'y prolonger leur séjour... Voulait-elle surprendre mon secret ? était-ce subterfuge ? insouciance ? sécurité? quand je revins, pourquoi ne pas m'avertir? savais-je retrouver le baron et sa fille? Cette femme que j'aimais, je la voyais à tous les instans, en tous lieux, quand je voulais, quand je la fuyais même. Est-ce à moi de dire pourquoi Valérie semblait prendre à tâche de la présenter toujours, toujours à mes regards?.. Henri, pardonnez-moi ; mais cette femme, frappée dès sa naissance, qui n'a été heureuse un instant par moi que pour être plus frappée encore, cette victime que le malheur semblait se réserver, courbée avant l'âge, flétrie avant le temps, à côté de cette jeune et belle Clarisse... Oh! comme je chassai ces indignes pensées! mais j'y voyais, moi!!... Vous ne croyez pas à la fatalité, dites-vous? expliquez ceci : nous étions tous deux, Clarisse et moi, rentrés en nous-mêmes, nous nous disions qu'il fallait nous séparer, nos mains se pressaient pour un éternel adieu... Valérie vient; pour elle, pour lui épargner tout chagrin, nous nous taisons, nous fuyons ensemble ; mon bras la soutenait... sa tête sans force se pencha sur la mienne.... ce souffle que je respirais, cet air ardent, cet air de feu, ce fut un enivrement... et depuis... ah! mon ami!...

HENRI. Depuis... Valérie a été abandonnée; mais que pouvez-vous espérer? cette jeune fille, ce père... Demain, une explication est nécessaire.... n'en aurez-vous d'autres à donner qu'en versant le sang d'un vieillard?

ERNEST. Henri... je vous le promets, je vous le jure, ce duel n'aura pas lieu; mais dans cet instant, je ne suis pas même en état d'entendre vos reproches. Souvent, j'ose le dire, j'ai fait preuve d'énergie, et ni le malheur, ni le danger, ni la crainte de la mort n'eussent pu me faire reculer un instant ; mais une douleur que je ne connaissais pas, c'est celle de faire des malheureux... Ah ! croyez-moi, elle est assez forte, celle-là, pour remplir toute mon ame... Vous, Henri, qui ne l'éprouvez pas, prenez-en pitié du moins, et ne me quittez pas ce soir, malgré mes torts, malgré les peines que je vous fais souffrir, sans m'avoir embrassé... comme vous le faisiez autrefois... ce matin encore.

HENRI, *lui serrant la main avec émotion.* Mon ami, allons, à demain donc.

ERNEST. Demain, Henri, vous serez justifié aux yeux de tout le monde, et le bonheur rentrera pour jamais dans votre ménage; quant au mien, ah! c'est impossible

HENRI. Et cependant, après le départ de Mlle de Séligmann...

ERNEST. Son départ!

HENRI. Oui, mon ami, il faut qu'elle parte, qu'elle s'éloigne, il le faut; sans cela, je retrouverais du courage pour vous parler, pour vous dire tout ce que j'ai sur le cœur. Ne craignez rien. il est convenu que ce soir tout cela n'existe pas, n'a jamais existé... je vous quitte, car, je vous l'avoue, après la fatigue de mon voyage et toutes les émotions de cette journée, avec la perspective de celles que j'attends pour demain, j'ai besoin de prendre un peu de repos.

ERNEST, *à part.* Du repos? il peut en goûter encore lui!

HENRI. Ainsi donc, mon ami, mon pauvre Ernest, espérons un meilleur avenir... à demain!

ERNEST. Adieu, Henri, adieu! (*Henri sort par le fond. Ernest resté seul serre dans le secrétaire la lettre qu'il a écrite à la première scène de l'acte, puis se retournant vers la droite, il s'écrie.*) Valérie! La voilà! Adieu! adieu, pour jamais!

(Il sort à gauche; Ambroise entre par la droite.)

SCENE III.

AMBROISE, *puis* VALÉRIE.

AMBROISE. Personne! M. le comte vient de rentrer dans son appartement; venez, venez, madame la comtesse.

(Il va lui donner la main; elle entre.)

VALÉRIE. Silence, mon ami... silence! il ne faut pas qu'on nous entende, lui, surtout, puisque nous voulons le surprendre.

AMBROISE. Oui, madame.

VALÉRIE. Ernest, mon Ernest! ce n'est pas à toi qu'elle écrivait cette lettre; ah! combien j'étais injuste! et que je suis heureuse à présent! Il me semble qu'après un songe pénible, insupportable, je me réveille, et qu'enfin je respire! mais, vois donc, Ambroise, vois donc, quand une fois une idée cruelle s'est emparée de notre tête, comme il est difficile de la chasser, et comme tout, malgré nous, tout nous y ramène, et nous semble une preuve d'un malheur qui n'existe que là. Ah! j'étais folle... il ne l'aime pas cette femme, il ne l'a jamais aimée... enfin, je ne suis plus jalouse.

AMBROISE, *à part.* Ah! mon Dieu! sa joie me fait un mal.. contenons-nous...(*Haut.*) Mais, madame la comtesse, quelle est donc cette boîte scellée aux armes de son altesse, qui vous a été remise dans la soirée?

VALÉRIE. C'est ce brevet, si long-temps sollicité... l'ordre de Neustad, pour mon Ernest.

AMBROISE. Oui, le grand cordon... c'est juste... on n'est pas comte pour rien; c'est de l'honneur en sautoir.

VALÉRIE. Et, pour ne pas déroger aux anciens usages, ce grand cordon, aujourd'hui, c'est une aveugle qui le donne... Chaque matin, à son réveil, Ernest vient ici travailler à son secrétaire; demain, quand il l'ouvrira, quelle sera sa joie, son bonheur! je serai là, moi, et comme je serai heureuse, si je l'entends dire: Elle a pensé à moi; cette récompense de mes travaux, de mon talent... c'est un souvenir de Valérie.

(Elle passe devant Ambroise pour marcher au secrétaire.)

AMBROISE, *la retenant.* Pas encore, madame; voici quelqu'un.

VALÉRIE. Lui, peut-être!

AMBROISE. Non... Mme Milner.

VALÉRIE. Caroline! ah! que je la plains! C'est elle, à présent, qui doit être malheureuse! c'est elle qui est jalouse! Ambroise..

AMBROISE. Oui, madame, je vous comprends, vous voulez rester seule avec elle, lui dire... ce que j'osais vous dire quelquefois, lorsque vous doutiez du cœur de M. le comte... je vous laisse, je reviendrai. (*A part.*) Ah! mon Dieu! que vont-elles se dire? va-t-elle détruire son illusion? (*Haut.*) Je reviendrai.

(Il sort et salue Caroline, qui entre par le fond.)

SCENE IV.

VALÉRIE, CAROLINE.

VALÉRIE. Caroline?

CAROLINE. Ah! c'est toi, ma bonne amie?

VALÉRIE. Tu as bien du chagrin, n'est-ce pas?

CAROLINE. Non, je suis furieuse.

VALÉRIE. Pauvre Caroline!

CAROLINE. N'est-ce pas que c'est affreux de sa part?

VALÉRIE. Oui, c'est affreux; mais j'espère à mon tour, que la voix d'une amie pourra te consoler.

CAROLINE. Lui, que j'aimais tant! lui, que j'ai préféré aux plus riches partis de l'Allemagne! lui qui, pendant les premières années de notre mariage, m'accusait toujours de légèreté, de coquetterie... à présent, il ne m'adresse plus aucun reproche, il est calme, tranquille... je me le disais bien, cela n'est pas naturel.

VALÉRIE. Caroline! c'est une chose si affreuse que la jalousie!

CAROLINE. Enfin, ne devrait-il pas à présent venir se jeter à mes genoux, être là, me demander pardon, me supplier? et peut-être...

VALÉRIE. Mais puisque tu ne veux pas l'entendre?

CAROLINE. N'importe, on insiste, et l'on se fait écouter... mais non; il n'a pas même cherché à me rejoindre; il semblait me fuir, au contraire; je l'ai vu se diriger vers cet appartement, j'arrive... il en est parti! il est rentré dans le sien, sans doute, et là il dort peut-être.

VALÉRIE. Oh! non, il se repent, j'en suis sûre... et moi, je lui parlerai, je lui dirai que c'est mal de faire souffrir à sa femme les tourmens que tu dois endurer, et que lui, qui est la cause de tes larmes...

CAROLINE. Mes larmes! oh! je ne pleure pas, moi!

VALÉRIE. Non?

CAROLINE. Non, je suis trop en colère pour cela; tu te contenterais donc de pleurer, toi, si tu avais la conviction...?

VALÉRIE. Eh! mon Dieu! que ferais-je? oui, je pleurerais... et puis...

CAROLINE. Et puis?

VALÉRIE. Je mourrais.

CAROLINE. Mourir! Valérie, nous n'avons pas le même caractère... mais laissons mes chagrins, et ne pensons qu'à toi, à ton bonheur.

VALÉRIE. Mon bonheur! c'est bien mal à moi, bien égoïste de t'en parler, quand je te vois souffrir comme je souffrais ce matin; mais toi, que je veux réconcilier avec ton mari; toi, la meilleure de mes amies, il faut bien que tu prennes part d'avance à tous les secrets de Valérie. (*Elle s'approche du secrétaire.*) Tiens, demain, à son réveil, Ernest va trouver ici, à cette place...(*En posant la boîte dans le secrétaire, elle touche la lettre.*) Qu'est-ce que cela? une lettre... elle est cachetée... une lettre d'affaires sans doute... regarde.

CAROLINE. A quoi bon?

VALÉRIE. C'est vrai; à quoi bon? mais regarde, je t'en prie.

CAROLINE, *lisant.* « A madame... »

VALÉRIE. Madame...?

CAROLINE. « Caroline Milner. »

VALÉRIE. A toi!

CAROLINE. A moi... je n'y puis rien comprendre.

VALÉRIE. Ni moi... Pourquoi t'écrire, lorsqu'il peut désormais te voir tous les jours, à chaque instant?.. c'est singulier; tu ne lis pas?

CAROLINE. Mais...

VALÉRIE. Tu peux, tu dois la lire; c'est à toi qu'elle est adressée... au nom du ciel, lis donc.

CAROLINE. Tu le veux? écoute. (*Elle décachète la lettre, et la lit.*) « Madame, rassurez-vous : votre Henri n'est point coupable, je vous le jure sur l'honneur... » (*S'arrêtant, et parlant.*) Est-il vrai?

VALÉRIE. Henri n'est point coupable!

CAROLINE, *relisant.* « Je vous le jure sur l'honneur... » Oh! je le crois.

VALÉRIE. Continue.

CAROLINE *lisant* « Sa généreuse amitié l'a porté à prendre sur lui des torts qui n'étaient pas les siens... »

VALÉRIE. Des torts qui n'étaient pas les siens!.. continue, continue.

CAROLINE. « Le coupable, c'est.... » (*A part.*) Grand Dieu! pauvre Valérie!

VALÉRIE. Eh bien!.. le coupable, c'est...

CAROLINE, *faisant semblant de continuer la lecture.* C'est... un de nos amis qu'il est inutile de vous nommer.

VALÉRIE. Caroline, tu me trompes... Oh! tu me trompes! veux-tu que je te dise, moi, ce qu'il y a dans cette lettre? le coupable, c'est Ernest! oui, c'est lui!.. n'est-ce pas que c'est lui?

CAROLINE. Mon amie... ma chère Valérie...

VALÉRIE. Ah! tu ne sais pas mentir, toi!.. Maintenant achève, je puis entendre jusqu'à la fin.

CAROLINE. Non, je ne lirai point.

VALÉRIE. Mais... pourquoi t'écrivait-il, à toi? mais quel est donc son but? veut-il m'abandonner? et te charge-t-il de me faire ses adieux? Caroline, lis donc, lis donc... par pitié, par grâce, ne me refuse pas... parce que je suis aveugle, est-ce donc une raison pour que je sois trompée par tout le monde?

CAROLINE. Mon amie... je t'assure que tu es dans l'erreur, et que cette lettre...

(Elle fait un mouvement pour la déchirer; Valérie s'en empare.)

VALÉRIE. Ah! malgré toi, je saurai ce qu'elle contient.

CAROLINE. Valérie... que vas-tu faire?

VALÉRIE. Appeler mes gens... quelqu'un... Oh! pas Ambroise... il me tromperait comme toi, lui; mais, avec de l'or,

je trouverai bien quelqu'un pour m'apprendre la vérité.

CAROLINE. Je t'en supplie, arrête.

VALÉRIE, *prenant Caroline par la main, et la ramenant sur le devant du théâtre.* Songes-y bien, de pareils secrets, nos amis seuls doivent les partager; mais, si tu me refuses, je ferai un éclat... oui, je veux connaître mon sort: cette incertitude est affreuse, horrible; c'est pis que la mort... Caroline, mais achève donc cette lettre, je t'en supplie... je le veux !

(Elle met sous les yeux de Caroline, la lettre, qu'elle tient toujours fortement.)

CAROLINE, *lisant avec peine, et presque en pleurant.* « Sans doute, quand vous lirez
» cet écrit, je serai loin de vous. Je pars...
» il le faut... »

VALÉRIE. Il le faut.

CAROLINE. « Placé entre deux victimes,
» deux femmes que je rendais malheu-
» reuses l'une par l'autre, il m'a fallu
» choisir. L'une de ces femmes est un
» modèle de courage, d'énergie et de ré-
» signation..... Je ne puis qu'implorer sa
» clémence; l'autre, plus faible, mais
» non moins à plaindre, allait mourir de
» désespoir... elle était mère... »

VALÉRIE. Mère !

CAROLINE. « Je n'ai pas eu le courage
» de la laisser mourir. »

VALÉRIE. Elle était mère! assez, assez, Caroline ! tout mon sort est rempli... il faut me soumettre, il faut que je sois jusqu'à la fin la plus malheureuse des femmes... Cela est naturel, n'est-il pas vrai, Caroline?

CAROLINE. Valérie!..

VALÉRIE, *avec une sorte de délire.* Il a imploré ma clémence, tu vois, je lui pardonne; il en a appelé à mon énergie, tu vois, je suis calme ; je ne pleure pas... je ne souffre pas comme j'ai souffert lorsque je n'avais encore que des soupçons; je suis... oui, j'éprouve je ne sais quel plaisir à connaître mon sort; enfin ce n'est plus une erreur, une illusion; enfin... je ne suis plus jalouse !

CAROLINE. Ah ! reviens à toi, je t'en conjure; cet égarement...

VALÉRIE. Non, je ne suis pas en délire, j'ai toute ma raison... Caroline; il a bien fait de se confier à toi, à ton mari, il a bien fait de croire que vous, du moins, vous n'abandonneriez pas la pauvre Valérie.

CAROLINE. Jamais!

VALÉRIE. Eh bien ! je suivrai tes conseils, j'aurai la force de ne pas mourir... oui, je suis tranquille, je n'ai plus à craindre de nouvelles douleurs, et je crois... mais... mais dis-moi, Caroline... elle est donc bien jolie, cette Clarisse !

CAROLINE. Ah ! Valérie, éloigne de telles pensées ; songeons plutôt ensemble, songeons aux moyens de ramener Ernest.

VALÉRIE. Ils vont partir !.. et moi, je resterai dans ce château, ce château qu'il me laisse dans sa générosité !.. Ah! qu'elle est heureuse, elle ! et que ne m'a-t-il dit, à moi : Valérie, fuyons ensemble, et tu seras pauvre avec moi... mais je t'aimerai, je t'aimerai toujours... toujours, comme autrefois... Non, ce langage, ce n'est pas à toi, ce n'est pas à toi, pauvre insensée, qu'il pouvait le tenir; c'était à ta rivale, à ta belle rivale ! à celle qui avait des yeux pour troubler sa raison, pour détruire à jamais ton bonheur... Ah! Caroline, je croyais trop à mon courage... non, je ne veux pas qu'il parte avec elle... je veux le voir, lui parler, lui dire qu'il ne partira pas... Il est là ! viens, conduis-moi... Je ne puis... je ne pourrai jamais... ah! (*Se laissant tomber en pleurant dans les bras de Caroline.*) Mais elle est donc bien jolie, cette Clarisse !..

CAROLINE. Eh bien ! eh bien !.. il faut le voir, il ne faut pas qu'il accomplisse cet horrible dessein... allons, Valérie.

(Elles vont pour sortir.)

SCENE V.

LES MÊMES, AMBROISE.

AMBROISE. Ah ! madame la comtesse... vous voilà... maintenant, il n'est plus temps de feindre, de vous cacher encore la vérité... tenez, j'en pleure tout à la fois de rage et de douleur.

VALÉRIE. Eh quoi ! tu sais tout, mon ami ?

AMBROISE. Je sais qu'il n'y a plus moyen de se fier à personne; je sais qu'à l'instant où vous pensiez à lui, à son bonheur, à sa gloire, il formait le projet, lui, de vous donner le coup de la mort; je sais qu'une chaise de poste est prête à la grille du parc, qu'ils vont s'enfuir ensemble à deux heures.

LES DEUX FEMMES. Deux heures!

AMBROISE. Je sais enfin, je sais que je vais me placer sur leur passage, et qu'ils

ne partiront pas sans écraser le vieil Ambroise.

VALÉRIE. Ambroise, je n'avais pas besoin de cette cruelle épreuve pour bien connaître ton amitié... oui, tu as raison, il ne doit pas quitter ce château... il restera... Il faut... ah! je ne sais... ma tête est brûlante... mille idées... mille projets.. oui, je le veux, je le veux!

CAROLINE. Valérie, explique-moi...

VALÉRIE. Rien... le parti que je prendrai, je l'ignore encore peut-être... mais une chose, une seule chose dont je suis certaine, bien certaine, c'est que je ne veux pas... non, je ne veux pas qu'il parte.

(Elle sort par la porte à gauche avec Caroline.)

SCENE VI.

AMBROISE, *seul.*

Ah! M. le comte... M. le comte... c'est affreux!.. depuis long-temps je soupçonnais que vous aimiez cette femme!.. et depuis hier... j'en avais la preuve... hier, j'avais menti pour vous... ou plutôt pour Valérie... et maintenant le mensonge même serait inutile... elle, si bonne, si malheureuse! trahie, abandonnée!.. O mon Dieu! mon Dieu! fais que je meure, puisque j'ai vu cette ingratitude de mon maître, cette nouvelle infortune de Valérie... ou plutôt, non, non... donne-moi le courage de vivre pour souffrir encore, tant qu'elle souffrira sur cette terre, et, pour prendre jusqu'à la fin ma part de toutes ses douleurs... (*Il regarde la pendule, dont l'aiguille doit marcher, et marque en ce moment une heure et demie.*) Déjà!... une heure et demie! l'instant approche... le temps marche avec une rapidité!.. pour empêcher ce départ, quel est donc le dessein de Mme la comtesse? que va-t-elle faire? elle ne me donne aucun ordre...cependant, je vais... grand Dieu!.. M. de Séligmann!.. ah! puisse-t-il ne pas arriver de nouveaux malheurs!

SCENE VII.

AMBROISE, LE BARON.

AMBROISE, *allant au-devant de lui.* Vous, monsieur le baron... à cette heure!..

LE BARON. Mais toi-même, ici, Ambroise!

AMBROISE. Ah! vous connaissez le château, nous avons eu tant de monde... la chasse... les devoirs du service... et puis, cette journée d'hier...

LE BARON. Elle a été bien cruelle pour tous.

AMBROISE. Monsieur le baron, me paraît souffrant, affaibli... s'il rentrait chez lui... je pourrais lui envoyer quelqu'un.

LE BARON. Non, c'est de toi que j'ai besoin.

AMBROISE, *avec surprise.* De moi!

LE BARON. Et de ton maître.

AMBROISE. Ah! de M. de Halzbourg?.. mais non pas à présent, j'espère?

LE BARON. A l'heure même... (*Remarquant l'hésitation d'Ambroise.*) Serait-il avec Valérie?

AMBROISE. M. le comte?.. je ne sais, je ne crois pas...

LE BARON. Je le craignais, je n'aurais pu m'expliquer devant elle.

AMBROISE, *avec inquiétude.* Vous expliquer?..

LE BARON. Je suis bien aise de t'avoir rencontré, Ambroise: tu es un homme bon, loyal, attaché, dépositaire de toutes les pensées de ta maîtresse; dès long-temps elle t'a nommé son ami... écoute : demain, dans ce château, jadis si paisible... il se passera sans doute de sanglantes scènes.

AMBROISE. Monsieur...

LE BARON. Le sort en est jeté, cela doit être... sais-tu si cet homme, ce d'Olbruck, a parlé à M. de Halzbourg?

AMBROISE. S'il lui a parlé?.. non, je ne puis le savoir... mais pourquoi?

LE BARON. Oh! pourquoi?.. ne faut-il pas qu'un duel à mort soit régulier comme un contrat?.. au milieu de ces préoccupations de larmes et de sang, n'est-il pas des lois inexorables que nul gentilhomme ne doit mettre en oubli?... il faut donc que

deux hommes soient là, pour constater que c'est régulièrement que tel ou tel est étendu sur le carreau... sais-tu si le conseiller a désigné quelqu'un?.. si M. de Halzbourg l'accompagnera à ce combat?

AMBROISE. Je n'ai pas vu M. le comte.

LE BARON. Va le trouver... (*Ambroise lui indique la pendule.*) Il est bien tard; mais le malheur aussi fait oublier les heures, et les circonstances me justifient.... annonce-moi, il faut que je lui parle.

AMBROISE, *à part.* O mon Dieu !.. s'il entre... je prévois... que faire?... et je ne sais rien... et pas d'ordre...

(Il remonte lentement la scène.)

LE BARON, *après un temps de réflexion*, *il arrête Ambroise, et puis, le tenant toujours par la main, il lui fait descendre la scène avec lui.* Et... si mon adversaire a choisi pour témoin M. de Halzbourg, j'attends un service de toi .. il faut que je présente quelqu'un aussi... déjà assez de gens sont instruits, assez le seront encore... c'est une affaire facile à régler; pour les témoins, un acte de présence seulement... il ne faut qu'un honnête homme, qu'un brave et loyal Allemand... je te choisis.

AMBROISE. Moi!.. monsieur le baron?..

LE BARON. J'ai été orgueilleux quelquefois avec toi, n'est-ce pas? tu as raison... c'est à toi maintenant... Le vieux serviteur de Valérie, Ambroise, peut refuser de frapper dans la main d'un baron du Saint-Empire... son sang est plus noble que le mien maintenant... il n'a pas de fille déshonorée, lui?..

AMBROISE. Ah! monsieur...

LE BARON. Non, je ne puis penser sans colère à cet homme qui a détruit pour jamais mon existence et celle de ma fille... ma fille! il y a une heure je l'ai vue... elle était pâle, tremblante; et moi, je voulais lui adresser des reproches, lui parler sévèrement, pour la première fois de ma vie; elle est tombée dans mes bras presque mourante; je n'ai pas eu la force de la repousser; je sentais de grosses larmes qui me roulaient dans les yeux... il fallait les contenir, il fallait me séparer de mon enfant sans l'embrasser, sans pouvoir même l'interroger, lire tout ce qui se passait dans son ame, et sans lui dire enfin : Je ne te maudis pas... Ambroise! Ambroise!.. j'ai trop de faiblesse sans doute... ces larmes... elles m'oppressent; oui... (*Il éclate en sanglots.*) Ah! devant toi seulement, devant toi!.. ne le dis pas Ambroise... ne le dis pas.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, VALÉRIE, CAROLINE.

(Valérie et Mme Milner ont paru au fond de la scène avant la fin des paroles du baron; Valérie a parlé bas à son amie, qui, après un geste d'assentiment, est sortie avec empressement par la porte du milieu. Après cela, Valérie se rapproche doucement et se trouve à côté du baron.)

VALÉRIE. Ces larmes, faut-il aussi les cacher à Valérie?

LE BARON. Oh! non, pas à vous... ah! dans ce moment, c'est un bienfait que votre présence.

VALÉRIE, *bas à Ambroise.* Tu trouveras Mme d'Olbruck au bas de la terrasse, cours la rejoindre, et fais ce qu'elle te dira.

(Ambroise sort.)

SCENE IX.

LE BARON, VALÉRIE.

LE BARON. Partout où il y a une souffrance, vous vous trouvez là pour apporter une consolation; mais en est-il pour un malheur comme le mien?

VALÉRIE. Il en est une, et je vous l'apporte... Lorsque vous êtes venu demander une explication avec M. d'Olbruck, j'étais là... j'ai entendu, et lorsqu'il vous a dit : ce billet est pour moi... je me rappelle quel fut alors le premier cri, la première parole de mon amie... de sa femme.

LE BARON. Sa première parole!

VALÉRIE. Oh! c'est une idée affreuse, horrible; mais elle est restée dans mon esprit, elle n'en sortira pas; et quand j'ai su qu'il n'y avait plus d'amour, plus de confiance, plus de bonheur possible entre les deux époux; quand je viens d'apprendre qu'une chaise de poste était prête à la grille du parc, et que bientôt il devait, lui, s'enfuir avec elle.

LE BARON. Avec elle!.. ma fille!.. l'infâme!.. ah! je cours...

VALÉRIE, *le retenant.* Restez... oh! restez!

LE BARON. Quand ils partent!..

VALÉRIE. Ils ne partiront pas, je vous le

promets ; on les surveille, et lorsque deux heures sonneront, ils reparaîtront en votre présence.

LE BARON. Clarisse !.. abandonner son père !

VALÉRIE. J'ai deviné votre chagrin, et c'est alors que je me suis rappelé cette parole de Mme d'Olbruck ; c'est alors qu'elle est rentrée dans mon ame, cette pensée plus horrible, plus réelle que jamais.

LE BARON. Cette pensée...

VALÉRIE. Dans son projet de fuite, lui, que vous maudissez tant, il avait écrit une lettre d'adieu... tenez, voici la réponse....

(Elle donne un papier au baron.)

LE BARON. De Mme Milner ?.. de votre amie ?

VALÉRIE. De... de cette femme malheureuse à celui qui voulait la fuir.... lisez !

LE BARON, *lisant*. « Je sais quels liens » vous unissent à Mlle Clarisse ; je sais » qu'il faut sauver son honneur, celui de » sa famille et le vôtre : votre bonheur en » dépend ; tout exige que je vous fasse le » sacrifice du mien... il n'est qu'un seul » obstacle à détruire pour que vous lui » soyez uni... » Madame !

VALÉRIE. Continuez.

LE BARON, *lisant*. « J'invoque nos lois ; » ceci est mon consentement au divorce. » Un acte de divorce !.. et c'est vous, vous, Valérie, dont les conseils...

VALÉRIE. Oui, monsieur, c'est moi qui ai dicté cette réponse ; c'est moi qui me suis chargée de décider à cette cruelle résolution la femme qui n'a plus le cœur de son mari.

LE BARON, *avec force*. Mais moi, madame, moi, croyez-vous que je pourrais jamais consentir ?.. quoi donc ! une faute pareille aurait donné des droits à cet homme, et son outrage ?...

VALÉRIE. Monsieur le baron, ayez autant de clémence, de force que... mon amie. Croyez-moi, même lorsque vous paraissez tant souffrir, vous ne pouvez avoir la triste consolation d'être le plus à plaindre...vous ne savez pas quels combats il m'a fallu livrer au cœur de cette femme pour lui faire accepter sa destinée ; vous ne savez pas quelles angoisses étaient dans son ame quand elle a vu s'anéantir à jamais son unique espérance et le rêve de toute sa vie ; enfin vous ne comprenez pas que, pour une femme, c'est une résolution plus qu'humaine, et qui brise là ? mais il n'y a ici que le divorce... ou le suicide... (*lui prenant la main avec énergie*) voyez, voulez-vous tuer cette femme ?

LE BARON. Mais, Valérie, vous voulez que moi-même, qu'un père conduise sa fille aux pieds des autels, pour y jurer soumission, tendresse éternelle à l'homme qui l'a sacrifiée, et que je ne puis plus estimer. (*Mouvement de Valérie.*) Écoutez-moi... et d'ailleurs, cette femme malheureuse, dois-je, même pour nous sauver de l'opprobre, profiter de cette généreuse exaltation ? (*Il prend l'écrit que lui a donné Valérie, qui en ce moment se trouve placée près du secrétaire.*) Tenez, tenez, vous ne pouvez le voir ; mais les forces de son ame l'ont trahie ; sa résolution a chancelé devant un tel sacrifice ; cet acte ne porte point sa signature.

VALÉRIE, *prenant une plume sur le secrétaire, s'écrie*. Conduisez donc ma main, monsieur le baron.

LE BARON. Quoi ! vous !... quoi ! Valérie !

VALÉRIE. Oui, Valérie... oui, elle ; oui, Ernest ! Ernest ! aidez-moi... c'est un si cruel moment... c'est mon ame que je déchire... A mon secours !

LE BARON. Ah ! que me demandez-vous ?.. Jamais, jamais, Valérie !

VALÉRIE. Vous refusez ?.. n'importe, je veux vous sauver tous ! (*Elle signe, et s'écrie avec une joie frénétique.*) Ernest ! tu redeviens honnête homme.

LE BARON. Ah ! je n'ai plus de pensée pour mes propres douleurs maintenant....

(Rentrée d'Ambroise.)

SCENE X.

LE BARON, VALÉRIE, AMBROISE.

LE BARON, *continuant sans le voir*. Pour cet homme... je ne garderai ni haine ni colère ; quant à ma fille... non, non, je n'en ai plus... je dois mon appui, mes consolations à celle qui s'immole pour nous tous. Madame la comtesse, Valérie, voulez-vous que je sois votre père ?

VALÉRIE. Monsieur le baron, qu'aurions-nous fait si vous ne restiez pas auprès d'eux ! ils auront bien besoin de votre estime... et vous, vous aurez besoin de

bonheur; vous pouvez encore en espérer sur la terre... moi, je ne puis accepter qu'un ami, un seul, que je n'arrache à personne, à aucun bonheur, aucun plaisir, dont l'existence ne puisse être plus heureuse que la mienne, et doive s'éteindre avec la mienne... A celui-là, je ne demanderai pas s'il veut partir avec moi... car, j'en suis sûre, il est prêt... je l'entends, il pleure près de moi.. et sa main, la voilà.

AMBROISE. Ah! madame...

VALÉRIE. Oui, toi seul, mon vieil ami, mon père, nous partirons ensemble. (*Deux heures sonnent.*) Ah!

(Deux heures sonnent. Musique en sourdine à l'orchestre.)

AMBROISE. On approche... c'est Mme Milner, M. le comte, et...

VALÉRIE. Et ma rivale... Viens, Ambroise, partons.

LE BARON. Déjà! la nuit...

VALÉRIE. Qu'importe?.. pour moi, c'est toujours la nuit.

(Elle marche avec Ambroise vers la porte à gauche. La toile tombe.)

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, No 46, AU MARAIS.

ROQUELAURE,

OU

L'HOMME LE PLUS LAID DE FRANCE,

VAUDEVILLE EN QUATRE ACTES,

Par MM. de Leuven, de Livry et Chérie,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 20 DÉCEMBRE 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE DUC DE ROQUELAURE.	M. Lhérie.
M. DE CANDAL, capitaine de dragons	M. Chéri-Louis.
LE CHEVALIER NARCISSE DE VERT-PIGNON	M. Lebel.
OLIVIER, page du roi	M. Paulin.
GERMON, intendant de Roquelaure	M. Laisné.
M. DE GUÉBRIANT, officier.	M. Fontbonne.
Mlle DE NAVAILLES, sous-gouvernante des demoiselles d'honneur de la reine	Mme Chéza
HÉLÈNE DE SOLANGES, sa nièce	Mlle Rougemont
Mlle DE CAYLUS, demoiselle d'honneur	Mlle Pauline.
LOUISE, femme de chambre de Mlle de Solanges	Mlle Léontine.
Seigneurs de la cour.	
Pages.	
Demoiselles d'honneur	

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un côté du parc de Versailles.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mlle DE NAVAILLES, *lisant*, Mlle DE CAYLUS, Demoiselles d'honneur, *jouant à la raquette*

CHOEUR.

Air *de Musard.*

Vive le plaisir,
Qui sait nous réunir !
Il faut ici bannir
Les ennuis,
Les soucis,
Dans ce doux séjour,
Cette brillante cour,
Chaque jour,
Tour à tour,
Est pour nous un beau jour !

Mlle DE NAVAILLES, *avec humeur.*

Ce bruit me lasse,
Cessez, de grâce,
Car je ne puis
Savoir ce que je lis.

Mlle DE CAYLUS, *bas à ses compagnes.*

Pour qu'elle enrage
Bien davantage,
Allons, allons,
Autour d'elle dansons.

(*Elles se prennent par la main et dansent autour de Mlle de Navailles, en chantant plus fort.*)

CHOEUR.

Vive le plaisir,
Qui sait nous réunir !
Il faut ici bannir
Les ennuis,
Les soucis.
Dans ce doux séjour,
Cette brillante cour,
Chaque jour,
Tour à tour,
Est pour nous un beau jour !

Mlle DE NAVAILLES, *quittant son livre.* Au nom du ciel! mesdemoiselles, plus de sagesse, plus de décence... est-ce là la tenue qui convient aux filles d'honneur de la reine?.. à des dames de la cour de Louis XIV!...

Mlle DE CAYLUS. Je ne vois pas que danser et rire soit déroger à notre dignité.

Mlle DE NAVAILLES. Suivez, là-dessus, les conseils de votre sous-gouvernante... Ce n'est pas en dansant et en sautant que l'on se fait une position dans le monde... et qu'on arrive au temple de l'hymen.

Mlle DE CAYLUS. Jusqu'à présent vous n'en avez pas trouvé la route...

Mlle DE NAVAILLES. Patience!... cela viendra!

Mlle DE CAYLUS. Comme on dit : vaut mieux tard que jamais.

Mlle DE NAVAILLES.

AIR *du Luth galant.*

Depuis vingt ans, mon ame ivre d'espoir,
Rêve l'époux qu'un beau jour je dois voir,
J'en suis sûre, il viendra, cet époux que j'implore,
Il charmera mes jours.
Déjà mon cœur l'adore,
J'y pense chaque nuit; mais je l'attends encore...

Mlle DE CAYLUS.

Vous l'attendrez toujours! (*Bis.*)

Mlle DE NAVAILLES. Pas de mots à double entente, mademoiselle... vous le savez, je ne les aime pas...

Mlle DE CAYLUS. Et vous en voyez partout, même quand on vous dit bonjour...

TOUTES. C'est vrai! c'est vrai!..

Mlle DE CAYLUS. Enfin, l'autre soir, nous avons chanté une pastorale de M. Lulli; vous n'avez pas voulu que le mot *amour* fût prononcé...

Mlle DE NAVAILLES. Qu'est-ce que cela fait?... mon imagination a substitué une rime moins inconvenante...

Mlle DE CAYLUS. Oui... elle était jolie, la rime... nous avions à chanter :

(*Chantant.*)

« Ah! bergère, cède à mon amour!! »

Et vous nous avez fait dire :

« Ah! bergère, cède à mon tambour!!... »

(*Toutes se mettent à rire.*)

Mlle DE NAVAILLES. Voilà donc le respect que vous me portez... ah! vous ne ressemblez guère à ma meilleure élève, à ma nièce Hélène... Aussi, voyez, elle a trouvé un mari, elle... Et quel parti!... M. le baron de Solanges, ambassadeur de France en Espagne...

Mlle DE CAYLUS. Un vieillard..... de soixante-dix ans...

Mlle DE NAVAILLES. Raison de plus... la voilà veuve... avec un beau nom, et pouvant prétendre aux plus nobles alliances...

Mlle DE CAYLUS. Cette bonne Hélène... notre ancienne compagne... qu'il nous tarde de la revoir, de l'embrasser!

Mlle DE NAVAILLES. Vous aurez bientôt ce plaisir... Arrivée d'Espagne depuis huit jours, le soin de ses intérêts a pu seul l'empêcher de venir à la cour... mais aujourd'hui elle doit présenter ses hommages à la reine... Je m'étonne qu'elle ne soit pas encore ici.

Mlle DE CAYLUS, *regardant à gauche.* Mais cette jeune dame qui vient de ce côté... je ne me trompe pas... c'est elle... notre Hélène!.. La voilà! la voilà!..

SCENE II.

LES MÊMES, Mme HÉLÈNE.

Mme DE SOLANGES.

AIR *de Mlle Puget.* (Don Juan.)

L'amitié fidèle,
En ce jour,
Vite me rappelle
A la cour,
Me voilà de retour!
Ciel des brûlantes Espagnes,
Tu séduis;
Mais, chères compagnes,
Rien ne vaut le ciel du pays!
L'amitié fidèle, etc.

TOUTES.

L'amitié fidèle,
En ce jour,
Vite la rappelle
A la cour,
La voilà de retour!

HÉLÈNE. Mes bonnes amies, que je suis heureuse de vous revoir!!..

Mlle DE CAYLUS. Chère Hélène, que tu dois avoir de choses à me dire, depuis deux mortelles années que nous ne nous sommes vues!... tu vas me parler de l'Espagne, de l'Escurial, des courses de taureaux, des rendez-vous, des sérénades...

HÉLÈNE. Je te dirai tout ce qui m'est arrivé... je n'aurai pas de secrets pour toi.. comme au couvent.

Mlle DE NAVAILLES. C'est ça... faites-vous vos petites confidences... j'aime tant à vous écouter, ma chère nièce... Mesdemoiselles, permettez...

REPRISE DU PREMIER CHOEUR.

Vive le plaisir, etc.

(*Les autres demoiselles d'honneur se retirent au fond, et continuent leurs jeux.*)

Mlle DE CAYLUS. Ce n'est pas de ton

voyage seulement, ma bonne amie, qu'il faut causer, c'est de ton cœur... Car, depuis un an que tu es veuve d'un vieux mari que tu n'as pu aimer d'amour, ton cœur a parlé, j'en suis sûre, et sans doute quelque noble et galant Castillan...

HÉLÈNE. Non... un Français...

Mlle DE CAYLUS. Un Français... à la bonne heure! je vois que tu as de l'esprit national... Mais quel est-il?... c'est quelque jeune seigneur bien connu, sans doute?..

HÉLÈNE. Je le crois aussi... mais je ne le connais pas.

Mlle DE CAYLUS. Quelle étrange aventure!... mais c'est donc un roman tout entier que cet amour-là?..

HÉLÈNE. Un vrai roman... Depuis quelque temps, on venait chaque soir donner des sérénades sous mon balcon... je distinguais surtout, parmi les concertans, une voix suave et mélodieuse qui prononçait le nom d'Hélène avec amour... Poussée par la seule curiosité, j'entr'ouvris, un soir, ma jalousie, mais, à ce léger mouvement, tous les musiciens s'enfuirent...

Mlle DE NAVAILLES. Ils s'enfuirent?... c'est aussi l'effet que je produis... ça tient de famille...

HÉLÈNE Le lendemain je reçus une lettre dans laquelle on me suppliait de ne point chercher à connaître celui qui m'adorait, et de me laisser tout doucement aimer... sans m'inquiéter de l'homme que j'avais charmé...

Mlle DE NAVAILLES. Il ne voulait que vous adorer en silence... il ne demandait rien... C'est encore comme moi, on ne m'a jamais rien demandé...

HÉLÈNE. Une nuit, je revenais du théâtre avec ma caméristе... de jeunes bacheliers s'approchèrent de nous et nous tinrent des propos insultans... Un homme, dont je ne pus distinguer les traits à cause de la grande obscurité, s'élança tout-à-coup au milieu d'eux, les provoqua; ils tirèrent tous l'épée, et mon généreux libérateur ne tarda pas à les mettre en fuite. Tremblante, je m'approchai de lui pour le remercier... il cacha bien vite sa figure dans son manteau, et s'éloigna rapidement en me criant : « Ne cherchez jamais à me voir. »

Mlle DE CAYLUS. Quel singulier mystère!

HÉLÈNE. J'appris, quelque temps après, que l'on me disputait, en France, la succession de mon époux; je commençais à m'en inquiéter, lorsqu'une nouvelle missive de mon inconnu m'engagea à me tranquilliser, et m'annonça qu'il se chargeait de faire suivre mon procès... Je quittai Madrid, j'arrivai à Paris... quelle fut ma surprise!... mon procès était gagné!.. le plus grand ordre régnait dans ma maison... et personne ne put m'apprendre le nom de cet être mystérieux, qui me poursuit de son amour et de ses bienfaits...

Mlle DE CAYLUS. Et c'est un Français, dis-tu?.. quel est donc le gentilhomme qui a pu te rencontrer en Espagne?..

Mlle DE NAVAILLES. Nous avons le duc d'Arcourt, le comte de Saluces, le prince de Soubise... je ne vous parlerai pas du duc de Roquelaure, exilé par le roi sur les terres d'Espagne, pour ses familiarités impertinentes... car je ne crois pas le cher duc capable d'une passion aussi honnête...

Mlle DE CAYLUS. Mais comme vous en voulez à ce pauvre homme!.. il nous amusait tant!..

Mlle DE NAVAILLES. Oui, faites son éloge... non content d'abuser de la permission d'être laid, à chaque instant il outrage les convenances... il a toujours à la bouche des mots à double entente... un jour, il m'a dit que j'étais une vieille bégueule...

Mlle DE CAYLUS. En vérité, vous êtes trop sévère pour lui...

AIR : *Depuis qu'existe le monde.*

De fort peu d'attraits la nature
A daigné lui faire présent...
On peut critiquer sa figure,
Et lui-même, à chaque moment,
Il s'en moque très-plaisamment;
Mais nous devons rendre justice
A son esprit vif et railleur,
On est séduit par sa malice
Avant d'avoir vu sa laideur.

HÉLÈNE. Je ne le connais pas... mais tout ce que l'on dit de lui me donne un vif désir de le rencontrer.

Mlle DE NAVAILLES. Ah! ma nièce, fuyez ce vilain homme... parlez-nous plutôt de votre tendre inconnu.

HÉLÈNE. Je ne vous ai pas encore tout dit... à mon départ de Madrid, il m'écrivit qu'il serait presque en même temps que moi à Versailles... et, depuis quelques jours, je remarque sur mes pas un officier de fort bonne tournure...

Mlle DE CAYLUS. C'est lui sans doute... et n'a-t-il pas cherché à te parler?..

Mlle DE NAVAILLES. Y pensez-vous, mademoiselle?.. est-ce que cela se fait ainsi? l'amour vrai est toujours timide, et l'on ne doit se parler que dix ans après le premier regard...

AIR *du Ménage de garçon.*

Pendant dix ans on se regarde,
Et l'on soupire tendrement ;
Dix ans après on se hasarde
A faire un galant compliment !

Mlle DE CAYLUS.

Dieu ! que cela va lentement !

HÉLÈNE, *riant.*

Oui, cette méthode est fort bonne :
En l'observant bien chaque jour,
A quatre-vingts ans l'on se donne
Le premier baiser de l'amour.

M[lle] DE CAYLUS, *à part.* Alors je crois qu'il vaut mieux commencer par la fin...

M[lle] DE NAVAILLES. Voici des officiers qui viennent de ce côté... donnez-moi le bras, ma nièce... (*Aux filles d'honneur qui se sont rapprochées.*) Et vous, mesdemoiselles, rangez-vous autour de moi et baissez les yeux... je regarderai pour vous.

(Elles se retirent à droite.)

SCENE III.

LES MÊMES, DE CANDAL, DE GUÉBRIANT, OFFICIERS.

GUÉBRIANT, *entrant, et donnant le bras à M. de Candal.* Pas possible, Candal, toi le plus mauvais sujet de l'armée, le plus effronté de tous les capitaines de dragons, te voilà amoureux comme un berger d'Arcadie...

CANDAL. Oui, mon pauvre ami, amoureux et timide comme un petit bourgeois.

M[lle] DE NAVAILLES, *à Hélène.* C'est M. le chevalier de Guébriant, et M. de Candal, cadet de Gascogne, et capitaine aux dragons du Nivernais.

HÉLÈNE, *à part, examinant de Candal.* C'est singulier... cette figure ne m'est pas tout-à-fait inconnue...

GUÉBRIANT, *à Candal.* Et, monsieur l'amoureux transi, peut-on savoir le nom de votre belle ?

CANDAL. Non, messieurs ; vous êtes trop bavards et trop indiscrets : tout ce que je puis vous dire, c'est que c'est une jeune et jolie veuve, arrivée depuis peu de temps à Versailles, et qui n'a pas encore paru à la cour.

GUÉBRIANT. Et tu ne t'es pas déclaré?

CANDAL. Je n'ai fait que la suivre... de loin encore... je n'ai osé que soupirer, et, foi de gentilhomme, je n'ai pas eu la hardiesse de lui adresser la parole... tant je crains de lui déplaire... car, sarpejeu ! vous savez que j'ai des manières un peu soldatesques.

GUÉBRIANT. Enfantillage que tout cela... à la dragonne, Candal, à la dragonne !.. mais maintenant approchons-nous des demoiselles d'honneur... et faisons-leur notre cour... (*S'avançant vers M[lle] de Navailles.*) Permettez-nous, mesdames, de vous présenter nos très-respectueux hommages...

M[lle] DE NAVAILLES, *faisant une profonde révérence.* Messieurs...

GUÉBRIANT, *à demi-voix, à Candal.* Dis donc un mot, Candal...

CANDAL, *s'avançant et balbutiant.* Certes, mesdames, j'ai vu dans mes voyages bien des fleurs émailler des parterres... mais jamais... (*Apercevant Hélène, à part.*) C'est elle !..

HÉLÈNE, *à part.* C'est l'officier qui me suit depuis mon arrivée...

CANDAL, *à part.* Ah ! sarpejeu ! voilà ma maudite timidité qui me revient...

GUÉBRIANT, *bas à Candal.* Achève donc ton compliment...

CANDAL, *avec le plus grand embarras.* J'ai vu bien des fleurs émailler des parterres... mais jamais parterre ne m'a présenté des fleurs... pareilles à celles que m'offre ce parterre... dont les fleurs... (*A part.*) Sarpejeu ! je ne sortirai jamais du parterre...

HÉLÈNE, *à part.* Comme il me regarde !.. (*A M[lle] de Caylus à demi-voix.*) M. de Candal n'a-t-il pas voyagé en Espagne ?

M[lle] DE CAYLUS. Je l'ignore... mais tout ce que je sais, c'est qu'il n'est que depuis un mois à Versailles...

HÉLÈNE, *à part.* Serait-ce donc lui ?

CANDAL, *à part.* Elle semble faire attention à moi... et je ne trouve pas un mot galant à lui dire... Ah ! mon ami Roquelaure, que n'es-tu là ?.. tu me soufflerais quelque compliment spirituel !

SCENE IV.

LES MÊMES, OLIVIER.

OLIVIER, *accourant.* Une nouvelle, mesdames, une nouvelle étonnante, surprenante, étourdissante, divertissante, comme dirait M[me] de Sévigné.

TOUTES, *se rapprochant.* Quelle est-elle ?

OLIVIER. Devinez... je vous le donne en cent... je vous le donne en mille...

TOUTES. Mais quoi donc?

OLIVIER. Roquelaure est de retour.

M[lle] DE NAVAILLES. C'est impossible !.. lui ? exilé par le roi sur les terres d'Espagne... il aurait osé rompre son ban...

OLIVIER. Il vient de s'en tirer encore

par une plaisanterie... (*On entend rire dans la coulisse.*) Tenez... le voici, le voici!..

CANDAL. Ce cher Roquelaure!.. c'est le ciel qui me l'envoie.

Mlle DE NAVAILLES. Venez, ma nièce; venez vite, mesdemoiselles...

HÉLÈNE. Mais pourquoi cela, ma tante? je ne serais pas fâchée de le voir.

Mlle DE NAVAILLES. Vous ne savez donc pas que Roquelaure est notre ennemi... c'est guerre à mort entre les demoiselles d'honneur et lui... aussi c'est à moi qu'il doit son exil... (*Nouveaux rires dans la coulisse.*) Voilà le vautour... suivez-moi, douces colombes.

(Elles se sauvent en désordre par un des côtés.)

SCÈNE V.

CANDAL, GUÉBRIANT, OLIVIER, ROQUELAURE, *entrant, monté sur une petite charrette traînée par deux hommes et entourée de* SEIGNEURS DE LA COUR, *qui rient aux éclats.*

CHOEUR.

AIR *connu.*

Ah! quel bon tour!
L'heureux retour!
C'est encore
Roquelaure!
Les jeux et les ris, en ce jour,
Reviennent à la cour.

ROQUELAURE.

Ah! quel plaisir est le mien
Me voilà, je revien
De l'ennuyeuse Espagne;
En revoyant mes amis,
Mon pays,
En ces lieux la gaîté m'accompagne.
Pour trouver des originaux
Qu'avec esprit l'on raille,
Pour rire à tout propos
Des sots,
Ma foi, vive Versaille!

CHOEUR.

Ah! quel bon tour!
L'heureux retour!
C'est encore
Roquelaure!
Les jeux et les ris, en ce jour,
Reviennent à la cour!

CANDAL. Ce cher Roquelaure... sarpejeu! que je suis content de te revoir!..

OLIVIER. Comment, monsieur le duc, vous osez..? ne craignez-vous pas la colère du roi?

ROQUELAURE. Bah! bah! c'est un coup de tonnerre... cela fait plus de peur que de mal.

CANDAL. Mais dis-nous, de grâce, pourquoi ce singulier équipage?

ROQUELAURE. N'est-il pas galant? c'est là-dedans que j'ai été brouetté de Madrid à Versailles... à petites journées...

GUÉBRIANT. Quelle folie!..

ROQUELAURE. Du tout; je ne plaisante jamais avec les choses sérieuses... j'ai été exilé par le roi, mon gracieux maître, sur les terres d'Espagne...

CANDAL. Eh bien?

ROQUELAURE. Eh bien! je n'ai pas voulu les quitter, et j'y suis toujours.

CANDAL. Sarpejeu! tu auras de la peine à nous faire croire celle-là, par exemple...

ROQUELAURE. Je parie mille livres.

CANDAL. C'est tenu.

ROQUELAURE.

AIR : *Le curé de Pomponne.*

Vois ce sable de couleur d'or
Qui charge ma voiture...
Quoi! tu ne comprends pas encor?...

CANDAL.

Non, vraiment, je le jure...

ROQUELAURE.

Ce sable, en Espagne on l'a pris;
Toujours il m'accompagne;
Il me sert de tapis,
Et je suis
Sur les terres d'Espagne.

CHOEUR.

Il se sert d'un tapis,
Mes amis,
Fait en terre d'Espagne.

TOUS, *riant.* Ah! ah! ah! ah!

ROQUELAURE, *descendant de sa charrette.* Maintenant, qu'on mette mon carrosse sous la remise.

(Les conducteurs emmènent la charrette.)

OLIVIER, *riant.* Mais, monsieur le duc, voilà que vous les quittez, les terres d'Espagne?..

ROQUELAURE. Pas si fou!.. j'y suis toujours...

CANDAL. Ah! morbleu! pour cette fois, je parie ma tête...

ROQUELAURE. J'accepte : les petits cadeaux entretiennent l'amitié...

Même air.

Quoique exilé je ne crains rien
D'un roi que je révère;
Je suis toujours, je le maintien,
Sur la terre étrangère;
Car cette terre, mes amis,
En tous lieux m'accompagne...
Dans mes souliers j'en ai mis,
Et je suis
Sur les terres d'Espagne!

CHOEUR.

Dans ses souliers il a mis,
Mes amis,
De la terre d'Espagne.

TOUS, *riant.* Ah! ah! ah!

OLIVIER. De mieux en mieux !..

CANDAL. De plus fort en plus fort!

OLIVIER. Il n'est pas changé...

ROQUELAURE. Non, malheureusement; ma figure est toujours la même... mais que voulez-vous? c'est une vieille connaissance, je finirai peut-être par m'y habituer... Tenez, j'ai fait mettre une glace au fond de mon chapeau, et, quand je n'ai rien à faire et que je veux m'amuser, je me regarde, et je m'amuse.

CANDAL. Tu riras donc toujours?..

ROQUELAURE. Je m'en flatte...

AIR *de Contredanse.*

J'aurai toujours l'humeur plaisante;
Car, mes amis,
Quand je naquis,
Le bon Dieu, me dit : « Ris et chante,
» Voilà ton lot,
» Vilain magot ! »

Je me moque de tout le monde,
Car tout le monde rit de moi,
Il n'est rien qu'ici je ne fronde,
Et je m'attaque même au roi.
Un jour, sa majesté chrétienne,
Riche en maîtresses, Dieu merci !
Jeta ses regards sur la mienne,
Et convoita le bien d'autrui.
Un charmant billet à ma belle
Donne un nocturne rendez-vous,
Je m'y rends habillé comme elle,
Et le roi tombe à mes genoux ;
Il me dit : « Beauté que j'adore,
» Qu'exiges-tu de ton amant? »
Je réponds de ma voix sonore :
« Sire, je veux un régiment ! »
Un des ministres qu'on encense
Me demandait, d'un air content :
« Qui donc est le plus grand en France? »
Je répondis : « C'est l'éléphant! »
Enfin je raille le monarque,
Son confesseur, ses courtisans,
Je raillerai jusqu'à la Parque
Qui tranche le fil de nos ans ;
Et, quand Pluton l'inexorable
Voudra me soumettre à sa loi,
C'est moi qui ferai peur au diable,
Car le Diable est moins laid que moi!

J'aurai toujours l'humeur plaisante,
Car, mes amis,
Quand je naquis,
Le bon Dieu, me dit : « Ris et chante,
« Voilà ton lot,
« Vilain magot ! »

CHOEUR.

Il a toujours l'humeur plaisante,
Sans contredit,
Quand il naquit,
Le bon Dieu lui dit : « Ris et chante,
« Voilà ton lot,
« Vilain magot ! »

OLIVIER. C'est égal, monsieur le duc; votre dernière plaisanterie des terres d'Espagne l'emporte sur toutes les autres... et j'ai bien envie de la raconter au cercle de la reine, où l'on ne rit plus guère depuis votre exil.

CANDAL. Je suis curieux de savoir comment le roi prendra la chose...

ROQUELAURE. Allez, nos bons amis de cour, j'attends ici la réponse de sa majesté...

CANDAL, *à Roquelaure.* Moi, je reste, j'ai à te parler...

ROQUELAURE. Et moi aussi !..

REPRISE DU CHOEUR D'ENTRÉE.

TOUS.

Ah! quel bon tour !
L'heureux retour!
C'est encore
Roquelaure!
Les jeux et les ris, en ce jour,
Reviennent à la cour.

(Ils sortent.)

SCENE VI.

ROQUELAURE, CANDAL.

CANDAL. Nous voilà seuls... regarde-moi, Roquelaure; ne trouves-tu pas en moi quelque chose d'étrange?..

ROQUELAURE. Non, je te trouve extraordinairement ordinaire...

CANDAL. N'ai-je pas dans la physionomie un air sentimental?..

ROQUELAURE. Tu as l'air... très-bon enfant.

CANDAL. Eh bien, Roquelaure, ton pauvre ami Candal, la terreur des petites bourgeoises de Paris, Candal, qui ne faisait de l'amour qu'un passe-temps joyeux, qui changeait de belle comme on change de garnison, Candal, qui ne pensait qu'à boire, qu'à jurer, qu'à jouer au lansquenet, tu le vois amoureux comme un berger d'Opéra!..

ROQUELAURE. Pas possible !..

CANDAL. Je soupire, je fais des rêves, je suis devenu la risée de ma compagnie, au point qu'il m'a fallu appliquer hier un bon coup d'épée à un de mes camarades, afin de faire taire les autres...

ROQUELAURE. Regarde-moi, Candal... ne trouves-tu pas en moi quelque chose d'étrange !..

CANDAL. Tu es la laideur... dans toute sa beauté...

ROQUELAURE. N'ai-je pas aussi dans la physionomie un certain air vaporeux et anacréontique ?..

CANDAL. Je te jure que tu n'as rien d'anacréontique, au contraire...

ROQUELAURE. Eh bien ! tu vois devant toi une déplorable victime de l'amour!..

CANDAL. Toi, amoureux !.. toi... ah ! j'en rirai long-temps...

ROQUELAURE. Eh parbleu ! j'en ris moi-meme... mais c'est plus fort que moi... après m'être tant moqué des femmes, je suis pris tout comme un autre... l'amour se venge du satyre... J'aime, Candal... j'aime de toute mon ame... et je tombe quelquefois dans des accès de mélancolie... Ne ris donc pas comme ça, Candal, tu vas me faire rire, et ceci est très-sérieux... J'ai connu cette jeune dame dans mon exil... sans qu'elle m'ait jamais vu; j'ai eu le bonheur de lui rendre quelques services... Ne ris donc pas, je t'en supplie... Une tendre correspondance s'est établie entre nous... je vais bientôt la revoir ici, je pense... et, malgré ma figure, j'espère, par mes soins, par mon dévouement, obtenir un jour... au nom du ciel, ne ris donc pas comme ça !.. j'espère obtenir un tendre retour... Il rit toujours... (*Il veut continuer et finit par rire aussi aux éclats.*) Il a raison... est-ce qu'on peut aimer un singe de mon espèce? C'est égal... c'est fort désagréable !.. c'est si gentil d'aimer, et surtout d'être aimé !..(*Avec une voix douce.*) Mon bijou, mon ange, mon poulet, ma poulette !.. et je n'aurais jamais ce bonheur-là... Tiens, je voudrais avoir ta figure et être bete comme toi...

CANDAL, *avec colère.* Ah ! sarpejeu ! monsieur le duc !..

ROQUELAURE. Voyons, ne te fâche pas... c'est une manière de parler...

CANDAL. Je sais bien que je n'ai pas ton esprit...

ROQUELAURE. Et moi, je n'ai pas ton physique.. Ah ! à nous deux nous ferions un homme complet ?

CANDAL. Mon cher duc, j'attends de toi un grand service !..

ROQUELAURE. Parle...

CANDAL. Je crois avoir été remarqué de ma belle... et je voudrais lui demander un rendez-vous...

ROQUELAURE. Eh bien ! qui t'arrête ?.. écris-lui...

CANDAL. Eh ! sarpejeu !. voilà la difficulté... c'est que, quand il s'agit d'écrire une lettre, quatre petites choses m'embarrassent : 1° je n'ai pas d'idées... 2° mon écriture est illisible... 3° je ne suis pas très-fort sur l'orthographe ...4° enfin, j'ignore la ponctuation. Aussi, quand j'écris une lettre, je fais comme mon cousin, je mets à la fin un tas de points et de virgules avec ces mots : « Placez-les où vous voudriez... » Roquelaure, prête-moi ta plume pour écrire un mot...

ROQUELAURE. Comme mon ami Pierrot.. je le veux bien... donne-moi tes tablettes... quelques lignes au crayon, cela sentira mieux la passion... (*Il prend les tablettes de Candal et écrit.*) « Madame... »

CANDAL. J'aurais trouvé ça...

ROQUELAURE, *continuant.* « Mes regards » ont dû vous apprendre ce que vous » m'inspirez depuis long-temps... »

CANDAL. Mais je ne la connais que depuis trois jours...

ROQUELAURE. Laisse: depuis long-temps.. ça fait toujours bien... (*Continuant.*) « Ce » que mes yeux expriment, ma bouche » voudrait bien vous le dire... si vous » ne voulez pas ma mort, accordez-moi » la faveur que j'ose solliciter... je serai » ce soir à neuf heures dans le parc de Versailles, près de la statue de Louis XIV... » Venez-y, je vous en supplie, et ne craignez rien de l'amant le plus tendre et le » plus discret. »

CANDAL, *sautant au cou de Roquelaure.* Ah ! sarpejeu ! que c'est bien dit !..

ROQUELAURE, *pliant la lettre.* Maintenant l'adresse... à madame... Le nom de ta beauté ?..

CANDAL. Oh non !.. j'ai respecté ton secret... respecte le mien... Je veux remettre moi-même ce billet à son hôtel...

ROQUELAURE. Mais si elle ne venait pas à ce rendez-vous ?..

CANDAL. Oh ! sarpejeu ! alors je ne sais ce que je ferais. Pour la posséder, je serais capable de tout... et, ma foi, je crois que j'imiterais le chevalier de Saint-Marcel.

ROQUELAURE. Ce cadet de Picardie qui ne pouvait obtenir la main d'une riche veuve qu'il adorait ?

CANDAL. Oui, et qui, grâce à sa témérité, a forcé la belle à l'épouser, et à lui faire partager ses cent mille écus de rente...

ROQUELAURE. Comment ! tu aurais l'audace. .

CANDAL. Oh ! quand j'ai bu quelques bouteilles, je suis fort audacieux, et, ma foi, c'est dit : si elle ne vient pas au rendez-vous, j'assemble tous mes camarades, et, pour me réhabiliter dans leur opinion, en avant le moyen du chevalier de Saint-Marcel ! En attendant, je te remercie de ton charmant poulet, Roquelaure, c'est entre nous à la vie et à la mort.

ENSEMBLE.

AIR *des Échos de Musard.*

Merci, mon cher ami,
Ah ! mon cœur est ravi !

Tâchons d'unir toujours
L'esprit et les amours.

ROQUELAURE.

De ton bonheur, ici,
Ah! mon cœur est ravi!
Tâchons d'unir toujours
L'esprit et les amours.

(*Candal sort par le fond.*)

SCENE VII.

ROQUELAURE, *seul.*

Il est heureux, lui... il va voir sa bien-aimée...aurai-je-le temps de voir la mienne? le roi me permettra-t-il de rester seulement quelques heures à Versailles? et, quand je la verrai, à quoi cela m'avancera-t-il? elle perdra la douce illusion qu'elle s'est faite sans doute sur son inconnu en lisant mes lettres; elle me rira au nez comme tant d'autres. Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi, malgré ses beaux yeux, n'est-elle pas aveugle, ou plutôt pourquoi n'ai-je pas la figure d'un homme ordinaire? je ne demande pas à être dans les beaux hommes, mais au moins dans les passables.

SCENE VIII.

ROQUELAURE, GERMON.

GERMON. Je vous cherche partout, mon cher maître; il n'est bruit que de votre arrivée; enfin je vous revois après une année d'absence.

ROQUELAURE, *lui pressant la main*. Mon bon vieux Germon, as-tu suivi à la lettre toutes mes instructions?

GERMON. Toutes, mon cher maître.

ROQUELAURE. Tu as vu le notaire de Mme de Solanges... ses hommes d'affaires... son avocat.

GERMON. J'ai même séduit, à prix d'or, l'avocat de sa partie adverse... et Mme de Solanges a gagné son procès.

ROQUELAURE. Vivat! quel bonheur de lui rendre service!.. elle doit m'aimer... elle ne me connaît pas.

GERMON. Mais il était temps que vous arrivassiez... sa beauté attire sur ses pas mille adorateurs, et, entre autres, votre ami, M. de Candal, qui depuis trois jours la suit partout.

ROQUELAURE. Candal! le traître!.. et moi qui viens de lui écrire un billet doux.... N'y a-t-il pas ici un arbre commode pour se pendre?

GERMON. Mon cher maître, quelle agitation!..

ROQUELAURE. Retourne à l'hôtel... je vais t'y rejoindre bientôt.

GERMON. Ah! j'oubliais de vous annoncer qu'un provincial, le chevalier Narcisse de Vert-Pignon, est venu plusieurs fois pour vous rendre visite... Il a, dit-il, pour vous des lettres de recommandation.

ROQUELAURE. Au diable! il s'agit bien de tout cela!

(Germon sort.)

SCENE IX.

ROQUELAURE, GUÉBRIANT, SEIGNEURS, Mlle DE NAVAILLES, Mlle DE CAYLUS, DEMOISELLES D'HONNEUR.

CHOEUR.

AIR: *des Deux Nuits.*

La plaisanterie
A paru jolie,
Et cette folie
Lui porte bonheur!
Car le roi lui-même,
Malgré l'anathème,
De ce stratagème
A ri de bon cœur.

GUÉBRIANT. Vivat! mon cher duc, le roi a ri.

ROQUELAURE. Il a ri! je triomphe! je puis donc rester à Versailles, (*à part*) et la revoir... elle... elle, que j'aime tant!

Mlle DE NAVAILLES. Oh! ce n'est pas encore décidé... on rit, et l'on se fâche après; quant à moi, si j'osais donner un conseil à sa majesté, je sais bien ce que je lui dirais.

ROQUELAURE. Quelle est l'aimable personne qui daigne prendre tant d'intérêt à mon sort?.. Ah! c'est la jeune mademoiselle de Navailles... Salut à la mère des amours. Et messieurs vos fils doivent être maintenant de très-grands garçons.

Mlle DE NAVAILLES. Toujours des impertinences!

ROQUELAURE. Des impertinences! ah! mademoiselle, je vous respecte à tel point, que, si, par un bouleversement universel, nous restions tous deux seuls sur la terre, je vous respecterais encore, et le monde finirait...

TOUS LES SEIGNEURS, *riant*. Ah! ah! ah! bravo! Roquelaure!

Mlle DE NAVAILLES. Oui, oui, riez, riez, applaudissez ce laideron, cette espèce d'Ésope.

ROQUELAURE. Vous m'appelez Esope... (*aux autres.*) Elle a raison... Esope faisait parler les bêtes.

LES SEIGNEURS, *riant*. Bravo! Roquelaure!

Mlle DE NAVAILLES. Dire qu'on ne mettra pas cette façon d'homme à la Bastille!

ROQUELAURE. J'aurais du moins le plaisir de ne pas vous y voir.

Mlle DE NAVAILLES. On ne devrait montrer cette figure-là que dans les foires.

ROQUELAURE. La vôtre, madame, pourrait être bien utile à l'état... et, si j'étais le chevalier de Vauban, je vous planterais, en guise de fortification, entre Maubeuge et Charleroy... à coup sûr, les ennemis n'oseraient pas tenter le passage...

LES DEMOISELLES D'HONNEUR, *riant*. Ah! ah! ah! qu'il est drôle!

Mlle DE NAVAILLES. Silence, mesdemoiselles!

ROQUELAURE, *passant au milieu des filles d'honneur*. Quant à vous, mes charmantes, ne craignez rien de mes propos... je sais ce que je dois à l'innocence.

Mlle DE NAVAILLES. Monsieur!

ROQUELAURE. Il n'est pas question de vous...

Mlle DE NAVAILLES. Bouchez-vous les oreilles, mesdemoiselles, le satyre va parler.

(Toutes obéissent.)

Mlle DE CAYLUS, (*ôtant une main.*) J'en risque une!!...

SCENE X.

Les Mêmes, OLIVIER.

OLIVIER, *une dépêche à la main*. Monsieur le duc! monsieur le duc! un message du roi!..

ROQUELAURE, (*avec joie.*) Ah!.. c'est la levée de mon exil... c'est mon amnistie...

TOUS. Lisez! lisez!

ROQUELAURE, *ouvrant la dépêche et lisant*. « Le roi, ouï son conseil et les pairs » du royaume, permet par ces présentes à » Jacques-Antoine duc de Roquelaure » de rester à Versailles... (*avec transport.*) » Ah!.. je suis sauvé... (*continuant de » lire*) sous la seule condition de se ren- » dre à la Bastille, si, dans les vingt-qua- » tre heures, il n'a pas présenté à sa ma- » jesté, un homme plus laid que lui. » (*Avec désespoir.*) Ah! je suis perdu!.

TOUT LE MONDE, *riant*. Ah! ah! ah! ah!

Mlle DE NAVAILLES. Ma vengeance commence!..

TOUS, *riant*.

AIR *de Pilati*.

Ah! l'aventure est impayable!
Vit-on jamais arrêt semblable?
De la cour,
En ce jour,
On le bannit sans retour!

ROQUELAURE.

A mes maux il n'est nul remède...

OLIVIER.

Que votre esprit vous soit en aide

ROQUELAURE.

Mais où trouver, pour plaire au roi,
Un homme encor plus laid que moi?
Se peut-il ainsi qu'on me vexe?

(*A Mlle de Navailles.*)

Ah! que n'êtes-vous de mon sexe
J'aurais ce qu'il me faut, je croi?

GUÉBRIANT.

Allons, fais ce qu'on te commande,
Obéis au roi sans délais.

ROQUELAURE.

Pour fournir l'homme qu'on demande,
Il me faudrait le faire exprès.

CHOEUR.

Ah! l'aventure est impayable!
Vit-on jamais arrêt semblable?
De la cour,
En ce jour,
On le bannit sans retour.

(*Tous sortent en narguant Roquelaure et en se moquant de lui.*)

ACTE II.

Une autre partie du parc de Versailles. La statue de Louis XIV au fond.

SCENE PREMIERE.

MADEMOISELLE DE NAVAILLES, LES DEMOISELLES D'HONNEUR.

Mlle DE NAVAILLES. Ainsi tout est bien convenu... nul doute que ce maudit Roquelaure ne trouve encore moyen de se tirer de ce mauvais pas... ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de nous venger par nous-mêmes... l'effronté qu'il est ne manquera pas, ce soir, de venir, comme à son ordinaire, dans le parc pour faire peur à quelqu'une de nous... surveillons-le avec soin... ne le perdons pas de vue... et soyez toutes prêtes au premier signal... mais le voici... le voici!.. comme il parait agité!..

Mlle DE CAYLUS. Il faut l'attendre de pied ferme.

Mlle DE NAVAILLES. Oui..... sauvons-nous!...

(Elles disparaissent par la gauche.)

SCÈNE II.

ROQUELAURE, *seul, accourant par le fond avec agitation et se promenant à grands pas.*

Je viens de l'Orangerie... je viens de la place Dauphine, de la rue de la Paroisse, de la rue de la Pompe, et je n'ai pas trouvé le phénomène demandé... furieux, hors de moi, je monte au château, je traverse les grands appartemens, et me voilà dans la galerie des glaces... cent individus s'y reflétaient... je crois voir la figure la plus hétéroclite, je m'approche pour la saisir... c'était la mienne!.. Désespéré, je m'élance vers la pièce d'eau des Suisses, et j'allais peut-être mettre fin à ma baroque existence, quand le cristal de l'onde s'avise de reproduire aussi ma céleste physionomie... je la trouve si ridicule que je pars d'un éclat de rire, et que je n'ai plus la force d'accomplir mon dessein... voyons, voyons, ne perdons pas courage, cherchons parmi mes connaissances... le vicomte de Noailles, par exemple, qui a le nez camard et les yeux dépareillés... je l'emporte sur lui... Samuel Bernard, avec son cou de cigogne et son menton en casse-noisette... je l'emporte encore... je crois que J'en tiens un... Forcher, le suisse de Trianon!.. un véritable homme des bois... je l'emporte toujours. Il me faudrait une de ces figures... bien du monde se promène sur le tapis vert, (*regardant*) je pourrais peut-être découvrir... en voilà un... il a beau se cacher, je le vois... Monsieur, monsieur!... (*regardant la glace qui est au fond de son chapeau*) non, je l'emporte toujours... que faire?.... que devenir?.. Et c'est ici que madame de Solanges doit venir au rendez-vous que Candal lui a donné; elle viendra, j'en suis sûr; car elle aura reconnu mon écriture, et croira qu'elle va voir enfin son bienfaiteur inconnu... Parbleu!.. qui m'empêche de reprendre ma place?.. Candal est un pauvre esprit... il croira tout ce que je voudrai...

SCENE III.

ROQUELAURE, CANDAL.

CANDAL, *accourant.* Ah! mon cher duc, je te cherche partout... je ne me sens pas de joie!..

ROQUELAURE, *vivement.* Eh bien? tes amours?..

CANDAL. Ah! ton billet a fait merveille...

ROQUELAURE. Ça me fait bien plaisir...

CANDAL. Je l'ai porté moi-même à son hôtel... puis, je me suis mis en sentinelle sous le balcon..... quelques minutes après, une main blanche a entr'ouvert la jalousie... un regard céleste est tombé sur moi et m'a fait comprendre qu'elle ne manquerait pas au rendez-vous... je suis le plus fortuné des hommes... voici bien l'endroit désigné dans ta lettre... la statue de Louis XIV...

ROQUELAURE. Comment? la statue de Louis XIV... il n'est pas question de Louis XIV dans la lettre... j'ai parlé de la statue d'Henri IV, qui est au bout du tapis-vert...

CANDAL. Henri IV... tu es sûr?..

ROQUELAURE. Je crois bien... c'est moi qui ait écrit... Henri IV... tu ne comprends pas l'allégorie... ce diable à quatre... qui a le triple talent d'aimer, de boire et de battre... (*à part.*) et de nous délivrer des imbéciles...

CANDAL. Suffit!.. j'y serai à neuf heures précises...

ROQUELAURE. Qu'est-ce que tu dis donc, neuf heures ?... Ton amour avance, mon cher ami...

CANDAL. C'est dans ta lettre!..

ROQUELAURE. Moi!.. j'ai mis dix heures et demie.

CANDAL. Mais tu te trompes... je me souviens bien...

ROQUELAURE. C'est moi qui ai écrit...

CANDAL. Qu'importe ?... sarpejeu !.. je la verrai à dix heures et demie... (*Avec transport.*) Oh! dix heures et demie... charmant, dix heures et demie !..

ROQUELAURE, *à part.* J'aime bien mieux mes neuf heures, grand niais...

CANDAL. Dix heures et demie!..

ROQUELAURE. Mais si elle ne vient pas...

CANDAL. Ah! je ferai quelque malheur... et je suis décidé plus que jamais à imiter le chevalier de Saint-Marcel...

ROQUELAURE. Tout bien examiné, je ne te le conseille plus... ça pourrait mal tourner pour toi...

CANDAL. Que m'importe ?... sacrebleu ! à la dragonne ! à la dragonne !...

ROQUELAURE. Tu t'en repentiras..... c'est moi qui te le dis... moi, Jacques-Antoine de Roquelaure...

CANDAL. Bah! bah! le gant est jeté!...

ROQUELAURE. Prends garde qu'on ne le ramasse.

CANDAL. Dix heures et demie... ah ! qu'il y a de choses dans dix heures et demie!.. Adieu!.. je vais mettre mon habit le plus galant et m'inonder d'essences de roses.

(Il sort en courant.)

SCENE IV.

ROQUELAURE, *seul.*

Il n'y a vraiment nul plaisir à tromper de ces animaux-là... (*Montrant la statue.*) C'est donc là... je vais me trouver près d'elle... la nuit... sans qu'elle puisse me voir... ma main pressera la sienne... son souffle arrivera jusqu'à moi... moi qui l'aime d'un amour si pur... peut-être son cœur va-t-il battre contre le mien... Ah! je serai trop payé de tout ce que j'ai fait pour elle... Dieu ! que ma figure doit être ridicule quand je m'anime ainsi!.. quelle ivresse est la mienne ! se faire aimer d'un pareil ange, veiller sur elle comme sur un enfant... passer ainsi mes jours, mes mois, mes années!... Et j'oublie que je serai à la Bastille dans vingt-quatre heures si je ne trouve pas un homme plus laid que moi!...

SCENE V.

ROQUELAURE, GERMON, *puis* LE CHEVALIER NARCISSE DE VERT-PIGNON.

GERMON. Monsieur le duc!

ROQUELAURE. Ah! c'est toi, Germon!.. que me veux-tu?

GERMON. Ce jeune provincial dont je vous ai parlé tantôt, le chevalier Narcisse de Vert-Pignon, a appris que vous étiez dans le parc, et désire vous être présenté.

ROQUELAURE, *avec impatience.* Parce que j'ai connu son père, il se croit le droit d'être importun... Allons, fais venir ce fâcheux, que je m'en débarrasse au plus vite...

GERMON. Mon Dieu ! il est sur mes talons... le voilà !

(Narcisse s'avance et salue profondément Roquelaure.)

ROQUELAURE, *l'examinant.* Ah ! mon Dieu !... ah ! mon Dieu !.. ah ! mon Dieu !..

NARCISSE. Qu'avez-vous, monsieur le duc? est-ce que vous vous trouvez mal?...

ROQUELAURE. Non...non... non... je me trouve beaucoup mieux... mon cher ami, placez-vous un peu de face... regardez-moi... ma parole d'honneur, je n'ai rien vu de pareil... de profil, s'il vous plaît... c'est encore mieux... de plus fort en plus fort !.. quel nez !.. quels yeux ! quelles oreilles! . Bravo, la nature !

NARCISSE, *à part.* Comme il est surpris!.. mes détails paraissent lui plaire infiniment...

ROQUELAURE, *à part.* Je n'ai jamais rencontré de physique plus extravagant!..

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Jamais magot de fabrique aussi laide
N'était sorti des mains du Créateur,
Auprès de lui je suis un Ganymède,
Et, pour le coup, j'ai trouvé mon sauveur.
Oui, celui-là peut se flatter, je pense,
De surpasser tous les sujets du roi.
Il faut, grand Dieu! toute votre puissance
Pour avoir fait encor pire que moi!

Il a quelque chose de la grue et du pélican...

NARCISSE, *à part*. Comme il me regarde!.. Décidément, ma figure lui revient assez... (*Haut.*) Monsieur le duc, c'est papa qui m'envoie vers vous... il désirerait que vous me poussassiez à la cour, que vous m'habitnassiez aux belles manières, que vous me lançassiez dans les emplois, et que vous me plaçassiez sur un bon pied...

ROQUELAURE. Comment donc!.., Touchez là, mon cher monsieur, vous ne sauriez croire combien je suis aise de vous voir... vous ferez parbleu bien votre chemin avec un extérieur pareil...

NARCISSE. Vous trouvez donc mon extérieur assez remarquable?..

ROQUELAURE. Il est unique dans son genre!.. et je suis sûr qu'à la cour il n'y aura qu'un cri en vous voyant.

NARCISSE. Monsieur le duc, vous avez trop d'indulgence pour mes faibles appas... ça m'étonne d'autant plus que dans mon pays je ne passe pas pour être positivement beau...

ROQUELAURE. Bah! vous êtes jeune... vous avez la beauté du diable...

NARCISSE. On est si méchant en province... Aussi j'ai voulu changer d'air...

ROQUELAURE. Vous ne pouvez qu'y gagner.

NARCISSE. C'était l'avis de papa... Va, mon Narcisse, m'a-t-il dit en m'embarquant dans la patache, va briller dans la capitale. .

ROQUELAURE Mon cher ami, vous ne me quitterez plus... je vous donne un appartement dans mon hôtel... nous voilà inséparables...

NARCISSE. Quel honneur pour moi!..

AIR *de Céline*.

Je serais votre camarade!
Vous m'acceptez pour un de vos amis...
Ainsi, comme Oreste et Pylade,
Pour toujours nous serons unis!

ROQUELAURE.

Mon patron était un bon moine,
Passez-moi la comparaison :
Mon ami je m'appelle Antoine,
Et vous serez mon compagnon.

NARCISSE. Vous me rendez fier! (*Se regardant.*) Mais l'ami d'un duc ne peut pas rester dans ce négligé... La patache a usé mes hardes... et il faut au moins que je fasse remettre des boutons neufs à mon habit...

ROQUELAURE. Vous feriez mieux de mettre un habit neuf à vos boutons... mais je me charge de ce soin... Germon, conduis monsieur le chevalier à mon hôtel, revêts-le de mes habits les plus riches... (*A part.*) Ça fera ressortir sa laideur...

NARCISSE. Ah! monsieur le duc, vous me comblez... je vais l'écrire tout de suite à papa...

ROQUELAURE. Vous reviendrez à dix heures me trouver ici... nous souperons ensemble... Germon, veille sur la tête de monsieur... c'est ce que j'ai de plus précieux au monde...

NARCISSE, *à part*. Qu'il est aimable!... qu'il est affable!...

ROQUELAURE. Prends-en bien soin, Germon. (*A part.*) Dieu! si on allait me le voler!

AIR *de Rabelais*.

Allons, partez, mon cher ami,
Et bientôt revenez ici;
En ces lieux vous allez briller,
Et l'on va soudain s'écrier :
« Honneur, honneur à ce beau chevalier! »

ENSEMBLE.

Allons, partez, mon cher ami, etc.

NARCISSE.

Je pars, adieu, mon noble ami,
Et bientôt je reviens ici...
Grâce à vos soins je veux briller,
Et l'on va soudain s'écrier :
« Honneur, honneur à ce beau chevalier! »

(*Narcisse salue Roquelaure et sort suivi de Germon.*)

SCENE VI.

ROQUELAURE, *seul*.

(La nuit est venue par dégrés.)

Vivat! vivat!.. j'ai trouvé mon homme... je suis plus heureux que Diogène... (*On entend sonner neuf heures.*) Ah! voici l'heure tant désirée!...

SCENE VII.

ROQUELAURE, HÉLÈNE.

(La nuit est tout-à-fait venue.)

ROQUELAURE. Dieu! j'entends le frôlement d'une robe dans le taillis!..

HÉLÈNE, *avançant, à part*.

AIR : *Ave maria*. (Mlle Puget.)

D'espoir et de bonheur,
Ah! je tremble d'avance!
Déjà sa présence
Fait battre mon cœur.

ROQUELAURE, *allant à elle*.

La nuit en vain préside
A notre rendez-vous,
Mais l'amour me guide;
Mon ange, c'est vous.

(*Il lui prend la main.*)

ENSEMBLE.

ROQUELAURE, *à part.*

D'espoir et de bonheur,
Ah! je tremble d'avance!
Sa douce présence
Fait battre mon cœur!

HÉLÈNE, *à part.*

D'espoir et de bonheur,
Ah! je tremble d'avance!
Déjà sa présence
Fait battre mon cœur.

ROQUELAURE. Ne tremblez pas ainsi, madame...

HÉLÈNE. Ma démarche, monsieur, doit vous paraître bien légère... mais j'ai reconnu l'écriture du billet, et j'ai tant d'obligations à celui qui l'a tracé... Aussi ma reconnaissance...

ROQUELAURE. Oh! ne parlons pas de reconnaissance... ce mot est si froid!...

HÉLÈNE Mais pourquoi m'avoir fui si long-temps?... En Espagne, vous évitiez mes regards... et, ce matin, ce n'est que par hasard que je vous ai aperçu...

ROQUELAURE. Vous m'avez vu ce matin? *(A part.)* Serait-ce sur ma charrette?

HÉLÈNE. Vous aviez l'air embarrassé devant moi... vous n'avez pas osé m'adresser la parole; eh bien! cela ne m'a pas déplu...

ROQUELAURE, *à part.* Allons, je m'en doutais... elle croit avoir trouvé son inconnu dans ce traître de Candal... Oh! je vais la détromper au plus vite...

HÉLÈNE. En vous voyant, monsieur, j'ai encore moins compris la raison qui vous forçait à vous cacher... Vous n'êtes pas de ceux qui doivent redouter les regards d'une femme...

ROQUELAURE. Vous êtes trop indulgente... *(A part.)* Pauvre femme! elle me met la tête de Candal sur les épaules.. allons, allons, je ne veux pas qu'elle croie plus long-temps avoir affaire à un tel butor... *(Haut.)* Vous vous trompez peut-être, madame; je ne suis pas...

HÉLÈNE. Plus de vain déguisement, monsieur: vous êtes le chevalier de Candal, capitaine aux dragons de Niveruais... depuis peu de jours seulement vous êtes de retour ici... c'est vous qui m'avez protégée en Espagne... c'est vous qui m'écriviez ces lettres si tendres... c'est vous enfin qui me suivez partout depuis mon arrivée à Versailles...

ROQUELAURE. Mais, madame, je vous assure...

HÉLÈNE. Pourquoi tourmenter si long-temps une pauvre femme?.. vous êtes le chevalier de Candal, l'homme à qui je dois tant... Dès que je vous ai aperçu, mon cœur me l'a dit.

ROQUELAURE, *à part.* Son cœur est un menteur atroce!..

HÉLÈNE. A la lecture de vos lettres, mon imagination s'était créé l'image de celui qui me les adressait... et, vous l'avouerai-je, après vous avoir vu, j'eusse été fâchée que ce ne fût pas vous...

ROQUELAURE, *à part.* Allez donc lui dire que je suis Roquelaure, maintenant... scélérat de Candal!... Ma foi, profitons de sa figure, puisqu'il a profité de mon esprit, elle saura toujours trop tôt la vérité... *(Haut.)* Mais enfin, madame, si, au lieu d'avoir une figure passable, j'étais moins favorisé de la nature, il me faudrait donc renoncer au bonheur de vous plaire?...

HÉLÈNE. Je ne dis pas cela... mais une figure agréable ne gâte rien...

ROQUELAURE, *à part.* C'est pour ça que la mienne gâte tout... j'ai une peur horrible du clair de lune... *(Haut.)* Hélène, que je suis bien auprès de vous!... combien j'ai désiré ce moment!... croyez que, si je n'ai pas sollicité plus tôt ce bonheur, c'est que des raisons importantes m'obligeaient à me cacher... Oui, c'est moi qui, à Madrid, venais chaque soir sous vos fenêtres, c'est moi qui vous admirais à l'église... alors que je vous voyais agenouillée, belle... oh! belle comme une madone... Ah! cent fois j'ai été sur le point de tomber à vos genoux .. comme j'y tombe maintenant... de presser sur ma bouche ces mains charmantes.... comme je le fais maintenant.... Hélène, chère Hélène...

HÉLÈNE, *doucement.* Laissez-moi, monsieur, laissez-moi!..

ROQUELAURE. Ne me repoussez pas... il est si doux d'être aimé!... oh! dites-moi que vous m'aimez?..

HÉLÈNE. Je suis ici, et vous me le demandez!..

ROQUELAURE. Mon ange... mon bel ange!.. *(A part.)* Si elle savait quel vilain scarabée elle a à ses pieds...

HÉLÈNE. Relevez-vous, je vous en supplie...

ROQUELAURE. Un mot, un seul mot encore...

HÉLÈNE. De la prudence, Candal...

ROQUELAURE. *à part.* Candal!!.. toujours Candal!!... que le diable emporte les jolis garçons!

HÉLÈNE. Chut!.. j'entends du bruit!... on vient; séparons-nous...

ROQUELAURE. Déjà! déjà!

HÉLÈNE. Il le faut!.. adieu, mon ami, adieu!..

(*Elle s'éloigne précipitamment.*)

SCENE VIII.

ROQUELAURE, Mlle DE NAVAILLES, DEMOISELLES D'HONNEUR.

Mlle DE NAVAILLES, *bas aux pages.* Je vous dis l'avoir vu de ce côté...

ROQUELAURE, *croyant qu'Hélène est encore près de lui.* Avant de nous séparer, un baiser, un seul baiser...

(*Il saisit dans l'obscurité Mlle de Navailles et l'embrasse.*)

Mlle DE NAVAILLES. Au secours! au voleur! au feu!..

ROQUELAURE. Miséricorde!... c'est la Navailles ou Belzébuth!..

Mlle DE NAVAILLES. C'est Roquelaure! saisissez-le!..

TOUS.

AIR *de Guillaume Tell.*

Vengeance! vengeance! vengeance!
Point d'indulgence,
Allons, allons,
Vengeance! vengeance! vengeance!
Nous le tenons.

(*Pendant le chœur, les pages et les demoiselles d'honneur saisissent Roquelaure et l'attachent à un arbre, les bras derrière le dos.*)

ROQUELAURE. Un instant, mesdames... c'est donc un guet-apens féminin?..

Mlle DE NAVAILLES. Il est pris! il est pris!...

TOUTES. Il est pris! il est pris!..

Mlle DE NAVAILLES. Nous allons nous venger enfin...

TOUTES. Oui! oui!..

ROQUELAURE. Vous avez raison... je mérite les plus grands châtimens pour vous avoir embrassée.

Mlle DE NAVAILLES. Il raille encore!..

ROQUELAURE. Je me trompe... je mérite les plus grands honneurs pour un tel acte de courage... j'ai déjà la croix de saint Louis... je vais demander le cordon bleu.

Mlle DE NAVAILLES. Je n'y tiens plus!..

ROQUELAURE. Mais assez de plaisanterie comme cela, mesdemoiselles... déliez-moi bien vite...

Mlle DE NAVAILLES. Te délier, vilain satyre!... Mesdemoiselles, courons cueillir des orties, des chardons... et fustigeons son horrible figure!...

TOUTES. Oui, oui!...

REPRISE DU CHOEUR.

Vengeance! vengeance! vengeance!
Point d'indulgence,
Allons, allons,
Vengeance! vengeance! vengeance!
Nous le tenons.

(*Mlle de Navailles et les demoiselles d'honneur sortent.*)

SCENE IX.

ROQUELAURE, *seul, attaché.*

Qu'est-ce que tout cela veut dire?.. des orties, des chardons!.. Ah! je comprends leur plaisanterie, elle sera piquante... trop piquante!.. (*Cherchant à se détacher.*) Pas moyen!.. le renard est pris par les poules... Les scélérates! elles sont capables de me laisser là toute la nuit..... Et Candal... ce misérable Candal, qui n'a pas trouvé Mme de Solanges au rendez-vous... il va la déshonorer, en mettant à exécution l'infernal projet dont il m'a parlé... Je ne serai pas là pour la défendre!. Personne... personne ne viendra donc me délivrer!...

SCENE X.

ROQUELAURE, NARCISSE, *magnifiquement vêtu.*

NARCISSE, *arrivant à tâtons.* Monsieur le duc!.. monsieur le duc!.. où êtes-vous donc?.. me voici fidèle au rendez-vous...

ROQUELAURE, *à part.* Mon provincial!.. (*Haut.*) Ah! mon ami, c'est la Providence qui vous envoie... Vous êtes l'arc-en-ciel après l'orage... par ici! par ici!..

NARCISSE, *allant vers lui.* Que faites-vous donc là, monsieur le duc?.. Est-ce que vous ne craignez pas le serein?..

ROQUELAURE. Non... je le vois s'approcher de moi sans craintes...

NARCISSE. Mais, autant que je puis le distinguer dans l'obscurité, vous êtes attaché...

ROQUELAURE, *gaîment.* Chut!.. parlez bas!.. les petites chattes vont revenir...

NARCISSE. Il y a des chattes... je ne comprends pas...

ROQUELAURE. Nous jouons aux petits jeux innocens avec les demoiselles d'honneur...

NARCISSE. Oh! monsieur le duc, j'en suis, j'en suis..... j'idolâtre les jeux innocens...

ROQUELAURE. Vous ne voyez pas que je suis en pénitence... je dois des gages... Elles vont toutes revenir ici, et je suis condamné à les embrasser l'une après l'autre...

NARCISSE. Délicieuse condamnation !... je voudrais bien être à votre place...

ROQUELAURE. Eh bien ! vous êtes un bon enfant, et je veux faire quelque chose pour vous...

NARCISSE. Quoi donc?

ROQUELAURE. Déliez-moi bien vite et prenez ma place...

NARCISSE. Il se pourrait !... merci, merci, monsieur le duc !...

(Il délie Roquelaure.)

AIR : *Je le tiens.* (Fille de Dominique.)

Quel bonheur ! (*bis.*)
Ah ! je sens battre mon cœur !
Quel bonheur ! (*bis.*)
Vraiment je suis plein d'ardeur !

ROQUELAURE, *l'attachant à l'arbre.*

Bientôt ces minois si doux
Vont paraître devant vous.

NARCISSE, *avec transport.*

Ah ! qu'il en vienne deux cents,
Trois cents!
Quatre cents!
Cinq cent soixante-dix-sept !

ENSEMBLE.

Quel bonheur ! (*bis.*)
Ah ! je sens battre mon cœur !
Quel bonheur ! (*bis.*)
Vraiment je suis plein d'ardeur.

ROQUELAURE, *à part.*

Quel bonheur ! (*bis.*)
Je m'en tire avec honneur !
Quel bonheur ! (*bis.*)
Maintenant je suis sans peur.

ROQUELAURE. Je les entends... soyez aimable, et montrez-vous chevalier français... (*A part.*) Si l'on pouvait me l'éborgner..... il n'en ferait que mieux mon affaire...

(Il disparaît à droite.)

SCENE XI.

NARCISSE, *attaché*, *puis* Mlle DE NAVAILLES, DEMOISELLES D'HONNEUR, *armées d'orties, de chardons et de baguettes.*

NARCISSE. Je nage dans la volupté...

Mlle DE NAVAILLES. Attention au commandement... Entourez-le... Portez armes !...

NARCISSE, *à part, avec joie.* Est-ce qu'elles vont me fusiller?.. Oh ! le joli jeu !...

Mlle DE NAVAILLES. En joue... feu !..

TOUTES, *frappant les joues de Narcisse avec les orties et les chardons.*

AIR : *Pan, pan.*

Pan, pan, point de clémence !
Pan, pan, frappons d'accord !
Pan, pan, qu'on recommence!
Pan, pan, frappons plus fort!

NARCISSE, *criant.*

Que faites-vous, tendres objets?
Pourquoi vous montrer si cruelles?
Arrêtez donc, mesdemoiselles !
Vous allez flétrir mes attraits.

TOUTES, *frappant d'accord.*

Pan, pan, point de clémence !
Pan, pan, frappons d'accord !
Pan, pan, qu'on recommence !
Pan, pan, frappons plus fort!

NARCISSE, *criant.* A la garde! à la garde !...

SCENE XII.

LES MÊMES, ROQUELAURE, *un flambeau à la main.*

ROQUELAURE, *entrant.* Eh bien ! eh bien ! que veut dire ce tapage?..

TOUTES. Roquelaure ! !..

Mlle DE NAVAILLES. Quel est donc l'autre?

Mlle DE CAYLUS. C'est le diable !..

TOUTES, *se sauvant en désordre et jetant un grand cri.* Ah !

ROQUELAURE. Détachons-le... Et vite chez Mme de Solanges !

ACTE III.

Le théâtre représente un élégant boudoir; portes latérales, au dernier plan; à gauche, une autre petite porte. Au fond, une large fenêtre avec rideaux, donnant sur un balcon. Une toilette sur laquelle sont des flambeaux allumés.

SCENE PREMIERE.

HÉLENE, *seule, assise, achevant de lire des lettres.*

Que ces lettres sont aimables.!.. je ne me lasse pas de les relire... C'est un homme charmant que ce chevalier de Candal!.. que de grâce et d'esprit dans sa conversation... quelle délicatesse de sentimens!.. Ah! moi qui avais juré de rester veuve... serai-je fidèle à mon serment?.. Mais pourquoi donc s'est-il dérobé si longtemps à mes regards?.. Je me rappelle à peine ses traits, que je n'ai entrevus qu'un moment par hasard, ce matin... Mon Dieu! que ce jeune homme est singulier!.. il se cache quand on voudrait le voir... Tant d'autres se montrent quand on ne voudrait pas les regarder!..

AIR : *Un Matelot.*

Ah! je commence enfin à le connaître
Ce sylphe adroit qui fait battre mon cœur;
Mais à mes yeux il ne fait que paraître,
Puis il s'enfuit comme un songe trompeur.
Je souffre, hélas! mon humeur devient sombre
En le voyant prendre tous ces détours...
Si quelque temps on peut aimer une ombre,
On ne saurait s'en contenter toujours.

Décidément, il faut que je consulte ma tante... elle a de l'expérience, et je veux me laisser guider par elle... Peut-être déjà ai-je fait une démarche imprudente en allant à ce rendez-vous?.. mais comment refuser, après tout ce qu'il a fait pour moi?...

SCENE II.

HÉLÈNE, LOUISE.

LOUISE, *entrant.* Le carrosse de madame est prêt...

HÉLÈNE. C'est bien... N'oubliez pas mes recommandations... ne recevez personne ici pendant mon absence..

LOUISE. Ah! madame, il n'y a pas de danger. Je suis trop peureuse... surtout depuis quelque temps... On raconte dans Versailles tant d'histoires sur monsieur Mandrin et compagnie... Aussi je vais fermer toutes les portes à double tour...

HÉLÈNE Je ne tarderai pas à revenir... préparez ma toilette de nuit.

(Elle sort.)

SCENE III.

LOUISE, *seule, arrangeant la toilette.*

Ne recevoir personne ici!.. fermer les portes à double tour!.. Dieu! si madame savait ce que j'ai fait... c'est bien mal... accepter dix louis de ce jeune homme, et lui remettre la clef du petit escalier... mais c'est qu'il me l'a presque enlevée de force... Il est vrai que j'avais accepté les dix louis de bonne volonté... Heureusement, il m'a bien juré qu'il ne voulait causer qu'un instant avec ma maîtresse, que c'était un grand service qu'il avait à lui rendre... c'est égal... je suis fâchée d'avoir cédé, maintenant... et si c'était à recommencer... (*Prenant une bourse et la faisant sonner.*) C'est gentil, des pièces d'or! (*Regardant autour d'elle avec frayeur.*) Oh! qu'est-ce que je dis, imprudente!.. si l'on entendait... ça pourrait tenter les voleurs... quand je pense à ça, j'ai des frissons!.. qu'il est cruel d'être seule! C'est qu'on n'entend plus qu'un cri à Versailles.

AIR *de Pilati.*

Au voleur! au voleur! au voleur
Dans ce monde
On vole à la ronde:
Au voleur! au voleur! au voleur!
A chaque instans je meurs de peur.

Il est des femmes qu'on admire,
Dont chacun vante les attraits!
En vérité, ça me fait rire,
Car, moi, je connais leurs secrets...
L'amant, séduit par leur tournure,
Leur teint, et si rose et si frais,
Leur ravissante chevelure,
Crie, en les voyant de plus près:
Au voleur! etc.

Aujourd'hui le monde fourmille
De gens qui n'ont ni foi ni loi;
Aussi chaque fille gentille
Doit, vraiment, prendre garde à soi.
Si près d'elle un voleur se glisse,
Il peut lui dérober, hélas!
Bien des choses que la police,
En cherchant, ne retrouve pas.

Au voleur! etc

(*S'asseyant dans un fauteuil.*) Voyons, en attendant madame, essayons de dormir un peu, ça fera passer ma frayeur... Ah! comme on est bien là-dedans !.. quand je serai riche, je n'aurai que des fauteuils, et je dormirai toute la journée...

(L'orchestre joue en sourdine l'air de la romance d'*Oh ! ron.* Elle s'endort. On voit Roquelaure paraître sur le balcon au fond ; il pousse la fenêtre et entre doucement dans la chambre.)

SCENE IV.

LOUISE, *endormie*, ROQUELAURE, *puis* NARCISSE.

ROQUELAURE. Me voilà dans la place... maintenant à nous deux, monsieur de Candal...

NARCISSE, *en dehors.* Monsieur le duc, monsieur le duc, tenez bien l'échelle...

ROQUELAURE. Arrivez donc, beau Narcisse !..

NARCISSE, *s'avançant.* Ah ! je n'en puis plus... (*Se tenant la joue.* Ça me cuit, ça me cuit, ça me cuit !..

ROQUELAURE, *apercevant Louise endormie.* Chut !.. plus bas... Il y a quelqu'un ici...

NARCISSE. Ça ressemble à une jeune vierge...

ROQUELAURE. Il ne faut jamais parler de ce qu'on ne sait pas...

NARCISSE. Ah ça ! monsieur le duc, que voulez-vous faire de moi ?.. Après les excès que l'on s'est permis sur ma physionomie, je voulais reprendre la patache pour retourner chez papa...

ROQUELAURE. Y pensez-vous, chevalier?. mais la cour vous réclame, mon cher ami... vous avez promis de ne pas me quitter, vous ne me quitterez pas... Et, pour plus de sûreté, je vous emmènerai partout avec moi... (*A part.*) J'ai dans l'idée que cet imbécille-là pourra m'être utile.

NARCISSE. C'est trop d'honneur... (*Se tâtant la joue*) Ça me cuit, ça me cuit, ça me cuit..

LOUISE, *endormie, rêvant.* Mandrin !.. des voleurs... au secours...

NARCISSE. Monsieur le duc, elle rêve voleurs... c'est signe de pluie...

LOUISE, *se réveillant et jetant les yeux sur Roquelaure.* Ah !.. (*Elle se retourne avec frayeur et aperçoit Narcisse de l'autre côté.*) Ah !.. je vous en supplie... messieurs Mandrin et compagnie, ne me faites pas de mal...

ROQUELAURE. Allons, folle, rassure-toi... nous sommes de très-honnêtes gens, et nous n'avons pas l'intention de te voler...

LOUISE, *tremblant.* Comment !.. bien vrai ?.. (*Le regardant à la dérobée.*) Dieu !.. quelle figure !..

NARCISSE. Certainement, belle demoiselle, nous sommes incapables...

LOUISE, *de même à part.* Et celle-là !.. (*Haut.*) Mais enfin, messieurs, que venez-vous faire ici ?.. La croisée est ouverte !.. Il me semble qu'on ne monte pas par les fenêtres avec de bonnes intentions...

ROQUELAURE. Non, mais avec une échelle de cordes... Je te répète que nous ne sommes pas des voleurs...

NARCISSE, *d'un air agréable.* A moins que ce ne soit des voleurs de cœurs... (*A part.*) Oh ! ça me cuit, ça me cuit, ça me cuit !..

ROQUELAURE. Et la preuve, c'est qu'au lieu de te prendre quelque chose, voilà vingt-cinq louis que je te donne...

(Il lui donne une bourse.)

LOUISE, *avec joie.* Vingt-cinq louis !..

ROQUELAURE. Ça t'en fera trente-cinq, avec les dix que t'a remis tout-à-l'heure le chevalier de Candal...

LOUISE. Comment, monsieur, vous savez ?..

ROQUELAURE. Que tu lui as livré la clef du petit escalier, et que, dans une heure, il doit s'introduire chez ta maîtresse...

LOUISE. Ah ! mon Dieu, monsieur, vous êtes donc sorcier !..

ROQUELAURE. Sois sans crainte...

LOUISE. Mais qui êtes-vous donc ?

ROQUELAURE. Je suis le lieutenant de police...

NARCISSE, *étonné.* Ah ! bah !..

ROQUELAURE, *montrant Narcisse.* Et voilà mon secrétaire-général...

NARCISSE, *de même* Ah ! bah !..

ROQUELAURE. On trame un complot contre ta maîtresse... Je viens ici pour le déjouer... tu vas nous cacher quelque part...

LOUISE. Mais je ne sais pas si je dois...

ROQUELAURE. D'un mot je puis te perdre, pour avoir reçu de l'or du chevalier de Candal... Songe à te taire et à m'obéir en tout... ton pardon n'est qu'à ce prix... Vite, un endroit pour nous cacher...

LOUISE, *désignant la porte à droite.* Eh bien ! là, dans ce cabinet...

ROQUELAURE. Y vient-on quelquefois ?..

LOUISE. Oh ! rarement... C'est une chambre préparée pour une vieille gouvernante que madame attend d'Espagne, et qui a déjà envoyé d'avance ses effets...

ROQUELAURE. C'est bien... (*On entend sonner au-dehors.*) Qui vient ici ?..

LOUISE. C'est peut-être madame qui rentre... je vais voir...

ROQUELAURE. Silence et discrétion, ou dans une heure au For-l'Evêque. Adieu petite... Elle est gentille.

LOUISE. Votre servante..... monsieur Mandrin et compagnie... Non, monsieur Grand-Nez et compagnie...

(Louise sort.)

SCENE V.

ROQUELAURE, NARCISSE.

ROQUELAURE. Allons, allons, ça va bien.. me voilà prêt à la défendre... Est-ce heureux que j'aie encore rencontré tout-à-l'heure ce rustre de Candal, qui m'a fait part de tous ses projets!... Il était là, au cabaret, entouré de ses dignes acolytes, presque gris, buvant au déshonneur futur d'une pauvre femme... Ah! nous voulons imiter le chevalier de Saint-Marcel!.. Morbleu! j'y mettrai bon ordre...

NARCISSE. Monsieur le duc, pardon d'interrompre votre soliloque... Où suis-je?.. et que suis-je?.. Je ne suis plus dans mon assiette ordinaire.. je ne nage plus dans mon élément...

ROQUELAURE. Mon cher élève, laissez-vous conduire... Vous êtes ici chez une jeune et jolie dame...

NARCISSE. Est-ce une de celles qui m'ont caressé si cruellement?..

ROQUELAURE. Vous pensez encore à cette bagatelle-là?..

NARCISSE. Je crois bien! elles tapaient... elles tapaient!.. la vieille surtout...

ROQUELAURE. Mlle de Navailles...

NARCISSE. Une Navailles... Diable!... c'est un grand nom... Je suis extrêmement honoré... C'est elle qui m'a le plus détérioré...

ROQUELAURE. Eh bien, vengez-vous...

NARCISSE. Comment?..

ROQUELAURE. En l'épousant... C'est le meilleur tour que vous puissiez lui jouer...

NARCISSE. Une Navailles!.. monsieur le duc plaisante...

ROQUELAURE. Du tout!.. et, si vous voulez, je me charge d'arranger ce mariage...

NARCISSE. Ce serait un parti superbe!.. ça me flatterait horriblement... Elle a encore de fort beaux restes, cette Navailles... et sans doute une fortune... mais, si elle me refuse...

ROQUELAURE. Ne perdez pas courage: entre le oui et le non d'une femme il n'y a que la pointe d'une aiguille...

NARCISSE. Oh! ça me cuit... ça me cuit..

Mlle DE NAVAILLES, *en dehors*. Comment? ma nièce n'est pas ici à une pareille heure?

ROQUELAURE. Ah! mon Dieu! c'est la voix de la Navailles...

NARCISSE. Ma future épouse!..

ROQUELAURE. Vite, vite, dans le cabinet!.. Je vais y trouver les habits de la duègne qu'on attend d'Espagne... A moi, Pourceaugnac!.. à moi, Molière!

(Il pousse Narcisse dans le cabinet et entre après lui.)

SCENE VI.

Mlle DE NAVAILLES, LOUISE.

LOUISE. Oui, mademoiselle, ma maîtresse est chez vous... Vous vous serez croisées en route.

Mlle DE NAVAILLES. Eh bien! je l'attendrai ici.

LOUISE, *inquiète*. C'est qu'elle reviendra peut-etre bien tard...

Mlle DE NAVAILLES. Peu m'importe... je couche ici.

LOUISE, *très-étonnée*. Vous couchez ici?

Mlle DE NAVAILLES. J'ai peur toute seule... et la compagnie de ma nièce me rassurera.

LOUISE. Contre les voleurs?

Mlle DE NAVAILLES. Ce n'est pas cela que je crains.

LOUISE. Ah! bien! vous ne me ressemblez guère!.. moi, qui reste seule ici... je tremble toujours... et tant que je n'aurai pas quelqu'un auprès de moi, la moindre des choses... un mari...

AIR : *Et voilà comme tout s'arrange.*

On dit que ces hardis voleurs
Portent l'effroi dans les familles,
Que rien n'arrête leurs fureurs!
Et qu'ils volent les jeunes filles;
Si j'ai quelque bien, Dieu merci,
Mon époux saura le défendre...
Tout ce que j'ai sera pour lui,
Et si Mandrin venait ici,
Il n'aurait plus rien à me prendre. (*bis.*)

Mlle DE NAVAILLES. C'est un genre de rencontres beaucoup plus dangereux que je redoute... Mon hôtel est situé dans la rue la plus déserte de Versailles, et les seigneurs de la cour sont devenus si audacieux, si entreprenans!..

LOUISE. Tiens! voilà ce qui vous effraie?

Mlle DE NAVAILLES. Les jeunes surtout!..

LOUISE. Mais plus ils sont jeunes, moins ils sont effrayans.

Mlle DE NAVAILLES. Je voudrais bien te voir aux prises avec eux!..

LOUISE, *avec malice*. Ma foi... j'aimerais encore mieux ça qu'un voleur.

Mlle DE NAVAILLES. C'est possible; mais moi, je n'ai pas envie de compromettre ma vertu...

LOUISE, *à part*. Elle est mûre sa vertu!

Mlle DE NAVAILLES. Vous allez me dresser un lit dans ce cabinet... (*elle désigne la porte à droite*) je serai tout près de ma nièce et à portée de l'appeler à mon secours .. Prenez ce flambeau et marchez devant moi!..

LOUISE, *à part*. Mon Dieu! que va-t-il arriver?

(Elle ouvre la porte du cabinet, au même instant Roquelaure et Narcisse en sortent déguisés en vieilles femmes.)

SCENE VII.

LES MÊMES, ROQUELAURE *et* **NARCISSE**, *en femmes*.

(Ils portent chacun, sur la tête, une mantille espagnole qui leur cache à moitié la figure.)

LOUISE, *les apercevant*. Ah!

ROQUELAURE, *bas*. N'aie pas peur... c'est encore nous.

Mlle DE NAVAILLES. Qu'est-ce donc? (*Elle se retourne.*) Ah! grand Dieu! d'où sortent ces deux horribles figures?

ROQUELAURE, *s'approchant de Mlle de Navailles, et imitant la voix d'une vieille femme*. Madame, souffrez que je vous tire ma révérence... (*Il fait une grande révérence. A Narcisse.*) Saluez donc, Rosine... cette petite est d'une impolitesse...

NARCISSE. Madame, j'ai bien l'honneur... (*Il va pour ôter son chapeau. A part.*) Oh! j'oubliais mon sexe.

(Il fait également la révérence.)

Mlle DE NAVAILLES. Louise! quelles sont ces femmes?

ROQUELAURE. Je suis la signora Mariquita los Dolorès y Cavalcanti Buspomarqui Cordeli Marcovilliorès, native de la Manche, en Espagne.

NARCISSE. La patrie de Don Quichotte.

ROQUELAURE. Et duègne de profession chez Mme de Solanges.

Mlle DE NAVAILLES. Ah! vous êtes au service de ma nièce?

ROQUELAURE. Ainsi que la senora Rosina... que voici... (*Il montre Narcisse.*) Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est ma sœur... nous avons un certain air de famille...

Mlle DE NAVAILLES. En effet... vous vous ressemblez...

ROQUELAURE. D'une manière effrayante.

Mlle DE NAVAILLES, *à part*. Où ma nièce a-t-elle été choisir de pareils monstres?

ROQUELAURE.

AIR : [illegible]

A notre maîtresse, à présent,
Qu'on ose encor conter fleurettes!
Pour effaroucher un galant
Je crois que nous sommes bien faites!
Nous ressemblons à ces magots
Qu'aux arbres on place en chemises,
Afin d'empecher les pierrots
De venir manger les cerises.

Mlle DE NAVAILLES. C'est singulier... Mme de Solanges ne m'avait jamais parlé de vous.

ROQUELAURE. Ça ne m'étonne pas, nous ne sommes arrivées que d'aujourd'hui... et je crois qu'il était temps... car on m'a dit que M. de Roquelaure était de retour à Versailles...

Mlle DE NAVAILLES. Comment! est-ce que vous le connaissez?

ROQUELAURE. Si je le connais? ah! le scélérat! l'infâme! m'a-t-il tourmentée pendant son séjour à Madrid!

Mlle DE NAVAILLES. C'est un homme abominable que ce Roquelaure... figurez-vous, ma chère, qu'il a poussé l'audace jusqu'à me faire la cour!

ROQUELAURE. Je le crois bien! il la ferait au diable!..

Mlle DE NAVAILLES. Dans son dépit d'avoir été repoussé par ma vertu, il a osé dire que j'avais eu vingt amans... fi!... l'horreur!..

ROQUELAURE. Il ne faut jamais croire que la moitié de ce qu'on dit...

Mlle DE NAVAILLES. Mais patience... il ira bientôt expier tous ses méfaits à la Bastille.

ROQUELAURE. Vous croyez?

Mlle DE NAVAILLES. J'en suis sûre... le roi l'a juré... D'abord, moi, je ne serai tranquille que lorsqu'il sera sous les verroux... ainsi que tous les vauriens de son espèce... et, pour plus de sûreté, je viens passer cette nuit-ci chez ma nièce ..

ROQUELAURE, *à part*. Prends garde de le perdre!.. (*Haut, montrant Louise.*) Mais cette petite ne vous a donc pas dit...?

Mlle DE NAVAILLES. Quoi?

ROQUELAURE. Que Mme la baronne de Solanges était allée coucher à votre hôtel.

Mlle DE NAVAILLES. Allons donc!... et pourquoi cela?

ROQUELAURE. Pour le même motif que

vous... la crainte que lui inspire ce mauvais garnement de Roquelaure.

Mlle DE NAVAILLES. Quel fâcheux contre-temps! et moi qui ai renvoyé mon carrosse! comment retourner chez moi maintenant?

ROQUELAURE. Rien de plus simple... en prenant une voiture de place...

Mlle DE NAVAILLES. Y pensez-vous? seule... à cette heure?

ROQUELAURE. Rosine vous accompagnera.

NARCISSE, *à part.* Oh! l'idée est voluptueuse!

ROQUELAURE. C'est une jeune personne à cheval sur les principes... et je vous réponds d'elle... comme de moi.

NARCISSE. Certainement, mademoiselle, ma probité... ma moralité... ma rigidité...

Mlle DE NAVAILLES, *à part.* Au fait, cette fille a l'air fort honnête... et puis, elle possède la confiance de Mme de Solanges... (*Haut.*) Allons, j'accepte; Louise, ma mante.

ROQUELAURE, *bas à Narcisse.* Vous voilà lancé! profitez-en.

NARCISSE, *de même.* Que faut-il faire?

ROQUELAURE. La promener dans Versailles le plus long-temps que vous pourrez...

NARCISSE, *à part.* Heureux Narcisse! tu peux te vanter d'etre un scélérat consommé!

Mlle DE NAVAILLES, *qui vient d'arranger sa mante.* Me voilà prête... partons, Rosine.

ROQUELAURE. Mademoiselle, je vous souhaite un bon voyage.

AIR *de la Demoiselle au bal.*

Sans tarder un instant,
Allez tranquillement
Retrouver votre nièce...
Ma sœur vous conduira,
Elle vous servira
Comme on sert sa maîtresse.

(*Bas à Narcisse.*)

C'est le moment.
Prenez garde à présent
De manquer de courage.

NARCISSE, *de même.*

Ne craignez rien;
Je sens que je devien
Effronté comme un page!

ENSEMBLE.

ROQUELAURE.

Sans tarder un instant, etc.

NARCISSE.

Sans tarder un instant,
Venez tranquillement
Retrouver votre nièce...
Ma main vous conduira.
Mon cœur vous servira
Comme on sert sa maîtresse.

Mlle DE NAVAILLES.

Oui, je pars à l'instant,
Il me tarde vraiment
D'etre auprès de ma nièce;
Elle me conduira,
Elle me servira
Comme on sert sa maîtresse.

(*Mlle de Navailles sort avec Narcisse et Louise qui les éclaire; Roquelaure les reconduit jusqu'à la porte.*)

SCENE VIII.

ROQUELAURE, *seul, ôtant ses vêtemens de femme, et les rejetant dans le cabinet à droite.*

La petite pièce est jouée... à la grande à présent!.. Candal, j'étais ton ami, tant qu'il ne s'agissait que de folles plaisanteries sans conséquences... mais ici il y va de la réputation d'une honnête femme... du bonheur de celle que j'aime... Chère Hélène, tu me devras donc encore une fois l'honneur!.. Une des plus grandes joies de mon ame est de la savoir menacée de quelque péril, afin de me présenter et de lui dire : Je suis là!.. Parfois, je me surprends à la souhaiter pauvre, dédaignée, sans protection, sans naissance, afin de tout lui donner, afin qu'elle tienne tout de moi... (*Riant.*) Eh! eh! eh! si l'on m'entendait, on croirait que je suis fou... A Versailles, quand les flatteurs du grand roi me voient pensif à l'écart, ils se disent : Chut!... laissez-le... il rêve à quelque bon mot... à quelque nouvelle folie... Ils ne savent pas que j'aime, que je souffre comme eux, qu'il y a deux hommes en moi, et que, sous cette enveloppe ridicule, palpite un cœur cent fois plus noble que le leur... Socrate a raison... (*montrant sa figure*) la beauté n'est pas là... (*montrant son cœur*) elle est là!.

AIR *Alerte!*

Infâmes!
Sans ames!
Qui de l'honneur fuyez la loi,
Vous êtes (*bis*) plus laids que moi!

Courtisans à la face blême,
Du monarque flatteurs quand même,
Caméléons que l'on peut voir,
A la cour, du matin au soir,
Changer du blanc au noir...

Infâmes!
Sans ames!
Qui de l'honneur fuyez la loi,
Vous êtes (*bis*) plus laids que moi!

Voyez ce donneur d'eau bénite,
Ce tartufe, cet hypocrite,
Que Molière arrache à l'autel,

Et stigmatise sans appel
De son vers immortel...
Infâmes!
Sans ames!
Qui de l'honneur fuyez la loi,
Vous êtes (*bis*) plus laids que moi!

Oui, malgé vos belles figures,
Libertins, remplis d'impostures
Vous qui, trompant un jeune cœur,
Jouez, sans honte et sans pudeur,
Avec le déshonneur...
Infâmes!
Sans ames,
Qui de l'honneur fuyez la loi,
Vous êtes (*bis*) plus laid que moi.

Mais je l'entends; c'est elle!.. c'est mon Hélène!.. Candal ne doit pas tarder à venir... à mon poste! sur ce balcon... il fait nuit... personne ne me verra du dehors...

(Il entre sur le balcon au fond et referme sur lui la fenêtre et les volets.)

SCENE IX.

HÉLÈNE, LOUISE.

HÉLÈNE. Comment, Louise! ma tante est venue chez moi pendant mon absence!

LOUISE. Oui, madame; elle vient de s'en aller.

HÉLÈNE. Et pourquoi ne lui avez-vous pas dit de m'attendre?

LOUISE, *avec embarras*. Madame, c'est que... c'est à cause de... c'est parce que... Faut-il aider madame à se déshabiller?

HÉLÈNE. Je n'ai pas besoin de vous... laissez-moi...

(Elle s'assied devant la toilette.)

LOUISE, *regardant dans le cabinet, à part*. Tiens... il n'est plus là... où est-il donc passé?

HÉLÈNE. Eh bien! mademoiselle?

LOUISE. Je m'en vas, madame, je m'en vas... (*A part*.) Décidément, cet homme-là, c'est un vampire et compagnie...

(Elle sort.)

SCENE X.

HÉLÈNE, *seule*.

Quelle contrariété!.. lorsque j'avais tant besoin de voir ma tante pour lui ouvrir mon cœur, lui demander des conseils... des conseils!.. il n'est plus temps!.. et, quoique M. de Candal soit sans fortune, et que sa naissance ne réponde pas à la mienne, mon cœur est à lui... sa voix résonne toujours à mon oreille, et, quand la nuit arrive, il me semble que je suis encore en Espagne, et que je l'entends chanter sous mon balcon ces douces romances castillanes que j'aime tant à redire.

AIR *de Blangini*.

Dans la brûlante Espagne
Je n'ai pas vu le jour,
Mais l'espoir accompagne
Mes doux rêves d'amour.
Je suis Français, ma belle,
Mais mon cœur est constant,
Je te serai fidèle,
Fidèle comme un Castillan.
Tra, la, la...

Tu n'est pas Espagnole,
Mais...

(*Elle s'arrête*.)

Je ne me rappelle pas ce couplet... que cela est contrariant!

ROQUELAURE, *en dehors, sur le balcon et sans être vu*.)

Tu n'es pas Espagnole,
Mais de leurs attraits séduisans
La brillante auréole
Pare tes jeunes ans.

HÉLÈNE, *avec transport*. Dieu! c'est lui! il est là, sous mon balcon.

ROQUELAURE, *achevant l'air*.

Je suis Français, ma belle,
Mais mon cœur est constant,
Je te serai fidèle,
Fidèle comme un Castillan.
Tra, la, la.

HÉLÈNE, *courant au balcon*. Vite à cette fenêtre... c'est singulier, je ne puis l'ouvrir... il semble qu'on la retienne en dehors.

(A ce moment, une petite porte de côté s'ouvre, Candal paraît.)

SCENE XI.

HÉLÈNE, CANDAL, *à moitié gris*.

CANDAL, *a part*. La voilà .. soyons aimable.. et si elle fait la mijaurée... à la dragonne, comme le chevalier de Saint-Marcel... Le champagne m'a donné de l'aplomb.

HÉLÈNE, *se retournant avec effroi*. Ah! mon Dieu! qui est-là?.. (*le reconnaissant*.) Vous, monsieur de Candal... ici! à cette heure, et par cette porte!...

CANDAL. Ma foi, belle dame, puisque vous ne vous trouvez pas aux rendez-vous qu'on vous donne, il faut bien qu'on vienne vous chercher chez vous.

HÉLÈNE, *l'examinant*. Quel ton!.. quel langage!.. ce sont ses traits, mais ce n'est pas sa voix!

CANDAL. Moi, j'y étais à la statue de Henri IV, à dix heures et demie, heure militaire.

HÉLÈNE, *dans le plus grand trouble.* Mais je suis trompée!.. quel affreux mystère!.. ah! ma tête s'égare... Monsieur, monsieur, que venez-vous faire ici?

CANDAL. La question est jolie!.. sarpejeu! je vous l'ai déjà dit, ma tourterelle, je viens roucouler auprès de vous.

(Il s'avance vers elle.)

HÉLÈNE. N'approchez pas, ou j'appelle mes gens.

(Elle repousse Candal, qui va tomber sur un fauteuil.)

CANDAL. Je vous remercie de m'avoir offert un siége... quant à vos gens, ils sont logés à l'autre bout de l'hôtel, et j'ai eu soin, en passant, de couper tous les cordons de sonnettes... vous aurez beau faire; vous voilà prise.

HÉLÈNE. Mais c'est une trahison! c'est un guet-apens!

CANDAL. Allons, allons, calmez-vous... et causons gentiment, comme une paire d'amis.

HÉLÈNE. Monsieur de Candal... s'il vous reste encore quelque sentiment d'honneur...

CANDAL. Sarpejeu! la belle, je vais vous le prouver. D'abord, j'avais l'intention de vous faire la cour pendant un grand mois, comme un amant timide... mais j'ai réfléchi, et j'aime mieux commencer par le mariage... c'est plus moral!

HÉLÈNE, *avec dignité.* C'en est assez, monsieur... Quand vous etes entré, j'ai cru reconnaître en vous un ami... je me suis trompée... sortez!.. je ne vous connais pas!

CANDAL. Comment! vous ne me connaissez pas?.. voilà trois jours que je vous suis dans Versailles.

HÉLÈNE. Sortez, vous dis-je... si l'on vous découvrait ici, que penserait-on de moi?

CANDAL. Sarpejeu! on penserait que vous n'avez pas mal choisi votre homme! brave en amour, brave à la guerre, comme dit la chanson... voyons, voulez-vous que nous dressions tout de suite le contrat?

HÉLÈNE. Monsieur, monsieur, ayez pitié de moi.

CANDAL. Sarpejeu! c'est un parti pris... devenez ma femme, ou je vous perds de réputation.

HÉLÈNE. Ah! monsieur de Candal, vous n'êtes pas capable...

CANDAL. Je suis capable de tout pour faire une conquête comme la vôtre.

HÉLÈNE. Mais c'est horrible ce que vous dites là... heureusement ma réputation est à l'abri de vos atteintes... on ne vous croira pas.

CANDAL. Et si l'on me voit, il faudra bien qu'on me croie.

HÉLÈNE. Que voulez-vous dire?

CANDAL. Que, dans le moment où je vous parle, tous les officiers de mon régiment sont rassemblés sous votre balcon... je n'ai qu'à paraître à leurs yeux, ils ne manqueront pas de publier que j'ai passé la nuit chez vous, et moi, je ne dirai pas non.

VOIX, *en dehors.* Candal! Candal!

CANDAL. Tenez, tenez, les entendez-vous?

(Rires à l'extérieur.)

HÉLÈNE. Grand Dieu! vous ne commettrez pas une telle infamie.

CANDAL. Eh bien! signez-moi là tout de suite une bonne petite promesse de mariage.

HÉLÈNE. Jamais!

CANDAL. Alors, suivez-moi.

(Il l'entraîne.)

VOIX, *au dehors.* Candal! Candal!

HÉLÈNE, *se défendant.* Grand Dieu! qui viendra me secourir?

SCENE XII.

LES MÊMES, ROQUELAURE.

ROQUELAURE, *s'élançant du balcon, un masque noir sur la figure, et l'épée à la main.* Moi!

CANDAL, *reculant avec surprise.* Sarpejeu! qu'est-ce que je vois là?

HÉLÈNE. Ah!

CANDAL, *examinant Roquelaure qui s'avance sur lui.* Est-ce le diable, ou plutôt quelque farceur de mon régiment? Allons, allons, beau masque, nous ne sommes pas dans le carnaval... Que viens-tu faire ici?

ROQUELAURE, *grossissant sa voix.* Je viens défendre l'honneur d'une femme, et punir l'insolence d'un homme.

CANDAL. Qu'est-ce à dire?

HÉLÈNE *courant vers Roquelaure.* Ah! Monsieur, qui que vous soyez, j'accepte votre protection... Au nom du ciel! délivrez-moi de ses outrages!

ROQUELAURE, *bas à Hélène.* Vous savez bien que je veille toujours sur vous.

HÉLÈNE, *à part.* C'est lui! (*Haut, et avec joie.*) Ah! je n'ai plus peur maintenant.

(Elle saisit le bras de Roquelaure d'un air de triomphe.)

CANDAL. Bravo! je comprends la mascarade. Ah! ah! belle dame, vous jouez la vertu avec moi, et vous faites cacher un homme dans votre appartement.

HÉLÈNE. Monsieur! je vous jure que j'ignorais...

CANDAL. C'est bon... c'est bon .. demain je raconterai votre aventure à toute la cour... et nous verrons ce qu'on pensera de l'innocence de Mme la baronne de Solanges.

ROQUELAURE. Monsieur de Candal, vous êtes un lâche.

CANDAL. Je vais te prouver le contraire, monsieur l'amoureux.

(Il met l'épée à la main.)

HÉLÈNE, *se plaçant entre eux*. Messieurs, je vous en conjure... par pitié!

CANDAL, *à Roquelaure*. Allons, viens te faire tuer, camarade.

ROQUELAURE, *bas à Hélène*. Ne craignez rien; à présent que j'ai l'espoir de vous consacrer ma vie, je la défendrai comme un lion. (*Haut.*) Sortons, monsieur, sortons.

ENSEMBLE.

AIR *des Puritains*.

Ah! de tant d'imprudence!
Je veux, je veux tirer vengeance!
Monsieur, votre insolence
Va, dans l'instant,
Avoir son châtiment.

(*Roquelaure entraîne Candal par la petite porte de côté.*)

SCENE XIII.

HÉLÈNE, *seule*.

Arrêtez!... Ils ne m'écoutent pas... ils vont se battre!.. mais il le tuera peut-être... et c'est pour moi... oh! c'est affreux!

(Elle se laisse tomber en sanglotant sur un siége.)

SCENE XIV.

HÉLÈNE, Mlle DE NAVAILLES, *très-agitée, et les vêtemens un peu en désordre, puis* LOUISE.

Mlle DE NAVAILLES. C'est une horreur! c'est une infamie! c'est une abomination!

HÉLÈNE, *se levant vivement*. Qu'est-ce donc? (*Voyant Mlle de Navailles.*) Vous ici, ma tante?...

Mlle DE NAVAILLES. Des sels, des parfums, de l'éther!.. je vais m'évanouir.

HÉLÈNE. Quelle agitation!

Mlle DE NAVAILLES. Ah! le coquin! ah! le monstre! ah! le scélérat! Je viens de l'échapper belle... Est-il effronté! c'est le diable incarné!

HÉLÈNE. Mais de qui voulez-vous [illegible] ?

Mlle DE NAVAILLES. De ta duègne, de ton exécrable duègne.

HÉLÈNE, *étonnée*. Ma duègne?

Mlle DE NAVAILLES. C'est un homme, ma chère, un homme véritable.

HÉLÈNE. Je ne comprends pas un seul mot.

Mlle DE NAVAILLES. Je frémis en pensant aux dangers que j'ai courus. Heureusement que j'ai de la tete, moi. . je me suis élancée par la portière de la voiture... il était temps!

HÉLÈNE, *avec impatience*. En vérité, ma tante, je crois que vous perdez la raison... vous me parlez d'une duègne, d'un homme, de dangers courus... tout cela est une énigme pour moi, et je n'ai pas, en ce moment l'esprit assez calme pour chercher à la deviner... je suis si inquiète, si troublée... (*On entend un cliquetis d'armes sous la fenêtre.*) O ciel!

Mlle DE NAVAILLES. Qu'est-ce donc?

HÉLÈNE. Ce bruit qui me glace d'effroi, ce cliquetis d'épées... c'est lui qui se bat

Mlle DE NAVAILLES, *étonnée*. Qui ca lui?

HÉLÈNE. Celui que j'aime! celui que je voudrais sauver au prix de tout mon sang.

Mlle DE NAVAILLES. Ah! mon Dieu

HÉLÈNE. Silence! écoutez! (*Elle prête l'oreille.*) Le bruit a cessé.... plus rien... oh! il est blessé peut-être... Courons, courons... (*Dans ce moment, une pierre, à laquelle est attaché un papier, est lancée du dehors, par la fenêtre à droite, et tombe au milieu du théâtre.*) Que signifie?.. (*Elle ramasse le papier.*) Ah! je ne sais pourquoi... je tremble... je n'ose lire... (*L'ouvrant.*) « Vous etes vengée, mais je meurs... Votre inconnu. » Ah!

(Elle tombe évanouie sur son fauteuil.)

Mlle DE NAVAILLES. Un homme qui se meurt... ah! mon Dieu! tant d'émotions... je m'évanouis...

(Elle tombe pâmée dans un autre fauteuil.)

LOUISE, *accourant*. Madame! mademoiselle! (*Les apercevant.*) Que vois-je! comme les voilà... toutes deux! (*Allant de l'une à l'autre.*) Madame.. mademoiselle... que faire?.. ah!

(Elle tombe aussi dans un fauteuil.)

ACTE IV.

A la maison de campagne du duc de Roquelaure. Une chambre à coucher. Un lit avec des rideaux. Un guéridon au chevet du lit.

SCENE PREMIERE.

ROQUELAURE, GUÉBRIANT, OFFICIERS *et* COURTISANS. (*Ils sont assis autour d'une table servie, et déjeunent.*)

AIR *de la Tentation.*

A l'amour, à l'orgie
Consacrons notre vie,
A la douce folie,
Donnons notre destin.
Que le jus de la treille
Sans cesse nous éveille ;
Amis, souvent la veille
N'a pas de lendemain.
A l'amour, à l'orgie, etc.

SCENE II.

LES MÊMES, CANDAL, *le bras en écharpe.*

CANDAL, *en entrant.* Pardon, mes maîtres, si je me suis fait attendre...

TOUS. Eh ! c'est Candal !

ROQUELAURE. Place, messieurs, place à notre bon ami Candal !... Tiens ! mets-toi là... en face du dindon... tu te chargeras de le découper.

GUÉBRIANT. Et comment diable veux-tu qu'il fasse ? tu ne vois pas qu'il est manchot ?

ROQUELAURE, *feignant la surprise.* C'est ma foi vrai... je n'avais pas remarqué... ce bras en écharpe... est-ce que tu t'es fait saigner ?

CANDAL, *qui vient de s'asseoir.* Ce n'est rien... un léger coup d'épée... que j'ai reçu hier au soir...

GUÉBRIANT. Comment ? tu te serais battu ?... avec qui ? et pourquoi ?

CANDAL. Pour une femme... (*A Roquelaure.*) Tu sais bien... celle dont je t'ai parlé... j'ai suivi tes conseils...

ROQUELAURE Je ne t'avais pas conseillé de recevoir un coup d'épée.

CANDAL. Victoire complète, mon cher ; j'ai passé la nuit la plus délicieuse...

TOUS. Oh ! raconte-nous ça... raconte-nous ça...

CANDAL. Volontiers... voilà l'anecdote... mais j'ai eu tant de plaisirs que l'énumération en sera un peu longue... je dirai la vérité... rien que la vérité... Porté sur les ailes de l'amour, j'arrive au logis de ma belle inconnue... je frappe un petit coup, une soubrette vient m'ouvrir... Je me dis : « Voilà une belle fille... » Elle se dit : « Voilà un bel homme.... » et, un quart-d'heure après, elle était tout-à-fait dans mes intérêts... j'entre dans le salon... c'était le palais d'Armide, on y faisait fumer en mon honneur des parfums d'Arabie... trois espèces de bayadères formaient des espèces de danses au bruit d'espèces d'instrumens... je les complimente, je les cajole, et au bout d'un quart-d'heure toutes les trois étaient dans mes intérêts... enfin arrive ma déesse... là-dessus je serai discret... Mais voici le tragique de l'histoire... tout-à-coup une fenêtre s'ouvre, un homme masqué s'élance sur moi... je mets l'épée à la main... il s'enfile jusqu'à la garde... je me retourne, un autre individu sort d'un paravent.. je lui présente ma même épée.. il va rejoindre l'autre.

ROQUELAURE. Tout-à-fait comme une brochette de mauviettes.

CANDAL. Précisément..... je retire ma sanglante épée . je dis adieu à ma belle, et je quitte ce champ de plaisir et de carnage en répétant ce gai refrain de mon pays :

AIR *du Gascon.*

Enfant de la Garonne,
Va ton train ;
Ta brillante personne
Plaît soudain.
Valeureux militaire,
Amant
Entreprenant,
En amour, comme en guerre,
Va toujours en avant.

Et maintenant qu'on me nourrisse .. j'ai faim... c'est bien naturel. . quand on a fait le bonheur de tant de femmes, et qu'on a tué deux hommes, il est bien permis d'avoir de l'appétit.

ROQUELAURE, *partant d'un grand éclat de rire.* Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

CANDAL. Eh bien ! de quoi ris-tu donc ?

ROQUELAURE, *riant toujours.* D'une idée qui me passe par la tete..... de quel pays est-tu, Candal ?

CANDAL. Je te l'ai dit, de Bordeaux, en Gascogne.

ROQUELAURE. Je l'aurais parié ! ce n'est

que dans ce pays-là qu'on tue les rivaux aussi facilement... (*riant*) ah ! ah ! ah !

CANDAL. Comment ! est-ce que tu douterais ?..

ROQUELAURE. Je ne doute pas... je suis sûr que c'est une gasconnade, et que tu n'as vaincu ni homme, ni femme, cette nuit.

CANDAL. Sarpejeu ! veux-tu que je te nomme la sensible beauté qui m'a si bien reçu ?

TOUS, *excepté Roquelaure*. Oui ! oui ! son nom ? son nom ?

CANDAL. Eh bien ! vous allez le savoir... elle s'appelle...

ROQUELAURE, *se levant vivement*. Candal ! tu ne la nommeras pas !..

CANDAL. Et qui m'en empêchera ?

ROQUELAURE. Moi !

AIR : *Connaissez-vous les hussards du dixième.*

Toi, qui m'a pris pour guide auprès des belles,
Ecoute ici, retiens cette leçon :
Si tu prétends te faire adorer d'elles,
Il faut montrer de la discrétion,
Il faut surtout, il faut taire leur nom.
Est-ce loyal, quand on charme ces dames
Qu'au ridicule on vienne les livrer ?...
Je te permets de séduire les femmes,
Je te défends de les déshonorer.

GUÉBRIANT. Diable ! mon cher duc, comme te voilà devenu moral !.. est-ce que tu vas te faire capucin ?

ROQUELAURE. Pas précisément... c'est dans une autre confrérie que je me dispose à me enrôler... et c'est même pour vous faire part de ce projet que je vous ai invités tous à déjeuner ce matin à ma maison de campagne.

CANDAL. Que veux-tu dire ?

ROQUELAURE. Je vais me marier.

CANDAL. Ah ! ah ! ah ! mon pauvre ami, tu ne sais pas ce que c'est que le mariage ? C'est un sac dans lequel il y a quatre-vingt-dix-neuf serpens et une anguille..... mettez donc la main là-dedans ! allez donc vous y faire mordre !

TOUS, *riant*. Ah ! ah ! ah ! ah !

GUÉBRIANT. Et quelle est l'heureuse mortelle que tu as choisie pour femme ?

ROQUELAURE. Ah ! voilà mon secret !... vous le saurez... quand elle m'aura donné son consentement.

CANDAL. Comment ! tu ne l'as pas encore ?

ROQUELAURE. Je l'ai.. et je ne l'ai pas... c'est une histoire très-compliquée et dont j'attends le dénouement avec la plus vive impatience...j'ai l'idée qu'il ne me sera pas défavorable.

CANDAL. Je parie cent louis contre

ROQUELAURE. Prends garde, chevalier, tu n'es pas heureux en paris.

GUÉBRIANT. Je suis de moitié dans la gageure.

TOUS. Et moi aussi ! et moi aussi !

ROQUELAURE. Eh bien ! pour ne pas faire de jaloux, je parie deux cents louis, avec chacun de vous, que mon contrat sera signé aujourd'hui même...

TOUS. C'est tenu ! c'est tenu !

CANDAL. Et je suis sûr que nous gagnerons... car, à midi, ce pauvre duc quittera sa jolie petite maison de campagne pour se rendre au château royal de la Bastille s'il n'a pas fourni un homme plus laid que lui

ROQUELAURE. Eh bien, j'irai à la Bastille..... il n'y a rien qui me fasse peur..... la Bastille, messieurs, a ses avantages..... on n'y trouve ni flatteurs, ni faux amis, et l'on ne craint pas les voleurs.

AIR : *Dans ma chaumière.*

A la Bastille,
Des fâcheux on n'a nul effroi,
On fait dire au sot qui babille :
« Monsieur, je ne suis pas chez moi
A la Bastille. »

A la Bastille
Long-temps la liberté logea ;
Mais l'avenir à mes yeux brille,
Et la liberté sortira
De la Bastille !

SCENE III.

LES MÊMES, GERMON.

ROQUELAURE, *apercevant Germon*. Pardon, mes amis.. .. (*Se levant de table et s'approchant vivement de Germon.— Bas :*) Eh bien ! as tu remis ma lettre ?

GERMON, *de même*. Oui, monsieur le duc... et si vous aviez été témoin de l'effet qu'elle a produit !.. Mme la baronne a pleuré... à me fendre le cœur !

ROQUELAURE, *à part*. Pauvre Hélène ! il m'en coûte de l'affliger... mais il fallait porter le dernier coup. (*A Germon.*) Et qu'a-t-elle répondu ?

GERMON, *lui présentant un papier*. Voici un petit billet qu'elle a écrit à la hâte...

ROQUELAURE. Une lettre ! une lettre d'elle ! et tu ne me le disais pas !.. (*Il la prend vivement.*) Comme mon cœur bat !.. je tremble qu'elle ne me refuse... Oh ! c'est impossible .. il y aurait de la barbarie..... (*Il ouvre la lettre et la parcourt des yeux.*) Elle accepte !.. dans une heure..... Oh ! merci, merci, ange de bonté, le ciel te récompensera de ce que tu fais pour moi !

(Il baise la lettre avec transport.)

CANDAL, *bas aux autres, en montrant*

Roquelaure.) Sarpejeu! messieurs, voyez donc comme il baise ce chiffon de papier!.. on dirait qu'il veut l'avaler.

ROQUELAURE *bas à Germon.* Germon, retourne auprès d'elle sur-le-champ ..dis-lui qu'elle se hâte. .qu'il n'y a pas un moment à perdre... et surtout le plus profond mystère... rappelle-toi bien toutes mes instructions...

GERMON. Il suffit, monsieur le duc... vos ordres vont être fidèlement exécutés.

(Il salue et se retire.)

SCENE IV.

LES MÊMES, *excepté* GERMON.

CANDAL. Ah ça! Roquelaure, qu'as-tu donc à chuchoter ainsi avec ton Mercure galant? Est-ce que tu ne nous mettras pas dans la confidence?

ROQUELAURE. Plus tard; en attendant, comme je tiens à gagner le pari que nous avons fait ensemble, je vous prie, maintenant que vous avez bien déjeuné, de me laisser le champ libre et de retourner à Versailles.

CANDAL. Apprête-toi à nous compter mille louis.

ROQUELAURE. C'est ce qu'il faudra voir.

REPRISE DU CHOEUR.

A l'amour, à l'orgie,
Consacrons notre vie, etc... etc...

(*Ils sortent.*

SCENE V.

ROQUELAURE, *seul.*

Elle va venir... ah! je suis d'une joie!. malheureusement, il faudra bien que je finisse par lui montrer ma figure... et c'est là ce qui m'inquiète le plus... j'ai beau avoir quelque esprit...le cœur tendre, l'ame noble et généreuse; j'ai un diable de nez qui fait un tort immense à tout cela... allons, allons, du courage... le plan que j'ai imaginé me paraît bon, et avec de l'adresse et du sang-froid... Mais mon aide-de-camp tarde bien à revenir... pourvu qu'il n'ait pas fait quelque gaucherie.

SCENE VI.

ROQUELAURE, NARCISSE, *habillé de noir de la tête aux pieds; il est chargé d'une quantité de petites fioles et de paquets enveloppés dans du papier.*

NARCISSE. Me voilà, monsieur le duc, ne vous impatientez pas.

ROQUELAURE. Ah! c'est bien heureux à la fin. Eh bien! apportez-vous tout ce qu'il nous faut?

NARCISSE. Je n'ai rien oublié... voici d'abord une douzaine de petites fioles avec des étiquettes magnifiques en grec et en latin.

ROQUELAURE. Bien! posez-les sur le guéridon... nous mettrons là-dedans les potions calmantes qu'on doit faire avaler au malade.

(Narcisse pose les fioles sur une petite table qui est auprès du lit.)

NARCISSE. Maintenant, voici de la bourrache, du chien-dent, de la guimauve, de la chicorée.

ROQUELAURE. Eh! bon Dieu! que voulez-vous faire de tout cela?

NARCISSE. De la tisane.

ROQUELAURE Attendez! attendez! je vais vous en faire, moi, de la tisane.

(Il prend une bouteille de vin.)

NARCISSE. Comment! avec du vin de Champagne?

ROQUELAURE.

AIR : *du Verre.*

Du fameux docteur Sangrado
Trouvant le système un peu fade,
J'en ai découvert un nouveau
Qui fait plus de bien au malade;
Préparons-le donc au plus tôt,
Car déjà la fièvre me gagne...
Et pour la calmer il me faut
De la tisane... de champagne!

(*Pendant ce temps-là, il remplit de vin les fioles.*)

NARCISSE. Si vous appelez cela des potions calmantes...

ROQUELAURE. Bah! la couleur s'y trouve, et l'étiquette aussi... c'est le principal en médecine.

NARCISSE, *regardant une des fioles.* Le fait est que ça ressemble à de la bourrache comme deux gouttes d'eau.

(Il boit une gorgée.)

ROQUELAURE. Eh bien! que faites-vous donc?

NARCISSE. C'est pour juger la qualité de la tisane. Vous m'avez investi des fonctions de votre premier médecin. A propos, trouvez-vous le costume analogue à la profession?

ROQUELAURE. Tout-à-fait; cela vous donne un air... Ah ça! maintenant, fermons les jalousies de cet appartement... ne laissons pénétrer ici qu'un demi-jour.

NARCISSE, *fermant la jalousie d'une des fenêtres, pendant que Roquelaure ferme l'autre.* C'est cela... dans la chambre d'un malade, il ne faut pas qu'il fasse trop clair.

ROQUELAURE, *à part.* Surtout quand le malade me ressemble.

NARCISSE. Voilà ce que c'est... il nous reste tout juste assez de jour... pour ne pas nous casser le cou. A présent, cette dame peut venir quand il lui plaira.

ROQUELAURE. Silence! n'entendez-vous pas le bruit d'une voiture?

NARCISSE. En effet, il me semble... (*Il écoute.*) Non... c'est un coq qui chante.

ROQUELAURE. Oh! je ne me suis pas trompé... c'est elle, j'en suis sûr... je l'ai reconnue aux battemens de mon cœur.

NARCISSE. Attendez, je vais aller voir.

(Il se dirige vers la porte.)

SCENE VII.

LES MÊMES, GERMON.

(Deux domestiques enlèvent la table du déjeuner.)

GERMON, *entrant doucement, et à demi-voix.* Monsieur le duc, Mme de Solanges est là.

ROQUELAURE. Dieu soit loué! Et elle ne se doute de rien?

GERMON. De rien. J'ai pris un carrosse de louage pour l'amener ici... et j'ai eu soin, en route, de baisser les stores, de manière à ce qu'elle ne puisse pas voir où je la conduisais.

NARCISSE. Délicieuse bouffonnerie!.. je ne puis m'empêcher de rire en pensant à la comédie que nous allons jouer... ah! ah! ah!

GERMON, *à Narcisse.* Prenez garde, monsieur... si ces dames vous entendaient...

ROQUELAURE, *étonné.* Comment, ces dames?.. Est-ce que la baronne n'est pas seule?

GERMON. Elle n'a pas voulu venir sans sa tante, Mlle de Navailles.

NARCISSE, *avec effroi.* Ah! mon Dieu! ma victime!.. je suis perdu... décampons!

ROQUELAURE, *l'arrêtant.* Voulez-vous bien vous taire... et rester là?...

NARCISSE. Mais si elle me reconnaît... elle va m'assassiner!.. après la scène de la voiture... elle m'a déjà donné hier plus de vingt-cinq paires de soufflets.

ROQUELAURE. Elle ne vous reconnaîtra pas; ce changement de costume, cette obscurité... et puis d'ailleurs, tenez, voici les lunettes de ma grand'mère.

NARCISSE, *les prenant.* Je suis sauvé... ça va me cacher les yeux... c'est ce que j'ai de plus saillant dans la physionomie.

ROQUELAURE, *à part.* Après le nez. (*Haut.*) Allons, tout est prêt. A mon poste, maintenant. (*Il saute dans son lit.*) Et vous, docteur, au vôtre... ici, près de mon lit... l'air grave et pensif... comme un médecin de Molière. (*Narcisse s'assied près du lit de Roquelaure.*) Germon, fais entrer ces dames.

(Il tire les rideaux de son lit; Germon sort un instant.)

GERMON, *en dehors.* Par ici, mesdames, par ici.

ROQUELAURE, *allongeant la tête hors du lit.* Attention, docteur, voilà le moment... songez à votre malade.

NARCISSE. J'entends la Navailles... je suis plus malade que vous.

SCENE VIII.

ROQUELAURE, *dans le lit.* NARCISSE, *assis à côté;* HÉLÈNE, Mlle DE NAVAILLES, *introduites par* GERMON.

HÉLÈNE *et* Mlle DE NAVAILLES.

AIR : *Très chers.*

Avançons,
Approchons.
Oui, sa peine
En ces lieux nous amène.
Veille sur lui,
Sois son appui,
Mon Dieu, nous t'implorons ici,
Pour lui, pour lui!

ROQUELAURE, *à part, entr'ouvrant les rideaux.*
Ah! que d'attraits! combien elle est jolie!
En la voyant mon cœur est enchanté;
Je ne me suis jamais si bien porté,
Quoique je sois à l'agonie,
Jamais, jamais! (*4 fois.*)

REPRISE GÉNÉRALE.

Avançons,
Approchons, etc.

Mlle DE NAVAILLES, *à Hélène, qui tient son mouchoir sur ses yeux.* Allons, Hélène, ne pleurez pas... tout n'est peut-être pas encore désespéré.

HÉLÈNE. Ah! ma tante, je n'ose interroger le médecin.

Mlle DE NAVAILLES. Laissez-moi faire... je m'en charge.

NARCISSE, *à part.* J'aimerais mieux être interrogé par le grand inquisiteur.

Mlle DE NAVAILLES, *s'approchant de Narcisse.* Eh bien! docteur... où en est notre pauvre malade?

NARCISSE. Chut! il dort...

Mlle DE NAVAILLES. Tant mieux... cela lui fera peut-être du bien.

HÉLÈNE, *s'approchant vivement.* Ah! monsieur, si vous pouviez le sauver!

NARCISSE, *à part, en regardant la porte.* Je voudrais bien pouvoir me sauver moi-même!

HÉLÈNE. Pauvre jeune homme! il désire

me voir pour la dernière fois peut-être... pouvais-je refuser cette consolation à un mourant?.. surtout quand c'est pour moi?..

Mlle DE NAVAILLES. Non, certes, et j'ai été la première à vous conseiller de venir ici... N'ai-je pas bien fait, docteur?

(Elle l'examine.)

NARCISSE, *à part*. Comme elle me regarde... je voudrais être à Madagascar, ou aux buttes St-Chaumont... j'ai bien envie de planter là mon malade et de retourner dans le sein de papa.

Mlle DE NAVAILLES. Ah! docteur, je suis bien malade moi-même... il m'est arrivé une aventure... le monstre!.. (*Narcisse fait un saut en arrière.*) Son audace ne restera pas impunie... j'ai porté plainte au roi, qui m'a bien promis, si on le retrouve, de le châtier comme il le mérite.

NARCISSE, *à part*. C'en est fait, j'irai jouer de la harpe avec les barreaux de la Bastille...

(Roquelaure tousse.)

HÉLÈNE, *qui, depuis quelques instans s'est approchée du lit, et semble écouter*. Silence! je crois que le malade se réveille.

ROQUELAURE, *derrière les rideaux d'une voix faible*. Docteur!

Mlle DE NAVAILLES. Il vous appelle.

NARCISSE. Je comprends... il demande à boire... justement, j'ai là une potion pectorale... (*Il prend une des petites fioles et la secoue.*) Pour que ça soit bon, il faut que ça mousse...(*Présentant la fiole à Roquelaure.*) Tenez, avalez-moi ce sirop-là... et vous m'en direz des nouvelles... (*Reprenant la fiole.*) Mais vous en laissez... n'en laissez donc pas.

(Il boit le reste.)

HÉLÈNE, *à Narcisse*. Il paraît que cela va mieux?

NARCISSE. Mais oui, cela ne va pas trop mal... il peut aller ainsi encore une petite demi-heure.

HÉLÈNE. Grand Dieu!

NARCISSE, *regardant à sa montre*. Il est onze heures trente-cinq minutes... à midi, ce sera une affaire bâclée.

(Hélène se couvre le visage de ses deux mains.)

ROQUELAURE, *d'une voix faible*. Docteur!

NARCISSE, *s'approchant du lit*. Est-ce qu'il a encore soif?

ROQUELAURE. Mme de Solanges est-elle ici?

HÉLÈNE, *d'un ton affectueux*. Oui, je suis là... près de vous...

ROQUELAURE. Ah! qu'on me laisse seul avec elle.

NARCISSE, *à Mlle de Navailles*. Vous l'entendez, madame... si vous voulez avoir la complaisance d'entrer dans ce cabinet...

Mlle DE NAVAILLES. Mais, je ne sais si je dois...

NARCISSE. Oh! il n'y a pas de danger... dans l'état où il est.

Mlle DE NAVAILLES. Eh bien! docteur, venez me tenir compagnie... j'ai besoin de vous consulter... depuis mon aventure, j'ai les nerfs dans une irritation..

NARCISSE, *à part, tirant son mouchoir de sa poche*. Je n'ai plus qu'une ressource... je vais prétexter une fluxion, et, pour ne pas rester seul avec elle.... (*Haut à Germon.*) Venez avec nous, monsieur l'intendant.

(Il se cache une partie de la figure avec son mouchoir, et entre dans le cabinet de droite ainsi que Mlle de Navailles et Germon.)

SCÈNE IX.

ROQUELAURE, HÉLÈNE.

ROQUELAURE. Enfin, les voilà partis.. asseyez-vous, madame la baronne... là... près de mon lit... et surtout ne pleurez pas... il est déjà bien assez désagréable de mourir... tâchons du moins d'y mettre le plus de gaîté possible...

HÉLÈNE, *pleurant*. Ah! monsieur... c'est plus fort que moi... je ne puis retenir mes larmes... quand je songe aux services que vous m'avez rendus!.. fortune, existence, honneur... je vous dois tout... et c'est moi qui vous tue!... moi, qui donnerais ma vie pour sauver la vôtre... ah! je suis bien malheureuse!..

ROQUELAURE, *passant la main entre les rideaux et prenant celle d'Hélène*. Quel bien vous me faites!.. vos douces paroles auraient plus de vertu pour me guérir que toutes les ordonnances de la Faculté, et si ma blessure n'était pas mortelle...

HÉLÈNE. Oh! non... elle ne l'est pas... nous vous guérirons avec le temps... avec des soins.. de tendres soins... n'est-ce pas, mon ami? dites-moi que vous ne mourrez pas!

ROQUELAURE. Eh! mon Dieu! je ne demanderais pas mieux... mais vous venez d'entendre mon médecin... il ne m'a accordé qu'une petite demi-heure... le temps presse... écoutez-moi donc... mais ne me regardez pas... cela pourrait me troubler, et j'ai besoin maintenant de toute ma présence d'esprit... j'ai tant de choses à vous dire!..

HÉLÈNE. Parlez, je vous écoute... dites-moi enfin qui vous êtes... apprenez-moi votre nom... que je le bénisse toute ma vie!.. que je le garde au fond de mon cœur...

ROQUELAURE. Mon nom... il est assez connu à la cour de Versailles... mais si je le prononçais... il vous ferait peur, sans doute...

HÉLÈNE, *un peu effrayée*. Que voulez-vous dire?

ROQUELAURE. Oh! rassurez-vous... je vaux mieux que ma réputation... je ne suis pas un saint, je l'avoue... mais enfin je n'ai pas tous les défauts qu'on me prête, et j'ai quelques-unes des qualités qu'on me refuse.

HÉLÈNE. Oh! moi, je les connais vos excellentes qualités... vous avez l'ame la plus belle!..

ROQUELAURE. Oui... l'ame, c'est ce que j'ai de plus beau... mais à quoi cela sert-il à la cour? c'est un objet de luxe... aussi je ne l'ai pas montrée, cette ame tendre et brûlante... et parce que je la cachais pour ne pas humilier ces messieurs... ils ont cru que j'étais comme eux... que je n'en avais pas!..

HÉLÈNE. Pauvre jeune homme! comme on l'a mal jugé!

ROQUELAURE. J'étais gai, et ils m'ont appelé un bouffon!.. je riais aux dépens des sots, et ils m'ont fait passer pour méchant!.. je plaisantais sur l'amour, et ils m'ont accusé d'insensibilité!.. moi insensible, grand Dieu!.. quand depuis deux mois l'amour me brûle le cœur! quand votre image est là... le jour, la nuit... en Espagne, en France, partout!.. moi, insensible! les misérables! c'est la plus infâme de leurs calomnies... Ah! j'en pleure de rage!..

(Il semble très-agité.)

HÉLÈNE. Remettez-vous, de grâce.... tant d'émotion peut vous être fatale... et je tremble...

ROQUELAURE. Rassurez-vous, madame. (*Passant un papier entre les rideaux.*) Voici un testament en bonne forme, par lequel je vous institue ma légataire universelle...

HÉLÈNE. O ciel! et vous avez pu croire que j'accepterais! après ce que je vous dois déjà!.. Ah! vivez! vivez! pour que je m'acquitte envers vous! mon cœur, ma main, seront la récompense de tout ce que vous avez fait pour moi!

ROQUELAURE, *vivement*. Quentends-je! il se pourrait!..

AIR *de Pilati.*

Vous si brillante et si jolie!
Si, par un prodige soudain,
Le ciel me conservait la vie,
Vous m'accorderiez votre main!
Mais savez-vous que pour cette alliance
Il est peut-être un obstacle entre nous?
Si j'étais pauvre et sans naissance,
Que feriez-vous?

HÉLÈNE. Ah! monsieur, pouvez-vous le demander?..

ROQUELAURE.

Suite de l'air.

Mais par malheur si ma figure
N'avait ni grâce ni beauté!

HÉLÈNE.

Eh! que m'importe? la nature
De tant d'esprit vous a doté!..

ROQUELAURE.

Mais si j'étais laid... comme Roquelaure?

HÉLÈNE.

Toujours en beau je verrais mon époux..

ROQUELAURE.

Eh bien! le direz-vous encore
En le voyant à vos genoux?

(*Il saute à bas de son lit et tombe aux pieds d'Hélène.*)

HÉLÈNE, *reculant, effrayée*. Grand Dieu! qu'est-ce que cela veut dire?.. qui êtes-vous, monsieur?

ROQUELAURE. Hélas! madame, je suis le duc de Roquelaure... pour vous, j'ai rompu mon ban, et je suis revenu d'Espagne... pour vous, j'ai donné un coup d'épée à mon ami Candal... qui, comme vous voyez, ne m'a pas encore tout-à-fait tué. . Maintenant je brûle de vous consacrer ma vie, que je n'ai défendue que dans cette intention... mais, comme je ne veux pas profiter d'un consentement que je vous ai surpris par la ruse .. voyez, madame, ce que je vous offre, et dites-moi franchement s'il vous est encore possible de l'accepter?

(Il ouvre les jalousies de l'appartement.)

HÉLÈNE, *faisant un leger mouvement d'effroi*. Ah!...

ROQUELAURE, *à part*. Voilà un ah! qui ne m'est déjà pas trop favorable... (*Haut*) Eh bien! madame, qu'en pensez-vous? je voudrais pouvoir vous offrir quelque chose de mieux... mais malheureusement ce n'est pas moi qui me suis fait... sans cela, je vous prie de croire que j'y aurais mis plus d'amour-propre...

HÉLÈNE. Monsieur de Roquelaure... je vous aimais avant de vous connaître... et maintenant...

ROQUELAURE, *avec inquiétude*. Eh bien! maintenant!..

HÉLÈNE, *tendrement*. Je sens que je continuerai... car vous êtes le plus aimable et le plus spirituel des hommes!

ROQUELAURE, *avec joie*. Chère Hélène! je vous avais bien jugée! vous avez autant de raison que de beauté .. et le choix que vous faites aujourd'hui sera une bonne leçon pour nos coquettes de Versailles.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Par un visage qu'on admire
Bien des femmes, au cœur léger,
Trop souvent se laissent séduire,
Oubliant qu'un don passager,
Chaque jour, hélas! peut changer;
Traits élégans, fraîcheur et grâce,
Le temps flétrit tout dans son cours :
Comme un éclair la beauté passe...
Mais la laideur reste toujours.

SCENE X.

LES MÊMES, NARCISSE.

NARCISSE, *sa montre à la main*. L'heure est passée de deux minutes .. Que vois-je! mon malade est sur pieds!

ROQUELAURE. Oui, mon cher docteur, et j'espère bien qu'il ne mourra pas de sitôt ; car il tient encore davantage à la vie... depuis qu'elle ne lui appartient plus

Mlle DE NAVAILLES, *dans le cabinet*. Mais, docteur, j'ai encore besoin de vous.

NARCISSE, *à part*. Je t'en souhaite!.. si on m'y rattrape!... Voilà une heure que je me tortille le cou pour qu'elle ne me reconnaisse pas... (*A demi-voix, à Roquelaure.*) Ah! mon Dieu! je crois qu'elle vient me chercher!... sauvez-moi, monsieur le duc...

ROQUELAURE, *désignant la porte à gauche*. Eh bien! entrez là... dans cette chambre, et n'en sortez plus que je ne vous appelle...

NARCISSE, *à part*. J'y resterai huit jours, s'il le faut.. sans boire, ni manger.. V'là la Navailles sauve qui peut!

(Il sort précipitamment à gauche.)

SCENE XI.

ROQUELAURE, HÉLÈNE, Mlle DE NAVAILLES.

Mlle DE NAVAILLES, *entrant*. Docteur! docteur! je vous en conjure... (*Elle veut poursuivre Narcisse, et se trouve tout-à-coup face à face avec Roquelaure.*) O ciel! en croirai-je mes yeux! monsieur de Roquelaure ici!...

(Elle recule effrayée.)

HÉLÈNE, *prenant Roquelaure par la main*. Ma tante, je vous présente mon mari.

Mlle DE NAVAILLES, *dans la plus grande surprise*. Son mari! son mari!

ROQUELAURE. Oui, ma tante... si vous voulez bien le permettre.

Mlle DE NAVAILLES. Qu'est-ce que tout cela veut dire? (*Regardant le lit.*) Et ce malade?

ROQUELAURE. Je vous remercie, il ne se porte pas trop mal... et il vous demande bien pardon de la peine que vous avez prise de venir assister à ses derniers momens.

Mlle DE NAVAILLES. Comment! c'était encore un tour...

SCENE XII.

LES MÊMES, GERMON.

GERMON, *accourant d'un air effaré*. Monsieur le duc, voilà une troupe de soldats qui viennent pour vous arrêter!

HÉLÈNE. O ciel!

Mlle DE NAVAILLES. Ah! je triomphe! vous allez enfin payer toutes vos impertinences et vous n'épouserez pas ma nièce.

SCENE XIII.

LES MÊMES, CANDAL, GUEBRIANT, DEUX EXPERTS, SEIGNEURS, SOLDATS AUX GARDES, *dans le fond*.

CHOEUR.

AIR *de Fra-Diavolo.*

Un triste devoir nous amène,
Il faut nous suivre en ce moment;
Nous obéissons avec peine,
Mais la Bastille vous attend.

CANDAL, *s'approchant de Roquelaure*. Mon pauvre Roquelaure, tu vois un homme au désespoir... c'est moi que le roi a chargé de t'arrêter, et je viens à regret... (*Apercevant Hélène.*) Que vois-je! madame de Solanges ici! chez toi!

GUEBRIANT. Qu'est-ce que cela veut dire?

(Il s'approche, ainsi que tous les courtisans, qui témoignent leur surprise.)

ROQUELAURE, *solennellement*. Messieurs, je vous présente la duchesse de Roquelaure...

TOUS, *avec surprise*. La duchesse de Roquelaure!

ROQUELAURE. Oui, messieurs ; j'en suis fâché pour vous, mais vous avez perdu votre pari, car mon contrat de mariage sera signé aujourd'hui même

CANDAL, *bas à Roquelaure* Quoi! sans plaisanterie tu l'épouses? et le sac en question?...

ROQUELAURE. N'aie pas peur... je n'ai pas mis la main sur le serpent.

CANDAL. Non... mais c'est peut-être une couleuvre... gare qu'elle ne te glisse dans les mains...

ROQUELAURE, *même jeu*. Je l'épouse, te dis-je, malgré la nuit délicieuse que tu as passée chez elle.

CANDAL, *à part*. Diable! est-ce qu'il saurait?...

ROQUELAURE, *bas à Candal*. Dis donc, Candal, tu me rendras la clef du jardin... sans cela, je me verrai forcé de te donner un second coup d'épée...

CANDAL, *même jeu*. Comment! ce serait toi?..

ROQUELAURE, *de même*. Le rival que tu as tué et enterré... Voici mon épitaphe :

« Passant, ci-gît un gai compère,
» Qui depuis son trépas rit et fait des chansons.
» Rien ne se porte mieux sur terre
» Que ceux qui sont tués par le fer des Gascons.»

CANDAL, *à part*. Sarpejeu! je suis bien bon de me laisser mystifier ainsi quand je peux, à mon tour, rire à ses dépens! (*Haut.*) Allons, allons, beau conquérant, dépêche-toi... de par le roi, il faut me suivre à la Bastille.

Mlle DE NAVAILLES. C'est cela... conduisez-le bien vite en prison.

ROQUELAURE. Je n'y suis pas encore.... (*Ouvrant la porte à gauche, et à la cantonnade.*) Entrez, monsieur de Vert-Pignon ; on vous attend avec la plus vive impatience.

SCENE XIV.

LES MÊMES, NARCISSE, *revêtu de son bel habit.*

NARCISSE, *entrant*. Me voici, monsieur le duc.

(Tout le monde fait un mouvement de surprise.)

CHOEUR.

AIR : *Ah! le bel oiseau.*

Ah! le bel homme vraiment!
O merveille
Sans pareille!
Non, jamais auparavant
On n'avait vu son pendant.

ROQUELAURE, *montrant Narcisse, et le faisant tourner de droite à gauche.*

Je crois qu'aux ordres du roi
Je me suis montré docile...
S'il n'est pas content de moi,
Il sera bien difficile.

CHOEUR.

Ah! le bel homme vraiment! etc.

NARCISSE, *saluant de tous côtés*. Messieurs, je suis confus... je ne sais comment reconnaître toutes les politesses dont vous m'accablez.

ROQUELAURE. Vous voyez, messieurs les experts, qu'il l'[illegible] moi

TOUS, *riant*. Il l'emporte! il l'emporte!

Mlle DE NAVAILLES, *qui depuis quelques instans regarde Narcisse attentivement, à part*. Mais je ne me trompe pas, cette fois... ces yeux, cette bouche, ce nez... c'est lui... c'est ma duègne! (*Courant à Narcisse, et le saisissant au collet* [illegible]) [illegible] je vous tiens donc enfin!

NARCISSE, *à part*. Je suis appréhendé au corps... voilà ce que je craignais.

Mlle DE NAVAILLES. C'est donc vous, téméraire, qui vous déguisez en femme pour me séduire? J'aurai raison de vos insultes; le roi me l'a bien promis.

CANDAL. Comment! mademoiselle, serait-ce là le héros de l'aventure dont on parle depuis ce matin à Versailles?

Mlle DE NAVAILLES. Lui-même! et je vous somme de l'arrêter, au nom de l'innocence outragée!

CANDAL. Sarpejeu! cela se trouve fort bien ; sa majesté m'avait justement donné l'ordre de le chercher partout.

NARCISSE, *tremblant*. Pour me plonger dans les fers?

CANDAL. Dans les fers de l'hyménée. .

Mlle DE NAVAILLES. Qu'est-ce que cela veut dire?

CANDAL. Sa majesté condamne votre ravisseur, s'il est gentilhomme, à vous épouser dans les vingt-quatre heures.

Mlle DE NAVAILLES, *avec effroi*. Ah! mon Dieu!

NARCISSE, *enchanté*. La punition est bien douce.

ROQUELAURE, *à part*. Je la trouve diablement sévère! (*A Mlle de Navailles.*) Ma tante, obéissez de bonne grâce aux ordres du roi. Entre nous, faisons la paix. (*Ramassant un fichu de dentelle que Mlle de Navailles a laissé tomber.*) Jetons un voile sur le passé.

(Il le lui replace sur les épaules.)

Mlle DE NAVAILLES. Encore!

ROQUELAURE. Après tout, M. de Vert-Pignon est un cavalier fort distingué... Il n'a pas une grande fortune, c'est vrai... mais je le prends sous ma protection.. et je lui offre pour cadeau de noces les mille louis que je viens de gagner à ces messieurs... Acceptez donc, ma tante... le présent fera passer le futur...

Mlle DE NAVAILLES, *à part, regardant Narcisse*. Il n'est pas de belle espèce; mais enfin c'est un mari...

NARCISSE. Monsieur le duc, combien je vous suis reconnaissant!.. Comme vous

me poussez !.. Grâce à vous, me voilà sur un grand pied à la cour...

ROQUELAURE, *riant*. Et vous n'en resterez pas là... Je veux que vous deveniez baron, comte... peut-être même duc...

NARCISSE. Et pair ?..

ROQUELAURE, *regardant Mlle de Navailles*. Je ne peux pas me charger de ça...

NARCISSE. Mais, au nom du ciel.. dites-moi ce qui m'a valu tant de bienfaits de votre part ?..

ROQUELAURE. Votre nez !

NARCISSE, *piqué*. Quoi ! c'est à cela que je dois...

ROQUELAURE. Demandez à ces messieurs...

TOUS.

AIR : *Ah! le bel oiseau.*

Ah! le bel homme vraiment!
O merveille
Sans pareille!
Non, jamais auparavant
On n'avait vu son pendant!

ROQUELAURE.

AIR *du premier acte.*

J'aurai toujours l'humeur plaisante ;
Mes bons amis,
Quand je naquis,
Le bon Dieu me dit : Ris et chante
Voilà ton lot,
Vilain magot !
J'épouse femme belle et sage,
Je dois compter sur sa vertu...
Mais par malheur, dans mon ménage,
Si quelque jour j'étais.. trompé..

Je ne me pendrais pas pour ça... ça ne me rendra pas plus laid... (*Au public.* Qu'en pensez-vous, messieurs? y aurait-il par hasard, dans la société... c'est bien risqué... mais enfin y aurait-il quelqu'un à qui pareil désagrément serait arrivé ?.. je lui demanderais un conseil d'ami... Personne ne répond... ah ! bah !.. au petit bonheur !..

J'aurai toujours l'humeur plaisante, etc.
Nous croyons la pièce passable,
Et nous comptons sur un succès...
Mais si la critique intraitable
Nous envoyait quelques...

C'est drôle !.. je ne peux pas prononcer ce vilain mot-là... Oh! messieurs, ne le prononcez pas pour moi... je vous en prie..

Laissez moi mon humeur plaisante ;
Car, mes amis,
Quand je naquis,
Le bon Dieu me dis : Ris et chante
Voilà ton lot,
Vilain magot.

CHOEUR.

Laissez-lui son humeur plaisante,
Point de bruit ;
Car, dès qu'il naquit,
Le bon Dieu lui dit : Ris et chante,
Voilà ton lot,
Vilain magot.

FIN

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

MADAME FAVART,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

MÊLÉE DE CHANT,

Par MM. Xavier et Masson,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 26 DÉCEMBRE 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MAURICE DE SAXE	M. Derval.
BERCAVILLE, commis aux Aides et Gabelles	M. Rémy.
L'ABBÉ DE VOISENON	M. Lhéritier.
FAVART	M. Germain.
DURONCERAY, ancien maître de chapelle de Stanislas, roi de Pologne	M. Sainville.
MARIE, sa fille	Mlle Déjazet.
MAMIE BABICHON, actrice de la Comédie Italienne	Mme Leménil.
Le Régisseur du théâtre	M. Masson.
Un Notaire	M. Bachelard.
Un Domestique de Maurice de Saxe, en grande livrée.	
Un Domestique de Mlle Chantilly.	
Un Exempt.	
Acteurs, Actrices.	
Soldats.	

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin. Mur de clôture au fond, avec une porte donnant sur la rue. A droite la façade de la maison.

SCENE PREMIERE.

DURONCERAY, BERCAVILLE, VOISENON.

BERCAVILLE, *sortant de la maison.*

Air : *Turlurette.*

Quoi ! nous interrompre ainsi !
Tout allait si bien ici !
La goguette
Était complète,
Turlurette ! (*bis.*)
Bon vin et fillette !

VOISENON *et* BERCAVILLE.

Turlurette !
Bon vin et fillette !

DURONCERAY, *sortant de la maison ainsi que les deux autres.* Vous êtes aimables, vous êtes excessivement aimables, vous êtes des prodiges d'amabilité... tous deux !..

VOISENON. Vous exagérez... de moitié au moins.

DURONCERAY. Mais je crois que nous serons beaucoup mieux au jardin pour causer. Ici les faunes et les dryades peuvent seuls nous entendre, et ils n'ont pas l'oreille chatouilleuse.

BERCAVILLE. Comment ! abandonner ainsi votre aimable fille ?

VOISENON. Quitter la table quand le dessert devenait si gai ?

DURONCERAY. Beaucoup trop gai, monsieur l'abbé. Puis j'avais à converser avec vous.

BERCAVILLE, *faisant un mouvement pour rentrer dans la maison.* Alors, conversez, messieurs, que je ne vous gêne pas.

DURONCERAY, *le retenant.* Non pas ! j'ai à vous parler aussi.

VOISENON, *même mouvement que Bercaville.* Commencez par M. le fermier-général : la finance doit passer avant tout.

DURONCERAY, *le retenant.* Où allez-vous, monsieur l'abbé ? restez. C'est à vous que je vais m'adresser d'abord.

VOISENON. Eh bien ! voyons, qu'avez-vous à me dire ?

DURONCERAY. J'ai à vous dire, monsieur l'abbé, que moi, André-René, chevalier de Duronceray, ex-maître de chapelle de l'ex-roi de Pologne, Stanislas, si j'ai quitté la cour de Lunéville...

VOISENON, *faisant un nouveau mouvement pour sortir*. C'est qu'on vous en a congédié; nous le savions.

DURONCERAY. Du tout! ce n'est pas cela que je veux dire. Si j'ai quitté la cour de Lunéville, dis-je, pour venir achever à Paris l'éducation de ma fille, ce n'est point à des instituteurs qui chantent entre deux vins la *Boulangère* et le *Curé de Pomponne*, que je confierai le soin de former son esprit et son cœur : J'ai dit!

AIR *du Mariage extravagant.*

Si ma fille était un garçon,
Ma pudeur n'y prendrait pas garde.

VOISENON.

Mais ce n'est rien qu'une chanson!

DURONCERAY.

Une chanson de corps-de-garde!
Chers messieurs, j'en suis convaincu,
Vous m'en feriez un mousquetaire,
C'est un dragon que j'en veux faire..
Oui, mais un dragon de vertu.

VOISENON. Vous croyez donc que ma chanson l'a offensée?

DURONCERAY. Je le crois.

VOISENON. Mais hier nous avons chanté ensemble.

DURONCERAY, *tirant une lettre de sa poche* Un instant! hier, je m'abandonnais avec vous, je l'avouerai, à ces écarts folâtres des muses françaises; mais hier, vous étiez pour moi le neveu et l'héritier d'un riche archevêque presque centenaire; par conséquent, en jetant votre petit collet au diable, vous deveniez un excellent parti pour ma fille. Or, aujourd'hui c'est bien différent; grâce à ce billet qu'on vient de me remettre, j'apprends que monseigneur votre oncle n'est point archevêque...

VOISENON. Il peut le devenir... en entrant dans les ordres.

DURONCERAY. Que, de plus, il est jeune encore!

VOISENON. Il vieillira... avec le temps.

DURONCERAY. Bref, vous m'avez trompé et vous n'êtes autre chose qu'un abbé sans abbaye, un auteur sans public, un chansonnier en rabat, aussi ignoré sur la feuille des bénéfices, que trop bien connu dans les coulisses de la Comédie; en un mot, monsieur Claude-Henri de Fusée, abbé de Voisenon.

BERCAVILLE, *feignant la surprise*. Monsieur de Voisenon! Quoi! j'étais en concurrence avec ce brillant abbé!.. Ah! mon cher rival, je suis désespéré du mauvais succès de votre ruse. (*A part.*) Allons, j'ai réussi! (*Haut.*) C'est fort drôle!

(Il rit.)

DURONCERAY. Sans doute, sans doute, c'est fort drôle! mais, à votre tour, maintenant... (*montrant une autre lettre*) car ce billet que j'ai reçu en même temps que l'autre, m'apprend que vous ne m'avez pas moins trompé que M. de Voisenon, et qu'au lieu d'être M. de Valroche, fermier-général, vous n'êtes rien autre chose que le sieur Bercaville, simple commis dans les aides et gabelles, et...

VOISENON. Vraiment! il serait possible!... c'est fort drôle! fort plaisant! (*Il rit ainsi que Duronceray.*) Ma foi, mon cher rival, je suis désespéré...

BERCAVILLE. Il suffit, monsieur l'abbé! je saurai qui m'a joué ce tour!

VOISENON. Et moi aussi!

DURONCERAY. Voyez, mes braves messieurs, les lettres ne sont pas signées; mais peut-être reconnaîtrez-vous la main de votre dénonciateur?

BERCAVILLE, *examinant la lettre que lui remet Duronceray*. Mon Dieu! cette main, c'est la vôtre, monsieur de Voisenon!

VOISENON, *de même*. Je n'en disconviens pas, monsieur Bercaville; mais si cette écriture n'est aussi la vôtre, je veux bien que le diable vous emporte!

DURONCERAY. Vous étiez à deux de jeu! (*Il rit, ainsi que Voisenon; regardant Bercaville.*) Tiens! il ne rit plus, lui!

BERCAVILLE. J'ai beau ne pas être fermier-général, j'ai quelque fortune et quelques protections... celle du comte de Saxe.

DURONCERAY. Maurice de Saxe? Un grand homme! Je l'ai beaucoup connu à la cour du roi Stanislas. Il me voulait du bien, ainsi qu'à défunte ma seconde femme, qui était jeune et jolie; nous avons même entretenu une correspondance ensemble, moi et ce héros. Je lui écrivais, et... il ne me répondait pas.

BERCAVILLE Je ne renonce point à mes projets.

VOISENON. Ni moi non plus!

DURONCERAY. A la bonne heure! Dès lors que vous vous présentez tous deux franchement, ma fille est à vous... pas à vous deux... mais enfin, on pourra s'entendre.

AIR *de la Piété filiale.*

Qu'elle choisisse... à votre passion
Je souscrirai coûte que coûte!
Vous n'aurez pas une dot, non sans doute!
Mais vous aurez ma bénédiction.

J'ai les vertus, l'amour de la famille,
Cet hymen-là comblera tous mes vœux ;
Car je suis père avant tout, et je veux...
Me débarrasser de ma fille.

BERCAVILLE. Je m'en charge... et j'aurai sa main.

VOISENON, *à part*. Moi, son cœur ; c'est tout ce que je demande.

DURONCERAY. Tenez, vous m'invitez à souper demain soir chez le célèbre inventeur des échaudés, le père Favart, qui demeure ici près, n'est-ce pas ?

VOISENON *et* BERCAVILLE. C'est convenu.

DURONCERAY. Là, entre Bacchus et Comus.

VOISENON. Oui, entre la poire et le fromage.

DURONCERAY. C'est synonyme... Nous causerons d'hyménée.

ENSEMBLE

AIR : *Songez à m'obéir*. (Prima Donna.)

Allons, jusqu'à demain,
Au bonheur { il faut / je veux } croire ;
Songeons / Songez { que la victoire
Doit rester au plus fin.

(*Voisenon et Bercaville sortent par la porte du fond.*)

SCÈNE II.

DURONCERAY, *puis* MAURICE DE SAXE.

DURONCERAY, *seul*. Maintenant qu'il ne s'agit plus d'un fermier-général, ni de l'héritier d'un riche archevêque, ce sont bien de vrais épouseurs, et cette fois, il faudra que ma fille se décide.

MAURICE, *entrant précipitamment, couvert d'un manteau, et avec un air de mystère*. Ils ont perdu mes traces, je crois, les enragés !... mais ils vont garder les issues pendant quelque temps, je pense...

DURONCERAY, *à part*. Qu'est-ce que c'est que ça ?

MAURICE, *regardant plutôt du côté de la rue que du côté de Duronceray*. Bonhomme, il faut que vous me donniez l'hospitalité pour quelques heures... peut-être pour la nuit.

DURONCERAY, *à part, avec dignité*. Je t'en fiche !.. un voleur, sans doute. (*A Maurice*.) D'abord, mon cher monsieur, je ne suis point un bonhomme, je suis le chevalier de Duronceray, ex-maître de chapelle.

MAURICE. Duronceray !

DURONCERAY. Que vois-je ! monseigneur le comte de Saxe ! à Paris ! chez moi ! Quoi ! vous me faites l'honneur de venir me visiter dans mon humble réduit, dans mon réduit champêtre de la rue des Marmousets ?

MAURICE, *toujours en observation*. Ce n'est pas absolument comme visiteur que je suis venu... mais enfin, je suis bien aise d'être chez vous... ce cher Duronceray.... Votre femme est toujours...?

DURONCERAY. Mais... elle est toujours morte... oui, monseigneur.

MAURICE. Ah ! pardon ! je suis si troublé... (*Fermant la porte de la rue, et venant vers Duronceray*.) Voici ce dont il s'agit. J'ai quitté incognito mon gouvernement de Champagne, pour venir présenter mes hommages à certaine grande dame.

DURONCERAY. J'entends... Toujours en bonne fortune, monseigneur, toujours ! Les faveurs de Mars ne vous suffisent pas ; il vous faut celles de Vénus... Mars et Vénus vous guident sur le chemin.

MAURICE. Oui, mais sur ce chemin-là, je viens de me rencontrer avec un rival ou un mari, je ne sais... Il a fallu dégainer Je l'ai blessé ou tué.

DURONCERAY. N'importe.

MAURICE. Le guet s'est mis à mes trousses, et, comme il faut avant tout sauver l'honneur des dames... surtout des grandes dames... même de celles qui ont deux amans à la fois... et je crois que c'est là mon affaire, je tiens absolument à n'être point reconnu. Ainsi, mon cher Duronceray, cachez-moi, même aux yeux des gens de votre maison, si cela se peut.

DURONCERAY. Il suffit, monseigneur.... Justement, mes gens sont tous absens. (*A part*.) Ils sont toujours absens. (*Haut*.) Et ma fille elle-même ne se doutera de rien.

MAURICE. Quoi ! vous avez une fille ?.. Est-elle jolie ?

DURONCERAY. Mais... le sang est beau dans notre famille... Les Duronceray sont généralement d'un physique avantageux.. surtout du côté des hommes... ma fille est fort bien !.. Mais vous la connaissez : c'est ce jeune enfant, fruit de mon premier hymen, Marie-Justine, que vous avez maintes fois vue à Lunéville.

MAURICE. En effet, je me la rappelle ; une petite espiègle qui, toute jeune, jouait déjà la comédie, au théâtre de la cour, et avec une intelligence rare.... Oui... de grands yeux... une petite bouche.

DURONCERAY. Eh bien ! tout cela n'a fait que croître et embellir, monseigneur. Elle aime toujours la comédie à la fureur... mais moi, je veux la marier.

MAURICE. Quelle folie !.. mais c'est lui

fermer la carrière! C'est égal, votre fille m'intéresse, et si elle se destine réellement au théâtre, elle peut compter sur ma protection.

DURONCERAY. Monseigneur est trop bon.

MARIE, *chantant dans la maison.*

Le curé de Pomponne a dit:
Rassurez-vous, mignonne...
Ah! il m'en souviendra
La rira,
Du curé de Pomponne.

DURONCERAY. Mais la voici.

MAURICE. Comment! elle chante déjà le curé de Pomponne?

DURONCERAY. Par innocence, par réminiscence; elle l'a entendu chanter ce matin... elle ne sait ce qu'elle dit...

MAURICE. Mais maintenant, je ne puis entrer chez vous sans être vu par elle...

DURONCERAY. Au contraire, monseigneur... tandis qu'elle vient de ce côté, vous allez entrer par un autre... là, derrière la maison... Moi, je vais retenir Marie quelque temps ici... puis, je vous rejoins.

MAURICE. Songez qu'il faut que je parte cette nuit même.

DURONCERAY. Cette clef vous mettra à même d'aller et de venir comme vous voudrez. Silence, c'est elle!

MAURICE, *jetant un coup-d'œil dans la maison, à part.* Il a raison; elle est fort bien! (*Bas à Duronceray.*) Je tiendrai ma parole, maître Duronceray; elle débutera sous mes auspices.

(Il sort en longeant le mur de la maison.)

SCENE III.

DURONCERAY, MARIE, *paraissant sur la porte de la maison.*

MARIE. Tiens, tiens, tiens! plus personne!.. eh bien! ils sont aimables, les galans que vous me donnez... s'en aller sans me dire adieu, après m'avoir laissée au beau milieu d'une chanson, car je ne sais pas ce qu'il devient ce curé de Pomponne...

DURONCERAY. D'abord, ma fille, je vous ferai observer que vous vous servez d'une expression choquante pour ma dignité de père... je ne vous donne pas des galans... je vous cherche des maris.

MARIE. Et vous n'avez pas la main heureuse... Ah ça! papa, est-ce que vous allez vous imaginer que ça épouse, des fermiers-généraux? est-ce que vous croyez qu'un petit abbé musqué, qui veut devenir évêque, laissera là la mitre et la crosse, pour donner son nom à la fille d'un mauvais musicien?

DURONCERAY. Comment! mauvais musicien!

MARIE. Je dis ça comme autre chose.

AIR : *En vérité, je vous le dis.* (Berat.)

En vérité, je vous le dis,
Gens de finance et gens d'église,
Tout ça plaisante et nous courtise,
Mais ça ne fait pas de maris;
Dans ces importantes affaires,
Les jeunes filles, à Paris,
S'y connaissent mieux que leurs pères...
En vérité, je vous le dis!

DURONCERAY, Ma fille, je te ferai observer...

MARIE.
Même air.

En vérité, je vous le dis,
Vous avez oublié, je pense,
Ce qu'autrefois l'expérience
Sur l'amour vous avait appris;
Ah! croyez-moi, sans qu'on l'excite,
Des jeunes filles, à Paris,
Le cœur parle bien assez vite...
En vérité, je vous le dis!

DURONCERAY. Rassure-toi, Marie, il n'est plus question de fermiers-généraux, ni de l'héritier d'un archevêque.

MARIE. En voilà d'autres qui vont se présenter à présent? Mais, papa, vous ne vous lasserez donc jamais de me chercher des épouseurs! à quoi bon tout cela?

DURONCERAY. A te marier, mon enfant! Je sais que, comme toutes les jeunes personnes bien élevées, tu vas me répondre que tu es heureuse avec moi, que ma tendresse te suffit... que...

MARIE. Non, papa, je ne vous répondrai pas ça... je vous dirai tout simplement: Je ne veux pas me marier.

DURONCERAY. Quoi! malheureuse enfant, aurais-tu donc le projet de te faire religieuse?

MARIE. Nullement! je veux être comédienne... ce n'est pas tout-à-fait la même chose... et quant au mariage, ça viendra; laissez-moi faire.

DURONCERAY. Comédienne! la fille d'un de Duronceray! (*Changeant de ton.*) Tiens! tiens! tiens!.. s'il en est ainsi, j'ai une excellente protection pour toi.

MARIE. Bah! qui donc?

DURONCERAY. L'illustre Maurice de Saxe, mon ami.

MARIE. Est-ce qu'il a enfin répondu à toutes ces lettres?..

DURONCERAY. Non... c'est lui-même qui m'a dit...

MARIE. Vous l'avez donc vu?

DURONCERAY, *troublé.* Non!

MARIE. Bon! voilà mon père qui de-

vient fou... alors, il va m'en choisir qui seront drôles, des maris!

DURONCERAY. Je ne tiens pas à ce qu'ils soient drôles, ma fille; mais je tiens à ce qu'ils soient riches, très-riches! car, vois-tu, Marie, nous ne serons heureux que lorsque tu seras mariée, bien mariée... Je suis bon père, mais j'ai l'habitude de faire figure dans le monde... tu me gênes pour sortir... ma pension me suffit à peine... je la mangerai bien à moi seul, va!

MARIE. Pauvre père! est-il bon!

DURONCERAY. Il faut absolument que je me donne un gendre, qui te rende heureuse, et qui me prête sa voiture quand je veux aller à Versailles, saluer la noble fille de mon maître, sa majesté la reine de France.

MARIE. On vous en donnera des maris à voiture!.. j'épouserai peut-être un boulanger, ou un pâtissier.

DURONCERAY. Fi! l'horreur!

MARIE. Tiens, pas si horreur... je ne déteste pas les petits pâtés, moi.

DURONCERAY. Et pourquoi ne te trouverais-je pas un beau et noble parti?... Stanislas n'était qu'un roi détrôné, lorsque sa fille, Marie Leczinska, épousa Louis XV. Moi, je suis un musicien destitué; tu te nommes Marie aussi; les positions sont les mêmes, tu peux prétendre à tout.

MARIE, *à part*. Des bêtises!... (*Haut.*) Tenez, mon père, ne contrariez pas mes inclinations, et je vous réponds que je serai reine à mon tour.

AIR : *Et voilà comme tout s'arrange.*

Laissez-moi chercher des succès
Dans l'art dont je suis idolâtre,
Et devant le public français
Je régnerai... sur le Théâtre!
A Rheims, les plus illustres Rois,
Dans l'éclat qui les environne,
Ne sont tous sacrés qu'une fois;
Moi, je prétends, au temple de mon choix,
Que tous les soirs on me couronne.

DURONCERAY, *à part*. Et le grand Maurice qui m'attend! (*Haut.*) Adieu, ma fille; tout ce que tu m'as dit là, ça m'a ému... je me sens presque... endormi. Je vais me reposer un instant.

MARIE. C'est l'effet du dîner...

DURONCERAY. Reste là... prends l'air. Ça te fera du bien, et je dormirai plus tranquillement. Adieu, adieu... ma fille... (*A part.*) Je vais rejoindre le héros!

(Il rentre dans la maison.)

SCENE IV.

MARIE, *seule*.

En voilà-t-il des maris que je refuse! Et tout ça, pour qui? Pour mon petit pâtissier, qui ne m'a jamais parlé cependant. Mais, depuis trois mois que nous habitons cette maison, il est toujours sur sa porte quand je sors; à sa fenêtre, quand je suis dans ma chambre; et lorsque je veux chanter, on dirait qu'il comprend ma pensée, car aussitôt j'entends son flageolet qui joue l'air que j'avais dans la tête; n'est-ce pas là de la sympathie! C'est celui-là qui ferait un mari aimable! Il y a des momens où j'ai envie de me déclarer à mon père! Mais, avec ses idées de grandeur, il serait capable de donner congé de notre maison, et je ne le verrais plus... Il me semble encore l'entendre dire, au seul mot de pâtissier : Fi! l'horreur!.. Pourtant, celui-là, ce n'est pas un pâtissier comme les autres... D'abord, il ne met jamais de bonnet de coton... au contraire... c'est un jeune homme très comme il faut, qui a des manchettes de Valenciennes et qui fait des couplets..... oh! mais charmans! et pour moi!.. Cependant, voilà quatre jours que je n'en ai reçu... il faut que le four aille bien à la boutique de son père!.. C'est là, dans le trou de ce mur, qu'il les mettait, au risque de se casser le cou en montant. Voyons, s'il m'oublie tout-à-fait. (*Fouillant dans un trou pratiqué au sommet du mur de clôture.*) Rien encore... mais si fait... Allons, c'est bien. Je ne lui en veux plus. Il y en a deux! mais sur quel air les chanter? (*Ritournelle de flageolet.*) Quel bonheur! le flageolet! La sympathie y est toujours!

(Air de flageolet au-dehors; Marie suit l'air en fredonnant. Pendant les couplets, la nuit vient peu à peu.)

AIR *nouveau de* M. PILATI.

Tout bas ma voix t'appelle,
L'amour qui m'inspira,
Toujours tendre et fidèle,
Vers toi me conduira.
La, la, la.
Sois-en bien sûre, le mystère,
Guidera mes pas amoureux:
Dans ta retraite solitaire
Ton cœur seul entendra mes vœux.
Tout bas, etc... etc...
Le jour, une terreur secrète
Dans mes regards éteint l'espoir;
Le jour, on observe, on nous guette,
Ouvre-moi, si je dis ce soir:
Tout bas, mon cœur t'appelle,
L'amour qui m'inspira,
Toujours tendre et fidèle,
Vers toi me conduira.
La, la, la...

(*Après un moment de réflexion.*) Avec tous ses ah! ah! c'est toujours un rendez-vous qu'il me demande. Jamais je ne l'ai vu si hardi!.. Voulez-vous bien vous taire, monsieur! Qu'est-ce que c'est donc que ces idées-là!... Je suis mécontente, très-mécontente! Je me fâche! (*Elle sourit.*) Allons, je ne peux pas dire ça sans rire!.. Le soir est venu, il me semble?.. Je voudrais bien savoir s'il aura l'audace de se présenter. (*Elle ouvre la porte qui donne dans la rue, et regarde.*) Ah! mon Dieu! c'est lui!

SCENE V.

MARIE, FAVART.

(On voit Favart passer plusieurs fois devant la porte, mais sans s'arrêter à peine. Marie, de son côté, se promène à contre-sens de Favart.)

MARIE, *à part.* Oh! non, il n'a pas l'audace... A la bonne heure! me voilà réconciliée avec lui. (*Dans ce moment, tous deux s'arrêtent, se regardent et détournent aussitôt la tête. — A part.* Mais il est timide comme une fille!

FAVART, *sur le pas de la porte.* Mademoiselle...

MARIE. Aïe!.. c'est vous! qu'est-ce que vous demandez, monsieur Favart?

FAVART, *avec hésitation, s'avançant un peu.* Mon Dieu!.. rien... mademoiselle... (*Marie laisse tomber son mouchoir avec intention marquée.*) C'est ce mouchoir que vous avez laissé tomber.

(Il ramasse le mouchoir.)

MARIE. Ah! c'est vrai!.. c'est sans le vouloir. Merci, monsieur... Mais gardez-le plutôt...

FAVART, *le pressant contre ses lèvres.* Oh! toute ma vie! là, sur mon cœur!

MARIE, *à part.* Comme il a la voix douce! (*Haut.*) Vous ne m'entendez pas... Je dis: Gardez-le, comme ça... à la main... un instant encore... vous avez peut-être à me parler, et si mon père se réveillait... s'il venait, au moins j'aurais un prétexte à lui donner... car vous êtes d'une témérité!...

FAVART. Excusez-moi... Mais il dort donc, monsieur votre père?

MARIE. Oui...

FAVART. Tant mieux!

MARIE, *à part.* Il a l'air content!

FAVART. Est-ce que vous êtes fâchée que je sois entré?

MARIE. Mais...

FAVART. Dam! j'ai trouvé la porte ouverte, et j'ai cru que vous ne l'aviez pas laissée ainsi sans dessein? C'est mal peut-être à moi d'avoir eu tant de présomption!..

MARIE. Oui, monsieur, c'est mal! c'est très-mal!.. mais, tenez, je ne suis pas une coquette; aussi je vous avouerai que vous avez bien fait de le croire.

FAVART. Ainsi c'était donc pour moi?..

MARIE. Je me disais: S'il a encore une chanson à me donner, au moins il ne risquera pas de se blesser, en montant sur ce mur. Il me la remettra de la main à la main, comme cela.

(Elle lui tend la main.)

FAVART, *lui prenant la main.* Ah! je suis trop heureux!.. Vous avez donc trouvé mes derniers couplets?

MARIE. Ils sont bien hardis, monsieur Favart!

FAVART. M'en voudriez-vous de ce que je vous aime autant?

MARIE. Non; mais je m'en veux quelquefois à moi-même de ce que je ne peux pas vous aimer moins.

FAVART. Quel mal faisons-nous?

MARIE. Aucun... c'est vrai... cependant j'ai peur...

FAVART. De moi?

MARIE. Oh! non; pas du tout! Mais c'est mon père qui me tourmente pour que je me marie.

FAVART. Et que lui répondez-vous?

MARIE. Vous devez bien le deviner!

FAVART, *avec enthousiasme.* Ah! si je pouvais prendre rang parmi nos grands auteurs!

MARIE, *de même.* Et moi, si je pouvais devenir une actrice célèbre!

FAVART. Vous aimeriez donc à jouer la comédie?

MARIE. Beaucoup!...

FAVART. Ah! nous étions faits l'un pour l'autre! car moi aussi je ne rêve que théâtre! Tous les jours, je crée mille sujets, et c'est toujours vous que je vois dans mon meilleur rôle! Quand mon père me croit occupé des soins de son état, je dialogue des scènes, je rime des ariettes, et toujours avec vous, soit que je vous revête d'un simple jupon de village, ou du brillant costume d'une grande dame de cour, partout, sous toutes les formes, vous m'apparaissez gracieuse et jolie! Il me semble que pour vous je ferais des chefs-d'œuvre!

MARIE. Et moi, il me semble que je les jouerais bien!

AIR: *Oui, c'est toi, toi que j'aime!* (de Mlle Puget.)

ENSEMBLE

Gloire, amour, espérance!
Vers vous mon cœur s'élance!
Rendez-nous, et d'avance,

Heureux
Tous deux !

FAVART.

Quel sort, ma bien-aimée,
L'avenir nous promet ;
Bruyante renommée,

MARIE.

Et bonheur bien discret,
Une double victoire,
Des momens enchanteurs !

FAVART.

Deux noms pour une gloire !

MARIE.

Un amour pour deux cœurs !

ENSEMBLE.

Gloire, amour, espérance !
Vers vous mon cœur s'élance !
Rendez-nous, et d'avance,
Heureux
Tous deux !

FAVART. Si je n'ai pas de fortune encore, le talent peut m'en donner. D'ailleurs, je ne suis pas sans espérances M. de Crébillon, qui aime beaucoup nos échaudés, me veut du bien. J'ai corrigé des vers que M. de la Popelinière avait fait mettre dans un nougat qu'il envoyait à une dame de l'Opéra. Je suis parfois admis aux soupers chantans de MM. Piron, Saurin, Voisenon et Fuselier, et l'on applaudit mes couplets comme ceux des autres convives.

MARIE. Je le crois bien ; je les trouve très-jolis, moi.

FAVART. Vous voyez bien que j'ai de l'avenir ! mais votre père est fier !..

MARIE. Ah ! mon père !... mon père n'est pas un aussi grand seigneur qu'il le paraît. C'est un faiseur d'embarras, voilà tout !

FAVART. Quoi ! vous pensez que je pourrais...

MARIE. En s'y prenant bien ; moi, d'abord, je refuse tous les autres !...

FAVART. C'est déjà bon ! Voyons, convenons de ce que nous avons à faire !..

DURONCERAY, *de l'intérieur*. Ma fille rentrez vous coucher !

MARIE. Me coucher !

FAVART. Déjà ! Ah ! mon Dieu ! quelle contrariété ! j'avais tant de choses à vous dire encore ! Interrompre une telle conversation, c'est tout perdre !.. si vous vouliez !.. Où est votre chambre ?

MARIE, *avec pruderie*. Comment ! monsieur !

FAVART, *avec modestie*. Ah !

MARIE. Elle est là !.. Eh bien ! que voulez-vous dire ? Dépêchez-vous.

FAVART. Nous pourrions continuer de causer ensemble ; vous, à votre fenêtre et moi dans cette cour.

MARIE. Je ne demanderais pas mieux ; mais on n'aurait qu'à vous entendre.

FAVART. Je parlerai tout bas.

MARIE. Mais je ne vous entendrai plus moi-même.

FAVART. Eh bien, cette échelle que j'aperçois là, tout près, me permettra de me rapprocher de vous... en montant quelques échelons...

MARIE. Quelques échelons... pas davantage !

FAVART. Vous consentez ?

MARIE. Il le faut bien ! adieu.

FAVART. Au revoir ! (*Revenant.*) A propos, comment vous nommez-vous ?

MARIE. Marie !.. Il ne le savait pas !

FAVART. Je n'ai osé le demander à personne.

DURONCERAY, *de l'intérieur*. Ma fille ! Morphée vous invite...

MARIE. Mais c'est qu'il ne m'invite pas du tout.

AIR : *Au gré du vent, souvent.* (Vaudeville de Guillaume-Tell.)

Silence ! le voici,
Il revient par ici
Cachez-vous bien,
Ne dites rien,
Tout trahirait
Notre secret.

ENSEMBLE

Silence, le voici,
Il revient par ici,
Cachons-nous } bien
Cachez-vous }
Ne dites } rien
Ne disons }
Tout trahirait
Notre secret.

(*La nuit est entièrement venue pendant cette scène. Favart s'éloigne par le jardin.*)

SCENE VI.

DURONCERAY, MARIE.

DURONCERAY. Eh bien ! Marie, qu'est-ce que tu fais là ? Les nuits sont fraîches...

MARIE. Je regardais les étoiles.

DURONCERAY. Il n'y en a pas. La pâle Phébé elle-même est couchée. Tout dort dans la nature ; allons en faire autant.

MARIE. Je serais bien rentrée toute seule, allez. Il ne fallait pas vous déranger.

DURONCERAY. Du tout, tu ne pouvais rentrer toute seule... car il faut que je te montre la chambre que tu occuperas cette nuit.

MARIE. Comment ! la chambre. Mais n'ai-je pas la mienne ?

DURONCERAY. Pas pour aujourd'hui J'en ai disposé autrement.

MARIE, *à part.* Dieu du ciel ! Est-ce qu'il aurait entendu?

DURONCERAY, *à part.* Monseigneur sera là plus près de la porte du jardin; puis je ne pouvais le loger d'une manière malséante. (*Haut.*) Allons, ma fille, tu vas reposer près de moi, sous les regards paternels. En dormant, j'aurai l'œil sur toi. Allons, en avant marche!

MARIE, *à part.* Il sait tout... plus de doute ! au fait, puisque M. Favart fait des comédies, il saura bien s'en tirer...ce n'est pas aux demoiselles à chercher des expédiens... cependant, si je pouvais l'avertir.

DURONCERAY, *qui suivait pas à pas Marie, voyant qu'elle a passé devant la maison sans y entrer, et qu'elle continue à marcher du côté du jardin.* Eh bien! où vas-tu donc? est-ce que tu dors debout ?

MARIE. Non, papa, c'est que je cherchais un air.

DURONCERAY. Encore quelque refrain de comédie?

MARIE. Ah ! voilà que je le tiens!
(Se tournant du côté du jardin.)

AIR : *A la grâce de Dieu.* (Mlle Loïsa Puget.)

Sylphe des nuits, vers ma fenêtre,
Toi qui devais monter, hélas!
Ah ! garde-toi bien d'apparaître,
Non, mon doux Sylphe ne viens pas.
Ne va pas près des autres belles;
Mais évite ici le danger ;
Si l'amour t'a prêté des ailes,
Ami sers-t'en pour déloger,
Adieu, mon Sylphe, adieu
A la grâce de Dieu.

(*Marie rentre avec Duronceray.*)

SCENE VII.

FAVART, *seul.*

Je n'entends plus personne, et me voilà seul ici... que c'est donc joli un premier rendez-vous d'amour !... j'avais déjà pensé à en mettre un dans une de mes pièces ; mais je ne me doutais pas de l'effet que cela pouvait produire... Ah ! que je l'écrirais bien à présent cette scène d'attente si douce, et de si cruelle impatience... Encore étonné d'un bonheur dont il est si fier, l'amant voudrait, comme un autre Alexandre, remplir le monde entier du bruit de sa conquête; mais discret comme l'avare, il se taira, car il craint aussi qu'on ne lui enlève son trésor... Mais la confiante jeune fille, que peut-elle penser à cette heure si nouvelle pour son cœur innocent?.. mais on ouvre la fenêtre, je crois... oui... c'est elle!

SCENE VIII.

FAVART, MAURICE DE SAXE, *paraissant à la fenêtre.*

MAURICE. Maudite clef! je ne sais plus ce que j'en ai fait... il faut donc réveiller toute la maison, ou sauter par cette fenêtre.

FAVART. Attendez, je vais mettre l'échelle.

MAURICE. Qu'est-ce qui parle d'échelle ?

FAVART, *posant l'échelle et s'apprêtant à monter.* Me voilà ! eh bien ! on descend...

MAURICE, *descendant par l'échelle.* Oui, silence, mille tonnerres! ça s'est trouvé bien à propos.

FAVART. Un homme!.. de cette chambre!.. Elle ne m'attendait pas sitôt... la perfide !..

MAURICE, *passant auprès de Favart, et sortant.* Merci, mon ami.

FAVART, *accablé.* Je ne la reverrai plus!

ACTE II.

Le théâtre représente le foyer des acteurs de l'opéra-comique de la foire Saint-Germain. Quelques siéges, une toilette, un paravent.

SCENE PREMIERE.

MAMIE BABICHON, ACTEURS, CORYPHÉES, *puis* FAVART

CHOEUR.

AIR : *premier chœur de Micheline.* (ADAM.)

Allons, enfans de l'Opéra-Comique,
Que les bravos signalent nos progrès,
Et que ce soir notre scène lyrique
A nos efforts doive un nouveau succès.

FAVART. *entrant.* Quel zèle, quelle activité à l'Opéra-Comique de la foire Saint-Germain!

MAMIE BABICHON. Et quelle foule déjà dans la salle!

FAVART. Ah! c'est vous, Mamie Babichon.

MAMIE BABICHON. Je parie, mon cher

Favart, que votre *Chercheuse d'esprit* aura le succès de vos autres ouvrages.

TOUS. Oh! bien certainement!

FAVART. J'en accepte l'augure.

MAMIE BABICHON. Car vous avez un bonheur!

FAVART, *à lui-même*. Oui, du bonheur!.. j'ai eu des succès du moins. L'abbé de Voisenon me prône à la cour; Bercaville, le directeur provisoire de ce théâtre, me veut du bien; le maréchal de Saxe, lui-même, sans me connaître, s'est déclaré mon protecteur. On dirait que tout le monde s'entend pour me consoler de mes chagrins, pour me faire oublier une coquette!..

(On entend frapper trois coups dans la coulisse, à gauche.)

MAMIE BABICHON. Voilà le régisseur qui donne le signal.

LE RÉGISSEUR, *en dehors*. Au théâtre!

TOUS. Au théâtre!

CHOEUR.

Allons, enfans, etc.

(*Les chœristes sortent.*)

FAVART. Comment! déjà!

MAMIE BABICHON. C'est sans doute pour l'annonce au public.

FAVART. Quelle annonce, Mamie Babichon?

MAMIE BABICHON. Quoi! vous ne savez pas? Eh bien! tenez, voici que le régisseur dit en ce moment, en s'adressant au parterre: *(Elle s'avance vers la rampe, et fait les trois saluts d'usage.)* Messieurs, un événement imprévu... (*Murmures en dehors. A Favart.*) Entendez-vous?... on murmure.

FAVART. Un événement!

MAMIE BABICHON, *au public*. Notre camarade, Mlle Brille, une petite bégueule, que vous connaissez tous, vient d'être saisie... d'un enlèvement subit.

FAVART. Est-il possible! un enlèvement! mon premier rôle disparu!

MAMIE BABICHON, *continuant l'annonce*. Nous serions dans l'impossibilité de vous donner, ce soir, la *Chercheuse d'esprit*, si la demoiselle Chantilly, dont les débuts ne devaient avoir lieu que la semaine prochaine, n'avait consenti à remplacer la fugitive. *(Bravos en dehors. A Favart.)* Vous entendez; ils prennent très-bien ça. Bon public!

FAVART. Mlle Chantilly!.. c'est la première fois que j'entends prononcer ce nom!

MAMIE BABICHON, *toujours au public*. Pour donner à la débutante le temps de se préparer, nous commencerons par la *Vierge du Soleil*, le triomphe de notre camarade Mamie Babichon, qui n'a pas encore été enlevée, mais qui ne demande pas mieux que de l'être.

(Elle salue le public.)

FAVART. Cette petite Brille! abandonner ainsi le théâtre!..

MAMIE BABICHON. Pour un ambassadeur qui lui donne équipage. Ce n'est pas mal calculer.

FAVART. Elle qui faisait la prude!

MAMIE BABICHON. Avec tout le monde!

FAVART. Même avec ses camarades!

AIR : *Vaudeville de la Famille de l'Apothicaire.*

Elle trouvait leur ton mauvais,
Et, faisant de saintes grimaces,
Disait : Dieu me garde à jamais
De vouloir marcher sur leurs traces!

MAMIE BABICHON.

C'est qu'en marchant on peut broncher,
Et cette vertu chaste et pure
Refusait ainsi de marcher,
Afin d'avoir plus tôt voiture.

SCENE II.

FAVART, MAMIE BABICHON, LE RÉGISSEUR.

LE RÉGISSEUR, *dans le fond, à la cantonnade*. Allons, messieurs et mesdames, au théâtre, pour la première pièce. C'est ici que la débutante s'habillera.

MAMIE BABICHON. Tiens, nous serons voisines, alors; car la porte de ma loge donne dans ce foyer.

LE RÉGISSEUR. Au théâtre!

(Il disparaît.)

MAMIE BABICHON. Cela ne me regarde pas encore; je ne suis que du second acte!

SCENE III.

MAMIE BABICHON, FAVART, VOISENON, BERCAVILLE.

BERCAVILLE, *entrant*. Ah! ah! maître Favart, c'est un jour de triomphe aujourd'hui... La pièce ira aux nues! J'ai dit partout que c'était un chef-d'œuvre!

VOISENON. Et moi, j'ai fait retenir une vingtaine de loges par les plus jolies femmes de Paris et de Versailles.

FAVART. Je ne sais vraiment à quoi attribuer une amitié si précieuse!

BERCAVILLE. Il faut que les gens d'esprit se soutiennent.

VOISENON, *à Mamie Babichon*. Alors, de quoi se mêle-t-il?

MAMIE BABICHON. C'est ce que j'allais dire.

VOISENON. Mais qu'as-tu donc, Favart ?

MAMIE BABICHON. C'est l'enlèvement de Mlle Brille qui le tourmente.

VOISENON. Rassure-toi ; celle qui la remplace sera charmante !

BERCAVILLE, *à Favart.* Elle ira à miracle, mon cher !

FAVART. Vous la connaissez donc?

BERCAVILLE. Un peu... Je lui ai fait répéter dix fois son rôle... en tête-à-tête.

MAMIE BABICHON, *à part.* Bon ! et d'un !

VOISENON, *à part.* Le sot ! (*Haut.*) J'ai le plaisir de la voir quelquefois aussi... je lui ai même indiqué en secret toutes les intentions du personnage qu'elle doit jouer ce soir.

MAMIE BABICHON, *à part.* Et de deux !

SCÈNE IV.

Les Mêmes, UN DOMESTIQUE. *en grande livrée.*

LE DOMESTIQUE, *entrant et déposant une cassette sur une table.* De la part de monseigneur le maréchal de Saxe.

BERCAVILLE. Qu'est-ce que c'est?

LE DOMESTIQUE. Un costume pour la débutante.

(Il sort.)

MAMIE BABICHON. Et de trois! La finance, le clergé et l'armée... notre ingénue ira loin.. Mais, en effet, c'est monseigneur de Saxe qui a ordonné son début ; car le noble maréchal s'occupe beaucoup du théâtre aussi.

FAVART, *à part.* Encore une coquette ! Ah! le théâtre ! ah ! les femmes ! elles ressemblent donc toutes à Mlle Duronceray !

LE RÉGISSEUR, *dans la coulisse.* Le second acte de la *Vierge du Soleil* va commencer.

MAMIE BABICHON. Ah ! mon Dieu ! moi qui voulais voir la débutante !

VOISENON. Elle ne peut tarder. Mais, mon cher auteur, tu ne peux l'aborder sans lui présenter le bouquet d'usage.

BERCAVILLE. Certainement... certainement.

FAVART. Eh bien ! j'en vais chercher un...

MAMIE BABICHON, *qui a ouvert la porte de communication.* Passez par ma loge, vous serez plus près de la porte de sortie.

VOISENON, *à Favart.*

AIR : *Je vais changer de costume et d'emploi.*

Je vous prédis qu'on vous applaudira,
Soyez certain de la faveur publique,
Après la pièce on vous proclamera
Sauveur de l'Opéra-Comique.
J'entends déjà qu'ici chacun se dit :
L'aimable auteur, qui sait nous plaire,
A fait la *Chercheuse d'esprit*,
Et n'en chercha pas pour la faire.

REPRISE.

FAVART.

L'instant approche, et je tremble déjà :
D'être en repos, vainement je me pique ;
Quoi ! trois amours ! cette innocente-là
Perdra mon Opéra-Comique.

VOISENON, BERCAVILLE, MAMIE.

Je vous prédis qu'on vous applaudira ;
Soyez certain de la faveur publique :
Après la pièce, on vous proclamera
Sauveur de l'Opéra-Comique.

(*Mamie Babichon et Favart sortent par la gauche du spectateur.*)

SCENE V.

BERCAVILLE, VOISENON, MARIE, DURONCERAY.

(Duronceray a l'épée au côté. Il donne le bras à sa fille, et tient de l'autre main un carton à chapeau, qu'il laisse tomber presque en entrant.)

DURONCERAY. C'est un vrai dédale.... c'est le labyrinthe de Crète que ce théâtre... Diable d'Opéra-Comique, va ! on a bien de la peine à n'y pas trébucher.

MARIE. Prenez donc garde, papa, vous laissez tomber mon carton à chaque instant... On ne peut pas jouer une ingénue en collerette chiffonnée.

VOISENON, *allant au-devant de Marie et la prenant par la main.* Eh bien, ma charmante ?

BERCAVILLE, *même jeu.* Le cœur nous bat-il bien fort ?

MARIE. Passablement... Oh! mais qu'importe ?

AIR : *Les fils de l'université* (le Luthier de Vienne.)

Enfin, je suis à mon début !
Eloignons tout mauvais présage;
Il faut confiance et courage
Lorsque l'on va toucher au début,
Poète, orateur, quel qu'il fût;
Celui-là que la gloire inspire,
Sans trembler, n'a pas pu se dire :
Enfin, je suis à mon début !

Enfin, je suis à mon début !
Sans doute, mon cœur bat bien vite,
Oui, c'est de crainte qu'il palpite,
Et cependant, beau jour, salut !
Ceux qui payèrent leur tribut
Aux beaux arts, comme à la victoire,
Disent, après vingt ans de gloire :
Ah ! que ne suis-je à mon début !

VOISENON. Soyez-en certaine, vous réussirez.

DURONCERAY. Réussir !.. Qu'est-ce que c'est que ça! nous triompherons! une ovation populaire ! il nous faut un succès de

vogue! La foule a failli étouffer un portier du théâtre la semaine dernière. Il faut qu'elle en étouffe deux à la seconde représentation...

MARIE. Et ainsi de suite.

DURONCERAY. Quelle douce satisfaction pour moi, pour toi, pour nous tous! si l'on pouvait lire dans le *Mercure de France* du mois prochain: « tout le contrôle a été » écrasé aux débuts de Mlle Chantilly. »

MARIE. Mais c'est le massacre des innocens que vous demandez là!

DURONCERAY. On dédommagerait les veuves!

VOISENON ET BERCAVILLE, *s'approchant ensemble de Duronceray des deux côtés, et lui parlant bas à l'oreille.* Lui avez-vous parlé pour... Ah!

(Ils s'aperçoivent tous deux, et se font un salut.)

DURONCERAY, *bas à Bercaville.* Comptez sur moi. (*Bas à Voisenon.*) Comptez sur moi. (*Haut.*) Je ne vous oublierai pas.

MARIE. Et moi, messieurs, je voudrais bien pouvoir vous oublier un instant. Je vous demande pardon; mais il faut que j'essaie mon costume.

VOISENON. Votre costume? En voilà un que le maréchal de Saxe vient d'envoyer pour vous.

DURONCERAY. Un cadeau du maréchal!...

MARIE, *à part.* Encore celui-là qui me poursuit partout!

DURONCERAY, *ouvrant la cassette.* C'est superbe! un déshabillé de satin, des sabots à paillettes, costume de paysanne complet!... les paysannes se mettent fort bien .. au théâtre.

MARIE, *à Voisenon et à Bercarville,* Messieurs...

VOISENON. Nous partons!

(Il baise la main de Marie.)

BERCAVILLE, *bas à Duronceray.* Souvenez-vous!..

(Voisenon et Bercaville sortent.)

SCENE VI.

DURONCERAY, MARIE.

DURONCERAY. Sais-tu, Marie, que le maréchal m'a tout l'air de vouloir déclarer la guerre à ta sagesse?..

MARIE. Et c'est d'aujourd'hui que vous vous en apercevez?... Quand il n'y a pas de jour où je ne sois en butte à ses persécutions!... Eh bien! vous y voyez clair, papa... On vous en donnera des filles à garder.

DURONCERAY. Comment, le héros se permettrait?..

MARIE. Et voilà la continuation des hostilités... Du satin, des dentelles... c'est d'assez bon goût... cependant je refuse.

DURONCERAY. Tu refuses!

MARIE.

AIR: *N'est-ce pas cela?* (la Chanoinesse.)

Ce n'est pas cela;
Ces habits-là
Ne sont pas pour Nicette,
Puisque la fillette,
A ce qu'on dit,
Est chercheuse d'esprit.
Atours brillans,
Satin, rubans,
Vont mal avec ce que j'ignore,
Et l'on croira
Que j'ai déjà
Trouvé ce que je cherche encore.
Ce n'est pas cela, etc.

DURONCERAY. C'est possible... mais écoute-moi, Marie... je suis là pour protéger ta candeur.

MARIE. Je gage que vous avez oublié mon rouge.

DURONCERAY. Non... je suis père... je n'ai pas envie de venir compromettre tous les soirs mon épée dans les coulisses d'un théâtre forain... Voilà ton rouge.

(Une femme de chambre entre, portant un paquet.)

MARIE, *l'apercevant.* Ah! c'est bien heureux!

DURONCERAY. Ainsi, mon enfant...

MARIE, *passant derrière le paravent avec la femme-de-chambre.* Excusez, papa.... il faut que je m'habille... parlez toujours, je vous écoute.

DURONCERAY, *prenant une chaise, et s'asseyant devant le paravent.* Je connais les devoirs que mon titre m'impose, et je les remplirai tous! (*à lui-même*) pourvu que ça ne dure pas trop long-temps. (*Haut.*) Il faut absolument te marier! Deux épouseurs se présentent...

MARIE, *fredonnant.*
Va-t'en voir s'ils viennent,
Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent!

DURONCERAY. Plaît-il?

MARIE. Je repasse mon rôle.

DURONCERAY. Voilà, depuis un an, plus de douze partis que tu refuses... tu t'en prends à la jambe de celui-ci, à l'œil de celui-là, aux oreilles de l'un, au nez de l'autre; tu t'en prends à tout, enfin, pour rester fille... qu'est-ce que c'est que ça?

MARIE, *fredonnant.*
Ah! je le sens, en ce moment,
C'est de l'esprit assurément!

DURONCERAY. Hein?

MARIE. J'étudie.

DURONCERAY. Je te déclare, Marie, que si tu crois trouver une perfection dans ton époux, tu te prépares de terribles déboires... L'homme est l'image de la Divinité, c'est vrai, mais en laid, en très-laid !... d'ailleurs de quoi te plains-tu?

MARIE, *toujours derrière le paravent.* Ça me gêne dans les entournures.

DURONCERAY. Ça te gêne dans les entournures... est-ce là répondre? je ne sais même pas ce que tu veux dire... Voisenon est riche... Bercaville le sera.. il va devenir directeur de ce théâtre.

MARIE, *de même.* Ça ne fait pas un pli.

DURONCERAY. En ce cas, j'exige que tu te prononces en faveur de l'un des deux... tu m'as entendu?.. je te prouverai qu'un de Duronceray a une volonté, une et indivisible!

MARIE. Je le sais bien, mon père, car vous dites toujours la même chose.

(On frappe à la porte.)

DURONCERAY. Qui va là?

FAVART, *en dehors.* L'auteur, qui demande à présenter ses hommages à mademoiselle Chantilly.

MARIE, *à part, toujours cachée.* Favart! ah! enfin!

DURONCERAY, *à Marie.* L'auteur qui demande à présenter ses hommages à Mlle Chantilly...

MARIE, *sans se montrer.* Ouvrez toujours... je reste chez moi.

DURONCERAY. Non, je te dis l'auteur qui demande à présenter...

MARIE. Mais ouvrez donc...

(Duronceray va ouvrir.)

SCENE VII.

LES MÊMES, FAVART, *un bouquet à la main.*

FAVART, *entrant.* Mlle Chantilly est-elle visible?

DURONCERAY. Eh! bonjour, monsieur Favart!.. pardieu! il y a long-temps que je ne vous ai vu... vous avez donc quitté notre quartier?

FAVART, *à part.* Le père de Marie!.... par quel hasard ici?... si Mamie Babichon était là. elle dirait : Et de quatre!

DURONCERAY. Vous semblez ne pas me reconnaître!

FAVART. Vous êtes monsieur Duronceray.

DURONCERAY. Le chevalier de Duronceray, ancien favori de Polymnie, comme vous l'êtes de sa sœur Erato; vous n'avez pas oublié non plus que j'ai une fille... c'est aussi un enfant d'Apollon que je destine à Thalie.

FAVART. Pardon, j'étais venu pour voir Mlle Chantilly.

DURONCERAY. Tout-à-l'heure! elle s'habille.

FAVART. Comment?

DURONCERAY. Oui, oui, elle s'habille... Ah ça! monsieur Favart, je vous félicite... vous n'êtes pas absolument dépourvu de mérite... on parle de vos ouvrages... ma fille ne les déteste pas, car elle m'en assomme du matin au soir... surtout du dernier, bien entendu; de celui qu'on va jouer aujourd'hui même.

FAVART. Mais elle ne peut le connaître encore?

DURONCERAY. La preuve qu'elle le connaît, c'est qu'elle l'a choisi pour y débuter.

FAVART, *avec ironie.* Et quel théâtre aura le bonheur de la posséder?

DURONCERAY. Celui-ci... ne le savez-vous pas?

FAVART, *à part.* Que dit-il? (*Haut.*) Et quand aura lieu ce début?

MARIE, *paraissant dans son costume de la Chercheuse d'esprit.* Ce soir même, monsieur Favart.

(Elle lui fait la révérence.)

FAVART, *à part.* Marie! (*Haut.*) Ah! c'est vous... vous... qui succédez à Mlle Brille?.. mais on m'avait parlé d'une demoiselle Chantilly... est-ce que celle-là s'est déjà fait enlever aussi?

(Il arrache avec dépit, et une à une, les fleurs du bouquet.)

DURONCERAY. Pardieu! je n'avais pas envie de faire placarder un de Duronceray sur tous les murs de Paris!.. aussi, nous avons pris un nom sans conséquence.... Chantilly... celui d'une terre, à nous... connue.

MARIE, *à part.* Il détourne la tête... je le forcerai bien de me regarder... (*Haut.*) Dites-moi, monsieur Favart, croyez-vous que je sois bien dans mon personnage?

(Chantant un couplet de la *Chercheuse d'esprit*, sans accompagnement.)

AIR : *Du petit mot pour rire.*

On trouve de tout à Paris,
L'esprit n'est p't-êtr' pas hors de prix,
J'en aurons, quoi qu'il coûte!
Ensemble allons-y de ce pas,
Et, que sait-on, peut-être, hélas!
En cherchant bien (*bis*), j'en trouverons en route.

DURONCERAY. Charmant! délicieux! (*Arrachant le bouquet des mains de Favart.*) Tiens, ma fille, l'auteur te décerne la couronne.

MARIE. Mais vous ne dites rien, monsieur Favart?

FAVART. Je dis, mademoiselle, que vous pouvez prétendre à de grands succès.

DURONCERAY. Je le crois bien!

FAVART, *continuant*. Dans les Célimène et les Arsinoé, dans les rôles où il faut de la ruse et de la coquetterie... mais la naïveté de Nicette est au-dessous de votre talent.

MARIE. Eh bien! c'est ce que l'on verra!..

FAVART. On ne le verra pas... car, dès ce moment, je m'oppose à ce qu'on joue la *Chercheuse d'esprit*.

MARIE. Vous vous opposez? (*A part.*) Mais mon Dieu! que lui ai-je donc fait?

DURONCERAY. Comment! il s'oppose?.. Voilà qui est fort! sa pièce est faite, elle est sue... et il ne veut pas qu'on la joue! Allons donc! c'est absolument comme si son père avait dit à ses pratiques: Voilà des brioches, elles sont toutes chaudes, mais vous n'en mangerez pas!.. — Vous extravaguez, mon cher.

FAVART. Non! on ne la jouera pas! Et plutôt que de céder, je renoncerais au théâtre.

MARIE. Mais moi, je n'y renonce pas.

DURONCERAY. Quelle horreur!

FAVART, *à part*. Voisenon, Bercaville, le maréchal de Saxe!.. trois à la fois! ah! je dois la fuir!

ENSEMBLE.

AIR: *Grand Dieu quelle nouvelle!* (du Philtre.)

FAVART.

Ma carrière était belle,
J'y renonce à jamais,
S'il faut à l'infidèle
Que je doive un succès!

DURONCERAY.

Ah! l'étrange querelle!
Quel auteur a jamais
De sa pièce nouvelle
Refusé le succès?

MARIE.

C'est lui qui me querelle;
Qui l'aurait cru jamais?
N'importe! l'infidèle
Me devra son succès!

DURONCERAY.

Mais écoutez-moi donc, entêté que vous êtes!
Ma fille ira fort bien!

FAVART.

Dans les grandes coquettes!

DURONCERAY.

Songez à son maintien,
A son air d'innocence...
Ah! vous cédez, je pense...

FAVART.

Non, rien! non, rien!

DURONCERAY, *à Marie*. Il serait capable de te faire siffler... je m'attache à ses pas! je me cramponne à lui.

REPRISE.

FAVART.

Ma carrière était belle, etc.

DURONCERAY.

Ah! l'étrange querelle! etc.

MARIE.

C'est lui qui me querelle, etc.
(*Favart sort, Duronceray le suit.*)

SCENE VIII.

MARIE, *seule*.

Ne pas vouloir m'entendre... sacrifier même sa pièce, pour me chagriner... Il me déteste... Soyez donc sage... Résistez donc à toutes les séductions pour lui rester fidèle!.. Ah! ça n'est pas encourageant... Et moi qui n'ai cessé de penser à lui, le jour, la nuit... la dernière surtout!

AIR: *Le joli rêve.* (Micheline.)

Le joli rêve que j'ai fait!
C'était après deux ans d'absence,
Je me trouvais en sa présence;
Ses yeux m'exprimaient son regret,
Tout haut ma bouche le grondait,
Tout bas mon cœur lui pardonnait.
Comme autrefois, timide et tendre,
Sa main vers ma main se tendait;
Cet amour qu'il redemandait,
Je lui disais: « Viens le reprendre. »
Le joli rêve que j'ai fait! (*ter.*)

Le joli rêve que j'ai fait!
On couronnait la débutante...
Heureuse actrice! heureuse amante!..
Enfin, ce triomphe complet,
Que de son art il attendait,
C'était à moi qu'il le devait!
Sous les bravos la salle tremble...
Lui, de bonheur aussi tremblait,
Là-bas la foule m'appelait.
Nous étions seuls, bien seuls ensemble...
Le joli rêve que j'ai fait! (*ter.*)

Mais n'importe, il ne m'empêchera pas de jouer mon rôle... Il aura beau dire, on ne l'écoutera pas... Il n'est plus temps d'empêcher la représentation .. le public ne le souffrirait pas! (*Grand bruit au-dehors.*) Mais qui vient là?

SCENE IX.

MARIE, BERCAVILLE, VOISENON, LE RÉGISSEUR, ACTEURS, ACTRICES, *dans leurs costumes de la Chercheuse d'esprit.*

CHOEUR.

AIR: *La débutante est triomphante* (la Chanteuse et l'Ouvrière.)

C'est effroyable!
Épouvantable!
On n'a jamais vu conduite semblable!
C'est effroyable!

Épouvantable!
Mais la prison
Nous en fera raison!

MARIE. Qu'y a-t-il encore?

VOISENON. Il y a, ma toute belle, qu'on ne peut plus jouer la *Chercheuse d'esprit*.

MARIE. Ah! mon Dieu!

VOISENON. Oui, l'auteur vient d'arracher son manuscrit des mains du souffleur... et il a disparu. On ne sait pas où il est... et nous n'avons pas d'autre copie de la pièce.

MARIE, *tombant sur une chaise*. A-t-on plus de malheur que moi!.. Dieu! que c'est donc difficile de débuter! Si le public savait tout ce qu'il faut souffrir avant de pouvoir se présenter devant lui... il ne serait pas si méchant qu'il l'est quelquefois.

BERCAVILLE. Heureusement M. Favart ne l'emportera pas en paradis!.. le maréchal de Saxe, qui vient d'arriver, a pris l'affaire fort à cœur; il est furieux!... il avait justement sur lui une lettre de cachet... en blanc... et ce soir, notre auteur couchera à la Bastille.

MARIE, *à part*. Pauvre Favart! mais, au fait, je suis bien bonne de le plaindre!

BERCAVILLE. Il ne peut échapper! Je crois même qu'il n'est pas encore sorti du théâtre...J'ai fait garder toutes les issues..

VOISENON. Nous, messieurs, nous n'avons pas un instant à perdre..... le dernier acte de la *Vierge du Soleil* avance... tout le monde en chasse contre l'auteur révolté qui ne veut pas se laisser jouer! Cherchons-le depuis les combles jusqu'au troisième dessous!

REPRISE DU CHOEUR.

TOUS.

C'est effroyable!
Épouvantable!
On n'a jamais vu conduite semblable!
C'est effroyable!
Épouvantable!
Mais la prison
Nous en fera raison.

(*Ils sortent.*)

SCENE X.

MARIE, MAMIE BABICHON.

MAMIE BABICHON, *entrant par la porte de sa loge, qui donne sur le foyer*. N'ayez pas peur, c'est moi... Mamie Babichon.

(Elle va mettre le verrou à la porte du fond.)

MARIE. Que me voulez-vous, mademoiselle?

MAMIE BABICHON. Il s'agit de rendre un grand service à quelqu'un... Oui, de recevoir ici un pauvre jeune homme qu'on veut arrêter à toute force.

MARIE. Qu'a-t-il donc fait?

MAMIE BABICHON. Il est accusé d'avoir voulu cabaler contre la pièce qu'on va jouer, par conséquent contre la débutante!

MARIE. Encore un! mais c'est indigne! Et c'est à moi que vous vous adressez?

MAMIE BABICHON. Oh! nous aimons assez les indignités, nous autres. D'ailleurs, il est poursuivi, traqué; toute la force armée du théâtre est sur pied contre lui: Grecs, Romains, Mexicains, villageois, chanteurs, danseurs! il n'a plus d'asile que votre loge; car ce n'est pas ici qu'on viendra le chercher.

MARIE. Mais pourquoi ne le recevez-vous pas dans la vôtre?

MAMIE BABICHON. Il y est!.. mais c'est qu'on frappe à ma porte.. un vieux magistrat qui me veut du bien... Au surplus, ça ne me regarde pas... c'est votre affaire... on doit des égards à son auteur!..

MARIE, *à part*. Je m'en doutais! C'est lui! tant mieux.

MAMIE BABICHON, *poussant Favart sur le théâtre*. Entrez, monsieur Favart. Eh! vite donc! (*Criant à la cantonnade.*) Attendez, monsieur le président!.. je change de costume!

(Elle referme la porte de communication.)

SCENE XI.

MARIE, FAVART; *il a un rouleau de papier à la main.*

MARIE, *après un silence*. Il paraît que vous vous comportez bien, monsieur Favart.

FAVART. J'ai usé de mon droit, mademoiselle; car cet ouvrage, c'est le mien; je puis l'anéantir, le déchirer, si je le veux!

(Il le froisse avec colère.)

MARIE. Oh! pourquoi cela? Conservez-le... puisque je ne le jouerai pas! Mademoiselle Brille reviendra peut-être, et alors...

FAVART. Je vous l'ai dit: je renonce au théâtre... je n'y remettrai plus les pieds, car vous y êtes, et je veux vous fuir!

MARIE. Me fuir? En attendant vous voilà mon prisonnier.

FAVART. Oh! je puis sortir d'ici!

MARIE. Oui, pour aller à la Bastille.

FAVART. Que m'importe!

MARIE. Comment! vous me préférez... même la Bastille! vous avez de singuliers goûts, monsieur Favart!

Air : *A l'âge heureux de quatorze ans.*
Ah ! je m'admire, en vérité ;
Voyez ce qu'en nous peut produire
Un sentiment de charité ;
Je sauve qui voulait me nuire !
Cacher un jeune homme chez moi !
O ciel ! que dirait une prude ?
D'où vient que je suis sans effroi ?

FAVART.
C'est un effet de l'habitude !
Vous n'en éprouvez nul effroi,
Car vous en avez l'habitude !

MARIE. Qu'est-ce à dire, monsieur?

FAVART. C'est-à-dire, mademoiselle, que si vous regrettez de m'avoir donné asile, je sais par quel chemin on peut sortir de chez vous sans vous compromettre... Je descendrai par la fenêtre.... ce sera pour moi beaucoup d'honneur que de marcher sur les traces d'un maréchal de France !

MARIE, *comme par souvenir.* Ah ! le voilà donc enfin ce grand secret que je ne pouvais comprendre? Favart, vous êtes un fou ! avoir pu me soupçonner!

FAVART. Vous soupçonner ! mais je l'ai vu !

MARIE. Eh ! monsieur, est-ce qu'il faut toujours croire à ce qu'on voit !

(On frappe à la porte.)

MARIE. Quelqu'un !..

MAURICE, *en dehors.* C'est moi, Maurice... Maurice de Saxe !

FAVART. Encore lui !

MARIE. Et il arrive à propos ! mais vous cacher, ce serait m'exposer... car il se croirait seul avec moi. Vous connaît-il ?

FAVART. Pas personnellement.

MARIE. En ce cas, ôtez votre habit.

MAURICE, *en dehors.* J'attends !

MARIE, *répondant à Maurice.* Je vous demande pardon... je suis à vous. (*A Favart.*) Mais ôtez donc votre habit !

FAVART, *ôtant son habit.* Ma foi, si je sais ce que cela veut dire !..

MARIE. Prenez ce fer à papillotes!..

FAVART, *à part.* Je comprends !

MARIE, *allant ouvrir.* Pardon, monseigneur... c'est que j'étais occupé avec mon coiffeur.

SCENE XII.

LES MÊMES, MAURICE.

MAURICE. Enfin ! on a bien de la peine à parvenir jusqu'à vous ! (*Il baise la main de Marie. Regardant machinalement Favart, qui lui tourne le dos.*) Ah ! c'est là votre coiffeur, ma divine ! il en a bien l'air.

FAVART, *à part.* Insolent !

MAURICE. C'est singulier, on les reconnaît tous à leur tournure ! Il n'y a pas à s'y tromper ! et vous ne m'auriez rien annoncé que j'aurais dit tout d'abord : c'est là un coiffeur !

MARIE, *bas à Favart.* Mais prenez donc garde ! vous me défrisez !

MAURICE, *apportant un siége auprès d'elle.* Maintenant, mon ange, nous avons à causer.

(Favart passe entre lui et Marie.)

MARIE. Pardon, monseigneur... vous pourriez gêner monsieur.

MAURICE. Diable ! je serais désolé de le troubler dans ses importantes fonctions... (*s'asseyant à distance de Marie.*) Je me rends.

MARIE. Vous n'y êtes pas accoutumé.

MAURICE. Vous devez savoir qu'en fait de places, j'accepte toutes celles qu'on me donne... Je prends même parfois celles qu'on ne me donne pas.

MARIE. Oui, vous autres militaires, vous avez l'habitude de déloger tout le monde.

MAURICE. Nos ennemis, s'entend !

MARIE. Et même les demoiselles... qui n'ont qu'une pauvre petite chambre pour y dormir en repos.

MAURICE. Ah ! j'y suis !,. Oui, en effet. j'ai une fois occupé votre chambre militairement, pendant une heure à peu près.

FAVART, *bas à Marie.* Vous le voyez, il avoue !

MAURICE.
Air : *de Julie.*
L'occasion, certe, était belle,
Et j'espérais avec raison,
En entrant dans la citadelle,
Y trouver une garnison,
Quand je croyais la faire prisonnière,
La peureuse avait fui déjà.

MARIE.
Et, grâce à cette fuite-là,
Elle eut les honneurs de la guerre.

MAURICE. Ne vous en glorifiez pas tant. L'honneur en revient au papa Duronceray, qui ne m'a ouvert la place qu'après avoir pris soin de mettre entre vous et moi la distance d'un long corridor, et de je ne sais combien de portes...

FAVART, *avec joie, laissant tomber son fer à papillotes, à part.* Serait-il vrai?

MAURICE. Il a l'air fort maladroit votre coiffeur... mais venons au fait. Eh bien ! on n'a pu encore retrouver ce Favart... et la pièce ne sera pas jouée.

MARIE, *regardant Favart.* Peut-être?

MAURICE. Conçoit-on un auteur comme celui-là ?.. Mais il vous déteste donc?

MARIE. Il n'a pas de confiance en moi.

FAVART, *bas.* Si, Marie !

MAURICE. En tout cas, vous prendrez

votre revanche... votre avenir est assuré ce théâtre, car je fais nommer Bercaville directeur privilégié de l'Opéra-Comique, à charge par lui de vous protéger.

MARIE, *se levant.* Y pensez-vous, monseigneur ? Bercaville!.. mais vous ne savez donc pas qu'il m'aime ! que de tourmens vous me préparez... je vous croyais plus de tact.

MAURICE, *de même.* Comment? que voulez-vous dire?

MARIE. Qu'à votre place, je ferais donner la direction du théâtre à un de mes ennemis, plutôt qu'à mon amant déclaré.

MAURICE. Eh! mais c'est une idée admirable! mais des ennemis en avez vous donc? et excepté ce Favart...

MARIE. Pourquoi pas celui-là ? du moins il me ferait de jolis rôles par reconnaissance peut-être.

MAURICE. C'est parfaitement combiné ! (*A part.*) Voilà un directeur qui ne m'inquiètera pas... (*Haut.*) Favart sera nommé, je vous le promets.

FAVART, *bas.* Ah ! Marie.. que de générosité !

MARIE. Alors, maintenant, je crois qu'on peut jouer sa *Chercheuse d'esprit*... d'après ce qui se passe en ce moment, il n'y trouvera pas à redire, je pense.

MAURICE. Mais le manuscrit?..

MARIE. J'en ai une copie. (*Elle fait signe à Favart, qui lui passe le rouleau de papier qu'il tenait en entrant.*) Tenez, monseigneur, si vous étiez assez bon pour le remettre au régisseur... car je crois qu'il n'y a pas un moment à perdre.

MAURICE. Non, sans doute! ah! maître Favart, vous serez bien attrapé quand vous apprendrez demain!... (*A Marie.*) Vous êtes charmante !

MARIE. Je suis confuse de vous charger d'une semblable commission ; mais j'ai encore besoin de mon coiffeur.

MAURICE. L'heureux drôle! (*A Favart.*) Mon ami, je te donne dix louis, si tu veux couper pour moi une mèche de ces cheveux-là !

FAVART. Non, monseigneur.

MAURICE, *à part.* Il est décidément très-maladroit.

MARIE. Monseigneur !

MAURICE, *à Marie.* Allons, je vous obéis, puis je me rends à ma loge, donner moi-même le signal des bravos... il faudra bien que cela marche... bon espoir, ma divine.

(Il sort.)

SCENE XIII.

MARIE, FAVART.

MARIE. Il croit que les applaudissemens du public, ça se commande comme une manœuvre de cavalerie.... Eh bien ! Favart ?

FAVART. Ah! Marie!

MARIE.

AIR : *Verse, verse le vin de France.*

Ai-je tort, monsieur le jaloux ?

FAVART.

Ah ! combien je me sens coupable !

MARIE.

Dans votre rôle, grâce à vous,
Ce soir, je serai détestable,
C'est probable !

FAVART.

Eh ! que m'importe ! dans ce jour,
Où j'apprends à mieux vous connaître,
Voyez mes regrets, mon amour !..

LE RÉGISSEUR, *en dehors, parlé.* A la pièce nouvelle!

MARIE.

Voilà le moment de paraître !
Je sens mon courage renaître !

ENSEMBLE

MARIE.

Espérance,
Et confiance!
Oui, maintenant, j'entends là
Voix secrète
Qui répète :
Nicette
Réussira !

FAVART.

Espérance
Et confiance !
Cet amour, que je sens là,
Voix secrète
Me répète :
Nicette
Te le rendra !

Tombant aux genoux de Marie. Rien, plus qu'un baiser, en signe de pardon.

MARIE. Vous le voulez ?... il le faut bien.

(Elle va pour se pencher vers lui.)

LE RÉGISSEUR, *en dehors.* On lève le rideau !

MARIE. Ciel ! ma réplique !

(Elle se sauve.)

FAVART, *se relevant.* Eh bien donc ! après le succès... (*Bruit de bravos en dehors ; Favart, avec enthousiasme.*) Elle est en scène !

ACTE III.

Un salon chez Marie Duronceray. Porte au fond, portes latérales, table, fauteuils, chaises.

SCENE PREMIERE.

DURONCERAY, *puis* BERCAVILLE.

DURONCERAY, *sortant de la chambre à gauche, et parlant à la cantonnade.* Soyez tranquilles... j'y vais de ce pas... et je donnerai l'ordre au concierge de ne laisser entrer personne.

BERCAVILLE, *entrant.* Excepté moi, papa Duronceray.

DURONCERAY, *à part.* Que le diable l'emporte! (*Haut.*) Bien entendu... les personnes présentes sont toujours exceptées... Mais quel heureux accident vous amène?

BERCAVILLE. Parbleu! le plaisir de causer avec vous... et... de féliciter Mlle Chantilly sur ses nouveaux succès dans la pantomine. (*Il veut entrer chez Marie.*)

DURONCERAY, *lui barrant le passage.* Grand merci de vos complimens, monsieur le nouvel inspecteur auprès des théâtres. Mais il n'en est pas moins vrai que, quoiqu'on nous ait interdit la parole, par ordre supérieur, quoiqu'on nous ait réduits aux pirouettes et aux jetés-battus, toutes vos ordonnances de police ne pourront rien contre l'Opéra-Comique. Ma fille était une syrène, maintenant c'est une sylphide; elle gesticule à ravir, elle danse à faire crier grâce! elle saute... à perte de vue! c'est superbe! c'est étourdissant! et c'est quand je la regarde en l'air, à dix pieds au-dessus du sol... Que je me sens fier d'être père!

BERCAVILLE. Et moi, je suis fier d'aspirer à sa main, car la haute position que j'occupe n'a rien changé à nos projets.

DURONCERAY, *à part, d'un air dédaigneux.* Sa haute position! (*Haut.*) Je suis flatté, très-flatté! mais nous causerons de cela plus tard.

BERCAVILLE. J'en veux causer sur-le-champ avec la charmante Marie.

DURONCERAY. Ma fille est flattée, très-flattée... absolument comme moi; mais...

BERCAVILLE. Mais, mais... vous ne pouvez cependant m'empêcher d'aller auprès d'elle m'informer de nouvelles de sa santé.

DURONCERAY. Oh! s'il ne s'agit que de cela, c'est inutile. Elle se porte bien, très-bien... ainsi, vous voilà satisfait.

BERCAVILLE. Comment, elle se porte bien!.. Mais je viens de voir afficher relâche, à la porte du théâtre, pour cause d'indisposition de Mlle Chantilly.

DURONCERAY, *à part.* Aïe! (*Haut.*) C'est juste... elle est malade, très-malade, et elle ne peut recevoir personne.... aussi je ne vous retiens pas.

BERCAVILLE. Pardieu! je le vois. (*A part.*) Il se passe quelque chose ici. Il faut que je sache...

DURONCERAY. Vous m'excuserez; mais je vais sortir pour aller chercher le médecin, car vous voyez en moi le plus affligé des pères... Hécube, mon cher monsieur, Hécube et Niobé, voilà ma situation paternelle!

BERCAVILLE. Je me retire donc, puisqu'il le faut.

DURONCERAY. Oui, adieu... adieu, mon cher monsieur de Bercaville. (*Bercaville sort un instant.*) J'ai eu de la peine à m'en débarrasser; mais, grâce au ciel, il ne saura rien. (*Bercaville rentre et se glisse dans la chambre à droite.*) Il était temps.

SCENE II.

DURONCERAY, MARIE, VOISENON.

MARIE, *à Duronceray.* Comment! vous êtes encore là?.. je vous croyais chez le notaire.

DURONCERAY. Je viens de renvoyer un témoin incommode, un Grec dans les remparts de Troie.

VOISENON. Le maréchal de Saxe, peut-être?

MARIE. C'est impossible; il doit rester toute la journée à Versailles, auprès du roi qui lui donne ses dernières instructions pour la campagne de Flandres.

DURONCERAY. Aussi n'est-ce que Bercaville qui, attiré par l'annonce de ta prétendue indisposition, venait te rendre visite.

MARIE. Hâtons-nous de peur d'une nouvelle surprise... Avons-nous donc la liberté du choix?.. demain, sans doute, il ne sera plus temps, puisque Maurice de Saxe veut m'emmener avec lui.

DURONCERAY. Qu'entends-je? un enlèvement!

VOISENON. Oui, un enlèvement général de la troupe de l'Opéra-Comique. Le maréchal, pour occuper les loisirs de ses soldats, a formé le projet de faire construire un théâtre dans son camp... et ce n'est pas mal calculer.

AIR *du verre.*

En vous entendant, le soldat
Sentira son ame agrandie,
On pourra voir chaque combat,
Précédé d'une comédie.
Maurice veut, dans son loisir,
L'entretenir encore de gloire,

Et préluder par un plaisir,
Pour finir par une victoire.

MARIE. Et m'en a-t-il fait de belles promesses !.. Songez, Marie, me disait-il, quel triomphe vous attend au milieu de mon armée. Là, jamais de cabale... rien que des admirateurs... je les choisirai moi-même... malheur à qui ferait entendre le plus léger murmure... à qui ne vous applaudirait pas!.. les arrêts vous en feraient justice! Grand merci! monseigneur, de vos succès que je ne devrais qu'à la discipline militaire et à l'obéissance passive!.. Vous voyez donc, papa, qu'il n'y a pas un moment à perdre... Au moins, si je dois suivre le maréchal, que ce soit sous la protection de mon mari.

DURONCERAY. Prends garde, ma fille... prends garde à ce que tu vas faire.

MARIE. Eh! puis-je rester plus longtemps en butte à l'amour, aux persécutions du maréchal? N'est-ce pas lui qui a fait rendre au lieutenant de police, son ami dévoué, cette ordonnance qui nous interdit de parler et de chanter... et cela parce qu'il était jaloux... jaloux de l'acteur à qui j'adressais des paroles de tendresse... oui, jaloux de Colin et de Lubin... jaloux du public même qu'il a empêché de m'entendre, mais à qui il ne pourra m'empêcher de faire les yeux doux, car la pantomime le permet.

DURONCERAY. Tu fais bien de lui résister... mais prends garde : mon noble ami, Maurice de Saxe, est terrible quand il s'y met.

VOISENON. Mlle Langeais pourrait vous donner des nouvelles de la violence de son caractère, car il la fit enlever par un régiment de hussards.

DURONCERAY. Tu l'entends, ma fille; prends garde!

MARIE. A la fin, papa, c'est ennuyeux vos prends garde!.. Eh bien! non, je ne prendrai pas garde... je ne veux pas être la maîtresse du maréchal... il faut que j'épouse quelqu'un... je choisis Favart... je ne vous force pas de l'aimer... je l'aimerai bien assez pour nous deux... bref! en dépit de vous et du maréchal, et du diable, s'il s'en mêle, nous nous adorons et nous nous épouserons aujourd'hui même.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Tant pis si ça vous contrarie,
A la fin ça m'est bien égal,
A mon goût moi je me marie
Ou sinon, ça tournera mal!
J'en réponds, ça tournera mal.
Mon mariage me regarde,
Si vous empêchez ce lien,
A votre tour, oui prenez garde,
Ou bien je n' prends plus garde à rien.

DURONCERAY. Allons, puisque tu le veux absolument....

MARIE. D'ailleurs, tout n'est-il pas convenu? nous profitons de l'absence du maréchal pour conclure cette union; ainsi les momens sont précieux... courez chez le notaire faire dresser le contrat ; Favart est allé chercher nos témoins, et quant à vous, mon cher abbé, il s'agit de nous trouver un prêtre de bonne volonté, vous seul pouvez nous rendre ce service ; serez-vous un rival assez généreux pour accepter cette commission ?

VOISENON. Un rival, dites-vous, Marie? Il n'y a plus de rivalité entre nous, son amitié ne m'a-t-elle pas dédommagé du tort que m'a fait son amour.

DURONCERAY. Très-beau, l'abbé! très-beau! Ceci me rappelle le dévouement d'Etéocle et de Polynice.... Non! un autre!.. comment diable s'appelait-il? son nom commence par un S ou un M... Castor et Pollux... Non! ce n'est pas encore ça... un autre...

VOISENON. Justement, ici près, demeure un de mes amis, le comte d'Harcourt... il a une chapelle, et son aumônier m'est tout dévoué.

MARIE. Eh bien! courez-y sur-le-champ, et revenez vite... (*A Duronceray qui réfléchit.*) A quoi pensez-vous donc, mon père ?

DURONCERAY, *se frappant le front.* Antiochus! c'est ça... je savais bien qu'il y avait un S!.. mais c'est à la fin.

MARIE.

AIR *de la philosophie* (Farinelli.)

Vite, il faut qu'on se quitte,
Dépistez les jaloux,
Et ramenez ensuite
Le bonheur avec vous.
Oui, le bonheur, j'espère,
Bientôt je vais le voir
Sous les traits d'un notaire...
Les gants blancs, l'habit noir.

ENSEMBLE.

MARIE.

Vite, il faut qu'on se quitte,
Dépistez les jaloux,
Et ramenez ensuite,
Le bonheur avec vous.

DURONCERAY, VOISENON.

Allons, partons bien vite,
Dépistons les jaloux
Et ramenons ensuite
Le bonheur avec nous.

(Ils sortent par la petite porte.)

SCENE III.

MARIE, BERCAVILLE, *puis* MAMIE BABICHON.

MARIE, *à elle-même.* Oui, sans doute, il faut nous presser, car si le maréchal venait à savoir !.. surtout après la promesse

que je lui ai faite!. une promesse! dame! il demandait tant qu'il a bien fallu lui accorder quelque chose Heureusement que je ne lui ai encore donné que des espérances ; d'ailleurs j'ai mis de si dures conditions à notre traité, qu'il est impossible qu'il veuille jamais les remplir. Enfin, je vais donc être bientôt Mme Favart!

BERCAVILLE, *entr'ouvrant la porte du cabinet, à part*. Peut-être! maintenant j'en sais assez. Il ne s'agit plus que de sortir d'ici. (*Il avance de quelques pas pour gagner la porte du milieu, lorsqu'elle s'ouvre d'elle-même, et Mamie Babichon paraît. Bercaville rentre aussitôt dans le cabinet, en disant à part.*) Diable! cherchons une autre issue!..

MARIE. Qui est là?

MAMIE BABICHON, *entrant*. C'est moi, ma mignonne. Je suis bien malheureuse, et j'accours pour vous demander des conseils.

MARIE. Vous, malheureuse, Mamie? vous, si bonne, si compatissante pour les maux des autres!

MAMIE BABICHON. C'est ce qui m'a perdue! mon vieux président vient de m'abandonner!

MARIE. Vraiment?

MAMIE BABICHON, *prenant un ton dolent, puis riant aux éclats*. Hélas! oui, l'infidèle! ah! ah! ah!.. Vous savez bien, depuis ce jour où, pour sauver notre cher Favart, je l'ai caché dans ma loge, la jalousie de mon magistrat n'a fait qu'augmenter de jour en jour.

MARIE. Oh! alors, je dois prendre part à vos chagrins; mais que puis-je faire pour vous?

MAMIE BABICHON. Ce que vous pouvez faire?

AIR : *Où donc est mon mari* (Le voyage de la Mariée.)

Je n'ai plus d'amoureux,
Ah! quel sort malheureux!
Ma disette est trop grande!
Vos amans sont nombreux,
Cédez m'en un... ou deux,
Et que Dieu vous les rende!

Vous repoussez les galans, c'est fort bien,
J'admire un tel mérite!
Entendons-nous, vous qui n'en faites rien,
Autant que j'en profite.
Je n'ai plus d'amoureux, etc.

MARIE. Plus d'amoureux?.. vous... ça doit être une calamité générale.

MAMIE BABICHON. C'est un scandale!

MARIE. Voyez dans ma liste, l'abbé de Voisenon était en tête.

MAMIE BABICHON. Bien obligé! un abbé après un président... toujours des hommes de robe.

MARIE. Ah! si vous pouviez m'enlever mon maréchal!

MAMIE BABICHON. Vous me le céderiez?

MARIE. Avec bien du plaisir.

MAMIE BABICHON. Eh bien! ma chère Marie, je ferai tout ce que je pourrai pour cela, je vous le promets... pour une amie, il n'y a rien qu'on ne fasse.

AIR : *C'était Renaud de Montauban.*

Allons, c'est toujours un déjà;
Je me charge du grand Maurice!
J'espère bien ne pas en rester là...

MARIE.

Vous aimez à rendre service!
Le maréchal, s'il devient votre amant,
Va bientôt, je le vois, ma chère,
Se trouver comme à l'ordinaire
A la tête d'un régiment,
Vous en aurez un régiment!

SCENE IV.

LES MÊMES, FAVART *et* TROIS ACTEURS, *puis* VOISENON, *ensuite* DURONCERAY.

FAVART. Voici nos témoins. Enfin, Marie, c'est donc pour aujourd'hui!

MAMIE BABICHON. Des témoins, et pourquoi?

MARIE. Mais, pour mon mariage avec Favart. Silence, c'est un secret, car le maréchal!..

FAVART. Oui, Maurice de Saxe ignore notre amour; qu'il ne l'apprenne qu'avec notre mariage... Une fois votre époux, Marie, j'aurai le droit de vous protéger, et, tout grand seigneur qu'il est, sa puissance sera bien forcée de s'arrêter devant un lien que nul au monde ne pourrait briser.

MAMIE BABICHON, *à part*. Un mariage?.. pauvre petite... voilà son état bien compromis! (*Haut.*) Mais ne craignez-vous pas que si Maurice vient à savoir?.. c'est qu'il est d'une obstination auprès des femmes!..

MARIE, *à Favart*. Près de vous, mon ami, je serai forte, je le sens. Je défierais le corps entier des maréchaux de France, et je dirais à celui-ci: De votre amour et de votre puissance, monseigneur, je m'en moque!

VOISENON, *entrant*. Ne vous en moquez pas trop haut; car je vous annonce la visite du maréchal.

TOUS. Le maréchal!..

MARIE. Il n'était pas à Versailles!

FAVART. Eh bien! qu'importe, à la fin!.

MARIE. Il m'importe à moi d'être votre femme, et, pour y parvenir, il ne faut pas le braver en face; car il est capable de tout pour empêcher notre mariage... Mais que faire?.. il va nous trouver tous rassemblés ici... Nous avons l'air d'une conspiration.

VOISENON. Voyons, trouvons un motif...

MARIE. Ah!... une répétition!... c'est cela! voilà qui explique suffisamment la présence des acteurs et de l'auteur chez moi.

TOUS Bravo ! bravo !

DURONCERAY, *arrivant tout essoufflé*. Le notaire sera ici dans un instant.

MARIE. Le notaire ? quel contre-temps!

DURONCERAY. Comment, contre-temps!.

FAVART. Allons, allons, il faut qu'il nous trouve en pleine répétition...

DURONCERAY. Qui ? le notaire ?

MARIE. Non, le maréchal !

DURONCERAY. Mais il s'agit...

MARIE, *lui remettant un violon entre les mains*. Tenez, mon père, prenez ce violon.

DURONCERAY, *étonné*. Pourquoi faire ?

MARIE. Vous serez notre chef d'orchestre.

DURONCERAY. Chef d'orchestre! Ah ça ! est-ce que tu veux te donner les violons avant la noce ?

MAMIE BABICHON, *à Marie*. Comptez sur moi, ma mignonne. Je veux jouer mon rôle dans la pièce.

DURONCERAY. Comment, dans la pièce?

FAVART. Moi, mon manuscrit à la main.

VOISENON, *qui guettait à la fenêtre*. Le carrosse du maréchal vient de s'arrêter à la porte.

MARIE. Vite! vite! en scène! allons, papa, commencez... un air... le premier venu...

DURONCERAY, *tout désorienté*. Si j'y comprends un mot !.. un air?.. pour son entrée! c'est donc un faufare qu'on lui donne.

(Marie et Mamie Babichon se placent comme pour la répétition et commencent une scène de pantomime, le maréchal paraît et reste un moment sur la porte pour contempler les deux actrices.)

SCENE V.

LES MÊMES, MAURICE.

(A l'entrée du maréchal, Marie et Mamie Babichon exécutent des passes; Marie en faisant une volte, se trouve face à face avec Maurice.)

MAURICE, *riant*. Ah! ah! ah!.. c'est parfait ! ma parole d'honneur !

MARIE. Ah ! pardon, monseigneur !... vous êtes d'une humeur bien gaie aujourd'hui ?

MAURICE. Moi ? je suis furieux !

(Mouvement de crainte.)

MAMIE BABICHON. Il n'y paraît guère.

MAURICE. Savez-vous ce que je viens de voir tomber de la fenêtre de cette chambre, Marie ?

MARIE. Un pot de fleurs?

MAURICE. Non pas... un homme.

TOUS. Un homme !

MAURICE. Et qui s'est mis à courir.... Oh ! rassurez-vous, votre honneur est à couvert... il avait si mauvaise tournure... c'est tout au plus un voleur.

DURONCERAY. Un voleur chez moi ! je vais voir...

(Il entre un moment dans la chambre.)

MARIE. J'ai encore moins peur des amoureux.

DURONCERAY, *revenant*. Monseigneur se trompe, il n'y a personne.

MAURICE. Sans doute, puisqu'il s'est sauvé... Mais vous voilà en grande compagnie ?..

MARIE. C'est que nous répétons...

MAURICE. Un ballet ?

MARIE. Une pantomime... (*à mi-voix*) puisque vous nous avez réduits là...

DURONCERAY, *à part*. Une pantomime!.. à quoi bon ?

MAMIE BABICHON. Oui, monseigneur, vous voyez en nous deux bergères. Moi, je suis la bergère délaissée, abandonnée... par un président à mortier ; je cherche un amoureux et n'en peux pas trouver.

MAURICE. Vous, Mamie Babichon ? voilà vraiment une invraisemblance.... avec des yeux comme les vôtres, on trouve toujours un consolateur.

MAMIE BABICHON, *faisant la révérence*. Vous êtes bien bon, monseigneur.

MAURICE. Mais que je ne vous dérange pas, mesdames... continuez... ne voyez en moi qu'un simple spectateur.

(Il va pour prendre un fauteuil.)

MARIE. C'est que cela va bien vous ennuyer... nous sommes à la fin.

MAURICE. Eh bien ! racontez-moi le commencement.

MARIE. Le commencement?... allons, monsieur Favart...

MAURICE, *bas à Marie*. J'ai à vous parler, Marie...

MARIE. Si vous voulez attendre que ce soit terminé... je vous écouterai avec bien plus de tranquillité... ou dans un autre moment... Demain, par exemple.

MAURICE. Je reste.

FAVART. Il s'agit, monseigneur, d'une jeune bergère qui aime un jeune homme.

MAURICE. Oui, deux amoureux... toujours ! Puis, un mariage, n'est-ce pas ?

MARIE. Justement, monseigneur.

AIR : *Il est vrai que Thibaut mérite.*

En peu de mots je dois vous dire
Que le jeune couple amoureux,
En secret, vainement soupire :
Il est un obstacle à ses vœux ;
Oui, car le seigneur du village
Aime la belle, et lui fait peur !

FAVART.

Nous en étions au mariage.

MAURICE, *riant*.

Concluez donc le mariage...

MARIE, *avec empressement*.

Sous vot' bon plaisir, monseigneur !

MAURICE. Je comprends!... un séducteur, amoureux de la jeune fille, qui abuse de son pouvoir pour la contraindre...

mais elle résiste par vertu... Je sais ça par cœur, d'avance. (*A part.*) Ça me fait l'effet d'être diablement commun... Vous pouvez continuer.

MARIE. Allons, reprenons.

MAURICE, *apercevant Duronceray.* Tiens, le papa Duronceray!.. c'est donc vous qui faites l'orchestre?

DURONCERAY, *à part.* Je ne sais pas ce que je fais.

VOISENON. Il doit meme jouer un rôle dans la pièce.

MAURICE. Vraiment?... alors cela sera curieux!

FAVART. Reprenons de mon entrée.

MAURICE. Et vous-aussi, monsieur Favart, il paraît que vous jouez votre personnage...

FAVART. Je remplace le Colin, monseigneur, qui vient d'être atteint d'un gros rhume.

MAURICE, *riant.* Mais il me semble que pour jouer la pantomime, il n'a pas besoin de tous ses moyens vocaux... Enfin, c'est égal, reprenez.

(La musique reprend; Mamie Babichon feint de se désoler; Favart fait semblant de la vouloir consoler, puis porte tout-à-coup son hommage à Marie; celle-ci exécute une passe et paraît se railler de sa rivale.)

MARIE, *bas à Favart.* Mais trouvez donc un moyen de le faire partir! que le ciel le confonde!

(Elle fait une passe gracieuse.)

MAURICE. Bravo! bravo! elle est charmante!

UN DOMESTIQUE, *entrant.* Une lettre, pour son excellence.

FAVART, *bas à Marie.* Et ce notaire qui va venir!...

SCENE VI.

LES MÊMES, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE, *saluant.* Messieurs et mesdames, j'ai bien l'honneur...

FAVART, *à part.* Tout est perdu!

MAURICE. Tiens, il parle, celui-là!

MARIE, *au notaire.* Mais vous manquez votre entrée!

LE NOTAIRE. Comment, je manque votre entrée?

MARIE. Sans doute!

TOUS. Sans doute! sans doute!

LE NOTAIRE. Mais...

MARIE. Vous arrivez trop tôt!

TOUS. C'est trop tôt! beaucoup trop tôt!

MAURICE. C'est ce qu'il me semblait!

VOISENON. Vous avez failli tout déranger.

LE NOTAIRE. J'arrive trop tôt?.. cependant, monsieur votre père...

MARIE. C'est que mon père ne connaissait pas bien la réplique. Et puis d'ailleurs, de quoi se mêle-t-il, mon père?

DURONCERAY. Comment, de quoi je me mêle!...

LE NOTAIRE. Il m'a dit...

MARIE. C'est aux auteurs à indiquer l'entrée.... Monsieur de Voisenon, expliquez-lui donc!

(Voisenon prend le notaire à part, et semble lui expliquer ce dont il s'agit.)

MAURICE. Il paraît que c'est un nouvel acteur, car il a l'air assez gauche.

MARIE. Il est cependant ancien dans l'emploi.

MAURICE. C'est singulier, je ne me le rappelle pas. (*Ouvrant la lettre qu'il tient.*) Voyons cette lettre. (*A part.*) De Bercaville! que signifie?...

MARIE. Il n'y a plus à reculer, il faut signer le contrat, à la barbe du maréchal!

MAURICE, *lisant, tandis que les autres paraissent se concerter.* « On s'est joué de vous, de moi, du public... j'ai dû prendre des mesures... (*A lui-même.*) Ah! c'est fort bien! (*Au domestique qui est resté.*) Dites que j'approuve. (*A part.*) Je suis curieux de voir jusqu'où ça ira. (*Regardant Favart et Marie qui causent entre eux.*) Eh bien! qui vous arrête? pourquoi ne continuez-vous pas?

MARIE. Oui, continuons.

TOUS LES AUTRES. Continuons.

FAVART. Maintenant, la signature.

DURONCERAY, *à part.* Je crains que cette noce-là ne se termine comme celle des Centaures et des Lapithes!

(Ils reprennent la pantomime; Marie et Mamie Babichon vont chercher le notaire, et chacun semble lui exprimer que c'est elle qu'il faut marier.)

MAURICE. Ah! on veut décider le notaire.. mais il a quelque scrupule. (*A part.*) Ce n'est pas sans raison...

(Ici Favart survient; il repousse Mamie Babichon, et les amans conduisent le notaire à la table pour signer le contrat. Favart et Marie signent.)

MAURICE. Voilà le mariage en bon train; mais il manque encore une formalité indispensable.

MARIE. On va chercher le vieux père.

MAURICE. Sans doute, car sa signature me paraît nécessaire.

MAMIE BABICHON. Faites bien le vieux, papa Duronceray.

DURONCERAY. Ça me sera facile, je n'ai plus de jambes.

VOISENON, *qui a conduit Duronceray à la table.* Voyez-vous? signez d'une main tremblante, comme cela.

(Il signe.)

DURONCERAY. D'une main tremblante?

je suis tout-à-fait dans l'esprit de mon rôle.

MAURICE, *se levant.* Mais un instant! (*A part.*) A mon tour.

MARIE. Plaît-il, monseigneur?

MAURICE. C'est une idée qui me vient! Décidément ce dénouement-là est commun : finir par un mariage... il faut changer cela! Et puis, toujours se moquer de ces pauvres seigneurs de village. . il y a trop long-temps que cela dure.

MARIE. Cependant, monseigneur, c'est une chose convenue... et puis cela fait plaisir au public.

MAURICE. Non, il y a un moyen de tourner la situation au pathétique... Ah! c'est que je m'entends aussi en charpente dramatique, et ces messieurs voudront bien, je crois, m'accepter pour collaborateur... N'est-il pas vrai?

VOISENON. Certes...

DURONCERAY, *à part.* Ça va mal!

VOISENON, *à part.* Se douterait-il?...

MAURICE. Voici le changement que je propose.

FAVART, *à part.* Que va-t-il dire?

MAURICE. Le seigneur du village que l'on a pris pour dupe, mais qui depuis un moment est instruit de la ruse... entre en scène alors!.. Je crois que cette entrée fera de l'effet.

MARIE, *à part.* Aïe! aïe! aïe!

MAURICE. Elle semble déjà vous en faire à tous... Alors, placé entre le père crédule et le notaire complaisant, il arrache la plume des mains du vieillard et la brise!..

(Maurice exécute le mouvement.)

DURONCERAY, *à part.* Je voudrais être au fin fond du Styx!

MAURICE, *poursuivant.* Et comme ce mariage est nul, comme il ne se fera pas, il prend le contrat, il le déchire!

(Maurice déchire le contrat.)

MARIE *et* FAVART. Monseigneur!..

MAURICE. Cela ne doit-il pas produire un grand effet?

MARIE, *à Favart.* Il savait tout!

MAURICE. Ne trouvez-vous donc pas ce mouvement dramatique, maître Favart? mais ce n'est pas tout.

MARIE. Mais on vient!

FAVART. Des soldats? Qu'est-ce à dire?

DURONCERAY. La force armée chez moi!

MAURICE. Oh! pour le coup, ce dénouement-là ne me regarde plus!

SCENE VII.

LES MÊMES, BERCAVILLE, UN EXEMPT, DES SOLDATS.

L'EXEMPT, *à Marie.* De par le roi, il faut me suivre, madame!

FAVART, *tirant son épée.* N'avancez pas! le premier qui ose!..

DURONCERAY, *tirant à moitié son épée.* Oui, le premier qui ose...

BERCAVILLE. Tirer l'épée contre les gens du roi!

MARIE. De quoi s'agit-il?

BERCAVILLE, *à Marie.* Soumettez-vous, madame... Vous avez manqué au public, en faisant afficher relâche sans raison valable Vous allez me suivre au For-l'Évêque

MAURICE, *à part.* Non pas! c'est moi seul qu'elle doit suivre.

BERCAVILLE, *à Favart.* Quant à vous, mon petit monsieur... pour fait de rébellion...

MAURICE. Taisez-vous!... vous outrepassez vos pouvoirs, maître Bercaville.... C'est à monsieur l'exempt d'exécuter son mandat contre M[lle] de Chantilly... mais j'ai quelque chose à réclamer d'elle.

AIR : *Qu'il se montre à l'instant.* (Croix d'or.)

Un seul instant, messieurs, laissez-nous, je vous prie.
Je voudrais vous parler, Marie.

FAVART.

Mais je ne puis, mais je ne doi.

MARIE.

Mon cher Favart, croyez en moi!

MAMIE BABICHON.

Pauvre Favart! il meurt d'effroi!

MARIE, *à part.*

Du danger comment sortirai-je?..
Ah! mon amour m'inspirera!

DURONCERAY, *à Favart.*

Mon titre de père vous protége,
Ne craignez rien, je reste là.

CHOEUR.

L'obéissance
Est un devoir.
De la prudence,
Et bon espoir!

SCENE VIII.

MARIE, MAURICE, DURONCERAY.

(Maurice regarde un moment Duronceray, qui le regarde de même en silence; Duronceray, embarrassé de sa contenance, se décide enfin à s'asseoir, quand Maurice lui dit :)

MAURICE. Sortez!

DURONCERAY, *se levant vivement.* Tout de suite, monseigneur. (*Revenant vers Marie, qui réfléchit toujours.*) Songe à nos aïeux, ma fille.... Songe au sang des Duronceray... ne le fais pas rougir. (*A Maurice.*) Monseigneur, entre nous autres gentilshommes.. (*Maurice lui fait un signe, en lui indiquant la porte.*) Oui, monseigneur!

(Il sort.)

SCENE IX.

MARIE, MAURICE.

MAURICE, *à part.* Ah! à nous deux, maintenant!.. (*Haut.*) Vous n'avez donc

pas craint de mettre ma patience à bout ? Quoi ! me préférer ce Favart !

MARIE, *se levant*. Monseigneur, voulez-vous m'épouser ?

MAURICE. Moi ? ne changeons pas la question, s'il vous plaît.

MARIE. Pardon, c'est que la question est là. Que voulez-vous? je veux me marier, moi ; c'est mon idée ; et comme pour satisfaire à ce caprice, je ne pouvais compter sur monseigneur de Saxe, il m'a bien fallu m'adresser à un autre ; cet autre, il croit en moi, et puisqu'il y croit, pour lui, je vous le déclare, je résisterai à toute idée ambitieuse, à la séduction, à la violence même ! (*à part*) autant que je le pourrai !

MAURICE. Fort bien. Ce n'est point ce Favart qui m'inquiète.

MARIE. Vraiment?

MAURICE. Vous ne l'aimez pas ?

MARIE. Vous croyez ?

MAURICE. C'est seulement un épouseur. En vous mariant, vous feriez une folie, mais... vous ne la ferez pas. D'abord, Favart est mon prisonnier ; vous ne nierez pas que je n'aie le pouvoir de le faire retenir à la Bastille assez pour vous donner tout le temps de l'oublier !

MARIE. Vous auriez la cruauté?

MAURICE. Cela dépend de vous... Puis, Marie, n'ai-je pas obtenu de vous une promesse ?...

MARIE. Oui, sans doute, monseigneur ; mais, cette promesse, vous savez à quelles conditions je l'ai faite. Je vous l'ai dit : Je n'appartiendrai jamais à un militaire... Je ne veux pas même avoir la gloire pour rivale... je suis jalouse... Le bel amour que celui qui peut être interrompu par un roulement de tambour ou tué par un boulet de canon !

MAURICE, *avec intention*. Y songez-vous ! quoi ! pour mériter vos faveurs, il me faudrait renoncer à mon commandement? dire pour toujours adieu à mes soldats ?

MARIE. Oui, monseigneur. Ah ! j'avoue qu'alors.. mais comme tout cela ne se fera pas. (*A part.*) Je n'ai pas peur de me compromettre.

MAURICE. Eh bien ! Marie, tout cela est fait.

MARIE. Que dites-vous?

MAURICE, *lui donnant une lettre*. Lisez.

MARIE, *parcourant la lettre*. Votre démission !

MAURICE. Que je vais envoyer au ministre à l'instant même.

MARIE, *à part*. Ah ! mon Dieu ! je ne sais si je rêve... dans quel piége suis-je tombée?

MAURICE. Voilà ce que je venais vous dire tout-à-l'heure, avec tant de joie, quand vous ne songiez qu'à profiter de mon absence... mais que tout cela soit oublié. Oui, Marie, ce prétexte qu'il me fallait pour satisfaire aux conditions que vous m'imposiez, c'est la cour elle-même qui vient de me le fournir. On persiste à me donner, pour lieutenant-général, un homme qui s'est sans cesse montré mon ennemi : M. de Tavannes, quand j'ai déjà lutté dix fois contre sa nomination ; eh bien ! que M. de Tavannes prenne donc le commandement en chef de l'armée... j'y consens de grand cœur !.. Qu'avez-vous à dire ?

MARIE. Rien, monseigneur, j'ai promis.

MAURICE. Victoire ! vous m'appartenez maintenant, et vous m'aimerez, Marie !

MARIE. Monseigneur !..

MAURICE. Oui, vous allez briller du double éclat du luxe et du talent... vous aurez des valets, des équipages... je ferai rendre au théâtre tous ses priviléges, pour qu'on puisse vous entendre, vous applaudir, vous admirer comme autrefois.

MARIE. Ta, ta ta... oh ! non, monseigneur, ce n'est plus cela... je ne veux pas être en reste avec vous... vous m'avez sacrifié votre gloire, je renonce à la mienne.. donnant, donnant !

MAURICE. Quoi ! vous quitteriez le théâtre?

MARIE. Vous quittez bien l'armée !.. dès ce soir, moi aussi, j'envoie ma démission. Ah ! quel bruit cela va faire dans Paris.. Mlle Chantilly et le maréchal de Saxe qui, tous deux ensemble, cassent leur engagement... va-t-on jaser ! en fera-t-on des caquets dans les foyers et dans les états-majors !.. ça sera charmant !.. ah ! tenez, monseigneur, il y a de quoi être folle de vous !

MAURICE. Ce n'est qu'une raillerie, j'espère... Devons-nous donc nous condamner volontairement à l'obscurité?

MARIE. Je l'entends bien comme cela.., nous irons vivre au fond d'une province, l'un pour l'autre, ignorés... tous trois.

MAURICE. Comment ! tous trois ?

MARIE. Mais oui, avec mon père... j'y tiens !

MAURICE, *à part*. Bon ! le père Duronceray aussi ? c'est trop de bonheur !

MARIE. Et tandis que nous serons là, respirant l'air pur de la campagne..... écoutant le chant des oiseaux en tressant des fleurs, les entendez-vous, à Paris, se demander l'un à l'autre : « Ah ça ! et Maurice, le grand Maurice de Saxe, que

devient-il donc? on ne le voit plus nulle part. — Bon! dira un autre, vous ne savez pas? il est en province!.. au fond du Perche ou de la Sologne; il passe ses jours tête-à-tête avec le père Duronceray,.. et sa fille. » Eh! quelle femme serait insensible à une passion qui ne recule devant aucun sacrifice... aux autres, vous avez donné des terres, des revenus, une fortune; moi, par caprice, par orgueil peut-être, j'ai voulu plus encore, et vous me sacrifiez jusqu'à votre réputation!..

MAURICE. Ma réputation?.. mais il me semble que j'ai fait assez pour la France?

MARIE. Sans doute votre passé lui appartient; mais l'avenir, je veux m'en assurer, car il est à moi, à moi seule.

(Mouvement de Maurice, qui veut l'interrompre.)

AIR *de M. Pilati.*

Dans cet asile solitaire
Peut-être un jour nous poursuivra
Un bruit de trompette guerrière,
Ou bien un grand air d'opéra;
Du passé perdant la mémoire,
Nous oublierons tout, sans retour,
Moi, mes succès, vous, votre gloire:
La belle chose que l'amour!

MAURICE. Ah! elle se joue de moi!

MARIE.

Même air.

Vous me serez toujours fidèle!
Envahie après vingt combats,
Si la France un jour vous appelle,
Non, Maurice, vous n'irez pas.
A vos sermens, moi, j'ai dû croire;
Vous m'appartenez sans retour...
Qu'importent la France et la gloire!
Mon héros est tout à l'amour!
Qu'importent la France et la gloire...
La belle chose que l'amour!

(*Vivement.*) Vous souscrivez à tout..... mon triomphe est complet... je veux que tout le monde en soit témoin.

MAURICE. Arrêtez, Marie.

MARIE, *sans l'écouter.* Venez! venez! mes amis.

SCENE X.

LES MÊMES, FAVART, VOISENON, MAMIE BABICHON, ACTEURS, ACTRICES *de l'Opéra-Comique.*

MARIE. Partagez ma joie... apprenez que le maréchal ne consultant que son cœur, est décidé à s'exiler de Paris et de la cour...

MAURICE, *à part.* Que va-t-elle dire?

MARIE, *montrant la démission.* Et la preuve?

MAURICE. Que faites-vous?

MARIE, *déchirant la démission.* Ce que vous avez fait de mon contrat de mariage... je change le dénouement.

MAURICE, *à demi-voix.* Ah! c'est là une noble vengeance! (*Haut.*) Oui, mes amis, je quitte Paris aujourd'hui même, pour prendre le commandement de l'armée, où vous me suivrez bientôt. Il ne s'agit donc plus ni du For-l'Évêque, ni de la Bastille, et je rends au théâtre tous ses priviléges.

TOUS. Vive monseigneur!

MAURICE, *à part, prenant le menton de Mamie Babichon.* Mamie Babichon, vous serez chef d'emploi.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DURONCERAY, *arrivant aviné et la perruque de travers.*

MARIE. Mais où donc est mon père?

DURONCERAY. Me voilà! me voilà!.. je viens de griser le guet... nous ne pouvons plus nous tenir sur nos jambes.

MAURICE. Mon cher Duronceray, tout est changé et le mariage aura lieu.

DURONCERAY. Avec vous, monseigneur?. Ah! mon noble gendre!.. Eh bien! j'aime mieux ça, car ce petit Favart...

MARIE, n'en dites pas de mal, papa, car c'est Favart que j'épouse, (*à Maurice*) n'est-ce pas, monseigneur?

DURONCERAY. J'aime mieux ça aussi.

MAURICE. Désormais, madame Favart est sous la sauve-garde de l'honneur du maréchal de Saxe.

MARIE. Vous l'entendez... je suis madame Favart... ce n'est pas sans peine.

CHOEUR.

AIR: *Introduction de Norma.*

Enfin, ce mariage
Est d'un heureux présage...
Pour charmer son courage,
A nous un héros a recours;
Emportons en voyage
La gloire et les amours.

MARIE, *au public.*

AIR *de Pilati.*

Jadis, une actrice modèle,
Du théâtre fut le soutien;
Que tous vos bravos soient pour elle!
Pour moi, messieurs, je ne demande rien.
Je ne suis que l'humble quêteuse,
Qui du bienfait n'a point sa part;
Que ma recette soit heureuse!
Donnez, donnez pour madame Favart.

CHOEUR.

Enfin, ce mariage, etc.

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

L'AMBASSADRICE,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

Paroles de MM. Scribe et de Saint-Georges,

MUSIQUE DE M. AUBER,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 21 DÉCEMBRE 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
E DUC DE VALBERG....	M. MOREAU-SAINTI.
A COMTESSE AUGUSTA DE FIERSCHEMBERG....	Mlle MOUSEL.
'ORTUNATUS, entrepreneur de spectacles...........	M. ROY.
Mme BARNECK, ancienne duègne, tante d'Henriette.	Mme BOULANGER.
HENRIETTE, prima dona..	Mme DAMOREAU-CINTI
CHARLOTTE............	Mlle JENNY-COLON.
BENEDICT, premier tenor...	M. COUDERC.

Le premier acte se passe à Munich, les deux autres à Berlin.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre fort simplement meublée, porte au fond, deux portes latérales. Une croisée au second plan, à droite; à gauche, une table et ce qu'il faut pour repasser.

SCENE PREMIERE.

Mme BARNEK, *seule.*

Au lever du rideau, elle est assise à droite, regardant plusieurs lettres qu'elle tient à la main.

INTRODUCTION.

Mme BARNEK.

Moi qui surveille de ma nièce
Et les talens et la jeunesse,
A ce beau papier satiné,
Facilement j'ai deviné
Billet d'amour et de tendresse...
En voilà-t-il! Lisons toujours
Et leurs soupirs et leurs amours!
(*Prenant ses lunettes.*)
J'ai peu de lecture et d'étude;
Mais j'ai du moins quelqu'habitude...
Et de mon temps le sentiment
Se lisait toujours couramment.
(*Elle decachète un billet qu'elle épèle avec peine.*)
O cantatrice enchanteresse!
Fauvette qui nous charme tous!..
(*S'interrompant.*)
C'est bien cela!.. c'est à ma nièce
Que s'adresse ce billet doux.

SCENE II.

Mme BARNEK, *occupée à lire*, HENRIETTE, *entrant par la porte à gauche, portant un réchaud et des fers à repasser.*

HENRIETTE.

Chansonnette.

PREMIER COUPLET.

Il était un vieux bonhomme
Aussi vieux que Barrabas,
Avec son habit vert-pomme
Et sa perruque à frimas,
Contant sa flamme amoureuse
A Nancy, la repasseuse,
Qui, fredonnant soir et matin,
Lui répétait pour tout refrain:
(*Elle repasse.*)
Repassez demain.

Mme BARNEK.

Que faites-vous donc, Henriette?

HENRIETTE.

Je viens repasser sans façon
Et mon rôle et ma collerette.

Mme BARNEK.

Cet air n'est pas dans votre rôle?

HENRIETTE.

...Eh non!
C'est une vieille chansonnette!

Mme BARNEK.

User sa voix à ces bêtises-là,
Lorsque l'on a l'honneur de chanter l'opéra!

HENRIETTE.

Raison de plus... ça me délassera!

DEUXIÈME COUPLET.

Je veux te plaire, et j'y compte;
Ce front qui paraît caduc,
Ma chère, est celui d'un comte...
Eh! fût-il celui d'un duc!
J'admire, mon gentilhomme,
Vous et votre habit vert-pomme;
Mais, hélas! mon cœur inhumain
N'est pas sensible ce matin,
(Elle repasse.)
Repassez demain.

Mme BARNEK, *avec impatience.*

Mais tais-toi donc! tais-toi, tu m'empêches de lire!
(Lisant.)
« Belle Henriette! je soupire,
» Je brûle d'un tendre martyre,
» Hélas! quand prendrez-vous enfin
» Pitié de mon cruel destin? »

HENRIETTE, *qui s'est mise devant la table, à repasser sa collerette.*

Tra, la, la, la, la, la...
Repassez demain, repassez demain.

Mme BARNEK, *ouvrant un autre billet.*

« Sans biens et sans richesses,
» Je n'ai que ce cœur qui gémit... »
(S'interrompant.)
Mon Dieu! comme c'est mal écrit!
(Lisant.)
« Mais je vous offre, ma déesse,
» D'un baron le titre et la main. »

HENRIETTE, *de même.*

Tra, la, la, repassez demain de bon matin.
(A Mme Barneck.)
Que lisez-vous?

Mme BARNEK.

Des billets doux.
Écoute bien!

HENRIETTE.

Je les connais d'avance:
Soupirs... amour... éternelle constance...
Voilà, voilà, comme ils sont tous!

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Aussi, loin de croire
Leur style flatteur,
Mon art fait ma gloire
Et mon seul bonheur!
Travail et folie,
Succès et gaîté,
Voilà de ma vie
La félicité!

Mme BARNEK.

Hélas! loin de croire
Mon âge et mon cœur,
Une vaine gloire
Fait son seul bonheur!
Misère et folie,
Chansons et gaîté,
Voilà de sa vie
La félicité!

Mme BARNEK, *qui a parcouru un dernier billet.*

Écoute, écoute cependant,
Voici quelqu'un de sage et de prudent!
« A vos pieds j'offre, mon enfant,
» Quarante mille écus de rente!
» A votre respectable tante
» Je prétends assurer un sort! »
C'est du vieux comte de Montfort!..

HENRIETTE, *sans lui répondre, et reprenant sa chansonnette.*

Il était un vieux bonhomme,
Aussi vieux que Barrabas,
Avec son habit vert-pomme
Et sa perruque à frimas...

Mme BARNEK.

Quoi! cette lettre intéressante...

HENRIETTE.

Tra, la, la, la, la...

Mme BARNEK.

Cette lettre si pressante...

HENRIETTE, *la prenant, ainsi que les autres, et les jetant dans le fourneau.*

Tenez! voilà ce que j'en fais:
Cela ne vaut pas un succès.

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Aussi, loin de croire
Leur style flatteur,
Mon art fait ma gloire
Et mon seul bonheur,
Travail et folie,
Chansons et gaîté,
Voilà de ma vie
La félicité!

Mme BARNEK.

Hélas! loin de croire
Mon âge et mon cœur,
Une vaine gloire
Fait son seul bonheur
Misère et folie,
Chansons et gaîté,
Voilà de sa vie
La félicité!

Mme BARNEK. Avoir brûlé un pareil billet!.. voilà les fruits de l'excellente éducation que je vous ai donnée.

HENRIETTE, *souriant.* Que vous avez tout au plus continuée, ma tante... car sans la mort de ma bonne marraine, cette femme si noble, si distinguée, qui m'a élevée, je ne serais peut-être jamais entrée au théâtre..... mais je me trouvai alors sans appui... sans fortune... vous m'avez recueillie!.. (*Lui tendant la main avec affection.*) et je ne l'oublierai jamais!...

Mme BARNEK. Ma nièce... vous m'attendrissez!.. mais qui vient là?..

SCENE III.

LES MÊMES, CHARLOTTE.

HENRIETTE. Ah! c'est Charlotte.

Mme BARNEK. La jolie chanteuse.

HENRIETTE. Et ma meilleure amie.

Mme BARNEK. La plus mauvaise langue du foyer.

CHARLOTTE. Bonjour, Henriette, bonjour, madame Barnek... mon Dieu! qu'elle est grande, cette maudite ville de Munich... je n'en puis plus!... avec ça que vous demeurez si haut, madame Barnek.

Mme BARNEK. Un étage de moins que vous, mademoiselle, pas davantage.

CHARLOTTE. Au fait, c'est possible, je

ne compte pas avec mes amis! A propos, Henriette... j'avais à te parler.

HENRIETTE. Sur quoi donc?

CHARLOTTE, *de même.* A toi, à toi seule.

HENRIETTE. Oh! ne te gêne pas avec ma tante, je lui dis tout.

CHARLOTTE. Eh bien! ma chère, comme je suis ton amie, et que toutes deux nous tenons à notre réputation, parce que la réputation avant tout! je venais te prévenir qu'il court des bruits sur ton compte.

HENRIETTE. Et qu'est-ce qu'on peut dire?

CHARLOTTE. Ah! d'abord on dit toujours, même quand il n'y a rien... à plus forte raison...

HENRIETTE. Et qu'est-ce qu'il y a donc?

CHARLOTTE. Ce qu'il y a!...

PREMIER COUPLET.

Il est, dit-on, un beau jeune homme
Qui, de très-près, lui fait la cour,
J'ignore comment on le nomme;
Mais pour elle il se meurt d'amour.
Voilà ce qu'on dit.
Ce que l'on dit, car...
Dans tous nos foyers, on est si bavard;
Chacun y médit
Du matin au soir
Sur les amoureux que l'on peut avoir.
Là, c'est un amant
Que l'une vous donne;
Là, c'est un amant
Que l'autre vous prend.
Leurs discours méchans n'épargnent personne,
Moi-même j'en suis victime souvent.
Aussi, moi je hais
Les moindres caquets,
Et, je le promets,
Je n'en fais jamais.

DEUXIÈME COUPLET.

Absent sitôt qu'elle est absente,
Pour l'admirer il vient exprès.
Il l'applaudit quand elle chante,
Et lui jette après des bouquets...
Voilà ce qu'on dit,
Ce que l'on dit, car

Dans tous nos foyers on est si bavard, etc., etc.

Mme BARNEK. Eh bien! quand ce serait vrai... c'est un homme qui aime la musique... un amateur désintéressé.

CHARLOTTE. Désintéressé?.. Hier encore, il a demandé l'adresse d'Henriette à la portière du théâtre.

Mme BARNEK. Cela prouve qu'il n'est jamais venu ici.

CHARLOTTE. Mais qu'il veut y venir.

HENRIETTE. Où est le mal?.. c'est un ami... il m'applaudit toujours, et cela me fait plaisir.

CHARLOTTE. Voilà comme on se compromet... car depuis hier il n'est question que de cela; d'où vient cet amateur?.. quel est-il? moi, je n'en sais rien... je ne l'ai pas vu... sans cela, je l'aurais signalé... tant il y a, et je dois t'en prévenir, que ce pauvre Bénédict est furieux.

Mme BARNEK. Bénédict!

CHARLOTTE. Notre jeune premier... notre tenor qui est amoureux d'elle

Mme BARNEK. Amoureux!

HENRIETTE. Tais-toi donc.

CHARLOTTE, *à Mme Barnek, sans écouter Henriette.* C'est de droit... le tenor est toujours amoureux de la première chanteuse.. c'est de l'emploi... et celui-là le remplit en conscience... il en perd le sommeil, il en perd l'esprit, il en perdrait la voix, s'il en avait jamais eu.

HENRIETTE. Est-elle méchante!

CHARLOTTE. Du tout.. car je le plains.. un gentil garçon, un bon camarade... que nous aimons toutes... et lui qui n'est pas bien avancé; toi qui n'as encore que deux mille florins d'appointemens... c'était bien, c'était un mariage sortable... car maintenant dans les arts, on épouse toujours, tant il y a de mœurs... il n'y a même plus que là où l'on en trouve... Aussi, tout le monde approuvait Henriette... et voilà qu'elle va s'amouracher d'un inconnu...

HENRIETTE. Moi!

CHARLOTTE. Laisse donc!

HENRIETTE. Je te l'assure.

CHARLOTTE. Mon Dieu! ma chère, c'est assez visible... je me connais en passion romanesque... moi-même, j'en ai inspiré une terrible.

HENRIETTE. Vraiment?

CHARLOTTE. Oui, un étranger de distinction, que j'ai rencontré quelquefois.

HENRIETTE. Il t'a parlé?

CHARLOTTE. Jamais... Et ma réputation! mais il me regardait avec des yeux... ah! ma chère, quels yeux! puis tout-à-coup, je ne l'ai plus revu... mon indifférence l'aura guéri de son amour.. Il en est peut-être mort! Ainsi, tu vois, je suis franche, et tu ferais bien de l'être avec moi qui suis ta meilleure amie.

Mme BARNEK. Par exemple!

CHARLOTTE. Oui, madame, oui, je l'aime... quoiqu'elle ait du talent, parce qu'elle n'est ni méchante, ni intrigante comme les autres... et moi, tant qu'on ne m'enlève pas mes adorateurs ou mes rôles, je suis la bonté et la douceur en personne.

HENRIETTE, *souriant.* C'est trop juste.

CHARLOTTE. N'est-il pas vrai?.. et, pour te le prouver... nous avons ce soir, entre amis, entre camarades, une petite fête, une réunion, qui ne peut avoir lieu sans toi... et je viens t'inviter.

HENRIETTE. Ça ne se peut pas... nous donnons une pièce nouvelle.

CHARLOTTE. N'est-ce que cela? j'ai fait dire à Bénédict d'être enrhumé... il me l'a promis... il est si bon enfant!.. de sorte qu'il y a relâche... et rien ne nous empêchera de nous amuser.

HENRIETTE. C'est très-mal.

CHARLOTTE. Tiens! ce scrupule!

Mme BARNEK, *écoutant au fond.* Silence, mesdemoiselles... j'entends une voiture... c'est celle de notre directeur, M. Fortunatus, pour le renouvellement de l'engagement d'Henriette.

CHARLOTTE, *à Henriette.* Ah! tu renouvelles?.. à de belles conditions au moins?

HENRIETTE. Je n'en sais rien... je ne me mêle jamais de ça.

Mme BARNEK, *à Charlotte.* C'est moi que ça regarde, mademoiselle: les engagemens sont de la compétence des grands parens.. quant aux conditions, ça sera magnifique, surtout après notre succès d'hier au soir.

CHARLOTTE, *riant.* Ah! oui! les couronnes!.. je les avais vu faire le matin.

Mme BARNEK, *piquée.* Ça prouve qu'on ne doutait pas du succès du soir.

CHARLOTTE. Comment donc? la veille d'un engagement, est-ce qu'on doute jamais de ça? A propos, madame Barnek, dites donc à votre petit cousin de ne pas redemander Henriette si fort... on n'entendait que lui hier au soir au parterre.

Mme BARNEK. Mademoiselle, mon cousin fait ce qu'il veut... je ne m'en mêle pas. (*Allant écouter à la fenêtre.*) Voici notre directeur, laissez-nous, mesdemoiselles, laissez-nous.

HENRIETTE. A la bonne heure... je vais m'occuper de mon costume.

CHARLOTTE. Je t'y aiderai... tout en causant du bel inconnu, sans oublier ce pauvre Bénédict.

(Elles rentrent dans la chambre à droite, sur la ritournelle de l'air suivant.)

Mme BARNEK. Voilà M. le directeur... Eh bien! ce réchaud qu'elles ont oublié... de quoi ça a-t-il l'air ici... comme c'est rangé!.. ah! et notre engagement? qu'est-ce que j'en ai fait... il doit être là-dedans, courons le chercher.

(Elle sort en emportant le réchaud.)

SCENE IV.

FORTUNATUS, *entrant.*

FORTUNATUS.

AIR.

Che guesto que mon destin est beau!
Oun director comme moi
Est un sultan, est un petit roi
Qui soumet tout à sa loi.
Bravo son contento!
Richesse, honor,
Voilà le sort
D'un adroit director.
Plus d'un seigneur, plus d'une altesse,
En cachette chez moi viendra
Afin de placer sa maîtresse
Dans les nymphes de l'Opéra.
Tel ambassadeur m'est propice,
Tel autre me prône toujours,
Afin d'avoir dans la coulisse
Accès auprès de ses amours.
Là, c'est une mère, une tante,
Humble, qui vient se prosterner.
Et là, c'est un vrai dilettante
Qui vient m'inviter à dîner;
Pour débuter, beauté novice
Vient chez moi; quels doux attributs!
C'est toujours à mon bénéfice
Que se font les premiers débuts.
Che guesto, que mon destin est beau!
Oun director, etc., etc.
Il n'est point de chance fâcheuse
Pour les habiles directors.
Signor, la première chanteuse,
A sa migraine et ses vapors:
Vite j'achète un cachemire,
Ou d'un diamant je fais choix,
Aussitôt la migraine expire,
Armide a retrouvé sa voix.
Chaque matin, chez moi j'ordonne
Les bravos, les vers et les bis,
Et même jusqu'à la couronne
Qui doit tomber du paradis.
J'entoure de mes soins fidèles
Les amateurs influens,
Toutes mes pièces sont belles,
Tous mes acteurs sont excellens,
Che guesto, que mon destin est beau! etc.

SCENE V.

Mme BARNEK, FORTUNATUS.

Mme BARNEK, *entrant après l'air.* Pardon, monsieur, de vous avoir fait attendre si long-temps, je ne pouvais pas trouver cet engagement. (*A part.*) Il était dans mon carton à bonnets.

FORTUNATUS, *à Mme Barnek.* Bonjour, ma zère madame Barnek... comment va votre charmante nièce?..

Mme BARNEK. Très-bien, monsieur Fortunatus, nous sommes même très en voix ce matin.

FORTUNATUS. Tant mieux!.. car nous zouons ce soir notre opéra nouveau, le Sultan Mizapouf!... si Dieu et les rhumes de cerveau le permettent!

Mme BARNEK. Vous donnez donc tous les jours des nouveautés?

FORTUNATUS. Il le faut bien, nous ne sommes point ici à Munich, comme à Paris! où le public italien il est toujours content et crie brava avant que la toile se lève; mais ici... les Allemands sont éton-

ans… ils n'aiment pas qu'on se moque 'eux ! et si ze ne leur donnais pas ce soir e Sultan Mizapouf, qu'ils attendent depuis un mois.. ils me zetteraient les contrebasses à la tête.

Mme BARNEK. Mais cela pourra bien vous arriver… car on dit que Bénédict ne peut pas parler.

FORTUNATUS. Bah ! le zèle, il n'est zamais enrhoumé. Ze viens de le voir, ce cher ami, il était chez lui… à dézeuner avec des cotelettes et une bouteille de Bordeaux… Z'ai zeté la bouteille par la fenêtre et ze loui ai fait prendre devant moi deux verres de tizane.

Mme BARNEK, *riant à part*. Pauvre garçon, lui qui se porte à merveille !

FORTUNATUS. Il m'a même promis de venir ici répéter son duo avec votre zère nièce, mia diva, mia carissima prima dona…

Mme BARNEK. Certainement, ma nièce est tout ça, comme vous dites… elle est même déjà très *célèbra !* mais voilà son engagement qui expire… heureusement pour nous… Deux mille florins !… et nous déclarons que nous en voulons huit mille…. ou nous allons chanter ailleurs…

FORTUNATUS. Cette bonne madame Barnek, elle a la tête vive… elle veut me quitter… moi, son ancien ami… car ze souis un ancien ami… vi l'avez oublié, ingrate que vous êtes !..

Mme BARNEK. Il ne s'agit pas de ça, mais de l'engagement de ma nièce ; il nous faut huit mille florins.

FORTUNATUS, *avec terreur*. Huit mille florins !.. allons, allons, ma zère amie, pas d'exagération… il ne s'agit pas ici de folie… ce sont des affaires qu'il faut traiter de sang-froid et avec raison…

Mme BARNEK. Eh bien ! monsieur, huit mille florins, c'est raisonnable.

FORTUNATUS. Mais sonzez donc qu'elle ne savait pas chanter quand ze l'ai engagée !.. c'est moi qui loui ai fait acquérir son talent… à ce compte-là, c'est elle qui me devrait quelque chose… mais ze souis zénéreux !.. ze ne réclame rien.

Mme BARNEK. Huit mille florins !… c'est notre dernier mot, ou nous ne chantons pas ce soir !

FORTUNATUS. Allons, allons, ne nous fâchons pas… je me résigne. (*A part.*) Elle est insupportable !.. on devrait bien, dans les arts, supprimer les mères… et les tantes !

SCENE VI.

FORTUNATUS, *à la table, écrivant.* BÉNÉDICT, *paraissant à la porte du fond, tenant dans ses bras une corbeille de fleurs. A droite*, Mme BARNEK.

BÉNÉDICT. Me voilà !

Mme BARNEK. C'est Bénédict.

FORTUNATUS. Il est de parole !

BÉNÉDICT. Moi-même… avec un jardin tout entier ; c'est là, j'espère, un joli cadeau.

Mme BARNEK. Qui vient de vous ?..

BÉNÉDICT. Non pas !.. c'était à votre adresse chez la portière… je lui ai proposé de vous le monter… et cela vient sans doute de notre galant directeur..

FORTUNATUS. Moi ! du tout ! . c'est de quelque adorateur de la belle Henriette…

Mme BARNEK, *avec indignation*. Un adorateur !..

BÉNÉDICT, *posant la corbeille sur la table où écrit Fortunatus.* Et moi qui l'ai apportée… qui l'ai montée dans mes bras pendant quatre étages !

Mme BARNEK, *de même*. Un adorateur !.. je voudrais bien voir cela.

FORTUNATUS. Perdié !.. il ne tient qu'à vous… car ze vois une lettre parmi les roses.

BÉNÉDICT, *avec colere, et voulant la prendre.* Une lettre !

Mme BARNEK, *le retenant.* Cela me regarde… à chacun ses attributions.

BÉNÉDICT, *regardant le billet qu'elle ouvre.* Un billet doux !.. et c'est moi qui en étais le facteur.

FORTUNATUS, *continuant à écrire.* Il est touzours bon enfant.

Mme BARNEK, *lisant avec peine.* « J'ai vu, » madame, votre charmante nièce… »

BÉNÉDICT. Quelle trahison !

Mme BARNEK, *lisant.* « Et, chargé par le » directeur de Londres, de lui offrir la va- » leur de quarante mille florins d'appoin- » temens… »

FORTUNATUS, *qui écoute.* O ciel !

Mme BARNEK, *continuant à lire.* « Je vous » demande la permission de me présenter » aujourd'hui chez vous, sur les trois heu- » res, pour terminer cette affaire… » Est-il possible !.. Signé : « Sir Blake. »

FORTUNATUS, *se levant et lui présentant un papier à signer.* Z'ai fait tout ce que vi voulez… et vi n'avez plus qu'à signer.

Mme BARNEK, *avec dédain*. Comment, mon cher, un engagement de huit mille florins !

FORTUNATUS. Et de plus… j'y joindrai pour vous tous les jours deux amphithéa-

tres des troisièmes ; il faut bien s'immoter, perché c'était votre dernier mot.

Mme BARNEK. Ce ne l'est plus maintenant.. Il m'en faut quarante... on me les offre... voyez plutôt.

FORTUNATUS, *avec embarras*. On vi les offre... en Angleterre... où tout est hors de prix !.. mais ici à Munich.

BÉNÉDICT, *à Fortunatus*. Vous laisseriez partir Henriette !.. mais c'est l'idole du public... c'est elle qui fait la fortune de votre théâtre...

FORTUNATUS. Eh ! che diavolo, laissez-moi respirer.

BÉNÉDICT. Non, morbleu... vous signerez !

FORTUNATUS. Eh ! vous y mettez oune chaleur que vous allez vi érailler la voix et me faire manquer ma représentation de ce soir !

BÉNÉDICT. C'est ce qui arrivera, si vous ne signez pas !.. je m'enroue par désespoir.

FORTUNATUS, *avec fureur*. Ma ze zouis donc dans oune enfer ! c'est donc oune conzuration zénérale contre ma caisse ?..

Mme BARNEK, *à Fortunatus*. Monsieur, otre servante.

FORTUNATUS, *à madame Barnek qui veut sortir*. Eh bien ! elle s'en va... Ze vous demande au moins le temps de réfléchir avant de signer ma rouine.

Mme BARNEK. Je vais chez M. Bloum, notre homme d'affaires, et dans deux heures je vous attends ici !

(Elle sort.)

FORTUNATUS. O vecchia maledetta !.. si zamais tu t'engages pour jouer les douègnes... ze serai sans pitié à mon tour... ze vais voir... examiner... et s'il faut en finir rondement... tâcher encore de marchander. (*A Benédict*.) Vous, mon zer ami, ze vous laisse... répétez toujours votre duo... songez à moi... et... surtout à notre recette de ce soir... ce sera touzours cela de sauvé.

(Il sort.)

SCENE VII.

BÉNÉDICT, *puis* HENRIETTE.

BÉNÉDICT. Il a beau dire, nous ne la laisserons pas partir... Je mettrais plutôt le feu au théâtre..... Je suis mauvaise tête, moi !.. sans que ça paraisse ! ah ! c'est elle.

HENRIETTE. Vous voilà, monsieur Bénédict, vous venez pour notre duo ?

BÉNÉDICT. Oui, mademoiselle.

HENRIETTE. Je vais appeler Charlotte qui est là... elle attache quelques pierreries à mon costume !

BÉNÉDICT. C'est inutile... nous n'avons pas besoin d'une troisième personne, puisque c'est un duo.

HENRIETTE. C'est égal... elle nous donnera des conseils... (*Poussant un cri*.) Ah ! la jolie corbeille ! savez-vous d'où elle vient ?

BÉNÉDICT, *timidement*. C'est moi qui l'ai apportée.

HENRIETTE. Elle est charmante, Bénédict, et je vous en remercie.

BÉNÉDICT. Il n'y a pas de quoi.... au reste, c'est à qui cherchera à vous plaire... tout le monde vous admire, tout le monde est à vos pieds ! et vous en êtes ravie !

HENRIETTE. C'est vrai !.. je ne croyais pas que les succès, les hommages, cela dût faire autant de plaisir !.. C'est une si douce vie que celle d'artiste... une vie d'émotions auprès de laquelle toute autre existence doit paraître si triste et si monotone...

BÉNÉDICT. Oui, ça serait bien... s'il n'y avait que les couronnes et les bravos qu'on vous prodigue... mais ça ne s'arrête pas là...

HENRIETTE. Que voulez-vous dire ?

BÉNÉDICT. Ce jeune homme dont on parlait hier au foyer... l'avez-vous remarqué ?

HENRIETTE. Oui.

BÉNÉDICT, *tristement*. Je m'en doutais... c'est un milord... un grand seigneur.

HENRIETTE, *gaîment*. Je l'ignore... je ne me suis jamais fait ces demandes-là.

BÉNÉDICT. Et pourtant vous pensez à lui ?

HENRIETTE. Quelquefois.

BÉNÉDICT. Sans le connaître...

HENRIETTE. Ecoutez, Bénédict... à vous qui êtes mon ami... je dirai franchement ce que j'éprouve... malgré moi, le soir, je le cherche des yeux... et quand je ne le vois pas, la salle me semble vide.

BÉNÉDICT. C'est que vous l'aimez.

HENRIETTE. Non... mais c'est que quand il est là, au balcon, il me semble que je chante mieux... et puis, un applaudissement de lui me fait plus de plaisir que tout ceux de la salle entière.

BÉNÉDICT. Ah ! c'est de l'amour.

HENRIETTE. Eh bien ! je crois que vous vous trompez... je n'ai d'amour ni pour lui...

BÉNÉDICT, *avec joie*. Tant mieux !

HENRIETTE. Ni pour personne.

BÉNÉDICT, *tristement*. Tant pis.

HENRIETTE, *gaîment*. Je n'aime que le

théâtre, je n'aime que la musique, le bonheur et les applaudissemens qu'elle procure... et pour cela, monsieur (*souriant*) il faut penser pour ce soir à notre duo, que vous oubliez.

BÉNÉDICT. Vous croyez?..

HENRIETTE. Certainement... vous n'êtes venu ici que pour cela.

BÉNÉDICT. C'est juste... c'est que je ne suis plus en train de chanter.

DUO.

HENRIETTE.

Et pourquoi donc?.. c'est la musique
Qui vous rendra votre enjouement.

BÉNÉDICT, *montrant son papier.*

Joliment!.. un rôle tragique.

HENRIETTE.

Tant mieux! c'est bien plus amusant.
Je suis la malheureuse esclave
Qui veut épouser le sultan,
Et vous, officier jeune et brave,
Et vous... vous êtes mon amant!

BÉNÉDICT, *vivement.*

Ah! c'est bien vrai!

HENRIETTE, *souriant.*

Dans le duo...
Allons, commençons le morceau.
(*Prenant son cahier de musique.*)
« Tous deux réduits à l'esclavage,
» Le sort a trahi nos amours,
» Du soudan la jalouse rage
» Veut nous séparer pour toujours. »

BÉNÉDICT, *l'écoutant chanter avec admiration*

Ah! que c'est bien!...

HENRIETTE.

A vous, monsieur!

BÉNÉDICT, *prenant son cahier.*

« Quels destins sont les nôtres!

HENRIETTE, *de même.*

» je le jure ici par l'amour, »

BÉNÉDICT, *l'écoutant.*

Ah! bravo!

HENRIETTE, *de même.*

« Je ne serai jamais à d'autres! »

BÉNÉDICT, *vivement et s'approchant d'elle.*

Vous ne serez jamais à d'autres!

HENRIETTE, *souriant.*

Mais, monsieur!
(*Montrant le papier.*)
Que dites-vous là!
Cela n'est pas dans l'opéra!

BÉNÉDICT, *revenant à lui.*

C'est juste!.. où donc ai-je la tête?

HENRIETTE.

Allons, allons, disons la strette.
(*Tous deux prennent leur cahier et chantent sur un mouvement animé.*)

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

« Tyran farouche,
» Quand ton œil louche
» S'adresse à moi,
» La mort cruelle,
» Qu'en vain j'appelle,
» Est bien plus belle
» Encore que toi.
» Monstre terrible!!!
» Monstre d'horreur!!!
» Ta vue horrible
» Glace mon cœur!!! »

BÉNÉDICT, *chantant à la fois et parlant à part*
(*Chantant.*)
« O sort funeste,
» O fier sultan,
» Je te déteste,
» Comme un tyran!
» Ta vue horrible,
» Glace mon cœur,
» Monstre terrible!!!
» Monstre d'horreur!!! »
(*Regardant Henriette.*)
Grâce nouvelle,
Orne ses traits
Oh! qu'elle est belle!
Qu'elle a d'attraits!

HENRIETTE.

Mais, mon Dieu! que dites-vous là?
Tout ça n'est pas dans l'opéra!

BÉNÉDICT.

C'est que je regardais, hélas!

HENRIETTE.

Chantez, monsieur, et ne regardez pas!
(*Reprenant le papier.*)
« Eh bien! que la mort nous rassemble!

BÉNÉDICT, *de même.*

» Que la mort nous rassemble!

HENRIETTE.

» Fuyons ainsi le déshonneur,
» Et si ma main hésite et tremble,
» Que la tienne perce mon cœur! »

BÉNÉDICT, *l'écoutant avec transport, et battant des mains.*

Brava! brava! comme on applaudira!

HENRIETTE, *souriant.*

Si vous applaudissez, monsieur, qui me tuera?

BÉNÉDICT.

Pardon .. pardon, c'est vrai, je suis là pour cela!

ENSEMBLE, *avec force.*

HENRIETTE.

« O sort funeste!
» O fier sultan!
» Je te déteste
» Comme un tyran!
» Ta vue horrible
» Glace mon cœur,
» Monstre terrible!!!
» Monstre d'horreur!!!

BÉNÉDICT, *à part.*

O bonheur même
Qui me ravit,
Hélas! je l'aime,
J'en perds l'esprit!
Grâce nouvelle
Orne ses traits,
Oh! qu'elle est belle!
Qu'elle a d'attraits!

BÉNÉDICT, *levant le poing.*

« Frappons! frappons!.. »

HENRIETTE, *voyant qu'il reste le bras levé.*

Qui peut arrêter votre bras?
Tuez-moi donc! et surtout en mesure!

BÉNÉDICT.

« Frappons...
(*S'arrêtant.*)
Eh bien.. je ne peux pas,
C'est plus fort que moi, je le jure!

HENRIETTE.

Mais c'est pourtant dans l'opéra.

BÉNÉDICT, *lui montrant le papier.*

C'est vrai!.. mais aussi je vois là
Qu'entre ses bras d'abord elle se jette?

HENRIETTE.

A quoi bon?..

BÉNÉDICT.
Dam!.. quand on répète
Il faut bien répéter
HENRIETTE.
On peut passer cela !
BÉNÉDICT, *lui montrant le papier.*
Ah ! c'est pourtant dans l'opéra !
HENRIETTE, *se jetant dans ses bras.*
« Eh ! bien donc, cher Oscar !
BÉNÉDICT.
» O ma chère Amanda !

ENSEMBLE.

BÉNÉDICT.
« Mon cœur bat et palpite ;
» Le trouble qui m'agite,
» Me ravit à la fois
» Et la force et la voix. »
Ah ! ce que je sens là,
Est-il dans l'opéra ?
« Délire qui m'entraîne,
» Mon cœur y résiste à peine,
» Et, quand la mort est prochaine,
» Pourrais-tu refuser
» Un baiser, un seul baiser?
HENRIETTE.
» Son cœur bat et palpite ;
» Le trouble qui l'agite,
» Lui ravit à la fois
» Et la force et la voix. »
(Se dégageant de ses bras.)
Prenez garde... cela
N'est pas dans l'opéra.
(Voulant s'éloigner.)
Monsieur !..
BÉNÉDICT, *la retenant.*
C'est dans l'opéra !

ENSEMBLE.

BÉNÉDICT *et* HENRIETTE.
« Mon } cœur bat et palpite,
« Son }
» Le trouble, etc., etc. »

(A la fin de cet ensemble, Bénédict embrasse Henriette et tombe à ses genoux.)

SCENE VIII.

Les [illegible] *par la porte du fond avec* Mme BARNEK.

Mme BARNEK, *au duc.* Oui, monsieur, c'est ici.. *(apercevant Benédict aux pieds d'Henriette.)* Ah ! mon Dieu !.. qu'est-ce que je vois ?

LE DUC, *s'avançant.* Mademoiselle Henriette ?

HENRIETTE, *à part, en l'apercevant.* C'est lui!.. *(Haut.)* Nous étions à répéter notre duo de l'opéra nouveau.

Mme BARNEK. Oui, monsieur, le sultan Misapouf, que nous donnons aujourd'hui.

BÉNÉDICT. Nous en étions à la scène du désespoir.

LE DUC, *riant.* La situation ne m'a cependant pas semblé des plus désespérées... *(à Henriette)* et cet amant à vos genoux..

HENRIETTE, *vivement.* C'est dans la scène.

LE DUC. Et ce baiser?

BÉNÉDICT. C'est dans la scène.

Mme BARNEK. Certainement, monsieur, c'est dans la scène ; nous ne nous permettons jamais de rien ajouter à nos rôles... nous ne sommes pas comme tant d'autres ; la scène avant tout.

HENRIETTE. Et celle-ci n'a même pas été trop bien.

BÉNÉDICT, *vivement.* Nous pouvons la recommencer.

Mme BARNEK. Pas dans ce moment.... j'ai rencontré, au troisième, monsieur qui s'était trompé d'étage, et qui demandait Mlle Henriette.

LE DUC. Ou plutôt Mme Barnek.

Mme BARNEK. C'est la même chose, et puisque vous venez, dites-vous, pour affaire...

LE DUC. Oh ! une affaire bien importante... pour moi du moins... Vous avez reçu ce matin une lettre où l'on propose à votre charmante nièce un engagement de quarante mille florins pour Londres?

HENRIETTE, *vivement, et avec étonnement.* Quarante mille florins !

Mme BARNEK. Oui, ma nièce, c'est à moi que vous devez ce bonheur-là.

BÉNÉDICT, *s'efforçant de sourire.* Certainement... c'est heureux... *(A part.)* Maudit homme ! de quoi se mêle-t-il ?

LE DUC. J'ai vu chaque soir Mlle Henriette au théâtre... je lui ai même parlé... quelquefois...

Mme BARNEK. Ah ! tu connais monsieur?

HENRIETTE. Oui, ma tante.

BÉNÉDICT. Vous lui avez parlé?

HENRIETTE. Le matin, en allant à la répétition.

BÉNÉDICT, *avec colère.* Il n'y a rien d'ennuyeux comme les répétitions.

LE DUC, *souriant.* Vous ne disiez pas cela tout-à-l'heure... (*Haut.*) Mademoiselle était seule..

Mme BARNEK. Comment seule?..

HENRIETTE, *vivement à Mme Barnek.* C'est pendant la semaine qu'a duré votre indisposition.

LE DUC. Et un jour, j'ai été assez heureux pour la défendre, la protéger contre des indiscrets qui voulaient la suivre...j'ai osé lui offrir mon bras...

HENRIETTE, *vivement.* Avec un empressement... une bonté...

BÉNÉDICT, *à part.* Le grand mérite!

Mme BARNEK. Ah! c'est ainsi que vous vous êtes connus ?

LE DUC. Oui madame... et cette heu-

reuse rencontre m'a enhardi à vous écrire ce matin... au nom du directeur de Londres... dont je suis le correspondant.

Mme BARNEK. Quoi! cette lettre... signée sir Blake?

BÉNÉDICT. Sir Blake?

LE DUC. C'est moi-même.

BÉNÉDICT. Cet inspecteur anglais... cet agent des théâtres?..

LE DUC, *froidement*. Oui, monsieur...

BÉNÉDICT. Elle est bonne, celle-là!.. moi qui ai vu avant hier M. Blake.

LE DUC, *à part*. O ciel!

BÉNÉDICT. A telle enseigne qu'il est venu me proposer, pour l'année prochaine, un engagement de trois cents livres sterling... avec des feux.

Mme BARNEK *et* HENRIETTE. Eh bien! qu'est-ce que ça prouve?

BÉNÉDICT. Ça prouve que ce n'est pas monsieur.

Mme BARNEK *et* HENRIETTE. Est-il possible?

BÉNÉDICT, *avec chaleur*. Qu'il est venu ici sous un faux nom... sous un prétexte... pour parler d'affaires de théâtre et pour vous séduire... non, nous... je veux dire séduire mademoiselle Henriette... et la preuve... demandez-lui ce qu'il a à répondre.

Mme BARNEK. Oui, monsieur, que répondrez-vous?

LE DUC, *froidement*. Rien du tout, madame; et monsieur, m'a rendu un grand service en dévoilant lui-même une ruse, que j'allais vous avouer.

Mme BARNEK. Quoi! vous n'êtes pas sir Blake?

LE DUC. Non, madame.

HENRIETTE, *à part*. Il nous trompait!

Mme BARNEK. Vous n'êtes point chargé de m'offrir quarante mille florins?

LE DUC. Non, madame.

Mme BARNEK, *à part*. Et moi qui ai refusé les huit mille de M. Fortunatus... s'il allait revenir en ce moment... (*Haut.*) Et de quel droit, monsieur?..

BÉNÉDICT. Oui, monsieur, de quel droit?

LE DUC. Quant à vous, monsieur, cela ne vous regarde pas, c'est à mademoiselle que je veux avouer toute la vérité... Oui, Henriette, vous le savez... m'enivrant tous les soirs du plaisir de vous admirer...

BÉNÉDICT. Quoi! cet habitué du balcon?..

HENRIETTE, *avec émotion*. C'était lui!

LE DUC. Vous ne pouvez comprendre quel charme vous fascine et vous séduit à jouir du triomphe de ce qu'on aime, à entendre ceux qui vous entourent partager votre admiration, que leurs transports rendent encore plus vive... Loin d'en être jaloux, on en est fier... et dès ce moment j'ai juré que vous seriez à moi, que vous partageriez mon sort.

BÉNÉDICT, *avec colère*. Monsieur!

LE DUC, *avec chaleur*. Pour y parvenir, il n'est point de sacrifices dont je ne sois capable.. et quand je devrais vous offrir tout ce que je possède...

Mme BARNEK. Monsieur, nous ne recevrons rien que de la main d'un époux.

HENRIETTE, *d'un ton de reproche*. Ah! ma tante... monsieur ne peut avoir d'autres intentions.

LE DUC, *troublé*. Qui, moi?.. non, certainement... et croyez que les motifs les plus nobles, les plus purs...

Mme BARNEK. Alors, monsieur, qui êtes-vous?

LE DUC, *avec embarras*. Un ami des arts... un artiste... enthousiaste, comme vous, de la musique... un jeune compositeur, peu connu encore.

BÉNÉDICT. Il n'a rien fait

HENRIETTE. Qu'importe? avec du courage et du talent... on parvient toujours.

BÉNÉDICT. Quand je vous disais que vous l'aimiez!

HENRIETTE. Pourquoi pas? je puis l'avouer en ce moment, puisqu'il n'a rien... puisqu'il est artiste comme nous...

SCENE IX.

LES MÊMES, CHARLOTTE, *sortant de la chambre à gauche*.

QUINTETTE.

CHARLOTTE, *apercevant le duc*.

Grand Dieu! que vois-je?

(*à Mme Barnek et à Henriette.*)

Et pour vous quel honneur!

(*Faisant au duc une révérence gracieuse.*)

Vous, dans ces lieux!.. vous, monseigneur!

Mme BARNEK, HENRIETTE ET BÉNÉDICT.

Monseigneur!.. que dit elle?..

LE DUC, *à part*.

O fâcheuse rencontre!

HENRIETTE, *à Charlotte*.

Tu te trompes!

CHARLOTTE.

Non pas l'aimable conquérant,
Pour les belles, toujours sa tendresse se montre;
Il m'avait fait la cour...

HENRIETTE.

O ciel!

CHARLOTTE, *riant*.

Pour un instant...
Moi, je ne donne pas dans la diplomatie.

BÉNÉDICT.

Qui? lui?.. c'est un compositeur...

HENRIETTE.

Un artiste!

CHARLOTTE, *riant*.

Tu crois...

(*Riant.*)

Mais c'est l'ambassadeur
De Prusse.

TOUS.

O ciel !..

CHARLOTTE, *de même.*

Eh oui ! ma chère amie.

LE DUC, *voulant s'approcher d'Henriette.*

Écoutez-moi !

HENRIETTE, *s'éloignant de lui avec mépris.*

Pour vous !.. j'en rougis, monseigneur !

ENSEMBLE.

HENRIETTE, *à part.*

Ah ! c'en est fait, sa perfidie
Change mon cœur, et sans retour
Il vient de perdre pour la vie
Et mon estime et mon amour !

LE DUC, *à part.*

La pauvre enfant ! de perfidie
Elle m'accuse dans ce jour !
Je sens ici que pour la vie,
Son cœur obtient tout mon amour !

CHARLOTTE.

Oui, c'est charmant ! la perfidie
De monseigneur va dans ce jour,
Contre une chanteuse jolie,
Voir échouer tout son amour !

BÉNÉDICT.

Que je bénis sa perfidie !
Sans elle, hélas ! et sans retour,
Celle que j'aime pour la vie,
Pouvait lui donner son amour !

Mme BARNEK.

Ces grands seigneurs, leur perfidie
Tient toujours prêt quelque bon tour !
Mais je serai, nièce chérie,
Ton égide contre l'amour.

LE DUC, *à Henriette.*

Pardonnez-moi cette innocente ruse,
Pour pénétrer dans ce séjour.
Ma faute n'est que de l'amour,
Et vos charmes sont mon excuse !

HENRIETTE.

PREMIER COUPLET.

Le ciel nous a placé dans des rangs,
Hélas ! différens,
Vous avez pour vous gloire et grandeur...
Moi je n'ai que mon cœur
Et pour défendre ce cœur
D'un dangereux séducteur...
Adieu vous dis, monseigneur,
Monseigneur l'ambassadeur.

DEUXIÈME COUPLET.

Jugez donc ce que je deviendrais,
Si je vous aimais !
Peut-être, hélas ! j'en étais bien près,
Pour vous quels regrets !
Mais grâce à leurs soins prudens...
Puisqu'il en est encore temps
Adieu vous dis, monseigneur,
Monseigneur l'ambassadeur.

LE DUC, *à Henriette.*

Je ne vous verrai plus ! pour moi quelle douleur !

HENRIETTE, *avec effort.*

De votre loge, monseigneur,
Vous pourrez chaque soir éprouver ce bonheur !

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Ah ! c'en est fait, sa perfidie
Change mon cœur, et sans retour
Il vient de perdre pour la vie
Et mon estime et mon amour.

LE DUC.

La pauvre enfant ! de perfidie
Elle m'accuse dans ce jour !
Je sens ici que pour la vie
Son cœur obtient tout mon amour.

CHARLOTTE.

Oui, c'est charmant ! la perfidie
De monseigneur, va dans ce jour,
Contre une danseuse jolie
Voir échouer tout son amour !

BÉNÉDICT

Que je bénis sa perfidie !
Sans elle, hélas ! et sans retour,
Celle que j'aime pour la vie
Pouvait lui donner son amour.

Mme BARNEK.

Les grands seigneurs, leur perfidie
Tient toujours prêt quelque bon tour;
Mais je serai, nièce chérie,
Ton égide contre l'amour !

(*Le duc sort, reconduit par Charlotte qui lui fait force révérences en se moquant de lui.*)

SCENE X.

LES MÊMES, *excepté le duc.*

BÉNÉDICT. Vous le renvoyez... vous le congédiez... ah ! que c'est bien à vous !

HENRIETTE, *avec douleur.* Un duc, un ambassadeur... qui se serait attendu à cela ?

CHARLOTTE. Ils n'en font jamais d'autres, ma chère, fais comme moi... ne t'y fie pas.

Mme BARNEK, *avec un soupir.* Ah ! c'est dommage pourtant...

HENRIETTE, *sévèrement.* Quoi donc ?

Mme BARNEK. Que les principes soient là !.. mais il le faut !.. moi, j'ai toujours été la victime des principes...

BÉNÉDICT. Pourvu que vous n'ayez pas de regrets.

HENRIETTE, *essuyant une larme.* Moi !.. aucuns ! (*Prenant la main de Bénédict et de Charlotte.*) L'amitié est là qui me consolera.

BÉNÉDICT. Oui, oui, l'amitié... vous avez raison...

Mme BARNEK. Et M. Fortunatus... et cet engagement... moi qui ai refusé des conditions superbes !

BÉNÉDICT. Il les offrira toujours.

Mme BARNEK. Eh ! non, vraiment... s'i apprend qu'il n'y a plus concurrence.

HENRIETTE, *avec impatience.* Eh bien ! qu'importe ?

Mme BARNEK. Ce qu'il importe... tout nous manque à la fois !..

BÉNÉDICT. Je cours chez notre directeur... et s'il ne vous engage pas... je ne joue pas ce soir, ni de toute la semaine !

CHARLOTTE. Et moi, je suis malade pour trois mois !

HENRIETTE, *attendrie.* Mes amis... mes chers amis !...

Mme BARNEK. Qui vient là?.. est-ce lui? non, un valet.

CHARLOTTE. La livrée de l'ambassadeur.

UN VALET, *entrant*. Avant de remonter en voiture, monseigneur a écrit en bas ce billet pour Mme de Barnek.

TOUS. De Barnek!

Mme BARNEK. Je déclare d'avance que mes principes me défendent de rien entendre.

CHARLOTTE. Comment donc! mais on peut toujours lire... quand on peut...

Mme BARNEK. Si vous le pensez... (*Elle ouvre le billet qu'elle lit, et pousse une exclamation de surprise.*) O mon Dieu! ô mon Dieu!... ce n'est pas possible.

(Le valet sort.)

TOUS. Qu'est-ce donc?

Mme BARNEK, *à Charlotte et à Bénédict d'un ton de protection*. Laissez-nous, mes amis, laissez-nous!

CHARLOTTE. Expliquez-nous au moins...

Mme BARNEK, *avec dignité*. Je vous prie, mademoiselle Charlotte, de me laisser.

CHARLOTTE. Eh bien! on vous laissera, je n'y comprends rien!

BÉNÉDICT, *à Charlotte*. Eh! oui... allons chez Fortunatus, pour cet engagement.

Mme BARNEK, *vivement*. Gardez-vous-en bien!... n'allez pas nous compromettre à ce point.

CHARLOTTE. Quoi! ces vingt mille florins?

Mme BARNEK, *d'un air de dédain*. Quand il en donnerait quarante, croyez-vous que je voudrais pour une pareille somme....

CHARLOTTE. Qu'est-ce qui lui prend donc?

HENRIETTE. Mais, ma tante.. ce qu'on vous écrit là...

Mme BARNEK, *avec fierté*. C'est un secret qui me regarde... qui me regarde personnellement.

BÉNÉDICT, *riant*. Vous!

Mme BARNEK. Moi-même!

BÉNÉDICT, *de même*. Ça me rassure.

CHARLOTTE, *de même*. Une note diplomatique...

Mme BARNEK. Comme vous dites!... et je désire être seule pour y répondre.

CHARLOTTE, *à part*. Elle ne sait pas écrire. (*Haut.*) On s'en va... on s'en va... on ne demande pas à savoir... (*Bas à Henriette.*) Tu nous diras ce que c'est.

BÉNÉDICT, *bas à Henriette*. Prenez bien garde, au moins...

HENRIETTE. Soyez tranquilles, mes amis, rien ne me fera changer.

(Bénédict et Charlotte sortant.)

SCENE XI.

HENRIETTE, Mme BARNEK.

HENRIETTE. Ah ça! ma tante, qu'est-ce que ça signifie? ce mystère avec nos amis, et puis cet air rayonnant que je vous vois.

Mme BARNEK, *avec transport*. Je n'y tiens plus... j'étouffe de joie et de bonheur... ma chère nièce, ma chère enfant... embrasse-moi. Je te disais bien qu'avec de l'ordre... de la conduite et une bonne tante... Mon châle, mon chapeau...

HENRIETTE. Qu'avez-vous donc?

Mme BARNEK. Je reviens, ma chère amie.... je reviens dans l'instant.... j'ai toujours eu l'idée que ça ne pouvait pas nous manquer, et que je finirais par être quelque chose.

HENRIETTE, *avec impatience*. Mais quoi donc?

Mme BARNEK. Tiens, tiens... lis... lis cette lettre... quel bruit ça ferait... si on ne nous demandait pas le secret!... Embrasse-moi encore... car j'en mourrai de joie, et eux tous de dépit.

(Elle sort très-vivement.)

SCENE XII.

HENRIETTE, *seule*.

Qu'estce que cela signifie?.... (*Lisant.*) « Madame, depuis qu'Henriette m'a banni » de sa présence et m'a défendu de la re- » voir, je sens que je ne puis vivre sans » elle; un seul moyen me reste de ne la » quitter jamais.. elle eût accepté la main » du pauvre artiste..... refusera-t-elle » celle du grand seigneur? » O mon Dieu! « Je connais d'avance les reproches du » monde et de ma famille, et je les brave. » Mon souverain pourrait seul s'opposer » à ce mariage... j'espère bien le fléchir, » mais s'il me refusait son consentement.. » je n'hésiterais point entre la faveur du » prince et le bonheur de ma vie..» (*Parlant.*) Quel sacrifice! « D'ici là cependant » que ce projet soit secret. J'exige de plus » qu'Henriette ne signe aucun nouvel en- » gagement... qu'elle quitte sur-le-champ » le théâtre... et pour le reste... venez » me trouver... je vous attends.

Le duc de VALBERG. »

RÉCITATIF.

Dieu! que viens-je de lire... en croirai-je mes yeux
A moi!.. moi, pauvre artiste, un sort si glorieux

CANTABILE.

Jusqu'à lui son amour m'élève!
Au premier rang je vais briller...

C'est un prestige... c'est un rêve,
Je crains encore de m'éveiller !..
(*Regardant la lettre.*)
Mais non... voici les mots tracés par sa tendresse !!!
Etre sa femme ! être duchesse !..
Duchesse !.. une prima donna !
Quel triomphe pour l'opéra !
Jusqu'à lui son amour m'élève,
Au premier rang je vais briller,
Ah ! si mon bonheur est un rêve,
Amour ! ne viens pas m'éveiller !

CAVATINE.

(*Gaîment.*)
J'aurai des titres, des livrées,
A la cour j'aurai mes entrées,
J'aurai ma loge à l'Opéra,
Où de loin on me lorgnera !
Des diamans, un équipage;
Et la foule, sur mon passage,
En m'apercevant s'écriera :
« Voilà notre prima donna !!! »
Puis l'on dira : Dieu ! quel dommage!
N'entendre plus cette voix-là !
Ils ont raison, c'est grand dommage,
De renoncer à tant d'éclat !
C'est qu'il était beau mon état !
Là j'étais reine
Et souveraine,
Et sous ma chaîne
Qu'on adorait,
Doux esclavage,
Nouvel hommage,
A chaque ouvrage,
M'environnait.
J'entends encore les transports du théâtre,
J'entends un public idolâtre
S'écrier : Brava !
C'est un moment bien doux que celui-là...
Mais ce bonheur l'amour me le rendra.
Et près de lui,
Près de mon mari...
J'aurai des titres, des livrées, etc., etc.

Mme BARNEK, *entrant vivement par la porte à gauche.* Allons, ma nièce, allons, il est en bas!... il nous attend dans une voiture à quatre chevaux...

HENRIETTE. Quatre chevaux !

Mme BARNEK. Dam !... pour nous enlever!... vous et moi... un équipage magnifique !

HENRIETTE. Un équipage!...

(Mme Barnek l'entraîne par la porte à gauche. Le rideau baisse.)

ACTE II.

Le théâtre représente un salon de l'hôtel du duc, à Berlin. Porte au fond. Deux portes latérales. A droite une table. A gauche, un piano. Une vaste fenêtre avec balcon de côté. Un sopha ; une table à thé, etc.

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, *seule, richement habillée.*

(On entend rouler, puis s'arrêter une voiture.)

HENRIETTE, *à la fenêtre.* C'est lui... c'est lui... le voilà... il revient enfin. (*Quittant la fenêtre.*) Ah ! mon Dieu ! j'ai cru que j'allais mourir de saisissement, de joie, en le voyant descendre de voiture. (*Gaîment.*) Tâchons de nous calmer... il faut le punir de ses trois mois d'absence... s'il me voyait ainsi, il serait trop content.

SCENE II.

HENRIETTE, LE DUC.

UN VALET, *annonçant.* Monseigneur.

LE DUC, *entrant, et courant à Henriette.* Henriette... ma chère Henriette !

HENRIETTE, *d'un air froid.* Ah ! vous voici, monsieur le duc ?

LE DUC, *surpris.* Quel accueil !.. Henriette ! ne m'aimez-vous plus?

HENRIETTE, *s'oubliant.* Si, monsieur... on vous aime... on vous aime toujours. Ah ! je n'ai pas le courage de vous cacher mon bonheur.

LE DUC. Ma bonne Henriette.. combien ces trois mois d'absence m'ont semblé longs! combien j'ai maudit cette ennuyeuse ambassade qui me retient depuis si long-temps loin de vous!

HENRIETTE. Bien vrai? (*Lui tendant la main.*) Vous le dites si tendrement qu'il faut vous croire.... Et puis, monsieur, (*montrant son cœur*) il y a quelqu'un qui plaide si bien pour vous.

LE DUC. Pauvre Henriette! à peine vous eus-je conduite ici, à Berlin, dans mon hôtel, il y a trois mois, en quittant Munich, qu'il fallut m'éloigner, me séparer de vous, le lendemain de notre arrivée... un ordre du roi m'envoyait à Vienne, en mission extraordinaire... et dans ma position, je suis tout à sa majesté.

HENRIETTE, *souriant.* J'aimerais mieux un mari qui fût tout à sa femme.

LE DUC, *riant.* Que voulez-vous? quand on est ambassadrice !..

HENRIETTE, *avec malice.* Prenez garde, monsieur... je ne le suis pas encore!

LE DUC. Cela revient au même.. je vous ai présenté comme ma femme à toute ma famille; le contrat qui vous assure la moitié de ma fortune est irrévocablement signé... et si notre mariage n'est pas encore

célébré, mon voyage seul en est la cause.

HENRIETTE. Et si le roi refuse... car vous m'avez dit que notre mariage ne peut avoir lieu sans son consentement... comme si les rois devaient se mêler de ces choses-là!

LE DUC. J'obtiendrai ce consentement, Henriette, j'en suis sûr... je l'ai reclamé comme le prix des services que je viens de lui rendre à Vienne... Et demain, aujourd'hui peut-être, il me l'accordera... mais d'ici là, je craindrais, sur la résolution du roi, les reproches et les récriminations de ma famille, de tous ces grands seigneurs d'Allemagne qui ne comprennent pas comme moi que le talent est aussi une noblesse... voilà pourquoi je leur ai caché qui vous êtes; voilà pourquoi, aux yeux de tous, je vous ai fait passer pour une personne de noble extraction... c'est indispensable... il le faut... il y va de mon bonheur et du vôtre.

HENRIETTE. Du mieu... ah! mon ami, je l'aurai bien gagné!

LE DUC, *surpris*. Que voulez-vous dire?

HENRIETTE. Si vous saviez comme je me suis ennuyée en votre absence!

LE DUC, *vivement*. Oh! que c'est aimable à vous!

HENRIETTE. Pas tant... et si j'avais pu faire autrement... mais le moyen... vous me laissez, dans cet hôtel, sous la surveillance et la garde de votre illustre sœur, la comtesse Augusta de Fierschemberg qui n'est pas si amusante que mon ancienne camarade Charlotte.

LE DUC. Y pensez-vous!.. Ma sœur est une femme distinguée, qui ne voit que des personnes de rang ou de naissance.

HENRIETTE. Eh bien! justement... c'était à périr de naissance et d'ennui! passer la journée entière à recevoir ou à rendre des visites, rester droite et immobile sur un fauteuil doré, moi qui aimais tant à sauter et à courir... ne plus oser parler de mes anciens succès, de mon beau théâtre, que j'oublie quand vous êtes là, mais auquel, malgré moi, je pensais en votre absence... et puis surtout, m'avoir défendu... non... prié en grâce... c'est la même chose... de m'abstenir ici de toute musique, ma consolation... mon plus vif plaisir.

LE DUC. Vous m'avez mal compris... quand vous êtes seule chez vous, que personne ne peut vous entendre...

HENRIETTE, *riant*. Bien obligé.

LE DUC. Mais vous sentez que devant ma sœur, devant ces dames... dans un salon nombreux... c'est trop bien... l'étonnement, l'admiration que vous causeriez, feraient bientôt reconnaître l'artiste... le grand talent.

HENRIETTE, *avec malice*. Et le talent est défendu à une duchesse?

LE DUC, *riant*. On n'y est pas habitué, du moins... (*avec tendresse*) aussi, ma bonne Henriette... ma jolie duchesse... je vous demande encore, pendant quelques jours seulement, et jusqu'au consentement du roi, d'éloigner des soupçons...

HENRIETTE. Que chaque instant peut faire naître. Ma pauvre tante est si heureuse d'avoir un cachemire et des plumes, de s'entendre appeler Mme la baronne de Barnek! que si je n'avais pas été là pour la surveiller... et venir à son aide... vingt fois déjà votre sœur aurait découvert la vérité.

LE DUC, *à Henriette*. Silence donc! étourdie... voici la comtesse.

SCENE III.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE. Enfin, monsieur le duc, vous voilà de retour dans votre hôtel?

LE DUC. Oui, ma chère sœur, après trois mois d'absence.

LA COMTESSE. Trois mois! et qu'avez-vous fait pendant ce temps?

HENRIETTE. Oui, monsieur, vous qui m'interrogez, vous ne m'avez pas rendu compte de votre séjour à Vienne.

LE DUC. Une vie si triste, si monotone.. le matin aux affaires...

LA COMTESSE. Et tous les soirs au spectacle.

HENRIETTE, *vivement*. Au spectacle?

LE DUC. Moi!

LA COMTESSE. Vous me l'avez écrit... c'est du reste votre habitude. (*A Henriette*.) Il y a toujours quelque talent lyrique pour lequel il se passionne...

LE DUC. Ma sœur...

LA COMTESSE. Une idée, un caprice qui ne dure qu'une semaine, ou souvent même qu'un jour...

HENRIETTE. Comment, monsieur, il serait vrai?

LA COMTESSE. Oui, ma chère amie, mon frère est un peu jeune, un peu léger; mais, grâce à vous...

HENRIETTE, *bas au duc*. Vous ne m'aviez pas dit cela, monsieur.....

LE DUC, *de même*. N'en croyez rien.

LA COMTESSE. Sortez-vous, ce matin, monsieur le duc?

HENRIETTE, *vivement.* Je l'espère bien... vous m'emmenerez, n'est-ce pas ?

LA COMTESSE, *sévèrement.* Comment, mademoiselle ?

HENRIETTE, *se reprenant.* Avec ma tante.

LA COMTESSE. A la bonne heure.

HENRIETTE. Où vous voudrez... hors de la ville... à la campagne... (*A demi-voix.*) Pourvu que nous soyons ensemble.

LE DUC, *de même.* Je le désire autant que vous ! mais un rapport au roi, que je dois lui donner ce soir.

LA COMTESSE, *à Henriette.* J'ai des projets pour vous et moi, ma chère Henriette... je viens de recevoir une invitation .. des billets...

HENRIETTE, *vivement et avec joie.* Pour un concert ?

LA COMTESSE. Non... pour le chapitre noble qui se tient aujourd'hui, et auquel votre naissance vous donne le droit d'assister.

HENRIETTE, *avec terreur.* Le chapitre noble !

LE DUC, *lui prenant la main.* Qu'avez-vous ?

HENRIETTE, *bas au duc.* Ah ! j'en tremble de peur... faites que je n'y aille pas, je vous en prie.

LE DUC, *à sa sœur.* Henriette est un peu souffrante, et je désire qu'elle reste.

LA COMTESSE. A la bonne heure... je ne la quitterai pas.

HENRIETTE, *bas au duc.* La belle avance, je crois que j'aimerais mieux le chapitre noble.

LE DUC. Il faut chercher ici quelques moyens de la distraire...

LA COMTESSE. Si elle savait la musique, nous pourrions en faire toutes les deux.

HENRIETTE, *riant.* Moi, madame !..... (*un geste du duc l'arrête.*) A peine si je sais déchiffrer.

LA COMTESSE. Je m'en doute bien... ce n'est pas dans le fond de la Bavière... dans le château de votre tante que l'on aurait pu soigner votre éducation musicale..... mais si vous voulez que ce matin je vous donne une leçon...

LE DUC, *avec humeur.* Une belle idée !

HENRIETTE. Moi ! madame, je n'oserais...

LA COMTESSE. Pourquoi pas..? je serai indulgente... (*Elle sonne, deux domestiques entrent.*) J'ai là des airs nouveaux que l'on m'a envoyés, des airs du sultan Misapouf.

HENRIETTE, *vivement.* Du sultan...

LA COMTESSE. Vous ne connaissez pas cela... un opéra qui vient d'être donné en Allemagne avec quelques succès. (*Aux domestiques.*) Avancez ce piano, (*se mettant au piano.*) c'est l'air que chante la parisienne au premier acte.

LE DUC. Mais ma sœur... c'est trop de complaisance...

LA COMTESSE. Occupez-vous de votre rapport au roi, mon frère... et laissez-nous.

LE DUC, *bas à Henriette.* Refusez, je vous en supplie !

HENRIETTE. Est-ce possible? (*Riant.*) Elle veut me donner une leçon !

LE DUC, *bas à Henriette.* Au moins, prenez garde, et chantez mal... si ça se peut.

TRIO.

LA COMTESSE, *au piano.*

Ecoutez bien.
(*Chantant.*)
Tra, la, la, la, la, la.

HENRIETTE, *l'imitant avec gaucherie et timidité.*

Tra, la, la, la, la, la.
(*Regardant le duc.*)
Etes-vous content?

LE DUC, *l'approuvant.*

C'est cela !

LA COMTESSE.

Non vraiment, ce n'est pas cela !

HENRIETTE, *de même.*

Tra, la, la.

LA COMTESSE, *la reprenant.*

C'est un sol !

HENRIETTE, *lui montrant le papier.*

C'est un la !

LA COMTESSE.

C'est vrai !
(*Chantant.*)
Tra, la, la, la, la, la.

HENRIETTE, *répétant, mais un peu mieux.*

Tra, la, la, la, la, la, la.

LE DUC, *bas.*

Prenez donc garde !.. ah ! je tremble d'effroi !

LA COMTESSE, *cherchant à déchiffrer avec peine.*

Tra, la, la, la, la, la, la...

HENRIETTE, *avec un air d'admiration.*

Quelle facilité !

LE DUC, *bas à Henriette.*

Vous nous raillez, traîtresse !

HENRIETTE, *de même.*

Comme vous le disiez, c'est chanter en duchesse !

LA COMTESSE.

Répétez avec moi.
(*Déchiffrant avec peine.*)
Le divin Mahomet,
Pour mieux charmer nos ames,
Dans les cieux vous promet
Un paradis secret ;
Mais il vous trompe, hélas !
Surtout n'y croyez pas,
Aux cieux ne cherchez pas
Ce paradis des femmes;
Car le vrai paradis,
Messieurs, est à Paris.

HENRIETTE, *reprenant l'air qu'elle chante couramment.*

Le divin Mahomet,
Hour mieux charmer nos ames,
Dans les cieux vous promet
Un paradis secret :

Aux cieux ne cherchez pas,
Ce paradis des femmes;
Car le vrai paradis,
Messieurs, est à Paris.

LA COMTESSE.

Pas mal pour la première fois.

LE DUC, *à part et regardant Henriette.*

Ah! je crains qu'elle ne se lance!
A la comtesse.)
Vous feriez mieux d'y renoncer, je crois.

LA COMTESSE.

Non, non, j'ai de la patience,
J'en ferai quelque chose, et nous la formerons
Avec le temps...

HENRIETTE.

Et grâce à vos leçons...

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Écoutez.., écoutez cela!
Tra, la, la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la, la, la,
Faites bien ce que je fais là!

HENRIETTE.

Brava brava! c'est bien cela!
Quelle méthode enchanteresse!
C'est chanter comme une duchesse,
Ah! quel talent vous avez là!

LE DUC.

C'est bien, c'est bien, finissons là!
Je cède à la peur qui m'oppresse,
Je crains sa voix enchanteresse
Qui tous les deux nous trahira!

LA COMTESSE.

Continuez.

HENRIETTE.

Voguez, sultan joyeux,
Vers les bords de la Seine,
Là, s'offrent à vos yeux
Les délices des cieux;
Et jour et nuit c'est là
Qu'amour vous sourira.
Là, des jeux et des ris
La troupe vous enchaîne,
Car le vrai paradis
Est à Paris.

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Ah! c'est bien mieux, bien mieux déjà,
Moi, sa maîtresse... je suis fière
De voir que mon écolière
Fait des progrès comme ceux-là!

HENRIETTE.

Oui, cela va bien mieux déjà,
Et j'en rends grâce à ma maîtresse,
Merci, madame la comtesse,
Merci de cette leçon-là!

LE DUC.

C'est bien, c'est bien, finissons-là,
Je cède à la peur qui m'oppresse,
Je crains sa voix enchanteresse;
Qui tous les deux nous trahira.

LA COMTESSE, *l'écoutant.*

J'en suis encore toute saisie
Et ne comprends rien à cela!

LE DUC, *bas à Henriette.*

Prenez garde, je vous en prie;
En écoutant... je tremble, hélas!

HENRIETTE.

Eh bien! monsieur, n'écoutez pas!

LA COMTESSE.

Un talent
Aussi grand
C'est vraiment
Surprenant!
Ah! combien je suis fière!
En un instant, je croi,
Voilà mon écolière
Aussi forte que moi!

HENRIETTE, *s'oubliant.*

Buvons au sultan Misapouf,
Au descendant du grand Kouleuf.
Il règne dans Maroc
Par droit de naissance.
Au combat aussi ferme qu'un roc,
Et des amours bravant le choc,
Il est l'aigle et le coq
Des rois de Maroc.
Versez-lui les vins de France,
Versez le champagne et le médoc,
Buvons tous au sultan Misapouf,
Au descendant du grand Kouleuf.

LE DUC.

Ce talent
La surprend
Et me rend
Tout tremblant!
Ah! la voilà partie,
Comment la retenir?
Arrêtez, je vous prie!
Elle me fait frémir!

ENSEMBLE.

LE DUC, LA COMTESSE, HENRIETTE

Buvons au sultan Misapouf, etc.

SCENE IV.

LES MÊMES, Mme BARNEK, *en grand costume, chapeau à plumes.*

Mme BARNEK, *au fond du théâtre, apercevant sa nièce.* Brava! brava! bravi! bravo!

LE DUC. Allons! la tante!.... pourvu qu'elle ne nous trahisse pas!

LA COMTESSE. Venez donc, madame la baronne, venez recevoir mes complimens... saviez-vous que votre nièce eût de pareilles dispositions?...

HENRIETTE, *bas au duc en riant.* Je croyais avoir mieux que ça.

Mme BARNEK, *se rengorgeant.* Mais, Dieu merci, madame, c'est assez connu...

LE DUC, *à demi-voix.* Y pensez-vous?

Mme BARNEK. C'est assez connu dans notre famille... c'est moi qui l'ai élevée.

LA COMTESSE. Et pourquoi ne m'en disiez-vous rien?

Mme BARNEK, *avec embarras.* Pourquoi?

LE DUC. Madame la baronne est si modeste!..

Mme BARNEK. Oh! oui... c'est mon défaut... modeste et surtout timide... c'est ce qui m'a nui... j'avais toujours des peurs quand je chantais...

LA COMTESSE. Ah! vous chantiez aussi?

Mme BARNEK, *avec volubilité.* Les Philis, avec quelque succès!

HENRIETTE, *à part.* Voyez-vous l'amour-propre d'artiste!

LA COMTESSE, *étonnée.* Vous avez joué

LE DUC, *vivement*. En société, dans son château... madame la baronne est de mon avis... c'est ce qu'on peut faire de mieux à la campagne.

Mme BARNEK. Certainement, monsieur mon neveu, car ici... à la ville... ce n'est pas moi qui voudrais... au contraire... si vous saviez à présent combien je méprise tout cela !...

LE DUC. C'est bien !

Mme BARNEK Parceque notre rang... notre dignité...

LA COMTESSE. Et le décorum.

Mme BARNEK. Oui, le décor...

LE DUC, *l'interrompant*. C'est bien, vous dis-je... heureusement, voilà le déjeûner, elle ne parlera plus (*donnant la main à Henriette.*) Bonne Henriette, vous m'avez fait une peur...

HENRIETTE. Comment, monsieur?

LE DUC. Je veux dire un plaisir.

(Ils s'asseyent autour de la table à thé ; deux domestiques apportent un plateau.)

Mme BARNEK. Voici le journal de la cour qui vient d'arriver.

LA COMTESSE. Notre lecture de tous les matins.

HENRIETTE, *à part*. En voilà pour une heure... comme c'est amusant.

LA COMTESSE. Voyons les présentations et les réceptions d'hier... (*Lisant.*) « Ont » eu l'honneur d'être reçus par sa majesté, » le comte et la comtesse de Stolberg, le » baron de Lieven... » (*Parlant.*) C'est de droit... Voilà de la haute et véritable noblesse... (*Lisant.*) « La duchesse de Still- » marcher. » (*Parlant.*) Tenez, continuez, Henriette.

(Elle lui donne le journal.)

HENRIETTE, *lisant au bas de la page*. Ah! mon Dieu! qu'ai-je vu ?

TOUS. Qu'est-ce donc?

HENRIETTE. « Théâtre royal.... notre » nouvel impressario.... le signor Fortu- » natus, a ouvert la saison par un opéra » nouveau. » Fortunatus est ici à Berlin...

LE DUC. Oui, ma chère... depuis quatre ou cinq jours...

HENRIETTE, *continuant à lire*. En effet ! « Il arrive de Vienne, où sa troupe a ob- » tenu le plus grand succès... surtout la » prima donna, la signora Charlotte, qui » a fait fureur, qui y était adorée. » (*Au duc.*) Et vous ne m'en disiez rien, monsieur, vous qui êtes resté trois mois à Vienne ?

LE DUC, *avec embarras*. J'ai oublié de vous en parler...

LA COMTESSE, *à Henriette*. Au haut de la page.

HENRIETTE, *lisant au haut de la page*. « Le prince Pukler-Muskau... la maré- » chale de Bukendorf... (*Regardant au bas* » *de la page.*) La signora Charlotte, pre- » mière chanteuse, et Bénédict premier » tenor... »

LA COMTESSE. Une chanteuse, un tenor?

HENRIETTE, *avec joie*. Ce pauvre Bénédict... vous vous le rappelez, ma tante ?

Mme BARNEK. Certainement...

HENRIETTE. Il a été applaudi.... on en dit beaucoup de bien. . J'étais sûre qu'il aurait un jour du talent, de la réputation... qu'il ferait son chemin.

LA COMTESSE. Et comment connaissez-vous tous ces gens-là, ma chère belle-sœur ?

LE DUC. C'est tout simple... Quand nous étions à Munich, madame la baronne et sa nièce allaient tous les soirs au théâtre.

HENRIETTE, *avec malice*. C'est vrai... monsieur le duc nous y a vues souvent.

LE DUC. Une troupe excellente.... des voix admirables...

HENRIETTE, *souriant*. La prima donna surtout... n'est-ce pas, monsieur le duc? (*A la comtesse.*) Nous recevions même quelques artistes.

LA COMTESSE. Qu'entends-je ? des comédiens ?

Mme BARNEK. Bien malgré moi, je vous jure... c'est ma nièce qui le voulait.

HENRIETTE Eh ! pourquoi pas? des artistes de mérite... valent bien des comtesses qui n'en ont pas...

LE DUC, *lui faisant signe*. Henriette...

LA COMTESSE. Ah ! ma chère, quel langage !

Mme BARNEK. Ah ! ma nièce.... quel propos !

LA COMTESSE. C'est du libéralisme tout pur !

Mme BARNEK, *répétant*. Certainement, c'est du.... comme dit madame.... tout pur !..

LE DUC, *avec impatience*. C'en est trop sur ce sujet... qu'il n'en soit plus question, de grâce !

UN VALET, *annonçant*. Un seigneur italien demande à parler à monsieur le duc.

LE DUC. Qu'il entre... qu'il entre !.. (*à part*) cela du moins fera diversion.

LE VALET, *qui a fait un signe à la cantonnade, revient près du duc*. Et voici de la part du roi un message pour monseigneur.

LE DUC, *prêt à décacheter la lettre*. Qu'est-ce donc ? (*Apercevant Fortunatus qui entre.*) Dieu ! Fortunatus !... (*Bas à Henriette.*)

Je ne veux pas qu'il vous voie avant que je l'aie prevenu.

HENRIETTE, *bas au duc*. Comme vous voudrez... je m'éloigne... mais pas pour long-temps.

(Elle sort.)

SCENE V.

LE DUC, FORTUNATUS, LA COMTESSE, Mme BARNEK.

FORTUNATUS, *se courbant jusqu'à terre et saluant le duc.*) Ze zouis le servitor humilissime de monseigneur.

LE DUC, *à demi-voix*. Pas un mot de ce que vous savez devant ma sœur ou devant d'autres personnes.

FORTUNATUS, *saluant les dames et reconnaissant Mme Barnek*. Ah! mon Dieu!

Mme BARNEK. Bonjour, mon cher Fortunatus, nous parlions de vous tout-à-l'heure.

FORTUNATUS. Elle a un air de protection aussi étonnant que son costume.

LE DUC. Silence!

Mme BARNEK. Parlez, mon cher, que voulez-vous? nous aimons à protéger les arts.

FORTUNATUS, *au duc*. Ze venais vous supplier, monseigneur, de prendre à mon théâtre une loge per la saison... nous en avons de six et de huit personnes... ma ze l'engazerai à prendre celle de huit per lui et per sa famille, (*regardant Mme Barnek*) qui tient de la place.

LE DUC. Comme vous voudrez.

FORTUNATUS. Nous avons ce soir oune superbe représentation... la seconde du Sultan Mizapouf, opéra.

LA COMTESSE. Dont nous chantions un air tout-à-l'heure.

LE DUC. C'est bien, cela suffit.

FORTUNATUS, *se courbant*. Ze remercie infiniment monseigneur, et ze m'en vas... d'autant que z'ai en bas, dans ma voiture, notre prima dona, la signora Charlotte, qui m'attend... et qui n'est point patiente... (*à demi-voix*.) vi la connaissez!

LE DUC, *vivement*. Hâtez-vous alors.

FORTUNATUS. Monseigneur gardera-t-il aussi la petite loge grillée qui donne sur le théâtre, et que les autres années il avait, dit-on, l'habitude de louer?.. C'est souvent très-commode pour l'incognito.

LE DUC, *avec impatience*. Je la prends aussi... mais l'on vous attend.

FORTUNATUS. Ze vous les enverrai toutes les deux pour ce soir... et il est bien entendu que c'est per tous les jours...

LE DUC. C'est dit.

FORTUNATUS. Excepté per les réprésentations extraordinaires... et celles à bénéfice.... et nous en aurons une prochainement... celle de notre premier ténor, le signor Bénédict... qui fait dézà ses visites pour cela.

LE DUC, *sans écouter Fortunatus, a décacheté la dépêche qu'il tenait à la main et y jette les yeux*. Qu'ai-je vu?

LA COMTESSE. Qu'est-ce donc?

LE DUC, *apercevant Charlotte qui entre, et serrant le papier*. Ah! mon Dieu!

SCENE VI.

LE DUC, CHARLOTTE, FORTUNATUS, LA COMTESSE *et* Mme BARNEK, *assises à droite, en causant.*

CHARLOTTE. A merveille! c'est aimable... et très-gentil!... voilà deux heures, monsieur Fortunatus, que vous me faites attendre dans votre voiture... Moi, un premier sujet!

FORTUNATUS. Signora, mille pardons.

CHARLOTTE. C'est moi qui dois en demander à monsieur le duc, de venir ainsi chercher mon directeur jusque dans cet hôtel.

FORTUNATUS. C'est, z'ose le dire, ma zère enfant, oune inconséquence...

CHARLOTTE. Que j'ai faite exprès, et dont je suis enchantée. (*Avec malice.*) J'avais un instant d'audience à demander à monseigneur...

LE DUC, *troublé, à demi-voix*. Ici!... Charlotte, y pensez-vous?... et Henriette?

CHARLOTTE. N'est-ce que cela? je m'adresserai à elle-même pour faire apostiller ma pétition... il me faut mon audience, monseigneur!

LE DUC. De grâce... prenez garde!..

CHARLOTTE, *à part, au duc*. Vous me l'accorderez...

LE DUC, *de même, très-embarrassé*. Oui, Charlotte, oui, mais plus tard.

LA COMTESSE, *se levant*. Eh! quelle est donc cette femme?

Mme BARNEK. Ne faites pas attention, madame la comtesse, c'est une comédienne.

CHARLOTTE, *se retournant avec fierté*. Une comédienne!

(Apercevant Mme Barnek en grande parure avec une toque à plumes, elle part d'un éclat de rire.)

QUINTETTE.

CHARLOTTE, *riant aux éclats*
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

TOUS.

Qu'a-t-elle donc?

CHARLOTTE, *riant plus fort et se soutenant à peine.*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

Je n'en puis plus! un fauteuil... ou j'expire!

FORTUNATUS, *lui apportant un fauteuil.*

Elle se trouve mal!

CHARLOTTE, *se jetant sur le fauteuil et se roulant à force de rire.*

Ah! ah! ah! ah!

Je n'ai rien vu de pareil à cela!

TOUS.

Et qui donc ainsi vous fait rire?

CHARLOTTE, *montrant Mme Barnek.*

Madame... avec sa toque à plumes!.. ah! ah! ah!

LA COMTESSE.

Outrager à ce point madame la baronne!..

CHARLOTTE, *riant plus fort.*

Baronne!.. ah! ah!

LE DUC *et* FORTUNATUS, *bas à Charlotte.*

Au nom du ciel! vous tairez-vous?

CHARLOTTE, *se tenant les côtés.*

Que madame me le pardonne!..
Je ne puis pas!

Mme BARNEK.

Redoutez mon courroux!
Insolente!

CHARLOTTE, *se levant.*

Ah! vraiment! madame était moins fière
Lorsqu'autrefois elle jouait
Les Philis!!!

TOUS.

Les Philis!!!

LE DUC *et* FORTUNATUS, *bas à Charlotte.*

Voulez-vous bien vous taire!..

CHARLOTTE.

Les Philis, et les Dugazons... corset!!!

ENSEMBLE.

LE DUC, FORTUNATUS *et* Mme BARNEK.

Elle ne peut se taire,
Sa langue de vipère
Ici nous désespère
Et va tout découvrir!
Non, non, rien ne l'arrête,
C'est pis qu'une tempête!
N'écoutant que sa tête,
Elle va nous trahir!

CHARLOTTE.

Je ne veux pas me taire.
Lorsqu'avec moi, ma chère,
On veut faire la fière,
On doit s'en repentir!
Non, non, rien ne m'arrête,
Redoutez la tempête!
Je n'en fais qu'à ma tête
Et veux tout découvrir!

LA COMTESSE.

Qu'entends-je? et quel mystère!
O soudaine lumière!
Qui malgré moi m'éclaire
Et me fait tressaillir!
De surprise muette
Je reste stupéfaite!
(*A Charlotte.*)
Que rien ne vous arrête,
Je veux tout découvrir!

CHARLOTTE.

Eh bien! vous saurez tout, madame la comtesse.
(*Montrant Mme Barnek.*)
La noble dame que voilà
Au théâtre a gagné ses quartiers le noblesse!

TOUS

O ciel!

CHARLOTTE.

Et comme moi sa séduisante nièce,
Avant d'être duchesse, était prima donna!

LA COMTESSE.

Vit-on jamais d'affront pareil à celui-là!
(*Avec force.*)
Un tel hymen est un outrage...
Nous ne pouvons l'accepter sans rougir:
Le roi doit s'opposer à votre mariage!
Nous l'en supplierons tous...

LE DUC, *montrant le papier qu'il tient à la main.*

Il vient d'y consentir!
(*A Mme Barnek.*)
Tenez, portez à votre nièce
Cet écrit qui contient sa royale promesse.
(*Souriant.*)
Pour cet hymen je crois qu'il ne manque plus rien!

LA COMTESSE.

Que mon consentement...

CHARLOTTE, *à demi-voix.*

Et peut-être le mien!..

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Jamais, jamais! ce mariage
N'aura l'aveu de votre sœur!
Jamais, jamais! d'un tel outrage
Je n'oublierai le déshonneur!

LE DUC.

Pour nous, ce n'est point un outrage.
Calmez, calmez votre fureur;
J'espère qu'à ce mariage
Bientôt consentira ma sœur.

FORTUNATUS *et* Mme BARNEK, *montrant la comtesse.*

Voyez!.. voyez! quelle est sa rage!
Rien ne saurait fléchir son cœur!
(*Montrant Charlotte.*)
Et c'est pourtant son bavardage
Qui vient d'exciter sa fureur!

CHARLOTTE.

Voyez! voyez quelle est leur rage!
Pour moi, j'en ris au fond du cœur!
De tout ce bruit, de ce tapage,
C'est pourtant moi qui suis l'auteur

LE DUC, *à la comtesse.*

Cette colère opiniâtre
Se calmera...

Mme BARNEK, *s'approchant de la comtesse.*

Sans doute!

LA COMTESSE, *avec mépris.*

Eloignez-vous!
Une baronne de théâtre!

CHARLOTTE, *s'approchant de Mme Barnek.*

Voyez pourtant ce que c'est que de nous!

Mme BARNEK, *avec mépris.*

Laissez-moi! laissez-moi! redoutez mon courroux.

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Jamais, jamais! ce mariage
N'aura l'aveu de votre sœur;
Jamais, jamais! d'un tel outrage
Je n'oublierai le déshonneur!

LE DUC.

Pour vous ce n'est point un outrage,
Calmez, calmez votre fureur;
J'espère qu'à ce mariage
Bientôt consentira ma sœur.

FORTUNATUS *et* Mme BARNEK, *montrant la comtesse*

Voyez!.. voyez quelle est sa rage!
Rien ne saurait fléchir son cœur!
(*Montrant Charlotte.*)
Et c'est pourtant son bavardage
Qui vient d'exciter sa fureur.

CHARLOTTE.

Voyez, voyez quelle est leur rage!

Pour moi, j'en ris au fond du cœur !
De tout ce bruit, de ce tapage,
C'est pourtant moi qui suis l'auteur !

(La comtesse sort par la droite avec le duc qui cherche à l'apaiser ; Fortunatus et Charlotte vont pour sortir par le fond au moment où paraît Bénédict.)

FORTUNATUS. Tou viens, mon pauvre garçon, pour ton bénéfice?

BÉNÉDICT. Oui, pour offrir une loge à monseigneur l'ambassadeur...

CHARLOTTE. Monseigneur est mal disposé... vous n'aurez pas bon accueil, mon cher Bénédict, mais adressez-vous à sa tante, à Mme la baronne.

BÉNÉDICT, *s'approchant*. Quoi! Mme Barnek !

Mme BARNEK, *le reconnaissant*. Encore un comédien ! mais on ne voit donc que cela aujourd'hui !.. Votre servante, mon cher, je n'ai pas le loisir de vous écouter, et je vous salue.

(Elle sort par la porte à gauche.)

CHARLOTTE, *montrant Mme Barnek*. La tante est étourdissante de majesté !

(Elle sort en riant, avec Fortunatus, par la porte du fond.)

SCENE VII.

BÉNÉDICT, *seul*.

Elle n'a pas le loisir de reconnaître ses anciens amis... et sans doute, tous ceux qui demeurent ici seraient comme elle.... Ça m'a fait effet... quand je suis entré dans ce bel hôtel, quand j'ai demandé au suisse : M. l'ambassadeur y est-il ? — Oui. Et j'ai hésité, j'ai tremblé de tous mes membres en ajoutant : — Et Mme l'ambassadrice?.. — Elle y est ; mais elle n'est pas visible. — Et ça m' adonné un peu de cœur... et je me suis dit : Je ne crains rien, je ne la verrai pas !.... Car si le malheur avait voulu que je l'eusse rencontrée.. je ne sais pas ce que je serais devenu... (*Apercevant Henriette.*) Ah ! mon Dieu ! c'est fait de moi !

SCÈNE VIII.

HENRIETTE, BÉNÉDICT.

HENRIETTE, *entrant avec joie* Cette permissiondu roi, que vient de me remettre ma tante, c'est donc vrai !... il n'y a donc plus d'obstacle !...

BÉNÉDICT, *à part*. Si je pouvais m'en aller sans être vu !

(Il heurte un fauteuil.)

HENRIETTE, *se retournant et l'apercevant*. Bénédict !!

DUO.

BÉNÉDICT, *timidement*
Oui... c'est moi qui viens ici,
Madame l'ambassadrice,
Offrir pour mon bénéfice
Une loge que voici.

HENRIETTE.
Ah ! si je puis aujourd'hui
Vous servir de protectrice,
Je rends grâce au sort propice,
Qui m'offre un ancien ami.

BÉNÉDICT.
De cet ami, malgré votre opulence,
Le nom n'est donc pas effacé?

HENRIETTE.
Ah ! dans ces lieux, votre seule présence
Me rend tout mon bonheur passé !

ENSEMBLE.
De l'aurore de notre vie
Comment perdre le souvenir ?
Je le sens, jamais on n'oublie
Premiers chagrins, premiers plaisirs !

HENRIETTE.
Je vois encor l'humble mansarde
Où nous répétions tous les deux !

BÉNÉDICT.
Où parfois, sans y prendre garde,

HENRIETTE.
Nous chantions faux à qui mieux mieux !
Et cette sérénade
Que me donnait un camarade?

BÉNÉDICT.
Quoi ! vous n'avez rien oublié?

HENRIETTE.
Non, non, je n'ai rien oublié,
Ni les succès, ni l'amitié.

ENSEMBLE.
De l'aurore de notre vie
Comment perdre les souvenirs ?
Je le sens, jamais on n'oublie
Premiers chagrins, premiers plaisirs !

HENRIETTE, *gaîment*.
Et puis, comme aux moindres caprices...

BÉNÉDICT.
On était vite à vos genoux !

HENRIETTE.
Et puis le soir dans les coulisses...

BÉNÉDICT.
Joyeux propos et billets doux.

HENRIETTE.
Sans or et sans richesse aucune...

BÉNÉDICT.
Toujours gais et de bonne humeur !

HENRIETTE.
Tout en attendant la fortune...

BÉNÉDICT.
On avait déjà le bonheur !

ENSEMBLE.
Ah ! le bon temps !
Quels doux instans !
Ah ! qu'on est bien
Quand on n'a rien !
Ah ! l'heureux temps que celui-là !
Toujours mon cœur s'en souviendra !

BÉNÉDICT.
D'abord comme la salle entière...

HENRIETTE.
En silence nous écoutait !

BÉNÉDICT.
Et quand s'élançait du parterre...

HENRIETTE.
Un bravo qui nous enivrait !

BÉNÉDICT.
Et lorsque pleuvaient sur la scène

HENRIETTE.
Les bouquets aux mille couleurs.

BÉNÉDICT.

Ah ! ces jours-là vous étiez reine...

HENRIETTE.

Avec ma couronne de fleurs !

ENSEMBLE.

Ah ! le bon temps !
Quels doux instans! etc.

BÉNÉDICT.

Et vous rappelez-vous encore ?..
A peine le rideau tombait,
L'écho de la salle sonore,
De votre nom retentissait...
C'est vous... c'est vous qu'on demandait !

HENRIETTE.

C'est vrai !.. c'est vrai !..

BÉNÉDICT.

Devant le public idolâtre,
C'est moi... moi qui sur le théâtre
(*Lui prenant la main.*)
Vous ramenais ainsi... je tenais votre main
Que dans mon transport soudain
Malgré moi je serrais... ainsi !

HENRIETTE, *retirant sa main.*

Bénédict !..

BÉNÉDICT.

Ah ! pardon, j'oubliais qu'aujourd'hui...
(*Reprise de la première phrase du duo.*)
Aujourd'hui, je viens ici,
Madame l'ambassadrice,
Offrir pour mon bénéfice,
La loge que voici...

ENSEMBLE.

BÉNÉDICT, *la lui donnant.*

La voici ! la voici !

HENRIETTE, *avec émotion et prenant le coupon de loge.*

Merci, Bénédict, merci !

Ainsi donc, Bénédict... vous avez un bénéfice ?..

BÉNÉDICT. Oui, madame... qu'on me devait depuis long-temps... depuis Vienne.

HENRIETTE. Où vous avez eu de grands succès ?

BÉNÉDICT. A ce qu'ils disent.... et alors M. Fortunatus a doublé mes appointemens.

HENRIETTE. Ah ! tant mieux ! vous êtes donc heureux ?

BÉNÉDICT. Non, madame... mais je suis riche.

HENRIETTE. Et nos anciens amis, et Charlotte ?

BÉNÉDICT. Ah ! celle-là, elle est au pinacle !.. elle a eu, à Vienne, un succès de rage... Tous les soirs, des vers... des bouquets et des bravos... tous les journaux retentissaient de ses éloges... il n'était question que d'elle... comme de vous autrefois !

HENRIETTE. Oh ! moi... l'on n'en parle plus !

BÉNÉDICT. C'est ce que je me disais : C'est étonnant... on ne parle donc pas des duchesses !... tandis que Charlotte la cantatrice... et puis... ce n'est rien encore... Là-bas, à Vienne, elle avait tourné toutes les têtes... c'était à qui lui ferait la cour. M. le duc, votre mari, a dû vous le dire.

HENRIETTE Non, vraiment, il ne m'a rien dit.

BÉNÉDICT. Ah !.. c'est différent !.. tous les grands seigneurs étaient à ses pieds... Ces nobles d'Allemagne, si fiers et si hautains, se disputaient à qui serait reçu chez elle... à qui l'entourerait de soins et d'hommages... Enfin, tout comme vous... dans votre temps... avant votre bonheur.

HENRIETTE, *à part.* Oui, vraiment.

BÉNÉDICT. Mais vous avez un si bel emploi maintenant... je veux dire un si bel état ! Et puis, tant d'éclat... tant d'estime... tant de considération surtout.

HENRIETTE. Silence !.. c'est la sœur de mon mari.

SCENE IX.

BÉNÉDICT, HENRIETTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *s'avançant gravement près d'Henriette.* Mademoiselle... vous savez que le roi, par une faiblesse que le respect m'empêche de qualifier, a consenti à approuver une union...

HENRIETTE. J'ai lu la lettre de sa majesté.

LA COMTESSE. Ou plutôt une mésalliance dont, pour l'honneur de la famille, nous sommes tous indignés !

HENRIETTE. Madame... (*montrant Bénédict*) il y a ici un étranger...

LA COMTESSE. Ce que je dis... je le dirais devant tout le monde... J'avais déclaré à mon frère qu'aucun pouvoir ne me forcerait à vous reconnaître, et je parlais au nom de tous nos parens... qui viennent de protester.

HENRIETTE, *à part.* Qu'entends-je? ah ! quelle humiliation ! (*regardant Bénédict*) et devant lui encore !

LA COMTESSE. Mais, vaincue par les prières et les supplications de M. le duc, qui, après tout, est le chef de la famille, je lui ai promis de venir vous trouver, et voici les concessions que je puis me permettre... Je ne m'oppose plus à ce mariage, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement... je consens même à vous voir ici, chez mon frère... ou chez moi, le matin... le matin seulement.

BÉNÉDICT. Eh bien ! par exemple !..

HENRIETTE, *lui faisant signe de se taire.* Bénédict..

LA COMTESSE. C'est vous dire assez que le soir, en public, et à l'Opéra, il n'est

pas convenable que l'on nous voie ensemble... Voici deux loges que le signor Fortunatus vient d'envoyer... vous êtes ici chez vous... choisissez.

HENRIETTE, *défaisant une des enveloppes*. Le choix sera facile... la belle loge à la grande dame... l'autre à l'humble artiste.

BÉNÉDICT. L'humble artiste!.. elle qui, à Munich, était respectée et honorée... elle!.. que les grandes dames étaient trop heureuses d'avoir dans leurs salons.

HENRIETTE, *voulant l'arrêter*. Silence!

BÉNÉDICT. Elle à qui le roi lui-même est venu faire des complimens, après une pièce nouvelle!

LA COMTESSE, *le toisant de la tête aux pieds*. Quel est cet homme?

BÉNÉDICT, *avec fierté*. Bénédict, premier ténor...

LA COMTESSE. Un chanteur ici!.. sortez!

HENRIETTE. Bénédict, restez. (*A la comtesse.*) Madame, par égard pour M. le duc de Valberg, que j'aime, et dont je suis tendrement aimée, j'ai dû consentir à cacher la vérité à tout le monde, et à vous-même, jusqu'à l'adhésion du prince à notre mariage; mais maintenant que je n'ai plus de semblables ménagemens à garder, je puis avouer avec orgueil ce que j'étais quand votre frère m'a offert sa main.

BÉNÉDICT. Très-bien!

HENRIETTE, *avec hauteur*. Quant aux discours que je viens d'entendre, je ne les supporterai pas davantage... je suis duchesse de Valberg, madame, femme de l'ambassadeur, votre frère, et je prouverai que je suis digne de mon titre et de mon rang en ne souffrant plus qu'on les oublie devant moi.

LA COMTESSE. C'est d'une audace!

HENRIETTE, *lui faisant une révérence*. Je ne vous retiens plus, madame.

(La comtesse sort en faisant un signe de colère.)

SCENE X.

BÉNÉDICT, HENRIETTE.

BÉNÉDICT, *regardant sortir la comtesse*. Bravo! c'est bien... aussi bien que si vous le lui aviez dit en musique. (*Voyant qu'Henriette s'est assise et pleure.*) Eh! mais qu'avez-vous donc, vous pleurez?

HENRIETTE, *avec une vive émotion*. Ah! mon Dieu! que cette scène m'a fait mal!

BÉNÉDICT. Moi qui la croyais si heureuse!

HENRIETTE. Est-ce donc là le sort qui m'attend? Est-ce pour de pareils outrages que j'ai échangé mon indépendance, que j'ai renoncé à cet art, à ce talent qui faisaient ma gloire et mon bonheur?

BÉNÉDICT. Vous qui aviez chez nous les honneurs, la fortune et l'amitié, car nous vous aimions tous.. je ne parle pas de moi. c'est tout simple... mais les autres... il n'y a pas de jours où l'on ne pense à vous, où l'on ne dise : Cette pauvre Henriette! qu'elle était bonne! qu'elle était aimable! qu'elle avait de talens, avant d'être duchesse.

HENRIETTE. Ah! duchesse... je n'y tiens pas... mais du moins, son amour me reste, et me tiendra lieu de tout... car tant qu'il m'aimera, Bénédict, je ne regretterai rien.

BÉNÉDICT, *secouant la tête*. Certainement, tant qu'il vous aimera... mais ces grands seigneurs, ça aime tous les succès, toutes les renommées.

HENRIETTE. Que voulez-vous dire?

BÉNÉDICT. Oh! rien. On ne peut pas empêcher les propos, quelque absurdes qu'ils soient... et on a prétendu, à Vienne, comme si c'était possible, qu'un instant séduit par les triomphes de Charlotte...

HENRIETTE. Qui? M. le duc?

BÉNÉDICT. Je n'ai pas dit cela... je n l'ai pas dit.

HENRIETTE. Et vous avez raison, il ne me tromperait pas, lui.. c'est impossible... (*A part*)et pourtant, cette légèreté dont me parlait sa sœur...son embarras, ce matin, quand on a prononcé le nom de Charlotte... ah! j'irai ce soir au spectacle... le duc y sera aussi. (*Décachetant l'enveloppe de la lettre.*) Si de cette loge... j'examinerai. (*Regardant le papier qui est sous l'enveloppe.*) Ah! mon Dieu! ce n'est point un coupon de loge, c'est une lettre, une lettre de Charlotte! c'est son écriture. «Non, M. le duc, vous ne trouverez » point ici la loge grillée que Fortunatus » vous envoyait, et que j'ai prise. Je vous » ai demandé, ce matin, une audience que » vous n'avez pas voulu m'accorder... il » n'en était pas de même à Vienne.»

BÉNÉDICT. C'est assez clair.

HENRIETTE. «J'ai une pétition à vous pré» senter, et vous aurez la bonté de me rece» voir et de m'écouter dans votre loge » grillée, qui est aujourd'hui la mienne, » sinon, c'est à Henriette que je m'adresse» rai... et l'explication que j'aurai avec » elle sera moins amusante que celle de » ce matin avec sa respectable tante. » (*Avec douleur.*) Ah! plus de doute maintenant... moi qui avais en lui tant d'amour, tant de confiance! c'est affreux!

SCENE XI.

Les Mêmes, FORTUNATUS.

TRIO.

FORTUNATUS.

Ze souis roniné... ze souis perdu!
Mon savoir-faire est confondu!

BÉNÉDICT *et* HENRIETTE.

Eh! mais quelle fureur vous guide?

FORTUNATUS.

Ah! ze souis, vi pouvez le voir,
Dans un état de désespoir
Presque voisin du suicide!

BÉNÉDICT *et* HENRIETTE.

Qu'avez-vous donc?

FORTUNATUS.

Je viens pour prévenir,
Monsieur l'ambassadeur et sa charmante épouse...
Le spectacle annoncé, ce soir ne peut tenir,
Ze le change.

BÉNÉDICT *et* HENRIETTE.

Pourquoi?

FORTUNATUS.

La fortune zalouse
Vient d'envoyer un rhume à ma prima donna!
Elle me le faire dire!

BÉNÉDICT, *bas à Henriette.*

Ah! je comprends cela!
Et c'est une ruse entre nous,

HENRIETTE, *de même.*

Pour se trouver au rendez-vous.

ENSEMBLE.

FORTUNATUS.

Fortune dont la main m'accable,
Adoucis pour moi ta rigueur
Et jette un regard secourable
Sur un malheureux directeur!

HENRIETTE.

Forfait dont la preuve m'accable
Et qui détruit tout mon bonheur!
Je saurai punir le coupable
De l'outrage fait à mon cœur!

BÉNÉDICT.

La trahison est véritable,
Tous deux outrageaient votre cœur,
Vous devez punir le coupable,
Vous devez venger votre honneur.

FORTUNATUS, *au désespoir.*

Le sultan Misapouf, chef-d'œuvre des plus beaux,
Qui faisait par la foule envahir nos bureaux!
Ne sera pas donné!

BÉNÉDICT.

Calmez-vous, je vous prie!

FORTUNATUS.

M'enlever ma recette!... ah! c'est m'ôter la vie!

HENRIETTE, *s'asseyant près de la table et remettant la lettre dans la première enveloppe qu'elle recachète.*

Rendons-lui, je le doi,
Ce billet .. qui n'est pas pour moi.

FORTUNATUS.

Ze vais changer l'affiche... et de rage ulcéré,
Leur donner du Mozart aux doublures livré!

HENRIETTE, *à un domestique, à qui elle remet la lettre.*

Ce billet pour monseigneur
L'ambassadeur

FORTUNATUS.

Ah! quel malheur! ah! quelle perte!
Je vois d'ici les bancs de ma salle déserte:
Je compte avec effroi les rares spectateurs,
Bien moins nombreux! hélas! que mes acteurs!

ENSEMBLE.

FORTUNATUS.

Fortune dont la main m'accable,
Adoucis pour moi ta rigueur
Et jette un regard secourable,
Sur un malheureux directeur.

HENRIETTE.

Forfait dont la preuve m'accable
Et qui détruit tout mon bonheur.
Je saurai punir le coupable
De l'outrage fait à mon cœur!

BÉNÉDICT.

La trahison est véritable,
Tous deux outrageaient votre cœur,
Vous devez punir le coupable,
Vous devez venger votre honneur.

HENRIETTE, *à part et réfléchissant.*

C'est mon talent qui faisait ma puissance,
En le perdant j'ai perdu tous mes droits,
Et chaque jour il faudrait, je le vois,
Gémir de sa froideur ou de son inconstance..
Non, non, le dessein en est pris.
Je saurai me soustraire à de pareils mépris...

FORTUNATUS, *saluant.*

Adieu donc!

HENRIETTE, *le retenant*

Arrêtez!

FORTUNATUS.

Que veut son excellence?

HENRIETTE, *lentement et réfléchissant.*

Donnez ce soir votre opéra...

FORTUNATUS.

Par quel moyen?

HENRIETTE.

Le ciel l'inspirera.

ENSEMBLE.

FORTUNATUS.

Une douce espérance
Fait palpiter mon cœur,
D'une recette immense
J'entrevois le bonheur!
Ah! oui, j'aime à le croire,
O jours tant désirés
De fortune et de gloire,
Pour moi vous reviendrez.

HENRIETTE.

Une noble vengeance
Vient enflammer mon cœur!
Punissons qui m'offense
En retrouvant l'honneur!
A lui seul je dois croire,
Beaux jours tant désirés,
Jours d'ivresse et de gloire,
Pour moi vous reviendrez!

BÉNÉDICT.

Une noble vengeance
Vient enflammer son cœur!
Punissez leur offense,
Et vengez votre honneur!
A lui seul il faut croire.
Momens si désirés,
Jours d'ivresse et de gloire,
Enfin vous reviendrez!

FORTUNATUS, *à Henriette.*

Quel est votre dessein?

HENRIETTE.

Du secret!
(*A Bénédict.*)
Du silence!

FORTUNATUS.

J'en frémis de bonheur!

BÉNÉDICT.

Je tremble d'espérance !

HENRIETTE.

O vous, mes seuls amis, je me fie à vous deux !..
Venez, venez, sans bruit quittons ces lieux !

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Une noble vengeance
Vient enflammer mon cœur!
Punissons qui m'offense
En retrouvant l'honneur !
A lui seul je veux croire.
Beaux jours que j'ai perdus,
Jours d'ivresse et de gloire,
Vous voilà revenus!

BÉNÉDICT *et* FORTUNATUS.

Une noble vengeance
Vient enflammer son cœur!
Je tremble d'espérance!
Je tremble de bonheur !
Marchons à la victoire !
Beaux jours qu'elle a perdus,
Jours d'ivresse et de gloire,
Vous voilà revenus !

(Ils sortent tous trois par la porte du fond.)

ACTE III.

Le théâtre représente l'intérieur d'une loge grillée. Petite décoration d'un plan. Au fond, l'ouverture de la loge fermée par des stores. Quand les stores sont levés, on aperçoit, au fond, le haut des décorations du théâtre, que l'on est censé voir de la loge où se passe cet acte. Petites portes latérales : celle de droite donne sur le théâtre, celle de gauche dans la salle.

SCENE PREMIERE.

CHARLOTTE, *seule, enveloppée d'une mante rabattue sur les yeux, et entrant par la petite porte du théâtre.*

Personne ne m'a vue! me voici dans la loge grillée de monsieur le duc ! et m'y voici incognito... non pas que je ne sois rassurée par ma conscience et par le motif qui m'amène; mais on est si méchant au théâtre, et puis ils sont tous si jaloux de moi ! parce que j'ai du talent, de la figure... Quels propos on ferait au foyer si l'on me savait ici ! « — Avez-vous vu » Charlotte ? — Non. — Elle est dans la » petite loge de l'ambassadeur. — Bah ! » en tête-à-tête ? — Précisément. — Ah ! » c'est une inconvenance qui n'est pas » permise... » Avec ça, qu'elles ne s'en permettent pas, mes camarades; mais, moi, je suis trop bonne, je vois tout et je ne dis rien, pas même que la seconde chanteuse a deux amans, et que la troisième n'en trouve plus. (*Allant près de la loge grillée du fond.*) Ah ! mon Dieu ! voilà qu'on arrive dans la salle, on allume les rampes... tout le monde doit être sur le théâtre; heureusement je m'y suis prise de bonne heure, et sans rencontrer personne; j'ai pu entrer par cette porte dérobée qui donne sur la scène. (*Examinant la loge.*) Quel luxe ! quelle élégance ! c'est drôle, tout de même... une loge grillée... vue à l'intérieur !

PREMIER COUPLET.

Que ces murs coquets,
S'ils n'étaient discrets,
Que ces murs coquets
Diraient de secrets !..
La grille légère
Dérobe avec art
Plus d'un doux mystère,
Plus d'un doux regard !
La pièce commence,
On risque un aveu ;
Mais l'ouvrage avance,
On s'avance un peu !..
Puis, sans qu'on approuve
Un hardi dessein,
Une main se trouve
Dans une autre main !
Ah ! ah ! ah !
Que ces murs coquets,
S'ils n'étaient discrets,
Que ces murs coquets
Diraient de secrets !..

DEUXIÈME COUPLET.

« Ah ! de ma tendresse
» Écoutez les vœux !..
» — J'écoute la pièce,
» Cela vaut bien mieux ! »
Mais la mélodie
A tant de douceur !
L'oreille ravie
Est si près du cœur !
La beauté sauvage
S'émeut, et bientôt
L'on maudit l'ouvrage
Qui finit trop tôt !
Ah ! ah ! ah !
Que ces murs coquets,
S'ils n'étaient discrets,
Que ces murs coquets
Diraient de secrets.

SCENE II.

CHARLOTTE, LE DUC.

CHARLOTTE. Ah ! vous voilà enfin, monsieur le duc!

LE DUC. Oui, mademoiselle ; je suis entré par la porte de la salle. (*A part.* Où Henriette n'est pas encore arrivée !

CHARLOTTE, *riant.* Quand je vous disais, monseigneur, que j'aurais mon audience!

LE DUC. Il l'a bien fallu !.. après ce qui

s'est passée ce matin!.. avec une tête comme cela, on est capable de tout!

CHARLOTTE, *riant*. Même de la perdre pour être agréable à monseigneur... c'est du moins ce que voulait son excellence... il y a un mois, à Vienne!

LE DUC, *contrarié*. Ne parlons plus de cela, Charlotte; je fus un instant bien fou, bien étourdi.

CHARLOTTE Certainement!.. m'avoir laissé croire que votre amour pour Henriette n'existait plus...

LE DUC. J'eus tort, j'en conviens.... je fus entraîné!.. charmé, malgré moi, par des talens, des grâces, des succès, qui me rappelaient ceux que j'adorais dans Henriette.

CHARLOTTE. Et monseigneur voulut me séduire par amour pour une autre.

LE DUC. Pas précisément!..

CHARLOTTE. Tenez, monsieur le duc, je me suis dit souvent que ce que vous aimez en nous, vous autres grands seigneurs, c'était moins la femme que l'actrice... vous adorez chaque soir Ninette, Desdemone; mais, par malheur, votre passion finit souvent avec la pièce, et la plus grande artiste du monde ne sera pas plus aimée qu'une femme ordinaire le jour où, comme Henriette, elle descendra du trône... Eh! mais Dieu me pardonne, je crois qu'il ne m'écoute pas!

LE DUC, *avec distraction*. Si vraiment, j'admirais votre raison.

CHARLOTTE. Ecoutez donc, on ne peut pas toujours être folle, quand ce ne serait que pour changer.

LE DUC. Sans doute, Charlotte; mais l'objet de votre demande... car vous en aviez une à me faire...

CHARLOTTE. Oui, j'ai besoin de votre crédit... vous m'aviez promis à Vienne un dévouement éternel...

LE DUC, *embarrassé*. C'est-à-dire, Charlotte...

CHARLOTTE. Comment, monsieur? est-ce que vous l'auriez oublié?

LE DUC. Non vraiment... mais c'est que....

CHARLOTTE, *avec malice*. C'est qu'on est sujet à manquer de mémoire parmi nous autres comédiens...

LE DUC, *avec fierté*. Vous parlez de vous....

CHARLOTTE. De vous aussi, messieurs les diplomates... Le théâtre est plus grand... voilà tout... nous jouons le soir, et vous toute la journée... voilà la différence... Si bien que vous m'avez dit: Charlotte... disposez de moi... de mon crédit...

LE DUC. Et je le dis encore...

CHARLOTTE. A la bonne heure.... je vous reconnais... Et, comme vous êtes tout-puissant auprès du roi... il s'agit seulement, et à ma recommandation, de faire un colonel.

LE DUC. Y pensez-vous?

CHARLOTTE. Quelqu'un qui a des droits... un jeune homme charmant...

LE DUC. Que vous protégez?

CHARLOTTE, *riant*. Vous le voyez bien.

LE DUC. Que vous aimez peut-être?..

CHARLOTTE. Et quand il serait vrai.... si je veux me marier aussi!.. Fallait-il donc rester insensible, et garder toujours son cœur ici... à Berlin, pour qui?.. pour le roi de...? Ah! ma foi non... Ainsi, monsieur, quant à mon protégé... je vais vous conter cela, nous avons le temps!

LE DUC, *avec embarras*. Non, Charlotte, non!.. en restant ici... plus long-temps.. je craindrais...

CHARLOTTE. Pour vous... monseigneur?

LE DUC. Pour vous.... Charlotte.... le spectacle va commencer, et vous chantez ce soir.

CHARLOTTE. Ne craignez rien, je me suis arrangée... un enrouement tout exprès à votre intention, et ce qui m'étonne c'est qu'on n'ait pas encore changé le spectacle... on donne toujours le sultan Mizapouf.... (*Vivement.*) Je vois ce que c'est... pour ne pas perdre la recette, on a laissé l'affiche; on fera une annonce, et ce sera la troisième chanteuse, la petite Angéla, qui dira mon rôle.

LE DUC. Mais cela va causer un tapage!..

CHARLOTTE. Je l'espère bien!.. et nous l'entendrons d'ici, en loge grillée, c'est délicieux! et puis Angéla est une bonne enfant, que j'aime bien... mais elle sera mauvaise! ah! ce sera amusant! vous verrez!

LE DUC *à part*. C'est singulier... elle ne m'a jamais paru si jolie. (*Haut.*) Il est donc vrai, Charlotte, que vous allez vous marier, sans hésiter, sans réfléchir?

CHARLOTTE. Si on réfléchissait, on ne se marierait jamais.

LE DUC, *soupirant*. Ah! il est bien heureux.

CHARLOTTE. Qui? le colonel.

LE DUC. Il ne l'est pas encore.

CHARLOTTE. C'est tout comme, vous l'avez promis.

LE DUC. Je n'ai rien dit.

CHARLOTTE. Oh c'est convenu, ou si non....

DUO.

CHARLOTTE.

Je m'en vais
Pour jamais.
A vous fuir je mets ma gloire,
Et je pars : laissez-moi,
Non, je n'ai plus de mémoire.
Voyez pourtant,
Voyez comment
On veut toujours ce qu'on défend.

LE DUC.

Non, vraiment,
Un instant,
A me fuir tu mets la gloire;
Non, ma foi,
Souviens-toi,
Ah! tu n'as plus de mémoire.
Jamais son œil vif et piquant
N'eut plus d'attraits qu'en ce moment.

CHARLOTTE.

Allons, finissez, ou sinon...

LE DUC.

Crier ainsi...

CHARLOTTE.

Mais il le faut.

LE DUC.

Vit-on jamais crier si haut?

CHARLOTTE.

Finissez, ou sinon
Je m'en vais, etc.

LE DUC.

Il faut franchement qu'on s'explique,
C'est héroïque.
Servir un rival!

CHARLOTTE.

C'est très-bien!

LE DUC.

Mais en ce monde, rien pour rien.

CHARLOTTE.

Monsieur est toujours diplomate?

LE DUC.

Je suis généreux.

CHARLOTTE.

J'entends bien.

LE DUC.

Mais vous...

CHARLOTTE.

Moi, je suis très-ingrate!

LE DUC.

Rien qu'un baiser, je vous prie...

CHARLOTTE.

Non, non, de vous je me défie...
Et puis, le monde en parlera!

LE DUC.

Le monde! et qui donc le saura?

CHARLOTTE, *riant.*

Voyez donc comme il s'humanise!

LE DUC, *voulant l'embrasser.*

Je brave tout en cet instant!

CHARLOTTE, *riant.*

Vous ne craignez plus qu'on médise?

LE DUC.

Rien qu'un baiser!

CHARLOTTE.

Non, pas en ce moment.
Monseigneur, votre femme attend!

(*On entend un grand bruit au fond, accompagnant le chœur suivant.*)

CHOEUR.

LES SPECTATEURS, *dans la salle.*

La pièce! la pièce!
C'est attendre assez.
La pièce! la pièce!
Allons, qu'on se presse!
Allons, commencez!

CHARLOTTE, *au duc.*

Écoutez! écoutez! silence!
Nous allons rire, ça commence!

LE DUC.

Rire de quoi?

CHARLOTTE.

Mais du début,
Et de l'annonce qu'on va faire!
De Bénédict c'est l'attribut;
Et le public, qui gronde et menace,
Pauvre garçon! va bien le recevoir
En apprenant, ce soir,
Quelle est celle qui me remplace.

CHOEUR, *au fond.*

La pièce! la pièce!
Allons, paraissez!
La pièce! la pièce!
Allons, qu'on se presse!
Allons, commencez!

(*Le duc et Charlotte s'approchent du fond pour écouter. Le duc baisse les stores et l'on voit Bénédict haranguer le public.*)

BÉNÉDICT, *au fond, parlant sur la ritournelle.* « Messieurs, Mlle Charlotte se trou- » vant subitement indisposée...

PREMIER CHOEUR.

A bas! à bas!

AUTRE CHOEUR.

Écoutez, silence!

BÉNÉDICT, *de même, parlant.* « On vous » prie d'agréer, pour la remplacer...

PREMIER CHOEUR.

A bas! à bas!
Nous n'en voulons pas!

AUTRE CHOEUR.

Laissez parler! faites silence!

BÉNÉDICT, *répétant, et continuant.* « On » vous prie d'agréer, pour la remplacer...

PREMIER CHOEUR.

A bas! à bas!
Nous n'en voulons pas!

AUTRE CHOEUR.

Écoutez silence! silence!

UN PLAISANT, *du parterre.*

Laissez donc parler l'orateur!

UN PLAISANT, *du paradis.*

Un chanteur n'est pas orateur!

FOULE DE PLAISANS.

Qu'il parle ou qu'il chante,
Qu'il parle ou qu'il chante!

CHARLOTTE, *au duc.*

Ah! vraiment, la scène est charmante!

BÉNÉDICT, *répétant, et continuant.* « On » vous prie d'agréer, pour la remplacer, » une célèbre cantatrice qui arrive de » Paris. »

CHOEUR GÉNÉRAL.

Bravo! bravo!
C'est du nouveau!

CHARLOTTE *et* LE DUC.

Que dit-il? une autre chanteuse!

CHARLOTTE, *furieuse.*

Ah! vraiment, voilà du nouveau!
C'est affreux!.. je suis furieuse!

REPRISE DU CHOEUR, *au fond.*

La pièce! la pièce!
Nous sommes pressés!
La pièce! la pièce!

Allons, qu'on se presse!
Allons, commencez!
(*Le duc relève les stores de la loge.*)

CHARLOTTE. Ah! par exemple! une nouvelle débutante qui arrive de Paris, c'est ce que nous allons voir. Mais par où sortir maintenant? du monde sur le théâtre, le public dans la salle... n'importe, je préfère encore la salle au théâtre, on y est moins mauvaise langue.

(Elle va pour sortir.)

LE DUC, *l'arrêtant et se moquant d'elle.* Que faites-vous, Charlotte? Si l'on vous voit sortir de ma loge, que dira-t-on?

CHARLOTTE. On dira tout ce qu'on voudra, monseigneur, mais je ne laisserai certainement pas débuter dans mon emploi; la nouvelle venue n'aurait qu'à avoir du talent.

LE DUC, *l'arrêtant.* Arrêtez, Charlotte, arrêtez, je vous en prie.

(On frappe à la porte de la loge.)

CHARLOTTE. On vient.

LE DUC, *très-ému.* J'espère bien qu'on n'ouvrira pas.

CHARLOTTE. Ecoutez... on met la clef dans la serrure.

LE DUC. Ah! mon Dieu! la porte s'ouvre!

CHARLOTTE. On entre... c'est Mme Barnek.

LE DUC, *avec embarras.* La tante d'Henriette... que lui dire?

SCENE III.

LES MÊMES, Mme BARNEK, *entrant.*

(Charlotte, assise au fond, tourne le dos et se tient à l'écart.)

Mme BARNEK. C'est moi, monseigneur, c'est moi; on ne voulait pas m'ouvrir votre loge; on avait même avec moi un petit air de mystère; par bonheur, j'ai rencontré une ouvreuse de loges de Munich, qui m'a reconnue, Mme Frédéric, une brave et digne femme qui a presque fait sa fortune en petits bancs; je lui ai appris que c'était la loge de mon neveu l'ambassadeur. — Est-il possible? — Et j'ai été obligée de lui conter comme quoi j'étais votre tante; je lui ai dit que je la protégerais, que ma porte ne lui serait jamais fermé, ce qui fait qu'elle m'a ouvert celle de cette loge.

LE DUC, *avec embarras.* Fort bien, madame... et qui vous amène?

Mme DE BARNEK. Une nouvelle, monseigneur, une nouvelle fort extraordinaire: j'ai perdu ma nièce.

LE DUC. Comment? que voulez-vous dire?

Mme BARNEK, *toujours sans voir Charlotte.* Je veux dire que je ne sais plus ce qu'est devenue cette chère enfant; je l'ai cherchée dans tout l'hôtel; pas plus d'Henriette que si elle avait été enlevée.

LE DUC. Enlevée?

Mme BARNEK. Alors je suis accourue à votre loge des premières.. je me suis trouvée face à face avec Mme la comtesse, votre sœur, qui m'a dit d'un air fier: « Elle n'est pas » avec moi, je vous prie de le croire; voyez » aux baignoires, loge de l'avant-scène, » n°1; c'est là qu'elle doit être avec M. le » duc; » et elle a dit vrai... (*Apercevant Charlotte qui a le dos tourné.*) La voici, cette chère Henriette.

CHARLOTTE, *se détournant.* Pas précisément, madame Barnek.

Mme BARNEK. Qu'est-ce que je vois là?.. Mlle Charlotte, ici! en tête-à-tête avec M. le duc!

CHARLOTTE. Eh bien! où est le mal?

Mme BARNEK. Je le dirai à ma nièce.

LE DUC, *voulant l'apaiser.* Madame Barnek, y pensez-vous?

Mme BARNEK. Oui, monsieur... oui, mademoiselle.... moi, j'ai toujours été pour les principes.

CHARLOTTE. Vous voyez bien qu'elle radote... mais à son âge on n'a plus de mémoire.

Mme BARNEK, *furieuse.* Mademoiselle, vous oubliez qui je suis!

CHARLOTTE. C'est vrai, vous êtes à présent dans les baronnes.

Mme BARNEK. Et vous, dans les grandes coquettes, à ce que je vois.

LE PARTERRE. Silence dans la loge!

LE DUC. Mesdames, mesdames, je vous prie, ne parlez pas si haut, la pièce est commencée depuis long-temps.

(A ce moment, des bravos éclatent dans la salle.)

CHARLOTTE, *avec colère.* C'est la débutante!

(Le duc, Mme Barnek et Charlotte s'élancent pour regarder. Le duc baisse un store.)

LE DUC, *avec fureur.* Qu'ai-je vu?.. c'est Henriette!!

(Il relève le store.)

CHARLOTTE *et* Mme BARNEK. Henriette!

Mme BARNEK, *hors d'elle-même.* Une ambassadrice sur les planches!

FINAL.

ENSEMBLE.

LE DUC.

Henriette! que faut-il faire?
Quelle honte! quelle douleur!
Ah! la surprise et la colère
Ici se disputent mon cœur!

Mme BARNEK.

Henriette! que dois-je faire?

Quelle honte! quelle douleur!
Ma nièce, dont j'étais si fière,
Compromettre ainsi son bonheur!

CHARLOTTE.

Henriette! étrange mystère!
La femme d'un ambassadeur!
De son rôle elle était si fière,
Et prend le mien, c'est une horreur!

HENRIETTE, *sur le théâtre, chantant le motif de l'air du trio du second acte.*

C'est en vain que votre puissance
Veut me retenir en ces lieux.
« Vers les rives de la France
» Malgre moi se tournent mes yeux.
» Voguez, sultan joyeux,
» Vers les bords de la Seine.
» Là s'offrent à vos yeux
» Les délices des cieux;
» Et jour et nuit, c'est là
» Qu'amour vous sourira.
» Là, des jeux et des ris
» La troupe vous enchaîne,
» Car le vrai paradis
» Est à Paris. »
Buvons au sultan Misapouf,
Au descendant du grand Koulouf;
Il règne dans Maroc
Par droit de naissance.
Au combat aussi ferme qu'un roc,
Et des amours bravant le choc,
Il est l'aigle et le coq
Des rois de Maroc.
Versez les vins de France,
Versez champagne et médoc,
Buvons tous au sultan Misapouf!
Tra, la, la, etc.

On applaudit avec force au fond sur la fin de l'air.

SCENE IV.

LES MÊMES, LA COMTESSE, *entrant*.

LA COMTESSE. Eh bien! monsieur le duc, j'ai tout vu... votre nom, votre rang applaudis sur la scène...

LE DUC. Ah! c'est indigne!... et quel talent!.. elle n'a jamais mieux chanté... Ils sont tous ravis, n'est-ce pas?... ils la trouvent charmante! ils l'adorent...

LA COMTESSE. Eh! qu'importe!...

LE DUC. Qu'importe?.. je suis furieux... et si elle était là...

SCENE V.

LES MÊMES, FORTUNATUS, *puis* HENRIETTE *et* BÉNÉDICT.

FORTUNATUS. La voilà... la voilà... mia cara diva... mia divinissima prima donna!

LE DUC, *saisissant Fortunatus au collet.* Malheureux! qu'as-tu fait?...

FORTUNATUS, *se débattant.* Permettez, monseigneur... elle voulait vous voir et vous parler dans l'entr'acte, et je vous l'amène.

(Il montre Henriette, qui entre ramenée par Bénédict. Henriette est habillée en odalisque, et Bénédict est en uniforme d'officier.)

LE DUC, *à Henriette.* C'est vous! Henriette?

HENRIETTE. Point de reproches, monseigneur; à ce prix, je vous épargne les miens!

LE DUC. Vous sur un théâtre!

HENRIETTE. N'est-ce pas là que vous m'avez aimée? pour conserver votre amour je n'aurais jamais dû le quitter peut-être. (*Montrant Charlotte*) Vous aimez les talens, vous aimez les succès...

LE DUC. Ah! je n'aime que vous! je vous aime plus que jamais, et pour vous encore je suis prêt à tout sacrifier.

HENRIETTE, *avec émotion.* Non, monseigneur... pour sa gloire et pour son bonheur la véritable artiste ne doit jamais cesser de l'être... Voici la lettre du roi qui permettait notre mariage... voici l'acte qui m'assure la moitié de votre fortune.

(Elle les déchire.)

LE DUC. Henriette, que faites-vous?

FINAL.

HENRIETTE.

Reprise de l'air des couplets du premier acte.

Aux beaux arts, à mes premiers succès
Fidèle à jamais,
La gloire, préférable aux amours,
Charmera mes jours;
Et, pour mieux rendre à mon cœur
Le repos et le bonheur,
Adieu vous dis, monseigneur,
Monseigneur l'ambassadeur!

CHARLOTTE. Encore prima donna!

Mme BARNEK, *à Charlotte.* Vous aviez pris sa place, elle a pris la vôtre!

BÉNÉDICT. Elle ne l'épouse pas du moins, il y a de l'espoir.

HENRIETTE, *à part.* Pauvre Bénédict!...

(On frappe trois coups.)

SUITE DU FINAL.

On frappe les trois coups!

FORTUNATUS, *baissant les stores du fond.*

C'est pour le second acte!

HENRIETTE.

On m'appelle, on m'attend, et je dois être exacte!

LE DUC.

Henriette...

HENRIETTE.

Non, laissez-moi!

LE DUC.

Écoutez, écoutez, de grâce!..

HENRIETTE.

Que chacun, monseigneur, reprenne ici sa place:
Moi sur la scène, et vous dans la loge du roi!

ENSEMBLE.

FORTUNATUS *et* BÉNÉDICT.

Venez, venez, l'on vous attend!
Ah! pour nous quel bonheur suprême!
Le public est impatient,
Venez, venez, l'on vous attend!

HENRIETTE.

Adieu, l'on m'appelle, on m'attend;
Mon amitié sera la même;
De moi vengez-vous noblement,
Vengez-vous en m'applaudissant!

Mme BARNEK.

Ah! quel dépit! ah! quel tourment

D'abdiquer la grandeur suprême!
Ah! quel dépit! ah! quel tourment
D'être bourgeoise comme avant!

LE DUC.

Ah! quels regrets! ah! quel tourment!
Hélas! plus que jamais je l'aime!
Et je la perds, cruel moment!
Quand je l'aimais si tendrement!

CHARLOTTE.

Ah! quel dépit! ah! quel tourment
De partager le diadème!
Ah! quel dépit! ah! quel tourment
De partager le premier rang!

LA COMTESSE.

Ah! je respire maintenant!
Ah! pour nous quel bonheur extrême!
Non, plus d'hymen, ah! c'est charmant!
Chacun enfin reprend son rang!

CHOEUR DU PUBLIC, *en dehors.*

Allons, commencez promptement!

BÉNÉDICT *et* FORTUNATUS, *entraînant Henriette*

Venez, venez, l'on vous attend!...

(Bénédict et Fortunatus entraînent Henriette, qui, de la main, fait un geste d'adieu au duc, qui veut la suivre, et que la comtesse retient; Mme Barnek est près de s'évanouir dans les bras de Charlotte qui rit. Le rideau baisse.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.





